ULB UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES, UNIVERSITÉ D'EUROPE

DIGITHÈQUE
Université libre de Bruxelles

Durendal, 16ème année (n°1-12), Bruxelles, Janvier 1909 - Décembre 1909.

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

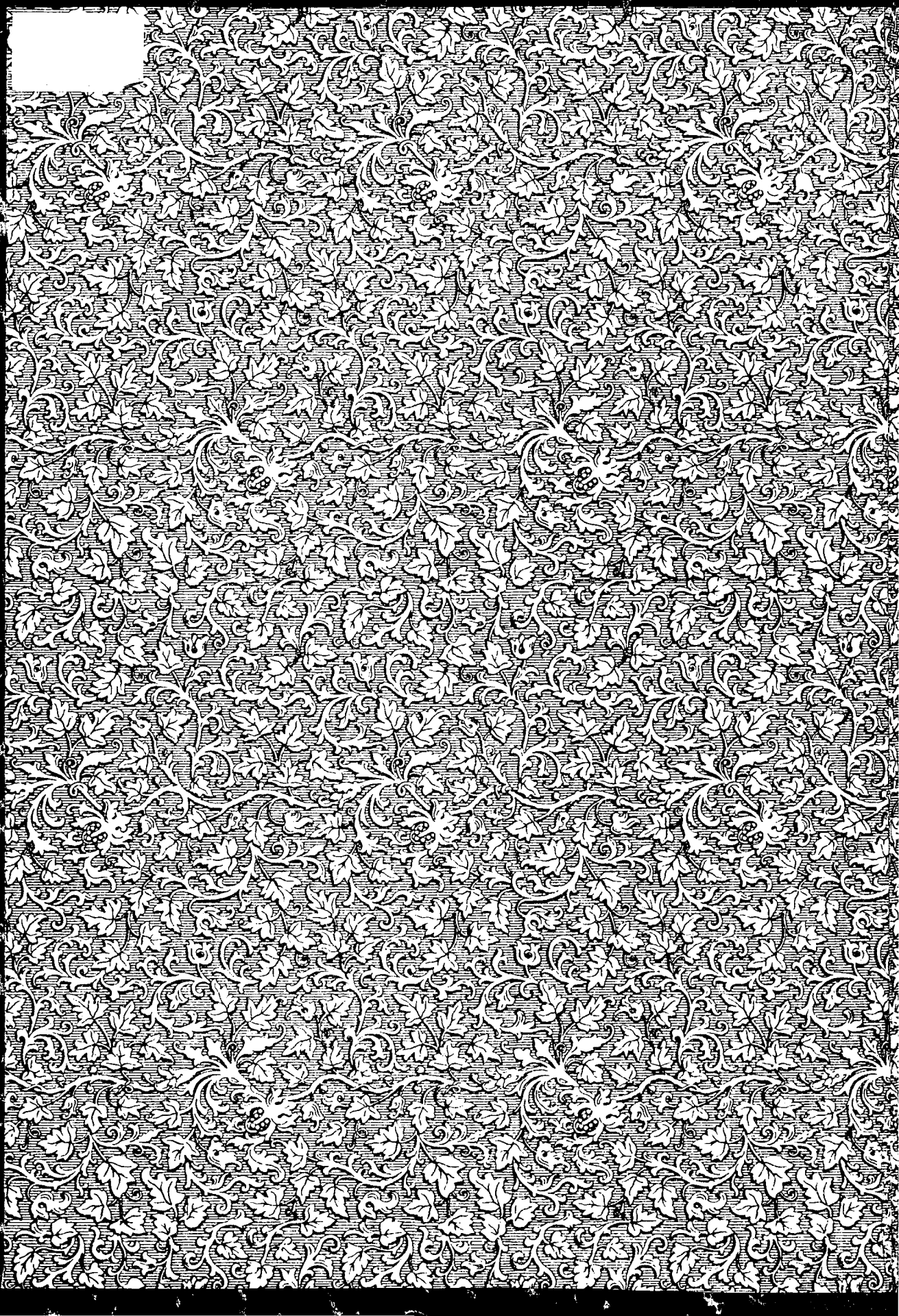
S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation **(email : bibdir(at)ulb.ac.be)**

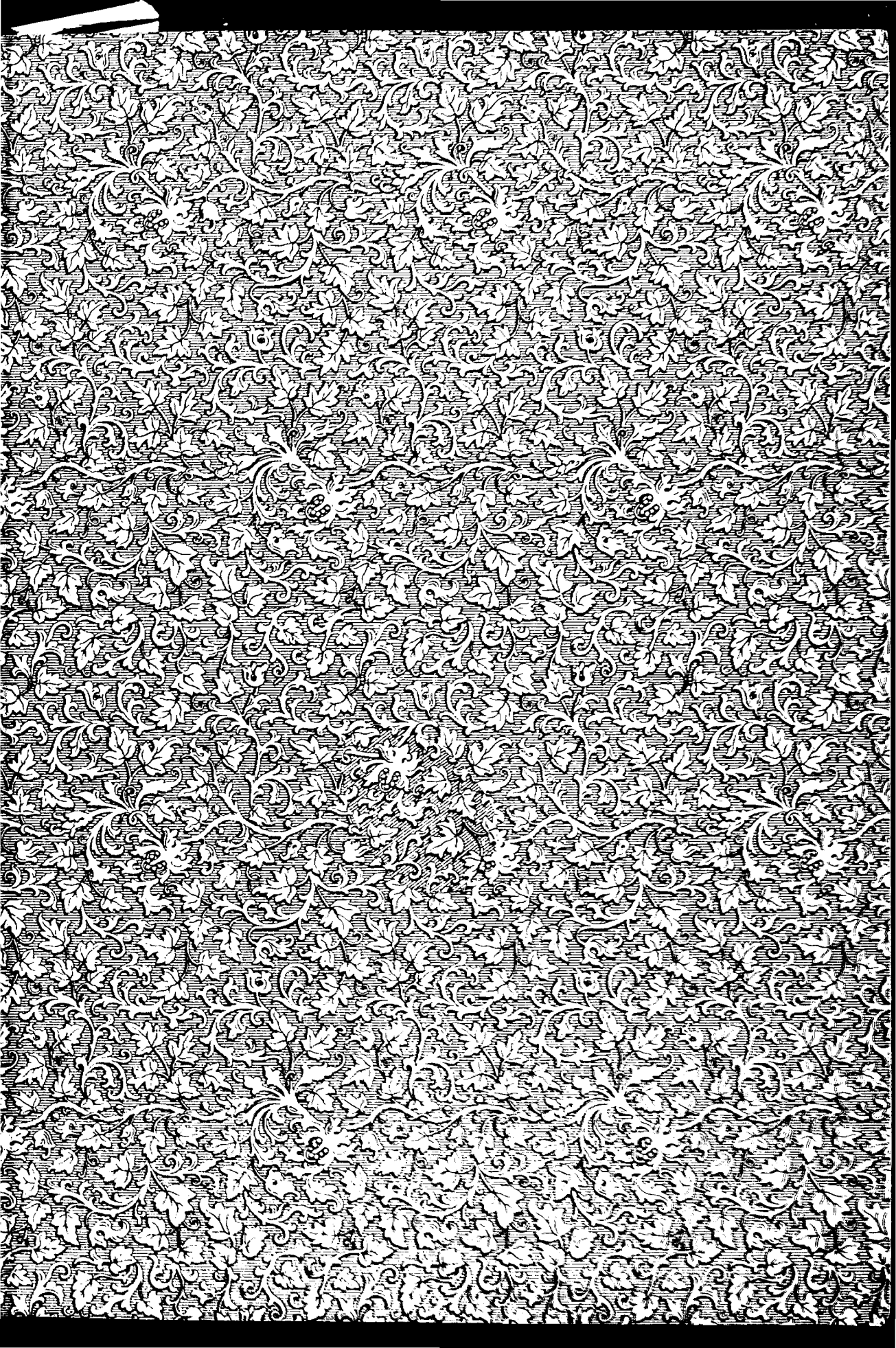
Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron, à partir d'un exemplaire prêté par les Archives et Musée de la Littérature.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site http://digitheque.ulb.ac.be/

M.L. VN.
R-61/92





Class eff. 1

DURENDAL

DURENDAL

Revue Catholique

d'Art et de Littérature

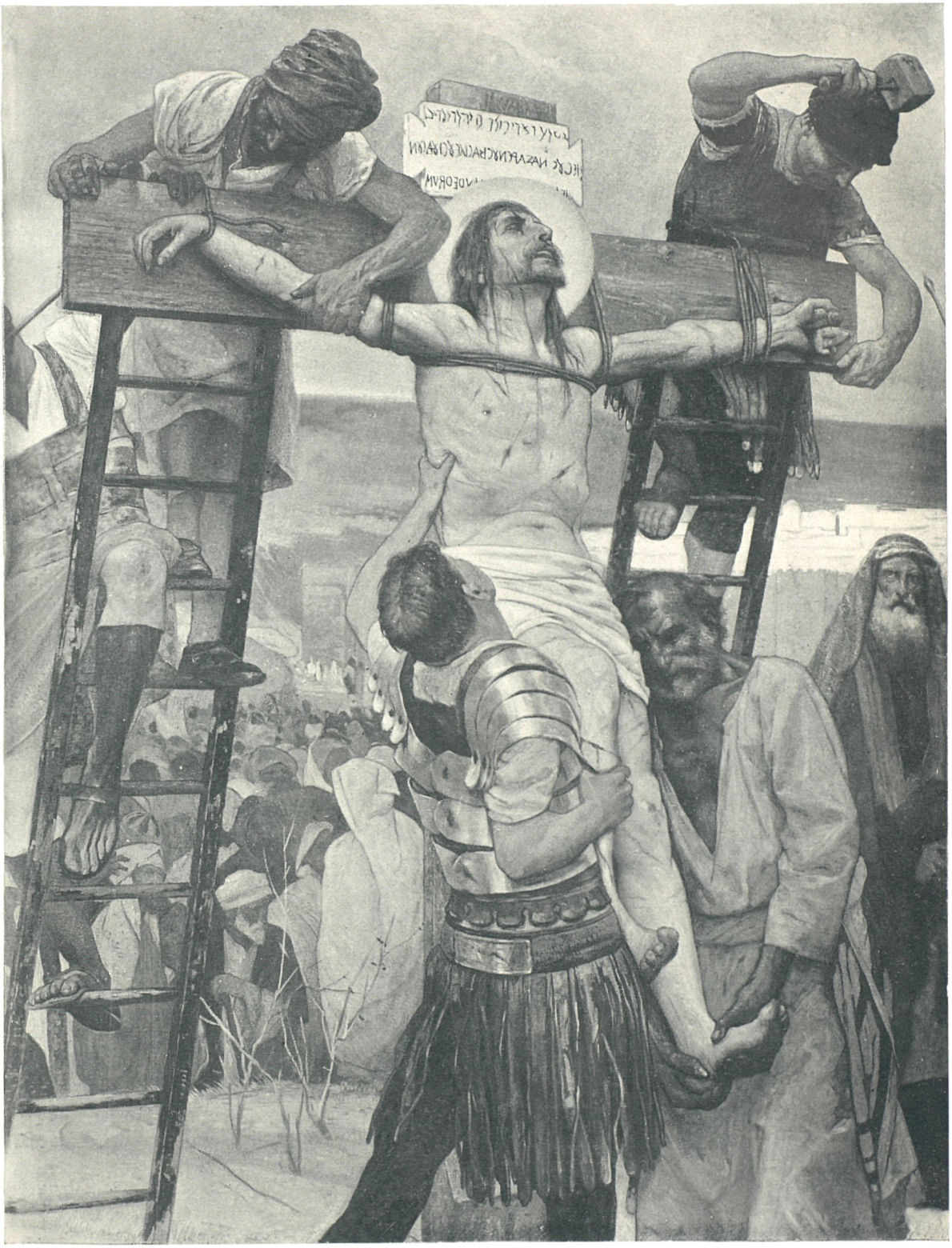
SEIZIÈME ANNÉE

1909

IMPRIMERIE SCIENTIFIQUE CHARLES BULENS, ÉDITEUR
75, rue Terre-Neuve, 75

BRUXELLES
22, rue du Grand-Cerf, 22

PARIS
61, avenue de la Grande-Armée, 61



LE CRUCIFIEMENT

Chemin de Croix de l'Eglise Saint-Joseph

(ERNST WANTE)

Ernst Wante

Le Chemin de Croix de l'Eglise Saint-Joseph

Nous avons donné à plusieurs reprises déjà des reproductions du beau Chemin de Croix, si intéressant et si pittoresque, que le peintre anversois Ernst Wante est en train d'appliquer aux murs de l'église Saint-Joseph, à Bruxelles, et qui est à peu près terminé. Ce n'est certes pas un Chemin de Croix banal et vulgaire comme ceux qui déparent la plupart de nos églises. C'est une œuvre remarquable. C'est l'œuvre d'un véritable artiste, consciencieux et probe. Les sujets sont traités d'une façon très personnelle et chaque station a même un caractère original spécial, d'après la scène qu'elle représente, qui frappe immédiatement et qui séduit.

Ernst Wante affirme dans cette œuvre un talent primesautier de dessinateur, de peintre et surtout de compositeur tel qu'on en rencontre rarement de nos jours. Il sait merveilleusement grouper tous les personnages d'un épisode en un ensemble d'une unité parfaite où tout se tient et où rien ne détonne.

Le coloris des différents tableaux est chaud, vif, clair, il déborde de lumière et anime d'une vie profonde les diverses scènes de la Passion du Sauveur.

Ce Chemin de Croix est très impressionnant. Il s'en dégage un parfum de piété forte, fervente et tendre, qui ne dégénère jamais en fausse sentimentalité.

Une des plus fascinantes scènes est certainement celle de la *Crucifixion* que nous reproduisons au début de ce fascicule. La tête auguste et vénérable du Divin Crucifié est de toute beauté. Le peintre y a déployé à la fois tout son talent d'artiste et toute la piété de son âme chrétienne. Il a pleinement réussi à donner aux traits de la physionomie du Christ agoni-

sant une expression puissante de douleur intense, de résignation sublime et de divinité rayonnante.

Il est impossible, me semble-t-il, de contempler cette superbe tête de Christ sans se sentir profondément ému de compassion pour l'homme de toutes les douleurs et porté à aimer ce Dieu qui offre, avec tout son amour, sa vie en holocauste pour le salut du genre humain, dans le plus héroïque et le plus grandiose de tous les sacrifices, sur l'autel sanglant du Calvaire. Oui, dans cette tête si touchante, je le déclare en toute vérité, je reconnais bien la figure adorable de mon Christ et mon Dieu mourant pour moi sur la Croix !

Nous félicitons vivement notre ami Ernst Wante pour cette œuvre qu'il a si vaillamment menée à bonne fin et pour le résultat splendide auquel il a abouti. Nous d'hésitons pas à dire que la Crucifixion entre autres est une œuvre magnifique. C'est presqu'un chef-d'œuvre. C'est en tous cas un tableau vraiment digne du grand art chrétien.

Cette œuvre d'art religieux est un réconfort, une compensation et une consolation pour tous ceux qui, comme nous, sont écœurés de voir presque toutes nos églises profanées par des toiles modernes abominables, brossées par des incapables dénués de tout talent, et souillées par tant de statues religieuses, ridicules et même grotesques, d'une platitude sans nom, d'une piété veule, béatement sentimentale. Ces horreurs sont en dessous de tout au point de vue esthétique. Elles n'ont rien de commun avec l'art. Elles sont surtout le contre-pied du grand art religieux, immortalisé par tous les chefs-d'œuvre de beauté éternelle qui ont été exécutés par des artistes de génie comme Fra Angelico et Michel-Ange.

HENRY MŒLLER.

Les deux Pères

Ce matin-là, comme tous les matins, depuis six mois qu'il était au service du grand industriel Jacques Symour, Olivier Claes s'installa devant sa table de travail et se demanda avec ennui ce qu'il allait faire de sa journée.

Ce qui lui arrivait était vraiment étrange. Six mois auparavant, il était employé dans une grande compagnie d'assurances. Un beau jour, le directeur le fait soudain mander. Quelle faute avait-il donc commise? Le cœur battant, il se rend dans le cabinet directorial et là trouve en compagnie de son chef un grand vieillard à l'œil vif, aux joues parcheminées, à la barbe blanche et flottante qui le regarde avec une singulière bonté. Le chef, devenu brusquement très doux, très familier, lui tient à peu près ce langage :

« Mon cher monsieur Claes, voici M. Jacques Symour, le grand industriel bien connu, qui nous revient d'Amérique et qui cherche un secrétaire. Il m'a prié de lui indiquer un jeune homme capable de remplir cet office, et j'ai songé à vous. Je sais que vous êtes un employé modèle. De plus, vous avez des charges de famille : vos parents sont vieux et bientôt ne pourront plus travailler. Voulez-vous accepter le poste de confiance qu'on vous offre? M. Symour vous dira lui-même à quelles brillantes conditions il vous engagerait. Je vous laisse avec lui, et je suis sûr que vous tomberez aisément d'accord. »

Le chef sorti, le grand vieillard lui avait offert d'emblée un appointement de trois cents francs par mois. Plaisantait-il? Mais non! Il insistait, parlait lui aussi des parents âgés, du peu d'avenir que réservait au jeune homme sa position actuelle. Chez lui, il n'aurait pas grand'chose à faire : transmettre les commandes à la maison de gros d'Amérique, tenir les livres en ordre, et c'était tout. La connaissance de l'anglais n'était pas

indispensable. Et pour le surplus, lui-même le mettrait rapidement au courant de sa besogne. Allons, c'était dit, il acceptait? Surpris, ému, bouleversé, Olivier disait oui sans bien se rendre compte de ce qui se passait, recevait les remerciements du vieillard, puis les félicitations du directeur, et se trouvait tout à coup sur le trottoir, toujours plongé dans une profonde stupéfaction. A sa rentrée au logis, il annonçait à sa mère la grande nouvelle. Les vieilles gens ne croient plus aux coups de chance, et les changements trop brusques les inquiètent, même s'ils paraissent heureux. Olivier dut entrer dans une foule de détails, jurer à sa mère que la situation qu'il avait acceptée était aussi sûre que celle qu'il délaissait, répéta son serment devant son père, quand le brave homme revint de son travail. Il parlait, parlait, faisait des projets, caressait des rêves, avec cette folle exubérance des jeunes gens qu'un rien décourage, mais qu'une promesse suffit aussi à enivrer d'espoir. Pendant ce temps, les deux vieux, assis aux deux bouts de la table, l'écoutaient en silence, avec un reste d'anxiété dans les yeux. C'est qu'ils ne vivaient que pour lui : le bonheur de leur Olivier était le but unique de leur existence; tous deux auraient donné leur peau pour lui éviter un chagrin, une trop forte déception. Peu à peu, cependant, la faconde, la joie, l'ivresse du jeune homme parvenaient à dissiper leurs craintes, et ils se réjouissaient aussi, les yeux pleins de larmes heureuses, la gorge gonflée de doux sanglots.

Dès le lendemain de cette mémorable soirée, Olivier Claes avait pris possession de ses nouvelles fonctions. Avec une grande bonté, M. Symour lui indiquait chaque matin sa tâche : quelques lettres à écrire, d'autres à classer, des notes à prendre dans des volumes de statistique qu'il trouvait tout préparés sur son bureau. Le jeune homme ne tarda pas à s'apercevoir que cette besogne était plus fictive que réelle : M. Symour avait tout le temps d'écrire et de classer ses lettres lui-même; quant aux renseignements qu'il puisait pour lui dans des ouvrages spéciaux, le secrétaire se rendait bien compte qu'ils ne serviraient jamais à rien. Alors, quoi? Quelle utilité avait sa présence dans cette maison, et pourquoi lui donnait-on trois cents francs par mois? Tandis qu'il essayait de tuer le temps en faisant traîner indéfiniment ses moindres besognes, M. Symour venait souvent s'asseoir en face de lui et le couvrait en silence d'un

regard plein de douceur, ou bien il l'interrogeait sur son passé, sur ses parents, paraissant s'intéresser beaucoup à toutes les histoires qu'il racontait. Puis le silence retombait, et si le jeune homme tout à coup relevait la tête, il rencontrait, avec une gêne véritable, les regards de M. Symour avidement tendus vers lui. Parfois, son maître l'emmenait en promenade, le prenait dans sa voiture; il le priait même de l'accompagner au théâtre. Olivier ne recevait pas sans une certaine angoisse toutes ces marques de sollicitude. Certes, il se sentait déjà profondément attaché à M. Symour, mais la personnalité de cet énigmatique vieillard lui échappait encore. Tout ce qu'il savait de lui, c'est qu'il avait quitté très jeune la Belgique et qu'il avait réalisé en Amérique une fortune considérable en exploitant un moteur électrique de son invention. Il disait qu'il n'avait plus de famille. Qu'était-il donc revenu faire à Bruxelles, au soir de sa vie? Eprouvait-il la nostalgie du sol natal? Non, puisqu'il ne cessait de vanter le Nouveau-Monde : là seulement on savait vivre, là seulement on connaissait ces grandes fièvres du travail et du gain qui donnent à l'existence humaine tout son prix. Alors, quoi? Olivier ne comprenait plus. Ce matin-là, particulièrement, n'ayant rien à faire, pas même une lettre à écrire, il s'enfonçait la tête dans les poings et retournait pour la centième fois peut-être cette question troublante : « Qu'est-ce que je fais ici? Pourquoi M. Symour rétribue-t-il si largement des services qui lui sont absolument inutiles? »

Cependant la matinée s'avançait et, contrairement à son habitude, M. Symour ne paraissait pas. Le valet de chambre interrogé apprit au jeune homme que le patron était sorti un peu après 9 heures et qu'il ne rentrerait probablement que pour le déjeuner : Olivier le verrait donc à table, puisqu'il en était arrivé à prendre chaque jour le repas de midi avec lui.

En effet, il était midi passé quand le secrétaire entendit le pas du patron dans la salle à manger. La porte s'ouvrit et M. Symour vint à lui, la main tendue, le visage congestionné, les yeux vacillants et l'air extrêmement soucieux. Olivier ne put réprimer un élan de sympathie.

— Etes-vous souffrant, monsieur? Je vous trouve mauvaise mine, ce matin.

M. Symour sourit tristement :

— Non, mon cher Olivier, dit-il, je ne suis pas souffrant.

Mais c'est aujourd'hui, vois-tu, que se décide une partie d'où dépend le bonheur ou le malheur des jours qui me restent à vivre...

Et comme il lisait dans les yeux du jeune homme une interrogation anxieuse, il ajouta vivement :

— Non, non, pas maintenant. Tu sauras tout, tout à l'heure. A table, à table! Des estomacs de vingt ans, comme le tien, réclament leur pitance à heure fixe. Nous avons le temps, d'ailleurs. Nous causerons en prenant le café.

Le déjeuner fut absolument silencieux. Une attente solennelle paraissait planer dans l'air moite de cette salle à manger confortable, où les fines odeurs du repas se mêlaient au parfum d'un gros bouquet d'œillets roses et de violettes posé au milieu de la table. Enfin le moka fuma dans les minuscules tasses en porcelaine chinoise, et M. Symour se disposa à parler. Maintenant son visage, décongestionné, était pâle comme celui d'un mourant; ses lèvres tremblaient; ses mains avaient des gestes nerveux et affolés. Olivier, à la vue de son trouble, sentit un grand froid lui descendre au cœur. Et tout de suite il eut la certitude qu'il était, d'une façon ou d'une autre, la cause de cette agitation.

— Olivier, commença gravement M. Symour, il faut que je me confesse devant vous...

— Devant moi, monsieur! s'écria le jeune homme. Pourquoi? Que suis-je donc pour vous?

— Ne m'interrompez-pas, vous allez tout savoir. Mon cher Olivier, je n'ai pas toujours été M. Symour, le grand industriel que je suis aujourd'hui. Autrefois, quand j'étais un simple ouvrier d'usine, à Laeken, — oui, à Laeken, à dix minutes d'ici — je m'appelais Jacques Van Ormen, et je gagnais rudement ma vie à la sueur de mon front. Ce nom de Symour, c'est là-bas, en Amérique, que je l'ai conquis, en même temps que mes six ou sept millions. Le Jacques Van Ormen que j'ai été, ne manquait ni d'ambition, ni d'intelligence. Après avoir trimé sur place pendant quatre ans, de 21 à 25 ans, il comprit que s'il ne s'expatriait pas, il n'arriverait jamais ni à la fortune, ni même à l'aisance. L'Amérique le tentait, il partit donc pour l'Amérique. Rien ne le retenait ici ses parents étaient morts et il n'avait ni frère, ni sœur. Il s'en allait, en apparence le cœur léger. Et pourtant quels remords il emportait avec lui,

quels remords qui ne l'ont plus quitté pendant tant d'années, quels remords qui n'ont pas cessé d'empoisonner toutes ses joies et de mêler à l'ivresse de son triomphe un affreux goût de cendre et de mort! Il laissait en Belgique ce Jacques Van Ormen, une femme et un enfant, une femme qui n'était pas son épouse devant la loi, un enfant qu'il n'avait pas reconnu et qui cependant était le sien : il les laissait sans ressources, sans autre espoir que la vague promesse qu'il leur avait faite de les appeler auprès de lui s'il réussissait à trouver une bonne place là-bas, de l'autre côté de la mer. Hélas! quelle pitié, et quel cœur de roc devait avoir ce Jacques Van Ormen quand cette femme, tenant son enfant dans ses bras, se roulait à ses pieds, le suppliait de ne pas partir ou de les emmener avec lui. Mais lui, mais moi qui n'aimais plus la femme, et qui n'aimais pas encore l'enfant, je demeurai inflexible. Je partis, et ce ne fut qu'après que le bateau eut levé l'ancre que je commençai à me repentir de ma cruelle lâcheté. Arrivé sur le Nouveau-Continent, je passai plusieurs mois à me faire une position. J'entrai enfin en qualité de contremaître dans une usine appartenant à un M. Symour. J'y demeurai une obscure et laborieuse unité, pendant environ cinq ans. Je gagnais de fortes journées, mais la vie est chère en Amérique. Il m'était impossible d'amasser les économies nécessaires à un voyage en Europe. Je ne pouvais donc aller à la recherche de ceux que j'avais abandonnés et auxquels je ne cessais pas de penser. Je leur avais écrit sans recevoir de réponse. A l'administration communale du faubourg où nous avions habité en dernier lieu, on ne sut pas ou on ne voulut pas retrouver leur trace. Les années coulèrent et il vint un moment où je compris qu'ils étaient à jamais perdus pour moi. Quel animal étrange que l'homme! Au temps où je pouvais jouir, chaque jour, de la tendresse si fidèle de ma compagne et des caresses délicieuses de mon enfant, je m'ennuyais de ce calme et paisible bonheur; et maintenant que j'en étais privé, je le regrettais avec une amertume chaque jour accrue et un désespoir qui ne se lassait pas de me tourmenter. Mais je fus pris bientôt dans le tourbillon des affaires. J'inventai un moteur électrique d'un genre nouveau et tel qu'il apportait à l'industrie une aide précieuse à bon marché. Mis au courant de mon invention, M. Symour me fit venir et me proposa tout de suite de m'associer à lui. J'acceptai, et ma fortune fut rapide. Plus tard,

M. Symour, qui n'avait pas d'enfants, m'adopta et m'institua son légataire universel. Cet excellent homme est mort au début de cette année. Après lui avoir rendu les derniers devoirs, je mis en ordre les affaires de l'usine, je confiai celle-ci aux soins du plus ancien directeur, et je partis aussitôt pour l'Europe. Vous avez deviné, Olivier, quel était mon but. Vieux, usé par le travail, riche et incapable désormais de fonder une famille nouvelle, je voulais retrouver à tout prix celle que j'avais abandonnée jadis. Je voulais retrouver surtout ce fils que j'avais trop peu connu, que j'avais mal aimé, envers qui je m'étais rendu coupable du plus grand des crimes, mais en qui coulait mon sang, qui était formé de ma chair et de mon esprit et à qui je voulais léguer ma fortune, mon nom, tout le résultat de mon labeur immense. Ce fils, Olivier, ce fils!...

Jacques Symour dut s'arrêter : des larmes obscurcissaient sa vue, un grand frisson secouait son torse de vieil athlète. Et ce fut Olivier lui-même qui acheva la phrase commencée :

— Ce fils, dit-il presque à voix basse, c'est moi, n'est-ce pas?

M. Symour inclina affirmativement la tête, et il se fit un grand silence. Qu'allait répondre le jeune homme. Toute l'âme du vieillard était comme suspendue à ces lèvres, d'où allait tomber son arrêt de vie ou de mort. Après avoir réfléchi, Olivier reprit lentement :

— Je savais que je n'étais pas le fils de celui que j'appelle mon père, de ce pauvre père Claes qui a tant travaillé pour me faire donner un peu d'instruction. Ma mère m'avait dit que mon vrai père était mort quand j'étais encore tout petit. Mais que j'étais loin de me douter de la vérité! A présent que voulez-vous que je devienne, que comptez-vous faire de moi?

M. Symour, haletant, presque ivre de joie, s'était jeté sur les mains du jeune homme, qu'il pressait contre ses lèvres :

— Ah! s'écria-t-il, tu ne me repousses pas! Tu ne me chasses pas comme tu en aurais le droit! Est-ce donc que tu me pardonnes ma faute terrible et les souffrances, les privations que vous avez, ta mère et toi, endurées peut-être à cause de moi? Voilà six mois que tu es ici, six mois que je suis enfin parvenu à te retrouver, à me rapprocher de toi, et il ne s'est pas passé un jour sans que le désir m'ait tourmenté de te faire la confession que tu viens d'entendre. Je n'osais pas parler, j'avais peur de ta colère, de ton mépris; pis que cela : de ton indifférence.

Si je me suis décidé aujourd'hui à avoir avec toi une explication bien nette et bien franche, c'est que j'ai reçu d'Amérique la nouvelle que ma présence est nécessaire à l'usine. Mon congé est fini. Il faudra que, dans quelques jours, je m'en retourne là-bas...

Il hésita un instant à poursuivre, puis, avec un grand effort et d'une voix étranglée par l'émotion, il acheva :

— Me laisseras-tu repartir seul, mon fils?

Olivier s'attendait à cette prière. Depuis qu'il avait saisi le sens de la confession de son père, il savait bien où celui-ci voulait en venir. Que répondre? Quel était son vrai devoir? Devait-il rester ici auprès de sa vieille mère impotente, de son père adoptif si aimant et si bon; ou bien devait-il suivre dans une patrie nouvelle celui dont il était toute la race et dont le sang coulait en ses veines? L'intérêt, certes, lui conseillait de partir; mais le devoir ne lui ordonnait-il pas de rester? Dégagée de sa première surprise, sa perplexité devenait une souffrance. Il demeurait là, les yeux baissés, le cœur douloureusement agité, les lèvres muettes, en face de cet homme que son silence torturait presque jusqu'à l'évanouissement. M. Symour, recueillant toutes ses forces, voulut tenter un effort suprême :

— Olivier, dit-il, je suis allé, ce matin, rendre visite à ta mère. Oui, à elle aussi, j'avais à demander pardon. Je sais que l'homme qui l'a épousée et qui t'a adopté s'est montré l'un de ces simples héros comme notre peuple en compte tant. Je sais qu'elle l'aime autant qu'il l'aime, et mon intention n'était pas de troubler le bonheur qu'elle possède grâce à lui, et que moi je n'ai pas eu le courage de lui donner. Ce qui est passé est passé. A présent, je ne puis plus rien faire pour elle. De l'argent? Le vieux Claes a l'âme trop fière : il n'accepterait rien de moi. Aussi n'est-ce pas de cela que j'avais à lui parler. J'ai fait part à ta mère de l'intention que j'ai de t'emmener avec moi en Amérique, si tu y consens. Mais comme je ne veux pas vous séparer, je lui ai proposé de s'expatrier, elle aussi, avec son mari. Claes est valide encore. Je lui donnerai, dans mon usine, un poste de confiance qui lui assurera largement ses moyens d'existence. S'il refuse d'entrer à mon service, je lui ferai obtenir une place bien rémunérée chez un industriel de mes amis. De cette façon vous ne vous quitterez pas, et moi j'aurai mon fils

auprès de moi pendant mes derniers jours. Que penses-tu de cette solution?

— Qu'a répondu ma mère? interrogea le jeune homme sans lever les yeux.

— Ta mère! s'écria M. Symour avec une sorte de colère rentrée. Comme toutes les femmes heureuses, elle a oublié le passé. C'est à peine, après tant d'années, si elle se souvient du temps où nous vivions ensemble. Elle t'a affirmé, n'est-ce pas, que ton vrai père était mort. Eh bien, on dirait qu'elle le croit réellement. C'est en vain que j'ai essayé d'éveiller des souvenirs dans son âme oublieuse. A toutes mes paroles, elle ne faisait qu'une réponse, toujours la même : « Je ne me rappelle pas. » J'espérais qu'elle aurait pitié de moi, qu'elle comprendrait l'impérieux besoin de reconquérir mon fils, de l'emporter avec moi, de l'établir dans mes biens, dans mon activité, comme l'héritier de ma fortune, de ma pensée, de ma force créatrice, comme le continuateur de l'œuvre à laquelle j'ai consacré ma vie. Non, tout cela ne pénètre pas sa froide indifférence. « Je ne me rappelle pas! Ce ne sont pas mes affaires! » Voilà tout ce que j'en ai tiré. Enfin, fatiguée peut-être de mes prières, de mes supplications, elle m'a promis de transmettre ma proposition à son mari et de me faire parvenir sa réponse dans le courant de l'après-midi. Cette réponse, je l'attends. Quelle qu'elle soit, que feras-tu, toi, mon enfant? C'est que je me meurs d'impatience et d'angoisse! Je t'aime, vois-tu! Je t'aimais avant de te connaître. Je t'aime plus encore, maintenant que j'ai pu apprécier tes qualités sérieuses et charmantes, ton honnêteté, ton amour du travail, l'affection que tu portes à ta mère et à ton père adoptif. Tu es bien le fils que j'ai rêvé. Comment voudrais-tu que je pusse désormais me séparer de toi? Viens, tu seras riche, tu seras puissant, tu seras aimé. J'ai 7 millions. Nous en gagnerons d'autres ensemble. Tu commanderas à une armée d'ouvriers. Tu sauras ce qu'est la grande vie de labeur fiévreux, de luxe inouï que mènent là-bas les producteurs de la richesse, les maîtres de ce continent fabuleux. N'est-ce pas que tu viendras, dis? N'est-ce pas que tu ne me laisseras pas partir seul?

— Attendons la réponse de ma mère! murmura Olivier, sans regarder le vieillard. Celui-ci fit un grand geste de désespoir et quitta la chambre. Le secrétaire prit un livre et se mit à en extraire des notes qu'il transcrivait sur fiches. Sa main, machi-

nalement, traçait des mots sur le papier, mais en lui se livrait une lutte ardente. Il se sentait au point culminant de sa vie. Sur quelle pente allait-il se laisser entraîner par les événements? Et d'abord, que diraient sa mère et son père adoptif? S'ils refusaient — et c'était probable — de s'expatrier à leur âge, de suivre au loin un homme pour lequel ni l'un ni l'autre ne pouvaient avoir que du mépris, que ferait-il, lui, le fils, tiraillé entre deux devoirs, appelé là-bas par son père selon la chair, retenu ici par son père selon l'amour? L'intérêt, la curiosité, la sympathie plaidaient pour le premier; l'affection, la reconnaissance, la douce et longue habitude plaidaient pour le second. Et il hésitait à décider quoi que ce fût, il pesait les mobiles opposés, il cherchait la bonne voie à travers le trouble de sa conscience, quand, vers le soir, on vint l'avertir qu'un homme et une femme, vêtus comme des ouvriers, demandaient à parler à M. Symour. Tout de suite il eut l'idée que c'était eux, les pauvres parents, et qu'ils venaient le reprendre, le disputer à leur richissime rival.

Ils entrèrent, et M. Symour se trouva aussitôt devant eux. Très simplement, le père Claes salua l'industriel, puis il parla ainsi :

— M. Symour, ma femme m'a dit que vous vouliez emmener notre fieu avec vous en Amérique. Il paraît qu'il est votre fils par la naissance. C'est bien possible, et ce sont là des choses qui ne me regardent point. Moi, quand j'ai épousé sa mère, je l'ai trouvé dans les bagages et, ma foi, j'ai cru tout de suite qu'il était à moi aussi bien qu'à elle. Le gamin était gentil, il apprenait bien à l'école, et je me suis dit comme ça, qu'il ne serait pas un ouvrier. Je l'ai fait instruire donc, et je peux bien dire qu'il ne m'a jamais donné que des satisfactions. A présent, il est grand, il gagne sa vie, il n'a plus besoin de nous, il peut voler de ses propres ailes : c'est la coutume, quand les petits oiseaux se sentent en force, qu'ils tirent de leur côté et laissent là père et mère. Tant pis pour les vieux, voilà tout. Nous sommes donc venus, ma bonne femme et moi, vous dire à tous les deux que vous êtes bien libres de faire tout ce qui vous plaît. Si Olivier vous suit dans ces pays de là-bas, dame, ce sera de son plein gré, et il est d'âge à savoir comment il doit se comporter. Quant à nous, monsieur Symour, nous vous remercions beaucoup de l'idée que vous avez eue de nous emmener aussi. Ça, c'est d'un brave homme. Vous auriez

pu nous secouer sans y mettre tant de façons. Mais, voyez-vous, même si le cœur y était, ce seraient les jambes, je veux dire tout notre vieux physique délabré, qui ne voudraient plus d'un pareil voyage. On n'est plus jeune, monsieur Symour, on a dans les soixante, la femme et moi. Qu'est-ce que vous voulez qu'on aille faire en Amérique? Et puis, il y a encore quelque chose, quelque chose que je ne sais pas bien dire, mais que je sens là, sous mon crâne : Ça me gênerait de recevoir de l'argent de vous, même en travaillant. Ça me gênerait d'en recevoir d'un autre, même d'Olivier, à cause de vous. La femme est comme moi sur ce chapitre; nous en avons causé ensemble tantôt et elle pense que ça la gênerait aussi. Dans ces conditions, n'est-ce pas, notre réponse est bien claire, il n'y a pas à tourner autour du pot : qu'Olivier s'en aille, si c'est son goût. Je ne dis pas que ça nous fera plaisir; je ne dis rien du tout, car je ne veux pas l'influencer. Nous, nous restons ce que nous sommes : à nos âges, ça ne vaut plus la peine de changer.

Il avait débité tout cela d'une haleine, le vieux, comme s'il avait appris la tirade par cœur. Et maintenant, ils restaient debout, sa femme et lui, impassibles en apparence, avec de pauvres mains tremblantes et des yeux qui palpitaient sous les paupières, pareils à des bêtes blessées. M. Symour, tout interdit, hésitait à parler. Ce qu'il allait dire, le ton de sa voix, une faute, un mot maladroit, suffirait peut-être à détourner de lui Olivier. Celui-ci, muet toujours, regardait fixement son père adoptif. Enfin M. Symour parla. Il répéta aux deux vieux la confession qu'il avait faite le matin à son fils. Il dit ses regrets, ses remords, sa vie sans but, son désir de reprendre Olivier auprès de lui. Si la chose eût été possible, il serait resté à Bruxelles, et, de cette façon, son fils eût été à lui sans cesser d'appartenir à sa mère et à l'excellent homme qui l'avait élevé. Mais la chose, hélas! n'était pas possible. Pendant plusieurs années encore, dix ans peut-être, il devait habiter l'Amérique : ses affaires l'exigeaient impérieusement. Avant l'expiration de ce délai, la liquidation de son usine ne pouvait se faire sans d'énormes pertes d'argent. Voilà pourquoi il avait songé à les emmener tous. Les scrupules qui empêchaient le père Claes d'accepter son argent et son appui lui paraissaient bien vains. Qui connaîtrait, là-bas, leur situation respective?

— Moi je la connaîtrais, interrompit le vieil ouvrier, et ça suffit. L'opinion des autres, je m'en moque.

— Alors, continua M. Symour que la colère commençait à gagner, alors, vous refusez ! Vous refusez par entêtement, par dépit, par rancune ! Vous placez notre Olivier devant l'alternative d'être cruel envers vous ou envers moi ! Eh bien, c'est moi qu'il suivra, j'en suis sûr ! Il se dira que s'il vous doit à vous de la reconnaissance et de l'amour, c'est moi tout de même qui suis son père, son vrai père ! Il est à moi, ce garçon, à moi des pieds jusqu'à la tête. Je l'ai bien étudié durant les six mois qu'il a vécu ici, et je le connais comme si je ne l'avais jamais quitté. Il me ressemble physiquement et moralement. Il a tous les traits de mon visage, et aussi toute l'énergie que je possédais à son âge, toute l'ardeur au travail qui m'a valu ma fortune. Et vous voudriez qu'il continuât à végéter ici, à gratter du papier pour douze ou quinze cents francs par an, alors que je l'appelle à continuer mon œuvre, à substituer son effort au mien ! Non, il ne fera pas cela : il a trop d'intelligence, trop de volonté, trop de bon sens aussi. N'est-ce pas, Olivier ? Répond donc, mon enfant ! Dis-leur qu'ils ont tort, qu'ils doivent nous suivre, ou bien que tu partiras sans eux !...

M. Symour avait prononcé ces derniers mots avec une telle force, avec des accents si déchirants, avec une voix si grosse de larmes contenues que le jeune homme, profondément ému, le saisit dans ses bras et l'étreignit en sanglotant. Déjà le vieillard croyait triompher. Déjà le père Claes et sa femme avaient fait un pas vers la porte, quand Olivier les arrêta d'un signe. Un instant il appuya la main sur ses yeux, comme s'il voulait consulter une dernière fois sa conscience, puis il dit doucement, tendrement, mais avec une tranquille fermeté qui révélait l'inflexibilité de sa résolution :

« Je vous ai bien écoutés tous les deux, vous, mes deux pères, et, en vous écoutant, j'ai beaucoup réfléchi, je me suis beaucoup souvenu. Que faire, que décider ? Quoi qu'il arrive, celui que je n'aurai pas choisi ne s'en consolera jamais, je le sens bien. Cependant, la situation n'a qu'une issue : il faut que je choisisse, il le faut absolument. Eh bien, celui que je choisis, c'est vous, père Claes, et cela non seulement parce qu'en demeurant avec vous je reste aussi près de maman, mais je vous choisis pour vous-même, à cause de votre simple et

sublime bonté. Quand vous avez épousé ma mère, j'étais déjà là, moi, souvenir vivant d'une union ancienne, et ma présence aurait pu vous être odieuse. Bien loin de m'en tenir rigueur, vous m'avez au contraire adopté tout de suite comme votre fils, et jamais père ne fut plus tendre pour ses petits que vous ne le fûtes pour moi. Je n'ai pas oublié le temps où vous rogniez sur vos maigres salaires pour m'acheter d'humbles jouets, pour payer mes écoles et mes livres, pour que je fusse toujours proprement habillé, aussi bien qu'un enfant de bourgeois. Plus tard, quand j'ai pu réfléchir et comprendre les choses, j'ai vu comment vous traitiez maman, sans jamais lui reparler de son passé, sans jamais, même aux jours pénibles de grève ou de morte-saison, lui reprocher cette bouche supplémentaire qu'elle avait imposée au foyer. Pour tout cela, père Claes, je vous ai voué un amour si entier, si absolu que je ne pourrais certes vous aimer davantage, même si vous étiez mon père tout à fait. Aussi je reste avec vous, je vous fais joyeusement le sacrifice de la situation brillante que M. Symour m'offre auprès de lui. M. Symour est mon vrai père : je n'ai donc pas à le juger. Je ne dirai rien de lui, sinon que je lui suis reconnaissant de toute mon âme de ce qu'il voulait faire pour moi. Je lui reste attaché par des liens que n'affaiblira pas la distance et que le temps respectera. Mais je ne puis le suivre. Je ne puis préférer mon intérêt personnel et son bonheur à lui, au devoir que j'ai de rendre heureux jusqu'à leur dernier jour, par ma présence constante, par mes soins, par mon amour, ma vieille maman qui ne vit que pour moi, et le brave homme, le cœur dévoué et fidèle qui m'a aimé pour moi-même, alors que je ne lui étais qu'un étranger !..... »

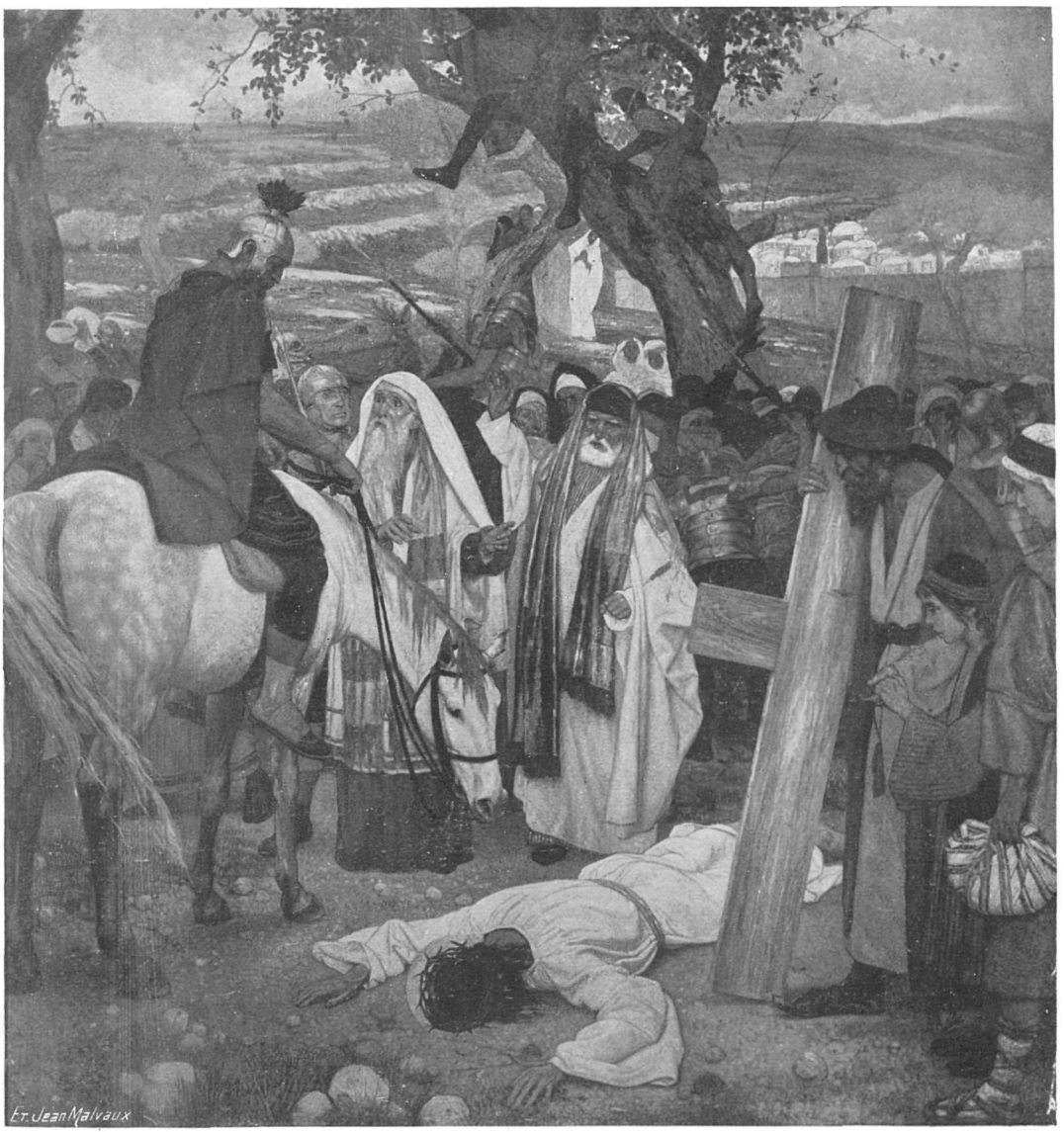
Bégayant de joie, ivres, chancelants, les mains tendues, les lèvres chaudes de baisers, les deux vieux s'étaient élancés vers Olivier et se blottissaient frileusement contre lui. M. Symour, très pâle, les narines pincées, la main fouillant nerveusement sa poitrine, semblait prêt à s'abattre sur le parquet.

— C'est bien, dit-il enfin. Je partirai seul.

Et, s'appuyant aux meubles, aux murailles, il sortit de la chambre, le dos rond, les épaules secouées convulsivement.

— Je savais bien, mon fieu, cria alors la mère, que tu ne nous quitterais pas ! Ton vrai père, c'est Claes, vois-tu. L'autre, ça ne compte pas !

GEORGES RENCY.



LA CHUTE DU CHRIST

Chemin de Croix de l'Église Saint-Joseph

(ERNST WANTE)

Les Moines Orfèvres

Je veux . . . . . .
Mourir en ciselant dans l'or un ostensoir.

JOSÉ-MARIA DE HÉRÉDIA.

La salle est haute et large, et, par les vitraux peints,
On devine alentour le frisselis des pins
Sous un grand ciel d'orage où passent des nuées,
Qu'emplissent les clameurs des rafales ruées,
Et qu'illumine, par instants, un large éclair,
Jailli, bouquet de feu, sous les sabots de fer
Des chevaux qu'à son char bruyant la foudre attelle.
La salle est haute et large, et simple, et sombre, et belle.
Son calme souverain de sanctuaire clos
Fait contraste avec les formidables sanglots
De l'ouragan, des bois, des torrents, de la plaine.
Les moines blancs, drapés dans la bure ou la laine,
Et qui semblent mirer du bonheur dans leurs yeux,
Assis devant la table, œuvrent, silencieux.
La table est longue, elle est massive; dans un chêne
Par les bœufs amené de la forêt prochaine,
Habile charpentier, un frère la sculpta.
De nacre ciselée un autre l'incrusta;
Et l'on voit maintenant tous les moines orfèvres
Choisir, l'extase au cœur et le sourire aux lèvres,
Dans les coffrets épars les propices joyaux,
Et, d'une main experte en habiles travaux,
Faire, au dos somptueux des évangéliaires,
Dans la pourpre habillant missels et bréviaires,
S'épanouir des fleurs, des étoiles briller,
Luire les émaux neufs du blason familier,
Le casque les timbrer, le tortil ou la mitre,
Et de longs rinceaux d'or enlacer l'or du titre.
Devant eux, l'éclat pur et froid du diamant
Eclipse les saphirs d'un bleu de firmament,
Et ce sang, les rubis, et ces larmes, les perles. —
Durant des siècles, tu baignas, flot qui déferles,
Accouru des lointains horizons de la mer,

Sur l'île nostalgique où rêve un cœur amer,
L'écueil où ces coraux fleurirent, fleurs de l'onde;
Et tu donnas à ces béryls, onde profonde,
Belle onde glauque, un peu de ton glauque reflet.
Sur la nappe splendide en velours violet,
Plein de frissonnements et de nuances chaudes,
Ruissellent les feux verts d'un collier d'émeraudes;
Et, d'un superbe élan, parmi les vases d'or
Un grand aigle d'argent s'éploie et prend l'essor,

Ces vases disent bien l'art patient du moine!
D'autres sont de vermeil, d'onyx ou de sardoine,
Précieux par la forme, ou la trempe, ou l'émail;
D'autres sont d'améthyste aux ferveurs de camail.
Plus loin, sur les rayons des monstrances géantes,
L'escarboucle s'égrène en gouttes braséantes;
Et là, sur cette crosse au galbe tourmenté,
D'un feuillage mimant la fantasque beauté,
Brillent — comme au matin, sur les plantes, l'eau pâle —
L'hyacinthe couleur de soleil et l'opale,
Et la turquoise encor, la turquoise d'azur.

Tant de joyaux épars sur tant de coupes, sur
Tant de coffrets ornés de fines armoiries,
Constellant les satins et les orfèvreries,
Et cernant le pourtour des patènes d'argent,
Tous ces joyaux, c'est comme un arc-en-ciel changeant!
Mais aux rouges vitraux bien d'autres joyaux saignent :
Sous les mailles de plomb qui l'arment et l'enceignent,
Chacun d'eux, secoué par l'orage, et tremblant,
S'embrase tout à coup d'un feu sombre et sanglant.
Dans l'arcade en tiers-point des ogives, éclate,
Symphonique et vibrant, leur poème écarlate;
Mais des rosaces les pétales chatoyants,
Les trèfles, les meneaux, les lobes flamboyants,
Gemmés de tons lilas, nuancés de tons mauves,
Unissent leur clarté douce à ces clartés fauves,
Et leur teinte suave à ces lueurs de sang,
Le tonnerre pressé redouble : incandescent,
L'un après l'autre éclair, trouant la nue ardente,
Fait autour du moustier brûler l'enfer de Dante.
Des toits aux fondements on voit les murs branler,
Sur ses quatre pieds tors la table chanceler,
S'entre-choquer les bords des coupes merveilleuses,
Tressauter le cristal ouvragé des veilleuses,
Les médaillons d'or fin trembler au bout des croix...

Le cœur inaccessible aux puérils effrois,
Les grands moines rêveurs penchent leur front d'albâtre.
Baigné d'une lumière électrique et bleuâtre,
Sur l'œuvre sans égal qui les prend tout entiers.
De la tempête en vain montent les bruits altiers :
A ces amis de Dieu la foudre est familière,
Et dût-elle, heurtant les tours à poivrière,
Ecraser le moustier formidable et géant,
Et creuser dans le sol un cratère béant,
Dût-elle anéantir leurs corps, laissant leurs âmes
Jaillir soudain vers Dieu comme un long vol de flammes,
Ils s'offriraient, joyeux et forts, au coup mortel,
Et mourraient en sculptant des vases pour l'autel.

EMILE CHARDOME.

Le Baron Gevaert

u moment de mettre en pages le présent fascicule, nous apprenons la triste nouvelle de la mort du baron Gevaert, le distingué directeur du Conservatoire. Nous lui consacrerons dans un prochain fascicule une notice plus étendue et plus digne de lui. Nous tenons cependant à déposer dès maintenant les fleurs de notre respectueux hommage sur la tombe de ce noble artiste, saluer sa grande mémoire et offrir nos condoléances affectueuses et sympathiques à la famille et spécialement à notre ami H. Fierens-Gevaert, gendre du défunt.

Le baron Gevaert fut à la fois un compositeur de talent, un savant tout à fait remarquable, d'une science vraiment encyclopédique et nullement renfermée dans les limites de la musique, et l'idéal d'un Directeur de Conservatoire. C'est lui qui a fait du Conservatoire de Bruxelles ce qu'il est. Grâce à ses soins infatigables et intelligents, cet institut est devenu une des plus belles et des plus remarquables écoles de musique du monde et dont la réputation dépasse nos frontières.

Il jouissait auprès de ses professeurs, grâce à la fois à sa supériorité reconnue de tous et à son aménité qui ne se démentait jamais et se prodiguait largement à tous, aux grands comme aux humbles, d'un prestige inouï et qu'on ne rencontre que bien rarement. Tous, professeurs et élèves, non seulement respectaient et vénéraient ce Directeur incomparable, mais lui portaient une véritable et profonde affection, qu'on lui témoignait en toute sincérité et chaleureusement chaque fois que l'occasion s'en présentait.

Et quelles nobles jouissances d'art les merveilleux concerts conduits par lui avec une véritable maîtrise et avec un enthousiasme juvénile que l'âge même ne parvint pas à diminuer, ne nous procurèrent-ils pas ! Nous lui en devons une profonde

reconnaissance. Il était toujours si touché, le brave Gevaert, quand on lui exprimait celle-ci. Je retrouve à l'instant parmi mes papiers ce simple billet, qu'il m'adressa précisément au temps de Noël, il y a quelques années, en réponse à un mot d'admiration que je lui avais écrit après son premier concert de l'année, donné, selon la coutume, le dimanche avant la Noël :

Bien que ne pouvant accepter tout ce que vous dites de flatteur pour ma personne, je vous remercie de tout cœur des mots que vous m'adressez. Vous le savez certainement d'expérience, il n'est pas de plus grand bonheur ici-bas que de communiquer sa foi aux autres, et c'est un joyeux don de Noël pour moi que d'avoir pu, en ces jours bénis, procurer à mes concitoyens une noble puissance d'art. **Hodie nobis de cœlo pax vera descendit.** *Bonne fête, monsieur l'Abbé. Votre bien dévoué serviteur, F. Gevaert. Bruxelles, veille de Noël.*

C'est la veille de Noël qu'il m'écrivait ces mots empreints d'une si grande bonté et d'une si noble simplicité, où le reconnaîtront tout entier et de suite tous ceux qu'il honorait de son amitié. C'est en cette même veille de la Nativité du Sauveur que son âme chrétienne est partie, pour aller chanter le *Gloria in excelsis* de la nuit de Noël avec les Anges au Paradis, après avoir demandé lui-même et reçu avec une piété touchante tous les sacrements de Notre Mère la Sainte Église.

HENRY MŒLLER.

GRAVURES A LA MANIÈRE NOIRE

Logis Romantiques

AXIME racontait :

« Épris de solitude et de silence, je passais mes jours dans une chambre haute dont les fenêtres s'ouvraient sur les toits, et tout encombrée de livres. Des estampes, des crépons, des éventails japonais traçaient sur les murailles des calligraphies paradoxales et bariolées, dont la poudreuse fantaisie avait, dès longtemps, cessé de me récréer, et qui n'étaient que les vétustes vestiges d'un temps où je me figurais avoir été heureux... Qu'importe le décor d'une vie indifférente à elle-même?... Si c'était la vie qui s'en allait de moi, ou moi d'elle, et qui des deux éconduisait l'autre, je n'aurais su le dire...

» J'habitais une maison insolite, où les foules et le bruit que je fuyais semblaient ironiquement me poursuivre : elle était toute retentissante du piétinement incessant des allants et venants, remplie de l'écoulement perpétuel d'êtres hétéroclites qui venaient, s'asseyaient un instant, harassés, puis repartaient on ne sait où, violemment, dans la vie... Un vent soufflait, sans doute, devant la porte, qui les emportait...

» Je me figurais, parfois, être une épave accrochée dans les herbes, au milieu du lit d'un fleuve, secouée et bousculée par le cours inépuisable des eaux qui la frôlent sans l'entraîner... Des gens apparaissaient, racontaient leur histoire, puis soudain, s'évadaient, presque fabuleux, déjà : ils n'avaient pas fini de parler que d'autres individus, aussi inconsistants et éphémères, prenaient leur place, racontaient leur histoire... Et le narrateur changeait, mais non l'histoire, toujours la même, sans commencement ni épilogue, quelconque et vaine...

» Il y avait des hommes, des femmes et des enfants à tous

les étages; l'immeuble était machiné comme un décor de vaudeville, tout en portes qui n'interrompaient pas de s'ouvrir et de se fermer, en laissant sourdre, lorsqu'elles s'entrebâillaient, un vacarme impétueux et contradictoire de cris, de casseroles remuées, de flûte et de piano. Il y avait des comédiens : un gros acteur comique, toujours sombre et bilieux; puis, la frêle femme, éplorée et fatale, d'un chanteur qui était allé débuter en quelque pays hyperboréen, toujours errante dans la maison, comme des mânes abandonnés, sale, enveloppée d'une tragique robe de chambre et suivie de ses enfants affamés... Et des étudiants, des élèves du Conservatoire constamment occupés à accorder des violons douloureux. Et, il y avait eu aussi, des filous, de louches agents d'affaires, des insolvables et des femmes sans nombre, toutes vieilles, toutes ayant subi des revers de fortune et vivant de travaux démodés et dérisoires... Et l'une d'entre elles avait une colombe nommée *Pitchoula*, qui remplissait la maison de la nostalgie élégiaque de ses roucoulements et pondait des œufs vides... « Tous les œufs sont vides, me disais-je, tout est vide, et cette maison même, avec sa population latitante et migratoire... La même figure ne surgit pas deux jours de suite sur la même porte et les escaliers gémissent sous les pas éternels d'une procession fantômale d'inconnus. Moi seul suis immuable parmi ces changeantes apparences; et je me fais l'effet d'un comparse de revue, toujours présent au milieu de scènes incessamment renouvelées.. La vie balaye d'un balai irrésistible dans cette maison et fait éperdûment tourbillonner toutes ces poussières... Qu'attendai-je, moi, poussière trop casanière? Que les meubles, saisis de la contagieuse frénésie des habitants, s'ébranlant à leur tour, se précipitent pêle-mêle, en se bousculant dans les escaliers?... »

» La colombe, cependant, roucoulait sur son œuf toujours plus vide; les pianos continuaient à vomir de démoralisantes musiques; les casseroles à retentir, et les cris... Les paliers et le vestibule bruissaient sans interruption sous le glissement innombrable des pieds... Et je me dis, à la fin « C'est la rumeur ininterrompue de la vie universelle !... Les locataires passent et la maison demeure ! Pourtant, ne faudra-t-il pas que je m'en aille, également, pour ne pas me faire remarquer ?... »

« Oui, continua Maxime, après un silence, j'ai connu des logis divers !... Toute l'horreur des garnis loués, selon mon humeur ou ma fortune, sous les combles, meublés d'une table sans aplomb, d'une « commode » et d'un fauteuil, invalides de l'Empire ! — ou, à l'étage, avec la poisseuse trivialité d'un luxe effarant d'acajou et de simili ... Quelquefois, je m'installais avec soin et prédilection, m'efforçais de donner à mon habitacle une physionomie personnelle et amie; le plus souvent, je campais, simplement, en vagabond, excitant la soupçonneuse défiance des logeurs qui, sournoisement, me surveillaient... J'aurais été heureux si j'avais pu me débarrasser de moi-même, annuler complètement en moi la conscience de la vie et de mes actes, et faire que d'inutiles raisonnements, une logique obsédante, n'intervinssent plus, avec importunité, pour troubler l'amorphe et taciturne rêvasserie où j'aurais voulu me confiner...

» Le silence a d'inépuisables ivresses, mais il faut qu'il soit désintéressé, je veux dire passif, sans autre intention ni but que lui-même : qu'il ne soit ni de dépit, ni de vengeance, ni d'orgueil, ni de dédain — mais de lui-même et pour lui-même... Qu'il ne soit pas l'ombrageuse sauvegarde de pensées intimes qui redoutent d'être consolées ou — profanées, ni l'abri d'une méditation défendue contre les intrusions, ni le refuge où vivre avec sa blessure - ou son agonie...

» Si la vie vous endolorit, quel remède serait-ce que de vous en retirer, si vous trouvez un bourreau plus ingénieux et plus subtil en vous-même ? Je veux donc un silence, non seulement apparent, mais intérieur, et que l'ombre où je serai pour les autres me cache à mes propres yeux... Et puisque, enfin, nous ne saurions arrêter tout à fait la pulsation de la pensée en nous, un silence peuplé de formes de plus en plus grises et indistinctes; une sorte de houle de néant; un bain léthargique d'âme; une torpeur assez lucide pour connaître qu'elle est, et jouir de se sentir sombrer peu à peu dans une inconscience semblable à un paysage fait d'eaux stagnantes, de brouillard et de diffuses lueurs...

» Et ce silence trouve sa perfection surtout en ces journées pluvieuses, à moitié nocturnes déjà, avec leurs blafardes nappes humides de nuages suspendus... Le ciel, au travers des carreaux embués, m'apparaît comme un immense masque

confus, auquel chaque minute ajoute une teinte d'obscure lividité, et qui, cependant, au milieu des ténèbres descendues, resta longtemps distinct, dressé là ainsi que la tête, de plus en plus informe, d'une statue de neige salie et fondue par le dégel... La nuit est déjà venue que des clartés mortes traînent encore dans les rideaux et aux angles des meubles, rayons vacillants d'une réalité devenue fabuleuse — et qui est, pour moi, l'image même de ce silence dont je goûtais le dissolvant vertige...

» Mais, bientôt, le réverbère placé en face de ma fenêtre projette dans ma chambre la lumière de sa flamme misérable, agitée par le vent... Les cloisons opaques du silence s'évaporent brusquement; mon âme revient à elle — au sentiment de sa solitude... Et cette solitude, elle, prend la figure de la chétive rue déserte, entrecoupée de terrains vagues, piteuse, noyée de pluie et de boue, qui aligne ses rangées parallèles de mesquines maisons pleines de nouveauté et d'indigence...

» D'heureux êtres, pourtant, gîtent dans ses habitations que, régulièrement, je vois se diriger vers la ville, requis par des besognes ou des consignes. Malgré l'aridité de ce problème, sans attrait, au surplus, ni solution, le mystère fou me préoccupait, de l'existence de mes voisins... Quel inconcevable ressort, toujours aussi souple et tendu, faisait se démener ces gens-là, — et des multitudes à leur exemple — de la maussade aurore à la soirée morne, pour acquérir la parcimonieuse pitance qui engendrera la nouvelle force en eux de recommencer ce labeur dérisoire, le lendemain ? Baroque et précieux paradoxe : « Passer sa vie à la gagner ! » ... Si l'agir universel, l'éblouissante gravitation sidérale pouvaient, à un signe du destin sardonique, s'arrêter — d'un coup, la minute justement suffisante pour que l'humanité entière, interrompant sa bagarre convulsive, puisse se donner, en même temps que la conscience, le vertige de cette conception monstrueuse ! Confondue et stupide, elle contemplerait l'inflexible balancier, dont le va-et-vient détermine et règle sa démente activité, osciller, pendule sinistre, entre le vide et l'inanité... De quelle fruste argile furent donc pétries la plupart des créatures que l'assouvissement, sans plus, de leurs appétits instinctifs compense à leurs yeux d'effrénés travaux ? — leur insuffle le courage quotidien d'un élan vers un but qu'elles ne voyent pas jouxter leur point

de départ ! Cheval aveugle d'un carrousel monotone qui galope et se cabre dans le ridicule espoir d'atteindre l'écurie plus vite ! Cariatide courbée sous le dur entablement sombre d'un monde qu'elle supporte et n'apercevra jamais ! L'homme gâche obscurément le plâtre dont on cimentera son tombeau — car la vie se nourrit d'elle-même et n'a point de visées plus hautes...

— Ces êtres, observa lentement Delzire, ont au moins un mobile excusable d'action : ils ne sont pas seuls !...

— La lucide amertume de tels enchaînements de pensées, poursuivit Maxime, me ravissait encore, à une autre époque, et m'en faisait prolonger l'équivoque et glacial enivrement. La banalité délabrée de mon « garni », la prestigieuse laideur de son ameublement ne me préoccupaient guère ; cependant, un reste de naïveté m'induisait, quelquefois, à organiser mentalement la simple et magnifique demeure où le mobilier, des choses de beauté, marbres, métaux, porcelaines, amples tentures foncées ou pâles, marieraient des couleurs profondes, la pénétrante vibration, la fastueuse et mate tonalité de teintes unies et ferventes, dont le bienfaisant reflet sur ma pensée investirait ma solitude, m'imaginais-je, d'une bien autre noblesse... Projets que leur seule énonciation désenchantait déjà ! D'ailleurs, l'aspect sensible des choses exerçait une toujours moindre influence sur moi, et il ne me déplaisait point de rester des semaines au milieu de mes bagages à moitié déballés... C'était l'espèce de relâche transitoire, d'escale précaire d'un nomade, pourchassé par la vie, rejeté des cadres réguliers du bonheur et dont la native inquiétude, l'humeur erratique métamorphosaient chaque journée en la veille oisive et désorbitée d'un départ... Avec mon outrance habituelle, cette manie du provisoire me fit même échouer à l'hôtel, où l'implacable nudité froide de mon appartement, la figure impersonnelle des êtres et des choses, auxquels, certes, aucun souvenir ne trouverait à s'accrocher, m'enchantèrent...

» Un jour que j'étais à la recherche d'un logement, je parcourais une rue morte, perdue au centre d'un de ces îlots isolés de la circulation et du tapage, derrière les écuries du Palais royal ; une rue dont les maisons, par toutes leurs fenêtres encadrées d'avares rideaux jaunis, exhibant à l'admiration des passants de hideuses potiches ou des vases argentés remplis de criardes fleurs artificielles, suaient la médiocrité moisie

et la gêne honteuse... Et je me souviens que, hypnotisé par la plus lépreuse de ces habitations, j'en visitai le rez-de-chaussée, succession d'immenses pièces, dont le luisant parquet semblait, macabrement, frotté de cire sépulcrale et réverbérer, sous la diffusion du jour terni, le funèbre appareil d'un imprescriptible anniversaire, la pompe morne d'un *memento mori* consacré au probable suicidé qui avait saturé l'atmosphère de ces chambres de son dernier souffle, en y laissant, avec son spectre, l'odeur sûrie, le relent affadi de la folie et du marasme...

» Sous un plafond très élevé, cette salle inhospitalière s'ornait de rares sièges en chêne sculpté, rigides et surannés, anguleuse dépouille de quelque sacristie janséniste, et qui miraient leur posture puritaine dans le scrupuleux glacis du parquet. De romantiques étagères exhibaient des vases amincis de langueur, des tasses pensives, des porcelaines au galbe risiblement svelte allongé d'un col élégiaque, enguirlandées toutes d'emblèmes sentimentaux et de devises dédorées.

» De chaque côté de la cheminée, un tableau était suspendu, énorme, encadré de triste ébène et d'étain et que la livide filtration des fenêtres moirait... La douteuse clarté du dehors, insuffisante à ranimer les choses étranges de cette maison, rendait seulement perceptible la brume visqueuse suintée par ses murs et qui stagnait pour en maléficier les habitants... Obsédé, je scrutais obstinément l'obscurité qui me voilait les sujets de ces toiles : je me représentais le visage « poétique », les yeux pleins de sensibilité, les mélancoliques boucles tirebouchonnées de quelque Malvina, accoudée, soutenant de sa main frêle sa tête inclinée sur un cou invraisemblablement long et flexible — la dame à la harpe ossianesque, orgueil des médianoches, dont les tasses de l'étagère avaient, sans doute, admiré et célébré l'adolescence...

» Mais, peu à peu, à force d'attention, se dessinèrent sous l'enduit bitumineux d'âpres effigies, effrontées et poupines, roturières et boursouflées, étonnantes de lassitude et de méticuleux ennui — faces tendues de réflexion stérile, aux écoutes du vide, incarnations d'âmes veules, coagulées dans la formule et le protocole, et dont les glauques yeux stupides persécutaient le spectateur de leurs regards inertes... En proie à la fascination hébétée de l'horreur, je supputais le sûr et effroyable ravage que ces images odieuses détermineraient dans l'esprit de l'infor-

tuné, qui se résignerait à une telle cohabitation, tandis que la propriétaire qui, muette et à gestes lents, m'avait guidé, attendait ma décision, debout contre la porte, sans songer, évidemment, à aucun boniment obséquieux, effrayante de flegme inexorable et de patience, toutes les rides de sa physionomie falote respirant une niaiserie cruelle et procédurière...

» Et, ensorcelé par l'indifférence de cette femme, par le concours fatidique de circonstances qui m'avait amené là, je sentis avec terreur faiblir ma volonté et sourdre et m'envahir l'irrémissible et lâche soumission au destin qui me faisait retenir ce logement abominé au premier coup d'œil et dont l'atroce envoûtement, ancien déjà et familier, me semblait avoir rempli mon âme d'un soudain et affreux décombre... »

ARNOLD GOFFIN.

L'Absente

J'avais au foyer disposé ta place;
Vide elle est restée et je t'attendais.
J'avais au foyer disposé ta place
Et dans l'âtre noir mis un fagot frais.

J'avais préparé ton couvert à table,
Mis du linge blanc sur le bois rugueux,
J'avais préparé ton couvert à table,
Hélas! j'étais seul au lieu d'être deux!

J'avais allumé la lampe ancestrale,
Son cuivre luisait comme un globe d'or :
J'avais allumé la lampe ancestrale,
La lampe est éteinte et j'attends encor.

J'avais pris des lys pour orner les vases,
Pour toi dépouillé mon petit jardin :
J'avais pris des lys pour orner les vases.
Mortes sont les fleurs, vivant mon chagrin.

J'avais en mon cœur nourri l'espérance
D'heures qui trop tôt devaient s'envoler :
J'avais en mon cœur nourri l'espérance,
Ah! dis-moi pourquoi tu l'as fait pleurer?...

Août 1908.

MARCEL WYSEUR.

En souvenir de Marc Legrand

Le poète Marc Legrand qui vient de mourir mérite bien qu'une main amie effeuille quelques pétales sur sa tombe. Il a succombé à une longue maladie qui n'avait rien laissé subsister de cet esprit dont nous aimions la verve joyeuse et les belles ardeurs éthiques et poétiques. C'est en remontant à une quinzaine d'années en arrière que nous revoyons le véritable Marc dans tout le feu de sa jeunesse, trapu, crêpu, jovial, exubérant, une sorte de nègre blanc comme Dumas père, toujours chargé de livres, de papiers, d'épreuves, parlant, s'interrompant, agrippé par un passant sur le boulevard, vous reprenant à la course et s'évanouissant soudain en silhouette vous clamant d'amicales injures d'adieu du haut d'un Panthéon-Courcelles.

Tout jeune il avait publié un *Pierrot et la lune* (Vanier, 1888), dans un goût très banvillesque — il faut bien commencer par imiter quelqu'un! — mais qui n'en donnait pas moins les plus sapides espérances :

> Moi Pierrot amoureux d'une telle pâleur!
> Moi, tendre tous les soirs (jours de fête et dimanches
> Y compris) vers cet être intangible les manches
> De ma veste! Et veiller, en habit si voyant
> Que le mien, et chanter toujours, en envoyant
> Après chaque couplet improvisé, des salves
> De baisers vers son front nacré comme les valves
> D'un coquillage!...

Une fièvre typhoïde qui terrassa Marc à cette époque fut peut-être cause d'une sorte d'arrêt dans son développement. Il donna depuis lors, et à de nombreuses reprises, des marques d'une absence d'esprit pratique vraiment excessive et dont les conséquences finirent par être fâcheuses. Mais à cette époque (je parle surtout des années 1890-1895) nous ne voyons là que

du désintéressement et de la belle confiance juvénile, et ce côté « grand-gosse » de Marc nous le rendait plus sympathique encore.

Il n'a pas rempli sa mesure. Un recueil de chansons gentilles mais point extraordinaires (l'*Ame enfantine*), un livre d'études en vers d'après les anciens (l'*Ame antique*), une traduction d'*Œdipe à Colonne,* voilà avec le *Pierrot et la lune,* et sans compter bien entendu d'innombrables articulets au jour le jour, voilà l'ensemble de son œuvre, et il faut reconnaître qu'elle aurait pu être plus variée et plus forte. La très réelle habileté versificatrice qu'il avait gardée de ses débuts l'avait poussé vers les traductions; il aimait — et les ignorants seuls l'en blâmeront — la lutte contre un texte gonflé de beauté et dont il faut exprimer tout le suc. Ses translations de Sophocle sont, je crois, supérieures à toutes leurs rivales et la seconde moitié de l'*Ame antique* ferait hennir d'aise un humaniste d'autrefois. Il avait aussi un vrai talent d'imitation poétique et aurait pu, tout comme un autre, donner un amusant recueil « A la manière de... » Un jour, l'*Ermitage* auquel il collaborait régulièrement inséra tout un essaim de piécettes consacrées par les poètes d'alors à quelque Reine des Reines de cavalcade de blanchisseuses, et certains de nous s'indignèrent de bonne foi que Mallarmé, Verlaine, Silvestre et tant d'autres se fussent mis en frais pour une actualité aussi peu « tour-d'ivoire » ou « symbole-abscons ». Une autre fois, la même revue révéla un fragment d'un livre de Victor Hugo qu'on annonçait; c'était sur le *Rire de Paris*, un défilé sonore, martelé, infatigable d'alexandrins vraiment dignes du Maître; il serait amusant de comparer les pastiches hugotiques d'Albert Sorel, qu'on dit si curieux, à ceux de Marc Legrand.

Avec un pareil don verbal et une telle maëstria prosodique, Marc aurait pu donner quelque chose de tout à fait remarquable. Malheureusement le plus clair de son temps fut gaspillé par lui en occupations vaines. La *Revue du Bien*, trop littéraire pour les philanthropes, trop moralisante pour les écrivains et les artistes, lui coûta beaucoup de peine et d'argent sans pouvoir arriver à vaincre l'indifférence du public. Ses maîtres et amis, Emile Gebhart, Emmanuel des Essart, délicats poètes eux-mêmes, regrettaient de ne pas le voir tenir ses brillantes promesses. Il est vrai qu'un sonnet, un quatrain peut-être, suffit

parfois à sauver un nom. Je voudrais que tel fut le sort de Marc et que les Anthologies abritassent de lui quelque pièce pérennisant sa mémoire. Il y en a de parfaites dans son œuvre, et tel sonnet dédié à José-Maria de Hérédia me semble unir à la beauté plastique du Dresseur de Trophées une note d'une émotion un peu assourdie qui est bien personnelle à Marc Legrand :

L'Enlèvement d'Europe

Tremblante, sur le dos du Taureau merveilleux,
Et serrant d'une main la corne qui se prête,
De l'autre elle dispute à la brise indiscrète
Son voile impatient que jalousent les Dieux.

Le fier Vainqueur, de ses sabots lourds et joyeux
Bat l'écume, et mugit vers les rives de Crète,
Ou se tournant parfois, sur sa proie il arrête
Le long regard humain de ses farouches yeux.

Aux fanons caressés, la Vierge demi-nue
Voit pendre encore ses guirlandes ingénues
Et s'avance éperdue au milieu de la mer.

Ainsi l'âme frémit, arrachée à son rêve,
Quand l'entraîne soudain l'impétueuse Chair
Vers des bords inconnus où sa honte s'achève.

HENRI MAZEL.

Lettres inédites de Barbey d'Aurevilly [1]

Mercredi. Au soir, 7 heures. 1852. 25 novembre.

MON CHER TREBUTIEN,

Je n'ai pas encore votre paquet, mais je sais où il est. Il est à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, dans un tiroir de Renée. Ce misérable paresseux de Renée, ce chanoine marié, s'invente des maux d'yeux pour ne pas faire son service et rester avec sa femme; il y a quinze jours qu'il n'est allé à Sainte-Geneviève ! Qu'Isidore Le Brun, qui n'est point Isidore de Séville, soit donc blanchi! C'est un colporteur honnête. Le criminel est ce gueux de *Renée*, qui a le pied rivé dans ses babouches et à qui j'enverrai un garde-vue vert pour ses étrennes. Soyez sans inquiétude. Rien n'est perdu. Avant d'avoir mis la main sur le paquet, je voulais vous écrire. Comme on dit, avec une incorrection aimable, dans mon pays : *Je m'ennuyais de vous !*

Puis, je voulais vous envoyer mon adresse. Je demeure maintenant RUE DE VAUGIRARD, *41bis*. C'est un peu loin de cette rue *Geoffroy-Marie*, la rue mérétrice, sur laquelle j'ai craché, en la quittant, comme un empereur de Constantinople! Je ressemble aux dieux d'Homère. En trois pas, je me trouve au bout du monde, rue de Vaugirard! J'ai là un air pur, le silence, cher à la pensée, un balcon avec des *hortensias*, et ce Paris que je méprise à mes pieds superbes! Je vois jusqu'à Montmartre par-dessus une mer de maisons rouges, blanches et bleues, dont les toits sont les vagues immobiles. De temps en temps, une heure qui sonne et une fumée qui s'élève : une fumée qui se tord lascivement, comme une femme, une vigne ou un tire-bouchon, une fumée qu'on ne croirait jamais venir de dessous quelque ignoble marmite *entretenue* par les mains rougeaudes d'une cuisinière de Paris! mais il y a de la honte dans toute origine. — Tenez, ce que j'écris là ressemble à de la profondeur. C'est un épigraphe (ou une épigramme) pour un ouvrage politique.

Paquet pour paquet, mon cher Trebutien. Je vous ai dit l'accroc du vôtre. Dites-moi si vous avez reçu le mien, renfermant la collection du *Public* et commis ès pattes de cet hippopotame essoufflé de Derache? Avez-vous

(1) Mlle Louise Read a eu l'obligeance de nous communiquer ces quelques lettres inédites du grand écrivain dont la correspondance sera publiée prochainement.

reçu aussi un numéro du *Pays* contenant mon premier article de laveur de vaiselle sur *Proudhon e altri*? Ce soir, j'ai fait jeter à la poste mon second bulletin, sur *Nicolas*, *Christophe* et *Nisard*. Il vous arrivera avant ma lettre. Dans votre réponse vous m'en parlerez, j'espère. Comment trouverez-vous que je lave mes assiettes (V. la lettre du 23 sept.)? Et vraiment cela ne gâtera-t-il point le métier de souillon littéraire qu'on m'a fait? La vérité qui vient de vous, qu'elle vienne avec un esprit doux ou un esprit rude, sera toujours la bien-venue! Ce que j'écris — bon ou mauvais — vous appartient. Vous regrettez de me voir refourrer ma batte dans ce bourbier du journalisme. Et moi donc!!! *Me croyez-vous sur des roses?* Croyez-vous que le journalisme convienne à un pauvre grand seigneur (par le caractère du moins) comme moi?... Je suis aussi déplacé dans mon siècle que vous, Trebutien. Mais, hélas! le siècle nous écrase. Le *il faut vivre* des gens comme nous est plus terrible que le *il faut mourir* des frères de la Trappe. Il n'y a ni talent, ni effort, ni rien au monde qui vous fasse entrer dans la publicité, si préalablement vous n'avez traîné sur le *Trimard* des journaux. C'est la porte basse, mais il n'y a que cette porte de la publicité. Voyez Saint-Bonnet. Il est obscur. Moi aussi, avec mes mépris et mes gilets d'homme du monde, j'ai encore une obscurité sur mon nom. Je suis connu en haut peut-être, point en bas. Vous parlez de boulet avec lequel il faut couper et éventrer les tigres, mais c'est dans l'intérêt de ce boulet même qu'il faut le monnayer en balles. Autrement nous resterons avec notre grosse artillerie, que nous n'utiliserons jamais. Vous me faites l'honneur de penser que j'ai le boulet et la poudre, mais c'est le canon qui me manque, et le canon, il n'y a que les journaux et la réputation (à tort ou à travers) par les journaux qui puissent le donner. Quand je l'aurai une fois, vous verrez si je m'amuserai à ces osselets d'acier qu'on appelle des balles et si je dégrossirai mes boulets!

Je pense donc comme vous. Mais j'ai l'obligation de la pratique et je ne suis ni lord Byron, qui avait des éditeurs sans les acheter précisément parce qu'il avait de quoi les payer, ou un de ces moines blancs (1) qui habitent en face de chez moi et qui ont le meilleur éditeur du monde — une chaire en pauvre bois, du haut de laquelle ils lancent leur pensée dans les esprits et dans les cœurs. Pour qu'un éditeur prenne de vous un bon livre, substantiel, pensé, utile, il faut lui apporter avec votre nom une garantie de public. Si vous n'avez pas à lui dire : *Monsieur, je vous apporte autant de têtes de sots qui consomment*, fussiez-vous J. de Maistre en personne, il ne vous écoutera même pas.

Parlons de quelque chose de plus gracieux que de cette racaille d'éditeurs. Vous voyez donc madame de Montaran, une aimable femme qui a été très belle. On le voit encore sans avoir besoin d'être un Cuvier pour recomposer cette belle personne. L'air de distinction qu'elle a nous la faisait appeler entre nous — Freyssinet et moi — *Montaran-Montespan*.

Et ces deux noms *unis* allaient *divinement!*

(1) J'habitais alors en face des *Dominicains*, rue de Vaugirard. En face des Carmes. Note de B. d'Aurevilly.)

Elle m'accueillit, il y a plusieurs années, avec une bienveillance qui aurait dû m'enchaîner, mais, monstre de vie dissipée que j'étais alors, je cessai de la voir et m'en allai dérivant sur des rivages qui ne valaient pas le sien. Son salon était très animé. Pour moi, antilittéraire et antiartiste, je la trouvais un peu *lilas* et avec trop de pianos, mais il y avait un après-minuit, quand on servait le chocolat aux intimes, qui était une causerie à vous venger du reste, et madame de Montaran se montrait là ce qu'elle est, un esprit qui légitimerait toutes les prétentions et qui n'en a pas.

Mon cher *Ange Adorateur* (comme dit Énault : il aura été cité une fois par moi!), vous me répondrez de suite, n'est-ce pas, et à ma nouvelle adresse? Je suis précisément devant l'église des Carmes et, par parenthèse, j'ai l'office romain tous les dimanches, ce qui vous réjouirait, monsieur le moyenagiste, grand *débrideur de vigiles*. Ah! que ne vous ai-je avec moi? Ecrivez-moi donc dans cette rue de Vaugirard, et, sans préjudice du paquet qui couche encore à Sainte-Geneviève, envoyez-moi le *Brummell* sur grand papier pour la duchesse de Grammont. Nous parlions de journaux et, le croiriez-vous? l'éditeur qui prendra le volume où le *Brummell* réimprimé sera suivi du *D'Orsay* (que je soignerai comme une intaille) exige que *D'Orsay* paraisse d'abord dans la *Revue de Paris*. Maintenant faites des pouah! tant que vous voudrez, vous en ferez moins que moi, mais tel est le joug. Heureusement Gautier, le païen, et Cormenin, le publicain, me tourmentent depuis longtemps pour leur donner quelque chose. Ce sont mes amis, dans le *flottant* du mot et non dans l'*étroit*, et ils aiment ce que j'ai d'audacieux dans l'esprit plus que ma personne. Mais, quoi qu'il en puisse être, ils feront ce que je voudrai.

A présent, adieu, mon très cher. Sans reproche, voici une lettre plus longue que les vôtres. Je devais dîner aujourd'hui chez la comtesse de Maussion, née Courtemer, et j'ai mieux aimé rester chez moi pour vous écrire.

Adieu encore et amitié éternelle.

JULES B. D'AUR.

Bien des choses à M. Le Flaguais.

Encore un mot avant de fermer ma lettre. Qu'est devenue l'affaire de Couture?

Les journaux anglais reproduisent ce qu'il fait. Est-ce donc impossible d'avoir un article sur son livre dans vos journaux de Caen? Vous avez vu comme je l'ai posé dans le *Pays*.

Tout à vous, *for ever !*

Jeudi soir. 52. Novembre (26).

MON CHER ET TOUJOURS PLUS CHER AMI,

Vous jetez peut-être dans votre tiroir ma lettre d'hier, qu'en voici une autre qui vous arrive les bras ouverts et qui vous plante deux bons gros pétards de baisers sur les joues! Je ne puis pas — en bonne conscience de cœur — me dispenser de vous écrire ce soir encore. L'amitié qui bavarde ne radote pas. Renée — ce garde-note à garde-vue qui aime à garder la maison — m'envoie enfin votre paquet. J'y trouve un *Brummell* vierge de notes, quoique vous me

l'annonciez annoté. Plus un *Prophètes*, annoté avec une piété qui me touche et curieux plus encore pour les autres que pour moi, mais dont il faut que ce soir *même* (sans plus attendre) je vous remercie. Donc, merci et merci dix fois ! Il n'y a pas, et il n'y eut jamais, d'ami comme vous, même au Monomotapa. La lettre *insérée* dans le paquet, que vous trouvez *bête* et que j'ai trouvée charmante, méritait une réponse, et « *la v'la, Monseigneur, la v'la !* » comme dit de Rosine ce polisson de Figaro.

Je ne puis exprimer ce que j'ai senti en lisant vos deux projets typographiques. Ma gloire (si je deviens célèbre) et mon bonheur (si je reste obscur) ne sera pas d'avoir écrit de telle ou telle manière, mais d'avoir eu un ami comme vous. La place que je tiens dans votre vie, moi seul la connais, et cela vaut la peine de vivre. La Fortune, cruelle à l'endroit de mes ambitions, m'a vengé par le bonheur des sentiments. J'ai eu un écrin d'amis, mais vous êtes le Régent de mon écrin. Tout ce qui a un cœur me l'envierait. Mon cher Trebutien, mon brave et incomparable ami, votre lettre de ce soir a pénétré mon cœur. Pourquoi ces mots : *Je regarde ma mission ici-bas comme devant être terminée dans trois ans?* Pourquoi ce terme? Quels sont vos desseins? Votre mère n'est plus; mais vous avez votre nièce. Dans trois ans, moi, je serai peut-être *assez dans ce monde* (car je ne suis pas encore corrigé de l'espérance) pour vous offrir une bonne et douce position près de moi. Ah! cela a été toujours mon rêve, devenir assez riche ou me trouver dans telle situation, politique ou littéraire, que je pusse vous dire : Mon frère Trebutien, arrivez! Vivre ensemble, toucher aux choses de l'esprit et de la science noble et désintéressée, par vous et comme à travers vous, me reposer sur votre cœur et sur votre esprit, vous faire le Dieu Lare, le Génie protecteur de ma maison et de mon cabinet de travail, si j'avais un cabinet de travail, voilà ce que je demanderais à Dieu, si Dieu m'écoutait! Ni le mariage, ni rien au monde, ne m'empêcherait de réaliser le projet de vous avoir près de moi et de vous faire dans ma maison une Capoue d'amitié et de bonheur, si (toujours *si*, quand ce n'est pas toujours *mais!*) si un peu de prospérité me venait. Votre aimable et touchant *tu soror eris* serait un mot vrai, — pratiquement vrai.

Maintenant que votre mère a passé pour nous attendre où nous irons tous, et que vous prévoyez le mariage de votre nièce, vous entrevoyez *peut-être* la vie religieuse comme un asile, comme le but d'une âme plus pure et plus haute que ce temps où elle a vécu. Ce n'est point à moi à parler contre un projet si austère et si viril. Moi qui ne vous vaux pas, moi à qui le monde ne froisse pas les célestes délicatesses qui sont en vous, et qui ai en moi, au contraire, ce mal du *désir de la domination* qui lie les ambitieux à leurs esclaves, j'ai pensé pour moi-même à finir ainsi. Oui, s'éteindre sous un capuchon, vivre sous la lampe allumée du chœur d'une église!... Cela m'allait aussi comme à vous, Trebutien, ... Mais vous avez un ami, un ami qui a les délicatesses de la femme pour vous, et de plus qui vous aime dans votre intelligence comme un homme; faut-il donc qu'il y ait une grille de couvent entre nous deux?

Mon cher Trebutien, le mot de votre lettre m'a inspiré tout cela. Je vous

le dis au courant de la plume et à vol d'impression, mais j'ai cru avoir pénétré votre pensée. Je me repens presque du mot d'Énault que je vous ai mandé dans ma dernière lettre. Du reste, j'en décharge, du mot et du jugement, puisqu'ils ne sont pas de moi, ma responsabilité. Entre nous, rien ne peut être blessant pour nous, ni pour personne. C'est un cloître aussi que notre amitié! Nos pensées tiennent et restent entre nous deux. Vous parlez de vos sympathies. Je n'ai point de sympathie pour Énault, la prétention même et jusqu'à la contorsion! Il se CONTORSIONNE *pour dire de bons mots...* qu'il ne dit pas. Nous en sommes aux termes d'une politesse très fleurie, mais les fleurs n'ont ni parfum ni racine. Il a de l'activité qui ressemble presque à de l'intrigue et je suis persuadé qu'il se poussera, malgré une chose que les sots détestent bêtement : la Fatuité. Il est vrai que la sienne n'est pas de grande race. Il était né pour être *incroyable* et pas plus! Frisure de poupée, dents de poupée, voix de poupée; — un peu de vie, monsieur, s'il vous plaît!

Que ce que j'écris là reste entre nous. *Dans le temps*, m'a dit l'autre soir le personnage en question, *que vous m'écriviez une lettre charmante, vous me drapiez de pieds en cap dans une lettre à Trebutien. C'est du moins madame *** qui me l'a dit.* J'ai répondu à cela comme je le devais et comme un homme qu'on n'embarrasse pas beaucoup d'ordinaire. Si j'ai drapé Énault, du reste (car je ne me rappelle pas mes lettres), ç'a été avec son propre drap. Pourquoi donc ne le jugerais-je pas? Je n'ai rien dans l'âme contre lui Mais, comme sûreté de relation, — si cela est vrai, — je n'aime pas beaucoup cela de madame ***. Qu'en pensez-vous?

Mon cher ami, notre correspondance va se ranimer de plus belle. Nous allons reprendre notre système de questions et d'informations pour les romans que je médite, et dont mon *Abbé de la Croix-Jugan* n'est que le commencement, — la tête de série. Je n'oublie ni ne rejette rien de mes projets et de mes plans (V. mes lettres). Je veux commencer par *Des Touches*, et, malgré vos horreurs des journaux et pour courber sous mon pied la tête de ces ânes d'éditeurs, je publierai le dit *Des Touches* dans le *Pays*. Je ne lui donnerai pas le nom de Des Touches. Un nom historique ne vaut jamais rien, car l'imagination est prévenue. Elle bâtit un ciel, et elle en tombe quand elle vous lit et en disant : *Ce n'est que cela!* Je jouerai donc un tour de surprise à la drôlesse, et j'appellerai mon roman l'*Enlèvement*. On rêvera l'enlèvement d'une femme et on verra bien un autre jeu! Cela n'aura guères que dix feuilletons. Faire *court* et *fort*, voilà le difficile. Le reste n'est que mécanique et ce n'est pas la *mécanique céleste!* Dumas, Féval, et jusqu'aux carlins, aux *ouistitis* imitateurs de ces grands singes de la littérature, allongent un livre et tiraillent comme le câble d'un *grêlin* la pauvre imagination du public. Voyez! le grand maître, BALZAC, n'est jamais long. Il concentre. Je veux me modeler sur ce grand homme. Après *Des Touches* je ferai la *Vaubadon*, avec un titre que je n'ai pas encore. Voilà pourquoi, mon cher Trebutien, vous allez être mis en réquisition par votre ami et que nos lettres vont se croiser comme les navettes d'un tisserand.

Et pour ne pas perdre une minute, je commencerai aujourd'hui même.

Écrivez à Avranches, écrivez où besoin sera, mais chassez-moi au renseignement avec l'ardeur de votre amitié. Je voudrais sous quinze jours — au plus trois semaines — avoir fini mon *Enlèvement* et qu'il fût livré au *Pays*. Sachez-moi d'abord ce qu'était ce Des Touches. — Je n'ai encore que des choses vagues; — d'où était-il, et qu'était-il?... Sa naissance, sa famille, son âge quand la révolution éclata? Était-il blond ou brun, grand ou petit, fort ou faible? Quand il eut été enlevé, que devint-il? Où alla-t-il? Je crois avoir entendu dire qu'on le porta à la côte et qu'on l'embarqua. A ce propos, bien me déterminer à quelle distance la mer *est la plus voisine de Coutances*, car il est probable que c'est là qu'il s'embarqua. Revint-il? Est-il mort fou de l'ingratitude des Bourbons en 1815? Je l'ai ouï dire, mais le vérifier. Voilà pour Des Touches.

Quant à ses compagnons ou ses enleveurs, je voudrais bien avoir les noms de ces douze braves, mais si je ne les ai pas tous, que j'en aie le plus possible. (Je n'en ai que trois.) Si les faits de l'enlèvement vous étaient rapportés, ce serait très bien. Je les comparerais à ce que je sais. Vous voyez, mon ami, que ce que je vous demande n'est ni très détaillé ni très difficile, s'il y a encore debout un de ces vaillants compagnons.

N'enchevêtrons point la Vaubadon et Des Touches. Des Touches d'abord, uniquement Des Touches. D'ailleurs, comme tout se tient dans cette chouannerie, en vous informant pour Des Touches nous frapperons peut-être d'une pierre deux coups.

Seulement, cher Trebutien, pensez au temps dans lequel je m'enferme : quinze jours, — et quinze jours, en faisant bien autre chose. Vous voyez si je compte sur votre rapidité d'exécution.

J'espère que j'aurai bientôt nouvelles de vous, mon cher ami. Je ferme ici cette lettre si longue et j'attends. En relisant vos annotations sur les *Prophètes*, j'ai eu un étonnement de M. Jourdain qui fait de la prose sans le savoir, car c'est vraiment de la prose que ces diables de lettres. Je ne croyais pas si bien dire quand j'écrivais. Et puis, il y a aussi le charme de votre écriture, que je crois. Quand je me relis copié par vous, je me plais davantage. L'Amitié a ses prodiges et ses prestiges aussi, mon cher Trebutien!

Et tout à vous et dans la vie et après la tombe.

JULES B. D'AUREVILLY.

Mille choses à Sa Suavité M. Le Flaguais.

Lundi (11 heures). 6 décembre 52.

MON CHER TREBUTIEN,

J'ai reçu le paquet par la diligence. Vous recevrez *diligemment* mes actions de grâce. C'est moi-même qui suis allé porter votre exemplaire aux Carmes. Figurez-vous, mon ami, que mon balcon surplombe leur cour et que je touche presque de la main (en me grandissant un peu cependant, pour justifier la métaphore,) leurs deux dômes et leur toiture grise. Vrai toit de moines, triste de profils et de teintes, fait pour que les Passeraux des

Psaumes de la pénitence s'abattent dessus, comme les pécheurs s'abattent dessous ! Le pécheur votre ami n'est encore qu'à côté... Je me suis permis d'ôter de sa bande l'exemplaire du P. Souillard et de corriger une faute d'impression que je corrige toujours dans les exemplaires que je donne. C'est, à la page XXIV^e^, le nom de Schelling. Il y a *Schilling*, et c'est Schelling, comme le diable le sait et comme l'Allemagne l'orthographie. Je vous prie (faites cela pour moi), je vous prie, quand vous donnerez maintenant un exemplaire, de corriger cette damnée faute qui a l'air d'une ânerie. C'est quelquefois une impertinence d'écorcher un nom, mais ici l'impertinence se retournerait contre l'auteur. Cela fait, j'ai replacé l'exemplaire pieusement et fidèlement sous sa bande, et je l'ai remis — comme je vous le disais — moi-même au portier des Révérends Pères Dominicains.

Je croyais vous envoyer, de conserve avec cette lettre, mon bulletin bibliographique de la quinzaine, mais les annonces de la fin de l'année l'ont fait rejeter à mercredi. Vous n'aurez pas pour celui-là les transes d'hésitation que vous avez eues quand il a fallu lire le dernier. J'y houspille d'une vergette assez animée la défroque universitaire de ce cuistre ganté et à lorgnon qu'on appelle Saint-Marc Girardin. Vous verrez comme *j'ai lavé cette assiette* et si je la lui jette convenablement à la tête. Je n'ai jamais pu souffrir ce monsieur, ni la réputation de ce monsieur, ni le talent de ce monsieur. Mes nerfs et ma raison s'accordent sur cette antipathie, car c'est un homme des *Débats* et de l'Université, c'est donc un ennemi ! un tigre, comme vous dites, vous ! Oui, un tigre qui sait le latin et qui n'est plus qu'un grippe-minaud de convenance hypocrite dans le langage, mais *griffant en dessous* les doctrines qui sont une part de notre âme, les pieds saignants de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ne me parlez jamais de ces Pharisiens des *Débats*, des sépulcres blanchis où se sont dissoutes en immondices les truffres des dix-huit ans du règne de Louis-Philippe et de Duchâtel !! Il n'y a point de rémission pour ces gens-là. Comme je n'avais qu'une petite sottise ennuyeuse à examiner (les *Etudes* et les *Voyages* de ce rhéteur à l'empois en vacance), je n'ai pas pu me livrer à ces impétuosités de mépris qui me battent, comme la mer bat sa rive, les cloisons du cœur, mais puisque c'est un *pincé* et un *pointu* que ce monsieur à la petite ironie du bout des lèvres, je l'ai payé en sa monnaie et je l'ai *pincé* et je lui ai donné de la *pointe* à mon tour. Je l'ai accouplé (pour faire contraste) avec ce modeste et savant Noirot (l'abbé Noirot), le maître de notre admirable Saint-Bonnet... Enfin vous verrez et vous jugerez la chose, que je vous expédierai dès qu'elle aura paru.

C'était hier dimanche. Je pense (rêvé-je ?) que vous m'aurez écrit. Peut-être aurez-vous quelques détails venus d'Avranches. Enfin j'attends et je suis tranquille, car je sais que vous ne m'oublierez pas. Ajoutez aux questions de ma dernière lettre (y revoir) la date de *l'année* et du *mois* où se fit l'enlèvement de Des Touches. Ceci est important pour moi. Si vous avez besoin d'écrire pour toutes ces informations à l'habitant (son nom m'échappe) du château de Montgomery, eh bien, poussez l'amitié jusque-là. Vous savez bien où je pousserai la reconnaissance.

J'espère, mon cher Trebutien, qu'*il n'y a rien* (encore une locution de mon

pays) *à craindre* sur l'exactitude de Derache, qui a mon paquet depuis si longtemps. Veillez au grain, très cher ; quoique ce grain-là ne soit peut-être pas du froment d'une bien haute qualité cependant, je serais fâché que toute cette politique et polémique fût perdue. Vous êtes le bahut vivant de mes œuvres *quelconques*, et l'Artiste qui a fait de vous pour moi une si précieuse cassette est le plus pur et le plus noble des artistes : c'est le Sentiment, ou pour mieux dire, le Génie de l'Amitié. Il m'est agréable de ne pas recueillir ce que je fais, de ne pas penser à moi et de savoir que vous y pensez, vous. C'est une jouissance de sécurité paresseuse et... orgueilleuse que je vous dois. Rare et piquante chose ! mais que ne vous dois-je pas, cher ami ? Et s'il s'agissait de compter, je m'y perdrais ! Il n'y a que vous qui y retrouveriez toujours mon cœur.

Merci de vos bonnes dispositions pour Couture (en fait de style et de pensée un vrai sanglier d'Érymanthe, mais le coup de boutoir est bon !). Je vous en remercie parce que vous ne pouvez être sympathique à Couture. Il n'a pas la même religion que nous. Je vous l'ai dit souvent : c'est un œil perçant en politique et un logicien d'une grande force de généralisation. Mais *it is all !* En philosophie, il est matérialiste et antimétaphysicien, avec un front pourtant qui ressemble à une fournaise, — le dôme d'une église à feu ! — Ce serait la honte de Lavater. Pour comble de bizarrerie, et par suite de l'invraisemblance de toute vérité, cet athée a les vertus d'un chrétien. Élévation, charité, pureté d'âme, respect de la famille et de lui-même, conscience, enfin la plus forte moralité ! Il s'attrape diablement lui-même de ne pas être pieux, car il serait très aisément un saint. Je crois que Candide Le Saulnier (quel amateur d'antithèse que le parrain de celui-là !) vous portera dans quelques jours des articles sur le livre de Couture. Vous avez raison, les promesses des journalistes, c'est le macadam de l'enfer, comme les bonnes intentions en sont le pavé, ce qui est bien différent. Vous pourrez donc, à l'aide des bribes que vous apportera notre rabelaisien ou rabelaisiaque de Saulnier, *obliger Couture de quelque chose*, comme disent les mendiants égalitaires modernes, au lieu de nous demander l'aumône au nom du bon Dieu, l'irrésistible nom du bon Dieu !

Voici minuit qui sonne à la cloche nette et pure des Carmes. Je laisse ce bout de lettre en blanc pour le cas où j'aurais une lettre de vous demain matin. Bon soir, cher ami, bon soir. Que votre taie d'oreiller vous soit de batiste pour sa douceur, et vos songes, charmants comme des rêves !

A demain. J.-B. D'A.

Point de lettres, — il est midi. Celle-ci va partir. Sans doute, vous attendez d'Avranches. Dès que vous aurez quelque chose, écrivez et vainquez vos paresses. Je ne vous fais ni exhortations, ni reproches ; je suis sûr de vous.

Demain je vous enverrai mon article, qui décidément paraît.

For ever.

JULES B. D'AUREVILLY.

Mille choses au poète.

Soirée en mer

Le soleil a voilé sa splendeur d'ostensoir;
Les astres dans l'azur s'allument en silence;
Le flot brillant d'écume et de phosphorescence
Vers les flambeaux sacrés berce un vaste encensoir

C'est l'heure où le marin, s'accoudant au bossoir,
Parmi l'immensité sent frémir la présence
D'une mystérieuse et sublime Puissance.
L'aile de la prière effleure l'air du soir.

Le vaisseau, dont la nuit fait plus hautes les voiles,
Sur l'océan divin semble jusqu'aux étoiles
Comporter la pensée en un vol radieux;

Et, loin des continents que l'horizon recèle,
Entre la mer sans borne et l'infini des cieux,
L'extase absorbe l'âme en l'âme universelle.

L'Abbaye d'Hambye

Les siècles ont marqué ce cloître de leur sceau.
La glycine l'enlace. On voit follement l'herbe,
Qui se déroule en nappe ou qui s'élance en gerbe,
Recouvrir le dallage et surmonter l'arceau.

Le vent seul vibre au fond du sonore vaisseau
Dont frémissait la voûte aux promesses du Verbe
La flèche qui perçait le ciel d'un jet superbe
Gît, et l'on foule aux pieds ses pierres en monceau.

O moines, quand la cloche éveillait l'abbaye,
Dans le silence, et la prière, et le travail,
Vous goûtiez la douceur de la règle obéie!

Maintenant vous dormez sous la dent du bétail:
Et parfois, à travers la nature sereine,
Un wattman fait siffler sa stridente sirène.

MAURICE OLIVAINT.

Sainte-Walburge, à Furnes

A M. Paul Bamps.

ELOOFD zij Jesus Christus !

J'ai pris la rue du Chanoine-Blanc. Elle s'avance ingénue entre deux vieux murs. De place en place une petite maison naïve et affaissée avec des volets verts.

Je n'y ai rencontré qu'une personne, une vieille femme très cassée ; sa mante aux reflets de soie l'engloutissait tout entière, comme une chapelle. Quand je suis passé près d'elle, elle s'est courbée et m'a dit à mi-voix :

Geloofd zij Jesus Christus !

J'ai compris le salut, je me suis incliné en répondant *Amen*.

J'ai tourné à gauche, dans un petit jardin qui s'éveille, et je suis entré à Sainte-Walburge par une porte basse au pied d'un très grand mur.

J'aime cette vieille église, depuis dix ans que je la hante. J'en connais des coins exquis que je rechercherai encore. Cette fois, elle me semble plus maternelle et plus douce que jamais. Une grand'messe matinale vient de s'éteindre, sans doute une messe de morts ; un catafalque un peu en déroute courbe ses cierges jaunes ; des échos de *dies irae* semblent encore errer, traînant des franges noires, dans les chapelles. Je me suis mis à genoux devant un petit autel où un vieux prêtre lit un dernier évangile ; le soleil joue sur le pavé sombre avec les couleurs des vitraux, qu'il transpose ; il y a dans ses rayons obliques des volutes d'encens qui meurent — en montant toujours. Devant moi, replié sur une chaise, un poitrinaire à tête de Christ est assis, le corps enveloppé de châles ; sa courte barbe blonde, ses longs cheveux, ses sabots écornés, ses habits de misérable me touchent ; il a au milieu de sa face émaciée deux yeux très bleus, couleur des fleurs du lin, couleur des mares dans les prairies, quand vient s'y mirer l'azur pâle. Il contemple quelque chose dans un lointain que je ne puis voir, quelque chose de très doux, car dans ses regards il y a de la béatitude et des larmes...

De l'autre côté, dans une petite chapelle qui regarde le chœur, le long des grilles, les petites filles venues pour la messe prient encore ; elles sont là une trentaine, sur deux rangs. Les plus petites collent leurs faces contre les barreaux noirs. Un bruit léger de chapelets entre leurs doigts. A part cela nulle ne bouge ; elles sont roses, blondes et sages, elles ont suivi l'office avec douceur et étonnement ; maintenant, rien encore, semble-t-il, ne les attire dehors. On dirait de petites vierges de Memling, candides et grêles.

J'ai refait le tour de l'église, m'arrêtant aux petits autels et mêlant ma

prière à celle de ces mantes de vieilles pliées devant les vieux saints. Les statues m'ont souri de leur regard accoutumé. J'ai revu le bon saint Idesbald dont les bras courts sont chargés de médailles. Ce n'est pas le même que celui que l'on prie à la petite chapelle des dunes; leurs yeux seuls se ressemblent, très glauques et très doux; là-bas il est élancé, maigre ascétique, il compâtit immensément aux douleurs de ceux qui l'implorent, il se cache derrière un grillage serré comme en un tabernacle de paix; ici, il est gros et petit, comme un bourgeois de Furnes, ses manches s'ouvrent au bout de ses bras et retombent comme des coquilles. Tout le long de sa crosse d'abbé mitré, des cœurs d'argent sont accrochés par ordre de grandeur. J'ai revu saint François, auquel on a piqué dans le crâne une tige de fer qui tient à distance une auréole rouillée en forme d'étoile. J'ai revu saint Roch avec son ange et son chien, posant son doigt d'un air ingénu sur la blessure de sa cuisse d'où, goutte à goutte, découle un sang noir. Et sainte Anne, tout au fond, avec sur ses genoux la Vierge : toutes deux on les a affublées de couronnes énormes; sainte Anne a les yeux méchants d'une maîtresse d'école; elle apprend à lire à la petite Marie dans un livre doré sur tranche. J'ai erré aux environs des fonts baptismaux dans un bric-à-brac de sainteté où d'énormes statues attendent des niches pour y régner en paix. Winnibald, Willibald, Walburge, frères et sœur jadis dans le monde et aujourd'hui dans la vie bienheureuse se regardent doucement, leurs bras sont rongés par les vers, la couleur de leurs habits s'écaille, laissant à nu par endroits le chêne encore solide. Eux, ils ont les yeux levés vers l'au-delà et cependant sourient sans le savoir aux misères humaines...

Des petits pas se pressent là-bas sur les carreaux humides : les petites filles ont fini leur chapelet et s'en vont. Un instant, par la petite porte qu'on tient ouverte, le bruit de la ville pénètre dans le sanctuaire. Car il y a du bruit en ville aujourd'hui. Mercredi, jour de marché; les carrioles du matin sont arrivées avec leurs bâches blanches débarquant les paysannes des villages verts et rouges, là-bas, vers les terres, et aussi les pêcheuses hâlées, dans leurs robes aux tons clairs. Pendant un moment, avant que la porte avec un bruit lourd ne se referme, je revois entre les maisons espagnoles de la Grand'Place la foire qui s'agite : les tentes alignées bleues, grises ou rouges; les marchands criant, les paysans, leur panier à la main traînaillant entre les échoppes; les charcutières au coin de leur étal faisant cuire sur un réchaud des saucisses chaudes qu'elles arroseront de sauce et glisseront dans un petit pain pour les gens affamés qui passent; les boutiques de clinquants; les poteaux dont un cercle de parapluies, au sommet, forme le chapiteau; ceux où des corsets attachés l'un à l'autre pendent en spirales; les sabots, noirs au dehors, blancs au dedans, s'amoncelant au coin des ruelles comme des écailles de moules. Et plus loin, vers Saint-Nicolas, et au cimetière Saint-Denis, le marché aux fruits, avec les charrettes de pommes, les prunes débordant des paniers, les petites poires vertes que les enfants achètent avec de vieux sous; le marché aux légumes sous les arbres, où naïvement s'étonnent des choux rouges entassés contre les troncs, et où les ménagères s'en vont, leur petit panier au bras, interpellant les vieilles qui vendent, examinant les carottes et les endives dans un brouhaha jeune et gai.

Mais cela ne dure qu'un instant, la lourde porte se referme sur la vie et me clot dans mon rêve. L'âme de l'Eglise, de nouveau, étreint la mienne. Je reprends ma promenade. Sous les blasons qui mettent au mur leurs taches d'or je recherche des noms et des devises familières; le long des bas côtés je lis les inscriptions tombales avec respect : vieux noms flamands, vieux écussons très simples qui bien rarement, peints sur les boucliers, virent la bataille. Je songe à la vie paisible des anciens qui sont morts. Longtemps je reste rêveur devant la plaque de marbre de Jean de Fontañar, de son vivant pensionnaire et greffier de la ville et châtellenie de Furnes. Sous un blason d'azur étoilé que surmonte un belliqueux cimier, je trouve ces mots : *Ubi bene, ibi patria.* Vieille devise bonne et pacifique. Je revois le digne greffier : il ne se souvient plus de son sang espagnol, ses pères se sont trouvés contents, ici dans la petite ville; ses enfants ont des cheveux blonds. Seul son nom a encore des résonances guerrières. Dans la salle du conseil à l'hôtel de ville, il écrit gravement, et de temps en temps il s'arrête et regarde à travers la fenêtre jaune aux croisillons de pierre. Il songe à son épouse, matrone placide et rouge, et il voit là-bas sous la tour carrée de Saint-Nicolas resplendir les tuiles de son logis. Il se sent bien, et c'est bien Furnes maintenant qui est sa patrie, sa seule patrie. Le soir il vient à l'Eglise Sainte-Walburge, et, en bon chrétien, écoute les chanoines du chœur chanter vêpres; il se retourne et ne comprend pas ce grand Christ espagnol à cheveux et à barbe noire qui, du haut de sa croix, d'un air terrible le regarde.

La religion est si douce, si ingénue, si maternelle; hors les jours de grandes pénitences, quand il faut s'en aller, pieds nus et en cagoule, porter une croix de bois noir en saignant sur les pavés méchants, les Flamands ne respirent dans leurs sanctuaires que de la bonté, parmi les parfums d'encens. Mais l'Eglise a gardé ici par endroits le caractère effroyable et farouche de la religion espagnole. La religion flamande, inconsciemment, a tâché de rendre cela plus pieux et moins cruel. A l'entrée du chœur, que de fois j'ai regardé les deux groupes de la mise au tombeau et de Jésus dépouillé de ses vêtements (1). Dans l'un, derrière un grillage, Jésus est étendu entouré de

(1) Une transformation très malheureuse — et d'ailleurs défendue par certains — de cette église de Furnes vient de supprimer le jubé qui fermait le chœur. On l'a cassé et on a reporté les orgues au fond du monument considérablement agrandi. Les deux groupes dont je parle ici ont disparu. J'ai cherché vainement où on avait bien pu les mettre. Dans un coin du transept j'ai trouvé les deux pierres tombales qui les ornaient, jetées dédaigneusement. L'église d'ailleurs a perdu depuis quelques mois la moitié de son charme et de sa piété. Autrefois, et encore à l'époque où ces impressions ont été écrites, le jubé faisait du sanctuaire quelque chose d'intime qui n'est plus. De splendides stalles s'y adossaient. Va-t-on les porter au fond du transept ou simplement les faire disparaître? Sainte-Walburge finira par devenir un monument banal comme Saint-Nicolas son voisin où on a décoré le pourtour de la chaire, de carreaux céramiques jaunes ou bleus, comme un simple *lavatory*. C'est ainsi que le « mauvais goût sacerdotal » *embellit* les églises. Un jeune curé ne me disait-il pas, il y a un mois, en me montrant un des plus délicieux temples gothiques de nos campagnes qu'il attendait un peu d'argent pour la peindre en or et en rouge, « comme chez les Jésuites ».

Marie, de Jean, des saintes femmes, plus Joseph et Nicodème. Ceux-ci ont d'énormes turbans et des moustaches de reitres. Sur la tête de la Vierge on a mis un voile, et sur ce voile s'évase comme une tulipe, une naïve couronne d'argent. Le Christ est mort : pieusement les femmes de Furnes ont déplié sur son corps sanglant une couverture blanche en dentelles, sur fond bleu. L'expression de Marie est sublime. Madeleine pleure plus tragiquement avec un geste d'amoureuse. Elle a au cou un collier d'or, entre ses mains un vase de nard. Ses lourds cheveux descendent sur ses épaules, à grands flots noirs. C'est Johannès Trioen, en l'année 1637, qui a bâti ce monument. Il a choisi sous le corps du Christ sa sépulture.

En face, Christian Grimmync fit faire l'autre groupe, en 1637, et de même s'y fit emmurer. Ici des soldats — des bourreaux de Tolède — dépouillent violemment le Christ. Celui-ci est sans regard, mais son corps, grandeur naturelle, est admirablement proportionné. Il est sale ; le sang sur lui ruisselle. Le centurion, dans un coin fixe férocement la victime, son bâton de commandement à la main ; son cheval s'écrase contre le mur. Un soldat dans le fond, fait sous son habit jaune gris et bleu, des effets d'omoplates. Et c'est très pieux et très touchant, malgré tout ; ce sont les pauvres hères qui ont prié devant ces grillages qui ont rendu sans le savoir, peu à peu, les figures moins terribles et les regards plus doux. Ils ont atténué je ne sais comment la colère des yeux, ils ont pénétré les bourreaux d'une douceur inconnue. On sent partout ici leur âme pacifique, même là-bas, dans les bas côtés, devant ce tableau des âmes du Purgatoire qui évoque la tragique légende de Don Juan de Mañara...

Et lorsque là j'ai contemplé la coupe étrange où s'érige un Christ ruisselant du sang qui va rejaillir en longs jets pour purifier les pêcheurs, je reviens m'asseoir à la place que j'aime, à l'entrée du chœur. J'écris dans le soleil que les vitraux blancs penchent en lignes claires, les vitraux peints, en lignes bleues, rouges ou vertes. Je respire l'âme de la vieille église. Comme ma pensée, le pélican du lutrin lève la gorge, on dirait qu'il veut s'élancer ; ses ailes battent l'air calme, il regarde les voûtes. L'église paraît d'autant plus haute qu'elle est plus courte ; son plafond étoilé où le bleu de l'encens s'écrase et se fond encore semble être un firmament plus proche.

Cette église est si bonne. On y goute une odeur de paix, d'office éteint, de buis bénit, de pierre qui suinte, d'âmes cachées. De bonnes vierges, habillées de robes somptueuses et tenant en main des fleurs d'oranger, semblent d'un geste calme apaiser les désirs. Et maintenant la Paix entre en prières, un bruit de pas écrase le silence dans les lointains du temple, quelque chose craque et proteste, puis tout se tait...

Et je suis le remuement des lèvres d'un vieux paysan des dunes près de moi ; il est à genoux, gravement devant un autel, il a tendu ses bras en croix. Et je sens que je l'aime, que je le comprends, que je saisis le sens de sa prière ; elle est douce et passionnée, confiante et naïve ; et quand il referme ses bras et qu'il me regarde, en partant comme un frère inconnu, je revois dans ses yeux les reflets profonds et apaisés de la mer...

PIERRE NOTHOMB.

Chronique d'Art

Deuxième concert Ysaye

Ysaye et son orchestre s'y sont surpassés. Est-il possible d'imaginer pages symphoniques de plus noble architecture, d'un dessin plus ferme, sobre et harmonieux que les quatre mouvements du *Concerto grosso* n° 10 de Haendel, par quoi débutait le concert? En un ensemble puissant et clair, elles se sont épanouies, magnifiquement, dans toute leur majesté et leur force lumineuse, Ysaye vivant l'œuvre doublement, par sa direction et son archet merveilleux tout à la fois. Puis on a entendu la troisième symphonie de Brahms *(fa majeur)*, une des plus belles qu'il ait écrites. Jamais nous ne l'avons mieux comprise. Ysaye l'a conduite avec une finesse et une hauteur de compréhension admirables, avec toute son âme généreuse de grand artiste, de façon à faire jaillir la poésie qui, enclose dans l'œuvre, se dérobe trop souvent sous le voile des formes sévères et somptueuses chères au maître de Hambourg. Puis ce furent les variations symphoniques d'*Istar*, de Vincent d'Indy, avec l'étonnante luxuriance de leurs colorations, le mystère troublant de leurs harmonies prestigieuses, la subtilité et l'ardeur frémissante de leurs rythmes, et où l'ampleur de l'orchestration atteint dans le domaine du pittoresque à une singulière éloquence. Une ouverture de Sinigaglia, gracieuse et primesautière, dirigée avec beaucoup de verve par Théo Ysaye, ne pouvait rien ajouter à ces grandes impressions d'art.

M. Harold Bauer est un des pianistes les plus justement réputés de l'heure présente. Il nous souvient l'avoir entendu interpréter au Cercle Artistique, avec une rare intelligence, une œuvre profondément significative entre toutes dans la littérature du piano, la *Fantaisie* de Schumann inspirée d'un poème de Schlegel. Son nom paraissait deux fois au programme, d'abord dans un concerto de Bach (en *ré*) pour piano, violon et flûte qu'il joua avec Ysaye et Strauwen. Cette œuvre infiniment belle où l'abondance géniale des pensées égale la splendeur victorieuse de la forme, chantée par ces artistes de race dans une absolue concordance de sentiment enthousiaste fut peut-être l'impression la plus pénétrante du concert. M. Bauer a joué le concerto de Schumann en maître du clavier. Si, en ce qui concerne la première partie du concerto, nous faisons quelques réserves au sujet de certaine fantaisie trop libre dans les mouvements et du ralentissement excessif imprimé à la cantilène suave qui illumine doucement le début du poème, nous rendons hommage au sens poétique dont il fit preuve dans l'*Intermezzo*, à la subtilité de toucher et à l'extraordinaire agilité de technique qu'il déploya dans le finale. M. Bauer a obtenu un succès triomphal.

Concerts divers

Quatuor piano et archets. — MM. Bosquet, Chaumont, Van Hout et Jacob ont donné à la salle de l'école allemande leur deuxième séance de musique de chambre, qu'honora de sa présence S. A. R. Madame la Comtesse de Flandre. Ils y ont exécuté le quatuor op. 45 (*sol mineur*) de Fauré, le quatuor op. 7 de Castillon, où de riches harmonies viennent s'unir à un intense rayonnement mélodique, et il y a lieu de mentionner spécialement un délicieux trio à cordes de Beethoven, dont MM. Chaumont, Van Hout et Jacob ont donné une interprétation très chaleureuse et éloquente.

Mlle Raymonde Delaunois a consacré une audition aux œuvres de Gabriel Fabre à la Grande-Harmonie. Nous avons déjà cité dans *Durendal* le nom de Mlle Delaunois et appelé l'attention sur la valeur de ses interprétations. A l'ampleur généreuse de la voix viennent s'y joindre la beauté de la diction et la force dramatique de l'accent. Les œuvres qu'elle a chantées et particulièrement les chansons de Maeterlinck sont remarquables par la spontanéité de l'inspiration comme par l'ingéniosité suggestive du commentaire pianistique. On ne saurait en dire autant des œuvres instrumentales de Fabre, défendues avec talent par Mlle Pitsch au piano et M. Pitsch au violoncelle. Ces compositions offrent beaucoup moins d'intérêt et sont fréquemment aussi recherchées de forme que vides de signification.

GEORGES DE GOLESCO.

A la Société Royale des Aquarellistes

La Société Royale des Aquarellistes réserve sans doute pour sa prochaine exposition jubilaire une revanche éclatante sur la médiocrité de celle-ci, qui est la quarante-neuvième. On n'y voit, en effet, aucune œuvre qui s'impose à l'admiration, ni même à la critique, par quelque qualité rare ou quelque défaut bien saillant. Tout y est si uniformément honnête, que, pour être à peu près juste, je devrais mentionner tous les noms. Mais comme le catalogue s'est chargé de ce soin, je me bornerai aux impressions personnelles recueillies au cours de ma visite.

Les titres des puissantes aquarelles de CHARLES BARTLET annoncent des scènes d'intimité sentimentale (*Mère et Enfant*, l'*Aveugle*, *Un pardon en Bretagne*). Le peintre n'y a vu pourtant que des prétextes à virtuosité. Au point de vue de la facture forte, large et précise, l'envoi de Bartlet est des plus recommandables.

On a beaucoup loué les aquarelles de BASELEER; je ne puis cependant y découvrir des qualités éminentes. Les bleus effrayants de la vue d'Alexandrie n'ont, à mes yeux, aucune séduction de beauté. On a dit que les charmes de l'Egypte sont surfaits. Baseleer semble confirmer cette opinion.

Breitner prête une apparence agréable à ces choses essentiellement laides : les plâtras d'une bâtisse inachevée et la boue d'une rue en démolition. Sa *Bâtisse* est même une des plus charmantes aquarelles du Salon.

Bien discutable me paraît la valeur des procédés actuels de Cassiers, qui tiennent le milieu entre l'aquarelle et la peinture à l'huile. Et, de fait, quatre de ses tableautins manquent absolument d'air et de profondeur. Le cinquième, *Les toits rouges*, vaut beaucoup mieux. La gamme des tons brillants y est très heureuse, et comme toute la vue s'étale sur un seul plan, le défaut de perspective aérienne ne se fait pas sentir. Je crains que ce défaut ne soit inhérent au procédé.

Alfred East fait preuve d'une persévérante habileté. Etrange, cependant, le ciel barbouillé derrière le *Moulin blanc*. On le croirait envahi par les fumées d'un colossal incendie.

Paul Hermanus traite la gouache avec beaucoup de finesse. *Temps pluvieux à Maasluys* serait très intéressant, avec ses jolies touches bleues, n'était la fâcheuse teinte café au lait de l'ensemble.

Xavier Mellery livre la preuve d'un déclin rapide et profond, dans la grandiloquence puérile de ses titres, — en particulier celui-ci : Le Bruxellois aime la charité, le papillon l'accord, — et la faiblesse du dessin et du style, que dissimule à peine la teinte fuligineuse du coloris.

Uytterschaut reste toujours égal à lui-même. *Automne* est un tableau complet, aussi attachant par la poésie de la scène que par l'impeccable exécution. Les originales masures de Nessonvaux sont d'un pittoresque parfait.

Van der Waay est bien le Watteau hollandais, précieux mais tout de même agréable dans l'intimité charmante et lumineuse de ses intérieurs.

Van Leemputten recommence avec un succès douteux ses scènes de Campine et ses effets de brouillard matinal.

Citons encore les aquarelles de Mme Gilsoul, d'une belle fermeté de dessin, mais un peu lourdement colorées, celles de Max Edouard Giesen non moins lourdes, quoique ne manquant pas de caractère, les dessins toujours spirituels de Amédée Lynen, les marines délicates et habiles de Marcette, les jolis paysages de Titz, et enfin la petite madone de Devriendt qui n'ajoutera rien au renom de cet excellent artiste.

F. Verhelst.

Chronique théâtrale parisienne

Le mois de décembre se ressent toujours un peu de la trève des confiseurs qui le termine; les directeurs de théâtres, sûrs de leur public pendant ces jours de liesse, ne se mettent qu'en frais relatifs, et en bons animaux hibernants vivent de leur graisse antérieure. C'est à peine si dans les grands théâtres on a pu voir, ces dernières semaines, trois ou quatre pièces nouvelles. Il est vrai que par compensation les scènes extra-officielles ont fait rage. Mais respectons la hiérarchie, et comme dit l'*Aveugle* d'André Chénier : « Commençons par les Dieux ! »

Donc, à vous, d'abord, noble et académique dame qu'on nomme Comédie française! L'événement du mois théâtral a été, sans conteste, la première du *Foyer* de MM. Mirbeau et Natanson. Cette pièce à double expansion judiciaire et scénique, a démarré avec un fracas pétaradant de teuf-teuf qui s'emporte, mais déjà, paraît-il, les pistons se fatiguent, les valves halètent, les pneus s'amollissent, on prévoit à l'horizon, et même avant l'horizon, la panne salutaire et délassante qui incite à mettre les vieilles guimbardes à la retraite; il y a des « oreilles fendues » pour les pièces aussi! Le sort du *Foyer* est, d'ailleurs, celui de toutes ou presque toutes les pièces dont on parle trop, celles surtout autour desquelles le tapage prend un brin d'allure de scandale. On s'était dit d'une oreille à l'autre : « Vous savez, ce baron Courtin, sénateur et académicien, et néanmoins fripouille, c'est écrit au vitriol! » Et là-dessus bourgeois et antibourgeois de se monter la cervelle! Et bien non, il faut en déchanter, le baron Courtin est loin, bien loin de faire oublier ses nombreux aînés; sans l'habile acteur (M. Huguenet) qui l'incarne, sa silhouette resterait imprécise; oui, sans doute, il a barboté dans la caisse du « Foyer », sa société philanthropique qui, elle-même, est une exploitation tartufiée de la pauvreté ouvrière, et ayant un besoin urgent (car la police est là, aux portes!) de trois cents mille francs, il accepte cette bagatelle d'un banquier de ses amis, ou plutôt des amis de sa femme, en sachant très bien ce qui lui vaut ce concours généreux, et libre de soucis, il se remet à son Discours sur les prix de vertus qu'il doit lire à la prochaine séance de l'Institut. Mais il n'y a rien là qui sorte de l'ironie vulgaire et de l'ignominie grisâtre. Bien ternes aussi, dans leurs vilénies respectives, sont la baronne Courtin, bécassine faisandée sur canapé fructueux et le banquier Armand Biron, amateur de l'attelage à trois et à quatre, et le député Arnauld Tripier qui sont capables d'aggraver la mauvaise opinion que les passants ont de nos hommes publics.

En somme, s'il n'y avait là dedans ni philanthropie, ni académie française, ni soutane (car il y en a une), ni Bon Pasteur (le « Foyer » en est un, paraît-il), c'est-à-dire s'il n'y avait pas eu ragoût de scandale, on n'aurait pas sifflé sans doute, mais peut-être parce qu'on aurait bâillé. Ce n'était vraiment pas la peine d'échanger du papier timbré et de se faire jouer presque *manu militari* ! Et ce serait la bonne *Comédie française* qui en tout ceci aurait le beau rôle si elle n'avait pas, dès le début, eu le tort d'accepter cette « ordinarité ». Il est vrai que d'après ce que je me suis laissé dire, les fonctions de lecteur à la maison de Molière sont simplement nominales, et que les jeunes gens qui déposent des manuscrits chez le concierge pourraient dormir sur leurs deux oreilles jusqu'au jugement dernier, car les pièces que jouent ces messieurs et dames de la Compagnie sont des pièces non seulement acceptées d'avance, mais même commandées. Après un succès comme celui de *Les Affaires sont les affaires*, on dit à l'auteur : « Donnez-nous le pendant, cher maître ! » Et la *Comédie française* est engagée. L'auteur aussi sans doute, de là le chiendent quand il ne trouve pas à point le pendant demandé. Alors, toujours, me raconte-t-on, survient un ami secourable : « Mais rien de plus facile, cher maître, que de vous tirer d'embarras ! » Et quelques jours après le cher maître reçoit un scenario « à sa propre manière », il le travaille tant bien que mal, et les deux amis le portent triomphalement chez M. l'Administrateur. Celui-ci accepte de confiance, met la pièce en répétition, et ce n'est qu'à la veille presque de la première que quelqu'un lui crie : Casse cou ! D'où soubresauts, discussions, procès et tout le tremblement. Il y aurait un moyen bien simple d'éviter tout ce brouillamini, se serait de lire les pièces avant de les accepter, mais que voulez-vous, on ne pense pas à tout ! Et puis les directeurs de théâtres sont si occupés ! Le grand critique anglais, M. Arnold Bennett a écrit sur ceux de sa nation d'amusantes notes à ce propos que vous trouverez traduites par M. Henry Davray dans le *Mercure* d'octobre dernier.

A l'Odéon, le *Poussin* de M. Edmond Guirand a fait moins de bruit, mais peut-être tiendra-t-il mieux l'affiche. C'est l'histoire d'un petit coq que sa bonne poule de mère a trop longtemps, trop assidûment, trop tyranniquement tenu sous ses plumes, de telle façon qu'à la fin cet ardent gallinacé bouscule tout pour s'envoler vers les cocottes, j'entends pour se marier en légitime union, ce qui fait que la comédie est de fond très moral. De plus, elle est très plaisante et la lutte entre la jeune poulette et la bonne-maman au riz met le public en joie, sans jamais dépasser les bornes de ce genre spécial de respect dû aux belles-mères. Tout cela n'est sans doute que de la grosse comédie, mais il faut être indulgent sur ce genre de délassement, surtout quand il est servi par des acteurs comme Mme Augustine Leriche, la mère poule. Et puis, franchement, mieux vaut cela que le comique involontaire qu'il y a à s'ériger en fustigateurs moralisants de la société !

L'aimable Alfred Capus, heureusement, n'a jamais prétendu au brevet de puritain, et même à y regarder d'un peu près, aurait-il quelques droits au certificat contraire, mais là aussi il ne prétend à rien, il se contente de nous figurer d'agréables, parfois légères, parfois sentimentales, mais toujours souriantes histoires, et cette facilité gracieuse, ce spirituel optimisme lui donnent

une place bien personnelle dans le royaume des dramaturges où les types contraires abondent trop. Sa nouvelle pièce de la RENAISSANCE, l'*Oiseau blessé*, ne fera pas mauvaise figure dans son œuvre à côté de la *Veine*, de la *Petite fonctionnaire* et de tant d'autres comédies à péripéties heureuses et à dénoûments favorables. Cet « oiseau blessé », ah le joli titre ! c'est une jeune fille qui, en effet, dès avant le premier acte, a reçu du plomb dans l'aile, et continue à se faire çà et là arquebuser au cours des trois autres actes, mais d'une façon si simple, si bon enfant, si naturelle, sans impudence ni déclamation, qu'elle en devient presque sympathique et que, par contre-coup, tous les volatiles non blessés de son entourage en prennent figure tout à fait honorable; le député Salvière, chasseur de la dernière heure, est un aussi brave homme que son neveu, chasseur de la première, et Mme Salvière est une excellente femme digne que son mari lui revienne, sa cartouchière une fois vidée, et les parents de l'oiseau blessé sont d'affectueux parents, et son frère un bon petit jeune homme au cœur fier; bref, tout le monde est parfait et l'auteur est charmant, et sa pièce est délicieuse, et le public est enchanté, et cela vaut mieux que si tout était le contraire.

Tout de même, c'est un cran plus haut qu'il faut situer, au THÉATRE ANTOINE, les *Vainqueurs* que nous donne M. Emile Fabre, le vigoureux auteur de la *Vie publique* et des *Ventres dorés*. Pour ne pas valoir celles-ci, sa nouvelle pièce n'en est pas moins une œuvre forte, la seule que nous aient donnée ce mois-ci, les grands théâtres. Ce Daygrand, député et honnête homme d'ailleurs (ce n'est pas un pléonasme), qui, sur le point de devenir enfin ministre, se sent le pied pris dans un traquenard d'ordre judiciaire où il n'a été simplement qu'imprudent, et se débat alors, pris entre l'ambition et le rigorisme, soupçonnant sa femme, soupçonné par son fils, sacrifiant tout au fatidique portefeuille qu'il poursuit depuis tant d'années, et apprenant à la fois sa victoire ministérielle et la mort de son fils, tué en duel, par un sacripant de plume dont il n'a pas voulu clouer la bouche, tout cela forme un ensemble d'une vie singulière ; une fois qu'on a pris son parti de la confusion un peu pénible des événements, et de la façon dont les personnages, pour les besoins de l'intérêt scénique, s'exagèrent leur inextricabilité, on suit avec un intérêt presque personnel les efforts de ces pauvres gens pour se dégager du filet malhonnête où ils se trouvent pris à leur corps défendant.

Les théâtres du boulevard ne représentent qu'une fraction du mouvement dramatique ; on joue parfois des choses aussi, sinon plus, intéressantes sur les scènes d'avant-garde ou de serre-file. L'ŒUVRE de M. Lugne Poë, par exemple aura joué un rôle littéraire plus important que la *Comédie française* pendant ces quinze dernières années. Et son activité, loin de décliner, ne fait que croître. Ce mois-ci, elle a donné une demi-douzaine (excusez du peu !) de pièces tout à fait remarquables ; entre autres une bouffonnerie de Tristan Bernard, le *Jeu de la Morale et du Hasard*, savoureuse comme toutes celles de cet auteur, et un conte en vers, *Au temps des fées*, de M. Jacques Blanchard, gentiment modulé. A ces trois saynètes ajoutez, pour apprécier l'énorme travail de l'*Œuvre*, trois grandes machines : *Elektra*, d'Hugo von Hofmannstahl, sculpture vocifératrice qui est aux *Erynnies* de l'amer Leconte de Lisle ce que celles-ci sont aux *Euménides*

d'Eschyle (espérons qu'on en restera là dans la course à l'imprécation frénétiques); les *Vieux* de Pablo Iglesias, où la couleur catalane s'est réfugiée dans les accessoires, tellement les répliques y semblent inspirées des discours de nos parlementaires sur les Retraites ouvrières, et enfin la *Dame qui n'est plus aux camélias*, tragi-comédie qu'on pourrait, doublement aussi, qualifier symbolo-romantique, d'un auteur, Maurice de Faramond, connu par le haut souci d'art et de pensée qui caractérise toutes ses œuvres.

Et parallèlement à l'*Œuvre*, il faudrait citer la RENAISSANCE TRAGIQUE qui a donné un noble drame en vers de M. Paul Souchon, le *Tasse;* les LECTURES DE L'ODÉON, qui ont permis d'entendre une œuvre du même genre, l'*Héloïse* de M. Marie Prax; le THÉATRE MÉVISTO où l'on me dit du bien d'une saynète de M. Jacques Terni, *Leurs maîtres;* le GRAND-GUIGNOL avec *Cent lignes émues* de M. Charles Torquet, amusante mise en scène d'un journaliste à qui on demande un article nécrologique sur un confrère et qui s'empêtre dans les quiproquos (j'aime beaucoup moins *Nuit d'Illyrie*, l'assassinat des souverains de Serbie ressortirait plutôt, à mon humble avis, du cinématographe); LITTLE PALACE où Mlle Maguèra fait preuve du plus réel talent dans une pantomime égyptienne, *Isait, déesse d'amour*. Et c'est le cas de dire : « J'en passe et des, etc. », car tous ces petits théâtres de genre foisonnent et il ne se passe pas de mois qu'il ne s'en ouvre un nouveau. Ce décembre dernier, par exemple, le THÉATRE-MICHEL est venu enrichir la liste d'une unité, paraît-il, toute pimpante et fringante, mais je ne saurais en parler encore *de visu*, pas plus que des CAPUCINES ou de la COMÉDIE-ROYALE que j'ignore, parce qu'elles me le rendent avant. Par contre, j'ai été convoqué à la première prise de contact avec le public du THÉATRE D'INITIATIVE, et je m'y suis rendu à la différence de presque tous les critiques professionnels qui, rassasiés de premières chaque soir de semaine, goûtent un repos opiniâtre toute la journée du dimanche; or, je n'ai point regretté ma « matinée », puisqu'ainsi s'appellent les après-midi en style théâtral; une scène éloquente de M. Florian Parmentier, *Amis de collège*, et une comédie très gaie de Mme Nastri, *Théâtre Coquelicot* donnent les meilleures espérances de ces deux écrivains, et quant à la pièce de résistance, l'*Amour triomphe*, de M. Jean Thénoux, elle a paru sans doute un peu jeune comme l'auteur, mais la jeunesse est un si beau défaut, et il y a dans ces quatre tableaux de la vie d'étudiant tant de gaieté et de sentiment qu'on aurait tort de ne pas applaudir à deux mains à ce début.

Le défaut de ces petits théâtres d'*initiative* (ce mot est très juste et n'a pas l'équivoque politique ou autre du mot *avant-garde*) est de ne pouvoir monter, par suite de la faiblesse de leurs ressources, que des pièces courtes, simples, modernes et sans frais. Et pourtant une part légitime de l'art théâtral consiste dans la beauté des costumes, le grandiose des décors, la richesse de la mise en scène. Mais il n'y a que les grands théâtres qui puissent se payer ce luxe. Borel autrefois, Carré aujourd'hui, ont fait des merveilles dans ce genre. Et les théâtres eux-mêmes pourraient parfois prendre leur leçon de simples music-halls. Avec les jeux de lumière électrique et les progrès de la machinerie, on arrive maintenant à des effets d'ensemble vraiment féeriques. Quel dommage, à ce propos, que l'art de la Danse soit en train de se perdre! Il y

a vingt ans, un grand théâtre de Paris, le plus beau au point de vue architectural que j'ai jamais vu, l'*Eden* (démoli en 1892 ou 1893, je crois), se consacrait uniquement aux ballets italiens à grand orchestre et vaste déploiement de masses chorégraphiques. Maintenant c'est le genre *revue de fin d'année* qui a la faveur du public; c'est une forme d'art tout à fait bon enfant et qui ne fatigue les méninges ni des acteurs, ni des spectateurs, pas même des auteurs; peut-être est-ce pour cela qu'elle réussit. Je n'en parle d'ailleurs que par ouï dire. On m'a assuré que la *Revue des Folies-Bergères* était une merveille de mise en scène, et je le suppose sans peine. Et si j'en crois les communiqués à la presse, il y aurait de quoi courir même à la *Gaieté Rochechouart*, même au *Concert de la Pépinière*, même au lointain *Bataclan*. C'est possible, c'est possible. Mais si cela est vrai, ce sont des motifs bien particuliers qui font courir le public. Les directeurs de nos théâtres devraient se dire, à propos de certains communiqués, de certains titres même, que ce n'est pas en famille parisienne que tout cela se passe, et que c'est un peu de leur faute si les malentendus surgissent; à l'étranger peut-être croit-on que tous nos acteurs et actrices paraissent vraiment sans même leurs chaussettes; détrompe-toi, étranger! détrompe-toi, postérité! D'ailleurs tous les spectacles de ce genre se ressemblent, il n'y a que les communiqués à la presse qui changent. Je me rappelle avoir vu il y a quelques années, sur une scène de Londres, était-ce l'*Alhambra*? était-ce l'*Empire*? le même « numéro » que j'avais vu quelques semaines auparavant sur une scène de Paris, était-ce l'*Olympia*? était-ce les *Folies-Bergères*? Et j'admirai la différence des libellés des réclames. Le *Morning Post* ou le *Daily Telegraph* disait : « Rien de plus chaste, rien de plus convenable que..., etc. Les familles peuvent y aller sans crainte », etc. Alors que le *Journal* ou le *Matin* avaient employé les formules toutes contraires : « Rien de plus, » etc., etc., avec les plaisanteries que vous devinez d'ici. Hélas! ingénuités au delà de la Manche, ricanements en deçà, et c'est toujours la même chose pourtant!

Vous m'en voudriez, chers lecteurs de *Durendal*, de terminer cette chronique sans vous dire le très réel et légitime succès que vient d'obtenir notre ami Maurice Ollivaint à la COMÉDIE FRANÇAISE avec un à-propos *La Champmeslé au camp* donné pour l'anniversaire de Racine. Rien de plus agréable à ouïr et de plus provoquant à réfléchir que le débat entre la grande comédienne, amoureuse de son art et exigeant de nouveaux chefs-d'œuvre, et le plus grand poète lui expliquant les motifs de sa retraite... Je ne m'embarquerai pas d'ailleurs, rassurez-vous, dans les réflexions provoquées. Qu'il me suffise de dire que les acteurs sont, comme il fallait s'y attendre, excellents, le décor qui représente la ville de Gand à l'horizon qu'on assiège, très artistique, et les vers dignes de l'auteur de cet autre savoureux à-propos, *La Muse de Corneille*, que donna l'*Odéon*, et de ces *Deux Gentilhommes de Vérone*, où revit quelque chose de la grâce souveraine du jeune Will.

HENRI MAZEL.

LES LIVRES

ROMANS

Mémoires d'une vieille fille, par R. Bazin. — (Paris, Calmann-Lévy.)

« Ce livre est, avant tout, le témoignage direct d'une personne qui fut mêlée à la vie de deux fractions de l'humanité, bien peu connues en tout temps et tout pays : les pauvres et ceux qui les aiment. » C'est un recueil d'épisodes, de tableaux ou d'impressions, d'études morales et sociales que l'auteur puise pour la plupart dans l'observation émue de la vie des humbles avec tout ce qu'elle comporte d'abnégation touchante et parfois de grandeur en ses dévouements obscurs et ignorés. Mettre en lumière les riches et multiples réserves de vitalité morale, de droiture et d'énergie qu'on retrouve sur la terre française autant dans les classes laborieuses que parmi ceux qui s'y intéressent et les soulagent, tel semble être en son dernier ouvrage le dessein du noble et pur écrivain qui s'appelle René Bazin. Au cours de ces récits qu'aucun lien d'ailleurs ne rattache l'un à l'autre, il apparaît toujours le conteur charmant, le peintre attentif et éloquent que l'on sait. Nous signalerons spécialement les pages remarquables qui terminent ce livre excellent au chapitre intitulé « Les lectures », dont la hauteur de vues, la philosophie ferme et pénétrante renferment plus d'un précieux enseignement. G. de G.

L'âme libre, par Brada. — (Paris, Plon.)

L'auteur de ce joli et très honnête roman nous met sous les yeux un caractère de jeune fille d'une sérénité admirable. Elle veut garder son âme libre de toute compromission et de toute bassesse. Son intérêt évident serait d'épouser le jeune homme qu'on veut lui jeter dans les bras. Elle a l'âme assez libre et assez haute pour refuser son cœur à l'être vulgaire, qui, quoique riche, n'a pas sa confiance, parce qu'il n'est pas intègre. On a un vrai plaisir à suivre d'un bout à l'autre toute l'histoire de cette grande et forte âme de jeune fille. L'auteur en fait l'analyse psychologique avec un rare bonheur. Ce roman est écrit dans une forme simple, celle que comportait l'histoire qui est toute simple elle-même, mais le style en est correct et charmant.

Aloyse Valérien, par Edouard Rod. — (Paris, Perrin.)

On connaît le solide talent le romancier d'Edouard Rod. Son éloge n'est plus à faire. L'histoire qui est l'objet de ce roman-ci est lamentable. C'est celle d'une malheureuse mère qui a fauté et dont le mari a été tué en duel par le complice. Cette mère redoute comme la mort que son enfant, sa

fille unique, ne suive la même voie qu'elle. Un pressentiment terrible semble la hanter sans cesse tant elle fait d'effort pour qu'il ne se réalise pas. Sa fille a-t-elle hérité de la tare maternelle? ou est-ce une simple et horrible fatalité? Toujours est-il qu'elle agit dans la vie exactement comme sa mère. On devine le désespoir de celle-ci qui avait tout fait pour écarter ce malheur. Elle avait espéré racheter sa faute en faisant de son enfant une épouse aussi intègre qu'elle l'avait peu été elle-même et elle échoue misérablement. Edouard Rod nous décrit les anxiétés de la mère avant et son désespoir après la chute de son enfant d'une façon poignante.

Mon Mari, par JULES PRAVIEUX. — (Paris, Plon.)

Nos lecteurs connaissent Jules Pravieux par le compte rendu élogieux que nous avons fait de ses livres précédents, notamment : *Une réconciliation*, *Au presbytère*, *Séparons-nous*, livres remarquables surtout par leur humour de bon aloi, par leur fine ironie et par leur honnête écriture. Ces mêmes qualités se retrouvent dans ce roman-ci. Une jeune femme y raconte d'une façon très vivante et spirituelle ses fiançailles, son mariage, sa vie. Le livre contient des silhouettes vivement enlevées de belle-mère, de vieille tante, de mauvaises langues, etc. Ce livre mérite le succès que le public n'a pas ménagé aux précédents du même auteur et nous le lui souhaitons cordialement. C'est un roman à la fois d'une moralité et d'une littérature irréprochables.

La vie secrète, par EDOUARD ESTAUNIÉ. — (Paris, Perrin.)

C'est l'histoire de trois vieux célibataires, un vieux curé, une vieille fille, un vieux savant, qui forment à eux trois la haute société de Montaigut. Elle s'ouvre par une paisible partie de wisth. Elle finit dans le désarroi le plus complet. Tous, ou à peu près tous les héros de ce roman deviennent fous ou neurasthéniques. Chacun a son secret et le cache jalousement à son voisin. Le rêve caché de chacune de ces âmes finit par avorter et c'est la cause du désespoir final de tous. Il n'y a d'à peu près raisonnable dans ce roman qu'un pochard! Il a aussi son rêve, mais il ne s'en soucie pas plus que cela. Il est philosophe, il se laisse vivre. Il ne comprend pas qu'on se tracasse. A quoi bon.

Cette simple histoire est écrite d'une façon extrêmement pittoresque.

Monsieur Gendron va au peuple, par R. THIRY.—(Paris, Plon.)

M. Gendron faisait partie d'une société d'archéologie *Les Amis de Carnavalet*, société essentiellement pacifique et conservatrice. Tout d'un coup il est pris d'une crise de tendresse pour le peuple. En vain veut-il enflammer ses collègues du même amour pour l'ouvrier. Alors il fait une sortie furibonde contre ses anciens amis, il les insulte, il les traite de propres à rien et donne sa démission avec éclat.

Au sortir de la séance il rencontre sur sa route un poète symboliste à qui il persuade de l'accompagner dans sa croisade sociale.

Les voilà qu'ils partent à deux pour les pays industriels. Mais tandis que M. Gendron va au peuple pour lui dire de belles paroles, alors que cela ne lui

coûte rien, et lâche le même peuple, le jour où il craint pour sa peau et pour ses sous, le jeune poète s'éprend d'un vrai zèle pour ces ouvriers que son initiateur abandonne et le remplace au moment du danger.

Tel est le résumé de ce roman fort spirituel, habilement développé et vivement écrit.

HENRY MŒLLER.

Le mystère du poète, par ANTONIO FOGAZZARO. — (Paris, Perrin.)

La librairie Perrin a réédité récemment le roman — le troisième du grand écrivain italien — que Mme André Gladès traduisit, il y a quelques années, pour le *Journal de Genève*. Fogazzaro s'y révèle, comme en ses autres livres de début, plus poète que romancier ; il n'est pas encore complètement lui-même et ne mêle pas encore, avec cet art suprême qui fera du *Petit monde d'autrefois* un chef-d'œuvre, l'observation la plus minutieuse des faits et des choses à la plus idéaliste poésie. Celle-ci règne ici en maîtresse, et le sujet d'ailleurs y prête. Sorte de journal intime où l'on croit deviner des fragments d'autobiographie, c'est l'histoire d'une âme de poète éprise d'une jeune fille, que dès longtemps et inconsciemment elle a attendue, et qui résiste à cause d'un chagrin passé, d'une parole donnée. Quand, après des mois de lutte, l'âme conquise aura cédé à l'amour qui la cherche, la jeune femme, le soir de son mariage, mourra — de souvenances et de bonheur. Trame bien légère, bien spiritualiste et idéaliste, mais combien passionnante pour ceux que lasse l'éternelle et banale redite du roman français. Rien de bas ici, tout est élevé et ravit l'âme, jusqu'à ces paysages des Alpes, de l'Allemagne du Sud et du Rhin, où se déroule l'intrigue. D'un bout à l'autre du livre pas une parole qui ne soit belle, pas un tableau qui ne soit harmonieux, pas un caractère qui ne soit noble. Avec des sentiments passionnés et une inspiration poétique qui parfois fait songer à Dante, des cœurs tendres et fiers luttent, aiment, souffrent, se sacrifient, sans jamais sortir de cette sphère supérieure et pure où si rarement atteignent les faiseurs de romans de langue française.

Jean des Brebis, par EMILE MOSELLY. — (Paris, Plon.)

Je ne sais si quelqu'un a compris et senti mieux que M. Moselly la souffrance obscure des pauvres gens. C'est à Jean des Brebis qu'il dédie son livre, Jean des Brebis, « le pâtre lorrain, l'être vivant de chair et d'os que le malheur des temps et l'intensité de sa souffrance ont élevé à la hauteur d'un symbole douloureux ». Histoires de bohémiens qui s'en vont en automne, par les routes dolentes et dont le petit meurt un soir d'hiver, lamentablement ; histoires de chemineaux, de paysans et de braconniers, qu'une sorte de fatalité poursuit dans leur misère ; histoires de soldats enfin qui traînent une vie grise dans des casernes moroses, M. Moselly les raconte si bien. Il a pénétré la vie de ses héros, il les aime, il aura pour eux, en retraçant leur vie, une infinie pitié. Certaines nouvelles de ce volume : *Le Revenant*, *A la belle étoile* sont tout simplement des chefs-d'œuvre. Le conteur a une prose qui est bien à lui, il excelle dans des tableaux très couts, des notations de paysages, d'aubes

et de soirs, plus impressionnantes que des fresques, des portraits en deux traits, qu'on ne peut oublier. M. Emile Moselly débute bien.

Avec ce livre-ci et son roman *Terres lorraines* il vient d'obtenir le prix Goncourt. C'est justice. P. N.

Les Divins Jongleurs. — *Episodes de l'épopée franciscaine*, par A. Bailly. — (Paris, Plon.)

L'histoire franciscaine est si belle dans sa simple réalité qu'elle fait tort à tout ce que notre imagination pourrait y ajouter. A proprement parler, l'auteur de ce livre ne cherche pas à y ajouter, mais il arrange, il dérange aussi et la chronologie des faits et la topographie des lieux. Et les libertés qu'il a prises avec la légende ne laisseront pas de nuire dans l'esprit du lecteur averti à l'intérêt d'un roman d'ailleurs agréable et joli. A. G.

Le jardin de la sorcière, par Louise et Louis Delattre. — **Le prince Grenouille,** par les mêmes (2 volumes). — (Bruxelles, Association des écrivains belges.)

Contes et récits d'un Bruxellois, par Léopold Courouble. — (Bruxelles, Lacomblez.)

Il est bien tard pour encore dire un mot de ces trois excellents livres de contes. Mais cela m'a fait trop de plaisir de les lire tout haut pendant les vacances à des enfants, pour que je puisse les passer sous silence. Les délicieux contes des frères Grimm sont traduits par Louise et Louis Delattre en un style d'une charmante simplicité. On retrouve jusqu'en ces traductions le conteur de race qui nous donna tant d'œuvres originales et exquises. Quant au livre de Léopold Courouble, c'est un recueil d'une vingtaine de récits — enfantins, bruxellois ou congolais — et de fins et pittoresques croquis, extraits pour la plupart, d'œuvres précédentes.

Une âme de femme, par M. Reepmaker. — (Paris, Stock.)

« La beauté ne saurait pénétrer dans un esprit terni par de basses pensées ; la lumière s'arrête devant la pierre mais traverse le cristal... Si l'artiste s'accoutume à des pensées basses et impures, son cerveau s'obscurcit et finit quelquefois par se fermer tout à fait, si bien que l'artiste ne produira que des œuvres incomplètes et quelquefois même absolument dépourvues de beauté... » Tel est l'idée répétée avec une certaine monotonie tout le long de ce livre généreux mais lourd. Il lui manque pour la vivifier une action plus vraisemblable où elle serait traduite en acte par des personnages plus réels.

La romance de Joconde, par Mathilde Alanic. — (Paris, Plon.)

Un de ces aimables livres que les jeunes filles peuvent lire et qui pourtant n'ont pas été écrits exclusivement pour elles. « On revient toujours à ses premières amours » chante la *Romance de Joconde*. Et pourtant Claude Morgat reprise après des années par son amour pour Pascal se sacrifiera afin de

laisser un peu de bonheur à la fiancée de celui-ci. L'histoire se passe en Belgique, elle est douce, fraîche et tragique tour à tour, toujours bonne et bienfaisante.

Ame blanche, par MARGUERITE VAN DE WIELE. — (Bruxelles, Larcier.)

Une petite fille, dans le cadre du vieux Bruxelles, grandit, rêve, souffre et aime. Elle raconte ses impressions, ses sentiments, ses peines, ses joies. Et ceci fait un livre sincère, qui semble vécu, et qui sans le vouloir, émeut profondément.

La barque amarrée, par VICTOR CLAIRVAUX. — (Bruxelles, Larcier.)

Nous n'admirerons pas comme un de nos confrères, au même titre que du Loti, la tempête dont la description ouvre ce roman, mais nous nous laisserons conquérir par le charme mélancolique et réel de cette nouvelle. La barque amarrée, c'est le pêcheur infirme qui traîne sa vie au bord d'une mer qu'il ne peut plus affronter, dans une pittoresque petite ville hollandaise, et qui tour à tour est accablé de marasmes et secoué de désirs. Etude de mœurs bien attachante, bien naturelle, un peu triste, avec, comme décors aux gestes sobres de ses personnages, les habituels mais toujours prenants paysages de Zélande.

Au bord de l'Idylle, par PROSPER DOR. — (Paris, Sansot.)

C'est le roman poétique parfois, invraisemblable souvent, monotone presque toujours, d'un homme marié qui aime — et croit d'abord pouvoir aimer en frère — une de ces jeunes filles modernes, que l'on nous propose décidément trop souvent comme idéales, et qui raisonnent, causent, lisent, sentent et aiment comme les hommes.

Fils de la Terre, par PAUL-HENRI CAPDEVIELLE. — (Paris, Plon.)

L'amour de la terre a déjà inspiré bien des jolies choses. Le court roman de M. Capdevielle est délicieux. On se demande si les mœurs qu'il décrit sont réelles Depuis le naturalisme, on s'est déshabitué de voir les paysans idéalisés. Aussi cela fait-il plaisir de lire cette œuvre saine qui a la poésie de René Bazin sans en avoir la profondeur, et le style de George Sand — du George Sand des romans paysans — sans en avoir l'artificiel.

Dette fatale, par LOUIS DALSACE. — (Paris, Perrin.)

M. Dalsace, homme naïf, développe avec une foi touchante des théories sur la métempsycose mises à la mode par l'école des théosophes. Quand on va dans le monde avec M. Dalsace, la première jeune fille que l'on rencontre, à peine les présentations faites, vous dit votre passé et votre avenir. Dans la suite, sous l'influence de cette jeune fille les âmes se dédoublent, on remonte au déluge, on revoit ses vies anciennes, on pressent ses vies futures... Notre voyant ferait bien de relire le roman touffu de Fogazzaro, *Malombra*, où le problème est posé au moins d'une façon saisissante. Que n'apprend-il à écrire et aussi à manier moins lourdement ses théories! Ce n'est certes point l'âme de feu Balzac qui transmigra dans son corps!

Contes des collines. — Nouveaux Contes des collines, par RUDYARD KIPLING. 2 vol. (Paris, Stock). — **Le Retour d'Imray,** par RUDYARD KIPLING (Paris, *Mercure de France*).

M. Albert Savine traduit deux des premiers livres de Kipling. Ce sont des contes dont la scène est Simla, la ville d'été sur les pentes de l'Himalaya. Kipling, lorsqu'il était jeune journaliste dans l'Inde, s'était plu, dans des histoires alertes, souvent admirables, toujours remarquables d'humour et de vie, à noter les vices et les travers de la société anglo-indienne. *Le retour d'Imray* et les contes qui suivent, publiés par le *Mercure de France* continuent la même série mais dans une note parfois plus profonde.

Les Mourlon, par FERDINAND BOUCHÉ. — (Verviers, *Edition artistique.*)

Roman de mœurs paysannes qui effarouche par son aspect volumineux, mais qu'on ne regrette pas d'avoir lu jusqu'au bout. L'auteur sait voir et sait rendre ce qu'il voit. Il a le sens de l'âme paysanne, de ses grandeurs, de ses ferveurs, de ses instincts, de son aspect noble, tragique et passionné. Pourquoi faut-il que des pages faibles et des longueurs déparent ce volume de début, et qu'il s'y étale des phrases sentencieuses comme celle-ci : Nos regrets viennent toujours de nos joies!... P. N.

L'ART :

Le Vieux Bruxelles. Exposé préliminaire des travaux de la Commission constituée sous le patronage de la ville de Bruxelles et de la Société d'archéologie. — (Bruxelles, Van Oest.)

Notre bonne ville de Bruxelles, si avenante et si belle dans ses aspects accidentés et ses larges perspectives, toute diverse, toute en contrastes, avec ses larges artères modernes et les coins d'antiquité, de silence, de province que l'on y découvre encore, Bruxelles semble actuellement être livré en proie aux démolisseurs. Vieilles maisons, ruelles étroites et sinueuses, souvenirs, traces du passé, tout cela s'en va avec les décombres, dans des tombereaux... Le progrès qui, cependant, est fait en partie du passé, lui aussi, est sans respect ni vénération. Il aime le changement et la nouveauté lui paraît toujours meilleure... Et c'est là un thème de mélancolie et de regret pour les esprits qui, dans l'ancienneté des choses, aiment les puissances de suggestion et de mémoire que le temps a accumulées en elles. Ils répugnent à la nouveauté, même belle, parce que cette beauté, étant nouvelle, a à leurs yeux on ne sait quel caractère abrupt, insolite, inharmonieux. Et ils n'ont pas toujours tort, car, certes, et surtout dans le domaine de l'architecture, le temps ajoute à la beauté ou, même souvent, en tient lieu.

L'esthétique urbaine moderne, férue de la ligne droite, comme étant la plus courte d'un point à un autre, a été et sera encore mortelle à plus d'un des vestiges de grâce ou de magnificence que les siècles avaient laissés à Bruxelles. Maintes charmantes maisons à pignon seront encore jetées bas pour livrer place au tracé d'une rue ou à la construction de quelque immeuble de rap-

port. Aussi était-il temps que l'on songeât, sinon à sauver ces rares reliques vouées à une destruction fatale, au moins à en garder quelque souvenir. Cette tâche pieuse, l'administration communale et la Société d'archéologie l'ont résolument assumée. Un comité composé de spécialistes et de fonctionnaires de la ville a été constitué, qui a reçu pour mission de réunir les éléments d'une grande publication illustrée sur le *Vieux Bruxelles*.

En attendant l'apparition de cet ouvrage, le comité a judicieusement pensé qu'il y avait intérêt pour lui et pour le succès de l'entreprise à initier le public à ses travaux. Il a, par conséquent, publié une centaine de planches choisies parmi les documents photographiques réunis par ses membres. Elles sont subdivisées par séries consacrées aux *Remparts :* murailles et tours encore subsistantes de la première enceinte (Steenpoort, Tour noire, tour de la Montagne du Parc, etc.) et de la seconde (porte de Hal); aux *Pignons*, dont la cité possède encore nombre de spécimens simples ou élégants, quelques-uns délicieux, depuis les simples gradins jusqu'aux frontons de style baroque ou classique; aux *Portes*, aux *Façades*, aux *Intérieurs*, etc. Et l'on ressent un très vif plaisir à feuilleter la collection d'excellentes reproductions exécutées par les soins intelligents du comité du *Vieux Bruxelles* et qui sont accompagnées de notices concises et érudites de MM. Buls, Combaz, Van Maldeghem et Tahon.

Essai sur la dialectique du dessin, par M. Jean De Bosschere. Un vol. ill. — (Bruxelles, Van Oest et Cie.)

Ce petit volume, auquel son éditeur, M. Van Oest, et son imprimeur, M. Buschmann, ont donné une forme et une illustration d'un goût accompli, est des plus intéressants, comme tous les travaux dus à son auteur.

M. De Bosschere est toujours mû par un grand amour de l'art; les recherches et les études auxquelles celui-ci l'entraîne décèlent un esprit ingénieux et sagace. Il est regrettable que cet écrivain mette trop souvent entre ses idées et le lecteur l'obstacle d'un langage à la fois incorrect et sibyllin : « La structure des phrases musicales, dans leurs rapports avec l'émotion qu'elles traduisent, écrit-il dans son *Avertissement*, semble une étude incomparablement complexe, et jamais entreprise. Analogiquement, l'opération ne fut analysée, qui établit passionnément un graphisme d'après des volumes, et en circonscrit l'esprit tangible. » Ce style rappelle fâcheusement celui du vieux concitoyen de M. De Bosschere, Corneille de Bie, qui, dans son *Cabinet d'or de la libre et noble peinture*, affirme que « la Peinture a fait un compact avec la Fame pour promulguer les louanges de Rubens par tout l'univers... ». Et l'on finirait par croire, si l'on songe à la langue à la fois impropre et prétentieuse de certains écrivains modernes du même terroir, qu'il existe un français anversois, comme il existe un français canadien!...

Le sentiment presque religieux que M. De Bosschere a de l'art réagit sur l'accent et l'allure de sa parole. Il veut donner à son discours la beauté du sujet dont il traite. L'heure viendra, sans doute où, dans l'intérêt de la diffusion de ses excellentes idées, la clarté lui paraîtra la première des beautés.

En attendant, les lecteurs que la rencontre de phrases rocailleuses et obs-

cures ne rebuteront pas, dès l'abord, seront récompensés, car leur persévérance sera largement payée par la conception originale de ce livre et les observations techniques et esthétiques dont il abonde.

Les Arts anciens en Flandre (tome III, fascicule III). — Le R. P. J. Van den Gheyn étudie et décrit un manuscrit de la Bibliothèque Czartoriska, à Cracovie, intitulé *Vita Christi*... Ce manuscrit, enrichi d'encadrements et de nombreuses miniatures, pour la plupart en camaïeu, a été exécuté, d'après l'inscription qu'il porte, en 1478, « *par lordonnance de Guillemme de ternay,conseillier de Monseigneur le duc (Charles le Téméraire)* ». Le savant critique signale les nombreuses analogies que présente l'illustration de ce manuscrit avec celle d'un manuscrit du fonds français de la Bibliothèque nationale (n° 181) dont le comte Durrieu a attribué les miniatures à Alexandre Bening.

M. Durand-Griville continue son intéressante revue des *Primitifs flamands au Guildhall*.

Sous le titre : *Signature de Primitifs* : *Les miniaturistes*, M. de Mily publie le résultat de ses patientes et captivantes recherches sur les signatures relevées par lui sur quantité d'œuvres et auxquelles les artistes des XIV^e^ et XV^e^ siècles affectionnaient de donner une forme énigmatique ou cryptographique. Article des plus attrayants et rempli de renseignements d'un intérêt capital.

Ce fascicule de la luxueuse revue, qui est à la veille d'entrer dans sa quatrième année d'existence, est complété par les premières pages d'une étude de M. Camille Tulpinck sur la *Collection Camberlyn d'Amougies à Pepinghem*, collection qui possède, entre autres ouvrages précieux, une *Résurrection* attribuée à Thierry Bouts ; un portrait de Lucas de Leyde ; etc.

L'art flamand et hollandais (15 novembre). — M. Alphonse Germain parle de l'*Influence des Pays-Bas en Bourgogne*. L'excellent historien d'art français dit l'action sur l'art indigène de Jean de Marville, du grand Claus Sluter et de leurs précurseurs flamands dans le duché de Bourgogne, action significative qui s'est exercée autant par l'exemple que par les œuvres : « Les artistes locaux avaient dégénéré, les imagiers des Pays-Bas préparèrent leur relèvement en leur rappelant par des œuvres que rien de valable ne se crée en art sans l'étude directe de la nature. » On ne saurait plus justement dire dans un débat où d'aucuns ont apporté de la passion et confondent trop souvent influence avec imitation. ARNOLD GOFFIN.

HISTOIRE

La domination française en Belgique à la fin du XVIII^e^ siècle et au commencement du XIX^e^. Tome II : *La deuxième conquête et la réunion définitive*, par M^r^ JULES DELHAIZE. — (Bruxelles, Lebègue.)

C'est le récit de la deuxième et définitive conquête de notre pays par les armées de la République que contient ce volume très nourri de documents

intéressants. Après la campagne victorieuse de Jourdan et de Pichegru, les Français qui, la première fois, s'était présentés en libérateurs, reviennent en conquérants. Les Jacobins règnent à Paris; aussi les représentants du peuple qui exercent le pouvoir souverain en Belgique agissent-ils, par eux-mêmes et par leurs nombreux agents, sans aucun ménagement; ici comme en France, ils organisent, pour reprendre le mot de Taine, l'anarchie.

Après le 9 thermidor, un régime moins vexatoire commence, mais où l'arbitraire tient plus de place encore que la liberté. Le joug, pour modéré qu'il soit, n'en reste pas moins un joug. Aussi les vœux des autorités belges, à la suite desquels la réunion à la France fut adoptée par la Convention, sauraient-ils difficilement être considérés comme ayant été l'expression spontanée des désirs de la population. Et il semble, en tout cas, que ce n'était pour celle-ci qu'un moyen, à défaut de pouvoir obtenir la liberté, de sortir d'une situation légale oppressive.

Les grandes institutions de France : *L'Institut de France,* par MM. Gaston Boissier, Gaston Darboux, Alfred Franklin, Georges Perrot, Georges Picot, Henri Roujon. — (Paris, Laurens.)

Ce copieux volume, riche de matière et d'illustrations, se compose d'études sur l'histoire, l'organisation, etc., des cinq Académies : l'Académie française et les Académies des inscriptions et belles-lettres, des sciences, des beaux-arts, des sciences morales et politiques, qui forment toutes ensemble l'Institut de France. L'éditeur a eu l'heureuse fortune d'obtenir, cette fois encore, comme pour les ouvrages antérieurs de son intéressante collection, le concours des hommes les plus aptes à renseigner le lecteur avec une compétence parfaite : les secrétaires perpétuels mêmes des illustres compagnies.

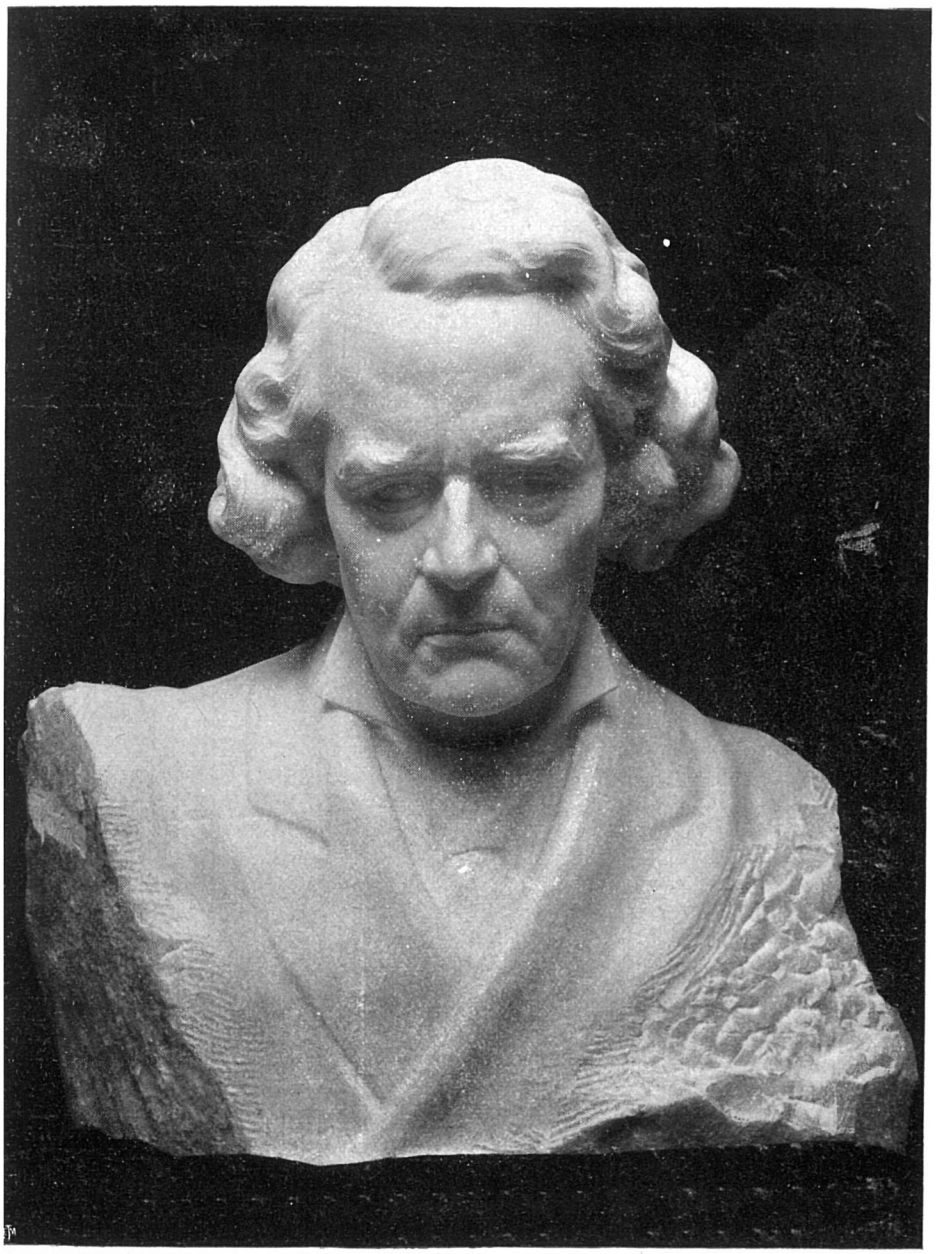
C'est une histoire abondante en beaux souvenirs, inutile de le dire, que celle de ces vénérables, dont l'ancienne est l'Académie française et la cadette l'Académie des sciences morales et politiques, qui date seulement de 1832. Et ce n'est pas sans émotion ni sans fierté que MM. Georges Perrot, Gaston Boissier et leurs éminents collaborateurs nous retracent les fastes et aussi les vicissitudes de l'existence glorieuse de ces représentantes de la pensée française.

Amour de sainte : *M^me^ Loyse de Savoie,* récit du XV^e^ siècle, par Costa de Beauregard. — (Paris, Plon.)

M. Costa de Beauregard nous fait le récit coloré de la vie de Louise de Savoie, une des filles de cette maison qui a donné à l'Eglise des bienheureux comme Amédée IX et des anti-papes comme Félix V. Après une jeunesse tourmentée par les vicissitudes de sa famille et de son pays, agités par la lutte de Charles le Téméraire et de Louis XI, elle fut l'épouse heureuse de Hughes de Chalon et lorsque, prématurément, celui-ci fut ravi à sa tendresse, elle entra en religion et donna à Dieu le reste de son existence.

Belle et touchante histoire, à laquelle le style archaïque adopté par l'auteur donne, quelquefois, une apparence de mièvrerie, mais qui abonde en pages intéressantes et profile à merveille, aux côtés de l'héroine, les figures célèbres du dernier et effréné duc de Bourgogne et du cauteleux Louis XI.

Arnold Goffin.



EDGAR TINEL

Buste exécuté en marbre

(ŒUVRE D'ARSÈNE MATTON)

Edgar Tinel

Directeur du Conservatoire de Bruxelles

Notice biographique

DGAR TINEL, le nouveau directeur du Conservatoire, est né le 27 mars 1854, à Sinay, petit village des Flandres. Son père y cumulait les fonctions de maître d'école et d'organiste de la paroisse. Tinel fit ses premières études au village de Sinay d'abord, puis dans la ville la plus voisine, à Saint-Nicolas. En 1863, il est envoyé à Bruxelles pour y faire ses études à la fois humanitaires, au « Collège de l'Union belge », disparu depuis, et musicales, au Conservatoire, où il fut admis par Fétis. Pour couvrir ses frais de séjour et d'études il donnait des leçons de piano et remplissait les fonctions de chantre à l'église collégiale de Sainte-Gudule.

Tinel eut pour premiers maîtres au Conservatoire, Brassin, Kufferath et Mailly. En 1872, il obtient un premier prix de piano, et l'année suivante, le prix d'excellence dans la classe de Brassin.

Puis il partit pour l'Allemagne où Gevaert le met en relations avec les célébrités musicales de l'époque.

Rentré en Belgique, il se prépare, sous la direction de Gevaert, au concours de Rome, où il emporte, en 1877, le premier grand prix avec sa cantate *Klokke Roeland*. Il se maria la même année avec M^lle^ Emma Coeckelberg, de Saint-Nicolas, qui publia il y a quelques années un recueil de poèmes et nouvelles sous le titre : *Vers et Prose*, chez l'éditeur Charles Bulens, de Bruxelles.

La période de grande production commença à cette époque. Au cours des voyages que Tinel entreprit alors, grâce à son prix de Rome, il composa des œuvres nombreuses : liedèrs, sonates, morceaux de piano et d'orgue, chœurs, motets, les tableaux symphoniques pour *Polyeucte*, qui furent exécutés aux « Concerts Populaires », la *Ballade des Trois Chevaliers* et un poème lyrique, *Kollebloemen*.

En 1881, Tinel se fixe à Malines où il reprend la succession de Lemmens comme directeur de l'Institut de Musique Religieuse, fondé par l'Episcopat belge.

En 1889, il est nommé inspecteur des écoles de musique du Royaume et, en 1896, il succède à Ferd. Kufferath comme professeur de contrepoint et fugue au Conservatoire de Bruxelles.

Entre-temps Tinel avait composé sa première grande œuvre, l'oratorio *Franciscus*, qui le fit connaître et le rendit célèbre dans le monde entier. Cette œuvre fut d'abord exécutée à Malines en 1888, et aux « Concerts Populaires », sous la direction de Joseph Dupont, en 1889. L'année après elle fut exécutée à Francfort, et ensuite, à plus de cent reprises, dans une soixantaine de villes d'Allemagne, d'Autriche, de Hollande, de Suisse, d'Angleterre, de Scandinavie, de Russie et d'Amérique.

Peu de temps après, E. Tinel composa ses *Marialiederen* et sa célèbre messe dite Messe de *Notre-Dame de Lourdes*, qui fut exécutée à la cathédrale de Tournai lors d'un centenaire de saint Eleuthère.

En 1897 parut un nouvel oratorio de Tinel, *Sainte Godelieve*, qui a déja été exécuté dans différentes villes de Belgique, notamment à Bruxelles, lors d'une Exposition Internationale, à Louvain, à Anvers et à Tournai.

Enfin, Tinel composa, à l'occasion du LXXV^{e} anniversaire de l'Indépendance Belge, un magnifique *Te Deum*, qui fut exécuté solennellement à l'église collégiale de Sainte-Gudule.

Nous attendons en ce moment avec la plus vive impatience l'exécution de la dernière œuvre du maître, *Katarina*, drame lyrique en trois actes, qui sera donnée, fin février, au théâtre de la Monnaie.

HENRY MŒLLER.

Edgar Tinel

AR une bonne fortune rare, le Conservatoire royal de Bruxelles, durant ses soixante-seize années d'existence, n'a eu que deux directeurs : Fétis et Gevaert. A l'un et à l'autre notre première école de musique doit l'impulsion qui l'éleva au premier rang des Conservatoires de l'Europe. L'un et l'autre aussi ont laissé un nom célèbre dans la littérature musicale. Les travaux de Gevaert ont même quelque chose de définitif et d'inoubliable, si tant est que ces notes conviennent aux conclusions d'une science à l'état de perpétuel devenir.

Le troisième directeur du Conservatoire royal de Bruxelles, Edgar Tinel, ouvre une ère nouvelle dont tout présage la fécondité et l'éclat. Il apporte comme gages mieux que des travaux d'érudition : des œuvres qui le classent parmi les plus grands compositeurs contemporains. Au surplus, l'étendue de ses connaissances, la culture de son esprit, l'élévation de son caractère, la flamme toujours juvénile qui l'embrase, la ferveur qui soutient son inlassable activité, et jusqu'à l'intransigeance de ses doctrines d'art, irréductiblement hostiles à la médiocrité autant qu'à la laideur, toutes ces qualités de l'artiste et de l'homme annoncent un nouvel essor pour une institution qui ne connut jamais de déclin.

Si la nomination d'Edgar Tinel est accueillie avec bonheur dans le monde des artistes, *Durendal* a peut-être des raisons spéciales de se réjouir. Le programme de notre revue n'est-il pas de démontrer par le fait que la mentalité catholique n'est pas nécessairement fermée aux choses de l'art? Et l'exemple de Tinel n'en est-il pas la meilleure preuve?

Dans cette notice, que *Durendal* offre au Maître, en témoignage de sa vénération affectueuse, je voudrais donner à l'éloge une signification plus haute : celle d'un argument apologétique. Et

j'ai la certitude que le Maître lui-même ne me désavouera pas, car nul ne comprit mieux le précepte évangélique : « Que votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils voient la bonté de vos œuvres et qu'ils glorifient le Père céleste. »

La personnalité de Tinel s'impose irrésistiblement, quand ce ne serait que par l'extérieur insolite, qui déjà subjugue. Mais aussi tous les traits de l'impérieuse physionomie laissent-ils transparaître une âme peu commune, vibrante, enthousiaste, prête à toutes les indignations comme à toutes les tendresses, parfois douloureusement repliée sur elle-même, souffrant des petitesses humaines, puis largement épanouie, comme une âme d'enfant, sous la caresse d'un rêve heureux ou d'une amitié réconfortante. Dans la flamme du regard luit l'ardente imagination des poètes qui transfigure le monde des réalités banales en cieux nouveaux et terres nouvelles, pénétrés des rayons de la beauté incorruptible. Et l'on sent que ces frémissements intérieurs et ces visions idéales, il a reçu le pouvoir de les extérioriser en cette langue universelle de la musique, moins conventionnelle que toute autre, et, je ne sais par quelle mystérieuse correspondance, portant dans son lyrisme une empreinte de l'âme dont elle jaillit.

Ces dons de la sensibilité et de l'imagination poétique ne sont pas encore la marque propre de la personnalité de Tinel. Je crois apercevoir cette marque dans la rencontre presque unique de ces qualités avec d'autres, si différentes : la tension d'une volonté que le temps ni l'obstacle ne relâchent jamais, l'opiniâtre labeur que rien ne rebute, l'éveil constant de l'esprit qui ne perd de vue aucun détail. Les œuvres de Tinel sont achevées avec la conscience et la méticulosité d'un Van Eyck. Tout le soleil du midi y flamboie; toute la patience des Flandres en a ordonné le parfait agencement. Lisez telle page enflammée, comme le chant de l'amour dans *Franciscus*, avec son formidable tourbillonnement de volutes incandescentes, selon le mot du grand mystique :

In fuoco amor mi mise;

analysez ensuite la structure de cette superbe envolée musicale, l'impeccable dessin des phrases, la classique ordonnance du rythme bondissant, l'ingéniosité des harmonies rares, et vous aurez saisi quelque chose de la personnalité artistique du

Maître. Et vous l'aurez mieux comprise encore à la vue de ses partitions manuscrites, soignées comme une page de miniaturiste, où la plume, toujours attentive, ne laisse jamais échapper une erreur.

L'âme de Tinel se révèle encore dans le choix de ses sujets, où d'abord je note l'absolu dédain, ou plutôt la haine de la bagatelle et de l'article de mode. Toute son œuvre est austère, et même religieuse. Il a cela aussi de commun avec nos grands Primitifs Flamands de la peinture. Jamais il ne s'est soucié des préférences du public pour la gaudriole élégante ou le tape-à-l'œil mondain. Bien que son tempérament essentiellement lyrique dût l'incliner vers le théâtre, il a longtemps résisté à sa vocation, en haine sans doute de la platitude du théâtre contemporain. Et lorsque enfin il cède à son penchant, c'est pour donner à la scène la prestigieuse musique de *Katarina*, dont l'intériorité plonge au cœur des plus profonds mystères de la nature et de la grâce, l'action étant située au confluent des deux grands courants de l'humanité : le paganisme et le christianisme.

A vrai dire, l'art de Tinel est surtout intérieur. Dans ses œuvres, la description est accessoire, le lyrisme est tout. Nul sujet ne l'inspira mieux que l'histoire du *Poverello* d'Assise. Ce n'est pas que son talent y déploie toutes ses ressources. Je sais bien que son art se révèle plus robuste, plus souple, plus riche, plus bâtisseur d'ensembles indestructibles, dans *Godelieve*, et surtout dans *Katarina*. Mais enfin *Franciscus* est l'idéal poème d'une âme comme il n'en fut jamais, pénétrée de toutes les tendresses divines et humaines. Aussi le rôle de *Franciscus* est-il unique dans toute la littérature musicale, par son extraordinaire complexité. Je ne suis pas sûr que nos critiques actuels aient tous compris la psychologie de ce grand mystique. A propos de la dernière exécution de *Franciscus* à Tournai, je ne sais quel critique de journal déclarait ne pas retrouver dans l'œuvre de Tinel la fraîche idylle franciscaine de son rêve. Ce monsieur aurait eu plus de plaisir, apparemment, à entendre zézayer des mots puérils à la Maeterlinck dans un décor à la Debussy. Tinel comprend autrement l'âme ravagée par le torrent de l'amour divin. Le décor ne compte pas à ses yeux, ou pour si peu! Il y est cependant, dans la nuit ombrienne et dans la fête mondaine, qu'interrompt aussitôt la voix d'en-haut. Et puis, il

n'y a plus que le drame des sentiments, l'ascension de l'âme vers des cimes toujours plus hautes, jusqu'à la défaillance suprême dans une extase d'amour.

Aperçue de ce point de vue, l'œuvre de l'artiste chrétien revêt un caractère d'incomparable grandeur. C'est à peine si l'on garde encore quelque estime pour les vulgaires amuseurs du public, surtout lorsqu'on soupçonne les motifs mercantiles qui souvent les inspirent. Bien mesquine aussi apparaît la grandiloquence enflée des machines wagnériennes, instables comme la pensée elle-même, qui tantôt souffle du nord schopenhauerien, tantôt du sud néo-chrétien, en rafales de pessimisme ou en brises de sensualisme émollient. Si je risque ces appréciations, qui rendent le son du blasphème pour les oreilles contemporaines encore si amoureuses de la musique de Wagner, ce n'est pas cette musique que je dénigre, entendons-nous bien! Pourtant, il est permis de croire que si un jour la mentalité du public, lasse de flotter incertaine à tout vent de doctrine, retrouve la stabilité à l'ancre d'une philosophie de certitude, le moment ne sera pas loin où l'on reconnaîtra la « vanité » d'un art tout en chimères, autant que la pérennité des choses bâties sur le roc. L'œuvre de Tinel est de celles-là, qui défient le temps et la mode.

Elle en est, non seulement par les objets qu'elle magnifie, mais encore par la solidité de sa technique, ancrée elle aussi au roc de la tradition. Qui donc, parmi les musiciens actuels, ne veut être un novateur, ou ne s'empresse dans les voies des novateurs? La passion de l'inédit est si bien le propre de tout l'art contemporain, que c'est aujourd'hui une audace et une originalité de se réclamer de la tradition classique. Personne n'a osé, en nos temps d'individualisme outrancier, proclamer les droits de la tradition et le culte des ancêtres, avec la conviction que Tinel apporte à la glorification de Bach. « S'il s'est approprié, dit-il, toute la moelle de la musique du passé, s'il contient toute la substance de la musique du présent, il demeurera probablement l'axe autour duquel viendra s'enrouler la spirale des évolutions futures, que ce soit dans une direction ascensionnelle ou que ce soit dans un mouvement plus vraisemblable de régression (1). » Parfaitement original aussi le

(1) Lecture faite à la réunion annuelle des classes de l'Académie royale de Belgique, le 28 octobre 1908.

conseil du Maître, qui est presque la conclusion du sensationnel discours que je viens de citer : « Donc, étudions Bach, faisons-le passer dans le sang de nos veines, et, en sus, piochons notre contrepoint! » Que ce langage détonne parmi les revendications et les conseils inverses de presque tous nos actuels théoriciens! Indépendance, personnalité, individualisme, du neuf à tout prix quand il n'y en aurait plus, ni lois ni règles, ni Dieu ni maître, le Moi souverain seul objet de notre culte, c'est toute la doctrine de l'art moderne, avec ses corollaires immédiats : l'étude superflue, la discipline des écoles inutile, l'effort volontaire discrédité.

J'ai dit que l'œuvre de Tinel est presque exclusivement religieuse. Il y a fait une part importante à l'expression la plus parfaite du sentiment religieux, dans la musique liturgique. Et j'admire comment il a compris qu'en se mettant au service du culte divin, la musique devait nécessairement revêtir des formes nouvelles, celles de la prière. Mais aussi combien difficile la réalisation de ce programme ! D'abord les uns n'en ont point saisi la nécessité. Pour les Gounod et les Massenet, les sous-Gounod et les sous-Massenet, l'accent de la prière ne diffère pas de celui de la romance sentimentale. Pour d'autres, et c'est le grand nombre depuis la réforme cécilienne de l'Allemagne, le style religieux se réduit à l'emploi de formes stéréotypées, dénuées de vie et d'émotion. Le crédit dont jouit ce genre de musique constitue même un danger pour l'art religieux, menacé de dégénérer en une sorte de byzantinisme. Tinel a évité le double écueil avec un tact parfait. Ses œuvres liturgiques ont une forme à tel point réservée qu'on y reconnaît à grand'peine l'auteur des mélodies si tendres dont foisonnent ses œuvres de concert. Et néanmoins elles sont vibrantes de vie profonde, grave, recueillie. Deux d'entre elles, par leur importance et par leur éminente dignité d'art, méritent toute notre admiration : la *Messe de Notre-Dame de Lourdes* et le second *Te Deum*, composé à l'occasion des fêtes jubilaires du Royaume. Je n'aurai pas outré l'éloge en disant qu'au point de vue des plus strictes convenances de l'art avec la liturgie catholique, ces deux œuvres sont les plus belles qui aient été écrites depuis le XVII^e^ siècle. Et j'ajoute que le *Te Deum* est à ranger parmi les plus parfaites compositions liturgiques de tous les siècles. On peut d'ailleurs le considérer comme le chef-

d'œuvre du Maître. Il y a mis toute sa science, tout son art, toute son âme. Le souffle grandiose et puissant qui l'anime d'un bout à l'autre, la sérénité surhumaine qui la pénètre, donnent l'impression la plus parfaite du divin que l'art musical ait jamais réalisée.

S'il fallait chercher la formule qui résume toute la physionomie artistique de Tinel, je la trouverais, ce me semble, dans l'exceptionnelle **unité** de son idéal et de son effort. Une pensée et un amour dominent toutes ses œuvres. C'est pourquoi son art ne connaît ni hésitations ni fluctuations. Sa sensibilité de poète est gouvernée par une volonté inflexible, et cette volonté obéit à une pensée singulièrement ferme. Ce n'est pas un impulsif mais un intellectuel. Et, pour tout dire en un mot, c'est un caractère.

F. VERHELST.

Poèmes [1]

Le Voyage

« Le Paradis terrestre se trouvait aux sources du Nil. »

UN VIEUX VOYAGEUR.

Je suis parti là-bas vers les sources du Nil,
Traversant les Athène et les Alexandrie,
Où le siècle fardé pesait en mots subtils
Les graves vanités de sa philosophie.

Et j'ai vu les Etats des Pharaons d'orgueil
Qu'adoraient les fronts bas des chambellans numides,
Et qui se bâtissaient — ironiques cercueils —
La royauté des éternelles Pyramides.

Alors, dans l'ombre d'or, se dressa devant moi
Le Sphinx, mystérieux gardien du vide immense,
Inquiet, je lui ai posé le grand Pourquoi —
Mais il m'a répondu toujours par son silence.

J'ai fui, j'ai parcouru le Doute et son désert,
Puis le pays brûlant des noires barbaries
Où, mêlé aux odeurs de sang, flottait dans l'air
L'encens des voluptés et des idolâtries.

Et maintenant, parmi les palmiers du matin,
Et les ruisseaux qui vont, ingénus, sur la mousse,
Sous un soleil d'amour candide, j'ai atteint
L'Eden paisible et bleu des simplicités douces.

(1) Poèmes inédits d'un volume qui paraitra prochainement sous le titre **L'Arc-en-Ciel** aux éditions de **Durendal**.

A un triste

Lâche! toi qui aimas ta tristesse inutile,
Au monde tu montras ton cœur faible et meurtri,
Et, posant sur ton dos ta croix de bois des îles,
Tu montas en pleurant ton Golgotha fleuri.

Des femmes te suivaient, et leurs voiles de gaze
Essuyaient la sueur qui coulait de ton front,
Et toi tu songeais dans ton égoïste extase
Aux siècles à venir qui te raconteront.

Des cactus vénéneux et des plantes lascives
Se pâmaient sur le bord du chemin parfumé,
Tu murmurais tout bas en des langueurs plaintives
Les maux délicieux de ton cœur trop aimé.

Le bourreau dépouilla de sa robe soyeuse
Ton torse efféminé et tes membres trop blancs,
On te lia les poings de cordes précieuses :
Tu souriais en pleurs tout en te contemplant.

Et, quand tu fus dressé sur l'étrange colline,
Tu pleuras sur le monde avec dérision,
Regardant s'élever vers ta douleur divine
Les longs parfums d'encens qui montaient de Sion.

Tu dis : j'ai mal! — on t'apporta des aromates,
Tu dis : j'ai soif! — on t'apporta des liqueurs d'or;
Tu pris pitié de ceux dont l'âme indélicate
Ne comprendrait jamais la beauté de ta mort.

Et quand à l'horizon un Calvaire tragique
Dressa devant tes yeux son Jésus déchiré,
Penchant ton front dolent vers ta tristesse unique
Tu dis : je souffre trop pour pouvoir Le pleurer!

Le Secret

Hier j'ai confié tout bas au ruisseau clair
L'amour qui me troublait dans mon âme naïve;
Quand je suis retourné ce matin sur la rive
Il avait oublié mon doux aveu d'hier...

Le flot l'avait porté tout le long du bord vert,
Puis il s'était mêlé à la rivière vive,
Puis le fleuve verdâtre à la marche pensive
L'avait perdu là-bas, tout petit, dans la mer...

C'est pourquoi j'ai couru ce soir jusqu'à la grève,
Eperdu, je pleurais en recherchant mon rêve,
Mais j'ai senti mourir tout à coup mes sanglots :

La mer venait à moi sous le couchant de flamme
Et j'écoutais monter sa chanson dans mon âme
— Car c'était mon amour qui chantait dans les flots.

Matin d'Hiver

Sicut sol et nix.

Sur la neige, qui vêt la plaine et la colline
De sa tunique sans couture, infiniment,
Le soleil a jeté ses écharpes divines,
Et tout le gel reluit dans son rayonnement.

C'est la candeur universelle qui flamboie,
Les fantômes lointains se sont évanouis;
Dans le vide palpite une immortelle joie.
Mes pauvres yeux humains se ferment, éblouis.

Transfiguration des choses du monde!
L'hiver s'est tout à coup dressé dans sa beauté,
Le ciel l'auréola de sa lumière blonde,
Et de ses gestes lents tombe de la clarté :

Et c'est Dieu qui surgit soudain devant ma face,
— Le matin l'entourant de son nimbe vermeil —
Et qui me tend les bras sur son Thabor de glace,
Dans un rayonnement de neige et de soleil.

Neige de Pâques

Tous les espaliers du ciel
Ont secoué leurs pétales;
O les fleurs roses et pâles!
O les fleurs de l'Irréel!

Pâques blanches! Pâques fleuries.
Vierge Marie!
Vous faites choir du ciel lointain,
Vierge Marie!
Toute la neige du matin;
J'entends au loin des sonneries,
Vierge Marie!

Il pleut de la neige, il pleut du soleil,
Et de la joie, et du silence,
Et des parfums d'abricotiers, et des cadences
De clochettes d'Avril, qui jettent du réveil
Parmi la neige et le silence et le soleil!

Quand même

Si mes illusions doivent, l'une après l'autre,
— Croyez à l'Idéal! croyez à la Beauté! —
Laisser mon cœur seul et perdu comme le vôtre,
Je veux les prendre encor pour des réalités!

Comme le naufragé qui saisit sa carène,
Je saisirai les bords du rêve chaviré :
Vers le gouffre la barque en s'enfonçant l'entraîne,
Lui se croit soutenu — Comme lui je mourrai;

Mais je pourrai du moins tandis que, tournoyante,
L'épave descendra loin des clartés du jour,
Lever les yeux plus haut que la mer effrayante,
Et mourir de mon rêve en y croyant toujours!

L'ombre morte

L'ombre morte des soirs sur les canaux de Flandre
Drape mon cœur lassé d'un crêpe humide et doux.
Oh! ne plus rien sentir et ne plus rien entendre...
Les cloches au lointain sonnent : Souvenez-vous...

Les cloches au lointain sonnent : Souvenez-vous...
Vous souvient-il? un soir, sur les canaux de Flandre,
Cette nuit qui pleurait des gouttes d'eau sur nous
Se taisait tristement et semblait nous comprendre...

Pour moi, je n'ai rien su de plus tristement doux
Que de sentir la nuit sur mon âme s'étendre...
Les cloches au lointain sonnent : Souvenez-vous...
Oh ! ne plus rien sentir et ne plus rien entendre !

Ombre morte des soirs sur les canaux de Flandre...

Vois, ce chemin qui monte...

Vois, ce chemin qui monte à la Beauté rêvée.
C'est celui qu'avant toi les héros ont gravi.
Avides d'abreuver leurs lèvres assoiffées
Et de combler plus haut leur songe inassouvi.

Tu souffriras, enfant, dans ta marche sublime,
— Les pieds saignent, vois-tu, sur les sentiers montants —
Qu'importe ! si tu sais que par delà les cimes
Tu trouveras le ciel, l'amour et le Printemps.

Si tu sens en ton cœur la tristesse et le doute.
Songe à ton Idéal qui surgira demain ;
Si tu pleures, regarde à l'entour de ta route :
Dieu pour te consoler fleurira ton chemin.

Le soir des rêves clairs vêtus de mousseline,
Glissant dans l'ombre bleue, hanteront ton sommeil,
Si tu les vois mourir avec l'aube opaline,
Ne les regrette pas et va vers le Soleil !

Chante et prie : Un matin, dans la brume irréelle,
Tu verras s'entr'ouvrir un éden vierge et bleu,
Tandis que les clochers d'invisibles chapelles
Balanceront sur toi des angelus joyeux ;

Et s'il fut des douleurs, et s'il fut des rafales,
Et si ton cœur souffrit, tu l'oublieras soudain,
En voyant Dieu sourire au fond de l'azur pâle,
L'Amour venir à toi dans l'ombre du jardin.

Tu sentiras en toi une enfance nouvelle,
Tes rêves à jamais prendront leur calme essor,
Et, du ciel plus limpide à la terre plus belle,
Les anges descendront par un escalier d'or !

PIERRE NOTHOMB.

Vieux Bruxelles

(Suite)

III

Les derniers échos des violons de M. Ignace Vitzhumb s'étaient tus depuis quelques jours à peine lorsqu'éclata une autre musique : celle de la fusillade.

Il fallut la trahison d'un aventurier de lettres, le sieur Robineau, dit de Beaunoir, pour allumer la poudre sèche depuis si longtemps amoncelée.

Ce fut à la mi-Octobre.

Jusqu'à cette date, les Sérénissimes Gouverneurs Généraux avaient pratiqué vis-à-vis des provinces mécontentes un système de bascule. Suivant que l'autorité du Général d'Alton ou la diplomatie de M. de Trauttmansdorff faisait pencher d'un côté ou de l'autre le fléau de la politique impériale, le gouvernement prétendait dominer l'opposition ou se résignait à fléchir devant elle. Ainsi, toujours oscillant, toujours désemparé et toujours méprisé, le pouvoir ne renonçait à la tyrannie que pour confesser sa faiblesse.

Mais lorsque la délation de Robineau lui eût livré les statuts et les listes de l'association patriotique *Pro aris et focis*, M. de Trauttmansdorff estima lui-même qu'il fallait cette fois sévir sans merci.

Comment ! sur ces interminables listes de conspirateurs, le ministre relevait les noms de maints personnages auxquels il faisait, peu de jours auparavant, les honneurs de ses réceptions privées et dont il avait cru s'assurer la fidélité au prix de quelques sorbets et de quelques compliments ! Quel échec pour son machiavélisme, et quelle revanche pour le commandant des armées !

Mieux encore, parmi tant de noms notoires, il découvrait

celui de M. Antoine d'Aubremez, le riche négociant en vins du Marché-au-Charbon, chez lequel il daignait, de temps en temps, aller faire son whist afin de se concilier les bonnes grâces de la bourgeoisie qui y fréquentait ! Et le traître Robineau achevait de l'humilier en lui apprenant qu'au cours de ces soirées bourgeoises, tandis que Son Excellence le comte de Trauttmansdorff-Weinsberg, ministre plénipotentiaire de Sa Majesté Impériale et Royale, se prélassait au salon, dans un cercle d'honnêtes matrones, ou applaudissait complaisamment, en dodelinant de la tête, Mademoiselle Charlotte d'Aubremez qui pinçait de la harpe, au même moment, tout près de là, dans une sorte de tonnellerie dissimulée au fond de la cour, d'autres invités, parmi lesquels M. Vonck, discutaient et préparaient tout à leur aise le renversement du gouvernement autrichien aux Pays-Bas !

Aussi, M. d'Aubremez, dès le lendemain de la délation, fut-il appréhendé au lit et conduit aux Madelonettes sans qu'on lui laissât le temps de passer ses grègues. En même temps que lui, MM. les avocats Torfs et Verlooy, M. Mosselman, le fermier des boues, M. Fisco, l'architecte qui s'était fait tant d'honneur en construisant la chaussée de Bruxelles à Wavre et en dessinant la place Saint-Michel, M. Secrétan, précepteur de la maison d'Ursel, M. Linguet, le gazetier des *Annales Politiques*, et plus de cinq cents autres suspects furent brutalement emprisonnés, qui aux Madelonettes, qui à la Maison du Roi, qui à la Porte de Hal ou à celle de Laeken, qui au Treurenberg. Les duchesses d'Arenberg et d'Ursel et la princesse de Ligne furent gardées à vue dans leurs hôtels. Enfin, des crieurs publièrent à son de trompe de rigoureux édits qui comminaient la peine de mort, sans forme ni figure de procès, contre les fauteurs d'émeutes et déclaraient proscrits à perpétuité les membres des trois ordres qui, étant sortis du pays, n'y rentreraient pas dans les huit jours.

Mais les patriotes avaient eu tout le loisir de s'organiser et, d'ailleurs, ce n'était déjà plus ni un homme, ni quelques hommes que le gouvernement devait redouter. C'était le peuple entier, ce grand être anonyme, que le sentiment national avait conquis et réveillé peu à peu. Ainsi la sève monte lentement dans l'arbre et envahit bientôt jusqu'à ses moindres rameaux sans que rien puisse la comprimer.

Aux mesures de rigueur prises par M. de Trauttmansdorff, les comités répondirent en ordonnant à leur armée, rassemblée dans la baronnie de Bréda, de passer la frontière et d'envahir le territoire des Pays-Bas autrichiens.

Leur armée! C'étaient des bandes formées, équipées et instruites à la diable : émigrés bruxellois, coureurs de grand'route, jeunes paysans arrivés en sarraus et en sabots, envoyés par les abbés de Saint-Bernard, d'Averbode ou d'Afflighem. A leur tête, le colonel Vander Mersch, un brave officier de fortune qui avait fait campagne au service de Louis XV, puis de Marie-Thérèse, et qui, rassasié de lauriers et de blessures, était revenu à Menin, son bourg natal, pour s'y marier et y planter ses choux.

Aussi quelle stupéfaction à Bruxelles lorsqu'on apprit que cette troupe de gueux avait pénétré en Campine sans coup férir et qu'à sa première étape, à Hoogstraeten, elle avait ouvert le ban pour entendre Messire vander Noot lui donner solennellement lecture d'un manifeste au Peuple brabançon qui proclamait la déchéance de Joseph II, aux termes de l'article 59 de la Joyeuse-Entrée du Brabant!

Une telle impudence passait les imaginations! Dans les groupes officiels, on ne savait s'il fallait rire de cette armée inattendue ou s'en indigner. On l'appela l'armée de la Lune, et le comte d'Alton chargea le général Schroeder de lui courir sus. Schroeder jura qu'il l'exterminerait avec un escadron de cavalerie. On lui en donna deux, plus un bataillon de Bender, un bataillon de Clairfayt, deux compagnies de grenadiers, cinq pièces de canon et deux obusiers. Le Prince d'Anhalt lui fut adjoint comme chef d'état-major.

Qui fut déconfit? Ce fut le général Schroeder. Le 27 octobre, Vander Mersch l'attira dans la ville de Turnhout comme dans une souricière, et après un combat de rues qui se prolongea cinq heures, les Kaiserliks n'eurent rien de mieux à faire que de tourner les talons en abandonnant une centaine de morts et autant de blessés.

Cette fois, ce fut aux Brabançons de se gausser. Quelques jours après l'affaire de Turnhout, le théâtre de la Monnaie donnait un spectacle de gala, et les archiducs avec M. de Trauttmansdorff occupaient la loge royale. Tout à coup, à un changement de décor, la lune apparut sur une toile de fond. « Vive la

lune! » cria une voix. — « Vivent les soldats de la lune! » ajouta une autre. La situation des gouverneurs était difficile. Elle devint intolérable lorsque par la malice de quelque machiniste, la lune apparut coiffée d'une énorme cocarde aux couleurs rouge, jaune et noire. Le public fit une ovation à l'astre séditieux et les archiducs, suivis des fonctionnaires, quittèrent le théâtre en cachant mal leur dépit.

Ouverte par le coup d'éclat de Turnhout, l'insurrection s'étendait comme un incendie dans un champ d'herbes sèches.

Au pays de Waes, le notaire Camaert parcourait les villages, haranguant les habitants, leur prêchant la légitime défense contre les pillards de monastères, les profanateurs de tombes, les violateurs de choses sacrées. Ainsi exaltés, les paysans s'enrôlaient comme pour une guerre sainte, adoptant pour signe de ralliement une croix rouge sur l'épaule. Pour venger l'arrestation de M. Raepsaet, le greffier de la châtellenie d'Audenaerde, ils n'imaginèrent rien de mieux que d'aller cueillir dans son château de Tamise le chancelier de Brabant, M. de Crumpipen, qu'ils firent conduire sous bonne escorte au quartier général de Vander Mersch. Une division d'infanterie fut envoyée par d'Alton contre ces croisés d'un nouveau genre, avec ordre de réduire en cendres les villages rebelles. Mais en même temps, un détachement de l'armée patriotique, dirigé par le major Devaux et le prince Louis de Ligne, vint au secours des paysans, et en quelques jours la Flandre entière fut délivrée.

Arnoldi, un autre lieutenant de Vander Mersch, avec 400 hommes, reçut ordre de surprendre Namur. Cela suffit pour donner peur au baron de Bleckheim qui commandait dans cette ville et qui y disposait de 1,500 hommes et d'une forte artillerie. Il appela à son aide le général comte d'Happoncourt qui commandait à Mons. Mais à peine celui-ci eut-il abandonné sa garnison que le drapeau tricolore y fut arboré. Tout le Hainaut suivit.

De son côté, Vander Mersch prenait Diest et Léau.

Ainsi, le feu de l'insurrection gagnait de proche en proche tous les Pays-Bas autrichiens depuis la Gueldre jusqu'au Tournaisis.

La principauté ecclésiastique de Liége, elle aussi, cherchait en même temps à s'émanciper. Le désordre y avait éclaté dès le mois d'août et le Prince-évêque Constantin-François de

Hoensbroeck n'avait rien trouvé de plus expédient que de se réfugier à Trèves. De toutes les provinces, seule, la plus pauvre, le Luxembourg, pays de communications difficiles et dont les familles comptaient beaucoup de leurs membres dans l'administration ou l'armée, demeurait fidèle au régime autrichien.

Dans quelques villes, les patriotes avaient réussi sans peine. Ailleurs, la résistance des autorités et des troupes avait donné au conflit le caractère sauvage de la guerre civile.

*
* *

Toutefois, à Bruxelles le gouvernement se maintenait solidement. La capitale était tout son espoir. En perdant Bruxelles, il comprenait que tout serait perdu.

Aussi, le patriotisme y était-il tenu en respect par toutes les forces militaires et civiles dont le général d'Alton avait pu disposer. Pour mettre la ville en état de défense, le commandant des armées avait hérissé les remparts de batteries, coupé les rues de fossés et de chevaux de frise, retenu les eaux de la Senne de façon à pouvoir inonder la ville basse. Afin de prévenir les défections parmi les six mille hommes de la garnison, il avait augmenté la paye et ajouté aux vivres une ration de genièvre. Pour ranimer le zèle branlant des fonctionnaires, il les excitait par des promesses d'anoblissement. Pour parer à toute surprise, il avait doublé toutes les gardes et disposé des pièces de canon sur les principales places. Jour et nuit, des patrouilles de dragons, le mousquet en bandoulière, parcouraient les divers quartiers de la ville, et l'allure martiale de ces solides cavaliers, rompus à leur métier et admirablement montés, semblait devoir prévenir tout essai de soulèvement.

Enfin, une surveillance active arrêtait aux portes toutes les nouvelles du dehors ou les modifiait au besoin. Seules étaient autorisées les brochures et les gazettes officieuses qui représentaient les troupes patriotiques comme des bandes de brigands déterminées au sac des cités. Ces papiers affirmaient que la vigilance des autorités aurait bientôt raison de l'audace de ces criminels de droit commun, déjà promis au bilot ou à la potence...

Et cependant, la vérité filtrait parfois à travers ces mensonges, bien que les campagnes du Brabant fussent sillonnées de troupes et que les intempéries de la saison vinssent y

entraver encore la circulation. Mais cette vérité elle-même était déformée de bouche en bouche. Qu'une réquisition de vivres fût faite dans un couvent, c'était une communauté de nonnes vouée aux outrages des kaiserliks, et le désarmement d'une sentinelle devenait à son tour le massacre de toute une garnison !

Au milieu de tant d'incertitudes et d'alarmes, de nombreuses maisons demeuraient fermées, les hôtelleries étaient désertes. Les théâtres continuaient leurs représentations, par ordre du gouvernement, mais devant des salles vides.

Enfin, dans les premiers jours de décembre, on acquit la certiude que le général d'Alton venait de signer à Orsmael un armistice qui expirerait le 12 décembre. Cette fois, les nouvelles de source officieuse et de source patriotique concordaient dans leurs termes sinon dans leur interprétation : à croire une des cloches, c'était l'insurrection aux abois. A écouter l'autre, le dernier répit concédé au gouvernement.

*
* *

M. Charliers de Longprez s'étonnait de n'avoir pas été arrêté, comme l'avaient été beaucoup de ses amis. Bien que son nom ne figurât point sur les listes de l'association *Pro aris et focis*, ses sentiments patriotiques n'avaient jamais fait de doute pour personne.

Toutefois, si sa vie était sauve, elle n'avait pas échappé au désarroi général.

Depuis combien d'années, chaque matin, en dehors des périodes de vacance, ne s'était-il pas rendu du même pas, toujours à la même heure, au Conseil souverain du Brabant où l'appelaient ses devoirs professionnels?... Lorsqu'il n'avait pas à y plaider, il s'y rendait par goût et par habitude, presque machinalement...

Quelle simple et juste fierté n'éprouvait-il pas à se sentir un des rouages d'élite de ce grand appareil judiciaire vers lequel convergeaient, pour être résolues par arrêt et sans appel, les principales affaires civiles du duché de Brabant, du marquisat du Saint-Empire, du Limbourg et des pays d'outre-Meuse! Quelle satisfaction ne ressentait-il pas à y retrouver, en une communauté des esprits et des cœurs, des hommes dont la vie avait été parallèle à la sienne, MM. van der Noot, Vonck,

t'Kint, Verlooy, Le Hardy de Beaulieu et tant d'autres avec lesquels il avait discuté et critiqué, en ces dernières années, les attentats toujours plus hardis tentés par le gouvernement contre les lois du Pays?

Mais peu à peu, en dépit de leurs protestations, ces réformes avaient désorgarnisé tout le régime traditionnel; sur ses ruines, le pouvoir avait essayé de bâtir de nouvelles judicatures pour en gratifier le dévoûment servile de quelques créatures perdues de scrupules. Depuis le mois de juin, le Conseil lui-même était officiellement dissous. Certes, M. Charliers et quelques-uns de ses confrères trouvaient encore, dans la nécessité d'expédier les affaires courantes, un prétexte pour se rendre de temps en temps au Palais. Mais ils y allaient aux nouvelles plutôt qu'au travail. Le Chancelier du Conseil était gardé, à titre d'otage, par les insurgés. Parmi les avocats, beaucoup avaient été proscrits ou faits prisonniers par l'autorité. D'autres s'étaient retirés en province. Conseillers, greffiers, secrétaires étaient dispersés.

A son foyer familial régnaient aussi l'incertitude et l'inquiétude.

La maladie de Madame de Longprez, qui s'empirait, contribuait à attrister cette maison naguère joyeuse. Le retour du fils aîné, qui eût dû rajeunir encore le cher logis, y avait apporté des soucis nouveaux.

Plusieurs fois, le vieil avocat avait voulu reprendre avec Thierry le grave entretien qui avait marqué la rentrée de celui-ci à Bruxelles. Mais en vain. Ce père et ce fils ne se comprenaient pas. Chez l'un, le sens de l'autorité paternelle était si développé qu'il lui faisait envisager toute divergence d'idées de la part d'un de ses enfants comme une marque d'insubordination. Chez l'autre, l'esprit d'indépendance, mûri au contact de la vie de Paris, se traduisait par une susceptibilité farouche. Il avait suffi à Thierry de deviner le peu de sympathie qu'éprouvait son père à l'égard de ses sentiments politiques, de ses goûts littéraires, de ses amis personnels pour qu'aussitôt son âme se repliât à son approche comme une sensitive froissée. Au lieu des ouvertures de cœur que M. Charliers avait rêvées, c'étaient des regards sombres ou fuyants, des réponses sèches et froides qui le désolaient ou l'irritaient.

Il s'en confia plus d'une fois à sa fille Hélène, pour qui il

n'avait point de secrets. Et la pauvre enfant, qui voyait un père et un frère aimés souffrir l'un et l'autre de ce désaccord tacite où chacun avait sa part de responsabilité, employait, sans succès, toute la perspicacité de ses vingt ans à dissiper un tel malentendu.

Ce mardi 8 décembre, ils en causaient encore, après le déjeuner du matin.

— Sans doute, vous avez raison, mon père, lui disait-elle avec un gros soupir. Et depuis qu'il nous est revenu, notre Thierry est vis-à-vis de tous ce qu'il est vis-à-vis de vous : mystérieux et taciturne. Aujourd'hui, paraît-il, ce sont les pères qui ont des illusions et des enthousiasmes, et ce sont les fils qui deviennent trop raisonnables... Croiriez-vous que, depuis la visite des Peñalegas, c'est-à-dire depuis bientôt deux mois, c'est à peine s'il s'est enquis de mon amie Isabelle... Et pourtant, celle-ci ne m'écrit point sans que je ne devine, entre toutes les lignes de ses lettres, combien elle pense à lui. Il préfère s'enfermer dans sa chambre pour y lire ses auteurs favoris ou y travailler à je ne sais quels plans de réforme universelle. A moins qu'il n'aille rejoindre à son hôtellerie le vicomte de Braux-Levrezy qui, lui, emploie, dit-on, ses loisirs d'émigré à jouer au pharaon ou à méditer sur la couleur d'un nouveau gilet...

» Mais cette crise passera, mon père. Je sais combien Thierry vous respecte et vous aime. Peut-être, excusez-moi si je suis trop hardie, pourrez-vous le rapprocher davantage de vous en lui marquant un peu plus de confiance et d'intérêt. Je crois qu'il s'exagère la gravité de votre accueil et qu'il ne sait pas encore à quel point vous êtes indulgent et bon pour vos enfants...

— Eh bien! fillette, nous suivrons donc ton avis et nous ferons en sorte de ménager ce pauvre martyr... Et maintenant, parlons un peu de toi, car je devine aussi tes préoccupations. Et Dieu sait si je m'y associe! Tous ces troubles publics, dont je n'entrevois pas encore la fin, sont venus bien mal à propos jeter une ombre sur ton propre bonheur...

M. Charliers de Longprez venait de toucher, au cœur d'Hélène, un autre point douloureux. Au lendemain de la fête de Schoonenberg, tandis que Monsieur et Madame de Peñalegas avec leur fille s'en retournaient aux champs, Evrard avait été appelé par son service à participer, dans les provinces, à la

répression des émeutes. Il y avait fait courageusement son métier de soldat. En ce moment, il était à Bruxelles avec tout le régiment d'Arberg. Et à l'inquiétude de savoir la vie de son fiancé exposée dans de nouveaux engagements se joignait la peine de voir celui-ci armé contre une cause qu'elle considérait comme sacrée et à laquelle son père vouait tous ses efforts.

— Depuis qu'il est rentré à Bruxelles, Evrard m'écrit chaque jour, mon père. Et précisément, j'espère, si vous m'y autorisez, le voir après-demain. Ce jour-là, il commandera la garde du Treurenberg et il me demande instamment d'y passer dans la matinée. Au moins, nous pourrons ainsi échanger quelques mots. Les autres jours, lorsqu'il est consigné avec ses hommes au quartier, ou requis pour les patrouilles, il nous semble à l'un et à l'autre être plus séparés et lointains que s'il était occupé à combattre les Ottomans...

Elle n'ajoutait pas, la pauvre enfant, qu'elle eût préféré savoir son fiancé à l'armée de Hongrie que de le savoir aussi proche d'elle, en de telles circonstances...

Certes, elle n'ignorait pas que plus d'un officier, Belge de naissance comme l'était Evrard, avait déjà quitté le service de l'Empereur plutôt que de marcher contre des compatriotes.

Mais elle connaissait assez Evrard et le sentiment qu'il avait de la discipline militaire pour comprendre combien l'idée d'une désertion devait lui répugner. Et quel que fût son propre attachement à la cause nationale, peut-être préférait-elle encore, en son âme généreuse, voir celui qu'elle aimait demeurer fidèle à tout son devoir, dussent-ils l'un et l'autre en souffrir cruellement, plutôt que d'accepter un sacrifice dont elle aurait le bénéfice et dont lui aurait le remords.

A ce moment de la confidence, Thierry survint, et l'entretien prit un autre cours.

M. Charliers de Longprez, voulant mettre en pratique, sans plus de retard, le discret conseil que lui avait suggéré sa fille bien-aimée, proposa à Thierry, d'un ton tout affectueux, de l'accompagner au Palais du Conseil, puis dans la ville basse, d'où il rapporterait peut-être d'importantes nouvelles. Thierry ne fit pas d'objection. Et bientôt tous deux, ayant pris leurs manteaux et leurs chapeaux, quittèrent le vieil hôtel familial,

conduits jusqu'à la porte par Hélène, qui, sur le seuil, échangea encore avec son père un coup d'œil d'intelligence.

* * *

Il faisait très froid. Mais M. Charliers de Longprez, plus dur encore à lui-même qu'aux autres, n'en paraissait point incommodé. Au cou une simple cravate de mousseline plusieurs fois nouée sur elle-même, aux pieds de forts souliers à boucles d'argent, à la main sa grosse canne au pommeau d'ivoire, il gravissait d'un bon pas les ruelles qui montaient de la place des Wallons jusqu'au Sablon. Il salua, comme une vieille connaissance, la gracieuse fontaine que le marquis d'Aylesbury avait, peu d'années auparavant, fait édifier au milieu de cette plaine, en témoignage du plaisir qu'il avait eu à séjourner à Bruxelles. En revanche, il eut un regard moins amical pour l'hôtel de M. Henri de Crumpipen, le secrétaire d'Etat, dont la façade s'élevait à front du Grand Sablon. Mais il voulut éviter de parler à son fils des choses de la politique, encore que son cœur en fût rempli.

Tout en causant des transformations qui venaient de bouleverser ce quartier, ils traversèrent la Place Royale, dont le quadrilatère monumental, avec ses arcades classiques et sa statue triomphale, rappelait les gloires du gouvernement de Charles de Lorraine. Puis, au détour de l'Hôtel de Bellevue, ils pénétrèrent dans le Parc.

La neige durcie y craquait sous leurs pas. Aux branches des arbres et des arbustes scintillait, aux pâles rayons d'un soleil d'hiver, toute une joaillerie précaire et charmante. Dans leurs gaines d'égypans, les bustes des héros semblaient grelotter, tandis que d'informes manteaux de paille emmitoufflaient les statues et les groupes de marbre. A la rotonde, entourée de platanes écaillés, la pièce d'eau circulaire était gelée et des enfants s'y livraient à de téméraires glissades. M. Charliers crut devoir les admonester au passage.

Thierry goûtait le style nouveau qui avait présidé à l'architecture de ce jardin et du quartier environnant. Il loua la façade du Conseil Souverain avec ses colonnes cannelées et le fronton où M. Godecharle avait si habilement symbolisé la Justice.

Il approuva aussi les autres façades de M. Guimard qui, tout

au long de la nouvelle rue de Brabant, reproduisaient des lignes architectoniques régulières et froides, marquant à droite la Chambre des Comptes, les Archives, l'hôtel de M. de Walckiers et le refuge de l'abbaye noble de Sainte-Gertrude ; à gauche, la chancellerie de Brabant, le refuge d'Afflighem, l'hôtel de l'Escaille.

A ce style, qu'il tenait pour un décalque des résidences allemandes et lorraines, M. Charliers de Longprez préférait le type des monuments de l'ancienne cour de Brabant et du palais de Nassau, dont il avait vu avec peine détruire les derniers restes.

Il jugeait ce type mieux approprié au ciel et à l'histoire même de son pays. Mais, afin de ne pas provoquer un nouveau conflit avec son fils, il évita de contredire celui-ci, se disant qu'après tout, la génération nouvelle-venue n'était pas obligée d'aimer, comme il le faisait lui-même, une architecture démodée, qui rappelait les temps barbares du moyen âge.

C'était la première concession qu'il faisait à son fils. Et il en ressentit une satisfaction amère, comme d'un sacrifice consenti à la paix familiale, mais aux dépens de son autorité...

* *

Ainsi qu'il l'avait espéré, M. Charliers de Longprez trouva, dès le péristyle, quelques-uns de ses confrères venus aux nouvelles, comme lui-même. Ils erraient, maintenant désœuvrés, dans les couloirs et les salles désolées, naguère encore le théâtre de leurs joutes quotidiennes. Les uns se promenaient de long en large, devisant à voix basse, à la façon des moines dans un cloître. Les autres, — puisqu'en cet endroit du moins, les rassemblements n'étaient pas défendus, — formaient un groupe un peu plus bruyant, qui s'apaisa et s'ouvrit aussitôt pour accueillir le nouvel arrivant et son fils.

En un tel milieu, où l'âge et le mérite marquaient seuls les différences, M. Charliers occupait un des premiers rangs par la dignité de sa vie et la loyauté de ses procédés.

Et la respectueuse sympathie dont l'entouraient ses compagnons de travail éclata dans tous les regards et toutes les paroles.

Chacun lui fit compliment sur sa bonne mine.

— Dommage, fit le vieil avocat, que notre bonne déesse

Thémis ne soit pas aussi ingambe que moi ! Mais, que voulez-vous, après avoir déploré toute ma vie que la justice marchât d'un pas si boiteux, me voici réduit, en mes vieux jours, à constater qu'elle n'avance plus du tout... Ne trouvez-vous pas que nos vacances se prolongent démesurément?

— De fait, riposta un de ses interlocuteurs, voilà votre fils bien empêché de faire ses débuts, auxquels nous voudrions applaudir...

Thierry répondit sans malice que l'attente de ses débuts ne lui causait point d'impatience... On prit cette indifférence pour de la modestie et bientôt, et tout naturellement, la conversation générale s'orienta du côté des choses politiques.

De quoi parler, sinon des graves événements qui se succédaient?... Déjà, l'heure n'était plus aux théories qui avaient alimenté pendant si longtemps les entretiens de ces hommes de loi. Il avait fui au bruit des premières hostilités, le temps où des groupes tout semblables d'aspect à celui-ci se bornaient à commenter les griefs des Etats et de la population contre les entreprises du pouvoir. Que de triomphes oratoires Messire Henri vander Noot n'avait-il pas connus naguère sous ces voûtes en opposant à la suppression des couvents, à la création des intendances, au bouleversement des juridictions, à la violation des droits et des coutumes, le texte et le sens de ces vieilles chartes qu'Albert de Saxe-Teschen avait solennellement juré d'observer au nom de Joseph II, et dont les décrets impériaux avaient fait si bon marché !

C'était lui surtout qui avait su donner un caractère légal aux protestations des Etats, du clergé, des serments, des paysans. Devenu l'homme-drapeau de la révolution, grâce à sa connaissance des textes, servie par une éloquence un peu lourde, mais d'autant plus populaire, son autorité avait grandi à chacune de ses démarches auprès des cours étrangères; sa proscription y avait mis le dernier sceau.

Cependant, quelques-uns — et tel était l'avis de M. Vonck, nature plus fine, plus réfléchie, plus froide, — lui reprochaient un attachement aveugle aux traditions des provinces. La révolution, disaient ceux-ci, ne doit pas être un retour au passé, mais marquer un pas dans l'avenir. A quoi bon se borner à vouloir substituer la souveraineté des Etats à celle de Joseph II? Mieux valait organiser enfin la souveraineté du peuple, ainsi

que le préconisaient les philosophes français, et demander à une assemblée, directement issue de la nation, des réformes qu'il était aussi dangereux d'abandonner à l'arbitraire d'une oligarchie qu'aux fantaisies d'un monarque.

Mais ces divergences se dissipaient aujourd'hui dans le rayonnement d'un sentiment commun : la nécessité d'une union patriotique agissante. Ce sentiment échauffait l'entretien de ces hommes graves, animait leurs regards et inspirait leurs paroles, au point qu'ils se devinaient tous à demi mot.

Qu'allait-il advenir? Le *Journal historique* et l'*Esprit des Gazettes* qu'on se procurait en secret, grâce à la connivence des maraîchers de la banlieue, considéraient le triomphe des patriotes comme prochain... En revanche, le *Journal de Herve et de l'Europe*, rédigé par Lebrun-Tondu, annonçait que les généraux Bender, Ferraris et Latour, auraient bientôt fait de mettre à la raison une poignée de rebelles, qui avaient déjà été obligés de mendier un armistice...

M. le conseiller de Hoop, un des interlocuteurs de M. Charliers, se gaussa des nouvelles de Lebrun-Tondu qui ne valaient même pas, disait-il, le prix auquel les payait la chancellerie impériale. En revanche, l'état général de l'Europe lui paraissait peu favorable pour la cause des patriotes. Ceux-ci pouvaient-ils encore escompter, comme ils s'en étaient flattés, le moindre concours de la part de la France ou de la Prusse? Si Frédéric était jaloux des succès de Joseph II contre les Turcs, si le cabinet de Versailles avait pour tradition politique de poursuivre l'abaissement de la maison d'Autriche, la solidarité des monarchies n'allait-elle pas dominer ces jalousies et ces ressentiments, dans un moment où la récente Déclaration des droits de l'homme et du citoyen menaçait d'ébranler les fondements même de la royauté? En tolérant l'insurrection des Belges, les puissances n'encourageraient-elles pas les hardiesses de l'Assemblée nationale?

Faute de pouvoir compter sur la sympathie ou la neutralité de l'étranger, du moins l'insurrection avait dès maintenant pour elle, aux Pays-Bas, toutes les classes de la population. L'aristocratie lui était toute acquise, affirma un des « nouvellistes » du groupe. Certes, le prince de Ligne s'était refusé à y coopérer, disant qu'il ne se révoltait jamais pendant l'hiver; en revanche, son fils conduisait les troupes patriotiques en Flan-

dre, et MM. d'Arenberg et d'Ursel s'étaient formellement déclarés les hommes du progrès...

Entendant ces propos, M. l'avocat Van Doren hocha la tête. C'était un petit homme très corpulent, de mine assez bizarre avec ses cheveux en ailes de pigeon, son habit marron et son gilet à fleurs. Il tira de sa poche une tabatière en cuivre dont le couvercle gravé représentait à l'intérieur l'empereur Joseph II entouré de toutes parts de lunes en croissants. Gravement, il y puisa une pincée de tabac dont il se barbouilla le nez et professa :

— Les grands n'entendent rien du tout aux mouvements populaires, et quand ils daignent s'y joindre c'est à condition de les diriger. Croyez-moi, ce qu'il y a de distinctif et de profond dans la résistance de notre peuple brabançon au régime joséphiste leur échappe. Ils se figurent que ce peuple attend des réformes parce qu'ils sont eux-mêmes imbus de l'esprit des encyclopédistes, tout comme Joseph II. Or, ce peuple demande une chose : qu'on le laisse tranquille! Il sait que nos constitutions, pour antiques qu'elles soient, lui assurent tout ce qu'il peut y avoir de bon dans les nouveaux programmes politiques français, dont on fait si grand tapage... Laissez le vieux lion belgique secouer ses puces. Il s'en acquittera bien tout seul...

La boutade de Monsieur Van Doren fit rire. On lui passait ses originalités de pensée et de langage, car il était beaucoup plus savant que le commun de ses confrères, et son mérite l'avait même appelé au sein de l'Académie impériale et royale des Sciences et des Belles-Lettres fondée à Bruxelles par Marie-Thérèse.

Tandis que ripostes et commentaires éclataient de plus belle, Monsieur Charliers de Longprez prit congé, faisant signe à Thierry de le suivre.

Aussitôt dans la rue, où soufflait la bise, seul à seul avec son fils, il lui dit : « Il faut que je me rende maintenant dans le bas de la ville pour une réunion d'importance, et je veux vous donner une grande marque de l'estime où je vous tiens, Thierry, en vous priant de m'accompagner. M. Edouard de Walckiers, qui m'a fixé rendez-vous à ce conciliabule, m'a mandé que si j'avais quelque ami sûr et discret qui pût nous aider, il y serait le bienvenu. Et j'ai pensé à vous. Les circonstances sont graves, Thierry. Non seulement elles nous permettent d'être

utiles aux autres, mais elles sont aussi l'occasion pour un jeune homme de votre âge et de votre condition de s'instruire fortement par tout ce qu'il voit et entend. »

Thierry eût préféré, sans doute, rejoindre M. de Braux-Levrezy à l'Hôtel de Suède ou même rentrer au logis pour y retrouver les livres qu'il ne quittait jamais qu'à regret... Mais il devina, au front soucieux de son père, combien un refus eût été mal accueilli. Et balbutiant un vague remerciement, il emboîta le pas à Monsieur Charliers, qui s'était déjà mis en marche de son train alerte, que scandait le bruit de sa grosse canne frappant le pavé.

Ensemble, ils descendirent le Treurenberg et la rue de la Montagne.

Lorsque Monsieur Charliers de Longprez déboucha sur la Grand'Place, il ne put se défendre de l'émotion particulière qu'il ressentait toujours en contemplant ce prestigieux décor de la vie bruxelloise. Il s'arrêta un instant, et du pommeau de sa canne, il désigna à Thierry toutes ces façades corporatives, à la fois opulentes et gracieuses, fières de leurs torsades sculptées et dorées, de leurs pilastres et de leurs frontons, de leurs chronogrammes et de leurs vitres innombrables... Ne semblaient-elles pas rangées devant l'Hôtel de Ville pour lui faire honneur comme autant de nobles matrones devant leur Souveraine? Et l'Hôtel de Ville ne les dominait-il pas royalement de sa puissante masse ouvragée, qu'animait tout un peuple de statues? Ne les protégeait-il pas de sa flèche hardie, fusant droit dans la nue comme une aigrette et proclamant à la ville et aux campagnes l'indéfectible triomphe du Bien, figuré par l'archange Saint Michel, sur l'esprit du Mal, figuré par Satan?

Oui, c'était ici, dans cet antique forum, que le cœur tumultueux de la Cité avait toujours battu... Cette place gardait le souvenir des tournois et des foires, des cérémonies religieuses et civiles, des apothéoses et des supplices dont elle avait été le théâtre au cours des siècles. Que de fois, toute décorée de feuillages, elle s'était associée aux prières liturgiques qui s'élevaient de la procession du Saint Sacrement des Miracles, montant dans l'air estival avec le parfum de l'encens et le tintement des clochettes! Que de fois, toute rutilante de pavois et

de drapeaux, elle s'était enorgueillie au défilé des Serments qui serpentaient sur la place, précédés de leurs étendards et de leurs syndics, dans le fracas des chœurs et des fanfares!

Que de fois elle s'était complue aux moralités que représentaient, sur des tréteaux improvisés, les bons Confrères de Rhétorique, désireux d'instruire le petit peuple et de le récréer!

Que de fois, avec ce petit peuple, elle avait pris sa part des kermesses et des cavalcades, — riant de toutes ses fenêtres, de tous ses balcons, de toutes ses lucarnes aux lourdes facéties des géants de carton trimbalés tout autour de la place et exécutant leurs grotesques quadrilles!

Mais, auprès de ces jours d'orgueil ou de liesse, que de journées de deuil! N'avait-elle pas tressailli, envahie par une foule muette de terreur, à l'impitoyable décollation des comtes d'Egmont et de Hornes? Puis à celle du vieil Anneessens, le doyen des métiers?... Un jour, en 1695, jour d'épouvante, n'avait-elle pas été la cible sur laquelle, pendant trois heures, avait tiré, à boulets rouges, l'artillerie du maréchal de Villeroy? Puis, en moins de quatre ans, par un miracle de foi civique, elle avait resurgi des ruines du bombardement, plus belle, plus radieuse que jamais... Depuis elle avait vu renaître la vie publique en ses manifestations traditionnelles : ommegancks et cortèges, flambois de chasubles et de dalmatiques, d'ors, de velours et de soies, chars symboliques, sociétés marchandes ou militaires.

Deux fois par an, en avril et en novembre, elle saluait les Etats du Brabant : prélats, nobles et délégués des chefs-villes, qui se réunissaient au Palais communal. En 1787, les États du Hainaut y étaient venus en grande solennité marquer leur union avec les Brabançons.

Chaque fois que d'importants intérêts urbains devaient être débattus, elle admirait les neuf Nations précédées de leurs doyens et jurés qui se rendaient à l'Hôtel de ville pour délibérer avec le Magistrat de Bruxelles et le large conseil. Nulle troupe ne pouvait paraître en armes sur cette place sacrée, si ce n'étaient les cinq Serments à qui tour à tour incombait l'insigne honneur de la garder.

Mais aujourd'hui, quel changement! Au lieu des officiers bourgeois, tout empavonnés de leur dignité, c'étaient des

soudards à la cocarde noire qui y étaient établis comme en pays conquis. Aux entrées de la Place, vers les rues de la Colline, de l'Étoile et de la Tête-d'Or, des canons étaient braqués, prêts à toute surprise, et de lourdes chaînes scellées dans les murs pouvaient, à la moindre alerte, fermer tout accès. Un fanion avec l'aigle impérial à deux têtes flottait à la tour de l'Hôtel de Ville. Assis sous le porche ou sur les marches de l'escalier des Lions, des kaiserliks, capotes ajustées, brûle-gueule à la bouche, tuaient le temps en jouant à la pelote ou en se contant les souvenirs des vieilles guerres. D'autres battaient la semelle pour se réchauffer. Dans un coin de la place, deux d'entre eux montaient la garde auprès d'un pilori où un placard bilingue mettait à prix la tête de messire Henri vander Noot et de ses complices.

Face à l'Hôtel de Ville, le *Broodhuis* étalait son invocation fameuse, que les circonstances faisaient un peu ironique *A fame, peste et bello, libera nos, Maria Pacis!* Et M. Charliers de Longprez songeait que derrière cette façade, dans ce vieux bâtiment réservé naguères à la Chambre de Tonlieu, au Tribunal de la foresterie, au Consistoire de la Trompe et à la Cour Synodale, où sa profession l'avait si souvent conduit, de nombreux prisonniers, parmi lesquels plusieurs de ses amis, attendaient le bon plaisir de M. de Trauttmansdorff. Qui sait, dans quelques jours, le bourreau, dont la maisonnette se dissimulait dans une ruelle voisine, aurait sans doute le premier rôle...

Ainsi sur cette place, hier encore exubérante de vie populaire, planaient aujourd'hui les angoisses.

— Hâtons-nous, dit M. Charliers à son fils.

Au ras de la façade, ils longèrent la vieille église Saint-Nicolas. Rue au Beurre, la fontaine de la Laitière était gelée et aussi, au coin de la rue des Fripiers, la fontaine des Trois-Pucelles. Quant à la Senne, ses eaux très basses, d'autant plus putrides et noires, n'étaient congelées que sur les bords, aux endroits où, cessant de baigner les murailles lépreuses, elles rencontraient le sol en des fanges durcies, coagulées de déchets industriels et domestiques. Des plaques de glace — telles des vitres blanchies — y paraissaient soudées à la rive...

Cependant, le fil de la rivière entraînait parfois l'un ou l'autre de ces maigres glaçons qui festonnaient la berge. Char-

riés en débâcle, ils allaient se briser aux culées du pont prochain ou se fondre piteusement à la décharge de quelque teinturerie ou brasserie qui déversait en une cascade fumante de buée ses eaux résiduaires.

Suivant leur voie par des rues misérables, aux façades rostrales mal d'aplomb, le vieil avocat et son fils aboutirent bientôt au nouveau quartier du Béguinage, tout fier de son église rococo. Derrière l'église, s'étendait une cité recueillie, le Grand Béguinage, veuf maintenant des sept à huit cents saintes filles qui y avaient chacune leur modeste logis. Tout près de là, comme pour faire contraste, s'accusait l'activité mercantile du canal et du port La rigueur de la température, non plus que l'embarras des affaires, n'y avaient pas arrêté tout travail. Quelques lourdes péniches, accostées aux quais, se vidaient méthodiquement des ballots, des caisses et des barriques renfermés dans leurs flancs. Des capons du Rivage, aux trognes rougies par le froid, aux gestes lents, au parler rare et brutal, allaient et venaient, pliant sous leurs fardeaux. De temps en temps, ils s'arrêtaient pour agiter les bras et conjurer l'onglée.

Par leurs soins, les camions, attelés de forts chevaux bruns, se chargeaient de marchandises : bois du Nord ou vins du Midi, épices ou poissons fumés. Ils les emportaient au claquement des fouets vers les maisons de gros, qui alignaient le long des quais leurs façades plates percées de grandes portes charretières.

Près du Marché-aux-Porcs, M. Charliers de Longprez montra à son fils le *Veerhuis* où accostait deux fois par jour le coche d'eau qui conduisait à Anvers par Willebroeck. Ils contournèrent encore un petit bassin, où quelques barques de pêche, taillées en sabots, somnolaient, bloquées par la gelée. Flegmatiques parmi les agrès et les voiles scintillants de grésil, des Zélandais aux visages halés, aux cheveux coupés droits, fumaient leur pipe, — les mains enfoncées dans leurs larges braies. Il régnait là une âcre odeur de lichen, de mollusques et de goudron qui évoquait pour les rares passants de lointains voyages par les canaux et les mers.

Enfin, au tournant d'une ruelle, M. Charliers de Longprez, qui s'était plus d'une fois assuré prudemment qu'il n'était pas

suivi, s'engagea avec son fils sous la porte basse d'une maison d'angle.

*
* *

La salle où ils pénétrèrent n'avait rien qui la distinguât d'une salle banale d'estaminet. Et Dieu sait si le nombre de ces établissements était considérable à Bruxelles et dans les provinces! Ne prêtait-on pas à Joseph II cette saillie peu flatteuse : « Mes Pays-Bas sont le cabaret de l'Europe. » A vrai dire, le goût d'un confort paisible et la familiarité entre les diverses classes sociales multipliaient ces tabagies où, pour quelques liards, riches et pauvres, artisans et bourgeois s'achetaient une place chaude, un bien-être engourdissant, la liberté de se plaindre à l'aise du gouvernement, et, en plus de tout cela, un verre de cette bière âcre et douceâtre à la fois : le faro bruxellois.

Au milieu de la salle, dallée de briques vernissées, un grand poêle de Louvain ronflait paisiblement, et, tout à côté, une plantureuse commère, les manches relevées jusqu'au-dessus des coudes sur des bras ronds et rouges, était occupée à quelque ouvrage de couture. Derrière le grand comptoir de bois blanc où luisaient des brocs et des pots d'étain, trônait baes Dirks, un véritable colosse, auquel sa taille et sa sagesse assuraient une grande autorité sur les portefaix ou « capons du Rivage » dont il était un des syndics.

Baes Dirks salua gravement le vieil avocat, et celui-ci, répondant à une interrogation muette du cabaretier, lui présenta Thierry :

— Mon fils, lui dit-il...

— Compliments! monsieur l'Avocat. Vous pouvez monter, ces messieurs sont là.

M. Charliers et Thierry gravirent un petit escalier dissimulé derrière le comptoir et se trouvèrent bientôt dans une salle du premier étage, d'où un passage secret leur permettait de s'échapper par une maison voisine, à la moindre alerte.

Baes Dirks, patriote éprouvé et discret, consentait, au risque de sa fortune et de sa liberté, à recevoir ainsi les conspirateurs, qui se croyaient moins surveillés dans ce quartier ouvrier que dans d'autres.

Ces conspirateurs étaient en petit nombre : M. Edouard de Walckiers, le banquier de la Cour, dont la fortune s'était gros-

sie par le commerce des Indes; au demeurant, bel homme, bel esprit, orateur chaleureux; le baron vander Haegen, autre gentilhomme de belle venue, la figure mâle et pleine, la tournure dégagée, un peu hâbleur, un peu bretteur, tels les capitaines des Gildes peints par Frans Hals, le poing sur la hanche et le chapeau sur l'oreille; M. Van Parys, syndic des teinturiers; le poissonnier De Leeuw; M. Simon, le premier carrossier de Bruxelles, et, ajoutait-on, de l'Europe. Puis, deux autres personnages dont la rencontre causa à M. Charliers une double surprise. L'un était Dom Placide, au visage toujours fleuri et souriant, qui accueillit les nouveaux venus d'un bruyant : *Salve, Pater Anchises! Et pie Eneas!* L'autre était M. l'avocat Sandelin, homme d'initiative et de bon conseil. M. Charliers ne s'attendait pas à retrouver à cette réunion M. Sandelin, qui avait été emprisonné le 17 octobre et qu'il croyait encore aux Madelonettes. Mais le captif avait trouvé le moyen de séduire son geôlier, — beau triomphe d'avocat! Echappé depuis deux jours, il avait trouvé abri chez baes Dirks, et son concours venait singulièrement à point aux conspirateurs...

Les saluts échangés, le baron vander Haegen, qui détestait conspirer à sec, réclama un pot de bière et un pot de tabac, et chacun fut bientôt servi par l'excellent cabaretier, avec tous les rites professionnels dont celui-ci avait, au plus haut degré, le scrupule.

Puis, tandis que baes Dirks restait aux aguets, Walckiers prit la parole : « Je vous ai convoqués ici, mes amis, parce que l'aide de Dirks nous sera nécessaire pour ce que nous voulons entreprendre et qu'il n'aurait pu se rendre chez l'un de nous sans donner l'éveil. J'ai reçu des informations de l'armée. Vander Mersch est bien résolu à marcher sur Bruxelles aussitôt l'armistice expiré, c'est-à-dire dès samedi. Il s'agit pour nous de décider si nous attendrons qu'il paraisse aux portes pour tenter un mouvement dans la ville et ainsi seconder ses efforts, ou s'il ne vaut pas mieux, sans attendre la fin de cet armistice, engager nous-mêmes et de suite les hostilités... »

Il s'arrêta un instant et reprit :

— A mon avis, mieux vaut ne pas attendre. Si nous attendons, Vander Mersch peut être arrêté par les troupes de d'Alton. Il peut être vaincu. Et dans ce cas, la population, aujourd'hui avec nous, sera démoralisée. D'ailleurs, s'il arrive sous nos

remparts, ce ne sera qu'à la faveur d'une émeute qu'il aura chance d'entrer dans la place. Autant faire l'émeute de suite. Bruxelles délivrée, ce sera la victoire définitive...

Il y eut un moment de silence, chacun réfléchissant avant de prendre la responsabilité d'un avis. Puis M. Sandelin objecta :

— Ne craignez-vous pas, monsieur le Vicomte, qu'en soulevant les Bruxellois avant la fin de la suspension d'armes, d'Alton n'en sera que plus fort contre nous, puisqu'il disposera jusqu'à samedi de toutes ses forces? Ne craignez-vous pas aussi qu'il sera d'autant plus empressé et plus violent dans la répression et que, pour en finir de suite, il ne fasse bombarder la ville, ce que nous devons éviter à tout prix?

— Encore des ajournements! Pourquoi pas un nouvel armistice? grommela Dom Placide. Le bras nous démange à tous et cependant vous prétendez nous immobiliser davantage...

Walckiers, qui était un peu goguenard, fit compliment au jeune moine de ses dispositions, tout en s'étonnant qu'il usât d'autres armes que de la prière.

— *Distinguo,* messire, riposta Dom Placide. Certes, *Ecclesia abhorret a sanguine.* Bien que n'ayant pas encore reçu la tonsure, les canons me défendent comme à tous les clercs de me servir d'armes tranchantes et piquantes, sauf à table bien entendu. *Verum tamen,* tous les conciles reconnaissent le droit de défense à un homme injustement assailli. Comment! j'aurai vu les temples chrétiens convertis en magasins, en casernes ou en repaires d'histrions; j'aurai vu, dans ce saint prieuré de Groenendael, où j'étais disposé à vivre paisiblement jusqu'à mon dernier jour, des hommes consacrés au Seigneur indignement chassés de leurs cellules par les soldats et devenus vagabonds dans un monde qu'ils avaient abjuré! Et vous vous étonnez que dans Israël captive, les lévites se lèvent avec le peuple pour repousser les tyrans... *En ego civis romanus,* messire!

Il était beau de fougue juvénile et débordante, et Thierry eut quelque joie à retrouver en lui son vaillant compagnon de Louvain qui ne reculait jamais, ni devant un contradicteur, ni devant un pandour.

Walckiers se confondit gaiement en excuses et s'empressa de clore l'incident. Puis, la discussion ayant repris, M. Simon y apporta un argument qui fit une certaine impression. Il venait d'apprendre, par quelques officiers dont il était le fournisseur, que

le régiment allemand de Bender, fort de quatorze cents hommes, avait reçu des ordres de d'Alton et serait à Bruxelles le vendredi soir. Ne valait-il pas mieux attaquer la garnison avant qu'elle ne s'accrût d'un tel renfort. Si des défections apparaissaient comme probables, voire certaines, dans les régiments nationaux, même dans les dragons d'Arberg, il n'en serait pas ainsi avec les soldats étrangers commandés par le vieux Bender.

Le baron vander Haegen annonça que les Serments se réorganiseraient dès qu'il le voudrait et marcheraient comme un seul homme. Il se proposait de leur adjoindre des compagnies de volontaires et, fixant aussitôt son dévolu sur Thierry, il déclara que celui-ci ferait un excellent lieutenant dans l'une de ces compagnies. Thierry répondit évasivement qu'il ne convenait pas pour un tel honneur. M. Van Parys fit savoir que des uniformes aux couleurs tricolores étaient prêts en grande quantité dans ses magasins. Il certifia que les quartiers des rues d'Anderlecht et de Flandre n'attendaient qu'un signal pour se soulever. M. De Leeuw promit le concours tout particulier du quartier du Major. Baes Dirks, interpellé, se porta fort pour les capons du Rivage.

Tant de nouvelles favorables emportèrent la décision. Le soulèvement aurait lieu le surlendemain. Walckiers voulut que M. Charliers de Longprez, dont tous respectaient la volonté si droite mise au service d'une intelligence si claire, fut chargé d'assigner à chacun son rôle dans les derniers préparatifs. Mais M. Charliers, qui avait toujours marqué une répugnance sincère pour la vie publique et ne s'y mêlait aujourd'hui que par esprit de devoir, prétendit demeurer dans les rangs et fit admettre que MM. de Walckiers et vander Haegen prendraient la direction des hostilités. De cette réunion d'hommes, divers d'éducation et de fortune, mais dévoués à une même cause, se dégageait une ardente communion des moyens et du but. A voir se confondre leurs sentiments avec leurs regards et leurs paroles, Thierry, qui seul ne participait pas à cette communion, ne put se défendre de les admirer.

Il fut convenu que chacun se mettrait aussitôt à l'œuvre et que les dernières dispositions seraient arrêtées le lendemain soir chez le carrossier Simon. L'attaque des postes autrichiens commencerait le jeudi matin dans le quartier de Sainte-Gudule.

Puis ils sortirent, un à un, pour éviter d'éveiller l'attention.

Pour la première fois, M. Charliers s'était laissé surprendre par l'heure.

L'Angelus sonnait. Libérés de l'école, des gamins couraient, bonnet enfoncé aux oreilles, se lançant de-ci de-là sur une flaque gelée en de folles glissades. Quelques bonnes femmes à cabas se hâtaient, elles aussi, enfoncées comme sous des housses dans leurs grands manteaux flamands à capuchons.

Les charretiers impatients et transis allongeaient à leurs chevaux des coups de fouets plus bruyants qu'offensifs.

Pendant tout le trajet qui séparait le Rivage de la place des Wallons, le père et le fils échangèrent à peine quelques paroles. Ils méditaient tous deux sur la gravité des circonstances, sauf à en déduire des réflexions très différentes.

*
* *

Après le repas familial, Thierry prit sa sœur à part. Il lui confia la décision que les patriotes venaient d'arrêter : assaillir la garnison dès le surlendemain et ouvrir les hostilités dans le quartier de Sainte-Gudule. Puisqu'un fâcheux hasard voulait qu'Evrard fût précisément désigné pour commander ce jour-là le poste du Treurenberg, n'était-il pas de leur devoir, à eux, ses amis, à elle surtout, sa fiancée, de l'aviser discrètement, afin qu'il ne fût pas surpris par l'attaque des conjurés et, qu'en tout cas, il n'en fût pas la victime?...

Bien que cette nouvelle l'émût profondément et qu'elle se sentît tout d'un coup oppressée au point d'en perdre la parole, Hélène, après quelques instants de réflexion, répondit :

— Non, Thierry. Le prévenir serait une lâcheté. Car le secret que tu me livres n'est pas le tien, mais celui de ton père et des chefs des insurgés. Que dirait, que penserait notre père si nous devions ainsi trahir la confiance qu'il t'a marquée? Je ne veux pas que tu voies Evrard! Je ne veux pas qu'aucun de nous lui laisse soupçonner ce qui se prépare. A quoi bon, d'ailleurs? Evrard est trop attaché à son honneur de soldat pour déserter son poste quand même il aurait la certitude de devoir être écrasé. Et le seul résultat que nous aurions atteint serait de lui permettre d'avertir le gouvernement et de mieux préparer sa défense contre qui? Contre mon père, contre des hommes armés

pour la cause du pays, pour notre cause... Oh! que tout cela est affreux. Mon Dieu! mon Dieu! inspirez-nous! protégez-le!

Sa résolution fut bientôt prise. Puisque la piété filiale et le devoir civique lui interdisaient de prévenir son amant du danger auquel il était exposé, qui donc l'empêcherait d'être auprès de lui à l'heure de ce danger et d'essayer d'en conjurer les conséquences?...

Avec quelle curiosité anxieuse elle vécut la journée du mercredi, surprenant dans la conversation de son père et dans les messages qui lui parvenaient les informations révélatrices de l'orage qui devait éclater le lendemain à l'heure convenue. Des dispositions étaient prises dans tous les quartiers de la ville, où des comités se formaient à la hâte. Déjà l'impatience d'agir se manifestait de-ci de-là; des sentinelles autrichiennes étaient insultées. Des travaux de défense exécutés dans des rues écartées par les ordres du général d'Alton étaient détruits.

Le jeudi matin, quand M. Charliers de Longprez s'apprêta à sortir, annonçant qu'il se rendait à Sainte-Gudule pour y entendre la messe, Hélène déclara qu'elle l'accompagnerait... Et sans laisser à son père le temps de protester, elle voulut qu'il acceptât son bras et fissent ensemble la route de la place des Wallons jusqu'à la vieille collégiale...

Quand ils y arrivèrent, l'église avait sa physionomie des dimanches; les fidèles étaient disséminés dans la grande nef et le pourtour du chœur. Ils attendaient que l'office commençât et dès que le prêtre monta à l'autel, il sembla que tous les regards et toutes les pensées se confondissent avec ses prières. Toutefois peu à peu, et sans que les premiers arrivés, parmi lesquels M. Charliers et sa fille avaient pris place, parussent s'en apercevoir, l'église continuait à se remplir. Des groupes d'hommes pénétraient silencieusement... Puis d'autres. Puis d'autres, envahissant bientôt jusqu'aux nombreuses petites chapelles latérales où les gildes avaient leurs autels patronaux.

L'office terminé, le doyen entonna tout à coup le *Te Deum* et, du haut du jubé, les orgues lui répondirent. C'était le signal prévu et aussitôt l'église s'emplit d'une étrange agitation.

Le *Te Deum* disait la reconnaissance du peuple brabançon pour les succès de l'armée patriotique.

Édouard de Walckiers et d'autres conjurés, montant sur leurs chaises, firent pleuvoir sur l'assistance une nuée de cocardes tri-

colores. Le peuple s'en saisit. Les hommes en garnissent leurs chapeaux. Les femmes les arborent à leurs corsages. Des cris de « liberté ! liberté ! » éclatent. Ils se mêlent, sous les voûtes sonores, aux versets liturgiques qui s'échangent entre le jubé et l'autel. Un prédicateur apparaît dans la chaire... C'est un jeune moine qui brandit un crucifix. Dom Placide — c'est lui — exhorte les fidèles à combattre pour leur religion. Sa voix domine toute rumeur et son regard de feu exalte les âmes. Après quelques paroles ardentes, il commence à pleins poumons le psaume héroïque : *Deus refugium nostrum et virtus !* Les assistants le chantent avec lui et, du dehors, d'autres conjurés qui tentent de pénétrer dans le temple et déjà n'y trouvent plus d'accès répondent avec ferveur. La dernière strophe s'éteint, et voici que s'élèvent d'autres cris : « Aux armes ! aux armes ! » Toutes les dispositions ont été prises par Walckiers et les conjurés auxquels il a donné la veille au soir, chez Simon, et le matin même au parc Saint-Georges, les instructions les plus minutieuses.

Une grande masse d'épées, de piques, de fusils, de cartouches est toute prête à la sortie de l'église. En passant sous le portail, les hommes sont armés. Une décision belliqueuse brille dans tous les yeux. « Aux Dominicains ! » crient les uns. « A l'Hôtel de ville ! » crient les autres. Mais les cris s'apaisent un peu et les rangs de la foule s'entr'ouvrent respectueusement : C'est Walckiers qui survient. Il est accompagné de M. Charliers que sa fille n'a pas quitté. Dom Placide est aussi dans leur groupe, et déjà chacun les salue et les acclame. Mais Walckiers, d'un geste, impose le silence.

— Suivez-moi à la prison du Treurenberg, mes amis, s'écrie-t-il, nous commencerons par y délivrer les bons patriotes qui y sont arbitrairement enfermés. Et ce sera pour notre cause un bon renfort.

— Et ce sera aussi un bon début, affirme Dom Placide. Car n'est-ce pas une œuvre de miséricorde que de visiter les captifs...

On applaudit, on rit, on se presse. Et derrière Walckiers et son groupe, la foule s'organise et forme les rangs en ordre de marche. Le Treurenberg, qui sert habituellement de prison pour dettes, mais qui est actuellement tout empli de détenus politiques, n'est qu'à quelques minutes de distance.

*
*

Mais Hélène Charliers n'attend même pas le signal du départ. Prenant les devants, seule, d'un pas alerte, elle arrive la première au poste du Treurenberg.

Evrard est sur le seuil du corps de garde. Il a déjà perçu la rumeur qui monte jusqu'à lui, venant de l'église. Il aperçoit Hélène, et remarque aussitôt le regard fiévreux de sa fiancée.

— Evrard, lui dit-elle, voici les patriotes qui viennent réclamer leurs prisonniers. Mon père est parmi ceux qui les conduisent. Ils sont toute une foule contre laquelle vous ne pourrez tenir! Je viens vous en supplier au nom de notre amour : évitez une lutte fratricide et d'ailleurs inutile! Chacun reconnaîtra que vous aurez bien agi.

— Que voulez-vous dire, Hélène? Est-ce vous qui me conseillez de forfaire à mon devoir... Laissez-moi, je vous en prie à mon tour. Votre place n'est pas ici.

Et aussitôt, d'une voix vibrante, Evrard appelle à lui les soldats dont il a le commandement. Précipitamment, en se bousculant, vingt-cinq à trente hommes sortent du corps de garde, le fusil à la main.

— Rangez-vous! leur crie le jeune officier et si on attaque le poste, soyez attentifs à mes ordres.

Déjà la foule est proche. Elle gravit la rampe du Treurenberg. Voici qu'elle apparaît au détour de la rue.

Walckiers s'en détache et fait signe aux patriotes d'observer le calme et le silence. Il va droit au lieutenant.

— Monsieur, lui dit-il en le saluant courtoisement, je viens vous demander, au nom des habitants de Bruxelles, de nous rendre les prisonniers enfermés ici et de nous livrer ce poste pour le confier aux Serments. Nous serions au regret d'employer la violence, d'autant plus que la supériorité du nombre est telle de notre côté qu'elle nous vaudrait très peu d'honneur, s'il faillait en venir aux mains.

Ecoutant ce langage, Evrard de Peñalegas serre les lèvres. Ses yeux, où passe comme un reflet de l'Espagne chevaleresque, brillent plus noirs et plus vifs dans son teint basané.

— Monsieur, répond-il, je tiens ce poste au nom de l'Empereur mon maître, et je le défendrai contre les rebelles, quels qu'ils soient. Vous savez que mes ordres m'obligent de dissiper par la force des armes tout attroupement hostile. Ainsi, que

cette foule se disperse immédiatement, sinon, je donnerai l'ordre à mes soldats de faire feu sur elle !

Cependant les soldats, qui appartiennent au régiment de Ligne et sont de sang belge, n'ont pas dans leur attitude et leurs regards cette expression résolue qui anime leur chef. Dom Placide, qui s'en aperçoit, veut les haranguer :

— Mes bons amis, leur crie-t-il, n'êtes-vous pas des patriotes comme nous? N'êtes-vous pas chrétiens comme nous? Venez donc avec nous.

Et M. Charliers de Longprez s'écrie à son tour : « Des enfants du même pays vont-ils s'égorger au lieu de s'unir pour leurs droits violés? »

— Le sang retombera sur la tête des rebelles, interrompt Evrard. En joue! soldats.

A ce moment Hélène se précipite entre son père et Evrard :

— Non! non! C'est un mauvais rêve, n'est-ce pas? C'est une lutte impie et impossible... Mon père, éloignez-vous. Evrard, si vous voulez qu'il y ait du sang, eh bien! que ce soit le mien...

Dans la précipitation de son geste, sa chevelure blonde, mal retenue par un ruban, s'est brusquement dénouée. Ainsi exaltée et palpitante, elle semble une incarnation de la Patrie qui veut réconcilier ses enfants.

Pâle d'inquiétude et de rage, Evrard cherche à écarter sa fiancée. Elle insiste. Il la prend par le bras et la repousse avec une telle violence qu'elle tombe à la renverse, jetant un cri instinctif :

— Ah! vous me faites mal, Evrard...

Cet incident jette une sorte de désarroi parmi les hommes de garde. La masse des patriotes n'a cessé de grossir. A quelques pas de distance, elle entoure maintenant le corps de garde, et de cette foule partent des appels bruyants à l'adresse des soldats.

Walckiers, voyant Hélène renversée à terre, a dégainé. Devinant et prévenant son mouvement, Evrard se précipite sur lui, l'épée haute.

Mais à ce moment Dom Placide, qui tient à la main un simple bâton, — à la vérité de forte dimension — manœuvre cette arme vulgaire avec une telle promptitude et une telle sûreté qu'il fait sauter l'épée de la main du lieutenant, et du

même coup son chapeau, avant même qu'Evrard ait pu s'apercevoir de l'intervention de ce nouvel adversaire.

L'officier est désarmé. En vain il veut ramasser son épée. Déjà plusieurs patriotes se la disputent.

Atterré, honteux, Evrard se ressaisit pour commander à ses hommes : « Feu! tirez! tirez donc! je vous l'ordonne! »

Mais déjà ses cris sont étouffés par les acclamations de la foule, que le geste de Dom Placide a émerveillée. Les soldats sont distraits par les appels que leur adressent les patriotes, parmi lesquels ils reconnaissent des amis. Ils sont en quelque sorte mêlés à la foule et, voyant leur chef entouré et saisi par vingt hommes qui l'immobilisent malgré tous les efforts qu'il fait pour se dégager, ils n'offrent déjà plus qu'une faible résistance morale aux propositions dont on les harcèle.

Cependant Evrard refuse énergiquement de se rendre. L'insubordination de ses hommes le désespère. L'impossibilité où il est de faire un mouvement et même d'articuler un son, tant il est pressé et maintenu, l'exaspère.

Walckiers décide que les prisonniers seront délivrés. Evrard prendra jusqu'à nouvel ordre la place de celui d'entre eux qui était le mieux logé. Le corps de garde sera occupé par les Serments.

Cette décision provoque la bonne humeur de la foule :

— L'officier des kaiserliks continuera à garder la prison, dit un mauvais plaisant, mais à l'intérieur, cette fois.

— Bah! dit un autre, quand ce freluquet aura passé une nuit sur un matelas de sapin avec un traversin pareil, il comprendra que le bon droit est de notre côté.

Ainsi éclatent les joyeux propos. Ils redoublent sous forme de bienvenue, lorsque les prisonniers libérés apparaissent à la foule. Mêlés aux soldats, qui étaient tantôt leurs geôliers, on les entraine vers les cabarets voisins pour boire à la santé de van der Noot.

Mais déjà mieux avisés, Walckiers et les principaux conjurés rallient leur étrange armée.

— Aux Dominicains! aux Dominicains! crient-ils.

Obéissant à cet ordre, les patriotes descendent en cortège vers la ville basse.

Depuis qu'Hélène est rassurée à la fois sur le sort de son père et celui d'Evrard, tout courage et toute décision l'ont

abandonnée. Pâle, fléchissante, brisée, elle reste à l'écart et médite déjà sur les moyens de délivrer son fiancé, — devenu peut-être son irréductible ennemi !

Au moment même où M. Charliers de Longprez s'enquiert d'elle, il est enlevé de terre par des mains calleuses qui veulent le porter en triomphe. Les capons du Rivage, que Baes Dirks dirige avec autorité, prétendent décerner les mêmes honneurs à Dom Placide. Hissés tous deux sur des épaules inconnues, le vieil avocat et le jeune moine apparaissent au-dessus de la foule qui dévale par le parvis de Sainte-Gudule et la rue d'Assaut, dans le tumulte de mille cris et de mille acclamations que domine la voix grave des cloches de la collégiale. De leur poste, qu'ils voudraient en vain abandonner, ils aperçoivent une houle de têtes se balançant, bouches ouvertes, entraînées par un même élan et un même enthousiasme. M. Charliers de Longprez, d'abord un peu gêné de son personnage, enlève son tricorne et, l'agitant en l'air, crie d'une voix vibrante : « Vive le peuple brabançon ! » Des applaudissements crépitent. A quelque distance devant lui, il voit Dom Placide, beaucoup plus à l'aise, et qui semble comme un autre navire au-dessus des vagues. Tous deux ondulent au gré de leurs porteurs qui leur communiquent un continuel mouvement de tangage. Tour à tour, les bandes patriotiques attaquent les principaux postes de la ville basse, à l'exception de l'Hôtel de Ville. Quatre cents transfuges du régiment de Murray, logé aux Dominicains, se joignent aux bourgeois qui leur font fête. D'autres soldats, en grand nombre, désertent par la porte de Hal. Sur les guérites abandonnées, des farceurs écrivent à la craie : « Baraques à louer. » On enrôle publiquement des déserteurs dans le jardin de Saint-Georges et on les incorpore dans les bataillons de volontaires.

Mais la ville haute et l'Hôtel de Ville demeurent défendus par des forces importantes. La journée du vendredi se passe tout entière en combats de rues. Sous la conduite du baron van der Haegen, qui commande les Serments, la population achève de s'armer et de s'organiser. On barricade les portes, on dépave les rues, on amasse les pavés dans les maisons. Les patriotes s'emparent du couvent de Jéricho, qui sert de caserne ; ils y trouvent une quantité de fusils et de cartouches qui leur permet d'armer huit cents nouveaux combattants. Ainsi renforcés, ils attaquent la Grand'Place à la nuit tombante.

Pendant plus de trois heures, les Autrichiens s'y défendent, en tirant à mitraille, et presque sans discontinuer, par les quatre canons pointés aux principaux accès. Les patriotes qui se garent lorsqu'on allume les pièces d'artillerie, ripostent par des décharges de fusillade. Le tocsin aidant, le tumulte est effroyable et répand au loin la terreur. Le général d'Alton cède enfin. A 11 heures du soir, il abandonne la Grand'Place à van der Haegen sous la condition que ses troupes puissent se retirer avec leurs morts et leurs blessés.

Avec un enthousiasme délirant, les Bruxellois reprennent possession de leur forum, et aussitôt, en signe de triomphe, ils habillent Manneken-Pis aux couleurs du Grand-Serment.

Il ne reste plus qu'à déloger les Autrichiens de la ville haute. Mais ceux-ci l'occupent comme une véritable citadelle avec une artillerie suffisante pour foudroyer la cité. Le samedi, dès la première heure, les patriotes tentent l'assaut. Ils attaquent avec fureur les dragons d'Arberg, massés au Cantersteen. La Porte de Hal est dégagée. Les grenadiers sont délogés du Sablon et se replient en désordre sur le Parc où, au milieu des troupes, siègent en permanence les membres du gouvernement. Le baron van der Haegen informe d'Alton de la prochaine arrivée des Gantois qui vont venir aider les Brabançons dans leur œuvre de délivrance. Cet avis et la fausse nouvelle de l'approche de Van der Mersch achèvent d'alarmer le généralissime qui attend en vain le secours du régiment allemand de Bender.

La Place Royale et les alentours du Parc sont encombrés de chariots, de canons, de tout l'attirail d'une armée en campagne. Les Patriotes, enhardis par la démoralisation des kaiserliks, les harcèlent de toutes parts. C'est la fin. C'est presque la victoire. La garde abandonne la Place Royale. Alors, d'Alton qui est demeuré maître des portes de Namur, de Louvain et de Schaerbeek, voulant sauver le trésor et les archives, ordonne qu'on les emmène aussitôt sous bonne escorte vers le Luxembourg. Un convoi se met en marche. Arrivé dans les bas-fonds d'Ixelles, il y trouve la route interceptée par une poignée de paysans qui abattent des arbres et tirent des coups de fusil. Il s'arrête tout court. Apprenant ce contre-temps, d'Alton, suivi de quelques officiers, court examiner les lieux. Mais à peine a-t-il franchi la porte de Namur que toute la garnison prend le même chemin. Ce n'est pas la retraite. C'est la débandade.

Les Patriotes se précipitent derrière les fuyards. Ils ont la joie de s'emparer des archives et d'une quantité de munitions. Ils mettent aussi la main sur le trésor contenant trois millions de florins.

Dom Placide, son bâton à la main, n'avait cessé de suivre, aux premiers rangs, les opérations de ces trois jours. Il se rendait utile par son inaltérable bonne humeur, et aussi parce que, étant toujours muni d'eau d'arquebusade et de baume du Samaritain, il s'entendait parfaitement à soigner les plaies et les bosses, même celles que son bâton avait pu faire. Lorsque, arrivé dans les bas-fonds marécageux d'Ixelles, il aperçut l'arrière-garde des Autrichiens disparaissant vers l'horizon, ses souvenirs littéraires lui montèrent naturellement à l'esprit :

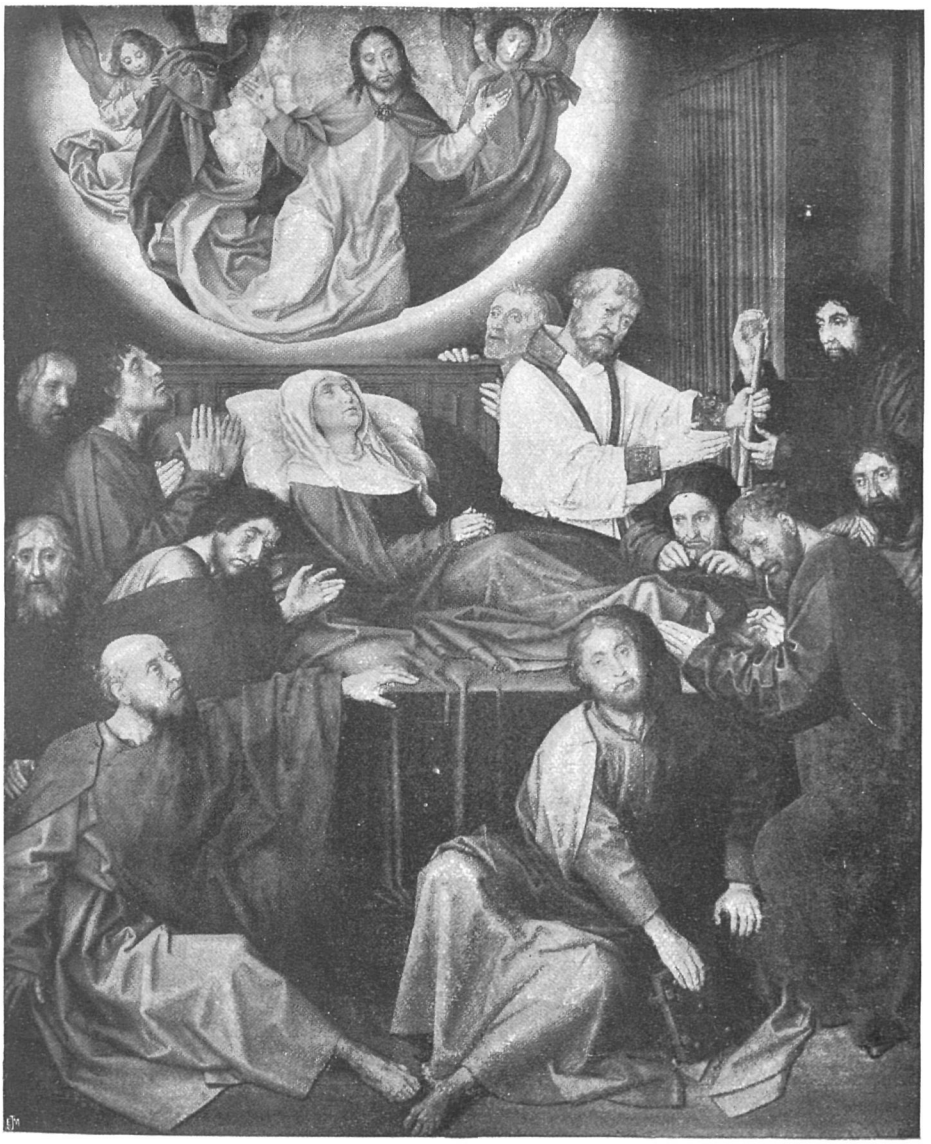
— *Et nunc fugiunt Danai !* Les kaiserliks décampent, mes amis !

Et les citations sacrées se mêlant aux profanes dans sa mémoire un peu surchauffée par tant d'événements extraordinaires, il cria aux fuyards :

— Bon voyage, Meine Herren. *Usque ad vitam aeternam !*

H. Carton de Wiart.

(A suivre.)



LA MORT DE LA VIERGE

(HUGO VAN DER GOES)

Souvenirs

En ce jour pluvieux de décembre, m'arrive de Bruxelles la nouvelle que vous remportez le prix Picard, mon cher Edmond de Bruyn... Et je songe — le temps est mélancolique, il va faire nuit — aux belles semaines que nous passâmes ensemble, voilà bientôt cinq ans, sur les bords de la Méditerranée, le long de la côte d'azur française...

J'avais visité Avignon avec Charles Van der Stappen. Le Château des Papes, la Vierge d'or au sommet de la cathédrale des Doms, le pont croulant de Saint-Bénézet, le mont Ventoux à l'horizon et les murailles fortifiées de la ville, tout cela en traits si nets devant nos yeux, en lignes sèches, alors que la couleur est moite et fondue sous le ciel flamand, nous retenait longtemps. Je vis, pour la première fois, *La Pieta d'Avignon,* à l'hôpital de Villeneuve. (Ai-je pèleriné vers elle, depuis que les Amis du Louvre la transportèrent à Paris!) Et je garde enfin souvenance d'un roquefort incomparable : Stappen me le fit apprécier dans un vieil hôtel, avec le concours d'une bouteille de « Château des Papes », le vin ayant pour but de faire valoir le fromage aveyronnais. Il y avait là un garçon qui se disait modestement l'ami de Mistral : « Ce Mistral, un grand homme, monsieur, et pas fier! Tenez, chaque fois qu'il vient ici, il cause des heures entières avec moi! » Stappen se rappellera qui fit taire le bavard... Le lendemain soir nous étions à Marseille, où une tempête emportait les étalages en plein air de la Cannebière et les baraques de Noël aux allées de Meilhan. Le froid devenait intense; un journal, *Le Soleil du Midi*, annonçait la mort d'un homme frappé de congestion près de l'anse des Catalans; dix ou douze degrés sous zéro, dans ce Midi bleu, confondaient nos prévisions. En arrivant à Nice, la cuvette du lavabo, dans notre voiture de chemin de fer, formait un bloc de glace.

Et pourtant, le terrible vent du nord-ouest ne soufflait pas ici; nous jouissions de la chaleur du ciel, aux heures méridiennes. Stappen partit pour l'Italie, je vous retrouvais, Edmond de Bruyn, calme, réfléchi, devant les splendeurs de cette terre et de cette mer. J'avouais mon abandon à l'étreinte du paysage et que ce n'était plus moi, mais la nature entière qui chantait dans ma poitrine. Vous me repreniez, j'entends encore l'amical reproche : on doit toujours rechercher les causes de son émotion, les motifs de ses admirations, il faut que l'esprit domine la sensation. Quelle voix sage! Et les vagues d'or de l'espace, le firmament illimité, éblouissaient et exaltaient; sans doute, nos cœurs battaient à l'unisson. Votre raison, je le crois aujourd'hui, amassait plus de félicités intérieures que l'instinct qui trouvait à se rassasier. La Méditerranée renvoyait au ciel l'éclat intensifié de la nue, un liseré vert ourlait le rivage et le flot chuchotait à peine.

Nous abandonnions la plaine azurée pour les vallonnements de Villeneuve-Loubet, de la Colle, et un hasard nous fit découvrir Saint-Paul, petite ville fortifiée qu'aucun guide ne signale. Elle était d'un abord incommode, juchée sur une hauteur à laquelle ne menaient que des sentiers fort raides. Les remparts avaient un chemin de ronde; le pays qui, à l'ouest de Nice, présente des ondulations vertes et n'accroche pas le soleil à de coruscants rochers, le pays reposait délicieusement les regards et l'esprit. Dans une église, pauvre et laide, vous éprouviez un plaisir extrême à contempler la crèche de Noël, près de laquelle *le Tambourinaire*, *l'Aveugle* mené par son petit-fils, *les Saintes-Maries*, tous personnages du folklore provençal allaient s'agenouiller. La joie la plus vive provenait de vous savoir dans un endroit relégué, devant des images peu connues, car votre goût très rare se complaît mieux qu'ailleurs chez les artistes et les choses ignorés du monde...

Puis, d'autres jours, la mer nous rappelait, elle ne nous accaparait pas tout entière cependant, comme aux côtes de Flandre, où dès le réveil matinal sa grosse voix mugit à nos oreilles et où elle est seule le spectacle véhément et tendre quotidiennement offert. Sur la Riviera, cet incomparable miroir des ondes qui défie la réalité, cette nappe plus bleue que la couleur rêvée, n'était qu'une note dans l'harmonie des sites. Nous nous retournions : un rocher, égratigné par ses chemins en lacets, flambait

dans la lumière, des pierres devenaient roses sous le soleil, un cap avançait dans la mer tout couvert de verdures.

Une fois, nous montions la route de la Grande-Corniche, des cimes neigeuses se découvraient dans le lointain, nous dominions les orangers et les mandariniers chargés de fruits dans les jardins de Nice. Derrière le Mont-Gros, la vallée du Paillon s'enfonçait entre les montagnes grandissantes. Quelqu'un a écrit de vous, mon cher ami : « Il est aussi difficile à « retenir à terre » que ces vessies de couleur, affamées d'azur, dont la passion aérienne amuse les enfants (1). » C'est donc pour cela que vos compagnons de voyage reprennent seulement haleine à la descente. Moi, j'étais heureux de goûter le réconfort terrestre de l'auberge des Quatre-Chemins. C'est alors qu'entrèrent des chasseurs alpins, — joues colorées, légers devis, — ils s'attablèrent et chacun demanda une limonade gazeuse. Non, voyez-vous des gens de Belgique, qui répareraient leurs fatigues en lampant de l'eau sucrée? Les oliviers, serrés, magnifiques, bordaient le chemin du retour, une pente qui menait jusqu'à Villefranche. Je sais bien que maintenant votre allure m'importait peu, et que je sifflais, et que je chantais même : *Tout ça n'vaut pas l'amour!* à la barbe de votre masque aquilin. La rade de Villefranche miroitait entre les arbres, la presqu'île de Saint-Jean festonnait d'anses minuscules la baie ensoleillée.

Nous nous sommes brusquement arrêtés. J'avais honte de mon refrain. Une voix de femme nous arrivait, bercée dans l'air pur par des mains de séraphins sans doute.. C'était si caressant que nous nous prenions à sourire, d'un sourire sur lequel coulerait une larme de chère émotion. Et nous continuâmes notre marche lentement jusqu'au prochain détour du chemin : une jeune fille s'appuyait contre le parapet d'un pont. Mon Dieu, ce que son âme devait posséder de motifs à vous louanger! Elle offrait ses paroles ailées comme un hommage reconnaissant à l'infini du ciel d'où lui venait le rayonnement de cette journée. Elle chantait, chantait toujours. Etait-elle belle? Nous la voyions de profil, une écharpe glissait derrière son col et sa poitrine se gonflait d'enthousiasme, oui, elle devait être belle. Notre présence lui fut tout à coup révélée, je crois bien que son visage se remplit de confusion, et je vivrais mille

(1) Victor Kinon.

ans sans oublier sa fuite, sa fuite honteuse. L'admirable chanteuse de Villefranche, parmi les oliviers et les turquoises du golfe qui brillait derrière les branches, traînait misérablement une jambe infirme. Elle disparut et avec elle la beauté de l'univers s'était évanouie.

L'année dernière, dans un humble village campinois, à l'époque de la floraison des genêts, pareils à des buissons ardents, la fête de la Première Communion réunissait les enfants dans l'église. Après la cérémonie religieuse, les trois ou quatre fillettes, dont les parents sont de solides fermiers, montrèrent à la foule des blouses et des mantes, leurs robes blanches et le voile blanc de leur front. Je préférais les petites pauvres qui sont de noir vêtues, avec seulement un clair bonnet fleuri sur leurs chevelures raides. Le bonheur de celles-là est infiniment touchant! L'une d'elles béquillait, sautillait, semblable à un oiseau blessé, et elle avait le regard le plus radieux. Ah! comme la cause de sa joie remplissait tous nos cœurs d'allégresse, et comme les genêts flambants le long de la route, et la route elle-même, et tous les sapins du pays s'embellissaient à son souvenir!

Edmond de Bruyn, vous nous auriez aimés doublement ce jour-là.

GEORGES VIRRÈS.

MÉDAILLE DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE BRUXELLES 1910

(GODEFROID DEVREESE)

Clichés de la revue : **La Vie Intellectuelle**.

Chronique d'Art

Le IIIe Salon de l'Estampe

L'intérêt du IIIe Salon annuel de l'Estampe se concentre dans les œuvres de Raffaëlli, d'Edgar Chahine et de Félicien Rops, illustrant tous trois des aspects divers de Paris et de la banlieue parisienne.

Raffaëlli a des notations charmantes, tels les *Petits ânes*, le *Bonhomme venant de peindre sa barrière* et *The old Lady's garden*; d'autres d'une vie intense, comme le *Boulevard des Italiens*, et surtout le *Grand Prix de Paris*, qui atteint à la hauteur d'un document pour l'histoire de nos Jeux Olympiques.

Edgar Chahine détaille avec une virtuosité de grand artiste les types du bas peuple parisien, marchandes des quatre saisons, chiffonniers, vendeuses de pommes frites, gueux et gueuses de tout acabit. Le lot le plus copieux de son envoi est la série de portraits des Lily, Suzette, Arlette, Maggy, Maryse, Lara, Giorgina, May, Elvira, etc., etc., la fleur de la pornocratie des boulevards et des bouis-bouis, avec leurs masques variés, les uns ingénûment pervers, les autres marqués du sceau de la Bête. Et toute cette haulte galanterie encadre à merveille le portrait bien connu d'Anatole France, le roi des Pingouins, et trois autres d'une certaine Louise France, laide comme la femme de Socrate, affublée, dans l'une de ses effigies, comme une pagode hindoue. Quel monde et quelle mentalité !

L'ironie macabre et lubrique de F. Rops met à nu la pourriture de ce monde, et s'y vautre avec une délectation triste. Chahine montre le dehors, Rops le dedans des Fleurs du Mal. Je déplore le talent qu'ils consacrent à leur basse besogne.

La bonne tenue du reste des œuvres exposées au Salon de l'Estampe prouve en faveur de nos artistes. La plupart se contentent de l'effet pittoresque et de l'exécution savoureuse. Paul Artot est un des rares qui dessine la figure humaine un peu dans la manière académique, avec une grande noblesse, simple et sincère. Gisbert Combaz expose deux jolis dessins, non renseignés au catalogue, parmi lesquels j'admire surtout les embarcations au clair de lune. Omer Coppens montre des eaux-fortes en couleur qui ont la valeur de tableaux complets.

Mme Marie Destrée-Danse a de piquantes reproductions de primitifs italiens.

Un mauvais point pour Jean Droit, qui parodie ce que tout le monde respecte.

Louis Peeters est excellent dans ses reproductions de portraits par Fr. Hals et Jordaens, mais bien faible dans ses œuvres personnelles.

Très amusants les masques de G.-M. STEVENS, présentant sous un aspect de caricature quelques-uns de nos gens de lettres.

Enfin, Jos. RENIS a toutes les qualités du peintre dans son eau-forte qui s'intitule *Ave*. F. VERHELST.

Le deuxième Concert Durant

Consacré à Mozart, il a offert le plus vif intérêt. On y entendit notamment ce *Requiem* célèbre qui n'avait plus été exécuté à Bruxelles depuis de nombreuses années et que la génération actuelle ignorait totalement. Le *Requiem* est le chant suprême du maître de Salzbourg. Ecrit aux portes du tombeau, aux heures amères de la maladie et des cruelles souffrances, il ne respire que paix et sérénité, renouvelant ainsi comme en un témoignage ultime l'impression qui se dégage de l'œuvre entière de Mozart et que Camille Bellaigue définit si excellemment en sa belle etude sur l'auteur de la *Flûte enchantée* : « Il n'a jamais fait de son art le confident pour lui-même et, pour nous, le témoin de sa misère, mais seulement de sa longue patience et de son angélique douceur. Il l'a garde souriant et serein, plus haut que l'epreuve, à l'abri des larmes. Il semble que le génie de Mozart ait ignoré la douleur de Mozart, et qu'au-dessus d'elle, les sommets de l'âme, éternellement purs, éternellement calmes, aient rayonné. »

Le *Requiem* a été accueilli assez froidement par le public des concerts Durant, mais il ne faut assurément pas voir les causes de cette réserve dans les desiderata de l'interpretation qui, au contraire, fut très soignée. Les raisons doivent en être cherchées dans l'œuvre même. Le *Requiem* de Mozart, où la pureté racinienne de la forme, le charme intrinsèque et la noblesse authentique de la matière musicale sont d'ailleurs incontestables, ne réalise aucunement l expression juste et adéquate du fulgurant texte liturgique. Dans son inspiration générale, il manque de profondeur et n'atteint pas aux hautes significations. A cette eurythmie inaltérable et si constamment harmonieuse, on ne peut s'empêcher de comparer l'émotion sublime de Bach en ses cantates, la gravité tantôt sombre, tantôt pathétique de Brahms en son *Deutsches Requiem*, et même les grands effets dramatiques et picturaux de Berlioz, bien autrement aptes à traduire l'émoi sacré de l'âme devant le mystère redoutable de la mort. Il est pourtant dans le *Requiem* des parties absolument belles et expressives : l'*Introït* et le *Kyrie* (les seules qui aient été orchestrées de la main de Mozart), le *Recordare* où le quatuor vocal (M^mes^ Flament, Ceuppens-Houzé, MM. Lheureux et Brétiny), tout à fait excellent, a été chaleureusement applaudi.

Mais le succès de la séance est allé principalement à une symphonie concertante (violon et alto solo), composée en 1780, où la poésie enchanteresse et la verve intarissable du génie de Mozart se donnent pleine carrière et qui fut d'ailleurs rendue par MM. Capet et Van Hout avec un art supérieur.

Le programme portait encore l'air initial d'*Idoménée*, chanté agréablement par M^lle^ Delhaye, et la symphonie composée par le maître à l'âge de 8 ans (en 1764), mais déjà toute parée de grâce et de tendresse, et où la Muse souriante de Mozart fait entendre ses premiers balbutiements. G. DE G.

Durendal [1]

Le titre est combatif et magnifique comme la chose. Comme dans la légende, il évoque l'épée brandie par des mains chrétiennes contre les ennemis de la Beauté.

Je l'ai dit souvent et je suis heureux de pouvoir l'écrire : il est déplorable de voir parmi les nôtres le petit nombre de ceux qui connaissent les écrivains catholiques. Tandis que les étudiants libéraux, qui ont une mentalité inférieure à la nôtre, ne laissent pas passer une occasion d'exalter les écrivains de leur bord, alors qu'ils n'ont peut-être jamais lu une ligne de leurs œuvres, combien de fois n'ai-je pas dû rire de jeunes catholiques lettrés qui feignaient d'ignorer jusqu'au nom de nos écrivains. Il y a là une lâcheté doublée d'un manque de fierté. Qu'on n'aille pas croire surtout que je fasse de l'admiration une affaire de parti. La Beauté, pour être plus parfaite lorsqu'elle est chrétiennement exprimée, n'en existe pas moins dans de nombreux livres d'écrivains athées et nous serions ridicules de refuser notre enthousiaste admiration à de merveilleux prosateurs comme Lemonnier, à de géniaux poètes comme Verhaeren parce qu'ils ne sont pas catholiques. Cela nous rapprocherait des théories étroites de certain père jésuite que son zèle généreux mais intempestif poussait à dire *qu'il ne faut pas louer le mérite littéraire des écrivains mauvais!* Mais il reste vrai qu'à côté

(1) Cet article a paru dans l'*Universitaire Catholique*, l'organe si vivant et si vibrant de noble et bel enthousiasme d'art et de foi des étudiants catholiques de nos diverses universités belges. Nous le reproduisons parce qu'il rend bien nos idées et notre programme et affirme d'une façon si éloquente l'idéal que nous poursuivons avec ferveur depuis quinze ans et que nous espérons réaliser pendant de nombreuses années encore. Nous remercions vivement la chère et vaillante jeunesse estudiantine — que nous aimons et que nous admirons de toute notre âme — pour les éloges qu'elle veut bien nous décerner. C'est la meilleure et la plus douce récompense de nos efforts.

HENRY MŒLLER.

de ceux-là qui ont oublié qu'ils sont nés chrétiens, il y a un groupe, jeune, vivant et fier de littérateurs catholiques, et que c'est à peine si nous le connaissons.

Parmi les nombreux étudiants qui écrivent, je remarque une grande désorientation. Beaucoup parmi eux sont à la recherche de la forme jeune et ne la trouvent pas. Beaucoup s'enlisent dans un déplorable et routinier classicisme qui sent à plein nez la classe de rhétorique. Beaucoup enfin se montrent curieux de trouver pour leur vie littéraire un centre, pour leur amour de la Beauté un aliment. Ils ne savent pas qu'un mouvement littéraire moderne et catholique est né il y a vingt ans en Belgique. Il y avait alors la *Jeune Belgique* dont la formule était l'art pour l'art, ils voulurent célébrer l'art pour Dieu. *Le Drapeau*, ou Firmin Vanden Bosch donnait ses coups de plume, la *Lutte*, le *Magasin littéraire*, le *Spectateur catholique* les accueillirent tour à tour, puis tout le mouvement se résuma dans *Durendal* qui existe à Bruxelles depuis quinze ans, et qui, à l'heure où disparut la *Jeune Belgique*, resta la meilleure de nos revues littéraires parce qu'à la différence de toutes les autres elle avait son but, une âme et une idée.

On ne le niera pas, tout un courant du mouvement littéraire moderne — et à coup sûr le plus profond, fut catholique. Barbey d'Aurevilly, Ernest Hello, Verlaine, Villiers-de-l'Ile-Adam, avant eux Baudelaire, après eux Huysmans et même Léon Bloy furent ou restent de magnifiques génies chrétiens. Chose étrange, c'est en Belgique que la plupart d'entre eux, les méconnus surtout, trouvèrent la somme d'admiration la plus grande. C'est que chez nous un groupe parallèle existait. Pol Demade, Firmin Van den Bosch, Georges Virrès, l'abbé Mœller, Eugène Gibert, Henry Carton de Wiart, Max Elskamp pour ne citer que les noms d'une génération qui nous précède, exprimaient — avec quelle originalité et quel talent — des idées analogues. Aujourd'hui un grand nombre de jeunes sont venus se joindre à ces catholiques artistes, et la liste des collaborateurs de *Durendal* qui contient presque tous leurs noms à côté de ceux de tous nos grands littérateurs belges est vraiment la plus belle de celles qu'une revue d'art put oncques inscrire sur sa première page.

Citons au hasard, outre MM. Van den Bosch, Carton de Wiart, Mœller, Virrès, qui forment son comité de rédaction,

les noms de MM. Franz Ansel, Thomas Braun, Jean Dominique, Courouble, d'Arschot, Henry Davignon, Georges de Golesco, Ernest de Laminne, Louis Delattre, Eugène Demolder, Dom Bruno Destrée, Jules Destrée, Maurice Dullaert, J. Esquirol, Fierens-Gevaert, Arnold Goffin, Victor Kinon, Hubert Krains, Godefroid Kurth, P. Lambotte, Ch. Martens, Paul Mussche, Pierre Nothomb, Georges Ramaekers, Georges Rency, Adolphe Retté, Blanche Rousseau, Fernand Séverin, Emile Verhaeren... Et j'en passe !

Comment se fait-il, alors que tant d'étudiants s'occupent de littérature, que si peu lisent *Durendal;* j'en connais trop, je le répète, qui en sont encore à leur manuel de littérature, j'en connais trop qui se gâtent à la rédaction ou à la lecture de petites revues bleues, vertes ou jaunes, réceptacles trop souvent de choses nulles et sottes, pourquoi ne vont-ils pas chercher leur vie intellectuelle en des pages où leur idéal est exprimé de façon vivante, moderne et catholique, où la beauté sous toutes ses formes est défendue et célébrée.

Ils y trouveront des études, des poésies, des romans (*Durendal* vient de commencer la publication du *Vieux Bruxelles*, un roman historique de M. Carton de Wiart), des contes, des documents littéraires (en ce moment elle met au jour des lettres inédites de J.-K. Huysmans à l'abbé Mœller), des critiques, des chroniques musicales, des comptes rendus d'exposition, des notes sur le mouvement artistique. De splendides reproductions de tableaux font de chaque fascicule une véritable merveille.

HUBERT GÉRARD.

Correspondance

Nous recevons la lettre suivante et nous l'insérons, quoique nous n'y soyons pas obligé, uniquement pour satisfaire au désir exprimé par M. Arnold Goffin. (N. D. L. R.)

« Monsieur le Rédacteur en chef,

» Veuillez, je vous prie, donner à la présente lettre la place qui lui est due dans votre prochain numéro.

» En effet, dans votre livraison de janvier, M. A. Goffin condamne la forme rocailleuse qui m'est habituelle.

» Je dis, d'abord, que nulle recherche, ni aucun labeur n'a été consacré à la *manière* d'énoncer mes petites solutions, parfois sèches, évidemment. Quant à l'obscurité, je sais comment il me faut entendre ce reproche. Que je dise, pour finir, aimer la clarté autant que l'auteur de *Th. Bouts*. D'ailleurs, M. G... s'est basé sur une donnée à peu près semblable à celle-ci : Xavier de Maistre pensa toujours « en Russe », et ne put donc écrire correctement le français ! (1)

» Maintenant, voici M. Goffin qui nous propose comme semblable, ou à peu près, sans doute, le style de ceci :

« 1° La structure des phrases musicales, dans leurs rapports avec l'émotion » qu'elles traduisent, semble une étude incomparablement complexe, et » jamais entreprise. Analogiquement, l'opération ne fut analysée, qui établit » passionnément un graphisme d'après des volumes, et en circonscrit l'es- » prit tangible. » (Jean de Bosschère.)

« 2° La peinture a fait un compact avec la Fame pour promulguer les » louanges de Rubens par tout l'univers. » (Corneille de Bie.)

» J'ajoute :

« 3° Raisons qui perdurent : énergie *civile*, objections dénuées de perti- » nence, cadavre supplicié, collines verdoyantes et arborées, art *décis*, ville » fortifiée qui *arbore* ses tours *pavoisées* d'oriflammes (malheureux groupe de » mots, ce dernier !). Le 3° est extrait d'une étude (2) que la *Revue de synthèse* » *historique* (Paris) traite de galimatias. *Intelligenti pauca.*

---

(1) L'esprit tangible de cette « donnée » nous échappe : M. De B... veut-il faire entendre qu'il n'est pas plus Flamand que Xavier de Maistre n'était Russe? Ou bien faut-il comprendre que ce dernier, bien que Savoyard, pensait en langue russe et traduisait sa pensée en français ? .. Les voies de la pensés sont, parfois, bien extraordinaires !...

(2) Thierry Bouts : M. De B... a emprunté de confiance à la *Revue synthétique* les *raisons qui perdurent*, mais la citation est inexacte : c'est *discussions qui perdurent* que nous avons écrit (p. 31). Il a puisé à la même source les « objections dénuées de pertinence », expression pour laquelle nous le renvoyons, en même temps que M. Louis Réau, qui la considère comme appartenant au style décadent, à Littré : « *Pertinent*, dans le langage général, raisons pertinentes, raisons convenables à ce qu'on veut prouver. » *Energie civile* et *cadavre supplicié* sont des découvertes personnelles à M. De B...; *civile* pour *civique*; *cadavre* pour *corps* — simples coquilles que tous les lecteurs intelligents de notre livre auront rectifiées d'eux-mêmes.

» Avouons que ce sont trois choses très différentes. Je discuterais bien volontiers de leur qualité si l'une d'elles concernait la littérature et si quelque critique estimable m'attaquait sur un autre domaine que celui « de la littéra- » ture scientifique et de l'histoire de l'art ».

» Aujourd'hui, j'ai voulu déroger à ma chère devise, pour offrir aux lecteurs ces trois petits bouts de *styles* de qualités différentes! Trois échantillons de la prose que tisse la nuée d'historiens d'art descendue personne ne sait de quel malencontreux ciel.

» Agréez, je vous prie, Monsieur le Rédacteur en chef, l'expression de mes sentiments distingués.

» JEAN DE BOSSCHÈRE.

» 18 janvier 1909. »

M. De B... est l'auteur d'un ouvrage qu'il a intitulé : *Essai sur la dialectique du dessin* et dont nous avons écrit qu'il est à la fois intéressant et obscur. M. De B... accepte que son livre soit intéressant, mais il ne consent point qu'il soit obscur. Il ne remercie pas de l'éloge, mais s'élève avec colère contre la critique : le premier lui paraît insuffisant; la seconde, injustifiée. C'est son droit. Notre droit, à nous, ou, pour mieux dire, notre devoir, est de dire sincèrement notre pensée sur les publications qui nous sont envoyées pour en rendre compte; c'est ce que nous tâchons de faire, bien qu'il y ait quelquefois péril à ne pas partager l'excellente opinion que certains écrivains farouches ont de leurs propres mérites!

M. De B... ne va pas, comme tel auteur français plein de courroux, jusqu'à nous proposer de nous couper la gorge! Et nous lui sommes bien reconnaissant de sa modération! Nous avions dit que son style n'est pas clair; il nous envoie une épître qui est de nature à faire croire à nos lecteurs que ses idées ne le sont pas davantage. Il croit réfuter nos remarques en citant — avec une inexactitude que nous voulons croire involontaire — certaines critiques dont nous avons été nous-même l'objet. Son intention est, sans doute, en même temps, de nous embarrasser, mais il s'est trompé, à cet égard, et rien ne saurait nous gêner moins. Nous n'attendons point des écrivains qui parlent de nos ouvrages qu'ils expriment notre opinion sur ceux-ci, mais la leur. Et, si leur sentiment est susceptible de nous déplaire, nous ne nous croyons pas en droit de leur faire la leçon, nous efforçant, au contraire, de tirer profit de ce que des observations — fussent-elles malveillantes — peuvent contenir de fondé.

M. De B... ne semble pas d'humeur à agir de la sorte, attendu qu'il continue à écrire dans le langage que le même collaborateur de la *Revue de synthèse historique* qualifiait d' « amphigourique et de prétentieux ». Il est vrai que si notre correspondant invoque l'autorité de ce critique contre nous, il lui refuse, probablement, toute compétence lorsqu'il s'agit de lui-même! Il veut bien nous assurer que « nulle recherche, ni aucun labeur n'a été consacré à la manière d'énoncer ses petites solutions ». C'est bien possible; cependant, mieux vaudrait, peut-être, chercher, même laborieusement, la clarté que de se confiner dans l'incorrection, si naturelle et si spontanée qu'elle soit...

A. G.

LES LIVRES

LITTÉRATURE

Littérature d'aujourd'hui, par FIRMIN VAN DEN BOSCH. — (Bruxelles, Dewit.)

Depuis que M. Van den Bosch débuta en littérature par ses *Coups de plume*, on se le représente trop volontiers, me semble-t-il, comme un écrivain uniquement combatif et batailleur. Certes, à la critique de principes, magistralement définie par lui-même dans le présent volume, il préfère la critique d'impression. Mais ce terme de critique d'impression n'implique pas, comme certains semblent le croire, un jugement inconsistant, une verve gamine, exclusive du raisonnement, ou un enthousiasme facile et irréfléchi. M. Van den Bosch n'a rien perdu, grâce à Dieu, de cette acuité de sensations et de cette vivacité d'expression qui font de lui, malgré tout, le plus « jeune » de nos critiques; mais bien sots seraient ceux, qui, à la lecture de la *Littérature d'aujourd'hui*, ne voudraient pas reconnaître ce fond de raison solide et cette profondeur de pensée qu'on lui a parfois déniée. Non que je veuille dire que le critique spontané des *Impressions de littérature contemporaine* soit devenu dogmatique, à la façon de Brunetière par exemple; non, mais l'article, justement, qu'il consacre à cet autoritaire et doctrinaire régent des lettres, marque un effort de sympathie raisonnée vers cet esprit si dissemblable du sien. On s'attendait un peu — et on les regrette peut-être pour le plaisir passager de la lecture — à des pointes et à de l'ironie, et l'on admire dès les premières lignes, cette étude si largement pensée et si noblement écrite par un adversaire — irréductible pourtant — des dogmes et des pontifes littéraires.

Cette modération n'empêche pas — Dieu merci pour nous qui sommes là marquant les points et criant bravo chaque fois que le jouteur a touché juste — la verve endiablée du critique de se donner, quand elle le veut, libre cours. M. Van den Bosch sait être terrible (certains en ont fait l'expérience à leurs dépens); mais même lorsqu'il attaque il sourit toujours. Je ne lui connais pas son pareil pour ferrailler contre les écrivains dont il ne partage pas les opinions, et contre les opinions qui ne sont pas les siennes. Que de lourdes théories a-t-il renversées d'une chiquenaude, que de baudruches prétentieusement bouffies a-t-il, d'une pointe d'épingle, dégonflées, et à combien d'idées, plus consistantes et tenaces a-t-il porté au cœur une invincible botte! Parfois, il faut tout un article pour détruire ou défendre une opinion; parfois un seul mot suffit pour caractériser, démolir ou exalter une œuvre, un homme, une idée. M. Van den Bosch trouve toujours ce mot-là et l'on pourrait faire tout un album en extrayant de son dernier livre et en épinglant ces petites phrases cinglantes, concises, imagées, qui disent plus qu'une page entière et

qu'il est impossible d'oublier. Lisez l'article sur *Maurice Barrès ou la faillite du Renanisme*, qui me semble le plus saisissant et le plus ample du volume, vous y trouverez à foison de ces « mots » qui sont, plus et mieux que des jeux d'esprit, des raccourcis de pensées.

La jeunesse intellectuelle de M. Van den Bosch ne se manifeste pas seulement dans ses combats et ses ironies, elle vibre aussi et surtout dans ses enthousiasmes. Oh! les belles pages que nous devons à cette sympathie agissante! soit que M. Van den Bosch trace le profil des écrivains qu'il aime, soit qu'à propos d'eux il reprenne une de ses idées chères : comme par exemple dans l'article consacré à Eugène Gilbert, ce critique catholique qui — avec M. Van den Bosch — a montré à quelques esprits imbus de dogmes laïques la possibilité de la critique catholique.

La *Littérature d'aujourd'hui* avec ses mots, ses idées, ses escarmouches, ses admirations est donc bien le reflet exact de la personnalité littéraire de M. Firmin Van den Bosch. Celle-ci s'affirme surtout et se résume dans la préface qui ouvre le volume. Je voudrais que tous les jeunes catholiques la méditent. C'est là, en quelques pages, l'histoire, combien éloquemment exprimée, de la lutte qu'ont dû soutenir les écrivains catholiques pour triompher en notre pays, des étroitesses d'esprit, des soi-disant dogmes et des railleries avec lesquelles on prétendait les arrêter sur le chemin de l'art. Rarement, je pense, M. Van den Bosch fut mieux inspiré que dans ces lignes : on l'y retrouve enthousiaste et batailleur, avec sa verve tout entière, avec sa foi vibrante et son amour passionné du Beau. Le livre lu, c'est encore à elles que l'on revient : elles précisent dans l'intelligence du lecteur la physionomie si sympathique, si personnelle et si fortement accusée de leur auteur.

P. N.

Figures du Pays, par HUBERT KRAINS. — (Bruxelles, Association des écrivains belges.)

M. Hubert Krains a réuni sous ce titre six contes rustiques. Ce sont des histoires tristes. L'âme de la Wallonie, qui chante dans l'œuvre joviale de M. Maurice des Ombiaux, qui rêve dans les pages tendres de M. Louis Delattre, broie du noir dans les récits de M. Krains. Si le drame n'y éclate pas toujours, toujours il y menace. A peine, de loin en loin, un avare rayon; partout des visions de souffrance; presque partout le désespoir et la mort. Voici la jalousie qui, pour un sourire inégal de la Fortune, brouille, pendant des années, de vieux voisins; la guerre sournoise faite par tout un village à « l'étranger », contraint finalement de fuir; le pauvre gars, victime de la « bonne aventure » qui lui avait promis le parfait bonheur; le malheureux employé, que son chef supplante ignoblement dans la tendresse de sa femme, et qui, trahi et bafoué, meurt pour ne pas tuer; et l'odyssée de Cornélie, la robuste fille des champs, servante en ville, que la ville souille et tue. Ainsi se révèle, dans chacun de ces contes, une philosophie amère, un sombre pessimisme. L'art de M. Krains est scrupuleusement objectif. Il peint, d'un trait exact et précis des rustres, authentiques. Attentif à dissimuler son émotion, à éviter tout accès lyrique, il réussit, à force de simple et

sincère vérité, à émouvoir. Nous n'avons pas de conteur aussi sobre; nous en avons peu d'aussi forts. A notre gré, cependant, les *Figures du Pays* eussent gagné à être plus nettement situées; elles sont wallonnes, sans doute; mais M. Krains, qui les vit en Hesbaye, eût pu les montrer plus franchement hesbignonnes. M. D.

Conférence sur Emile Verhaeren, par ALBERT DE BERSAUCOURT. — (Paris, Henri Jouve.)

Belle conférence, exposé éloquent et motivé des raisons pour lesquelles Verhaeren doit être considéré comme un grand poète, comme un poète européen. M. Albert de Bersaucourt n'a pas l'admiration éperdue et le style apocalyptique, et c'est plaisir de le suivre dans ces pages tout à la fois ferventes et réfléchies. Peut-être aurait-il pu s'attacher davantage au *peintre*, si évident chez Verhaeren, et user de rapprochements, de comparaisons, avec les grands noms et les grandes œuvres de ceux-là qui sont les ascendants spirituels du moindre d'entre nous au pays flamand. Le conférencier affirme que Verhaeren n'a été mystique ni même croyant à aucun moment de sa vie, sauf durant sa première enfance. L'inspiration religieuse lui a dicté cependant quelques-uns de ses plus beaux poèmes, et des accents bibliques retentissent dans son œuvre. Sans doute, Verhaeren n'est pas catholique de raisonnement, mais il doit à sa race un sens parfois religieux du paysage, et même de la vie, qui n'étonne point chez nous : ce magnifique artiste, malgré son universalité, est fait à l'image de la patrie.

L'Amour du Terroir, *Eloge de la Poésie*, par EDMOND DUESBERG. — (Paris, Barbré.)

C'est un vibrant plaidoyer en l'honneur de la Poésie, avec des images touchantes et une belle flamme de sincérité, que M. Edmond Duesberg nous donne aujourd'hui. Il exalte les chantres du terroir natal, et entre tous M. Albert Bonjean, pour lequel on sait notre sympathie et notre admiration. L'auteur des *Légendes et Profils des Hautes-Fagnes* a droit aux éloges de tous ceux qui prisent le relief, le mouvement, la couleur, et, plus encore, cette émotion, vibrante au fond de l'œuvre, et qui est l'indice d'un grand amour. M. Duesberg préfère, chez Albert Bonjean, le poète proprement dit au prosateur. Ici, nous ne sommes pas tout à fait d'accord, mais cela ne signifie point que les vers de *Bruyères et Clarines* ne méritaient pas d'être chaudement recommandés. V.

L'ART :

Nouvelles études sur l'histoire de l'art, par M. EMILE MICHEL. — (Paris, Hachette.)

M. Emile Michel a placé en tête de ce recueil une étude sur la *Critique d'art* et il n'était personne, sans doute, qui, mieux que ce vétéran de la critique, possédât la haute compétence et l'autorité nécessaires pour formuler les excellents conseils que ces pages contiennent. C'est, à la fois, une

histoire de la critique française dans ses personnalités les plus saillantes depuis Roger de Piles jusqu'à Taine, et une théorie, une méthode illustrées d'exemples, expliquées, commentées avec la précision et la délicatesse que l'on pouvait attendre de l'expérience et du talent de l'auteur.

Outre une étude consacrée à l'organisation et à la conservation du *Musée du Louvre*, toujours défectueuses malgré les instances des artistes et les décisions parlementaires; de courtes monographies de célèbres amateurs d'art, le Provençal *Claude Fabri de Peiresc* et le Hollandais *Constantin Huyghens*, ce volume contient deux essais, l'un sur le *Dessin chez Léonard de Vinci;* l'autre sur les *Paysagistes et l'étude d'après nature*, véritables méditations sur l'art, à propos de l'œuvre et des écrits admirables de Léonard et de l'évolution esthétique du paysage. Si la fougue et l'impatience de faire, de briller et de réussir des jeunes générations artistiques supportaient des conseils et acceptaient des leçons, c'est là qu'elles devraient aller en chercher; mais, quand même, elles ne seront pas perdues car, comme l'écrit avec émotion M. Michel, « il est encore des artistes qui vivent dans leur coin, étrangers aux intrigues, appliqués à leur travail... Eux aussi, ils ont leur public, moins bruyant et moins capricieux. S'il n'est guère de gageure, si audacieuse qu'on la suppose, qui aujourd'hui ne puisse être soutenue, à force de réclames, par certains critiques, il convient d'ajouter que rien de bon, non plus, ne se perd... Ces artistes ne sont maîtres ni des distinctions officielles, ni des ventes fructueuses; ils le sont de la direction de leur vie. Si le succès leur arrive, ils ne se laisseront pas griser par lui; ils ne lui sacrifieront jamais cette entière sincérité dont aucun avantage extérieur ne peut remplacer l'intime contentement. La nature, à l'étude de laquelle ils se sont voués, ne saurait les tromper, et en dépit des chefs-d'œuvre qu'elle a déjà inspirés, il n'est pas à craindre que la source à laquelle on a tant puisé soit jamais tarie : elle seule est pure, elle seule est inépuisable ». A. G.

Les grands artistes : *Pisanello et les médailleurs italiens*. Un vol. illustré. — (Paris, Laurens.)

En ce début du xv[e] siècle italien, partout s'affirment dans l'art des maîtres entreprenants et hardis, pleins de l'impatience et de l'enivrement de l'œuvre. Mais il en est peu d'entre eux dont la séduction surpasse celle de Pisanello.

Formé dans une région toute pénétrée déjà des influences réalistes septentrionales, à Vérone, à Venise, où il travailla avec Gentile da Fabriano, son art apparaît étrangement fascinant; il allie l'amour et le sentiment du vrai au goût le plus raffiné, la rigueur naturaliste à l'entente du faste et des plus fières élégances. Les personnages de ses fresques de S. Anastasia et de S. Fermo Meggiore, de Vérone (l'ange et la Vierge de l'*Annonciation;* le saint Georges et la princesse de Silène, de la *Légende de saint Georges*); comme le *Saint Georges*, sous les traits de Lionel d'Este, de la *National Gallery*, avec leurs physionomies caractérisées et la somptuosité précieuse de leurs costumes semblent issus à la fois de la réalité et de la légende.

Il est resté quelque chose chez Pisanello de son contact avec l'imagination fleurie de Gentile da Fabriano; les revers de ses médailles témoignent,

M. de Foville en fait la judicieuse remarque, qu'il a connu les innovations de Ghiberti dans la sculpture du bas-relief, mais l'inflexion déterminante de son génie, c'est du Nord qu'elle lui est venue : « Il y a en lui du Flamand, mais l'Italien domine », pouvait écrire M. Gruyer dans une étude publiée dans la *Gazette des Beaux-Arts*. Et, en effet, si son art, dans ses dessins et ses médailles-portraits surtout, montre en lui cette passion sincère et pénétrante de la réalité qui distingue les vieux maîtres des Flandres, personne, même en Italie, n'a su modeler d'un trait plus incisif et plus simple, avec plus de finesse associée à plus de profondeur, les physionomies sauvages et subtiles de ces beaux princes de férocité, d'astuce et de courtoisie, les Visconti, les Sforza, les Malatesta, les d'Este... Médailles merveilleuses dont les effigies, modelées d'une main puissante et délicate, sont comme les plus vivants et les plus impressionnants des portraits, le commentaire iconographique le plus suggestif de l'histoire de ce temps : « Pisanello a senti, avec un tressaillement d'imagination, écrit M. de Foville à la dernière page de sa perspicace étude, la brutaliré fourbe et volontaire de Lionel d'Este, la noblesse de Malatesta Novello, la pureté tremblante et effarouchée de Cécile de Gonzague, l'intelligence souveraine d'Alphonse d'Aragon; il a aimé la magnifique ardeur des beaux chevaux de combat qu'il a figurés aux revers de tant de pièces, il a goûté l'ivresse de la chasse quand il a représenté celle d'Alphonse V, il s'est attendri à la pensée des songes mystiques du Cécile de Gonzague, en la gravant, si douce et si méditative, avec la licorne à ses pieds. Et jamais sa main n'a hésité pour traduire dans le bronze ces images qui enchantaient ses yeux. »

M. de Foville nous dit, après Pisanello, ses continuateurs dans l'art de la médaille en Italie, depuis Matteo di Pasti, Sperandio, etc., jusqu'aux maîtres de la seconde Renaissance. Benvenuto Cellini, entre autres, et les Leoni, chaque nom marquant une étape de la décadence qui transforma peu à peu l'art spontané de l'initiateur en un art habile, superficiel et mensonger.

ARNOLD GOFFIN.

Burlington Magazine, 17, Old Burlington street, Londres. — Les numéros du dernier trimestre de 1908 ont maintenu et confirmé les espérances que les amateurs et les connaisseurs d'art avait formées, à propos de cette magnifique revue qui, depuis trois ans, s'est placée aux premiers rangs par l'abondance et la splendeur de son illustration comme par l'intérêt inédit de ses articles et de ses informations.

Numéro d'octobre 1908. — Il est surtout consacré à l'art anglais : Turner et Rowlandson y sont l'objet d'études enthousiastes, le premier à l'occasion de trois paysages peu connus se trouvant dans la galerie de Mrs Knoedler; l'article, accompagné de trois reproductions, est de M. C.-I. HOLMES). Le second, célèbre surtout comme caricaturiste, y est étudié par M. SELWYN IMAGE dans la partie sérieuse de son art. Des notes moins importantes, mais non sans valeur, concernent des œuvres de Frans Hals, de Rembrandt et d'Holbein. Comme toujours, une large place est faite aux arts mineurs : un article de M. I. MARQUET DE VASSELOT sur un Email de Monvaerni, une longue étude de M. STRZYGOWSKI sur les tapis d'Orient, etc.

Numéro de novembre 1908. — M. W.-H.-James Weale, dont on sait les travaux érudits sur nos peintres primitifs flamands, y commence une étude sur Lancelot Blondeel, le peintre brugeois aux architectures d'or, le dernier des gothiques, si étrangement troublé par la Renaissance. Les Van Ostade, Adrien et Isaac, voient chacun ajouter au catalogue de leurs œuvres. Mais l'article le plus intéressant est celui de M. Guy Dickins sur l'art de Sparte, enrichi d'une copieuse illustration. On continue à s'occuper des tapis d'Orient. Puis, la revue des livres d'art du mois; des correspondances de France, d'Amérique, etc.

Numéro de décembre 1908. — Toujours les tapis d'Orient; ils font même le sujet de deux études différentes! La suite de l'article de M. James Weale sur Lancelot Blondeel. M. Campbell Dogson nous fait connaître une délicieuse peinture de Cranach, trois jeunes filles, reproduction exquise, se trouvant au musée de Truro. D'où vient la faïence persane et son décor charmant? se demande M. Agnès Haigh. Serait-ce pas de la Crête ou de la civilisation mycénienne, de cette Grèce préhomérique qu'on commence à découvrir?

Masters in Art. — Bates and Guild Company, 42, Chauncy street, Boston, Etats-Unis d'Amérique. — Les deux derniers numéros que nous ayons reçus de cette intéressante publication sont ceux de mai et de juin 1908. Le premier (n° 101) est consacré à *Duccio*, ce grand maître de Sienne, rival de Giotto, et renferme, selon la méthode adoptée par les éditeurs, dix belles reproductions des œuvres principales du maître, suivies de notes biographiques, critiques et bibliographiques.

Le second (n° 102) est consacré à *Inness*, peintre américain (1825-1894) dont nous avouons n'avoir jamais entendu le nom. La plupart des œuvres reproduites sont en Amérique. Ce sont des paysages d'allure romantique, mais que rien — à en juger seulement par les reproductions — ne désignait spécialement à l'honneur de figurer dans cette collection des grands maîtres.

La publication annonce qu'elle se voit forcée de majorer ses prix; chaque numéro coûtera désormais 20 cents, ce qui reste encore très démocratique et ne l'empêchera point, espérons-le, de poursuivre son œuvre excellente de vulgarisation esthétique.

J. D.

NOTULES

Nos illustrations. — Nous reproduisons dans ce numéro la splendide médaille de **Godefroid Devreese** qui a emporté le premier prix au concours de médailles organisé par la Direction de la prochaine Exposition internationale de Bruxelles. La médaille de M. Devreese est absolument remarquable et digne d'un talent de premier ordre, qu'il a affirmé du reste déjà par tant d'œuvres antérieures d'une perfection absolue.

Nous reproduisons ensuite une œuvre admirable d'**Hugo Van der Goes,** un des bijoux du musée de Bruges : *La mort de la Vierge*, qui est un des principaux chefs-d'œuvre du grand artiste flamand. Enfin nous donnons dans le même numéro l'interprétation en marbre du beau buste d'EDGAR TINEL par le sculpteur **Arsène Matton.** On se rappelle que nous avions reproduit antérieurement le buste en plâtre moulé par l'artiste lui-même.

Les deux clichés dont nous nous sommes servis pour la reproduction de la médaille de M. Devreese sont deux clichés de la revue : **La Vie Intellectuelle** Nous remercions vivement l'aimable directeur de cette revue, notre ami GEORGES RENCY, de la gentillesse qu'il a eue de mettre gracieusement ses clichés à notre disposition.

***

Avis à nos abonnés de l'étranger. — Nous prions ceux de nos abonnés des pays étrangers, qui ne nous ont pas encore fait parvenir le montant de leur souscription pour l'abonnement de 1909, d'avoir l'extrême obligeance de s'acquitter de leur dette à notre égard, en nous envoyant soit un chèque, soit un mandat postal de 12 francs. C'est le moyen de payement le plus commode et le moins frayeux pour eux et pour nous.

***

La Société des Amis de la Médaille d'art (section belge) s'est réunie, le dimanche 24 janvier, en assemblée générale. M. A. de Witte, président de la section, a donné les meilleures nouvelles du Congrès de numismatique en voie d'organisation pour 1910 et auquel S. A. R. le prince Albert de Belgique a bien voulu accorder son haut patronnage. Ce Congrès rallie de nombreuses adhésions parmi les numismates les plus en vue de tous les pays.

M. Buls, président de la Société, a annoncé qu'une salle serait réservée aux médailles à l'Exposition universelle de Bruxelles. C'est là une heureuse innovation, due à l'insistance de MM. Buls et de Witte qui en prirent l'initiative.

Les membres présents ont reçu une élégante plaquette, *L'Enseignement du Dessin*, composée par M. Wissaert fils, que cette œuvre de début classe parmi les spécialistes d'avenir.

Nous avons donné une belle reproduction de cette magnifique plaquette, qui de l'avis de tous les connaisseurs est un petit chef-d'œuvre, dans notre fascicule d'octobre 1908.

* * *

Institut Musical d'Ixelles. — Une tentative originale, en matière d'auditions musicales, aura lieu prochainement à Bruxelles, sous les auspices de l'Institut Musical et Dramatique d'Ixelles et avec des éléments appartenant à l'Institut.

Il s'agirait d'acclimater chez nous un genre d'audition pratiqué depuis nombre d'années en Allemagne sous le nom de *Musik-Austellungen* (« Expositions » de musique), séances destinées à faire connaître les œuvres nouvelles, de bon style et de petite difficulté, de nature à intéresser la grande masse des amateurs.

De jeunes élèves de l'Institut exécuteront des morceaux pour piano à deux ou à quatre mains, pour violon, etc., le tout encadré d'une causerie qui sera faite par M. E. Closson.

Des invitations pourront être obtenues à l'Institut d'Ixelles, 61, rue de la Longue-Haie, ainsi que chez les principaux éditeurs.

* * *

Librairie Van Oest. — A la librarie nationale d'art et d'histoire Van Oest et Cie (16, place du Musée, Bruxelles) paraîtra incessamment un ouvrage important de notre collaborateur **Arnold Goffin**. En voici l'objet : **Saint François dans la légende et dans l'art primitif italien.**

Saint François dans la légende primitive. Saint François dans l'art primitif : L'âge de la force, l'âge de la grâce.

Un volume grand in-8°, enrichi de lettrines et de nombreuses illustrations hors texte.

Arnold Goffin a publié encore les livres suivants dont nous avons fait l'éloge ici-même et que nous recommandons instamment à l'attention des lecteurs amateurs d'art et de belle littérature.

Thierry Bouts : Collection : *Les grands artistes des Pays-Bas* (éditeur Van Oest, Bruxelles; prix 3 fr. 50). Volume illustré.

Pinturicchio. — Collection : *Les grands artistes* (éditeur Laurens, Paris; prix 2 fr. 50). Volume illustré.

* * *

Librairie Dewit. — En vente à cette librairie (53, rue Royale, Bruxelles).

Littérature d'aujourd'hui, par notre collaborateur **Firmin Van den Bosch** :

I. **Les critiques** : *Brunetière, Ernest Charles, Edmond Biré, Henry Bordeaux, Eugène Gilbert, Georges Rency, L. Dumont-Wilden, Fierens-Gevaert, F. Mahutte.*

II. **Les Romanciers** : *Barrès, Bourget, Bazin, J.-K. Huysmans, Les frères Margueritte, Jacques Debout, Arm. Praviel, Georges Virrès, Courouble, des Ombiaux, Glesener.*

III. **Opinions.**

***

A paraître prochainement :

L'Ame des Saisons : Poèmes, par notre collaborateur **Victor Kinon**. A paraître chez l'éditeur Larcier, 26, rue des Minimes, Bruxelles.

L'Arc-en-ciel : Poèmes de notre secrétaire **Pierre Nothomb**, à paraître aux éditions de **Durendal**, 22, rue du Grand-Cerf, Bruxelles.

***

Accusé de réception :

ART : *La peinture en Belgique*, par FIERENS-GEVAERT. Fascicule IV. Les Primitifs flamands : Hugo Van der Goes. Justus de Gand. Le maître de la légende de sainte Lucie. Simon Marmion. Volume illustré (Bruxelles, Van Oest). — *Victor Rousseau*, par MAURICE DES OMBIAUX. Volume illustré. Collection : Les artistes belges contemporains (idem). — *Adrien Brouwer et son évolution artistique*, par F. SCHMIDT-DEGENER. Volume illustré (idem). — *Franz Courtens*, par GUSTAVE VAN ZYPE. Volume illustré. Collection : Les artistes belges contemporains (idem). — *Malines jadis et aujourd'hui*, par LÉOPOLD GODENNE, avec une introduction historique du chanoine Kempeneer. Volume illustré (Malines, Godenne).

HISTOIRE : *Le mouvement scientifique en Belgique* (1830-1905). *Les sciences historiques*, par K. HANQUET. — *Godefroid Kurth*, avec une bibliographie de ses travaux (1863-1908), par K. HANQUET. Extrait des Mélanges Godefroid Kurth (Liége, Vaillant-Carmonne).

LITTÉRATURE : *Saint Simon*. Collection des plus belles pages. Notice d'EDM. BARTHÉLEMY (Paris, *Mercure de France*). — *Fernand Séverin*, par G. RODRIGUE (Bruxelles, *Le Thyrse*). — *Léon de Monge*, par P. RENAULT (Bruxelles, Société belge de librairie), — *L'idéal du XIXe siècle*, par MARIUS-ARY LEBLOND (Paris, Alcan).

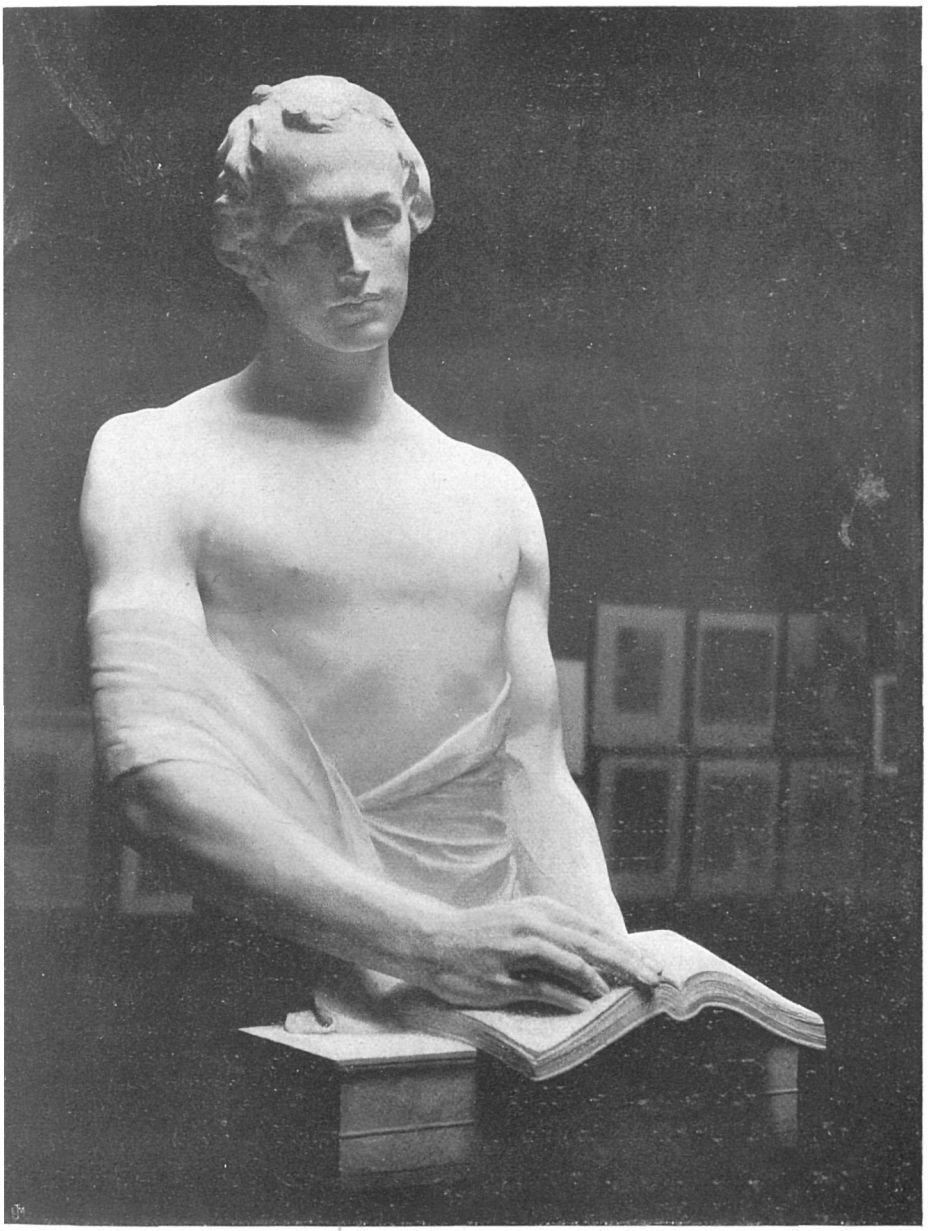
MUSIQUE : *Le chant populaire à l'église*. Collection de musique religieuse publiée par la SCHOLA CANTORUM. Musique et texte français : chant pour la réception d'un évêque. Cantiques grégoriens pour les grandes fêtes de l'année. Cantiques traditionnels, etc. (Paris, bureau d'édition de la Schola, 269, rue Saint-Jacques; dépôt à Bruxelles, chez Breitkoff et Haertel). — *Principes de chant grégorien*, par un Prior scholae (idem).

POÉSIE : *Le Chemin qui monte*, par NICOLAS BEAUDUIN (Paris, Sansot). — *Par la Vie*, par MARIE VAN ELEGEM (Bruxelles, Larcier). — *La Rose entr'ouverte*, par RENÉ TURPIN (Paris, Plon). — *Les Poètes du Terroir du XVe au XXe siècle*. Textes choisis accompagnés de notes biographiques, d'une biographie, de cartes des anciens pays de France, par AD. VAN BEVER. Tome Ier (Paris, Delagrave).

ROMANS : *Immortelle Pologne*, par GABRIEL DAUCHOT (Paris, Perrin). — *Ceux de chez nous*, par LOUIS BOULE (Paris, Plon).

THÉATRE : *Vivia Perpetua*, par ED. DE TALLENAY (Bruxelles, Larcier).

VOYAGES : *Un Allemand en France en 1874*. Notes de voyage de HENRI HANSJA KUB. Traduit de l'allemand par M. Virot (Bruxelles, Société belge de librairie).



LE LISEUR

(VICTOR ROUSSEAU)

Victor Rousseau (1)

On pourrait définir l'art de M. Victor Rousseau : une haute pensée dans une forme pure. Une forme qui aspire et réussit à s'égaler à cette pensée, à la manifester sous une apparence plastique qui semble à la fois matière et esprit.

Car le sculpteur pense, mais sa pensée n'a d'expression que dans la forme et celle-ci en est comme l'indispensable piédestal. Il pense et sa pensée, la question qui se pose devant lui, le sentiment au contact duquel il s'exalte, la majesté intellectuelle dont le respect le pénètre : toutes ses impressions et ses idées se suscitent en images, prennent figure devant lui. Sa pensée, il faut, en effet, qu'elle s'anime, qu'elle se crée à ses yeux, qu'entre lui et elle se lèvent, comme sorties des limbes du souvenir et de l'observation inconsciente, des formes, des masques, des corps, des gestes dont le langage muet lui sera plus clair que celui qu'il a entendu en lui-même.

Et, lorsque, comme chez M. Rousseau, la méditation volontaire qui cherche l'œuvre à accomplir et l'inspiration qui la réalise ne sont que les phases successives de l'activité mentale d'un génie très personnel, la statue dressée est, non point l'interprétation, l'allégorie, le symbole d'une pensée, mais cette pensée elle-même, vivante et qui émeut.

C'est le charme et, aussi, la puissance de l'œuvre de ce maître qu'elle soit régie tout entière par la pensée : qu'elle la manifeste partout et sous des aspects qui, au lieu de la voiler comme chez tant d'autres, l'illuminent. Tout chez lui est noblesse, rythme, harmonie; chez les créatures modelées de ses mains l'intelligence des yeux et la mesure exquise des gestes semblent faire équilibre à la grâce ou à la force jeune du corps. Ce sont des êtres de pensée, pour lesquels la sensation

(1) A propos du volume de la *Collection des artistes belges contemporains* : Victor Rousseau, par M. Desombiaux, qui vient de paraître chez M. Van Oest : un volume, enrichi de 50 magnifiques reproductions hors texte et dans le texte.

même est pensée. Et la pensée ne s'agite pas, ne gesticule pas, ne s'abandonne pas à des mouvements désordonnés : elle réfléchit ou songe, elle s'arrête pour se considérer elle-même ; elle ne se jette pas au dehors, mais ramène le dehors à elle. Elle est pensée et elle est vie, car elle sent la pulsation de la vie en elle-même et sait que toutes les choses de ce monde lui sont subordonnées et sujettes.

Le *Liseur* a laissé son livre ; il est debout, la main posée doucement sur la page interrompue... Il a reçu la pensée du poète et celle-ci s'étant associée à la sienne propre, fortifiées et éclairées l'une par l'autre, elles ont été emportées ensemble, légères, ailées, vers le rêve...

Un homme tenant par la main deux jeunes gens, ses fils, marche avec eux *Vers la vie*. Tous trois sont nus, dans la nudité des héros. Ils vont à la rencontre de la vie qui, déjà, s'avance au devant d'eux, toute grâce, toute promesse, fraîche et nouvelle comme ces deux adolescents avec leurs corps nerveux et souples, leurs clairs yeux ouverts sur l'horizon, sur l'avenir qu'ils interrogent et qu'ils appellent... Ils sont confiants dans l'expérience qui les guide et, tout à la fois, impatients d'arriver, de devancer leurs propres pas... C'est la jeunesse qui aspire et qui veut, qui sent en elle des forces sous la poussée desquelles sa poitrine se gonfle, son cœur frémit, ses mains se tendent... Est-ce vers le bonheur qu'elle va? — Non... Vers la joie? Non... Vers l'action, vers le travail, vers le combat... Elle y va, armée de toutes ses énergies qui n'ont pas servi encore et qu'elle croit invincibles.

Qui de la vie ou de la jeunesse restera vainqueur ? La jeunesse passe et la vie continue... De la combinaison de celle-ci et de celle-là, un nouvel être sortira, identique et, cependant, différent, blessé mais meilleur, ou moindre... La *Femme de trente ans* nous montre cet être. Le buste est ferme, jeune, mais sur le masque mobile, tout en lignes de sensibilité, les jours ont marqué leur trace; les yeux inquiets se sont enfoncés sous l'arcade sourcilière; les pommettes se sont accusées en un relief douloureux ; la bouche a pris un pli désenchanté. Elle regarde, mais c'est vers le passé déjà... C'est la vie qui est, qui a été, et qui, pourtant, après s'être cherchée, se cherche encore... Toute noblesse est dans la recherche; toute borne, dans la satisfaction : la première crée, la seconde répète.

Au fond, la vie et la pensée se confondent, toute pensée est

vie, et la seule, peut-être, qui apporte ses résultats avec elle : Songe-t-il cela cet *Homme penché sur le masque de Beethoven*, en considérant l'apparence tourmentée, les stigmates de souffrance de ce géant, souverain tragique d'un royaume de solitude et de silence où son génie faisait gronder et chanter toutes les voix de la Nature?...

Ainsi apparaissent et impressionnent toutes les œuvres de M. Rousseau. Pourquoi sont-elles comme de nobles étrangères parmi les ouvrages de nos maîtres belges, wallons ou flamands, qu'ils soient classiques à la manière de Paul De Vigne ou à celle de M. Vinçotte; bellement réalistes à la façon de M. Lagae ou idéalistes à celle de Constantin Meunier? D'où est venue à leur auteur l'inspiration de telles figures, la main à la fois ferme et caressante qui, en donnant forme à la glaise, lui impose en même temps une âme inquiète et vibrante?

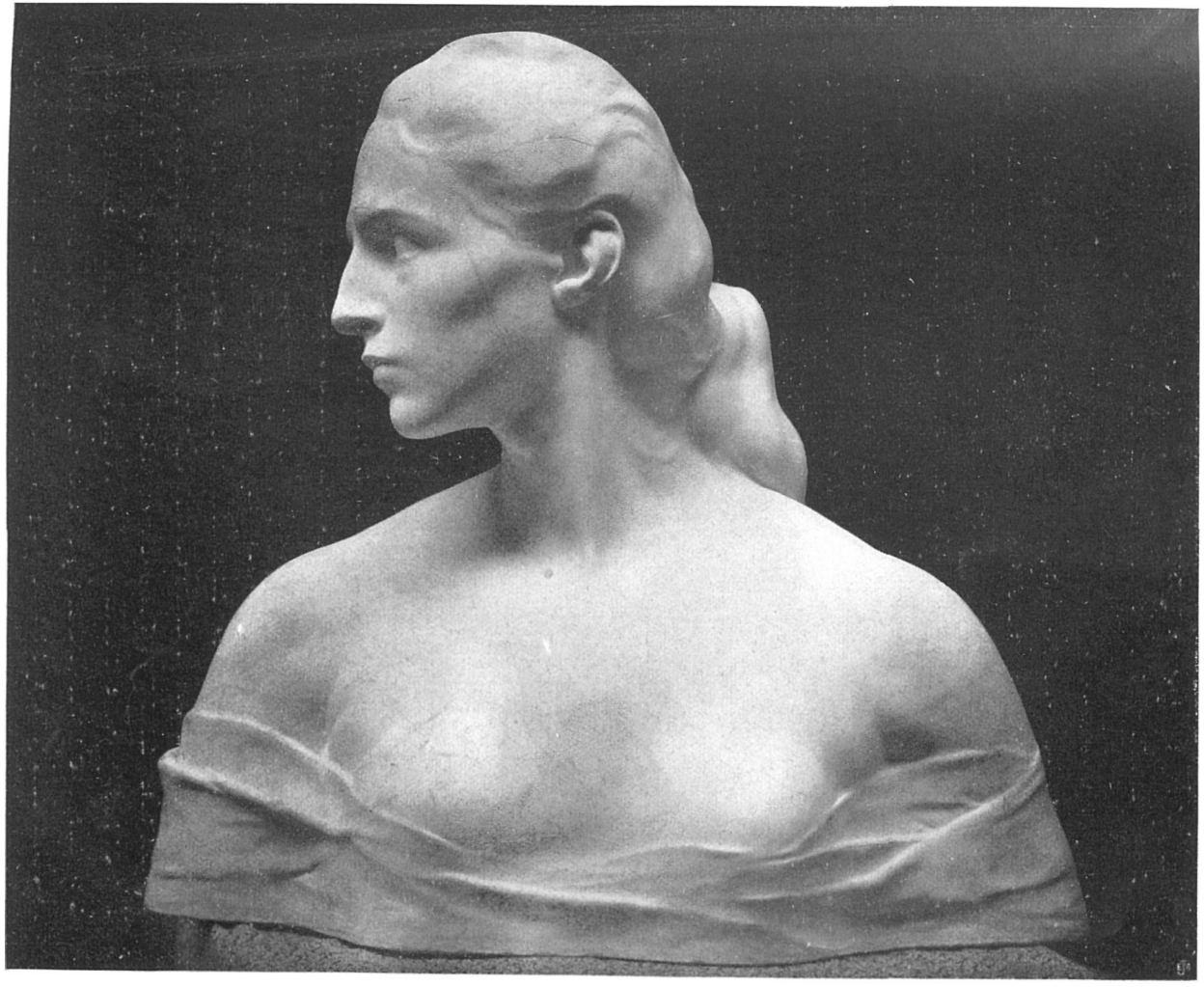
M. Desombiaux s'étend longuement, à ce propos, sur l'origine wallonne du maître dont il célèbre le génie en termes éclatants. Il confesse, d'ailleurs, judicieusement, que, tout au moins en matière artistique, l' « âme wallonne » est plutôt fuyante à l'analyse. En effet, au contraire de l' « âme flamande », elle se laisse malaisément définir ou, pour mieux dire, elle ne s'est pas définie elle-même, jusqu'ici, en des œuvres qui, dans leur diversité, témoignent de caractères communs nettement marqués. L'auteur de *Mes Tonnelles* croit, cependant, que la race wallonne se distingue particulièrement par la puissance du sentiment, par ses tendances à la spiritualité et par son imagination musicale. Tout cela par comparaison et contraste avec la race flamande...

Au sujet des pérégrinations de M. Rousseau en Italie, il écrit notamment : « Les peintres l'attirèrent d'abord plus que les sculpteurs. Et cette impression se confirma. Rousseau la garde aujourd'hui encore, et je ne serais pas surpris que mainte fresque estompée d'ombre, sous la voûte mystérieuse de quelque chapelle basse d'Assise du XII^e^ siècle (?) n'ait été pour lui plus révélatrice et plus inspiratrice que la sculpture italienne en général... C'est ainsi qu'au lieu de se préoccuper de choses de métier, il se laissait aller à ses impressions, attendant des chefs-d'œuvre, non un enseignement théorique, mais une révélation sentimentale. Voilà qui est encore bien d'un Wallon! La contemplation des Florentins, des Italiens mûrit le talent de

Rousseau sans l'altérer. Devant della Robbia, Donatello, Cellini, Buonarotti, il reste ce qu'il est. Ils ne dénaturent point son originalité et ne modifient point sa sensibilité d'art particulière. C'est en quoi les Wallons se différencient de la plupart des Flamands qui s'en furent étudier en Italie et que la somptueuse Renaissance italienne modifia souvent... ».

Les opinions exprimées par M. Desombiaux dans le parallèle qu'il institue entre Flamands et Wallons et, notamment, l'assertion contenue dans la dernière phrase citée demanderaient, pensera-t-on, à être fortifiées de quelques preuves.

Les origines patriales d'un artiste sont, certainement, une des bases, si l'on peut dire, de sa personnalité, et M. Desombiaux essaie avec raison de marquer l'influence qu'a pu exercer sur les directions de l'art de M. Rousseau l'ascendance wallonne de celui-ci ; son seul tort, peut-être, est d'avoir étendu trop généreusement de l'artiste à la race dont il est sorti les tendances et qualités qui forment l'originalité du maître qu'il étudie. Le sculpteur des *Sœurs de l'Illusion* est, cela est hors de doute, de mentalité latine. Mais, précisément parce qu'il est Latin et artiste, l'Italie et son art ont dû lui être plutôt reconnaissance que révélation : le voyage qu'il fit là-bas était un voyage à la découverte de soi-même... Il n'a pu, évidemment, vivre dans la familiarité des maîtres italiens, peintres et sculpteurs des XIV^e^, XV^e^ et XVI^e^ siècles, sans recevoir de la fréquentation de leurs œuvres une émotion et un enthousiasme qui ont été féconds pour son propre développement. Il apportait avec lui les propensions instinctives et les pressentiments de son art; sans aucun doute, les unes se sont raffermies, les autres, précisés par les sympathies et à la fois par les antipathies qu'ont suscitées en lui les œuvres qu'il a ainsi connues. Et partout, dans la Péninsule, il a rencontré la trace des survivances — plus évidentes, souvent, dans l'art réaliste du XV^e^ siècle que dans l'art classique du XVI^e^ siècle — des conceptions esthétiques de l'Antiquité; partout, chez les sculpteurs, Ghiberti comme Luca della Robbia et comme leurs délicieux épigones, Benedetto da Majano, Mino da Fiesole et les autres; Donatello comme Verrocchio et Michel-Ange, l'amour prédominant de la ligne, de la ligne qui est mesure, qui est musique et rythme; partout, les manifestations d'un art qui semble avoir surpris le secret d'enfermer la vie en des



FEMME DE TRENTE ANS

(VICTOR ROUSSEAU)

œuvres qui en soient tout ensemble l'image et l'exaltation. La race, la tradition, le milieu, peuvent servir, semble-t-il, à déterminer plutôt les caractères généraux de l'art d'une école, d'un temps que ceux d'un artiste et, surtout, d'un grand artiste. Chaque moment de notre activité et de notre pensée est, en quelque sorte, le quotient d'opérations infinies où toute notre activité, toute notre pensée antérieures, toutes les circonstances qui les ont accompagnées ou provoquées ont pris part, de même que nos atavismes. Ceux-ci sont l'élément fondamental de notre individualité, mais, considérés isolément, ils ne sauraient fournir que des clartés douteuses et insuffisantes sur cette dernière, lorsqu'elle est parvenue à sa maturité. On pourrait dire que le travail, la réflexion, l'expérience, la vie vécue, les sociétés et les hommes que nous avons hantés ajoutent sans cesse de nouvelles hérédités à celles que nous tenons de la famille et de la contrée. Tout homme qui naît recèle en lui-même, sans doute, les possibilités de l'être, vulgaire ou remarquable, qu'il sera. Mais, cet être virtuel qui, comme l'impressionnante figure : *Puberté* de M. Rousseau, est inachevée et à moitié emprisonnée dans la gangue de ses origines, ne se dégagera et ne coalisera toutes les puissances d'action ou de création qui sont en lui que moyennant son propre effort et la collaboration des événements.

Ainsi, la pensée de M. Rousseau, la vocation de l'œuvre qu'il a accomplie, étaient en lui, obscures, indistinctes, dès le temps, peut-être, où jeune apprenti il peinait dans les carrières de Feluy, en cette contrée dont M. Desombiaux nous a très bien rendu la physionomie attrayante, ou sur les échafaudages du Palais de Justice. La vie, jour après jour, les lui a, depuis, dévoilées. Et tout y a aidé, ses labeurs et ses causeries avec son père ou son oncle, humbles ouvriers, comme ses souffrances d'enfant parmi des compagnons grossiers; la culture qu'il s'est passionnément donnée au théâtre, au concert, dans la compagnie des livres, comme celle qu'il a reçue des antiques et des modernes en France, en Angleterre, en Italie. Tout, les pays, les monuments, les œuvres, les patries de joie et d'admiration qu'il s'est créées, la grâce qui continue de parler et de frémir en lui du souvenir; tout le passé et tout le présent de sa vie qui participent avec lui au travail quotidien de son existence laborieuse et volontaire...

ARNOLD GOFFIN.

Saisons Mystiques [1]

HIVER

Fleurs d'Hiver

Fête blanche, ô rayons de soleil sur la neige!
Vous entrevoir de la candeur du lit aimé
M'est doux comme entrevoir les nuages de mai
Escorter l'or du ciel en candide cortège.

Mais le charme inconnu, mais le bon sortilège
Dont l'être intérieur est un peu parfumé
Emane du printemps tendrement affirmé
Par ces fleurs du Midi que la chaleur protège.

Quelques roses de Nice, un rien de mimosa,
Cela suffit, et que ma main les disposa
Pour métamorphoser l'âme solaire et chaste
De la chambre, où le givre en radieux contraste
Vibre — brindilles d'or — sur les vitres du jour...

Dans l'hiver de la Foi, ô les fleurs de l'Amour!...

PRINTEMPS

La Naissance des feuillées

Le brouillard se dissipe ainsi qu'un mauvais rêve.

Aube d'avril, fête des sèves!
Tous les bourgeons, tous les boutons craquent et crèvent.
Sur l'herbe humide et métallique du réveil,
Perçant l'essaim des mouches qui voltigent,
Toutes les tiges,
— C'est un vertige! —
D'un jet s'érigent
Vers le soleil...

---

(1) Poèmes inédits d'un volume de vers qui paraîtra, sous le titre : **Saisons Mystiques**, prochainement.

La frileuse anémone au sous-bois s'est ouverte.
Le sous-bois bourgeonnant éclate en flammes vertes.

Translumineuses joies des tiges et des feuilles,
Ivresses de la vie en élans spontanés!

Et la jeune nature accueille,
Comme une jeune mère accueille un nouveau-né,
La naissance au soleil du feuillage étonné...

Le brouillard se dissipe ainsi qu'un mauvais rêve...
Une aube argentine
Sonne les matins
Au ciel où l'aurore se lève.

Matin de fête au ciel d'avril!
Neuve lumière égayant les campagnes,
Clos emperlés de scintil de grésil,
Vent vif, qu'à fleur des lointains accompagnent,
Ailés, légers, sous l'or qui les arrose,
Les nuages riants comme des anges roses.

Au pré dont l'herbe est lumineuse et grêle,
La vache ensoleillée allaite un tendre veau
Et l'alouette jette, en essayant ses ailes,
Son premier trille, au ciel nouveau.

Oh! près des métairies
En de frêles chapelles,
Oh! les Saintes Marie
Dans leurs niches de verre,
Ainsi que des oiselles
Que la Colombe appelle
Mais qu'une royauté rustique et maternelle
Retient pour notre extase aux sentiers de la Terre!

Jeunesse des prairies,
Nativité des roses!

L'enfance de la Grâce, en images fleuries,
Transparaît ce matin dans la fraîcheur des choses.

Avril!...
Nom de clarté, lustré, tel un beryl,
Au front rajeuni des années.

Le bois du renouveau naît des forêts fanées.

Avril!
Les hameaux puérils
Le long des routes brabançonnes,
(Où plus joyeusement résonnent
Les grelots des poulains puissants)
Eparpillent dans les végétaux renaissants
Leur rire en rouge et blanc, fraîcheur naïve!

Mon âme ainsi que les coteaux s'avive
A la Lumière qui lui vient du Jour,
Avril! et mes abeilles vives,
Essaim d'or des désirs d'amour,
Vont butinant aux célestes prairies
La pâquerette en fleur sous les pas de Marie...

ÉTÉ

Fenaison

L'azur sur les prés vifs a déployé sa fête.

Et Dieu, vérifiant le verbe du Prophète,
Produit le blé pour l'homme et le foin pour les bêtes.

La terre fourragère est un immense autel
D'où les parfums des foins montent vers l'Immortel.

La gloire de la vie auréole la Terre.

Or les foins sont divers et leur symbole est tel
Qu'il apparaît, aux yeux tournés vers le mystère,
Aussi beau que celui du trèfle trinitaire,
Aussi clair que le jour dardé par le Soleil
Au temps paisible et pur des fenaisons bénies.

O mon âme, adorons la divine harmonie
Qui fit le sort de l'homme au sort des foins pareil.

Malgré que la lumière avec son sang vermeil
Ait fécondé la Terre au prix d'une agonie,
Il est des prés, hélas! marécageux et bas,
Où luzerne et lotier ne se rencontrent pas,
Où scirpes et carex croissent en abondance.

Ici, sur les coteaux l'herbe amortit mes pas.
Et vos fourches, faneurs, élèvent en cadence
De longs tas parfumés de flouve et de gramen.

Là-haut sur la montagne où s'accomplit l'hymen
De la Terre et du Ciel, le trèfle, ô Providence!
Offre un parfum plus frais à l'adorable Amen.

Car plus les prés sont hauts, plus la récolte est belle.
Mais plus les prés sont bas, plus leur terre est rebelle
A produire le foin vivace et nourricier...

Par delà les sapins, qui s'ouvrent en ombelle,
S'élève du cœur des rocs le chant des fenassiers,
Chant simplement pieux, il vante la lumière
Qui fit naître et fleurir sous les baisers d'avril,
Là-haut, dans le silence adorant des clairières,
Le bon foin que les bœufs vont traîner au fenil,
Par chars monumentaux dépassant les chaumières,
Afin qu'un lait très doux sustente en leur exil
Les humbles dont la vie est toujours en prière...

AUTOMNE

Les Vergers tentateurs

La grêle et l'ouragan consternent l'horizon.

Les vents des soirs mauvais sortent de leur prison
Pour jeter les fruits mûrs sur la mort des gazons.

Oh! Saints Anges-Gardiens des vergers de la Terre,
Ouvrez sur les vergers vos ailes salutaires,
Préservez les fruits purs des grelons saccageurs
Et des péchés du soir l'âme du voyageur.

Comme un feu dévorant que le vent rauque attise,
Le désir arde en lui; l'odeur des fruits le grise.
Les branches des pommiers sont des serpents tordus
Offrant à son désir de beaux fruits défendus.

Mais l'homme hâtant le pas et détournant la tête
A vu se dissiper l'horreur de la tempête,
Et surplomber les fruits dont le tentait la chair
Un nuage terrible où dormaient les éclairs...

Le vol insidieux des démons invisibles
Persifle la Vertu qui le rend insensible
Au sort des fruits livrés à la fureur du vent

Et plus friand de Dieu dans ses jours décevants
Que du don de leur chair succulente et suave.

Mais l'homme a répondu :
« Bienheureux ceux qui savent
Que ces fruits sont rongés par les vers du remords
Et que l'Esprit réserve, au sortir de la mort,
Au seul victorieux qui n'a pas fait le geste
De les cueillir, le Fruit de cet arbre céleste
Nommé Arbre de Vie et qui règne au milieu
De l'éternel été dans le verger de Dieu. »

Voyageur, sois béni, qui parlas de la sorte!

Ton âme, en l'instant même où ta chair sera morte,
Dans les vergers du ciel entrera par les portes!...

GEORGES RAMAEKERS.

Deux mois à Lourdes [1]

Préambule

ON livre *Du Diable à Dieu* raconte à quel point la Sainte Vierge me fut auxiliatrice lors de la suprême crise de conscience qui me précipita, tout pantelant de douleur et de repentir, dans les bras charitables de l'Eglise catholique.

Une fois réconcilié et reçu à merci, je cherchai le moyen de reconnaître, par quelque acte significatif, les grâces frappantes que ma belle Etoile du Matin m'avait obtenues. Bientôt l'idée me vint d'un pèlerinage à Lourdes. Il était, en effet, logique que, miraculé d'âme, j'apportasse l'hommage de ma reconnaissance à cette Grotte où les miracles surabondent.

Ce devait être comme un humble petit cierge de plus parmi ceux qui s'épanouissent, brasier d'amour perpétuel, aux pieds de la Mère de miséricorde.

J'avais résolu de gagner Lourdes isolément. Mais je n'imaginais pas que s'il existe des chemins de fer qui nous mènent en quelques heures aux Pyrénées, il y a aussi des routes où je pourrais exercer mes jambes tout en jalonnant les étapes avec des prières.

Mon projet demeurait à l'état confus. Je me disais : — Sûrement j'irai, sous peu, saluer la Sainte Vierge au rocher de Massabielle... Mais quand ce serait et comment, je n'y songeais pas.

Au mois de juin 1907, je fis une retraite chez mes excellents amis les Pères Bénédictins de Ligugé, actuellement exilés en Belgique. Une après-midi, me promenant avec Dom Besse, dans le jardin du monastère, je lui confiai mon dessein qu'il approuva fort.

— Le mieux, ajouta-t-il, pour vous qui êtes un marcheur intrépide, ce serait d'accomplir votre pèlerinage à pied. Il y aurait là une œuvre de pénitence qui plairait certainement à la Sainte Vierge.

Le conseil me prit à l'improviste. Mais plus j'y réfléchis, plus il me parut facile et séduisant à suivre.

---

(1) Nous avons le plaisir de publier les deux premiers chapitres du nouveau livre d'Adolphe Retté. Sous le titre : DEUX MOIS A LOURDES, le volume paraîtra vers le 20 mars. Il comprend deux parties : I. *Journal d'un pèlerinage à pied.* — II. *Impression d'un brancardier.* M. Retté y a développé, dans un style imagé et vigoureux, ses notes quotidiennes au cours de son voyage. Il donne aussi d'émouvants récits de ses observations à la piscine et de ses conversations avec plusieurs miraculés.

— Je vous remercie de m'avoir suggéré cette idée, dis-je au Père le lendemain, je l'ai envisagée sous toutes les faces et je ne vois vraiment rien qui m'empêcherait de la mettre à exécution. Je suis libre d'aller et de venir comme il me convient; mes goûts me portent volontiers à suivre des itinéraires capricieux entre les quatre points cardinaux. Que de fois, j'errai ainsi du nord au sud, de l'est à l'ouest, sans autre objectif que celui de changer de place et de découvrir du nouveau! Mais, pour le coup, j'aurais un but et, circonstance décisive, je pérégrinerais sous les auspices de la Sainte Vierge. En chemin, je moissonnerais une gerbe d'images et d'émotions qu'arrivé à Lourdes j'effeuillerais devant Elle. Et qui sait s'il n'en résulterait pas un livre où ses louanges tinteraient comme cent volées d'Angelus?

Il n'est guère à craindre que je m'éclope avant la fin du voyage : je possède des jarrets d'acier; dix ans de randonnées à travers ma chère forêt de Fontainebleau m'ont formé aux longues marches. Que le soleil brûle, que la bise cingle ou qu'il pleuve comme pour un déluge, je n'en ai cure. En outre, j'aime la solitude et il ne me déplaît pas le moins du monde de couvrir des kilomètres en société de mon seul Ange gardien. Va donc pour le pèlerinage à pied !...

Pendant l'hiver qui suivit, mon projet ne fit que s'affermir. Dans mes oraisons quotidiennes à la Sainte Vierge, je le lui soumettais; je ressentais alors de tels mouvements de joie que je ne pouvais douter d'être approuvé par Elle. De fait, dès cette époque, j'eus l'intuition ferme que nul incident contraire ne m'empêcherait de prendre le bâton et la besace et que le pèlerinage se déroulerait sans que nulle mésaventure grave me mit en panne.

Mais que le printemps tardait à venir !

Tout en noircissant du papier, tout en fabriquant, parmi les retouches et les ratures, mon nouveau volume : *Le Règne de la Bête*, je comptais les jours. Novembre, décembre, janvier, la morne kyrielle des mois de brume et de peu de lumière s'en allaient cahin-caha dans le passé. Je me consolais de rester cloué, des heures et des heures, devant ma table de travail, par la certitude que bientôt, l'âme vibrante d'*alleluias*, j'arpenterais, à pleins poumons, l'air salubre des campagnes de France. Et, par avance, je me figurais mon arrivée à la Grotte et l'allégresse que j'éprouverais à toucher du front et des lèvres la pierre sacrée d'où la Dame de Grâce sourit à Bernadette.

Lorsque j'eus écrit le mot fin au bas de la dernière page de mon livre, quand j'eus épluché maintes épreuves, donné le bon à tirer, griffonné les dédicaces indispensables sur les exemplaires de service, je n'eus qu'une préoccupation : me préparer au voyage afin de partir le plus tôt possible. Or, à vivre tout un hiver presque immobile, en tête à tête avec un encrier, j'avais laissé mes jambes se raidir. Il s'agissait de leur rendre leur souplesse de naguère. Aussi, d'avril à mai, je me mis à faire, tous les matins, des marches d'entraînement progressives. Je commençai par quinze kilomètres, puis je poussai à vingt, à vingt-cinq et enfin à trente. Ce chiffre de trente kilomètres constitua ma moyenne durant tout le pèlerinage. J'obtenais cinq kilomètres à l'heure; ils m'entrèrent si bien dans le compas que j'arrivai à les couvrir d'une façon chronométrique, et sans même m'en apercevoir.

Restait à déterminer la route que je suivrais et à calculer approximativement la durée de mon pèlerinage. Aller de Paris à Lourdes, c'était un peu long, d'autant que je tenais à me trouver là-bas pour la fête du 16 juillet où serait commémorée la dernière apparition de la Sainte Vierge.

Il me vint alors à l'idée de prendre pour point de départ l'abbaye de Ligugé, située à deux lieues de Poitiers. Je la connaissais déjà par les récits des Pères Bénédictins et par les conversations d'Huysmans qui, comme on sait, habita, tout à côté, le chalet Notre-Dame pendant deux ou trois ans. Je savais qu'un moine, Dom Guyot, y était resté en attendant que les individus qui dévalisent la France, sous prétexte de la gouverner, la vendissent à l'encan. J'avais pressenti le Père Guyot et j'étais sûr de son bon accueil. Je passerais quelques jours auprès de lui, dans le recueillement et la prière; et ce me serait une excellente préparation au voyage.

Ensuite je consultai la carte. J'y pointai mes principales étapes et je reconnus que, ricochant de Ligugé à Angoulême, Bergerac, Marmande, Nérac, Condom, Mirande, Tarbes, j'aurais 454 kilomètres à parcourir. C'était le trajet le plus court. Sauf anicroches, et vu mon état d'entraînement, si je m'accordais vingt-quatre heures ou même quarante-huit heures de repos çà et là, le pèlerinage s'accomplirait en trois semaines environ.

Mes prévisions furent exactes puisque, parti de Ligugé le 9 juin, je suis arrivé à Lourdes le 3 juillet.

Une fois bien fixé sur tous ces détails, je décidai de me mettre en route sans perdre de temps. Je terminai rapidement mes préparatifs et, le 29 mai 1908, je pris le train pour Poitiers.

Dans la première partie du livre qu'on va lire, je relate, d'après mes notes quotidiennes, les divers incidents de mon pèlerinage. Comme on le constatera, si j'eus à subir quelques tribulations, la somme des grâces et des bienfaits l'emporta de beaucoup sur celle des ennuis et des traverses. C'est qu'aussi je m'étais remis entièrement entre les mains de la Sainte Vierge et qu'Elle n'abandonne point ceux qui se confient à Elle en toute simplicité. Je l'avais éprouvé déjà; je devais l'éprouver encore.

Dans la seconde partie, je raconte comment, dès mon arrivée à Lourdes, j'entrai, d'une façon fort inattendue, au service de l'hospitalité. Il en résulta que pendant deux mois je vécus surtout à la piscine et aux Sept Douleurs, parmi les pauvres et les malades. Je dis les merveilles que j'ai vues. Je rapporte les miracles de foi, de prière et fraternité auxquels j'ai assisté. Ah! le métier littéraire apparaît bien débile lorsqu'il s'agit de rendre des splendeurs qui semblent appartenir au domaine du rêve et de la légende et qui constituent pourtant la plus poignante des réalités. Les mots font presque défaut pour traduire l'extrême ravissement d'une âme qui se vivifie au plus ardent foyer de grâce et de charité qu'on puisse concevoir. J'ai peur d'être resté trop au-dessous d'un pareil sujet. Si je n'ai pas tout à fait échoué, la publication de ce livre présentera du moins cet avantage de fixer les souvenirs encore effervescents d'un pauvre vagabond devenu, sur le tard, aide-jardinier dans des parterres où la Sainte Vierge multiplie les roses de l'espérance et du miracle. Que par ces lignes Notre-Dame de Lourdes soit aimée et glorifiée, je n'ambitionne pas d'autre récompense.

I

De Paris à Poitiers

29-30 mai

Dix heures du soir : le train s'ébranle, quitte la gare du quai d'Orsay, en faisant résonner, par coups secs, maintes plaques tournantes, s'engouffre dans un tunnel fuligineux, stoppe quelques minutes à la gare d'Austerlitz. Puis il repart pour de bon : jusqu'à Orléans, l'on ne s'arrêtera plus.

Voici les fortifications franchies; voici la campagne sous le ciel bleu sombre où clignotent quelques étoiles; voici des massifs d'arbres s'arrondissant en dômes indécis dans l'obscurité transparente de la nuit printanière.

Le front à la vitre du wagon, je ne distingue pas grand'chose. Mais je me sens tout réjoui à la seule pensée que je laisse, pour un temps, derrière moi le tumulte odieux de Paris. Plus de ces rues pleines de clameurs nasillardes ou grinçantes. Plus de passants effarés qui se démènent, comme si le diable leur dardait sans cesse aux reins les pointes d'une fourche rougie à blanc.

Lorsque des nécessités d'existence me forcent de prolonger un séjour dans ce Paris démoniaque, il me semble que mon âme se recroqueville. Mes sensations se déforment comme si je les percevais à travers un sale aquarium où croupirait l'eau trouble de la Seine. Il faut que je me tienne à quatre pour ne pas faire la grimace aux gens qui me coudoient tant leur lippe morose et leurs regards furtifs me consternent. Je respire mal : mes poumons, habitués aux aromes sylvestres, souffrent d'absorber les relents de friture, de pétrole, de musc et de légumes gâtés qui traînent par la ville. Je demeure stupéfait de la façon biscornue dont mes idées tendent à s'associer. Si ce maléfice durait trop longtemps, je crois que je finirais par m'agiter à l'égal des pantins gesticulateurs qui m'environnent. Ma ressource, en ce pays de spectres fous, c'est de me réfugier, le plus souvent possible, au fond de quelque église.

Par exemple, à Notre-Dame des Victoires. Là, rappelée à la conscience par l'atmosphère toute tiède d'oraisons et par le calme de cette pénombre qui descend des voûtes pacifiques, mon âme se développe comme une fougère d'avril et s'épanouit à l'aise. A égrener quelques dizaines de chapelet, à causer tout bas avec la Sainte Vierge, à réciter ses litanies, à imaginer autour des paysages vaporeux, je retrouve le sens de la réalité, c'est-à-dire celui de ce jardin clos où ne mûrissent pas les fruits décevants de l'Arbre de Science, de cette maison d'or qu'illuminent les saines lumières du Surnaturel.

Purifié de la sorte, je puis affronter de nouveau ce mauvais songe : la cité des vacarmes et des boues. Je puis même subir impunément ce cauchemar tout proche : la traversée de la place de la Bourse à l'heure où des possédés se jettent des papiers malpropres à la figure et poussent des hurlements atroces sous les coups de fouet dont les sangle le démon du lucre.

Oui ! mais ce ne sont là que de brèves éclaircies dans une tempête de désolation. Aussi la raison me commande-t-elle de mettre, dès que faire se peut,

beaucoup d'espace entre les citoyens sulfureux qui feignent de se plaire dans les ténèbres nauséabondes de cette ville infernale et le pauvre Moi que leur contact rabougrissait.

Donc, accélère ton élan, locomotive, disperse dans l'air nocturne, avec ta fumée et tes étincelles, les lambeaux du spleen que Paris m'inocula. Pour cette fois, j'absous la manie de la vitesse. Je ne juge pas trop cocasse cette mode de s'enfermer, sous prétexte de train rapide, dans une boîte roulante, craquante et cahotante. A mesure que la distance s'accroît, je redeviens normal. Hier j'étais, par obligation, celui qui monte des étages, flotte à la dérive sur des boulevards, articule un grand nombre de paroles inutiles, répète tous les jours, à la même minute, les mêmes gestes policés. Demain, je serai le trimardeur pour la Sainte Vierge. Je connaîtrai, comme naguère, les charmes de l'Imprévu. J'entendrai les sons différents des cloches de cent villes. Tout le long des chemins bénis que bordent les tribus chuchoteuses des ormes, des peupliers et des platanes, je savourerai les douceurs de la solitude et du silence...

Le plaisir d'assembler ces pensées chatoyantes fit que je prêtais peu d'attention aux propos des deux personnages qui occupaient le même compartiment que moi. Ils avaient d'abord dialogué en sourdine. Mais le bruit de ferraille des roues augmentant à mesure que le train précipitait sa course, ils haussèrent le ton. Un éclat de voix me tira de ma rêverie. L'orateur était un quadragénaire grand et gras, joufflu et rougeaud, qui ne cessait de s'agiter sur la banquette. Il fourrageait dans la barbe fauve qui lui embroussaillait le visage, ouvrait les bras, se frappait les cuisses, pointait au sternum de son vis-à-vis un index persuasif, écarquillait des yeux en billes sous des sourcils pareils à des moustaches et vociférait, d'une voix graillonneuse, des arguments commerciaux.

L'autre, chétif, blême et glabre, les mains serrées sur les genoux, offrait un profil oblique dont toutes les lignes convergeaient vers un nez très pointu. Son regard mince glissait prudemment entre des paupières bridées. Il écoutait plus qu'il ne parlait. Sa physionomie exprimait si fort la ruse que je dus le comparer a un renard aux aguets.

Barberousse tentait d'obtenir de Maître Renard le prêt d'une somme destinée à « faire un coup sur les vinaigres ».

— Trois mille francs, disait-il, et je suis certain de réussir.

— C'est à voir, répondit le Renard.

— Allons, décidez-vous.

— C'est à voir.

— Mais il faudrait saisir l'occasion.

— C'est à voir...

Ainsi de suite jusqu'aux Aubrais, où le Renard descendit sans avoir pris aucun engagement.

Barberousse, en sueur, lâcha quelques soupirs déçus. Ensuite il marmotta je ne sais quoi entre ses dents, puis se tourna, d'un coup, de mon côté comme pour engager la conversation. Or, je me tenais sur mes gardes, ayant flairé en lui un de ces redoutables bavards qui ressentent le besoin de jacasser d'une façon continuelle afin de se prouver qu'ils existent.

Se taire lorsqu'on n'a rien d'essentiel à dire, c'est une vertu que la plupart des hommes ne savent pas pratiquer. En voyage, surtout, leur manie du babil se développe hors de toutes proportions. Des gens s'encaquent dans un wagon. A peine ont-ils pris le temps d'encombrer le filet de valises obèses et de parapluies, à peine se sont-ils envisagés, qu'une machine à échappements biographiques se met à fonctionner dans leur larynx. Ils ne se sont jamais vus auparavant, ils ne se reverront jamais par la suite. N'importe, il leur faut jaboter. Ils prennent les choses du plus loin : ils racontent leurs aïeux et leur nourrice, leur sevrage et leur première dent, leur épouse et leur progéniture. Ils expliquent leurs goûts, leurs exploits et leurs ambitions. Bien entendu, ils se peignent en beauté. Tel qui végète dans une obscure épicerie de banlieue, se vante de culminer parmi les cassonades et d'influer despotiquement sur le cours des pruneaux. Cet autre se déclare sans rival pour l'accaparement des jaconas ou le trust des moules à pâtés. Parfois ils alternent leurs fanfares. Plus souvent, ils parlent ensemble sans écouter le voisin. On dirait que leur préoccupation unique, c'est de ne pas rester en proie à leurs pensées intimes.

Que se passe-t-il donc au fond de ces âmes devenues incapables de recueillement? Leur conscience est-elle si chargée de vilenies qu'ils n'osent affronter ses reproches? Ou, plus simplement, la sottise humaine est-elle une Alpe qui, obéissant à des lois impérieuses, ne peut que s'écrouler en redondantes avalanches de niaiseries?...

En tout cas, Barberousse ne me corrodera point de ses vinaigres.

Je file dans le couloir. Debout sous une lampe parcimonieuse, je déploie un journal et j'ai l'air d'absorber avec voracité les molles balivernes où se dilua l'intellect clapotant des rédacteurs de ce papier.

Barberousse piaffe, toussote, geint, renifle, émet, d'une voix plaintive, des doutes touchant l'exactitude de l'horaire. Je demeure de bronze à ces invites. Enfin il se résigne et ferme les yeux. Bientôt un ronflement, tour à tour grave et suraigu, m'apprend qu'il dort. Cela fait hui, hui, broum, broum!... Duo de flûte et de trombone que rythme la basse grondante des roues. Ton éloquence nasale, ô Barberousse, manque de variété. Pourtant combien je la préfère aux discours dont tu me menaçais.

Ecarté ce danger, je réintègre mon coin et je m'enveloppe dans mon imperméable pour conjurer les souffles humides qui s'insinuent par les vitres mal closes du compartiment. Car à présent que nous côtoyons la Loire, la température a fraîchi et la rivière nous envoie des bouffées de brume qui ondulent, en volutes blanchâtres, autour du train.

Je voudrais bien m'endormir aussi profondément que l'homme aux vinaigres mais, fiévreux encore du départ, je n'obtiens qu'une vague somnolence où mes pensées prennent des aspects de demi-rêves et voltigent, semble-t-il, comme des oiseaux chimériques, dans l'atmosphère opaque du wagon. Je commence néanmoins à perdre la notion des choses extérieures, lorsque la locomotive se met à pousser des cris déchirants. Le train ralentit, les freins grognent et les roues patinent. Nous entrons dans la gare de Saint-Pierre des Corps et nous nous arrêtons. Barberousse se réveille en

sursaut, rassemble ses paquets et se précipite dehors en négligeant de refermer la portière. Je me sens si engourdi que je n'ai pas le courage de me déranger pour prendre ce soin. Heureusement, un employé, qui rôdait en grommelant sur le quai, daigne me réincarcérer sous verrous. Nous repartons : je m'étends sur la banquette et je retombe dans une sorte d'assoupissement maladif et frileux que hante la table de multiplication. En effet, c'est ainsi que j'interprète le tonnerre monotone des roues : deux fois deux font quatre, trois fois trois font neuf... et des chiffres et des chiffres encore qui me concassent le crâne ou tournoient dans ma cervelle, comme un essaim de guêpes bourdonnantes. Cet absurde exercice dure jusqu'à Poitiers.

Là, dans un état de quasi-inconscience, je saute à bas du train. Les paupières me piquent comme si un tombereau de sable s'y était déchargé. Un enduit crasseux me tire le visage, me poisse les mains. Horriblement mal à l'aise, je grelotte et je bâille d'une façon effrayante. Il bâille aussi l'homme qui cueille mon billet au passage. Et il bâille de même le subalterne, à casquette galonnée, qui me fourre, avec ma valise, dans une voiture d'hôtel.

Nous gravissons, à l'allure d'un convoi funèbre, une interminable montée. Où vais-je? Où emporte-t-on le colis vacillant de ma triste personne? Je n'en sais rien. Et puis cela m'est tout à fait indifférent; une idée fixe ou plutôt un instinct me possède : m'étendre en un lit stable et dormir l'espace de quelques siècles.

Grâce à Dieu, nous finissons par arriver au gîte. Un somnambule, audacieusement qualifié garçon de veille, me reçoit. Il bâille, je bâille. Autre somnambule, je lui demande une chambre, comme en songe. Par des gestes de fantôme, il m'engage à le suivre. Quatre ou cinq corridors, plusieurs douzaines d'escaliers...

Enfin, voici la couche tant désirée. Laissé seul, je me déshabille en un tour de main et, sans trouver la force de me débarbouiller, je me plonge dans les draps. Tandis que le petit jour entr'ouvre ses yeux gris au fond du brouillard, je clos les miens. Le grand sommeil me prend tout entier, le bon, le large sommeil, ami des infortunés qu'un destin lamentable obligea de passer une nuit en chemin de fer.

ADOLPHE RETTÉ.

L'âme du Nord

our l'homme du Nord, épris des œuvres d'art, qui a longtemps séjourné en Italie, quelque fervent qu'il soit de cette terre classique de la beauté — de ses palais, de ses églises, de ses musées, de ses heureux paysages tout baignés de lumière et de soleil — et de ce ciel limpide, sous lequel il a si souvent souhaité de vivre — il y a pourtant une joie profonde à revoir, après toute une nuit de voyage, le ciel gris du Nord, recouvrant de sa voûte immense la terre d'Alsace. Tandis que le train court par les plaines, et que le vent siffle le long des portières, le voyageur regarde, attendri, le ciel retrouvé de sa patrie, si reposant à la vue, s'harmonisant si bien avec tout ce que le train croise et dépasse; plaines, routes, rivières, chaumières — et tout là-bas, au loin, avec les petits villages aux toits rouges, groupés tous, et serrés comme pour attester leur union et leur foi, autour de la tour carrée de leur église.

Il comprend mieux alors, le voyageur, la foi robuste et saine, la grandeur, la puissance et la force d'expansion, la poésie et la beauté de ces pays du Nord, parmi lesquels se trouve son pays, sa patrie, ses parents, ses amis, tous ceux qu'il aime, et au milieu desquels il a vécu. Il comprend mieux alors les tendances communes, les aspirations désintéressées et unanimes de tous ces peuples vivant sous un même ciel — vers un idéal correspondant à leurs besoins religieux, sociaux et esthétiques — et le désir lui vient de prendre sa part dans la réalisation de cet idéal.

*
* *

Aussi vraiment en effet, qu'il y a un ciel d'Italie, et un ciel du Nord, aussi vraiment il y a une âme du Midi, dont l'idéal a été exprimé, tour à tour par les Grecs et par les Italiens, et une

âme du Nord, dont l'idéal artistique s'est révélé au Moyen Age, dans les cathédrales de France, d'Allemagne et d'Angleterre, dans les beffrois, les halles et les hôtels de villes de Belgique, dans les gothiques Flamands et Allemands, et dans les grands artistes, restés souvent inconnus, qui sculptèrent les statues décorant le portail des cathédrales gothiques, et les tombeaux des princes abrités dans leurs chapelles.

Un sentiment domine tout cet art du Nord au Moyen Age : le sentiment religieux. La pensée de Dieu est partout, dans les édifices, les tableaux, les statues, les compositions musicales et les écrits de ce temps.

A côté de cette tendance générale et dominante, il y a un autre sentiment, caractéristique à toutes les époques de l'art du Nord, et c'est l'amour de la nature, qui se manifeste dès les débuts de l'art gothique, et qu'on retrouve aussi bien chez les peintres, soigneux de laisser au fond de leur tableau une fenêtre ouverte, qui leur permettra de montrer un luxuriant payage, que chez les sculpteurs et les « tailleurs de pierre » des édifices publics, mettant à contribution tout ce que la faune et la flore de leur pays ont de plus varié, et donnant ainsi à leur œuvre une richesse d'ornementation inconnue à l'architecture du Midi.

*

Si puissamment exprimé, dès le Moyen Age, par les arts plastiques, qu'un art nouveau en naquit — l'art gothique — l'idéal du Nord trouvait en même temps la plus haute expression de ses aspirations dans ses écrivains mystiques. Sous les hêtres géants de la forêt de Soignes, Ruysbroeck écrivit l'*Ornement des Noces Spirituelles*, sainte Gertrude et sainte Mechtilde transcrivirent leurs révélations dans le monastère d'Hefta — et deux siècles plus tôt, leur sœur en saint Benoît, sainte Hildegarde, la prophétesse, émerveillant par la sagesse de ses écrits, tout ce que l'Europe comptait alors d'illustre et de lettré, vécut, sur les bords du Rhin, au monastère de Saint-Rupert, près de Bingen.

En Allemagne encore, écrivirent Tauler et Suzo, deux des principaux mystiques de l'ordre de Saint-Dominique — et malgré l'élévation de leur pensée et la sublimité de leur vision — nous retrouvons chez tous ces mystiques du Nord, l'amour de

la nature à côté de l'amour de Dieu, et cette grande richesse d'imagination, qu'on admire également dans l'art du Nord, à cette époque.

*
* *

L'âme du Nord plus tard s'est exprimée, non moins puissante, non moins pleine d'originalité et de vie, variée au possible dans le drame et dans la musique. Rêveuse avant tout et mélancolique, éprise du mystère et de l'au-delà, capricieuse et fantastique en ses imaginations, elle a produit le théâtre de William Shakspeare, et ces figures inoubliables de Macbeth, d'Hamlet et d'Ophélie, de Cordelia et du roi Lear. Croyante avant tout, elle a chanté et prié dans les chorals de Jean-Sébastien Bach. Dans la messe en *si mineur*, dans les oratorios de Noël, et des deux Passion suivant saint Mathieu et saint Jean, l'idéal musical religieux du Nord s'est trouvé réalisé d'une façon si géniale — que non seulement, il ne pourra pas plus être dépassé, que ne le sera en peinture, la richesse et l'harmonie des couleurs de Van Eyck — mais que, comme le disait récemment Edgar Tinel, toute la musique religieuse de l'avenir devra, pour réaliser son but spécial, s'inspirer des sentiments, et des déconcertantes richesses des compositions du vieux maître protestant.

*
* *

L'âme du Nord, au XIX^e^ siècle, s'est manifestée dans des pays où l'art et les lettres n'avaient guère fleuri jusque-là. Pouchkine, Tutchew, et toute une pléiade de brillants poètes révélèrent au monde l'idéal poétique de la Russie. Vers le même temps, la musique rêveuse de Borodine, avec ses dissonances calculées et savantes, ses rythmes brisés, ses cadences rappelant la proximité de l'Orient, venait accroître l'intérêt qui s'éveillait pour ce grand pays, resté si longtemps inconnu — et que devait achever de faire connaître, le talent original de ses romanciers, Tourguénief, Gogol, Dostoiewsky, et du plus génial de tous, le comte Tolstoï.

*
* *

Ce XIX^e^ siècle fut d'ailleurs, au point de vue de l'activité artistique et littéraire, une merveilleuse époque pour le Nord.

Quel siècle, en effet, que celui qui compte en littérature Lamartine et Chateaubriand, Victor Hugo, dominant de sa taille de géant toute la poésie contemporaine, Leconte de Lisle et les Parnassiens, Verlaine et les symbolistes; Taine, prosateur incomparable, et toute la série des romanciers et des nouvellistes, qui, s'ils ne créent pas un genre nouveau, lui donnent du moins une importance, et une influence qu'il n'avait jamais eue jusque-là. Songez que pendant ce temps, vivent en Angleterre Byron et Shelley, Wordsworth et les Lakistes, Keats et Tennyson, tandis qu'en Allemagne écrivent Gœthe et Schiller, Heine, Uhland et les poètes romantiques, et que, toujours durant cette même période, de nouvelles écoles littéraires surgissent en Belgique, dans les pays Scandinaves et en Russie.

Rappelez-vous d'autre part, ce que ce même siècle a produit en art, rien qu'en France, en Angleterre et en Belgique : David, Gérard, Ingres, et toute la brillante phalange des peintres du premier Empire — Delacroix, Fromentin et les romantiques, Corot, Millet, Daubigny et les paysagistes de l'école moderne comme second groupe, — et pour clore cette époque glorieuse pour l'art français, l'œuvre admirable de Puvis de Chavannes, exprimant si poétiquement, sous des formes classiques, au Panthéon, au musée d'Amiens et à la Sorbonne, le génie rêveur du Nord.

Pendant le même siècle, les Préraphaélites en Angleterre, Rossetti et Burne Jones trouvant la transition entre l'art italien d'avant la Renaissance, et les désirs esthétiques de leur pays, et créant un type nouveau de beauté, en même temps qu'avec l'aide de Morris et de Ruskin, ils renouvellent tout l'art décoratif contemporain. En Belgique, Leys, les Stevens, Degroux, Dubois, De Braekeleer, et toute une renaissance de la sculpture, dont le mérite a été consacré par les succès obtenus à l'étranger, et par les commandes faites à nos sculpteurs par les principaux musées d'Europe.

Puis, pour finir cette sommaire évocation de la production artistique du Nord pendant le XIX^e^ siècle, songez encore que durant ces cent années, l'Allemagne à elle seule, a donné Beethoven, Weber, Schubert et Schuman, et celui que Stephane Malarmé appelle « le dieu Richard Wagner » et dont la géniale influence, vivifiant d'un souffle nouveau toute la musique con-

temporaine, a contribué puissamment à l'éclosion de talents originaux. non seulement en Allemagne et en Autriche, mais en Belgique, en France, en Norvège et en Russie.

*
* *

Mais peut-être serez-vous tenté de dire? Merveilleuse époque pour le Nord, nous en convenons volontiers, mais le Midi est-il resté inactif pendant tout ce temps? Pas complètement, sans doute, mais peu s'en faut. D'abord, des trois pays qui furent autrefois des centres d'activité artistique et littéraire, de la Grèce, de l'Italie et de l'Espagne, un seul compte encore sous ce rapport au XIXe siècle. Encore ne peut-il être signalé que pour ce qui concerne la littérature et la musique. Pas un peintre pendant ces cent années, pas un sculpteur dans le pays de Michel-Ange et de Raphaël. L'Italie a pu devenir *une*, elle a pu se faire *d'elle-même*, avec le concours de quelques autres puissances, mais elle n'a pu retrouver le goût qu'elle avait aux siècles de foi, alors que ses madones, ses tableaux religieux et la décoration de ses églises, servaient de modèles à toute l'Europe.

Pour n'être pas aussi radicale, la disette est grande chez elle en littérature. Un poète, un romancier au commencement du siècle, Léopardi et Manzoni, deux romanciers de talent, d'Annunzio et Fogazzaro, à la fin, c'est à peu près, avec Rossini et Verdi, et le maëstro Perosi en musique, tout ce que l'Italie a produit pendant un siècle.

*
* *

Il n'y a donc pas de doute, le centre artistique s'est déplacé. Comme il passa jadis de Grèce en Italie, il a passé depuis en France, au XVIIe siècle, et, tout en s'y maintenant au XIXe, il s'est développé et élargi, en ce sens que de nouveaux centres se sont formés, en Angleterre, en Allemagne, en Belgique, en Scandinavie et en Russie, si bien que, comme Philarète Charles l'écrivait déjà en 1850, si le passé appartient aux races latines, il semble que l'avenir soit réservé aux races septentrionales.

Ce qui n'était qu'une conjecture d'un esprit clairvoyant, au milieu du XIXe siècle, est un fait dans les premières années du XXe. Les idées qui agitent le monde viennent du Nord, et il est important que les littérateurs et les artistes s'en rendent

bien compte, pour ne pas s'attarder à l'imitation de formes et d'époques surannées. Aussi vraiment qu'il leur est nécessaire de connaître l'art grec, l'art italien, et le XVII^e siècle français pour la formation de leur goût, aussi vraiment ils doivent connaître et comprendre leur époque, et ils doivent chercher à en exprimer les besoins, les aspirations et les désirs, s'ils veulent y exercer quelque influence.

*
* *

C'est ce qu'ont fait, en Angleterre, en Belgique et en Danemark Ruskin, Guido Gezelle et Johannes Joergensen. Et si la pensée m'est venue de parler, dans une même étude, de trois hommes aussi différents l'un de l'autre, c'est que d'abord, les traductions françaises de leurs œuvres choisies ont paru presque simultanément au cours de l'année passée. Puis, et c'est là surtout ce qui m'a donné l'idée de les réunir pour un instant, c'est que, malgré les différences de pays, d'éducation, de condition, de milieu et de langue, tous les trois, néanmoins, sont bien du Nord, non seulement par leur naissance, par le fait d'avoir vécu en Angleterre, en Flandre ou en Danemark, mais par leur œuvre. Chez tous les trois en effet, je retrouve ces deux sentiments de religion, et d'amour de la nature que j'ai signalés comme caractéristiques de l'art du Nord dès ses débuts, cette imagination rêveuse que le Nord a toujours eue en partage, et cette puissance d'évocation de la vie, que la littérature n'a jamais eue au même degré avant la seconde moitié du XIX^e siècle, et que nous allons admirer spécialement chez Ruskin, chez Gezelle et dans les paraboles de Joergensen.

*
* *

Lorsque je traduisis jadis le chapitre des *Sept Lampes de l'Architecture* intitulé *La Lampe de la Mémoire* (1) je ne connaissais Ruskin que comme esthéticien. Je savais qu'il avait été l'initiateur du mouvement esthétique en Angleterre, que, plus que tout autre, il avait contribué au relèvement de l'architecture par les salutaires enseignements de ses livres et notamment des *Sept Lampes* et des *Pierres de Venise*, qu'il avait été le défenseur

(1) *Revue Générale*. Tome LVII^e, 4^e livr.

des Préraphaélites, et que son influence avait décidé du triomphe de leur cause; qu'auparavant, au début de sa carrière, il avait ouvert les yeux de ses compatriotes aux beautés de la nature, et attiré leur attention sur le mérite des paysagistes modernes, et de Turner en particulier. Je savais aussi, que documenté comme pas un, sur les richesses architecturales et artistiques de l'Italie et de la France, regardé un peu comme l'arbitre du goût dans son pays et dans tous les pays de langue anglaise, il avait été le premier à donner des cours d'art à l'Université d'Oxford. Je savais enfin qu'avec William Morris, il avait été l'homme de toutes les initiatives, pour aider à la renaissance des arts décoratifs, et au développement de la culture esthétique dans les milieux populaires.

Ruskin m'apparaissait donc alors, comme l'éducateur artistique de l'Angleterre, et comme l'esthéticien le plus original et le plus influent du XIX^e^ siècle. Toutefois, l'estime que j'avais pour le talent du plus compétent des critiques anglais ne comportait pas nécessairement l'extrême sympathie et l'admiration que m'a donné pour lui le beau portrait qu'en a tracé M. de la Sizeranne dans l'intéressante introduction écrite par lui pour présenter les Pages choisies au public français. Je n'étais pas sans avoir remarqué déjà, dans les écrits de Ruskin, certaines apostrophes éloquentes en faveur des pauvres et des déshérités, des théories sociales généreuses, mais un peu utopiques, telles qu'elles étaient présentées. Si je n'y avais pas attaché plus d'importance, c'est que je croyais qu'elles émanaient d'un homme de talent, sans doute, mais aussi, comme je me l'imaginais, d'un raffiné, vivant confortablement, et quelque peu égoïstement, dans une luxueuse maison de Londres ou des lacs anglais, tout entouré de tableaux, de livres et de bibelots précieux. Je m'étais trompé, n'ayant jugé, d'ailleurs, que par des probabilités. Car, comme M. de la Sizeranne l'explique dans son étude, peu d'hommes, surtout peu d'hommes célèbres, en possession de la gloire et de la renommée, ont donné aussi généreusement que Ruskin leur argent, leur temps et leur influence, à toutes les œuvres de nature à relever les classes populaires. Héritier d'une fortune de cinq millions, il les consacre avec un désintéressement magnifique, à des tentatives de réorganisation de vie sociale : ateliers de travailleurs en plein champ, maisons ouvrières de Miss Octavia Hill, biblio-

thèques populaires, écoles du soir, musées d'art pour les travailleurs du fer, à Sheffield Comme le dit M. de la Sizeranne, « il n'est pas de ceux qui vont dîner chez les riches et prêcher chez les pauvres. Il jette son argent par toutes les fenêtres, toutes les fois que ses fenêtres s'ouvrent sur un beau payasage à protéger, ou un misérable à secourir. » Car il reste naturellement artiste, dans tous ses rêves généreux de société réorganisée. S'il appelle de tous ses vœux l'abolition du paupérisme, et si, ce qui vaut mieux encore, il travaille à le diminuer de tout son pouvoir, vendant ses tableaux préférés, et distribuant en grande partie les cent mille francs qu'il gagne avec sa plume chaque année, il rêve en même temps une société régénérée par la compréhension et le culte de « toute beauté naturelle ».

« Nous allons essayer, dit-il aux disciples qu'il veut enrôler dans sa Guilde de Saint-Georges de rendre quelque petit coin de notre territoire anglais, beau, paisible et fécond. Nous n'y aurons pas d'engin à vapeur, ni de chemin de fer; nous n'y aurons pas de créature sans volonté ou sans pensée. »

On le voit, son cœur compatissant, plus encore que son goût d'artiste lui donne la haine de l'industrialisme. Et, sans doute, beaucoup de ces tentatives généreuses, et notamment ces essais de colonies esthétiques et revenues à l'âge d'or n'ont guère abouti. Mais d'abord il faut constater, avec M. de la Sizeranne, que certaines entreprises philanthropiques, comme par exemple « l'immense *Garden City* qu'une société puissante est en train d'édifier au nord de Hertfordshire, à 34 milles de Londres, au capital de 300,000 livres sterling, ne sont qu'une adaptation pratique, très différente dans la forme mais semblable dans l'esprit, aux idées de l'auteur de *Unto this last* et de la *Couronne d'Olivier Sauvage*. Car, premièrement, dit M. de la Sizeranne, c'est le retour à la vie dans les champs prophétisée par Ruskin, et secondement, ce qu'on n'eût jamais imaginé avant lui, des artistes ont été appelés en un grand concours, pour donner à ces maisons de travailleurs, à ces milliers de petites demeures, un aspect esthétique, c'est-à-dire un aspect riant, gai, qui attire; retient, et fait revenir l'ouvrier le plus tôt possible, après sa journée de travail ».

Il faudrait rappeler ensuite à ceux qui, trop gratuitement, seraient tentés de traiter d'utopies les théories de Ruskin, que certains des essais mentionnés par M. de la Sizeranne, comme

le filage au rouet dans le Westmoreland, le tissage sans machine de la toile, à Langdale et à Keswick, et d'une façon générale, la reprise des procédés moyenâgeux laissant à l'ouvrier l'initiative et la liberté dans la plupart des métiers d'art, ont parfaitement réussi.

Si donc, aux mérites de Ruskin, comme éducateur artistique de son peuple, et comme réformateur plein d'initiative pour ce qui concerne les arts industriels, on ajoute le mérite plus grand encore, peut-être, des œuvres philanthropiques et sociales produites ou par son influence directe, ou par celle de ses livres, on comprendra l'universelle vénération dont il fut l'objet en Angleterre, pendant ses dernières années et, comme en Angleterre, on le tiendra partout pour une des plus nobles et des plus bienfaisantes figures du XIXe siècle.

*
* *

Mais c'est de Ruskin prosateur, écrivain et esthète que nous voulons parler, à propos de la publication de ses « Pages choisies » (1). Pour bien comprendre l'œuvre, il fallait être renseigné sur la vie; mais ces renseignements rappelés, je ne voudrais que signaler ici, et prouver, par des extraits de ses livres, l'influence exercée par Ruskin sur la littérature du Nord, par sa pieuse et religieuse compréhension de la nature, par son amour de tout ce qui vit, et par la puissance et la suggestive souplesse de sa prose, à exprimer tout ce qu'il voit et admire.

Lisez par exemple, dans ce livre des *Peintres modernes*, si révélateur des beautés de la nature, qu'il suffit à faire sa réputation en Angleterre et que les fervents de Ruskin considèrent un peu, suivant l'expression de M. de la Sizeranne « comme une Bible du paysagiste » les pages qu'il consacre à la louange d'un arbre, le sapin, et voyez, dans le fragment suivant, avec quel art tranquille, le prosateur anglais réussit à évoquer pour son lecteur, l'un des plus grandioses et sauvages paysages de la Suisse.

Ce n'est jamais sans un profond sentiment, que m'arrêtant longtemps au pied de quelque grand rocher des Alpes — loin de toute maison, et de toute chose sortie de la main de l'homme, je lève les yeux vers ces bataillons

(1) *Pages choisies de Ruskin* avec introduction de *Robert de la Sizeranne* (Paris, Hachette, 1908.)

de sapins, qui se tiennent sur les saillies inaccessibles et sur les périlleuses corniches de l'énorme muraille, en paisibles multitudes, chacun semblant être l'ombre portée de son voisin, droits, fixes, fantomatiques, comme des troupes de spectre sur les murs d'Hades, ayant l'air de ne point se connaître l'un l'autre, muets pour toujours. Vous ne pouvez les atteindre, et vous ne pouvez crier vers eux; ces arbres n'ont jamais entendu la voix de l'homme; ils sont au-dessus de tous les bruits, hors celui des vents. Aucun pied ne souleva jamais leurs feuilles tombées. Sans rien qui puisse aider leur effort, ils se tiennent entre ces deux éternités : le vide et le roc.

Vous pouvez passer sous de semblables forêts, si, quand vous quittez le lieu le plus sacré de l'histoire de la Suisse — la prairie des Trois-Fontaines — vous dites au batelier de ramer quelque temps vers le sud, le long des rives de la baie d'Uri. C'est là que, les plus escarpées sur la côte ouest, les murailles des rochers montent vers le ciel.

Bien loin, dans le bleu du soir, comme le pavement d'une grande cathédrale se perd dans son ombre, dort le lac. On entend le chuchottement des innombrables eaux qui redescendent des anfractuosités du rocher, comme la prière quasi silencieuse d'une multitude. De temps en temps, la chute d'une vague, paresseusement soulevée à l'endroit où les rochers surplombent la profondeur noire, tombe lourdement comme la dernière note d'un requiem. En face, verdoyant sous une prairie en pente raide et peuplé de villages faits de chalets, le Frohn Alp se dresse, dans une solennelle splendeur de lumière et de paix pastorale; et au-dessus, droites contre les nuées du crépuscule, spectrales sur le gris précipice, se tiennent myriades par myriades, les nombreuses armées du sapin d'Unterwald.

Il y a des passants, je l'ai vu, qui peuvent traverser ce grand sanctuaire avec ses baptistères d'eau courante, ses piliers faits de montagnes, et sa voûte faite de nuées, sans être touchés par une noble pensée, ni secoués par aucune passion sacrée; mais pour ceux qui reçurent de ces flots le baptême de leur jeunesse, qui apprirent de ces rochers la fidélité de leur âge mûr, et qui, des yeux de leur vieillesse, cherchèrent parmi les figures de ces nuages, la ressemblance des rêves de leur vie, je ne veux pas croire, que, lorsqu'il a bâti le sanctuaire de la montagne, et ménagé l'ombre de ces forêts, leur dieu ait travaillé en vain!

*
* *

Ce n'est pas seulement les aspects grandioses de la nature que Ruskin contemple avec ce sentiment religieux, et célèbre avec cette tendresse lyrique. Il aime, d'un amour qu'il ne sait bien définir lui-même, quand il cherche à l'analyser, la nature entière. Il comprend, pénètre et admire la raison d'être de tout ce qu'il y voit, et par tous ceux qui le lisent, il fait partager ses communicatifs enthousiasmes, pour les moindres

des plantes qu'il a étudiées. Voyez par exemple, dans le même recueil, le charmant petit poème en prose qu'il consacre au lichen et aux mousses.

Que dire du lichen et des mousses? Quoique celles-ci soient, dans leur luxuriance, touffues et riches comme de l'herbe, elles restent cependant, pour la plus grande part, les plus humbles des choses vertes qui vivent. Humbles créatures! premiers dons miséricordieux de la terre voilant de leur silencieuse mollesse, la nudité de ses rocs monotones. Créatures pleines de pitié, jetant sur la disgrâce des ruines, un étrange et tendre ennoblissement — posant leurs doigts tranquilles sur les vieilles pierres branlantes, pour leur enseigner le repos.

Je ne sais pas de mots qui puissent dire ce que sont ces mousses. Je n'en sais pas d'assez délicats, d'assez parfaits, d'assez riches. Comment dire les rondeurs vertes, touffues, éclatantes, les étoiles aux floraisons de rubis, à la broderie si fine qu'on dirait que les Esprits des Rochers peuvent filer le porphyre, comme nous faisons le verre ; les réseaux d'argent entremêlés, et les dentelles d'ambre, lustrées, arborescentes, qui brunissent à travers chaque fibre, en une broderie de soie changeante, splendide et capricieuse — et cependant demeurent calmes et recueillies, et façonnées uniquement pour les plus douces et les plus simples œuvres de miséricorde. On ne les cueillera pas, elles, comme les fleurs pour des guirlandes et pour des gages d'amour, mais l'oiseau sauvage en fera son nid, et l'enfant fatigué son oreiller.

Et de même qu'elles furent le premier don miséricordieux de la terre, elles en seront le dernier. Lorsque tous les autres services des arbres et des plantes nous sont devenus inutiles, les mousses délicates et le gris lichen commencent leur veille funèbre autour de la pierre tombale. Les bois, les fleurs, les herbes qui portent des présents, ont rempli leur office pour un temps, mais celles-ci remplissent le leur pour toujours. Des arbres pour le chantier du constructeur, des fleurs pour la chambre de la mariée, du blé pour les greniers, de la mousse pour la tombe!

*
* *

Quelqu'un qui a aimé, d'un amour si compréhensif et si profond, les arbres et les plus humbles des plantes, ne pouvait pas aimer d'un moindre amour les animaux. « Nul ne peut aimer Dieu, ni ses frères en humanité, écrit-il (1), qui n'aime pas tous les êtres que son Père aime, et qui ne regarde pas chacun d'eux, comme s'ils étaient eux aussi, ses frères à cet égard, et des frères qui valent peut-être mieux que lui, si dans les harmonies inférieures où ils ont à jouer leur partie, ils la

(1) Les pointus modernes. La beauté de la vie.

jouent avec plus de justesse. Il est bon de se rappeler cette bienveillance, et cette humilité de saint François d'Assise, qui n'adressait jamais la parole à un oiseau, à une cigale, ni même à un loup, ou à une bête de proie, sans les traiter de « frères ». Aussi, comme il fallait s'y attendre après ces déclarations, y a-t-il des pages délicieuses consacrées dans l'œuvre de Ruskin, à la louange des bêtes.

Voyez, notamment, dans la *Mesnie de l'Amour* le captivant portrait qu'il trace de l'hirondelle. Je n'en cite que quelques lignes, pour ne pas allonger démesurément les citations, mais tout le portrait serait à lire.

Pour montrer ce qu'est l'art du vol sur les eaux agitées, l'hirondelle est le maître des maîtres. La mouette, avec tout son pouvoir splendide, a généralement sa besogne toute taillée, et cependant fait visiblement effort : mais l'hirondelle joue avec le vent et le flot, comme une jeune fille avec son éventail; et il n'y a pas de mots pour dire, tout ce qu'elle fait avec ses ailes dans l'espace de dix secondes, et cela dans la perfection. Le mystère de son coup droit dans l'air, reste toujours inexplicable, aucun œil ne pouvant démêler, comment se tend l'arc, qui lance cette flèche vivante.

Puis pour vous convaincre qu'il n'excelle pas seulement à décrire les plantes et les oiseaux, lisez encore — dans *Deucalion* — le portrait de l'écureuil et dites-moi s'il ne vous semble pas le voir courir et sauter de branche en branche dans la forêt.

Comme de tous les quadrupèdes, il n'en est aucun de si laid ni de si misérable que le *Paresseux*, de même, de quelque façon que vous l'envisagiez, il n'en est pas de si joli, de si heureux, ni de si merveilleux, que l'écureuil. Innocent en toutes ses entreprises, inoffensif dans la conquête de sa nourriture, joueur comme un petit chat, et surpassant la fantastique adresse du singe, mais avec la grâce et la vivacité d'un oiseau, le petit prodige aux yeux noirs de la forêt glisse de branche en branche, plutôt comme un rais de soleil que comme une créature vivante. Il saute et s'élance et s'enlace, où il veut : un chamois est lent comparé à lui, et une panthère empêtrée; grotesque, tel un gnome, gracieux, telle une fée, délicat comme les plumes soyeuses du roseau, beau et fort comme la spirale d'une fougère, il vous hante, vous écoute, se cache de vous, vous cherche, vous aime, comme si l'ange gardien de vos enfants l'avait fabriqué lui-même, pour leur servir de joujou céleste.

Que cela est joli, n'est-il pas vrai? Que toutes ces comparaisons sont naturelles, heureuses, bien venues, et quelle puissance d'évocation dans cette prose alerte, vivante, souple, ondoyante et qui se plie à toutes les impulsions de la pensée.

*
* *

Mais puisque nous en sommes à des portraits, et que nous avons été, en remontant, dans l'échelle des êtres, remontons d'un degré encore, et lisons pour finir les quelques lignes, d'observation si fine et comme toujours si aimante, qu'il consacre dans *Aratra Pentelici* à décrire le caractère de l'enfant.

Autant que j'ai pu moi-même l'observer, le caractère distinctif de l'enfant est de toujours vivre dans le présent tangible, prenant peu de plaisir à se souvenir, et rien que du tourment à attendre; également faible dans la réflexion et dans la prévision, mais possédant de façon intense le présent actuel, le possédant, en vérité, de façon si intense, que les douces journées de l'enfance, paraissent aussi longues que plus tard le paraîtront vingt jours, et appliquant toutes ses facultés de cœur et d'imagination à de petites choses, de façon à pouvoir les transformer en tout ce qu'il veut.

Confiné dans un petit jardin, il ne rêve pas être quelque part ailleurs. Mais il en fait un grand jardin. En possession d'une cupule de gland, il ne la méprisera pas, ni ne la jettera, ni n'en désirera une d'or à la place. C'est l'adulte qui fait cela. L'enfant garde sa cupule de gland comme un trésor, et dans son esprit il en fait une coupe d'or, de telle sorte qu'une grande personne qui se tient près de lui tout émerveillée, est toujours tentée de lui demander, à propos de ces trésors, non pas : « Qu'est-ce que vous voudriez avoir de mieux que cela? », mais : « Qu'est-ce qu'il vous est possible de voir en cela? » Car pour le regardant, il y a une disproportion risible et incompréhensible entre les paroles de l'enfant et la réalité. Le petit être lui dit gravement, en tenant la gaine de gland, que « ceci est une couronne de reine ou un bateau de fée », et, avec une délicieuse effronterie, il s'attend à ce que vous croyiez la même chose. Mais notez que le gland doit être là, et dans sa main à lui : « Donnez-le-moi, alors, j'en ferai quelque chose de plus pour moi. » Tel est toujours le propre mot de l'enfant.

Comme on le voit aussi bien dans cette analyse du caractère de l'enfant, que dans ses portraits de l'hirondelle et de l'écureuil, et dans ses descriptions des mousses, il y a ici, et toujours dans les descriptions de Ruskin, plus qu'un simple talent d'observation. Il y a en plus, une sympathie pour tout ce qu'il observe, la joie de découvrir la vie aussi belle, aussi pleine de mystères, de leçons et d'enseignements, il y a l'amour de tout ce qu'il contemple dans la nature, et la salutaire habitude, puisée dans une éducation religieuse, d'y voir Dieu en tout, d'y chercher Dieu partout. Et sans doute, éclairé de moindres lumières, Ruskin n'y adore pas Dieu avec une foi aussi complète que le prêtre-poète dont je vais parler après lui — mais ils se ressemblent en ceci, que chrétiens tous deux, ils sont rendus plus religieux par la contemplation de la nature.

Car, dans les différents aspects qu'ils en découvrent, et dans les moindres choses qu'ils y perçoivent, jour après jour, ils puisent une intelligence plus parfaite et plus reconnaissante, de l'amour, de la sagesse, et de la beauté du Créateur.

*

Quand l'âme écoute, dit dans un de ces Petits Poèmes — le second écrivain dont je veux parler — toute chose vivante parle, le plus léger murmure possède son langage : les feuilles des arbres jasent entre elles, les vagues des fleuves bavardent joyeusement : le vent, les prairies et les nuages, ces chemins foulés par le pied sacré de Dieu, traduisent avec tendresse le Verbe profond et mystérieux... Quand l'âme écoute...

Ainsi en a-t-il été du prêtre-poète Guido Gezelle. Son âme religieuse et attentive a compris, et pénétré le langage de tout ce qui vit, dans la nature. Dans ce grand livre toujours ouvert il lit, avec autant de reconnaissance et d'amour qu'en son bréviaire.

Oh! j'aime tant, dit-il, à me trouver en plein champ et à contempler l'abîme du ciel. Je sens alors croître mon cœur et je tremble : je sens alors que je ne suis plus de terre... Je suis esprit, je suis roi, je règne sur l'univers, je suis noble, je suis puissant, je commande.

O ciel, ciel bleu, ciel profond, tu ne m'échappes pas, si profond que tu sois.

O nuages, je chevauche vos cimes, je conduis vos orages, et je les tiens en bride! O terre, perdue loin au-dessous de moi, je pénètre du regard tes profondeurs secrètes. O montagnes, ô arbres, mon âme qui porte leur empreinte s'élève vers vos faîtes.

Herbe rampant à mes pieds, mon cœur comprend tes humbles tiges.

Dieu, — et c'est à genoux que je parle maintenant — Dieu, je vous comprends, je vous connais et je vous aime! O Dieu, moi seul suis votre prêtre sur terre, votre création est mon temple et je devrai vous rapporter un jour de mes mains tout ce que vous avez créé.

* *

Au prêtre qui vient de célébrer la sainte messe, l'Eglise enjoint de réciter le merveilleux cantique des trois jeunes hommes dans la fournaise, louant Dieu pour toute la création matérielle. Il est des âmes consacrées, qui ne se contentent pas de s'entretenir quelques instants dans ces sentiments d'actions de grâce, mais qui demeurent toute la journée, et toute leur vie remplies de ces affections. Ainsi en fut-il de sainte

Rose de Lima et de sainte Catherine de Sienne, que la vue d'une fleur pouvait plonger en extase; ainsi en fut-il de saint François d'Assise, qui, comme Ruskin le rappelait plus haut, aima non seulement les fleurs et les oiseaux, mais les bêtes féroces, comme le loup d'Agubbio, auquel il donna la main en l'appelant « Frère Loup » et tous les êtres qu'il chanta dans le ravissant cantique des créatures.

Ainsi en fut-il, dans une certaine mesure, du poète et du prêtre Guido Gezelle. Comme les saints que je viens de citer, comme Ruskin aussi auquel il ressemble sous ce rapport, il aima toutes les créatures, et passa sa vie dans une contemplation fervente de la nature. Mais il y a entre eux cette différence, que Ruskin, grand maître de l'esthétique, chante les beautés de tous les pays qu'il traverse, dans ses voyages à la recherche des œuvres d'art, tandis que Guido Gezelle, immobilisé, autant par goût, que par les devoirs de son ministère, ne sort pas de son pays, et ne semble voir au monde que la Flandre, le pays où il est né, où il a vécu, prié, chanté, et exercé le saint ministère. Mais aussi, si son horizon est plus rétréci, comme il a compris, aimé, et pour jamais fait vivre dans ces vers, ce coin de terre où sa vie s'est écoulée tout entière.

*
* *

Son œuvre est comme un miroir magique, où passe et se reflète en tableaux continuellement changeants, toute la Flandre : ses paysans, les cultivateurs aux mœurs paisibles, à la foi robuste, les laboureurs et les moissonneurs, les rouisseurs de lin et les pêcheurs des dunes, les tisserands qui chantent assis à leur métier, « tandis que les navettes glissent légères à travers la trame » et les dentellières affairées, faisant voltiger leurs fuseaux de leurs doigts agiles, toute la vie journalière enfin, et toute l'activité courageuse de ce peuple croyant et travailleur.

Tous les aspects de la terre natale y sont évoqués, toutes ses richesses y sont remises sous nos yeux : l'opulence des champs de blé ondoyant à perte de vue, la poésie des champs de lin aux fleurs bleues, et les prairies luxuriantes que les vaches de Cassel « fleurissent, du brun pur de leur pelage ». Tous les arbres des Flandres : le chêne, le tilleul, les aulnes, les hêtres « et le bouleau flexible, qui fouette le vent, du fléau de ses branches » y sont chantés, mais avec une prédilection particulière,

les saules, « dont un frais éventail couronne toujours la tête », les arbres fruitiers, et les peupliers, « les premiers, les derniers dans l'année chaude, dans l'année froide ».

Toutes les fleurs, et toutes les plantes qui poussent sur le sol natal, trouvent aussi en lui un admirateur et un ami, jusqu'aux plus méprisées, comme le chardon et la traînasse, jusqu'aux plus inconnues hors de Flandre, comme la joubarbe, qui plonge ses racines dans le chaume épais, et qui, selon la croyance populaire, protège les maisons contre le tonnerre.

Il pousse partout quelque chose, — dit le poète, et le voilà en admiration devant l'humble mousse, — qui, sur les garde-fous des vieux ponts, étend ses petites verrues, et couvre les pierres bleues du disque de ses tons jaunes, gris ou verts.

Regardez-la, si vous avez des yeux pour voir : arrêtez-vous, regardez-la trempée de pluie et de soleil, et dites-moi si le plus beau tapis, la plus fine broderie, sont mieux travaillés qu'elle.

Que maintenant parmi elle, auprès d'elle, autour d'elle, des fourmis ou des cousins fassent trotter leurs pattes, que des ailes claires comme verre y mettent leur arc-en-ciel... ah! dites-moi, s'il est rien de plus beau, de plus charmant!

Il vit partout quelque chose, au-dessus comme au-dessous de l'eau : les fleurs semées par le vent éclosent jusqu'au faîtes des toits, les tuiles elles-mêmes sont animées, et l'humble fleurette se plaît à nicher jusque dans l'humble chaume.

. . . . . .

Est-il un seul pouce de notre sol, de la Lys à l'Escaut, au bord de la mer, sur le sable, sur les maisons, sur les échalas, où ne vive quelque chose, où ne croissent quelques fleurs, ou quelques feuilles charmantes? Partout il pousse quelque chose... partout.

*
* *

Partout aussi, pour compléter cette évocation de son pays, ou presque partout, dans les recueils de Gezelle, il y a quelqu'oiseau qui chante, et il n'est point de petite bestiole emplumée de nos climats, qu'il n'ait regardée, décrite, observée, avec un fraternel et toujours jeune amour. Moineaux hardis, pinsons allègres, fauvettes agiles, mésanges toujours en mouvement, loriots au plumage éclatant, et merles siffleurs, hochequeues, rouges-gorges, bergeronnettes, tout un peuple d'oiseaux voltige et chante dans ses vers. Et ses vers à lui, chantant des oiseaux, semblent voler aussi, et chanter avec eux. Il a, pour imiter le babil et les appels, et les cris dans le feuillage, et les chants de

ses amis, une sveltesse de rythme, et des richesses de rimes spontanées qui émerveillent. Mais parmi tous les oiseaux, il en est deux qu'il célèbre de préférence, et c'est naturellement le rossignol, à cause de l'ardeur irrésistible de son chant, et « la grise alouette » pour l'élan de son vol et pour les espérances chrétiennes, que son ascension dans les hauteurs, avive en lui.

Je ne t'entends pas encore, ô rossignol ! — dit-il, dans un de ces poèmes primesautiers, jaillis du cœur, qui viennent si naturellement sous sa plume. — Le soleil de Pâques est pourtant à l'orient. Où tardes-tu si longtemps? Aurais-tu donc oublié de venir nous consoler?

Et quelques jours plus tard, après le retour du consolateur désiré, il écrit :

Toute la nuit, le sobre rossignol, affolé de douleur, m'a dépeint son tourment. Quel mal les oiseaux lui ont-ils dit de sa compagne? Ou bien la calomnie n'est-elle connue que des hommes?

— Le sommeil l'a quitté. C'est en vain qu'il fait nuit, et que tout repose : hommes, femmes, oiseaux, bétail, moucherons et abeilles; il veille, et dans son chant magique gémit sa plainte éplorée. Qu'est-ce donc qui l'attriste? Serait-ce son exil?

— Préférerait-il le pays où on l'appelle *Bulbul?* Les feuilles ne seraient-elles pas assez vertes? Les parfums auraient-ils perdu toute saveur? Ne trouverait-il pas, aux fleurs de notre Flandre, autant d'éclat qu'aux rosiers qui parent l'Orient splendide?

Ne mange-t-il pas? De quoi vit-il? Comment peut-il chanter et veiller sans cesse, toujours à jeun : de la brume à l'aube, et de l'aube à midi, alors que les hommes doivent, hélas! dormir, manger et travailler.

— O cœur ardent! ô rossignol! ô chantre! Dieu t'a élu entre tous, pour nous servir d'exemple. Oh! si, dans mon triste exil, il m'était donné de m'affranchir de tout lien corporel, et de consacrer ainsi ma vie à sa louange.

*
* *

Si la mort seule devait affranchir le poète « de tout lien corporel », au moins lui fut-il donné de réaliser la seconde partie de son souhait. Car comment ne pas voir que toute sa vie vraiment fut consacrée à la louange de Dieu. Dans les oiseaux, dans les arbres, dans les fleurs et dans les plantes, dans les hommes, les femmes et les enfants, c'est Dieu qu'il voit toujours, au fond, ce sont des créatures, qui lui font admirer, exalter, bénir la sagesse parfaite et la toute-puissance du Créateur.

« Oh! que ne suis-je, dans tous mes actes, dans mes soucis, dans mes tourments, chez moi, hors de chez moi, quoi que l'on

fasse, quoi que je subisse. Oh! que ne suis-je, comme cette petite fleur (dit-il dans un poème sur l'héliotrope), tourné vers vous, de cœur et d'âme, ô vivifiante lumière du soleil. »

Qu'il écoute chanter un oiseau ou qu'il contemple une fleur, on le voit, ses désirs sont pareils. Son cœur fixé en Dieu ne saurait s'attacher à un autre objet, et comme le pur amour qui les inspire est communicatif, les vers de Gezelle, ont, comme tout témoignage convaincu, en plus de leur beauté littéraire, le précieux privilège de tourner doucement, mais presque irrésistiblement vers Dieu, le cœur de tous ceux qui les lisent.

*
* *

« Nul ne peut aimer Dieu », disions-nous, en citant un passage de Ruskin, « qui n'aime tous les êtres que son Père aime. » C'est ainsi que le bon prêtre aime son troupeau; c'est ainsi que Guido Gezelle aima, du plus tendre amour, les âmes qui lui furent confiées. Professeur de poésie pendant quelque temps au petit séminaire de Roulers, il y enseigna, paraît-il, avec un tel succès, que non seulement sa classe, mais que tout le collège ne parlait plus d'autre chose que de littérature et de poésie. C'était trop beau. On relégua le trop éloquent professeur, dans un vicariat d'une petite ville des Flandres, et, si les bonnes gens de la paroisse, et les pauvres qui vécurent près de lui, pendant ces années, gardent encore le souvenir de la vie charitable, humble, et mortifiée que Guido Gezelle mena comme vicaire, au moins le public n'entendit-il plus parler de lui. Pendant trente ans, il se tut, mais avant d'entrer dans cette longue période de silence, un volume parut : *Gedichten, Gezangen en Gebeden*, publié par deux de ses élèves, et dont nous détachons trois petits poèmes : *Comment vas-tu? Tu me manques* et *Une branche de cerises*, parce qu'ils montrent bien, de quelle tendresse affectueuse, le prêtre et le poète réunis en Gezelle, aima les jeunes âmes qu'il eut tout à la fois, à diriger et à former.

Comment vas-tu?

Comment vas-tu, comment vas-tu, mon enfant, toi que j'ai porté jadis — et j'en suis fier — au travers de mainte tempête? Comment vas-tu?

Souvent la nuit, lorsqu'il vente et que la tourmente tourbillonne, lorsque d'angoisse mon cœur s'arrête, c'est à toi que je pense. Comment vas-tu?

Que tu ailles vers le nord ou vers l'ouest, que tu ailles vers le sud ou vers

l'est... te reverrais-je, te reverrais-je jamais, mon enfant, en dépit des orages?

O lien qui enchaîne cœur à cœur, tiens bon, ne te romps pas, jusqu'à ce que, ressuscités du tombeau, nous battions l'air de nos ailes éclatantes, et dirigions à travers le ciel notre vol joyeux, vers Celui dont nous avons refusé, depuis longtemps peut-être, de voir le signe d'appel, et d'entendre la voix aimée!

Comment vas-tu, mon enfant, comment vas-tu? O dis-le-moi, je t'en supplie, comment vas-tu?

*
* *

Tu me manques

Tu me manques, où que j'aille, d'où que je vienne, le matin, tout le long du jour, et plus encore le soir.

— Quand, seul, je pleure, ou de peine ou de joie, tu me manques, ô combien tu me manques, tout près de moi!

— L'oiselle ne manque pas autant à l'oiselet pris au piège; la mère ne manque pas autant à l'enfant, ni l'enfant à sa mère.

— J'entends chanter, il est vrai, et le son de l'orgue ne me manque pas. Oh! non, mais ton chant manque au chant de l'orgue, et il me manque aussi.

— Tu me manques, lorsque le mensonge vient en souriant vers moi, comme tu souriais jadis, en m'apportant tes vers, en emportant les miens.

— Tu me manques encore... ai-je besoin de te dire où? Hélas! je t'ai si souvent donné Dieu dans le mystère!

— C'est là surtout que tu me manques, c'est là surtout que tu me manques et je pleure. Plus d'espoir de retour, plus aucun espoir.

— Plus d'espoir, plus aucun espoir, si petit qu'il soit, ne me reste dans cette vie, mais dans le sein de la bonne mort tu ne me manqueras pas, n'est-ce pas?

*
* *

Une branche de cerises

— Une branche de cerises, enfant, une branche de cerises mûries dans l'éclatante lumière d'or de l'été.

— Gonflées de suc, si douces, si sûres, pleines de jus, pleines de douceur, elles brillaient sur l'arbre, elles parlaient sur l'arbre : « Cueille-nous, cueille-nous, disaient-elles, cueille et apaise ta soif, nous sommes mûres et belles! »

— Elles pendaient à leur branche, balancées par le vent, le tiède vent d'été.

— « Cueille-nous, cueille-nous, cueille-nous, criaient-elles. » Je les cueillis. Qu'elles pesaient lourd! La bénédiction du Seigneur pesait sur elles!

— Prends et remercie Celui qui les créa, qui les forma. Dis lui merci, merci, merci!

— Regarde le ciel, c'est là qu'Il est, c'est là qu'est Dieu! Les yeux en l'air, comme l'oiseau qui en buvant, lève innocemment la tête, dis-lui merci, merci, merci!

— Fidèle comme la bête chétive, fidèle comme les feuilles et les fruits, fidèle comme la fleurette, fidèle comme le grain de sable sous nos pieds, remercie-Le !

— Oh! goûte ces cerises! Il est si doux, si doux de goûter un fruit mûr, et de se sentir monter au cœur, une joyeuse gratitude !

— Apprends la langue, qui par mille bouches, ne cesse de proclamer : « Seigneur, merci! merci pour la vie, merci pour la lumière, merci pour la lumière et pour la vie, merci pour l'air et pour la lumière, et pour la vue et pour l'ouïe et pour tout! Merci, Seigneur! »

— Enfant, une branche de cerises, de cerises éclatantes... Remercie-Le.

*
* *

Et maintenant que dire, car il faut conclure, du talent littéraire de Gezelle, et de la traduction de ses poèmes choisis par MM. Cammaerts et Vanden Borren (1). Pour Gezelle d'abord il est, comme le fait remarquer M. Cammaerts dans l'intéressante préface de ce recueil, une figure à part dans la poésie contemporaine. « Populaire et mystique, dit le traducteur, c'est par ce double caractère, que Gezelle se distingue de nos meilleurs écrivains de langue française : Maeterlinck, Verhaeren et Van Leerberghe, dont le génie si harmonieux, si puissant, si précieux qu'il soit, reste virtuellement inaccessible au peuple. »

Personne, au contraire, qui ne puisse comprendre, goûter et tirer profit des poèmes de Guido Gezelle. Il est populaire au sens le plus élevé du mot, populaire comme l'Evangile, en ce sens que tous, les plus savants comme les plus simples, le peuvent lire, et y trouver lumière et réconfort. Il est populaire en ce sens aussi, qu'il résume les aspirations de tout un peuple, qu'il en a chanté, comme je l'ai dit, la vie simple et le cadre familier, avec une puissance d'expression et de vision, avec un naturel, une fraîcheur d'impression, une spontanéité d'images et de vers, que nous n'avons trouvé, au même degré, en aucun autre poète.

Comme exemples de ces qualités descriptives, de la netteté, et de la simplicité de sa vision, lisez tout d'abord le petit poème intitulé : *O paysan, comme reluit ta bêche!*, et voyez quelle puissance de vision, quelle couleur, et quelle poésie dans ce simple spectacle d'un paysan qui bêche, et retourne son champ!

(1) Guido Gezelle, *Poèmes choisis*. Traduits du flamand par Emile Cammaerts et Charles Vanden Borren. Louvain, Peeters, 1908.

Comme cela est exprimé nettement, et quel repos c'est pour l'âme que la lecture de pareils poèmes.

O paysan, comme reluit ta bêche !

O paysan, comme reluit ta bêche, lorsque, courbant ton cou robuste, tu recules lentement, pas à pas, en retournant le champ de Dieu !

Le soleil te suit, docile, tandis que tu peines et tu travailles, laissant tomber sur ta bêche brillante l'éclat de son regard tout-puissant.

Et ta bêche active, retournant le sol, étincelle au soleil, et renvoie vers moi ses traits éclatants. Un tel faisceau de rayons jaillit alors de la terre sombre, qu'on croirait voir l'éclair redoutable de Dieu.

— Mais non ! Les pigeons savent bien que tout cela n'est que travail de bêche et jeu de soleil, et leur vol insouciant, ô paysan, suit ton travail champêtre.

— Le hochequeue t'accompagne, comme eux, de son allure hardie, et ne craint ni ta bêche, ni son éclair, lorsqu'il aperçoit quelque ver.

— Et j'aime aussi, bêcheur, à te suivre dès l'aube, et à te chanter ma chanson, lorsque la fatigue t'accable.

— Que Dieu t'aide, brave homme, et si la prière de quelqu'un qui aime tes pareils peut t'aider, je souhaite que la bêche ne creuse pas de sitôt ta tombe !

— Puisses-tu un jour, ton travail accompli, voir rentrer une heureuse récolte, et murmurer en soupirant : « Soyez remercié, ô Vous qui adoucissez ma tâche ! »

*
* *

Puis, lisez encore ce merveilleux poème des *Saules*, si chatoyant de couleur et de lumière, d'un sentiment si profond, de forme si heureuse, avec le charmant refrain qui rappelle aux lettrés un poème qu'assurément Gezelle ne connut pas, mais tout semblable de construction, dans le *Livre de Jade* de Judith Gautier.

Les Saules

Que de fois n'ai-je pas détaché une feuille de saule pour la jeter dans la Mandel errante !

Que de fois, sur ce banc, au bout du jardin, ne vous ai-je pas adorés, saules brillants !

Qui traduira votre image, noble nature, qui vous chantera, saules brillants ?

Là-bas, dans la vaste prairie, qui vous peindra, saules brillants ?...

Mais voilà que surviennent ceux qui escomptent le prix de votre vente...

Les voilà ! — O saules, baissez-vous, cachez vos troncs ! Ils viennent, les voilà !

Assis, ils font crier le fer contre la pierre, la pierre contre le fer qu'ils aiguisent.

O Terre, mère de tout ce qui vit, vous avez engendré, vous avez nourris les saules.

Ils se cramponnent à vous, leur mère. Avec tant de force, avec tant de tendresse. — Doivent-ils, doivent-ils en être arrachés?

*

Que de fois n'ai-je pas détaché une feuille de mon album, et ne vous ai-je pas adorés, saules brillants?

Alors, ô saules superbes, vous vous dressiez encore là : aujourd'hui vous voici gisants, abattus.

Que de fois ne vous ai-je pas contemplés, le matin, lorsque l'aube entourait votre couronne d'argent, d'un ruban bleu, pareil à celui qui retient la chevelure des Anges!

Dénoué bientôt par le soleil, ce bandeau se fondait dans le bleu du ciel, et, splendides, vous surgissiez alors dans la lumière, rayonnants de beauté.

Ainsi surgit un jour du tombeau, Celui qui créa la nuit et le jour, le ciel et la terre.

Ainsi mon âme, tu briseras un jour tes liens, et tu t'élèveras, soutenue par tes ailes.

*
* *

Que de fois n'ai-je pas détaché une feuille de mon album pour la jeter dans la Mandel plaintive!

O saules superbes, vous secouiez naguères votre manteau dans la lumière du matin; et, frémissants, vous en faisiez ruisseler comme de l'or et de l'argent, tout un chœur d'oiseaux sautillant et chantant.

Et par mille sentiers irisés, le soleil se frayait un passage à travers vos branches pleines d'ombre, de mystère, de verdure, pleines de couleurs indicibles : de rouge flamboyant, de blanc éclatant, de pourpre scintillant, pleines d'étoiles, d'étincelles, de pierreries fastueuses, qui tombaient en tintant dans l'eau.

Tels, vous vous dressiez naguères, saules superbes, dans l'aube resplendissante, le bras sur le cou et le cou sous le bras, — appuyés l'un sur l'autre comme deux amis, étendant d'une rive à l'autre votre voûte gigantesque, édifiée sur l'eau comme une église.

Lentement, la rivière souriante glissait entre vos troncs.

J'ai souvent detaché une feuille de mon album, pour la jeter dans la Mandel errante.

Mais il en est une que je conserve aujourd'hui, sur laquelle on peut lire : « Une feuille de saule. »

*
* *

Enfin, pour finir, car je ne puis tout citer, admirez le petit chef-d'œuvre intitulé *J'aime à te voir, dentellière*, et comprenez le bien qu'ont dû faire de pareils poèmes, en évoquant et remet-

tant en relief, tous les usages pieux et populaires, toutes les coutumes religieuses que la tradition a transmis, et qui ont tant contribué à garder au peuple flamand son individualité et son caractère.

J'aime à te voir, dentellière...

J'aime à te voir, dentellière de notre vieille Flandre, tes doigts agiles tisser ta toile d'araignée devant ton métier rapide.

Dans les mailles du dessin que tu traces, de-ci, de-là, sur ton coussin, combien de sous prendras-tu, à l'aide de tes fils?

A peine de quoi te donner la lumière, la vie, un humble toit, une pauvre robe. Ce sont pourtant tes dentelles qui surchargent les robes des reines.

Tu ne prendras aucun trésor, petite, mais dans ce fil que tu laisses échapper de tes fuseaux, tu as déjà capturé mon cœur.

J'aime à voir clignoter ta lampe qui boit à peine une goutte d'huile, et qui, réfléchie à travers ta carafe, te regarde tendre tes filets (1).

Combien de rangs d'épingles ne te vois-je pas piquer, coup sur coup, dans ton coussin! Plus que je n'en puis compter.

Tu dis : « Chaque coup d'épingle me rappelle, comme on chargea d'épines aiguës la tête de Dieu tout-puissant, et quelle douleur amère il souffrit.

» Et comme on l'a toujours fait dans mon métier, je porte à mon front chaque épingle, avant de l'enfoncer dans mon coussin. »

Tu chantes parfois, enfant, tandis que tu mailles à l'aide de tes cent quenouilles. Oh! fais-moi donc entendre ce que dit ta chanson.

— Et la jeune fille chanta la chanson du Sire Alewyn : comment, dans sa folle cruauté, il tua la fille du roi.

— Puis elle chanta : « Un est un », ce vieux refrain de dentellière qui dure bien trente points (2).

— Dis-moi encore, ma chère petite, la chanson de la Vierge Mère et de sainte Anne, que tu vénères comme ta patronne, et ta meilleure amie.

— Et faisant courir l'un dans l'autre, deux ou trois jeux de fuseaux, elle chanta suivant le rythme de sa main :

— « Vierge pure, enseignez-moi à adorer, comme il convient votre beauté, qui, enrichie de la grâce de Dieu, semble de la neige fraîchement tombée.

— » Vous êtes restée Vierge Immaculée durant toute votre vie. Faites, ma Mère, que ma dentelle et moi-même, soyons aussi blanches que neige.

» Faites, Mère Vierge, que croissent en votre honneur, les fils entremêlés des dessins que j'ai commencés sous vos yeux?

» Vierge Immaculée, jamais assez louée, faites que le début et la fin de tous mes actes soient semblables à ce tissu virginal.

---

(1) Les dentellières ont l'habitude de placer entre leur lampe et leur métier une carafe remplie d'eau qui concentre la lumière sur le coussin.

(2) C'est le *telling*, chanson du métier, qui aide à compter les points.

— Puis, lorsque fils, fuseaux, dentelles et toutes choses me seront enlevés, douce Notre Dame aux Neiges, préservez-moi de la peine éternelle. »

*
* *

Il nous reste à dire notre reconnaissance et notre gratitude aux traducteurs. Ardue au possible, semble avoir été leur tâche. Non seulement, comme ils le disent dans la préface, en raison de la difficulté de transposer d'une langue germanique dans une langue latine, mais surtout, parce qu'il suffit de jeter un coup d'œil sur le texte original des poèmes, pour constater que les assonances, les allitérations, les locutions populaires y abondent, et constituent un des éléments les plus importants de la beauté poétique de Gezelle. Et néanmoins, malgré cette forme impossible à rendre adéquatement, malgré l'opinion trop souvent émise par des Flamands, que Gezelle est intraduisible et qu'il y aurait impiété à entreprendre pareil travail, nous estimons (et nous croyons que tous ceux qui ont lu les poèmes cités ici, penseront comme nous) que les traducteurs ont bien mérité des Lettres françaises, en y introduisant un élément de *vie et de beauté aussi important, que ce premier recueil des* poèmes de Guido Gezelle.

Il est facile de répéter la boutade *Traduttore, traditore!* Mais il est tout aussi facile de la réfuter. Car l'adage serait vrai, si le traducteur avait la prétention de donner en sa version l'équivalent de l'original; mais il est faux, si la forme étant, en partie, impossible à rendre exactement, le fond reste néanmoins assez important à lui seul, pour qu'il révèle une conception originale et personnelle. Or, c'est ce qui a lieu pour Guido Gezelle. Il est, certes, un des poètes les plus mélodieux qu'on puisse lire. Ses petits vers sont une musique, et il serait vain de prétendre donner en traduction le bonheur de ses onomatopées, la richesse de ses rimes, l'allure rapide, et la légèreté aérienne de ses rythmes.

Mais, dépouillé, tout au moins en partie, de cette forme inimitable — et, comme on l'a vu, il subsiste, même dans la forme des poèmes traduits assez de beautés, pour qu'on puisse se faire *une idée de l'original — il reste encore chez Gezelle* l'originalité et la puissance de la vision, le charme d'une imagination fertile, spontanée s'il en fût, et surtout la conviction pénétrante

avec laquelle il a parlé de tout ce qu'il a aimé et chanté dans ses vers.

*
* *

« Il eût certes été regrettable », dit M. Cammaerts dans la préface de ses traductions, « de ne pas tenter d'abaisser la barrière des langues qui isole deux génies, deux races différentes, et, ce qui est pis en Belgique, deux fractions d'une même nation historiquement alliées; mais il eût été réellement coupable de laisser plus longtemps prisonnière cette parole sacrée, cette source de vie où tant d'âmes pourront puiser l'énergie et le réconfort. Il peut sembler superflu de prévenir la curiosité ou l'intérêt du public, en lui rendant accessible un poète dont il ignore la langue; mais si l'esprit ailé qui porte cette langue chante une foi nouvelle, s'il apporte au cœur de l'humanité entière des paroles d'espoir, il faut avant tout élargir le cercle de son influence, reculer les ondes de sa répercussion, multiplier les échos où elle retentit ».

Nous nous associons pleinement à cette façon de voir du traducteur de Gezelle. Un poète que l'on fait connaître, c'est, pour l'humanité, comme une mine pleine de trésors, que l'on met à sa portée. Jamais peut-être, nous n'aurions eu connaissance des richesses accumulées dans les dix volumes de Gezelle, sans cette traduction des *Poèmes choisis* (1). Aussi, en félicitant les traducteurs de leur heureuse initiative, souhaitons-nous voir leur recueil répandu, et notamment dans les écoles, et les collèges du pays, car en aucun livre de poèmes, les jeunes gens et les enfants ne pourront apprendre, avec autant de charme, à connaître Dieu, la nature, « la beauté de tout ce qui vit » autour d'eux, et la vie chrétienne, laborieuse et paisible des Flandres.

*
* *

C'est un tout petit livre de quatre-vingt-deux pages, que la traduction française des Paraboles de Johannes Joergensen, mais il suffit pour attester un talent original, et pour faire de son auteur une figure marquante des Lettres contemporaines.

(1) Nous savons et reconnaissons bien volontiers que les abbés CUPPENS et MŒLLER eurent le mérite de publier, il y a plusieurs années déjà, les premières traductions françaises d'un très grand nombre de poèmes détachés de Gezelle dans *Durendal*, et nous les lûmes alors avec bonheur, mais nous voulons parler ici de l'impression d'ensemble.

Né à Swendborg, dans l'île de Fionie, le 6 novembre 1866, Johannes Joergensen, nous dit M. Ageorge dans une Introduction aux Paraboles, eut pour père un marin, qui l'emmena de bonne heure dans ses croisières : l'enfant, au fond des fiords, se pénétra du charme romantique de la nature Scandinave. Dès le collège, il lut Byron, Lenau, Heine, Tourgueniew et Shelley. Un peu plus tard il s'éprit du *Faust* de Gœthe, qui devint son livre de chevet, et bientôt, les *Principaux Courants* de Georges Brandes le jetèrent dans le panthéisme et le naturalisme.

Poète et romancier, il publia son premier recueil de vers en 1887, devint secrétaire d'un journal radical, et fit partie du groupe de jeunes écrivains danois, qui se réclamaient à la fois de Zola et d'Edgar Poë, de Baudelaire et de Swinburne, de Huysmans et de Verlaine. Mais le matérialisme ne suffisait pas à ses aspirations. D'obscurs penchants mystiques le poussaient à chercher le Dieu inconnu, et il a exprimé dans ses *Confessions* tous ces besoins inassouvis, et toutes les angoisses, qui, durant deux ou trois ans, déchirèrent son cœur. Enfin, en 1896, la crise se terminait par un acte d'adhésion formelle au catholicisme, ce qui, dans un pays où il n'y a guère que des luthériens fanatiques, ou des libres-penseurs, semblait devoir le condamner infailliblement à la misère et à l'oubli. De fait, il y eut une crise de misère et de souffrances physiques et morales à traverser, mais Joergensen en sortit plus trempé et avec le talent plus personnel qu'on a admiré depuis dans ses écrits (1). Plusieurs de ses livres, notamment *Eva* et le *Feu sacré*, une étude récente sur Huysmans (2) et un volume intitulé *Notre-Dame de Danemark* (3) ont été traduits en allemand. Actuellement, il n'existe en français, que ce petit recueil des Paraboles, si bien traduites par Mme Husson, qu'on les dirait souvent écrites en français, mais M. Ageorge, en terminant son introduction, fait espérer la traduction prochaine de plusieurs œuvres importantes.

Qu'est-ce qui fait le mérite de ces Paraboles? Tout un ensemble de qualités. L'originalité des sujets, l'heureux emploi de symboles d'une grande simplicité, pour exprimer des idées

(1) JOHANNES JOERGENSEN, *Paraboles*. Traduction de Mme Husson. Paris, Sansot, 1908.
(2) Très élégamment éditée dans la collection Kultur und Katholismus. Kircheim'sche Verlagsbuchandlung. Mainz und Munchen, avec un très beau portrait de Huysmans, 1908.
(3) *U. L. Frau von Danemark*. Jos Kösel. Munchen.

qui préoccupent tout le monde, et pour les graver plus profondément dans l'esprit, au moyen de comparaisons saisissantes et faciles à retenir. Evidemment le poète danois a été frappé, à la lecture de l'Evangile, de la force persuasive, et pour tous convaincante des paraboles, de cette forme poétique que Notre-Seigneur avait employée, pour faire plus aisément comprendre aux simples de tous les temps et de tous les pays, les maximes de la morale chrétienne. Joergensen a eu l'intelligente initiative, et le bonheur de la reprendre avec succès, pour opposer ces mêmes maximes chrétiennes, — vieilles maintenant de vingt siècles, et depuis vingt siècles ayant fait le bonheur de tous ceux qui les pratiquèrent, — aux décevantes théories philosophiques, des milieux qu'il fréquenta avant sa conversion.

Il n'attaque d'ailleurs aucune école en particulier, et ne fait pas de personnalité. Si son livre est satirique et mordant sous sa forme symbolique, ce n'est point un simple pamphlet. C'est un recueil de remarquables poèmes en prose nettement et sobrement écrit, ou, avec cette puissance d'évocation de la vie et de la nature, que l'on a pu admirer déjà chez Ruskin et chez Gezelle, le poète danois glisse discrètement une morale réconfortante, en opposition aux prétentieuses déclamations sur le progrès et la liberté, qui rendirent la première partie de sa vie, si malheureuse et tourmentée.

Celui qui écrivit ces paraboles parle donc d'expérience. Il a connu et il a vécu successivement les deux genres de vie qu'on peut mener ici bas : celle d'abord, ou l'homme, se guidant par ses propres lumières, et prétend trouver le bonheur par la culture du *moi,* et la satisfaction de tous les appétits naturels — celle par contre humble, charitable et laborieuse des deux paysans visités par lui en Ombrie, qui n'avaient pour bibliothèque que deux livres, un livre de prières et l'Imitation, qu'ils lisaient et relisaient sans cesse, ce qui leur avait donné « ce parfum de dignité » et cette douce paix que le poète « n'avait jamais rencontrée auparavant ».

Melior est profecto humilis rusticus qui Deo servit, quam superbus philosophus, écrit, en épigraphe à cette calme et toute ensoleillée vision de l'Ombrie, qui termine son volume, Johannes Joergensen et ce texte de l'Imitation résume, en effet, la morale de tout le recueil. Mais il faut le lire en entier pour goûter l'originalité captivante des comparaisons et des idées du poète

danois, et pour admirer la bienfaisante conviction avec laquelle il prêche la foi, au moyen de ses poèmes. Toutes les Paraboles pourraient être citées comme exemples. Je signale comme les plus remarquables, à mon avis, *Le fil d'en haut, La vigne vierge, Le pain,* l'effrayante confrontation intitulée *L'ombre* — et je transcrirai toute entière, pour qu'on puisse mieux juger du talent de son auteur, celle que je préfère, parce qu'elle est la plus simple de toutes.

Le grain de froment

C'était un jour d'automne triste et froid. Dans toutes les haies on apercevait les fruits rouges de l'églantier et du sorbier, et sur chaque feuille le brouillard avait laissé une petite perle; partout il n'y avait qu'herbe fanée et feuilles jaunies. Le long des chemins boueux passait de temps en temps un chariot solitaire, dont le conducteur avait un gros cache-nez de laine autour du cou, et de temps en temps agitait ses bras, pour aviver la circulation du sang et se réchauffer un peu. C'etait vraiment un jour triste : les hommes qu'on appelle des poètes se promenaient, et se réjouissaient de voir comme tout était triste; ils mettaient cette tristesse en vers, et la vendaient à des journaux illustrés.

Mais ce même jour, un homme était sorti pour semer. Avec son sac jeté sur son bras gauche, il s'avançait lentement, et de la main droite, il épandait le grain dans le sillon tracé par la charrue. Le champ était vaste; il s'allongeait noir devant lui, sillonné de raies égales qui couraient tout du long, l'une à côté de l'autre. Au loin il semblait que le champ se rétrécissait, mais il n'en était rien. Ce n'était qu'une « illusion d'optique » du genre de celles dont les livres nous parlent, et que jamais je ne serai capable d'expliquer.

Et l'homme alla jusqu'au bout, là où le champ paraissait étroit; quand il y arriva, il s'aperçut que le champ était aussi large qu'ailleurs, mais ce fut le bout opposé qui lui sembla plus étroit. Et alors il revint sur ses pas, et quand il fut arrivé à son point de départ, il se retourna, et revint de nouveau sur ses pas. Il semblait qu'il cherchait l'endroit où le champ était plus étroit et qu'il continuait d'aller parce qu'il ne pouvait pas le trouver.

C'est ainsi que beaucoup d'hommes passent leur vie. Ils cherchent ce qui est bien loin d'eux, et quand ils l'ont atteint, ils se retournent, et, voyant dans le lointain ce qu'ils ont quitté, ils y reviennent, parce que ce qui est loin d'eux les attire toujours. Et de cette manière ils passent leur vie à chercher et, se laissant tromper par un va-et-vient sans but, ils n'arrivent nulle part et ne trouvent jamais le repos et la paix.

Mais le semeur ne ressemblait pas à ces hommes. A chaque pas qu'il faisait il jetait un de ses grains — c'était du beau et bon froment bien rond, — et les grains tombaient, roulaient et se cachaient dans la terre noire et légère.

Et il continua de semer jusqu'au soir. Alors son sac fut vide et il s'en alla à la maison pour manger et dormir.

Il y eut un grain de froment qui se trouva tout seul, entre deux mottes de

terre noire et mouillée. Et le grain de froment devint épouvantablement triste. Il faisait sombre et humide, et l'obscurité et l'humidité augmentèrent encore, car le brouillard de la journée s'était, pour la nuit, fondu en une pluie serrée. C'était à désespérer.

C'est aussi ce que fit le grain de froment. Et, au risque d'augmenter son mal, il commença à fouiller dans sa mémoire, et à en faire sortir tous les souvenirs d'un temps meilleur.

Il pensa au temps où il s'élevait dans un épi svelte, caressé par le soleil, bercé par le vent, se sentant à l'aise comme un enfant dans les bras de sa mère. Tout le grand champ de blé vert-de-grisé était rempli d'épis sur pied, et là-haut, dans le ciel bleu, il y avait un soleil rayonnant, et toutes les alouettes chantaient, depuis l'aube du jour jusqu'au soir. Et lorsque le soleil se couchait, il ne faisait ni froid ni humide, comme maintenant, mais une douce rosée tombait, comme une onde rafraîchissante sur le grain chauffé par le soleil, et une grande lune d'or brillait doucement sur les champs mûrissants.

C'était le bon temps, le temps passé pour jamais.....

Car, hélas ! le jour terrible vint, où la faux siffla dans les champs, et, avec un son rauque, se traça un chemin à travers les épis. Et les moissonneurs lui succédèrent avec leurs râteaux, et les épis furent liés en gerbes, et chargés sur des voitures. Le champ entier ressemblait à un champ de bataille, d'où les morts et les blessés étaient transportés, sans interruption, dans des voitures.

Et le jour plus terrible encore vint, où sur l'aire, le fléau dansa sur le grain doré, et le toucha sans pitié, avec la fureur d'un soldat qui se bat à l'aveuglette. Et les épis se dispersèrent, les petites familles de grains qui avaient été réunies dès leur verte jeunesse, et les grains isolés volèrent chacun de son côté, et ne se revirent plus jamais.

Mais, dans le sac à grains, on se trouvait pourtant encore en société. On y était bien un peu serré, et, de temps en temps, on avait bien un peu de peine à respirer, mais du moins, on pouvait bavarder ensemble, on avait des compagnons d'infortune ..

Maintenant, c'était l'abandon complet, la triste solitude, la destruction certaine... Le grain de froment savait qu'il ne pouvait pas supporter l'humidité : dans ces derniers temps il était devenu si sensible !... Il se sentait gonfler, son épiderme se désagrégeait. Il sentait l'humidité le pénétrer de plus en plus... Cela ne pourrait plus aller bien longtemps, avant que tout entier il ne soit trempé d'outre en outre par cette humidité... Alors qu'arriverait-il de lui ?

Le jour suivant, la herse passa sur le champ, et le grain de froment vint à se trouver dans les ténèbres les plus épaisses, avec de la terre au-dessus de lui, de la terre au-dessous, de la terre de tous côtés. Et l'humidité resta.

Le grain de froment se sentit bien malade. Il comprenait que quelque chose se brisait et fermentait en lui ; l'eau le pénétrait de toutes parts, il n'y avait plus un seul petit coin sec dans ses entrailles. C'était comme s'il allait périr.

Alors il envoya une dernière pensée, un dernier mélancolique regret au temps ensoleillé de sa vie, et il eut cette plainte :

— Ah ! pourquoi fus-je créé, si je dois finir d'une manière si affreuse ? C'eût

été bien mieux pour moi, de n'avoir jamais connu la lumière du soleil, et d'être préservé de cette détresse !

Alors une voix se fit entendre à ce pauvre être abandonné, et la voix semblait sortir de l'intérieur de la terre :

— Ne crains pas, disait-elle, tu ne dois pas périr. Abandonne toi avec confiance et de bon gré, et je te promets une vie meilleure. Meurs, parce que c'est *ma* volonté, et tu vivras.

— Qui êtes-vous, vous qui me parlez ? demanda le grain de froment, pendant qu'un sentiment de respect l'envahissait tout entier, car la voix semblait parler à toute la terre, même à l'univers entier.

— Je suis celui qui te créa, et qui maintenant veut te créer à nouveau, répondit la voix.

Alors le pauvre grain de froment mourut, s'abandonnant à la volonté de son créateur, et ne sut plus rien de rien.

Un matin de printemps, au début de l'année, un germe vert sortit sa tête de la terre humide. Le soleil luisait si chaud que la terre fumait. Et tout en haut, dans l'air bleu, un nombre incalculable d'alouettes chantaient.

Le grain de froment — car le germe vert n'était autre que lui — regarda autour de lui avec ravissement. Il était vraiment revenu à la vie, il revoyait le soleil, et il entendait chanter les alouettes. Il allait revivre.

Et il n'y avait pas que lui, car sur le champ tout alentour il voyait d'autres germes verts — toute une armée — et il reconnut en eux ses frères et ses sœurs.

Alors la jeune plante se sentit gonflée de la joie d'exister, et elle lui sembla qu'elle devait, par pure reconnaissance, pousser jusqu'au ciel, et le caresser de ses feuilles.

Et c'était comme si la même reconnaissante allégresse eût donné des ailes aux alouettes, qui montaient dans les airs, aussi haut qu'elles le pouvaient; à mesure qu'elles s'élevaient, leur chant était plus clair et plus pur.

Et une voix, qui cette fois ne venait plus du dedans, mais d'en haut, dit :

— Si le grain de froment ne meurt pas, après qu'il est jeté dans la terre, il ne produit rien, mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruits.

*
* *

J'ai cité longuement. Je l'ai fait à dessein, pour que le lecteur pût juger et se convaincre par lui-même de la beauté et de l'importance des œuvres récemment traduites. On comprendra mieux aussi, à l'aide de ces citations, le rapport que j'ai cru intéressant de signaler entre ces trois écrivains, Ruskin, Gezelle et Joergensen — si différents à tant de points de vue, mais qui, tous trois du Nord, par le sentiment religieux, leur goût de la nature, et la richesse de leur imagination — ont contribué à préciser les tendances de l'âme du Nord, et à montrer plus clairement, aux écrivains et aux artistes, les qualités qu'il faut avoir pour pouvoir l'exprimer complètement.

Dom Bruno Destrée, O. S. B.

Les deux dernières adaptations musicales du Théâtre de Maeterlinck sur la scène de la Monnaie

. faut convenir que Maeterlinck n'a pas de chance avec ses musiciens, en ce sens que l'intérêt des ouvrages lyriques tirés de ses œuvres va plutôt en decroissant. Il avait débuté magnifiquement, par le coup d'éclat de *Pelléas et Mélisande*, musique de Debussy, une partition si hardiment, si puissamment originale, que son apparition peut être considérée comme le point de départ d'une orientation nouvelle dans le domaine de l'expression musicale (1). La sensation causée par l'apparition de *Pelléas* au théâtre de la Monnaie est encore présente à toutes les mémoires; la beauté intrinsèque de l'œuvre s'y rehaussait d'ailleurs d'une interprétation et d'une mise en scène de tout premier ordre, incomparablement supérieure, au dire de *dilettanti* itinérants, aux représentations parisiennes et qui, transportée toute entière à Cologne, y excita l'admiration unanime.

Cette année, les directeurs de notre première scène lyrique ont tenu à nous présenter successivement les deux autres pièces de Maeterlinck recemment adaptées à la scène lyrique, *Ariane et Barbe-Bleue*, musique de Paul Dukas, et *Monna Vanna*, musique de H. Février.

C'est l'audition successive de ces deux ouvrages qui m'inspire ma réflexion initiale sur la malchance de Maeterlinck. Une œuvre peut être d'un niveau artistique très élevé, sans atteindre l'originalité transcendante de *Pelléas*, — c'est le cas d'*Ariane*; une autre peut être très inférieure à celle de Dukas, sans être précisément mauvaise, — c'est celui de *Monna Vanna*. Entre les deux dernières, la distance est évidemment beaucoup plus grande qu'entre les deux autres. Et chose curieuse, tout le succès a été pour *Monna Vanna*... Même en tenant compte des circonstances, le fait n'est pas très encourageant pour ceux qui rêvent d'un relèvement du goût artistique de la masse. Convenons que celle-ci, malgré l'effort opiniâtre déployé depuis tant d'années par les organisateurs de concerts et les directeurs de théâtre, laisse encore déplorablement à désirer, autant et plus peut-être dans les classes « dirigeantes » que dans les autres. Ce n'est sans doute pas aux fauteuils d'orchestre, ou parmi les belles madames du balcon et des premières loges,

(1) Revoir à ce sujet le très remarquable article publié par M. de Lalaurencie dans *Durendal*, octobre 1903.

qu'on trouve la partie la plus compréhensive du public, mais plutôt dans le fond de la salle, ou tout en haut... Mais revenons aux pièces de Maeterlinck-Dukas et Maeterlinck-Février.

* * *

Nous ne nous attarderons pas aux poèmes, supposés connus des lecteurs de cette revue; contentons-nous de dire quelques mots de leurs adaptations musicales.

Ariane et Barbe-Bleue a soulevé à Paris, dès sa création, un vif intérêt, et l'apparition en était attendue, ici, avec non moins de curiosité. M. Dukas occupe, parmi les musiciens français d'aujourd'hui, une place des plus en vue; mais son esthétique complexe embarrasse ceux qui se donnent pour mission de « classer » les diverses manifestations de l'art contemporain.

On considère en lui à la fois un moderniste et un classique, car, dit M. P. Gilson, « dans des moules anciens il fond des œuvres modernes ». J'ai peur que les moules ne soient pas toujours les seuls à être anciens, l'idée elle-même l'est quelquefois, — M. Marnold le constatait il y a quelques années dans le *Courrier Musical*, au sujet de la Sonate pour piano. Depuis, l'audition de la Symphonie (jouée l'an dernier par M. Durant) a permis de faire une constatation analogue. Non seulement on cherche en vain chez M. Dukas une personnalité définie, mais son « impersonnalité » même déroute par l'étrange amalgame des influences qu'on y relève. Les réminiscences wagnériennes, franckistes paraissent en foule mêlées, à des formules mélodiques d'une indigence, je dirai même d'une banalité surprenante; — mais tout cela est relevé par la subtilité extrême de l'harmonie et de l'instrumentation, par la supériorité de la technique et par la tenue exemplaire de l'ensemble.

Telle est aussi *Ariane*. Je ne ferai pas l'éloge traditionnel des parties descriptives de la partition, pour lesquelles la musique d'aujourd'hui a des recettes toutes prêtes. J'avoue même que la fameuse symphonie « des pierres précieuses », les trésors de Barbe-Bleue mis au jour par Ariane, me laisse assez froid. Le chant souterrain des captives, lui, est d'un effet pathétique et saisissant. Je préfère cependant les parties lyriques, particulièrement tout le final du deuxième acte (Ariane rendant à la lumière ses compagnes emprisonnées), dont j'admire la gradation incessante, la culmination vigoureuse, où les effets se superposent sans se nuire, avec autant de bonheur que d'audace.

Mais dans tout cela, je le répète, il est impossible de méconnaître les influences étrangères qui nous cèlent obstinément et tour à tour la personnalité de l'auteur; il est impossible de ne pas se dire, par exemple, qu'écrivant *avant* M. Debussy et *Pelléas*, M. Dukas aurait fait sans doute tout autre chose.

Pourtant, M. Dukas est plus spécifiquement *musicien* que le célèbre réformateur, lequel pousse souvent la discrétion jusqu'à l'effacement; comme Strauss dans *Salomé*, il s'abandonne avec une sorte d'ivresse à ses alchimies harmoniques et orchestrales; il fait de la musique pour la musique, et ses déborde-

ments de sonorité rappellent souvent ce que M. Debussy appelait le « mastic multicolore des *Nibelungen* ». Cela fourmille de détails curieux, de trouvailles inédites et, n'était la tension excessive des parties vocales (particulièrement dans le rôle d'Ariane), on pourrait qualifier la réalisation de parfaite.

L'essentiel est que cela cadre admirablement avec la pièce de M. Maeterlinck, dont la prose se prête d'ailleurs particulièrement bien à l'expression lyrique en ce sens que cette dernière est apte à souligner les intentions dérobées et fuyantes de l'auteur. Parfois, cependant, le drame perce sous le revêtement sonore et fait soupçonner un effet différent, si le texte était dit isolément. La dernière scène, notamment, avec la musique, s'allonge d'une manière démesurée, par laquelle l'effet se trouve dilué. Je m'imagine que, *ramassées* sous la forme du dialogue, les dernières répliques d'Ariane, son départ, produiraient une impression plus vive de désarroi, d'indécision angoissante...

L'excellence de l'interprétation a été unanimement constatée. L'orchestre, dirigé par M. Dupuis, a rendu avec une clarté parfaite cette vaste symphonie d'une écriture extrêmement complexe et détaillée, à laquelle la voix ne fait que se superposer. Mlle Friché (Ariane), qui portait à elle seule presque tout le poids de l'œuvre, y fut simplement admirable, vocalement et plastiquement; Mlle Bourgeois, dans la Nourrice, n'était pas moins remarquable; le reste à l'avenant. Pourtant, on ne peut nier que le succès fut médiocre. La raison n'en doit pas être cherchée ailleurs que dans le livret. Le grand public, — M. Tout-le-Monde, qui a moins d'esprit que personne, — n'admet les pièces hermétiques, symboliques, que pour autant que l'idée philosophique soit revêtue d'une histoire suffisamment palpitante, qui le dispense d'approfondir les intentions de l'auteur. C'est pourquoi les symboles (abscons s il en fut) des *Nibelungen* ne le rebutent point. Il s'occupe médiocrement des principes ennemis identifiés avec les personnages, parce que l'activité de ceux-ci suffit surabondamment à l'intéresser. Or, les fantoches de Perrault transfigurés par Maeterlinck ne sont pas dans ce cas. Le bon public perçoit que des symboles se dérobent derrière cette historiette et, si apparents soient-ils, cela le fatigue de les chercher.

***

Voyez l'opéra de M. Février. Je dis « opéra », car c'en est un, possédant tous les attributs du genre : une action claire, rapide, marchant sans arrêt vers le dénouement; des caractères nettement tranchés, le conflit des grands sentiments élémentaires : amour, jalousie, sacrifice; des soldats, des rapières, des dagues, même un coup de feu ! — mais tout cela magnifié dans la langue magique, la poétique et subtile philosophie de notre grand écrivain franco-flamand. Marquer l'évolution qui distance le poème de *Monna Vanna* de celui d'*Ariane* n'est pas ma tâche. Mais je dois la mentionner pour justifier la différence de l'adaptation musicale. On n'imagine pas, en effet, associée à *Monna Vanna*, une partition du genre de celle d'*Ariane*. M. Février, homme de théâtre et incontestablement habile musicien, était fondé à traiter son poème

en livret d'opéra ; — ce qui ne veut pas dire qu'il ait doté la scène lyrique française d'un chef-d'œuvre de plus, ni augmenté la beauté de la pièce de Maeterlinck.

En écoutant sa musique, je me rendais compte enfin des raisons « internes » des difficultés de tous genres opposées par le poète à la mise à la scène de l'œuvre commune. Il faut croire qu'il s'agissait d'assez mauvaises querelles de Flamand, puisque les tribunaux ne paraissent pas, jusqu'à présent, partager l'avis de M. Maeterlinck. La prosodie musicale de M. Février est irréprochable; qu'il ait répété quelques mots, qu'il ait écrit « ce n'est pas ça » pour « ce n'est pas cela » (ce qui, observa M. Maeterlinck, est en effet tout autre chose), le cas n'est pas pendable. Il devait y avoir pis : et ce pis, c'est le style général de la partition. En accordant à M. Février le droit d'orner de musique son poème, M. Maeterlinck ne semble pas s'être préoccupé de savoir si l'esthétique du musicien correspondait bien à son art à lui, si raffiné et si subtil. Il faut rendre cette justice aux grands littérateurs qu'ils se distinguent généralement par une incompréhension étincelante en matière d'art musical. M. Maeterlinck (qui, à ce point de vue, se trouve en assez bonne compagnie avec Gœthe, Hugo, Flaubert — et combien d'autres) ne s'est pas rendu compte, de prime abord, des tendances un peu « communes » de la partition. Mais on le lui aura dit après.

Cela ne veut pas dire, encore une fois, que la partition de M. Février soit mauvaise, loin de là. L'auteur possède un sens incontestable du théâtre et de l'expression lyrique. Il a du savoir-faire et une certaine vigueur, une envolée juvénile qui plaît toujours, et à bon droit. Les caractères sont musicalement bien typés, les situations soulignées en traits alternativement nerveux et délicats ; une émotion d'une indiscutable sincérité se dégage de certaines scènes; tout le second acte notamment est tenu dans une note idyllique, intime et douce, d'un caractère très prenant pour quiconque se livre, sans réagir au nom d'un principe esthétique quelconque. L'orchestration est propre, la prosodie — je l'ai dit — correcte, l'harmonisation intéressante par endroits, la personnalité... Nous y voilà. On ne peut, aujourd'hui, reprocher âprement à un jeune musicien de manquer de personnalité, mais on peut souhaiter qu'il évite certaines accointances. On a dit de *Monna Vanna* que c'était « du Massenet ». Le mot est dur, mais il n'est pas absolument inexact, car, à travers le modernisme qui s'affiche (n'ai-je pas noté même quelques cadences debussystes?) apparaît un « fond » musical qui ne semble pas très éloigné de *Werther*... Pour me résumer, je pense que M. Février est de ces musiciens doués et pleins d'acquit qui écrivent « trop facilement », en prenant sans contrôle les idées comme elle viennent, ce qui équivaut, pour un littérateur, à ces négligences verbales qui conduisent au style du roman-feuilleton, si pas à celui du fait-divers.

L'interprétation de *Monna Vanna* est de premier ordre. M. Bourbon s'est chargé d'incarner le personnage du malheureux Guido Colonna, c'est tout dire; et la stature herculéenne, le masque peu délicat de M. Verdier prêtent à celui de Prinzivalle une superbe allure de condottiere. Quant à Mme Pacary, si inégale dans ses créations, si médiocre notamment, disons le mot,

dans les rôles wagnériens, elle a trouvé ici une de ses meilleures créations. Non qu'elle ait su se débarrasser de sa déplorable surexpérience théâtrale et de ses attitudes conventionnelles; mais tandis qu'elle reste la chanteuse probe et impeccable qu'elle a toujours été, sa grâce à la fois compassée, molle et lasse s'accordent remarquablement avec son jeu des deux premiers actes et elle a su composer une Giovanna d'une séduisante juvénilité. Orchestre attentif et scrupuleux. Beaux décors.

J'ai déjà constaté qu'*Ariane et Barbe-Bleue* avait moins réussi que *Monna Vanna*, qui tient obstinément l'affiche et fait des salles combles. On pourrait dire que la première œuvre n'a pas plu malgré la belle musique, et que la seconde réussit malgré la valeur moyenne de la partition, — ou, jusqu'à un certain point, à cause d'elle.

ERNEST CLOSSON.

Chronique Musicale

Mme Kleeberg Samuel

Nous apprenons la triste nouvelle de la mort de Mme Kleeberg Samuel, la femme du distingué sculpteur, qui a succombé le 7 février aux suites d'un refroidissement contracté dans une tournée en Suisse. Mme Kleeberg Samuel comptait parmi les personnalités les plus en vue et les plus sympathiques du monde artistique bruxellois.

Son talent fin et lumineux, tout de charme, de poésie et d'élégance, l'avait placée au premier rang des pianistes contemporains. Nul ne possédait mieux qu'elle la littérature pianistique du XVIIIe siècle, Bach, Haendel, Scarlatti, nul ne jouait mieux les œuvres de Mozart, les études de Chopin, le concerto, le Carnaval ou les Arabesques de Schumann. Ses interprétations toujours attentives et respectueuses attestaient en même temps une conception personnelle et réfléchie, et l'exquise perfection du rendu s'y alliait aux nuances les plus délicates, à l'inspiration la plus sincère et la plus touchante. Dans les récitals annuels qu'elle donnait à Bruxelles, attirant une foule de dilettantes et d'où l'on ne sortait jamais sans avoir appris quelque chose de nouveau, un éclectisme intelligent et large présidait à la composition de ses programmes que guidait sans cesse un généreux souci d'apostolat artistique. La dernière fois qu'elle se fit entendre en public dans notre capitale, ce fut à la salle Leroy. Elle y joua notamment la Sonate op. 111 de Beethoven et son auditoire fut captivé et ému par l'éloquence de cette interprétation. La réputée artiste faisait aussi de fréquentes tournées en Europe, très demandée et chaleureusement accueillie dans les plus importants centres musicaux. Depuis son mariage avec M. Samuel, elle s'était fixée à Bruxelles. Femme d'esprit et de goût, elle y était universellement appréciée et charmait tous ceux qui l'approchaient par sa bonne grâce, sa distinction, son intelligence et sa modestie.

Nous prions M. Samuel d'agréer nos plus sympathiques condoléances.

Premier Concert du Conservatoire

Il eut le caractère d'un hommage de sympathiques regrets et de reconnaissance profonde rendu par les artistes de l'orchestre et le public habituel des concerts à la mémoire de feu le vénéré chef du Conservatoire, du musicien illustre dont un fécond labeur remplit toute l'existence et qui, en même temps

qu'un très grand savant, fut aussi un fervent et admirable initiateur d'art. L'on écouta avec une attention pieuse et recueillie une série de pages puisées avec tact dans l'œuvre de Gevaert et où se dessinaient quelques aspects principaux de la création artistique du maître.

D'abord les *Adieux à la Mer*, méditation de Lamartine mise en musique en forme de chœur avec instruments à cordes, œuvre de jeunesse (1848), pénétrée d'émotion douce et contemplative, très heureusement adaptée au texte lamartinien, et où la fraîcheur printanière de l'inspiration s'unit à la grâce pittoresque de l'expression, au charme enveloppant des harmonies. On applaudit ensuite l'*Arioso* ajouté à l'opéra *Quentin Durward* pour la reprise faite en 1880 à Bruxelles, une page dramatique de belle envergure demeurée au répertoire des concerts et que mit en valeur la voix généreuse et expressive de Mme Croiza, la distinguée pensionnaire de la Monnaie. Enfin la célèbre cantate composée pour l'inauguration de la statue de Jacques Van Artevelde à Gand, en 1863. Cette cantate de plein air emprisonnée dans les limites restreintes d'une salle de concert devait nécessairement paraître de sonorité excessive et écrasante. Mais, cette réserve faite, l'auditoire fut conquis par l'énergie virile de ces accents, et s'associa au frisson d'enthousiasme sincère qui parcourt ces chants de gloire auxquels, du reste, la direction ferme et chaleureuse de Tinel donna leur maximum de signification.

Le concert débutait triomphalement par l'*Héroïque*. Secondé par le merveilleux orchestre du Conservatoire, Tinel fit rayonner le poème grandiose de Beethoven en une interprétation dont le lyrisme intense et la majesté produisirent une vive impression.

Deuxième Concert Populaire

Le concert s'ouvrait par une fantaisie symphonique de Richard Strauss, œuvre de jeunesse intitulée *En Italie*. On ne découvre pas encore assurément en ces pages la richesse d'imagination, l'étonnante souplesse expressive, la force d'architecture et surtout la puissante originalité d'invention qui feront plus tard de Strauss un des maîtres de l'art symphonique contemporain. Déjà cependant s'y attestent de précieux dons, une ingénieuse fertilité de ressources et un sens très poétique dans la manière de traiter l'orchestre. Ici le compositeur paraît plus particulièrement inspiré dans les visions douces, dans les paysages de rêve et de silence. L'*Andante* du début (*Dans la campagne*) est plein de charme mélancolique en sa gravité recueillie et méditative, tandis que l'*Andantino* (*Au bord de la mer à Sorrente*), malgré certaines prolixités, séduit par la saveur fine d'harmonies enveloppantes et de timbres caressants.

La *Forêt*, poème symphonique d'Auguste Dupont (le fils du grand pianiste et professeur au Conservatoire de Bruxelles), figurait ensuite au programme. C'est une œuvre de facture limpide et d'inspiration délicate, très sincère et attachante en sa simplicité, où il y a lieu notamment de signaler

l'épisode de l'incendie de la forêt traduit musicalement de la façon la plus suggestive et avec un rare bonheur d'expression.

Dupuis a donné de ces deux poèmes symphoniques une interprétation vivante et nuancée, terminant le concert par la charmante *Fantaisie espagnole* de Gevaert, agréablement écrite sur des motifs populaires aux rythmes entraînants.

Le jeune violoniste Ephrem Zimbalist a fait entendre le Concerto de Beethoven et une Sonate de Bach pour violon seul. Il a obtenu un succès vif et justifié. Son jeu précis et soigné offre des qualités remarquables, se caractérise par la clarté exemplaire dans le dessin des phrases et des traits, par l'élégance souple de la technique, par le charme prenant et la distinction de la sonorité. Du côté du rythme et surtout de l'ampleur expressive, il a évidemment des progrès à réaliser. Sous ce rapport Misha Elman lui est actuellement supérieur.

Troisième Concert Populaire

M^me^ Schumann-Heink s'y est fait entendre et ce fut l'intérêt principal du concert. La réputée cantatrice allemande possède une voix des plus remarquables par son volume, sa qualité et son étendue, et cet instrument d'exceptionnelle richesse, elle le met en valeur tantôt avec une souplesse et une aisance souveraines, comme dans l'air de la *Clémence de Titus*, de Mozart, tantôt avec un art supérieur de diction et de nuances, comme dans le récit de Waltraute, véritable modèle d'interprétation wagnérienne. Rappelée par d'interminables acclamations, elle ajouta à son programme le *Roi des Aulnes*, de Schubert, dont elle évoqua la sombre vision et le mystère angoissé avec une admirable variété d'accents et une intensité dramatique des plus émouvantes.

M^lle^ Magdalena Tagliaferro, élève de Pugno, est une charmante et modeste pianiste dont le jeu séduit par sa délicatesse et son élégance. Les mouvements des bras harmonieusement cadencés ont infiniment de grâce. Elle tire du piano de poétiques effets de douceur, et si le son manque d'ampleur, cette qualité n'est pas précisément requise pour les œuvres sur lesquelles s'était porté son choix, le Concerto en *si bémol* de Beethoven, fort peu joué, notablement inférieur du reste aux autres concertos de piano écrits par le maître, et le Concerto en *ut dièze mineur* Rimsky-Korsakow, léger tissu d'arabesques sonores paré de rythmes ingénieux et variés.

Le concert débutait par une œuvre orchestrale de Vreuls, *Werther*, poème symphonique très mouvementé, d'expression souvent vigoureuse, d'où la chaleur et la vie ne sont assurément point absentes, mais auquel on peut reprocher des lourdeurs et des surcharges, et qui, s'inspirant de la manière de Strauss, cherche à traduire musicalement l'âme compliquée, orageuse et frémissante du célèbre héros romantique. Il se terminait par une très belle et vibrante exécution de la marche funèbre de *Siegfried*.

Troisième Concert Ysaye

Ce fut une admirable audition où les trois artistes de race qui s'appellent Thibaud, Casals et Cortot donnèrent toute la mesure de leur grand talent. On entendit d'abord le Concerto pour violon et violoncelle de Brahms (Casals et Thibaud), œuvre où les nobles pensées s'enchâssent dans une forme richement travaillée, s'énonçant en une langue musicale forte et savoureuse et dont l'*Andante* notamment est construit sur une phrase majestueuse d'allure beethovénienne. Mais plus vive encore fut l'impression produite par le Concerto pour piano, violon et violoncelle de Beethoven (op. 56), d'un charme plus direct et pénétrant. Cortot, Thibaud et Casals y rivalisèrent de virtuosité et de puissance expressive, et soulevèrent l'enthousiasme de l'auditoire en réalisant une exécution étincelante tant par l'exquise pureté de la ciselure que par l'intime communauté et la profondeur du sentiment, l'idéale fusion et la poésie des sonorités.

L'orchestre Ysaye, très en forme, donna aussi ce jour-là quelques-unes de ses meilleures interprétations, au début la jolie ouverture de Mendelssohn, *Heimkehr aus der Fremde*, quatre fragments symphoniques de *Psyché*, le céleste poème de César Franck, qu'il chanta avec tendresse en l'illuminant de délicates nuances et imprimant une singulière intensité à la progression pathétique du dialogue entre Psyché et Eros. Puis les *Murmures de la Forêt* et l'ouverture du *Vaisseau Fantôme*, exposée avec une envolée de lyrisme et une ampleur descriptive remémorant les inoubliables interprétations que les Richter et les Mottl donnèrent jadis de cette page wagnérienne si magnifiquement évocative.

M. Cortot ne parut qu'une seule fois en soliste et il joua la transcription d'une sonate pour orgue de Friedeman Bach, l'un des fils de Jean-Sébastien. Nous ne pouvons que rendre hommage à la maîtrise surprenante avec laquelle Cortot arrive à rendre au piano les impressions de l'orgue, gouvernant merveilleusement les sonorités et élargissant le pouvoir de l'instrument. Nous eussions cependant préféré que ce bel artiste eût interprété une composition puisée dans la littérature du piano dont les richesses ne se comptent pas. Une œuvre perd toujours beaucoup à être transcrite pour un instrument autre que celui en vue duquel elle a été originalement conçue et écrite par le compositeur.

Quatrième Concert Ysaye

L'an dernier nous avons signalé à l'attention le capellmeister Birnbaum, qui, jeune encore et à l'aurore de sa carrière a déjà conquis la maîtrise. Chez lui le geste excessivement multiforme et d'où l'eurythmie de la ligne est absente, choque parfois en ses mimiques fougueuses et débordantes, mais fort sincère d'une part, il possède en outre une étonnante vertu de répercussion, aussi immédiate qu'efficace, sur les nuances rythmiques et expressives

de l'orchestre qu'il échauffe et galvanise, et pour ce pouvoir admirable on est porté à l'absoudre entièrement de ses étrangetés et de ses inélégances. Cet enthousiasme ardent, cette force de conviction, cette foi profonde dans l'œuvre interprétée ont permis d'écouter avec le plus vif intérêt et malgré ses prolixités la cinquième Symphonie de Tschaïkowsky qui avec une forme souvent ingénieuse, avec des qualités incontestables de vie, d'éclat et de rythme (principalement dans la dernière partie), offre ce double et grave défaut de manquer de construction et de personnalité.

Bien autrement charmeur a paru le poème symphonique de Smetana, extrait du cycle *Ma Patrie*, et chantant la Moldau, le grand fleuve patrial de la Bohême. Ici se rencontrent à la fois l'élégance du dessin, la limpidité du jet mélodique, la saveur délicate des harmonies descriptives. On ne peut qu'applaudir chaleureusement à cette idée de jouer du Smetana, le vaillant et admirable inspirateur de la renaissance musicale en Bohême qui, constamment méconnu et contesté par ses compatriotes, n'en dévoua pas moins sa vie entière à doter son pays d'une mentalité nationale, et laissa une œuvre dramatique et symphonique des plus importantes, des plus significatives qui jusqu'ici est restée presque entièrement ignorée en Belgique. En ce moment où l'on célèbre le centième anniversaire de la naissance de Mendelssohn, nous ne pouvons, au contraire, que faire des réserves sur le choix de l'ouverture de *Ruy Blas*, page d'intérêt secondaire, alors que dans la forme ouverture l'illustre compositeur nous a légué quatre authentiques chefs-d'œuvre, *Le Songe d'une nuit d'été*, *Heureuse Traversée*, *La Belle Mélusine*, *La Grotte de Fingal*. Le concert se terminait par l'ouverture de *Tannhaüser* chantée avec un superbe élan, mais où le finale prodigieux construit sur le chœur des pèlerins fut pris à notre sens dans un mouvement trop vif, compromettant ainsi l'ampleur de cette péroraison incomparable.

Raoul Pugno joua le Concerto n° 23 en *la majeur* de Mozart. On sait avec quelle pureté et quelle souplesse le grand pianiste français exprime l'âme du maître de Salzbourg, comme il excelle à rendre ces phrases exquises embaumées de tendresse, à extraire le bouquet subtil de ces virginales et caressantes mélodies. Dans le Concerto en *ut mineur* (n° 4) de Saint-Saëns, tout en colorations vives, en traits scintillants et que couronne une conclusion superbe ayant l'allure d'un chant de triomphe, Pugno montra un autre aspect de son talent, l'un des plus complets qui soient au piano, et fit applaudir en cette œuvre semée de mille difficultés les ressources infinies de son éblouissante technique.

Cercle Piano et Archets

Au programme de la quatrième séance figuraient le quatuor en *mi bémol majeur* de Mozart, le trio en *si bémol* de Beethoven, le fameux trio à l'archiduc que MM. Bosquet, Chaumont et Jacobs jouèrent naturellement avec toute la correction, le respect et la pureté souhaitables, sans y mettre cependant le

sentiment chaleureux et la profondeur d'accent que l'on eût désirés. Ils se réservaient probablement pour le concerto de Chausson (op. 21), qui fut le moment sensationnel de la soirée. C'est là une œuvre très marquante du plus émouvant des disciples de César Franck. Divisé en quatre parties, il revêt la grande allure symphonique et s'impose par la ferveur lyrique de l'inspiration, la richesse des harmonies, par la variété, l'intérêt constant, la vigueur lumineuse des développements. MM. Bosquet, Chaumont et le quatuor (Mlle D lstanche, MM. Van Hout, Jacobs et Piery) en ont donné une interprétation généreuse, aussi poétique qu'enthousiaste, et nous formons le vœu que ces artistes d'élite ne se bornent pas à cette unique audition de l'œuvre de Chausson et qu'ils nous la rendent à l'une de leurs prochaines séances.

GEORGES DE GOLESCO.

Chronique théâtrale parisienne

Tous les noms d'auteurs dramatiques dont l'actualité a parlé ces dernières semaines pâlissent en vérité devant celui de Maeterlinck, dont la première représentation à l'Opéra de *Monna Vanna* a remis le nom en pleine lumière. Bien qu'il s'agisse là surtout d'une œuvre musicale qui échappe à ma compétence, il n'en sied pas moins de signaler de telles œuvres; le théâtre de Maeterlinck est de ceux qui se complètent le mieux par l'atmosphère harmonique; quelque pur chef-d'œuvre que soit *Pelléas et Mélisande*, la pièce parlée n'aurait pas, à elle seule, maîtrisé son public; il a fallu de plus que l'étonnante orchestration de Debussy soit venue en souligner le mystère, et comme alors la beauté du drame a récompensé le sentiment du musicien! Puisse le même bonheur échoir à M. Février, auteur de la partition de *Monna Vanna*, et sceller ainsi sa réconciliation avec le beau poète dont le génie l'a inspiré! De telles brouilles, pour compréhensibles qu'elles soient, sont regrettables. Quand un homme, d'ailleurs, a publié une œuvre, cette œuvre appartient au public autant qu'à lui : donner et retenir ne vaut, dit un vieil adage; en droit moral, sinon en droit juridique, un romancier ou un dramaturge ne devrait pas pouvoir empêcher un musicien d'interpréter son œuvre pas plus qu'un dessinateur de l'illustrer. Si réellement l'opéra de M. Février est une œuvre digne du *libretto*, nous devrions avoir le droit de l'applaudir, sans nous soucier si celle qui la chante est Mlle Georgette Leblanc ou tout autre *prima donna* de l'Académie nationale de musique.

Cependant d'autres noms chers à la foule requièrent en ce moment l'attention publique. On recommence à parler de M. Edmond Rostand à propos des répétitions de *Chantecler*, et ce n'est pas moi certes qui tomberait dans l'enfantillage où sombrèrent tels de mes amis du *Mercure* ou d'ailleurs, de refuser tout talent à ce prestigieux virtuose de l'alexandrin, à ce très habile évocateur de tableaux mi-légendaires, à ce créateur enfin de *Cyrano* pour tout dire et pour bien dire (car lequel de ses médisants peut se vanter d'avoir créé quelque chose?), qu'est M. Edmond Rostand. Toutefois, entre le *Cid* et *Cyrano*, n'en déplaise à M. Doumic ou à M. Deschamps, je ne me rappelle plus du quel des deux est le rapprochement, il y a bien quelques échelons intermédiaires! Enfin, nous verrons ce *Chantecler*, dont il est question depuis si longtemps! C'est un sujet difficile, et l'on comprend d'ailleurs que l'auteur ait hésité et peut-être hésite encore. La féerie, la fable ésopique, qui ravissent les lettrés et les artistes, peuvent désarçonner le public. En lisant le très remarquable *Compère Renard* que M. Georges Polti publia dans une revue pour prendre date, dès le premier jour où l'on sut que M. Rostand allait s'attaquer à notre vieux fabliau national, je me faisais cette réflexion que peut-être ces fines satires, ces savoureuses transpositions de caractères et de pelages

n'agréeraient pas à un spectateur de rencontre, comme elles me plaisaient à moi, mi-lisant mi-rêvant dans mon grand fauteuil de cuir. Un *Chantecler* que donna le music-hall Ba ta clan l'an dernier n'eut pas un succès énorme, bien que certains vers fussent spirituels; il est vrai que les habitués de ce lointain bouiboui tiennent si peu à l'esprit! Attendons toujours; même si la pièce ne réussissait pas, l'auteur aurait de quoi se consoler; *Cyrano* n'est pas son seul fils; il y a dans les *Romanesques*, dans la *Samaritaine*, dans la *Princesse lointaine*, pour ne pas parler du peut-être trop vanté *Aiglon* (coupable un peu, à mes yeux, d'avoir assassiné le *Roi de Rome* de Pouvillon), de quoi faire la gloire de deux ou trois de nos chers maîtres de la rampe. Et puis il y a des échecs *poesiae causa* qui sont plus honorables que des centièmes. *Tire au flanc* n'est tout de même pas le phénix des hôtes de la balle.

Parmi les nouveautés, celle avec qui je suis le plus en retard est une comédie de M. Pierre Wolff et Gaston Leroux, le *Lys*, que l'on joue encore au Vaudeville. Ce lys est une chaste demoiselle prolongée, confite en convenances sinon en dévotions, et qui brusquement, du haut de sa blancheur immaculée, prend la défense de sa jeune sœur, tubéreuse ou jasmin celle-ci, laquelle avait eu la charitable idée de ne pas garder pour elle seule son exquis parfum, vous entendez de prendre un amant. Et vous devinez également le beau plaidoyer pour l'amour libre que cela nous a valu au troisième acte. Tout en le savourant, un vers de M. Dubout, le fameux auteur de *Frédégonde*, me revenait à l'esprit, un des vers les plus cocasses que je sache : « Un lys qui parlerait avec la voix des roses. » Eh bien, le lys de M. Wolff parle avec la voix de M. Naquet et de M. Blum. Car cette pièce est représentative de tout un mouvement d'esprit; elle est l'aboutissant d'une croisade que M. Abram nous expliquait naguère en un livre d'un didactisme secourable. Depuis trop longtemps, paraît-il, nous croupissions dans le marécage du mariage bourgeois, et cette idée devenait intolérable de se croire obligé, de par je ne sais quel sot engagement (est-ce qu'un homme libre doit se ruer lui-même en servitude?) à une définitive fidélité à sa parole, quand une signature même au bas d'un billet à ordre a si peu de valeur! Et les Pierre l'Ermite se sont levés de tout côté pour convertir de gré ou de force les infidèles : « Sois avec nous ou tu ne seras pas à la mode! » Aussi, innombrables furent les mécréants qui baisèrent la poussière en attendant mieux et abjurèrent la vétuste monogamie pour revenir à la sainte vie des patriarches accommodée à la moderne. Et voilà comment, grâce à tous ces messieurs d'origine ou de mentalité bédouines, nous nous approchons de la Terre Promise qui sera l'Abbaye de Thélème: Gai, gai, marions-nous! Voilà qui en bouchera un coin à ce maire morose lequel marmonnait en guise d'allocution à de folâtres jeunes gens : « Vous riez! Ce n'est pas si gai ce que vous faites là! » Les jeunes gens lui répondront : « Puisque ce n'est que pour la semaine, monsieur le Maire! »

Autre pièce de haute ambition, moins sociale, celle-ci, que poétique, la *Tour du Silence* du poète suédois Collijn. C'est le théatre des Arts, coutumier de ces sortes de hardiesses, qui a monté avec un luxe étonnant cette tragédie babylonienne; ce ne sont que kéroubs, ce ne sont que pylônes; des tiares colossales écrasent les têtes des acteurs et des vocables en langue chaldaïque qui semblent avoir été écrits « sur une peau d'onagre avec un roseau

dur » enchevêtrent leurs gutturales et leurs dentales sur les lèvres de M. de Max et de Mlle Vera Sergine, protagonistes de l'œuvre. Celle-ci, c'est Sémiramis la grande reine d'Assyrie, et celui-là c'est le roi indien Stratès, qui après des péripéties mi-guerrières, mi-galantes, finit par être enfermé par son amante d'une nuit dans la Tour du Silence d'où il ne sortira plus. Les mauvaises langues ont prétendu que c'est à ce moment que commençait vraiment, et qu'aurait dû seulement commencer la pièce; on a été dur pour les tirades grandiloques qui sortent de dessous ces mitres à étages, on a rapproché la scène d'amour, nœud du drame, de l'admirable entrevue de Salammbô et de Matho dans le camp des Mercenaires, et tout cela est vrai, mais, quoi ! il y a plus de poésie dans une évocation d'amour babylonien que dans un plaidoyer pour le contrat de louage conjugal à la Naquet, et les cataractes verbales qui ruissellent de lèvres barbues de sars ou de grands-prêtres de Mardouk sont moins trempantes que les stilligouttes insinueux de nos immoralistes en habit noir. Et puis ne faut-il pas être indulgent pour les traductions ? Si on habillait en suédois la *Sémiramis* de Peladan, pourtant de hautaine allure, croit-on qu'une partie de sa beauté ne disparaîtrait pas ? Ce nom royal à lui seul est si beau ! « Le temps n'est plus où Sémiramis, notre grande reine, montait l'Asie comme une jument docile... » (Ça, c'est le début des *Amazones*.) Mais ces images seules de la vieille terre sacrée, ces décors, ces costumes devraient suffire à inspirer un peu de patience au public; il en supporte bien d'autres ! Pourquoi ne peut-il pas entendre les éloquentes réparties de ce nouveau « pauvre Holopherne si méchamment mis à mort par Judith ? » Ah ! nous devenons en vérité bien difficiles, il nous faut de l'esprit, de la grivoiserie, de la rosserie, de la fumisterie; dès qu'il y a tendance au grand art sérieux, c'est comme à Carcassonne, il n'y a plus personne ! Maintenant, si je m'indigne ainsi, c'est peut-être parce que je n'ai pas assisté à la *Tour du Silence*...

Passons aux spectacles dont je fus témoin. Le THÉATRE MICHEL, que j'ignorais encore, a bien voulu me convier à une de ses soirées. Salle coquette, public élégant, interprétation de luxe, programme de choix : la *Comparaison* suggestive et mi-congestive bluette du directeur, M. Pierre Mortier, *Feue* (on s'obstine à écrire *Feu*) *la mère de Madame*, dont j'ai rendu compte à propos d'un spectacle de la *Comédie Royale*, et le *Poulailler*, la pièce de résistance, trois actes de Tristan Bernard, où l'on voit un coq qui ne peut pas arriver à chanter à l'unisson de ses poules, celles-ci ne voulant pas quand il veut et voulant quand il ne veut pas; la comédie qui aurait pu être fine, tourne en vaudeville, mais sans pourtant perdre toute sa finesse; elle garde d'ailleurs cette bonne humeur narquoise par laquelle l'auteur plaît; le succès se prépare pendant les deux premiers actes pour se dessiner franchement au troisième, ce à quoi les actrices jolies et exquisement toilettées, Mlles Thomassin et Félyne, sont bien pour quelque chose.

Les autres théâtres *à côté*, comme on les appelle, ont fait rage ces temps-ci. A la COMÉDIE ROYALE, qui vient de rouvrir après une interruption de quelques semaines, deux bluettes sans grande importance, *Comme les blés* et *Little Mary*, servent de hors-d'œuvre à tromper la faim des amateurs de mots épicés et poivrés, lesquels doivent être satisfaits avec la revue-chanson qui termine le

spectacle le *Crible de Paris*, laquelle aurait pu n'être que salée de sel attique à en juger par son début. Le THÉATRE FÉMINA nous a donné une comédie de M. André Paysan, *Notre Fille*, qui tourne elle aussi au vaudeville, mais ça ne vaut-il pas mieux que de tourner à la prédication contre tel article du code civil ? et un conte en vers de M. Régis Lamotte, *Balsamine et le bon Brigand*, qu'on a eu raison de rapprocher des charmantes fantaisies de Théodore de Banville. Le THÉATRE D'INITIATIVE a composé son second spectacle avec des pièces déjà connues de Donnay et d'André Theuriet, et une comédie inédite très gaie de Mme Nastri, *Un collaborateur*, *s. v. p.* A LITTLE PALACE une pièce, je ferais mieux de dire un tableau d'actualité, le *Sol tremble*, nous montre un malheureux Sicilien fusillé comme pillard par les carabiniers pour avoir eu l'imprudence, d'abord de se laisser surprendre par le sisme en costume (et c'était un acteur) de brigand calabrais, et ensuite de se charger d'un collier de perles qu'une actrice lui a remis pour sa mère avant de mourir. Et vraiment, il semble que ces hardis théâtres « à côté » pourraient nous donner tout de même quelque chose d'un peu moins naïf.

Au fond, pour l'originalité et la tenue d'art, les théâtres officiels l'emportent même dans le canton des petites pièces. Deux comédies comme celles que l'ODÉON a données pour l'anniversaire de Molière, le *Laurent* de MM. Céard et Croze et *Molière et sa femme* de Maurice Pottecher, valent à elles seules tout le bagage des bonbonnières les plus selects des grands boulevards. Le Laurent dont il s'agit c'est celui qui serre la haire avec la discipline de ce bon monsieur Tartufe, et qui, suivant les traces galantes de son maître, finit comme lui par être appréhendé au collet par les gens du Roi. Les auteurs, dont la réputation littéraire est bien établie, ont eu raison de tirer de l'ombre ce personnage ; cela leur a fait composer un délicat et savoureux pastiche, digne de rester au répertoire à côté de la *Conversion d'Alceste* de Courteline. Meilleure encore est la comédie de Maurice Pottecher, discussion violente et brûlante entre Molière et sa coquette de femme et que le pauvre grand comédien métamorphose en subite comédie justement en s'apercevant qu'un seigneur de la cour les écoute avec curiosité; le revirement est à la fois subtil et douloureux. Mais plus encore que celles de MM. Céard et Croze, la renommée de M. Pottecher est solidement assise; le créateur du théâtre de Bussang, l'auteur de *Morteville* et de dix autres grands et beaux drames est de ceux avec François de Curel, Emile Fabre et Henry Bataille (pour ne pas parler des académiciens consacrés) qui honorent le théâtre d'idées moderne.

Je devrais pour finir vous parler de la *Parisienne* de Becque que la COMÉDIE FRANÇAISE vient de reprendre ; ce serait clore ma chronique sur un nom digne sinon de rivaliser avec celui de Maeterlinck, du moins de ne pas s'effondrer à son prononcé. Mais cette chronique est déjà copieuse, et deux tristes événements de la dernière heure vont m'obliger à l'allonger encore ce sera donc pour la prochaine fois.

L'un des événements auxquels je fais allusion est la mort du grand acteur Coquelin aîné (1) dont le nom était lié depuis un tiers de siècle à tout notre

(1) Suivi de près dans la tombe par son frère, Coquelin cadet, très bon, lui aussi, mais dans les simples jocrisses.

mouvement théâtral. Nul n'avait incarné de façon plus merveilleuse les laquais et les matamores de l'ancien répertoire ; il semblait créé « par décret nominatif de la Providence », comme disait Renan, pour jouer Crispin ou Cyrano de Bergerac. On dit de plus que c'était un brave cœur, sous des apparences hypercabotines, et qu'on peut accorder un sentiment de regret à l'homme après avoir déploré la disparition du professionnel. Tant mieux, les bons cœurs sont rares, et sur les planches plus qu'ailleurs peut-être. Mais voilà du coup la question *Chantecler* renvoyée aux calendes automnales; nos chroniqueurs vont avoir du pain sur la planche. En vérité, ne soupçonneriez-vous pas que c'est M. Edmond Rostand lui-même qui a précipité son futur interprète dans l'Hadès pour qu'on parle un peu plus longtemps d'avance de sa pièce? Tout le monde sait, par exemple, que c'est l'épicier Félix Potin qui a fait la panique du 1er mai d'il y a trois ans : il voulait écouler un stock de jambons depuis trop longtemps en conserve ! La disparition de Coquelin semble rentrer dans la même catégorie de « mystères de Paris ».

L'autre triste événement est la mort tragique de Catulle Mendès, tué dans un accident de chemin de fer. C'est une des physionomies les plus connues de ce monde brillant des « premières » qui disparaît. « Le Boulevard s'en va! » comme disait invariablement Arthur Meyer quand il apprenait la mort d'Aurélien Scholl, de Villemessant et *tutti quanti*. Mais Catulle était mieux qu'un boulevardier; il laisse derrière lui un bagage considérable de vers, de contes en prose, de romans, de critiques et de pièces de théâtre; de tout cela je crois bien que ce sont quelques contes précieux, musqués, tarabiscotés et d'ailleurs pervers, qui resteront le mieux, mais ici c'est l'auteur dramatique seul qui importe. Il était d'une fécondité surprenante ; chaque année presque, on représentait de lui quelque œuvre neuve, comédie, ballet, livret d'opéra, drame en vers, et jamais rien de banal ni de médiocre; malheureusement rien de supérieur. Catulle Mendès a passé plus de cinquante ans à essayer d'écrire un chef-d'œuvre, et hélas! il reste loin, loin de compte. Parci par-là quelque idée poétique ou émouvante : le billot couvert de fleurs sur lequel la *reine Fiammetta* pose sa petite tête blonde, le premier acte des *Mères ennemies* où la mère fait maudire le père par l'enfant, ou dans *Ariane* le demi-retour à la vie de Persephone, mais tout cela n'est pas suffisant pour clouer éternellement un glorieux cartouche aux murs du Temple de Mnémosyme-Melpomène. Il est à craindre que de tant d'efforts vers le beau grand drame il ne reste à peu près rien. Moins encore restera-t-il de la critique dramatique à laquelle il se consacrait professionnellement depuis plusieurs années; en dépit de ses très hautes qualités d'esprit, Catulle n'était pas arrivé à se créer la position respectée d'Aristarque qu'avait eue Sarcey; il était à la merci de ses petites passions personnelles, qui n'étaient pas toujours sympathiques ou seulement approuvables. Mais l'homme privé ne nous regarde pas, surtout au lendemain d'une catastrophe aussi navrante; qu'il suffise de rappeler que parmi les littérateurs actuellement vivants, il en est peu qui aient donné l'exemple d'un travail plus soutenu, plus varié et plus digne de l'attention des lettrés.

HENRI MAZEL.

LES LIVRES

ASCÉTISME :

Une âme bénédictine : Dom Pie de Hemptinne, moine de l'abbaye de Maredsous, 1880-1907. — (Paris, Lethielleux et à l'abbaye de Maredsous.)

Un saint tout près de nous ! Un saint qui, il y a deux ans encore, vivait parmi nous ! Est-ce possible? Oui, sans doute, et je dirais même que c'est naturel, puisque la sainteté est une des notes caractéristiques de l'Eglise, et que, de fait, il y a toujours eu des saints dans l'Eglise. Si l'on était moins étourdi par le fracas du monde, on serait aussi moins étonné d'entendre signaler un nouveau saint. On se rappellerait mieux, ce que Mgr Baunard a d'ailleurs prouvé dans *Un Siècle de l'Histoire de France* — que l'activité religieuse ne fut pas moindre au XIX^e^ siècle qu'à aucune autre époque, et que « le progrès des sciences » n'a en rien entravé l'épanouissement continu de la sainteté dans l'Eglise, comme en témoignent, la vie du saint curé d'Ars, celle des récents martyrs de la Chine et du Tonkin, celle des fondatrices des Petites Sœurs des Pauvres, du Bon Pasteur, du Sacré-Cœur, des Sœurs de Notre-Dame, pour ne citer que les exemples qui me viennent à l'esprit en écrivant.

Ce qui est vrai, c'est que nous avons moins de preuves authentiques de la sainteté des contemporains que des saints des siècles passés. Mais cela ne prouve pas qu'ils soient en moindre nombre, et il est d'ailleurs impossible qu'il en soit autrement. Car il faut tout d'abord un certain délai pour qu'on écrive leur vie : celle-ci publiée, nouveau stade à parcourir jusqu'à ce que les éléments d'un procès en canonisation soient rassemblés. La cause enfin introduite, on sait combien longs sont les délais nécessités par les rigoureux examens auxquels l'Eglise veut se livrer, avant de se prononcer sur l'héroïcité des vertus de ses enfants. Mais sans qu'on puisse se prononcer avant que l'Eglise ait décidé, on peut tout au moins, en soumettant d'avance cette appréciation à son jugement, être personnellement convaincu de la sainteté d'un contemporain, à la lecture de sa vie; et c'est le sentiment que nous avions ces jours-ci, en lisant l'esquisse biographique qui résume la courte existence de Dom Pie de Hemptinne. Pour nous surtout, à qui il fut donné de vivre, pendant six années consécutives, à côté de ce modèle de moine bénédictin, et qui, pendant tout ce temps, dans un côte à côte de tous les jours au chœur, au noviciat, en théologie, partout où nous fûmes ensemble, non seulement n'avons jamais pu apercevoir en lui la moindre imperfection délibérée, mais lui avons toujours vu faire ce qui lui semblait le plus parfait, comment pourrions-nous changer d'avis, alors que nous voyons notre con-

viction intime corroborée par tous les renseignements de cette biographie, par toutes les aspirations et les épanchements intimes de ses lettres, et de ce journal de sa vie spirituelle, qu'il ne montrait à personne, et qu'il avait intitulé le *Carnet du Bon Dieu*.

Pour prévenir des désillusions, disons néanmoins de suite qu'il n'y a pour ainsi dire pas d'événements extérieurs dans cette vie. C'est celle d'un jeune homme qui passe, sans grandes difficultés, d'une école abbatiale bénédictine dans le cloître de l'abbaye, qui y reçoit la formation régulière, fait sa théologie dans un autre monastère, et revient, après son ordination, exercer la modeste fonction de surveillant dans cette école abbatiale où il fut jadis élève.

Qu'y a-t-il donc là qui puisse intéresser? L'exemple d'une fidélité de tous les instants aux devoirs de la vocation et aux appels divins, l'heroïque constance dans les efforts pour atteindre le but poursuivi, l'inflexible volonté de devenir saint en dépit de tous les obstacles, et au prix de tous les sacrifices, une vue surnaturelle de tout ce qui l'entoure, un amour de Dieu absorbant toutes les puissances de son être, une âme entièrement livrée au Christ, et littéralement consumée par cet amour, voilà ce que montre la biographie de Dom Pie, ce que révèlent surtout son carnet, ses lettres, ses aspirations et ses pensées.

La figure est bien présentée par Dom Jean de Hemptinne, dans la rapide esquisse biographique qui sert d'introduction aux écrits spirituels de Dom Pie. L'auteur a fait un judicieux et discret usage des nombreuses lettres et notes, qu'il dit avoir été mises à sa disposition, et il faut le féliciter d'avoir été si sobre de renseignements et de détails, sur une personnalité dont la grandeur et la beauté furent surtout intérieures.

Il en sera de Dom Pie, comme du Passioniste Gabriele dell'Adolorata, et de la petite carmélite Thérèse de l'Enfant-Jésus, morts tous deux à 23 ans, après quelques années de vie religieuse exemplaire. Le rayonnement de leur sainteté n'a fait que s'étendre et se prolonger après leur mort, bien au delà des étroites limites des couvents où ils vécurent,et Dieu ne les a rappelés à lui si jeunes et si parfaits, que parce qu'il leur destinait un apostolat plus fécond, à exercer du haut du ciel.

Outre le mérite littéraire de l'esquisse biographique, bien présentée, avec clarté et avec goût, disons encore qu'on trouve dans les pensées et les divers écrits de Dom Pie, en plus de leur élévation constante et de leur suave pureté, le très tendre sentiment de la nature inné chez tous les contemplatifs, et le don de rendre avec une simplicité touchante ce qu'il a contemplé en Dieu ou dans la nature. Je n'en citerai qu'un exemple, la péroraison d'une description intitulée par lui *Le Pays qu'on aime*. Il vient de rappeler que les émotions ressenties dans ce pays de prédilection, l'ont été, en raison d'une admiration partagée avec lui, par des âmes avec lesquelles il vivait en parfaite communion de goûts et de désirs et il s'arrête en disant : « Et maintenant pourquoi parler encore? Le cœur a chanté comme l'oiseau sur la branche. Qui connaît cette voix l'aura écoutée et dira : « c'est lui! » L'étranger aussi l'entendra peut-être, mais il s'ennuiera d'un chant sans couleur et sans harmonie. »

On pourrait dire la même chose des *Aspirations et pensées*, et de tous les écrits de Dom Pie. L'étranger aux choses spirituelles s'ennuiera peut-être, en écoutant ce chant, pour lui, sans harmonie, mais tous ceux qui sont attentifs aux appels divins les auront entendus avec reconnaissance, se faire plus pressants par la voix de Dom Pie.

DOM BRUNO DESTRÉE, O. S. B.

Les Saints : *Sainte Mélanie* (383-439), par M. G. GOYAU. — *Saint Séverin* (452-482), par M. BAUDRILLART. — *Saint Benoît Labre* (1748-1783), par M. MONTANAY. — 3 vol. — (Paris, V. Lecoffre.)

Voici des saints, divers de race, de siècle, de langage, de situation sociale: sainte Mélanie, romaine, de la famille patricienne des Valérii; saint Séverin, romain, aussi, qui viennent et agissent au milieu de la confusion et du chaos de décadence des IVe et Ve siècles, en Europe ou en Afrique; saint Labre, fils de paysan, vagabond volontaire, qui apparaît, lui aussi, au seuil d'un cataclysme destiné à emporter tout le vieil édifice social, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, erre en mendiant dans une grande partie de l'Europe, pour finalement aller mourir à Rome, entouré de la vénération populaire.

Saints des origines ou saint du déclin, différents en tout, mais identiques dans leur foi, dans leur ardente volonté de promouvoir celle-ci parmi les hommes, barbares ou civilisés, qui les entourent. Et si différents qu'aient été leur vie et leur carrière; si variés, les moyens de leur apostololat, ils apparaissent, dédaigneux du siècle et de la jouissance, voués à la poursuite de leur haut idéal spirituel, auréolés de la commune grandeur des êtres avides de perfection, de charité et d'amour.

Les belles monographies, soigneusement documentées de MM. Goyau et Baudrillart; les récits attachants de M. Montenay constituent, pour la collection Lecoffre, une excellente acquisition. A. G.

MUSIQUE :

Haydn, par MICHEL BRENET. Collection : *Les Maîtres de la Musique*. — (Paris, Alcan.)

M. Michel Brenet consacre à Haydn une étude des plus pénétrantes et des plus instructives. D'abord un attachant récit de sa vie où apparaissent cette bonté, ce courage, cette ardeur inlassable au travail, cette élévation et sérénité d'âme qui sont les traits caractéristiques de la physionomie morale du maître. Puis un examen de l'œuvre immense, encore imparfaitement connue, de l'auteur de la *Création*. Cet examen, où M. Brenet fait preuve d'une érudition sûre et avertie, d'un sens critique large et éclairé, comporte quatre points : les opéras, la musique religieuse, les oratorios, la musique instrumentale.

Les opéras appartiennent presque tous au genre du *dramma giocoso*. Les onze partitions que nous possédons en leur intégralité (des cinq autres il ne nous est parvenu que des fragments) sont d'une infériorité manifeste par la

faiblesse et l'effacement du développement orchestral comme par le manque de caractère des mélodies qui, souvent gracieuses et jolies, mais trop uniformes, sont destituées de force et de verve comique « volée de pinsons, petits motifs à deux-quatre, légers, bavards, insouciants, pareils entre eux, échappés ainsi que d'une cage, de ses rondos de sonates, de ses finales de symphonies ». « Le théâtre n'est pas son affaire », disait la critique du temps, et ce jugement a été confirmé par la critique contemporaine.

Si les messes de Haydn, au nombre de douze, pèchent par le défaut d'appropriation, et comme par une sorte de mondanité superficielle, il faut se garder d'en chercher la cause dans l'indifférence religieuse du maître qui, tout au contraire, garda intact jusqu'à sa mort le trésor de sa foi, lui qui, s'il sentait l'inspiration lui manquer, attribuait cette défaillance à la perte de la grâce divine et se mettait aussitôt à prier pour obtenir le pardon de l'une ou de l'autre peccadille. D'autres considérations l'expliquent, les exigences du prince Esterhazy qui le patronnait, l'identité du personnel de chanteurs servant alternativement au théâtre et à la chapelle de ce grand seigneur, d'une façon plus générale la décadence de l'esprit religieux dans la composition musicale occasionnée par la manie de réglementation tyrannique et tracassière de l'empereur Joseph II. Ce caractère d'allégresse constante propre aux messes de Haydn trouve d'ailleurs son explication dans la psychologie intime du maître, dans un « optimisme naïf et absolu que les oratorios développent et précisent ». Sentant lui-même ce manque de gravité de ses messes, Haydn se justifiait de cette façon touchante : « Je ne sais pas les écrire autrement; lorsque je pense à Dieu, mon cœur est tellement plein de joie que mes notes coulent comme d'une fontaine; et puisque Dieu m'a donné un cœur joyeux, il me pardonnera de l'avoir servi joyeusement. » Dans la musique religieuse de Haydn, il faut exceptionnellement faire une place à part à la suite de sept sonates composées pour orchestre (en 1785) sur les *Sept dernières paroles du Christ en croix*. On ne saurait assurément parler ici de manque de gravité, cette œuvre étant l'une des plus pleinement belles que Haydn nous ait léguées.

Deux oratorios, la *Création* et les *Saisons*, terminent et couronnent la carrière du maître. Il renouvelle cette forme d'expression musicale en y accentuant ce caractère descriptif conforme aux goûts littéraires d'une époque où les poètes s'absorbaient dans la peinture idyllique des harmonies de la nature. Et, en effet, dans la *Création*, l'élément pictural domine incontestablement les significations lyriques et sacrées. Si, dans Händel, les exemples de peinture musicale ne sont pas absents, ils sont à l'arrière-plan, tels les coins de paysage lointain sur lesquels les tableaux des primitifs nous ouvrent des échappées. Dans Haydn, au contraire, le paysage est le centre du tableau. L'homme y est entouré de « détails agrandis qui, possédant hors de lui leur beauté propre, revendiquent parfois à son détriment la principale place ». Mais la *Création* n'en est pas moins un chef-d'œuvre par la simplicité des moyens, par la probité, la joie sereine, la profonde sincérité avec lesquelles Haydn s'y réjouit de la beauté du monde. Les *Saisons* apparaissent plutôt comme une « guirlande de cantates », se signalent par « une étonnante fraîcheur, une

abondance, une vivacité d'impression que l'on croirait juvéniles ». Et les significations de cette œuvre descriptive s'amplifient par l'hymne où Haydn célèbre la noblesse du travail, par l'intense sentiment religieux dont sont pénétrées les conclusions du poème qui se refusent à interpréter l'hiver comme un symbole de mort.

Enfin, dans la musique instrumentale (cent quatre symphonies, soixante-dix-sept quatuors, cinquante-deux sonates pour piano, etc.), Haydn se trouve dans son domaine propre où il est un maître par l'abondance limpide et intarissable de la pensée. « Certes, l'eau vive qui se fraye un lit, bruissante et bondissante, à travers bois, parmi les pierres moussues, abreuvant les écureuils et les oiseaux, et jouant à cache-cache avec les rayons du soleil, sous l'ombre dentelée des fougères, n'est pas plus fraîche et plus reposante au voyageur redescendu des cimes, que n'est la musique de Haydn au musicien longuement retenu près des œuvres souveraines de l'art ancien et moderne. » Haydn considérant la mélodie comme l'élément essentiel de la musique, il était intéressant d'analyser la constitution de cette mélodie chez le maître autrichien. A ce propos, M. Michel Brenet discute et réfute la thèse qui voit en Haydn un représentant du folklore slave. « Les mélodies de Haydn, comme toutes les expressions de la pensée humaine, sont compliquées d'apports multiples, influencées d'échanges continuels et, en somme, soumises aux lois secrètes qui gouvernent chaque période de l'histoire des arts, et auxquelles ne désobéissent, pour en dicter de nouvelles, qu'une très rare élite d'intelligences créatrices. »

Telles sont les idées maîtresses qui se trouvent développées en ce remarquable livre sur Haydn, livre écrit dans une belle langue pure, souple et fine. G. DE G.

Musique ancienne, par WANDA LANDOWSKA. — (Paris, *Mercure de France.*)

Mme Wanda Landowska, claveciniste et pianiste, s'est acquis durant les dernières années une place en vue dans le mouvement dit de la « renaissance musicale », dont elle fut l'un des apôtres les plus zélés. On loue chez elle non seulement le charme intrinsèque de ses interprétations, mais encore ses recherches consciencieuses, sa curiosité d'information personnelle.

Le livre que voici semble le résultat de ces dernières; on y rencontre une foule de notations intéressantes, résultat de vastes lectures, disposées, il est vrai, d'une manière assez confuse, mais qui n'en sont pas moins instructives pour le lecteur désireux de se familiariser avec les mille particularités qui distinguent du nôtre l'art musical des siècles passés.

Une foule de questions sont abordées ici. Mme Landowska s'élève avec raison, tout d'abord, contre l'idée affirmée par M. Richard Strauss dans le factum dit « manifeste de Fontainebleau », à savoir que l'art serait dans un état de continuel perfectionnement, chaque période ne devant être regardée que comme la préparation de la suivante. Elle formule un juste hommage au Romantisme musical, proteste contre le prurit de la nouveauté à tout prix en montrant combien les maîtres les plus novateurs en apparence devaient

à leurs devanciers, fulmine contre les transcripteurs de musique ancienne, dont elle cite une série de délits véritablement extravagants, établit d'une façon nette et précise la distinction entre le clavicorde et le clavecin (régulièrement confondus par les amateurs — et même par... les autres), fournit des indications précieuses sur la notation et l'exécution de l'ancienne ornementation musicale. Le beau discours de Gevaert sur l'*Exécution musicale* aurait fourni à l'auteur une précieuse contribution à sa thèse sur la *tràdàdition*, contredite maintes fois, il est vrai, dans le chapitre suivant sur l'*Interprétation*, où Mme Landowska invoque plus d'une fois cette tradition tant raillée. Mais nous ne partageons pas sa manière de voir sur la transition du clavecin au piano, qui, nous en sommes convaincu, a bien été déterminée par le besoin d'une expression plus souple (contrairement à ce qu'elle pense, Mozart, vers 1780, avait bel et bien renoncé au clavecin en faveur du nouveau venu).

L'ouvrage est rédigé dans un style alerte et imagé, d'une allure badine et babillarde bien féminine, avec quelques négligences par-ci par-là : quand l'auteur relate que « vingt messes ont été écrites sur les *paroles* d'une chanson populaire », etc., c'est évidemment « sur la *mélodie* » qu'elle a voulu dire.

E. C.

Sept motets liturgiques *pour 1 ou 2 voix égales avec orgue*, par F. Verhelst; 1 franc. — (Chez l'auteur, 24, rue d'Oultremont, Bruxelles.)

Nous ne pourrions assez recommander ces motets, digne suite de ceux dont nous avons fait l'éloge naguère. Il y a là un parfum de piété très attachant et pénétrant. L'harmonisation est d'une très savante simplicité et nous félicitons l'auteur de ne pas sortir des limites d'un terrain dont il est sûr. Comme dans le précédent recueil, certains morceaux sont des manières de « lied liturgique ». On les chanterait même agréablement avec le piano, ce qui d'ailleurs ne diminue en rien leur valeur, même liturgique. J. R.

Epitome e Graduali de Tempore et de Sanctis, *editio T* des nouveaux livres de plain-chant. — (Dusseldorf, L. Schwann.)

C'est la plus récente publication de cette maison, dont une édition du Graduel *de tempore et de sanctis* fut il y a peu de temps très favorablement accueillie par la presse compétente.

Ce nouveau recueil, conforme à l'*editio vaticana* autorisée par le Saint-Siège, dûment approuvé et muni des *imprimatur* d'usage, sera d'autant plus apprécié que, par sa composition, il sera d'une utilité plus générale. Il s'agit des extraits du Graduel, particulièrement à l'usage des églises et des couvents, et où l'on n'a omis que les chants qui ne sont pas utilisés dans ceux-ci. Chacune des grandes divisions du chant liturgique est représentée ici par ses formes d'usage courant : le Propre du Temps, le Propre des Saints, le Commun des Saints (apôtres, pontifes, martyrs, etc.), les chants de la Messe dans les diverses répartitions : *missae votivae per hebdomadam, id. per annum, missae aliquibus in locis celebrandae*, l'*Ordinarium Missae*, la messe des morts, le commun des messes; en appendice, les hymnes les plus usitées, — le tout constituant un répertoire d'environ 900 cantilènes.

Le caractère le plus saillant de l'édition Schwann réside dans la notation, qui emploie les formes remises en honneur par les Bénédictins de Solesmes et qui tendent à se généraliser de plus en plus. Les *longae*, *breves* et *semi-breves* des livres de messe habituellement en usage sont remplacées ici par des types plus anciens, les *virgae*, les *puncti* et les formes ligaturées appelées communément « neumes » (expression impropre, puisqu'elle désignait en réalité tout l'ensemble du système, *virgae* et *puncti* compris). On sait que cette notation neumatique, plus ancienne que l'autre, est préconisée à ce titre comme étant plus authentique. A quoi les partisans de la *nota quadriquarta* répondent que les plus anciens documents neumatiques ne remontant qu'au IX^e^ siècle, on est mal venu à considérer comme plus proprement « grégorienne » une écriture postérieure de deux siècles (pour nous, deux siècles d'obscurité et d'indécision) au grand régularisateur du chant liturgique. A quoi les « neumistes » répondent avec raison que plus on se rapproche d'une époque, plus on a de chance de se conformer à ses traditions. A quoi... Mais ceci pourrait nous entraîner loin ! Je me bornerai à avouer ici mes préférences pour ces neumes régularisés, utilisés dans les éditions Schwann — les mêmes qui, dans les plus anciens spécimens de musique profane (troubadours, trouvères, etc.) font encore l'objet de discussions passionnées entre les partisans d'une lecture purement prosodique, comme celle du plain-chant lui-même, et ceux d'une interprétation mensurale conforme au rythme des divers *modi* rythmiques. Je trouve ces signes bien plus pittoresques et plus suggestifs de l'interprétation *quasi parlando* qui fut la règle constante dans la cantilène liturgique — plus élégants aussi avec l'architecture élancée du *torculus*, la courbe en souple banderole du *porrectus*...

Au surplus, cette écriture n'est pas plus difficile à lire que l'autre. En tête de l'ouvrage qui nous occupe figure (pp. XIII-XVIII) une introduction bien comprise sur l'exécution des cantilènes, et Cl. Drinkwelder a publié, chez le même éditeur, des tableaux pratiques pour la lecture de la notation dite « grégorienne ».

Quant à l'exécution matérielle, je ne puis que ratifier ici le jugement porté par de plus autorisés que moi (dans la *Tribune de Saint Gervais*, la *Revue du Chant grégorien*, etc.) sur ces éditions Schwann, estimées « les plus belles mises en vente par la beauté, la netteté du caractère, la lisibilité ». Les types à la fois vigoureux et élégants, la noirceur de l'encre et l'opacité du papier, tout mérite d'être signalé. Les lettrines, frises, culs-de-lampe, etc., empruntent le style gothique des manuscrits du moyen âge et sont de très bon goût, sauf peut-être les figures, fâcheusement modernisées. Je me permettrai aussi une réserve concernant la pagination, qui me paraît inutilement compliquée : je ne vois pas l'avantage de quatre paginations successives, distinguées par [ ], *, **, d'après les diverses divisions du recueil; mais il suffit de s'y habituer.

Deux tables alphabétiques des matières, très pratiquement ordonnées, closent le volume : la première, d'après les paroles initiales des divers chants, des introïts, séquences, hymnes, offertoires, etc.; la seconde, d'après l'objet même des cantilènes.

En résumé, publication magnifique, attestant la perfection technique atteinte aujourd'hui par l'industrie allemande du livre. Il est inconcevable qu'on puisse mettre en vente, au prix de 7 francs, un pareil livre, grand in-8° de 850 pages, à tranches rouges, relié, titre doré, etc. — Il est vrai qu'il n'y a pas de droits d'auteurs à payer : saint Hilaire de Poitiers, saint Ambroise, saint Grégoire et les autres créateurs de la lyrique chrétienne n'en réclameront pas !

Principes de chant grégorien, par un PRIOR SCHOLAE. — (Paris, Bureau d'édition de la *Schola Cantorum*.)

Le modeste anonyme, auteur de cette brochurette (prix : fr. 0.75), a su condenser, sous une forme très réduite, les règles les plus essentielles d'une interprétation intelligente et digne du chant grégorien : le texte d'abord (prononciation, accentuation), puis la mélodie (notes et neumes, leurs noms, leur interprétation), avec un chapitre additionnel concernant l'organisation à donner aux chœurs pendant l'office. C'est écrit dans un style dépourvu de prétention, — et même d'élégance, — mais très clair. On sent que l'auteur maîtrise absolument son sujet et qu'il est praticien.

ERNEST CLOSSON.

L'ART :

Ecrits d'amateurs et d'artistes : *Mémoires de ma Vie*, par CHARLES PERRAULT. — *Voyage à Bordeaux*, par CLAUDE PERRAULT (1669), publiés par M. PAUL BONNEFON. Un vol. ill. — (Paris, Laurens.)

Charles Perrault est plus connu par ses contes de fées charmants, délassement de sa vieillesse, que par les *Mémoires de sa vie*, par le récit, malheureusement partiel, de sa longue collaboration avec Colbert à la surintendance des Bâtiments. Ces *mémoires* avaient déjà été publiés, cependant, mais d'une façon infidèle, moyennant des suppressions et des retouches, et il faut rendre grâce à M. Bonnefon qui a établi cette édition dans la conformité la plus scrupuleuse au texte original.

Rien de plus amusant et, à la fois, de plus richement documentaire que ces pages. C'est le règne de Louis XIV, à son heure la plus glorieuse, au moment où tout est aux grandes entreprises, dans la guerre comme dans l'art et le luxe du règne : la prodigieuse activité de Colbert stimule tout, dirige tout, crée tout; il s'occupe d'ouvrir de nouvelles voies commerciales ou d'implanter des industries inconnues en France, comme de l'achèvement du Louvre ou de l'érection d'un arc de triomphe en l'honneur de son maître. C'est pour le soin de la gloire de celui-ci également qu'il protège les gens de lettres et les savants et donne la première forme aux organismes officiels d'où sortirent l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et celle des Sciences.

Perrault, qui était le commis du grand ministre, entre dans tous les projets de son chef et le seconde avec le talent souple et ingénieux qui lui était propre. Et il nous fait ou, plutôt, il fait pour ses enfants le récit charmant, plein

d'observations vives et spirituelles, de leurs années de commune activité. Il nous parle de ses frères, Nicolas Perrault, docteur en Sorbonne, qui subit le sort de tous les partisans du grand Arnauld; de Claude, le médecin, si doué pour l'architecture qu'il fit prévaloir le projet qu'il avait présenté pour la grande colonnade du Louvre sur celui que l'illustrissime Bernin, appelé à grands frais d'Italie, avait commencé à exécuter. L'histoire des faits, dits et gestes du cavalier Bernin à Paris forme vraiment au milieu de ces pages, où la gravité s'allie à la finesse, un intermède de comédie bouffe... Elles sont, d'un bout à l'autre, de l'intérêt le plus captivant, comme aussi, à un moindre degré, celles de la relation du voyage de Claude. Et on termine ces *Mémoires* avec le seul regret qu'ils soient brusquement interrompus au moment où l'auteur allait raconter la célèbre querelle qu'il eut avec Boileau à propos des mérites respectifs des Anciens et des Modernes.

Les dessins de Jacopo Bellini au Louvre et au British Museum, par M. Victor Goloubew. — Le tome II de cet ouvrage magnifique, qui doit en comprendre trois, vient de paraître chez l'éditeur Van Oest. Il est consacré au *Recueil du Louvre* et comprend la reproduction complète et d'une fidélité admirable des dessins du maître conservés dans le grand Musée français. Nous nous bornons aujourd'hui à attirer l'attention des savants et des amateurs d'art sur cette publication dont l'intérêt ne le cède qu'à la beauté matérielle et qui fait le plus grand honneur à la fois à l'auteur et à l'éditeur. Nous comptons en reparler bientôt, longuement.

Adriaen Brouwer et son évolution artistique, par M. F. Schmidt-Degener. Un vol. illustré. — (Bruxelles, Van Oest.)

Dans cette étude sobre et condensée, l'auteur nous dit de façon excellente l'art de Brouwer de ses débuts, impressionnés par le vieux Bruegel, jusqu'à son épanouissement, après son passage en Hollande, au contact notamment du grand peintre de Harlem, Frans Hals.

On peut trouver que l'enthousiasme du biographe pour son sujet dépasse quelque peu la mesure lorsqu'il écrit que, « en maintes occasions Brouwer se révèle supérieur à Hals et quelquefois l'égal de Rubens et de Rembrandt ». Il n'en reste pas moins que ce « petit maître », dans la spécialité qu'il s'était faite des types populaires et des scènes de cabaret, apparaît partout comme un beau et parfois comme un puissant peintre aussi bien par ses facultés profondes d'observation et de vie que par l'éclat et la souplesse de son pinceau.

Le livre de M. Schmidt-Degener, qui est illustré d'un grand nombre de bonnes reproductions (dont quantité d'œuvres conservées en des collections particulières), met on ne peut mieux en valeur les qualités qui placent Brouwer aux premiers rangs de ses contemporains.

Les fresques de Florence, par M. Abel Letalle. Un vol. ill. — (Paris, Vanier-Messein.)

L'auteur a vu Florence; les fresques de ses églises ont captivé son admira-

tion et il a voulu prolonger et fixer les impressions qu'il avait reçues ainsi en nous les donnant à partager.

Quoi qu'elles n'apportent rien de neuf ou de vraiment personnel, ces pages consciencieuses restent intéressantes ; elles peuvent, au moins, au milieu de ce triste hiver, servir à ramener notre pensée devant tant de chefs-d'œuvre riches de force ou d'émotion. Malheureusement, M. Letalle écrit une langue un peu singulière et qui, assez souvent, vous fait trébucher sur des phrases de cette sorte : « L'arrangement de tous les personnages ne s'avoue pas en contrariété avec la franche entente de la composition. Cette disposition est en règle avec les notions des accords visuels... »

Les villes d'art célèbres : *Bâle, Berne et Genève*, par M. A. Sainte-Marie-Perrin. — (Paris, Laurens.)

Trois aspects de la Suisse, pittoresques et charmants ; trois villes assises au bord de l'eau, rivière, beaux fleuves, lac magnifique ; trois pages de l'histoire helvétique, rude, obstinée, héroïque.

Tout cela est enfermé dans ce livre rapide, évoqué d'une plume légère et sympathique, par un écrivain qui sachant les choses dont il parle, nous les montre, nous les apprend et, parce qu'il les aime, en nous les apprenant, nous les rend aimables et familières.

Les Richesses d'art de la ville de Paris : *L'Hôtel de ville de Paris*, par M. Lucien Lambeau. Un volume illustré. — (Paris, Laurens.)

La librairie Laurens inaugure par la publication de ce volume une nouvelle collection dont le programme : les richesses d'art de Paris, nous promet une série d'études non moins attachantes et précieuses que celles des *Grands artistes*, des *Villes d'art célèbres* dont nous avons si souvent le plaisir d'entretenir nos lecteurs.

M. Lambeau qui, en sa qualité d'archiviste du Conseil municipal, se trouve des mieux placés pour réunir des renseignements sûrs, nous fait d'abord l'historique des édifices dans lesquels siégèrent les anciens magistrats municipaux parisiens. Il s'étend, particulièrement, sur le magnifique et charmant Hôtel de ville dont la construction fut commencée sous François Ier et qui devait être incendié durant la Commune. On se rappelle que M. Vachon, entre autres, avait voulu retirer au Boccader pour la donner à Chambise, maître des maçonneries de la ville, la paternité des plans de l'hôtel de ville. M. Lambeau résume la controverse et se prononce, sur la foi des documents authentiques, pour l'attribution traditionnelle. Il nous fait ensuite le récit des phases de la reconstruction de l'édifice actuel et termine par la description complète de celui-ci et de la somptueuse décoration picturale et sculpturale, dont les parties les plus remarquables sont reproduites dans l'excellente illustration du volume.

Musées et collections de France : Le Musée de Grenoble, par le général de Beylié. Introduction par M. Marcel Reymond. Un vol. illustré de 388 gravures. — (Paris, Laurens.)

C'est tout le musée de Grenoble en images d'une grande perfection. Et on

sait que c'est une collection considérable, qui a été enrichie par les dons de nombreux Dauphinois.

Toutes les grandes écoles du Midi et du Septentrion, l'italienne, la flamande, l'espagnole et, avant tout naturellement, l'école française y sont représentées par des œuvres importantes ou intéressantes. Bon recueil de vulgarisation, des plus utiles au critique d'art et dont chacun, d'ailleurs, peut tirer plaisir et enseignement.

Les Idées et les Formes. *Antiquité orientale*, par M. Péladan. — (Paris, *Mercure de France.*)

L'art est un langage qui, depuis les lointaines origines orientales jusqu'à la seconde Renaissance presque, a servi principalement à exprimer la pensée religieuse de l'humanité; par la suite, il a tendu de plus en plus à exprimer l'homme qui l'employait, l'artiste. L'art qui était sacerdotal ou populaire est devenu individualiste, personnel, égoïste. L'homme qui cherchait à créer dans son œuvre l'image de Dieu ne cherche plus à présent qu'à y perpétuer sa propre image : « Aujourdhui, *l'art pour l'art*, qui n'est pas une doctrine, mais un fait conséquentiel de l'état social, équivaut à une théorie de parler pour ne rien dire et en propos individuels et inintéressants », écrit M. Péladan. Et on se sent d'accord et en condradiction avec lui, car peut-être l'éloquent écrivain place-t-il son idéal trop haut pour un temps qui aime plus la vie que les synthèses et l'absolu.

Quoi qu'il en soit, on lira avec un vif plaisir l'*Introduction*, abondante en idées justes et profondes, qu'il a placée en tête du travail méthodique qu'il entreprend et où chacun trouvera à méditer et à apprendre.

Malines jadis et aujourd'hui, par M. Léopold Godenne. Introduction historique de M. le chanoine Kempeneer. Un vol. illustré. — (Malines, Godenne, éditeur.)

C'est tout Malines dans son passé et dans son présent que nous fait connaître cet excellent livre, aussi intéressant par son texte que par son intelligente et abondante illustration. L'auteur n'a rien négligé, et s'il s'est attaché à faire revivre le souvenir du vieux Malines et de ses gloires historiques et artistiques, il n'a pas mis un moindre soin à nous renseigner sur la vitalité et les institutions actuelles de la noble cité archiépiscopale. En somme, un ouvrage également précieux pour les curieux de nos annales nationales et pour les travailleurs.

L'art flamand et hollandais (15 décembre). — M. Marius étudie d'une façon très attachante les *Œuvres de Vermeer de Delft dans les collections et les musées hollandais.* M. Schmelzigang parle de l'*Exposition de l'art belge à Berlin*, M. Dobbe du professeur *J. Kuyper.* Chroniques d'art.

Augusta Perusia. 3e année, fasc. III, IV, V (mars, avril, mai 1908). — L'excellente revue, qui a adopté un format plus commode, continue à publier des études du plus vif intérêt sur l'art et le folklore ombrien. Dans ce

numéro, un article de M. Giustino Cristofani, sur l'*Art du bois en Ombrie;* des documents extraits des livres de la fabrique de l'église Saint-François, à Assise, relatifs aux travaux effectués en 1468 et années suivantes dans le chœur de la basilique inférieure. M. Alfieri essaie d'identifier certaines armoiries qui figurent dans le polyptyque de l'Alunno à Nocera; M. Cristofani parle de trois fresques inconnues de Tiberio d'Assise et du *Saint Sébastien* de Pérugin, peut-être la plus ancienne œuvre connue de ce maître, qui se trouvent à Cerqueto; etc.

ARNOLD GOFFIN.

HISTOIRE :

Histoire de l'Inquisition en France, par M. TH. DE CANZONS. I. *Les Origines de l'Inquisition.* — (Paris, Bloud et Cie, *Nouvelle Bibliothèque historique.*)

L'Inquisition! Ce nom suffit déjà pour faire frémir les imaginations, pleines aussitôt de visions sanglantes, de tourments, de bûchers, de tout l'appareil atroce des supplices ordonnés par les tribunaux secrets de la sainte Inquisition. L'horreur que soulève ce seul nom est peut-être un jugement, mais il importe de ne pas s'en contenter, de connaître ce qu'elle était vraiment, cette redoutable juridiction, sur quels principes elle s'est peu à peu fondée et régularisée et comment, à l'aide de quels hommes elle a fonctionné. Pour se faire une opinion équitable sur elle et sur les papes et les princes qui la mirent en action, il faut évidemment se mettre non à notre point de vue de tolérance ou d'indifférence religieuse, mais à celui des temps où elle est apparue. On n'imaginait pas alors que l'on pût tolérer des dissidences à la foi commune et unanime; les brebis égarées, on les ramenait au bercail, par la persuasion ou par la violence, impitoyablement, parce que, si l'on avait de la pitié, elle était plutôt pour leur âme en péril que pour leur corps périssable... Le clergé et les pouvoirs civils se croyaient également en droit — et, si l'on peut dire, en devoir — de réprimer l'hérésie, et il a pu se faire que l'organisation de l'Inquisition devint, en certains lieux et certaines circonstances, un adoucissement et une amélioration aux modes de poursuite des délinquants qui existaient avant elle.

Le savant auteur de ce livre ne plaide ni pour ni contre la célèbre institution; il l'explique; il la montre prenant naturelle origine dans la tradition et les idées régnantes, idées qui, pour être différentes des nôtres, n'en ont pas moins gouverné longtemps les intelligences et les âmes et régi le monde européen. C'est une œuvre solide, amplement documentée et où chacun pourra puiser d'utiles enseignements.

Les assemblées du clergé et le Jansénisme, par M. I. BOURLON. — (Paris, Bloud.)

La *Nouvelle bibliothèque historique,* dont la librairie Bloud a entrepris la publication, a pour but, surtout, l'étude approfondie de certains points de l'histoire générale, particulièrement intéressants pour les catholiques, et qui n'ont pas

toujours été étudiés avec les développements qu'ils méritent. Voici, par exemple, un volume, tout nourri de faits et d'une documentation abondante empruntée aux sources, qui nous fait l'histoire suivie des assemblées du clergé de Mazarin à la Révolution. Jusqu'à la Régence et même plus tard, elles ne sont occupées que de la querelle janséniste, que l'on pouvait croire à chaque instant finie et enterrée, mais qui renaissait sans cesse sous de nouvelles formes; puis, ce débat assoupi dans la lassitude, c'est à l'irréligion croissante et aux écrits des philosophes qu'elles s'attachent... Et toutes les préoccupations de l'époque se reflètent, tour à tour, dans les délibérations de ces graves synodes qui ne se fatiguent point d'adresser au Roi de respectueuses remontrances qui, au moins durant la régence et le règne de Louis XV, sont toujours reçues avec une indifférente aménité. Cette page importante de l'histoire du clergé de France, M. Bourlon l'a écrite dans une forme très vivante et des plus attrayantes.

Paris sous Napoléon, par M. DE LANZAC DE LAHORIE : V. *Assistance et bienfaisance. Approvisionnement.* — (Paris, Plon.)

La prodigieuse activité de Napoléon s'étendait à tout ce qui était matière de gouvernement, de direction, comme aussi d'action directe ou indirecte sur la foule et l'opinion publique. Aussi sa volonté ne resta pas étrangère à la forme dans laquelle furent réorganisées les institutions de secours, de bienfaisance, etc., que les Jacobins avaient anéanties et dont ils avaient dilapidé le patrimoine. Il y avait beaucoup à faire, dans ce domaine, et les nombreux renseignements réunis par M. de Lanzac de Lahorie prouvent qu'il fit beaucoup. Mais où son intervention, bien intentionnée quoique assez arbitraire, se décèle surtout, c'est dans la question de l'approvisionnement de Paris. Les habitants de la capitale n'étaient pas tout à fait du caractère des Romains de la décadence, satisfaits de tout moyennant d'être amusés et nourris, mais la cherté du pain, les craintes de famine, les soupçons d'accaparement, étaient trop susceptibles d'agir sur les dispositions d'une population si naturellement impressionnable pour que Napoléon ne mît point tout en œuvre pour maintenir le bon marché de la principale des subsistances. Et c'est un chapitre très intéressant de l'histoire de ce règne si plein d'événements retentissants que celui où nous voyons le conquérant discutant de la qualité des farines et des bénéfices des boulangers.

ARNOLD GOFFIN.

LITTÉRATURE :

L'Immolé, par EMILE BAUMANN. — (Paris, Grasset.)

Parmi les paquets de romans que Paris nous envoie, combien il est rare d'en trouver d'originaux et de puissants ! M. Emile Baumann est un inconnu, et son livre a été, pour les quelques-uns qui l'ont lu, une véritable et profonde surprise, un de ces étonnements bienfaisants qu'on n'oublie pas. Qu'il soit touffu — cela répugne souvent à la mentalité française — qu'une jeunesse trop fougueuse, un jugement sans mesure, une crudité de langage

parfois blessante ôtent à certains chapitres ces qualités de modération nuancée que prisent trop haut les gens sages, cela n'empêche pas ce livre d'être un des plus beaux romans catholiques de ces dernières années. La scène se passe à Lyon, ville pieuse et passionnée. L'Immolé, c'est Daniel Rovère qui, chargé du déshonneur légué par son père et du poids des hérédités mauvaises que lui ont transmis ses ascendants maternels, sent ses instincts violents et charnels l'arrêter dans sa vocation d'apôtre. Après des luttes sans cesse renouvelées contre lui-même, sa fougue deviendra un mysticisme passionné, et un jour, quand l'heure de Dieu sonnera, une émeute voulant saccager une église, il sera jugé digne de verser son sang devant l'autel.

Telle est l'indication, plus que brève, de la trame : il est impossible de résumer un pareil livre, il est complexe et lourd d'idées ; des scènes de joie, de mystique piété, de beauté, de terreur et de mort s'y succèdent et s'y enchevêtrent. L'auteur a mis dans son premier roman tout ce qui lui remplissait l'esprit, il touche à toutes les questions vitales qui troublent les consciences et le monde modernes : la lutte des classes, la question religieuse, le matérialisme, le problème de la mort, la puissance de la foi, le miracle, l'art religieux, le rôle de la richesse, le devoir des catholiques persécutés, l'éternel combat contre la chair. Et c'est toujours avec une remarquable hauteur de vue et une indéniable bonne foi, même dans les exagérations les plus manifestes. Rarement jeune auteur fit preuve d'une pareille vigueur : son style même, à l'égal de ses tableaux, est évocateur, puissamment personnel, chargé d'incidentes comme l'intrigue est chargée d'épisodes, avec des expressions étonnantes, des mots neufs, des images inattendues, et de ces descriptions inoubliables, serrées et concises, qui font parfois songer à du Flaubert; avec des évocations plus larges et presque lyriques de sentiments passionnés — comme en cette scène, où Daniel se trouvant à la cathédrale alors que les offices du congrès marial se déroulent, magnifiques, sent proche de lui la tentatrice, et où ses sens affolés lui font éprouver dans le déchaînement des orgues, des voix, des cloches, de l'encens et des ors, une ivresse charnelle, un enthousiasme sacrilège — ; avec des chapitres grouillants de vie, tels celui où gronde un meeting contradictoire, celui où hurle l'agonie du docteur Lieuvain, celui où le miracle, attendu dans une fièvre d'âme, guérit subitement Mme Rovère, infirme depuis des ans.

« Malgré son esprit rigoureusement catholique, a dit Rachilde dans le *Mercure de France*, ce roman plaît. » Ce roman ne plaît pas, il empoigne, il passionne ; et c'est justement parce que son esprit est rigoureusement catholique et en même temps profondément pensé et bien écrit qu'il pénètre avec cette intensité les problèmes les plus essentiels de la vie et qu'il remue au fond de nos consciences les sentiments les plus inquiets, les plus graves, les plus profonds. PIERRE NOTHOMB.

Roosje, par DIDIER DE ROULX. — (Paris, Grasset.)

Le petit roman de M. Didier de Roulx qui est par endroits, malgré une hâte visible, assez artistement écrit, semble n'être que le prétexte de quelques

pages plutôt répugnantes. Pour le reste, l'auteur paraît avoir bien compris la vieille ville de Nieuport où se déroule, monotone, cette nouvelle.

La Folie Mauroy, par ROGER DUGUET. — (Paris, Librairie Nationale.)

Est-ce par ce qu'il se passe en Champagne, alors qu'il pourrait aussi bien se dérouler en Poitou, que ce roman est qualifié de Champenois et s'est vu couronné par la Société des écrivains régionaux ? Sa portée est plus large que celle d'un livre de terroir, car il expose un des problèmes les plus angoissants, un des résultats les plus tristes de la civilisation actuelle : l'histoire de la femme qui ne veut pas être mère. L'intérêt dans la vie bourgeoise s'est substitué à l'amour. « Par les femmes la province s'est en allée, et voici que la France s'en va..... »

Le deuil du clocher, par JOSEPH AGEORGES. — (Paris, Librairie Nationale.)

Ecrits dans un langage pittoresque, original et vivant les quelques récits et notes que ce volume renferme ont une saveur berrichonne délicieuse. Ce livre est animé de cet esprit traditionnel et tout à fait chrétien, qui seul, semble-t-il, pourra sauver en France la province.

P. N.

DIVERS :

Grand Almanach du Monde catholique, 1909, illustré. — (Editeur, Desclée, De Brouwer et Cie.)

La maison Desclée a publiée cette année un almanach plus luxueux que jamais. Il est abondamment illustré et cela d'une façon à la fois artistique et intelligente. De superbes chromos reproduisent des œuvres de Memling, de Philippo Lippi et de Gérard David, en couleurs. L'almanach contient encore des vues fort pittoresques d'un peu partout, d'admirables vues de Bruges, de curieuses photographies du Mont-Athos, de l'abbaye de Lérins, etc. Il y a aussi des portraits de contemporains illustres, morts récemment, ou encore en vie.

Cet almanach est illustré avec une richesse inouïe, incroyable vu le bas prix du volume (2 fr. 50).

Le texte est varié et instructif et contient une foule de renseignements utiles à connaître surtout pour un catholique.

Noël ! Noël ! — La même maison Desclée a publié et vend au prix plus que modeste d'un franc un élégant volume sous ce titre : *Noël ! Noël !* illustré de cinq magnifiques hors texte, sous couverture en riche chromolithographie. (cinq pages de texte format grand in-4°.)

NOTULES

A cause de la surabondance des matières nous sommes obligé de renvoyer au prochain fascicule différents articles.

* * *

Le Salon de la Libre Esthétique est ouvert au public depuis le dimanche 7 mars, à 10 heures du matin. La veille, à 2 heures, a eu lieu l'inauguration réservée exclusivement aux membres protecteurs, aux artistes invités, à la presse et aux porteurs de cartes permanentes. S'adresser pour celles-ci à la direction, 27, rue du Berger.

La première audition musicale est fixée au mardi 16 mars, à 2 h. 1/2. Les concerts suivants auront lieu les mardis 23, 30 mars et 6 avril.

Parmi les débuts les plus intéressants de cette année, signalons ceux d'une jeune cantatrice, Mme Marie Anne Weber, et d'un pianiste belge, M. Lucien Lambotte, qui ont l'un et l'autre fait leur éducation musicale à la *Schola Cantorum*.

Nous rendrons compte de ce salon, ainsi que des auditions musicales de la *Libre Esthétique* et du salon *Pour l'Art*, dans nos prochains fascicules.

* * *

Accusé de réception :

ART : *Le vieux Bruxelles*. Préface, programme, par CHARLES BULS. *L'évolution du Pignon*, par le même, fascicules illustrés (Bruxelles, Van Oest). — *Ecrits d'amateurs et d'artistes. Mémoires de ma vie*, par CHARLES PERRAULT. — *Voyages à Bordeaux*, par CLAUDE PERRAULT, publiés par Paul Bonnefon. Volume illustré (Paris, Laurens). — *Le Musée de Grenoble*, par le GÉNÉRAL DE BEYLIÉ. Introduction de Marcel Reymond. Volume illustré de 388 gravures (idem). — *Franz Courtens*, par GUSTAVE VAN ZYPE. Collection : Les artistes belges contemporains (Bruxelles, Van Oest). — *Les idées et les formes. Antiquité orientale*, par PÉLADAN (Paris, Mercure de France). — *Le repos de saint Marc*. Histoire de Venise pour les rares voyageurs qui se soucient encore de ses monuments, par RUSKIN. Traduit de l'anglais par K. Johnston, illustré (Paris, Hachette).

HISTOIRE : *Le siècle de la Renaissance*, par L. BATTIFOL. Volume de l'histoire de France racontée à tous, publiée sous la direction de F. Funck-Brentano (Paris, Hachette). — *La France à Madagascar*. Histoire politique et

religieuse d'une colonisation, par PIERRE SUAU. Préface de Le Myre de Vilers. Volume illustré (Paris, Perrin). — *Mélanges d'histoire des religions*, par M. HUBERT et M. MAUS (Paris, Alcan). — *Le catholicisme en Angleterre au XIX^e siècle*, par PAUL THUREAU-DANGIN (Paris, Bloud).

LITTÉRATURE *L'idéal du XIX^e siècle*, par MARIUS-ARY LEBLOND (Paris, Alcan). — *Paradis laïques*, par JULES SAGERET (Paris, Mercure de France). — *Sainte-Beuve et Champfleury*, par JULES TROUBAT (idem). — *Le pèlerinage de Port-Royal*, par ANDRÉ HALLAIS. Volume illustré (Paris, Perrin). — *Lettres de jeunesse*, d'EUGÈNE FROMENTIN. — Biographie et notes, par P. Blanchon (Paris, Plon).

MUSIQUE : *Berlioz*, par ARTHUR COQUARD (Collection : Les musiciens célèbres. Paris, Laurens). — *Félicien David*, par RENÉ BRANCOUR (idem). Volumes illustrés. — *Musique ancienne*, par WANDA LANDOWSKA (Paris, Mercure de France).

POÉSIE : *Les soirs*, par LITON CHEVALET (Paris, Perrin). — *L'âme imaginative*, par PIERRE LIONNEL (Paris, Plon).

ROMANS : *Marthe Baraquin*, par J.-H. ROSNY (Paris, Plon). — *Ceux de chez nous*, par LOUIS BOULÉ (idem). — *Vers plus de joie*, par ANDRÉ GODAERT (Paris, Perrin). — *Le cadet*, par C. NISSON (Paris, Plon). — *La vie des frelons*, par CHARLES FENESTRIER (Mons, Ed. de la Société Nouvelle). — *Couleurs du Temps*, par HENRI DE RÉGNIER (Paris, Mercure de France). — *La tragique histoire des reines Brunehault et Frédégonde*, par MAURICE STRAUS (Paris, Ollendorff).

VOYAGES : *Italica*, par JOSEPH L'HOPITAL (Paris, Perrin).

*
* *

VIENT DE PARAITRE, aux éditions de DURENDAL : L'ARC-EN-CIEL. Poèmes par PIERRE NOTHOMB. Prix : 3 fr. 50.

Adresser les commandes à la Direction de DURENDAL, 22, rue du Grand-Cerf, à Bruxelles.

Vieux Bruxelles

Suite (1)

IV

Aussitot les portes ouvertes, la salle de la Monnaie — brillante de tous les feux de ses lustres et de ses girandoles — s'emplit d'une foule animée et joyeuse.

Pendant des siècles, ce bon peuple brabançon s'était résigné à la tutelle étrangère. Maintenant, au sortir de la convulsion politique qui avait si violemment secoué ses nerfs, il éprouvait comme un étourdissement d'ivresse à se sentir libre, maître enfin, et seul maître, de lui-même et de ses destinées. Cette liberté, il s'empressait d'en user pour reprendre, avec moins de contrainte et plus d'entrain, la vie bourgeoise, — labeurs et plaisirs mêlés, — qui avait marqué pour lui le gouvernement de Charles de Lorraine.

Le spectacle se ressentait de l'avènement d'un nouveau régime. Les comédiens ordinaires de Leurs Altesses Royales — devenus les comédiens ordinaires de la Ville de Bruxelles — avaient délaissé, pour cette soirée de gala, le répertoire dramatique et musical dont Marivaux et Dancourt, Grétry, Gossec et le chevalier Glück faisaient le plus habituellement les frais. En rapport avec l'événement du jour, le programme était dédié à Messeigneurs les Etats Belgiques Unis à l'occasion de la ratification du traité fédératif des Provinces. Bien prompte avait été cette ratification, puisque c'était neuf jours plus tôt, le 11 janvier seulement, à 2 heures du matin, que les députés du Brabant, du Limbourg, de la Gueldre, de la Flandre et de la West-Flandre, du Hainaut, du Namurois, de Tournay, du Tour-

(1) Voir livraisons de octobre et décembre 1908, et février 1909.

naisis et de Malines avaient signé le traité à l'hôtel de ville de Bruxelles. La ratification qui venait d'être donnée dans le délai prévu par les Etats de toutes les Provinces à cet acte solennel ouvrait un nouvel ordre de choses. C'était la solidarité et c'était l'indépendance, — l'une et l'autre définitivement proclamées — de ces pays si divers de sol, de langue, voire d'intérêts et dont les mystérieuses affinités, après avoir longtemps fermenté comme la sève qui monte, éclataient aujourd'hui, brisant toutes les entraves.

Certes, un tel événement justifiait un spectacle de circonstance. Bien vite, les directeurs du Grand Théâtre, MM. Bultos et Adam, avaient exhumé de leur arsenal une tragédie de Voltaire : *Brutus*, toute faite pour exalter les révoltés d'hier devenus les maîtres d'aujourd'hui. Et M. Vitzthumb, dit Fiston, maître de la musique et de l'orchestre, avait corrigé ce que ce spectacle offrait d'un peu sévère par un impromptu de sa façon : *La Récompense patriotique,* opéra-comique en un acte mêlé d'ariettes.

Ainsi que le spectacle, la physionomie de la salle avait changé.

Au lieu des Sérénissimes Gouverneurs et de leur maison, c'étaient les membres des Etats qui occupaient les meilleures loges. La première de toutes, l'avant-scène entre colonnes, était réservée à messire Henri van der Noot, agent plénipotentiaire du peuple brabançon, dont la foule avait fait son idole.

Et si le parterre ne s'éclairait plus des tuniques autrichiennes, blanches aux « distinctions » roses, bleues ou vertes, la jeunesse bourgeoise y arborait avec fierté les uniformes des serments, tout flambant neufs : habits noirs à parements et collets nuancés, gilets rouges et culottes jaunes.

*
* *

M. Charliers de Longprez avait voulu donner à sa fille et à l'amie de celle-ci, M^lle^ Isabelle de Peñalegas, qui faisait, à Bruxelles, un court séjour d'hiver, le plaisir d'une telle fête. Lui-même, depuis l'expulsion des Autrichiens et la proclamation des Etats Belgiques Unis, était devenu un autre homme. D'avoir vu se réaliser pour son pays les espoirs confus de sa jeunesse, il se sentait tout rajeuni. Quel soulagement pour le digne juriste d'être débarrassé de cet appareil administratif et judiciaire à la mode joséphiste, sous quoi il avait

maugréé tout d'abord, contre quoi il s'était ensuite insurgé ! Quelle satisfaction de retrouver, dans ses plis de jadis, le vêtement de cette existence professionnelle qui lui était chère à force de lui être familière, et dont on l'avait brutalement dépouillé ! Seules, deux circonstances pouvaient jeter leur ombre sur sa belle humeur : la maladie de sa femme, toujours languissante, et l'inexplicable indifférence que Thierry persistait à montrer pour ce réveil patriotique, qui exaltait cependant, à côté de lui, tant d'enthousiasmes juvéniles.

Assises au bourrelet d'une loge basse de second rang, Hélène et Isabelle offraient, à l'éclat des lumières, le charmant contraste de leur fraîches beautés blonde et noire : toutes deux, vêtues comme des sœurs, avec des fanchons de mousseline qui, s'échancrant un peu, dégageaient leurs cous délicats, — toutes deux, coiffées de minuscules bonnets de dentelles où la cocarde tricolore éclatait comme une jeune fleur épanouie. D'un commun accord, elles avaient ainsi voulu afficher, à l'unisson général, leur patriotisme. Et si parfois, quelque amertume les attristait, à songer qu'un frère pour Isabelle, un fiancé pour Hélène avait rejoint par delà les frontières les rangs des Autrichiens expulsés, elles s'encourageaient en pensant qu'Evrard ne tarderait pas sans doute, suivant l'exemple de tant d'autres officiers de nationalité belge, à laisser le service de l'Empereur pour rentrer au pays. Tels n'étaient-ils pas le désir et l'espoir de Monsieur et de Madame de Peñalegas déjà ralliés en principe au nouvel ordre de choses et que seul l'attrait des dernières chasses retenait en ce moment aux champs?

Debout, derrière les deux jeunes filles, à côté de son fils Thierry, M. Charliers de Longprez se plaisait à leur indiquer les personnages qui prenaient place dans la salle et avec lesquels il échangeait lui-même des saluts amicaux. Là-bas, aux loges de droite, de l'autre côté de la salle, non loin de l'avant-scène réservée à Messire van der Noot, — ce digne gentilhomme, haut en couleurs et frisé à grosses boucles, c'était M. le baron de Hoop qui, après avoir représenté les Provinces Unies auprès des Gouverneurs Généraux, demeurait à Bruxelles, à titre privé, sans paraître trop affecté d'une révolution qui mettait fin à sa mission officielle.

Un peu plus loin, au balcon, Edouard de Walckiers et le baron van der Haegen, celui-ci tout glorieux de ses bro-

deries d'or et du merveilleux plumet aux trois couleurs qui décorait son grand chapeau de chef des Serments. Au-dessus du balcon, dans une « lorgnette », la duchesse d'Ursel qui n'avait cessé d'encourager le mouvement patriotique et à qui, lors de l'entrée triomphale de van der Noot par la porte de Laeken, le populaire avait fait une si chaude ovation, tandis qu'elle suivait le cortège en son cabriolet dont elle menait elle-même les poneys fringants.

Aux fauteuils, de nombreux notables : hommes de lois, seigneurs, doyens des serments, syndics des nations. Parmi eux, M. de Longprez désigna quelques physionomies connues : M. de Cock, le conseiller pensionnaire, M. d'Hooghvorst, l'avocat Sandelin, — puis, le frère du grand Henri, M. van der Noot de Vreckhem. Celui-ci n'avait de remarquable que sa laideur, à laquelle s'ajoutait l'effet bizarre d'un teint violacé marqué de taches livides. On eût dit qu'il était menacé à la fois d'un coup de sang et d'une attaque de bile. Et M. Charliers de Longprez, toujours plein de réminiscences classiques, évoqua le portrait que Plutarque fait de Sylla, lorsqu'il compare la figure du dictateur à une fraise roulée dans la farine.

Au balcon de gauche, cet autre personnage, jeune encore, de taille et de mine si fières, revêtu du costume du Serment de Saint-Sébastien, aux chevrons rouge et blanc, c'était le duc aveugle, Louis Engelbert d'Arenberg, d'Arschot et de Croy, le premier personnage des Etats de Brabant. Et M. Charliers loua son rare civisme En 1779, bien qu'un accident de chasse lui eût coûté la vue, il avait accepté les fonctions de Grand Bailli du Hainaut. Puis, en 1789, lorsque l'Empereur lui avait brusquement demandé sa démission, à cause de sa sympathie pour l'opposition, il s'était soumis avec dignité et avait quitté le pays. La déchéance proclamée, il venait de rentrer solennellement à Bruxelles, aux tout premiers jours de janvier et avait repris aussitôt sa place aux Etats.

Thierry qui était demeuré très taciturne au fond de la loge, ne prêtant qu'une oreille distraite aux commentaires paternels, émit quelques réflexions favorables au sujet du frère du duc aveugle : le fameux comte de La Marck, qu'il avait rencontré à Paris, au Palais d'Orléans. Il vanta ses qualités de philosophe, puis il retomba dans son mutisme, — plus préoccupé de contempler entre les têtes de ses voisines la décoration du

plafond, un chef-d'œuvre de Servandoni, que d'entretenir une conversation que les souvenirs de M. Charliers suffisaient d'ailleurs à alimenter.

*
* *

A six heures un quart, un mouvement de curiosité passa dans la salle comme un souffle de brise, et par-dessus les balcons du pourtour, dessiné en guitare, tous les bustes se penchèrent. Messire Henri van der Noot, accompagné de quelques dignitaires des Etats, s'installait dans la loge des Gouverneurs Généraux. Du parquet à l'amphithéâtre, des acclamations éclatèrent. Toute cette société bruxelloise, aujourd'hui émancipée, se reconnaissait et s'applaudissait en cet homme de cinquante-cinq ans, à petite perruque poudrée, solide et d'embonpoint respectable, dont le masque sanguin et un peu épais, éclairé par de grands yeux bruns, exprimait du bon sens, non sans quelque vulgarité et de l'énergie, non sans quelque lourdeur.

Qu'il n'eût point la figure ou l'âme d'un héros classique, le peuple ne s'en inquiétait guère. De tels personnages, aux vertus moyennes, valent ce que valent les circonstances qui les mettent en relief. Pour avoir servi d'organe, à l'heure propice, aux sourds griefs d'une nation opprimée, un van der Noot apparaît comme un instant de la vie même de cette nation. Pour avoir démêlé et incarné les instincts et les intérêts d'une race, il en marque l'étiage. Il en réalise le type.

S'avançant à la rampe de sa loge, le triomphateur salua — mi-solennel, mi-familier. Et chacun admira son costume à la Franklin, qui s'ouvrait sur un gilet de basin blanc et dont une cravate de dentelles, nouée négligeamment autour du cou, atténuait seule la simplicité... Il eut un merci circulaire pour les capons du Rivage, massés aux dernières galeries qui, du premier jour, s'étaient constitués ses prétoriens. N'avaient-ils pas été les artisans les plus actifs de son triomphe, lors de son entrée à Bruxelles, le 18 décembre 1789? C'était escorté et traîné par eux, dans son phaéton découvert, suivi de toute l'armée belge, toutes cloches sonnantes et tous canons tonnants qu'il avait épuisé, ce jour-là, toute la gamme des honneurs civiques, depuis le *Te Deum* à Sainte-Gudule jusqu'à l'ambigu offert par les dames bruxelloises à l'Hôtel d'Angleterre. Et quand, au soir venu, fatigué de tant d'ovations, il était rentré chez lui dans cette rue

Neuve, à laquelle on avait aussitôt donné son nom, n'étaient-ce pas leurs mains plébéiennes et expertes qui avaient dressé à l'entrée de sa maison ce naïf arc de triomphe où, en lettres de feu, se lisait cette inscription flatteuse « Temple de l'Honneur et de la Liberté »?

Du petit peuple, cet enthousiasme s'était communiqué aux Nations, au clergé et à l'aristocratie.

Dans une unanimité de sentiments, à laquelle la popularité de van der Noot présidait, les trois Etats du Brabant s'étaient mutuellement prêté serment. Puis, les délégués des Provinces avaient conclu le Pacte d'union, dont aujourd'hui même on fêtait la ratification par tous les Etats... Qu'un tel résultat politique, dépassant tous ses rêves, eût un peu grisé l'ancien avocat au Conseil Souverain, qui, aux premiers jours du dernier automne, était encore traité en criminel de droit commun par les autorités bruxelloises, quoi de surprenant? Que ces succès actuels eussent un moment voilé à ses prévisions les difficultés qu'annonçaient déjà, à l'intérieur, l'opposition naissante de M. Vonck, à l'extérieur, les armements des Autrichiens ralliés dans le Luxemboug, quoi de plus humain? Pour lui, comme pour cette foule dont il était le centre, l'heure présente était toute à la joie, au plaisir de se sentir libre et enfin maître chez soi.

*
* *

L'orchestre accorda ses violons. Graduellement, le bruit des conversations s'atténua. Le silence se fit.

Après quelques mesures d'une ouverture qui mêlait des notes pastorales à des réminiscences guerrières, le rideau se leva lentement.

Le décor représentait un paysage très frais, presque élyséen : des pelouses et des bocages fleuris, avec, pour toute architecture, une cascade en rocaille, surmontée d'une figure de nymphe couchée. Puis un chœur de bergères envahit la scène. Gentiment vêtues de corsages bleus ou roses, avec le fichu de linon, la jupe courte et seyante sous un coquet tablier bien ajusté à la taille, elles portaient d'une main la houlette enrubannée. De l'autre main, chacune d'elle menait en laisse un agneau bien blanc, frisé et paré lui aussi de rubans bleus ou roses. Comme elles éprouvaient quelque timidité ou quelque

répugnance à jouer leur rôle, ces jolies bêtes (les moutons) faillirent compromettre la belle ordonnance de cette entrée champêtre. Plusieurs bêlèrent lamentablement. Et, à son pupitre, le maëstro Vitzthumb dissimula mal un moment d'inquiétude. Mais l'attention fut aussitôt détournée de ce petit incident par l'arrivée d'un groupe de bergers, culottes de soie zinzolin, sabots à bouffettes et vestes couleur de puce sur l'épaule. Leur coryphée, le pasteur Aristée, n'était autre que le favori du parterre, Henri Mees, dont les talents d'acteur et de chanteur s'étaient révélés tout d'abord à la société de rhétorique « La fleur de lys » où, simple enfant du pavé bruxellois, il avait été accueilli comme aide-machiniste. Depuis qu'il était entré à la Monnaie, son étoile n'avait fait que monter à l'horizon. Aujourd'hui, elle atteignait au zénith de la popularité.

Le dialogue, coupé de chants, traduisit la félicité, digne de l'âge d'or, qu'éprouvaient ces bergers et ces bergères. Sur eux, la paix régnait en douce maîtresse. Loin des embarras et de la corruption des villes, ils vivaient, jeunes et vieux, dans l'innocente simplicité des mœurs et des travaux champêtres, sous l'œil d'une Nature bienveillante qui a disposé pour nous ses harmonies et

Dont la bonté de mère
A daigné nous choisir
Comme vertu première
Notre plus doux plaisir !

Affirmée avec force trilles et roulades par l'admirable voix de basse-taille de Henri Mees, — à laquelle le chœur faisait écho en un accompagnement discrètement modulé, — toute cette naïve félicité émut l'auditoire, et, parmi les spectateurs, plus d'un en pleura de tendresse...

Mais soudain l'églogue fut troublée. On entendit rouler derrière les portants les cylindres emplis de gravier qui sont les signes précurseurs de l'orage. Les bergères simulèrent l'effroi. Et tout à coup les foudres de fer-blanc, agités à la cantonade, déchaînèrent la tempête.

Cette perturbation des éléments annonçait les pires catastrophes. On en eut aussitôt la preuve lorsque des hommes d'armes, à mine patibulaire, surgirent des coulisses sous le commandement du satrape Gulistan. Bergers, bergères et mou-

tons, après le simulacre d'une vaine résistance, furent chargés de chaînes ou de liens et réduits à la pire servitude. Seul, plus alerte et plus valeureux, le pasteur Aristée put échapper à l'ennemi, non sans prendre le temps, avant de s'enfoncer dans le bocage, de vouer le cruel Gulistan aux dieux infernaux. Puis ce fut l'âge de fer... Tels les captifs de Babylone, les esclaves gémirent longuement sur leur nouvelle destinée, évoquant les beaux jours perdus et appelant leur retour. Toutes les chanterelles vibrèrent et l'orchestre atteignit les notes les plus pathétiques... A la nuit tombante, les geôliers emmenèrent les bergers. Mais l'aimable Florise, celle-là même auprès de qui le pasteur Aristée s'était tantôt montré si empressé, demeura en scène pour subir les lourds compliments de Gulistan, qui vocalisa pour elle d'inutiles madrigaux. Toutefois, en déclinant le rôle de sultane favorite, la fidèle bergère, non dépourvue d'astuce, sut endormir la prudence du satrape. Une fois de plus, Judith eut raison d'Holopherne... Prévenu par son amante, le pasteur Aristée ne tarda pas à reparaître, secondé cette fois par les bergers du voisinage qu'il avait su gagner à sa cause. Et ce fut la revanche. Après des combats, mêlés de chœurs et coupés d'un grand air de bravoure, où Aristée se surpassa, Gulistan et ses féroces séides connurent à leur tour toute l'amertume de la défaite. Pour ne point ensanglanter la scène, ces monstres prirent le parti de s'enfuir. Et les bergers victorieux s'étant massés du côté cour, tandis que les bergères délivrées formaient, du côté jardin, un groupe encore tout palpitant d'émoi, le ballet final s'organisa. Plus légère que la sylphide, la première danseuse, M^lle^ Mercier, ayant cueilli aux guirlandes de ses compagnes les fleurs les plus belles, en tressa une couronne qui se trouva réunir précisément les couleurs noire, jaune et rouge. Puis, après une série de jetés battus du style le plus galant, — d'un dernier geste où s'acheva son effort, elle couronna le front du pasteur Aristée. A cet endroit du drame, une ingénieuse surprise, réglée par l'imagination de l'auteur, porta l'enthousiasme du public à son comble. En effet, Aristée ayant enlevé la couronne de son front pour la décerner à Florise, celle-ci quitta subitement la scène et, l'instant d'après, elle apparut dans la loge de Messire van der Noot, où elle avait eu accès par une porte de service. Et cette fois la couronne patriotique descendit sur la petite perruque grise à trois marteaux du héros brabançon.

Les bravos montèrent des fauteuils en fusées et une avalanche d'acclamations y répondit du haut des galeries. Pour se joindre à cette manifestation, les musiciens applaudirent des pieds, leurs mains étant encore occupées. Et Messire van der Noot, s'avançant entre les colonnes au devant de sa loge, salua profondément, une main sur le cœur.

Toutefois, l'acte n'était pas encore fini. Et quand un calme relatif se fut rétabli, le pasteur Aristée en profita pour confier, aux bergers et aux bergères qui faisaient cercle autour de lui, quelques-unes de ses idées sur le meilleur mode de gouvernement à choisir. Et parmi les spectateurs, les initiés soulignèrent au passage, presque tous par leurs applaudissements — et quelques-uns par leurs grimaces, — certaines allusions discrètes au conflit qui se dessinait déjà entre les partisans de la souveraineté des Etats et ceux qui, avec M. Vonck, penchaient pour l'autorité directe de la Nation.

Le parti le plus sûr que l'on puisse adopter
Pour notre Etat naissant qu'il faut consolider,
C'est d'éviter la guerre et fuir tous les extrêmes.
Libres et réunis, gouvernons-nous nous-mêmes.
Mais sans avoir un maître, ayons un souverain.

Quelques dernières figures et quelques derniers accords marquèrent enfin les préparatifs d'un heureux hyménée entre le pasteur Aristée et la fidèle Florise. Puis la toile tomba.

*
* *

Dans la loge de M. Charliers de Longprez, les jeunes filles, très neuves aux choses du théâtre, avaient pris un sincère agrément à cet impromptu patriotique. Aussi furent-elles un peu décontenancées lorsque, s'étant retournées vers Thierry pour prendre son avis, celui-ci se borna, en guise de réponse, à hausser les épaules avec un long soupir.

Vraiment, on eût pu croire que plus rien désormais ne fût de nature à l'émouvoir, ou même à l'intéresser. En le voyant aujourd'hui si indifférent, Isabelle évoquait le souvenir de ses vivacités d'antan. Quelle ardeur ne traduisaient pas jadis et ses actions et ses propos ! Dans leurs rencontres à la campagne, soit à Longprez, soit à Bottignies, où était le château des Peña-

legas, c'était lui qui animait leurs causeries, leurs jeux, leurs promenades. En toutes choses, éclatait alors son entrain exubérant, — cet entrain des jeunes natures à la fois riches et généreuses qui jouissent du plaisir de se dépenser. Plus tard, ses équipées de Louvain avaient donné une nouvelle preuve de cet excès. Maintenant, il était de marbre. Et d'être en compagnie de son amie d'enfance, celle à laquelle il était depuis longtemps tacitement fiancé, il semblait que sa sauvagerie s'en accentuât encore. Cette sauvagerie voulait bien condescendre aux politesses qu'imposent les convenances sociales. Rien de plus. Poli comme la glace, il était froid comme elle.

Isabelle en accusait le long séjour du jeune homme à Paris. Et elle ne se trompait pas. Dans cette ville si différente de la sienne, Thierry s'était moralement désorbité de son milieu. Tout comme la plante, l'être humain subit les exigences du sol et de l'atmosphère où les destinées l'ont fait naître et grandir. Des lois mystérieuses le rattachent étroitement à sa terre et à ses morts. S'il parvient à s'acclimater ailleurs, il perd ses vertus originelles, et ramené à son point de départ, il n'y est plus qu'un étranger.

Parce que l'influence du Paris philosophe avait été profonde sur son esprit et son cœur, Thierry ne parvenait plus à s'en dégager. Il ne l'essayait même pas. Au contraire. Et tout l'effort que les siens avaient tenté depuis son retour pour rompre ce charme magique n'avait abouti à rien. Lancé parmi ces dramatiques épisodes où venait de s'éveiller la conscience d'une nation, — la nation de ses pères, — il n'en avait éprouvé qu'une médiocre curiosité, toute à fleur de peau, qui n'allait pas sans quelque dédain.

Une telle froideur, dont elle souffrait au plus intime de son être, Isabelle devait-elle l'interpréter comme le symptôme d'une irrémédiable rupture? Plus d'une fois, avec la complicité attentive de M. de Longprez et d'Hélène, elle avait voulu amener Thierry à s'ouvrir définitivement sur ses sentiments et ses intentions. Elle était prête, s'il le fallait, à se soumettre au coup douloureux dont elle tentait en vain d'écarter les présages... Mais les rares entretiens qu'elle avait ainsi préparés ne furent que de pénibles silences à deux. Ils la laissaient, l'esprit plus inquiet, sans que l'amour, en son cœur oppressé, voulut cependant abdiquer son empire.

Et voici que cette fête, en quoi elle avait mis un vague espoir, lui devenait tout à coup hostile. Elle éprouvait un soudain malaise à se sentir mêlée à ce public joyeux, où l'entr'acte venait de rappeler toute l'animation que le spectacle avait interrompue.

Ce malaise devait bientôt s'aggraver encore, au point d'en être intolérable... En effet, tandis que le bruit des conversations montait de tous les coins de la salle, dominé à peine par la voix des marchands et des marchandes qui promenaient et annonçaient qui leurs programmes, qui leurs oranges, qui leurs sucres d'orge, l'entrée d'un groupe de personnes prenant place dans une loge faisant vis-à-vis à celle de la famille Charliers et qui jusqu'à ce moment était demeurée inoccupée, provoqua dans la foule une curiosité qui, pour Isabelle, tourna peu à peu en une sorte d'angoisse.

Parmi ces arrivants, elle ne connaissait que M. de Braux-Levrezy. Celui-ci et un autre gentilhomme accompagnaient deux dames, assurément des étrangères, toutes deux d'une rare beauté et d'une élégance singulière encore que trop tapageuse. Quelles étaient ces femmes ? D'où venaient-elles ? Isabelle l'ignorait. Pourtant, de suite, elle eut le pressentiment que leur présence décelait pour elle un danger obscur, et comme l'aînée de ces étrangères avait, par hasard sans doute, arrêté quelques secondes sur elle le regard un peu hautain qu'elle avait promené d'abord tout autour de la salle, ce regard produisit sur son âme chaste et vaillante l'impression d'une sorte de défi. Mais elle ne baissa point les yeux. Et les deux regards furent comme deux lames qui se croisent...

— Eh bien, à quoi rêves-tu? fit Hélène, en frappant légèrement la main de son amie du revers de son éventail. On dirait vraiment que la poésie de M. Vitzthumb t'a mis du vague à l'âme...

Isabelle tressaillit un peu, comme si elle se fût laissée surprendre. Elle répondit d'un ton enjoué :

— A quoi je rêve ? A rien, chère Hélène... Mais tu dois comprendre qu'une paysanne de mon espèce se trouve toute désorientée au milieu de ces splendeurs. En fait de comédie, nous ne connaissons à Bottignies que les saynètes organisées par M. le Curé à la distribution des prix, et que jouent les gamins de l'école. C'est beaucoup moins solennel.

La porte de la loge s'entr'ouvrit et laissa apparaître M. de Braux-Levrezy.

Pimpant à son ordinaire, la taille souple, l'air content de lui-même, l'aimable vicomte salua M. Charliers de Longprez et les deux jeunes filles, leur faisant mille compliments. Puis, il serra les mains de son ami Thierry :

— Je ne fais que d'entrer au théâtre et suis navré d'avoir manqué la *Récompense patriotique*. Mais j'avais accepté d'être le sigisbée de deux dames qui nous sont arrivées avant-hier de Paris, et qui sont de mes meilleures relations... Pour Thierry aussi, d'ailleurs... Comment, cher ami, tu n'a pas reconnu la belle Mme Eliott, la grande Dally, une des gloires du monde parisien?... Ma parole! elle a meilleure mémoire que toi. Car aussitôt installée face à cette loge, elle t'a reconnu dans l'ombre où se cache ta modestie... Il est vrai, ajouta le vicomte en s'adressant cette fois à Hélène et à Isabelle, que le gracieux écran derrière lequel Thierry était masqué devait suffire pour retenir ici toute son attention... Va donc lui souhaiter le bonsoir. Je ne doute pas qu'elle soit charmée d'entretenir dans cette salle, qui lui est étrangère, un des rares Bruxellois qu'elle ait la chance de connaître. Pendant que tu lui feras visite, ces dames ne verront pas d'obstacle, je l'espère, à ce que je tienne ici ta place...

M. de Braux-Levrezy s'écoutait parler par habitude et se trouvait charmant, à son ordinaire...

— Madame Eliott... Grace Dalrymple, certes, répéta Thierry, et je lui ai trop grande obligation de l'accueil qu'elle m'a fait à Paris pour que je n'aille pas la saluer. Vous permettez, mon père...

Et sans même attendre la réponse de M. Charliers de Longprez, Thierry se glissant hors de la loge disparut dans les couloirs.

*
* *

Sans doute, il se souvenait de Grace Dalrymple, cette Anglaise à la beauté opulente, qu'on disait être la femme divorcée d'un médecin de Londres, Sir John Eliott, et qui était devenue l'amie intime de Philippe d'Orléans après avoir été celle du Prince de Galles, — la « grande Dally », comme l'appelaient tous les familiers du Palais-Royal. Associée à la vie du premier

prince français, mêlée à ses relations, avertie de ses lointains desseins, elle jouait habilement son rôle au Raincy, à Monceau, au Palais-Royal, partout où se retrouvait la faction d'Orléans. Que de fois Thierry l'avait admirée de loin avant de lui être présenté et d'être admis, grâce à l'heureuse impression qu'il avait su produire sur elle, à ses réceptions privées fréquentées par l'élite des philosophes et des politiques du jour. Mais quelle était donc la chance heureuse et singulière qui l'amenait ainsi dans ce Bruxelles en révolution?

Il poussa discrètement la porte de la loge. Grace Dalrymple, l'entendant, tourna vers lui cet éblouissant visage que le pinceau de Gainsborough avait célébré, quelques années plus tôt, et Thierry éprouva l'irrésistible effet de séduction que cette beauté exerçait sur tous.

— Ah! quelle aimable surprise! fit-elle de sa voix un peu chantante, où se traduisait, comme dans son attitude elle-même, une nonchalance de créole. Je me croyais dans un pays de sauvages et voici que j'y découvre le plus aimable de mes philosophes! Çà, approchez donc, chevalier, que je vous présente à ce guerrier et aussi à cette nymphe dont j'ai la garde... Peut-être connaissez-vous déjà le colonel William Gardiner?...

Thierry avait, en effet, déjà rencontré sir William, qui, après avoir fait le coup de feu en Amérique, était arrivé depuis quelques semaines à Bruxelles pour y suivre les événements à titre d'agent du gouvernement britannique.

— Et ma petite cousine Katy... Excusez-la si elle n'a pas encore grand usage du français, qu'elle parle à la mode d'Hyde-Park.

Thierry s'inclina, plus frappé encore du charme de cette fraîche figure de jeune fille qu'il ne l'avait été par la souveraine beauté de la grande Dally.

Il fallait vraiment que celle-ci fût bien sûre d'elle-même, de l'admirable régularité de ses traits, de la splendeur épanouie de sa taille, pour n'être point offusquée en quelque mesure par le voisinage de cette candeur virginale si mince, si délicate qu'on eût dit un vivant pastel. Auréolée d'une mousse de cheveux bouclés, d'un blond de miel, miss Katy avait dans ses yeux d'un bleu clair quelque chose de tendre et de timide à la fois, et, sur ses lèvres au dessin exquis, comme un sourire incertain, prêt à s'effaroucher d'un coup d'œil, prêt à renaître l'instant d'après.

Et sous son teint, d'une douceur de nacre, il semblait vraiment que l'on vît courir le réseau des fines veines bleues.

— Oh! Dally! fit-elle en s'adressant à son amie sur un ton de malicieux reproche... Pourquoi dire cela? Le chevalier l'entendra bien... N'est-ce pas, monsieur?

— Petite coquette! fit Dally. Rassure-toi... M. de Longprez n'est pas un puriste de l'Académie. C'est un citoyen de l'humanité... Mais comment n'êtes-vous pas en uniforme, chevalier, comme tous ces lionceaux du parterre?

Thierry confessa que la contagion révolutionnaire du Brabant ne l'avait point gagné et qu'il n'avait encore élevé aucun autel à la gloire de Messire van der Noot. Bien plus, il avait éprouvé quelque déchirement d'âme à voir quel fâcheux accueil les idées de régénération universelle avaient rencontré à Bruxelles, lorsque l'Empereur avait cherché à les imposer...

— Prenez garde, monsieur le philosophe, lui dit la grande Dally en affectant de le gronder. Vous allez vous rendre suspect de lèse-patriotisme!...

Mais Thierry s'anima, imputant à l'état encore arriéré des mœurs brabançonnes cet échec bien fait pour peiner les esprits soucieux du progrès de l'humanité. Auprès de cette femme spirituelle, dont il connaissait la liberté de pensée et d'allures, Thierry, tantôt si taciturne, avait retrouvé toute son aisance et sa vivacité. Il lui demanda des nouvelles de leurs amis communs et lui rappela des souvenirs qui lui étaient, disait-il, demeurés très chers.

C'était dans un théâtre aussi qu'il avait eu l'heur d'être présenté à Grace Dalrymple au mois de janvier de l'année précédente. Il y avait tout juste un an de cela. Le soir où Léonard, le coiffeur de la Reine, avait ouvert aux Tuileries son nouveau théâtre, sous le patronage de Monsieur. Et la musique de Cherubini qui dirigeait l'orchestre! Et ces acteurs italiens! Certes, ceux de Bruxelles ne les lui feraient pas oublier...

Elle le renseigna :

— Léonard a dû quitter les Tuileries, voici trois mois. Il s'est transporté dans la nouvelle salle de Nicolet. Vous savez : Nicolet et sa fameuse devise : De plus fort en plus fort! Aujourd'hui, n'est-ce pas la devise de Paris et de la France?... — Et aussi du Brabant, ajouta-t-elle après un instant de silence. Mais je ne connais rien et ne veux rien connaître de votre poli-

tique et je ne suis ici que de passage, pour un simple voyage d'affaires, avec ma petite cousine qui est orpheline et que je viens de tirer de la pension. Chut! Nous bavardons et voici qu'on frappe les trois coups... Vous restez avec nous, n'est-ce pas? D'ailleurs, je vois que M. de Braux-Levrezy tient votre place chaude dans votre loge... Savez-vous bien qu'elles sont charmantes, vos jeunes Bruxelloises!... Et elle lorgna d'un geste un peu impertinent du côté d'Hélène et d'Isabelle.

Thierry ne se fit point prier. D'un coup d'œil, il constata en effet que le vicomte continuait à le suppléer. Lui-même se trouvait à merveille derrière ces nuques et ces épaules d'albâtre rosé, d'où se dégageait un doux parfum voluptueux.

*
* *

Cependant la tragédie commençait. La scène représentait les sénateurs romains, assemblés devant l'autel du dieu Mars. Entouré de ses licteurs, Brutus, se profilant en une silhouette héroïque sur le décor du fond, où apparaissait le Capitole, s'adressait aux Anciens du peuple :

Destructeurs des tyrans, vous qui n'avez pour rois
Que les dieux de Numa, vos vertus et vos lois...

Dès ce début, l'analogie des situations historiques conquit à la pièce tout l'intérêt et toute la sympathie du parterre. Les alexandrins solennels se déroulèrent dans un silence plus solennel encore. Mais on devinait à un regard ou à un geste échappé à l'un ou l'autre des spectateurs combien ces Brabançons de 1790 se sentaient tout à coup rapprochés de la Rome primitive, telle que l'évoquait pour eux le génie de M. de Voltaire :

Pardonnez-nous, grands dieux, si le peuple romain
A tardé si longtemps à condamner Tarquin.
Le sang qui regorgea sous ses mains meurtrières
De notre obéissance a rompu les barrières.
Sous un sceptre de fer tout le peuple abattu
A force de malheur a repris sa vertu.
Tarquin nous a remis dans nos droits légitimes.
Le bien public est né de l'excès de ses crimes!

A cet endroit, les applaudissements éclatèrent d'eux-mêmes. D'autres salves accueillirent la hautaine déclaration du consul, proposant au Sénat d'accueillir l'envoyé de Porsenna, roi des Etrusques :

Accoutumons des rois la fierté despotique
A traiter en égale avec la république.

Mais ce fut du délire lorsque à la question de l'envoyé de Porsenna :

« *Qui du front de Tarquin ravit le diadème ?*
Qui peut de vos serments vous dégager ? »

Brutus répondit d'une voix ferme :

« *Lui-même !* »

Quelle réponse, mieux que ce « lui-même » pouvait traduire le sentiment de ces bourgeois brabançons, toujours férus de légalité et naguère très attachés à leurs princes, qui n'avaient si violemment rompu leur lien de fidélité vis-à-vis de l'Empereur qu'après que celui-ci leur en eût donné l'exemple ? Ce « lui-même » n'était-ce pas l'article 59 de la Joyeuse-Entrée du Brabant ? N'était-ce pas tout le « Manifeste au peuple Brabançon » dans lequel van der Noot avait si logiquement conclu du parjure de Joseph II à sa déchéance ?

M. Charliers de Longprez ne se tenait pas de contentement. Il en oubliait la présence, à son côté, de M. de Braux-Levresy qui, lui, affectait, par contenance, de partager l'enthousiasme ambiant. Toutefois, quand le premier acte fut fini, il pria assez sèchement le sémillant vicomte de ramener Thierry, — ayant, disait-il, quelque avis pressant à lui donner.

*
* *

Thierry dut bien se résoudre à prendre congé des belles étrangères. Précisément, un nouveau personnage venait de faire son entrée dans la loge de la grande Dally. Et quel personnage ! Le fameux comte de La Marck, qui avait combattu en Amérique sous Washington et Lafayette et se trouvait être à la fois un des familiers de Marie-Antoinette et le confident le

plus intime du duc d'Orléans. Rentré à Bruxelles tout fraîchement, chacun lui avait aussitôt prêté, — et son humeur remuante et ambitieuse autorisait ce soupçon, — le dessein de jouer un rôle de premier plan dans le nouvel Etat. Il était de physionomie agréable et spirituelle, les traits fins, la bouche souriante. Thierry, ayant salué respectueusement ce grand seigneur qu'il tenait pour un des héros de ce temps, s'inclina vers Grace Dalrymphe qui lui tendit gracieusement sa main à baiser.

— Puisque l'autorité d'un père vous appelle, obéissez, chevalier. Mais nous ne vous tenons pas quitte, entendez bien... Je suis trop heureuse d'avoir retrouvé un ancien ami parmi tant d'inconnus. Ce soir, après le spectacle, venez donc souper avec nous, dans le tourne-bride où je me suis logée, rue Ducale, tout près du Waux-Hall. Nous serons entre nous. L'étiquette sera consignée à la porte. Mais le plaisir et l'esprit seront de la partie, — surtout si vous en êtes vous-même.

— De l'esprit, madame, hélas ! je n'en ai pas... Mais j'en aurai demain, puisque vous voulez bien que je sois un de vos hôtes ce soir et que j'ai de la mémoire.

La grande Dally et sa ravissante compagne récompensèrent de leurs aimables sourires une si galante riposte, — et tandis que Thierry retirait à regret derrière lui la porte de cette loge où il venait de retrouver l'air et le ton de ce Paris dont il gardait la nostalgie, il crut entendre que ces dames, demeurées avec La Marck et Braux-Levrezy, s'exprimaient à son sujet en termes flatteurs.

Un accueil plus frais l'attendait dans la loge paternelle où il rentra sans aucun empressement. M. Charliers se borna à lui dire :

— J'entends que vous ne nous quittiez plus, Thierry...

Le jeune homme s'assit, très morfondu. Il jugea difficile de répondre à cette injonction en annonçant à son père l'invitation qu'il venait d'accepter pour le soir même. Aussi remit-il cette confidence à un moment plus propice. Sa sœur l'interrogeant au sujet des belles étrangères, il déclara qu'elles étaient de la meilleure société parisienne et qu'elles venaient de s'installer pour un court délai à Bruxelles, afin d'y régler quelques intérêts.

— Peut-être le concours d'un homme de loi leur sera-t-il

utile... ajouta-t-il diplomatiquement, en coulant un regard du côté de M. Charliers.

Mais celui-ci était déjà repris par l'intérêt de la tragédie, dont le second acte commençait justement.

Moins attentif aux leçons de l'histoire romaine, Thierry ne se lassait pas de contempler par-dessus la fraîche épaule d'Isabelle, la grande Dally et surtout sa jeune amie, dont l'idéale beauté lui apparaissait à l'autre côté de la salle, rendue plus délicate encore et comme diaphane par la vibration de l'atmosphère où s'irradiait l'éclat papillotant des bougies.

Instinctivement, Isabelle sentit la comparaison dont elle était l'objet. Elle en souffrit cruellement dans sa modestie et sa dignité, mais surtout dans son amour. Volontiers, elle lui eût crié, à cet ami d'enfance qu'elle s'était habituée à considérer comme le compagnon promis à sa vie tout entière : Que t'ai-je fait, Thierry, et pourquoi te prépares-tu à me délaisser pour te prendre aux lacets de cette aventurière? Elle est plus belle, je le vois bien... Mais tu n'as pas le droit d'oublier notre cher passé et de méconnaître ma tendresse...

Cependant, sur la scène, le drame se déroulait, grave et rapide. Le jeune et bouillant Titus, fils de Brutus, épris d'un fol amour pour Tullie, la fille de Porsenna, se trouvait classiquement écartelé entre le devoir et la passion. Son devoir lui disait de demeurer fidèle à Rome et à son père. Sa passion l'entraînait à trahir son pays et les siens pour un sourire de cette belle étrurienne dont la forme élancée, harmonieusement drapée dans les plis de ses voiles blancs, évoquait toute la grâce des marbres antiques.

Et comme Titus s'écriait, pris d'un dernier remords :

« *Eh! dois-je écouter moins mon sang et ma patrie?* »

Tullie lui répondait, d'une voix prometteuse qui emportait comme un fétu de paille ce dernier remords :

« *Ta patrie... Ah! barbare, en est-il donc sans moi?* »

Ce n'était plus cette fois le drame civique qui faisait s'envoler, dans le cerveau de tous les spectateurs, des comparaisons faciles entre les républicains de jadis et ceux d'aujourd'hui... C'était le drame intime où se confondaient confusément, pour une jeune

fille angoissée, la personnalité de Tullie et celle de cette créature troublante et mystérieuse qui, ce soir-là, venait se mettre, elle le devinait, au travers de sa vie...

Puis, aux dernières scènes, le drame s'agrandit et s'éleva encore. A son tour; M. Charliers y découvrit des motifs d'inquiétude familiale.

Titus, succombant aux influences de l'étrangère, a trahi Rome. Et seule, la révélation d'un esclave a empêché sa trahison de perdre la Ville. Brutus a déclaré solennellement que tout traître sera puni de mort. Il apprend qu'un des traîtres est son fils... Ah! l'affreux combat qui se déchaîne dans cette âme de père et de citoyen! M. Charliers de Longprez comprend un tel combat. Avec le héros tragique, il éprouve à la fois les tendresses du père et la mâle fermeté du citoyen et du juge.

« *O Rome, ô mon pays!...*
Proculus, à la mort que l'on mène mon fils!
Lève-toi, triste objet d'horreur et de tendresse.
Lève-toi, cher appui qu'espérait ma vieillesse!
Viens embrasser ton père. Il t'a dû condamner.
Mais s'il n'était Brutus, il t'allait pardonner... »

Mais cette concession, arrachée à une âme virile par la faiblesse de l'amour paternel, sera la dernière. Et le dénoûment tombe, froid, rigide et beau comme l'acier :

UN SÉNATEUR (*arrivant, pâle et défait*)

Seigneur...

BRUTUS

Mon fils n'est plus?...

LE SÉNATEUR (*balbutiant*)

C'en est fait, et mes yeux...

BRUTUS

Rome est libre. Il suffit! Rendons grâces aux dieux!

* * *

Pour Thierry, ces périodes et ces ripostes sonores n'avaient guère été autre chose qu'un accompagnement discret à la con-

templation fervente dont il couvait la loge d'en face. Il se hâta, aussitôt le drame fini, de confier à son père qu'il était attendu à l'issue du spectacle par cette noble dame, à laquelle il ne pouvait refuser ses services et ses devoirs, après la bienveillance qu'elle lui avait marquée à Paris. Il s'agissait d'un modeste souper, auquel M. de La Marck et M. de Braux-Levrezy devaient aussi assister, et qui ne se prolongerait assurément pas au delà de ce qui est raisonnable...

Mais M. Charliers, encore tout palpitant de ses émotions tragiques, reçut cette nouvelle d'un front qui enleva aussitôt à Thierry-Titus toute lueur d'espoir.

— Vous rentrerez au logis avec nous, Thierry, et je veux désormais ne plus vous passer aucune fantaisie. Prenez le bras de votre sœur.

Et conduisant lui-même M^lle^ de Peñalegas, M. Charliers de Longprez descendit le grand escalier, suivi de Thierry, penaud et l'oreille basse.

Le retour à la place des Wallons, dans la vaste berline conduite par le fidèle Wewep, fut dénué de tout entrain. Et lorsque Thierry gagna sa chambre, lesté — suivant la coutume journalière — de la bénédiction paternelle, son âme où se gonflait, avec le regret du souper manqué, la honte d'en avoir été privé par un tel coup d'autorité, mûrissait des projets de révolte.

(*A suivre.*) H. CARTON DE WIART.

Poèmes [1]

A Mademoiselle Edith Lutens.

La Barque

Le grand fleuve, bordé de joncs et de roseaux,
Déroule indolemment entre ses verts rivages,
Sous le ciel pacifique où trainent des nuages,
La longue robe blonde et souple de ses eaux.

Le souffle frais du jour caresse avec délice
L'onde que la mouette en son vol a frôlé,
De ses deux avirons trouant le flot troublé,
D'un rythme égal et sûr, la barque avance et glisse.

Et le grand fleuve alors gonfle son flux vermeil,
Se creuse sous la poupe et soulève la proue
Et, secouant les plis de son manteau, se joue
Avec l'esquif léger qui rit dans le soleil...

Les Chalands

Une brume légère estompe le lointain
Où les flûtes des joncs chantonnent sous la brise,
Les villages groupés autour de leur église
Dorment dans la clarté confuse du matin.

A l'horizon frileux coule l'eau vaporeuse,
Là-bas où les moulins se plaignent dans le vent,
La barque s'abandonne au flot qui va rêvant
Et l'emporte selon sa courbe harmonieuse;

Tandis qu'ouvrant leurs voiles rouges des chalands
Venus au fil de l'eau des pays bleus du rêve
Attendent que la brise opportune s'élève
Et croisent d'une rive à l'autre, lourds et lents.

---

(1) Ces poèmes inédits de notre regretté collaborateur CHARLES DE SPRIMONT, secrétaire de *Durendal*, nous ont été communiqués par notre ami le poète Séverin. Ils étaient dédiés à Mlle Edith Lutens qui est, aujourd'hui, Madame Séverin.

Tamise

C'est au loin, sur l'eau blonde où l'or du jour s'épanche,
Derrière des chalands amarrés près du bord,
Frileuse sous le vent froidi qui vient du nord
Une ville au doux nom, Tamise aux maisons blanches.

Tamise! la primeur du mot délicieux
Fleurit-elle autrefois aux lèvres d'une fée?
Du cadran de la tour, doré comme un trophée,
L'âme de l'heure morte en sonnant monte aux cieux.

Les Légendes

Apportant le parfum des îles de Zélande
Où tournent lentement les ailes des moulins
Et l'arome des champs où luit l'azur des lins
Le vent raconte aux flots d'anciennes légendes :

Lohengrin chaste et fier qui vint sauver Elsa,
Saint Georges et saint Michel chevauchant dans leur gloire
Et, pour guérir nos maux, la frêle vierge noire
Que sur les bords fleuris le reflux délaissa...

Tout cela, tout cela! douce terre de Flandre
Qu'étreignent en leurs bras ton beau fleuve et la mer,
C'est le printemps qui vient consoler l'âpre hiver,
Flandre, ô terre d'amour, mélancolique et tendre!

CHARLES DE SPRIMONT.

Sur l'Escaut, 1er août 1901.

Petites Filles
dans le Soleil et dans la Neige

Le printemps de Paris, c'est le sourire des femmes vêtues de corsages blancs, c'est la poussée verte aux branches des marronniers, et les voitures qui vont, joyeuses, vers l'Arc de Triomphe, suivant un chemin de lumière.

Les crincrins, derrière les massifs des Ambassadeurs, font une musique toute petite, et sensible pourtant, dans la rumeur amusée de la ville. Jouant sur le gravier, entre les chaises, les enfants ont des regards transparents, des bouches humides, des fossettes à côté des lèvres luisantes, de la clarté dans les cheveux, grâce au beau ciel de fin d'avril. Paris secoue la brume d'hier et rayonne aux quatre coins, son fleuve se pare de la jeune gloire du firmament et chaque bateau se pavoise de soleil. Mais plus que par le spectacle délicat et radieux de ses arbres, de ses vieilles pierres baignées de renouveau, la ville jouit et palpite par ses foules qui reflètent le visage même de la saison. En sortant, en respirant soudain dans la rue l'air sapide, tel un baiser de fillette, le sang est renouvelé, l'esprit chante, et vraiment la vie devient bonne. Un anniversaire triste ou simplement banal accable le vieil homme; devant la première journée de printemps, l'existence paraît légère à porter : toutes les routes vont vers la confiance. Et que les femmes sont jolies! L'heure du crépuscule s'attarde déjà, cette heure, où l'indécision du soir, une lueur de l'azur, la projection dorée des étalages, les mille points lumineux et rapides des voitures, mêlant le rêve et les rires, accroît la certitude de notre bonheur léger. Une fatigue douce prouve que l'on ne s'était pas trompé. Printemps glisse dans les veines une

voluptueuse lassitude, et le frisson de l'ombre est d'autant plus perceptible que la journée fut vouée davantage à Floréal triomphant. Les crincrins frileux se blottissent maintenant derrière les bourgeons. Qu'importe, puisque demain tient l'espoir en réserve.

Une ouvrière, à sa fenêtre mansardée, sent passer sur les toits, caresse fraîche du ciel, le vent qui vient de Bougival, et l'amour battra des ailes dans sa poitrine. Cependant quelques bonnets de coton hésiteront entre la réalité et le songe.

Le printemps que chacun accueille selon la vitalité de ses sens, cette revanche de Pan — qui ne voulut pas complètement mourir — fleurit entre les hautes maisons, comme jamais il ne fleurira dans la simple campagne du nord. Attaché à sa contrée lointaine par des liens que la distance resserre, habitué aux images colorées de la pensée, le relief de ses paysages familiers dans la rétine et le sentiment profond du terroir dans son cœur, on se figure un Flamand de Paris, gagnant par l'avenue de la Grande-Armée, le Bois qu'avril et mai viennent d'éveiller. Le lyrisme de l'Arc de Triomphe s'accorde avec les épanchements de son âme, c'est un motif à sentir fortement l'émoi de la saison, à rechercher, de l'autre côté des apparences, la cause des sensations qu'elles lui procurent. Paris l'émerveille et excite sa sensibilité, comme le ferait un sans-pareil chef-d'œuvre, et voici que des petites filles — cette alliance de leur jeunesse avec la jeunesse de l'instant devient inévitable — voici que des petites filles élégantes, raffinées déjà, et pareilles à des fleurettes trempées dans du soleil, font jaillir devant lui l'antithèse des petites paysannes de son pays plat, et l'image appelant l'image, ce Flamand revoit tout à coup celles qui, là-bas, sur la lisière des prairies aux haies multiples et de la grande plaine des bruyères, annoncent la saison nouvelle.

C'est la vieille maison à cinquante mètres de la route et, midi sonnant, ce sont les fillettes qui reviennent de la classe. Elles sautent, courent, dansent et babillent, les cheveux flottants et le tablier bleu noué sur leur jupe grise. Aucun chêne n'a remué dans la région; ils restent mornes, accablés par cette lumière immense couvrant la plaine sans fin, depuis que les nuages, chassés vers le septentrion, ont laissé l'espace libre et brillant. Les petites paysannes expriment spontanément le sentiment obscur qui gîte dans la conscience des aînés; ceux-ci,

penchés au-dessus des champs, sourient à quelque chose d'invisible, lorsqu'ils aperçoivent les signes de la moisson future. Le laboureur, ployé, devine que le grand mystère, le miracle annuel, flotte, impondérable, dans le vent, en même temps qu'il gonfle les flancs de la terre.

Il faut pénétrer dans les taillis de vernes et de noisetiers pour découvrir toutes les petites vies avides de s'épanouir largement; la bruyère reste terne, le front des sapinières s'assombrit au fur et à mesure que la clarté augmente. Le silence, maintenant que les fillettes sont passées, ne sera plus troublé avant quatre heures. L'allégresse de la terre ne s'entend pas, l'horizon garde encore le secret de l'avenir et le rustre sait combien Dieu éprouve ses féaux. Mais tant d'espoirs comprimés, de craintives ardeurs, feront une nuit d'amour incomparable au premier couple soumis à l'empire de la première nuit tiède et frémissante du chant des rossignols.

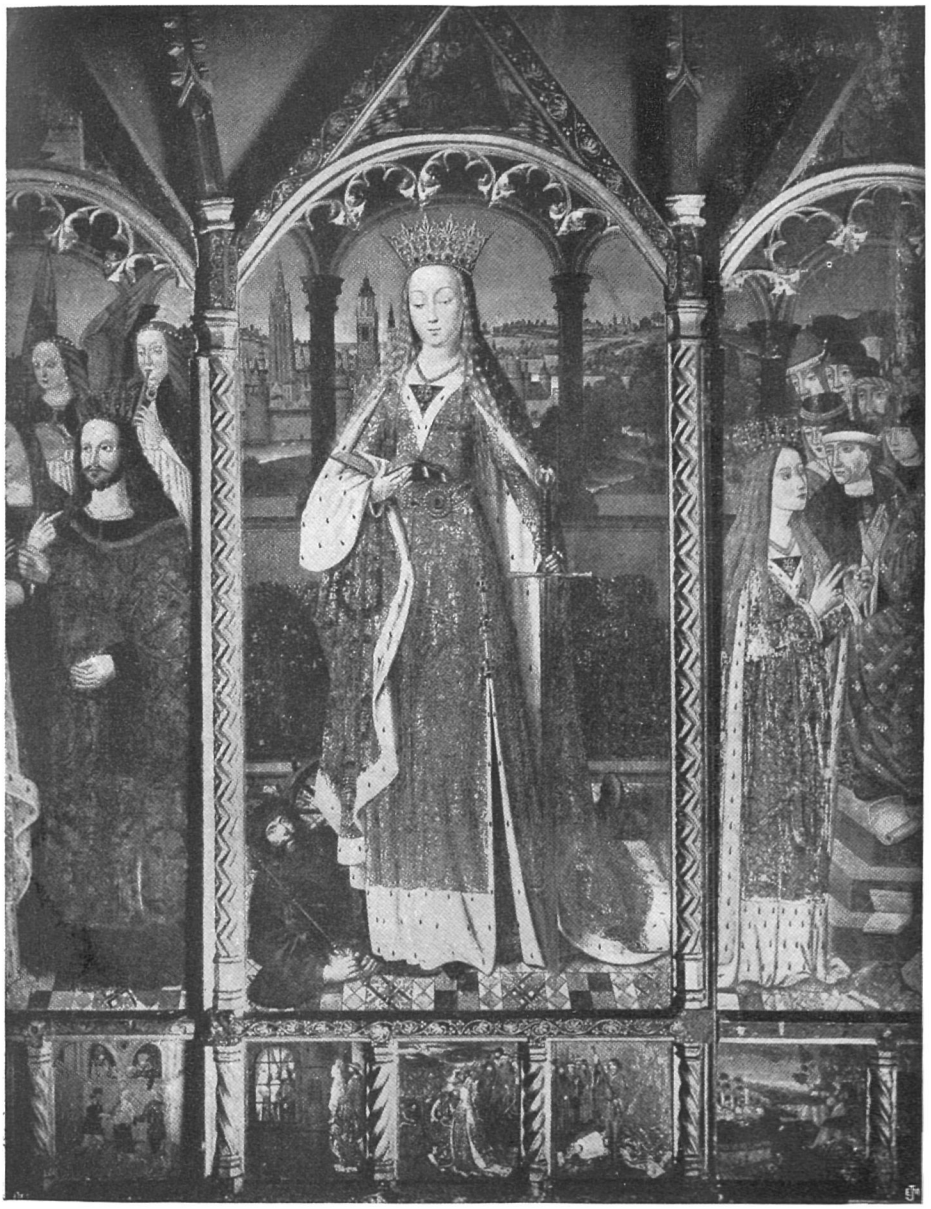
Les fillettes ont réapparu, la classe de l'après-midi finie. Quand le soir viendra, les volets seront poussés et, d'un esprit inquiet, les paysans murmureront : « Pourvu qu'il ne gèle pas cette nuit... »

Printemps distant, étoiles de mai qui frissonnez dans l'ombre froide... Malgré les petites vendeuses de roses françaises (ou peut-être à cause d'elles) dans ce Bois de Boulogne si mondain, dans ces allées pleines de mouvement, de jeunes femmes, de jeunes hommes, heureux de se regarder les uns les autres avec la gaieté du ciel dans les yeux, on ne s'étonnera pas que le contraste persiste, « s'échauffe », bien que tout à coup l'évocation flamande prenne des aspects d'Epiphanie, au pays de Flandre, quand les ymagiers naïfs faisaient naître Jésus sous un toit couvert de neige. Oui, le Bois printanier donnait une ceinture invisible à ce souvenir précis : la même vieille maison, non loin de la même route, et, midi sonnant, les petites filles enveloppées de cabans noirs, qui courent parce que le sol est blanc et que la bise fouette leurs joues et ranime leur cœur. Tout était mort avant leur arrivée. Le linceul des bruyères, jusqu'à la ligne extrême de l'horizon, ensevelissait le pays dans un sommeil qui ressemblait trop à la mort; un vol de corbeaux, au travers du site glacé, augmentait la solitude, et l'obsession d'un abandon définitif descendait du ciel pesant. Les cris des fillettes annoncent la résurrection somme toute certaine, la vie

qui ne délaisse aucun jour son travail, et les roses de Noël éternellement fleurissantes.

Pendant l'hiver, derrière les vitrines de la ville, le mirage des verdures et des corolles réconfortait moins que la présence, sur la route nue, des écolières limbourgeoises. Et le Flamand de Paris, revenu à la réalité, attentif aux fillettes de ce renouveau tangible, respirait l'atmosphère de printemps, en aucun endroit du monde aussi grisante, mais il gardait pour les plaines lointaines de janvier, émouvantes sinon tragiques, un amour composé de vérité et de rêve, qu'il n'avait jamais retrouvé ailleurs.

GEORGES VIRRÈS.



SAINTE CATHERINE

(AUTEUR INCONNU

Musée de Pise

Katharina

Légende dramatique en trois actes de LÉO VAN HEEMSTEDE; adaptation française de FLORIMOND VAN DUYSE, musique d'EDGAR TINEL; première représentation à Bruxelles, au Théâtre Royal de la Monnaie, le 27 janvier 1909.

ANS un des fascicules de sa *Petite bibliothèque chrétienne*, le P. Vanderspeeten a résumé de façon claire et concise les données historiques et légendaires qui concernent sainte Catherine d'Alexandrie. Celle-ci constitue une des figures les plus séduisantes de l'hagiographie chrétienne; les attributs de jeunesse, de science et de beauté, la gloire du martyre nous y apparaissent nimbés de cette auréole de la pureté absolue qui, dans les théogonies antiques elles-mêmes, était jugée l'une des plus nobles parures, comme une marque presque sacrée de la dignité humaine. Mais à la vérité, on a peu de renseignements biographiques positifs sur cette sainte dont la vie s'écoula, il y a seize siècles, dans le milieu bigarré et trouble d'Alexandrie, où les influences romaines et grecques, combinées avec les mœurs et les traditions locales, évoquent à l'esprit, bien plus que la fin de Rome, un tableau à la fois somptueux et confus de dissolution sociale, où tout se mêle et se perd dans un formidable chaos.

Le nom de sainte Catherine ne figure dans aucun martyrologe ancien; seul le martyrologe romain mentionne en quelques lignes le supplice de la sainte, sans rien nous apprendre de sa vie. On hésite à lui ramener quelques lignes de son contemporain Eusèbe concernant « une chrétienne, la plus noble et la plus opulente d'Alexandrie, aussi distinguée par sa richesse et par son rang que par son savoir et qui, estimant sa chasteté le plus précieux de ses trésors, sut, seule de toutes les dames d'Alexandrie, faire ployer la fougue indomptable et dissolue de Maximin ». Eusèbe ajoute que, trop épris d'elle pour la faire mourir, le tyran se borna à l'exiler en confisquant ses biens. S'agit-il d'une autre chrétienne, ou Maximin se contenta-t-il une première fois de la confiscation et de l'exil? Un autre écrivain contemporain, Rufin, traduisant le passage ci-dessus, y intercale le nom de cette chrétienne, qu'il appelle Dorothée. Mais ceci ne m'a pas paru une difficulté insurmontable; *Catherine* dérivant du grec καθαρα = *pure*, et le nom étant écrit quelquefois, avec la diphtongue : *Aicatherine* = « toujours pure », on a supposé que « Catherine » serait le surnom donné par les chrétiens à une païenne convertie, du nom de Dorothée.

En somme, le nom de Catherine figure pour la première fois, au Xe et au XIe siècle dans l'eucologe de saint Basile, en grec, et dans les Actes de la sainte rédigés en grec par Siméon le Métaphraste, ou du moins reproduits en latin sous son nom par Surius et Lippomani; encore, les écrits publiés sous le nom de Siméon contiennent-ils un grand nombre d'actes apocryphes, difficiles à discerner des autres! Il n'est pas jusqu'au nom du tyran, auteur du martyre, qui ne prête à controverse; les actes et les légendes s'obstinent à le nommer *Maxence*, alors que l'empereur de ce nom n'a jamais exercé le pouvoir en Egypte, où régna au contraire Maximin Daïa (empereur de 311 à 314).

Les légendes, elles, sont plus prolixes sur le compte de sainte Catherine. Le P. Vanderspeeten cite en première ligne une *Nouvelle, singulière et rare légende... de la noble reine, glorieuse vierge et martyre sainte Catherine*, due à un religieux de l'Ordre de Saint-Jean de Malte, au XVe siècle. Il ne mentionne pas les pages naïves et touchantes consacrées à son héroïne, deux siècles auparavant, par le pieux conteur de la *Légende dorée;* — il est vrai que Jacques de Voragine se borne à retracer, avec force détails, les principaux épisodes du martyre de la vierge.

De toutes ces indécisions et contradictions, faut-il conclure au doute absolu? Que non pas! Une tradition vivace, perpétuée d'âge en âge et rayonnant à travers les milieux les plus divers, la vénération séculaire dont est entourée la mémoire de l'héroïne, témoignent, à défaut de documents explicites, de la réalité des faits historiques essentiels dérobés sous les brumes irisées de la légende. Quand on pénètre au fond des choses, on constate que tout l'ensemble de nos notions historiques repose moins sur des documents que sur des interprétations traditionnelles, qui sont une forme de la fiction. L'application rigoureuse de la critique intégrale n'aboutirait peut-être qu'à creuser dans notre esprit des vides de plus en plus nombreux. — Mais revenons à sainte Catherine.

Légende et histoire, l'une et l'autre peuvent se résumer à peu près comme suit :

Vers la fin du IIIe siècle régnait dans la Petite-Arménie le roi Costus, fils de Constance, un neveu de l'empereur Claude, le même qu'un second mariage rendit père de trois enfants dont le plus illustre fut l'empereur Constantin le Grand. On ne sait presque rien de ce Costus, qui n'aurait jamais quitté l'Orient. Les rois heureux n'ont pas d'histoire : Costus fut un roi heureux. Ses rares vicissitudes même le servirent, car, momentanément dépouillé de ses Etats par l'empereur Maximin et réfugié à Alexandrie, il y resta juste le temps de connaître et d'épouser une aimable princesse égyptienne, Sabinelle, qu'il ramena ensuite dans son pays, où il mourut peu après que sa femme eut donné naissance à une fille (ailleurs on lit que celle-ci serait originaire d'Alexandrie même).

C'est alors que Sabinelle rencontra Ananias, un anachorète vivant dans les montagnes syrio-arméniennes. La douleur est pour la grâce un terrain fertile. Sabinelle se convertit rapidement; mais Catherine, jeune et belle, savante et fière, opposa plus de résistance. Un miracle décida de sa conversion. La Vierge lui apparut, tenant dans ses bras un enfant merveilleusement beau, qui accep-

tait de prendre la jeune fille comme fiancée, à condition qu'elle reçût le baptême. Catherine, éblouie, obtint le sacrement et aussitôt trouva à son doigt la bague miraculeuse, qu'elle ne quitta plus jamais. Peu après, Sabinelle mourut.

A quelques années de là, vers 310, l'empereur Maximin, qui sévissait contre les chrétiens d'Alexandrie, résolut, pour les réduire à merci, d'organiser dans la capitale de grands sacrifices aux dieux et d'y convoquer toute la population d'alentour. Catherine l'apprit et, appréhendant des apostasies, se rendit à Alexandrie avec toute sa cour, pénétra dans le temple au beau milieu du sacrifice et, devant le peuple assemblé, apostropha l'empereur pour lui reprocher son idolâtrie. Plus étonné encore qu'irrité, et séduit par la beauté de la vierge, Maximin la fit emmener dans son palais et convoqua, pour réfuter ses dogmes, tous les sages du pays. Mais, contrairement à ses prévisions, c'est elle, au contraire, qui — telle Jésus dans le Temple — triompha de la dialectique des savants et des philosophes et les convertit à la religion nouvelle. L'empereur, furieux, les envoya au bûcher; « et, dit Jacques de Voragines, ils rendirent leurs âmes de telle façon que ni leurs cheveux, ni leurs vêtements ne furent touchés par le feu ».

Là ne devait pas s'arrêter les conversions. Fouettée et jetée en prison, Catherine y reçut la visite de l'impératrice Faustine (devenue dans l'opéra « Octavie») accompagnée de son amant, un officier nommé Porphyre, lesquels se convertirent à leur tour. Quand quelques jours plus tard, Maximin, espérant avoir réduit la résistance de la jeune fille, la fit comparaître devant lui, il la trouva aussi inflexible qu'auparavant. Ce fut alors que le tyran fit construire la roue énorme, munie de lames et de crochets, instrument de supplice que l'iconographie sacrée associe traditionnellement à l'image de sainte Catherine. Mise en présence de l'horrible engin, la jeune fille persista dans ses dénégations. Le signal du supplice fut donné, mais au même moment l'appareil entier vola en éclats, ensevelissant sous ses débris de nombreux païens. A ce moment l'impératrice, qui assiste à ce spectacle, tente une intercession; mais comme elle avoue en même temps sa foi, l'empereur l'envoie au supplice, où elle fut suivie le lendemain par Porphyre et ses soldats, qui à leur tour avaient revendiqué la gloire du martyre. Quant à Catherine, de guerre lasse, Maximin la fit décapiter; en témoignage de son éclatante pureté, du lait au lieu de sang jaillit des veines de la martyre. Des anges vinrent enlever son corps et le transportèrent sur le mont Sinaï, où se construisit plus tard un monastère dont les habitants se transmettaient la garde des précieuses dépouilles.

On sait que la légende de sainte Catherine a inspiré une foule de peintres et de sculpteurs, des Italiens de toutes les époques, Fra Angelico, Taddeo Gaddi, Matteo di Giovanni, Simone Martini, Gaudenzio Ferrari, Luini, Le Corrège, Véronèse, Raphaël, l'Espagnol Murillo, puis des artistes du Nord, à Cologne, à Bruges, Memling, les Van Eyck... Mais, jusqu'à présent, aucun musicien n'avait entrepris d'ajouter au charme de la légende le prestige du revêtement sonore.

* * *

Voici maintenant le livret que le poète allemand M. Leo Van Hemsteede a tiré de ces divers éléments :

Au premier acte, on est sur la terrasse du palais de Catherine, à Alexandrie, au bord de la mer. Indifférente aux jeux et au chant de ses compagnes comme aux déclarations passionnées de Lucius et de Sabinus, la jeune fille est plongée dans une rêverie profonde, dont la voix d'Ananias la tire tout à coup. L'anachorète, qu'un message divin envoya vers elle, l'apostrophe et, au scandale général, proclame la chute des faux dieux, la vanité des biens terrestres. Catherine l'invite à s'approcher, renvoie ses commensaux pour mieux l'entendre. Tandis que, déjà convertie à demi, elle s'agenouille devant lui, un rayonnement surnaturel l'enveloppe, et la vision légendaire se déroule devant elle; quand elle se relève, l'anneau mystérieux brille à son doigt. Cantique de joie et d'actions de grâce.

Le deuxième acte représente le sacrifice dans le temple de Sérapis. Cortège, foule, cérémonie païenne. Le sacrifice est interrompu une première fois par un soldat chrétien qui, exhorté par un de ses compagnons, refuse de sacrifier aux dieux ; tous deux sont amenés, aux cris de mort de la populace. Au moment où Lucius, l'amant éconduit, vient dénoncer Catherine comme chrétienne, la jeune fille elle-même apparaît et proclame le vrai Dieu. L'empereur, séduit par la beauté de Catherine et voulant la sauver, appelle à lui les sages, les savants présents et leur commande de le suivre avec Catherine à l'intérieur du temple, afin de la ramener aux antiques croyances. La cérémonie païenne, chœurs, danses, etc , se poursuit pendant ce temps, jusqu'à ce que Maximin et Catherine rentrent avec les sages, convertis. L'empereur furieux envoie ces derniers au bûcher, Catherine sera emprisonnée; quelques-uns des assistants viennent s'agenouiller autour d'elle, et la scène se termine tumultueusement, les hymnes des chrétiens présents se mêlant aux imprécations des païens.

L'acte trois débute dans le cachot où dort Catherine, au murmure des voix angéliques. Ananias vient lui apporter la communion, suivi de près par l'impératrice Octavie, accompagnée du centurion Porphyre et de quelques soldats; venus pour consoler la jeune fille, c'est celle-ci qui les réconforte et, bientôt, les convertit. Mais on heurte à la porte; Catherine va paraître devant ses juges.

Changement à vue : le prétoire où Maximin siège, entouré des magistrats, des gardes, de la foule. Une dernière fois, le tyran s'efforce de faire fléchir Catherine, mais elle résiste aux prières comme aux menaces. Condamnée à la roue, elle élève la croix vers l'instrument du supplice, qui vole en éclats, blessant mortellement Lucius, qui expire en confessant la foi nouvelle. L'impératrice, Porphyre et les soldats avouent à leur tour leur conversion. Ivre de rage, Maximin les envoie tous à la mort, condamne Catherine à périr par le glaive, puis vide une coupe empoisonnée. Tandis qu'il expire, on aperçoit le corps de Catherine emporté au ciel par les anges, aux hymnes triomphantes des chrétiens.

Il serait oiseux de vouloir dissimuler les défauts d'un pareil livret. Pour s'en éprendre et le transfigurer jusqu'à faire oublier ses imperfections, il fallait

l'artiste profondément croyant qu'est M. Edgar Tinel et à la fois l'inspiration imposante et élevée qui est celle du maître flamand. Le défaut général, d'abord, inhérent au sujet même, consiste dans le développement prévu de l'action et la monotonie imminente de ce continuel conflit des deux principes contraires, christianisme et paganisme, qui a déjà inspiré une littérature immense; c'est l'inconvénient que nous avions cru devoir signaler antérieurement dans un ouvrage excellent, tant au point de vue de la forme littéraire que de la sincérité de l'inspiration musicale : *Sainte Cécile*, de nos amis MM. Maertens et Ryeland. Ce défaut essentiel aurait pu être dissimulé, dans *Katharina*, par une affabulation ingénieuse, par le mouvement scénique et la variété épisodique : M. Van Heemstede l'a plutôt aggravé par la sécheresse de son poème, qui rappelle les lignes anguleuses et la rigide impassibilité des primitifs, — mais sans la naïveté touchante ni la brasillante ferveur que l'on devine sous ces apparences sévères. Ce n'est surtout pas « du théâtre ». Le premier acte, à partir de la sortie du chœur, consiste en un « tableau », dont la prolongation posait au musicien un problème en quelque sorte insoluble, — que le musicien a cependant résolu; mais combien d'autres y auraient échoué? A partir du deuxième acte s'accumulent des fautes qu'il eût été facile d'éviter. « *Favete linguas* », proclame le grand-prêtre; or, le grec était alors la seule langue courante dans la capitale égyptienne. Et pourquoi une danse profane dans l'enceinte sacrée, pourquoi surtout l'hymne à Amon Rah dans le temple de Sérapis?? Dans le polythéisme antique, les cultes étaient nettement séparés; voyez la Grèce, Rome, relisez *Salammbo*. Dans le tableau de la prison, où entrent successivement Ananias, puis l'impératrice Porphyre, les soldats, on ne peut s'empêcher de penser que la circulation est bien intense et facile dans ces souterrains; et le chant de l'*Ave verum*, versifié quelque mille ans plus tard, nous paraît un anachronisme tout de même un peu fort...

— Mais tous ces défauts s'atténuent ou disparaissent dans la beauté de la réalisation musicale.

* * *

On a lu, dans le précédent numéro de cette revue, l'excellent article consacré à M. Edgar Tinel par M. Verhelst, article auquel nous ne pouvons que nous rallier (1). Qu'on nous permette cependant d'y ajouter encore quelques

(1) Du moins en ce qui concerne l'objet principal de l'article; mais il n'en est pas de même de quelques idées générales formulées par la même occasion. Sur l'art de Wagner par exemple, dont l'éthique paraît à M. Verhelst incertaine, hésitante, « flottant à tout vent de doctrine ». Il est à remarquer tout d'abord que s'il fallait condamner, à cause de leur diversité de tendances, l'ensemble des ouvrages où un artiste marque les étapes de son évolution religieuse, sentimentale ou philosophique, il nous faudrait restreindre singulièrement nos admirations et, en général, bouleverser toutes les catégories de notre esthétique. Et au surplus, même en nous plaçant au point de vue de l'unité éthique, n'a-t-on pas déjà signalé l'unité imposante qui (les *Maîtres-Chanteurs*, œuvre d'exception, mis à part) règne dans l'œuvre entière de Wagner, non seulement par l'ascension incessante de la pensée wagnérienne vers de plus sublimes hauteurs, mais encore et surtout par l'idée unique qu traverse comme un fil rouge tout l'ensemble des conceptions poético-philosophiques du maître : celle de la rédemption par le sacrifice?

Une autre encore, parmi les idées de M. Verhelst, que nous ne saurions faire nôtre, est

considérations, en *situant* tout d'abord l'art du maître dans l'activité d'ensemble des artistes belges.

Nous disons bien « artistes belges » et non « école belge ». La superstition d'une *école* belge n'est pas la nôtre et nous espérons sincèrement que ce produit hétérogène et un peu monstrueux n'est pas près d'éclore. Nos artistes, suivant la division ethnique de la population belge, se divisent en deux grandes écoles qui n'ont, peut-on dire, rien de commun, réparties elles-mêmes en groupements secondaires. Négligeons ici l'école wallonne, — dont le groupe le plus important et le plus vivace est représenté aujourd'hui par les musiciens liégeois de la lignée de César Franck. Quant à l'école flamande, on y distingue particulièrement deux groupes de musiciens, et tout d'abord l'école anversoise fondée par Peter Benoît, aux tendances nettement populaires dans une expression primesautière et simpliste, avec une prédominance marquée de l'élément décoratif, de la fresque musicale. Presque tous les autres musiciens flamands, soit de la précédente génération, soit ceux dont l'esthétique paraît être aujourd'hui définitivement fixée, se rattachent aux romantiques allemands, classiques ou modernes, de Mendelssohn et Schumann à Richard Wagner et même à Strauss de la première manière : Gevaert, Waelput, les « belgicisés » Lassen et Stadtfeld, MM. Tinel, Ryeland, Mortelmans, Lunssens; M. Gilson, que sa particulière prédilection pour les richesses inépuisables des timbres

---

celle que lui inspire son culte de la tradition. Remarquons en premier lieu combien le souci de tradition s'allie parfois d'une manière inattendue avec la « passion » même de l' « inédit » et l' « individualisme outrancier » ; l'auteur ignore peut-être que des hommes comme MM. Debussy et Dukas, — qui à coup sûr personnifient le mieux, dans notre art, ces tendances novatrices, sont précisément ceux qui, en France, prétendent restaurer la pure *tradition* française, celle de Rameau et des grands clavecinistes français, étouffée depuis la fin du XVIIe siècle sous les « alluvions » de l'art étranger, — ce qui est parfaitement exact. Au surplus, avouons ici notre défiance concernant ce concept de la tradition si souvent invoqué. D'abord, la tradition n'existe pas ; il y a *des* traditions, de bonnes et de mauvaises, — et, après un certain temps, la majorité des premières passe dans la catégorie des secondes.

On parle à tort des « droits » de la tradition, car si ce « droit » absolu existait, il pourrait être invoqué indifféremment en faveur des bonnes comme des mauvaises traditions. Il ne faut pas oublier que dans notre art comme dans n'importe quelle autre manifestation de la culture humaine,— depuis Sakadas d'Argos ajoutant quelques trous à l'*aulos* et les citharèdes qui augmentèrent graduellement le nombre des cordes de la cithare, jusqu'aux créateurs du drame lyrique florentin, — depuis le prince chinois Tsaï-Yu qui ne craignit pas d'ériger en échelle heptaphone le vénérable pentaphone primitif, jusqu'à Beethoven et à la Neuvième,— il est peu d'initiatives, pour naturelles, légitimes ou géniales qu'elles soient, qui n'aient été combattues au nom de la tradition. Le mot de tradition nous paraît pouvoir prendre place parmi ce petit nombre de vocables d'autant plus prestigieux que leur signification est plus large et plus vague : arguments à toute fin que nous invoquons en faveur des idées qui nous sont chères, sans songer qu'elles pourraient tout aussi bien servir à les combattre. C'est apparemment quelque chose de ce genre-là que dut répondre sainte Catherine aux sages d'Alexandrie quand ceux-ci lui servirent (nous n'en saurions douter) l'argument inévitable des « droits de la tradition ». Et c'est précisément au point de vue de la religion que nous n'avons jamais rencontré sans malaise cette argumentation spécieuse dans les clichés « foi de nos pères », « culte de nos ancêtres », etc. Comme écrivait un jour quelqu'un ici même, qu'est-ce donc, alors, que nos missionnaires vont faire en Chine ?

LE MARIAGE MYSTIQUE DE SAINTE CATHERINE

(HANS MEMLINC)

Musée de l'Hôpital de Bruges

orchestraux rapprocha naguère des maîtres russes, auxquels l'unirent des relations personnelles et dont il subit au début l'influence, s'est dégagé aujourd'hui de cette dernière et se rapproche de plus en plus de ses frères de race, mais dans un sens plus moderniste.

Pour M. Tinel, il est un classique, ou plutôt un *classiciste* véritable. La lignée artistique d'où il sort tient en trois noms : Bach, Schumann, Brahms. La recherche de ces filiations, familière à la critique moderne, équivaut-elle à la négation d'une personnalité? Certes non! Dans le cas de M. Tinel particulièrement, il serait vain d'y chercher des réminiscences quelconques. Sa filiation stylistique résulte de ces affinités électives qui constituent le mode le plus élevé des communions intellectuelles. En de nombreux passages de son œuvre, tantôt l'un, tantôt l'autre des trois maîtres prénommés surgit brusquement dans le souvenir des auditeurs, sans que cette évocation puisse se raccrocher à rien de précis : Bach, c'est tout d'abord le caractère de religiosité profonde, absolue, c'est aussi le « fini » consciencieux du travail contrapontique, la minutie polyphonique pratiquée pour elle-même, — et dont l'écriture à la fois microscopique et claire du maître semble être l'image; c'est jusqu'à l'orchestration, qui rappelle parfois l'instrumentation « par groupes » des vieux maîtres; Schumann, — le Schumann de la dernière manière, le Schumann mendelssohnien, — c'est l'ampleur de la ligne mélodique alliée à la tendresse sans afféterie des cadences et de l'harmonisation en général; Brahms, c'est la gravité austère de certaines pages, la densité massive et toute germanique de certaines dispositions vocales ou instrumentales.

Donc, M. Tinel est un conservateur. On a dit et répété que c'était, de nos jours, une originalité. Rien n'est plus vrai. C'en est une aujourd'hui de livrer une partition considérable ne contenant aucun accord qui ne figurât dans les traités, aucune note qui ne fût, comme disait Fétis, « dans l'harmonie ». Ce qui n'est pas moins remarquable, c'est la rectitude de direction, la logique inflexible, l'inébranlable fermeté avec laquelle le compositeur a su rester fidèle à ses principes, à lui-même, au point que ses trois œuvres principales, *Franciscus*, *Godelieve*, *Katharina*, bien que composées à une grande distance l'une de l'autre, constituent un harmonieux triptyque. Somme toute, il faut saluer en M. Tinel l'un des derniers représentants, — le dernier peut-être, — d'une très noble et grande période de l'histoire de notre art. Un épigone, alors? —

Et pourquoi pas? Brahms ne fut-il pas lui-même une épigone de Schumann, et Strauss, quand on le dépouille de certains de ses attributs, ne ressemble-t-il pas furieusement à Wagner? Peu importe, d'ailleurs, la forme et le style; l'essentiel, c'est ce qu'on y met.

Bien avant qu'il ne fût question de la succession de M. Gevaert (celui-ci n'aimait pas beaucoup que des éventualités de ce genre fussent envisagées par d'autres que par lui-même), M. Tinel était considéré en Belgique comme un de nos artistes les plus éminents. Pourtant, on ne peut dire que ses œuvres aient joui d'une popularité équivalente. Il y a une dizaine d'années, étant directeur du *Deutscher Gesangverein* (choral mixte d'amateurs) de Bruxelles, nous avions mis au programme d'un de nos concerts les *Advendlieder* (op. 35,

pour chœur mixte avec accompagnement de piano), pages d'une beauté pénétrante dont la ferveur, l'intensité de sentiment et la poésie évoquent telles cantates « de la mort », de Bach, ou certaines pages du *Requiem allemand* et des *Ernste Lieder* de Brahms. L'œuvre, chantée avec la pénétration de sentiment qui, à défaut des qualités sonores de nos chœurs, est l'apanage des chorales allemandes, obtint un vif succès; nous en fîmes part à M. Tinel, qui nous répondit :

Mes « Chants pour l'Avent » sont imprimés depuis **quinze** *ans, je crois, et vous êtes le premier, en Belgique, qui avez fait attention à eux. Seriez-vous allemand, par hasard? Vous mériteriez cette honte...*

Le manque de popularité de toute cette musique tient évidemment à sa sévérité elle-même. *Non hic piscis omnium.* Ainsi des belles sonates pour piano, à deux mains (op. 9, Schott) et à quatre mains (op. 15, Breitkopf), qui ne sont pas sans certaines analogies de caractère avec les compositions pianistiques de Brahms jeune, également exemptes d' « aménité », et où l'âpreté de l'expression va parfois jusqu'à la rudesse. Et pourtant, combien de pages charmantes, délicates, de musicalité saine, animées d'un sentiment grave et tendre. Nous voulons bien, certes, que le sentiment religieux ait inspiré au maître ses plus belles pages. Le succès foudroyant de *Franciscus*, confirmé par des reprises incessantes dans toutes les capitales artistiques des deux mondes, est là pour l'attester. Mais combien d'autres œuvres mériteraient une vulgarisation plus grande! Ainsi des nombreux *lieder*, dont certains si pleins de caractère et de sève, malgré le trait mélancolique et sombre, on pourrait dire pessimiste, qui les traverse. Deux seulement (op. 28) sont écrites sur texte français; ne serait-ce pas le moment de faire traduire les autres? Et le gracieux, le frais poème champêtre *La Fleur de Pavot,* pour ténor solo, chœurs et orchestre (op. 20), exécuté il y a quelques années avec tant de succès aux Concerts Populaires, pourquoi ne l'entendons-nous pas plus souvent? Au surplus, la situation va changer; préparons-nous à admirer le goût et la pénétration surprenante avec lesquels critiques, maîtres de chapelle et directeurs de chorales, organistes, pianistes et chanteurs de tout poil qui passèrent à côté des œuvres les plus caractéristiques du directeur de l'École de musique de Malines en vont apprécier aujourd'hui les beautés...

* * *

Commencée en 1900, à quelques années de distance seulement de l'achèvement de *Godelieve*, *Katharina* se rapproche sensiblement de cette dernière œuvre par le sentiment, le style et la forme, que l'importance de la partie chorale et le caractère général de l'action apparente également à l'oratorio, de telle sorte que l'ouvrage s'appropriera aussi bien au concert qu'au théâtre.

Ce style est à la fois classique et moderne : classique par l'élément le plus apparent, l'harmonie, par le caractère mélodique des parties vocales et l'emploi

des formes concrètes (*geschlossene Form*) ; moderne par le fait que ces formes, développées librement, ne se reprennent pas et ne s'isolent pas comme dans les opéras de l'ancien répertoire, mais s'enchaînent, formant ainsi, si pas de la mélodie continue, du moins de la mélodie « inséparable » ; moderne aussi par l'emploi systématique des motifs typiques. La mélodie consiste en lignes amples et harmonieuses, d'une courbe et d'une cadence élégantes, toujours d'une très grande justesse expressive. Si la mélodie principale est toujours à la voix et si, par conséquent, l'orchestre conserve son ancienne mission accompagnatrice, cet accompagnement est toujours intéressant, mélodique et polyphonique lui-même par la trituration des thèmes. Les ensembles vocaux sont d'une ordonnance majestueuse et d'une sonorité superbe, riche en harmoniques par la disposition vocale et l'emploi persistant des consonances fondamentales, très différents en outre l'un de l'autre par le caractère, gracieux au début du premier acte, mystiques dans les chœurs d'anges, majestueux ou mouvementés dans les scènes du temple et du prétoire. Au sujet des motifs typiques de *Katharina*, notre confrère M. G. Systermans écrivait ce qui suit (1) :

On peut diviser ces thèmes en cinq groupes, se rattachant respectivement à l'idée du paganisme : un thème martial et triomphant et un thème d'allure sinistre et menaçante ; — à la Foi chrétienne, thème large, serein, confiant, s'épanouissant en harmonies lumineuses ; — à Catherine, figurée d'abord, en tant que femme, par une phrase charmante de fraîcheur et de juvénile expansion ; ensuite par les accords mystiques de la vision auxquels se superpose une large mélodie d'extase (2) ; — à Maximin, évoqué par un thème autoritaire et bref ; — à la Vengeance, synthétisée dans la personne de Lucius, représentant des forces ennemies du Christ.

Un élément au point de vue duquel *Katharina* nous paraît offrir un progrès considérable sur *Godelieve* est l'élément dramatique, qui est ici d'une souplesse et d'une richesse incomparablement plus grande. La musique suit avec une ductilité parfaite les moindres fluctuations du sentiment, en les exprimant avec une égale vérité ; c'est grâce à cette diversité que l'auteur parvient à varier indéfiniment les longueurs et les répétitions incessantes du livret, lesquelles auraient pu tout compromettre. De même, les caractères sont typés avec un relief singulier : la figure supra-terrestre de Catherine, dont le mysticisme serein plane haut par-dessus les agitations et les luttes par elle-même déchaînées ; la religiosité ardente, austère et plus combative — plus terrestre par conséquent — d'Ananias ; l'orgueil et la passion brutale de Maximin. Quant au caractère général de la musique, dans les scènes de passion comme dans les scènes religieuses, il est, pourrait-on dire, celui d'une « chaste retenue » : *notarum ascensiones pudicae descensionesque temperatae*. On remarquera — même dans les danses de la scène païenne — l'absence complète de couleur locale ; à peine si l'emploi familier de quelques cadences ecclésiastiques rap-

(1) Voir le *XXe Siècle* du 22 février 1909.

(2) Pour *Godelieve* également, M Tinel utilisa deux thèmes, l'un désignant la *Femme*, l'autre la *Sainte*. Voir notre brochure analytique sur *Godelieve*, chez Breitkopf et Härtel, 1897.

pelle parfois les tons d'église. Mais pas de gammes grecques et orientales, telles que Berlioz ou Saint-Saëns n'eussent pas manqué d'en faire intervenir (rappelez-vous la déploration, en mixolydien antique, des compagnes de Cassandre dans la *Prise de Troie*, ou la danse des prêtresses de Dagon dans *Samson*). Ceci est encore un point de contact avec les romantiques allemands et leur vision toute intérieure, leur indifférence du décor et de l'ambiance; on songe au *Faust* tout intime de Schumann, par opposition au Faust « extériorisé » de la *Damnation* de Berlioz.

Après tout ce qui précède, nos remarques de détail se borneront à peu de chose. On peut dire qu'ici tout se tient; il est difficile, pour le signaler plus particulièrement, de détacher tel ou tel passage. L'ouverture, d'amples proportions et conçue dans la forme classique, avec une majestueuse culmination, — véritable poème symphonique synthétisant l'œuvre entière, — sera pour les programmes de concert un appoint précieux. Chaque acte revêt un caractère particulier : mysticisme, — faste, éclat extérieur se perdant dans le trouble et la fureur, — héroïsme, transfiguration. Au premier, on remarque notamment le joli chœur du début, l'apostrophe presque farouche d'Ananias, l'air extasié de Catherine : « Que vois-je, ô divin prodige ? » et le beau *largo :* « Loué soit-il ». Les chœurs du deuxième acte sont d'une sonorité somptueuse, rutilante, et leur polyphonie simple, à grandes lignes, rappelle les ensembles « à fresque » de Händel. Des deux danses, on remarque surtout la première, en sourdine, évoquant certains spécimens d'*Alceste* et des *Iphigénies*. Tout le tableau de la prison est tenu dans une note douce, mystique ; le début est un enchantement: chœurs angéliques avec harpe, alternant avec une figuration du violon solo dont les volutes légères s'abaissent comme une nuée argentine, — le tout dans la tonalité fraîche et virginale de *mi* majeur. Tout serait à citer du dernier tableau, les déclarations inspirées de la sainte, les imprécations furieuses de Maximin et de la populace, la transfiguration.

Un mot de la traduction française. Le livret avait déjà été traduit une première fois, de l'allemand en flamand; c'est sur la traduction flamande de M. Eug. de Lepeleer que le compositeur avait travaillé. Mais on sait que l'adaptation d'une œuvre lyrique de l'une dans l'autre langue germanique n'est qu'un jeu à côté du même genre de travail réalisé d'une langue germanique dans une langue latine, comme de l'allemand en français. Gevaert, qui nous confia à diverses reprises, dans ces dernières années, des travaux de ce genre (il s'y montrait d'une rigueur terrible), leur attribuait, pour ce motif, autant de mérite qu'à une création originale et remarquait, — sans doute en manière de consolation, — que le public, inconscient de cette difficulté, ne nourrit pas la moindre considération pour ce genre d'exercice, se contentant de dauber sur les imperfections, hélas ! inévitables et toujours apparentes du résultat. — Donc, c'est M. Florimond Van Duyse, le savant cataloguiste de *Het oude nederlandsche lied*, qui s'est chargé de l'adaptation française de *Katharina*. Il s'est brillamment acquitté de sa tâche. Au point de vue prosodique notamment (auquel Gevaert attribuait avec raison l'importance première d'une adaptation), son travail est réellement irréprochable; pour le choix des mots, on pourrait regretter l'usage d'expressions,

tournures et formes quelque peu archaïques et conventionnelles ; — mais ce sont là vétilles.

L'exécution, enfin. Celle-ci est digne de l'œuvre et des belles traditions introduites sur notre première scène lyrique par ses directeurs actuels. A la tête de l'interprétation brille Mlle Croiza, « surnaturelle », comme disait M. Tinel, dans le rôle de Catherine, par l'onction intime, la dignité et la discrétion du jeu, tout autant que parfaite dans la réalisation vocale. Puis vient M. Petit, un Ananias d'une allure remarquable, plein de majesté et à la fois de simplicité, et dont le timbre de voix lui-même, âpre et mordant, prête à la caractéristique du personnage. M. Lestelly est un Maximin décoratif, impérieux et passionné à souhait; M. Galinier (le pontife) rachète par l'éclat magnifique de sa voix son jeu un peu flasque; M. Morati, — trop semblable à lui-même dans toutes ses créations, — compose un Lucius assez dénué de caractère. Mais Mlle Bourgeois met dans le rôle de l'Impératrice une animation et une émotion du meilleur aloi; Mlle Lucey (la suivante de Catherine) contribue par son jeu à diversifier quelque peu le trop long tableau de la vision, et MM. Nandès (le Héraut), Porphyrius, Delaye (Sabinus), Le Taste (le sage Zénon), Artus (le Prêteur) achèvent de composer un ensemble de premier ordre. Mlles Cerny, Pelucchi, Legrand mettent toutes leurs grâces dans les danses agréablement réglées par M. Ambrosiny, tandis que le régisseur M. Merle-Forest a réglé des groupements, des mouvements de foule très réalistes (le final tumultueux et désordonné du deuxième acte a une allure réellement improvisatrice). Les chœurs exécutent sans faiblesse leur importante partie et l'orchestre, sous la direction de M. Sylvain Dupuis, atteste qu'il s'est remarquablement assimilé ce style retenu et mesuré, si différent des ouvrages habituels du répertoire.

Rien n'a été ménagé, au point de vue de la mise en scène, pour présenter l'ouvrage dans les conditions les plus parfaites. Décors et costumes avaient été établis avec l'aide de deux spécialistes, MM. Capart et Jean De Mot, respectivement conservateurs des collections égyptiennes et helléniques aux Musées royaux du Cinquantenaire. On a admiré particulièrement les deux premiers décors de M. Delescluze, la terrasse du palais de Catherine, toute blanche au bord de la mer bleue, puis surtout le *Serapeum* ou temple de Sérapis, d'une tonalité rougeâtre du plus somptueux effet, avec sa double volée de marches conduisant au sanctuaire du dieu, le petit autel de style grec réservé aux sacrifices, la statue colossale du bœuf Apis et la vaste colonnade régnant dans le fond. Et au milieu de tout cela, les costumes des officiers, des soldats, des prêtres, des ballerines et de la foule composent un des tableaux les plus réussis qu'on nous ait montrés à la Monnaie.

* * *

Le succès, on le sait, a été très vif, de la part d'un public dont le scepticisme est pourtant éprouvé. La presse l'a d'ailleurs ratifié. Et il nous sera permis de faire remarquer que la presse libérale elle-même, faisant preuve d'une intégrité à laquelle il convient de rendre hommage alors qu'il s'agit d'une œuvre à tendance nettement « apologétiques », ne s'est pas montrée la moins admiratrice.

ERNEST CLOSSON.

Nos Poètes [1]

OILA des années que nous soutenons, ici et ailleurs, que l'idéal religieux, loin de retrécir ou d'embrumer l'horizon d'un écrivain, l'élargit et l'éclaire et que c'est le privilège du croyant de faire don à la Littérature de sentiments et d'émotions qui resteront toujours interdits non seulement à l'incrédule sectaire, mais même à l'indifférent sceptique. Et cela est vrai pour le roman, puisque la religion aiguillonne l'imagination de l'artiste vers des champs autrement vastes et plus frémissants de vie et de beauté que les identiques et étroites pistes de cirque ou tournoient les voluptés humaines. Songez donc à Balzac, à Barbey d'Aurevilly, à J.-K. Huysmans. Mais cela est vrai surtout pour la poésie. Et je ne veux point dire uniquement que le don de la foi est en même temps, pour le poète, la clef de ce sanctuaire du Mysticisme, aux infinies résonnances lyriques. J'affirme en outre qu'ayant pris possession de l'âme du poète, le don de la foi huile de douceur, de tendresse et de délicatesse tous les rouages psychologiques — et que, imprégnés de l'idéal religieux, les désirs et les rêves du poète en acquièrent des qualités plus profondes et plus émouvantes et, partant, une valeur esthétique plus réelle. Musset serait-il aussi grand, même au simple point de vue de l'art, si ses nausées de débauche ne se résolvaient en des appels désespérés vers le Dieu qui console et redime? La gloire de Baudelaire ne tient-elle pas moins à son amer pessimisme qu'aux feux follets de la spiritualité qui l'aigrettent? Et s'intéresserait-on tant à Verlaine, si ses dégoûts de lui-même n'étaient baignés de larmes chrétiennes?

Sans doute, la loi religieuse a pour corollaire la loi morale. Et certains sujets demeureront toujours interdits au poète catholique parce que, pour les aborder, il faut renoncer à toute dignité chrétienne et, en même temps, à toute propreté humaine. Mais vraiment le patrimoine de beauté de l'humanité, qui n'est que pauvreté et désordre, quand on fait abstraction de l'inspiration chrétienne, serait-il amoindri, si on en éliminait les cantilènes de volupté divinisée? Pour quelques poètes méritoires qui se réclamèrent du sensualisme païen — et je songe à ce Catulle Mendès qui vient de disparaître si tragiquement — combien d'indigents et prétentieux bafouilleurs. Et je me féliciterais

(1) A propos du livre récent de Pierre Nothomb : *L'Arc-en-ciel* (Edition de *Durendal*, rue du Grand-Cerf, 22, Bruxelles; 1909.)

pour ma part, dans l'intérêt tant de l'art que de la décence, que fussent restés irrémédiablement silencieux tels gosses viciés — n'ayez crainte, je ne citerai point de noms! — qui, sous prétexte de mettre à nu ce qu'ils appellent erronément leur âme, nous content, en vers plats ou alambiqués, leurs gageures charnelles de collégiens ou leurs bonnes fortunes ancillaires — petits Lovelaces de cabaret qui jouent du scandale sur les tambourins de la réclame! L'inspiration poétique s'alimente de vigueur juvénile, claire et saine; préférons, à ces minables jardiniers du péché, les jeunes hommes qui, le front ceint du myrte d'un grand idéal, profèrent, devant Dieu, devant la création et devant l'amour une âme droite, fière et infiniment mélodieuse. Autant que d'autres, ces poètes ont le souci de la perfection verbale et aucune des effusions lyriques ne leur est étrangère, parce qu'aucune ne leur est interdite; mais leurs regards n'ont jamais fait rougir personne et leur chant s'accorde à des chants immortels; ce sont de vrais jeunes hommes et des poètes véritables; c'est l'adolescence faite poésie! Notations ingénument exquises d'un Thomas Braun qui rythme, en une symphonie harmonieuse, les gestes humains et les destins des choses, sous la bénédiction de Dieu; cantiques de fraîcheur et de grâce où l'âme de Victor Kinon module ses carillons d'une si délicate et si vibrante candeur; extases ferventes et fièrieuses d'un George Ramaeckers devant le Mystère; gestes éperdus de Charles de Sprimont vers l'Héroïsme et la Tendresse; jolis *lieds* langoureux de ce pays impertinent et un peu désabusé : Franz Ansel!...

A ce groupe de « nos poètes » vient de s'adjoindre un nouveau-venu, Pierre Nothomb.

Et tout de suite, écoutez-le qui affirme sa mâle et ardente juvénilité orientée vers la conception de la vie, la plus idéaliste à la fois et la plus combative :

Je suis jeune et je vis, et je sens ma jeunesse
Rire au soleil, infiniment, dans l'air joyeux;
Comme un printemps vibrant et clair, je tends vers Dieu
La coupe, inassouvie encor, de mes tendresses.

Je respire les champs, je bois les parfums purs,
Je ris à la clarté des âmes et du monde,
J'aime ! mon cœur se scande au rythme clair des ondes.
Je tends ma lèvre vierge au baiser de l'azur.

O divines fraîcheurs ! candides harmonies !
J'entends monter en moi des rêves inconnus !
Mon être s'émerveille, et mon cœur ingénu
Regarde autour de lui s'épanouir la vie !

Voilà des cris de vraie jeunesse, bonne et vaillante, téméraire peut-être et parfois présomptueuse, mais d'une témérité si dénuée de prétention et d'une présomption si délicieusement tamisée de candeur.

Placez une telle âme en face de la nature; elle n'y cherchera point les halliers propices aux voluptés précoces, mais elle appariera sa vie aux paysages aimés et toute l'ambition de ses songes sera de « tremper sa lèvre au ruisseau bleu » et de « gravir en chantant la colline ». Exquise ingéniosité virgilienne qui lui rendra cher et fraternel l'art d'un Francis Jammes ! Il y aura pourtant des instants où la méditation du poète se fera grave; il sentira combien sont déterminantes de sa psychologie ces aspects, féeries de ses yeux, et éperdûment il racinera sa pensée dans la terre aimée de ses origines :

C'est que tous mes aïeux, entre ces horizons,
Eurent leurs champs, leurs bois, leurs amours, leurs maisons,
Que leur cendre palpite en la terre bénie
Et qu'un peu de leur mort enveloppe ma vie !

Paroles profondes, si douces à entendre, par lesquelles l'écrivain se voue à une nationalité et par lesquelles une nationalité conquiert un écrivain — et qu'une amitié fidèle d'aîné rappellera souvent à ce poète en partance vers un beau renom !...

Vienne maintenant l'heure où l'amour frappera discrètement au cœur du poète; et ce cœur s'ouvrira comme un *home* simple et clair, où, dans un virginal rayon d'aurore, deux enfants de quinze ans échangeront des fleurs humides de rosée. Rien n'est plus difficile et plus périlleux, rien n'est davantage guetté par l'écueil du factice, que la transposition dans « l'écriture » de ces aubes sentimentales où les regards s'évitent, où les mains se frôlent à peine, tandis que les âmes frémissent à l'unisson et que les pensées se mêlent amoureusement. Et autour de ces amants de pur désir, l'horizon est radieux; tout au plus, au lointain du ciel bleu, montent les petits nuages gris, annonciateurs de l'âcreté de la passion et des souffrances de la désillusion. Mais à peine ces menaces d'avenir ont-elles mis leur ombre sur l'âme du poète qu'il se réfugie dans la douceur du souvenir — et cette douceur, Pierre Nothomb l'a cristallisée d'une manière touchante et vraiment neuve :

Si je ne devais plus vous revoir en ce monde,
Je vous retrouverais toujours dans les matins,
Dans les printemps, dans l'azur clair et dans les ondes,
Et dans la fleur qui rêve à l'ombre des jardins.

Et même si l'hiver vient engloutir ces choses,
Je ne vous perdrai pas encor, petite sœur,
Puisque vous avez mis les oiseaux et les roses,
Le printemps, le matin et l'azur dans mon cœur !

Toutefois, il est dans l'*Arc-en-ciel* un fragment où palpite une lumineuse ardeur intime et vers laquelle vont mes particulières prédilections. Pierre Nothomb l'épigrapha de ce beau titre symbolique : *Poèmes à genoux.*

De tout ce que l'idéal religieux donne de relief à une personnalité, de tendresse à une âme et de vaillance à une volonté, on peut en trouver la démonstration dans ces prières d'un adolescent chrétien prosterné, confiant, attendri et enthousiaste, sous le regard de Dieu. Nuls transports factices. Pas de grandiloquence sonore, mais la simple offrande d'une âme admirablement ductile aux influences mystiques.

Je veux être humble, je veux être simple et doux,
Je veux aimer sans phrase et veux croire à genoux
Comme un petit enfant caressé par sa mère ;
Lorsque devant mes pas s'efface ma chimère,
Je veux me résigner et prier Dieu tout bas ;
Si Dieu veut me briser, je ne pleurerai pas ;
Je veux aimer en lui tout ce que la nature
A fait d'âme modeste ou de lueur obscure...

Guido Gezelle, à « l'âme » de qui sont dédiés ces vers, en eût apprécié le parfum d'enfantine candeur, comme Verlaine eût aimé, ainsi qu'un blanc souvenir des heures rédemptrices de *Sagesse*, la « Rencontre » de l'Ame et du Christ dans la communion matinale :

Je lèverai mon front puéril vers vos lèvres,
Et j'oublierai le monde dans ce baiser divin!

Et, d'autre part, Dom Bruno Destrée, moine-écrivain dont Pierre Nothomb a inscrit le nom en exergue de « l'Epilogue » de son livre, doit sourire de complaisance et de gratitude à ce reflet de « l'Arc-en-ciel » délicatement appareillé vers lui :

Seigneur ! j'ai bien changé depuis ce moment-là
Et mon langage même est devenu plus simple ;
Je sens que je suis bon, je crois que je suis humble,
J'ai l'âme heureuse et je vous parle sans éclat.
Par le morceau de pain que bénit à l'autel
Le prêtre, et par le vin qu'un geste divinise,
J'ai compris un matin, à genoux dans l'église,
Que Dieu pouvait mêler à mon être le ciel.

Certes, Pierre Nothomb a beaucoup à apprendre — et quelque chose à oublier. Il y a encore, chez lui, du flottement dans la technique, de l'imprécision dans les termes, et, parfois, une gaucherie qui brusquement interrompt le cadencement du rythme. Ensuite, de-ci de-là, des réminiscences voilent l'originalité de la pensée.

Mais qui donc conquit d'emblée sa personnalité?

Tel qu'il est, l'*Arc-en-ciel* révèle, à l'actif de son jeune auteur, le don sacré de poésie et une facilité verbale qui ne demande qu'à être disciplinée. Et

surtout, à côté du sens artiste, Pierre Nothomb possède le sens chrétien, et pour le servir, ces facultés d'enthousiasme et de tendresse qui activent éternellement la nostalgie du divin et lui impriment des formes inédites.

Comment la venue d'un tel poète et la parution d'un tel livre ne réjouiraient-ils pas — ainsi que la haute récompense de leurs modestes efforts — ceux qui rêvèrent obstinément pour l'Idée chrétienne une expression d'art sans cesse alimentée et renouvelée par les réserves juvéniles?

Pierre Nothomb est de ceux à qui ses aînés peuvent transmettre avec confiance le flambeau de l'Art catholique...

FIRMIN VAN DEN BOSCH.

15 mars.

Chronique Musicale

Quatrième concert populaire

Suivant une louable coutume dont depuis plusieurs années déjà Sylvain Dupuis ne s'est point départi, l'un des quatre concerts populaires est consacré à l'audition intégrale d'un oratorio sacré ou profane. C'est ainsi que l'on entendit successivement aux Populaires le *Roméo et Juliette* de Berlioz, le *Songe de Gérontius* d'Elgar, le *Chant de la Cloche* de Vincent d'Indy, le *Faust* de Schumann (dont l'exécution fut admirable), le *Paradis et la Péri* du même auteur.

Cette année, Sylvain Dupuis a fixé son choix sur le *Déluge* de Saint-Saëns. Dans la production artistique du maître français, production si abondante, si étonnamment variée et où tous les types d'expression musicale sont magnifiquement représentés, le *Déluge* occupe incontestablement une place d'honneur, tenant un rang intermédiaire entre l'oratorio et le poème symphonique, car si ses proportions relativement restreintes ne justifient pas complètement la première appellation, la dignité suréminente du sujet traité et l'ampleur épique des scènes qu'il retrace lui confèrent des significations dépassant de très loin celles d'une symphonie qui ne serait que descriptive. Le prélude est devenu une page classique, dont la simple ordonnance, l'architecture sobre et vigoureuse rehaussent encore la puissance expressive. Deux thèmes le constituent : le premier sombre, suppliant, s'affirmant dans une fugue sévère et concise, figure l'angoisse de l'Humanité que Dieu a abandonné; le second, lumineux, pénétré d'exquise douceur, symbolise le retour universel à Dieu et à la vie, le bienfait suprême de l'espoir et du pardon. Cette même opposition domine du reste tout le poème de Saint-Saëns et, source féconde de beauté et d'émotion, elle en apparaît le grand principe inspirateur.

Une des parties les plus impressionnantes du *Déluge* est sans contredit le tableau symphonique du cataclysme géant, réalisé orchestralement avec une fougue superbe et une intensité picturale surprenante, marquant l'envahissement progressif des eaux par un *crescendo* de sonorités qui, d'abord sourdes, mystérieuses et lointaines, s'amplifient peu à peu dans un véritable déchaînement de toutes les puissances de l'orchestre. La troisième partie renferme aussi des pages remarquables : c'est l'andante symphonique du début exprimant si bien le silence tragique qui pèse sur l'immensité déserte d'où en un radieux essor la vie universelle va bientôt renaître, c'est l'épisode

poétique du message de la colombe, ce sont les ensembles majestueux et rayonnants qui suivent la bénédiction de Dieu. Confiée à des interprètes de valeur, Mmes Croiza et Dupré, MM. Bourbon et Dua, vivifiée par la direction énergique et compréhensive de Sylvain Dupuis, l'interprétation du *Déluge* fut imposante et suggestive à souhait. Deru se signala par le sentiment pur et profond avec lequel il joua la suave cantilène du Prélude.

La seconde œuvre inscrite au programme était la *Sulamite* de Chabrier, poème biblique conçu dans un style musical dont l'orientalisme très caractérisé et savoureux se trouve parfaitement approprié au texte de Richepin. Le chant passionné de la Sulamite, qu'enguirlandent discrètement des chœurs de femmes et où fleurissent des mélodies pleines de tendresse, se détache sur une symphonie expressive d'un travail fort riche et délicat. La Sulamite était poétiquement personnifiée par l'idéale interprète de *Katharina*, Mme Croiza, dont la belle voix chaude et prenante se prodigua en élans pathétiques d'une pénétrante éloquence.

Le *Kaisermarsch* de Wagner, assez inutilement renforcé par l'adjonction des chœurs, terminait ce beau concert à l'issue duquel Sylvain Dupuis fut chaleureusemant ovationné.

Troisième Concert Durant

Le programme de ce concert consacré à Beethoven comprenait deux œuvres du maître de Bonn.

En premier lieu, la partition d'*Egmont* (1810), se composant de la célèbre ouverture, suivie d'entr'actes, de *mélodrames* destinés à commenter musicalement les situations pathétiques et aussi certains aspects caractéristiques ou pittoresques de la tragédie de Goethe. Ces différentes pièces de musique de scène étaient reliées entre elles par une série correspondante de récits en forme de monologue que Mme Archainbaud déclama avec autorité, d'une belle voix claire, généreuse et vibrante. L'orchestre de Durant interpréta l'*Egmont* de façon soignée et consciencieuse avec le concours de Mmes Andriani et Ceuppens comme solistes du chant. A signaler particulièrement la chanson militaire de Claire, si savoureuse et primesautière, et le *Larghetto* plaintif, l'épisode orchestral le plus noblement inspiré de la partition, où la mort de Claire est racontée.

La seconde œuvre figurant au programme, le *Christ au Mont des Oliviers* (solistes : M. et Mme Arthur Plamondon, M. Brétiny) fut composée par Beethoven en 1800, à l'âge de 30 ans, mais ne fut publiée qu'en 1811. L'auteur de la *Missa Solemnis* semble s'y être étrangement fourvoyé et n'avoir point pénétré le sens d'une des scènes les plus sublimes de l'Evangile, celle où le Christ nous apparaît accablé sous l'écrasant fardeau des fautes humaines et supplie son Père céleste d'éloigner de lui le calice des douleurs. Beethoven la traite en pur style d'opéra, dans une langue musicale

en absolue antinomie avec le texte sacré dont l'auguste gravité est travestie sous les formes vaines et inopportunes d'un air que chante le Séraphin envoyé de Dieu, d'un duetto entre Jésus et le Séraphin, d'un terzetto entre Jésus, le Séraphin et Pierre. L'exécution assez médiocre n'était pas de nature à rehausser l'intérêt de cette œuvre. On sait combien l'institution des concerts Durant nous est sympathique, combien nous apprécions le dévouement exemplaire de leur chef, le but élevé qu'il poursuit avec tant de persévérance et de courage. Mais, prenons-y garde, toutes les œuvres inconnues ou oubliées des maîtres de la musique n'ont pas un titre égal à être mises en lumière, elles demandent à être choisies avec un discernement sévère et l'utilité n'apparaissait pas d'attirer ainsi l'attention sur une profonde, regrettable et assez inexplicable erreur d'un grand génie.

Deuxième Concert du Conservatoire

Pour fêter le centenaire de la naissance de Mendelssohn, M. Tinel avait inscrit au programme de ce concert la *Symphonie italienne* si généreusement inspirée dans la riante séduction de ses clairs paysages baignés de lumière, et dont l'intense vitalité rythmique, les continuels épanouissements d'allégresse, interrompus un instant par l'*Andante* qui a toute la gravité d'une prière, offrent un contraste si frappant avec la grâce pensive et l'ombre de mélancolie ossianique dont se voile la *Symphonie écossaise*. Puis le Concerto de violon dont M. César Thomson donna une interprétation remarquable, se caractérisant par la pure noblesse de la ligne, la beauté sobre de l'expression, la scintillante limpidité de la technique.

Ce programme Mendelssohn était complété par la *Fest-Ouverture* de Lassen dont on goûta fort les belles expansions triomphales auxquelles vient s'enchaîner sous forme d'un épisode de tendresse le lied bien connu et populaire : « J'avais rêvé », et par la symphonie n° 7 de Raff intitulée *Dans les Alpes*. Inférieure à la fameuse symphonie *Dans la Forêt* que Gevaert fit entendre au Conservatoire en 1906, elle possède cependant de sérieux mérites de fonds et de forme, surtout dans la première partie *(Wanderung im Hochgebirg)* et dans la seconde *(In der Herberge)*. Le seul reproche qu'on pourrait lui adresser, c'est qu'elle manque en général de cohésion comme aussi de cette puissance de suggestion évocatrice qui constitue la qualité maîtresse d'une composition musicale purement descriptive. Inutile de dire que l'exécution de ces trois œuvres et notamment de l'*Italienne* fut, comme toujours du reste au Conservatoire, une merveille de fusion, d'équilibre sonore, de clarté et de finesse.

GEORGES DE GOLESCO.

Conservatoire Royal de Musique

de Bruxelles

Distribution des prix le 8 novembre 1908

Discours prononcé par Ch. Lagasse-de Locht, second vice-président de la Commission de surveillance

MESDAMES, MESSIEURS,

Il y a quelques jours, j'étais obligé d'adresser la parole, au nom du Gouvernement belge, à une grande assemblée réunie dans le vaste auditoire de la Sorbonne, à Paris, à l'occasion de l'ouverture et de la clôture du premier Congrès de la route.

Aujourd'hui, *tout chemin ou toute route conduisant à Rome*, me voici appelé à célébrer, une nouvelle fois, en quelques mots, la belle fête de la distribution des prix du Conservatoire royal de Bruxelles.

Quand une profession fait du commandement un devoir quotidien, les jours d'obéissance, comme celui-ci, sont les bienvenus.

Ainsi, l'artiste qui tient souvent le bâton de chef d'orchestre n'est pas fâché de retrouver son pupitre d'exécutant et de soliste.

Le solo, qui m'est imposé par notre vénéré président M. Fétis et par nos chers collègues de la Commission de surveillance, ne me pèserait pas trop si je ne craignais, Mesdames et Messieurs, de vous distraire du double objet de cette cérémonie : l'histoire de notre cher Conservatoire pendant l'exercice écoulé ; l'audition de nos courageux et distingués lauréats.

Cette histoire, cette audition vous intéressent, parce que vous êtes des dévots de la musique.

L'éminent professeur Tinel a eu un mot très profond dans son beau discours prononcé, le 25 octobre dernier, à l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique, sur *Pie X et la musique sacrée :* « de musique confessionnelle, a-t-il dit, il n'y en a point ».

Pourquoi, cher maître?

Laissez-nous esquisser une réponse.

D'amour confessionnel, il n'y en a pas non plus, si bien que la musique étant le chant de l'amour, elle est de toutes les confessions comme l'amour lui-même.

Je vous en prie : ne parlons point ici de l'amour qui fait rire et pleurer sur terre. Nous sommes dans les régions sereines de l'art. L'amour y triomphe sous bien des formes : amour du travail, de l'art, de la science, de la vertu, de la solidarité, de la fraternité, de l'humanité; amour de la beauté et de la bonté, du sacrifice; amour de l'idéal; amour du Christ, l'idéal réalisé aux yeux de Bach, de Leibnitz, de Pasteur et de maints autres créateurs de génie.

La musique chante tout cela ; elle le chante merveilleusement, mieux que n'importe quel art.

Ah! elle chante faux si d'aventure elle célèbre l'amour exclusif de soi, l'amour cacophonique. La musique serait-elle, depuis toujours et à jamais, une reine, si elle n'avait le front ceint de la couronne étincelante des divines harmonies?

Dans ce Palais royal de la musique, vous le savez, Mesdemoiselles et Messieurs, l'amour du travail connaît des jours de déception, où il semble que le désarroi de la lassitude et le marasme du découragement atteignent les extrêmes profondeurs de l'être humain.

Sursum corda! Elevez vos cœurs! Voyez les joyaux qu'un labeur sans bornes fait découvrir dans ce Palais.

A l'occasion du soixante-quinzième anniversaire de la fondation du Conservatoire royal, notre maître Gevaert a reçu le grand-cordon de Léopold II pour le Congo et, mieux encore, Sa Majesté a daigné le créer baron.

C'est là une décoration familiale qui rappellera à ses descendants et à la postérité une carrière superbe; elle est comme une fille magnifique issue d'un mariage d'inclination conclu entre une haute imagination et un jugement sain, sous l'influence d'une âme tendre et fière, d'un esprit élevé et jovial, d'une volonté forte et tranquille.

Notre cher et savant président M. Fétis, dont le centenaire va se rapprochant paisiblement, a été promu grand-officier de l'Ordre de Léopold.

Il y a longtemps, depuis son illustre père, que la musique l'a gratifié d'un fief dont la possession ne lui a jamais été contestée et ne saurait l'être.

Tinel, savant contrepointiste, compositeur de premier ordre, exécutant et philosophe de grand mérite, a été nommé commandeur de l'Ordre de Léopold.

Cornélis, Guidé, Gilson, mon vieil ami Jacobs, tous des maîtres, promus officiers.

Systermans et Van Dam, l'un et l'autre chevaliers servants de la belle musique, nommés chevaliers de l'Ordre de Sa Majesté.

M^lle^ Jeanne Tordeus, dont la haute distinction s'est effacée, trop tôt, aux yeux du public, pour se cacher et cependant reluire, d'un doux éclat, au sein de l'intimité, a reçu la croix civique de première classe.

Wouters, érudit, compositeur et professeur de haut talent, a de même été honoré par cette belle décoration.

Bouault a reçu la croix de deuxième classe.

M^me^ Cornélis, qui fut une élève brillante et qui reste un professeur d'un dévouement sans bornes en même temps que la mère infatigable d'une lignée

d'artistes; Cornélis, Fontaine, Jacobs, nommé tout récemment chevalier de l'Ordre de Sainte-Anne de Russie, Samuel, Van Ruyssevelt et Vermandele ont reçu la mé laille civique de première classe. De Vestibule a obtenu la médaille civique de troisième classe.

Non seulement le Conservatoire royal anoblit, décore et honore les vies amoureuses de l'art : il les conserve en vérité! Grâce à Dieu, nous n'avons aucun décès à signaler durant l'exercice écoulé.

Le Conservatoire est aussi, oserais-je le dire? comme un monastère. Oui, Mesdames et Messieurs, un monastère dans lequel reposent les livres, les manuscrits et les instruments précieux d'une bibliothèque et d'un musée incomparables.

Il y a pour former, étendre, entretenir et cataloguer ces collections uniques, deux hommes uniques aussi, j'allais dire deux moines sacrifiant leur vie à l'amour de la science : j'ai nommé Wotquenne et Mahillon.

Le troisième volume du catalogue de notre bibliothèque vient de paraître. Il comprend la description, très bien ordonnée, des ouvrages catalogués sous les nos 8212 à 12170.

Une partie de l'ancienne collection Snoeck, de Gand, composée de quatre cent sept instruments fabriqués en Belgique pendant les XVIe XVIIe et XVIIIe siècles, a été achetée pour 30,000 francs et transférée gratuitement à notre Musée par un Mécène qui n'en est pas à son premier coup de générosité ardente : M. Louis Cavens. Qu'il reçoive ici, avec l'expression de toute notre reconnaissance, le témoignage de l'admiration de tant d'érudits et d'amateurs qui s'en vont, de par le monde, raconter les gloires du Conservatoire royal.

Ce nous est une autre et bien agréable mission de remercier M. Guillaume Charlier d'avoir institué, en souvenir de feu M. Henri Van Cutsem, le prix spécial de 1,000 francs attribué annuellement aux lauréats de la classe de violoncelle qui ont obtenu un premier prix dans le concours d'une des quatre années antérieures.

Le jury, composé de MM. Gevaert, président, Beyer, Prince de Caraman, Collart, notre très distingué collègue, Massau, a accordé le prix à M. De Vlieger, premier prix avec la plus grande distinction en 1904, à la suite d'une très bonne exécution des variations symphoniques de Boellmann.

Je ne vous redirai point, Mesdames et Messieurs, les heures exquises que nous avons passées ici à entendre des œuvres de choix exécutées par un orchestre et par des chœurs chez lesquels la conscience de l'exécutant le dispute au souffle enflammé que suscite le contact intime avec l'étincelle créatrice du génie.

Toutes et tous nous avons éprouvé, que de fois en cette salle! le frisson d'art, le frisson amoureux de la chaste Beauté. La musique et sa sœur l'éloquence écrite ou parlée, l'éloquence en prose ou en vers sont à peu près seules capables de le provoquer. La peinture, la sculpture apparaissent plus froides; l'architecture, le plus complet mais le plus ingrat des arts, n'émeut à ce point que très rarement.

S'il m'est permis de glisser ici un souvenir personnel : j'ai éprouvé ce frisson d'art subit, empoignant, si total et si profond que les larmes jaillissent des yeux, dans un seul monument, Sainte-Sophie de Constantinople, sous la coupole toute resplendissante des lumières célestes.

Eh bien ! celles et ceux d'entre vous qui ont eu la chance de se laisser tenter par l'annonce, trop modeste, d'une audition de la classe préparatoire de chant choral dirigée d'une façon remarquable par Marivoet, n'ont pu s'empêcher de frissonner d'enthousiasme çà et là, en entendant la messe à trois voix d'enfants composée l'an dernier, pour la basilique de Notre-Dame de la Treille, à Lille, par le Maître Gevaert toujours jeune, toujours ardent, s'en allant ainsi sur le chemin de l'immortalité.

Deux hommes parmi vos professeurs, Mesdemoiselles et Messieurs, suivent, toutes proportions gardées, la même voie étroite de la célébrité. Ils vous y conduisent avec une maîtrise incomparable : De Greef, au piano ; Desmet, pour le chant. Ce sont des chefs d'école et d'écoles désormais illustres dans le monde.

Ils vous enseignent mieux encore que le piano et le chant ; vous apprenez d'eux et de leurs collègues la méthode de bâtir une vie d'ordre élevé.

Longfellow a chanté cette méthode dans une poésie délicieuse : *The Builders*, *Les Bâtisseurs*.

La vie basée sur l'intérêt exclusif, fût-elle même géniale, est une fleur trop vite flétrie, donnant un fruit d'une amertume désespérante.

Au contraire, le pur amour, tel qu'il fait vibrer depuis des siècles l'humanité sur la voie royale du Progrès, rend immortelle la vie la plus humble, lui fait porter les fruits savoureux d'un triomphe modeste ou d'une sainte résignation.

Assurément, ce n'est point le vulgaire intérêt, c'est l'amour de l'art, de la science, du travail qui donne à votre illustre directeur, à vos éminents professeurs, la patience d'entourer de soins incessants votre éducation musicale.

Marchez donc sur leurs traces avec courage, avec amour, avec sincérité.

Vous vérifierez sûrement la profonde et réelle vérité de ces mots du Dante :

Perché si fa, montando, più sincero (1).

« Oui, l'amour, en s'élevant, devient plus sincère. »

(1) *Divina Comedia. Il Paradiso. Canto decimo quarto.*

Chronique théâtrale parisienne

E ne suis pas de ceux qui reprocheraient à M. Jules Bois de nous avoir donné dans la *Furie* que vient de représenter la Comédie-Française un « Héraclès furieux » qui n'a rien de commun avec celui des grands tragiques grecs; il semble qu'il est au contraire excellent d'infuser un sang nouveau dans ces vieux corps de colosses héroïques, et que c'est faire un effort méritoire vers l'originalité que de transformer les « Hippolyte-porte-couronne » d'il y a vingt siècles en des « Hippolyte-porte-symbole ». L'auteur a donc eu raison de nous montrer un Héraklès dressé contre Zeus, annonciateur de nouveaux principes divins mais victime à son tour de divinités plus anciennes et plus redoutables, les dieux et les déesses d'Egypte qui lui avaient donné le pouvoir mystérieux de vaincre tous ses ennemis mais qui, du moment qu'il cherche à faire le bonheur des humains indépendamment des rites sacrés se retournent contre lui, et le changent en fou furieux meurtrier de sa femme et de ses filles. A ne rien céler, cette conception m'a un peu étonné de la part de M. Jules Bois que j'ai connu jadis plus que respectueux à l'égard du panthéon égyptien; mais, hélas! nous changeons tous en quelques quinze ou vingt ans, et il est possible que cet ancien prêtre d'Isis ait au fond de son cœur renversé la statue de sa déesse pour adorer de nouveaux fantômes (la Paix parfaite et le Travail absolu ne sont-ils pas plus irréels encore que l'épouse-sœur d'Osiris?) en attendant peut-être qu'il revienne, comme a fait le grand et cher poète Albert Jounet, aux croyances de son enfance. Quoi qu'il en soit, on peut regretter que l'auteur n'ait pas plus clairement exprimé ce qu'il avait à cœur de dire; peut-être a-t-il craint de trop désorienter, ou pour mieux dire de trop orienter son public en le lançant dans le tourbillon des cosmogonies asiatiques, mais il a rendu bien obscurs pour le commun des spectateurs les revirements de son héros; on ne voit pas assez nettement que cette compagne énigmatique qui l'accompagne depuis l'Egypte est la dépositaire des vengeances d'Isis, et que si elle se transforme en Furie soufflant dans l'âme du Tueur de monstres la soif bestiale de détruire, c'est pour le punir de sa révolte contre les Mages du Nil. En somme c'était là une très belle idée à laquelle il n'a manqué qu'une exécution digne d'elle, et par ce mot je fais moins allusion aux vers du poète qu'à la mise en scène vraiment peu satisfaisante de la Comédie-Française. Paul Mounet si merveilleux dans les rôles « qui lui vont » est exécrable dans certains personnages dont il ne devrait jamais se charger (Titus, par exemple, dans *Bérénice*) et

l'Héraklès de la *Furie* est un de ceux où, peut-être bien par sa faute, car le rôle devrait lui convenir, il m'a paru aussi fatigant que possible. Ajoutez à cela que le reste de l'interprétation était quelconque, les décors prétentieux, la figuration médiocre, et vous plaindrez avec moi le pauvre auteur à qui on a fait attendre près de six mois cette piètre révélation.

Si la grande sœur est allée à l'ultra-antique, le jeune frère, c'est de l'Odéon que je parle, s'est rejeté vers l'infra-moderne avec une comédie de MM. Pierre Véber et Serge Basset, *Les Grands*, qui ne se passe pas encore, puisque les potaches ne sont que des candidats à l'existence. Il fallait une réelle habileté pour tisser une intrigue intéressante dans ce monde de rhétoriciens et de philosophes (c'est toujours amusant de se dire qu'on a été philosophe à 16 ans et qu'on ne l'a été qu'à cet âge-là), et il faut complimenter les auteurs et de cette habileté et de la nouveauté même de leur sujet; il est rare qu'on mette à la scène des collégiens, sinon pour leur faire jouer des saynètes dans le genre de *Toto chez Tata*, et la pièce de l'Odéon est je crois une des premières qui parle sérieusement de ces chevaliers du temps peu sérieux. Peut-être est-ce de cette dissonance que vient le léger malaise qu'on éprouve aux pièces de ce genre et que souligne l'âge souvent mûr des acteurs déguisés en éphèbes; en entendant tous ces demi-gosses rivaliser de préoccupation chevaleresque pour l'honneur des dames, on a envie de les renvoyer à leurs thèmes et à leurs versions. Bien préférable, en somme, à mon avis tout au moins, est la grande machine sur *Beethoven* du jeune poète René Fauchois, que ce même Odéon vient de dresser; même si l'on en trouvait l'affabulation un peu lente, il y resterait toujours l'admirable musique du vieux maître dont la Direction a eu l'excellente idée d'entourer l'œuvre; que ne pardonnerait-on à qui nous fournit une aussi précieuse occasion de nous bercer sur les flots de cet océan d'harmonie?

Sarah Bernhardt venant de rentrer à Paris, j'ai été curieux de revoir l'*Aiglon* (que voulez-vous? puisque *Chantecler* ne veut pas faire kokoriko! faute de gallinacés, on avale des rapaces diurnes!) et je ne m'en suis pas repenti, bien qu'il soit pénible de voir le poids des ans peser chaque fois un peu plus sur notre grande tragédienne. Ah! comme il serait sage de se retirer en pleine gloire, en ne laissant au public que le souvenir d'une voix d'or divine, et d'une sveltesse impeccable. D'ailleurs, le spectacle était bien mis en scène et les autres rôles tenus de façon suffisante : un Flambeau énergique et un Metternich cauteleux; dans un personnage secondaire j'ai retrouvé un excellent acteur de l'Odéon, Duard, dont je ne comprends vraiment pas qu'Antoine se soit séparé. Quant à la pièce, eh bien, elle se tient, le vers est sonore, la tirade fiévreuse, la péripétie habile et le jeu de scène grandiose. Jusqu'à l'hallucination du vieux renard diplomatique causée par le petit chapeau de l'Autre qui, aux feux de la rampe, ne finisse par passer. Mais comme ce serait curieux, tout de même, si les érudits venaient nous prouver que le fils du Grand Homme était au fond beaucoup plus fier de sa hautaine descendance Lorraine-Habsbourg que de sa petite origine corse!

Or sus, laissons là les reprises, encore que certaines soient de haute valeur :

Antigone de Meurice et Vacquerie (COMÉDIE-FRANÇAISE) garde un reflet de la beauté sophocléenne, et le *Juif polonais*, d'Erckmann-Chatrian (RENAISSANCE) me semble bien près d'être un chef-d'œuvre, et revenons aux nouveautés des théâtres non officiels, lesquelles valent bien parfois des *Grands* ou des *Furie.* Il est peut-être bien tard toutefois pour parler de la *Femme X...* d'Alexandre Bisson, qu'on joue encore à la PORTE-SAINT-MARTIN, d'autant que la pièce ne s'élève pas fort au-dessus de l'émouvant un peu mélodramatique, mais la *Route d'Emeraude*, que Jean Richepin a tirée du beau roman de Demolder pour le VAUDEVILLE, est, tout au contraire, à la fois toute récente et d'une haute tenue littéraire. Ce n'est pas aux lecteurs de *Durendal* qu'il faut faire l'éloge de leur compatriote, l'auteur des *Contes d'Yperdamme* et de tant d'autres livres déjà célèbres; qu'il me suffise donc de dire que le vers sonore et habile du dernier académicien français a été digne de la prose colorée du romancier flamand; Richepin se trouve d'ailleurs à l'aise dans ce milieu savoureux et plantureux des Pays-Bas, où l'on s'attend toujours à voir paraître ses gueux, ses chemineaux et ses flibustiers. J'ajoute que la pièce a été montée avec soin par Porel, et que Mlle Carlier, dont le public apprécie la beauté, s'y est taillé un succès de bon aloi.

Le théâtre étranger continue à envahir le boulevard parisien (juste retour, monsieur, des choses d'ici-bas!). Et il l'envahit le front haut, sans fard et sans masque; j'entends que ce ne sont pas seulement des traductions, mais des œuvres en langue originale que les théâtres se mettent à nous donner, de l'anglais l'an dernier, de l'italien naguère, de l'allemand aujourd'hui. Et n'en concluez pas que les Français soient devenus polyglottes; ce serait d'abord contraire aux inscriptions que certains maniaques griffonnent sur tous nos murs : « N'apprenons que l'esperanto! Que les congrégations expulsées enseignent l'esperanto! » Déduisez-en simplement qu'il y a à Paris des colonies de sujets de Shakspeare ou de Dante et de compatriotes de Gœthe assez nombreuses pour constituer le public au moins de quelques représentations. C'est ainsi que le Schauspialhaus de Dusseldorf est venu nous révéler au THÉATRE-MARIGNY, avec les drames d'Ibsen que nous connaissons depuis longtemps, diverses œuvres que nous ignorions, la *Medea* de Grillparzer et la *Vie de l'homme* d'Andrejew. Ces représentations en langues barbares n'empêchent d'ailleurs pas les traductions en dialecte indigène. Le THÉATRE DES ARTS a monté avec sa conscience habituelle le drame un peu déjà vu, mais prenant quand même que Robert d'Humières a tiré d'un roman espagnol de Talon, la *Marquesita*, le THÉATRE SARAH BERNHARDT nous a révélé la *Fille des Rabenstein* de Wildenbruch et, enfin, le THÉATRE FEMINA a donné avec goût un conte de Grimm, *Perce-neige et les sept gnomes*, que Mlle Dortzal a fort habilement aménagé en féerie jouable; mais peut-être pour ce genre de pièces faudrait-il appeler toutes les ressources de la figuration et de la machinerie modernes; les « Cendrillons » quand elles quittent le style naïf des Perrault, demandent l'enchantement des musiques, des danses et des projections lumineuses.

Je ne vous ai parlé jusqu'ici que de pièces sérieuses, mais ne croyez pas que par ces temps de carnaval le dieu Jovial et la déesse Bouffonne aient

perdu leurs droits. En sus des pures farces, d'ailleurs amusantes, comme *Une grosse affaire* d'Hennequin et Véber aux NOUVEAUTÉS, *Monsieur Zéro* de Gavault et Mouézy-Éon au PALAIS-ROYAL, *Ce cochon d'enfant* d'André de Lorde et Raphaële à CLUNY, nous avons pu savourer quelques spectacles très gais. *Les Jumeaux de Brighton* de M. Tristan Bernard, en dépit de leur titre anglais, sont une adaptation des *Ménechmes* de Plaute, que le THÉATRE ANTOINE a eu raison de jouer pour son compte; un excellent acteur, Janvier, a finement rendu à la moderne la silhouette du parasite antique dans ses courses aux triclinia hospitaliers, et les esclaves du vieux maître latin n'ont pas perdu de leur gaieté sous les costumes de grooms, de maître d'hôtel et de gâte-sauce contemporains. Dans un genre moins truculent, le choix peut hésiter entre *Trains de luxe* d'Abel Hermant, *Quatre fois vingt-huit* de Romain Coolus et l'*Ane de Buridan* de R. de Flers et Caillavet, sans oublier une brève comédie de Courteline et Wolf : *J'en ai plein le dos de Margot*. Celle-ci, que joue la RENAISSANCE, est une étude de psychologie très fine sous des apparences de gros comique, comme il arrive souvent avec Courteline. Cette bonne grosse Margot, dont son amant déclare à tout instant qu'il en a plein le dos, et qui pourtant devient l'objet de sa jalousie la plus féroce dès qu'elle l'a pris au mot... avec son meilleur ami, constitue un exemplaire d'humanité point très relevé certes, mais d'autant plus naturel, et l'amant, tour à tour muffle et brutal, est un digne frère dans son genre de Lidoire et de Boubouroche.

Les trois autres comédies sont plus considérables... pour le nombre d'actes. Mais j'ai peur qu'aucune ne vaille, pour la saveur, la pochade de Courteline, même l'*Ane de Buridan* du GYMNASE qui me semble être la plus fine, sinon la plus neuve, le type de l'irrésolu ayant déjà fort servi. Celle de Coolus qui se joue aux BOUFFES-PARISIENS met en scène une bonne belle-mère, une belle-mère idéale qui ne pense qu'à faire le bonheur de sa fille et de son gendre, et à les reconcilier quand ils se brouillent, et pour contraire à la norme que soit ce type, il n'en peut pas être pour cela dit original; de plus comme rien dans les péripéties de la pièce ne sort de l'ordinaire, et que le dialogue, en dépit d'une certaine tension, pour ne pas dire prétention, ne recèle pas des mots bien éclatants, le spectacle n'est pas de ceux qui semblent s'imposer à l'attention de la génération prochaine. *Trains de luxe*, non plus, que joue le THÉATRE RÉJANE, ne me semble pas devoir révolutionner l'art dramatique; la pièce met en scène de plastronnants personnages appartenant, nous dit-on, à ce monde des cours qui hante les hôtels de la Côte d'azur, mais dont l'allure est celle de l'opérette genre : la *Grande-Duchesse* plutôt que du drame genre : les *Rois en exil*; il y a là notamment une infante de je ne sais plus quel pays qui en remontrerait à une autre grande dame de la cour d'Egypte (c'est à M^me^ Putiphar que je pense) pour la façon victorieuse dont elle met à néant les résistances d'un Joseph moderne, le jeune Arequipa, fils d'un président de république américaine; et c'est une aventure dont on peut sourire, et même rire, mais enfin qui n'est pas sans laisser un sentiment de gêne. On n'y peut approuver sans réserve que le jeu de M^me^ Réjane dans le personnage de cette princesse autoritaire, comme dans la pièce des *Bouffes*, celui de M^lle^ Leriche qui incarnait la belle-mère

parangon ; faut-il ajouter que dans celle-ci débutait, sous le nom de Juliette Clarens, une jeune fille du monde dont les gazettes ne se sont pas privées de préciser le nom, la famille, l'âge, les relations, la situation de fortune, etc., etc. Ce sont-là détails qui n'intéressent guère l'art dramatique proprement dit. Toutefois, ils ne sont pas indifférents à la profession dramatique, et l'on peut dire, puisque l'occasion s'en présente, qu'il serait fort à désirer que ces recrues venues d'un rang social plus élevé améliorassent la qualité du monde des théâtres. La charitable Mlle Dudlay, par exemple, a fondé une œuvre, à première vue bizarre mais pourtant très utile, qui consiste à fournir aux jeunes actrices les toilettes élégantes que leurs rôles exigent, que leurs directeurs refusent et qu'elles ont parfois alors tentation de se faire allouer par de généreux gentlemen. Assurément il ne serait pas impossible de séparer plus nettement qu'aujourd'hui le monde de la galanterie et celui du théâtre, et de faire que nos charmantes actrices imitent leurs consœurs anglaises, lesquelles, même les chanteuses et danseuses de café-concert, observent hors de la scène toutes les convenances, et finissent par faire de légitimes épouses et de louables mères de famille.

Et pendant ce temps, comme bien vous pensez, en dépit des frimas, des neiges, des bourrasques, car ce mois de février fut déplorablement fantasque, les *cirques* ont continué à faire piaffer leurs fringants étalons, les *cinématographes* à faire tourner les films cocasses ou terribles, le *Châtelet* à faire évoluer un dirigeable à propos des Aventures de Gavroche, et les autres grands *Music-halls* à faire défiler dans des flots de lumière électrique leurs bataillons de ballerines et de figurantes. Il semble que ce soit un excellent calcul au point de vue professionnel de monter au début de la campagne théâtrale une luxueuse revue-ballet comme celles des *Folies-Bergère* ou du *Moulin-Rouge*, on en a pour toute l'année! Pour les théâtres *à-côté*, c'est le contraire, le spectacle change presque aussi rapidement qu'au Cinéma. *En Camarades* de Colette Willy qui pourtant avait de l'intérêt (on ne peut nier que cette autrice est, en tant qu'autrice, tout à fait remarquable) n'a pas tenu l'affiche à la Comédie Royale, ni la *Chaîne* au théâtre de l'Œuvre et je ne sais si *Un Concert chez les Fous* d'André de Lorde au Grand-Guignol plaira longtemps au public. Le *Théâtre d'Initiative* a donné une amusante revuette de M. Rouquette; on sait que les Parisiens raffolent de ce genre de spectacle anodin, et que tous ces petits théâtres à-côté, *Capucines*, *Diable-au-Corps*, *Tréteau Royal* en donnent une. Mon Dieu, ce n'est peut-être pas un genre absolument méprisable; les comédies d'Aristophane n'étaient en somme que des revues de fin d'année, avec le génie en plus.

Henri Mazel.

LES LIVRES

Le Fruit défendu, par HENRY VIGNEMAL. — (Paris, Calmann-Lévy.)

M. Henry Vignemal vient de publier un nouvean roman : *Le Fruit défendu*. C'est son cinquième volume depuis 1899 et l'on ne peut qu'admirer un si beau labeur, surtout quand on songe à la conscience avec laquelle sont toujours écrits les livres de cet auteur.

Le milieu a une grande influence sur M. Vignemal. Selon les pays où sa vie s'est écoulée, il nous a menés jadis avec *Vain effort* dans les Flandres, avec *Méprises tragiques* dans les brumes de la Hollande, en France et au Portugal avec le *Double Jeu* et la *Chaîne*.

Aujourd'hui, c'est dans Rome qu'il nous conduit, et il nous en fait voir avec sa plume délicate et attentive aux moindres choses tous les aspects divers. A chacune de ses lignes on comprend que son œuvre a été conçue et chèrement développée dans le décor qu'elle évoque. Peut-être bien que l'aventure qu'elle nous conte, la passion d'un homme pour la femme de son frère, nous rappelle un peu trop celle du *Double Jeu* et n'est pas tout à fait neuve. Il faut pourtant reconnaître que l'auteur a incontestablement su la rendre nouvelle en mettant dans les âmes toutes modernes de ses personnages un reflet des âmes de la Renaissance, où se mêlaient tant de violence et tant de raffinements.

Ce *Fruit défendu* que vient de nous donner, pour notre plus grande joie, notre compatriote, est certainement le plus vivant de ses romans. Est-ce l'influence du ciel italien? On y retrouve quelque chose de la manière de Gabriel d'Annunzio. Il en a souvent le lyrisme et, comme lui, bien souvent, il associe à ses sensations et à ses descriptions de savoureuses idées d'art, d'amour et de mort.

Ce qu'il faut louer surtout, c'est la forme véritablement irréprochable de ce livre; on peut affirmer qu'il en est peu de nos jours qui soient aussi bien écrits et que M. Vignemal n'a jamais fait mieux. C'est d'autant plus appréciable que généralement les écrivains s'habituent vite, quand ils produisent beaucoup, à négliger leur style. M. Vignemal garde pour le sien tous ses soins et ses premières tendresses; il a quantité de mots originaux, de rapprochements inattendus qu'on ne trouve guère que dans les premières œuvres des artistes. Il faut tout spécialement signaler, pour le précieux plaisir qu'ils donnent, les chapitres intitulés : *Cor cordium*, *Amare et servire* et celui sur la *Mort de Léon XIII* où il y a un couplet sur les eaux et les fontaines de Rome, qui est un petit chef-d'œuvre.

G. D'A.

Petit Manuel de l'Amateur de Bourgogne, par MAURICE DES OMBIAUX. — (Bruxelles, Van Oest.)

Le vin est, si l'on en croit Platon, le plus beau présent que Dieu ait fait aux hommes. C'est aussi l'avis de M. Maurice des Ombiaux. Avec Macedonius il s'écrierait volontiers : « Que m'importent les consuls et leurs faisceaux, quand j'ai le verre à la main ! » Son *Petit Manuel* passe en revue toute la littérature ancienne et moderne de la vigne : il cite doctement Palladias, Agathias, Paul le Silentiaire, Hafiz, Omar Khaygam, Horace, Baudelaire, Glatigny, Edmond Picard, qui signe avec orgueil : suppôt de la dive bouteille. Avec une assurance à faire pâlir les économistes, M. des Ombiaux, comme s'il était besoin de justifier un si noble culte, affirme d'ailleurs que le degré de civilisation d'un peuple est toujours proportionné à la qualité et à la quantité des vins qu'il consomme; conteste qui voudra, nous en croyons l'auteur sur parole.

Pour lui, c'est au bourgogne surtout qu'il dédie son lyrisme. Avec quelle piété communicative il parle des sanctuaires de la Côte-d'Or ! Tout son livre n'est qu'un hymne à la gloire des clos sublimes. Il nous dit leurs fastes, leurs vertus, les vicissitudes de leur renommée et jusqu'à leur rôle historique. Nous savons, grâce à lui, que Louis XI tenait pour le Volnay, Louis le Grand pour la Romanée, qui était tout à la fois, au dire d'un archevêque, du velours et du satin en bouteilles; Louis le Bien-Aimé pour le Beaune, cher aussi à Erasme; Napoléon pour le Chambertin et Victor Hugo pour le Pommard; et que tous avaient également raison. Et M. des Ombiaux avance que c'est le Volnay qui suggéra à Louis XI tant de ruses contre son cousin le Téméraire, et que Charlemagne dut peut-être au Corton l'empire d'Occident, et que c'est le Beaune qui retint si longtemps les papes en Avignon, et que quelques bouteilles de Chambertin, savourées au colloque de Poissy, nous eussent épargné la Saint-Barthélemy.

M. des Ombiaux n'a pas son pareil pour célébrer les couleurs, les parfums et les goûts du bourgogne. Il prodigue aux novices les conseils de sa longue expérience, enseigne où commence l'abus, recommande le bon choix du fournisseur et du tireur de vins, blâme l'indigestion, étudie la cuisine contemporaine et l'art difficile de boire du bourgogne. Cet art comporte un sentiment délicat des nuances, l'ordonnance des vins dans un repas variant suivant le temps, le décor, les convives, les mets, la saison. Et le livre se clôt par un chapitre vraiment triomphal sur « la partie de bourgogne », qui élève le buveur, rompu à l'esthétique de la dégustation, jusqu'aux régions les plus hautes de l'art.

« Le bourgogne, conclut M. des Ombiaux, est la plus belle louange de Dieu. » Ce vin n'est point ingrat : il a décoré son chantre du mérite agricole. Et c'est bien fait. M. D.

Maître Alice Hénaut, par PAUL ANDRÉ. Pièce en trois actes. — (Edition de la *Belgique artistique et littéraire.*)

Je ne sais si le succès a accueilli cette pièce au Théâtre communal de Bruxelles où elle fut récemment représentée, mais elle renferme une action

intéressante, elle montre des caractères vrais, et le conflit qui surgit entre les protagonistes du drame atteint à une réelle grandeur. Que M. Paul André ait du doigté, de l'adresse pour filer une scène, et que son dialogue soit facile et bien établi, voilà qui paraît indéniable. Ceci n'est pas du théâtre « en dedans », et pourtant la question du Féminisme, présentée ici de façon vraiment originale, attise la lutte intérieure de deux âmes, provoque les soubresauts de la raison froide aux prises avec le sentiment, et c'est le cœur qui triomphera, ou mieux l'amour, dans sa haute noblesse. Cette psychologie s'extériorise au moyen d'une action scénique intelligente et habilement menée.

M. Paul André nous a donné beaucoup de romans, contes, essais, ouvrages critiques; il dirige une grosse revue; il conférencie dans toutes les villes du pays ; une activité aussi extraordinaire risque fort de s'éparpiller... On aime à s'assurer qu'il n'en est rien, en appréciant la composition de cette œuvre nouvelle, et en s'attachant à Maître Alice Hénaut, comme à une créature véritablement vivante, passionnée, douloureuse, tragique, et apaisée enfin dans le Devoir, qui se confond, une fois de plus, avec le Bonheur.

B.

Sainte-Beuve et Champfleury, par M. Jules Troubat. — (Paris, *Mercure de France.*)

Champfleury est un peu oublié, peut-être injustement. Il est vrai qu'il n'est pas le seul au sujet duquel on puisse faire cette réflexion. Comment, il est vrai, trouver le loisir de plonger dans la foule des écrivains du passé, alors que ceux d'aujourd'hui encombrent déjà l'attention?... « Laissez les morts enterrer leurs morts », dit l'Evangile. Et, en vérité, c'est ce que font à merveille les grands écrivains de tous les temps ; ils enterrent tous les moindres qui les entouraient sous le poids de la statue que, dans leur œuvre, ils se sont érigée à eux-mêmes. Et s'il arrive que l'on parle de l'un de ces moindres, il semble que ce ne soit que parce qu'il a approché de quelque illustre et reçu l'honneur de l'amitié de celui-ci, ou de son antipathie! Ici, c'est Sainte-Beuve et les relations qu'il a entretenues, par l'intermédiaire de M. Troubat, avec Champfleury qui nous valent la publication de ce volume. On y trouvera des lettres de Champfleury à sa mère, à Sainte-Beuve, à M. Troubat et à quelques autres, lettres pleine d'intérêt au point de vue de l'histoire littéraire de 1840 à 1870 et dont l'exhumation provoquera peut-être un regain de curiosité pour l'œuvre sentimentalement réaliste de leur auteur.

Collection des plus belles pages : Saint-Simon. Notice de M. E. Barthélemy. — (Paris, *Mercure de France.*)

La majorité des lecteurs n'est de goût, ni de loisir, peut-être, à affronter la lecture complète des Mémoires de Saint-Simon. Ou ceux qui l'entreprendraient se lasseraient bientôt, sans doute, devant la nécessité d'absorber quelque digression trop prolongée sur les privilèges et préséances des ducs ou sur quelque sujet analogue. C'est à ces lecteurs-là, pressés et qui veulent trouver le beau ou l'intéressant tout de suite, que s'adresse la sélec-

tion préparée par M. Barthélemy et qui contient les parties les plus émouvantes et les plus célèbres des *Mémoires*.

Les grands écrivains français : *Molière*, par M. G. LAFENESTRE, de l'Institut. Un vol., portrait. — (Paris, Hachette.)

Comme l'on comprend qu'à l'égal du Dante en Italie, de Shakspeare en Angleterre, de Gœthe en Allemagne, Molière soit devenu l'objet, en France, d'une sorte de culte littéraire particulier et ait réuni ses fervents en des associations vouées à l'étude de son œuvre et à l'entretien de sa gloire. La France, si féconde en hommes de génie, n'en a jamais possédé, sans doute, qui incarnât mieux que celui-là l'esprit gallo-latin qui est sien.

Esprit admirable, qui prend tous les accents et toutes les formes, qui associe les contrastes, sauve les disparates et fait marcher de pair les contradictions; esprit qui est force et finesse, émotion et raillerie, bon sens étincelant et lyrisme altier, tour à tour ou tout ensemble, et qui, dans toutes les apparences successives ou simultanées qu'il prend, semble toujours naturel, parce que toujours mesuré. Cet esprit de mesure est porté au plus haut degré chez Molière et c'est lui qui rend si sensible au grand comique tout excès, toute extravagance, toute outrance dans la pensée, dans l'allure, dans l'attitude des individus de la cour ou de la ville qu'il observe. Il y a un équilibre de l'être moral et intellectuel, une harmonie de sa valeur et de ses prétentions, de ses réalités et de ses semblances qui, rompues, créent le ridicule et, parfois, l'odieux. Aucune effectation, aucune hypocrisie ne trouve grâce devant Molière, depuis le bourgeois qui veut trancher du gentilhomme, depuis les « esprits trop spéciaux », pour user de l'heureuse expression de M. Lafenestre, les précieux, les esprits de cénacle et de salon, qui s'écartaient des larges courants de la pensée contemporaine, jusqu'aux « forfantes du vice » comme Don Juan et aux faux-dévots comme Tartufe...

M. Lafenestre a placé en tête de sa belle étude le portrait de Molière par Mignard. Et on aime regarder ce masque fatigué, dans la bouche duquel il y a de la lassitude et de l'amertume et que dominent et éclairent, cependant, des yeux insatiables de voir et d'observer. Il semble qu'on lise sur cette physionomie ravagée et pourtant ferme, cette vaillance de caractère, cette fierté d'âme qui sait mettre entre la compassion des autres et notre tristesse ou notre douleur le voile d'un sourire ou la feinte de paroles enjouées et légères.

M. Lafenestre, qui nous dit magistralement le poète comique et le comédien, nous dit aussi l'homme, en des pages sobres et émouvantes. A côté de la carrière magnifique de son art, la carrière douloureuse de son cœur : triomphes et souffrances dont il essayait, peut-être, de tempérer en lui-même l'orgueil ou le chagrin grâce à ce rire qui, lui aussi, crée l'équilibre en nous, en nous remettant, et les autres avec nous, au plan de la réalité... « Car, écrit M. Lafenestre, il avait le don de la gaieté... du rire sonore et clair, franc et viril, qui passe par toutes les gammes, depuis l'explosion bruyante de la joie la plus folle jusqu'au plus discret sourire, d'une mélancolie résignée, même lorsqu'il semble s'échapper avec peine, comme par un hautain défi au désespoir, de lèvres contractées par la douleur, de ce rire tour à tour impla-

cable et attendri, vengeur et compatissant, léger et profond, toujours naturel, chaleureux, humain !... »

Voyageurs et romanciers, par J. Barbey d'Aurevilly. Edition du Centenaire. — (Paris, Lemerre.)

Encore un volume de cette série des *Œuvres et des hommes* où toute la littérature contemporaine de Barbey est analysée et jugée, sous tous ses aspects, avec une clairvoyance et une profondeur sans pareilles : analyses toujours nourries d'idées, d'aperçus, de digressions d'une abondance et d'un intérêt extraordinaires; jugements que le temps a, pour la plupart, ratifiés. Qui parle encore de l'abbé ***, l'auteur célèbre du *Maudit?* Qui ne partage point l'opinion de Barbey sur les fantaisies historiques et la psychologie des personnages de Hugo?...

L'esprit de J. Barbey d'Aurevilly. Dictionnaire de pensées, traits, portraits et jugements tirés de son œuvre critique; préface de M. Octave Uzanne. — (Paris, *Mercure de France.*)

L'esprit, c'est-à-dire la pensée, la conception de la vie et du monde, du haut de laquelle il jugeait, et plus souvent pour condamner que pour approuver. Cette conception, il ne s'en était pas fait une tour d'ivoire, une tour d'orgueil ou d'indifférence; son idéal, il le portait plutôt, dans la foule et dans la vie, comme un combattant son drapeau, ainsi qu'un défi ou une menace!

Les fervents du vieux maître trouveront en ce recueil les expressions les plus étincelantes et les plus décisives de la pensée de Barbey sur les idées, les hommes et les choses de son temps.

Le théâtre contemporain, par J. Barbey d'Aurevilly, tome II. Edition du Centenaire. — (Paris, Stock.)

On sait les opinions de Barbey sur le théâtre de son temps : un art fini, tombé aux mains des faiseurs, des habiles ou des exploiteurs de la bêtise et des goûts bas du public. Et, à l'entendre dire dans les chroniques recueillies en ce volume, les pièces, les auteurs et les acteurs dont sa critique avait à connaître, il semble bien que ce dur jugement fût équitable. Mais la comédie, le drame ou, même, la farce, à propos desquels ce merveilleux esprit s'abandonne à sa verve, paraissent presque négligeables au prix des pages étincelantes qu'ils inspirent. Et si nous trouvons là le théâtre de l'Empire étudié par un clairvoyant observateur qui n'admettait aucune entrave, jamais, à l'expression de sa pensée, nous y rencontrons surtout Barbey dans la grandeur romantique et la générosité de sa magnifique individualité.

Le théâtre contemporain, par J. Barbey d'Aurevilly. Troisième volume. — (Paris, Stock.)

Encore un volume de cette série pleine de vie, de brio et de mouvement. C'était de la chronique; à présent, c'est de l'histoire littéraire, et de la meilleure.

Eugène Fromentin : *Lettres de jeunesse.* Biographie et notes par M. Pierre Blanchon. — (Paris, Plon.)

L'auteur de cette publication a eu raison de la dédier aux amis d'Eugène Fromentin. Le nombre en doit être considérable aujourd'hui. Fromentin n'était pas de ceux qui s'imposent tout à coup et bruyamment à la renommée. Il avait trop de scrupules dans la pensée, trop de sensibilité, une sensibilité trop ombrageuse pour être de ceux qui font trouée et fraces dans le monde.

Il était peintre et, après s'être essayé à la poésie et aux lettres, il ne se croyait pas écrivain et, cependant, quelque estime que l'on ait pour ses tableaux d'un art si fin et si lumineux, ce sont ses livres, surtout, ses *Maîtres d'autrefois*, *Dominique*, ce chef-d'œuvre, ses impressions sur le Sahel et le Sahara qui, peu à peu, ont créé l'admiration toujours accrue dont son nom est entouré à présent. Ces ouvrages, en effet, il s'y est mis tout entier, avec son cœur mobile, passionné et délicat, avec son esprit à la fois fort et discret, avec sa vive et tendre imagination, avec toutes les facultés visuelles et morales d'une imagination qui ajoute à tout ce qu'elle touche une sorte de doux et profond rayonnement. Toute l'histoire de la vie de Fromentin est dans ces livres ; tout ce qui a agi sur les directions de sa pensée et de son art. Ce sont comme des mémoires.

Le volume de M. Blanchon nous dévoile les débuts de cette vie, la famille de Fromentin, les amis de sa jeunesse et de son adolescence, les angoisses de la vocation, d'abord incertaine, puis longtemps combattue par les siens; sa liaison avec l'héroïne de *Dominique*; ses premiers séjours enchantés sur la terre africaine... Tout cela raconté par l'artiste lui-même, en des lettres intimes dans lesquelles on retrouve partout, en germe ou en épanouissement, les exquises qualités spirituelles, les sentiments vibrants et la puissance d'évocation colorée qui forment les séduisantes caractéristiques du talent pénétrant de leur auteur.

Les grandes institutions de France : *La manufacture de porcelaine de Sèvres*, par M. G. Lechevalier-Chevignard. Un vol. ill. (Paris, Laurens.)

Le nom de Sèvres évoque dans la pensée une forme d'art charmante, des œuvres à la beauté desquelles leur fragilité semble ajouter encore. C'est l'histoire de cette beauté que nous fait l'auteur de ce livre curieux et documenté; l'histoire des efforts successifs grâce auxquels la fabrication de la pâte tendre, inaugurée d'abord à Vincennes, fut, plus tard, après le rachat de l'entreprise par Louis XV et son transfert à Sèvres, augmentée de la fabrication de la porcelaine dure, moyennant la découverte en France de gisements de kaolin. Tous les produits de la manufacture, modelés et décorés par des artistes — tels que Boucher, à l'origine — ou sous leur direction, reflètent singulièrement, dans leur exiguïté, les tendances successives de l'art et de la pensée contemporaine. On trouvera dans ce volume, en même temps que d'excellentes et nombreuses reproductions des œuvres produites à Sèvres, toutes les indications artistiques et techniques susceptibles de faire mieux connaître ces riches et précieux bibelots. Sèvres a vraiment représenté une de

ces industries de luxe raffiné et de goût incomparable dans lesquelles la France a toujours excellé.

Mélanges d'histoire des religions, par MM. HUBERT et MAUSS. — (Paris, Alcan.)

Ce volume fait partie des travaux de l'*Année sociologique* publiés par M. Durkheim. Et il est naturel que l'étude historique des conceptions et des rites religieux s'impose aux sociologues, le fait de la croyance commune étant, sans doute, celui qui agit davantage sur la formation et le développement des sociétés humaines. « Les notions religieuses, écrivent fort justement les auteurs de ce livre, parce qu'elles sont crues, sont : elles existent objectivement, comme faits sociaux. »

MM. Hubert et Mauss essayent aujourd'hui de dégager, par une enquête d'histoire comparée, la nature et la fonction du sacrifice, sacrifice propitiatoire, sacrifice expiatoire, etc., comme aussi l'origine des pouvoirs magiques. On lira avec grand fruit ces savants travaux appuyés sur une documentation abondante et qui constituent une excellente contribution à l'étude de l'instinct religieux chez l'homme.

L'art flamand et hollandais (*15 janvier.*) — M. Dülberg consacre à *Lucas de Leyde* une étude très fouillée et très érudite, richement illustrée de reproductions de tableaux et de dessins de ce maître original. M. Georges Eekhoud célèbre avec chaleur et cordialité l'art du bon peintre *Jan Stobbaerts*. *Chroniques d'art.*

15 février. — Très attachant article de M. Paul Lafond sur *François-Joseph Lonsing*, peintre bruxellois (1743-1799), qui étudia à l'Académie d'Anvers, séjourna longuement en Italie et acheva son existence en France, à Lyon et à Bordeaux, où il exécuta un grand nombre de portraits très favorablement appréciés. M. Jan Veth décrit et analyse une œuvre de jeunesse de Rembrandt, le *Portrait de sa mère*, de la collection Preyer, à La Haye. *Chroniques d'art.* Nombreuses illustrations.

ARNOLD GOFFIN.

NOTULES

La Littérature et le Congrès des Catholiques. — Il est donc décidé qu'au courant de cette année, les catholiques belges se réunissent en un Congrès.

Nous osons espérer que ce Congrès sera général, qu'on ne causera pas uniquement politique et sociologie, mais qu'on s'occupera de toutes les modalités de la pensée catholique et que par conséquent la Littérature et l'Art auront leur place.

Au dernier Congrès de Malines, en 1891, la section artistique connut des débats animés qui ne furent pas médiocrement utiles pour ramener certaines écoles au sentiment du bon goût, et quant à la section des Lettres, on ne peut oublier que les combats qui s'y livrèrent et qui depuis lors devinrent autant de victoires, dotèrent tout d'abord les jeunes générations catholiques d'un enseignement littéraire, vivant et éclectique, et donnèrent surtout à la Littérature catholique une orientation en rapport avec les exigences de l'idée contemporaine.

Les pessimistes augures de ce temps-là en furent pour leurs sombres prophéties. Il n'y eut ni défaillances ni désertions. L'enseignement catholique, ouvert à tous les courants de la modernité littéraire, est plus prospère que jamais. Verhaeren, grâce à l'excellent commentaire de M. l'abbé de Smet, va bientôt devenir classique — et rien ne s'écroule et personne ne trouve à y redire. Nos écrivains, phalange cohérente et chaque jour croissante, assouplissent leur mentalité à tous les sujets, sans rien sacrifier des essentiels principes. Notre critique est accueillante, sans flagornerie et sans partialité. Nos revues ont acquis une autorité indéniée. Nous sommes *quelqu'un*. Et les hiboux, ennemis de la lumière, se sont envolés à jamais!

Qu'on se rassure : si nous demandons que place soit faite au futur Congrès, — pour les Lettres — ce n'est ni pour récriminer ni pour triompher. La « rétrospection » ne nous tente point. Il y a mieux à faire et plus utile : affirmer devant l'opinion l'existence et la vigueur d'un groupement d'écrivains catholiques qui prétendent allier — comme nous disions jadis — l'éternité des idées à la jeunesse des formes; encourager ce magnifique élan vers l'art qui s'affirme de toutes parts parmi la jeunesse; exhorter les derniers venus des pèlerins de la Beauté à faire à la cohorte ancienne le don joyeux de leur enthousiasme et de leur vaillance; mettre en vedette les œuvres de nos romanciers, de nos conteurs et de nos poètes; inciter à la création d'un théâtre catholique; aviser aux moyens de faire pénétrer davantage les livres des nôtres dans les milieux catholiques, et peut-être apporter au caractère

national de notre Art et de nos Lettres, l'appui d'une affirmation solennelle, rendue nécessaire par le snobisme cosmopolite de certains pédagogues.

Voilà déjà, très sommairement, un copieux ordre du jour et qui justifie amplement l'institution d'une section des Arts et des Lettres. Mais le motif premier de notre revendication, c'est que les écrivains catholiques représentent, dans l'ensemble des énergies nationales et chrétiennes, une force nettement caractérisée dont l'importance, pas plus que l'utilité, ne peuvent plus être contestées.

L'Art et la Littérature doivent faire partie de la revue commémorative des formes diverses de l'action catholique.

FIRMIN VAN DEN BOSCH.

***

Le Cercle d'Art Vie et Lumière prendra possession des salles du Musée moderne après la fermeture du Salon de la Libre Esthétique irrévocablement fixée au 12 avril (lundi de Pâques). L'exposition s'ouvrira le samedi 17 avril et sera clôturée le 10 mai.

A côté des œuvres les plus récentes de M^mes^ A. Boch, P. Deman, A. De Weert, J. Montigny, A. Wallaert, de MM. G. Buysse, E. Claus, O. Coddron, R. De Saegher, G. De Smet, L. Detroy, J. Ensor, A. Hazledine, M. Huys, M. Jefferys, R.-H. Monks, G. Morren, A. Oleffe, W. Paerels, H. Roidot, F. Van den Berghe, Elm. Verstraeten, ce Salon réunira un ensemble important d'œuvres du maître marseillais Monticelli, dont l'exposition rétrospective obtint à Paris, au dernier Salon d'automne, un si retentissant succès.

***

Le Congrès international de Numismatique, qui se réunira à Bruxelles en juin 1910, comprendra deux sections : l'une de numismatique et de sigillographie, l'autre réservée à l'art de la médaille contemporaine. Organisé par la Société royale de Numismatique de Belgique et par la Société hollandaise-belge des Amis de la médaille d'art, le Congrès, placé sous le haut patronage du prince Albert de Belgique, est dès à présent assuré d'un plein succès. Des comités de patronage fondés en Allemagne, en Angleterre, en Autriche, en Bulgarie, en Danemark, en Espagne, en France, en Grèce, en Hollande, en Hongrie, en Italie, en Norwège, en Portugal, en Roumanie, en Russie, en Suède, en Suisse, en Turquie et jusqu'aux Etats-Unis, au Canada, au Brésil, au Japon, réunissent les personnalités les plus éminentes de la Numismatique. Plus de quarantes mémoires sont déjà parvenus au comité, que président MM. le vicomte B. de Jonghe et A. de Witte.

***

Accusé de réception :

ART : *La peinture en Belgique.* Les Primitifs flamands, par FIERENS GEVAERT. Fascicule V. *Hans Memlinc.* Volume illustré (Bruxelles, Van Oest). — *James Ensor*, par EMILE VERHAEREN. Volume illustré (idem). — *Chardin*, par EDMOND PILON. Volume illustré (Paris, Plon). — *Atlas de l'art*, composé

par le chan. KREKELBERG. Volume illustré (Anvers, Van Os-De Wolf). — *L'expérience esthétique et l'idéal chrétien*, par ARMAND LOISEL. Volume illustré (Paris, Bloud).

HISTOIRE : *Le berceau d'une dynastie. Les premiers Romanov* (Les origines de la Russie moderne), par K. WALISZEWSKI (Paris, Plon). — *Un diplomate belge à Paris*, 1830-1864, par E. DISCAILLES. Deux volumes (Bruxelles, Van Oest). — *La France à Madagascar*, par PIERRE SUAU. Volume illustré (Paris, Perrin.)

LITTÉRATURE : *Victor Hugo à 20 ans*, par PIERRE DUFAY (Paris, Mercure de France). — *Le livre de désir*, par CHARLES DEMANGE (idem). — *Amour et Foi*, par H. DE LACOMBE (Paris, Plon). — *Almanach de la Société générale des étudiants catholiques de Gand*. Volume illustré (Gand, Vanden Poorten). — *La Grèce éternelle*, par E. GOMEZ-CARRILLO (Paris, Perrin). — *John Ruskin*, par FRÉDÉRIC HARRISON. Traduit par Louis Baraduc (Paris, Mercure de France). — *Le théâtre contemporain* (1869-1870), par JULES BARBEY D'AUREVILLY. Tome III. Edition du centenaire (Paris, Stock). — *Le roman sentimental avant l'Astrée*, par GUSTAVE REGNIER (Paris, Colin). — *Maximienne de Flüe*, par ISABELLE KAISER (Paris, Perrin). — *Pages françaises*, par PAUL DÉROULÈDE (Paris, Bloud). — *Les défenseurs*. Histoires Lorraines, par JEAN TANET (idem). — *Notules*, par ALBERT DE BERSEAUCOURT (Paris, Sansot). — *L'empire du soleil*, par ARMAND PRAVIEL (Paris, Librairie Nationale). — *Les premiers interprètes de la pensée américaine*, par A. SCHOLEK DE LA FAVERIE (Paris, Sansot). — *Dans le jardin de Sainte-Beuve*, par GEORGES GRAPPE (Paris, Stock). — *Portraits de femmes et d'enfants*, par HENRY BORDEAUX (Paris, Plon).

MUSIQUE : *Trouvères et Troubadours*, par PIERRE AUBRY (Paris, Alcan).

PHILOSOPHIE : *Rosmini*, par E. PALHORIÉS. Collection : Les grands philosophes (Paris, Alcan). — *Leibniz*, par JEAN BARUZI (Paris, Bloud).

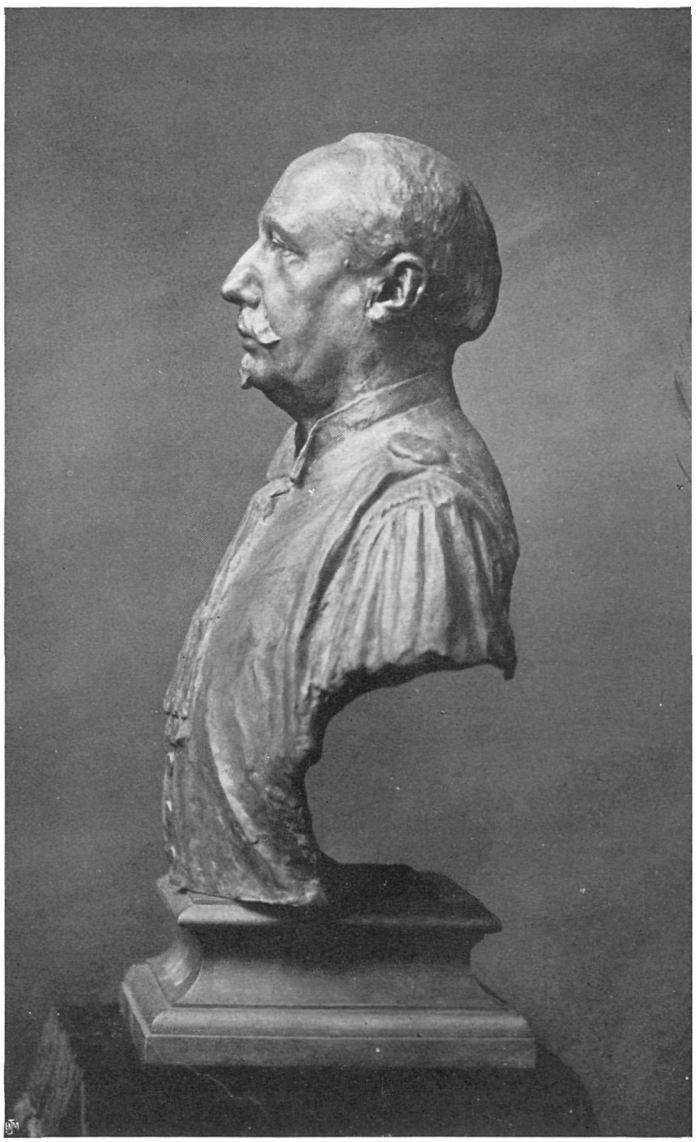
POÉSIE : *L'aile mouillée*, par JEAN DOMINIQUE (Paris, Mercure de France). — *Le vent dans les arbres*, par A. DE BARY (Paris, Stock). — *Chants d'avant l'aube*, par A. Ch. SWINBURNE, traduction par G. Mourey (idem). — *Les exils*, par CAMILLE LEMERCIER D'ERM (Paris, Sansot). — *Crépuscules d'amour*, par GEORGES BATAULT (Paris, L'Occident.) — *Ycones féodales*, par OMER DE VUYST (Bruxelles, Le Thyrse). — *Berlin*, par HENRI GUILBEAUX (Paris, La Phalange). — *Les heures claires*, par EMILE VERHAEREN (Paris, Mercure de France). — *L'âme des Saisons*, par VICTOR KINON (Bruxelles, Larcier).

RELIGION : *Le catholicisme en Angleterre au XIX^e siècle*, par THUREAU-DANGIN (Paris, Bloud). — *Figures de moines*, par ERNEST DIMET (Paris, Perrin). — *Le Jansénisme*, par J. PAQUIER (Paris, Bloud). — *L'Espérance*, par P. GIRODON (Paris, Plon). — *Une religieuse réformatrice, mère Marie du Sacré-Cœur*, par la vic. d'ADHÉMAR (Paris, Bloud).

ROMANS : *La vie intérieure*, par RENÉ WALTZ (Paris, Perrin). — *Un début en médecine*, par A. CONAN DOYLE. Traduction par A. Savine (Paris, Stock). — *Au blanc et noir*, par RUDYARD KIPLING. Trad. par Savine (idem). — *La grande ombre*, par A. CONAN DOYLE. Traduction par Savine (idem). — *Le parasite*, par A. CONAN DOYLE. Traduction par Savine (idem). — *Colette Baudoche*, par M. BARRÈS (Paris, Juven). — *Une leçon de vie*, par LAURENT EVRARD (Paris, Mercure de France). — *Bourgeoises artistes*, par HENRIETTE BESANÇON (Paris, Plon). — *Marie-Rose au couvent*, par E. LEROY-ALLAIS (idem). — *Sous une tombe*, par GASTON LECOCQ (Bruxelles, Société belge de librairie). — *L'Otage*, par HENRY BUTEAU (Paris, Plon).

THÉATRE : *Théâtre* d'OSCAR WILDE : I. Les drames, traduction par ALB. SAVINE (Paris, Stock). — *Maitre Alice Hénaut*, par PAUL ANDRÉ (Bruxelles, Larcier).

VARIA : *Les derniers jours de l'état du Congo*, par EMILE VANDERVELDE (Mons, La Société nouvelle).



BUSTE D'EDMOND PICARD

(Œuvre du sculpteur français CLADEL)

Joris-Karl Huysmans d'après sa correspondance inédite

(*Suite*)

A lettre suivante de mon ami J.-K. Huysmans est une des plus importantes qu'il m'ait écrites. Il y raconte sa visite aux moines de Solesmes. Il y allait dans le but et l'espoir d'y résoudre définitivement la question de sa vocation. Dès le principe de sa conversion Huysmans se sentait attiré vers le cloître. La vie monastique, telle qu'elle est pratiquée par la congrégation bénédictine fondée par dom Guéranger, cette vie toute imprégnée de la grande liturgie catholique que J.-K. Huysmans aimait avec passion, le fascinait. Mais cette vie était-elle compatible, et avec une santé débile comme la sienne, et avec ses travaux littéraires? A mon avis elle ne l'était pas. La vraie vocation de J.-K. Huysmans était de servir Dieu et l'Eglise dans le monde, tout en y menant une vie de moine. C'est la solution que Dieu lui-même donna plus tard à la question, dans la personne du directeur de conscience de l'écrivain. En attendant, Huysmans, qui voulait en avoir le cœur net, part pour Solesmes. Les entretiens qu'il a avec l'abbé aboutissent malgré tout, momentanément du moins, à son admission, avec l'obédience de retourner cependant à Paris en attendant l'heure propice d'entrer au cloître. Cette lettre prouve à l'évidence combien le désir de J.-K. Huysmans de se consacrer à Dieu était sincère. S'il ne se fit pas moine c'est parce que Dieu lui-même lui manifesta plus tard que telle n'était pas sa volonté.

Il y a aussi dans cette lettre un passage des plus curieux sur les moniales de Sainte-Cécile, sur leur vie admirable partagée

entre Dieu, le Plain-chant et les plus fortes études, et spécialement sur l'Abbesse de Sainte-Cécile, femme absolument supérieure, mystique, à vues larges et élevées. Sa haute intelligence et sa foi éclairée lui avaient révélé la vraie nature de la conversion de Huysmans. Loin de mettre celle-ci en doute, elle lui dit clairement toute son admiration en cette parole à la fois si pénétrante et si pittoresque : *Vous ! vous êtes entré dans l'Eglise par le toit!* Combien elle avait raison! Une parole pareille, dite par une sainte et qui était en même temps une intelligence d'élite, compensa amplement Huysmans pour les attaques lourdes et imbéciles de certains catholiques incompréhensifs, qui, outre qu'ils n'étaient certes pas des saints, tant s'en faut, étaient des âmes médiocres et des esprits étroits.

Paris, 22 octobre 1896.

MON CHER ABBÉ,

Je suis de retour, depuis quelques jours, de Solesmes où je me suis attardé, retenu par les bons amis de ce cloître. J'y ai été reçu à bras ouverts et traité comme un des leurs. Il est vrai que l'engagement est pris. Dom Delatte, qui est un grand moine, après de longs entretiens, m'a pris, un jour, dans sa cellule et me fixant avec ses bons yeux, m'a dit : « Quand venez-vous? » J'ai un peu tremblé, car je n'ai pas l'âme bien brave, puis enfin je n'ai pu mieux faire que de lui prendre la main, et de lui baiser, en guise de soumission, l'anneau. Il m'a embrassé et ce fut fait. Il est donc probable que vers la fin de l'année prochaine, quand je pourrai me faire mettre en disponibilité au Ministère et attendre, quelques mois, ma retraite, j'entrerai définitivement dans le cloître.

Sôlesmes est extraordinaire. Les offices y sont splendides et il y a là de vrais bons moines. Le Père abbé Dom Delatte est très simple et de grand cœur, et d'idées larges; mais il y a au-dessus de tout ce monastère un être d'une intelligence presque plus qu'humaine et, qui plus est, une sainte, c'est l'Abbesse de Sainte-Cécile, le monastère des Bénédictines de Solesmes; j'ai eu de longs entretiens avec elle et elle a été pour moi vraiment exquise. Elle avait toujours défendu *En Route* et elle me disait, en souriant, en me parlant des pages mystiques du livre : « Vous, vous êtes entré dans l'Eglise par le toit. »

La douceur ferme de cette abbesse qui a fait des couvents de pur moyen âge où les nonnes font dix ans de latin, de l'exégèse, des études continues, et peignent des miniatures comme jadis, et brodent en artistes d'antan, est incroyable. Elle me reste inoubliable, comme le plain-chant de ses filles. Qui n'a pas entendu les Matines de Nuit chez elle, n'a rien entendu. Ce ne sont plus des voix de femmes roucoulantes, comme celles de Paris. Elles sont séraphiques et viriles. C'est plein d'élans admirables; elles montent à l'assaut comme sur un escalier de psaumes, jusqu'à Dieu. Dire qu'à la fin du XIX^e^ siècle cela existe!

Comme vous le voyez, le voyage à Solesmes ne fut pas vide. Je pense y aller passer la Semaine sainte. D'ailleurs, maintenant que je semble destiné à y vivre, il me faut m'y acclimater, en y allant le plus possible. Pourvu que la santé se maintienne à peu près! A force de suivre un régime de nourriture claustrale, je suis arrivé à me remettre vaguement, mais en ces cas-là je crois beaucoup plus à la sainte Vierge qu'à tous les médecins de la terre et j'espère qu'Elle arrangera tout.

Je passe pour l'instant une douloureuse crise, je suis obsédé par le cloître, et avec cela, pris de peur quand même, car la vie de Solesmes est assez dure, la règle bénédictine y étant suivie à la lettre. Et toutes les lâchetés me remontent. Si bien que je vis en un éternel débat; poussé en avant et n'osant avancer, incapable de tout travail. Enfin, j'espère que tout cela se tassera et que je vais reprendre mon équilibre. La pauvre âme que j'ai tout de même! Voilà plus de cinq ans que je suis allé, la première fois, à la Trappe et que j'ai renversé ma vie; j'ai toujours depuis lors désiré la vie monastique et maintenant que le moment est proche, je défaille; c'est absurde! Je sais bien que j'irai, mais je vais être joliment habile jusque-là, à me faire souffrir. Heureusement que Chartres est sur la route de Solesmes et, là, je ne sors jamais de la vieille crypte où Elle vous écoute toujours, sans être consolé et raffermi.

Voilà, mon cher Abbé, le récit bref de mon voyage que vous me demandez.

Vous avez bien raison de ne pas répondre aux attaques de presse dont vous parlez. A quoi bon? J'ai depuis bien longtemps pris ce parti-là, laisser dire. L'on a récemment écrit dans l'*Événement* qu'on avait découvert l'endroit, où j'assistais, tous les soirs, à la messe noire; je n'ai rien répondu, jugeant inutile de discuter de telles bourdes. Il faut se dire d'ailleurs que cela fait gagner quelques sous à des gens qui en ont besoin; les échos de ce genre-là étant toujours pris par la presse. Dès lors, cela désarme.

Priez pour moi, mon cher Abbé, car j'en ai grandement besoin, vous le voyez du reste, et à bientôt.

Votre bien affectueusement dévoué J.-K. HUYSMANS.

La préface dont il est parlé dans la lettre qui suit est celle que Huysmans écrivit pour le livre de Jules Bois sur le satanisme. Il m'en donna la primeur pour *Durendal*. Le livre de Bois, sans être précisément écrit dans un esprit catholique, esprit que l'auteur ne pouvait avoir, n'étant pas catholique lui-même, du moins à ce moment-là, était le fait d'un écrivain droit, sincère et loyal.

MINISTÈRE
DE
L'INTÉRIEUR

Paris, le 189 .

Dimanche matin.

MON BIEN CHER ABBÉ,

Je vous envoie la première partie de la préface; elle est déjà longue; puis Bois me demande de ne donner qu'un fragment, attendu qu'elle doit paraître

en entier dans le *Figaro*, qui n'en voudrait plus si elle n'était plus du tout inédite.

C'est, au reste, la partie la plus intéressante. Le volume de Jules Bois, *Le Satanisme et la Magie*, paraîtra dans le courant de ce mois. Il est très curieux, très documenté et qui plus est, écrit dans une langue d'art.

Il est aussi assez bizarrement illustré et contient des portraits curieux, tels que celui de Vintras.

Il paraît chez Choilley, éditeur, 8, rue Saint-Joseph.

Je vous donne ces renseignements pour le cas où ils vous seraient utiles.

Bien à vous, mon bien cher Abbé.

Votre respectueusement dévoué

J.-K. HUYSMANS.

Une grande dame romaine ayant demandé au baron de Haulleville de lui procurer un autographe de J.-K. Huysmans pour une fancy fair organisée par elle à Rome, dans un but charitable, il me pria de transmettre cette requête à l'écrivain. C'est à quoi il est fait allusion dans le billet qui suit.

26 décembre 1896.

MON CHER ABBÉ,

Je trouve, retour de Chartres, où j'ai passé de délicieuses heures près d'Elle dans la crypte, votre lettre.

Je vous copie un petit passage sur la symbolique des pierreries de mon livre. J'espère que votre quémandeuse sera satisfaite.

Je suis, avec cette fin d'an, accablé de lettres; aussi ne puis-je vous écrire longuement, comme je le voudrais, et vous raconter un tas de choses; ce sera pour des temps plus calmes, une fois les obsessions du premier an terminées.

En tous cas, cher Abbé, je vous souhaite et de tout cœur une année de joie de l'esprit et de soulas d'âme — accompagnée d'une nécessaire santé.

Bien affectueusement à vous.

J.-K. HUYSMANS.

J.-K. Huysmans répond dans la lettre qu'on va lire à diverses questions que je lui avais adressées, d'abord au sujet d'une conférence qu'on sollicitait de lui pour Bruxelles par mon intermédiaire et qu'il refuse, ayant en horreur de s'exhiber en public; ensuite sur la valeur littéraire et autre d'écrivains français que les circonstances de la vie avaient mis sur mon chemin. Il me parle en outre dans cette lettre (et la suivante) de son prochain livre : *La Cathédrale*, du problème de sa vocation monastique qui pendant longtemps encore devait tourmenter sa pauvre âme si anxieuse de connaître et de suivre la volonté

de Dieu et d'une préface pour une nouvelle édition d'*En Route*, sollicitée par l'abbé de La Trappe où il s'était converti.

Paris, 4 février 1897.

MON CHER ABBÉ,

Procédons par ordre : 1° L'affaire X... Je vous avouerai qu'elle m'égaie. Ayant en parfait dégoût toutes ces palinodies et ces réclames, je les ai toutes écartées à Paris. Je me vois prenant le train de Bruxelles à ce? Au fond, c'est comique et bête!

2° Y... a été mêlé aux affaires d'un journal, qui a valu tant de prison à un de ses collaborateurs pour diffamation. Je ne sais même pas si X... n'en a pas eu et s'il n'a pas pris la fuite pour cela. (Affaire des faux chèques du Panama.) En tous cas, c'est un homme qui n'existe pas dans le monde littéraire de Paris et est mal coté. Je vous conseille de vous défier fortement de lui; c'est un aventurier.

3° Z... Je ne sais avec quoi et comment il peut vivre. A Paris, c'était un incorrigible bohème, *toujours saoul*. Il a eu des histoires avec N..., et ils se sont lardés tous les deux à coups d'épée dans une pièce. A part ces histoires, pas méchant homme, je crois. Cerveau brumeux et fumeux. Je ne dirai pas comme pour Y... qu'il faut absolument vous défier de lui, car je ne le crois pas malhonnête et, en tous cas, il est fort supérieur à l'autre au point de vue de la distinction de l'esprit, mais vous ferez bien tout de même de ne pas trop vous lier.

Rien de neuf ici. Je suis littéralement abruti de travail. Le livre avance, mais si lentement. Au fond, je me suis fourré dans un guet-apens d'érudition; c'est un monde à soulever que toute la grande symbolique au moyen âge, dans toutes ses branches architecture, couleurs, pierreries, flore, faune, etc. La flore, à elle seule, m'a crevé, et à Solesmes on a mobilisé deux moines pour faire des recherches!

Je suis, comme vous le voyez, en rapports constants avec ce monastère, ou en correspondance avec M^me^ l'Abbesse, dont je veux d'ailleurs parler dans mon livre. Je suis un moine en obédience au ministère, comme dit dom Delatte. Mais il y a toujours cette question de santé, qui est bien inquiétante. Je connais des pauvres pères, là-bas, qui supportent si mal le régime, que ce n'est point sans donner des appréhensions. Enfin, j'espère toujours que le Ciel arrangera cela.

Au point de vue âme, je suis plus tranquille, étant, malgré les bêtises tentationnelles à ce sujet, bien convaincu qu'il n'y a que le cloître de propre de logique au monde et le seul endroit où l'on soit vraiment, vraiment près de Lui.

La préface dont vous me parlez ne signifie pas grand'chose. Je l'ai faite, pour vous dire la vérité, sur la *demande expresse* de l'abbé de La Trappe, ennuyé que le nom de son abbaye ne figurât point dans le livre.

C'est bien de sa faute, au reste, car avant de faire paraître *En Route*, je l'ai consulté à ce sujet, et il a été pris d'une telle peur que, pour lui être agréable,

j'ai affublé sa Trappe d'un pseudonyme. Enfin, tout est pour le mieux maintenant.

A bientôt, mon cher Abbé, ne m'oubliez pas dans vos prières et bien affectueusement à vous.

J.-K. HUYSMANS.

J'ai appris aujourd'hui même que les jésuites de la rue de Sèvres m'avaient fait suivre, le *vendredi*, dans un restaurant où je déjeune parfois, le matin, pour s'assurer si je faisais maigre.

S'étant aperçu que je ne mangeais pas gras, ce jour-là, ils ont enfin conclu que j'étais converti!

Est-ce assez misérable, assez bête!!

Paris, 28 mars 1897

MON CHER ABBÉ,

Point n'ai vu encore M. Carton de Wiart. Enfin, quand il viendra, il sera le bienvenu. Je n'ai pas besoin de vous le dire.

Rien de neuf en cette ville. Je suis toujours plongé dans mon livre, noyé dans la symbolique, écrasé par les masses de la *Cathédrale*. Petit à petit cependant le labeur touche à sa fin et j'aperçois dans le lointain le moment où je pousserai le *ouf* d'un homme qui se bat depuis trois ans avec le moyen âge!

C'est égal, après celui-là, je ferai des volumes moins longs et moins pénibles.

Bien affectueusement à vous, mon cher Ami.

J.-K. HUYSMANS.

Au mois d'avril 1897 mourut à Paris l'écrivain catholique Charles Buet dont, on s'en souvient sans doute, Huysmans se servit, ainsi que je l'écrivais au début de ces articles, pour entrer en correspondance avec moi. Dans la lettre que voici, Huysmans me parle de la mort et de l'enterrement de Buet ainsi que de ses deux fils.

MINISTÈRE
DE
L'INTÉRIEUR

Paris, le 4 septembre 1897.

MON CHER AMI,

L'adresse de Buet est toujours 67, rue de Clichy, mais je ne sais trop à qui il faut s'adresser maintenant. Voici sa situation : Ferdinand, le fils aîné, malade de la poitrine, est à Arcachon et on lui a caché, je crois, le décès de son père. Un autre fils fait son volontariat à Reims. Le troisième enfin, novice chez les Prémontrés de Mondaye, doit être à Paris encore, François de Sales Buet. Ce serait à lui qu'il faudrait écrire. En tous cas, la lettre

serait renvoyée à son couvent, en admettant qu'il y soit retourné, ce que je ne pense pas.

Détail affreux et dont l'ironie est vraiment atroce. Le convoi du pauvre Buet était désert et il n'y avait de couronnes visibles, de grandes, qu'une, portant ce titre : *Le grand Guignol!!!* Elle avait été portée par les cabotins d'un petit théâtre de ce nom dans lequel on répétait une pièce de Buet.

Voyez-vous cela derrière le cercueil d'un écrivain catholique, suivi des deux fils, l'un en soldat, l'autre en moine!

Que toute cette histoire est triste! Enfin, le pauvre homme a été assez malheureux pour que Dieu l'ait accueilli à bras ouverts, Là-Haut.

Je ne sais à quel portrait de moi vous faites allusion. Van den Bosch n'a, je crois, que le portrait de Valloton que je vous ai également envoyé. Je n'en connais pas d'autres, sinon les photographies des hommes chez eux dont je vous ai également expédié des exemplaires. L'on n'en a pas fait d'autres, à ma connaissance, du moins.

Quant à la date d'apparition de la *Cathédrale*, elle est peu sûre. Le volume doit paraître au commencement de février, mais je n'ai pas encore les épreuves de la seconde moitié du livre, et d'autre part, comme d'après traité, le volume doit paraître, le même jour, à Paris, et en anglais à Londres et à New-York, il y aura vraisemblablement, d'un côté ou de l'autre, des retards. Les traducteurs travaillent sur les épreuves, qu'ils reçoivent en même temps que moi. Mais la fabrication sera de durée différente, selon les pays, sans doute.

Je suis fort ennuyé avec cela. Je suis grippé et rhumatisant, pour l'instant, affligé de douleurs de tête atroces. Quand je vais être un peu remis, je vais m'atteler à vos épreuves et vous les envoyer sans retard.

Je repense au portrait. — Je ne connais pas le Suisse Valloton qui a fait le portrait de Van den Bosch, mais il me semble que vous pourriez le reproduire, sans avoir d'ennuis. Il figure en tête d'une traduction d'*A Rebours* parue ce jour-ci, à Berlin, et dans le volume des *Masques* de Gourmont.

Bien affectueusement à vous.

J.-K. HUYSMANS.

Les lettres qui suivent ont toutes rapport à la lutte intérieure qui continuait à torturer l'âme de J.-K. Huysmans au sujet de la question de savoir si, oui ou non, Dieu l'appelait à la vocation monastique et, dans l'affirmative, dans quelle abbaye il devait se retirer. Ces lettres sont belles. Elles affirment un désir sincère et sérieux de faire la volonté de Dieu. Mais celle-ci ne se manifeste pas clairement dans le sens d'une vocation religieuse. Au contraire, son nouveau directeur de conscience nie absolument celle-ci. Malgré cela — et ici l'humilité de Huysmans est touchante — le grand écrivain met ses hésitations sur le compte de sa lâcheté, à tort, puisque lui-même m'écrit : *Je serais obéissant, si j'avais une certitude, mais je ne l'ai pas.*

Paris, le 28 octobre 1897.

MON CHER ABBÉ,

Je suis accablé d'ennuis pour l'instant, mes affaires au Ministère vont assez mal et je vais être obligé de demander ma retraite, au mois de février prochain, dès l'apparition de la *Cathédrale*. Quitter ce milieu de francs-maçons n'a rien de douloureux, mais il y a la question de vie qui est plus inquiétante. La retraite est presque nulle et il faut un an pour la liquider. Si bien qu'en prévision des mauvais jours, j'ai dû accepter d'entrer dans un journal et d'y donner des tranches de mon livre. Cela me dégoûte plus que je ne saurais dire, mais comment faire autrement.

Quant à Solesmes, je suis dans une obscurité absolue. Ces braves gens m'attendent pour février, mais il y a bien des choses qui ne me prennent pas l'âme là. Si j'avais plus de santé, ce que j'irais plus volontiers à La Trappe, pour laquelle je me sens plus d'attirance. Enfin, il n'y a qu'à attendre et à prier. Peut-être aurais-je une clarté. C'est affreux tout de même de se battre ainsi dans des ténèbres et cela est un surcroît de tribulation bien lourd à porter quand on a les épaules faibles. Priez un peu pour tout cela, mon cher abbé, et bien affectueusement à vous. J.-K. HUYSMANS.

MINISTÈRE
DE
L'INTÉRIEUR

Paris, le 30 octobre 1897.

MON CHER ABBÉ,

Solesmes! — J'ai déjà pensé à Maredsous, mais j'ai peur que cette impression gênante de grand séminaire, d'immense caserne que j'éprouve à Solesmes n'existe là-bas aussi, dans ces armées de moines. Je ne me sens à l'aise que dans de petits monastères, dans des coins intimes, et j'ai crainte que ni l'une ni l'autre de ces deux abbayes ne soit mon fait.

Au reste, je ne sais. Tout cela est difficile à expliquer. Je suis reçu comme l'enfant de la maison à Solesmes, j'y ai de bons et de sûrs amis; tous m'ont rendu service pour mon livre, s'attelant à des recherches, compulsant des textes pour ma symbolique; M^me^ l'Abbesse est en correspondance avec moi et j'ajoute qu'au point de vue de la direction de l'œuvre, le Père Abbé est un maître homme. J'en parle savamment, me confessant à lui, quand je vais dans le monastère..., etc., etc... Je ne me sens pas chez moi. J'ai une sorte de répulsion, de fatigue, d'ennui, une intuition que ce n'est pas là le havre que je cherche.

Je m'en vais, et, revenu à Paris, tout ce côté pénible, inanalysable s'enfuit. Je regrette ma petite chambre, j'ai envie d'y retourner, quelque temps se passe encore et, débarrassé des phantasmes, je suis bien obligé de m'avouer que je ne me vois pas en moine-là.

Bien entendu, je prie de mon mieux pour obtenir une réponse — et rien.

Le tout se complique que Solesmes est absolument persuadé que j'entrerai chez eux l'année prochaine et que si je n'y vais pas, ce sera une cruelle désillusion pour ces braves gens. Enfin, dans de telles questions, l'on ne fait pas

ce que l'on veut; je suis soumis, je l'espère du moins. Je saurais, demain, d'une façon sûre, qu'il faut aller dans le cloître le plus dur, y vivre une douloureuse existence et y mourir; je saurais que telle est la volonté de Là-Haut; que j'irais sans broncher; oui, vraiment, je le crois; ce qui est déconcertant, c'est d'avoir, dans des cas graves, très graves déjà, demandé des clartés, les avoir eues et si nettement que le doute n'était pas possible; et ce qu'on m'imposait n'était pas cela que je voulais faire! et maintenant de rester sans réponse aucune.

En attendant, dès le printemps, je tiendrai la promesse que j'ai faite aux Prémontrés d'aller les voir; je retournerai encore à Solesmes, j'y resterai même un peu longtemps — et après cela, nous verrons.

Dans tout cela, il y a manque de générosité, cela est certain. Il faudrait se jeter à l'eau, se donner sans réticence, avoir plus de foi, plus de confiance. Hélas! il ne faudrait pas avoir, comme le mien, un esprit inquiet, habile à se tourmenter, voyant toujours tout un peu en noir. Tout de même, que tout cela est triste!

Bien entendu, je vous garderai un morceau pour *Durendal*, du livre. Je suis pour le moment noyé dans des amas d'épreuves.

Bien affectueusement à vous.

J -K. HUYSMANS.

MINISTÈRE
DE
L'INTÉRIEUR

Paris, le 19 novembre 1897.

MON CHER ABBÉ,

Je réponds à vos diverses questions : 1° Je m'arrangerai pour satisfaire à votre désir, au moment de Noël. Mais voilà, je pourrais vous envoyer difficilement des choses courtes, le volume n'étant guère en morceaux, — ou, une messe à la crypte de Chartres, mais détachée de son milieu, cela donnera-t-il? ou tout le passage sur la symbolique des pierreries, au moyen âge — mais alors ne sera-ce pas aride! Je vous assure que ce n'est pas du tout commode à arranger.

Et j'envoie quelque chose à un journal dont j'ai déjà plein le dos. Le souci d'arranger l'article, chaque semaine, m'horripile. Je ne suis pas du tout fait pour ça et je vous jure que c'est une cruelle épreuve que le Ciel m'inflige. Puis, je suis si mal contourné, que je ne puis faire plusieurs choses à la fois, et si je dois continuer après l'apparition de la *Cathédrale*, à pondre des articles, je n'arriverai pas à faire *Sainte Lydwine*. Je suis déjà assez occupé avec ma malheureuse âme et ses perpétuelles disputes, sans encore avoir à faire marcher plusieurs besognes de front.

Cette question de cloître est terrible, en effet. Je dois vous avouer qu'à l'heure actuelle, je suis un peu seul contre tous; tout le monde, pour des raisons différentes, m'en détournant. J'avais jusqu'alors un prêtre de Saint-Sulpice, un saint, qui était pour moi le meilleur des amis, un frère qui ne me quittait guère. Lui et l'abbesse de Solesmes me poussaient au cloître; l'abbé de Solesmes me presse toujours et, d'autre part, un bon vieil abbé bénédictin,

Dom Romain, m'y engage aussi. L'ami dont je vous parlais, l'abbé Ferret, est mort et c'est un de mes grands chagrins que cette perte d'une amitié vraiment spéciale. Actuellement, sur son indication à son lit de mort, j'ai pris pour confesseur l'abbé Bouyer, à Saint-Sulpice. C'est un très brave homme et un bon prêtre. Lui n'est pas pour le cloître et m'en détourne. Si bien que ballotté par les uns et les autres, je vis dans cet état d'incertitude, de trouble — mal assuré de moi-même, vivant dans des alternatives d'élans et de reculs — poussé en avant par les lettres que je reçois des moines amis de Solesmes, et allant à reculons, lorsque j'y réfléchis. Je me demande comment cela finira et n'en ai, à vrai dire, aucune idée. Je serais obéissant, je le crois, si j'avais une certitude, mais je ne l'ai pas.

Je vous parlais de manque de générosité — hélas ! cela est sûr — et je n'ai plus douté, depuis un certain soir, où très durement cette vérité me fut dite par une bien étrange femme. Parfois, l'abbé Ferret m'avait parlé d'une pénitente à lui, une sainte créature qui avait la vocation bénédictine et qu'il avait éprouvée de toutes les manières. C'était une personne très pauvre. Il y avait des obstacles de toutes sortes à son entrée au cloître. Je fus mêlé à cette affaire, en intervenant auprès de M^me^ l'Abbesse de Solesmes. Bref, son entrée en clôture au monastère de Wisque, la fille aînée de la maison mère de Solesmes fut résolue.

La veille de son départ, cette femme que je n'avais jamais vue vint me voir ; et je demeurai ébloui par la radieuse beauté de cette âme, transfigurant en quelque sorte un visage plutôt laid. Jamais je ne vis joie pareille. Elle sortait de partout. Avant de me quitter, elle me demanda de prier pour son noviciat, s'engageant, de son côté, à prier pour mon entrée au cloître dont l'abbé m'avait entretenu. Et comme je lui expliquais mes hésitations, les difficultés qu'ajoutait la question de la littérature en cette affaire, elle s'enflamma, me dit avec un ton inoubliable, le tréfonds de mon âme, l'éclairant vraiment de ses remarques, finissant par s'indigner et me reprocher mon manque de générosité. Elle avait raison, la sainte fille ; quand elle fut partie, je vis en effet clair.

J'ai eu, depuis, de ses nouvelles par l'abbesse de Solesmes qui la tient en haute estime et la considère comme un sujet extraordinaire et comme une sainte.

Mais voilà bien des histoires que je vous inflige, mon cher Ami ; que voulez-vous, tout cela m'intéresse beaucoup plus que la littérature, je vous prie de le croire. Vivre en Dieu me paraît la seule chose souhaitable, la seule qui importe, ici-bas. Ah ! ce que je voudrais avoir une indication sûre, pour me décider.

Plaignez-moi et priez pour moi, cher Ami.

Bien votre. J.-K. HUYSMANS.

(A continuer.) HENRY MŒLLER.

Reproduction interdite (1).

(1) Nous interdisons formellement la reproduction de cet article et des lettres de J.-K. Huysmans qu'il renferme.

La mort du cantonnier

Le cantonnier est mort de froid,
sur la route, au pied du poteau
qui trace sur les hauts plateaux
le geste de ses bras en croix.

Avec son pic et sa pioche
— quand après le départ des cloches
au samedi-saint des crécelles
j'irai à la bécasse —
sur la route où les eaux ruissellent,
je ne le verrai plus
dresser sur le talus
les mille cailloux bleus qu'un autre caillou casse.

Le lundi de la Pentecôte,
je ne le verrai plus aux rives de la Lesse,
dans l'herbe haute
et les fleurs jaunes,
lancer avec souplesse,
aux remous clairs où la truite
est en fuite,
la mouche d'aulne...

Mais le soleil devient plus tendre.
Sur la route que juin pavoise,
la lumière d'un bleu d'ardoise
s'étend comme une tiède cendre.

Je pousserai ma bicyclette jusqu'en haut...
Le nickel brille. Elle est légère.
Dans les bouleaux
j'entends un ramier qui roucoule,
et sur les fossés se déroule
la crosse épiscopale et svelte des fougères.

Mais je ne verrai plus, sous son casque de paille,
Gruslin qui me disait : « Vous voilà de retour.
» Tout va bien au village et les blés seront lourds.
» J'ai entendu hier soir un premier cri de caille,
» et vos épiceas font une belle pousse... »
Je ne m'assiérai plus près de lui sur la mousse.
Il ne me tendra plus son vieux sac à tabac.

Avec sa bêche et sa pioche
on l'a descendu en traîneau,
là-bas,
dans son inutile manteau,
la pipe vide dans la poche...

Ah ! il ne siffle plus comme aux soirs de septembre,
lorsqu'il rentrait gaîment au chant des grives
vers la fumeuse chambre
où du lard et des crins sont pendus aux solives...

Mais pendant trois jours et trois nuits
la neige molle sur la route
s'en va descendre pour celui
dont c'est le deuil et les absoutes.

Et lorsque, enfin, de son taudis
il ira vers l'église
qui dans le gel là-haut s'aiguise,
il glissera si doucement
sur les empierrements
qu'il se croira déjà, sans aucun doute,
sur la grand'route
qui mène droit au Paradis.

THOMAS BRAUN.

Mon chêne

A Monsieur Juliaan De Vriendt.

NE de mes fenêtres ouvre parmi les branches d'un très vieux chêne, si haut et si large, qu'il faut se pencher dehors pour l'apercevoir tout entier. De la place où j'écris, je vois se détacher sur un fond clair pailleté de soleil son énorme tronc, qu'un lierre enlace d'une étreinte séculaire, torse de Laocoon luttant contre une hydre aux mille tentacules...

Un peu plus haut les bras musculeux se tordent parmi les masses confuses du feuillage, que les ardeurs de juillet piquent déjà de points d'or.

Et l'ensemble de ce décor donne l'illusion d'une merveilleuse tapisserie Louis XIII, d'un Gobelin de rêve, où les saisons, les heures et les moindres brises se joueraient avec des couleurs et des ombres d'une infinie variété.

A portée de la main, des rameaux étalent dans la lumière leur fine dentelle. Les petites feuilles innombrables ont des transparences d'émeraude; et la pointe des plus jeunes se relève d'une touche légèrement carminée. Toutes dorment au soleil d'un sommeil léger. Un rien les agite ; et alors, les gouttes de rosée et les glands à peine formés luisent soudain, et me regardent de leurs mille prunelles de diamant et d'aigue marine.

Et c'est une douceur incomparable d'y reposer les yeux.

Et je me demande quelle puissance mystérieuse pompe, là, tout en bas, sous la mousse, la sève acidulée qui s'épanouit et se disperse là-haut, en millions et millions de folioles, toutes semblables mais non pareilles, toutes façonnées d'après un idéal dont le type se retrouve, caractéristique, sous les différences de forme, de grandeur et de coloration. Et j'en cueille une poignée.

Et, les ayant superposées, voici que, de ces douze feuilles, pas deux ne se trouvent identiques, cependant que toutes sont bien feuilles de chêne, et que nul ne s'y trompera.

Je me demande encore, en écoutant le bruit soyeux de ce feuillage, quel souffle promène sous bois ses senteurs embaumées et ce qu'il murmure aux oreilles vertes dressées pour l'écouter?... Oui, oui, ce souffle porte une voix, et cette voix est souveraine, et ce chêne la comprend; car, même si ténue et si douce, et à peine perceptible, dès qu'elle s'élève, les lourdes frondaisons s'agitent et, docilement, se mettent à battre l'air sur des cadences molles de pankas.

Et la fenêtre qui regarde mon chêne me semblerait ouverte sur d'insolubles mystères si, derrière les rameaux et beaucoup par delà, je n'entrevoyais l'azur du ciel, l'azur profond couleur d'infini, qui est un tapis déroulé sous vos pieds, ô mon Dieu!

C'est pourquoi, vue à travers mon chêne, l'énigme de l'univers ne m'angoisse ni ne m'épouvante. Chaque feuille qu'agite le vent est une langue qui chante son Créateur et raconte sa propre histoire. Chaque goutte de sève monte vers Dieu comme la rosée vers le soleil. A chaque souffle, les grands arbres s'inclinent et saluent l'Auteur de la vie. Et la pousse printanière sort du gland entr'ouvert et s'oriente vers la lumière, comme jaillit et s'élance à Dieu l'amour d'un cœur déchiré par l'épreuve.

La rose et le scarabée

A Monsieur Josef Janssens.

Dehors, malgré le frémissement trompeur des feuillages, l'âpre canicule embrase l'atmosphère; mais dans ma chambre, la pénombre des persiennes entrebâillées entretient un semblant de fraîcheur qui paraît exquise, et un léger souffle m'apporte l'haleine des seringas et des orangers.

Indolemment — la plume aux doigts par habitude — j'attends que le calme et l'ombre détendent ma fatigue et que mes yeux éblouis s'accommodent à la demi-obscurité. Et je rêve...

Un mince rai de soleil tourne en rond sur le tapis. Lente-

ment il se promène fil à fil, parmi les arabesques, en y allumant un incendie de jaunes, de bleus et de rouges...

Et voilà que — je ne sais pourquoi — je lève les yeux vers l'angle de la table : un rien fragile et merveilleux a surgi là tout à coup, de l'ombre, évoqué par le rayon magique.

Un rien : une rose dans un cornet de cristal, une rose thé pleine de clartés et de parfum ; et, sur la rose, un petit scarabée vert aux reflets métalliques.

Accrochée par une épine, la fleur se balance au bord du vase. Le moindre mouvement de l'air la penche et la redresse, et l'incline de droite et de gauche, comme un bijoutier fait miroiter une gemme à la lumière.

Et, à chaque oscillation de la longue tige, un léger remous soulève au fond de l'eau, une danse de paillettes d'or et de poussières d'émeraude, tandis qu'aux mille facettes du vase s'allument et s'éteignent des éclairs d'arc-en-ciel.

Selon les caprices de l'éclairage, les pétales de la fleur semblent des coquillages rosés, des ongles de fée, des paupières closes de chérubin; tour à tour, ils prennent la patine ambrée du vieil ivoire, un velouté de chair vermeille et les pâleurs irisées de certains cieux d'aurore.

Et, sur ce vivant bijou, — auquel les feuilles traversées de soleil font un cadre d'émaux cloisonnés et translucides, — le petit scarabée promène sa clarté verte. Et lui aussi, tour à tour, s'illumine et s'éteint; et, quand soudain, il rutile près de cette goutte de rosée, on dirait deux parcelles de soleil.

... et, devant cet objet infime, qu'un simple rayon magnifie jusqu'à un tel spectacle de beauté, je songe à ma pauvre âme obscure qu'un souffle de l'Esprit penche quelquefois vers la Lumière et qui s'irradie alors des merveilleuses clartés de l'Amour!

L'Orage

A Monsieur Ernst Wante.

... Un bruissement dans le feuillage de septembre, comme un frisson de peur qui traverse la nuit... De temps en temps, rares, silencieuses et lointaines encore, des lueurs se diffusent

parmi l'amoncellement des nuées qui, rapidement, montent du côté de l'Escaut.

Puis, le vent fraîchit. Des gouttes larges comme la main et d'abord clairsemées s'écrasent à même la poussière. Déjà les grondements que se renvoient les échos du ciel se rapprochent et, bientôt, s'y distingue la voix de chaque éclair. Les étoiles s'éteignent. De seconde en seconde, le fracas augmente et suit de plus près les fulgurations livides. Voici l'orage.

Le vent souffle en tempête. Avec un vacarme sauvage de notes aiguës et de détonations sourdes, les éclairs dardent là-haut leurs zigzags éblouissants, tandis que la masse noire des bois et les maisons blanches du village surgissent un instant à travers la gaze bleue de l'averse.

La foudre cependant s'abat de tous côtés. Au hasard de sa fureur, elle se rue sur les plus beaux arbres, plonge dans le lac et dévore la meule d'un pauvre paysan. Des craquements effroyables — comme si le dôme du ciel s'écroulait sur des rochers — accompagnent ses allées et venues d'incendiaire en démence. Et l'eau qui crépite sur les feuillages, et les rafales qui les râclent, font aux éclats du tonnerre une basse monotone, et grandiose, et pareille au mugissement d'un fleuve tombant dans un abîme...

— Courbé sous la tempête, un gros orme se vautre
Dans les bras musculeux d'un chêne, et leurs deux troncs,
Comme dans un étau, broyés l'un contre l'autre,
Mêlent aux cris du vent des appels de clairons,
Des soupirs presque humains et les craquements brusques
De l'écorce qui vole en éclats. La forêt
Tout entière, depuis ses plus fiers géants jusques
Aux moindres arbrisseaux, geint, se courbe et paraît,
Sous les coups brutaux du fouet de feu qui la crible,
Tordre ses mille bras, comme pour supplier :
En vain, car la fureur de Samson est terrible,
Et le beau temple vert choît pilier par pilier...

Et, quand l'orage a fui et que la forêt s'égoutte sur la mousse, le banal sourire de la lune se penche sur un vrai carnage... C'est de tous côtés, une jonchée lamentable de troncs inclinés ou renversés, de lierres arrachés, de racines en l'air... Les vieux braves du quinconce séculaire gisent là, pêle-mêle comme le carré de la Garde Impériale; et cette nuit fut leur

Waterloo... Et mon cœur se serre, et mes yeux se mouillent, devant l'irréparable désastre :

— Beaux arbres qu'à plantés l'aïeul de mon grand'père.
Chêne au tronc énorme, ifs noirs, sapins chantants,
Grands hêtres dont les bras se penchaient jusqu'à terre,
Comme pour se prêter aux jeux de mes huit ans,
Vous qui réchaufferez mon âme solitaire,
Quand nul ne pensera plus à vous dès longtemps,
Fidèles et discrets serviteurs de ma race,
Qu'une nuit de tempête a voués à la mort,
Qui donnera, l'été, son ombre à la terrasse ?
Qui la protégera, l'hiver, des vents du nord ?
Amis, qui me rendra, surtout, le réconfort
Des souvenirs que vous évoquiez ? Qui sera-ce ?...

Et à présent, une rancœur me monte aux lèvres : « Seigneur, ce bosquet ombreux formait le décor de ma jeunesse. Là, sur ce banc, réduit en miettes, que de fois s'assit ma grand'mère, tirant l'aiguille et souriant à mes ébats ! C'est elle qui planta de ses mains enfantines le beau mélèze, « notre beau mélèze », et abrita le premier hiver de ce Titan foudroyé sous une vitre supportée par quatre briques... Entre les branches de ce hêtre abattu, mon grand-père m'apprit à découvrir l'étoile polaire, et mon nom gravé de sa chère main se lit encore sur l'écorce aux reflets d'étain...

« Ces choses étaient belles et vénérables, et pieusement je les aimais : pourquoi la rage des ténèbres jeta-t-elle au vent ce nid de souvenirs bâti avec tant d'amour ?... Ce souffle destructeur venait-il de toi, Seigneur, puisque ces choses étaient aussi ton œuvre: pourquoi détruire ainsi, en une heure, le patient effort de ta Providence et l'innocente espérance de ma race ?... »

Ne trouvant pas de réponse, je m'approchai du chaos lamentable. Comme ce chêne est pulvérisé ! Quelle force surhumaine a pu, d'un seul coup, réduire en menus éclats ce bois sur lequel s'émousse l'acier ?... Et ce grand frêne, élégant et flexible, qui eût fait une si jolie flèche de trois-mâts, l'ouragan l'a saisi et tordu sur lui-même, avec l'aisance d'un cordier qui tord ses brins de chanvre... Et plus loin, un peuplier, qu'à peine deux hommes tiendraient embrassé, gît, brisé net à mi-hauteur, tel un fétu !...

Et voici que, de cette destruction, émane une singulière

impression de puissance, d'une puissance irrésistible, devant laquelle l'homme et ce qu'il édifie et sème sont moins qu'une plume dans la tempête.

Lentement, goutte à goutte, la mystérieuse alchimie de la vie avait extrait de la terre la substance de ces êtres de force et de beauté; et un souffle, un seul, doué d'une puissance supérieure à toutes ces résistances accumulées, les a vaincues en se jouant. Oui, ce souffle destructeur est le vôtre, Seigneur, aussi bien que le souffle qui crée, et aussi nécessaire; car le ravage des ouragans est l'effet des mêmes causes secondes qui donnent aux peupliers leur grâce fuselée et aux chênes leur majesté.

Les lentes poussées — qui transforment en organisme un peu de matière et lui assignent les lois admirables et nouvelles de la vie, — et les cataclysmes soudains, — qui défont cette œuvre et décomposent les cellules en leurs éléments inertes, — sont des phénomènes dont l'alternance entretient la vie et qui rentrent dans le plan harmonieux de la conservation des espèces et du rajeunissement des choses.

Seigneur, ni gland, ni faîne, ni aucune semence ne germera et les arbrisseaux mourront, si la foudre, votre hache, et la tempête, votre bûcheron, n'éclaircissent parfois, n'ébranchent et n'aèrent la sombre forêt. Voyez entre les troncs renversés, les jeunes tiges, que l'ouragan a pliées sans les briser, élèvent déjà leurs feuilles avides de lumière et s'élancent vers des recommencements ! Et ainsi vous renouvelez la face de la terre.

Toute vie est fragile et brève : les éléments impitoyables favorisent les humbles éclosions et abrègent les déclins superbes : *Ecce nova facio omnia !* L'orage chante un hymne à la vie et sa voix clame une grande leçon de sagesse : Périssable et vain tout amour qui s'attache à des choses qui sont à la merci d'un souffle et qu'un éclair peut dévorer : *Sursum corda !*

GASTON DELLA FAILLE DE LEVERGHEM.

Lackbors, 1908.

Etudes sur l'art italien du XV^e siècle

I

Jacopo Bellini et la Renaissance à Venise [1]

VENISE, isolée et singulière dans sa situation topographique, en marge de l'Italie, ne le paraît pas moins dans ses mœurs, dans ses institutions, dans sa politique et dans son art. Elle grandit et se développe à l'écart, défiante, égoïste, rusée, à peu près étrangère au reste de la Péninsule, indifférente, sinon hostile, aux mouvements qui agitent celle-ci. Et elle ne se départira de cette attitude que pour s'emparer des Etats de ses voisins de terre ferme, lorsque les établissements orientaux que, jadis, elle avait disputé aux Génois et aux Pisans, seront à peu près ruinés par les Turcs.

Ses relations commerciales, leur maintien, leur extension, ont été longtemps l'intérêt unique de ce peuple avisé, et c'est par les voies que suivent les marchandises dont il trafique que lui arrivent les éléments de son luxe et les inspirations premières de son art. Installée au milieu de la route qui unit les pays du Nord à ceux du Levant, intermédiaire entre ceux-ci et ceux-là, Venise subit tour à tour leur influence artistique contradictoire, toute traditionnelle d'un côté, toute novatrice de l'autre. L'Orient et l'Occident se rencontraient et se coudoyaient sur les quais, dans les darses et les entrepôts de son port, et ses galères ou ses négociants en fréquentaient toutes les régions. Et ce qu'elle a emprunté à l'un puis à l'autre s'amalgamant à son fond initial a formé l'originalité séduisante et composite dont ses architectures et les œuvres de ses artistes nous ont conservé le brillant témoignage.

Les traditions de Byzance, de son art éclatant, cérémonieux et subtil, prédominèrent d'abord à Venise. Elle reste insensible aux influences que l'art florentin et siennois exercent en Italie et même à l'étranger. Les ouvrages clairsemés du XIV^e siècle vénitien semblent, en effet, ignorer ou méconnaître l'exemple, bien proche, cependant, donné par Giotto dans le cycle de fresques

(1) A propos de l'apparition, à la librairie d'art et d'histoire Van Oest et C^ie, de la deuxième partie de l'ouvrage de M. Victor Goloubew sur les *Dessins de Jacopo Bellini au Louvre et au British Museum*. Ce volume contient la reproduction complète du *Livre d'esquisses du Louvre*; les deux autres, qui paraîtront incessamment, contiendront, l'un, la reproduction du Livre de dessins du British Museum : l'autre, une étude sur le maître et le catalogue de ses œuvres.

simples et vigoureuses qu'il peignit, vers 1306, sur les parois de la chapelle de l'Arena, à Padoue. L'œuvre du grand artiste paraît être restée inconnue des peintres primitifs vénitiens ou n'a pu les tirer de l'habitude archaïque où végétait leur art débile, à peine moins roide que la mosaïque. Peut-être aussi, la conception giottesque, dans sa concision dramatique, plus soucieuse de frapper l'esprit que de le charmer ou de l'éblouir, n'était-elle point de nature à séduire l'imagination des marchands de la lagune, avides dans l'art comme dans la vie de luxe et de magnificence?

Mais à ce goût de la somptuosité et des belles ordonnances décoratives, qui venait aux Vénitiens de leurs fréquentations orientales et, en même temps, de la prodigalité et des exigences d'un faste un peu vaniteux, fruits naturels des gains énormes acquis par les hasards de l'agio et les chances aléatoires de la navigation, s'alliaient chez eux des propensions très positives. La beauté ou la poésie, il n'était pas de leur tempérament de les chercher hors de la vie. Le génie de la race, formé par des siècles d'opiniâtres trafics, d'habiletés et de souple diplomatie pour accaparer les marchés de l'Orient, pour s'y impatroniser ou s'y faire tolérer, était essentiellement pratique, sans excès de scrupules, peu attiré vers le mysticisme, les utopies spéculatives ou idéales.

Les tendances réalistes dont les maîtres septentrionaux avaient été les émissaires et les propagateurs en France, durant tout le XIVe siècle, avaient pénétré également en Italie. A Florence même, dans le dernier quart de ce siècle, Pier di Giovanni Tedesco, un Brabançon, assumait un rôle très important dans la décoration sculpturale de S. Maria del Fiore. Milan attirait, pour diriger et exécuter les travaux du Dôme, quantité d'artistes français, allemands et flamands, dont l'œuvre agissait puissamment sur l'art indigène. Le principe du réalisme pénètre avec eux, avec « leurs formes sévères et rudes », empruntées à la vie même et qui essaient de rivaliser avec elle. Ils apportent la force, écrit M. Venturi, au détriment de la grâce. Mais, à ce moment, la grâce n'était plus dans l'art italien et, surtout, vénitien, qu'une manière; que la répétition stérile et presque stéréotypée d'effets dont la vertu originelle était complètement épuisée.

A Venise, les premiers initiateurs connus du style nouveau sont les sculpteurs Jacobello et Pier Paolo dalle Massegne, dont les travaux à Saint-Marc, au palais ducal et le polyptyque de marbre encore existant dans l'église de Saint-François à Bologne, révèlent l'influence de l'art du Nord.

Le polyptyque de Bologne, dont la conception décorative est purement gothique, est orné d'un *Couronnement de la Vierge*, de statuettes de saints, d'anges qui font de la musique placées dans des niches, et d'une prédelle composée de neuf bas-reliefs où sont représentés les actes principaux de la vie du patron de l'église. Œuvre grandiose où apparaît une énergie, un sentiment du vrai et de l'expression que l'on ne connaissait plus. Si modeste que soit leur taille, certaines des figures de saints, barbues, imposantes, rappellent au souvenir la majesté des prophètes de Claus Sluter.

Pourtant, si l'impulsion réaliste donnée par les frères dalle Massegne et les maîtres étrangers, Giovanni Ferabech d'Alemagna notamment, qui hantent la contrée, se fait sentir sur une partie des rivages de l'Adriatique, elle ne réagit

pas encore sur la peinture vénitienne. La riche cité continue à ne posséder que de timides enlumineurs d'images pieuses, héritiers respectueux de vieux procédés d'atelier. Et lorsqu'elle veut commémorer, au Palais des doges, les fastes glorieux et les conquêtes de la République, elle est obligée de recourir à des artistes du dehors. Elle avait eu, il est vrai, Antonio Veneziano, mais elle ne s'était pas servi de lui : ayant été mis à l'épreuve et trouvé insuffisant, il avait été chercher à Florence, à Sienne, à Pise, des appréciateurs moins sévères ou plus équitables de son talent. En 1365, le padouan Guariento commence la décoration de la salle du Grand-Conseil : il y peint une représentation du *Paradis*. Plus de cinquante ans après, vers 1420, on fait appel, pour continuer cet important travail, à Gentile da Fabriano et à Vittore Pisano. Ils retracent sur les murailles de la salle, l'un, des épisodes de la guerre entre Venise et l'empereur Barberousse ; l'autre, les négociations de la paix entre Othon, fils de Barberousse, prisonnier à Venise, et cette dernière. Ces compositions ont, malheureusement, péri dans l'incendie de 1577, en même temps que celles exécutées dans la suite par les Bellini, Carpaccio, le Titien, le Véronèse et le Tintoret.

Ce qu'étaient les peintures de Gentile et de Pisanello, nous ne pouvons guère que le conjecturer d'après les trop rares ouvrages de leurs auteurs que les siècles ont préservés : Outre quelques panneaux conservés en divers musées, la célèbre *Adoration des Mages*, du premier, à la Galerie ancienne et moderne de Florence ; du second, les fresques très endommagées de S. Fermo Maggiore et de S. Anastasia, à Vérone. Ils étaient issus de milieux fort différents, puisqu'ils venaient, Gentile, de l'Ombrie ; Pisanello, de Vérone, où il s'était formé, probablement, à l'école des maîtres locaux, Avanzo et Altichieri, dont les fresques remarquables, bien que se rattachant encore à la tradition giottesque, décèlent des préoccupations naturalistes assez accentuées. La dominante du talent délicat de Gentile était la grâce, une grâce à la fois experte et ingénue. Il est somptueux et tendre ; il aime les colorations vives, l'or, les riches costumes brodés, la pompe élégante des cavalcades et des cortèges, mais son souci de la beauté décorative ne lui fait point négliger l'expression intime du sentiment. Pisanello est plus complexe et plus puissant ; c'est un inventeur, un esprit tout original, tout personnel, dans l'art vivant et précis duquel toutes les influences septentrionales qu'il a subies se résorbent et s'harmonisent. Le réalisme le plus déterminé et le plus conscient s'associe dans son œuvre à un style nerveux et fier, à un goût d'un raffinement exquis. Ce double caractère se marque dans tous ses ouvrages : l'*Annonciation* de S. Fermo, avec son bel ange prosterné dans les plis de sa robe, sous ses grandes ailes repliées, et la figure modeste de Marie, assise sur un coffre, devant son lit, comme en quelque peinture flamande ; les scènes de l'*Histoire de saint Georges* (S. Anastasia), toutes remplies de groupes de personnages et d'animaux d'une observation charmante ; ses dessins si fins et si spirituels ; ses médailles dont les effigies princières sont comme autant de merveilleux portraits. « Il y a en lui du flamand, écrivait judicieusement M. Gruyer (1), mais l'italien domine. »

(1) PISANELLO : *Gazette des Beaux-Arts*, 1894.

Pisanello doit, sans doute, quelque chose au contact où il s'est trouvé avec son aîné ombrien peut-être la suavité presque féminine de ses anges de Vérone. Gentile, de son côté, prit certainement de son compagnon de travail un penchant plus décidé au réalisme. Et, on peut ajouter que si tous deux, en artistes sensibles à la beauté qu'ils étaient, sentirent « profondément le charme de la ville des canaux, de ses architectures somptueuses et légères, de l'élégance de ses habitants et du pittoresque de ses places » (1), tous deux aussi agirent sur la peinture vénitienne et stimulèrent l'initiative de leurs confrères en leur laissant, dans leurs œuvres, le plus fécond des enseignements.

En 1432, Jacobello del Fiore achève, pour la cathédrale de Ceneda, la première œuvre picturale vraiment importante que l'on doive à un maître vénitien : un *Couronnement de la Vierge*, qui est aujourd'hui à l'Académie de Venise. Dans son ordonnance archaïque, assemblée céleste où les évangélistes, les saints et les anges, assis sur des gradins, forment cour autour du Christ et de la Vierge, cette œuvre de grande envergure prouve déjà un progrès énorme, progrès qui, d'ailleurs, semblera singulièrement tardif si l'on songe aux travaux artistiques et aux maîtres qui, au même moment, faisaient l'admiration de Florence.

Mais il ne devait pas laisser de s'accentuer bientôt vigoureusement, et cela avec d'autant plus de rapidité qu'à l'action régénérante de Gentile et de Pisanello, à l'excitation réaliste de leurs œuvres, n'allaient plus cesser de s'ajouter l'influence des artistes — ou des ouvrages — allemands et flamands qui abondaient alors à Venise, et celle d'Antonello de Messine, revenu du Nord, et qui se présentait en « imitateur passionné de l'art occidental » (2).

Les influences qui s'exerçaient simultanément à Venise, vers le milieu du XV^e^ siècle, se dénoncent avec une complète évidence dans l'œuvre d'Antonio Vivarini de Murano. Durant quelques années (1440-50), il collabora avec un Giovanni d'Alemagna, sorti, selon toute apparence, de l'école de Cologne et auquel les ouvrages qu'ils exécutèrent en commun doivent, vraisemblablement, leur force placide et un peu sèche comme leurs décors gothiques et floraux. La personnalité d'Antonio se manifesta plus librement par la suite, lorsqu'il travailla seul. Il s'abandonna alors à la délicieuse fantaisie, faite de réalité et de fiction, que Gentile da Fabriano et Pisanello avaient introduite dans la représentation des légendes sacrées. Dans son *Adoration des Mages*, du Musée de Berlin, par exemple, il dispose avec grâce, autour de l'humble groupe de saint Joseph, de la Vierge et de Jésus, quantité de personnages dans tout l'apparat précieux et maniéré des petits princes et des beaux seigneurs du temps.

Cependant, grandissait à Padoue un homme de génie, qui devait, à son tour, contribuer puissamment au parfait épanouissement de la peinture vénitienne : Mantegna. Il avait fait son apprentissage dans l'atelier de Squarcione, peintre fort médiocre mais éducateur excellent, curieux, instruit, chercheur, et dont la maison était remplie d'antiques, de tout genre, bustes, bas-reliefs, statues,

(1) *Pisanello et les médailleurs italiens*, par M. J de Foville, p. 15. Paris, Laurens, 1908.
(2) *La Peinture Vénitienne*, par M. Molmenti, p. 20. Florence, Alinari, 1904.

recueillis par lui au cours de ses voyages en Italie et en Grèce. Les nombreux élèves du bon Squarcione — il en eut cent trente-sept, à ce que l'on assure, — étudiaient passionnément ces monuments sous sa direction, mais cette étude, qui ne faisait point négliger celle de la nature, était dirigée dans un esprit fort différent de celui qui, à la faveur de la propagande humaniste, prévalut au siècle suivant. Dans l'œuvre de Mantegna — ses fresques aux *Eremitani* de Padoue, notamment — l'Antiquité avec ses costumes et les nobles profils de ses architectures n'est qu'un élément pittoresque, employé, d'ailleurs judicieusement, dans une intention réaliste, pour situer les scènes retracées dans leur décor véritable. Elle n'envahit pas toutes les régions de la pensée de l'artiste, ne subordonne pas les inspirations de celui-ci à des théories susceptibles de lui faire prendre en mépris la recherche du vrai qui est la caractéristique principale de son génie. Son art prend, pour se l'assimiler, la beauté partout où il la rencontre, dans les œuvres du passé comme dans la vie, mais surtout dans la vie. Et les mêmes tendances animent Donatello qui, entre 1444 et 1454, résidait à Padoue avec toute une équipe d'ouvriers florentins, pour l'exécution du maître-autel du *Santo* et de la statue équestre du condottière Gattamelata.

C'est en ce milieu très actif, où vivaient nombre de lettrés et de savants humanistes attirés par l'Université et des Mécènes comme Palla Strozzi, le plus beau des Florentins, exilé de sa patrie par Cosme de Médicis, que s'introduisirent, vers 1450, trois artistes vénitiens, Jacopo Bellini et ses deux jeunes fils, Gentile et Giovanni. Leur séjour à Padoue, leur fréquentation de Mantegna, devenu bientôt leur parent par alliance, laissa chez eux une empreinte profonde.

Jacopo avait une cinquantaine d'années, à ce moment. Dans sa jeunesse, il avait été des élèves de Gentile da Fabriano, tandis que celui-ci travaillait à Venise. Le suivit-il vers 1421, à Florence? Le fait reste incertain, car si un document paraît l'établir, les peintures de l'artiste, effectuées après cette date, ne laissent apercevoir aucune trace des influences que, sans nul doute, la fréquentation d'un tel milieu aurait dû exercer sur lui. Quelques années plus tard, on trouve Jacopo installé et marié à Venise. On sait aussi qu'en 1436, il fut appelé à Vérone, pour participer à la décoration du Dôme et, ensuite, à Ferrare, à la cour de Lionel d'Este, le prince qui, par la suite, accueillit avec tant de faveur Roger van der Weyden.

Quelles œuvres Jacopo avait-il exécutées avant de venir en contact avec l'école padouane? Les peintures subsistantes dont on peut lui attribuer la paternité sont en fort petit nombre : un grand *Crucifix*, au Musée de Vérone; une *Vierge à l'enfant*, à l'Académie de Venise; une autre *Vierge* au palais Tadini, à Lovere; une petite prédelle : le *Christ aux Limbes*, au Musée civique de Padoue; enfin, des fresques noircies et presque indéchiffrables à S. Zaccaria de Venise... Certains critiques ajoutent à cette liste une *Madone* du Louvre, attribuée par d'autres (1) à Gentile da Fabriano. Rien dans

(1) M. Lafenestre, notamment, dans la *Peinture en Europe : Le Louvre*. Paris, Firmin-Didot.

tout cela, à ne considérer que les tableaux, ne nous révèle chez Jacopo des qualités ou des tendances propres à le mettre en vedette parmi ses compatriotes ; à lui faire reconnaître une prééminence bien marquée sur Jacobello del Fiore, fra Antonio da Negroponte ou Antonio Vivarini. Dans ces ouvrages, il témoigne de moins de grâce qu'eux, sans que son réalisme soit plus vigoureux que le leur et beaucoup plus affranchi des normes traditionnelles.

Faut-il croire que la plus grande et, sans doute, la meilleure partie de l'œuvre de Jacopo est détruite et que, pour juger de l'importance de celui-ci dans l'évolution de la peinture vénitienne, nous devrions posséder les fresques qu'il peignit, à l'époque de sa maturité, probablement, pour les chapelles des confréries de Saint-Marc, de Saint-Jean l'Evangéliste, etc.? La réponse à cette question ne fait pas doute pour qui connaît les admirables recueils de dessins de notre artiste conservés au Louvre et au British Museum.

Il n'est pas exagéré d'affirmer que les quelques œuvres énumérées plus haut ne contiennent à peu près aucun indice qui puisse donner à pressentir l'auteur des dessins contenus dans ces recueils. On peut s'imaginer Jacopo, sortant de la tradition, à demi-byzantine encore dans ses formes iconographiques, de Venise; de la *bottega* où il continuait à peindre et à dorer avec application et virtuosité de belles Madones dans le goût un peu attardé de ses clients, tout en s'essayant aux expressions plus vives de la réalité dont certains maîtres étrangers avaient apporté l'exemple à Venise ; on peut se l'imaginer, disons-nous, transporté tout à coup parmi les artistes de l'école de Padoue, dans l'atelier rempli d'élèves de Squarcione, aux côtés de Mantegna qui travaille aux *Eremitani* ou à ceux de Donatello, qui modèle ses reliefs du *Santo* ou s'apprête à ériger son fier *Gattamelata*. En passant de Venise à Padoue, il est entré tout à coup dans un monde insoupçonné, inconnu, merveilleux, où des formes, des conceptions, des idées nouvelles s'offrent sans cesse à l'avidité de son esprit et aux ambitions de son art. Et il semble que, s'étant assimilé avec rapidité tout ce qui s'offrait à lui d'enseignements et de suggestions, en ce milieu mouvementé, il nous ait laissé dans ses recueils de dessins l'histoire, en quelque sorte, de la transformation féconde dont, pour lui, Padoue fut le théâtre. Car, M. Goloubew en a fourni la preuve surabondante dans son excellente introduction à ce volume et dans les notes substantielles dont il a accompagné la reproduction de chaque dessin, il est certain que les Livres de dessins de Jacopo sont issus du séjour de l'artiste à Padoue, auprès des grands initiateurs qui résidaient en cette ville. Ces albums sont comme le reflet des influences parallèles et mélangées qui s'exercèrent, dans ces circonstances, sur Jacopo : la vision de celui-ci s'est subitement élargie et il est impatient de faire entrer dans son œuvre tant de choses belles, nobles ou grandes auxquelles, auparavant, il n'avait peut-être jamais songé. Mantegna, ardent et sévère dans son étude de la vie et ses résurrections antiques ; Donatello dont l'existence parsemée de chefs-d'œuvre n'a été qu'une perpétuelle recherche, une aspiration indéfinie vers une beauté toujours plus expressive, ont été, pour lui, des éveilleurs. Ils l'ont conseillé, entraîné, stimulé, et, artiste déjà vieux, au déclin presque de sa carrière, il en a recommencé une nouvelle !

Il se peut, certes, que la métamorphose de l'art de Jacopo n'ait pas eu la soudaineté avec laquelle la comparaison de ses peintures connues et de ses dessins nous pousse à nous la figurer. C'est même probable. Mais la pensée traduit ainsi, involontairement, l'expression de surprise que l'on reçoit en feuilletant ces pages tracées à une heure décisive de l'évolution de la peinture vénitienne et où tout ce que celle-ci devait apporter de magnificence et d'éclat apparaît déjà en germes et en promesses.

Le talent de Jacopo se joue parmi les éléments de tout genre que son art vient de s'acquérir. Il a approfondi ses notions de perspective et il se complaît, avec excès quelquefois, à faire étalage de sa science. Il a vu Mantegna et Donatello ériger, l'un dans ses fresques, l'autre, dans ses bas-reliefs des *Miracles de saint Antoine de Padoue*, des édifices plein de style et, à son tour, il situe les légendes qu'il a à représenter au milieu d'architectures riches et compliquées. Trop riches et trop compliquées, souvent, car il arrive que la scène de l'action soit si considérable, le décor si développé et si orné, les personnages indifférents, qui ne sont là que pour faire animation et figure, si nombreux, que le drame qui fait le sujet de l'œuvre est comme noyé et confondu avec ses acteurs dans la multitude des choses et des gens qui sollicitent l'attention du spectateur. C'est la *Vierge au Temple*, l'*Annonciation*, *Jésus parmi les docteurs*, le *Christ devant Pilate*, la *Flagellation* ou quelque autre épisode de l'Evangile ; mais il semble que ç'ait été seulement pour l'auteur l'occasion de construire des palais, des temples et des portiques grandioses, chargés de reliefs et de statues. De sorte que le véritable intérêt de l'ouvrage se déplace, se porte vers l'élégance et l'invention architecturales, vers les personnages qui apparaissent de-ci de-là, isolément ou par groupes, tout à fait étrangers aux péripéties, reléguées dans un coin, de l'histoire représentée. (Voir notamment les pl. 3, 5, 10, 11, etc.)

Toutes les œuvres des grands fresquistes italiens du XVe siècle, les Florentins comme les Ombriens, ont quelque chose de théâtral. Les proportions monumentales de leurs ouvrages et l'étendue de la scène sur laquelle ils avaient à disposer leurs récits graphiques des légendes sacrées mettaient obstacle à ce que ceux-ci revêtissent, sous leur pinceau, le caractère d'intimité qu'ils ont dans les peintures, d'envergure plus modeste, des maîtres septentrionaux. Il y a dans l'art de Gozzoli, de Ghirlandaio, du Pintoricchio, un côté d'apparat, de parade, magnifique et charmant, certes, mais qui fait que leurs fresques ravissent plus qu'elles ne touchent. Il y a toujours trop de monde, et un monde trop brillant, autour de la Vierge ou de Jésus. pour que le recueillement et l'émotion puissent y avoir accès avec lui.

A Venise, ce goût théâtral, beaucoup plus accentué, ne se localise pas, si l'on peut dire, dans la fresque, dont l'humidité du climat et les exhalaisons salines de la mer recommandaient peu l'emploi. La même tendance à la mise en scène somptueuse, à un art de mouvement plutôt que d'expression, qui se révèle dans les dessins de Jacopo, continuera d'agir chez les successeurs de ce dernier, à commencer par son fils Gentile, chez Basaiti, chez Carpaccio, pour trouver sa forme la plus prestigieuse dans l'œuvre du Véronèse.

Cependant, il y a autre chose dans les albums de Jacopo que des pressenti-

ments de l'art qui vient : A côté de souvenirs de l'art qui s'en va, de réminiscences giottesques ou byzantines, on y rencontre partout les inspirations du réalisme régnant. Car l'Antiquité dont Jacopo a connu l'attrait à Padoue, il n'en a subi, de même que la plupart des artistes du temps, que la séduction matérielle. Simple artisan qu'il est, de petit savoir, à l'égal de Donatello et de tant d'autres, il ne sait des anciens que leur art équilibré, puissant, clair. Il a demandé à leurs ouvrages des modèles et des principes de décoration, non point des directions intellectuelles ou morales. A part quelques dessins d'après l'antique (pl. 43, 44, 81), l'antique très librement interprété, inscriptions, cortège bachique, fragments de statues, la centaine de planches du recueil du Louvre est consacrée presque tout entière à l'illustration de la vie de la Vierge, du Christ et des saints; à des études inspirées de la réalité ou, parfois, de la fable littéraire.

Ce sont des esquisses d'après le nu (pl. 85 à 89); des animaux sauvages ou apprivoisés, saisis dans la noblesse de leurs attitudes naturelles avec une finesse nerveuse qui fait songer à Pisanello; des figures équestres d'hommes armés aux prises avec des fauves ou avec des monstres (pl. 39, 42, 47, 49, 66, 74, 80); de très nombreuses représentations de saint Georges combattant le dragon, sujet tout indiqué de l'art d'un peintre vénitien; de saint Sébastien supplicié, de saint Christophe, de David luttant avec Goliath, de Judith et Holopherne, etc. Il arrive aussi que Jacopo s'abandonne à sa fantaisie, au plaisir d'imaginer des perspectives d'édifices, parmi lesquelles il fait circuler la foule variée de ses personnages (pl. 72). Ou il évoque à nos yeux des scènes étranges (pl. 73, 92, B. de la coll. Hist. de la Salle) qui nous paraissent à la fois claires et obscures faute de connaître l'histoire que l'artiste a empruntée, selon la conjecture judicieuse de M. Goloubew, soit aux romans, soit aux « mystères » en vogue. Telle, par exemple, la planche où l'on voit, dans une sorte de prétoire, trois prisonniers que l'on amène, à demi dévêtus, devant un magistrat qui siège. Des soldats suivent; sous des arcades, la foule regarde; un brasier enflammé et un ours enchaîné, placés au premier plan, sont là, peut-être, pour devoir servir d'instruments du prochain supplice des coupables... « Il est si difficile de définir quel est le sujet traité, écrit M. Goloubew. S'agit-il du martyre d'une sainte dont la vie serait racontée dans la *Légende dorée*, d'un épisode de l'histoire romaine ou bien d'un fait contemporain du maître?... »

Les sources de l'inspiration de Jacopo sont diverses. Il puise à toutes celles qui se présentent à lui. Dans ses conceptions, les influences de l'Antiquité s'associent à celles du réalisme en même temps qu'à la mémoire qu'il garde des vieux peintres italiens, ceux du siècle précédent comme ceux qu'il a connus ou dont il a reçu les leçons, Pisanello ou Gentile da Fabriano; et, sans doute, en certaines pages, *Nativités* ou *Descentes de croix*, d'allures moins fastueuses, où l'engouement pour la décoration cède au désir du sentiment expressif, peut-on discerner l'impulsion de tel ou tel maître flamand, Roger van der Weyden, par exemple, qui hanta l'Italie à cette époque-là et dont les œuvres étaient fort prisées à Venise. Mais ce qui se montre surtout et partout dans les histoires sacrées ou profanes auxquelles Jacopo donnait forme et vie, c'est

le temps et le monde où il vivait. C'est Venise, le luxe des palais dont elle s'ornait alors, les aspects mouvementés de ses rues et de ses places, sa population mélangée, ses *popolani*, ses marchands, ses patriciens, tout ce que l'on reverra par la suite, non plus en des dessins d'un faire un peu sec dans sa précision, mais en de vastes peintures dont les auteurs exalteront la réalité sous les apparences de la fiction ou de la féerie...

Car Venise s'est toujours adorée elle-même; elle ne s'est jamais lassée de se contempler dans son propre éclat, d'ajouter à sa prodigieuse parure de princesse des eaux, de demander à ses artistes de célébrer sa beauté et sa gloire. Depuis les initiateurs du XVe siècle jusqu'aux artistes de la décadence, Guardi, Canaletto, en passant par Carpaccio, le Véronèse, Paris Bordone, le Titien, Bonifazio, le Tintoret et les autres, c'est sa propre image, celle de ses combats, de ses fêtes, de ses enfants illustres ou inconnus que l'on rencontre dans les œuvres principales de son art. A certains égards, Jacopo Bellini est le précurseur de cet art voluptueux et éblouissant; il surgit, vraiment, vers le milieu du XVe siècle, comme, pour user des expressions du critique Cantalamessa, *il capitano della schiera portentosa;* comme l'annonciateur, le chef, le premier des maîtres puissants qui vont lui succéder.

Et on éprouve une singulière émotion en tournant les pages de ce livre où, jour après jour, le laborieux artiste a enregistré ses projets, la joie de ses découvertes et de ses acquisitions; tout ce que son art prenait à l'art du passé et à la vie d'aujourd'hui pour en enrichir son œuvre; en feuilletant ces dessins dans la reproduction admirable que nous en devons à l'initiative de M. Goloubew, aux soins et aux scrupules artistiques de l'éditeur Van Oest, secondé par la maison Buschmann. L'œuvre de tout grand artiste est à la fois souvenir et pressentiment; elle ne renie rien de ce qui est venu avant elle : elle le résume, tout en laissant entrevoir l'avenir qu'elle contient et qu'elle prépare. Ces caractéristiques des œuvres capitales, des œuvres qui font événement dans l'histoire de l'art, se reconnaissent dans les recueils de dessins de Jacopo. Eux aussi, dans l'histoire de la peinture vénitienne, ils forment date, ils rappellent et ils prophétisent... Les projets qu'ébauchait Jacopo, probablement ne les a-t-il point réalisés ou, du moins, ne les a-t-il réalisés qu'imparfaitement, mais d'autres, à la formation desquels il a contribué, se sont levés après lui qui les ont merveilleusement accomplis...

Ces albums constituent donc un document de premier ordre, dont la publication, dans les conditions de perfection où elle se présente, rendra des services inappréciables aux critiques et aux historiens d'art. Aussi, ne pouvons-nous laisser, pour terminer, de féliciter M. Goloubew, l'érudit auteur de l'ouvrage, et son éditeur, M. Van Oest, et de l'avoir entrepris, et d'avoir donné à cette publication un caractère scientifique et artistique irréprochable.

(A suivre.) ARNOLD GOFFIN.

La Libre Esthétique

I. Le Salon

Le Salon de la *Libre Esthétique* fait un peu figure de printemps parmi nos expositions. Chaque année il apporte la nouveauté de l'art dans la nouveauté de la saison. Et lorsque celle-ci se fait, comme parfois, aimable et tiède, il n'est pas impossible que les peintures que M. Octave Maus rassemble pour le plaisir et l'éducation du public bénéficient de la bienveillance que les premiers et pâles soleils de mars insinuent jusque dans la judiciaire impartiale des critiques !... Si l'on voulait continuer à parler un langage métaphorique, on pourrait ajouter que, pour charmantes qu'elles soient, certaines des originalités dont la *Libre Esthétique* nous a offert la primeur, étaient de la nature des fleurs d'un printemps hâtif, vouées à périr au prochain et presque immanquable gel...

Artistes dont le génie précoce s'est éteint presque au moment où il a brillé, non point parce qu'il a été méconnu, mais, bien au contraire, parce qu'il a été trop loué! Ne les plaignons pas ; ne nous en plaignons pas. Ce sont les victimes nécessaires de la sélection. Dans l'art comme dans la nature, ce sont les plus robustes qui résistent et parviennent au complet développement de leur individualité ; mais combien, qui sortiraient victorieux des pires tribulations, des contradictions les plus dures, s'étiolent et succombent, étouffés dans l'air malsain des louanges, comme les sénateurs d'Héliogabale sous les roses !...

Donatello était fort pressé de quitter Padoue, où il avait exécuté les admirables œuvres que l'on y voit encore, parce que, disait-il, les éloges de ces gens-ci finiraient par me faire oublier tout ce que je sais... Il avait hâte de rentrer à Florence, parmi ses concitoyens dont l'esprit critique lui était un perpétuel stimulant. Nous avons peut-être le tempérament moins rude — ou moins délicat — aujourd'hui ; en général, nous goûtons fort peu le blâme, salutaire qu'il puisse nous devenir, et l'applaudissement même nous paraît amer s'il n'est pas surabondant et très proche de l'excès. Cette disposition d'esprit rend assez épineuse la situation des critiques qui, sans attacher une importance extrême à leur opinion, tiennent, cependant, à la traduire exactement, sans retenue ni exagération, car il se pourrait, à la réalité, qu'ils ne satisfassent personne, pas plus ceux dont ils parlent favorablement que les

autres. Au fond, peut-être, le public, qui est moins ignorant et moins insensible que certains ne croient, et qui, en tout cas, fait le succès par ses achats; le public se soucie-t-il fort peu des critiques artistiques ou littéraires ou ne les lit-il que pour vérifier si, d'aventure, ils ne seraient pas d'accord avec le sentiment qu'il s'est formé lui-même.

Nous ne croyons point, par exemple, que tout ce que l'on a pu écrire sur l'art de MM. Claus, Van Rysselberghe et Lemmen ait pu recruter un admirateur de plus à ces artistes. Des phrases, si éloquentes qu'elles puissent être, ne sauraient ajouter à la perfection de leur œuvre, ni rendre la beauté de celle-ci plus claire et plus accessible à ceux qui s'arrêteront, charmés, devant l'éclat, la souplesse vivante et lumineuse, la pénétration dont témoignaient les portraits que ces maîtres exposaient cette année, les *Fillettes* radieuses, de M. Claus; *Mme V. R. Verhaeren* et *André Gide*, de M. Van Rysselberghe; *Mme L...*, la *Femme au panama*, etc., de M. Georges Lemmen.

Le Salon, cette fois, était consacré spécialement à la figure et au portrait. On pense bien que le portrait vieux style, où l'on voyait le modèle posant, avec une dignité à la fois gênée et solennelle, au milieu d'objets formant naïve allégorie de sa profession, de ses goûts ou de ses affections, ne se rencontrait pas à la *Libre Esthétique!* Le portrait, tel que les artistes novateurs le conçoivent, à présent, a perdu, si l'on peut dire, son caractère monographique. On se préoccupe moins de restituer une physionomie avec ses caractères intimes que de fixer, de saisir plutôt, une apparence accidentelle du personnage. Le portrait naguère était — ou, du moins, tâchait d'être — comme une biographie complète de l'individu représenté; à l'heure qu'il est, ce n'est plus qu'une *interview*!... quelque chose de rapide, de pris à la volée, épisodique, instantané, pour tout dire impressionniste! On ne pourrait pas dire que c'est une certaine ombre de la réalité, mais bien plutôt que c'en est un certain éclat!

Il y a une grande jouissance pour la pensée dans ces beaux, solides et substantiels portraits du début du siècle dernier. Ils sont remplis d'une fermeté et d'une sécurité spirituelle et morale qu'à défaut d'autre terme plus significatif on pourrait qualifier de doctrinaire. Ces dignitaires, ces graves bourgeois n'ont pas l'air éphémère que nous avons! Le fauteuil où ils sont assis, il semble qu'il leur ait été concédé à perpétuité!... Et rien n'est plus représentatif du temps où ils ont vécu, de ses idées et de ses conceptions morales et politiques, que ces images. Rien, non plus, ne le sera davantage, du reste, aux yeux de l'avenir, que nos portraits à la vanvole, en silhouette fuyante et fantaisiste, visage changeant et inquiet, cerné et défini d'un trait dans une des phases de sa mobilité ou bien modelé dans l'ambiance lumineuse, comme un objet parmi d'autres objets et soumis, comme ceux-ci, à l'action du milieu coloré. C'est une façon de remettre le roi de la création à son plan, de le replonger dans la vie universelle aux lois de laquelle son orgueil avait voulu la soustraire! Ce pourrait être, pour le monsieur, dont parle M. Maus dans son *Introduction* au catalogue, qui s'effare à la pensée de se voir, en peinture, des reflets roses ou verts sur la figure, une leçon d'humilité...

Il y a de ces reflets sur l'excellent portrait du poète *André Fontainas*, qu'ailleurs nous aurons attribué, par distraction, à M. Vuillard, qui avait, lui, entre autres toiles remarquables, un grand *portrait de M. Nathanson*. La *Dame à la Rose*, de M. Fornerod; le *Charles-Louis-Philippe*, de M. Charles Guérin; le *Dom Verkade*, un peintre bénédictin, de M. Maurice Denis; une *Fillette* charmante de M. Fernand Khnopff; plusieurs portraits de Mme Couturier et de M. Henri Degroux offraient, dans la diversité de leur conception et de leur mise en page, un attrait singulier.

M. Odilon Redon avait une série de portraits lithographiés d'une finesse et d'une perspicacité extrêmes, en même temps que quelques pastels dont la facture minutieuse et les sujets floraux ne laissaient pas que de surprendre de la part de l'artiste visionnaire, habitant de la ténèbre et du marécage, que nous avons connu naguère. Parmi les aquarellistes, il faut marquer le nom de M. Larsson (*Portrait de l'artiste et de sa fille Brita; portrait de la mère de l'artiste*, etc.); parmi les graveurs sur bois, celui de M. Colin pour ses portraits amusants de *Jules Renard*.

Quelques paysages, dont un admirable *Matin*, de M. Claus; une évocation algérienne, d'une couleur intense, de M. D'Espagnat; de bonnes pages de MM. Oleffe et Morren. La sculpture était représentée, notamment, par MM. Alexandre Charpentier et Jules Lagae, le premier avec une charmante *figure d'enfant*, des médailles et des médaillons de bronze; le second, avec ses beaux bustes de *Guido Gezelle*, du peintre *Caillebert*, du *docteur Lambotte*; par M. Paul Dubois (*Baigneuses* et têtes d'enfants); des ouvrages de Mlle Jane Poupelet et Yvonne Serruys; de MM. Christophe, Schirren, etc.

ARNOLD GOFFIN.

II. Les Auditions Musicales

On pourrait grouper par nationalités les œuvres qui furent exécutées, cette année, à la *Libre Esthétique*. La part du lion revint à la France, et ce fut justice, car n'est-ce pas la patrie de MM. Vincent d'Indy et Claude Debussy, qui se trouve actuellement à la tête des nations au point de vue musical, et qui, dans l'ensemble, produit le plus d'œuvres intéressantes ?... Puis vinrent, dans l'ordre d'importance, la Belgique, l'Espagne et l'Allemagne

Ce n'est pas ici le lieu d'épiloguer sur l'état stationnaire de la composition musicale dans ce dernier pays. On pourrait discuter à perte de vue sur ce sujet... Il est très brûlant, très passionnant et susceptible de faire enrager pas mal de gens... Qu'il me suffise donc de dire que l'apport allemand à la *Libre Esthétique* consiste en mélodies peu originales de M. Richard Strauss, et en lieder exquis de M. Weingartner, qui furent chantés à ravir par Mme Marie-Anne Weber.

S'il fallait juger de l'état actuel de la musique en Espagne par le *Quintette* pour piano et cordes de M. Joaquin Turina et par les pièces espagnoles pour piano de M. Manuel de Falla, on manquerait certes d'éléments d'apprécia-

tion et l'on serait amené à généraliser trop hâtivement. Je renvoie, pour l'étude approfondie de la question, aux excellents articles sur *La musique espagnole moderne* que M. Henri Collet a publiés dans le *Bulletin français de la Société internationale de musique* (1). Cela dit, il reste que les pièces de M. de Falla sont très inspirées par l'art pittoresque et coloriste de M. Albeniz et que le *Quintette* de M. Turina est une œuvre d'une haute valeur esthétique, noblement écrite et d'une plastique très raffinée : conçue selon la tradition franckiste-d'indyste, elle a cependant un accent personnel bien spécial qui fait augurer un bel avenir.

L'école belge — si école belge il y a — était représentée par MM. Jongen, Delcroix, Lauwerijns et Vreuls. De ce dernier, Mlle Rollet a chanté, en musicienne accomplie, un beau poème descriptif, *L'automne sur la Fagne*, écrit sur des paroles de l'exquis poète Jean Dominique. De M. Jongen, nous avons réentendu avec grand plaisir le *Quatuor* pour piano et cordes, plein de force et d'ardeur juvénile; de lui également, des pièces impressionnistes pour piano, *Clair de lune* et *Soleil à midi* : j'avoue que j'aime mieux les Français dans ce genre; est-ce parce qu'il répond mieux à leur tempérament, ou parce qu'ils y ont une plus grande expérience que nous? Je ne sais... Le *Quatuor* (op. 8) pour piano et cordes, de M. Delcroix, a de la tenue, de l'élégance, de la joliesse d'écriture et un sentiment tendre qui dénote une nature aimable et fine; mais il a quelques longueurs que l'on ne retrouve point dans le *Trio* du même auteur, exécuté l'an passé à la *Libre Esthétique*, et écrit d'ailleurs après le quatuor. J'aime beaucoup la Sonate pour violon et piano de M. Lauwerijns : elle est solidement construite; la partie de violon, admirablement conçue au point de vue de l'instrument, s'appuie avec force sur une base pianistique d'une harmonie audacieuse; le sentiment général de l'œuvre est viril, plein d'essor et de juvénilité...

La partie française du programme de la *Libre Esthétique* comportait, dans l'ensemble, moins d'œuvres inédites que d'habitude. Parmi les choses... anciennes qui furent réentendues, citons les *Tableaux de voyage* — si schumanniens et pourtant si d'indystes — de M. Vincent d'Indy et la *Fantaisie pour hautbois* du même maître; le *Quatuor* à cordes de M. Debussy, toujours aussi vivement intéressant; la délicieuse *Suite basque* pour flûte et quatuor à cordes, de M. Charles Bordes, etc.

Peu de mélodies nouvelles : une ou deux de M. Pierre de Bréville (*Nuit de jardin*, *Le Rhin*), très en grisaille, mais d'une exquise distinction; trois de M. R. de Castéra (*En Rêve*, *Une jeune fille parle*, *Azulejo*), d'une parfaite originalité et d'une allure qui répond à la plus pure et à la plus saine tradition française...

L'une des meilleures compositions qu'il nous a été donné d'entendre, est la *Sonate* en *ré mineur*, pour piano et violon, de M. Albert Roussel. Ce nom n'est pas inconnu à Bruxelles : M. Sylvain Dupuis a donné, l'an passé, aux *Concerts populaires*, une œuvre symphonique de M. Roussel, le *Poème de la*

(1) Quatrième année, nos 3 et 9.

Forêt, dont le coloris instrumental très personnel et l'atmosphère « naturiste » ont beaucoup plu. C'est cette même atmosphère qui réapparaît dans la sonate, non plus sous une forme programmatique précise, mais bien sous l'aspect d'un sentiment général où domine la note pastorale joyeuse, claire et printanière.

Parmi les œuvres purement impressionnistes, la *Fête en Cerdagne* et surtout les *Baigneuses au soleil* de M. Séverac, font songer au pointillisme de Signac, tandis que les trois pièces pour piano de M. Maurice Ravel, *Gaspard de la nuit*, évoquent avec un art curieux et une grande puissance les visions fantastiques d'un Poë ou d'un Hoffmann.

L'*Andante et Scherzo*, pour harpe chromatique et quatuor à cordes de M. Florent Schmitt, m'a paru incompréhensible. Il faudrait sans doute le réentendre et en lire la partition pour pouvoir en juger d'une manière moins vague et moins sommaire.

Que dire maintenant des exécutants? C'est une chose connue que le directeur de la *Libre Esthétique* s'assure toujours le concours d'interprètes de premier ordre, dont l'objectif consiste avant tout à mettre en valeur les œuvres qu'ils ont à exécuter.

J'ai déjà cité les noms de M^mes^ Weber et Rollet; ajoutons-y ceux de M^lle^ Dutreux, qui joue fort bien de la harpe, et de M. Lambotte, qui est en passe de devenir l'un de nos meilleurs pianistes; de M. Strauwen, flûtiste délicat, et de M. Piérard, hautboïste excellent; enfin, de M^lle^ Selva et de M. Vinès, qui n'ont pas leurs égaux pour l'interprétation des œuvres contemporaines écrites pour piano. Je passe sous silence les compositeurs qui collaborèrent à l'exécution de leurs propres œuvres, et je termine en rendant un juste hommage à la valeur et au dévouement des deux collectivités qui prêtèrent leur concours aux concerts de la *Libre Esthétique*, le Quatuor Zimmer et le Quatuor *Piano et Archets*.

CH. V.

Société de musique de Tournai

« Sainte Ludmile » de Antoine Dvorak

Le festival annuel de la Société de musique de Tournai est une manifestation d'art qui attire périodiquement dans la glorieuse et antique ville royale de Chilpéric l'élite des mélomanes. Cette fois l'attraction était double, car au plaisir d'entendre les chœurs remarquables de la Société se joignait celui de découvrir une œuvre inconnue du public latin, une œuvre exécutée seulement jusqu'ici dans les pays slaves et anglo-saxons.

Sainte Ludmile, l'oratorio en trois parties du musicien tchèque Antoine Dvorak fut composé en 1886 pour le festival de Leeds, exécuté peu après un peu partout en Angleterre, en Autriche, enfin à New-York, il n'avait pas franchi encore les pupitres des capelmeister français ou belges.

Le grand succès obtenu à Prague en 1904 par *Sainte Ludmile* au festival organisé à cette époque en l'honneur de Dvorak, décida la Société de musique de Tournai à l'inscrire à son programme et à en faire traduire le texte par Mlle May de Rudder. Cette dernière s'est acquittée très littérairement avec infiniment de goût et d'habileté de la tâche en somme peu commode qui lui était dévolue. L'adaptation musicale est intelligemment faite sans enlever à la partition quoique ce soit de son caractère ou de son originalité.

Le sujet de *Sainte Ludmile* est emprunté à l'hagiographie des chrétiens primitifs de la Bohême. Il chante la conversion au christianisme de Ludmile, princesse païenne de Bohême, la rencontre de cette princesse à l'ermitage de l'anachorète Yvan avec le prince Borivoj, qui s'éprend d'elle et l'épouse, non point sans avoir embrassé la religion catholique et s'être fait baptiser avec elle dans la cathédrale de Velehrad en Moravie par l'évêque Methode.

Le poème ne se rapporte qu'à ces faits marquants de la vie de Ludmile; rappelons ici que les légendes latines ou slavonnes qui ont été réunies dans le premier volume des *Fontes rerum bohemicarum*, font vivre cette princesse vers l'an 853. Devenue veuve, elle dirigea l'éducation de son petit-fils qui fut Saint Vacsla. Sa popularité excita la jalousie de sa belle-mère Drahomira qui était restée païenne. A la mort de Wratislas, fils régnant de Ludmile, elle tenta de s'emparer du pouvoir, renversa le culte chrétien et fit étrangler

Ludmile au château de Tetin en 927. L'église canonisa la martyre dont les restes furent transportés à Prague; elle devint la patronne de la Bohême.

Le poème mis en musique par Dvorak comprend trois parties. La première se passe dans la cour d'honneur du burg Melnik. Prêtres, seigneurs et gens du peuple y célèbrent la fête du printemps autour de la statue d'or de la déesse Baba, la freïa du paganisme tchèque. Un inconnu au visage pâle mais hautain fend la foule des adorateurs prosternés et des femmes qui couvrent la statue de fleurs. Il brandit une croix et proclame la toute-puissance d'un Dieu nouveau. La statue s'effondre, tombe en poussière, le peuple s'enfuit, mais Ludmile a compris ce miracle, l'apôtre la désigne comme l'élue.

Dans la seconde partie, Ludmile et sa suivante Svatava traversent, au milieu de mille dangers, une grande forêt de Moravie à la recherche de la retraite d'Yvan. Elles la découvrent à l'ombre d'une caverne marquée d'une croix blanche; elles rencontrent sur le seuil de cet ermitage agreste le prince Borivoj qui chasse dans ces régions sauvages.

Le prince Borijov frappé par la rayonnante beauté de Ludmile abandonne la piste de la biche qu'il poursuivait, éloigne ses valets, fait taire les cors et les chiens. Il s'approche de Ludmile et lui exprime ses sentiments, son admiration. Ludmile lui fait connaître la mission qui lui est confiée par Dieu, elle accepte ses hommages, mais ne sera à lui que lorsque Borivoj se sera converti au christianisme. La divine et réconfortante parole de l'apôtre Yvan opérera ce prodige.

La troisième partie enfin fait assister à la consécration et au baptême du couple, tandis que les voûtes de la vaste cathédrale de Velehrad retentissent des cantiques et des prières du peuple qui demande au Dieu puissant la paix et la gloire de la Bohême, de la Patrie.

La musique écrite par Dvorak sur ce livret aux épisodes poétiques ne se distingue pas par une personnalité bien intense. On y retrouve certes l'auteur de tant d'œuvres de musique de chambre, de symphonies dont la facture très neuve, la forme essentiellement originale excitèrent en leur temps la vive curiosité des musiciens et qui lui valurent une place en vue parmi les compositeurs contemporains, mais il semble qu'en raison d'un sujet religieux, aux tendances élevées et archaïques, Dvorak ait voulu s'en tenir aux traditions de l'oratorio classique telles qu'elles ont été consacrées par Haendel, Bach et Mendelssohn.

Sa partition est d'une belle tenue, les chœurs sont traités d'une plume de maître, avec de séduisantes recherches de rythmes, d'harmonieux effets de voix. L'invocation à Baba est une page haute en couleur qui coupe d'une manière impressionnante la scène du printemps. La première invocation de Ludmile aux dieux païens est aussi une mélodie d'une pénétrante fraîcheur.

La seconde partie dont les récits d'Yvan, imités du plain-chant, maintiennent la sévérité, ne laisse pas que de présenter quelque monotonie d'autant plus que l'orchestration en est sobre et peu variée, sans grande recherche de timbres et assez pauvre d'invention. Mais l'auteur se rattrape dans la scène du baptême conçue en de divines sonorités auxquelles se mêle la voix puis-

sante de l'orgue et les arpèges célestes des harpes. L'invocation au Saint-Esprit, d'un dessin mélodique très slave, et qu'on ne se lasse pas d'entendre en dépit de ses répétitions successives par les solistes et les chœurs, a dégagé toute son émotion, tout son charme de pureté harmonique, de splendeur mystique. Le choral final que précèdent des épisodes en style fugué avec sa prière en faveur du peuple de Bohême a produit le plus merveilleux effet. Cette péroraison éclatante de sonorité couronne en de magistrales résonances cet oratorio très digne de prendre place à côté des chefs-d'œuvre du genre. Le souffle patriotique intense qui l'anime d'un bout à l'autre ajoute étonnamment à sa puissance d'émotion, à sa haute noblesse.

L'exécution fut éblouissante de vigueur et de correction, les chœurs, particulièrement les voix de femmes, ont provoqué l'admiration légitime et coutumière par leur pureté vocale, leur justesse, leur fraîcheur, leur distinction. Les solistes étaient Mlles Homburger et Philippi; MM. Plamondon et Frolich : tous quatre se sont trop souvent signalés par leurs belles interprétations aux festivals rhénans pour rappeler ici leur mérite et leur valeur, leur belle émission vocale, leur direction impeccable, la musicalité émouvante de leur compréhension. Cette fois encore ils rivalisèrent de style, d'accent dans les fragments, les airs, les récits que leur confait la partition.

Le succès fut considérable, enthousiaste, légitimement octroyé à tous; il convient d'y associer M. de Loose qui a conduit chœurs, orchestre, orgue et solistes avec un élan continu, un noble emballement qui n'a pas peu contribué à mettre en valeur certains passages assez ternes de la partition; associons-y aussi M. le baron Stienon du Pré, l'âme de la Société de musique de Tournai, qui ne ménage ni son temps, ni son zèle pour mener à bien ces exécutions superbes. Amateur éclairé, musicien expert, organisateur hardi et plein d'initiative, c'est à lui que la Société de musique de Tournai doit sa prospérité, à lui qu'elle doit de pouvoir clôturer par un retentissant succès sa vingt et unième année d'existence, sa vingt et unième année de belle musique et de grand art.

N. L.

Chronique d'Art

Exposition des œuvres de M. Vinçotte

Dans le courant du mois d'avril dernier M. Vinçotte exposait dans son atelier la maquette réduite du fronton sculpté destiné au Palais du Roi. Ce projet s'impose par des qualités éminentes de style et d'élégance décorative. La figure centrale, personnifiant la patrie belge, est une merveilleuse évocation de grâce altière. Elle domine, en s'isolant d'elles, les figures accessoires, lesquelles symbolisent les causes actives de notre prospérité nationale. Tout l'ensemble, savamment ordonné, est presque autant d'un peintre que d'un sculpteur, et je ne serais pas surpris que les figures si sculpturales de la *Fécondité* de Jordaens n'aient hanté le souvenir de l'artiste. Le relief, bien qu'atténué par endroits, est assez habilement ménagé pour ne rien perdre dans l'éloignement d'un couronnement d'édifice.

En même temps que ce projet, M. Vinçotte exposait deux bustes en marbre (S. A. R. le Comte de Flandre et M. le banquier Philipson) et deux modèles de buste en glaise (S. A. R. le Prince Albert et le chef de cabinet défunt M. de Trooz). Autant de chefs-d'œuvre de facture simple et savante, animés d'une vie intense et bien personnelle. En particulier, on ne peut mieux rendre le charme aristocratique et fin, tempéré de bonté exquise, qui personnifie l'inoubliable prince dont Bruxelles garde le souvenir.

F. Verhelst.

Le XVII[e] Salon du Cercle « Pour l'Art »

La surabondance de matière ne nous permet pas de faire une analyse détaillée des œuvres exposées dans ce Salon. Qu'il nous suffise de répéter l'admiration enthousiaste et sans réserve que nous avons toujours professée et dont nous réitérons avec joie l'expression pour ce groupe d'artistes qui est, sans conteste, un des plus sérieux cercles d'art qui existent en Belgique. Parcourez simplement la liste des exposants et vous serez convaincu de la haute valeur de ce cercle. Cette liste contient les noms des plus grands artistes du pays.

Dans l'art décoratif, cet art magnifique, cet art essentiel, l'art des arts, si je puis m'exprimer ainsi, puisqu'il va droit au but de l'art qui est de décorer les palais des rois, les cathédrales, les théâtres, les hôtels communaux, tous les

LE SOIR DANS LA PLAINE

(EUGÈNE LAERMANS)

grands édifices publics, il faut citer les deux grands noms de FABRI et CIAMBERLANI, deux artistes de toute première envergure, et qui, avec l'admirable MONTALD, ont atteint et réalisé dans leurs chefs-d'œuvre le sommet de l'art décoratif, et cela avec une somptuosité fastueuse, une poésie intense et une majesté incomparable. Je place ces trois artistes parmi les plus grands artistes en art décoratif de ce siècle. Ils ont peut-être des égaux, ils n'ont pas de supérieurs dans le monde entier. Je l'affirme sans crainte et avec fierté pour mon pays.

Parmi les autres artistes peintres il y a FIRMIN BAES dont la personnalité s'affirme de plus en plus dans des œuvres d'une absolue perfection, le grand LAERMANS, toujours aussi puissant, toujours égal à lui-même, et dont la réputation égalera un jour celle de Breughel, à côté de qui on peut le placer sans crainte qu'il en soit diminué.

Nous devrions citer encore, parmi les peintres qui se distinguent chaque année aux salons de *Pour l'Art*, les deux peintres d'intérieurs, d'un charme si fascinant, VERHAEREN et JANSSENS, les paysagistes COPPENS, DIERICKX et tant d'autres qui s'affirment dans des genres divers et toujours avec un égal bonheur comme VAN DEN EECKHOUDT, MICHEL, LYNEN, OTTEVAERE, LAMBERT, etc.

Enfin, quels beaux sculpteurs que ROUSSEAU, dont A. Goffin nous fit l'éloge ici même récemment, LAGAE, BRAECKE et le regretté BONCQUET dont on ne saurait jamais assez pleurer la disparition quand on contemple les œuvres de beauté forte qu'il avait déjà réalisées.

Il faudrait citer tous les noms du cercle *Pour l'Art*, car tous ont du talent et plusieurs sont déjà des maîtres. H. M.

Jef Leempoels

La collection des cinquante-trois panneaux exposés au Cercle Artistique, du 25 janvier au 3 février, ne donne qu'une idée incomplète de l'étrange, captivante et parfois déconcertante personnalité de Jef Leempoels. Les meilleures de ses œuvres sensationnelles datent de loin, comme le visage angoissé de l'*Enfant* au cauchemar, et surtout les *Mains* suppliantes. Je retrouve la même sensation d'art subtil et de réalisme symbolique dans deux photographies du salonnet actuel, d'après « des œuvres jamais exposées en Belgique », savoir le *Jeune Sphinx* appartenant à S. A. R. le Prince Régent de Bavière, et *A l'Eglise* du musée de Leipzig. Cette dernière œuvre, vulgarisée par la reproduction en couleurs, suffit à la gloire d'un artiste.

Le bon Jef Leempoels s'affirme à l'exposition du Cercle Artistique par une excellente figure d'émigrant, farouche et dramatique, sans être mélodramatique, avec le reflet aigu allumé au coin de ses prunelles. Il s'y retrouve encore dans le portrait de l'artiste, admirable de vie concentrée, de sincérité et de couleur sobre. Excellent aussi le portrait de M. Aronstein, dont la personnalité se dégage fortement des formes grêles et du regard clair et dur.

J'aime moins les deux figures d'odalisques : *Réconfortée* et *Rayon d'or*, quoique la seconde se recommande par le charme d'une belle lumière ambrée. Il y a de la fraîcheur et de la préciosité dans les effets de lumière blanche parmi les blancheurs des deux intérieurs féminins intitulés la *Lettre* et le *Thé*, et l'imprévu curieux des figures claires réflétées à contre-jour par une glace inclinée. Au moins ces toiles témoignent-elles de la souplesse du talent de Leempoels, et de son désir de renouveler ses sujets.

On retrouve le symboliste dans les *Sœurs de douleur*, dont les voiles noirs dissimulent mal les chairs lourdes et flasques. Je me demande pourquoi cette douleur, d'ailleurs mélodramatique cette fois, est située dans un paysage joyeusement fleuri. Serait-ce un symbole de l'ironie inconsciente des choses?

J'aime moins encore le *Cheminеau*, malgré l'âpreté du dessin, qui ne fait grâce d'aucun détail. Je ne sais pourquoi ce bonhomme rougeaud, avec ses yeux chavirés et sa barbe de vieux notaire, m'est antipathique. Et je confesse que les toiles de Leempoels, toujours intéressantes par l'acuité de la vision, me laissent souvent cette indéfinissable sensation de malaise.

Jef Leempoels a l'originalité de réussir en plus d'un genre. Il délaisse volontiers ses figures évocatrices d'idées pour le genre et même le paysage d'amateur, dépourvu de tout romantisme. Un bouquet d'arbres émergeant de la prairie, des toits rouges au bout d'une allée en berceau, le dessin grêle de rameaux dépouillés sur le ciel bleu, des constructions au bord d'un étang, une simple marine en grisaille de tons plats suffisent à sa vision de paysagiste. Il a pourtant quelques notations lumineuses plus subtiles. Il atteint enfin la vraie beauté dans le *Pré flamand*, où les peupliers si caractéristiques de nos côtes de West-Flandre prennent les allures classiques du pin-parasol, dans la lumière dorée d'un beau crépuscule de juin.

Exposition des œuvres de M. Joseph François

J'ai revu avec plaisir au *Cercle Artistique*, les toiles de cet excellent paysagiste que je compte parmi les plus probes et les plus sincères représentants de notre grande école du paysage. Il se rattache aux traditions des Boulanger et des Coosemans par la même interprétation large, émue et attentive de nos sites.

Trois aspects de la nature ont particulièrement sollicité son actif pinceau : la forêt, les dunes et la mer.

M. François a chanté « sa » forêt de Soignes avec autant d'amour que les peintres de Barbizon leur forêt de Fontainebleau. Il la connaît et il l'aime comme personne, dans ses multiples aspects, sous ses parures changeantes, mais avec une prédilection évidente pour l'incomparable majesté de ses hivers. Il épie les dernières lueurs du couchant à travers les mailles serrées des branches mortes, qui découpent le ciel en menus fragments d'émaux cloisonnés. Il note avec ferveur les avant-plans embroussaillés d'herbes sèches et de feuillages roux, et l'élan sauvage de la haute futaie dont les masses violacées, rayées de lumière, fusent sur le fond doré du ciel.

Les paysages désolés de la Campine lui sont aussi familiers, mais cette fois toute la magie du paysage se concentre dans les aspects mouvants du ciel. Les étendues mornes qui fuient vers les horizons infinis servent de repoussoir aux jeux de lumière dans les nuages, tantôt dilués dans l'irradiation du ciel, tantôt accumulés en palais aériens, dont le soleil accuse, en reflets d'or, l'étrange et fascinante architecture. Les dunes de nos côtes maritimes ont trouvé aussi en M. François un interprète subtil. Il a bien compris leur charme plus souriant que celui des landes austères de la Campine. *Promenade dans les dunes* est une jolie trouvaille de lumière blonde, où la végétation grêle parmi les sables blancs s'irise de jolis tons de porcelaines de Saxe. Le groupe des élégantes promeneuses matinales est bien en place dans ce gentil décor.

Non dépourvues de grands mérites, les marines où M. François renouvelle sa manière. Les meilleures notations y sont celles de la lumière largement épandue. Dans *Estacade à marée basse*, elle remplit tout le ciel d'un éclat magnifique, et la masse liquide en est toute pénétrée. Dans *Brise-lames*, elle tombe en cascade de dessous un écran de nuages sombres aux reflets d'orage. La nappe lumineuse fait étinceler la mer comme un bain d'argent en fusion, que barre la croupe sombre et luisante du brise-lames. Je regrette les figures de cette marine, trop disparates dans sa sauvage grandeur.

Il faut louer encore les toiles moins importantes du maître, tel le délicieux *Ruisseau sous bois*, qui fait la sieste sous le feuillage dense tout frémissant de lumière chaude; — tel encore le torrent de la Hoëgne, qui rappelle les sites alpestres; — et enfin le caractéristique coin des carrières de Quenast, dont les blocs à cassures métalliques sont si curieusement observés.

Exposition des œuvres de M. et Mme Wytsman

Les qualités distinctives de ces deux peintres sont toutes de fraîcheur et de lumière. Leurs âmes communient dans un même amour des heures sereines, et si la mode était encore aux épigraphes, je leur appliquerais volontiers celle-ci, qu'on lit je ne sais plus en quel bourg perdu du Tyrol, gravée sur un cadran solaire :

Non numero horas nisi serenas (1).

Comme il convient, Mme Juliette Wytsman s'abandonne avec plus d'ingénuité à cette grâce du sourire heureux. Elle a une préférence marquée pour les bords fleuris de la Meuse. Elle chante notre beau fleuve wallon en poète fervent dans le *Rêve à Anhée*, dans l'admirable *Soir d'été à Yvoir*, dont l'avant-plan tout embroussaillé de ronces et d'eupatoires en fleurs, dissimule le flot lointain, qui serpente en nappe d'argent entre les rochers teintés par le soir; avec plus de ferveur encore dans l'exquise *Matinée d'automne*, avec son champ

(1) Je ne compte que les heures sereines.

d'ombellifères dorées, que clot un rideau de peupliers grêles et l'horizon laiteux, où le fleuve se devine encore entre les échancrures des hampes mouvantes.

L'art de M. Rodolphe Wytsman ajoute à ces qualités aimables un souci plus volontaire du dessin et de la technique. Personne ne rend comme lui le relief des choses et les multiples accidents de la perspective. Il procède par juxtaposition de touches de couleur, mais si habilement distribuées que les moindres ondulations des surfaces fuyantes s'accusent avec la netteté d'une vue de stéréoscope. *Chemin ensoleillé* est, sous ce rapport, une pure merveille.

M. Rodolphe Wytsman est le poète de la nature vraie. Il l'aime dans ses aspects les plus séduisants, aux heures où elle se pare de grâce attendrie. Il ne cherche ni la force ni l'éclat, et sa vision, toujours délicate, reste néanmoins toujours sincère, exempte de recherche et d'afféterie. Il est peintre exclusivement, et, de propos délibéré, il écarte toute préoccupation de romantisme littéraire. La nature telle qu'elle est lui paraît suffisamment belle et variée. Il n'éprouve nul besoin de la truquer, ni de l'idéaliser, ni de la synthétiser, ni de l'apercevoir au travers d'un subjectivisme indépendant. Pour cela même, je doute que R. Wytsman emporte les suffrages d'une certaine coterie férue de modernisme et de sensations rares. Mais les coteries et la mode passent; la sincérité seule demeure.

Parmi ses tableaux exposés au Cercle Artistique, j'admire en particulier les deux aspects de la Meuse, le soir et le matin. C'est toute la poésie calme et grandiose des grandes étendues endormies dans la paix. La seule critique que je puisse risquer est que le soir ressemble trop au matin. Aussi la fraîcheur de l'aube est-elle la note dominante de toute l'œuvre de l'artiste, toujours étonnamment jeune. Cette note joyeuse fait de la *Matinée d'avril (premières feuilles)* la plus ravissante chose que l'on puisse voir. On ne se lasse pas d'admirer la petite ferme entrevue au travers les branchages piqués de verdure naissante, dans une atmosphère nacrée qui met des reflets d'argent aux troncs rugueux des chênes de l'avant-plan. Non moins évocatrice la *Quiétude* de la cour de ferme, où les rayons du soleil, tamisés par les arbres, parsèment de marbrures roses le crépissage des vieux murs...

Œuvres de M. Firmin Baes et Henri Ottevaere

Je retrouve, dans son salon du *Cercle Artistique*, les qualités décoratives de M. Firmin Baes, mettant en valeur des sujets très humbles, femmes du peuple, hommes de la glèbe, et, particulièrement, un même sujet : la femme à la jaquette rouge et au bonnet blanc. Je regrette cependant que la belle allure pittoresque de ces sujets rejette un peu à l'arrière-plan le sentiment intérieur suggéré par les titres. Ainsi, dans *Inquiétude* le charme de la jolie silhouette penchée au-dessus du berceau d'osier ne donne guère la sensation d'une

angoisse maternelle. *La Lettre* me montre encore la même paysanne, les bras et la tête affalés sur une table, sous le reflet de la même lampe qui éclairait le berceau; mais il fallait le titre du tableau pour m'apprendre que cette femme n'est pas simplement endormie. Toujours le même sentiment décoratif, très curieux cette fois, dans le *Retour de veillée*. Deux jeunes campagnardes cheminent sous un ciel nocturne piqué d'étoiles entre les échancrures des nuages. La lampe qu'elles portent donne à leur visage incliné de côté un petit air fripon de mousmées japonaises. Bref, ces aimables figures, bien dessinées en une gamme de couleur chatoyante bien que très sobre et un peu uniforme, révèlent une fine nature d'artiste, enchantée d'une trouvaille bien personnelle, mais exposée à de fastidieuses redites.

M. Ottevaere se complaît dans la représentation des vastes étendues planes sous un ciel mouvant et parfois tragique. Cette impression de grandeur est fort bien rendue dans les deux dessins au crayon noir : *L'Aurore calme* et *Le Couchant belliqueux*. Mais ce n'est pas la première fois que j'ai l'occasion de louer ces deux œuvres. Trois autres numéros : *Lever de lune sur le Zwarte Polder*, *L'Arc-en-ciel sur le Kievit Polder*, et *Les champs des Polders*, sont identiquement dans le même sentiment, et la même facture de dessins légèrement rehaussés de couleur. Les nuages y jouent le grand rôle, et ils sont supérieurement traités, quoique avec une pointe de romantisme. En revanche le paysage est dessiné d'une manière presque puérile. Je sais bien que ce dédain de l'habileté fait partie du programme de maint artiste contemporain, et précisément de ceux qui ont des intentions littéraires. Ils voudraient faire oublier le métier, la matière, le procédé, et ne suggérer que la vision d'art, à l'instar des primitifs si souvent maladroits. Mais ils oublient que les maladresses des primitifs n'étaient pas intentionnelles, que, d'ailleurs, ces maladresses ne sont pour rien dans la beauté de leurs œuvres, et que celles-ci sont belles en dépit de ces maladresses. Ils oublient combien est odieuse la naïveté affectée.

M. Ottevaere a donc d'incontestables qualités de poète, encore que son fonds ne soit pas étendu. Comme peintre, comme coloriste surtout, il est très inférieur. Rien de plus faux que ses diverses marines et ses soleils empâtés. Insignifiante la vue du Rhin des « hauteurs du Drachenfels ». Ses deux vues de Venise font penser à des agrandissements de cartes postales coloriées.

En même temps qu'à MM. Baes et Ottevaere, le Cercle Artistique donnait l'hospitalité à une jolie collection d'aquarelles (ou plutôt de peintures à la détrempe) de M. Rekelbusch. Cette fois, c'est le triomphe du métier, du truc et du chic. La conclusion que m'inspire cette exhibition n'est pas favorable à cette mode nouvelle de la peinture à l'eau, opaque comme de la gouache. Elle fait une concurrence inutile et impossible à la peinture à l'huile, en délaissant le charme propre de l'aquarelle : la fluidité et la légèreté aérienne.

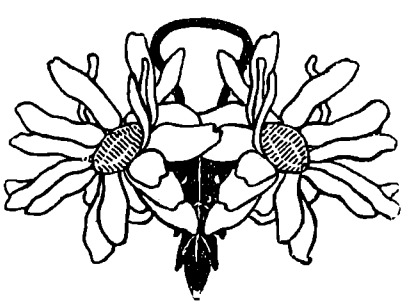
F. VERHELST.

L'Exposition de Mme Ch. Hynderick

L'exposition de Mme Hynderick affirmait un talent artistique comme on en rencontre bien rarement chez les amateurs. Cette artiste a un don spécial et inné, tout à fait remarquable, pour évoquer la poésie des paysages du littoral et elle sait en peindre les côtés pittoresques avec une virtuosité inouïe et avec une variété exquise et pleine de charme. Jamais je n'ai vu représenter les différents aspects des dunes avec autant de fermeté et d'à-propos et d'une façon à la fois aussi réaliste et aussi poétique. J'ai lu avec plaisir et je reproduis ici avec joie une appréciation peu banale, puisqu'elle est le fait d'un de nos plus grands et plus avertis critiques d'art, Octave Maus, sur l'exposition de cette artiste qui peut être fière de ces éloges. Voici ce qu'en écrit O. Maus dans l'*Art Moderne* :

« Mme Ch. Hynderick, qui fit son éducation artistique sous la direction de Théodore T'Scharner, son beau-père, exposa, ces jours derniers, à la Galerie Royale, une série considérable d'impressions et d'études évoquant avec sincérité, et souvent avec émotion, les aspects du littoral : paysages aux horizons bas, mer glauque secouée par la brise, plages solitaires, villages tapis dans les dunes à l'abri des vents du large. Les sites de la côte west-flamande : Coxyde, La Panne, Saint-Idesbald, Ghyvelde, Nieuport, ont fourni à l'artiste les thèmes sur lesquels elle module d'incessantes variations selon l'heure du jour, la saison, le ciel, l'atmosphère diaphane ou brumeuse. Mme Hynderick a une vision subtile, un goût affiné et des dons de coloriste qui la serviront heureusement lorsqu'elle aura acquis un métier plus sûr et dégagé sa personnalité. »

H. M.



Chronique Musicale

Concerts Ysaye

La dernière matinée des Concerts Ysaye, sous la direction de M. Vander Stucken, a été des plus brillantes. Direction magistralement nette et ferme, plus remarquable peut-être par la puissance du rythme que par le sens des nuances et la profondeur de l'interprétation.

Au programme : l'ouverture d'*Egmont*, la très belle *Symphonie en ut mineur* de Brahms, avec, dans le finale, l'émouvant appel du cor et la mélodie d'allure populaire qui ressemble étrangement — un peu trop — à celle du finale de la *Neuvième*; le prélude de *Tristan*, et le *Liebestod* (le prélude pris dans un mouvement trop rapide qui, à mon avis, lui fit perdre beaucoup de sa grandeur poignante); enfin les *Adieux de Wotan* avec... M. Van Rooy qui, cette fois, en chair et en os, était présent, après avoir fait si souvent faux bond au public bruxellois. M. Van Rooy est un merveilleux interprète des héros wagnériens; il chante superbement aussi ces rudes chants nationaux de la Néerlande, qu'il a fort bien fait de substituer, sur-le-champ, à un insipide *Ich liebe dich* de Marschner ayant paru déplorable à la répétition générale. Le *liederabend* du Cercle Artistique le révéla, de même, interprète puissant des pages fortes et tragiques, telles que les *Deux Grenadiers* de Schumann et le dantesque *Gruppe aus dem Tartarus* de Schubert, beaucoup moins remarquable dans les pages de tendresse, de sensibilité émue telles que la *Ferne Geliebte* de Beethoven.

Samson au Conservatoire

Ce fut une très belle exécution d'une très belle œuvre, sous la direction nerveuse de M. Tinel. La musique de Händel est de l'art décoratif grandiose, mais aussi, avouons-le, lassant et monotone. Les pages d'impressionnante beauté, vraiment géniales, qui, çà et là, s'élèvent comme des sommets dans le *Messie*, sont rares dans la partition de *Samson*. Il y a pourtant des chœurs superbes, de fort beaux récits de Samson, de Manoah, de l'Israélite racontant l'écroulement du temple et la mort du héros, un air ravissant, absolument exquis, de Dalilah, avec le chœur de jeunes philistines qui lui donne la réplique. Qu'elle est bizarre, cette Dalila, qui ressemble à la terrible séductrice biblique comme une bergère de Watteau à Cléopâtre : incompréhension

d'autant plus étrange que, pour tout le reste, le caractère merveilleusement pathétique du récit sacré est bien marqué dans le drame de Milton qui a servi de base à l'oratorio de Händel. En vérité, c'est du drame et cela *se voit* constamment « en scène ».

MM. Lheureux (Samson), Séguin (Manoah), Culot (un Israélite) et Mme de Tréville (Dalila) furent parfaits, Mlle Lucey et les autres furent bons; les chœurs et l'orchestre, comme toujours, superbes. X.

Quatrième Concert Durand

Wagner-Brahms

Le *Requiem* de Brahms apparaît une des inspirations les plus hautes et les plus intensément émouvantes de la musique sacrée au XIXe siècle. L'âme de Bach et celle de Beethoven à la fois semblent planer dans cette composition grandiose, vaste chant d'espoir traduisant la paix inaltérable et les triomphantes certitudes du chrétien devant le mystère angoissant de la mort. Chacune des sept parties qui le constituent forme d'ailleurs comme un poème distinct et complet dont l'inspiration est aussi profonde que la forme parachevée et auquel la simplicité forte du style, l'harmonieux équilibre de l'architecture sonore et, par-dessus tout, la pure et céleste qualité de l'émotion lyrique confère un caractère imposant de surhumaine grandeur.

L'exécution du *Requiem* aux Durant revêtit une expression de gravité et de noblesse appropriée dans les effusions sereines du début et de la fin, mais dans les éblouissantes polyphonies orchestrales et vocales de la troisième et de la sixième partie, comme dans la majestueuse phrase : *Toute chair se flétrit et sèche comme l'herbe des prés*, rythmée trop mollement, elle n'atteignit point à la plénitude sonore et à l'intensité de sentiment que l'on eût souhaité. Il serait d'ailleurs injuste d'accentuer le reproche, car avec les éléments restreints dont dispose M. Félicien Durant, il lui eût été matériellement impossible de donner à ces pages magistrales toute l'ampleur qu'elles comportent, et son idée de révéler au public bruxellois un chef-d'œuvre que jusqu'ici les trois autres grandes institutions de concerts de la capitale avaient passé sous silence n'est assurément point de celles qu'on serait tenté de blâmer.

Les deux solistes, Mlle Beaumont et M. Bouilliez, sont des artistes de talent dont les interprétations vibrantes mais trop dramatiques eussent gagné à être plus discrètes, plus pénétrées d'intériorité.

La *Cène des Apôtres* de Wagner fut composée en 1843, après l'achèvement du *Vaisseau-Fantôme*. Elle renferme deux parties, l'une exclusivement confiée aux chœurs, la seconde complétée par l'intervention de l'orchestre. Cette dernière est la seule vraiment intéressante, se développant en formules harmoniques qui éveillent le souvenir de *Lohengrin* et font présager de loin le plus grand poète de l'orchestre qui fut jamais. Les chœurs étaient chantés avec un fort louable souci des nuances par la *Musicale* de Dison sous la vaillante direction de M. Voncken.

Au programme de ce concert était aussi inscrite l'ouverture de *Tannhaüser*, exécutée dans une liberté de mouvements et une allure précipitée qu'il n'y a pas lieu d'approuver.

Concerts divers

Récital Sauer. — M. Emil Sauer est justement considéré comme un des grands pianistes du moment. Dans un programme où se lisaient les noms de Schumann, Chopin, Liszt, Mendelssohn, etc., il a fait admirer une fois de plus la netteté merveilleuse de sa technique, la subtilité aérienne de ses *pianissimi*, en même temps que sa fougue superbe et sa puissance d'attaque dans les accords. Il a été particulièrement remarquable dans les sonates de Scarlatti qu'il a détaillées avec une grâce souple et une limpidité parfaite, dans la sonate de Liszt, trop diluée et découpée en impressions antithétiques mais sillonnée d'éclairs de génie, et qu'il a interprétée avec une science magistrale du coloris. M. Sauer a eu d'impalpables délicatesses dans le scherzo du *Songe d'une nuit d'été* de Mendelssohn, et dans les études de Chopin, il a joué finement le nocturne en *fa* du même auteur, a été moins heureux dans la ballade en *fa* qu'il a exécutée moins en poète qu'en pianiste et surtout dans la valse en *la bémol* déparée par ces mouvements *express* qui dénaturent les rythmes et les significations. Il termina et abîma un programme très artistement conçu par une choquante et vulgaire transcription de l'*Eugène Onegin* de Tschaïkowsky. Ce n'est pas la première fois que M. Sauer se rend coupable d'une telle inélégance. Et pour nous résumer, Sauer qui est doué d'une prodigieuse facilité et possède à un degré éminent les qualités proprement pianistiques, se différencie à notre sens d'artistes comme Pugno ou De Greef en ce qu'il vise trop constamment à l'effet, effet qu'il obtient du reste presque toujours, mais plus souvent par les moyens habiles et factices du virtuose que par le pouvoir et l'éloquence de l'émotion d'art pure.

Une bien intéressante audition consacrée à la **Chanson russe** a été donnée au Cercle Catholique par **Mlle Rosa Piers**, cantatrice. Délicatement accompagnée au piano par Miss Emy Martin, Mlle Rosa Piers a fait entendre une série de chansons et de poèmes lyriques empruntés au répertoire des compositeurs russes les plus justement célèbres : Cui, Glazounoff, Rimsky-Korsakoff, Balakireff, Borodine, Moussorgsky. C'est avec une intelligence pénétrante qu'elle a interprété ces œuvres dont sa diction souple et finement nuancée a mis en lumière les rares beautés. Signalons particulièrement l'accent tragique qu'elle a mis dans *La Mer*, une inspiration géniale de Borodine, la façon spirituelle et piquante dont elle a détaillé la *Chambre d'enfants* de Moussorgsky.

Cette audition était précédée d'une remarquable conférence de Mlle Biermé sur la *Chanson russe*. Mlle Biermé, qui a résidé longtemps en Russie, a été en relations personnelles et en rapports de correspondance avec plusieurs musiciens illustres de ce pays. Elle était donc toute désignée pour raconter leur vie, les diverses étapes de leur carrière, pour exposer les caractères particu-

liers de leur conception esthétique, dévoiler l'âme songeuse et frémissante qui palpite secrètement en leurs poèmes, déterminer enfin comment la plupart de ces créations fortement imbibées de sève nationale découlent de la grande source ethnique, du folklore. C'est ce qu'elle a fait avec sagacité, dans une belle langue pittoresque et imagée, opposant le rêve altier, la poésie âpre et sauvage de Borodine au réalisme intense, à l'observation minutieuse et aiguë de Moussorgsky, définissant les particularités rythmiques et harmoniques de cet art russe si spécial et dont l'architecture tonale s'apparente étroitement aux modes doriens de l'antique Hellade.

GEORGES DE GOLESCO.

Les auditions musicales de Mme Beauck

Mme Beauck a inauguré des auditions d'élèves fort intéressantes dans l'originale salle qu'elle a fait construire à Uccle.

La dernière de ces auditions était consacrée à Mlles Davanzi et Willia, qui sont toutes deux douées de fort belles voix et qui ont fait preuve de qualités d'interprétation de premier ordre dans un répertoire de mélodies artistement choisies parmi ce que les Italiens, les Allemands, les Français, les Slaves et les Scandinaves ont écrit de meilleur depuis le XVIIe siècle jusqu'à nos jours.

Mlle Davanzi, un soprano d'un timbre merveilleux et étrangement prenant, a chanté avec une intelligence parfaite et un charme exquis des airs italiens du XVIIe siècle de Bencini, Gaffi et Faiconieri (une délicieuse *Villanella*), de Schubert (en allemand ! bravo !) et des mélodies modernes parmi lesquelles l'*Invitation au Voyage* de Duparc, la *Procession* de C. Franck, et un lied verlainien d'une inspiration très pure de M. Brusselmans.

Mlle Willia a une voix de contralto magnifique et une fort belle diction, que j'ai surtout appréciée dans les deux scènes de l'*Orphée* de Gluck dont elle a puissamment rendu le caractère pathétique.

(Art Moderne.) CH. V..

LES LIVRES

Le drame de la Science, par JULIEN MALRIC. — (P.-V. Stock, Paris.)

Il sied de signaler le nom, jusqu'ici inconnu, de M. Julien Malric, dont le coup d'essai semble coup de maître. Son livre appartient à la catégorie des grandes œuvres symboliques vers lesquelles le bon public ne se précipite pas toujours d'aussi bon cœur que vers les romans d'amour, mais qui doivent arrêter l'attention des lettrés. Le *Drame de la Science* contient en réalité deux drames conjugués, la *Nuit* et l'*Irradié*. Le premier évoque dans les temps futurs la lutte de ce que seront devenus les hommes : d'un côté les Mages dépositaires d'une puissance énorme mais cruelle, de l'autre les Dégénérés satisfaits de leur bonheur bestial; au milieu, de demi-sauvages qui ont conservé, avec la haine des deux autres groupes, le goût du travail opiniâtre; ceux-ci arriveront à détruire les Mages tout en étant eux-mêmes détruits par les Dégénérés, mais sur les ruines du monde détruit se devinera la naissance d'un monde supérieur issu des amours idéales de la fille des Mages et du fils des Destructeurs.

Quant au second drame, il chante la venue dans un monde également archifutur, et où les Doctes essaient de créer une source de lumière et de chaleur pour remplacer le soleil éteint, d'un « irradié » une sorte de parsifal ingénu qui viendra confondre la science étroite des Doctes et enseigner au monde la puissance du sacrifice et la souveraineté du Divin. Et, comme on le voit, ce sont des mythes grandioses que M. Julien Malric a personnifiés dans ses protagonistes rayonnants; en les résumant, je les ai trop nettement dessinés; une part de leur beauté tient à l'imprécision de leurs lignes. On a souvent remarqué chez les auteurs lyonnais (M. Malric est de Lyon) une sorte d'influence de l'âme germanique rêveuse, mystique et symboliste, qui se retrouve, en effet, chez Ballanche, chez Edgard Quinet, chez Péladan, chez Gabriel Sarrazin, chez le peintre Chenavard, mais les personnages de notre auteur me semblent plus intenses et plus vagues à la fois que ceux de ces penseurs, et il faudrait aller jusqu'aux colosses fuligineux de William Blake pour leur trouver des frères véritables. L'œuvre dramatico-philosophique de M. Malric n'est sans doute pas sans défauts, et trop souvent un excès de précision technique dans le dialogue gêne l'effet que veut produire l'auteur; on préférait, par exemple, que ses Mages et ses Doctes ne parlassent pas d'ampoules et de branchements, mais malgré tout il y a là un effort très puissant, très noble et qui mérite d'être signalé au public d'élite.

Cournot et la renaissance du probabilisme, par F. MENTRÉ. — (Paris, Marcel Rivière.)

Les livres de ce genre se signalent plus qu'ils ne s'apprécient. Renouvier dit quelque part que pour discuter les idées d'un des ouvrages de Cournot, il lui faudrait un volume plus long que celui dont il parle. Mais combien de feuilles alors demanderait la critique complète de la philosophie de Cournot et des appréciations de M. Mentré qui forment elles-mêmes un gros in-8° de 650 pages! Je me contente donc, après avoir rendu hommage à la science et à la conscience de l'historien, de dire en quoi son sujet peut intéresser plus spécialement les lecteurs de *Durendal*.

Cournot, contemporain de Comte, et comme lui à la fois savant, philosophe et sociologue, est, à sa différence, un penseur religieux et même chrétien, et même catholique. Non qu'il ait pratiqué l'apologétique à la mode de son temps; il raconte plaisamment, au contraire, dans ses *Souvenirs* encore manuscrits, qu'ayant commencé dans sa jeunesse la lecture du *Génie du Christianisme*, il se hâta de l'interrompre pour ne pas exposer ce qui lui restait de foi religieuse à l'imprévu contre-coup des plaidoiries du grand vicomte; pas davantage n'a-t-il donné dans les hardiesses politico-cléricales de son autre contemporain Lamennais; là également son attitude serait celle d'un réactif de l'ancienne roche gallicane. Mais il n'en a pas moins consacré une bonne partie de ses réflexions solitaires à l'étude du grand problème religieux et plus spécialement du grand miracle chrétien vu à travers l'histoire. Ajouterai-je que son austère point de vue n'est nullement inconciliable avec la position avant tout esthétique prise par Chateaubriand? Le *Génie du Christianisme*, quelques sourires qu'il éveille sur les lèvres des philosophes et des savants, n'en gardera pas moins l'affectueuse estime des artistes et des lettrés, et je m'imaginerais très bien un moine de Beuron ou de la Guilde Saint-Jean qui refuserait à son tour de lire Cournot pour ne pas exposer sa foi nourrie de beauté à l'influence toujours un peu desséchante de la philosophie même religiosante.

A chercher noise à M. Mentré (car le destin des critiques ne doit-il pas d'être critiqué?) je l'entreprendrais sur un point voisin de l'esthétique, sur le style même de Cournot qu'il déclare obscur, fatigant, d'une densité rebutante, etc., toutes sévérités qui me semblent excessives. J'ai même toujours été surpris, à ce propos, de voir que les profanes purs littérateurs, généralement un peu maniaques de l'écriture rare et de l'épithète absconse, sont plus indulgents envers certains styles techniques, que les confrères ou disciples; pour mon humble part, j'ai toujours, et de bonne foi, admiré la saveur du style de Balzac et de Comte que tous les professeurs de littérature déclarent lourds ou illisibles; semblablement la façon d'écrire de Cournot, pour n'avoir pas la banale fluidité du journalisme ou la médiocre gentillesse du gendelettrisme, me semble pourvue de toutes les qualités solides et élégantes (l'élégance n'étant en somme que la mesure jointe à la certitude) que comporte un style d'idées.

Pour finir par un point personnel, ce n'est pas de mon crû que j'ai tiré le renseignement trouvé par M. Mentré dans un de mes articles sur Cournot,

que c'était une phrase de Taine dans ses *Philosophes classiques*. « Et quant à la logique, nous irons l'apprendre chez M. Cournot ! » qui avait donné à Gabriel Tarde l'idée de connaître le maître. Ce détail, d'ailleurs curieux, vient de Tarde lui-même, qui l'a indiqué dans une « Enquête sur Taine », dont j'ai reproduit un fragment au cours d'un article nécrologique sur l'auteur des *Lois de l'imitation* paru dans le *Mercure de France*, où M. Mentré le retrouvera aisément.

Ce qu'ils lisent. — (Lugano, bureaux de la revue *Cœnobium*; dépôt à Paris, Librairie Rivière, rue Jacob.)

Sous ce titre une revue franco-italienne, qui paraît dans le Tessin suisse, a publié *cent dix-sept réponses*, qui lui furent envoyées par des écrivains de tous les pays, à la question suivante : « Si vous aviez à réunir une bibliothèque de quarante volumes de littérature philosophique, religion, morale, synthèse scientifique, comment la composeriez-vous? »

De pareilles questions sont souvent posées par les journaux, surtout pendant les mois d'été où la copie intéressante fait défaut. Ce qui donne un caractère particulier à l'enquête de *Cœnobium* c'est la qualité et la variété des correspondants, les développements dans lesquels certains d'entre eux entrent, et enfin les appendices statistiques ou appréciatifs de l'enquête. Je note par exemple, pour ceux qui aiment ce genre de résumés, que, comme il fallait le prévoir, Dante, Shakspeare et la Bible tiennent la tête parmi les auteurs figurant dans la bibliothèque en question; ensuite viennent Platon, Gœthe, Marc Aurèle, Victor Hugo. Puis Homère, Cervantès, Pascal, Spinoza, Kant et Montaigne. Je ne poursuis pas l'énumération qui tournerait à la sécheresse du catalogue; ce sont d'ailleurs les réponses intégrales qu'il faudrait lire.

H. Mazel.

Le pèlerinage de Port-Royal, par M. André Hallays. — Un vol. ill. — (Paris, Perrin.)

C'est un grand charme, en vérité, que d'entendre M. André Hallays parler de Port-Royal, avec l'originalité faite de finesse et de sensibilité qui est sienne. Le Port-Royal qu'il évoque devant nous, parmi les souvenirs dispersés duquel il nous conduit en ce pèlerinage, s'il ne perd rien de ce qu'il a eu d'ardent, de fier et d'opiniâtre dans les êtres; de rigide et de sévère dans les choses, revêt, cependant, en ces pages où il n'est plus que commémoration et, en quelque sorte, éphéméride, la beauté mélancolique et chère au cœur des ruines dans lesquelles des vies illustres ont laissé leurs traces. Et personne mieux que M. Hallays ne connaît l'art de faire surgir la vie de la désuétude et de la poussière des archives et des monuments. Il a le respect et l'amour de la ruine. Tout lui en est reliques, et qu'il excelle à faire parler.

Tous ceux qui aiment Port-Royal, non point pour ce qu'il a cru, mais pour la façon dont il a cru et pour ce qu'il a eu d'héroïque, de grand, d'obstiné même; pour tant de caractères hauts et singuliers : Saint-Cyran, les Arnauld, Le Nain, Nicole, M. Hamon, la mère Angélique ; pour l'âme brûlante et sombre de Pascal comme pour l'âme troublée de Racine;

tous ceux-là seront reconnaissants envers l'auteur de ce livre de tant de pages délicates de pensée, de sentiment, de couleur, consacrées à faire revivre devant nous la mémoire de Port-Royal dans tous les lieux, depuis Port-Royal de Paris et Port-Royal des Champs jusqu'aux cimetières de Megny et de Saint-Lambert, que ses religieuses et ses fidèles ont rendu célèbres par leur présence dans la vie mortifiée, dans la persécution ou dans la mort. Et l'attrait si vif de l'ouvrage est encore accru, s'il est possible, par un choix d'illustrations excellentes, au nombre desquelles il faut citer particulièrement les portraits des principaux jansénistes et les masques mortuaires de Pascal et de la mère Angélique.

La Grèce éternelle, par M. E. Gomez Carrillo. Préface de M. Jean Moréas. — (Paris, Perrin.)

Il semble qu'après la conquête héroïque de son indépendance par la Grèce, le grand enthousiasme chevaleresque et poétique qui avait associé toute l'Europe chrétienne à la cause hellène se soit presque aussitôt éteint. A l'heure des prouesses homériques succéda celle des paroles, l'heure de la diplomatie, des parlementaires, de l'organisation. Et les fiers brigands qui s'étaient si généreusement battus se montrèrent si désagréables, si discoureurs et si ergoteurs après la victoire, si peu disposés, d'un côté, à reconnaître dans une étroite mesure la dette qu'ils avaient contractée envers l'étranger, si enclins, de l'autre, à se chamailler entre eux, que l'admiration de l'Europe se changea presque subitement en aversion et en mépris. Des prophéties sinistres furent proférées; on désespéra de l'avenir du jeune et turbulent royaume, trop impatient de toute tutelle; on médit même un peu de la race qui, peut-être bien, n'avait rien de commun que le nom avec les antiques populations de la Hellade...

Le titre du livre de M. Carrillo témoigne assez que, dans sa pensée, ces pronostics sinistres ne se sont pas réalisés. Il voit et il montre que la grande tradition antique n'était pas détruite sur ce sol piétiné, depuis des siècles, par tant de conquérants, et que, bien que sous des apparences nouvelles, elle revit presque identique de caractère, dans le peuple de l'Attique, du Péloponèse et des îles. Le passé, pour autant que nous le connaissions par sa littérature et par son art, transparait partout dans le tempérament des Grecs d'aujourd'hui, dans leurs coutumes, dans leurs mœurs comme dans l'œuvre de leurs écrivains et jusque dans les discussions du café ou de la Chambre des députés...

De sorte que le livre charmant et sympathique de M. Carrillo est tout à la fois observation et évocation. En nous disant la Grèce actuelle, il place sans cesse à côté d'elle la Grèce ancienne; il les mêle, il les compare l'une à l'autre et, chemin faisant, en des pages pleines d'émotion, d'esprit et de vie, il nous les apprend et nous les fait aimer toutes deux davantage.

Paradis laïques, par M. Jules Sageret. — (Paris, *Mercure de France.*)

« Nous autres, libres penseurs, avons soufflé sur les étoiles, et si fort que maintenant le ciel est vide. Voilà du moins ce que nous affirmons avec

orgueil par la voix éloquente de M. Viviani. Une plus grande modestie nous siérait. Si nous avons éteint quelque chose, ce n'est pas grand'chose, et nous n'avons éteint des astres fantômes que pour allumer des étoiles chimériques... » Ces lignes ironiques, écrites par l'auteur à la première page de son livre, indiquent à peu près le dessein de celui-ci. Ce dessein est plutôt négatif, si l'on peut dire, car si M. Sageret relègue le paradis de la religion dans la fable, il repousse les paradis laïques dans l'utopie, dont ils sont, d'ailleurs, venus. Il explore, particulièrement, les paradis imaginés par la grosse fantaisie humanitaire de Zola et par la fantaisie sceptique d'Anatole France, et nous montre sans peine, mais avec beaucoup d'esprit, que si elle n'était heureusement chimérique, la félicité que ces écrivains, à la suite de tant d'autres, ont rêvée pour les hommes n'apporteraient à ceux-ci que la ruine de tous leurs motifs d'activité et, par conséquent, de bonheur, en même temps qu'un ennui dont il faut renoncer à essayer de donner la plus lointaine idée.

Les démonstrations excellentes de M. Sageret feront sourire, sans doute, Anatole France, la fiction à laquelle il s'est complu dans *Sur la Pierre Blanche* n'ayant jamais eu, évidemment, à ses yeux, que la valeur d'une fiction. Depuis, d'ailleurs, dans l'*Ile des Pingouins*, il nous a décrit une autre vision des temps futurs, une sorte d'apothéose de civilisation qui finit au milieu du fracas des ruines et de l'éclat sinistre des bombes anarchistes, vision plus vraisemblable et qui n'est pas sans similitudes avec celle dont a été visité l'auteur des *Paradis laïques*.

Quant à Zola, il est probable que, s'il vivait encore, la contradiction critique de M. Sageret l'aurait mis en colère, comme elle fera pour la plupart des gens qui, croyant s'être affranchis des « superstitions » de la religion, ont mis les capacités ou les besoins de foi qui subsistaient en eux dans les rêves des idéologues de la démocratie.

Magaud, par M. Fernand Servian. Un volume illustré. — (Paris, Plon.)

Magaud, qui fut directeur de l'école des Beaux-Arts de Marseille et a laissé de nombreuses décorations dans les édifices publics et privés de cette ville, débuta vers 1840.

Son œuvre considérable, classique, idéaliste, est mise très habilement en relief par l'auteur de cette monographie abondamment illustrée. Sans doute, la réputation du peintre ne franchit point les bornes du département où il est né et l'on peut douter que la postérité, invoquée par M. Servian, voie s'accentuer encore la renommée de Magaud, mais il n'en reste pas moins que son nom ni ses ouvrages ne sauraient être négligés et font figure honorable dans l'histoire de la peinture française du XIX^e^ siècle.

Atlas de l'art. *Recueil des Chefs-d'œuvre de l'architecture, de la sculpture et de la peinture depuis l'époque égyptienne jusqu'à nos jours* : Composé par le chanoine Krekelberg, avec des commentaires choisis par M. Dubois et des monographies des époques, styles et écoles par M. Jules Tellier. — (Anvers, Van Os-De Wolf, éditeur.)

Excellent ouvrage de vulgarisation dans lequel on trouvera des repro-

ductions d'une exécution parfaite des œuvres les plus caractéristiques de toutes les époques, accompagnées d'extraits, en général bien choisis, des écrivains qui ont parlé d'elles.

Le travail que les auteurs de cette belle publication ont mené à bonne fin est trop considérable et trop digne d'être applaudi pour que nous nous arrêtions à quelques critiques de méthode, de classification ou d'appréciation. Nous aurions aimé, cependant, voir M. Tellier mettre nettement en lumière, dans un livre destiné à la jeunesse belge, l'influence européenne que les sculpteurs et les peintres flamands ont exercée pendant une partie des XIVe et XVe siècles.

Nous nous félicitons, en tout cas, de voir introduire un recueil de cette sorte dans l'usage de l'enseignement libre et nous recommandons chaudement cet *Atlas* à tous ceux qui, comme l'écrit M. Dubois, « veulent mettre dans leur vie un peu plus de lumière, un peu plus de sérénité et un peu plus d'idéal ».

Histoire du clergé de France pendant la Révolution de 1848, par HENRI CABANE. — (Paris, Bloud.)

Le régime orléaniste avait été d'abord très nettement hostile à l'église catholique, rendue suspecte par ses nombreuses attaches à la branche aînée. Les nécessités de la politique avaient adouci les formes de cette hostilité et tendaient même à établir entre les deux pouvoirs, civil et religieux, des rapports marqués d'un autre esprit, lorsqu'éclata la révolution de 1848. Le clergé pouvait avoir tout à craindre de celle-ci, si elle s'inspirait des traditions de la première République, mais il n'en fut rien : les idées et les éléments de tolérance et de concorde prévalurent. L'opinion publique était favorable à l'église et quand il s'agit de choisir les membres de l'assemblée nationale constituante, des évêques, des prêtres, un moine même — il est vrai que c'était Lacordaire — figurèrent parmi les élus.

M. Cabane a retracé d'une façon très intéressante l'histoire de cette période d' « union intime de la Religion, de la République et de la Liberté » qui, comme il le dit très justement, constitue « un fait unique et de tous points remarquable » dans les annales du XIXe siècle français.

L'Abbaye de Villers en Brabant aux XIIe et XIIIe siècles. Etude d'histoire religieuse et économique par le R. P. E. DE MOREAU, S. J., suivie d'une notice archéologique par M. le chanoine MAERE. — (Bruxelles, Dewit.)

L'auteur érudit de cet ouvrage a essayé de reconstituer, à l'aide des documents, l'histoire de l'illustre abbaye fondée par saint Bernard, durant les siècles où elle brilla du plus vif éclat, tant au point de vue de sa prospérité qu'à celui des vertus de ses moines. Les documents, malheureusement, ne sont pas très nombreux, ni, au surplus, très explicites et très sûrs, principalement pour ce qui traite la biographie des religieux de Citeaux qui apportèrent la règle cistercienne sur les bords de la Thyle et des grands abbés des origines. Le R. P. de Moreau en a, cependant, tiré parti avec beaucoup de méthode,

— une méthode un peu sèche, peut-être, — et de critique. Cet ouvrage, qui rendra d'excellents services aux curieux des antiquités monastiques et, aussi, à ceux qui aiment aller rêver au passé sous les arceaux du cloître de l'abbaye, est heureusement complété par une notice archéologique, succincte et précise, due à M. le chanoine Maere.

Voyage de deux Bénédictins aux monastères du Mont-Athos, par D. De Meester — (Bruges, Desclée.)

Relation pleine d'agrément, de bonne humeur et de science du voyage accompli par l'auteur et un de ses confrères aux monastères du Mont Athos. La majeure partie du livre est absorbée naturellement par l'étude circonstanciée de la vie, des coutumes, des rites des moines byzantins, étude qui donne occasion à l'érudit religieux de faire d'intéressantes excursions dans le domaine de l'art et de la littérature grecs; mais, à côté de ces pages, on en trouvera nombre d'autres nourries toutes d'observations et de renseignements curieux sur les pays orientaux que nos pieux périégètes ont traversés au cours de leur attrayant voyage.

Ausstellung belgischer kunst, Berlin, october-november 1908. — (G. Van Oest.)

On sait que l'*Art Contemporain*, d'Anvers, et la *Société des Beaux-Arts*, de Bruxelles, ont organisé de concert, à Berlin, une exposition des œuvres de nos principaux maîtres, peintres et sculpteurs, exposition qui comprenait également des travaux des principaux artistes de la précédente génération : les Stevens, De Braeckeleer, Rops, Meunier, etc.

L'exécution du catalogue de l'Exposition avait été confiée à l'éditeur Van Oest. C'est assez dire que cette publication, abondamment et excellemment illustrée, se présente sous une forme des plus attrayantes.

Napoléon Bonaparte — Le Souper de Beaucaire. Notice et notes de M. J. De Bérys (Collection *Scripta Brevia*). — (Paris, Sansot.)

Avant d'être lion, Napoléon a été loup ou, du moins, il a hurlé avec les loups!... Les loups, à l'époque où il écrivait le *Souper de Beaucaire*, c'étaient les montagnards, les terroristes, qui venaient de détruire le parti girondin et contre lesquels Marseille s'était insurgée. Un militaire, sans doute Napoléon lui-même, s'est rencontré avec un Marseillais dans une auberge de Beaucaire, au cours de ces événements, et lui démontre fort clairement que les rebelles ont tort et deux fois tort, puisqu'ils sont les plus faibles.

M. De Bérys a accompagné cette réédition du célèbre opuscule de notes et d'une introduction fort intéressantes.

Le corps et l'âme de l'enfant, par le Dr Maurice de Fleury. — (Paris, Collin.)

A qui y réfléchirait, aucune œuvre, sans doute, ne paraîtrait supérieure en beauté et en importance, à l'éducation d'un enfant. Mais combien rares

sont ceux qui font réflexion sur un sujet aussi banal, en apparence, et sur lequel tous les parents croient posséder une suffisante expérience. N'aiment-ils pas leurs enfants et étant, nécessairement, intelligents, se pourrait-il qu'ils agissent, en quelque circonstance que ce soit, au détriment de leur développement physique ou moral?... Le livre du docteur Maurice Fleury répond à cette question. L'enfant est comme une plante fragile, qui demande à être protégée, guidée, soutenue, et dont la culture exige des soins constants et éclairés. Tout son avenir de joie ou de détresse, toute sa vie heureuse et forte ou débile et malheureuse, sont dans la dépendance de ces premières années, du plus ou moins de vigueur, du caractère faible ou énergique que les soins et les enseignements qu'il aura reçus alors auront contribué à lui donner...

L'auteur de ce livre, où la science se fait simple et affable, donne des conseils, redresse des préjugés, apprend enfin à chacun de nous à observer ses enfants dans leur personnalité physique et morale, afin de fortifier l'une et de diriger ou de corriger l'autre.

Italica, *impressions et souvenirs*, par M. Joseph L'Hôpital. — (Paris, Perrin.)

Le voyage est une joie, passagère comme toutes les joies mais qui, au contraire de la plupart de celles-ci, s'accompagne dans le souvenir d'autant de jouissance que de regret. Le pays, les monuments, les œuvres, le plaisir quotidien de la beauté et de la découverte sont passés, mais la pensée évoque les uns, ressuscite l'autre, ajoutent aux uns comme à l'autre tout ce qu'ils lui ont inspiré depuis, tout ce que la réflexion a ajouté à la sensation reçue et à la mémoire conservée... De sorte que, pour des esprits tels que celui de l'auteur de ce livre attrayant, on pourrait dire que le voyage commence seulement lorsqu'il est achevé, lorsque, reposé de la route, le voyageur se trouve, dans la tranquillité de son cabinet de travail, en tête-à-tête avec le trésor de visions et d'idées dont il est revenu enrichi...

Arnold Goffin.

I Fioretti. Les petites fleurs de la vie du petit pauvre de Jésus-Christ saint François d'Assise. Traduction, introduction et notes d'Arnold Goffin. — (Paris, Bloud, Coll. Science et Religion.)

Chaque printemps aux premiers beaux jours, les marguerites reparaissent en foule dans les gazons renouvelés, et tous les cœurs se réjouissent à leur vue, sans que leur réapparition régulière diminue en rien le plaisir qu'elles causent. Il en est presque ainsi des petites fleurs spirituelles tirées de la vie de saint François d'Assise. Innombrables en ont été les éditions et les rééditions en toute langue, sans que jamais le public se soit lassé de les voir reparaître, et sans que le suave parfum de sainteté qu'elles exhalent ait rien perdu de sa pénétrante douceur.

Pour ce qui concerne la version française, M. Arnold Goffin a réussi ces dernières années à lui infuser une vie et une jeunesse nouvelles, en s'appli-

quant avec un plein succès à rendre beaucoup plus exactement qu'on ne l'avait fait avant lui le charme ingénu et les tournures archaïques des vieilles chroniques franciscaines. Il n'y avait qu'un reproche à faire à ses traductions précédentes : c'est qu'elles avaient été publiées chez des éditeurs, et en des formats différents.

M. Arnold Goffin remédie aujourd'hui à cet inconvénient en publiant, dans l'élégante et pratique collection des chefs-d'œuvre de la littérature biographique, le recueil des *Fioretti* d'autant plus assuré de son habituel succès, qu'il est précédé d'une introduction, écrite avec la précision d'informations, et le fervent amour que l'auteur de *Poussières du Chemin* a voué à l'Italie, à ses primitifs, et aux premiers compagnons de saint François d'Assise.

D. Br. D.

Le Trésor sous la Roche. I. *Le Roi aveugle*, par Pierre Broodcoorens. — (Bruxelles, Larcier.)

La lecture de cette pièce est à la fois très ennuyeuse et très réjouissante. M. Broodcoorens fabrique, avec une conviction juvénile et avec une facilité déplorable du très mauvais Corneille bourgeois. Tout prince qu'on soit — surtout en Orangée-et-Transvalie, et quand on s'appelle Payllighan et Flourdelys — il est passé de mode de parler en tirades, comme le font les héros du *Roi aveugle*, et d'échanger des vers aussi neufs que ceux-ci :

Maître de vos Etats, je le suis de mon cœur...
... C'est à moi je le sens que ce discours s'adresse...

Mais avouons vite que parmi les personnages de M. Broodcoorens tous ne parlent pas d'une façon aussi cornélienne. Certains ont des trouvailles de langage bien amusantes. Le prince Errembault recommande au ministre Basilimaz :

Sonde le présomptif...

Le roi, noblement, s'écrie :

Travaillons pour nous seul et non pour notre buste!

Et lorsque son fils veut l'attaquer, le même roi dit encore — la colère excuse tout :

Et quel assassinat! un parricide, un crime!
Qui livre pour toujours au dernier des abîmes
Et que les animaux dans leur délire ardent
Ne commettent jamais sur leurs propres parents...

Le prince, de son côté, au moment où il va perpétrer ce crime, — ce parricide, que les animaux en Transvalie ne commettent jamais que sur les parents des autres — songe au trône qu'il va conquérir, et a le loisir (il en rougit, le traître !) de trouver ces beaux vers :

Mais si mon crime est grand, ce qu'il conquiert l'efface,
Le pourpre qu'il m'acquiert vaut celle de ma face...

La pièce est remplie de choses de cette force-là. M. Broodcoorens a fait mieux, et pourrait faire mieux, en prose. Aussi, après avoir constaté sa propension à accumuler des alexandrins malheureux, renvoyons-lui, en le changeant d'adresse, ce conseil que, dans son drame, Errembault donne à la princesse :

Contre cette tendance il nous faut réagir,
Il n'est plus temps pour vous, madame, de vagir..

L'auteur dans sa préface, un peu naïve, exprime l'espoir de voir Bruxelles, grâce à « ceux de Calmpthout et du Biekorf », devenir bientôt un nouveau Weimar. Hélas! pensions-nous en lisant ces choses et, en répétant un vers de M. Broodcoorens, ne sont-ce point là des illusions :

Par un tas de fruits secs en ce jour menacées?

P. N.

Le cadet, par C. Nisson. — (Paris, Plon.)

Un beau et noble caractère d'homme fort et généreux domine de toute sa hauteur cette histoire, dont il est à la fois le héros et la victime : victime du souvenir traditionnel qui s'attache au domaine familial, qu'il veut conserver à tout prix et malgré tout, et dont il est resté le maître et seigneur, en se sacrifiant lui-même et en sacrifiant un amour qui eût mis l'idéal dans son âme, s'il eût été fait pour le bonheur. Beau roman, bien écrit et dont l'intrigue est développée d'une façon très naturelle et très alerte. H. M.

L'Eté de Guillemette, par Henri Ardel. — (Paris, Plon.)

Vrai! Mme Henri Ardel, avec son talent fait de charme et de grâce, nous avait habitués à plus de fraîcheur, et à moins de longueur.

Nous avons encore ici un de ces exquis caractères de jeune fille qu'on retrouve dans ses autres livres, mais, à côté, que de choses artificielles et banales. Des flirts, un adultère, un krach, un accident d'automobile ! rien n'y manque. De l'auteur de *Mon Cousin Guy*, on pouvait pourtant attendre plus.

Les âmes muettes, par Marguerite Hankes-Drielsma de Krabbé. — (Paris, Sansot.)

Mlle Marguerite... (disons Hankes tout court si vous voulez) a raconté en un français plus ou moins norwégien ses impressions d'enfance. Telle petite revue aura eu beau faire autour de ce livre un grand tapage — sans aucun écho d'ailleurs — l'œuvre tant vantée n'en sera pas moins quelque chose de médiocre et d'ennuyeux, ou seules valent, parce que bien scandinaves et par conséquent nouvelles pour nous, quelques sensations extraordinaires de petite fille septentrionale.

Pensées d'harmonie, par M. de Meck. — (Paris, Plon.)

M. de Meck est lui aussi un étranger, mais il nous emporte dans des sphères si élevées de la pensée, que cette vanité : le style, n'y a plus guère

d'importance. Outre de nombreuses redites et des poésies assez ridicules (pourquoi diable écrit-on en vers quand on manie déjà avec tant de difficulté la prose ?) ce recueil contient de belles et nobles pages sur Dieu, sur l'âme et sur la vie.

Discours de mariage, par l'abbé FÉLIX KLEIN. — Paris, Bloud.)

Il faut beaucoup de tact et beaucoup de cœur pour réussir dans le genre épineux des discours de mariage; il faut avoir un talent bien vivant et varié pour oser réunir en volume une suite de morceaux de ce genre. M. Klein possède ce cœur, ce tact et ce talent. Et les allocutions réunies en ce livre ne se contentent pas d'être de belles pages de prose, elles touchent aux problèmes les plus graves et les plus sacrés; on y retrouve ce cœur ardent, cette foi vive, cet esprit moderne que nous avons admirés si souvent chez l'auteur de ces discours.

Honneur militaire, par ***. Préface du vicomte DE VOGUÉ. — (Paris, Plon.)

Ce très noble livre, qui parut d'abord — et fut très remarqué — dans la *Revue des Deux-Mondes*, est l'histoire d'une famille de soldats. Lettres recueillies avec respect par une femme restée seule au foyer; ce sont de belles pages de l'histoire intime de la France. Elles font rêver, ces annales d'une famille obscure, à ce que contient encore ce pays, de dévouement caché et de forces latentes.

L'Alsace-Lorraine de nos jours, par FLORENT-MATTER. — (Paris, Plon.)

Livre touffu, fortement documenté mais qui n'est point une œuvre littéraire. M. Maurice Barrès l'a préfacé éloquemment.

L'Institut de France et le Second Empire, par ADOLPHE LAIR. — (Paris, Plon.)

M. Adolphe Lair retrace ici, d'après les souvenirs inédits de M. Dubois, membre de l'Institut, certains épisodes forts intéressants de la vie de cette docte assemblée.

Un grand marin. Tourville, par EMMANUEL DE BROGLIE. — (Paris, Plon.)

Une œuvre de noble allure, écrite par un historien de race sur un de ces grands vaincus, plus glorieux encore dans la défaite que dans la victoire. Alors que les capitaines qui, au siècle de Louis XIV, combattirent sur terre ont toujours été en pleine lumière, c'est de la part de M. de Broglie réparer une injustice et à la fois faire œuvre intéressante et belle que de faire sortir de l'ombre cette figure de marin dont tous connaissaient le nom, mais dont beaucoup ignoraient l'histoire.

P. N.

Louis Veuillot, par JULES RENAULT. — (Paris, Lethielleux.)

Nous ne reprocherons pas à M. Renault d'avoir compilé des citations de Louis Veuillot et des appréciations de grands critiques sur l'œuvre du célèbre journaliste. Car, outre qu'il a produit un ouvrage personnel et un, dont chaque partie tend à mettre en évidence le noble caractère de Veuillot et la maîtrise de son talent, le but spécial qu'il avait en vue justifie pleinement sa façon de procéder. M. Renault, en effet, a voulu offrir aux directeurs de collèges et d'écoles un livre qui pût être donné en prix aux élèves. Il ne pouvait mieux faire que de laisser souvent la parole à Louis Veuillot lui-même ; c'est encore le meilleur moyen de le faire apprécier et aimer.

Nous, catholiques, nous n'estimons pas assez nos écrivains de génie et nous nous laissons trop souvent éblouir par les admirations de commande pour tant de littérateurs qui n'atteignent pas à la cheville de Veuillot. C'est pourquoi nous souhaitons au livre de M. Renault de rencontrer, dans le milieu où il cherche à se répandre, toute la sympathie et tout le succès qu'il mérite.

Ajoutons que le manuscrit fut soumis à Eugène Veuillot, et que le frère du grand polémiste, dans un feuilleton de l'*Univers*, félicita vivement l'auteur de « cette œuvre chaleureuse et forte où un catholique dévoué et lettré loue un maître ».

PAUL HALFLANTS.

Le journal. Sa vie juridique, sa responsabilité civile, par GEORGES DUPLAT. Préface de LOUIS COOREMANS. — (Bruxelles, Dewit.)

Ce livre est un véritable traité du journal, considéré spécialement au point de vue de la législation qui le concerne, qui sauvegarde ses droits et au point de vue de la responsabilité que contracte le journal vis-à-vis d'abord des personnes qui concourent à son existence et ensuite des gens que le journal atteint de quelque façon. Ce traité est fait d'une façon excessivement méthodique. Il est absolument complet ; il suffit de parcourir la table des matières pour s'en apercevoir. Il est en outre très bien écrit dans un style sobre, net et clair comme il convient. Les principes qui règlent la vie d'un journal et sur lesquels se basent ses droits, d'où découlent ses devoirs, y sont admirablement exposés, avec une logique impeccable. Nous ne saurions assez recommander ce livre à tous ceux que la juridiction concernant le journal intéresse. Il les intéressera vivement en lui-même d'abord, parce que ce livre est vraiment curieux et très bien fait. En outre, il est indispensable à quiconque s'occupe de journalisme. Ils auront bien souvent utilité, pour ne pas dire nécessité, à le consulter et ils seront rapidement éclairés. S'il est de la dernière utilité aux journalistes, il l'est aussi, cela va de soi, à tous les avocats, qui à chaque instant ont à prendre la défense soit des journalistes et de ses droits, soit de ceux que le journal a visé et dont les droits ont été méconnus, et aux magistrats qui auront à porter sentence dans les délits de presse.

Léon de Monge, par P. RENAULT. — (Bruxelles, Société belge de Librairie.)

Fernand Séverin, par G. RODRIGUE. — (Bruxelles, *Le Thyrse.)*

Nous recommandons à l'attention de nos lecteurs ces intéressants portraits

littéraires de deux professeurs de littérature, dont l'un, Léon de Monge, fut professeur à l'Université de Louvain, dont l'autre est notre sympathique ami, l'exquis poète Fernand Séverin, nommé il y a deux ans, à notre grande joie et à l'acclamation de tous les vrais amis des lettres, professeur à l'Université de Gand. H. M.

Epicure et Epicurisme, par HENRI LOUGRAND. — (Paris, Bloud.)

Ce petit volume rendra service à qui voudra rapidement se rendre compte de la doctrine philosophique d'Epicure. Comme on le sait, ce système a joui dans la société grecque et dans le monde romain d'une fortune prodigieuse.

De façon très nette et très sincère, M. Lougrand expose sommairement l'ensemble de la doctrine d'Epicure. Dans la conclusion de son travail, il signale très brièvement, car son but n'était pas la réfutation, mais l'exposition du système d'Epicure, les grands défauts de cette doctrine. Disons seulement, avec l'auteur, que l'épicurisme implique la négation de tout l'ordre spirituel et moral et qu'il retient l'obligation, la responsabilité et le mérite, le remords et la vie future

Foi et systèmes, par BERNARD ALLO. — (Paris, Bloud.)

Réunion de divers articles de revue, ces pages se tiennent pourtant très logiquement. En effet, il ne faut jamais avoir peur de la vérité, car on pense pour vivre. Toutefois, on aurait tort de faire de sa foi une sorte de mathématique ou de science positive, bien qu'il doive exister un pragmatisme commun à tous les penseurs catholiques en matière de dogme, et on peut rester fidèle au vieil analogisme de saint Thomas. Quant au fait chrétien et à son évolution concrète, il faut entendre avec précision les notions de *germe* et de *ferment*. Enfin, il y a lieu de fixer un système d'apologétique vis-à-vis des incroyants.

En ces temps troublés, le R. P. Allo a essayé de ramener les esprits à la foi, qui doit planer au-dessus de tous les systèmes. Ajoutons que l'auteur, défenseur très strict de la rigueur du dogme, n'a cependant rien de l'étroitesse d'idées qui parfois afflige dans certains théologiens.

Conférences aux Dames. *Autour de la Foi*, par MAURICE LANDRIEUX. — (Paris, Lethielleux.)

« Autour de la Foi » et « A propos de liberté » sont deux brillantes conférences qu'on lira avec plaisir et j'ajoute : avec fruit. De la première, il y a surtout à retenir combien les catholiques instruits manquent à leur devoir quand ils s'embarquent dans la vie avec le chétif bagage théologique d'un enfant de 12 ans, mettons d'un jeune homme de 17. On parfait toutes ses connaissances mais on laisse stationnaire et, partant, exposée à déchoir, la doctrine de sa foi.

Dans la seconde conférence, à lire une très belle page qui montre que les vœux religieux, loin d'être un amoindrissement de la personnalité humaine, sont, au contraire, « les affranchissements, les fières libérations dans les sereines sécurités de la foi, dans la paix idéale de la charité et dans les lumineuses perspectives de l'espérance chrétienne ». J. G.

NOTULES

Enquête sur l'expansion artistique de la Belgique. — Le rapport suivant a été adressé, il y a quelque temps, au Roi par le Ministre des Sciences et des Arts :

« La Belgique a toujours brillé au premier rang parmi les nations qui ont le plus contribué au progrès de la civilisation par la splendeur des arts. Elle a fait preuve dans ce domaine, non seulement d'une magnifique vitalité interne, mais encore d'une rare vigueur d'expansion. Très remarquable est le cortège de nos compatriotes — peintres, sculpteurs, architectes, musiciens, voire ouvriers d'art — qui ont essaimé, au cours des siècles, dans les pays où le culte du Beau était en honneur et ont fait resplendir hors frontières le génie de notre race.

» A plus d'une époque, notre pays a disputé victorieusement l'hégémonie artistique aux nations les mieux douées. Témoins l'éclatante renommée de nos primitifs, la célébrité de nos anciens contrepointistes flamands et wallons, la gloire de l'école de peinture d'Anvers avec Rubens et Van Dyck.

» Dans tous les pays d'Europe, musées, palais, églises, places publiques gardent l'empreinte de l'énergie esthétique de nos pères, et si nombreux sont les chefs-d'œuvre de notre art exécutés ou possédés en dehors que, sans les connaître, il n'est pas possible d'apprécier l'importance de nos créations du passé.

» J'ai pensé, Sire, qu'il serait de piété filiale, de légitime fierté patriotique et de haute utilité pratique, de faire du rayonnement de l'art belge à l'étranger, l'objet d'un ensemble d'études qui mît en lumière, aux yeux du grand public, une des formes les plus brillantes du génie national.

» A ce point de vue, il conviendrait d'explorer sur place, avec la méthode qui distingue la science moderne, les trésors de notre patrimoine d'art dispersé par delà nos frontières. Cette recherche pourrait être confiée à des écrivains qui se sont signalés par des œuvres d'érudition et de critiques et par leur mérite littéraire. Le résultat de ces investigations serait consigné dans les publications judicieusement illustrées, se recommandant à la fois par la sûreté de l'information, par le charme du style, par l'attrait d'une belle présentation matérielle. Ainsi seraient étudiées, commentées, vulgarisées en une série de volumes distincts, nos richesses d'art conservées en France, en Italie, en Espagne, en Angleterre, en Hollande, dans les pays germaniques, en d'autres contrées encore.

» A l'heure actuelle, la Belgique ne manque point d'hommes de talent capables d'évoquer en sa vérité historique, et dans sa magistrale beauté, le tableau du rayonnement d'art de la patrie.

» Ainsi l'apostolat artistique qu'ont exercé nos pères de par le monde et à travers les siècles apparaîtrait à nos artistes comme une exhortation permanente au labeur tenace et triomphant. Et tous, nous saisirions sur le vif de quelle manière nos maîtres de jadis, ajoutant les impressions recueillies au dehors à leurs richesses foncières, — dons naturels, milieu natal, influences ancestrales, — ont composé ces œuvres que l'humanité admire.

» Un peuple qui sait parler le langage universel de l'art avec la maîtrise des Belges d'autrefois et d'aujourd'hui possède une place enviable dans l'histoire de la civilisation.

» Le projet d'enquête artistique que j'ai l'honneur d'exposer en ses grandes lignes à Votre Majesté demande à être étudié quant au détail de l'organisation. Une commission peu nombreuse d'hommes compétents et actifs pourrait être appelée à déterminer le programme, à choisir les collaborateurs, à coordonner les travaux.

» A l'heure où les Belges sentent plus que jamais le besoin d'une culture de plus en plus haute, la description de notre expansion artistique — qui pourrait utilement s'étendre jusqu'au mouvemement d'art actuel — nous aidera à mieux discerner et à aimer davantage les plus nobles aspirations de l'âme nationale.

» Si Votre Majesté, dont la sollicitude éclairée est acquise à toutes les œuvres intéressant la grandeur de la Patrie, daigne approuver le dessein que j'ai l'honneur de Lui exposer, Elle voudra bien revêtir de Sa Royale signature le projet d'arrêté ci-joint destiné à en assurer la réalisation. »

Ce rapport était suivi au *Moniteur* d'un arrêté royal instituant une commission pour l'organisation d'une enquête sur l'expansion artistique de la Belgique et nommant membres de cette commission : MM. Alexandre Braun, Adrien De Vriendt, H. Fierens-Gevaert, H. Hymans, Max Rooses, Cyrille Van Overbergh et Ernest Verlant, directeur des Beaux-Arts. Le sénateur Braun a été nommé président et H. Fierens-Gevaert a été nommé secrétaire.

L'arrêté royal a déjà reçu un commencement d'exécution. Notre collaborateur Arnold Goffin vient d'être chargé d'une mission par le Ministre des Beaux-Arts. L'objet de sa mission, qui comprend l'Italie septentrionale-centrale, est d'étudier les œuvres flamandes conservées dans ce pays et les influences exercées par notre art, notamment aux XIV^e^ et XV^e^ siècles, sur l'art italien.

Déjà notre collaborateur Fierens-Gevaert et M. Verlant, directeur des Beaux-Arts, ont été envoyés en mission dans le même but, l'an passé, l'un dans l'Italie du Sud (y compris Rome) et l'autre en Espagne.

***

L'Art flamand et hollandais. — Dans le numéro du 15 mars de cette belle revue, M. Hermann Voss consacre une notice intéressante à un retable conservé au Musée de Salzbourg et attribué au maître néerlandais de l'école de Geert, Jan van Sint-Jans, que l'on désigne sous le nom du « Maître

de la *Virgo inter virgines* ». Notre collaborateur M. Arnold Goffin parle de *Jacopo Bellini* et de ses *recueils de dessins* et montre le puissant intérêt de ces œuvres au point de vue de l'histoire de la Renaissance en Italie, et particulièrement à Venise. M. Jacques Mesnil complète la démonstration, qu'il a faite dans un précédent numéro, de l'impossibilité de l'attribution au Milanais Janetto Bugatto du triptyque du Sforza, du Musée de Bruxelles.

***

Nous recommandons instamment à nos lecteurs les deux beaux volumes de poèmes publiés par deux de nos collaborateurs et dont la critique a fait partout le plus bel éloge : **L'Ame des Saisons**, par **Victor Kinon** (Bruxelles, Larcier, éditeur; prix : 3 fr. 50), et **L'Arc-en-ciel**, par **Pierre Nothomb** (Bruxelles, Editions de *Durendal;* prix : 3 fr. 50).Il est du devoir du public d'encourager les jeunes écrivains en achetant leurs œuvres.

***

Le Cercle d'art anversois De Scalden, qui groupe un grand nombre de poètes, de peintres, de sculpteurs, fêtera le 9 mai prochain le cinquième anniversaire de sa fondation. Les Associations artistiques du pays seront invitées à se faire représenter aux fêtes qui auront lieu à cette occasion : réception officielle à l'Hôtel de ville, séance jubilaire, visite aux galeries particulières, banquet, etc.

Cet anniversaire sera accueilli avec une vive sympathie. On sait que les *Scalden* ont par leurs publications annuelles, leur collaboration aux fêtes et solennités artistiques, leurs expositions d'art appliqué, etc., contribué à développer à Anvers le sentiment esthétique et que leurs initiatives désintéressées ont eu d'heureux résultats. Leur douzième annuaire, dont le texte est dû à leur dévoué président M. Jules Baetes, à MM. Victor de Meyere et Edouard Van Offel, évoque tout ce glorieux passé dont quatre-vingt-dix illustrations de tous genres fixent graphiquement le souvenir.

***

Edgar Tinel, dans la lettre où il nous exprime sa satisfaction au sujet de l'article de notre collaborateur E. Closson sur *Katharina*, nous fait remarquer l'erreur qui s'est glissée dans son compte rendu. M. Tinel a composé sa partition sur le texte allemand original et non pas sur la traduction flamande de M. De Lepeleer qui n'a paru que six ans après.

***

Frans Hals, sa vie et son œuvre, tel est le titre d'un superbe ouvrage de E. W. Moes, directeur du Cabinet des estampes d'Amsterdam, que vient de publier M. Van Oest. Ce volume est très copieusement et richement illustré. Les planches reproduisent non seulement les plus belles œuvres de Hals, mais elles fournissent aussi les types les plus saillants de toutes ses manières différentes aux diverses périodes de sa carrière.

Des exemples de la manière de Dirk, Frans Jr, Herman, Jan, Reynier et Nicolas Hals et de Pierre Roestraeten y sont joints.

Cette documentation graphique, excessivement abondante, ne comporte pas moins de cinquante-quatre planches hors texte tirées en héliogravure, phototypie et typogravure, dont plusieurs d'après des œuvres extraites de collections privées d'Angleterre, d'Allemagne et d'Amérique et photographiées pour la première fois.

Le volume est en vente au prix de 15 francs (relié, 18 francs) chez l'éditeur Van Oest, 16, place du Musée, Bruxelles.

Nous rendrons compte prochainement de cette magnifique publication.

* * *

Accusé de réception :

ARTS : *Franz Hals, sa vie et son œuvre*, par E.-W. Moes. Traduit par J. De Bosschere. Volume illustré (Bruxelles, Van Oest). — *L'art de l'époque*, par Florian Parmentier (Paris, Gastein-Serge). — *Une philosophie de l'art flamand*, par Léon Wery (Bruxelles, Le Thyrse). — *Le château de Coucy*, par E. Lefèvre-Pontalis. Volume illustré (Collection : Petites monographies des grands édifices de France (Paris, Laurens). — *La cathédrale de Chartres*, par René Merlet. Vol. illustré (Idem). — *Le Musée du Louvre*, par Jean Guiffrey. Les peintures. Les dessins. La calcographie. Volume illustré (Collection : Les grandes institutions de France. (Paris, Laurens). — *Bordeaux*, par Charles Saunier. Volume illustré (Collection : Les villes d'art célèbres. Paris, Laurens). — *Oxford et Cambridge*, par Joseph Aynard (Idem).

LITTÉRATURE : *Le cénacle de la Muse française*, 1823-1827 (documents inédits). Etude d'histoire romantique, par Léon Séché (Paris, Mercure de France). — *Maurice de Guérin*. Les plus belles pages avec portrait et notes de Remy de Gourmont (idem). — *De la poésie scientifique*, par René Ghil (Paris, Gastein-Serge). — *Georges Rodenbach*, par Ernest Révil (Bruxelles, Société belge de librairie).

POÉSIE : *L'amphore*, par Jean Segrestaa (Paris, Perrin). — *Paris la prostituée*, par Albert du Bois (Paris, Sansot). — *Les Wallons*, par Albert du Bois (Idem). — *Chimère et réalité*, par René Sluse (Verviers, Vinche). — *Nuit d'Egypte*, par Jean de Bère (Paris, Perrin). — *Poèmes*, par Sylv. Bonmariage (Paris, Société française d'éditions modernes).

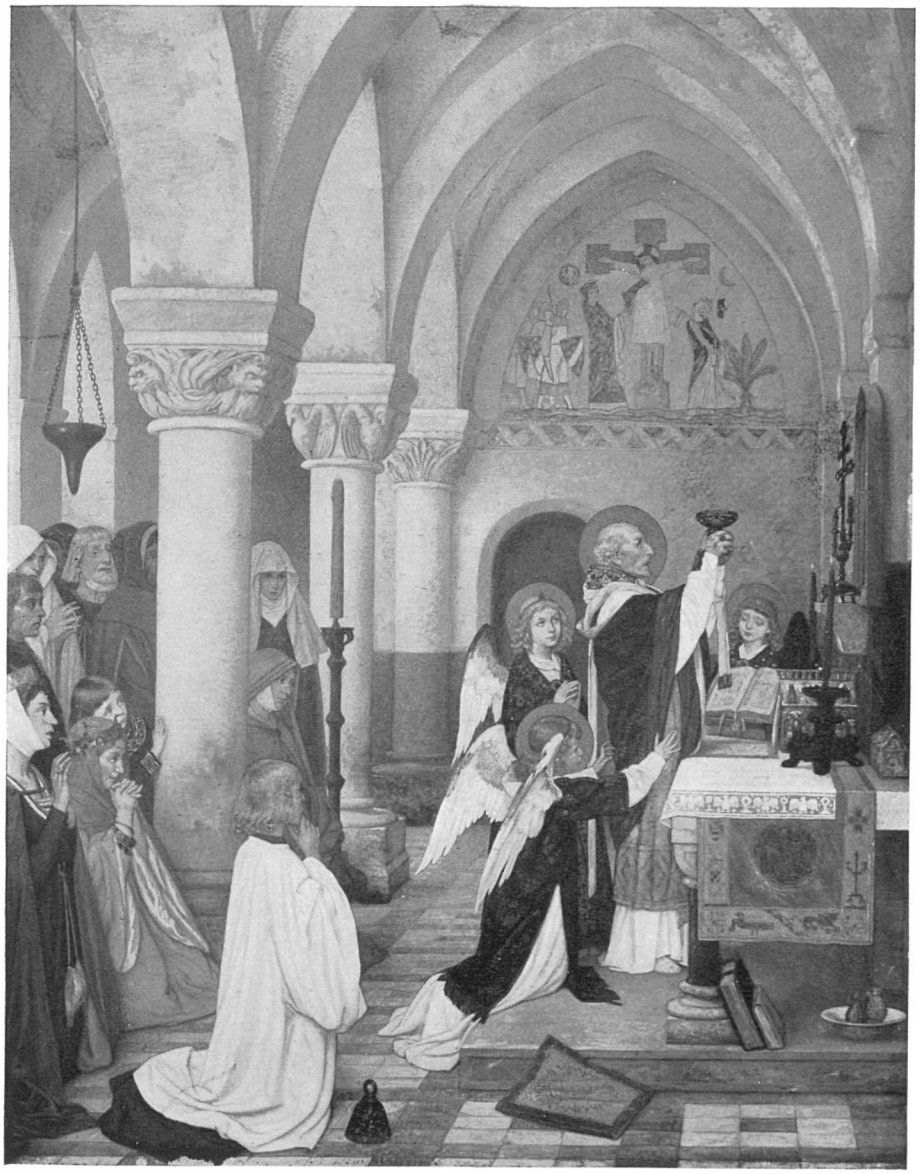
RELIGION : *Un séjour à Lourdes*, par Adolphe Retté (Paris, Messein).

ROMANS : *La mort de Philae*, par Pierre Loti (Paris, Calmann-Levy). — *Le couple invincible*, par Louis Lefebvre (Paris, Perrin). — *Les deux routes*, par Paul Tany (Idem). — *Un libérateur*, par Léon Thevenin (Idem). — *Historiettes de Wallonie*, par Maurice des Ombiaux (Charleroi, Hallet). — *Provinciales*, par Jean Giraudoux (Paris, Grasset). — *Le prix de la vie*, par Henri Davignon (Paris, Plon). — *Les demoiselles de la poste*, par Paul

BONHOMME (Idem). — *Les anxiétés de Thérèse Lesieure*, par ETIENNE BRICON (Idem). — *Attitudes*, par SYLVAIN BONMARIAGE (Paris, Société française d'éditions modernes). — *Ma cousine et mon ami*, par PAUL MELOTTE (Bruxelles, Larcier). — *Le baron de Lavaux Sainte Anne*, par SANDER PIERRON (Idem).

SOCIOLOGIE : *La démocratie vivante*, par GEORGES DEHERMES (Paris, Grasset).

VARIA : *Vers Rome*, par GEORGES SOHIER (Charleroi, Gobbe-Van de Mergel). — *Ce que les pauvres pensent des riches*, par FERNAND NICOLAY (Paris, Perrin). — *Les réflexions de M. Houlette*, notes sur l'éducation par FRANÇOIS DE WITT-GUIZOT (Paris, Perrin). — *Théodore Hauben, médecin*. Une vie belge au XIX^e^ siècle. Récit d'un ami, par EDMOND PICARD. Avec un frontispice d'Odilon Redon et trois portraits gravés par Louise Danse (Bruxelles, Larcier).



MESSE DE SAINT BONIFACE SERVIE PAR LES ANGES

Eglise Saint-Boniface à Bruxelles

(ERNST WANTE)

Vieux Bruxelles

Suite (1)

V

Au lendemain même de cette soirée, dont les moindres incidents devaient se graver si profondément dans sa mémoire, Thierry s'empressa, aussitôt après dîner, de faire à Mrs Eliott une visite que justifiaient les convenances et que commandaient ses secrets désirs.

Il eut quelque peine à découvrir dans la rue Ducale, nouvellement construite, le pied-à-terre que la grande Dally avait choisi pour s'y loger avec sa jeune nièce. C'était — tout proche le théâtre du Waux-Hall et faisant face à la haie vive qui clôturait le Parc — une maison d'apparence assez modeste, ne se distinguant pas des autres, au profil des façades bourgeoises qui alternaient par séries avec quelques hôtels seigneuriaux symétriquement espacés.

Il frappa au marteau. Une soubrette l'introduisit.

Etendue dans une bergère blanc et or, la grande Dally, vêtue d'un « désespoir » couleur de feu, attendait qu'il plût à ses amis de venir la surprendre. Fermant le livre qu'elle tenait à la main, elle accueillit le jeune homme d'un sourire un tantinet narquois.

Thierry balbutia les excuses qu'il avait préparées, et leur sincérité apparut de prime abord si évidente que Dally se hâta d'y couper court.

— Je ne vous aurais point pardonné de nous avoir faussé compagnie au profit de vos plaisirs, mon cher Chevalier. Mais vous ne l'avez fait que pour obéir au devoir filial, et voilà une vertu trop respectable pour que je songe à m'insurger contre

---

(1) Voir les livraisons d'octobre et décembre 1908, de février et avril 1909.

elle! J'aime de vous voir soumis à cette discipline aujourd'hui menacée avec tant d'autres et qui mérite cependant de leur survivre. De toutes les tyrannies, la tyrannie d'un père n'est-elle pas la seule qu'un philosophe puisse accepter sans abdication?

Thierry aurait trouvé sans doute à formuler quelques réserves touchant son cas personnel. Mais un indéfinissable scrupule l'en empêcha. Pour esquiver une réponse, il jeta un regard surpris tout autour du salon et dévoya la conversation.

— J'admire, madame, comment votre grâce a pu s'improviser ici un cadre aussi digne d'elle! Voici un nid dont l'agrément me laisse espérer que vous ne passerez pas à Bruxelles comme à la volée et que vous y séjournerez un bon temps...

De fait, le cadre s'harmonisait à merveille avec le tableau.

Le salon était d'un rose vaporeux, aux boiseries d'un blanc de nacre. Tranchant sur ces nuances délicieusement éteintes, des festons d'un or discret couraient au plafond et autour des panneaux, encadrant les portes et les glaces, enguirlandant deux toiles peintes à la manière de M. Greuze et où étaient figurées : sur l'une la *Cruche cassée* et sur l'autre la *Confidence d'Annette*.

Aux angles soyeux du salon, des sièges bas se pressaient en un savant désordre et sur un charmant clavecin en bois des îles, plaqué de petits amours, une cassolette d'or ciselé exhalait un parfum délicat. Dans le demi-jour des rideaux épais, qu'animaient seuls les furtifs reflets d'une bûche se tordant aux chenets de cuivre, l'atmosphère était chaude et intime, et Thierry en éprouvait comme un engourdissement voluptueux.

— Tout le mérite de ce campement revient à votre ami, M. de Braux-Levrezy, fit Mme Eliott en s'enfonçant dans son fauteuil. C'est lui qui, apprenant mon arrivée à Bruxelles, a bien voulu se faire mon fourrier. Et j'avoue que je lui sais gré de ses raffinements. Car je n'appartiens pas du tout — ni vous non plus, n'est-ce pas, chevalier? — à l'école de ces philosophes crottés qui voudraient nous ramener à Sparte. Pourquoi la Sagesse condamnerait-elle la Vertu à revêtir un aspect déplaisant et revêche en lui refusant l'appoint d'un luxe aimable et commode? Etes-vous comme moi? Mais ce que je redoute surtout dans nos révolutions d'aujourd'hui, c'est que toutes leurs secousses et leurs démolitions n'aboutissent en fin de compte à une grande brutalité de manières et à la platitude universelle...

— Il suffira des femmes pour nous en préserver, riposta Thierry. Et toutes les révolutions ne pourront rien contre leur empire...

La grande Dally était sans doute du même avis. Elle prit son éventail, — sceptre de cette autorité fragile qu'elle exerçait avec tant d'aisance — et, tout en le manœuvrant paresseusement, elle profita de l'hommage qui venait d'être rendu à son sexe pour demander à Thierry quel était le rôle véritable joué dans les derniers événements brabançons par Madame de Bellem. La chronique scandaleuse faisait de cette dame — moins cérémonieusement connue sous le nom de « la Pinaut » — l'amie très intime de Messire van der Noot, et aussi son Egérie.

A ce double titre, la confidente de Philippe d'Orléans devait lui marquer de la curiosité, sinon de l'intérêt.

Mais Thierry ne put rien lui apprendre qu'elle ne sût déjà : la dame de Bellem, personne de petite vertu, avait été naguère enfermée à la Porte de Hal par le gouvernement autrichien. Messire van der Noot avait accepté d'être son avocat, puis était entré très avant dans ses bonnes grâces. Réfugiée elle aussi à Breda, elle avait bénéficié du succès des Patriotes pour usurper, dans la société bruxelloise, un rang auquel ses seuls mérites n'auraient pu prétendre.

Dally esquissa une petite moue de dédain pour cette aventurière. Renonçant à en connaître plus long sur son compte, elle voulut savoir ce que Thierry pensait du chanoine Van Eupen et de l'abbé Feller, l'ex-jésuite devenu gazetier. Le jeune homme ne se fit pas faute de critiquer le premier et de dénigrer le second : Van Eupen était un théocrate et Feller un pédant à grand étalage, pontifiant et morigénant à tout propos et hors de propos. Son style de touche-à-tout était constamment perché sur les échasses du dogmatisme.

Mais un vieux gentilhomme survint, dont l'arrivée interrompit ces médisances.

Il entra d'un air dégagé et fit à Mme Eliott mainte politesse avant même de paraître s'apercevoir de la présence de Thierry, qui en éprouva derechef la conscience de sa propre gaucherie.

Aimable et léger, tout pareil à M. de Braux-Levrezy, — mais avec quelque trente ans de plus et une coudée de moins — frais, propre, passé à toutes les brosses et à toutes les eaux de

toilette, le nouveau venu se plaignit de l'incommodité du voyage qu'il avait dû faire pour arriver de Paris et affirma qu'il n'eût pu se résigner à vivre un seul jour en Brabant s'il n'eût appris que la grande Dally y séjournait précisément à cette heure. La maîtresse du logis profita du premier arrêt dans tous ces compliments pour faire les présentations :

— M. le marquis de Rénonville, dit-elle à Thierry, un émigré comme moi... Vous m'aiderez, n'est-ce pas, chevalier, à tâcher de lui faire oublier le Palais-Royal et le boulevard du Temple...

D'autres émigrés, parmi lesquels M. de Braux-Levrezy, firent l'un après l'autre leur entrée. Et le boudoir blanc, rose et or s'emplit d'un charmant tohu-bohu.

*
* *

A l'heure du thé, miss Katy apparut, elle aussi, blanche et rose, et toute auréolée de la mousse de ses cheveux dorés. Elle tenait dans ses bras un petit chat tout mignon qu'elle présenta à la compagnie, Lorsqu'elle fut devant Thierry de Longprez, elle eut un sourire discrètement heureux, comme pour un très ancien ami, et Thierry, qui en fut tout remué, ne s'aperçut pas que le même sourire saluait tour à tour chacun des inconnus qui se trouvaient là réunis.

Bientôt, il fallut que miss Katy, priée par la grande Dally, s'assit au clavecin. Elle se résigna, non sans quelque bouderie, à déposer à terre le chaton qui se pelotonna à ses pieds. Puis dans le grand silence qui tomba tout à coup, la voix de l'aimable jeune fille monta et voltigea, grêle et chevrotante un peu, disant les angoisses de l'*Iphigénie* de Gluck. La pure et grave lamentation pleurait sous ses doigts et dans son chant. Et Thierry, retiré en un coin du salon, l'écoutait avec ravissement, par les yeux non moins que par les oreilles, par le cœur non moins que par les yeux, savourant cette beauté qui paraissait s'ignorer elle-même.

Encore! encore! Il eût voulu que ce chant durât toujours, déferlant en son âme comme une marée montante qui submergeait peu à peu ses pensées coutumières.

Encore! encore! Au gré des doigts légers courant sur le clavier, la cadence s'alanguissait ou la mélodie se faisait plus passionnée. Et Thierry s'élevait avec elle jusqu'aux sphères

infinies de la fantaisie où toutes choses sont ce qu'on veut qu'elles soient.

Encore! encore! Faisant suite au cortège des arpèges frivoles, les adagios et les gammes mourantes renouvelaient l'extase un moment apaisée. Comme en un jardin mystérieux, c'était tantôt le tumultueux entremêlement des pétales et des ramures, et tantôt le mouvement souple et berceur de la fleur trop lourde qui retombe et se balance au bout d'une tige trop frêle pour la soutenir.

Lorsque le chant eut cessé, et qu'en contraste avec d'aussi doux accords, les propos de salon leur succédèrent, propos à bâtons rompus, où défilaient les nouvelles de la société, des lettres et de la politique, Thierry eut grand'peine à chasser sa délicieuse rêverie. Toutefois, le cœur encore serré, il fit mine d'écouter ses voisins.

Le marquis de Rénonville badinait avec une boîte d'un nouveau goût et contait à M. de Walckiers, survenu dans l'entretemps, que la marquise était partie quinze ans auparavant pour Marseille afin d'y visiter une de ses parentes, et que, depuis lors, il ne l'avait plus jamais revue, ce dont il se consolait fort bien, en époux philosophe. Et M. de Walckiers, banquier riche, mais honnête, parut choqué de la désinvolture d'une telle confidence.

Trônant au milieu du salon, le comte de La Marck exposait à la grande Dally, très attentive et à un gentilhomme français qui s'appelait M. de Proli et qui fleurait la pâte d'amandes, tout un système sur les déluges antédiluviens destiné à prouver l'éternité de la matière.

Cependant, mieux qu'eux tous, M. de Braux-Levrezy faisait la roue. Avantageux et tranchant suivant son ordinaire, il racontait sur son propre compte plusieurs aventures héroïques ou au moins honorables dont on ne pouvait affirmer que toutes fussent également fausses. Et les grands yeux bleu clair de miss Katy en marquaient une vive admiration.

Lorsque plusieurs visiteurs eurent pris congé, Thierry, qui était arrivé le premier, crut devoir enfin se retirer.

La grande Dally ne le laissa partir qu'à la condition qu'il reviendrait bien vite et souvent.

— Aussi souvent que monsieur votre père vous le permettra, acheva-t-elle avec un malicieux coup d'œil. Vous le voyez, nous

vivons simplement et de façon très sédentaire. Notre vie est aussi régulière qu'elle est libre. Nous sommes levées dès dix heures et descendons dans le parc lorsque le temps le permet. Nous dînons à une heure. Après deux heures, nos amis sont les bienvenus. Un peu de musique, un peu de thé, parfois une partie de whist et du bavardage à discrétion. C'est tout le programme. De temps en temps le spectacle ou bien encore un souper aux chandelles avec quelques intimes. Voilà comme nous entendons passer ici nos quelques semaines d'exil sans nous soucier de la censure de personne. Vous êtes donc prévenu et toujours invité.

Et à ces instances, l'aimable Katy joignit les siennes :

— Vous reviendrez, n'est-ce pas, chevalier? Puisque vous aimez la musique de M. Gluck, eh bien! nous en ferons ensemble.

*
* *

Il revint, en effet. Il revint souvent et prit bientôt la douce habitude de telles visites.

L'agrément qu'il y trouvait compensait précisément la banalité et la froideur que lui réservait la vie de famille auprès d'un père toujours austère et d'une mère toujours souffrante.

Lorsqu'il rentrait dans la vieille maison de la place des Wallons, il lui semblait qu'il laissait dès le seuil tout son entrain en même temps que sa liberté. Les idées du dehors ne pouvaient pénétrer dans cette demeure solennelle qu'à travers un crible de conventions bourgeoises qui leur enlevait au passage tout leur charme et tout leur intérêt. Il y faisait plus morose que jamais. Dès le lendemain du gala de la Monnaie, Isabelle de Peñalegas avait désiré rejoindre ses parents à Dottignies. Quant à Hélène, elle employait le meilleur de son temps à soigner sa mère languissante et à la remplacer dans la direction du ménage. Enfin, M. Charliers de Longprez avait consenti à accepter, sur les instances du nouveau gouvernement, une tâche aussi modeste qu'elle était absorbante. Il s'agissait de recueillir, pour le mettre ensuite à la disposition du Comité de la Guerre, le montant des souscriptions patriotiques que le Conseil Souverain avait fait ouvrir dans les diverses provinces et auxquelles il avait appelé les citoyens aisés de tous les ordres et de toutes les classes.

Ce nouveau devoir, s'ajoutant aux soins de sa profession, éclipsait maintenant tout le reste pour le vieil avocat. Aussi renonçait-il même à suivre les polémiques entre statistes et vonckistes. En un moment où les partis accentuaient leurs discussions et brochuraient avec une intempérance sans égale, il négligeait ces querelles pour ne songer qu'à exciter le zèle de ses correspondants, aligner des chiffres, délivrer des quittances et empiler des écus.

Beau souci vraiment, en comparaison de ceux qui amusaient le tapis chez la grande Dally, entre un débat sur la dernière œuvre de M. de Laclos et une controverse sur la dernière découverte scientifique de M. de Condorcet. Lorsque les familiers de ce salon daignaient soumettre à leur examen critique les faits de l'actualité politique, c'était pour s'épuiser en conjectures sur les vues des Puissances et la destinée des peuples. Et quand l'événement ne confirmait pas leurs pronostics, ils n'en étaient pas moins contents d'avoir prévu avec sagacité ce que telle Puissance n'avait pas fait, mais ce qu'elle aurait dû faire. En véritables amis de la Nature, ils estimaient que partout où l'ordre social laisse voir des imperfections, c'est par l'effet du législateur ou la négligence des magistrats. Aussi multipliaient-ils les plans, les systèmes et les constitutions pour corriger cette organisation défectueuse de la société, sans admettre que la volonté des hommes pût être le moins du monde dominée par la force des traditions.

Toutefois, Thierry s'aperçut bientôt, aux propos qui s'échangeaient dans le salon de la rue Ducale, que les plans de M. de la Marck et de ses amis français se précisaient d'une manière beaucoup plus nette au regard des Pays-Bas. Il ne tarda pas à en acquérir la certitude : la grande Dally et son entourage avaient pris pour tâche, sinon reçu pour mission, de préparer la candidature de Mgr le duc d'Orléans à la souveraineté des anciens Pays-Bas autrichiens. Rien n'étonne en temps de révolution. Toutefois, Thierry jugea d'abord qu'un tel projet passait les bornes du raisonnable. Il fallut toute la dialectique du marquis de Rénonville pour lui en faire apprécier le mérite et les chances. Souverain pour souverain, Monseigneur n'aurait-il pas plus de prestige vis-à-vis de l'Europe que n'en pouvaient avoir des Etats provinciaux privés de toute autorité? Le désarroi du nouveau gouvernement était manifeste. Mille dangers extérieurs et inté-

rieurs rendaient son existence même singulièrement précaire...

A supposer qu'il y eût quelque chose d'insolite pour la faction d'Orléans à pêcher ainsi en eau trouble une couronne au profit de son chef, l'usage que celui-ci saurait en faire pour organiser le jeune Etat suivant les formes les plus philosophiques et les plus modernes ne devait-il pas rallier d'avance à un tel nom tous les amis de la liberté et du progrès? Tout imprégné du régime anglais, comme il l'était, un tel prétendant n'assurerait-il pas à la souveraineté populaire d'autres satisfactions que celles qu'on pouvait attendre d'un van der Noot et d'un Van Eupen, embourbés dans les conceptions et les formules d'un passé gothique? D'ailleurs, ne disait-on pas que M. l'avocat Vonck, si puissant au sein de la Société patriotique qu'il venait de constituer, voyait cette candidature d'un œil singulièrement favorable? Et si M. de Walckiers, bien qu'ébranlé déjà, émettait timidement l'avis qu'un grand seigneur brabançon, tel que le duc d'Ursel, serait mieux qualifié pour remplir, de préférence à un étranger, ce rôle de chef constitutionnel, du moins n'écartait-il pas l'idée de substituer à l'oligarchie des Etats la présidence d'un souverain qui fût le premier serviteur de la Nation.

— Quel accueil le peuple de Bruxelles ferait-il à un projet aussi sage ?

Braux-Levrezy posa la question à Thierry, en lui suggérant l'idée d'user de ses relations pour préparer les voies au succès de Monseigneur d'Orléans.

— Ce n'est pas, mon cher Chevalier, que j'attache une importance plus grande que de raison à ce que pourraient dire ou décider, dans leurs cabarets ou leurs comités, tous tes bons flandrins de compatriotes qui prétendent aujourd'hui jouer aux Richelieu. Mais enfin, nous vivons dans des temps incertains où il sied d'avoir avec soi l'opinion publique. Encore n'est-il pas défendu de lui faire dire ce qu'on veut. Et si quelques conseils — ou bien quelques largesses habilement distribuées par tes mains...

Mais il n'insista pas, devinant au front de Thierry la répugnance de celui-ci pour de tels procédés.

Quant à M. de Rénonville, à peu près aussi cynique, mais plus avisé, il semblait s'être pris pour Thierry d'une sympathie de bon oncle indulgent. A son tour, il lui fit certaines confi-

dences, un beau soir de clair de lune, tandis que, bras dessus, bras dessous, à cause du verglas, ils sortaient ensemble d'un de ces petits soupers par quoi se prolongeait souvent l'attrait des réceptions de la grande Dally.

La chère avait été délicate. La conversation libre et animée à l'ordinaire. Le marquis s'était montré brillant, chantant des petits airs, minaudant des petits compliments surets, griffonnant des petits bouts-rimés. Il avait fait honneur aux vins de France et avait gagné cinquante louis au passe-dix. Bref, il était guilleret et de plus en plus content de lui-même.

— Quelle charmante oasis au milieu de votre désert bruxellois! A elle seule, cette maison me console du regret que j'éprouve à ne plus aller régler chaque jour ma montre au Palais-Royal. On sait, lorsqu'on y entre, que l'ennui est consigné à la porte et que le secret y fait sentinelle... Et la maîtresse de céans! Certes, elle est un peu moins jeune qu'elle ne le dit et même qu'elle ne le pense... Mais que son extérieur est aimable, son ajustement original et qu'elle sait écouter avec séduction ! Une telle femme nous ferait revivre Paris au fond d'une berline ou d'une chambre d'auberge.

Ils étaient arrivés au coin de la rue de Bellevue. Sous une lanterne, il s'arrêta pour puiser dans sa boîte une légère couche de tabac à priser dont il se barbouilla le nez.

— Et sa nièce, quelle divine créature, n'est-ce pas ? hasarda Thierry.

— Sa nièce... Hem ! hem ! Vous croyez cela, vous ? Oui, oui, cette enfant a des grâces, beaucoup de grâces, et aussi des talents et son air virginal lui donne un piquant peu commun... Mais, au fait, je gage que vous avez déjà été pris à son coup d'œil... Eh ! eh ! ne vous en défendez pas, chevalier. C'est de votre âge... Vous n'êtes pas le seul, d'ailleurs. Levrezy me paraît logé à la même enseigne que vous. Allez! jeunes gens, allez! Je marquerai les points.

Et le petit vieillard parut s'amuser beaucoup de cette compétition galante. Puis il parla à son jeune compagnon d'une nouvelle pièce à clef : *Vénus pèlerine*, à laquelle il songeait, car il était dramaturge à ses heures. Enfin, de fil en aiguille, il lui apprit qu'une tentative serait faite à bref délai pour s'assurer des dispositions des Bruxellois en faveur de Monseigneur. Des cocardes tricolores aux couleurs françaises seraient distribuées

au sortir de Sainte-Gudule. On comptait sur l'acclamation populaire pour décider le prince. Thierry pourrait y aider...

Cette fois encore, la proposition insidieuse gêna Thierry.

— Je ne vous contrarierai pas, monsieur le Marquis. Toutefois, je vous prie de ne pas m'engager à vous seconder. Songez que mon père a toujours été et demeure un des plus fermes défenseurs des Etats.

M. de Rénonville parut étonné de l'objection, mais n'insista pas. Il était d'ailleurs arrivé à l'hôtel de Bellevue où il logeait et se hâta de prendre congé, car le froid piquait.

Seul, Thierry continua sa route, mais dans les réflexions qui l'absorbaient, l'organisation d'un coup d'Etat en faveur de Monseigneur d'Orléans tenait infiniment moins de place que le souvenir de Miss Katy.

Il pesait les paroles un peu énigmatiques que le vieux marquis venait d'avoir à son sujet. Au vrai, qui était cette jeune fille ainsi mêlée à un projet politique qui apparaissait maintenant à Thierry comme la véritable raison du séjour de la grande Dally à Bruxelles? D'où était-elle venue ? Et que penser de ses libres façons? Fallait-il y voir naïveté d'ingénue ou calcul de coquette ? Quoi qu'il en fût, cette gracieuse image ne quittait pas sa pensée. Dans sa mémoire chantait l'air de Gluck qu'elle rythmait si langoureusement. Quand il fermait à demi les yeux, il croyait retrouver son parfum favori : un parfum d'iris qui émanait de ce jeune corps aux lignes graciles comme celles d'une fleur. Et quand il levait les yeux et qu'il contemplait, dans l'énorme pan de ciel que découpait devant lui la plaine déclive du Sablon, la palpitation des tendres petites étoiles clignotantes sur la voûte azurée, cette contemplation se transposait en son imagination. Il revoyait aussitôt deux beaux yeux dont le bleu clair était pailleté d'or. Et ces visions rendaient sa philosophie indifférente à tout le reste et la préparaient même à accueillir sans trop d'ennui les rudes semonces paternelles que provoquaient, place des Wallons, ses absences intempestives et ses tardives rentrées.

*
* *

Quelques jours plus tard, le petit cercle de la rue Ducale s'anima de l'arrivée d'un nouveau personnage, qui semblait être, de vieille date, un ami de la grande Dally. Il s'appelait

le chevalier Fox. A l'en croire, il était gentilhomme écossais, mais avait dû, depuis longtemps, quitter les Hautes-Terres natales à cause du prosélytisme qu'il déployait pour la religion catholique romaine. Toutefois, ses explications à ce sujet étaient assez confuses et le marquis de Rénonville, toujours sceptique, peut-être un peu jaloux, en tout cas très malveillant, ne se faisait pas faute d'insinuer que M. Fox n'avait jamais été prophète dans son pays et que ses démêlés avec la justice des highlands n'avaient aucun caractère sacré.

Quant à la physionomie de M. Fox, elle n'était pas banale et ses traits auraient même paru beaux s'ils n'eussent été gâtés par une inquiétante pâleur, une de ces pâleurs qui attestent le sourd travail des passions, de même que, dans certains fruits, la peau jaunissante trahit la présence du ver qui les ronge. Pour comble de disgrâce, il avait l'œil droit couvert d'une taie et le front marqué d'une profonde cicatrice. Blessure de guerre, racontait-il, reçue dans un abordage avec les Barbaresques. Mais le marquis de Rénonville faisait entendre que l'abordage avait dû se produire sans doute dans quelque coupe-gorge ou quelque obscur tapis-franc.

Joueur, il l'était furieusement, et les parties de cartes, de dés ou de tric-trac, qui n'avaient été dans le salon de la rue Ducale qu'un passe-temps assez innocent jusqu'au jour de sa venue se prolongèrent et se multiplièrent grâce à lui au point que la conversation en fut à peu près tarie.

Messieurs de Braux-Levrezy et de Proli, et la grande Dally elle-même se prêtaient volontiers à cet engoûment, dont M. de Rénonville ne contestait pas d'ailleurs le mérite philosophique :

— Car le jeu, déclarait-il sentencieusement, est une école qui en vaut bien d'autres. Il faut, pour y exceller, toutes les qualités qui font l'homme d'État et le grand capitaine. De la prudence et de la hardiesse combinées à doses savantes, une devination aiguë des moyens de l'adversaire, et d'inépuisables réserves de résistance. Bref, du génie. Aujourd'hui, au pinacle; demain au bord du précipice; après-demain, par une saute de son imagination, le joueur digne de ce nom franchit l'abîme et se retrouve sur un autre sommet. Croyez-moi, monsieur de Longprez, il faut que nous en goûtions à notre tour. Et puis, que faire de mieux en votre bonne ville où il pleut toujours et où chacun se terre en son taudis?

Thierry se résignait à ces interminables parties, mais sans y prendre d'autre divertissement que celui d'y associer ses chances à celles de miss Katy, elle aussi conquise par cette contagion.

Toutefois la fortune le secondait mal et comme les enjeux étaient gros, il eut bientôt fait de trouver le fond de sa bourse. Ses économies y passèrent. Ensuite les quelques bijoux qu'il porta au Lombard, non sans honte, lui permirent de continuer à faire figure.

Aussi longtemps qu'il s'attardait dans les salons de la grande Dally, le décor, la compagnie et déjà l'habitude lui dissimulaient ce que de tels expédients d'existence offraient de piteux. Mais lorsque, à la nuitée, il abandonnait ce logis, avec la certitude qu'il y reviendrait le lendemain, ses pensées prenaient volontiers un tour différent. Brusquement, l'illusion tombait. Alors, de la hauteur de ces plaisirs factices, il glissait dans une sorte d'abattement moral : prostration de l'âme et abdication de la volonté. C'est la condamnation de toute action mauvaise qu'elle en engendre d'autres qui sont pires encore. A ces heures de réflexion solitaire, rien n'humiliait davantage Thierry que les mensonges par lesquels il essayait de colorer, pour son père et sa sœur, l'irrégularité de sa nouvelle vie. Et quels misérables mensonges ! Des mensonges qui ne trompaient personne, — il le sentait bien, — et que M. Charliers de Longprez, la loyauté même, accueillait silencieusement, avec un regard attristé, plus cruel pour son fils que toutes ses rigueurs.

*
* *

Pour lutter contre cet investissement du jeu, il arrivait à Thierry d'apporter rue Ducale quelque nouvelle partition et avant que les joueurs ne fussent pris de leur fièvre quotidienne, il s'essayait à déchiffrer, aux applaudissements de l'aimable Katy, quelque canzonnette ou quelque air dansant. Elle voulut même une fois, tandis qu'il jouait le joli menuet d'Exaudet, danser le pas avec la grande Dally. Il en chantonnait les paroles bien connues :

Cet étang
Qui s'étend
Dans la plaine...

Et rien n'était plus charmant que de voir, sur le fond de soie rose et blanche, ces deux femmes aux lignes souples et gracieuses, — sourire contre sourire, — se tendre la main, glisser, onduler, plier le genou, saluer, s'écarter et se reprendre au rythme ailé de l'élégante musique. Lentes et semant doucement leurs jupes légères, elles laissaient mourir leurs allures avec la mélodie mourante. Puis la cadence se faisant un peu plus vive, leurs gestes et leurs regards s'animaient aussi un peu pour s'apaiser bientôt en une naïve extase.

En de tels instants, miss Katy achevait de le séduire. Il en oubliait les petits manèges dont elle le navrait à d'autres heures, lorsqu'elle prodiguait à tout venant, mais surtout à Braux-Levrezy, la grâce des sourires et des propos dont il eût rêvé d'être le seul bénéficiaire... D'ailleurs, comment lui en vouloir? N'apparaissait-elle pas aussi étonnée que ravie de ce plaisir que sa vue faisait à tout le monde, et par lequel elle prenait si facilement tous les cœurs?

Seul, le chevalier Fox paraissait insensible à tant de charmes...

Un soir, les intimes avaient été retenus à un petit ambigu où le ton s'était monté plus qu'à l'ordinaire. La collation achevée, on avait allumé le punch parmi les flacons et les reliefs du dessert pour s'amuser de la pourpre magique de ses flammes. Puis aux chandelles rallumées, sur la table en désordre, on avait apporté les cartes et commencé un médiateur.

Le chevalier Fox et la grande Dally tinrent contre Thierry que miss Katy secondait de ses conseils. L'Ecossais joua d'un bonheur insolent, et la compagnie s'amusa fort aux dépens du pauvre M. de Longprez, réduit à extraire l'un après l'autre de son gousset ses derniers florins. Miss Katy marquait une vive compassion pour son partenaire. Sur un coup de M. Fox, plus hardi et non moins heureux que les autres, elle prétendit que l'Ecossais, pour mettre aussi obstinément la chance de son côté, devait être de compte à demi avec le diable lui-même. A quoi M. Fox, la tête sans doute échauffée par les libations de rhum dont il avait abusé, riposta que Thierry, à défaut du diable, avait pour lui une jeune sorcière qui n'en était pas à son premier sabbat. Le propos fut lancé en anglais et d'un ton malséant.

Encore qu'elle fût habituée à quelque liberté de langage, la jeune fille se leva, toute émue. Les larmes lui étaient venues

aux yeux. Sans rien dire, elle quitta la salle à manger et passa dans la pièce voisine. Sa sortie permit à Thierry d'arrêter son jeu. Il céda la place à MM. de Rénonville et de Proli. Puis, après avoir fait mine de suivre un peu de temps la partie nouvelle, il s'esquiva discrètement et alla rejoindre dans le boudoir sa jeune partenaire dont il avait vu et ressenti lui-même l'émoi.

*
* *

Il la trouva jetée sur un petit sopha, la tête enfoncée dans les coussins de soie qu'elle foulait de ses bras blancs.

S'approchant tout auprès d'elle, il lui dit doucement :

— Miss Katy, vous avez du chagrin! Tantôt, vous avez voulu vous intéresser à mes cartes. Ne puis-je m'associer maintenant à votre peine?

Il attendit... Mais elle continuait à cacher son visage. Son agitation se devinait à une sorte de sanglot mal étouffé et du bout de son pied que dégageait sa robe légèrement relevée elle jouait nerveusement avec un soulier au talon d'or, prêt à lui échapper.

— Miss Katy, vous ne savez pas combien je suis désolé de vous voir souffrir. Dites-moi, pourquoi vous attrister ainsi d'un absurde propos?... C'est lui faire trop d'honneur que d'en paraître touchée à ce point.

Miss Katy se redressa et montra ses beaux yeux qui venaient de pleurer.

— Vous avez raison, dit-elle enfin à voix presque basse. Mais je suis si malheureuse et si abandonnée! Si vous saviez, monsieur... Mais c'est mon sort à moi, et je sens bien qu'il faudra m'y résigner toute ma vie...

— Vous, malheureuse? lui dit Thierry, Vous, abandonnée? Vous, que je vois chaque jour si gaie, si vive et franche comme un oiseau...

Elle hocha doucement la tête et sa poitrine se gonfla comme un jeune essaim.

— Non, non, chevalier, je ne connais et ne connaîtrai du bonheur que son éclat et ses dehors menteurs, sans jamais en goûter la réalité. Vous me croyez joyeuse... Mais si vous saviez...

Son regard humide et son embarras si touchant en prononçant

ces paroles ne permirent pas à Thierry de peser un moment sa réponse. Il l'assura que si elle voulait faire quelque fond sur son honneur et sur la tendresse infinie qu'elle lui inspirait, il employerait sa vie à se rendre digne d'un peu de sa confiance. Assis tout auprès d'elle et lui ayant pris la main, il ajouta mille choses pressantes qu'il avait souhaité de lui dire depuis longtemps, lui peignant sous les couleurs les plus vives la force des sentiments qu'il éprouvait pour elle, lui promettant un appui sans réserves, la conjurant de lui signaler les obstacles qu'il lui faudrait vaincre pour la servir.

Elle écoutait sans l'interrompre, soit qu'elle ne s'ennuyât pas de l'entendre, soit qu'elle fût étouffée par le poids de cette confidence que le chevalier cherchait à lui arracher.

— Je suis bien sensible, monsieur le Chevalier, répondit-elle enfin, aux marques flatteuses que vous me donnez de votre attention. Des sentiments aussi obligeants que les vôtres me pénétrent de reconnaissance. Mais fussent-ils plus tendres encore, vous aimé-je à mon tour, je ne puis, je n'oserais me confier à votre discrétion sans craindre que vos sympathies mêmes ne vinssent se retourner contre moi...

Thierry tomba pour lors à ses genoux en lui disant : « Vous me haïssez donc bien de me traiter avec cette dureté. Pourquoi n'acceptez-vous pas du moins l'amitié que je vous offre? Un mot de votre part me ferait tout surmonter, tout braver. Mais en me refusant de chercher à vous aider, c'est moi que vous rendez le plus malheureux des mortels. »

Il épiait anxieusement son regard. Enfin, Katy sortit comme d'une rêverie profonde.

— Vous le voulez, dit-elle. Je vous dirai donc tout, et puis vous me mépriserez peut-être aussi comme le vilain homme qui m'outrageait tantôt.

Et d'un ton de confidence, dans ce boudoir qu'éclairait la faible lueur du foyer, tandis que de la chambre voisine, à travers la portière mi-retombée, les éclats de voix des joueurs arrivaient jusqu'à leurs oreilles, elle lui dit que, née à Londres, elle n'avait jamais connu son père, un grand seigneur libertin, et que sa mère était morte en lui donnant le jour. On lui avait expliqué depuis que son père lui avait laissé certains droits sur des plantations et des esclaves qu'il possédait aux grandes Antilles... Mais ces droits, comment aurait-elle pu, comment

pourrait-elle les établir? Abandonnée de tous, elle avait grandi comme une fleur sauvage, sans appui et sans nom.

A quinze ans, une marchande de frivolité d'Oxford-Street l'accueillit comme apprentie. Ce fut là que Mme Eliott la découvrit un jour par hasard. Elle s'en déclara toquée et l'emmena avec elle à Paris. Et dans ce milieu facile dont la grande Dally était une des reines, sa jeunesse avait été exposée à des galanteries dont le souvenir lui était odieux. Et voici que cet Écossais perdu de mœurs, et dont elle avait rebuté les désirs, ne craignait pas de lui reprocher maintenant l'inconduite qu'elle avait pu éviter à travers tant d'écueils... Sans doute, en se vengeant ainsi, il pensait la compromettre aux yeux de ceux dont l'estime et l'amitié lui étaient si précieuses.

Tandis qu'elle narrait sa triste existence, miss Katy s'efforçait de retenir les larmes qui perlaient dans ses yeux. Mais bientôt les sanglots étouffèrent sa voix et elle se prit à pleurer sans pouvoir ajouter une parole. Thierry de Longprez, qui la contemplait en silence, était tout entier dominé par son émotion. Il baissa la tête, et une larme brûlante vint rouler sur sa joue. Jamais la jeune Anglaise ne lui avait semblé plus belle ni parée de grâces plus touchantes. Jamais il n'avait senti pour elle une plus vive affection.

— Ah ! miss Katy ! miss Katy ! murmura-t-il, pourquoi ne vous ai-je pas connue plus tôt...

Il n'en put dire davantage. Tant de sentiments divers se bousculaient à la fois en son cœur. Tant de pensées confuses s'agitaient en son esprit. Quelle que fût l'origine de cette enfant, dût-il rompre avec sa famille et son rang pour l'élever à lui, il l'arracherait à ce milieu pour laquelle elle n'était point faite et qu'elle dominait de toute la noblesse de ses vertus naturelles.

Mais la partie de jeu finissait et ainsi fut interrompu ce troublant tête-à-tête.

En effet, M. de Rénonville réclamait à cor et à cri le chevalier de Longprez avec lequel il avait l'habitude de faire route chaque soir, au sortir de l'hospitalière demeure. Toute la compagnie se dispersa. Et Thierry n'eut que le temps de marquer à la jeune fille, en lui pressant encore furtivement la main, quelle était la loyauté de ses sentiments chevaleresques.

Toutefois, quand il eut reconduit le vieux marquis jusqu'à la place Royale, à la porte de son hôtel, il voulut revenir encore rue Ducale, et longeant la haie du Parc, il passa et repassa devant la maison silencieuse et bien close. Les fenêtres s'étaient éclairées à l'étage supérieur où il savait que Katy avait sa chambrette. Et le jeune homme les contempla longtemps, insoucieux de la nuit et du froid, attendant quoi? Une apparition fugitive. Pas même. Il se bornait à penser qu'elle était là et à souhaiter que sa peine fût un peu apaisée...

(*A suivre.*) H. CARTON DE WIART.

Au Rythme des Vagues

I

A l'heure taciturne où s'apaise la terre,
Quand le soleil mourant se noie au sein des flots,
Quand l'azur déjà gris se couvre de mystère,
J'ai gagné bien souvent la grève solitaire
D'où montent tour à tour des chants et des sanglots.

Au loin, c'est l'infini dans l'or du crépuscule,
De fins esquifs tout blancs se pressent vers le port ;
La mer calme et verdâtre aux vents du soir ondule
Et le flot cadencé qui s'avance et recule
Se brise en murmurant sur les galets du bord.

Dans l'ombre caressante où la lumière expire,
Je viens m'asseoir rêveur aux rivages déserts,
Pour entendre la voix de l'onde qui soupire,
Qui gronde, qui se cabre et qui roule en délire,
Egrenant à la nuit ses enivrants concerts.

Ses chants âpres et doux surgissent du silence :
Cris de haine, sanglots d'amour, soupirs d'espoir,
Tous passent sur mon front comme une vague immense
Et vont s'évanouir en plaintive romance
Dans les cieux éblouis de la pourpre du soir.

Les airs sont secoués de lentes agonies,
De souffles de tempête et de râles berceurs,
Et c'est comme un orchestre aux graves harmonies
Dont chacun des échos, en notes infinies,
S'exhale sourdement de la lyre des cœurs.

II

Mer immense aux flots bleus, mer aux voix innombrables,
Mer qui redis sans cesse un chant inachevé,
Que de fois mollement couché sur l'or des sables,
Que de fois j'ai rêvé !

Quand ton eau s'étendait, immobile et dormante,
Sous l'azur infini des tièdes soirs d'été,
Que de fois, écoutant la brise caressante,
Que de fois j'ai chanté!

Quand ta lame en fureur crachait l'épave sombre
Et secouait sa bave au vent démesuré,
Que de fois, en songeant au frêle esquif qui sombre,
Que de fois j'ai pleuré!

III

De la grève j'ai vu fuir avec le reflux,
Vers les espaces bleus, les fins bateaux de pêche :
Tel un essaim d'oiseaux, sous la brise âpre et fraiche,
S'envole aux horizons que l'œil n'aperçoit plus.

Ils reviendront, à l'heure où le croissant émerge,
Lentement vers le port au rythme des flots plats,
Et les marins lassés jetteront, à pleins bras,
Un riche et lourd butin de poissons sur la berge.

Que de fois nous avons, à ces pêcheurs pareils,
Couru, dès le matin, vers les lointains vermeils,
Conquérants enivrés d'impossibles conquêtes.

Mais nos espoirs tombaient avec nos efforts vains :
Nous revenions le soir, blessés de nos défaites,
Tenant nos rêves morts effeuillés dans nos mains.

IV

La mer envahissait le sable aux reflets d'or.
Escaladant la vague au gré de la marée,
Une barque dansait près du bord amarrée :
Captive qui cherchait à prendre son essor.
Laissant bondir au vent sa poupe qui ruisselle,
Bercée au souffle pur et grisant du matin,
Elle rêvait de fuir à l'horizon lointain,
La voile, toute grande ouverte, comme une aile.

Etre libre, ne voir que le ciel et la mer!
S'éclabousser d'azur loin de la plage étroite!
Se baigner dans le flot scintillant qui miroite!
Se griser de l'espace et du grand souffle amer!

Comme elle aurait voulu s'élancer vers son rêve...
Mais déjà le reflux commençait; lentement
Redescendait la vague et l'esquif, sourdement,
De sa coquille de fer venait frapper la grève.

. . .

Les heures avaient fui; calmés et loin du bord
Les flots laissaient a nu la plage diaprée;
Mais la barque, toujours à son ancre amarrée,
Immobile, gisait comme un grand oiseau mort.

. . .

Et moi! combien de fois, cœur malade et sans flamme,
N'ai-je pas aspiré vers les plus beaux desseins,
Quand les cloches de l'aube, aux frémissants tocsins,
Allumaient en chantant tous les feux de mon âme.
Désir du bien! désir du vrai, désir du beau,
Tous venaient à la fois, comme un essaim d'abeilles,
De bourdonnements fous caresser mes oreilles
Et me verser le vin d'un courage nouveau.
Mais trop souvent, hélas! mes ardeurs étaient brèves,
Je les voyais pâlir et s'écrouler soudain
Comme on voit, aux rayons empourprés du matin,
S'effacer les contours harmonieux des rêves.
L'ombre du soir tombait sur mon désir blessé
Comme un fleuve de deuil à la marche rapide,
Je sentais dans mon cœur la tristesse et le vide,
Des sanglots descendaient dans mon être oppressé
Et rien ne restait plus dans mon âme trop lâche
— Esquif sans idéal sur la grève étendu —
Que le cuisant regret, le remords éperdu,
De n'avoir pas vogué vers une grande tâche.

V

Grands goélands pensifs de qui le regard sonde
Les glauques profondeurs de l'abîme des mers,
Quand vous rasez le flot ainsi que des éclairs
Où fuyez-vous dans votre course vagabonde?

Toujours droit devant vous, entre le ciel et l'onde,
L'aile ouverte, emportés sur les souffles amers,
Vous fuyez loin de nous vers les horizons clairs
De votre vaste empire aussi grand que le monde.

J'ai rêvé ce destin : me griser de clarté,
Etre libre, pouvoir à jamais emporter

Loin du monde réel mon âme prisonnière,
Pareils à ces oiseaux qu'enivre le désir
Des espaces d'azur tout vibrants de lumière
Et qui ne ferment l'aile un jour que pour mourir!

VI

L'heure est crépusculaire et douce ; viens t'asseoir
Au milieu des oyats de la dune mouvante ;
La route n'est pas longue; en gravissant la pente
Nous verrons à nos pieds tomber la paix du soir.

Là-bas est la campagne avec son manteau noir :
Villages endormis dans la brume fumante ;
Ici, la vaste mer qui soupire et qui chante
Immobile et sans plis ainsi qu'un clair miroir.

Viens, la nuit lente et grave en dépliant ses voiles
Emportera là-haut vers les blanches étoiles,
Les rumeurs de la terre où passent des sanglots.

Et nous écouterons, enivrés d'espérance,
L'une à l'autre mêlé en une joie immense
La chanson de nos cœurs et la chanson des flots.

PAUL SCHMITZ.

Etude sur l'art italien du XV^e siècle

(Suite.)

II

La Sculpture du XV^e siècle en Italie [1]

L n'y a pas d'exemple d'une belle sculpture qui ait été produite par un peuple apathique, faible, en décadence ». A la tournure péremptoire de cet aphorisme, on aura reconnu la parole de Ruskin. Il n'était point de sa coutume, en effet, de proposer ses opinions ou de les énoncer timidement, dans une forme dubitative. Ses idées, étant issues de l'intuition plutôt que de l'expérience et du raisonnement, prenaient à ses yeux quelque chose de providentiel; il les affirmait *ex cathedra*, sans ambages, comme des prophéties ou des dogmes, parfaitement indifférent aux démentis qui pouvaient leur venir de l'histoire ou de la réalité. Mais c'est la force et le charme de Ruskin qu'il soit devant nous, moins comme un guide sûr, propre à nous donner des explications exactes et des notions claires, que comme une puissance d'exaltation et d'enthousiasme qui ouvre sans cesse des voies inattendues où elle nous attire et nous entraîne.

Il établissait donc une corrélation étroite entre la grandeur de l'art, chez un peuple et à un moment quelconques, et la moralité et l'énergie du milieu. A vrai dire, cette loi ne se vérifie pas souvent, à moins de faire abstraction des faits historiques ou de considérer l'art lui-même, dans sa teneur et les caractères qu'il laisse apparaître, comme une preuve suffisante de l'existence des vertus supposées nécessaires à son éclosion! Peut-être, pourrait-on croire, au contraire, que l'art étant aspiration, tendance vers un idéal, l'idéal qu'il manifeste à chaque époque, qu'il soit nostalgie du passé ou attente d'un meilleur devenir, est précisément idéal parce qu'il ne règne plus ou ne règne pas encore dans la réalité?

---

(1) A propos de l'apparition du sixième volume de la *Storia dell' arte italiana*, de M. Adolfo Venturi : *La Scultura del Quattrocento*. Un vol. illustré de 780 excellentes phototypies. Milan, Hoepli.

Voir, sur les précédents volumes de cet important ouvrage, *Durendal :* mars 1906 (*Les origines de l'art moderne en Italie et en Flandre*); novembre 1906 (*La sculpture du XIV^e siècle en Italie*); septembre 1907 (*La peinture au XIV^e siècle en Italie*).

Combien de générations ont attendu de l'art l'image de leurs désirs humains ou célestes?... Ce n'est pas les expressions de la violence que demandaient aux artistes les violents du moyen âge, mais celles de la suavité. Et lorsque, après la Renaissance classique et avec elle, la Force et l'Energie se sont cherché des incarnations dans l'art italien, n'est-ce pas que ces puissances avaient presque cessé d'agir dans la vie des peuples de la Péninsule?...

En tout cas, si on peut, jusqu'à un certain point, admettre avec Ruskin la candeur pieuse de la Venise du doge Dandolo, qui dupa si apertement les croisés; l'énergie et même la moralité de la Florence du XIVe siècle, dont le Dante — mais il était juge et partie — les chroniqueurs et les conteurs nous ont fait des portraits fort éloignés de la physionomie que lui prête le grand écrivain anglais; si l'on peut consentir, en un mot, que le principe de Ruskin trouve un semblant de preuve pour l'Italie dans les siècles antérieurs au XVe, il serait fort difficile d'en admettre, sans paradoxe, la vérité en ce qui touche ce dernier.

Cependant, avec la première moitié du XVIe siècle, c'est la période la plus féconde et la plus abondante en chefs-d'œuvre de l'art italien. Sous l'impulsion du réalisme, toutes les forces d'initiative et d'invention, contraintes auparavant dans les formules giottesques ou gothiques, se délivrent, au début du *Quattrocento;* des maîtres surgissent qui, s'inspirant de la vie, vont remplir la Péninsule de l'éclat de leur renommée et de leurs ouvrages. Pour ne parler que de la sculpture, ce sont : à Florence, Lorenzo Ghiberti, Donatello, Luca della Robbia; à Sienne, Jacopo della Quercia... Les deux vieilles républiques, où la liberté avait connu des jours si héroïques et des luttes si sanglantes, allaient pourtant toutes deux à leur décadence, alors. Sienne affaiblie, réduite, se débattait dans l'impuissance de ses dissensions intestines qui devait, finalement, la vouer à la domination des Médicis. Florence, en attendant les mêmes Médicis, la tyrannie dissimulée de Cosme et du Magnifique Laurent, s'abdique elle-même entre les mains de quelques hommes subordonnés aux Albizzi. Elle étend son hégémonie au dehors, achète Arezzo, s'empare enfin de Pise, acquiert Livourne, Montepulciano, Cortone, tente de mettre la main sur Lucques; mais, à l'intérieur, elle ne s'appartient déjà plus. La liberté y est seulement apparence et décor. Les Prieurs de la Seigneurie, entourés des plus grands honneurs, sont toujours à la tête du gouvernement, au sommet de la pyramide des autorités et des conseils élus ou choisis au moyen de scrutins embarrassés de mille formalités et procédures de défiance. C'est tout une hiérarchie compliquée de dignitaires et d'assemblées chargés de se contrôler et de se surveiller mutuellement : il y a les Dix de la Paix et les Dix de la Guerre; il y a les douze *Buonuomini*, élus pour trois mois; les Gonfaloniers, chefs de quartiers, élus pour quatre mois; il y a les *Richiesti*, les requis, que l'on appelait à délibérer sur certaines affaires, le Conseil du Peuple, avec ses deux cent cinquante, le Conseil de la Commune, avec ses deux cents membres... Puis encore, le Capitaine du parti guelfe, institué jadis pour la destruction du parti gibelin et qui, les Gibelins n'étant plus qu'un souvenir, agit à présent contre les adversaires de la faction dominante; les Huit de la Garde, chargés de la police, politique surtout; les Dix de la Liberté, auxquels il appartenait de défendre

les citoyens contre l'oppression et de veiller à l'exécution des lois ; les Dix de la Marchandise, placés à côté des Arts majeurs et mineurs, avec toute leur vaste et complexe organisation, pour sauvegarder les intérêts de l'industrie et du travail... Mais toute cette belle mécanique avec ses rouages délicats et ses subtils engrenages, calculés pour régler la vie politique et commerciale de la cité et donner à chacun sa part proportionnelle d'autorité, n'était plus qu'un simulacre, une magnifique et curieuse horloge dont le mouvement, dans sa marche solennelle, ne commandait plus les aiguilles du cadran, tournait dans le vide, par habitude... La décision et le commandement étaient concentrés entre les mains de quelques hommes : les Albizzi, chefs de l'oligarchie que les Médicis, appuyés sur le populaire, supplantèrent plus tard.

La République existe encore, au moins nominalement, jusqu'au XVI^e^ siècle, mais l'âme républicaine, rude, hautaine et vigoureuse, avide de la splendeur et de la suprématie de la cité, s'est émasculée, obscurcie, maintenant que les libres vouloirs des citoyens sont soumis au vouloir arbitraire d'un seul, uniquement préoccupé de son propre intérêt et de celui des siens. Les émulations, les enthousiasmes et, aussi, les fureurs de la liberté se sont assoupis. Il n'y a plus réellement de partis, ni Guelfes, ni Gibelins, ni Noirs, ni Blancs, mais des clients, des affidés des Albizzi ou des Médicis qui attendent de leurs patrons, ou la sportule ou les honneurs.

Et tout cela à l'aurore d'un siècle illustre dans la beauté. Et, au fond, ne semble-t-il pas que, souvent, rien ne soit plus proche de l'apogée d'un peuple que sa décadence? On pourrait même soutenir, contre l'opinion de Ruskin, que l'heure du plus vif éclat artististique d'une nation coïncide fréquemment avec celle où commencent à se multiplier les signes précurseurs de son amoindrissement politique. Ainsi de Bruges, de Venise, de Sienne; ainsi de Florence, atteinte, au moment où elle voyait naître les plus glorieux de ses artistes, dans les sources de sa vigueur. Sous l'action de tous les facteurs matériels et moraux, prospérité et richesse sans cesse accrus, culture, progrès et raffinements de la pensée, les grands sentiments unanimes, les volontés persévérantes qui avaient fait Florence allaient, en effet, se désagrégeant à l'aube du XV^e^ siècle. Et ainsi l'art florentin grandit dans la cité diminuée. Mais cet art n'était pas formé seulement du présent : tout le passé de la République, agité, plein de gloire, de douleurs, de combats et d'injustices ; sa vie politique de la passion de laquelle tous les citoyens participaient; sa vie commerciale remplie de hardies aventures et de trafics heureux ; sa vie esthétique conduite par des guides comme Giotto, Andrea Pisano, l'Orcagna et vingt autres; sa vie poétique dont le Dante et Boccace avaient ouvert les voies ; tous ces éléments ont contribué à préparer l'avènement, au milieu des désuétudes de la liberté et des mœurs anciennes, de cette génération incomparable, de ces artistes excités et stimulés constamment par la nécessité de se produire devant le public le plus cultivé du temps, le plus capable d'admiration et , en même temps, de critique.

* * *

Le réalisme est le fondement assuré sur lequel le XV^e^ siècle érige son œuvre artistique. L'art de ce temps-là, d'abord dans le Nord, puis en Italie, se

détourne des principes et des formules pour se tourner vers l'expérience, vers la réalité et vers la Nature. Il veut peindre le monde et les êtres, mais, autant qu'il est en lui, tels quels; il n'admet pas d'intermédiaire entre lui et eux, pas de truchement, de pédant qui prétende lui prescrire les modes et les limites de son œuvre. Il ne croit pas et, d'ailleurs, on n'a pas encore essayé de lui faire croire que les artistes grecs ou romans ou gothiques aient inventé, une fois pour toutes, une esthétique selon laquelle il faille travailler, désormais. Il soupçonne que toute forme d'art est née de la Nature et n'a fini par péricliter et par périr, desséchée, que parce que, après les initiateurs qui inventaient en regardant la réalité, sont venus les imitateurs qui copiaient en regardant les initiateurs. Il comprend que la pensée d'aujourd'hui ne se pliera qu'en sacrifiant une partie d'elle-même à la forme suscitée pour exprimer la pensée d'hier. De sorte que la pensée de tous ces entreprenants artisans est, en quelque manière, seule devant le monde seul, et qu'elle ne demande qu'à ce monde lui-même, vivant, actuel, les formes propres à le manifester dans ses apparences comme dans ses aspirations profondes.

Au cours du XIVe siècle, on peut suivre, pour ainsi dire, à la trace, le cheminement du réalisme septentrional vers le Midi. Au déclin de ce siècle, on le trouve installé en maître à Milan, dans la personne des nombreux artistes flamands, français et allemands qui coopéraient à la construction et à la décoration du Dôme. Son influence se marque avec intensité dans l'œuvre des frères dalle Massegne, à Venise et à Bologne, et dans celle de maîtres de leur école où l'on surprend d'étranges similitudes avec certaines des créations de ce Claus Sluter, que M. Venturi salue avec raison du nom de « Michel-Ange du Nord ». A Florence même, le réalisme s'affirme en premier lieu dans les ouvrages considérables du Brabançon Pier di Giovanni Tedesco (1) et il continue, sans doute, de s'y impatroniser ensuite par l'entremise des sculpteurs vénitiens ou florentins qui ont œuvré, les uns, à Florence; les autres, à Venise, en compagnie des Lombards dont l'art a subi, à Milan, l'attrait de la manière nordique.

M. Venturi souligne toutes ces influences et leur propagation prolongée dans l'Italie septentrionale, où elles agirent jusqu'à la fin du XVe siècle, par exemple sur Nicolò da Bari et, davantage encore, sur Guido Mazzoni de Modène. « Elles viennent, écrit-il — nous avons déjà cité le mot — donner de la force à l'art italien, en lui enlevant de la grâce »; elles font prévaloir une conception plus pittoresque de la sculpture... Mais il ne leur accorde qu'une importance médiocre ou nulle en Toscane, à Florence et à Sienne... Certes, on peut avancer, comme nous l'écrivions ici même (2) que le réalisme ayant envahi, au cours du XIVe siècle, tous les domaines de la pensée européenne, en refoulant les systèmes mystiques, scolastiques et féodaux du moyen âge, l'art devait nécessairement et spontanément révéler partout une tendance identique. Il n'en reste pas moins que le signal de la révolution artistique qui

(1) Nous publierons, prochainement, une étude sur ce maître dans les *Arts anciens de Flandre*.

(2) *Durendal*, mars 1906, article cité plus haut.

se produisit, alors, dans toute l'Europe, partit du Nord et que les premières œuvres où se décèle avec éclat la nouvelle orientation esthétique sont dues à des artistes néerlandais.

Et si, à Florence, notamment, on aurait peine à désigner parmi les œuvres initiales de Ghiberti et de Donatello — hormis, peut-être, pour les draperies de certaines de leurs statues d'Or S. Michele — des imitations formelles de sculptures flamandes, ne doit-on pas supposer que des ouvrages de cette sorte, particulièrement ceux de Pier di Giovanni Tedesco qui étaient en grand nombre à Florence, ce sont imposés aux jeunes artistes indigènes, non comme des modèles à copier dans leur matérialité mais comme des exemples à suivre dans leur esprit? L'étude de la décoration florale et animale exécutée vers 1395-1398 pour la Porte des Chanoines, au Dôme, par le Tedesco et, probablement, davantage encore, celle de la vingtaine de grandes statues d'évangélistes et de saints taillées par le même artiste pour la façade — détruite depuis — de cet édifice agit-elle comme une révélation sur les maîtres florentins contemporains. Ces œuvres n'étaient pas parfaites, mais elles étaient nouvelles et très capables de séduire les artistes, de les désillusionner des formules stéréotypées d'école dans lesquelles l'art giottesque se pétrifiait peu à peu. Le réalisme a ainsi arraché l'art à la contemplation stérile du passé pour le pousser vers la vie. Délivré de ce passé, des rubriques et des recettes d'atelier léguées par celui-ci, chaque artiste développe librement sa libre personnalité, sans chercher conseil ailleurs que dans la Nature.

Tous les artistes du siècle puisent, en effet, l'Inspiration à une source unique, et l'œuvre de chacun d'eux est différente de celle de tous les autres. Ils regardent tous la Nature, mais, tous aussi, avec des yeux, des intentions, des sentiments personnels. Et l'admirable diversité de la sculpture italienne du XVe siècle ne se montre nulle part avec plus de clarté que dans l'œuvre des grands maîtres qui dominent durant ses cinquante premières années : le Siennois Jacopo della Quercia; les Florentins Ghiberti, Donatello et Luca della Robbia.

Tous quatre apparaissent, à des degrés différents, comme des interprètes passionnés de la réalité. Mais, cette réalité qui s'exprime en puissance chez della Quercia et chez Donatello, s'exprime en grâce chez Ghiberti et chez Luca della Robbia. Presque à la même époque — vers 1425-1438 — Ghiberti et della Quercia racontaient, le premier, dans un des bas-reliefs de bronze de la troisième porte du Baptistère, à Florence; le second, dans ses bas-reliefs de marbre de l'encadrement de la porte de S. Petronio de Bologne, les histoires de la Création et de la Chute : l'œuvre du Florentin, fine, délicate, vibrante, est délicieuse. La figure d'Eve, surtout, est charmante, soit que l'artiste nous la montre lorsqu'elle vient d'être appelée à la vie, encore inconsciente, suspendue, en quelque sorte, dans le rayonnement de la volonté du Créateur; soit que nous la voyions — dans une attitude inspirée, à ce qu'il semble, par la fresque de Masaccio, au Carmine — jetant un suprême et douloureux regard vers le Paradis, avant de s'éloigner du seuil dont la faute la chasse. Ce sont des images exquises sorties de la main légère et de l'imagination aimable d'un orfèvre. Celles de della Quercia sont taillées d'un ciseau énergique et

rude. Nulle recherche; aucune trace de décor. Ses figures d'*Adam* et *Eve* ont quelque chose de fruste, d'inachevé, d'élémentaire. La *Création* de Ghiberti est comme un poème idyllique; celle du sculpteur siennois, comme une impressionnante évocation de l'humanité préhistorique. Le réalisme superficiel de Ghiberti se tenait pour satisfait d'avoir animé élégamment la légende et fait jouer les récits bibliques, Joseph, Josué ou la reine du Saba, sur la scène de ses bas-reliefs, par des acteurs dans le costume du *Quattrocento;* le réalisme de della Quercia semble plus grave, plus réfléchi, soucieux non seulement de vie, mais — préoccupation rare à cette époque — de vraisemblance et, presque, de couleur locale.

Ruskin s'est complu, quelque part, à raviver le souvenir des Etrusques, à propos du Giotto, pour faire surgir, à côté du vieux maître, les lointains ancêtres dont l'esprit, peut-être, se continuait obscurément dans le sien. Et c'est une émouvante poésie que d'associer ainsi les morts à l'œuvre des vivants. Mais si les hérédités de l'artiste parlent évidemment dans son génie, celui-ci, sans doute, ne reste pas fermé aux voix contemporaines; de sorte que si, avec M. Venturi, on veut reconnaître dans l'inflexion de l'art de Jacopo della Quercia une résurrection du passé étrusque, du « sentiment naturaliste de l'ancien art indigène », on inclinera, cependant, à penser que le sculpteur, ayant fréquenté également des milieux hantés par des artistes du Nord, son réalisme n'est pas issu uniquement d'influences ataviques. Puis, enfin, il faut rappeler que, sous l'impulsion originelle de Nissola et de Giovanni Pisano, la sculpture siennoise, représentée, depuis, il est vrai, par des maîtres secondaires, avait témoigné jusqu'à la fin du XIV^e siècle de tendances réalistes très déterminées. La question des origines de l'art de Jacopo, M. Marcel Reymond la discute avec sa perspicacité coutumière dans son bel ouvrage sur la *Sculpture florentine :* « Travaillant dans la première moitié du XV^e siècle, à une époque où le sentiment de l'élégance tend à prédominer sur les autres sentiments, Jacopo, écrit-il, retrouve les idées de grandeur et de noblesse de l'école pisane. Autant que les élèves dirent de Nicolas de Pise, il est l'héritier de ce grand maître. Si Jacopo a subi si profondément l'influence de Nicolas, cela tient sans doute à la léthargie de l'école siennoise dans la seconde moitié du XIV^e siècle. Lorsqu'il fait son éducation artistique, il ne se trouve à Sienne aucun grand artiste pour le diriger et tous les conseils qu'il reçoit lui viennent de cette chaire du grand maître pisan qui trônait solitaire sous les voûtes de la cathédrale siennoise et qui était la gloire de la cité. » ... Dans cette chaire, il importe de le rappeler, Niccola Pisano ne s'était plus inspiré, comme dans celle de Pise, de l'antiquité, mais de la vie; tout en gardant à ses personnages la grandeur et la majesté, il avait essayé de leur faire exprimer aussi la douleur, la joie ou la tendresse. Avec ces bas-reliefs et davantage encore, avec les œuvres violentes et pathétiques de Giovanni Pisano, le réalisme septentrional se manifeste pour la première fois, dès la fin du XIII^e siècle, dans la sculpture toscane.

L'œuvre de della Quercia n'est ni aussi abondante, ni aussi variée que celle de ses grands émules florentins, mais elle est parée d'un attrait qui n'est qu'à elle. Une grâce nouvelle, ingénue et noble, éclate dans la *Vierge* de la *Fonte Gaia*, dans telle figure de *Vertu*, robuste et enfantine, dans toute la décora-

tion d'une conception si colorée de ce petit monument. Florence ne nous montre point d'ouvrages où, autant que dans celui-là, la réalité transfigurée par l'art ait conservé la fraîcheur et comme le parfum de la vie. A S. Petronio, l'imagination puissante et simple de della Quercia fait songer à la fois à Giotto et à Michel-Ange; dans les figures heureuses de la *Fonte Gaia*, elle ne fait songer qu'à elle-même.

Si on voulait assigner des rangs à des artistes d'une originalité si vive, on accorderait à Jacopo primauté sur Ghiberti et sur Luca della Robbia, mais il devrait céder à Donatello. Ce dernier domine, en effet, tous ses confrères; il les dépasse tant par l'étendue que par la valeur de son œuvre... Cette œuvre, certes, ne nous apparaîtra pas aussi immédiatement séduisante par la pureté des lignes ou par la douceur de l'expression que celle de Ghiberti ou de Luca. Maint relief de l'un — celui de la *Genèse* par exemple, dont nous parlions plus haut — mainte *Madone* ou mainte *Annonciation* du second nous remplissent l'esprit et le cœur de la plénitude d'une jouissance parfaite : ce sont des chefs-d'œuvre de sérénité, de tendresse rayonnante et chaste. L'impression que nous recevons des ouvrages de Donatello est tout autre : ils sont toujours surprenants, toujours différents, comme si, durant toute sa longue carrière, l'artiste avait inlassablement cherché une forme de beauté plus poignante, plus pénétrée de vie et de réalité, sans se satisfaire jamais. Il semble qu'il soit sans cesse en voie de renouvellement, entraîné par une passion toujours plus vive et toujours inassouvie de fixer son grand et insaisissable idéal...

Dans l'art de Ghiberti ou de Luca gisent de tels enchantements pour la pensée que celle-ci est encline à se tenir à cette beauté et, bientôt, à l'accepter comme imperfectible. Elle résume tout l'effort de l'existence et du génie d'un artiste; ç'a été la chose, l'objet vivant de sa vie, toute son ambition, le ferment de ses jours, son amour le plus exquis et le plus douloureux, mais si, à un moment donné, soit par contentement trop complet de lui-même, soit par impuissance d'une lutte plus prolongée, il s'arrête de chercher; si, au lieu de continuer à interroger la réalité, il se retourne vers sa propre œuvre pour se borner à la répéter, son art commence à décliner. Or, sans que l'on puisse dire que ce phénomène se soit produit chez Ghiberti et chez Luca, de sorte qu'à partir d'une certaine heure, ils se seraient imités eux-mêmes, on doit constater que leur génie aimable, venu très vite à son équilibre, ignorait l'impatience, la fièvre dont Donatello apparaît constamment animé et qui faisaient de chacune des œuvres échappées de ses mains quelque chose d'inattendu, propre à remuer les esprits, à leur imprimer une secousse qui les tirait de leurs chemins habituels, les mettait en face de nouveaux problèmes et d'aspects nouveaux de l'art.

Lorsque Dieu eut créé le monde et tout ce qu'il contient, dit la *Genèse*, il vit que cela était bon. Mais ce n'est pas à dire, sans doute, que son action cessa alors, et on peut croire qu'il n'a jamais cessé d'être dans son œuvre et qu'il la crée tous les jours... Ainsi en est-il des artistes comme Donatello. Ils ne s'arrêtent jamais; leur œuvre, ils la créent tous les jours; tous les jours, elle se dépasse elle-même, elle se métamorphose, elle prend à la vie quelque chose de plus, elle suscite une curiosité, des questions nouvelles... De sorte

que Donatello, au milieu de cette multitude d'artistes qui font la gloire du XVe siècle italien, prend la semblance d'une sorte d'éveilleur, de stimulateur; qu'il apparaît comme une force inépuisable de rénovation et d'initiative.

M. Venturi retrace avec la méthode claire, avec la vaste érudition critique que nous avons déjà eu l'occasion de louer si fréquemment, l'histoire extraordinairement touffue et complexe de la sculpture italienne du XVe siècle. Il nous montre le réalisme, qui s'était imposé partout au début du siècle, et continua longtemps de régner dans le nord de la Péninsule et dans le royaume de Naples, évoluer lentement dans l'école florentine, de Donatello à Verrocchio, sous l'impulsion de l'étude des ouvrages antiques et de l'empire que l'humanisme prenait, de plus en plus, sur les intelligences cultivées. Transformation qui, il est vrai, se dénonce d'abord, sauf chez quelques maîtres qui sont en même temps des doctes comme Brunnelleschi et L.-B. Alberti, dans l'apparence plutôt que dans l'esprit des œuvres où elle se signale : « L'influence de l'antiquité, constate M. M. Reymond, ne s'observe réellement, d'une façon prépondérante, sur l'art de la sculpture, qu'aux abords du XVIe siècle. » Et M. Venturi abonde dans le même sens, particulièrement pour Donatello, au sujet duquel il écrit : « L'antique pouvait lui donner parfois quelques formes extérieures, mais non pas obscurcir jamais son âme pleine de frémissements et d'élans; il lui offre le cadre où il inscrit ses libres figures, grondantes de larmes et de sang, mais ne le détourne jamais de l'expression pure du sentiment chrétien. » Une remarque analogue peut être faite pour Ghiberti, très amateur, cependant, des œuvres antiques qu'il collectionnait. Il avait été à Rome dans sa jeunesse; ses *Commentaires* font foi de ce séjour, au cours duquel il assista à la découverte d'un *Hermaphrodite* décapité, trouvé dans un égout, qui lui inspira une enthousiaste admiration. Faut-il croire que les autres œuvres romaines ou grecques dont, malgré toutes les destructions, Rome abondait encore, à cette époque, n'ont pas retenu la curiosité du maître florentin parce qu'aucune circonstance spéciale n'avait attiré son attention sur elles, comme pour cet *Hermaphrodite* ? C'est peu probable; pourtant, les *Commentaires*, qui s'étendent longuement sur les ouvrages de Pietro Cavallini et de Giotto dans la Ville Eternelle, sont muets sur les impressions de l'artiste devant les œuvres de l'antiquité qu'il avait dû rencontrer à chaque pas. Mais nous ne tenons, probablement, que des fragments des écrits de Ghiberti ou quelques pages d'un travail abandonné, et la plausibilité de cette opinion s'accroît encore si l'on considère que pas une ligne de ces mémoires n'est consacrée à tant de contemporains de l'auteur, travaillant à ses côtés et dont, pour certains, l'art a réagi sur le sien.

Donatello, lui aussi, alla à Rome, vers 1433, avec Michelozzo, et il semble que ce voyage ait profondément révolutionné sa pensée, car vraiment, il scinde son œuvre en deux parties, l'une, toute réaliste, d'un réalisme sans aucun tempérament, notamment dans les célèbres *Prophètes* du Campanile ; la seconde, très attirée vers l'étude du nu et, plus tard, par la recherche de l'expression dramatique. L'Anonyme et Vasari rapportent, toutefois, un autre voyage de Donatello à Rome, accompli, celui-là, avec Brunelleschi, après le

jugement du concours pour la seconde porte du Baptistère, c'est-à-dire vers 1403; voyage dont la réalité, admise par quelques historiens, M. Venturi, par exemple; contestée par d'autres, dont M. Reymond, paraît bien difficilement conciliable, non seulement avec les documents que l'on possède, mais avec la teneur et les tendances, sans corrélation aucune avec l'antique, des œuvres du maître dans les premières années de sa carrière. La fougue sans atténuation, l'emportement intransigeant du réalisme de Donatello en cette période s'accorde peu avec l'hypothèse que, dès l'adolescence presque, il se serait mis à l'école des anciens, car, évidemment, les enseignements de ceux-ci et leurs exemples auraient fait une impression d'autant plus vive et durable sur lui qu'il était plus jeune et son esprit moins formé. Et, sans doute, dans ce cas, son art aurait-il pris une empreinte trop forte pour qu'elle ne devînt pas immédiatement apparente dans son œuvre.

Empreinte toute formelle d'ailleurs et qui, au contraire de ce qui se produira au siècle suivant, ne va pas à modifier le fond et la nature des inspirations de l'artiste. Pendant la plus grande partie du XV^e^ siècle, en effet, l'art ne subit qu'indirectement l'influence des idées mises en honneur et propagées par les humanistes. Ces derniers sont foule à Florence autour des Médicis, Cosme et Laurent; à Rome, à la cour des papes tels que Pie II, Nicolas V et Sixte IV, mais ce n'est que plus tard qu'ils entrent en contact avec les artistes et les amènent à l'esthétique engendrée par les théories platoniciennes et le fétichisme gréco-romain.

Les artistes, à Florence, notamment, vivent, alors, dans une tout autre sphère que les compilateurs, les scoliastes et les sophistes grecs ou italiens qui envahissent bruyamment la faveur des princes. Ce sont, pour la plupart, des enfants du peuple, de la plus humble extraction, fils de barbier, comme Paolo Uccelo, de boucher, comme Filippo Lippi, d'un marchand de poules, comme les Pallajuoli, d'un cardeur de laines, comme Donatello... Ce sont des artisans; ils se considèrent, on les considère et on les traite comme tels. Ils sont sans faste et sans orgueil; ils ne croient pas, ainsi que feront leurs successeurs de l'ère classique, que le talent ou le génie leur créent des droits supérieurs à ceux des autres hommes. Ce sont des gens de métier; ils vivent parmi les ouvriers, leurs pareils; sauf leur art qu'ils n'ont pu exercer qu'après un long et pénible apprentissage, ils ont reçu la même instruction rudimentaire qu'eux; ils ont les mêmes façons de vivre, les mêmes idées, les mêmes croyances qu'eux... Petites gens, en somme, et indignes de fréquenter les doctes ou même de mériter l'attention de ces penseurs sublimes!

En un temps qui a vu florir Donatello, Brunelleschi, Ghiberti et tant d'autres, l'érudit Bartolommeo Fazio peut se plaindre de la pénurie de sculpteurs excellents! Un autre scribe contemporain, Maffeo Vegio, passe outre à parler de la peinture, parce que, écrit-il, « à l'heure qu'il est, elle ne compte point parmi les arts libéraux! » Les plus merveilleux peintres sont devant lui comme s'ils n'étaient pas! Leur art n'a pas revêtu la livrée antique et, apparemment, leurs œuvres doivent-elles, dès lors, être abandonnées, à l'égal de la *Divine Comédie,* « à la tourbe des cordonniers, des boulangers et gens de

cette sorte » ! Car c'est de ce style que parle, à la plus grande gloire du latin, un des interlocuteurs des *Dialogues* de l'humaniste Leonardo Bruni, chancelier de Florence !

Rien de commun entre ces personnages « gonflés et pompeux, vêtus et parés, non de leurs travaux, mais de ceux d'autrui » — pour reprendre les expressions du Vinci — et les artistes. Ceux-ci sont de souche et de formation populaires ; ils n'ont pas fréquenté des académies encore inexistantes, mais des boutiques et des ateliers ; ils ont été nourris, non point de formules abstraites, de doctrines alambiquées, mais d'expérience pratique et de leçons manuelles. Pour le reste, leur métier appris, les secrets de la couleur ou du modelage, ils n'ont eu qu'à suivre leur génie, ardent et subtil, qu'à regarder autour d'eux la vie puissante, diverse et colorée, la nature ; qu'à écouter le conseil que le vieux peintre Cennino Cennini inscrivait dans son *Libro dell'arte ;* le conseil qui, à l'autre extrémité du siècle, sera encore celui de Léonard : « Prends garde que le plus parfait guide que tu puisses avoir, et le meilleur timon, c'est de peindre d'après nature. Et la nature dépasse tous les autres modèles, et fie-toi toujours à la nature d'un cœur hardi. Et ne manque pas de dessiner chaque jour quelque chose d'après nature, car si peu que ce soit, ce sera déjà beaucoup, et tu en retireras un bon fruit... »

Après les grands novateurs du commencement du XV^e siècle jusqu'au moment où, sous l'impulsion impérieuse de Michel-Ange et, en conséquence de l'envahissement de tous les domaines de la pensée par l'Humanisme, l'art changera complètement d'orientation, des artistes viendront en grand nombre dont l'œuvre retiendra longtemps tout le charme juvénile de cet âge de libre et un peu aventureuse initiative. A côté de Brunelleschi qui, à la comparaison de ses contemporains, fait un peu figure de théoricien, della Quercia et Donatello, Ghiberti et Luca della Robbia ont ouvert des voies où, à leur suite, s'engageront tous les maîtres du temps, chacun suivant la vocation de son talent ou les inclinations de son tempérament. Quelques-uns ont la force, comme les Pollajuoli ; d'autres la grâce, comme Andrea della Robbia, Mino da Fiesole ou Agostino di Antonio di Duccio, l'auteur de délicieuses figures décoratives, d'un rythme presque chorégraphique, au Tempio Malatestiana, à Rimini et à la façade de S. Bernardino à Pérouse ; d'autres encore unissent la force à la grâce, tels Desiderio da Settignano, Bernardo et Antonio Rossellino, Benedetto da Majano, Verrocchio, enfin, des mains duquel sortirent également le *David* fier et jeune, du Musée national de Florence, et l'héroïque *Colleone* équestre de Venise.

Les sources de l'inspiration de tous ces artistes n'ont pas changé encore ; ce sont celles où leurs grands aînés avaient puisé. Chez certains d'entre eux, seulement, l'esprit de réalité et de découverte commence à fléchir devant les suggestions de l'antiquité, qui, tirée fiévreusement des décombres et de la poussière, pour régénérer l'art moderne, finira par étouffer presque celui-ci sous le poids magnifique de ses ruines ! Cependant le siècle s'achemine à son déclin, et il semble qu'au crépuscule de sa journée laborieuse et remplie, il s'arrête un instant, hésitant, entre l'avenir qui l'appelle et le passé qui le retient... Il est comme indécis, regardant à la fois la beauté puissante et hardie qui était sienne, et qui

semble finie, et la beauté nouvelle, grandiose, mais encore voilée, qui lentement se révèle... « De l'ombre des ruines des Forums, des Thermes et des Cirques, écrit M. Venturi, aux dernières lignes de ce volume riche de matière et de gloire, s'exhalaient de nouveaux songes de grandeur, d'universalité. Comme ivres de souvenirs, les artistes romains étaient retournés vers l'antique. Mais la puissance d'un géant était nécessaire pour mettre l'art nouveau en harmonie avec l'art antique et lui donner l'empire du monde... Ce géant sera Michel-Ange... »

ARNOLD GOFFIN.

Johannés Brahms

Notice biographique et critique

I

Biographie

E toutes les grandes figures du Parnasse musical moderne, celle de Brahms est encore à l'heure actuelle la moins populaire et relativement la plus discutée. Bien que onze années se soient écoulées depuis sa mort, la physionomie du maître allemand n'a pas encore été mise en pleine lumière. On a certes beaucoup écrit sur ce musicien dans les feuilles et les revues — autour de lui également ; malgré cela, dans les onze dernières années, on ne vit paraître que six ou sept biographies de Brahms : bouquins peu volumineux écrits cependant par des amis ou des connaisseurs de l'œuvre du défunt. Cette pénurie démontre suffisamment, et ses biographes ne s'en cachent pas, que les sources d'information ne sont pas abondantes, car ce maître n'aimait pas à ouvrir son âme même à ses amis les plus intimes; dans ses lettres, du reste, il a l'habitude d'aller droit au but, par conséquent là encore les épanchements sont nuls, rares en tout cas, et alors même elles tournent court. De plus, Brahms, à l'opposé de Schumann, de Liszt, de Wagner, n'était pas publiciste; il n'avait pas l'habitude d'émettre et de discuter ses opinions esthétiques la plume à la main, ne les communiquant de temps à autre qu'à quelques-uns de ses amis fidèles. Il est vrai, les événements, extérieurs en quelque sorte, de sa vie nous sont passablement connus; mais c'est là une existence calme en somme, toute consacrée à la musique, aux études, aux lectures, aux voyages et à ses amis. L'événement principal de sa vie lui était arrivé en 1853, alors qu'il n'avait que 20 ans, et fut pour notre héros le point de départ de sa belle carrière artistique. L'influence décisive bien que redoutable de cet événement s'étendit sur toute son existence et forma, pour ainsi dire, le pivot de sa vie musicale; j'en parlerai plus bas et explicitement.

Johannés Brahms naquit à Hambourg en 1833. Son père, musicien de profession, jouait de la contrebasse dans un des théâtres de la ville natale de Johannés. Le ménage du contrebassiste était pauvre à tel point que le père de Brahms, pendant les mois d'été, après la fermeture de son théâtre, se voyait

obligé, sachant jouer du cor, de faire partie d'une bande de six musiciens qui gagnaient leur vie dans une brasserie de la banlieue et de faire la collecte entre l'exécution des morceaux de leur modeste répertoire. Dès l'âge de 14 ans, notre Johannés, pianiste en herbe, voulut apporter son petit appoint dans le nécessiteux ménage familial, et, à cette fin, il allait tous les dimanches jouer dans un des cafés-restaurants; de ce chef il recevait du patron de l'établissement un cachet de 7 ou 8 francs, prix modique représentant le travail d'une grosse demi-journée. Dans la maison le père régnait en despote. La mère de Johannés, une bonne et douce créature, son frère, sa sœur et lui-même souffraient de l'humeur atrabilaire du chef de famille. Notre jeune héros adorait sa mère, et cette pénible vie du foyer paternel, loin de le décourager, le stimulait davantage encore à persévérer dans ses études musicales, ne fût-ce que pour être en état d'alléger dans un avenir plus ou moins lointain le sort minable de ses parents. Johannés fut toujours un fils excellent.

Dès sa quatorzième année Brahms a eu la chance inestimable, grâce à la chaude recommandation de son premier professeur, Otto Cossel, de devenir l'élève de Edouard Marxen, un de ces maîtres modestes, comme on en rencontre quelquefois dans l'un ou l'autre coin de l'Allemagne. Celui-ci devina du coup le brillant avenir du jeune homme. Il lui enseigna l'art de jouer du piano et l'initia en même temps aux arcanes de la science musicale. En six années, sous la direction solide et encourageante de ce professeur d'élite, notre héros devint non seulement un virtuose remarquable, mais en même temps un compositeur d'avenir, un jeune maître armé de pieds en cap prêt à entreprendre la grande lutte victorieuse qui mène au Capitole.

En 1853, le hasard lui fit faire la connaissance du violoniste hongrois, Remenyi, un virtuose talentueux mais qui ne jouissait pas de toutes ses facultés mentales (1). Celui-ci l'engagea à faire avec lui une tournée des concerts en qualité de pianiste accompagnateur. Cette association ne dura que quelques semaines, car les natures respectives de ces deux musiciens étaient aux antipodes l'une de l'autre. Néanmoins, le contact avec Remenyi ne fut pas pour Brahms infructueux; en effet, ce violoniste fit connaître à notre héros les airs et les danses populaires de la Hongrie et dont Brahms tira beau parti dans mainte de ses compositions. C'est grâce à Remenyi aussi que Johannés fut introduit chez Liszt à Weimar. Brahms joua devant ce musicien illustre son Scherzo en *mi bémol* mineur. Liszt en fut si enchanté qu'il exprima le désir de jeter un coup d'œil dans le manuscrit, et, lorsqu'on le lui eut

(1) Je me rappelle avoir entendu Remenyi à Bruxelles, dans un concert populaire. Avec Remenyi il fallait toujours s'attendre à une surprise grotesque. Quelques instants avant le premier numéro du programme, je vis arriver sur l'estrade un bonhomme en paletot, avec de gros gants aux mains et tenant un violon; il s'assit en face d'un pupitre des seconds violons et, au signal du chef, il joua comme les autres, mais ganté, sa partie jusqu'au bout dans une symphonie, je ne me rappelle plus laquelle. Au suivant numéro je vis arriver sur l'estrade ce même personnage en habit et sans gants : c'était Remenyi. Inutile de dire qu'on faisait des gorges chaudes. Remenyi exécuta ce jour le Concerto de Mendelssohn; il le joua à la Tzigane, avec des portamentés et des glissandos fort typiques : c'était Mendelssohn en costume des troñvères Ce violoniste avait décidément un cerveau fêlé.

apporté, Liszt se mit au piano et exécuta cette œuvre difficile à livre ouvert et trois fois de suite au grand étonnement du jeune compositeur.

A Goettingen, Johannés se distingua par un vrai tour de force pendant un concert donné par Remenyi. Le piano ayant été accordé un demi-ton trop bas, le violoniste ne voulut pas jouer la *Sonate à Kreutzer* de Beethoven, sonate qui figurait au programme. Mais Brahms s'offrit spontanément de la transposer un demi-ton plus haut, et il y réussit triomphalement. Parmi les auditeurs de ce concert se trouvait par hasard le célèbre violoniste Joseph Joachim. Il prit grand intérêt au jeune homme si éminemment doué et il lui conseilla de se rendre de sa part le plus tôt possible à Dusseldorf afin d'y faire la connaissance de Robert Schumann.

Quelques semaines après sa rencontre avec Joachim, étant parvenu à rompre définitivement son engagement avec Remenyi, Brahms se rendit à Dusseldorf où déjà le précédait sa réputation naissante.

Le docteur A. Schubring raconte la première entrevue entre Schumann et Brahms à peu près en ces termes :

« Questionné par Schumann au sujet de ses compositions, Brahms s'assit devant le clavier ; mais il n'eut pas le temps d'achever son premier morceau, car Schumann l'interrompit avec ces mots : « Clara doit entendre cela. »

» Il sortit et, quelques instants après, il amena sa femme, lui disant : » Ma chère Clara, tu entendras ici de la musique comme jamais tu n'en as » entendue de ta vie. Jeune homme, fit-il, en s'adressant à Brahms, recom- » mencez, je vous prie. » Et le jeune musicien joua longtemps devant ce couple illustre. Après cette audition, Schumann invita aimablement Brahms à venir dîner chez lui le jour même. Ensuite, priant sa femme de sortir de la chambre, il s'aventura à lui dire, en bégayant et fort gêné : « Jeune homme, » je suppose par hasard — voyons cela peut arriver — que vos finances, » enfin vous me comprenez... en ce cas, disposez de moi. »

» Brahms non seulement n'accepta pas l'offre généreuse de Schumann, mais, très timide, il n'osa pas se rendre au dîner de son nouveau protecteur. Toutefois, l'auteur de *Manfred*, bien qu'indisposé s'était mis en tête de l'avoir quand même à sa table. A cette fin il pressa Mme Schumann d'aller le dénicher dans un des hôtels de Dusseldorf. Mme Clara eut enfin la chance de le trouver dans une auberge de la ville, car les moyens du jeune homme ne lui permettaient guère de se loger plus luxueusement. »

Les relations qui depuis cette entrevue mémorable se nouèrent entre Schumann, le maître romantique déjà presque à l'apogée de sa gloire, et le juvénile fils d'Apollon appartiennent à ce qu'il y a de plus beau et de plus réconfortant dans l'histoire musicale contemporaine. Johannés Brahms voua à ce maître et à la noble artiste qui fut sa compagne un culte éternel de gratitude ; il se considérait comme leur fils adoptif et ne cessait de leur témoigner sa profonde affection, s'ingéniant de leur rendre service chaque fois qu'il croyait pouvoir le faire (1).

En 1853, Robert Schumann était déjà fort souffrant ; chez lui se manifestaient de plus en plus souvent des troubles mentaux de mauvais augure. En 1854, au mois de février,

Robert Schumann qui, depuis dix ans, avait déposé sa plume de critique influent, la prit encore une fois en main pour annoncer au monde musical, avec l'enthousiasme d'un voyant, l'arrivée du « fort lutteur ».

Cet article a été le dernier que Schumann écrivit en vue de publicité. Il parut en octobre 1853 dans la *Neue Zeitschrift für Musik* (Nouvelle Gazette Musicale) de Leipzig. Il est intitulé : *Neue Bahnen* (Les voies nouvelles) (1).

« Il y a des années déjà, — un laps de temps presque aussi long que celui que j'avais consacré jadis à la rédaction de cette feuille — une dizaine d'années durant lesquelles je ne me suis pas fait entendre sur un terrain qui, pour moi, est si riche en souvenirs.

» Souvent, et malgré une activité créatrice intense, j'ai eu le désir de prendre la plume en main, car des talents nouveaux et remarquables avaient surgi entre-temps et qui annonçaient, semble-t-il, la manifestation d'une nouvelle puissance musicale, talents aux hautes visées, bien que leurs productions ne soient connues que d'un cercle plus ou moins restreint de connaisseurs. J'ai ici en vue Joseph Joachim, Naumann, Théodore Kirchner, Bargiel, Schaeffer, Dietrich, Wilsing, sans parler de Niels Gade, de Mangold, de Robert Franz et de Stephen Heller, leurs précurseurs.

» J'ai pensé, en observant avec la plus grande sympathie les routes de ces élus, qu'à leur suite, après un pareil début, apparaîtra, devra même apparaître tout à coup celui qui sera destiné à devenir la plus haute expression de son époque et qu'il la réalisera d'une manière idéale ; celui, enfin, dont la maîtrise ne se montrera pas dans la succession d'un développement graduel, mais qui, au contraire, surgira tout à coup complètement formé, comme Minerve surgit complètement armée de la tête de Jupiter. Et il est venu ce jeune amant des Muses. Autour de son berceau les Grâces et les Héros firent la garde. Il s'appelle Johannés Brahms. Il est venu de Hambourg où il travaillait dans une obscure retraite, mais éduqué par un maître excellent, enthousiaste, suggestif, rompu à toutes les difficultés de la science musicale. Il est venu m'ayant été recommandé par un cher et grand artiste. Il portait jusque dans son extérieur tous les signes qui disent que nous sommes en présence d'un Elu. Assis devant le piano, il commença par nous dévoiler des régions merveilleuses ; nous fûmes attirés dans des cercles de plus en plus magiques. Ajoutons à ceci un jeu tout à fait génial qui transformait l'instrument en un orchestre aux voix tantôt plaintives et tantôt hautement jubilantes. C'étaient des sonates — plutôt des symphonies voilées ; puis des lieders dont on aurait

---

sa famille se vit dans la triste nécessité de le faire colloquer dans une maison de santé, à Endenich, près de Bonn, où il mourut deux ans après (en 1856). Brahms allait l'y voir plusieurs fois, et Schumann, quand il le reconnaissait, était heureux de le serrer dans ses bras. Brahms a eu ainsi la mélancolique joie d'avoir été celui qui a su procurer à l'âme obnubilée de ce pauvre musicien de génie les derniers moments de bonheur et d'affection terrestre.

(1) Hugues Imbert, dans sa biographie de Brahms, en donne une version française. Ne la trouvant pas tout à fait conforme à l'original, je me hasarde de traduire à nouveau cet intéressant document historique.

compris la poésie même sans le secours des paroles, bien que ces lieders soient traversées par une cantilène profonde; des morceaux pour piano accusant parfois une nature démoniaque, mais de forme séduisante; ensuite des sonates pour violon, des quatuors pour archets — et chacune de ces compositions fut si différente l'une de l'autre qu'elle semblait découler d'une autre source. Et il nous parut en un moment que toutes ces sources, réunies en un seul torrent impétueux, se précipitaient dans l'abîme comme une cascade, et au-dessus de ces ondes révoltées nous crûmes voir se tendre un arc-en-ciel et à leurs bords folâtrer des papillons et entendre chanter des rossignols en guise d'accompagnement.

» Quand il abaissera la baguette magique sur les masses des chœurs et de l'orchestre qui lui prêteront le concours bénévole de leurs forces, attendons-nous, en ce cas, à voir se dévoiler devant notre ouï des mystères plus merveilleux encore du royaume des esprits.

» Que le génie le plus élevé le fortifie! Or, il y a lieu de l'espérer, car en lui habite un autre génie, celui de la modestie.

Ses contemporains le saluent dès ses premiers pas dans un monde où l'attendent peut-être des blessures, mais aussi des lauriers et des palmes. Nous lui souhaitons la bienvenue, à lui le fort lutteur.

» De tout temps il a existé une alliance occulte entre les esprits parents. Fermez votre cercle avec plus d'énergie, ô vous qui vous comprenez, afin que la vérité dans l'art puisse briller avec plus d'éclat, répandant partout la joie et la bénédiction! »

Cet admirable appel, signé du nom vénéré de Robert Schumann, exerça une influence décisive sur la vie de notre héros. Le jeune musicien, hier encore inconnu, se vit, au lendemain de l'apparition de ce factum, un homme quasi célèbre du premier coup. Jamais une transition aussi soudaine n'a été remarquée dans la carrière d'aucun autre compositeur. Quand, en cette même année, Brahms vint à Leipzig, deux éditeurs s'offrirent d'éditer ses compositions. Depuis lors, il a eu le bonheur enviable de vivre du produit de ses compositions et même d'amasser ainsi une petite fortune. Ses fonctions comme maître de chapelle à Detmold et à Vienne n'étaient que de courte durée. Une vie de complète indépendance seule convenait à son tempérament, car Brahms était convaincu que sa mission s'accommodrait mal avec l'accomplissement régulier de certaines fonctions officielles; il suivit donc les incitations de la voix intime, laquelle lui indiquait le chemin qui mène vers les hauteurs du grand art. Outre cette voix intérieure qu'écoute tout artiste génial, il y avait encore l'article, en quelque sorte le testament artistique de Schumann qui lui servait d'indicateur esthétique et de programme, mais qui, par contre, pesait d'un rude poids sur les épaules de cet athlète : un talent de moindre envergure aurait sans doute fléchi sous un faix pareil. A la charge déjà si considérable s'ajoutaient encore des poids accessoires : l'influence des amis de Brahms et de Schumann, lesquels, par opposition envers l'école néo-romantique de Liszt-Wagner, avaient tous des tendances nettement conservatrices, influence à laquelle Brahms, « ce romantique honteux », comme l'ont appelé ses ennemis spirituels, n'a cru devoir se soustraire.

En 1862, Brahms vint à Vienne. La capitale autrichienne lui ayant plu beaucoup, tant pour la gaité et la cordialité de ses habitants, au sang si mélangé, que pour les beautés accidentées de ses environs, il résolut de s'y fixer définitivement. Cette prédilection est curieuse en ce sens que pendant bien longtemps les compositions de Brahms n'ont pas été goûtées à Vienne; il est vrai que son jeu pianistique l'y était beaucoup. Cette prédilection pouvait avoir eu pour cause cette espèce d'attraction qu'exerce sur une nature du Nord une belle contrée relativement méridionale; peut-être aussi parce que Vienne fut le permanent séjour de Beethoven, son dieu musical.

A Vienne un cercle d'élite se forma bientôt autour de notre héros, lui témoignant des égards affectueux, lui créant pour ainsi dire une ambiance familiale, mais construisant autour de lui une sorte de citadelle du conservatisme musical dont Brahms se vit obligé de devenir, presque malgré lui, le chef officiel. Parmi ces amis il faut citer en premier lieu Billroth, l'éminent chirurgien et physiologiste, et Hanslick, le célèbre critique viennois, l'auteur du *Beau dans la musique*, ouvrage qui fit en son temps un fameux tapage et qui souleva une polémique intense et acharnée.

A part deux ou trois voyages dans le Midi (en Italie notamment) et quelques tournées artistiques, la vie de Brahms s'écoulait paisiblement tantôt à Vienne, tantôt en Suisse durant les mois d'été, à Heidelberg ou dans quelques villes d'eau de sa patrie.

Brahms mourut à Vienne en 1897, dans sa soixante-quatrième année d'un cancer au foie. On racontait que le chagrin qu'il avait ressenti de la mort de Clara Schumann, sa bienfaitrice, fut la cause principale de sa mort. Ce qui est certain, en tout cas, c'est que ce chagrin n'avait pas peu contribué à précipiter la marche fatale de cette néfaste maladie. De constitution athlétique, Brahms, jusqu'à sa soixante-deuxième année, n'a presque jamais été souffrant, rien donc ne semblait laisser prévoir une fin aussi rapide. Inutile de dire combien ses amis étaient consternés devant les ravages de la maladie dans ce corps jadis si robuste et si florissant de santé.

La mort de Brahms fut un deuil non seulement pour ses amis, mais pour l'Allemagne musicale tout entière y compris ses adversaires les plus convaincus.

Johannés Brahms au physique

Je possède deux portraits de ce maître. Le premier quand il avait 20 ans : assis de face, imberbe dans une redingote surannée; il ressemble à un jeune étudiant en théologie. La tête est expressive, le front haut significatif. Cette tête rappelle assez bien la tête de saint Jean dans la *Descente de Croix* de Pierre-Paul Rubens.

L'autre portrait de Brahms, à l'âge de 45 ans, forme un contraste frappant avec le premier. On l'y voit barbu, à tête fortement expressive, énergique et volontaire.

Dans sa jeunesse, la voix de Brahms était un ténor fin remontant quelque-

fois vers le contralto et dont Brahms était légèrement honteux. Par un exercice constant, il la modifia au point de s'en faire un baryton assez grave.

Brahms aimait la bonne chère et la boisson favorite des Allemands et des Belges — la bière.

C'était à Zurich. Dans une maison hospitalière on donnait une fête en honneur de l'illustre musicien. A cette occasion on avait installé un buffet dans une chambre du second étage. Brahms s'y rend et découvre un tonnelet de bière; l'ayant trouvée excellente, il s'installe et s'en délecte. Quelque temps après le maître de la maison arrive et prie Brahms de descendre au salon où on allait exécuter l'une de ses compositions. Brahms lui répond phlegmatiquement : « Cher ami, je connais mes œuvres, mais point assez cette bonne bière que je suis en train de déguster », et il resta au buffet pendant qu'on faisait de sa musique au salon.

Quelques mois avant sa mort, Brahms est invité à dîner chez Strauss, le célèbre auteur des valses viennoises. Une sévère diète avait été prescrite à Brahms par la Faculté. Le médecin traitant arrive chez le maître le jour même de ce dîner malencontreux. Ayant appris l'intention de Brahms de s'y rendre, il s'épouvante et lui fait des remontrances à ce sujet. Mais Brahms, inébranlable, lui répond : « Mon cher docteur, je considère votre défense comme m'ayant été faite après le dîner de mon ami Strauss. » Et il s'y rendit malgré les protestations indignées de son Esculape.

Brahms était petit de taille, trapu, de constitution athlétique, comme je l'ai dit plus haut. C'était un marcheur infatigable. A l'instar de Beethoven, son phare musical, il allait souvent se retremper au sein de l'agreste nature et y puiser ses plus belles inspirations.

Johannés Brahms au moral

Nous savons déjà en partie ce que notre héros valait au moral. C'était un fils excellent, un ami très sûr. Son attachement pour Robert et Clara Schumann était profond, touchant et inaltérable. Sous un aspect rude et rébarbatif, qui éloignait et décourageait les curieux et les indifférents, il cachait un cœur d'or. Brahms aimait les enfants et les enfants savaient qu'il était leur ami. On raconte que, séjournant à Heidelberg, Brahms ne sortait jamais sans avoir dans ses poches des friandises qu'il distribuait aux enfants rencontrés sur son chemin.

Brahms était un matineux. Il avait l'habitude de se lever à 5 heures. Il travaillait jusqu'à 10 heures, puis il sortait pour faire une promenade à pied. L'après-midi était consacré à ses amis, le soir à la musique.

Vrai homme du Nord en cela, le Midi exerçait sur lui une attirance irrésistible, surtout l'Italie. Il l'a visitée à plusieurs reprises. Ses compagnons de route étaient maintes fois surpris de ses connaissances étendues en fait d'histoire et en fait de richesses tant archéologiques qu'artistiques du « pays où fleurit l'oranger ».

Brahms, malgré son tempérament si germanique, était impartial et éclectique dans ses jugements. En voici une preuve amusante : on racontait à Brahms l'une des sorties bizarres ou grossières de Hans de Bulow, sorties dont il était coutumier. Bulow séjournait à Milan. Verdi ayant appris cela

lui envoie une invitation pour assister à la première audition de son *Requiem*. Bulow retourne à Verdi l'invitation en lui faisant savoir « qu'il n'entendait rien à la musique italienne ». Bien que Bulow fût son ami, cette grossière sortie était loin de plaire à Brahms, et il n'a pu s'empêcher de s'écrier : « Bulow a eu tort! »

Comme beaucoup de taciturnes, Brahms était caustique à l'occasion ; mais on ne peut pas dire que, comme professeur, il fût très encourageant. Dans une revue musicale un élève très enthousiaste de Brahms a raconté, il n'y a pas bien longtemps, tout ce qu'il a enduré pendant le temps qu'il était son élève. Il faut donc croire que Brahms n'avait pas la fibre pédagogique et qu'il n'a pas daigné en tout cas se souvenir que son maître, l'excellent Marxen, en avait agi tout autrement avec lui.

Nous abordons maintenant un sujet qui doit intéresser particulièrement mes lectrices. Il s'agit des amours de notre héros. Hélas! quelle déception! On ne saurait rien en dire, ou si peu de choses que cette question n'a pas su avancer d'un pas. Brahms a vécu, Brahms est mort en célibataire endurci. Jadis on parlait d'un mariage éventuel entre lui et Mlle Spiess, un contralto, l'une des meilleures interprètes de ses mélodies. Pas de chance, vraiment, attendu qu'en ce moment déjà cette cantatrice était fiancée avec un autre.

La vie affective de Brahms est enveloppée de mystère, et ce mystère nuit, en partie à la compréhension intime de ses œuvres. Cette pudeur cachotière est un fait assez rare. Nous connaissons, par exemple, l'amour de Schumann pour celle qui devint la digne compagne de sa vie; les amours de Chopin, et notamment sa liaison malheureuse avec Mme du Devant (George Sand) ; l'amour idéal et timide de Schubert pour la jeune comtesse Esterhazy, son élève ; les amours platoniques de Beethoven ; celles bien moins platoniques de Mozart et de Wagner ; le mariage heureux de Mendelssohn ; les amours nombreux de Franz Liszt — ici, chères lectrices, voilons-nous la face et passons outre ! Le nombre des grands artistes dont la vie affective nous est connue est assez grand ; mais Brahms est et il restera en cela une véritable énigme pour nous. Voici ce que dit à ce sujet un de ses biographes :

« Il est certain que, comme toutes les natures artistiques au sentiment profond, Brahms n'a pas échappé non plus aux orages du cœur. Néanmoins ses biographes devront, je crois, se résigner en cette matière aux pures suppositions, car même les amis les plus proches de Brahms ne connaissaient pas la vie intime de son âme. » Ce même biographe hasarde en continuant une conjecture timide : « Serait-ce permis de croire, dit-il, que la mélodie populaire : « La lune monte voilée, fleur, ô fleur bleue », que Brahms a placée à la base de l'Adagio de sa sonate pour piano (op. 1) soit en quelque sorte une modeste feuille commémorative déposée sur la tombe d'un bonheur évanoui. Ce qui nous permet de le supposer, c'est que cette même mélodie se trouve tout à la fin du recueil des Chants populaires allemands édités par lui avec tant de sollicitudes et bien des années après la publication de cet opus. » Comme on voit c'est bien peu de choses, — comme indication — presque rien !

(*A continuer.*)

L. WALLNER.

page 427

1909

La manifestation littéraire du 4 mai à Louvain

Deux journaux d'étudiants — l'*Universitaire catholique* et l'*Avant-garde* — et divers groupes de jeunesse : le Cercle littéraire de Saint-Michel, qui l'an dernier reçut Verhaeren à Bruxelles, la Fédération wallonne des étudiants, le Cercle de littérature française, le Cercle d'études wallonnes de Louvain avaient organisé le 4 mai, au théâtre de cette ville, une *manifestation en l'honneur des écrivains catholiques belges et en commémoration du mouvement de la Jeune Belgique.*

Le temps est loin, semble-t-il, où la littérature n'intéressait personne; il y a dix ans une telle manifestation eût passé inaperçue. Le mardi 4 mai, à Louvain le théâtre était comble : du « paradis » au parterre des étudiants partout, de nombreuses dames, de hautes personnalités, des représentants de nos grands journaux, une foule de professeurs de l'Université, plusieurs ecclésiastiques, le Ministre des Sciences et Arts et quelques-uns de ses hauts fonctionnaires, enfin Emile Verhaeren, Gilkin, Van Arenbergh, Séverin, Kaiser représentaient le groupe de la *Jeune Belgique* et tous les nôtres : Carton de Wiart, Van den Bosch, Hector Hoornaert, l'abbé Mœller, Eugène Gilbert, Georges Virrès, Franz Ansel, Maurice Dullaert, Edmond de Bruyn, Victor Kinon, Georges Ramaekers, Adolphe Hardy, Thomas Braun, l'abbé Cuylits, Pierre Nothomb. Cela formait une assemblée compacte, une, enthousiaste, tous y étant venus unis dans le culte du même art, depuis les plus illustres jusqu'à ces jeunes ecclésiastiques de provinces, professeurs de collège, frères des écoles chrétiennes, dont plusieurs avaient dû faire pour arriver là six heures de chemin de fer.

Les étudiants de Louvain ont fêté les écrivains catholiques parce que leur manière d'exalter la Beauté se rapproche plus de l'idéal de leur vie, mais ils n'ont été ni exclusifs dans leurs admirations, ni intéressés dans leur geste. Pouvaient-ils à Louvain, où naquit il y a vingt-cinq ans le mouvement qui devait faire assister nos compatriotes béotiens à la plus étonnante efflorescence littéraire qu'on ait jamais vue, pouvaient-ils oublier la *Jeune Belgique?* Aussi l'ont-ils célébrée chaleureusement et applaudie à mains violentes. Mais ont-ils un instant témoigné qu'ils l'approuvaient tout entière, et, d'autre part, ont-ils tenté d'accaparer à leur profit la gloire de certains des siens, qui quoique professant des opinions philosophiques bien différentes des leurs s'étaient rendus à leur invitation?

Un étudiant, M. Léon Hayoit de Termicourt, ouvrit la séance par le petit discours suivant, qui fut parfait, parce qu'il dégageait bien, tel que nous l'avions défini, le sens de la manifestation :

« MESDAMES, MESSIEURS,

» En jetant tout à l'heure un regard sur cette réunion d'écrivains, d'hommes politiques, de lettrés, d'étudiants, en voyant cette manifestation en l'honneur des lettres belges encouragée par le gouvernement et présidée par un ministre, en lisant ce programme couvert de noms dont on peut dire que le Belge qui les vante n'apprend rien à l'étranger, ma pensée, comme la vôtre, se reportait de la gloire d'aujourd'hui aux luttes d'autrefois, à cette *Jeune Belgique*, née à Louvain, à Max Waller le guerroyeur; elle refaisait le chemin parcouru, et dans ce pèlerinage je sentais plus vivement encore l'enthousiasme qui, à la veille des fêtes jubilaires de l'Université, a spontanément groupé des étudiants pour vous dire, dramaturges, conteurs, critiques et poètes : la jeunesse catholique vous salue, elle vous admire, elle vous aime.

» Elle vous aime, vous les soldats des premiers combats, les paladins de cette épopée fantastique qui ouvre notre histoire littéraire, les audacieux qui, dans la fougue héroïque de vos 20 ans, êtes montés à l'assaut de la Beauté... et l'avez conquise ! Elle vous aime aussi, vous qui avez inscrit sur votre drapeau le mot « Foi », vous au poing desquels étincelle *Durendal* et qui avez serti à la vérité un éblouissant diadème.

» Elle vous admire tous, parce que tous vous avez lutté, vous avez triomphé et que votre triomphe a porté au delà de nos frontières la gloire de sa patrie et de son idéal.

» Et elle vous remercie d'avoir répondu à son appel, d'avoir compris l'utilité et la grandeur de réunions comme celle-ci où les jeunes rencontrent leurs aînés, où dans ce contact les sympathies s'échangent, les idées se mêlent et une solidarité naît, qui reliant entre elles les générations littéraires, établit une tradition, fonde un patrimoine et prépare les mains encore inexpertes à porter à leur tour le flambeau.

» Mais de la manifestation d'aujourd'hui il se dégage une leçon plus haute et plus féconde. Elle est double. Et d'abord l'on y voit que la gloire littéraire ne s'acquiert pas à cultiver tranquillement un dilettantisme facile, à pratiquer une sorte d'épicurisme intellectuel. Non : elle se conquiert! Sans doute nous sommes ici pour admirer la moisson en grange et nous féliciter de sa richesse et de son abondance, mais aussi pour nous rappeler le labeur qui féconda la terre : les uns ont semé, d'autres ont moissonné, tous ont travaillé. Nous fêtons des écrivains dont la renommée traîne les noms à travers l'Europe et par delà les mers; mais leur place au soleil, ils se la sont conquise, et leur armure c'est eux qui l'ont forgée!

» On y voit encore que la Beauté est plus qu'une forme, qu'elle est une idée, et que plus l'idée s'élève, plus son vol la rapproche du vrai et plus l'art

s'élargit, s'épure, resplendit de l'éclat même de la Divinité. La Beauté est un apostolat.

» Voilà le noble enseignement qui jaillira de tout ce qu'on va nous dire et c'est pourquoi nous sommes fiers de les acclamer, ces lutteurs, ces apôtres! Vous faites une grande chose, Messieurs, vous réalisez votre idéal. Cet exemple nous fait rentrer en nous-mêmes. A votre lumière nous voyons, nous aussi, notre idéal se dessiner. Nos énergies encore neuves se tendent vers lui pour l'étreindre... Hélas! nous sommes jeunes, pleins d'illusions et d'inexpérience, et l'école de la vie est dure. Eh bien! Messieurs, permettez-nous l'espoir — cette fête n'en est-elle pas le gage? — permettez-nous l'espoir qu'à notre admiration et à notre amour répondra votre sympathie, qu'aux heures difficiles qui nous attendent nous trouverons chez nos aînés soutien et réconfort, que leur main se tendra vers la nôtre pour nous guider et qu'au chaud de la bataille ils voudront bien jeter les yeux sur les conscrits qui les suivent, raffermir leur courage, les rallier autour du drapeau et leur jetant au cœur leur propre héroïsme, de leur geste irrésistible, les lancer à la victoire. »

L'éloquent et charmant petit discours de Léon Hayoit fut accueilli par des applaudissements enthousiastes; puis M. Iwan Gilkin, dont le talent de causeur fut pour certains une révélation, vint, salué d'acclamations répétées, raconter la formation, à Louvain, de son groupe. Et ce sont trois années de vie universitaire, vivantes, animées, turbulentes qui défilent. A côté d'Albrecht Rodenbach et de Van Arenberg, poètes déjà parfaits, chacun dans sa langue, le jeune Gilkin lit Baudelaire et publie dans *La Semaine* une sorte de manifeste naturaliste; Verhaeren compose des intimités un peu bourgeoises comme ce bon Coppée; Albert Giraud surgit un soir, âprement éloquent, claironnant, en réponse à un pauvre rétrograde, l'esthétique nouvelle; enfin, tous luttant à *L'Emulation* contre les classiques, les sages, les « petits vicaires », polémiquant avec *Le Type* que dirigeait un certain Olivier, sont tout étonnés de constater que cet inconnu — qui n'était autre que Max Waller — était le jeune capitaine qu'il leur fallait pour aller à la conquête de Béotie... Et la salle applaudit — naturellement — ces anecdotes littéraires entrecoupées d'autres, plus semblables à celles d'aujourd'hui, où les bourgeois, les pandours, les réverbères et le vice-recteur jouent un rôle prépondérant...

Et ce sont alors, M. Gilkin ayant fini par un résumé des tendances de la *Jeune Belgique*, des lectures de poèmes. Emile Verhaeren lui-même, d'une voix ardente, vient dire son *Persée*, un poème inédit, son *Persée* qui, devant cette salle frémissante, prend la grandeur d'un symbole et devient la paraphrase de l'effort puissant qu'a dû faire la *Jeune Belgique* pour dompter l'orgueilleux Pégase. M. Carpentier, du Parc, et Mlle Delmar, des Galeries, interprètent des poèmes de Max Waller, de Georges Rodenbach, de Fernand Séverin, d'Albert Giraud, et des acteurs, hélas! mal formés, jouent le second acte de *Savonarole*, d'Iwan Gilkin...

La première partie est finie et c'est plus en verve que jamais que Firmin Van den Bosch parle devant un auditoire qui ne demande qu'à être converti,

de notre jeune groupe de littérateurs catholiques. Ayant jadis, au Congrès de Malines de 1891, claironné le combat, il était bien désigné pour faire applaudir le chant de victoire. Et ce chant est le plus vivant, le plus enthousiaste des discours. Il a fallu revendiquer contre certains sectaires étroits — qui ont osé proclamer l'inaptitude des catholiques comme tels à faire de l'art — le droit d'exprimer notre Idéal; il a fallu revendiquer contre les pédagogues catholiques le droit d'exprimer cet Idéal dans les formes les plus modernes de l'art. Maintenant que nos romanciers, essayistes et poètes se sont fait une belle place claire au soleil, maintenant que nos critiques, Eugène Gilbert (et ce nom est salué par des bravos), Dullaert, Kinon, l'abbé Mœller, Van den Bosch lui-même que nous nous ne pouvons oublier s'il s'est oublié, ont acquis une autorité incontestée, nous avons le droit de nous réjouir. Et le capitaine exhorte la jeunesse qui l'écoute à ne pas laisser périmer la tradition commencée, à travailler pour l'apostolat par le Beau, à être chrétien dans l'art comme dans la vie et il finit par un éloquent appel à ses frères d'armes et aux nouveaux venus dans la lice pour qu'ils se liguent contre ceux qui veulent écarteler notre patrimoine intellectuel et détruire le caractère national de notre littérature.

Ces dernières paroles sont saluées d'acclamations unanimes. Flamands et Wallons s'unissent pour applaudir ces deux grands noms cités en exemple : Verhaeren et Gezelle, et pour dire au frère aîné qui vient éloquemment de les convaincre, leur indéfectible union contre le cosmopolitisme littéraire...

Mais la séance s'est prolongée, il a fallu supprimer quelques lectures annoncées et certains de nos poètes de tout premier rang ont été sacrifiés. Au moins si M^lle^ Delmar se contenta de murmurer les poèmes qu'elle devait lire, M. Carpentier dit-il — chanta-t-il — avec un art parfait le *Saint Hubert* de Thomas Braun.

Restait au programme *Le papillon s'envole*. Ceux qui ont entendu cet acte de Franz Ansel en garderont la saveur délicieuse et fraîche. Jamais peut-être chez nous un poète n'atteignit cet incomparable charme. On a comparé son talent — dans un article d'ailleurs fort maladroit — à du *Maitrank* dans lequel auraient trempé des myosotis; la comparaison est exquise et adéquate. Tant de jeunesse dans la pensée, d'émotion souriante, d'harmonie fluide, de grâce et de perfection dans la forme, tant d'esprit léger et d'élévation poétique étaient bien faits pour enthousiasmer une salle déjà emballée. Henry Carton de Wiart le lui disait le soir, au souper intime qui suivit la fête, il faut des succès pareils pour révéler au public ce modeste qui depuis dix ans joue à cache-cache avec lui-même. Un tel talent mérite plus que la notoriété, il mérite la gloire. La salle le pressentit bien : l'auteur réclamé à grands cris fut amené de force sur la scène ou l'accueillit une interminable ovation.

Au souper du soir, admirable de fraternité, où des littérateurs catholiques présents à la fête avaient été conviés par quelques étudiants, — tous les nôtres y étaient, sauf Pol Demade, Gaston della Faille et Dom Bruno Destrée qui s'étaient fait excuser — les uns et les autres célébrèrent le

mouvement glorieux de 1880 et tous se joignirent au toast que porta Pierre Nothomb :

« A la jeune Belgique, aux écrivains catholiques.

» Au groupe vaillant qui dut combattre pour faire s'épanouir, aux yeux des bourgeois, notre littérature nationale. A cet autre groupe qui dut casser les vitres pour qu'on lui reconnût le droit d'exprimer son Idéal dans les formes modernes de l'art...

» Aux jouteurs qui écrivirent sur leur oriflamme cette fière devise : *Ne crains.* A ces autres qui firent flotter dans les plis du *Drapeau* cette devise plus belle encore : *Ne crains... fors Dieu.*

» A ceux qui dans leur recherche passionnée de la Beauté, ne l'ont voulu que parfaite et qui dans notre Béotie ont vécu de la formule de l'*Art pour l'Art* — à ces autres, plus proches de notre idéal, qui ont voulu que leur art fût le reflet de leur vie, et qui ont vécu de la formule de l'*Art pour Dieu...* »

H. DE V.

Eugène Gilbert

Il y eut, à la matinée littéraire organisée par la jeunesse catholique à Louvain, un joli moment d'émotion, quand Firmin Van den Bosch jeta le nom d'Eugène Gilbert au public. On vit le critique littéraire du *Journal de Bruxelles*, penché sur une salle frémissante; en cet instant, tous nos cœurs battaient à l'unisson. Une reconnaissance joyeuse monta dans les acclamations, tandis qu'Eugène Gilbert saluait et souriait, les yeux brillants, la bouche un peu tremblante...

Sait-on ce que représente ce nom d'Eugène Gilbert pour ceux qui sont mêlés à notre mouvement littéraire depuis 1890? Firmin Van den Bosch, dans quelques pages parfaites de sa *Littérature d'Aujourd'hui*, a souligné les caractéristiques de l'écrivain et mis en valeur ses vertus artistiques et morales. Nous tous, qui avons essayé d'ajouter au renouveau de nos lettres, gardons le souvenir aimé du premier article où Gilbert encourageait notre premier essai. Chacun de nous lui doit une heure délicieuse. Avec quelle discrétion il nous indiquait nos erreurs, avec quel enthousiasme communicatif il mettait en valeur ce qui lui semblait louable!

Je le regardais attentivement, le long de cette belle journée de fête estudiantine; il était empressé sans excès, aimable sans flatterie, d'un abord charmant, et il mêlait néanmoins à son accueil une réserve discrète. Ce Français de Belgique apporte en toute chose la mesure, et je ne sais rien d'aussi harmonieusement équilibré que la vie de ce gentilhomme de lettres. Il aurait pu cultiver, à certains moments, « où l'écriture lui chantait », ses aptitudes de critique-né, il aurait ajouté l'art, comme une fleur rare, à une existence largement épanouie. Et il se fait que, loin de jouir en dilettante, en amateur, des œuvres de l'esprit et de la sensibilité modernes, cet écrivain apparaît presque comme le plus professionnel d'entre ses pairs! Aucun livre ne naît chez nous sans qu'il s'y attache longuement, les ouvrages de tous les romanciers, poètes, essayistes français, dont l'effort importe, requièrent ses analyses perspicaces, et, dans la foule des artistes, c'est aux jeunes que vont ses plus efficaces sympathies. Il a composé une œuvre durable, travail de Bénédictin, vivifié par un magnifique amour des lettres : l'*Histoire du Roman en France pendant le XIX^e^ siècle.*

La *Revue des Revues*, le *Correspondant*, la *Revue des Deux-Mondes*, lui demandèrent de présenter au public de France nos écrivains. Il s'acquitta de cette tâche avec sa générosité coutumière. Ce que nous lui devons, vous, moi,

tous ceux qui tiennent une plume en Belgique, est considérable. Et il va sa vie, sa vie ordonnée selon une volonté tenace, et qu'il partage entre le travail et la jouissance du labeur accompli, sans seulement s'inquiéter si tant de largesses spirituelles suscitèrent toujours les sentiments qu'il fallait. Je sais que de hautes amitiés lui sont venues, je sais que l'humble billet du débutant, qui exprime spontanément sa gratitude, égale pour lui des témoignages illustres. Il a un fond de tolérante bonté, et cependant les principes conducteurs de son idéal traditionaliste le maintiennent, inflexible, dans sa doctrine morale et religieuse. Nous avons admiré souvent cette fermeté évidente parmi les délicatesses de ses restrictions, cet exemple victorieux surtout après les éloges désintéressés d'un artiste à un artiste.

Il excelle dans la nuance, il est souple, ingénieux, psychologue. Il a aussi les yeux des gens d'ici. Tels morceaux descriptifs, malheureusement trop rares, telle page évocatrice d'un coin d'antique église, le montrent doué de qualités picturales. Eugène Gilbert nous a beaucoup apporté, en échange le Brabant flamand a incrusté dans sa rétine ses franches couleurs.

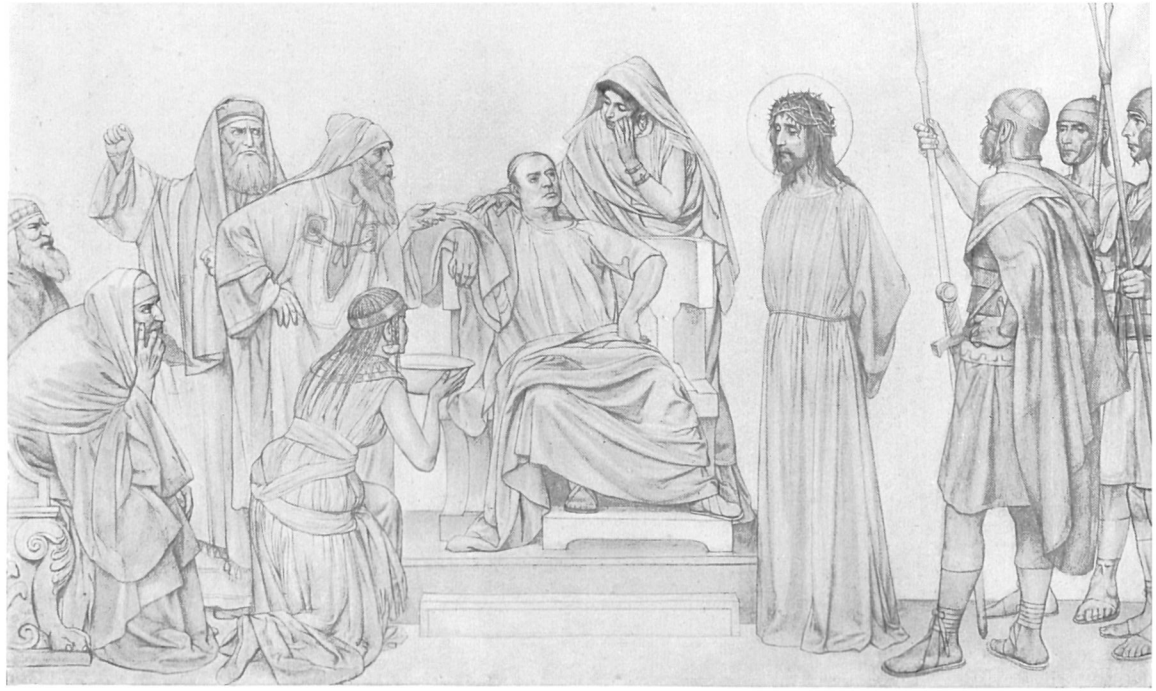
L'autre jour, sous le ciel ensoleillé, Louvain et sa jeunesse fêtaient ceux dont la ville est fière. Un écrivain, sur lequel plus que sur n'importe qui, Paris, l'éblouissant Paris, a dû exercer sa fascination, nous demeure fidèle. Il revient de ses voyages lointains, pénétré d'une nouvelle ardeur; après avoir pris contact avec ses Maîtres préférés, il se remet au bon travail dans a vieille ville silencieuse... En connaissez-vous beaucoup qui lui ressembleraient?

GEORGES VIRRÈS.

Deux œuvres de l'artiste peintre Ernst Wante

C'est avec joie et avec fierté que nous reproduisons ici deux nouvelles œuvres de notre grand artiste religieux Ernst Wante : un carton pour une station de chemin de croix et une peinture murale. Le dessin du carton est absolument impeccable et montre à lui seul le progrès immense que l'artiste, qui est jeune encore, a fait en ces derniers temps. Ce dessin est d'une fermeté et d'une précision tout à fait étonnantes. Il dénote une souplesse exceptionnelle qui s'épanouit en lignes d'une élégance séduisante. Ce nouveau chemin de croix dépassera certes de beaucoup celui que l'artiste a déjà exécuté à l'église Saint-Joseph et dont nous avons reproduit différentes stations, fort belles et exécutées avec une grande perfection. Ce sera un pur chef-d'œuvre.

Nous reproduisons en outre la nouvelle peinture murale exécutée par Wante à l'église Saint-Boniface, pour faire le pendant de celle, que nous avons reproduite jadis et qui est placée au côté droit de la chapelle consacrée au saint. Elle représente saint Boniface disant la messe et servi dans l'offrande du saint sacrifice par les anges eux-mêmes, en présence d'une foule émerveillée par l'apparition céleste. Belle œuvre! inspirée par un idéal religieux sincère et sérieux, et dégageant une piété que l'on sent vraiment jaillir de l'âme même de l'artiste. La scène représentée est touchante à la fois par son côté humain, d'un sain réalisme et par son côté mystique, dont la représentation artistique ne dégénère pas en un sentimentalisme faux et odieux, mais est d'une belle sobriété et d'une prestigieuse noblesse. Comme Belges et comme catholiques nous pouvons, nous devons être fiers de notre compatriote Ernst Wante. Il est sans conteste un



CARTON DE LA PREMIÈRE STATION D'UN CHEMIN DE CROIX

(ERNST WANTE)

des plus grands, un des plus sérieux, un des plus vrais artistes religieux de l'heure actuelle. Mais Wante est un modeste. Il n'intrigue pas. Il ne fait pas la roue. Il ne fait pas parler de lui. De là que sa réputation — qui devrait être mondiale — est en dessous de son talent. C'est à nous qu'il appartient de le faire connaître, de le signaler à l'attention du monde et de clamer bien haut son talent. Nous n'avons pas manqué de le faire jusqu'ici et nous continuerons à lui rendre hommage chaque fois que nous en aurons l'occasion et à le glorifier.

L'œuvre d'art religieux d'Ernst Wante est déjà considérable. Je connais de lui la grande et admirable fresque de la chapelle du collège Saint-Jean-Berchmans, d'Anvers, le chemin de croix de l'église Saint-Joseph, à Bruxelles, tout une série de peintures murales dans l'église de Notre-Dame aux Epines, à Eecloo (rappelez-vous la *Présentation au Temple* et la *Fuite en Egypte*, ces deux œuvres d'un charme exquis et adorable que nous avons reproduites ici même jadis), un tableau à l'Institut Saint-Louis de Bruxelles, deux peintures murales à l'église Saint-Boniface, que nous espérons bien voir décorée bientôt en entier par notre cher et grand artiste Wante. Il y a encore d'autres œuvres de lui ailleurs, mais le souvenir ne m'en vient pas à l'instant.

Oui, proclamons-le bien haut, Ernst Wante est un très grand artiste, un peintre d'un talent peu commun, c'est une belle et forte personnalité qui se développe chaque jour et est loin encore, vu son jeune âge, d'avoir dit son dernier mot en art. J'ai la profonde conviction que l'avenir nous réserve encore des œuvres qui nous émerveilleront et nous découvriront encore bien des aspects de ce talent vigoureux et fécond.

Je félicite de tout cœur mon grand ami Ernst Wante pour les deux nouveaux et beaux tableaux qu'il vient d'ajouter à la série de ses œuvres. Ils lui font honneur. Ils font honneur à ses maîtres De Vriendt et Janssens. Ils font honneur à la Belgique et ils font honneur à notre grande Eglise catholique dont le grandiose et incomparable mysticisme sait encore inspirer une âme d'artiste, à condition que celle-ci ne soit pas en dessous d'une tâche aussi formidable que celle de l'incarnation dans une œuvre d'art du plus sublime idéal qui ait jamais existé et qui existera jamais.

HENRY MŒLLER.

Chronique d'Art

Le Salon de Printemps

J'ESTIMERAIS manquer à mon devoir de critique catholique si je ne protestais tout d'abord contre l'excessive tolérance qui a fait admettre au Salon actuel certaine toile d'un peintre français, professionnel, hélas! de l'érotisme élégant, et d'autant plus immoral que sa peinture est plus séduisante. La théorie païenne — et niaise — de l'art qui excuse tout a donc raison des derniers scrupules de l'honnêteté commune. Les protestations deviennent, en effet, de plus en plus timides. Bon nombre de critiques, écœurés après tout, n'osent plus avouer leur répugnance, de peur qu'on ne les traite de béotiens. Raison de plus pour que cette veulerie soit dénoncée ici.

J'ajoute néanmoins que l'exemple de ce virtuose de la lubricité n'a guère d'imitateurs. Il faudrait, pour le suivre, l'incontestable talent qui le distingue, et le sens de la vraie beauté préserve heureusement l'artiste de ces basses délectations. Quant aux autres, obsédés de la même hantise, ils ne sont que plats, vulgaires et laids; ils n'inspirent que le dégoût de l'ilote ivre. Bornons-nous à les plaindre.

Le Salon de Printemps ne dépasserait par le niveau de l'intérêt moyen de tous les salons d'art s'il n'était en même temps une exposition rétrospective, à l'imitation des salons de l'Art contemporain à Anvers. Le dernier de ceux-ci avait réuni une collection remarquable de paysages de Boulanger et de Lamorinière, de marines d'Artan et de bustes de Carpeaux. Ceux-ci ont fait escale à Bruxelles. En fait de paysages, le Salon de Printemps en expose un bon nombre de Heymans, et quelques-uns d'un artiste un peu oublié, Louis Dubois. Contemporain de Courbet, dont il propagea les doctrines réalistes en Belgique, Louis Dubois a laissé une œuvre de peintre robuste, épris de vérité matérielle, dédaigneux des conventions académiques non moins que des préoccupations intellectuelles. Son exploration s'est bornée au domaine des choses visibles, de la lumière et de la couleur. Cela ne l'a pas empêché de peindre des figures solidement bâties et observées, et surtout d'admirables paysages étincelants de lumière chaude et dorée.

On aime à revoir les multiples Heymans qui ont figuré déjà bien des fois dans nos salons d'art. A travers la variété des expériences qui ont tenté son

pinceau, il a gardé l'amour des colorations blondes et délicates qui, sans être puissantes, ont toujours le charme d'une distinction raffinée. Ses nuits, de plus en plus radieuses, lui appartiennent en propre, par la vision fluide, immatérielle, servie par une technique des plus savantes.

Paul Huet, contemporain de Corot et représentant assez obscur du romantisme français, est rappelé au Salon de Printemps par une série de paysages très poussés au noir et lourdement peints.

Les bustes-portraits de Carpeaux constituent la grande attraction du Salon. La vie qui les anime éclate avec une telle spontanéité que l'on comprend l'accueil enthousiaste dont ils furent l'objet, et qui dédommagea l'artiste des froideurs officielles pour ses œuvres plus importantes. Le fameux Hugolin fut, en effet, fort discuté, et pour des raisons que nous ne comprenons plus. Si, aujourd'hui même, cette œuvre (dont le Salon expose la terre cuite originale) ne nous semble point parfaite, à cause de ses attaches avec le genre conventionnel, elle marque cependant une étape sensationnelle dans l'histoire de la sculpture.

Le Salon a réservé son plus spacieux compartiment à la peinture décorative. Je loue volontiers les belles qualités de style de Fabry, surtout dans son *Saint Michel*. Quant à la couleur, je ne puis la juger en dehors de son milieu. Je fais des réserves formelles sur la frise du même artiste rappelant la *Pensée de Dieu*, sous le symbole égyptien du globe ailé, le globe étant remplacé par une face imberbe. Symbole équivoque, pensée vague. Qu'avons-nous besoin, d'ailleurs, de ces symboles périmés ?

Maurice Langaskens expose un panneau décoratif de grandes dimensions, intitulé *La fête du Printemps*. Les réelles qualités de cette œuvre me paraissent gâtées par une recherche excessive. Des nudités fluides, des harpes, des fleurs à profusion, des harmonies subtiles de nuances rares, une musique des yeux, toute en artifices, d'où le naturel seul est exclu, tout cela annonce le chercheur qui n'a pas encore trouvé. Je crains qu'il ne cherche midi à quatorze heures.

L'*Abandon* de Ciamberlani reste fidèle aux traditions d'un classicisme très noble, illustré par Puvis de Chavannes. C'est un mérite qu'il serait injuste et imprudent de méconnaître en nos temps de sabotage artistique.

Les proportions monumentales des deux panneaux d'Albert Besnard ne rachètent pas leur indigence. Deux ou trois figures plafonnant en de vastes étendues de nuages : c'est en tout cas une recette ingénieuse au point de vue économique.

La figure est assez pauvrement représentée au Salon de Printemps. Voici néanmoins deux panneaux exquis de Firmin Baes : *Retour de veillée* que j'ai déjà loué à propos de l'exposition de cette œuvre au Cercle Artistique, et la *Flamande*, où je retrouve le rouge cher à ce maître, mais peut-être moins bien en place.

La *Dame en noir* soutient la réputation de J. Lavery. La *Calypso* de M. Austen Brown est une séduisante figure noyée dans une brume grise très délicate. Le *Pardon* de M.-C. Cottet a beaucoup de couleur locale, mais cette couleur pourrait être moins lourde. Charmantes les

Fillettes au papillon de M. Hornel, et d'une facture nerveuse, tourmentée, qui ne nuit guère à la grâce des jolies enfants. Jef Leempoels expose une réédition de ses effets de glace dans un frais boudoir de jeune femme. Jolie trouvaille dont il ne faut pas abuser, surtout lorsque l'on a signé des toiles autrement significatives. Comprenons parmi les figures le délicieux intérieur de Charles Michel, en y rattachant les intérieurs somptueux de Verhaeren, les jolies fleurs de M^lle^ de Bièvre et les accessoires habilement brossés par Pol Dom.

Parmi les portraitistes, signalons MM. Albert Cels, très inégal; René de Groux, Fr. Van Holder, de Lalaing, aussi froid que somptueux; Leempoels, dont un excellent portrait de M. le sénateur A. Lambiotte; Montald, dont le portrait habillé de bleu est d'une harmonie très discutable; Rosier, magnifique d'élégance sobre; H. von Angeli, dont la maîtrise est incomparable dans son délicieux profil de jeune fille; plaçons hors pair les aristocratiques portraits de Laszlo, dignes des grands anglais par leur facture souple, leur belle couleur, leur distinction souveraine; et louons les organisateurs du Salon d'avoir relégué dans l'isolement d'un coin sombre les grotesques effigies de S. S. Pie X.

Le paysage abonde au Salon et les qualités distinctives de l'Ecole belge s'y affirment avec éclat. R. Baseleer est remarquable surtout dans sa vue d'Anvers. Géo Bernier note d'une manière intéressante le jeu de la lumière et de l'ombre dans les larges dunes sous le ciel d'octobre, et la chaleur torride qui dore les meules; Claus pêche par outrance dans *Fin septembre;* le vert cru des herbes s'accorde fort mal avec les tons flamboyants des troncs d'arbres. Le *Crépuscule* de F. Dehaspe est d'un beau sentiment recueilli. Je suis heureux de revoir les splendides landes campinoises de François, si austères et si lumineuses. Le *Bassin des Pêcheurs* de V. Gilsoul me laisse perplexe. J'admire le pittoresque des barques qui se balancent sur les eaux glauques, les lumières qui s'allument le long du quai, les silhouettes des pignons sombres profilés sur l'éclat mourant du ciel, les mille reflets qui brisent le miroir mouvant de l'eau;... mais j'essaie en vain de réunir en synthèse cet éparpillement de choses intéressantes. L'impression d'ensemble s'en dégage mal.

H. Luyten représente des tendances bien modernes dans ses paysages baignés d'air. J'admire surtout *Après l'averse*, notation très juste et très dessinée. Grosvenor Thomas expose des pages d'une couleur profonde et subtile, parmi lesquelles on distingue *The Mill on The Cairn*. Le *Marais gelé* de Van Doren a toutes les qualités de l'œuvre forte et sobre, et la *Ruelle blanche* de Viérin le charme des coins perdus, que le soleil pare de splendeur. Une mention des plus élogieuses revient au délicieux tableautin de R. Vanden Brugge : *Vieille cour à Bruxelles*. Voilà de bonne peinture, probe, sincère, dénuée de prétention et de truquage.

Parmi les sculptures, je remarque une admirable *Jeune fille se coiffant* de A. Bartholomé, une esquisse pour mausolée de J. Baudrenghien, dont le sens m'échappe (quatre personnages faisant le planton aux quatre coins d'un suaire étendu sur le sol), une jolie tête d'enfant de C. de Brichy, une élégante

danseuse tirée par G. Devreese d'un superbe bloc d'ivoire, les tigres de de Lalaing, la ravissante joueuse de flûte (ivoire) de Ch. Samuel, enfin les deux bustes d'enfant et de jeune fille de V. Rousseau, ce dernier surtout, qui est un chef-d'œuvre de beauté parfaite.

F. VERHELST.

Le V^e^ Salon du Cercle " Vie et Lumière „

Un intérêt particulier se dégageait de ce Salon à cause de l'importante exposition du grand peintre marseillais Monticelli. Ce fut une révélation. Hier encore, il était inconnu ici. Une exposition rétrospective de ses œuvres au Salon d'automne l'an dernier avait fait sensation à Paris. Monticelli, c'est le peintre-poète. Son œuvre c'est un rêve perpétuel. Peinture toute idéaliste et d'imagination. Les choses réelles n'étaient pour lui que des occasions pour donner libre cours à une imagination féerique d'une fécondité inouïe et d'une originalité puissante. Rêve de beauté et de lumière débordante de soleil et s'affirmant en une coloration chaude et scintillante comme des rubis et des émaux.

Autour du grand Claus, toujours merveilleux, toujours égal à lui-même, et dont deux œuvres surtout étaient impressionnantes au premier chef : *Sortie de ferme* et la *Route* se groupaient les membres habituels du cercle. L'espace nous manque pour analyser toutes ces toiles. Nous aimons par-dessus tout l'admirable Lemmen dont le talent s'était affirmé déjà avec une magnificence incomparable à la *Libre Esthétique* et qui se perfectionne et s'affine de plus en plus au point d'atteindre souvent l'idéal le plus hautain. Puis viennent deux élèves dignes de leur illustre maître, M^mes^ Montigny et De Weert, grandes artistes toutes les deux. Que de grâce, de finesse et de vie dans les jolies toiles d'Anna De Weert : *Brume grise*, *Brouillard d'argent*, *Porche fleuri*. Charmants aussi ses dessins aux crayons de couleurs, surtout l'adorable *Petit toit rouge*. Remarquables encore, entre toutes les autres : le *Vent du large*, de Georges Buysse; la *Petite propriété*, d'Anna Boch; la *Mare*, de R. de Saegher, et les toiles de Georges Morren.

H. DE V.

Le festival de Louvain

On a donné à Louvain, à l'occasion des fêtes jubilaires de l'Université catholique, deux concerts qui méritent d'être signalés.

Le lundi 10 mai on exécuta en oratorio le chef-d'œuvre d'Edgar Tinel : *Katharina*. M^lle^ Croiza fut merveilleuse. Voix superbe et chaude, au timbre si riche ! Expression intense, toujours noble et contenue. Incarnation parfaite, idéale du personnage principal du drame !

Plusieurs épisodes notamment celle de la communion dans la prison, merveilleusement réalisée au théâtre, ne produisaient pas tout leur effet

d'émotion au concert. Mais les pages de pure lyrisme religieux, les plus belles de l'œuvre gardaient toute leur beauté et ont porté fortement. Le dialogue entier entre Ananias et Katharina au premier acte, la vision, les fiançailles mystiques et presque tout le rôle de l'héroïne, quelle série d'admirables pages !

Le programme du second concert (11 mai) comprenait, outre des œuvres de plusieurs compositeurs belges, une sélection des *Béatitudes* de César Franck.

De Mathieu on exécuta l'ouverture de l'*Enfance de Roland*, d'inspiration large et forte, de sentiment délicat, de fine écriture. Du Verviétois Vreuls on joua une œuvre de prime jeunesse : *Cortège héroïque* et de Jongen la charmante *Fantaisie sur deux Noëls wallons*, si pleine d'humour et de verve, si joliment évocatrice du pays des cramignons.

L'intérêt capital du concert s'attachait naturellement aux *Béatitudes* de César Franck. L'ensemble de l'exécution fut excellent, grâce à M. Jongen qui conduisit l'œuvre avec une piété sincère, avec amour, comme il le faut. Le quatuor vocal de la troisième béatitude fut chanté délicieusement par M^lles^ Delfortrie, Rollet, Mauroy et M. Lheureux. Ce dernier mérite l'éloge le plus haut : expression parfaite, ardeur contenue, timbre extrêmement sympathique. M^lle^ Delfortrie chanta fort bien l'air de l'Ange du pardon et celui de la Mater Dolorosa. Toute la huitième béatitude fut particulièrement bien exécutée. M. Bourbon dit avec une ampleur vibrante le dernier récit du Christ et l'exécution s'acheva au milieu de l'émotion générale.

D. L.

Chronique théâtrale parisienne

N ferme! Les théâtres enfumés et maléolents font place au grand spectacle naturel qui se joue sur les monts et dans les bois. Quels décors, quels costumes, quels jeux de scène vaudront jamais ceux dont le Créateur se plaît à nous gratifier à toute heure du bel été qui s'ouvre? Bonsoir, chanteurs et ballerines, cabotins et acteuses, à l'hiver prochain! Quelque agréables que soient certains tréteaux en plein air tels que les concerts nocturnes des Champs-Elysées ou, mieux encore, tels que les théâtres de la nature du Pré-Catalan et de Champigny, nous préférons encore de quelques mois ne plus entendre déclamer, roulader, virevolter ou rugir!

La pièce forte de ces dernières semaines a été celle de Paul Hervieu, *Connais-toi*, qu'a donnée la Comédie-Française. Elle est tout à fait « à la manière de... » l'auteur. C'est l'étude un peu sèche, un peu dure, mais très vigoureuse, d'une difficulté ou d'une série de difficultés socialo-familiales. Un vieux général, tout d'une pièce, type de droiture et d'honneur, mais aussi type de rigidité autoritaire, se trouve subitement jeté dans les broussailles les plus psychologiques; lui qui déclarait que la plus légère faute, même en pensée, d'une femme mariée autorise le mari à prendre les mesures les plus définitives, apprend un jour que son officier d'ordonnance, qu'il aime comme son fils, est l'amant d'une femme mariée. Du coup il monte sur ses grands chevaux : « Cette femme *doit* quitter son mari qu'elle est indigne de conserver; donc, qu'elle divorce et épouse mon officier d'ordonnance que je vais d'ailleurs exiler au Tonkin! » Mais complication : ce n'est pas l'aide de camp qui est l'amant, c'est le propre fils du général, et voilà le fougueux vieillard un peu désarçonné, car enfin avoir pour bru une femme indigne de son mari, c'est une tout autre affaire. Et archicomplication : le beau dévouement de l'officier d'ordonnance, qui se sacrifiait en silence pour tout le monde, a bouleversé le cœur, déjà un peu ému, de la générale, charmante jeune femme que le vieux guerrier avait épousée en seconde noces et qu'il menait tambour battant, comme un peloton de bleus; ils se le disent, et c'est au beau milieu de la conversation que tombe le dur-à-cuire. Effondrement, toute la rigidité est à vau-l'eau. Le vieux général comprend qu'il a abusé et de l'autoritarisme et de l'intraitabilité, il pardonne à sa femme; l'autre mari, plus sérieusement endommagé, pardonne à la sienne, et comme tout le monde maintenant *se connaît*, il faut croire que l'on fera bon ménage. Soit, soit! Mais si tous ces gens-là avaient eu plus de charité chrétienne, comme ils auraient fait moins

de chichis! Il y a une qualité d'âme bien précieuse et malheureusement bien rare, qui s'appelle l'humilité d'esprit, et qui aurait évité à ce vieux général pas mal de gaffes; qu'a-t-il à s'occuper du bonheur conjugal des autres, et que ne commence-t-il par assurer celui de sa femme? Et pourquoi veut-il forcer au divorce les gens qui ne veulent pas divorcer et qui ont raison de ne pas vouloir, n'en déplaise aux Naquets de tout acabit? Mais il est vrai que si le général avait été un peu plus soumis aux préceptes de son enfance, nous y aurions perdu la pièce de M. Hervieu, et ç'aurait été dommage, ainsi que son interprétation par Mme Bartet et M. Le Bargy, et ç'aurait été tout à fait fâcheux. Ce dernier acteur, qu'on ne connaît guère que sous les traits d'un élégant à cravates ou d'un lovelace insinuant, réalise parfois d'étonnantes figures de vieillards terribles; sa création du roi de Danemark dans *Struensée* avait été une surprise pour tout le monde, il y a quelques années, et le vieux général de *Connais-toi* a, grâce à lui, vécu véritablement sous nos yeux d'une vie atrabilaire et pitoyable.

Autre drame de haute visée, l'*Impératrice* de Catulle Mendès. Comme toutes les œuvres théâtrales de ce poète, celle-ci contient des parties d'originalité indéniable, et plus que toutes peut-être, elle a un cachet de simplicité qui n'est pas sans grandeur. L'original, l'inattendu si l'on veut, est dans la donnée: cette impératrice qui s'embarque avec son enfant sur un brick d'aventure pour venir rejoindre l'ex-empereur à l'île d'Elbe, ce n'est pas Marie-Louise, déjà aux bras de Neipperg dans son « casino » de Parme, c'est la comtesse Walewska, une des maîtresses du grand homme, la seule sympathique même de ces maîtresses, puisqu'elle se donna surtout au créateur du grand-duché de Varsovie, qu'elle aurait voulu voir devenir le régénérateur définitif de l'entière Pologne. Et le heurt de passions et d'ambitions qui se produit dans ces âmes altières, chez la patriote qui vient revendiquer la place que la molle archiduchesse a laissée vacante, chez le général Drouot, qui propose à Napoléon de répudier l'infidèle et de faire de la Polonaise sa femme, chez Napoléon enfin qui recule devant l'injure lancée à l'Autriche, ce conflit âcre et douloureux n'est pas, dis-je, sans un réel intérêt. Mais comme toujours chez Catulle Mendès l'effort n'aboutit pas; malgré tout, il y a quelque chose de choquant dans le problème psychologique posé; le poète, si subtil pour tout ce qui est métier, prosodie, style, semble étranger à une foule de délicatesses morales, et l'impression générale finit par être un peu pénible. Il est vrai que le public boulevardier n'y regarde pas de si près!

Certains comptes rendus de l'*Impératrice* furent vraiment étonnants. Je sais bien que l'auteur venait de mourir et que l'usage est de répandre des fleurs sur les tombes récentes; toutefois, n'est-ce pas dépasser la mesure qu'écrire sur la proclamation du nom de l'auteur qui suit la chute du rideau : « Un silence auguste précéda les applaudissements qui tout de suite après jaillirent et éclatèrent longuement comme des sanglots; toute la salle avait communié dans l'infini, etc., etc. » Même dans les oraisons funèbres, il sied de ne pas casser les cloches ni les encensoirs; ici aussi la délicatesse aurait été de mise.

Les pièces de Catulle Mendès sont du genre de celles qu'on joue aux Escho-

liers ou à l'Œuvre : succès d'estime, et carrière plutôt courte. L'*Impératrice* du THÉATRE RÉJANE me sert donc de transition pour passer au *Roi Bombance* du THÉATRE DE L'ŒUVRE, type de ces pièces qui n'atteignent guère la troisième représentation. Je ne sais même pas si la seconde s'est terminée sans encombre, tellement le public mis en joie par la truculence des métaphores s'est mis à trépigner éperdûment. Et pourtant la pièce n'était pas sans mérite. Son auteur, M. Marinetti, poète italien et français, s'est acquis une célébrité d'un caractère un peu bruyant; dernièrement encore il lançait le manifeste d'une école de poésie nouvelle, le « Futurisme », qui occasionnait quelque stupeur dans la république des jeunes lettres : il ne s'agissait rien moins que de brûler les bibliothèques, les musées, et comme le clown de Banville, d'aller bondir dans les étoiles! Peut-être le *Roi Bombance* a-t-il souffert de ces exagérations romantiques; mais on aurait dû, tout au moins, l'écouter avec plus de recueillement et se donner un peu la peine de chercher à comprendre ce qu'avait voulu l'auteur. Ce roi gargantuesque qui avale tout, hommes, palais et institutions, et dans le ventre duquel les avalés reprennent vie pour, une fois sortis, être ravalés de nouveau, c'est l'Etat, notre bel Etat moderne tout simplement, et dans le dernier *Traité de droit administratif* du savant Hauriou on trouve des considérations qui donnent raison à Marinetti : « Il est advenu à l'Etat ce qui est arrivé à beaucoup de conquérants, le voilà prisonnier de ses conquêtes. Il y avait des institutions sociales autonomes autour de lui lorsqu'il était tout petit. En grandissant il les a dévorées, maintenant elles se reconstituent au dedans de lui, elles renaissent sous forme administrative en un développement systématique et formidable de services, et il en est réduit à n'être plus que le support de cette chair débordante dont l'a meublé son appétit. L'Etat a agi à la façon de Pantagruel et de Gargantua. » On voit donc que c'est peut-être bien M. Marinetti qui a quelque sujet de rire des rieurs, mais ceux-ci auraient toujours le droit de répondre que des symboles aussi administrativo-juridiques ne sont guère de mise sur le théâtre, et que le spectateur qui n'est en butte, pendant quatre heures d'horloge, qu'à un bombardement de tirades et d'images empruntées aux phénomènes de la digestion, peut en oublier que ce déchaînement scatalogal et copronyme a un sens intéressant pour les maîtres des requêtes du Conseil d'Etat.

La toute récente pièce d'un de ses compatriotes, Dario Niccodemi, le *Refuge*, est capable de plaire plus longtemps au public du THÉATRE RÉJANE; ce « refuge » qui sonne déjà aux oreilles comme un couvent de pécheresses repenties, est tout simplement la chambre d'un homme marié où s'en vient, à la brune, une jeune fille désireuse d'être aimée pour elle même et non pour son argent; cette drôle de demoiselle est d'ailleurs fiancée à un coureur de dot qui a eu autrefois son « refuge » lui aussi dans la chambre de l'homme marié, celui-ci sorti bien entendu. Cette situation scabreuse finit par se dénouer après force péripéties assez dramatiquement traitées (ce qui ne se dénoue pas c'est l'accusation de plagiat portée nettement contre l'auteur par M. Jules Case); mais vraiment, comme c'est se matagraboliser la cervelle que de combiner des situations aussi biscornues, et comme les jeunes filles

d'aujourd'hui ont une particulière conception du temps des fiançailles! Il est vrai que tout ceci se passe du côté de Monte-Carlo!...

Pas mal non plus *Vers la Gloire*, la pièce que M. Gaston Béraud vient de faire représenter au THÉATRE DES ARTS sur les dissonances qui se révèlent tôt ou tard dans un ménage où un homme très inférieur est marié à une femme très supérieure (une littératrice dans l'espèce) qui apporte à la communauté tout ce que son mari n'apporte pas, l'argent et la célébrité. C'est de la psychologie d'un aloi délicat. Mais le défaut de ces études un peu subtiles, c'est que le théâtre ne peut pas expliquer, développer et insister sur les nuances comme le ferait un roman, tout devient alors gros, on a envie de crier aux protagonistes : Mais expliquez-vous donc! comme dans les vaudevilles à quiproquos. N'importe, l'entreprise n'en fait pas moins honneur à l'écrivain.

Les passions que M. R.-H. Lenormand avait mis peu auparavant en scène, au même théâtre, dans les *Possédés*, étaient autrement dramatiques et poignantes. En écoutant ces cinq actes on ne peut s'empêcher de penser à certains types de Balzac, soit le vieux Frenhofer du *Chef-d'œuvre inconnu*, soit le Balthazar Van Claës de la *Recherche de l'Absolu*, eux aussi des possédés dans le sens que prend le jeune dramaturge : toute cette famille Heller qu'il nous montre est la proie de l'idée fixe; père, fils et neveu se croient du génie, et pour réaliser ce qu'ils rêvent, ils sacrifient leur bonheur privé, leur repos, leur sérénité morale; le dernier de la bande finit même par faire sauter les serrures d'un coffre-fort; il est vrai qu'alors le sacrifice semble à tous excessif, et c'est le filou que son oncle fait sauter à son tour par la fenêtre; on ne voit pas très bien, à vrai dire, ce que ce dernier épisode vient faire dans le drame; que ce freluquet, qui n'avait d'ailleurs aucun génie littéraire, dégringole jusqu'au cambriolage, c'est ce qui reste indifférent à l'épineuse question que soulève la pièce : jusqu'à quel point faut-il se sacrifier, soi et les siens, à la production du futur chef-d'œuvre ? Malgré ses défauts, les *Possédés* me semble être le plus remarquable début dans la carrière dramatique de ces derniers temps : il y a dans M. Lenormand l'étoffe d'un vigoureux homme de théâtre.

Encore une pièce psychologique, celle-ci aux ESCHOLIERS siégeant au Théâtre-Femina, la *Grande Amie* de M. Alfred Fresquet, qui nous conte une nouvelle et fâcheuse *error de persona* (est-ce à l'influence de M. Jules de Gaultier que nous devons cette recrudescence de bovarysme, qui est, on le sait par ses spéciales études, la maladie de se juger autrement qu'on n'est ?). Donc une femme qui est archisensuelle se croit destinée à jouer les femmes irréprochables, en dépit d'une première expérience matrimoniale déplorablement ratée ; elle recommence avec son beau-frère, et crac, ça rate encore ! Qu'elle patiente, la chère dame ! Quelques années de plus, peut-être une grippe ou autre chose par là-dessus, et elle aura tout le refroidissement indispensable... La pièce est loin de valoir *Amoureuse* de M. de Porto Riche, je n'ai pas besoin de le dire. Ce n'est pas que je mette très haut ce dernier auteur dramatique; on fait beaucoup de bruit autour de son nom mais d'une façon qui m'a toujours paru assez artificielle; mais enfin son *Amoureuse*,

quoique un peu choquante pour les délicats, est vivante, ce qui est beaucoup, alors que la *Grande Amie* est trépidante, ce qui est trop.

Je crois que j'ai passé en revue tout ce qui a été joué d'intéressant dans le genre sérieux moderne, négligence faite par force des simples saynètes et pièces en un acte. Pour rendre compte des « spectacles coupés », comme on dit, du *Grand-Guignol*, de *Little-Palace*, des *Capucines*, de la *Comédie-Royale* et du *Tréteau-Royal*, il faudrait disposer de trois fois plus de place que je n'en accapare ici. Certains de ces spectacles posent des points d'interrogation accessoires; je me demande, par exemple, pourquoi Mlle Maguera qui a un très grand talent de tragédienne semble se plaire à se manifester surtout comme ballerine. Dans le genre historique, de moins en moins suivi, il ne faudrait pas oublier le *Lauzun* de MM. de Nion et Guiches à la PORTE-SAINT-MARTIN, amusante reconstitution de l'aventure amoureuse de la grande Mademoiselle où l'on sent la griffe de deux très habiles et très érudits dramaturges, et il faudrait également mentionner le *Malbrough revient de guerre* que les enfants ont pu voir pour leurs vacances de Pâques au THÉATRE-FEMINA et qui, on le sait d'ailleurs, relève de la chanson plus que de l'histoire.

Pour être complet, chose si superflue et si nécessaire! (car qui sait si un jour un sisme colossal n'aura pas détruit Paris et l'Europe, et s'il ne restera pas de tout notre Himalaya d'imprimés que cet unique numéro de *Durendal* avec quoi les érudits du XXXe siècle essaieront de reconstituer notre époque) je dois mentionner les principaux de nos derniers vaudevilles : *Une grosse affaire* soulève toujours les éclats de rire aux NOUVEAUTÉS et le *Greluchon* tient l'affiche à l'ATHÉNÉE. Au VAUDEVILLE, un vétéran de la scène gaie, Maurice Gandillot, a donné une comédie au titre mystérieux, *L'Ex*, qui se trouve être une pièce très amusante et très claire; l'ex, c'est la maîtresse d'avant le mariage, et les complications qui naissent de la rencontre entre les deux femmes sont fort bien tissées par l'auteur en une histoire qui ne laisse pas un instant l'intérêt languir. Au VAUDEVILLE, un autre vétéran, Maurice Hennequin, avait donné avec Paul Bilhaud une comédie, *La Meilleure des Femmes*, qui aurait gagné à être franchement vaudevillesque; il y avait un type amusant à crayonner dans cette dame d'œuvres, qui mène parallèlement la philanthropie et les amourettes, et qui n'a de chance ni avec ses pauvres qui l'escroquent, ni avec ses flirts qui la quittent pour se marier, ce qui d'ailleurs a l'avantage de la rejeter dans les bras de son mari avec qui elle fera désormais un parfait ménage.

Voilà, direz-vous, lecteur, un défilé copieux d'œuvres théâtrales. Hélas! il aurait pu être plus copieux encore! Je n'ai rien dit du *Scandale* d'Henry Bataille, qui peut-être vaut à lui seul tout ce dont j'ai parlé jusqu'ici (mais comment rendre louablement compte d'une pièce qu'on n'a pas pu voir jouer?). Et pas davantage n'ai-je parlé des cent revues, opérettes, fantaisies-bouffes qui font la gloire du music-hallisme parisien : la *Veuve joyeuse* à l'APOLLO ressuscite la gloire de Meilhac (ô beaux jours du second Empire, comme vous êtes loin!) et à l'OLYMPIA, il y a deux singes, deux admirables singes, un chimpanzé et une hamadryade, dont le premier ressemble étonnamment

à feu le président Grévy (chaque régime fait ce qu'il peut !). Aussi, les FOLIES-BERGÈRE se sont piquées au jeu et ont été chercher un autre orang-outang qui, paraît-il, dégote son confrère de *Paris-Singeries*. Et voilà ce qui fait courir les Parisiens qui sont, vous l'avez peut-être entendu dire, les gens les plus spirituels du monde, ils s'écrasent aux portes pour voir des sapajous ! C'est pour cela sans doute que le *Jardin d'Acclimatation*, déloyalement concurrencé et voulant rendre la pareille aux music-halls, engage des hommes, de vrais hommes, il est vrai, d'horribles sauvages à la peau luisante ou de plus lamentables encore nains, une ville de nains ! Combien de voyages par toute l'Europe à la découverte des plus ratatinés spécimens de l'humanité représente la collection de ce petit peuple ! Est-ce également un symbole du temps que ce rapetissement des objets de nos curiosités, et le règne de S. M. Clémenceau restera-t-il dans l'histoire comme l'époque de la vogue loufoque des Tom Pouce et des Magots ?

HENRI MAZEL.

LES LIVRES

Insuffisance des philosophies de l'intuition, par CLODIUS PIAT. — (Paris, Plon.)

Les philosophies de l'intuition, contre lesquelles M. Piat a écrit son nouveau livre, c'est la théorie de l'*illative sense* de Newman, c'est la philosophie de l'action de M. Blondel, ce sont les doctrines antiintellectualistes de M. Bergson, le pragmatisme de W. James et l'humanisme de M. Schiller. Toutes ces philosophies, diverses les unes des autres en plusieurs points, présentent un trait commun et essentiel : elles suspectent la valeur cognitive de la raison en ce qui concerne le réel objectif, et elles placent leur confiance dans un mode spécial de connaître, différent de la raison raisonnante : l'intuition, c'est-à-dire une appréhension vive et immédiate, indépendante de tout discours et de toute inférence syllogistique, et qui nous met face à face en présence du vrai.

M. Piat s'attaque résolument à cette doctrine centrale des philosophies intuitionnistes. Il leur livre un assaut énergique. Mais l'attaque est, en général, judicieusement conduite : elle ne s'inspire que de motifs rationnels. Elle brise la doctrine erronée afin de dégager les éléments de vérité qu'elle renferme et de les incorporer à une synthèse large et compréhensive. M. Piat ne conteste pas l'utilité de l'intuition dans nos activités de connaissance sensible et intellectuelle, mais « si l'intuition sert à tout, elle ne suffit à rien ». Qu'il s'agisse de connaître le monde externe, Dieu ou le devoir, l'intuition doit s'achever par le travail de la raison. « Soit, répliquent les intuitionnistes, mais la raison n'est-elle pas trompeuse? » Ce qu'elle nous donne à connaître, c'est l'immuable et l'identique. Or, la réalité est mouvante et changeante; elle dérive d'un principe perpétuellement créateur, qui la renouvelle sans trêve et qui transforme les êtres en ajoutant aux caractères réalisés des aspects toujours nouveaux. La raison n'a donc qu'une valeur symbolique. Au surplus, ajoute W. James, elle est conditionnée par le caractère propre de chacun. Elle est l'expression, non pas d'une insaisissable réalité objective, mais d'un tempérament individuel. M. Piat rencontre ces objections, renouvelées, pour une large part, d'Héraclite. A la suite d'Aristote, il montre la valeur représentative du concept, qui n'est autre que la réalité concrète représentée sous forme intelligible.

Nous ne dirons pas que le livre de M. Piat épuise toutes les questions qui s'y trouvent soulevées. De-ci de-là, il resterait, nous semble-t-il, plus à prendre et à garder des philosophies de l'intuition où la part de vrai ne manque pas. Surtout, les difficultés que les doctrines nouvelles opposent à l'épistémologie aristotelicienne et thomiste ne sont pas toutes résolues plei-

nement ; on pourrait, croyons-nous, aller plus profondément encore. Néanmoins, ce livre est un vigoureux et remarquable plaidoyer en faveur de la raison et de ses droits éternels. Il fallait du courage pour mettre la main sur l'idole du jour. Au surplus, si l'une ou l'autre page peut sembler ne pas épuiser les problèmes posés, combien d'autres solidement pensées et admirablement écrites, quelle force dans la critique et quelle langue merveilleuse de limpidité, d'élégance et de concision. En plusieurs endroits, les doctrines traditionnelles apparaissent vraiment rajeunies, enrichies de méditations personnelles et d'un apport de vérités que M. Piat a dégagées, en la critiquant, de la philosophie moderne. Certes, c'est toujours la forte tradition grecque et médiévale. Mais ce n'est plus ce musée de formules momifiées que l'on trouve dans certains manuels. C'est la pensée ancienne, mais aussi vivante et aussi jeune que les doctrines contemporaines les plus récemment créées. C'est un thomisme sans rides, ayant trouvé, semble-t-il, le secret d'un éternel printemps. M. Piat n'est point de ceux « qui ont fermé portes et fenêtres, ainsi que faisaient d'ordinaire les paysans de 1789 devant la révolution triomphante ». Il connaît la pensée contemporaine, il y participe même, mais non point pour l'adopter en bloc et sans critique ni discernement, comme l'ont fait d'aucuns, dans un mouvement d'enthousiasme précipité et quasi impulsif. Il est de ceux qui se rendent compte « qu'il y a une suite dans l'esprit humain » et qui comparent « en toute patience le passé et le présent, afin de découvrir les traits de profonde parenté qui les relient... » C'est là, pensons-nous, la bonne méthode, pour les catholiques, au temps présent, dans les divers domaines de la science et de l'action sociale.

E. Janssens.

Terre d'Oc, par Emile Pouvillon. — (Paris, Plon.)

Une main filiale a réuni sous ce titre les « causeries » mensuelles qu'Emile Pouvillon écrivait naguère pour un journal toulousain. Ce sont des portraits de villes, des monographies régionales où, dans un décor pittoresque de vieilles cathédrales, de ruelles obscures, de clochers et de tours de briques, s'évoque l'existence abolie des antiques cités latines, artistes et guerrières : Montauban, Toulouse, Cahors, Albi, Nîmes, Perpignan, Tarbes Ce sont aussi des descriptions de nature, souvenirs de courses et de promenades dans son cher pays quercinois, dans les Pyrénées roussillonnaises, dans la légendaire Terre d'Oc. Elégantes, sobres, fraîches et nuancées, ces pages, au trait juste et sûr, sont toutes écrites à la gloire du Midi. Elles sont dignes du maître naturiste et traditionniste qui signa *Chante-Pleure*, *Les Antibel*, *Césette*, tant de livres trop peu connus de la foule, mais chers aux délicats, où se révèle un des plus parfaits artistes en prose d'aujourd'hui. Emile Pouvillon était épris en poète du passé, des vieux logis, des meubles désuets, des rites calmes de la vie provinciale ; il aimait sur les pierres la patine des siècles. Plus éloquent que tout un parterre lui paraissait « un rosier dont la jeunesse mièvre s'appuie à la rosace effritée d'un arceau ». Et voilà bien des raisons, si je ne me trompe, de goûter son livre.

M. D.

NOTULES

Nous recommandons instamment à nos lecteurs les deux beaux recueils de poèmes récemment parus, de deux de nos collaborateurs, et auxquels toute la critique a rendu hommage : **L'Ame des Saisons** par **Victor Kinon** (Bruxelles, Larcier, éditeur), prix : 3 fr. 50 ; et **L'Arc-en-ciel** de **Pierre Nothomb** (Edition de *Durendal*), prix : 3 fr. 50. Il faut adresser les commandes pour le livre de M. Nothomb à la Rédaction de *Durendal*, 22, rue du Grand-Cerf, Bruxelles.

* * *

Fédération professionnelle des Beaux-Arts. — Sous ce titre, il vient d'être fondé à Bruxelles une association ayant pour but de veiller aux intérêts généraux des arts plastiques et aux intérêts corporatifs de ceux qui les exercent. Cette association, qui s'interdit formellement toute discussion esthétique ou politique et toute ingérence dans les intérêts particuliers, se compose des représentants des cercles d'art de Bruxelles et du Brabant existant depuis au moins deux ans et comptant plus de vingt membres artistes.

Les cercles ayant adhéré jusqu'à présent aux statuts de la Fédération professionnelle des Beaux-Arts sont au nombre de treize, à savoir : le Cercle Artistique et Littéraire de Bruxelles, le Cercle des Arts, Sciences et Lettres, de Schaerbeek, « Doe stil voort », l'Elan, l'Estampe, les Indépendants, la Libre Esthétique, le Lierre, Pour l'Art, le Sillon, la Société nationale des Aquarellistes, Pastellistes, la Société royale des Beaux-Arts, Vie et Lumière.

Le Comité exécutif, élu pour une période de trois ans, est composé d'un secrétaire, M. Camille Gaspard; d'un trésorier, M. Philippe Wolfers, et de trois commissaires : MM. Paul Du Bois, William Jelley et Robert Sand.

Toutes les demandes d'adhésion et de renseignements doivent être adressées au Secrétaire, 20, rue des Coteaux, à Bruxelles; celui-ci se fera un devoir de transmettre au comité de la Fédération les idées et les projets que les artistes auraient à lui soumettre.

* * *

Concerts Populaires. — M. Sylvain Dupuis a dès à présent arrêté les dates de ses concerts de la saison prochaine, qui auront lieu respectivement les 24 octobre et 12 décembre 1909, 23 janvier et 13 mars 1910. L'ouvrage avec soli et chœurs auquel M. Dupuis a l'habitude de consacrer un de ses concerts sera cette fois-ci la *Passion selon saint Jean*, de Jean-Sébastien Bach.

* * *

L'Art flamand et hollandais a consacré un numéro spécial à Jef Lambeaux, à l'occasion de l'exposition de ses œuvres à Anvers. Ce numéro est illustré d'une vingtaine de reproduction des principales œuvres du maître. Ces reproductions sont accompagnées d'une étude critique de M. Herman Teirlinck, qui tout en rendant hommage au talent incontestable de l'artiste n'en cache pas les grands défauts.

* * *

Accusé de réception :

ARTS : *Victor Gilsoul*, par CAMILLE MAUCLAIR. Vol. illustré (Collection des Artistes belges contemporains. Bruxelles, Van Oest). — *Charles le Brun*, par PIERRE MARCEL. Vol. illustré (Collection : Les maîtres de l'art. Paris, Plon). — *Le costume en Provence*, par CHARLES ROUX. Vol. illustré (Paris, Bloud). — *Les cent portraits*. Collection du comte Cavens. Vol. illustré (Bruxelles, Bulens).

HISTOIRE : *Saint François d'Assise, sa vie et son œuvre*, par JOHANNES JOERGENSEN, traduit du danois, par Th. de Wyzewa (Paris, Perrin). — *La grande révolution*, par PIERRE KROPOTKINE (Paris, Stock). — *La campagne de 1815 aux Pays-Bas*, d'après les rapports officiels néerlandais par F. DE BAS et le comte DE T'SERCLAES DE WOMMERSON. T. II *Waterloo* (Bruxelles, Dewit). — *Geschiedenis der Gemeente Merchtem*, door MAURITS SACRÉ (Roulers, De Meester). — *Kronick en oorkondenboek van Merchtem*, door M. SACRÉ (Gent, Siffer).

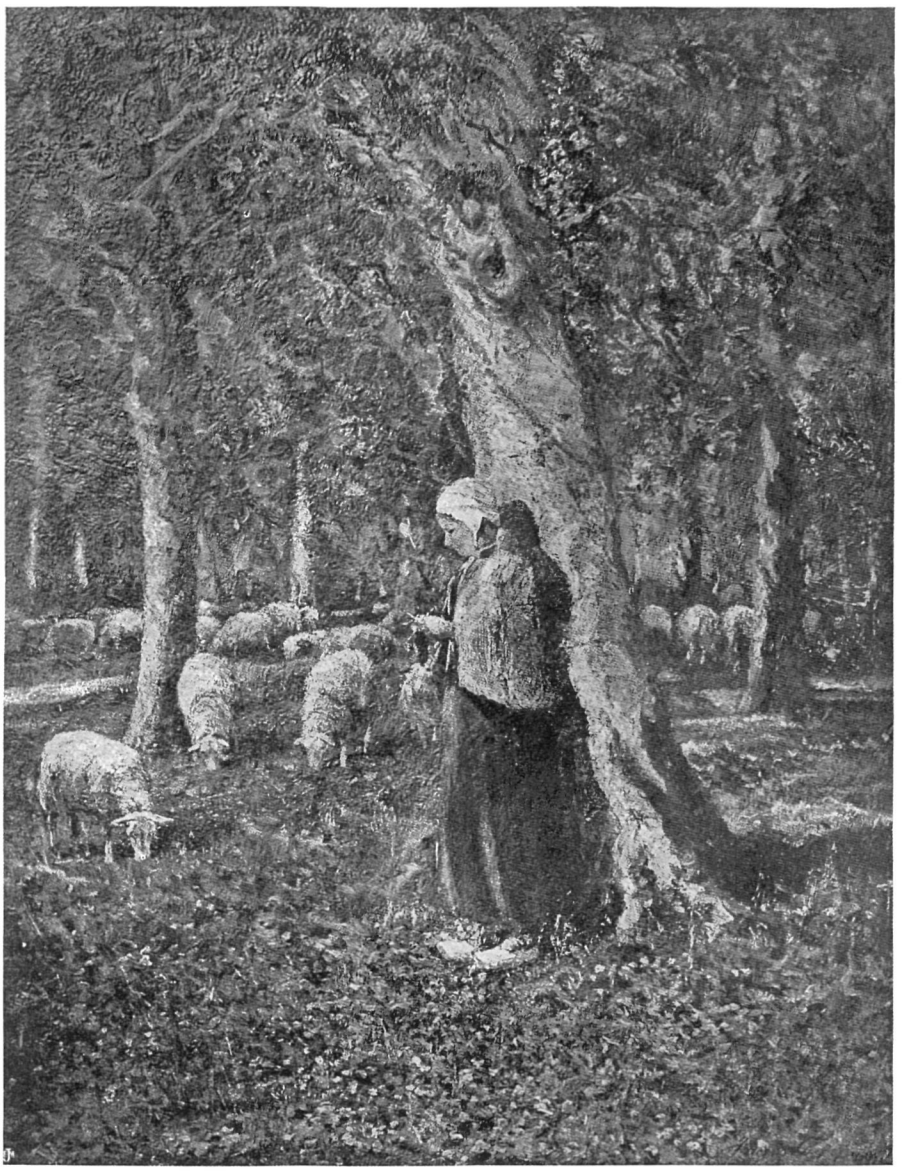
LITTÉRATURE : *Dans le jardin de Sainte-Beuve*, par GEORGES GRAPPE (Paris, Stock). — *Aimons les arbres*. Pages choisies, par LOUIS PIERARD (Mons, Dufrane-Friart). — *Reflets de Rome*, par GASPARD VALETTE (Paris, Plon). — *La littérature allemande d'aujourd'hui*, par MAURICE MURET (Paris, Perrin). — *Pour causer de tout*. Petit dictionnaire des idées et des opinions, par HENRI MAZEL (Paris, Grasset). — *Hippolyte Taine*, par A. LABORDE-MILAA (Paris, Perrin). — *George Sand*, par RENÉ DOUMIC (Idem). — *Le doyen Bridel*. Les origines de la littérature suisse-romande, par G. DE REYNOLD (Lausanne, Bridel). — *Louis Le Cardonnel*, par ALBERT DE BERSAUCOURT (Paris, Falque). — *Maurice Maeterlinck*, par GÉRARD HARRY (Bruxelles, Carrington). — *Le baron Gevaert*, par F. DUFOUR (Bruxelles, Société belge de librairie).

POÉSIE : *La Pâque des roses*, par TOURNY-LERYS (Paris, Mercure de France). — *La mer fabuleuse*, par HENRY CHARPENTIER (Paris, Messein). — *Aux jeunes Turcs*, par ROBERT HUCHARD (Paris, Perrin). — *La guerre*, par le même (Idem). — *Clochettes et bourdons*, par le même (Idem). — *L'âme des temps nouveaux*, par ED. SCHURÉ (Idem).

ROMANS : *Contes à la nichée*, par HUBERT STIERNET (Bruxelles, Lebègue). — *Mémoires d'une 50 HP*, par PAUL AROSA (Paris, Stock). — *Les féodaux*, par YVES LE FEBVRE (Idem). — *Les metteurs en scène*, par EDITH WARTON (Paris, Plon). — *La voix de l'oiseau*, par HENRY MORANE (Idem). — *Le mariage de Mlle Gimel, dactylographe*, par RENÉ BAZIN (Paris, Calmann-Levy). — *Simone la Romanesque*, par LUCIEN TROTIGNON (Paris, Perrin). — *Les heureux de la terre*, par GUILLAUME DALL (Bruxelles, Société belge de librairie).

THÉATRE : *Le déluge*, par ADOLPHE MONY (Paris, Plon).

VARIA : *Les sciences naturelles devant la critique*, par le chan. BRETES (Bruxelles, Schepens). — *Au pays de la reine Candace*, par JEAN D'ALLEMAGNE (Paris, Bloud). — *L'individu et les diplômes;* par ABEL FAURE (Paris, Stock). — *Figures de moines*, par ERNEST DIMNET (Paris, Perrin).



LA BERGÈRE

(FRANZ COURTENS)

Franz Courtens[1]

Un peintre, rien qu'un peintre, dont toutes les émotions, les sentiments, les heures sombres et les heures claires, la pensée et le rêve ont cherché et trouvé une issue dans son art. Sa vie, depuis qu'il tient un pinceau, il l'a écrite tout entière sur ses toiles, et il ne faut essayer de l'apprendre et de la connaître que là. Sa personnalité, forte, obstinée, silencieuse, commandée par une sûre vocation et un instinct profond, il l'a décrite lentement, sous tous ses aspects, dans les pages innombrables où, œuvre après œuvre, il fixait en même temps sa propre physionomie et celle de sa terre natale.

« Jamais, écrit M. Van Zype, Courtens n'a songé à travailler à l'étranger. Il y a admiré, certes, bien des choses à Venise, à Florence, il a subi tous les enthousiasmes. Il n'a jamais été effleuré par l'intention de peindre là; il n'y a jamais essayé une étude, une pochade, un dessin. Il n'a peint qu'en Flandre et en Hollande... » Et ce trait caractéristique que l'excellent biographe souligne avec raison, marque bien les solidarités étroites qui unissent un artiste tel que M. Courtens à la contrée dont tout son art s'est inspiré, dont on pourrait dire même qu'il s'est formé. Cette patrie de son art, il en a un peu reculé les frontières vers le Nord, il y a annexé quelques provinces, analogues d'aspect, du pays limitrophe, mais il lui est resté invariablement fidèle. Il est né, il a grandi parmi ces paysages, au milieu de ces campagnes lourdes, puissantes et monotones : tout ce qu'il sait, tout ce qu'il sent de la nature,

---

(1) A propos du livre : *Franz Courtens*, par G. Van Zype. Un volume illustré de cinquante-trois reproductions. (Bruxelles, Van Oest. Collection : *Les artistes contemporains.*)

c'est dans la familiarité de ces régions qu'il l'a appris, inconsciemment durant son enfance, par les voies du labeur fervent et opiniâtre, plus tard. Le terroir, ainsi, lui a enseigné, en quelque sorte, la langue maternelle de son art, les images accumulées dans l'âme, faites de substance intime et de communion avec les choses et les êtres; les mots chargés de significations et de souvenirs, à l'aide desquels, seuls, la sensibilité s'exprime. Les mots étrangers, les images qui sont d'ailleurs, qui sont créées à la ressemblance d'un esprit autre, d'une mentalité différente, un maître du tempérament de M. Courtens peut les admirer, se complaire à leur allure fière, raffinée ou sauvage, deviner tout ce qu'ils contiennent de force, d'inspiration, d'antique et magnifique gloire, mais il ne les incorporera point à sa pensée. Celle-ci ne saurait les assimiler, ni s'en servir, car n'étant pas siens, ils restent sans écho en elle et sans retentissement.

L'étude forte et approfondie que M. Van Zype consacre à l'original maître flamand est tout imprégnée de vive et cordiale admiration. Il n'est presque pas de compréhension complète sans sympathie. C'est dire que l'éminent critique auquel nous devons cette monographie a su mettre dans leur pleine lumière les phases, en apparence insensibles, de la carrière de M. Courtens, l'harmonieuse évolution au cours de laquelle tout ce qui était en puissance chez le débutant d'il y a quarante ans est venu en épanouissement chez l'artiste célèbre d'aujourd'hui. Les pages nourries d'idées justes et saines abondent dans ce livre. Et nous ne pouvons mieux faire, pour terminer, que d'en détacher une où M. Van Zype définit à la fois, et de la façon la plus heureuse, le paysage qui est tout ensemble apparences et permanences, et le paysagiste tel qu'il apparaît chez M. Courtens : « Il est impressionniste, écrit-il : il voit toujours la nature soumise à l'impression d'une heure, palpitant sous cette impression qui atteint et enveloppe tout; et sa sensibilité perçoit l'infinie variété des transfigurations ainsi réalisées. Mais si profondes, si bouleversantes que seront ces métamorphoses apparentes, il sait que sous leur action positive, sous cette expression de l'heure, subsiste quelque chose d'éternel, de souverain : la consistance, la force, par lesquelles la terre, les arbres résistent à toutes ces empreintes passagères, réapparaissent toujours, après les drames du ciel, après les assauts

des eaux et les incendies du soleil, avec des formes identiques, avec la puissance de leur structure.

» Pour le flamand du Pays de Waes, pour le descendant des hommes intrépides qui ont aidé la terre à se défendre des eaux, qui l'ont vue si souvent inondée et tirant du désastre des fécondités nouvelles et du triomphe accru, c'est elle toujours qui est héroïque, elle et ses fruits, et ce que les hommes, avec son aide, édifient. Et, pour qu'un paysage soit émouvant, pour qu'il dise autre chose que la vision confuse d'un moment, pour qu'il ait ce quelque chose de vaste et d'éternel qui est le fond de notre émoi devant la nature même, il faut que cet héroïsme se dresse, que cette force domine les frissons passagers, fasse pressentir la victoire des perpétuelles fécondités... »

ARNOLD GOFFIN.

Les Saisons Mystiques

I

Grisaille de Décembre

Grisaille de décembre et, jusqu'en février,
Néant dans le ciel morne et néant sur la terre!
Athéisme du paysage délétère,
Où le verglas s'abat tel du gravier,
Où le vent sifflant, crible, cingle,
A tous les points de l'horizon,
De ses épingles,
Les yeux aveugles des maisons.

L'horizon de l'impie est plus gris que ces plaines;
Quand l'air cruel gerce leur sol désert,
La verdure y est nulle, et l'espérance vaine;

Y grince et crie en vrille à travers l'air
Le sabbatique essaim des Anges de la Haine!

Puis l'air se tait. La brume aux ternes teintes d'ambre
Etouffe les vouloirs, engourdit les cerveaux.

Midi... Ah! ce jour veule et vide en des caveaux.
Et la nuit trop précoce et la mort dans les membres!

Comme une douce et réchauffante laine,
Le ciel parsème alors la neige en majorlaines
Et le givre cendré sur le tombeau des fleurs.

Dieu envoie son cristal diamanter nos pleurs.

Mais nul n'a résisté au froid de son haleine
Si son âtre était vide au soir de la Douleur...

II

Aquarelle Zélandaise

La barque de mon rêve, entre les champs de lin,
M'a conduit vers la paix des mystiques Zélandes.

Là luisent à pleins bords les canaux cristallins,
Là sur les soirs dorés les ailes des moulins
Font le Signe éternel que féconde les landes.

O Zélande! ô candeur!... ton ciel aquarellé,
Reflète son visage en la nappe des mares.

Par les plaines du soir les troupeaux ont bêlé.

Et le chaland s'endort, ayant jeté l'amarre,
Sous le geste chrétien de tes moulins ailés.

III

Vers les Lisières

Voici l'heure adorable où l'œil du jour s'endort.
Arcant sur le couchant sa majesté gothique,
La drève se termine en un obscur portique
Ouvert sur la splendeur d'un habitacle d'or.

Contraste en clair obscur : jusqu'à la sombre orée,
Grave comme la nuit où s'éveillent les astres,
La drève d'ombre mène à la mare dorée
Et le soir y dédouble un splendide désastre.

Dans le recueillement de ce bois triomphal
Les échos font tinter l'angélique prière.
Pour la mieux murmurer, sous les branches altières,
Le guide du fardier arrête son cheval.

Le chérubin du soir essaime au long du val
Les topazes et les béryls de la clairière.
La maison du berger rutile à la lisière
Comme une châsse en or dans un temple ogival.

Au supplice du jour l'ombre semble surseoir.
Le pardon du soleil descend de la montagne
Et sous les arbres noirs le couchant des campagnes
Darde un feu de vitrail dans la forêt du soir.

Portique à contre-ciel de sanctuaire hautain,
Arc de branchage arcant sa majesté funèbre,
Devant l'illunation au bout de sa ténèbre,
Des herbes de la nuit aux reflets argentins...
A l'extrême opposé de la nocturne drève ;
Sous le geste pieu de son dernier arceau,
Parmi l'encens qui plane en la plaine du rêve
Sur le sommeil bénit des fleurs et des oiseaux,
La lune eucharistique au fond du ciel se lève.

La Foi, sur les labours, règne dans l'ombre austère
Et la cloche du soir remémore à la Terre
Qu'ouverte à la rosée elle a fait germer Dieu.

Les soleils que la nuit éparpille en l'espace
Et le jour qui rayonne en un suprême adieu
Epandent sur les bois les germes de la Grâce.

Et telle aux soirs d'été la drève me conduit,
— Longue nef embaumée, — vers la paix sidérale
Et le Cénacle ardent du soir épanoui,
A travers la forêt, mère des cathédrales.

IV

Les Semailles d'Automne

— Viens-tu pour m'arracher jusqu'à mes derniers fruits,
Toi qui sais ma douleur et que novembre emporte
Mes feuilles, larmes d'or pleurant mes bois détruits,
Pleurant mes bois détruits et la Lumière morte?

— Ne te lamente pas, Terre, je suis le Maître,
Je suis Celui qui veille à l'heure où tu t'endors.
Expie!... A ton réveil tu te verras renaître.

Je viens semer la Vie aux glèbes de la Mort.

GEORGES RAMAEKERS.

Vieux Bruxelles

Suite (1)

VI

MONSIEUR de Braux-Levrezy et le petit groupe de conspirateurs dont le salon de Madame Eliott était le quartier général, crurent bientôt l'heure venue de tenter au profit de Monseigneur le duc d'Orléans le mouvement populaire qu'ils méditaient depuis deux mois.

Ils avaient préparé le terrain en faisant répandre par des brochuriers à gages de nombreux pamphlets où la souveraineté des Etats était dénoncée comme un principe caduc et détestable, tandis que l'élection d'une assemblée nationale avec un prince constitutionnel était prônée comme le remède à tous les dangers présents et futurs.

La convocation du Congrès pour le 20 février leur fournit le prétexte d'accentuer leur polémique. Belle invention, en vérité, que ce Congrès des Etats-Belgiques-Unis où chacun des Etats serait représenté par quelques-uns de ses membres désignés par cooptation et ne tenant leur autorité que du mandat de leurs pairs! Il était temps de faire appel au choix des populations. D'ailleurs ces Etats eux-mêmes ne correspondaient-ils pas à une conception surannée de la vie politique et sociale? Le Tiers, c'est-à-dire le peuple, y était tenu en lisière par les ordres du Clergé et de la Noblesse. Et le plat-pays, qui avait vu grandir si singulièrement son importance depuis l'époque féodale, n'avait même point de part à la formation du Tiers-Etat!

A tout le moins, était-il tolérable que ce Congrès siégeât à huis-clos, ainsi qu'il en avait été décidé, de telle sorte que le public et les gazettes fussent tenus dans l'ignorance de leurs délibérations?

---

(1) Voir les livraisons d'octobre et décembre 1908, de février, d'avril et juin 1909.

Habilement présentées et défendues, ces critiques devaient éveiller les sympathies de tous les vonckistes. Et s'il paraissait plus difficile de faire accepter d'emblée par ceux-ci la candidature du duc d'Orléans, les conspirateurs français pouvaient toutefois espérer qu'au lendemain d'un échec de la politique de van der Noot et des Statistes, le désarroi national favoriserait les desseins de leur prétendant.

Des brochures, il fallait passer à l'action. Le plan était tout tracé : Puisqu'il avait suffi, le 10 décembre 1789, à M. Edouard de Walckiers et à ses amis de susciter quelque effervescence à la grand'messe de Sainte-Gudule pour aboutir à l'expulsion des Autrichiens, pourquoi une nouvelle manifestation organisée de la même manière dans la vieille collégiale ne pourrait-elle provoquer une explosion populaire qui atteindrait cette fois l'oligarchie des Etats?

Le vicomte de Walckiers, qui commandait une compagnie de 330 hommes agrégés au Serment de Saint-Sébastien, croyait pouvoir compter sur leur concours.

Les conspirateurs décidèrent de frapper le grand coup dans la matinée du 25 février.

Ce jour-là, à la fin de l'office, M. de Walckiers et avec lui MM. de Braux-Levrezy, de Rénonville, de Proli et Fox, qui étaient disséminés dans le temple, firent soudain pleuvoir sur la foule des cocardes françaises Des clameurs retentirent de toutes parts : « Plus d'Etats souverains! A bas la souveraineté des Etats! » Et à ces clameurs quelques affidés ajoutaient le cri : « Vive le duc d'Orléans! » Il s'en suivit un grand désordre parmi les assistants, mais non point tel que les factieux l'avaient espéré. En vain ceux-ci, sortant du temple, essayèrent-ils d'entraîner la foule derrière eux pour la mener à l'Hôtel de Ville. Loin de faire écho à leur bruyant enthousiasme, la foule marquait une évidente mauvaise humeur. Seule, la popularité de M. de Walckiers eût pu sauver la situation qui tournait à tout le moins au ridicule. Mais cette popularité n'était pas de nature à contre-balancer celle de Heintje van der Noot, le « Franklin belge », auquel les Serments et toutes les compagnies agrégées, à part celle de M. de Walckiers, étaient entièrement fidèles. Il suffit que des volontaires, accourus à la hâte des corps de garde voisins, se missent à crier à pleins poumons : « Vive van der Noot! vivent les Etats! » pour que l'insuccès de

cette échauffourée orléaniste apparut fatal. En vain les factieux multipliaient-ils leurs vociférations. Leur accent trop parisien sonnait faux. Et M. de Walckiers en eut bien vite le sentiment.

Certes, la similitude du langage pour une partie de la population et une certaine communauté d'idées politiques avaient pu faire croire à des émigrés tels que M. de Braux-Levrezy qu'il n'était pas difficile d'exciter cette foule au diapason français. Mais quiconque connaissait cette âme brabançonne autrement qu'à la surface eût dû prévoir le malentendu. Inutile d'escompter ici cette mobilité des races latines que leur imagination exalte si aisément. De tempérament plus épais, de vertus plus bourgeoises, les Bruxellois étaient trop enracinés en leurs traditions et leurs habitudes pour qu'un orage passager pût les en arracher. Se plaindre du pouvoir, dauber l'autorité, ils ne s'en faisaient pas faute... Mais de là à secouer son joug, il y avait loin. Une fois de plus, les seuls agités furent les agitateurs. Bientôt la certitude de leur échec les détermina à se disperser les uns après les autres, non sans avoir essuyé quelques horions.

Au bout d'une heure, lorsque les officiers des Etats arrivèrent sur le théâtre des événements, le calme était rétabli. Les cocardes françaises avaient disparu.

Ayant délibéré, le gouvernement jugea qu'une initiative s'imposait à lui afin de prévenir le retour de pareilles mésaventures. Plutôt que de recourir à la manière forte, il décida d'affirmer son respect pour cette souveraineté nationale qu'on l'accusait de méconnaître. Il fit afficher, sur les murs de Bruxelles, un placard composé à la hâte. Il était ainsi conçu :

« Nous soussignés, déclarons que le Manifeste du Peuple Brabançon aura lieu en tous ses points et que tout se fait au nom du Peuple en qui la souveraineté réside et que les Etats n'ont jamais prétendu y contrevenir.

» Fait à Bruxelles dans l'assemblée des Etats, le 25 février 1790.

» H. C. N. VAN DER NOOT,
Agent plénipotentiaire du Peuple Brabançon.

» VAN EUPEN,
secrétaire d'Etat. »

Cette habile riposte, due au sens politique du chanoine Van Eupen, enlevait aux factieux le meilleur de leurs griefs. Mieux que l'annonce d'une répression, cet avis laconique qui ne traduisait aucune émotion, marquait l'insuccès du complot orléaniste. En même temps il rendait plus chimérique pour ses organisateurs l'espoir d'une revanche.

*
* *

Rue Ducale, on fit mine de se consoler. Toutefois, la déception était grande. En méfiance de la police, le chevalier Fox jugea prudent de s'éclipser. M. de Proli, qui seul avait été arrêté dans la bagarre, mais que l'autorité avait aussitôt relâché, déclara que des intérêts personnels très urgents le rappelaient incontinent dans ses terres. En même temps, M. de Walckiers annonça qu'il n'entendait pas se compromettre davantage dans l'esprit de ses compatriotes. Il ne parut plus rue Ducale.

Quant aux autres commensaux de la grande Dally, ils se résignèrent à patienter, l'arme au pied. Le Palais-Royal ne tarderait pas sans doute à leur mander ses instructions. Les dernières nouvelles qu'ils en avaient reçues leur laissaient espérer la prochaine arrivée à Bruxelles de M. de Lafayette ou, à son défaut, d'un de ses lieutenants, M. Dumouriez, qui proposerait ses services au Congrès Souverain, celui-ci étant fort en peine d'organiser son armée. Mais le fiasco subi leur avait révélé trop clairement combien le populaire était indifférent à leur cause pour qu'ils pussent compter sur quelque revirement d'opinion, même en un temps de révolution qui faisait la part si large à l'imprévu. Bref, à moins que de nouvelles subventions ne leur fussent envoyées de Paris, tout donnait à prévoir que ces oiseaux de passage ne tarderaient pas à s'envoler vers d'autres cieux.

En attendant de prendre une décision, il fallait s'occuper et se distraire. Aussi, les parties de cartes recommencèrent-elles de plus belle. Thierry de Longprez s'y montrait toujours assidu, encouragé par les doux regards de miss Katy. A la tendresse qu'il éprouvait pour cette aimable jeune fille, se joignait maintenant, depuis qu'il avait recueilli sa confidence, une sorte de pitié chevaleresque à laquelle il ne découvrait en ce moment qu'un moyen d'expression : être le plus souvent possible

auprès de cette séduisante victime d'un injuste sort. D'autre part, pour se soustraire aux reproches que la maison paternelle lui réservait à chacune des réapparitions qu'il fallait bien y faire, il avait choisi un appartement à l'Auberge de la Reine de Suède, où M. de Braux-Levrezy fréquentait la table d'hôte.

Rue de l'Evêque et rue Ducale, le jeu lui prenait, sans qu'il s'en défendit, le meilleur de son temps et aussi de ses ressources. Il y perdait beaucoup. Déjà il avait dû contracter quelques dettes. Mais la malechance, qui s'acharnait sur lui avec persistance, au lieu de le rendre moins joueur, le poussait à s'obstiner. En se livrant à une partie nouvelle, il croyait pouvoir effacer les soucis qu'une partie précédente lui avait valus; tout au moins en reculait-il l'échéance.

Grâce aux combinaisons du hasard, assaisonnées bientôt de quelque cupidité, il échappait momentanément au réseau étroit et complexe des causes qui enchaînaient sa vie. Il leur devait surtout d'être soustrait par intermittences à des réflexions dont la teinte était de plus en plus sombre.

Un jour, ayant un pressant besoin d'argent, il s'avisa d'utiliser les bons offices d'un marchand allemand, du nom de M. Jacob, qui prenait parfois ses repas à la table d'hôte de la rue de l'Ecuyer.

Il lui confia qu'ayant quelques engagements, il ne serait pas fâché de trouver à emprunter quatre ou cinq milliers de florins pour pouvoir en assoupir une partie.

Il fut charmé de s'entendre répondre par cet homme serviable :

« Qu'est cela! Vous ne pouviez mieux vous adresser qu'à moi... Je me fais fort de vous trouver votre affaire dans les vingt-quatre heures. Soyez ici demain au coup de midi. »

En effet, quand Thierry se présenta au rendez-vous, M. Jacob lui apprit qu'il avait trouvé non de l'argent comptant, mais — ce qui revenait au même — des marchandises qui tenaient lieu d'argent, puisqu'on les revendrait sur-le-champ.

Thierry éprouva, il est vrai, une vive répugnance à pratiquer un métier qui lui était si nouveau : acheter pour revendre, il lui semblait qu'il n'était pas fait pour cela... Et puis, M. Jacob lui parlait de lettres de change, et le jeune homme n'était pas accoutumé à ce tripotage. Bref, il n'en voulut d'abord rien faire. Mais l'Allemand, tout en miel et en politesses, sut si bien le

retourner qu'à la fin il consentit à tout. M. Jacob lui expliqua donc qu'un de ses amis, M. Van Buck, lui donnait pour 100 louis d'étoffes d'or, soie, velours et autres, et que M. Moses, un horloger genevois établi à la rue Villa-Hermosa, lui laissait, à titre d'occasion, pour 2,300 livres en montres. Dès qu'il leur avait parlé de la signature de M. Thierry de Longprez, ils n'avaient pas balancé un moment. Pour cacher que Thierry fût l'acheteur, il leur avait dit à chacun qu'il avait un effet de lui en lettres de change et le leur donnerait en payement, prenant l'affaire comme à son compte personnel. Ils avaient accepté ce marché. Il fallait donc que Thierry lui fît d'abord une lettre de 2,000 livres, et ensuite deux autres, l'une de 900 livres et l'autre de 1,400. Dans deux heures, M. Jacob apporterait les marchandises. Thierry lui signa les trois lettres telles qu'il les voulait. M. Jacob les emporta. Ce jour-là, Thierry n'eut pas de ses nouvelles.

Le lendemain matin, Thierry se rendit au logis de ce banquier officieux, aux environs de la place Saint-Michel. Le logis était sordide. M. Jacob, toujours plein de déférence, lui expliqua, avec un grand flux de paroles, qu'il n'avait pu joindre la veille ni M. Van Buck ni M. Moses, mais qu'il allait retourner chez eux et qu'il pouvait même l'attendre dans sa chambre. M. Jacob sortit et revint deux heures après avec les marchandises et les montres. Il y avait trois montres à répétition évaluées à 20 louis chacune, trois autres simples à 300 livres et une enfin de 200 livres. Quant aux marchandises, c'étaient des velours et brocards pour la valeur de 100 louis. Thierry lui dit que, ne voulant point paraître, il lui demandait de se charger aussitôt de la vente de ces objets. M. Jacob le rassura : il connaissait des marchands à qui vendre avantageusement ces montres et ces étoffes.

Pendant trois jours, Thierry fut sans en entendre parler. Enfin, un matin, M. Jacob vint trouver le jeune homme à l'hôtel et lui tint ce discours inattendu : « Monsieur le chevalier, j'ai trouvé preneur pour nos objets, et je vous apporte un rouleau de 25 louis. Excusez-moi si je ne vous en remets pas davantage. Mais l'humanité veut qu'on s'entr'aide, et moi aussi j'avais ici quelques dettes. J'ai cru qu'un homme de votre qualité ne trouverait pas mauvais qu'un pauvre hère de ma sorte se servît d'abord de l'argent qu'il avait à la main pour se tirer d'affaire. Vos créanciers attendront certainement un homme comme vous.

Mais ne soyez inquiet de rien... Je vais vous faire une lettre de change pour la différence, et même, si vous l'exigez, je vous la signerai pour toute la somme et payable au temps que vous voudrez. Ainsi ce sera vous qui gagnerez à cette opération. »

Thierry eut besoin d'un moment pour comprendre ce discours. Et le moment d'après, il se décida à jeter M. Jacob par les fenêtres. Mais dans l'intervalle le drôle s'était déjà rapproché de la porte et Thierry n'eut d'autre consolation que de lui décocher du haut de l'escalier un furieux coup de pied qui ne fit que l'effleurer, — M. Jacob ayant sans doute la pratique de ces marchés et de leur conclusion logique.

Tout philosophe qu'il fût, Thierry ne se possédait plus et se reprochait avec véhémence de s'être aussi indignement laissé berner. Puis, après avoir donné un libre cours à son exaspération en bousculant et en brisant plusieurs pièces de son mobilier, il se résigna enfin à empocher les vingt-cinq louis que le fesse-mathieu avait consciencieusement déposés sur la cheminée. Que faire, sinon garder pour lui le mystère d'une aussi sotte aventure?

* * *

Au lendemain même de ce guignon, il voulut profiter de la somme dont il disposait pour faire un appel décisif à la fortune. Celle-ci ne pouvait lui être indéfiniment rebelle. Après tant de mécomptes, le calcul des probabilités, auquel l'aimable marquis de Rénonville l'avait initié, lui promettait à tout le moins une chance heureuse. Le secret de la victoire était d'affronter audacieusement cette chance pour réparer en une fois des brèches trop sensibles.

Miss Katy, à qui il confia son dessein, dès son entrée rue Ducale, l'y encouragea vivement. La table de jeu était prête ainsi qu'à l'ordinaire. Thierry proposa un pharaon et annonça audacieusement que, pour commencer, il tiendrait vingt louis en banque. Braux-Levrezy accepta et prit dans l'un des deux jeux quelques cartes à son choix, couvrant chacune d'elle de sa propre mise. Puis, Thierry mêla l'autre jeu et en tira deux cartes : l'une, la sienne, qu'il plaça à sa droite, l'autre, la carte anglaise, qu'il plaça à sa gauche. Les premières tailles lui furent favorables. Il profita de plusieurs « doublets », les cartes tirées par lui étant de même valeur que la carte du ponte. Il

ramassa ainsi plusieurs mises, et déjà, tâtant son gousset gonflé, il se croyait remis à flot. Mais après quelques parties, la chance tourna. Coup sur coup, il fit plusieurs fausses-tailles qui l'obligèrent à payer deux fois. La banque sauta. Piqué au jeu, Thierry offrit de continuer sur parole, et de faire cette fois un « quitte ou double ». La partie devenait passionnante. Un cercle s'était formé autour des deux joueurs : M. de Longprez, pâle et nerveux, M. de Braux-Levrezy, calme et souriant.

— Paroli! annonça M. de Braux-Levrezy en faisant un pli à sa carte.

A ce moment, Thierry ayant par hasard levé les yeux sur une glace de Venise qui lui faisait face sur la muraille, s'aperçut que miss Katy, debout derrière lui, adressait à M. de Braux-Levrezy un signe d'intelligence. Il crut d'abord à une hallucination. Mais, quelques instants après, tandis que le vicomte achevait d'inscrire négligemment sur un carnet le montant d'un nouveau gain qu'il venait de réaliser, Thierry eut la confirmation de ses soupçons : d'un regard malicieux, la jeune anglaise exprimait au vicomte la joie qu'elle éprouvait de son succès. Qui sait? Les gestes mêmes dont elle accompagnait ses coups d'œil révélaient peut-être à l'adversaire les combinaisons destinées à le surprendre.

Pris d'une sorte d'étourdissement, Thierry demanda à s'arrêter. M. de Braux-Levrezy y consentit galamment, et fit en quelques traits le relevé de son carnet. La perte que Thierry avait réalisée sur parole montait à cent trente louis. M. de Rénonville déclara que cette partie avait été vraiment magistrale, au point de lui rappeler celles qu'il avait applaudies naguère chez Mme de Saint-Amaranthe, la belle-mère de M. de Sartines, le lieutenant de police. Et sans désemparer, il proposa à Dally de prendre la place des joueurs, mais avec des enjeux beaucoup plus modestes. Le malheur des temps ne lui permettait pas, confessa-t-il, de se montrer aussi magnifique que le chevalier brabrançon.

Thierry de Longprez esquissa une grimace en manière de sourire et s'assit au coin de la cheminée. Mais ce fut en vain qu'il s'efforça de suivre la nouvelle partie. Il se sentait mordu au cœur par les plus affreuses pensées.

La perte qu'il venait de faire, — et qu'il acquitterait Dieu sait comme — n'était pas son pire souci. Bien plus cruelle, la

révélation soudaine, — dont son honnêteté naturelle cherchait en vain d'atténuer l'horreur, — l'atteignait à la fois dans des sentiments d'amour et d'amitié auxquels il eut sacrifié sa famille, sa fortune, voire sa considération. Vraiment, le coup était trop brutal, et il en demeurait comme stupide.

*
* *

Presque inconsciemment, dans le besoin d'une diversion physique, il se leva de son siège. La partie qui était engagée absorbait la grande Dally et ses amis. Toutefois, miss Katy n'était plus là, non plus que Braux-Levrezy. Thierry s'avisa de gagner la chambre voisine, pensant qu'il y serait seul un moment. Il écarta la portière qui en fermait l'entrée. Mais ce fut pour ressentir un coup plus poignant encore et plus décisif que les autres... Assise sur le sopha, où elle lui avait fait naguère de si touchantes confidences, miss Katy avait cette fois à son côté le vicomte de Braux-Levrezy, qui l'entretenait et l'enlaçait avec une chaleur qui ne paraissait pas lui déplaire. Et le bruit d'un baiser acheva d'éclairer le pauvre chevalier sur l'inconstance de cette perfide enfant.

Thierry éclata : « C'en est trop, monsieur! Me voilà édifié sur votre compte, et sur le vôtre aussi, mademoiselle...

Dans cette conjoncture, miss Katy conserva un visage d'une angélique sérénité. Quant au vicomte, prestement relevé, il apostropha Thierry sur un ton hautain :

— Que voulez-vous et quelles sont ces manières d'inquisiteur?

— Je dis, monsieur, que vous abusez de la naïveté de cette enfant, à moins que vous ne soyez son complice pour abuser tous deux de ma confiance. Et je ne souffrirai ni l'un ni l'autre...

— Pardieu! quel sot personnage prétendez-vous jouer ici, monsieur? Je n'ai pas de compte à vous rendre, et mademoiselle pas davantage. C'est vous, monsieur, puisqu'il faut vous le rappeler, qui êtes en reste vis-à-vis de moi... Qu'êtes-vous venu faire ici, plutôt que de demeurer dans votre milieu bourgeois, sous la férule de votre bonhomme de père? Sachez qu'il n'est pas d'usage, du moins dans notre monde, de chercher querelle aux gens lorsqu'on est leur obligé...

A ces paroles, Thierry se mordit les lèvres jusqu'au sang :

— Soit, monsieur, répliqua-t-il. Ce soir je serai dégagé de ma dette vis-à-vis de vous, et je ne veux pas même rechercher si elle est de franc jeu. Mais demain, vous me rendrez raison de votre félonie, entendez-vous?...

— Voilà qui est fort bien, monsieur. Faites en sorte que je n'aie à attendre ni vos écus ni vos témoins...

L'algarade, entendue du salon voisin, avait brusquement arrêté la partie La grande Dally, très émue, fit mine de vouloir apaiser la querelle. Mais Rénonville lui expliqua d'un mot qu'il s'agissait d'une affaire d'honneur. Froidement Thierry s'inclina devant la maîtresse de céans en balbutiant une formule d'excuse, puis il sortit, après avoir toutefois prié le marquis de vouloir bien l'attendre à son hôtel tout au début de la soirée.

*
* *

Quand il se retrouva dans la rue, Thierry se fit à lui-même l'impression d'un homme ivre. Qu'allait-il devenir? Tout le décor de cette vie artificielle, à laquelle il s'était peu à peu habitué au point de n'en plus concevoir d'autre, s'effondrait brusquement. Certes, s'il n'avait été retenu par la pensée de la double dette que le point d'honneur l'obligeait à acquitter, il n'eût point reculé devant l'extrémité d'un suicide, à la manière des stoïciens.

Comment et pourquoi le jeune homme s'arrêta, peu de temps après, devant la maison paternelle, il n'eut pu l'expliquer. Une sorte d'automatisme l'y avait conduit, tandis qu'en son esprit fiévreux s'agitaient les débris de ses rêves mis en pièces. Il frappa au heurtoir. La vieille Catherine, qui vint lui ouvrir, ne put se défendre d'une exclamation de surprise joyeuse. Depuis tant de jours le fils de la maison avait délaissé le foyer de famille !

— Le maître est sorti, lui dit-elle en parlant de M. Charliers. C'est son jour de séance au Serment des Archers... Et mademoiselle Hélène est allée voir ses pauvres...

Puis elle ajouta, avec cette familiarité à laquelle lui donnaient droit ses longs et loyaux services :

— C'est tout de bon que vous rentrez cette fois, n'est-ce pas, monsieur Thierry?

Sans répondre, Thierry monta à sa chambre, — sa chambre

d'enfant où il n'était plus guère qu'un étranger. Il bouleversa ses coffres et ses tiroirs, espérant y trouver un objet, un bibelot, un papier, n'importe quoi, dont il pourrait faire argent. Car cela importait avant tout : payer à Braux-Levrezy les cent trente louis que celui-ci lui avait gagnés ou pipés au pharaon. Il découvrit maints souvenirs du bon temps où il était collégien ou étudiant. Mais leur valeur n'était pas monnayable. Et il les bouscula rageusement.

Il redescendit l'escalier, ne sachant ce qu'il ferait. Arrivé dans le vestibule, il remarqua que la porte du cabinet paternel était entrebâillée. Il savait son père absent. Il entra... La chambre, à cause des lourds rideaux, était un peu obscure. Et Thierry éprouva, plus vive que d'habitude, l'impression de froid physique et moral qu'il avait si souvent ressentie en franchissant ce seuil. Son regard s'étant porté sur le vaste bureau, il eut tout à coup une forte commotion... Là, parmi les paperasses coutumières, s'alignaient en minces colonnes d'or et d'argent, des piles d'écus qui semblaient s'offrir à tout venant. Puis aussi des sacs qui apparaissaient gonflés d'espèces métalliques... C'étaient, sans nul doute, les plus récentes souscriptions recueillies par le Comité patriotique, — les dernières venues parmi ces offrandes qui affluaient sans relâche du fond des provinces, — puisées aux réserves des abbayes opulentes et des gros propriétaires fonciers, arrachées aux cachettes des bons bourgeois ou aux bas de laine des naïfs paysans. Ainsi, pour assurer de plantureux emplois aux artisans d'une insurrection que Thierry jugeait absurde, l'or s'amoncelait en tas... Et lui-même, faute de quelques écus...

Sa main, plus rapide que sa pensée, effleura le métal séducteur. Un geste... il lui suffisait d'un geste pour échapper à cet opprobre qu'il redoutait, et dont ses amis d'hier se réjouissaient peut-être d'avance! Ces quelques écus, il les rendrait à son père... Plus tard... Pour les lui rembourser, il s'appliquerait à la vie régulière et laborieuse qu'il avait eu le tort de délaisser. Mais sa main tremblait, et une sueur froide lui perla au front, tandis que d'un coup d'œil furtif, il regardait autour de lui et qu'il rencontrait aux murs les images solennelles de ceux qui avaient honoré sa race. La tentation était atroce... Non. Malgré tout, il n'y succomberait pas...

Ce combat intérieur se poursuivait en lui, lorsqu'il perçut

soudain un bruit léger à la porte. Quelqu'un entrait... Qui? Son père, sans doute?... Et sa main frôlait encore les écus empilés... A la pensée d'être ainsi surpris et deviné, il se sentait mourir de honte.

C'était sa sœur Hélène.

— Thierry! fit-elle d'une voix que l'émotion étranglait un peu... Thierry, que fais-tu?... Dis-moi tout... Tu peux, tu dois tout me dire...

Thierry se retourna. Il vit un visage si loyal, des yeux pleins d'une telle bonté anxieuse qu'il n'hésita pas :

— Ce que je veux. Tu l'as compris, n'est-ce pas. Il me faut de l'argent. Il m'en faut, entends-tu. Ou bien, c'en est fait de moi. Pourquoi? je te le dirai plus tard... Peut-être... Mais en ce moment, tout mon sort dépend de cent trente louis qu'il me faut dès ce soir, coûte que coûte...

— Tu les auras. Rassure-toi...

— Comment feras-tu? balbutia-t-il, se sentant revivre à cette simple réponse.

— Oh! je te les donnerai sans grande peine et sans grand mérite, mon pauvre Thierry. Viens avec moi.

Elle l'entraîna dans son petit salon de jeune fille.

— Vois-tu ce vieux bahut. J'y ai mes économies. Mon parrain, l'oncle Gilles, m'a toujours traitée en enfant gâtée. J'ai conservé ses cadeaux et je conservais là, déjà tout prêt, une petite somme que j'avais pensé employer pour mon trousseau. Mais tu sais bien, ajouta-t-elle avec un triste sourire, que mon trousseau peut attendre. Evrard de Peñalegas pense-t-il encore à moi? Sous quels cieux son régiment sert-il en ce moment? Je ne sais. Mais en tout cas, j'ai devant moi de longs jours d'attente et peut-être de deuil... Et je t'avouerai même que je me serais peut-être décidée déjà pour le couvent, sans notre ami dom Placide, qui vient encore nous voir parfois, bien qu'il ait pu rentrer enfin dans sa chère abbaye de Groenendael. C'est lui qui m'en a dissuadée... Tiens, prends ceci, Thierry.

Thierry baissait la tête et une larme brûlante vint rouler sur sa joue. Jamais sa sœur ne lui avait semblé aussi belle et plus héroïque.

— Chère sœur, tu te sacrifies pour moi. Je ne puis consentir à cela.

— Comment! fit-elle d'un ton d'affectueux reproche. Tu as

songé à emprunter à ton père. Tu n'as pas voulu le faire à son insu et je reconnais à cela que tu es resté honnête homme. Et tu ne voudrais pas accepter un prêt de la main de ta sœur, de la compagne de toute ton enfance... C'est un plaisir que tu me fais en acceptant. Tu me rendras cela plus tard, voilà tout!... Et elle le força à enfouir dans ses basques le sac d'écus.

— Hélène, dit-il, tu ne sais pas, tu ne peux pas savoir combien je souffre.

Elle l'embrassa tendrement.

— Et nous, crois-tu donc que nous ne souffrons pas aussi? Sais-tu que, par ta faute, notre père, qui est si bon et si noble, a le cœur tout déchiré! Que de fois je l'ai surpris gémissant en secret, car il ne veut pas nous montrer sa peine et redoubler ainsi celle de notre pauvre mère et la mienne... Ah! mon pauvre Thierry, il faut songer plus souvent à lui. Il est austère, c'est vrai. Mais cette austérité ne va pas sans un profond amour pour les siens, — et pour toi surtout, Thierry... Oui, surtout pour toi. Ah! ne t'en va plus, ne t'en va plus!... Nous te ferons une vie si bonne et si heureuse... Et puis, dit-elle d'un ton de doux reproche, comment as-tu pu oublier à ce point notre amie Isabelle qui, elle, — je le sais — ne t'oublie pas...

Mais Thierry l'interrompit. Le sentiment de la réalité présente, qui l'avait repris tout entier, ne lui permettait pas de s'attendrir.

— Oui, chère sœur, nous reparlerons de tout cela, je te le promets. Tu es bonne. Je suis indigne de toi, indigne de vous tous. Mais il faut maintenant que j'aille au plus pressé.

Toutefois, avant de quitter la maison familiale, il voulut revoir sa mère. Elle était assise dans son grand fauteuil, à sa place habituelle,—son visage pâle et émacié, aux lignes demeurées belles malgré tout, se découpant en profil sur les rideaux mi-fermés. Le sommeil venait d'apaiser pour un moment ses souffrances, et sa main pendait le long du fauteuil, ayant laissé échapper le psautier dont elle faisait sa principale lecture de piété. Retenant son souffle, Thierry s'approcha d'elle. Et, mettant un genou à terre, il prit doucement la main inerte et la baisa avec ferveur.

— Adieu, chère sœur, fit-il enfin. Sois heureuse, comme tu mérites de l'être...

Déjà il s'était engagé sous le porche après une dernière

étreinte, lorsque l'huis de la maison s'ouvrit lentement et M. Charliers de Longprez apparut, se trouvant face à face avec son fils.

*
* *

— Où allez-vous, Thierry? dit-il froidement.

Cette apparition inattendue et cette simple question déconcertèrent un instant le jeune homme. Mais, repris aussitôt par cette passion d'indépendance qui l'avait si souvent entraîné à brusquer ses entretiens avec son père, il répondit :

— Excusez-moi, je ne puis vous le dire...

— Ah! vraiment! reprit le vieil avocat d'une voix qui s'anima peu à peu. Voici du moins un sentiment de pudeur et de discrétion qui vous honore... Vous ne pouvez me le dire!... Mais je sais, moi, où vous allez... Et ce n'est plus un mystère pour personne, car votre honte est devenue publique... Je vais vous dire, moi, où vous allez : Vous voulez retourner à cette vie de paresse et de désordre, où vous avez dépouillé l'une après l'autre toutes les vertus de votre religion et de votre famille. Il vous plaît d'être définitivement la proie, que dis-je, le complice d'une bande d'usuriers, de brelandiers et de filles perdues!...

— Mon père, n'injuriez pas ces étrangères...

— Oui, des filles, je le répète à bon escient. Des gourgandines qui flétrissent leur sexe et dont la véritable place serait à Sainte-Croix du Rivage! L'ignorez-vous, vous qui frayez chaque jour avec elles? Je suis donc bien aise de vous informer de ce que vous êtes seul à ne pas connaître. L'une est l'ancienne favorite d'un prince débauché, qui l'emploie maintenant pour des besognes de politique louche. L'autre, dont on se sert comme d'un miroir aux alouettes, est la fille d'un palefrenier anglais qui tient un cabaret à la grille du Raincy. Dieu sait quelles complaisances l'en ont fait sortir. Et voilà les femmes pour qui vous délaissez votre famille et vos relations! Voilà pour qui vous recourez à d'ignobles expédients de lettres de change! Tandis que votre pays travaille et lutte pour sa liberté, vous vous acoquinez lâchement avec des gens sans foi ni loi, sans feu ni lieu, fange d'aventuriers que ces temps de révolutions vont remuer dans les bas-fonds et qu'elles amènent à la surface en une dégoûtante écume. J'admire vraiment la longanimité de notre secrétaire d'Etat qui hésite à expulser une telle engeance

C'est donc dans ce monde-là que vous prétendez vivre! Elle vous tient donc captif, cette vie sans dignité, sans labeur, sans honneur!... Ah! misérable enfant!

Hélène qui écoutait, toute oppressée d'angoisse, crut que son père allait se livrer à quelque violence. Elle essaya d'intervenir :

— Mon père, dit-elle en lui prenant le bras, ne l'accablez pas...

Mais le vieillard la repoussa d'un geste énergique.

— C'est à lui, à lui seul à me répondre... Qu'il parle. Est-il en définitive avec nous ou contre nous?

Il y eut un silence tragique. Enfin, Thierry répondit d'une voix éteinte :

— Mon père, je ne puis demeurer ici davantage. Je sais que vous avez souffert à cause de moi, mais je compte qu'il n'en sera plus longtemps ainsi et qu'alors vous me pardonnerez... Laissez-moi passer, je vous en conjure.

— Ainsi, tu veux retourner à ton vomissement... Eh bien, écoute-moi encore et pèse mes paroles! Je te laisse choisir. Si ton âme est à ce point pervertie, soit! Abandonne-nous et vas à ta perte. Mais si tu persistes à sortir d'ici, eh bien! je te le dis, Thierry, — et je n'ai pas de vaine menace, — tu n'y rentreras plus jamais...

Alors, sans un cri, sans un regard, — comme une bête qui fuit — Thierry se précipita vers la porte que M. Charliers avait laissée entr'ouverte, — et il disparut...

Les yeux fixés sur cette porte, M. Charliers de Longprez demeurait immobile, les lèvres frémissantes. Une force mystérieuse le terrassait, le clouait sur place, comme si en lui-même toute vie venait d'être détruite. Il fallut que sa fille, lui prenant le bras, le ramenât en son bureau. Il se laissa faire comme un enfant. Puis, brusquement, il s'affaissa dans son grand fauteuil de cuir et une à une de grosses larmes jaillirent de ses yeux. La mort de son fils ne lui eût pas plus cruellement tordu le cœur... Et longtemps, longtemps Hélène n'osa même pas tenter de consoler par d'inutiles paroles cette grande douleur muette.

*
* *

Cependant Thierry courait à l'Hôtel de Belle-Vue. Il y trouva M. de Rénonville qui se chauffait, en robe de chambre au coin

de son feu. Tout de suite l'aimable vieillard se montra prêt à assister son jeune ami. Il aimait les aventures, et celle-ci lui paraissait réunir tous les éléments d'une curieuse tragi-comédie à l'espagnole.

Bien que Thierry ne fût pas d'humeur à ratiociner, il dut entendre d'abord quelques considérations morales sur l'amour et le duel.

— Pourquoi vous émouvoir à ce point de la versatilité de cette fillette? Ah! mon pauvre chevalier, voilà qui prouve combien vous êtes neuf aux choses les plus banales de la vie. Certes, je n'approuve pas la préférence que miss Katy a marquée pour votre rival. Mais que voulez-vous? Une femme aime un homme parce qu'il lui plaît. Il lui plaît parce qu'il lui plaît. Ne lui en demandez pas davantage... Et d'ailleurs, votre philosophie est trop haute pour que vous blâmiez cette enfant d'avoir obéi à une inclination naturelle en écoutant cet astucieux vicomte. Qu'elle ait été sensible aux qualités de celui-ci, et peut-être aussi à ses rares succès de joueur, voilà l'incident le plus ordinaire du monde.

Thierry l'interrompit pour le prier d'aller trouver le vicomte aussitôt qu'il le pourrait, — afin de lui payer sa dette et d'arrêter les conditions de la rencontre.

M. de Rénonville caressa le sac d'écus :

— Voici un bien joli magot, fit-il, et qui servira sans doute de viatique au vicomte s'il se propose de s'envoler vers d'autres cieux, avec ou sans son aimable conquête... Eh! eh! nous verrons alors ce qu'il faut penser du proverbe sur le bien mal acquis. Car je soupçonne un peu ce vainqueur d'avoir aidé la fortune des cartes par quelque artifice. Mais ceci, bouche cousue, n'est-ce pas? Car je n'ai jamais pu découvrir son stratagème.

La peur de nouvelles digressions arrêta Thierry, qui s'apprêtait à confier au marquis par quel hasard il avait eu la quasi-certitude d'une tricherie. Amenant son loquace interlocuteur à la question de la provocation, il lui déclara qu'il n'accepterait pas d'arrangement d'aucune sorte, ce dont le petit vieillard le félicita.

— Certes, l'usage du duel est barbare, mon jeune ami, et je conçois à quel point il doit choquer un sage de votre trempe. Mais autre chose est de flétrir cet usage, autre chose de s'y

résigner. Et c'est par de telles antinomies que se révèle le mieux la corruption de notre état social, puisque ceux qui aiment passionnément la justice naturelle, comme vous le faites, seraient honnis par leurs semblables s'ils y conformaient leur conduite. Au moins, en vous battant ni plus ni moins qu'un bretteur sans philosophie, vous conserverez sur lui cette supériorité de haïr l'acte par lequel vous paraîtrez l'égaler... Connaissez-vous quelque botte à servir demain à ce spadassin de vicomte?

— Je n'ai eu que quelques mois de salle à Paris, confessa le jeune homme. Mais le vin est tiré, — et je le boirai quel qu'il soit...

D'un regard pénétrant, le spirituel vieillard rendit hommage à une aussi courageuse attitude. Puis, déférant aux instances de Thierry qui le pressait, il chaussa ses escarpins, endossa son habit, coiffa son petit tricorne et, nanti du sac d'écus, il se hâta d'aller remplir la mission dont le jeune homme l'avait chargé.

*
* *

Thierry attendit dans une taverne du voisinage le retour de son plénipotentiaire. A méditer tous les événements qui s'étaient précipités en quelques heures, les tempes lui battaient avec force, et il se sentait enveloppé d'une sorte de brouillard. En ses oreilles retentissaient les accents paternels. Toujours cette voix implacable, toujours cette austérité sans merci!... Certes, il le sentait bien, il avait gravement failli aux vertus de sa race. Un homme de loi, imbu, comme l'était son père, du respect de la vie familiale et du sentiment de l'ordre, ne pouvait absoudre les gaspillages et la paresse d'un prodigue.

La valeur sociale de son nom, la solidité de son patrimoine avaient coûté à ce fier bourgeois et à ses ascendants trop d'obstination et trop d'efforts pour qu'il pût se résigner à l'idée de les voir compromises par son fils... Mais que n'avait-il recouru plutôt au sentiment qu'à l'autorité pour lui inculquer ses préceptes, ou pour les discuter avec lui? Maintenant, il était trop tard. Plus jamais il ne rentrerait au foyer de famille... Et qui sait, demain peut-être, il aurait disparu de la foule des vivants...

Il s'attarda à cette pensée sans en ressentir trop d'effroi. Et ce fut elle qui le détermina tout à coup à écrire à quelque ami,

afin de parer à toute éventualité. Un ami? Avait-il encore un ami?

C'était de ce nom qu'il avait appelé longtemps le fourbe contre lequel il allait s'armer. M. de Rénonville, lui, n'était qu'un confident, à défaut d'autre. De principes égoïstes et faciles, tel le marquis apparaissait à la surface, tel il était au fond. Dans cette ville qui était la sienne, Thierry avait vu s'évanouir ou se rompre l'une après l'autre des relations anciennes qu'il avait cru remplacer par celles de la rue Ducale.

Tandis que des noms s'évoquaient ainsi à sa mémoire, il songea tout à coup à dom Placide. A Louvain, ils avaient été intimement liés. Pourquoi n'écrirait-il pas à ce moine, qui était demeuré en relations étroites avec les siens, et dont il ne pouvait oublier la nature généreuse et la sincère affection?

Sur un coin de table, dans cette salle où l'ombre se faisait déjà, il écrivit à la hâte quelques mots, par lesquels il mandait à son ancien compagnon d'université l'obligation où il était de se battre le lendemain, ajoutant qu'au cas d'un malheur, dom Placide serait aussitôt informé afin qu'il eût à prévenir lui-même ses parents avec tous les ménagements convenables et en leur rapportant ses adieux.

La lettre close, il alla la porter lui-même tout près de là, chez le courrier de Namur, demandant qu'elle fût remise dans la journée suivante à dom Placide, à l'abbaye de Groenendael. Puis, il revint à l'Hôtel de Belle-Vue, où M. de Rénonville ne tarda pas à réapparaître lui-même, très satisfait de ses négociations. Le rendez-vous avait été fixé pour la matinée du lendemain, dès 8 heures, derrière les dépendances de la Cambre. Il y avait là en un recoin solitaire un chemin creux, où rien ne dérangerait un combat singulier.

*
* *

Le lendemain, Thierry arriva le premier à l'endroit qui avait été choisi. Il était plongé dans une sorte d'indifférence morne et laissa à son témoin le soin de régler avec M. de Braux-Levrezy et son second, qui survinrent bientôt, toutes les dispositions nécessaires. Le marquis de Rénonville, qui avait assisté à maintes parties de ce genre, n'avait jamais vu chez un duelliste plus de calme apparent avec moins de forfanterie. On eût

dit qu'il se fût agi d'un autre, — tant il était étranger aux préparatifs du combat et même aux conseils que son témoin crut bon de lui glisser à l'oreille. Il ne sortit de son silence que pour prier le marquis, au cas où il serait blessé ou tué, d'en faire informer dom Placide de Groenendael. Le marquis promit de le faire. Et plus ému que son client, il mesura les épées, choisit celle qu'il trouva la plus souple et en assura la poignée dans la main de Thierry

Celui-ci s'étant aligné, se ranima tout à fait lorsqu'il vit, à deux pas de lui, la mine audacieuse de M. de Braux-Levrezy dont les yeux et les dents brillaient en un sourire de ricanement. Une commotion le secoua tout entier. Au signal, il se lança le bras tendu... Mais le vicomte rompit savamment et renouvela plusieurs fois ce manège. Puis, ayant fatigué Thierry par quelques feintes, furtivement, d'un coup de tierce, il lui envoya son fer au défaut de l'épaule.

Thierry lâcha son épée et chancela un instant. Puis lourdement, il s'abattit, privé de connaissance.

(*A suivre.*) H. CARTON DE WIART.

Orphée mort

Quand les femmes de Thrace, ainsi que des Mégères,
Eurent à coups de dents déchiré son beau corps,
Dans la fange boueuse on fit jeter le mort;
Prêtresses de Bacchus, les dieux vous soient prospères...

Dédaigneux, le poète à leurs avances fières,
Avait d'un geste las lissé ses cheveux d'or.
La vengeance sonnait un mystérieux cor :
Ceignez vos fronts souillés, prêtresses meurtrières...

Mais elles ricanaient, hétaïres traîtresses,
Défiant du regard, du geste et de la voix
Le pâle amant vainqueur des lascives tendresses.

Lors soudain dans le soir, une plainte indécise
Fit frémir de terreur les femmes aux abois :
Tout bas le luth pleurait sous les doigts de la brise.

L'Abbaye

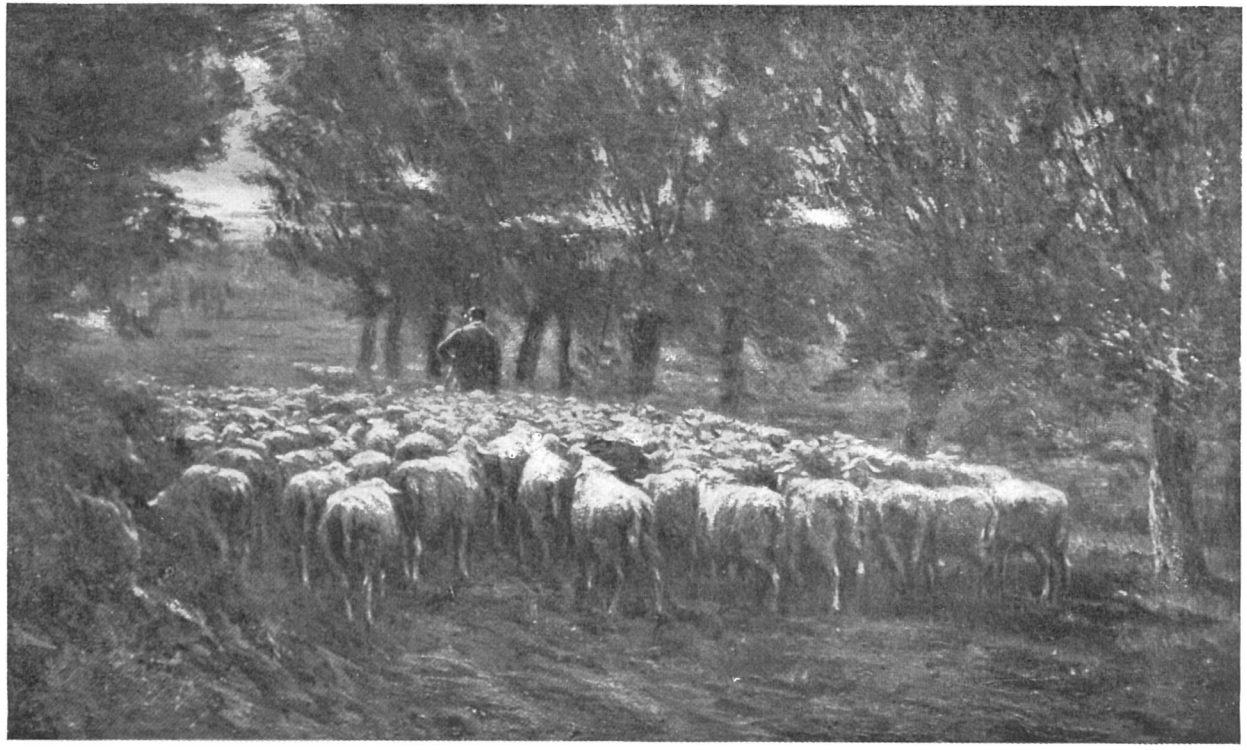
Dans les cloîtres muets où le passé sommeille,
Rien ne trouble la paix de la nuit qui descend.
Plus de froc aux plis lourds ne passe frissonnant
En la sérénité du calme qu'il éveille.

Tous les moines sont morts et l'abbaye est vieille.
Le lychen a couvert l'ogive fleuronnant
De l'église gothique au transept flamboyant.
Dans la cloche qui dort, habite une corneille.

Mitrés et crosse en main, l'étole autour du cou,
Les abbés sont couchés sur leurs tombes de pierre,
Sans voix, et sans regard sous leur morne paupière...

Mais quand un rayon d'or coule par la verrière,
On croit voir s'animer comme pour la prière
Leurs lèvres, et lever leur dextre en bénissant.

MARCEL WYSEUR.



LE SOIR APRÈS LA PLUIE

(FRANZ COURTENS)

Johannés Brahms

(Suite)

Considérations critiques et esthétiques

N critérium définitif de l'œuvre de Brahms n'est pas possible de nos jours. Pour s'en faire un, il nous faudrait un recul beaucoup plus considérable que le nôtre. Cependant une orientation en quelque sorte provisoire nous est donnée à cause de la position que Brahms a prise vis-à-vis du mouvement wagnérien, position qui semblait au début nettement tranchée. En attendant l'heure d'un classement définitif, voici quelques considérations que j'offre à la méditation du lecteur.

Semblable au colosse de Rhodes, Brahms a un pied posé sur le domaine du romantisme et l'autre sur celui du grand passé classique; en effet, il est romantique d'expression et souvent très classique de forme. Mais, nonobstant son style si personnel et son incontestable maîtrise des ressources de son art, il nous est difficile de statuer à l'heure actuelle s'il a vraiment réussi à concilier et à fusionner ces données hétérogènes ; en d'autres termes, s'il est parvenu à mettre au point voulu les idées musicales et poétiques de ses inspirations sans leur faire du tort, et aussi sans rien nuire à la beauté de la forme et au juste emploi des sonorités sous lesquelles il les a présentées. Aux brahmsistes orthodoxes, qui ne jurent que par lui, une pareille question semblerait un blasphème. Selon eux, Brahms est le seul continuateur de Beethoven; c'est le troisième grand **B** de la musique allemande, le dernier terme de la triade ultime musicale : Bach-Beethoven-Brahms. Il n'en va pas de même lorsque vous vous avisez de consulter les critiques et les musiciens de la chapelle d'en face, celle qui ne jure que par Liszt et par Wagner. Ceux-ci prétendent que Brahms, si richement doué, a manqué sa vocation en devenant la victime de sa coterie, en tête de laquelle ils désignent Joachim, Hanslick, Bilroth, M^me^ Schumann, et même Hans de Bulow après sa brouille si retentissante avec Wagner. Selon les partisans du néo-romantisme, Brahms était un romantique par tempérament, mais il a eu la faiblesse d'écouter trop des amis maladroits qui l'ont poussé vers un conservatisme qui ne convient

nullement à sa nature, et son classicisme hybride est cause que sa physionomie musicale restera équivoque devant la postérité (1).

Nous nous trouvons ici en présence de deux jugements tout à fait opposés. Ajoutons à ceci la position qu'a prise l'école Franck-d'Indy vis-à-vis de Brahms, ajoutons aussi celle de l'outrancier continuateur du mouvement néo-romantique, Richard Strauss et de sa jeune coterie affolée, surenchérissant, si possible, l'évaluation négative de leur chef de fil (2). Comment se faire une opinion nette au milieu d'un tohu-bohu pareil? Le temps, ce juge sans appel, résoudra un jour ce suggestif problème, et de cette solution dépendra la place définitive qu'occupera Brahms dans le panthéon des gloires musicales du XIX^e^ siècle.

Pour Richard Wagner, le soi-disant antagoniste de Brahms, cette heure fatidique vient de sonner. Déjà nous le voyons trôner au sommet d'une évolution plusieurs fois séculaires de l'art dramatique musical. Wagner est certes un *paracheveur*. Sa génialité lui permit de clore un cycle grandiose des manifestations lyriques de la scène, lesquelles partent du seuil du XVII^e^ siècle (Caccini, Peri, Monteverde) pour aboutir à nos jours.

Brahms est-il un *paracheveur* dans sa sphère d'activité créatrice, comme Bach et Beethoven, ou bien son rôle est-il plus modeste ou autre en tout cas? A cette question il y a, me semble-t-il, réponse partielle immédiate : devant l'œuvre de Brahms se dresse l'œuvre immense de Prométhée musical de Beethoven. Beethoven seul jusqu'ici a pu fusionner la belle forme classique (qui lui fut venue de ses prédécesseurs immédiats, Haydn et Mozart), avec le contenu romantique qui anime cette forme. D'une main de géant Beethoven, triturant toutes les données hétérogènes de son art, a su créer un tout d'une parfaite unité, unité auréolée de splendeur sonore. Mais ce Titan lui-même ne s'est-il pas vu contraint de briser à la longue le moule classique traditionnel, car il s'y était senti à l'étroit pour les idées sublimes que son âme ne cessait d'enfanter? C'est bien sur ce fait péremptoire que s'appuie complaisamment l'école néo-romantique Berlioz-Liszt-Wagner, ainsi que l'école franckiste et une partie de l'école moderne russe pour démontrer la vétusté de la forme classique qu'adopta Brahms, mais en la modifiant selon son tempérament artistique (3). Toutefois on se demande ce qu'aurait pu faire d'autre Brahms, dont le génie essentiellement lyrique contient peu d'éléments dramatiques,

(1) Quoi qu'il en soit, on se demande cependant ce qui serait advenu si Brahms, au lieu de se lier à la vie à la mort avec Schumann à Dusseldorf, s'était lié de même, avec Liszt à Weimar, lequel tôt ou tard l'aurait certes mis en contact avec Wagner et sa magique fascination.

(2) Richard Strauss commence à s'apercevoir que semblable à l'*Apprenti sorcier* de Gœthe, il a déchaîné des esprits qu'il ne sait pas maîtriser : Cet aveu, constaté récemment, est significatif

(3) Consultez à ce sujet : *a) Oper und Drama*, par Richard Wagner, pp. 277 et les suivantes de la deuxième ou pp. 344 et les suivantes de la première édition ; *b)* la biographie de César Franck par Vincent d'Indy, là surtout où il est question de la *forme cyclique* et de Beethoven, de Beethoven dont César Franck à l'exclusion même de Brahms, serait, selon d'Indy, le seul digne héritier et continuateur

à l'opposé de Beethoven chez qui, selon le témoignage de Richard Wagner, ces éléments étaient en surabondance ? Or, l'école néo-romantique n'avait-elle pas transporté la musique dramatique du théâtre qui est son vrai domaine, au concert qui ne l'est pas ? Brahms, qui par tempérament n'aimait pas l'opéra — il y allait très rarement — ne pouvait qu'être hostile au poème symphonique à programme. Meilleur musicien que Liszt et Berlioz, il n'éprouvait aucune sympathie pour les œuvres symphoniques de ces deux coryphées du mouvement musical moderne, mouvement qui affolait les esprits, surtout depuis les succès de plus en plus éclatants des œuvres dramatiques de Richard Wagner. Non, la position de Brahms au milieu d'un pareil mouvement à marée montante n'était ni facile ni même enviable jusqu'à un certain point ; et, sans doute, un musicien de moindre énergie que Brahms se serait découragé ou, bel et bien, laissé entraîner par un courant de cette puissance extraordinaire. Mais Brahms ne voulait céder à aucun prix : il résistait, se concentrait, se renfrognait même afin de sauvegarder, malgré le classicisme adopté, sa physionomie incontestablement originale. Il disait quelquefois : « De nos jours un artiste doit accuser sa signature. »

En tenant compte de ce qui précède, bien des choses s'expliquent, et cela nous aide un peu à comprendre Johannés Brahms. Si donc ce maître n'est pas, à mon avis, un *parachèveur*, comme Bach, Beethoven et Wagner, il est en tout cas un *pondérateur;* en ceci consistait, à mon avis, sa belle mission historique. Du reste, les effets bienfaisants de ce rôle commencent déjà à se faire sentir de nos jours.

J'ai dit « mission historique ». En effet, la tâche de chaque grand artiste créateur est triple : 1° celle d'exprimer avant tout sa propre personnalité; 2° celle de devenir l'expression ou une des expressions de son époque; 3° celle enfin, de jouer le rôle d'un chaînon *indispensable* de l'évolution de son art, c'est-à-dire d'un chaînon en l'absence duquel il y aurait lacune dans l'histoire de cet art. En l'espèce il s'agit de Brahms comme « chaînon indispensable » et particulier de l'évolution musicale de son pays. Pour éviter tout malentendu, je me vois obligé d'ajouter que la signification artistique de Brahms n'est pas seulement nationale mais mondiale. Toutefois sa signification extensive dépend avant tout de sa personnalité, sans vouloir méconnaître pour cela aucunement l'influence extensive des autres facteurs agissants de son œuvre. Je reviendrai plus bas sur la thèse : *Brahms comme pondérateur*, thèse qu'ici je n'ai pu qu'exposer.

Les prophéties de Schumann dans son mémorable article sur Brahms ne se sont donc réalisées qu'en partie seulement. Quand Schumann y proclame « l'arrivée du fort lutteur », il est dans le vrai, mais quand, en vaticinant, il dit « qu'il sera la plus haute expression de son époque et qu'il la réalisera d'une manière idéale », il s'est trompé simplement d'adresse, et Brahms, le cœur serré, a dû le reconnaître à la longue. L'attestation prématurée de Schumann a été pour Brahms une source continuelle de bienfaits et de souffrances; car sa vaste orientation, son esprit d'équité, sa musicalité et l'exacte appréciation de ses forces lui faisaient comprendre et reconnaître l'incontestable supériorité de Richard Wagner.

Plus juste que sa coterie, il ne s'empêchait pas d'admirer loyalement l'œuvre de Wagner et, par-dessus tout, les *Maîtres Chanteurs* qu'il considérait comme «un miracle d'orchestration». Antoine Door, le pianiste viennois (1), rapportait récemment dans une feuille d'art une conversation qu'il a eue avec Brahms au sujet de Richard Wagner. « Il parla, dit cet auteur, avec gravité et enthousiasme de la grande influence exercée par Wagner sur le goût musical de son époque. — Wagner, s'exclama Brahms, est actuellement le premier, et rien ne viendra longtemps après lui. Devant son importance tout disparaît momentanément, importance que personne ne comprend et apprécie mieux que moi, et mieux assurément que les wagnériens. Il est vrai, ajouta-t-il, la faveur du public est changeante. On parle des œuvres immortelles... Oui, l'immortalité serait une belle chose si on pouvait savoir quelle en serait la durée. » — L'amertume ne perce-t-elle pas dans cette dernière exclamation de Brahms, l'envie, me semble-t-il, aussi; ne pourrait-on pas lire ceci entre les lignes de sa tirade : « L'immortalité n'est-ce pas un mot fallacieux!? qui sait combien dureront mes compositions à moi! Celles de Richard Wagner ne pourraient-elles pas subir aussi le sort fatal de l'oubli? »

* * *

Je me permets d'exposer ici mon humble avis concernant le maître de Hambourg. Je crois, qu'après Beethoven, Brahms a le droit d'occuper la première place en Allemagne comme compositeur de musique de chambre. Comme symphoniste on lui oppose Bruckner, en s'appuyant même sur un soi-disant aveu de Brahms, lequel, par courtoisie probablement, a dit un jour que Bruckner lui était supérieur comme symphoniste. Cet aveu de Brahms ne signifie pas grand'chose; sa modestie, dont parle Schumann, ne lui permettait cependant pas de s'écrier :

« Et moi je vous soutiens que mes vers sont fort bons. »

Si à la question posée il avait répondu que ses symphonies ont autant ou plus de valeur que celles de Bruckner, on se serait empressé d'aller dire partout que Brahms est d'une présomption pyramidale et insoutenable. Je ne sais comment la postérité évaluera ces deux maîtres, mais je crois qu'au point de vue purement musical et celui de la forme les symphonies de Brahms sont supérieures aux symphonies de Bruckner dont la forme est trop diffuse et le contenu trop rapsodique. Sur le terrain de la symphonie Brahms ne doit donc s'incliner, jusqu'ici, me semble-t-il, que devant Beethoven. Reste à envisager son orchestration; celle-ci est sans conteste plus terne que celle de Bruckner, de Liszt et de Strauss. La nature brumeuse de Johannés Brahms n'aimait ni l'éclat ni les chatoyantes couleurs de l'orchestre. Mais peut-on lui faire un grief sérieux de ce que ses sonorités orchestrales soient conformes à son tempérament d'artiste au goût sobre et aux tendances plutôt austères!

Dans le domaine du lied, qu'il a cultivé avec tant de succès, Brahms a des rivaux redoutables : songeons à Schubert, à Schumann et à Robert Franz. Je

(1) Celui à qui Camille Saint-Saëns a dédié son quatrième Concerto pour piano.

mentionne en passant Hugo Wolf que l'on a osé comparer à ces trois maîtres! (1)

Je ne puis m'empêcher de citer, en le traduisant, un intéressant passage tiré d'un livre de M. Steiner, l'un des biographes récents de notre héros.

« La différence entre la mélodique de Brahms et celle d'un Schubert est la même qu'entre un paysage du Nord, maigrement boisé et revêtu tour à tour du tendre vert printanier ou des tons rutilants de l'automne et un site méridional plein d'une opulente splendeur. Celui-ci exerce sur nous une attirance irrésistible, celui-là éveille la nostalgie comme la grâce sévère des vallons alpins.

« Un inventeur de mélodies n'est pas pour cela déjà un compositeur de lieders; pour l'être, il faut savoir allier à ce don primaire celui de faire résonner musicalement toutes les vibrations secondaires qui accompagnent dans l'âme du poète et de l'auditeur réceptif le développement d'un poème. C'est dans le choix et le fin nuancé de ces vibrations, traduites musicalement, que se montre réellement le génie du véritable lyrique, et c'est ce que nous admirons dans les créations vocales de Brahms. Sans effacer les lignes de ses cantilènes; tout en maintenant sévèrement la tonalité principale ou en la reprenant comme indicateur du sentiment fondamental, Brahms, par ses modulations inattendues et sa figuration ingénieuse et jamais cependant surchargée de l'accompagnement, nous ouvre une échappée après l'autre : ici sur les buissons inondés de lumière laiteuse de Phébé ou bien sur un parc abandonné dans lequel le vent du soir se joue dans les cordes d'une harpe éolienne, là sur les bords couverts de joncs d'un fleuve solitaire ou encore sur un paysage pluvieux et comme enveloppé dans son rêve; enfin, et par-dessus tout, il nous fait sentir la marche éthérée de Psychée, qui monte et descend entre des bonheurs pleins d'extase et des sombres abîmes de désespoir. »

Il est regrettable que M. Steiner, avec sa compréhension esthétique si fine, n'ait pas voulu continuer à établir des parallèles entre Brahms et Schumann, par exemple, car il nous aurait donné de la sorte une page poétique et instructive de plus.

Les affinités entre Brahms et Robert Franz sont peut-être plus nombreuses encore qu'entre lui et Schumann. Les établir exigerait une étude spéciale que je n'ai pas eu les loisirs d'entreprendre jusqu'ici, et m'entraînerait, du reste, loin du but que je me proposais d'atteindre : celui de présenter au lecteur le portrait en pied du maître de Hambourg.

En voici quelques traits encore :

Johannés Brahms a sa physionomie bien à lui, une personnalité marquante et originale, laquelle est composée de force contenue et de rêverie sombre ou brumeuse, avec, par-ci par-là, des éclaircies soudaines; elle est composée d'humour, d'abstraction spéculative très germanique, de sécheresse à certaines places, d'élans très puissants à certains autres; enfin de cette pudeur quasi-enfantine ou bizarre qui l'empêche mainte fois de nous dévoiler le sanctuaire de son âme.

(1) On est allé même plus loin dans cette jolie voie : on a placé Hugo Wolf — *den vollblut-Lyriker* (le lyrique pur-sang) — au-dessus de tous les autres. C'est tout à fait réussi !

Plus que Schumann, Brahms est un volontaire concentré, quoique doublé d'un sensitif délicat. Cependant, entre l'expression de sa volonté et celle de sa sensibilité on découvre parfois un certain manque d'équilibre, des idiosyncrasies d'un homme qui, dans son art, n'osant ou ne voulant pas se livrer en entier comme Beethoven, préfère plutôt rester vague, nébuleux, rébarbatif même. Les traits particuliers de son caractère nous rendent l'approche de ses compositions très difficile : celles-ci paraissent au premier abord ternes ou maussades, obscures, incolores, froides ou inhospitalières ; pour mettre en pleine valeur leur contenu remarquable, il faut, pour ainsi dire, leur faire violence (1).

Si, nonobstant l'article dithyrambique de Schumann, Brahms, comme je viens de le montrer plus haut, n'est pas devenu « la plus haute expression de son époque », néanmoins Johannés Brahms est un véritable maître — amis et adversaires sont d'accord sur ce point, un grand musicien, un inventeur de sonorités inconnues avant lui, un artiste très probe qui n'écrivit jamais une note de musique que lorsqu'il se sentait à même d'exprimer quelque chose à l'aide des sons. Dans ses compositions pour piano il a une technique bien à lui, pas facile mais fort intéressante. Etudions-le donc avec amour et persévérance. A l'exemple de Mahomet, allons à cette montagne puisqu'elle ne daigne venir à nous, à cette montagne peu accessible qui cache dans ses flancs jaloux tant de trésors de sentiment et d'idées, tant de trouvailles techniques ingénieuses, trésors qu'on doit découvrir d'abord successivement et avec grande peine, mais qui ensuite nous récompensent au centuple par le plaisir élevé qu'ils nous procurent et par l'enseignement fructueux qu'ils nous donnent.

***

L'œuvre de Brahms est très considérable : 121 opus. Ce grand musicien a cultivé tous les genres, sauf le genre dramatique.

Brahms a écrit à peu près 200 lieders ; des quatuors pour voix mixtes, pour voix de femmes et pour voix d'hommes ; des duos pour voix de femmes ; des canons à plusieurs voix.

Vingt-quatre œuvres de musique de chambre : des quatuors pour archets, des quintettes, des sextuors, des trios, des sonates pour violon, violoncelle, pour clarinette et piano.

(1) Nous avons pu constater ce fait à plusieurs reprises à Bruxelles. Chaque fois qu'un artiste plein de tempérament et d'expansivité nous a interprété une composition de Brahms (tels que Fritz Kreisler et Eugène Ysaïe dans le Concerto pour violon, Birnhaum dans la 4e Symphonie ou Jacques Thibaut et Casals dans le double Concerto pour violon et violoncelle), celle-ci rayonnait aussitôt et empoignait l'auditoire jadis indifférent ou même hostile à Brahms.

Moralité : Pour faire comprendre ce maître, il faut l'*extérioriser*. Tel est aussi l'avis d'un éminent disciple, interprète et ami de Brahms, M. Fritz Steinbach. Cette opinion m'a été communiquée par un des amis du Directeur du Conservatoire de Cologne. « Brahms, dit en substance un de ses biographes, n'aimait pas à indiquer lui-même les intentions poétiques de ses œuvres, mais il se réjouissait beaucoup lorsque, spontanément, quelqu'un parvenait à les découvrir. » Ne voit on pas d'ici ce « romantique honteux » ou plutôt cachotier ?

Deux œuvres de musique religieuse : le *Requiem allemand*, son chef-d'œuvre (un touchant et remarquable monument élevé à la mémoire de sa mère), et le *Chant du triomphe*.

Deux sérénades pour orchestre, 4 grandes symphonies et 2 ouvertures.

Deux concertos pour piano, un pour violon et un pour violon et violoncelle.

Trois cantates.

Un nombre considérable de compositions pour piano : sonates, variations, ballades, intermezzis, rhapsodies, etc.

* * *

Brahms est mort beaucoup trop tôt pour l'art de notre époque, mais son œuvre est là, et elle est assez puissante pour rayonner dans l'avenir, pour calmer les esprits désorbités par des audaces et des absurdités outrancières modernes et les ramener un jour vers des chemins plus sûrs, ceux qui ne mènent pas tout droit aux abîmes où risquent de sombrer des jeunes talents donnant les plus belles espérances (1).

Je le répète en insistant : Brahms est un *pondérateur*. Se doutait-il seulement du rôle qu'il allait jouer dans un avenir pour lui prochain? M'est avis qu'il en avait conscience, et c'est peut-être là qu'il faut chercher le drame poignant et intime de sa vie artistique, attendu qu'un rôle pareil, résultat des luttes incessantes, a exigé de sa part une forte dose d'abnégation et une discipline sévère et inlassable, une conséquente éducation de soi pour dompter les révoltes de son romantisme invétéré. Oui, en cela les néo-romantiques ont vu clair : Brahms, en effet, a violenté jusqu'à un certain point sa propre nature. « C'est là, disent-ils, son talon d'Achille. » Toutefois ils se sont trompés en mettant la violence qu'il se fit à lui-même uniquement sur le compte des influences étrangères que Brahms aurait subi autant par faiblesse que par amour-propre. Par amour-propre? Il y avait un peu de cela lorsqu'on se voit proclamé chef d'un important mouvement musical on refuse difficilement un honneur pareil. Cependant nous avons constaté plus haut qu'il a su résister à ces mêmes influences quand elles voulurent faire de lui un adversaire personnel de Wagner. Par faiblesse? Je ne puis l'admettre. Si

(1) Par « chemins plus sûrs » je n'entends pas des « chemins battus ». Tous les pasticheurs et imitateurs, à quelque école qu'ils puissent appartenir, marchent dans des *chemins battus*. Il n'y a pas plus de gloire d'imiter un Wagner ou un César Franck que d'imiter un maître classique quelconque. On ne peut pas dire qu'un Brahms a marché dans des chemins battus bien que sa route fût pavée de classicisme. L'a-t-elle empêché d'atteindre aux vrais sommets de l'art? La seule objection que l'on pourrait me faire me semble celle ci : « Ceux qui imitent un maître moderne vivent au moins de leur temps » C'est vrai, mais vivront-ils plus longtemps pour cela? Mendelssohn et Brahms ont eu souvent les regards tournés vers le passé, sont-ils morts actuellement? Pour parler avec Johannés Brahms : « l'artiste doit accuser sa signature ». Là est le hic! Or, *accuser sa signature* c'est être personnel; n'importe alors l'esthétique que l'on croit devoir adopter et suivre. Il est vrai, l'art ne peut progresser que grâce aux novateurs. Seulement n'oublions pas ce que dit Gœthe : « Le progrès ne marche pas en ligne droite, mais affecte plutôt la forme de la spirale »; en d'autres termes : « il est bon quelquefois de revenir sur ses pas ».

ses tendances musicales et esthétiques, dont il était bien conscient, n'avaient pas été d'accord, en partie du moins, avec celles de ses amis, je suis convaincu qu'il s'en serait séparé plutôt que de se laisser dévoyer par eux. Un homme aussi énergique, intelligent, instruit et concentré que Johannés Brahms aurait-il agi comme un mouton de Panurge, comme un faiblard sans principes?

Je suis tenté de croire que Brahms n'a choisi sa voie austère qu'en vue d'un but élevé et, si curieux que cela puisse paraître, d'un but où l'altruisme était de parti : *celui de devenir un jour un point de ralliement pour les générations musicales qui allaient lui succéder*. Sachant, à n'en pas douter, qu'il ne pouvait pas être le premier compositeur allemand de son époque, son instinct et sa vaste orientation le poussaient dans cette voie qu'il a parcouru jusqu'à sa tombe avec une logique inflexible. Il est certain qu'il prévoyait le désarroi final inévitable qui devait se produire bientôt dans les rangs de l'arrière-garde du néo-romantisme. La prévision était-elle injustifiée alors qu'actuellement un Richard Strauss se sent désarmé en face de l'anarchie musicale qu'il a aidé lui-même à instaurer en Allemagne avec tant de brio? Ce que je viens de dire au sujet de Joannés Brahms n'est qu'une conjecture, pourrait-on m'objecter. Je le veux bien; mais l'Histoire ne peut se passer de conjectures pas plus que la Science d'hypothèses.

* * *

Pour finir, encore une considération qui est toute d'actualité. En Allemagne les brahmsistes prétendent que leur maître est le seul héritier de Beethoven; en France les franckistes revendiquent pour leur chef d'école ce même honneur. Qui a tort, qui a raison? En attendant il y a Guelfes, il y a Gibelins. Dans ce litige il faut avant tout tenir compte des différences ethniques respectives : selon le point de vue allemand ou le point de vue français les choses changent d'aspect, et il y a héritage pour les uns ce qui n'est pas héritage pour les autres. Chez les Français c'est le point de vue *formaliste* qui prédomine; chez les Allemands, le point de vue *expressiviste*, s'il m'est permis de risquer ce néologisme (1).

La musique, dit Wagner en substance, est l'art de l'expression (Ausdruck). Avec Beethoven la musique instrumentale a atteint la limite ultime de son pouvoir expressif, et c'est à cause de cela que Beethoven se vit obligé à la fin de recourir à la parole vivante pour concevoir et réaliser le Finale de la 9e Symphonie. Beethoven a, par cet acte, scellé à nouveau l'antique alliance depuis longtemps abolie entre la parole humaine et la musique.

Selon Wagner, la 9e Symphonie est la seule réalisation définitive de Beethoven; les autres compositions purement instrumentales de sa troisième période ne sont que des esquisses d'un voyant qui prépare l'avènement d'une ère nouvelle musicale.

Nous nous trouvons de la sorte en face du *troisième larron*, pardonnez-moi

(1) Confrontez la *Biographie de César Franck*, par Vincent d'Indy, avec *Oper und Drama*, par Richard Wagner.

ce manque de respect, en face de Wagner lui-même qui se dit l'héritier authentique de Beethoven. Dans un certain sens il l'est, et Brahms a probablement compris Wagner comme étant cet héritier-là ; toutefois il ne pouvait aller jusqu'à admettre l'abolition définitive de la musique pure. Non, il croyait que, à côté du géant en pleine réalisation d'un vaste idéal synthétique, il y avait place dans le domaine beethovenien pour des musiciens d'encolure plus modeste, mais encore très respectable.

Revenant à Brahms et à César Franck il faudrait, afin de voir clair dans leur litige, connaître bien leurs positions respectives et savoir tirer un parallèle entre eux ; or pour établir tout cela équitablement l'époque actuelle se prête mal encore. Les différences qui distinguent ces deux maîtres sautent aux yeux, mais les affinités qu'ils ont en commun ne se découvriront que dans la suite, et aussi ce que leurs œuvres contiennent d'impérissable. Quoi qu'il en soit, je trouve qu'il a été, relativement, plus facile au génial Franck de fonder une école de symphonie et de musique de chambre dans un pays où ces deux branches musicales étaient presque non existantes avant lui, avant Berlioz et Saint-Saëns, qu'à Brahms de faire quelque chose de nouveau dans son pays où ces deux branches musicales avaient été cultivées par des génies de tout premier ordre. Nul doute qu'un Brahms vivant en France aurait composé tout autrement que le Brahms qui a vécu en Allemagne ; de même, l'activité créatrice d'un César Franck vivant en Allemagne aurait été tout autre que l'activité de César Franck qui a vécu en France. Il faut donc ne jamais perdre de vue le moment historique, les qualités ethniques et l'ambiance si l'on veut juger un maître avec équité : le tirer hors de son milieu serait le juger mal, et en tout cas imparfaitement. Il est des choses que le génie le plus colossal ne saurait accomplir si le concours des circonstances favorables venait à lui manquer.

Brahms allié par affinités aux romantiques de la première époque — à Schubert, à Schumann et à Mendelssohn, et arrivant à une heure où leurs influences commençaient à céder le pas au wagnérisme, — ne se sentant en outre aucune inclination pour la musique théâtrale ou à programme — pouvait-il faire autre chose et mieux que ce qu'il a fait ? Ne faut-il pas l'admirer déjà parce qu'il n'a pas été, comme tant d'autres, un imitateur quelconque de Schumann et de Mendelssohn et que, suffisamment génial, il a pu accuser, à côté de ces deux maîtres, une physionomie tranchée, bien à lui et, en somme, plus énergique que la leur.

L. WALLNER.

1909

L'Aile mouillée [1]

J'ai parlé ici, déjà, de Jean Dominique; j'ai dit combien j'aimais l'*Anémone des Mers* au parfum triste et doux. Et me voici encore une fois, non pas reconquise, mais reprise par mon admiration, avec son nouveau livre : *L'Aile mouillée.*

Tant de choses nous sollicitent tous les jours, tant de beautés curieuses ou profondes viennent à nous du lointain passé ou du présent d'aujourd'hui, que rares sont les moments où nous pouvons nous arrêter d'acquérir, pour aller reprendre, au coin aimé de la bibliothèque, le livre que nous savons déjà et dont la chère pensée nous est à la fois trouble et repos.

De là, sans doute, la surprise ravie, le charme délicieux que donne le livre nouveau d'un auteur connu. C'est comme un ami que l'on revoit après une longue absence : on le regarde, on l'écoute; c'est bien son visage, c'est bien sa voix, mais une chose est dans ses traits, qu'on ne connaissait pas; un son est dans sa voix, qu'on ignorait encore, et il est à la fois étrange et familier.

J'ai lu l'*Aile mouillée* et certainement, je puis répéter de ce recueil délicieux ce que j'ai dit de l'*Anémone des Mers*, mais ce ne sera pas assez, car, quelque chose qui ne faisait que s'annoncer dans le premier de ces livres s'impose dans le second; quelque chose de grave, d'appaisé, de fort, une expression de courage et de sérénité, qui verse un sang plus rouge au cœur pâle de l'anémone et qui réchauffe « l'aile » que la pluie d'orage a mouillée.

Jamais titre ne fut mieux choisi, il est une trouvaille et annonce d'une manière charmante, cet art, qui est vraiment ainsi qu'un oiseau, vif, tendre, frêle. Il chante, et l'on écoute, d'abord sans comprendre, attiré par la séduction mélancolique des vers, par leur inflexion basse et troublante, puis les mots

(1) *L'Aile mouillée*, poèmes. Un vol. Paris, *Mercure de France*.

se dégagent, ils sont précis, justes, et il semble que l'on soit tout à coup pareil à Siegfried, qui a goûté le sang du dragon Fafner, et qui comprend les mystérieuses paroles de l'oiseau. Mais cet oiseau dont j'écris, ne parle pas de heaume, ni d'anneau, il chante son cœur, un cœur fervent, plein de tendresse et de souffrance, et il chante le monde à travers son long et patient et magnifique amour.

L'art de Jean Dominique est d'une simplicité raffinée; il est simple, parce qu'il est impulsif, et il est raffiné parce qu'il connaît et a vu beaucoup de choses, et qu'il sait choisir. L'image y est très nombreuse, souvent elle semble être née parallèlement à l'impression qu'elle veut peindre, mais dans un autre mode de sensation. Il dira, par exemple : « *Le soleil mouille d'or le bout des rameaux fins. Une corbeille d'odeurs.* » D'autres fois il superpose l'image à l'image :

Le beau soir, le beau soir, et la lune légère
Confondent en tournant leurs ailes de lumière.
. . . . . .
Toutes leurs ailes si douces entremêlées
Frissonnent autour de mon cœur comme un baiser.

Notre poète possède une imagination extrêmement active et capricieuse, et qui va d'un trait, de la fantaisie la plus singulière, du symbole le plus abstrait, à la réalité la plus vraie; il aime rêver, mais il fait rarement des rêves qui aillent au delà de lui-même; au contraire il n'aime pas ce qui est loin, il attire tout à lui, dans l'intimité fervente de son cœur, ou dans l'intimité vivante de sa chambre; il semble jaloux de tout ce qu'il ne peut atteindre ou embrasser de ses mains délicates. C'est ainsi qu'il a comparé la mer à un paon, le soleil à une barque d'or, la lune à une douce lampe, et qu'il dit de la nuit de mai, qu'elle « bleuit comme un hortensia, contre la fenêtre du ciel ».

Il fait tout entrer en lui, son geste, à l'encontre de celui de la plupart des poètes, va de l'univers à lui, au lieu de partir de soi, pour s'ouvrir sur le monde. Le monde, il le regarde ébloui, et ne veut en dire que les douceurs...

Jamais, que je sache, l'auteur de l'*Aile mouillée* n'a parlé de l'hiver, et l'on dirait que les saisons d'été ont seules marqué son âme d'une empreinte pleine de fleurs et de parfums.

A tout moment c'est le contraste entre les choses belles qu'il

voit et les choses mélancoliques qu'il sent; à tout moment il s'attarde, quitte son sujet, flâne...

Il chante librement, sans contraintes ni règles, auxquelles, du reste il ne pourrait s'astreindre.

Voyez plutôt ce que dit à ce propos Jean Dominique lui-même, dans sa conférence *de la Tradition et de l'Indépendance* : « L'art pur triomphe par un charme inconnu, fait d'une harmonie sans formule... L'art jaillit de l'homme comme la plante jaillit de la terre... La vie profonde de l'art est inconsciente et végétative ; l'instinct est tout de génie, ce n'est pas la patience, la volonté ni la culture, mais l'instinct seul, qui est la volonté obscure, la culture non arbitraire, non intensive, non raisonnée, mais naturelle et progressive suivant les lois universelles. » Faut-il ajouter un commentaire à cette profession de foi si nette ?

J'en doute, et d'ailleurs j'ai hâte de dire combien me plaisent ces poèmes, qu'une secrète harmonie balance sans cesse de la douleur à la joie, de l'ombre au soleil; de vous dire ceux qui sont lents comme la mélancolie, ceux qui sont légers comme le bonheur, ceux dont le chant est plein de fatigue et de patience, et de révolte soumise. De vous faire entendre cette voix puérile et hardie, ou la douce faiblesse s'allie au courageux orgueil.

Ombre verte, soyeuse et froide des forêts,
O délicieuse aventure
De la légèreté de l'air vif où fuyait
Le printemps!... et les bouts pâles de sa ceinture
Flottaient ourlés de violet!

O printemps : le jardin n'a pas su te garder
Entre ses cerisiers de neige,
Tu t'es enfui, laissant au bord chaud de l'allée,
Le paon miraculeux perché dans le pommier
Comme un roi qui mène en cortège
Les chars lourds de l'été que des parfums allègent !

Toute l'ombre est là-bas; et toute la fraîcheur.
Une nymphe qui fuit et l'emporte!
Ici le jardin blanc soupire dans l'odeur
Chaude et mélancolique des buis verts de la porte
Et traîne son tapis de poussière et de fleurs
Jusqu'au perron brûlant de la demeure morte.

L'été lourd qui mûrit les roses de la terre
Et qui mûrit le cœur gonflé des jours amers
Comme d'une sève embaumée,
L'été divin s'arrête et suspend sa lumière
La plus brûlante et longue et la plus acérée
Sur la fleur dans l'âme nouée
Qui s'ouvre éblouissante et triste, la première...

O Nymphe enfuie avec l'ombre, avec la douceur,
Avec le printemps si léger,
Pourquoi m'as-tu laissé, pâle de tant d'ardeur,
Au milieu du soleil immortel de l'été ?...
Toi qui portais les ombres et les chuchotements
Et le silence qui aspire
Dans les plis onduleux de ton pur vêtement!
Toi qui courais si folle avec le rire aux dents,
Renversant au passage et d'un pied innocent
La corbeille des souvenirs!...

A parcourir cette pièce, il se fait en moi un équilibre parfait entre l'émotion spirituelle et l'émotion visuelle, je suis aussi émue de ce que je vois, que de ce que je sens, et je me rends compte une fois de plus des dons de coloriste que Jean Dominique dissimule presque toujours, en soufflant sur ses tableaux brillants une impalpable poudre de mystère et d'émotion.

Cette page si belle est caractéristique, et je voudrais répéter à son propos ce que j'ai dit du livre entier, c'est que la palette du poète s'est enrichie de couleurs plus vives où la lumière se joue éblouissante et fine. J'aurais beaucoup d'exemples à citer de cette énergie, qui est venue, comme une fée, faire resplendir d'une vie nouvelle les poèmes qui s'abritent sous l'*Aile mouillée*.

Je veux vous en transcrire deux encore, où vous saisirez l'imagination à la fois matérielle et idéale du poète, sa douceur allègre, sa sensibilité toute pénétrée du prestige de l'amour :

Tout un buisson de roses et de lis mouchetés
Prés du rideau de mousseline soulevé,
Tout un buisson d'amour dans mon cœur enchanté!

L'après-midi s'accroît comme un fardeau léger
D'ombres et de soleil — silence parfumé,
Où le cœur joue et souffre et chancelle, enivré!

Le matin blanc et bleu l'avait tout enchanté;
Ce soir il fléchira sous son fardeau léger.
Maintenant il fleurit comme un lis balancé.

Ce soir, tu dormiras comme un buisson chargé
De roses et de lis, d'amour et de pitié,
O mon cœur et ma vie, ô mon mal enchanté!

Ce soir je presserai contre ma joue en pleurs
Mes mains toutes chargées du parfum de ces fleurs.
Ce soir, je dormirai tout contre mon bonheur!

Tout contre mon malheur fleuri de tendres roses,
Sombre comme un buisson touffu, dans la nuit close
Pareille au beau sommeil lui-même qui repose!

Ce soir, nous dormirons! Maintenant enchantés
De musiques secrètes, et de parfums parés,
Mon amour et moi-même, nous pleurons enivrés! —

Le sable coule au sablier —
La Belle au Bois s'est endormie!
Pousse doucement le volet
Du côté où le Jour appuie
Sa jeune figure assoupie,
Vermeille et pâle, au front distrait!

C'est lui, le Prince au beau regard;
— Le sable coule au sablier!...
Il vint, conduit par le hasard
Et par les ronces du sentier,
Jusque dans l'ombre du volet.

Il entre et vient jusqu'au lit frais
Où la Princesse rit et dort...
— Le sable coule au sablier! —
Il touche de sa main d'aurore
Le front de celle qui dormait...
— Tout a gémi dans la forêt!

Le vent d'un siècle s'est levé,
L'ouragan d'un siècle frémit!
— Le sable coule au sablier! —
La mer, depuis cent ans, a pris
Cet élan sauvage et brisé
Qui pleure et bat la plage usée
Et le vieux phare de granit!

— Le sable coule au sablier!
L'amour d'un siècle s'est dressé
Entre les deux adolescents
Comme une double fleur de sang!
— Le sable coule au sablier!
L'amour brise la vieille digue,
L'amour chancelle et se délivre
Et bat de l'aile en gémissant
Aux lèvres des adolescents!

— Est-ce vous, mon Prince et mon Roi?
— Le sable coule au sablier!
Est-ce vous, ô Jour, dont le pas
Sur le sable vient de crier...
Est-ce vous?... donnez-vos mains tendres,
Vous vous êtes bien fait attendre!...

— Je suis le jour de cent années,
(Le sablier s'est renversé!)
— Et je viens pour l'Eternité!...

J'ai pris ces pages presque au hasard, et c'est en hésitant que je les ai choisies. Maintenant je reste indécise, à me souvenir de tant d'autres qui me plaisent également, et je pense que, pour me sentir satisfaite, je devrais transcrire le livre entier!...

Mais il faut laisser au lecteur la joie de découvrir lui-même dans leur simplicité et leur charme ces poèmes si attirants et si personnels.

HÉLÈNE CANIVET.

Hubert Stiernet [1]

S'il fallait classer nos écrivains d'origine wallonne en ne considérant que leur tempérament et la qualité de leur sensibilité, Louis Delattre et Albert Mockel occuperaient, je crois, les deux points extrêmes. Entre le conteur narquois et souriant des *Marionnettes rustiques* et le poète raffiné et inquiet de *Clartés*, les autres trouveraient aisément leur place et cela nous donnerait une synthèse très complète de l'âme wallonne, telle qu'elle a été formée par son milieu. On y verrait dans quelle mesure la Wallonnie, qui touche à la fois à la France et à l'Allemagne, a été influencée par la race gauloise et par la race germanique et comment ces deux influences se rejoignent et se pénètrent. Tel écrivain serait plus près de Mockel et tel autre plus voisin de Delattre suivant que la rêverie ou le clair bon sens prédomine dans son œuvre. Il est toutefois un conteur qu'on éprouverait peut-être quelque embarras à classer. C'est M. Hubert Stiernet. Ses livres n'ont pas un caractère aussi tranché que ceux de ses confrères. Il est à la fois observateur comme Delattre, des Ombiaux et Glesener, sentimental comme Garnir et Séverin, rêveur et pénétrant comme Mockel. Dans ses *Histoires Hantées*, on trouve des nouvelles réalistes telles que l'*Enseigne*, des contes merveilleux comme la *Vierge au Rouet* et une étude psychologique d'une grande intensité : *Fermel*. A première vue, tout cela peut sembler un peu disparate. En y regardant de près cependant, on finit par reconnaître qu'un même esprit anime ces différentes histoires et qu'elles procèdent toutes d'une même source. On remarquera notamment que M. Stiernet n'est jamais tout à fait réaliste. Dans ses récits les plus naturels, là où il a l'air de s'être appliqué uniquement à copier la vie, il existe toujours un élément merveilleux. Ce ne sont pas les circonstances, le hasard ou l'aveugle destin qui décident du dénouement, mais un esprit invisible qui rôde autour de l'homme, qui l'inspire, le tente et le pousse dans le malheur ou dans le crime. Quand, dans l'*Enseigne*, il nous montre Zante décrochant furtivement pendant la nuit la plaque de bois, dont l'image grotesque fait le désespoir du déclassé vaniteux qu'il est devenu, si elle tombe sur la tête de son père, c'est

(1) A propos du livre : *Contes à la Nichée*, par HUBERT STIERNET. Dessins de Georges Lebacq. (Bruxelles, Lebègue.)

la fatalité qui le veut sans doute, mais une fatalité qui a les yeux ouverts et qui sait ce qu'elle fait. Pour l'imagination de M. Stiernet, le monde invisible existe; et c'est pourquoi je le classerais à côté de Mockel, le plus familiarisé de nos écrivains avec le petit peuple sournois ou gracieux des génies et des fées.

Je le classerais encore à côté de Mockel pour une autre raison. Comme ce dernier, il possède, à un degré presque excessif, l'amour du style. Il est un des rares fervents que nous possédons encore du style artiste. Il introduit de la poésie dans sa prose. Il cisèle ses phrases. La forme pour lui a une valeur intrinsèque. Je ne dis pas qu'il y sacrifie le fond; au contraire. Mais certaines de ses phrases, fouillées comme des bijoux, peuvent être admirées isolément pour la perfection du travail et l'harmonie de leurs proportions. Il faudrait ouvrir les *Contes pour les Enfants d'Hier* pour trouver des passages d'un lyrisme comparable à celui qui termine, dans les *Histoires Hantées*, la *Vierge au Rouet :*

« Cependant, chaque année, le septième jour de la septième lune, vous n'entendrez plus jamais caqueter dans les pommiers; et vous ne verrez pas s'élever, le long des peupliers en aigrette, le vol lent et cahoté des oiseaux blancs et noirs, à la queue trop lourde; parce que ce jour, les pies charitables prennent leur essor vers les hautes régions et vont construire, ouvriers innombrables et habiles, un pont au-dessus de la voie lactée. Puis, quand vient la grande nuit, quoique le ciel en cet instant soit de pure améthyste, toutes les étoiles baissent discrètement leurs paupières et, dans l'immuable silence céruléen, aux deux bouts opposés de la passerelle merveilleuse, le pâtre fidèle et la Vierge au Rouet s'avancent l'un vers l'autre, ravis comme au jour de la première rencontre, et répètent, frémissants, l'ineffable duo d'amour du Pâtre et de l'Etoile. »

Il semble qu'un écrivain, sollicité à ce point par l'étrange et le merveilleux et qui s'exprime dans une langue aussi raffinée, soit peu qualifié pour écrire des contes destinés aux enfants. Il semble, en tout cas, que, s'il devait en écrire, ces contes ne pourraient être que des récits fantaisistes à la manière de Grimm, où les êtres et les choses se déforment comme dans les tableaux de Jérôme Bosch. Et cependant, voici que M. Stiernet, qui, il y a une quinzaine d'années, avait déjà écrit un livre pour les enfants, leur en dédie un nouveau qui n'a rien d'extraordinaire ni de fantastique, mais qui est bien l'ouvrage le plus léger, le plus naturel, le plus raisonnable, le plus édifiant et le plus charmant qu'on puisse mettre dans leurs mains. Ici, nous ne sortons jamais de la vie. Le destin lui-même ne revêt jamais la forme d'un *deus ex machina*. Ce sont des histoires simples, si simples qu'il n'y a, à proprement parler, pas de sujet.

Sur la place publique d'une bourgade hesbignonne, un jour de fête, on a dressé un mât de cocagne; les enfants ont décidé que Poucet, le marchand de volaille, qui a six doigts à chaque main, sera le vainqueur; tout l'intérêt de l'histoire gît dans l'attente anxieuse avec laquelle les enfants suivent les péripéties de la lutte, qui se termine par une déception, Poucet dégringolant au moment de toucher au but. Voici ensuite Jacques, le corbeau, qu'un petit

garçon a recueilli avec une patte cassée, qu'on guérit et qui reste l'hôte gâté et capricieux du logis. Voici — événement plus important — l'apparition dans la localité d'un négrillon, ramené du Congo par un officier; les enfants en ont peur, puis ils viennent l'observer avec curiosité, puis ils s'approchent, le contact se fait et une grande amitié les unit bientôt au petit Djouma. Voici, enfin, une histoire grave : un soir d'hiver, des enfants sont groupés autour de leur mère qui fait des galettes; un parfum appétissant remplit toutes les petites narines; on mange déjà les délicieuses galettes par le nez, lorsqu'un étranger vient appeler la femme pour aller soigner une parente dans un village voisin; sans hésiter, elle abandonne son ouvrage, ses enfants, et la voilà partie avec l'inconnu dans la nuit glaciale, donnant à sa progéniture déçue une leçon d'abnégation et d'héroïsme qui ne sera pas oubliée.

Les autres contes — ils sont onze en tout — ne sont pas plus compliqués. Au premier abord, on serait tenté de prendre cet ouvrage pour un livre d'exception dans l'œuvre de M. Stiernet. On se tromperait : ces histoires simples sont encore à leur façon des histoires merveilleuses. Ici aussi la vie a été vue à travers un prisme. Et ce prisme, c'est le cerveau de l'enfant. On sait que c'est le privilège de l'enfance de donner aux choses de la vie une valeur qu'elles n'ont pas dans la réalité. Pour l'enfant, l'homme le plus ordinaire est un héros qui fait des choses étonnantes. Et pour peu que l'homme ait six doigts à chaque main comme Poucet, qu'il vende de la volaille dans l'encoignure d'une porte, qu'il fabrique des frondes et des sifflets de frêne, il est le plus grand, le plus fort, le plus sympathique des héros et ne peut, sans injustice, être vaincu quand il se mesure avec un mât de cocagne. Voilà l'optique où s'est placé M. Stiernet pour écrire ses *Contes à la Nichée* et c'est de là que tout leur charme dérive. Il est visible qu'il les a tirés de ses souvenirs. Mais pour évoquer avec toute la sincérité nécessaire ces petits événements de sa jeunesse, il a fait revivre l'âme émerveillée qu'il avait alors. Il a reconstitué tout un milieu et en a ressuscité l'ambiance. La « maison branlante du plat pays » projette son ombre bienfaisante sur le tout. Derrière les petits acteurs qui occupent le devant de la scène et la remplissent de leur gazouillis, on aperçoit deux bonnes et douces silhouettes, qui font encore sentir leur utilité, mais dont la personnalité semble déjà avoir diminué d'importance et qui commencent à s'effacer comme s'efface fatalement dans la vie tout ce qui vieillit devant tout ce qui naît.

Sans doute, on trouverait facilement chez plusieurs de nos conteurs des historiettes qui pourraient être lues avec intérêt et avec plaisir par les enfants. Mais ce n'est pas à ceux-ci qu'ils ont songé en les écrivant. Ce sont des contes pour adultes, qui peuvent *aussi* être lus par des enfants. Chez M. Stiernet, c'est l'inverse. Ses contes s'adressent aux enfants; il en a même formulé la morale là où elle ne se dégageait pas toute seule des faits. Mais les grands peuvent également les lire. C'est de la vie prise à sa source et que ne ternit aucune impureté. Ils ont le charme d'une fleur qui s'ouvre, d'une goutte de rosée qui brille au creux d'une feuille, de la lumière sereine que répand la lampe familiale, en hiver, dans une chambre close. On sent que l'auteur les a écrits avec plaisir, qu'ils ont coulé sans effort de sa plume, qu'il

s'est laissé prendre et porter par les sujets. Le style, naturel et limpide, met tout en valeur avec une remarquable précision :

« J'avais neuf ans depuis les foins.

» Mon père s'apprêtait à sortir. Il me dit :

» — J'ai vu que tu a appris à écrire des lettres. C'est bien ; tu fais des progrès. Nous allons mettre tout de suite ton talent à l'épreuve. Tante Prudence sera ici, dimanche ; invite l'oncle Paul à venir manger la soupe avec nous. Dis-lui que s'il accepte, il n'est pas nécessaire qu'il réponde.

» Tu me montreras ta lettre.

» Ecrire une lettre ! une vraie lettre que l'on jettera dans une boîte, au premier coin de rue venu, sans s'en inquiéter ; qui s'en ira toute seule, à travers la nuit et le mystère de la poste ; que le facteur glissera demain matin déjà, à Liége, dans la boîte de l'oncle Paul !

» Ce cher oncle Paul ! Je le vois :

» Il soigne ses canaris et leur parle comme à des enfants (il est célibataire). Il a entendu soudain retomber la plaquette de cuivre. Il arrive, prend la lettre — regarde — retourne l'enveloppe : il est intrigué...

» D'où cela vient-il ?

» Il coupe précieusement l'un des côtés, passe la lame du canif entre ses doigts avant de le reglisser dans son gilet. Il lit, éclate de rire :

» — Ah ! ce galopin, qui se mêle d'écrire ! »

Cette langue familière contraste fortement, comme on le voit, avec le style savant de la *Vierge au Rouet*. Pour arriver à écrire avec cette simplicité de bon aloi, il n'est pas inutile d'avoir vaincu les difficultés du style. De ces exercices difficiles la plume sort dressée et assouplie. Quand on la laisse ensuite courir avec la bride sur le cou, elle trotte d'un pas alerte et vif, elle ne tombe ni dans le galimatias, ni dans les lieux communs, elle évite les fondrières et les glissades et ne commet pas d'écart.

Les *Contes à la Nichée* contiennent d'excellentes illustrations de M. Georges Lebacq.

HUBERT KRAINS.

Marie Dauguet [1]

MADAME Marie Dauguet a dédié ses *Pastorales* « à la grande ombre de Virgile ». Pourtant, sauf en quelques pages où passent le vent tiède et les bruissements d'abeilles des *Bucoliques*, elle n'est point du tout virgilienne. L'harmonieux poète dont le génie fut une douceur nuancée, et la langue une molle et noble caresse, n'a jamais connu ces élans immenses vers la Beauté, ces sursauts d'amour vers le soleil, son paganisme n'a jamais eu cette ferveur qui palpite dans le livre de Marie Dauguet. Je crois avoir déjà noté chez les contemporaines femmes poètes, cet amour de la vie, cette ardeur à la vivre plus intense, ces enthousiasmes brûlants pour ses manifestations. Plus que les hommes elles semblent pénétrées d'une flamme intérieure, et, comme la plupart d'entre elles ne sont pas chrétiennes, cette ferveur se tourne chez elles en l'adoration de l'existence, de l'amour ou des choses. La poésie de Madame Marie Dauguet est rayonnante d'un panthéisme passionné, et son livre donne l'impression de ces journées d'été où la chair, semble-t-il, n'a d'autre faim et d'autre soif que d'oublier tout, de se mêler au rythme des lignes, des sons, des lumières, de se fondre en la paix radieuse de la terre, de devenir pareille à l'arbre, à la plante, aux épis de blé d'or, et de goûter, dans la splendeur de cette vie, palpitante à la fois et assoupie, la saveur de la mort. Parfois pourtant, en ces journées vermeilles, il arrive, même avant l'heure recueillie du soir, qu'une brise fraîche et chantante vienne rappeler l'homme à la joie d'avoir une âme, et apporte des lointains bleus les sons clairs et puérils de mystérieux *Angelus*...

---

(1) A propos du livre : *Les Pastorales*, par MARIE DAUGUET. (Paris, Sansot.)

Telle me paraît être l'œuvre du poète des *Pastorales*.

Je vivrai dans l'odeur divine des saisons,

dit-elle, je réglerai mon âme sur leur cadence; les champs et les jardins, dans le soleil surtout, seront tout mon horizon ; je me mêlerai à leur existence latente et profonde, je me pencherai sur les mares, les chemins creux, les fleurs lourdes ; je respirerai les parfums chauds, j'écouterai les chansons voluptueuses de l'Été,

Heureuse de goûter la simple volupté
Comme les bêtes et les choses, d'exister ;

et si les désirs compliqués et factices veulent me reprendre, je me ferai la mentalité de l'homme des champs qui ne se soucie plus que de la Terre :

Un instinct très amer remonte à la surface
De ce moi que j'oublie, anxieux, véhément,
Compliqué, et ce que j'étais hier s'efface ;
Je suis un paysan lorrain, tout simplement.

Je m'intéresse aux blés divers qu'on va semer,
A la terre robuste où je suis appuyé,
Et dont je suis sorti et dont je suis aimé,
Et qui me bercera quand je m'endormirai.

S'il faut chanter, je chanterai, mais ce n'est pas en moi, c'est en ces choses pastorales et ensoleillées qui m'entourent que je prendrai l'inspiration :

Prends l'herbe desséchée par le soleil pâlie
Et la gerbe qu'on lie,
Prends l'eau pure et le vent et la tiède saison
Et fais-en des chansons.

mais mon plus grand désir sera celui d'oublier ma propre vie, d'être heureuse comme les éléments,

De ne distinguer plus de mon cœur éphémère
Et soupirant le cœur paisible de la terre .....

Parfois pourtant, dans cette poésie chaude passeront, comme dans l'après-midi d'été, les souffles légers de la fraîcheur. Ce seront des impressions matutinales, telles ce délicieux *Réveil :*

Partout s'entremêlent, brouillés,
Des rayons troubles et mouillés
A l'ombre mal évanouie.

L'aurore se réveille en larmes ;
On entend s'égoutter les charmes
Au bord des routes éblouies.

Au-dessus des orges violettes
Et rosées, un chant d'alouette
Eclate rapide et vivace ;

Et, venant des lointains perdus,
Un son de cloche répandu
Moire, en larges ondes, l'espace.

Les cloches! les cloches! Et voici, soudain, des souvenirs chrétiens qui passent. La vie paraît plus légère, plus enfantine, plus fraîche. L'âme tressaille, se réveille, aspire un instant vers une paix toute différente de celle des choses; ce sera devant une chapelle de village :

Vieille église en prière au bord du firmament
Je m'assieds à ton seuil dont la douceur me tente...

ou dans un jardin de presbytère :

O cloître harmonieux, jardin du presbytère,
Qui semble rapproché de l'azur infini,
Ambiance soyeuse où le cœur fait son nid
Dans un bourdonnement de ruche et de prière ;

Vieux jardin tout baigné du reflet des verrières,
Avec vos buis taillés pour des rameaux bénits,
Où la nature au ciel si tendrement s'unit,
J'aime à vous évoquer... Et mon cœur se libère

Des heures sans beauté, dont l'idéal s'exile,
Rien qu'à ressusciter vos voluptés subtiles :
Près du portail sculpté, au marbre de son seuil

Cette simplicité robuste de la terre,
Ces cris d'oiseaux mêlés aux chants d'orgue qui errent
Et ces parfums de lys, d'encens et de cerfeuil...

Mais la brise ne fait que passer, et l'adoration du poète n'ira pas à ce Christ, — même à ce Christ presque païen qu'elle évoque — mais au Soleil à qui elle chantera des hymnes d'un lyrisme merveilleux, à ce soleil dont la clarté, dont le brasier triomphal et divin va décupler la ferveur de sa vie. Mais n'avons-nous pas déjà vu combien cette idée de vie plus intense se rapproche de l'idée de la mort? Il faut jouir! s'écrie-t-elle, et elle fait dire par un berger de ses *Bucoliques :*

Il est temps de songer à la mort quand on meurt.

Pourtant, c'est à tout instant qu'elle y songe, et si, parfois, c'est avec un tressaillement de peur, cela devient à mesure que l'habitude vient d'y penser et que grandit la soif d'anéantissement dans les choses, une idée, païenne je le veux bien, mais très grave, très noble, et qui se mêle encore à cet amour exalté de la nature harmonieuse :

Quand viendra le moment que notre geste éloigne
Pour que son dur vouloir un peu moins nous disjoigne,
Au fond du clos sylvestre où nous avons marché
Si longtemps, confiants, l'un vers l'autre penché;

Tendrement appliqués, tous deux à nous comprendre;
Dans le vol roucoulant de l'ombre qui descend,
Au rythme d'un grand cœur quelque part existant,
Sous ces rameaux en pleurs, qu'on mélange nos cendres!

O mon ami, souhaitons, les yeux pleins de rayons,
Nous endormir ensemble, un soir d'automne rose,
Au vibrement, pareil au chant des violons,
D'une phalène blonde à l'entour de nos roses.

Souhaitons, comme on le voit dans les métamorphoses
Que tous deux réunis, confondus, nous soyons
Deux beaux arbres jumeaux dont s'enlacent les troncs,
Et que la mort, sans nous séparer, nous transpose.

La manière de Marie Dauguet, presque toujours classique, est bien personnelle. Mais elle affectionne, semble-t-il, trop souvent dans certains poèmes des tournures prosaïques et disloquées. De trop fréquents enjambements nuisent parfois au rythme désiré. Et dans les sujets mêmes de ses poèmes, s'il lui arrive presque toujours de rendre poétique ce qui dans le langage courant passerait pour vulgaire, — mais les champs n'ont-ils pas une noblesse, une paix et une lumière qui enveloppent de grandeur les choses rustiques? — il lui est arrivé aussi — je songe à un sonnet intitulé *La Prairie permanente* — d'introduire en plein la prose dans les *Pastorales*.

Les lecteurs de *Durendal* connaissent depuis longtemps Madame Marie Dauguet. Ils se souviennent de cet *Hymne au Silence* que je n'ai pas cité, parce qu'il fut publié ici même, et qui est, je crois, le plus beau poème de ce beau recueil.

PIERRE NOTHOMB.

LES LIVRES

Les Bastions de l'Est. *Colette Baudoche*, histoire d'une jeune fille de Metz, par MAURICE BARRÈS. — (Paris, Félix Juven.)

Imaginez un étranger installé au foyer familial, dans la sainteté de la demeure et des souvenirs, non en étranger mais en maître, et d'autant plus étranger qu'il est maître et qu'il ordonne dans la maison, qu'il y est entré avec des idées, des manières, des habitudes qui y sont insolites... Il ne peut faire un geste, prononcer un mot qui ne paraissent intrus comme lui-même, qui ne soient pour les anciens habitants du logis un outrage, un rappel douloureux, une humiliation... Telle est, à peu près, la situation des Allemands dans les provinces annexées, et surtout, probablement, en Lorraine, parmi des populations avec lesquelles ils n'ont point, comme avec les Alsaciens, certaines affinités de race et de langage.

Sans doute, peut-on croire que le temps a agi et, aussi, l'immigration considérable, l'accoutumance, l'intérêt, la nécessité de vivre et, pour vivre, de s'adapter bon gré mal gré aux circonstances, mais, quand même, la société messine est restée française de cœur, de volonté, de désir. Peut-être bien n'espère-t-elle rien; ne regarde-t-elle plus vers l'Ouest dans l'attente vaine des libérateurs; ne compte-t-elle plus voir, un jour, placée entre elle et le véritable ennemi, la frontière fortifiée qui, aujourd'hui, la sépare de la patrie. Elle a l'esprit trop clair et trop positif pour s'abandonner aux illusions d'un improbable avenir, mais, cependant elle ne veut rien laisser de son passé; elle se tient à elle-même, à la chère tradition, brisée dans la réalité et qu'elle entretient et renoue infatigablement dans son cœur. On a dû lui dire, certainement, qu'il serait plus raisonnable de se plier aux événements et, puisque, enfin, le mort est mort, de n'en pas recélébrer sans cesse les funérailles... Plus raisonnable, oui, mais plus fier?.. Puis, en somme, ce mort, comment l'oublier alors que la vie, avec ses brutalités et ses offenses, recommence tous les jours à le tuer; tous les jours interrompt la prescription du deuil?... Tout parle, d'ailleurs, contre l'oubli, le sol, les monuments, l'étranger vivant et les générations mortes...

La fidélité aux origines domine tout le drame simple que Maurice Barrès nous raconte dans ce livre : c'en est, en quelque sorte, le personnage principal, le protagoniste invisible et présent, l'âme de l'action, comme la Fatalité des tragédies antiques. Drame où rien ne fait éclat, ni les péripéties, ni

les paroles, très simple, et que l'auteur, doit-on croire, a voulu tel dans son développement et dans les êtres qui y jouent un rôle, afin que rien n'altère la force instinctive des sentiments dont ils sont animés.

Mme Baudoche et sa petite-fille Colette n'ont aucune des apparences des héroïnes de roman ; ce sont de petites bourgeoises enfermées dans le cercle étroit d'idées et d'occupations de leur petite vie casanière et provinciale. La médiocrité de leurs ressources les oblige à prendre un pensionnaire. Ce pensionnaire est un jeune professeur allemand, M. Asmus, qui a de la gravité et une espèce de candeur compassée; il est cordial, un peu enfant, un peu pédagogue et, à certains égards, rustre. Il subit le charme de la jeune fille, si différente de la solide fiancée qu'il a laissée dans son pays, et peut-être en elle la séduction d'une sensibilité autre que la sienne, plus déliée, plus légère, et dont tous les mouvements sont régis par une sorte de grâce riante. Sa transplantation en Lorraine agit également sur lui. Il sent que les gens au milieu desquels il vit à présent sont, sinon d'une race supérieure à celle dont il est sorti, au moins d'une race plus ancienne dans la civilisation... De sorte que, peu à peu, sous l'influence simultanée de l'attrait qu'exerce sur lui Colette et de son grandissant respect pour la pensée française, les idées germaniques avec lesquelles il était venu vont perdant de leur orgueil et de leur intransigeance... Toute cette beauté que les siècles ont faite et qui est liée à la tradition française, il veut que le vainqueur l'admire et la respecte... Tellement que, finalement, le jeune barbare savant et fruste en arrive à penser presque comme un Lorrain... A penser, mais non à sentir... « Il est impossible d'aimer, voire de comprendre aucun objet si nous n'avons pas mêlé nos songes à sa réalité, établi un lien entre lui et notre vie. C'est peu d'avoir consciencieusement tourné autour d'une belle chose; l'essentiel c'est de sentir sa qualité morale et de participer du principe d'où elle est née. Il faut devenir le frère d'une beauté pour bien commencer à l'aimer... » Colette la sait bien, elle qui, après avoir penché du côté du bon professeur, si docile à ses suggestions, après avoir presque consenti à s'unir avec lui, se reprend dans la conscience de tout ce qui, du passé comme du présent, doit se dresser entre eux et les pousser en des voies différentes...

Nous résumons rapidement un récit qui est tout en nuances, en petits faits quotidiens, en menus détails de la vie ordinaire de ces trois êtres et sur lesquels, pour parler comme le maître écrivain, chacun d'eux jette ses reflets. L'action chemine parmi ces petits faits dont l'accumulation crée dans le cœur de la jeune Française d'abord l'hésitation, puis la force du dénouement. Petits faits de la réalité, mais aussi grands faits de la pensée et de la mémoire, sentiments que des circonstances — promenades aux champs de bataille tristes et glorieux, commémorations religieuses des soldats morts dans les combats — réveillent et qui font vibrer dans l'être toutes les racines, toutes les secrètes solidarités de la race. On devine les pages, les belles méditations lucides, viriles et tendres que des épisodes de cette sorte ont inspirées à Barrès... L'âme française du Nord se peint, une fois de plus, dans ce livre de puissance contenue où tout, les pensées comme les émotions, se marque en lignes de clarté.

John Ruskin, par M. FRÉDÉRIC HARRISSON. Traduction Baraduc. — (Paris, *Mercure de France.*)

Le Repos de Saint-Marc, par RUSKIN. Histoire de Venise par les rares voyageurs qui se soucient encore de ses monuments. Traduction Johnston. — (Paris, Hachette.)

Toute l'existence et l'œuvre de Ruskin montrent en lui un autodidacte, un homme qui s'est toujours instruit et dirigé par ses propres voies, selon l'instinct ou la fantaisie de son génie. Il n'a point pris de grades ni de diplômes dans les écoles; le savoir qu'il a acquis, confus, si l'on veut, incohérent, plein de vides sur lesquels il jette des ponts audacieux, il ne le doit qu'à lui-même. Rien ne l'a guidé vers l'art ou, plus tard, vers les œuvres sociales, rien que le sentiment; rien, non plus, n'a arrêté ni contraint l'expansion de son originalité. Aussi la notion du relatif, qui est d'essence trop scientifique, ne s'est-elle jamais introduite dans son esprit. Toute conviction qui se forme en celui-ci, acquiert pour lui, par l'apparence de révélation intérieure qu'elle revêt, un caractère absolu. Et il froisserait souvent le lecteur par son ton oraculaire, si ses exhortations et enseignements comminatoires n'étaient mélangés de tant de beauté, de bonhomie et de véritable tendresse. Il n'a d'autre système que lui-même et c'est en lui-même qu'en réside l'unité, de sorte qu'il va hardiment, sans souci d'ordre ou de cohérence, puisque tout ce qu'il exprime émanant de lui ne peut pas ne point finir par trouver en lui son équilibre logique!...

Il est superflu de dire qu'il est rebelle à toute règle, à toute discipline, celles des autres aussi bien que celles dont il est l'auteur. La règle intellectuelle, c'est la raison qui domine le sentiment, le restreint, le limite; il n'en veut pas, toute chose belle ou sainte ou salutaire étant, à ses yeux, à la mesure de l'amour. Il a l'imagination, et l'humeur vagabondes; tout ce qu'il sait, il l'a appris d'enthousiasme, sans méthode, d'une façon désordonnée. Développer un sujet avec suite et persévérance lui est impossible; il est toujours prêt à abandonner son propos pour entamer quelque digression, interrompue, bientôt, elle-même, par une nouvelle bifurcation de ses préoccupations. Peut-être les titres énigmatiques ou allégoriques qu'il imposait à ses ouvrages et qui n'en annonçaient, ni n'en précisaient la matière, n'étaient-ils pas choisis sans artifice, car il connaissait qu'il n'était pas en lui de parcourir une carrière un peu longue sans se laisser séduire au plaisir de la flânerie. Mais si c'est un défaut, il l'a hérité, en l'exagérant seulement, des humoristes anglais, Swift, Sterne, et de son ami et maître Carlyle.

Sa pensée est dominée par sa personnalité ingénue, spontanée, qui n'adhère à aucune opinion qu'elle n'ait, pour ainsi dire, formée ou vérifiée dans sa propre sensibilité. Mais l'opinion qu'il a une fois adoptée, il la pousse à toutes ses conséquences, sans se soucier des objections ou, plutôt, sans les voir : ainsi, la corrélation qu'il établissait — et que l'histoire ne confirme guère — entre la moralité d'une époque et la grandeur de son art; ainsi, encore, sa condamnation globale de toute la vie moderne, dans son esprit, son organisation du travail, les perfectionnements de ses industries, etc.

— un peu à la manière de Tolstoï — à cause de la misère, du vice et de l'hypocrisie qui règnent dans le monde et qui remplissaient son cœur de tristesse et d'indignation.

Au fond, il y avait en lui, à la fois par les tendances de son génie et par la liberté spirituelle dans laquelle il s'était développé, quelque chose de l'anarchiste en défiance de toute loi établie, de toute autorité constituée parmi les hommes. Un anarchiste qui aurait voulu refaire la société, non sur un modèle utopique, mais sur celui du moyen âge pour lequel il nourrissait une admiration passionnée et mystique. Car, ce qu'il aimait, il le recréait dans son inspiration de poète et d'artiste, le transportait dans un rêve de beauté et de vertu contre les prestiges duquel aucune réalité ne pouvait plus prévaloir auprès de lui.

Sa vie fut celle d'un apôtre, d'un apôtre de la beauté, de la nature, de l'amour, auquel la richesse qu'il possédait permit d'enseigner la générosité par l'exemple, mais qui agit surtout par la parole et par l'écrit, par son œuvre énorme, depuis ses premières études sur les *Peintres modernes*, à la gloire de Turner, jusqu'à ses touchantes confessions de *Praetorita*. Cette vie, il faut la lire dans l'excellent écrit que nous en fait M. Harrisson.

Dans sa prodigieuse activité, son esprit de prosélytisme artistique et social, l'ardeur impétueuse et autoritaire de ses convictions, Ruskin apparaît à toutes les phases de sa longue existence comme un remueur infatigable d'idées sur les objets les plus divers, et d'idées qui, souvent, bien que combattues ou ridiculisées à leur apparition, ont puissamment agi, depuis, dans le monde des idées et, aussi, dans celui des faits.

* * *

Le *Repos de Saint-Marc* fait suite aux *Pierres de Venise*, le premier ouvrage consacré par Ruskin à la vieille cité des lagunes. Il entreprend d'enseigner à ses lecteurs, non seulement à regarder, mais à voir : il les mène à l'antique église de S. Jacopo au Rialto, dans le Baptistère de S. Marc, puis, à la découverte de Carpaccio, à l'Académie et à S. Giorgio degli Schiavoni.

Il décrit, il commente les œuvres et, en même temps, raconte Venise, la Venise contemporaine des mosaïques du Baptistère, celle où vivaient les êtres dont le peintre de la légende de sainte Ursule a fixé la physionomie dans ses ouvrages. Et il semble bien, quelquefois, que ce soit une Venise imaginaire, désintéressée, chevaleresque, fort différente de l'avisée République que l'histoire et la chronique nous portent à nous figurer. Mais quelle qu'elle ait été, Ruskin nous la rend sympathique et chère, et familière en la ressuscitant, pour nous, dans les significations et dans les gloires les plus parfaites et les plus caractéristiques de son art.

La version que M. Johnston publie du *Repos de Saint-Marc* contribuera heureusement à accroître auprès du public français l'influence du grand écrivain dont notre collaborateur Dom Bruno Destrée célébrait ici même, il n'y a guère, le génie puissant et original.

La Peinture en Belgique, par M. Fierens-Gevaert. Fascicules III et IV : *Le Maître de Flémalle (Jacques Daret?); Thierry Bouts; Le Maître de l'Assomption (Albert Bouts); Hugo Van der Goes; Juste de Gand; Le Maître de la légende de sainte Lucie; Simon Marmion.* Grand in-4°, 24 reproductions. — (Bruxelles, Librairie nationale d'art et d'histoire, Van Oest et Cie.)

M. Fierens-Gevaert nous donne dans ces deux fascicules la suite de l'œuvre importante qu'il a heureusement entreprise et qu'il poursuit avec le talent et la compétence qu'on lui connaît. Dans une suite de monographies concises et substantielles, il résume les renseignements que l'on possède sur chacun des artistes dont il parle, nous dit l'œuvre certaine ou supposée de ceux-ci, les questions qui se posent à leur propos, les solutions que ses recherches ou celles des autres permettent de proposer à ces questions. En critique averti qu'il est, il ne se laisse pas entraîner à l'examen et à la discussion, sans fruit, la plupart du temps, pour la science, des innombrables hypothèses, fondées uniquement sur des appréciations personnelles, auxquelles ont donné lieu les travaux de nos primitifs. Il s'attache surtout et avec raison, selon nous, aux ouvrages avérés des maîtres dont il retrace la carrière : « Ce n'est point notre rôle, dit-il judicieusement, d'analyser et de commenter les numéros douteux du catalogue d'Hughes Van der Goes. » Et, en effet, comment établir son opinion sur la personnalité d'un artiste, définir ses caractéristiques, en s'appuyant sur le doute et la conjecture? Les éléments de contradiction sont déjà si abondants, lorsque, s'en tenant aux œuvres authentiquées, on se hasarde à émettre une appréciation sur les qualités d'émotion ou de sentiment d'un artiste... Mais c'est là un domaine à exclure de la controverse, car chacun y est, si l'on peut dire, la mesure de son propre jugement ou plutôt de sa propre sensation. Il est vrai que l'on pourrait souvent en dire autant des observations de facture ou de technique sur lesquelles certains critiques fondent les attributions qu'ils s'efforcent d'imposer. On l'a bien vu pour le *Maître de Flémalle*, ou *de Mérode* ou « à la *Souricière* », dont l'individualité est devenue d'autant plus insaisissable qu'on a ajouté à son œuvre prétendu : « Sa personnalité, sa vie, sa carrière, l'ordre de sa production, l'évolution de son génie sont encore aujourd'hui d'impénétrables mystères », écrit M. Fierens-Gevaert, qui marque, d'ailleurs, fort bien que, dans le groupe d'œuvres assigné au Maître de Flémalle, on pourrait faire la part d'au moins trois artistes différents.

Le quatrième fascicule s'achève par une courte notice sur Juste de Gand, dont tous les ouvrages sont à l'étranger, à Urbin notamment; sur le *Maître* de la légende de sainte Lucie, dont certaines figures sont étroitement inspirées de celle de Thierry Bouts; enfin sur Simon Marmion, le « prince d'enluminure », de Jean Lemaire, auquel M. Fierens-Gevaert attribue deux petits panneaux qu'il intitule, l'un, *Prédication d'un évêque* (Musée de Bruxelles); l'autre, *Prédication de saint François* (coll. Van de Walle, Bruges). Le titre donné à la seconde de ces œuvres nous paraît contestable. A première vue, on aurait été tenté de reconnaître dans ces deux panneaux des illustrations de détails rapportés par le Fr. Bartholi dans son *Traité de l'Indulgence de Sainte-*

Marie de la Portiuncule (1), mais le récit mentionnant la présence de sept évêques à la proclamation de cette Indulgence, alors que les tableaux n'en représentent que six, il n'est pas probable, étant donnée l'exactitude avec laquelle les artistes se conformaient à cette époque aux textes des légendes, que ces œuvres aient trait à la vie de saint François.

Les Maîtres de l'Art. *Chardin*, par EDMOND PILON, un vol. ill. — (Paris, Plon et Nourrit.)

Il semble que le XVIIIe siècle, avec Watteau, Chardin, Fragonard... ait créé l'œuvre artistique où le génie français, dans toutes ses qualités et ses plus exquises nuances, se soit réflété avec le plus d'intensité. Génie épris de clarté et de suite, d'analyse sans minutie ni obscurité, qu'un mot conclut, un trait léger et rapide qui ramasse tout le sens et le fait passer dans l'esprit prestement. L'émotion ne le domine jamais au point de le priver tout à fait de sang-froid, et elle lui laisse toujours quelque lucidité critique. La raison, chez lui, est rarement complètement anéantie par le cœur. Il y a en lui quelque chose d'héroïque et de tendre et, à la fois, de caustique; et s'il fait gronder la symphonie guerrière ou pleurer la romance sentimentale, il ne saurait s'empêcher d'entrecouper, parfois, leurs accents de traits aigus et ironiques de fifre!...

Dans ce XVIIIe siècle, tout ensemble audacieux et frivole, d'autant plus avide de liberté dans l'art et dans la pensée que le siècle précédent avait été grave, académique, compassé, Chardin fait, d'ailleurs, figure singulière. Ce n'est pas un évocateur de fêtes galantes et d'élégances libertines. Il ne cherche pas plus ses modèles dans le beau monde dissipé des salons que ses inspirations dans les romans érotiques à la mode. Les uns et les autres, il les trouve dans son intimité, dans son ménage, dans la petite société bourgeoise parmi laquelle il se plaît. Ses œuvres, peintes avec un art exquis et savant, avec la minutie et le sens profond et vibrant de la lumière des petits maîtres flamands ou hollandais, Vermeer de Delft ou Pieter de Hooch, par exemple, à l'aide de procédés originaux de juxtaposition du ton qui font de lui un précurseur des impressionnistes; ses œuvres ne nous offrent d'autres spectacles que familiers : ce sont les *Aliments de la convalescence*, la *Mère laborieuse*, la *Gouvernante*, l'*Enfant au toton*, les *Châteaux de cartes*... des aspects de la salle à manger, de la cuisine, des natures mortes.

Art fait de simplicité et de sensations profondes, exprimées dans toute leur saveur cordiale en nombre de pages que M. Edmond Pilon célèbre, en même temps que leur auteur, dans ce volume excellent tout animé de vive et compréhensive admiration pour le vieux peintre, le narquois bonhomme, le doux et bon bourgeois, qui n'eut — en son temps — qu'à ouvrir les yeux, qu'à regarder devant et autour de lui, pour créer, au moyen des fruits et des fleurs, des enfants et des femmes, des objets de sa maison, d'impérissables œuvres d'observation aimante et de vérité.

(1) *La Légende des trois compagnons*, p. 300 (Bruxelles, Lamertin, 1902.)

Nouvelles études sur l'histoire de l'art, par M. EMILE MICHEL, de l'Institut. — (Paris, Hachette.)

M. Emile Michel a placé en tête de ce recueil une étude sur la *critique d'art* et il n'était personne, sans doute, qui, mieux que ce vétéran de la critique, possédât la haute compétence et l'autorité nécessaires pour formuler les excellents conseils que ces pages contiennent. C'est, à la fois, une histoire de la critique française dans ses personnalités les plus saillantes depuis Roger de Piles jusqu'à Taine, et une théorie, une méthode illustrées d'exemples, expliquées, commentées avec la précision et la discrétion que l'on pouvait attendre de l'expérience et du talent de l'auteur.

Outre une étude consacrée à l'organisation et à la conservation du *Musée du Louvre*, toujours défectueuses malgré les instances des artistes et les décisions parlementaires; de courtes monographies de célèbres amateurs d'art, le provençal *Claude Fabri de Peiresc* et le hollandais *Constantin Huyghens*, ce volume contient deux essais, l'un sur le *Dessin chez Léonard de Vinci*; l'autre sur les *Paysagistes et l'étude d'après nature*, véritables méditations sur l'art, à propos de l'œuvre et des écrits admirables de Léonard et de l'évolution esthétique du paysage. Si la fougue et l'impatience de faire, de briller et de réussir des jeunes générations artistiques supportaient des conseils et acceptaient des leçons, c'est là qu'elles devraient aller en chercher; mais, quand même, elles ne seront pas perdues, car, comme l'écrit avec émotion M. Michel, « il est encore des artistes qui vivent dans leur coin, étrangers aux intrigues, appliqués à leur travail... Eux aussi, ils ont leur public, moins bruyant et moins capricieux. S'il n'est guère de gageure, si audacieuse qu'on la suppose, qui aujourd'hui ne puisse être soutenue, à force de réclames, par certains critiques, il convient d'ajouter que rien de bon, non plus, ne se perd... Ces artistes ne sont maîtres ni des distinctions officielles, ni des ventes fructueuses; ils le sont de la direction de leur vie. Si le succès leur arrive, ils ne se laisseront pas griser par lui; ils ne lui sacrifieront jamais cette entière sincérité dont aucun avantage extérieur ne peut remplacer l'intime contentement. La nature, à l'étude de laquelle ils se sont voués, ne saurait les tromper, et en dépit des chefs-d'œuvre qu'elle a déjà inspirés, il n'est pas à craindre que la source à laquelle on a tant puisé soit jamais tarie : elle seule est pure, elle seule est inépuisable... ».

L'Histoire de France racontée à tous, publiée sous la direction de M. FUNCK-BRENTANO : *Le Siècle de la Renaissance*, par M. L. BATIFOL. — (Paris, Hachette.)

La librairie Hachette a entrepris de donner au public, en même temps que la grande *Histoire de France* de M. Lavisse, dont la publication va à sa fin, une *Histoire* moins étendue et moins approfondie, destinée à la grande masse des lecteurs. Le premier volume de cette histoire mineure : le *Moyen-âge*, dû à M. Funck-Brentano, a paru, il y a quelque temps.

Le second, dont le titre est reproduit plus haut, embrasse la période la plus agitée et, peut-être, la plus féconde de l'histoire de France : le XVI^e^ siècle; la plus pittoresque, aussi, sans doute, par la figure intellectuelle et morale des princes dont le règne se place entre celui de Louis XI et

celui de Henri IV, deux rois qui, dans leurs personnalités si différentes, furent, l'un et l'autre, possédés du génie de l'unité et travaillèrent, victorieusement, à la créer dans la monarchie française, le premier, contre les grands fondataires ; le second, contre les catholiques extrêmes et contre les protestants entêtés. On ne pourrait faire le même éloge de leurs successeurs ou prédécesseurs, depuis Charles VIII, Louis XII et François Ier, acharnés à leurs chimères italiennes ou impériales, jusqu'aux derniers Valois, enfants faibles, pervers et capricieux, que l'Italie avait donnés à la France, comme pour se venger de ce qu'elle avait souffert d'elle !...

Mais, il n'y a pas que les rois en ce siècle qui semble enveloppé dans une atmosphère d'orage, traversée d'éclairs sinistres; il y a les événements plus puissants que les rois, les fortes croyances qui s'entrechoquent, la pensée hardie et rapide qui jaillit de la contradiction ; le monde physique qui s'élargit par la découverte de mondes nouveaux ; le monde de l'art qui s'élargit par la résurrection du monde antique...

Le livre de M. Batifol embrasse toute cette matière complexe, la vie et les hommes agités de ce temps, pour nous en faire un tableau plein d'animation et de clarté. ARNOLD GOFFIN.

Un séjour à Lourdes, par ADOLPHE RETTÉ. — (Paris, Messein.)

L'ouvrage de M. Retté est divisé en deux parties. La première renferme le journal de son pèlerinage à pied ; la seconde ses impressions de brancardier.

L'auteur avait fait vœu de se rendre, selon la coutume des pénitents au moyen âge, de Ligugé à Lourdes par les grandes routes pédestres de France. Le bâton à la main, la besace sur l'épaule, le pèlerin quitte Ligugé le 9 juin. Par étapes pénibles et longues — la plus courte est de 17 kilomètres — M. Retté se rend à Lourdes où il parvient le 3 juillet, ayant franchi 454 kilomètres en vingt-quatre jours.

Le voyage est assez monotone. Le pèlerin s'occupe surtout de garder ses pieds intacts afin de ne pas rester en panne. Il nous donne même une excellente recette fournie par un brave curé de village : « Remplir la moitié d'un bol d'une certaine quantité d'huile d'olive ou de noix, y ajouter deux jaunes d'œuf, battre le tout et lorsque le mélange a acquis une certaine consistance, le verser dans les bottines. » M. Retté a donc accompli le pèlerinage de Ligugé à Lourdes « sur des pieds à la mayonnaise ».

Toute cette première partie est un peu froide et longue. Il s'agit d'un vrai journal de route sans gros incidents, très banal, avec çà et là de fraîches descriptions peu appuyées.

« Je gagne le pont qui traverse la Charente et je m'accoude au parapet. Peu profonde ici, la rivière laisse glisser ses eaux, d'un vert transparent, entre deux rives garnies de peupliers. De longues herbes aquatiques ondulent, comme des chevelures, selon le remous du courant qui mêle sa mélodie au friselis des feuillages. Que j'aime les peupliers : leur port élancé, l'élégance de leurs proportions, cette sensibilité qui les fait frissonner lors même que pas un souffle n'agite l'air, tout en eux me ravit. Ils me symbolisent telles âmes de poètes qui, comme eux, frémissent aux souffles de la vie et veulent palpiter dans la lumière. »

Puis c'est l'arrivée à Lourdes, l'enrôlement parmi les brancardiers et le journal des états d'âme du pèlerin durant cette période avec la relation des miracles auxquels l'auteur a assisté. On a tant écrit sur Lourdes qu'il était malaisé de rénover la matière. M. Retté a choisi une tâche plus humble en s'attachant à la notation de quelques détails et en relatant bonnement ce qu'il a vu. Avouons-le franchement, ce livre n'est pas le meilleur de l'auteur du *Diable à Dieu*. On y rencontre trop souvent un style lâché, des narrations décousues, des pages hâtives. Je sais que M. Retté ne m'en voudra pas de lui parler ainsi. Il ne tient qu'à lui de prendre une revanche éclatante et l'auteur de tant de beaux et forts romans n'y manquera pas. T. V.

Pour causer de tout : *Petit dictionnaire des idées et des opinions*, par HENRI MAZEL. — (Paris, Bernard Grasset.)

Ce livre de notre collaborateur a tout d'abord quelque chose pour plaire au lecteur : la variété. Le nombre de sujets qu'il traite est vraiment considérable, tout en ne s'éparpillant pas dans des directions trop divergentes. Depuis longtemps, en effet, M. Henri Mazel, parallèlement à ses travaux de pure littérature, poèmes en prose ou drames philosophiques, s'occupe de questions sociologiques; il a déjà publié, dans cet ordre d'idées, deux livres remarqués : la *Synergie sociale* qui étudie le mystérieux moteur à la fois expansif et affectif de notre civilisation européenne, et *Quand les peuples se relèvent...* qui, sous forme d'une conversation entre sept personnages aussi dissemblables que possible, agite tous les problèmes importants de l'actualité; de plus chaque mois environ dans le *Mercure de France*, sous la rubrique «Science sociale », il traite, quelquefois à coup d'encensoir... ou de massue, mais le plus souvent à coup d'épingles, les principaux auteurs contemporains. Aussi a-t-il sur une foule de points, sur l'amour comme sur l'éducation, sur la constitution comme sur l'armée, sur le socialisme comme sur l'histoire des peuples, des idées que les uns déclarent paradoxales, les autres sensées, et tous dignes d'attention. Ce sont ces idées qu'on trouvera dans le livre dont je parle, rangées par ordre alphabétique, ce qui est commode et antimonotone, avec un index copieux qui permet de remettre le doigt sur le passage qui vous avait frappé; beaucoup de lecteurs qui auront ouvert par mégarde le livre seront, je crois, poussés à le finir et à le passer à leurs voisins.

H. M.

L'intellectualisme de saint Thomas, par PIERRE ROUSSELOT. — (Paris, Alcan.)

La thèse doctorale de M. Rousselot vient à son heure. Il est de mode aujourd'hui de dénigrer la raison. On condamne sommairement, et avec quel dédain, les philosophies intellectualistes, qui ont cependant pour elles la tradition et le prestige d'illustres protagonistes. Et ce qu'on enlève à l'intelligence, on l'attribue avec une rare aisance à « l'action », au cœur », à la « croyance », à « l'intuition », en un mot à une sorte de prise de possession immédiate des choses par l'intime d'elles-mêmes, en dehors de toute activité rationnelle.

A ces détracteurs, il fallait montrer l'intellectualisme tel qu'il est, afin de

le distinguer de la caricature avec laquelle on a pris l'habitude de le confondre, il fallait en faire un exposé authentique, d'après un de ses plus puissants docteurs. D'après saint Thomas d'Aquin, l'intelligence ne connaît pas les choses réelles à travers des concepts abstraits et morts. Elle n'est nullement une faculté qui fige la réalité sans cesse mouvante, en des schémas immobiles. Elle appréhende directement l'être des choses. Son acte propre est la vision du réel. Voilà l'idée fondamentale du beau livre de M. Rousselot.

Il étudie d'abord l'acte d'intellection en soi, dans ses caractères essentiels, en dehors de tout sujet vivant où il se réalise et se détermine. Ultérieurement, il le situera, en quelque sorte, dans l'intelligence humaine et considérera les caractères spécifiques qu'il y acquiert. L'opération intellective n'est pas, comme on le dit souvent aujourd'hui, une activité superficielle, qui ne dérive pas des profondeurs de l'être qui la produit; c'est l'acte foncier du sujet : sa vigueur vitale s'y manifeste le mieux, c'est une opération essentiellement immanente. Mais en même temps, elle met en contact avec les réalités distinctes du connaisseur, elle fait que l'être qui connaît s'enrichit de la forme des autres êtres et leur devient identique. L'intensité de ces deux caractères de l'acte intellectif : l'immanence et, si nous pouvons ainsi parler, l'altérité, croît progressivement : l'un est en fonction de l'autre et réciproquement. A mesure que sa connaissance se perfectionne, l'être se développe et l'on connaît d'autant plus et d'autant mieux les choses qu'on s'identifie avec elles. Ainsi Dieu est à la fois l'être parfait qui est tout en entier en lui-même et dont l'objet propre de l'intellection est lui-même, mais en connaissant son essence, il connaît toutes choses.

L'intellection ainsi caractérisée en général, dans ses traits communs et essentiels, M. Rousselot la considère particulièrement dans la nature humaine. Ici l'intellection, la vision intellectuelle est l'acte qui vivifie nos procédés multiples et imparfaits de connaissance. C'est par elle que le concept, le raisonnement, la connaissance sensible atteignent le réel. Et M. Rousselot applique successivement ce principe à l'étude de la valeur représentative du concept, de la science, des systèmes et des symboles. On pourrait faire quelques réserves au sujet de certaines expressions inexactes ou du moins peu claires, et aussi au sujet de certaines corrections, plutôt malheureuses, que M. Rousselot a cru devoir apporter à la doctrine thomiste. Mais l'ensemble de l'ouvrage est d'une pensée forte, profonde et pénétrante. E. JANSSENS.

Trouvères et Troubadours, par M. PIERRE AUBRY. — (Paris, Alcan.

Le nouveau volume dont vient de s'enrichir la collection des *Maîtres de la Musique* atteste une fois de plus combien, au point où la science musicologique est arrivée de nos jours, la spécialisation est devenue indispensable. L'objet de cet ouvrage est en effet de ceux qu'un spécialiste seul peut traiter avec autorité, et M. Pierre Aubry est celui-là. La musique médiévale est son domaine, il lui a consacré un labeur persistant, éclairé par un grand amour de la vérité et animé d'un chaud enthousiasme.

En des publications comme la *Rythmique musicale des Troubadours*, les *Estampies et Danses royales* (les plus anciens textes de musique instrumentale au moyen âge), les *Recherches sur les ténors latins*, puis *sur les ténors français dans*

les motets du XIII^e siècle, enfin la monumentale édition des *Cent motets du XIII^e siècle*, d'après le manuscrit de Bamberg, publications dans lesquelles une minutie de savant se combine avec la plus parfaite clarté française, — il a fixé définitivement les points les plus importants du mode de lecture de ces plus vieux monuments de la lyrique française; car telle est sa prudence et la sûreté de sa méthode, que ses opinions sont malaisément discutables.

On ne pouvait donc trouver mieux pour initier le grand public à la chanson profane (artistique) au moyen âge, un des chapitres les plus hermétiques de l'histoire de notre art. D'autant que M. Aubry possède au plus haut point le don de vulgarisation, l'art de rendre intelligibles aux moins avertis les choses les plus compliquées, en évitant l'emploi des terminologies spéciales, de tout cet appareil austère si inquiétant et si déroutant pour les non-initiés.

Donc, ceci est un livre de vulgarisation. L'auteur a su y condenser, en deux cents pages, les principaux aspects de cette vaste floraison d'art qui, du XII^e au XIV^e siècle, fit de la France le maître de musique de l'Europe civilisée de ce temps, en attendant que les Néerlandais assumassent à leur tour ce rôle glorieux, qu'ils conserveront jusqu'à la fin du XVI^e siècle, à l'aurore des temps nouveaux annoncés par l'invention de la monodie dramatique.

Les grandes divisions de l'ouvrage sont les suivantes :

M. Aubry caractérise tout d'abord le rôle important joué dans l'histoire de la musique par les troubadours et les trouvères, que la philologie persiste à considérer comme des poètes « absolus », alors qu'ils sont des poètes-musiciens au même titre que les grands lyriques grecs ou que les créateurs de l'hymnodie latine. Il énumère les sources dont l'érudition dispose au sujet de cet art, caractérise la nature et l'aspect des nombreux manuscrits qui nous ont été conservés et analyse la structure musicale de ces compositions. Puis il aborde directement la classification des divers genres cultivés par ses héros, et tout d'abord les « chansons à personnages » : chansons d'histoire, chansons dramatiques, chansons de danse (ballades et rondeaux, avec ou sans instruments), *reverdies* (chansons de caractère pastoral, mais idéalisées, la nature devenue un cadre conventionnel comme dans les bergeries du XVIII^e siècle), pastourelles proprement dites, chansons « d'aube » (le chant de l'ami veillant sur la sécurité nocturne des amants); puis viennent les « chansons courtoises », chansons d'amour proprement dites, les formes dialoguées du *tenson* (où les deux interlocuteurs échangent librement leurs opinions sur un sujet quelconque) et du *jeu-parti* (où l'un propose à l'autre deux solutions contraires entre lesquelles il lui laisse le choix), la chanson religieuse enfin, dont l'assimilation aux précédentes se justifie par le caractère véritablement « courtois », conventionnel et, en somme, faux, de la chanson religieuse en langue profane de ce temps.

Les deux chapitres suivants du livre de M. Aubry sont respectivement consacrés à l'énumération et à l'histoire des principaux troubadours et trouvères, — ceux-ci, dont les œuvres nous parvinrent en bien plus grand nombre, succédant à ceux-là, les trouvères princiers cédant à leur tour la place aux bourgois, — puis aux jongleurs, dont l'auteur caractérise la nature, la fonction artistique et sociale, l'évolution dans le milieu du temps.

Le dernier chapitre est celui qui intéressera le plus les musiciens. J'estime

même que son contenu aurait dû prendre place au début de l'ouvrage, avec les détails concernant la morphologie des mélodies; mais l'auteur aura eu peur d'effrayer ses lecteurs dès le seuil de son livre. Ici donc, M. Aubry montre comment, dans les compositions des troubadours et des trouvères, les vieux modes ecclésiastiques évoluent peu à peu vers les tonalités modernes; puis il aborde, pour finir, la rythmique de ces chansons.

C'est le côté épineux de la question. On sait que la musique des troubadours et des trouvères est écrite dans une notation semblable à celle du chant liturgique : en « longues », « brèves », « semi-brèves », lesquelles, dans la *musica mensurabilis*, prennent une valeur absolue, déterminée, tandis que dans la cantilène liturgique elles n'ont que la valeur relative que leur assigne l'accentuation du texte. Maintenant, les manuscrits de nos musiciens doivent-ils être lus d'une façon mesurée, ou non? Faut-il y chercher l'application des divers *modi* (formules rythmiques) propres à la théorie musicale du moyen âge ou une simple appropriation de la valeur des sons aux valeurs prosodiques du vers? M. Aubry dit oui, M. Riemann dit non... La controverse est ancienne et n'est vraisemblablement pas épuisée. Pour nous qui connaissons depuis longtemps les théories et les arguments de M. Aubry, nous nous rangeons résolument à son opinion, non toutefois sans nous demander si le *modus* et la « ternarité » du moyen âge doivent trouver ici une application aussi rigoureuse. Nous ne saurions, par exemple, admettre qu'une chanson de danse en franc 6/8 comme la *Bele Aeli* ait offert les rythmes contre-nature figurant dans les mesures 1, 2, 5, 6, 9, 10 de la leçon de M. Aubry (page 68); à moins qu'il n'admette que le rythme, noté ainsi, était en réalité « arrangé » par les exécutants d'une manière plus conforme au sentiment musical. Ajoutons que l'auteur lui-même n'a peut-être pas encore fixé définitivement sa méthode de lecture, car ses versions rythmiques de telles mélodies médiévales, dans le livre qui nous occupe, sont très éloignées de celles des mêmes mélodies publiées par lui, il y a peu d'années, dans l'*Anthologie générale des chansons de France*.

Un vœu pour finir, — et une chicane. Le vœu, c'est que M. Aubry nous initie quelque jour aux œuvres des *minnesinger* et des *meistersinger*, contemporains et, jusqu'à un certain point, élèves des troubadours et des trouvères. Il nous dira que ce n'est pas son affaire, qu'il laisse ce sujet à M. Riemann, lequel paraît y avoir été plus heureux qu'en ce qui concerne les lyriques français et dont les prétentions encyclopédiques lui répugnent. C'est bien possible. M. Aubry ne nous en paraît pas moins le plus qualifié pour traiter un sujet qui n'a encore fait l'objet d'aucun travail en langue française, et dont l'intérêt n'est pas contestable, même pour le musicien français.

La chicane concerne le « français » de Coussemaker, — un nom bien français, n'est-ce pas? Je n'ignore pas que de Coussemaker était de Bailleul, mais, tout de même, telle est l'importance, dans l'histoire de la musique, de cet homme qui, simple autodidacte, osa le premier pénétrer dans le maquis de la musique médiévale et lui consacrer des ouvrages dont les plus récents acquêts de la science n'ont pas diminué la valeur, qu'il nous sera permis de le revendiquer comme des nôtres et d'honorer en lui le labeur patient et volontaire du génie flamand.

ERNEST CLOSSON.

NOTULES

Le prix triennal de littérature dramatique a été décerné au poète **Ivan Gilkin**, pour son œuvre : *Savonarole*, œuvre bien construite, écrite en très beaux vers. Un acte de cette pièce a été joué récemment à Louvain, à l'occasion des fêtes universitaires, lors de la séance organisée par un groupe d'étudiants en l'honneur des littérateurs. Mais l'insuffisance des acteurs ne permit guère, hélas ! de juger de l'effet que le drame doit produire au théâtre.

Le jury du concours était composé de MM. L. Solvay, président; Doutrepont, E. Gilbert, V. Gilles et L. Dumont-Wilden.

Nous offrons à notre ami Ivan Gilkin nos plus cordiales félicitations.

* * *

Paul Claessens. — L'art de la reliure vient de faire une grande perte dans la personne de Paul Claessens dont l'*Art Moderne* annonçait la mort récemment en ces termes :

« La mort de M. Paul Claessens, fondateur et directeur de l'Ecole technique de Reliure de Bruxelles, président de la Chambre Syndicale de la Reliure et de la Brochure, qui vient de succomber inopinément à La Hulpe dans sa quarante-neuvième année, sera vivement regrettée. Paul Claessens contribua par ses intelligentes initiatives, par son activité, son goût affiné et la sûreté de ses connaissances professionnelles à la renaissance d'une des industries d'art qui intéressent le plus particulièrement les hommes de lettres. C'était un artiste et un érudit dont la compétence était indiscutable et qui fit revivre dans son enseignement les belles traditions classiques dont son père lui avait transmis le culte. »

* * *

Le poète Adolphe Retté, qui, on s'en souvient, a écrit l'émouvante histoire de sa conversion dans un livre touchant : *Du Diable à Dieu*, vient d'entrer au noviciat des Bénédictins de l'abbaye de Ligugé, devenue célèbre depuis que J.-K. Huysmans y vécut en oblat et établie actuellement à Chevetogne, dans la province de Namur.

* * *

Accusé de réception :

ART : *Franz Hals*, par ANDRÉ FONTAINAS (Collection : Les grands artistes, Paris, Laurens). — *Les peintres de manuscrits et la miniature en France*, par HENRY MARTIN (idem). — *La Normandie et ses peintres*, par JULES HEUZEY (Paris, Nouvelle librairie nationale). — *Cités et villes belges*, par TH. ROUVEZ (Bruxelles, Van Oest).

HISTOIRE : *Histoire religieuse de la révolution française*, par PIERRE DE LA GORCE. T. I (Paris, Plon). — *La domination française en Belgique à la fin du XVIII^e^ et au commencement du XIX^e^ siècle*, par M. Delhaize. Tome III. Le Directoire (Bruxelles, Lebègue). — *Une année de politique extérieure*, par B. MOULIN et S. DE CHESSIN (Paris, Plon). — *Napoléon I^er^*, par le comte CAVENS (Bruxelles, Dewit).

LITTÉRATURE : *Constance Teichman*, par M. E. BELPAIRE (Louvain, Bibliothèque choisie). — *Promenades littéraires*, par REMY DE GOURMONT. Troisième série (Paris, Mercure de France). — *Pointes sèches*, par LEBEN et BOUTCKA (Bruxelles, Goossens). — *Psychologie des mystiques chrétiens*, par JULES PACHEU (Paris, Perrin).

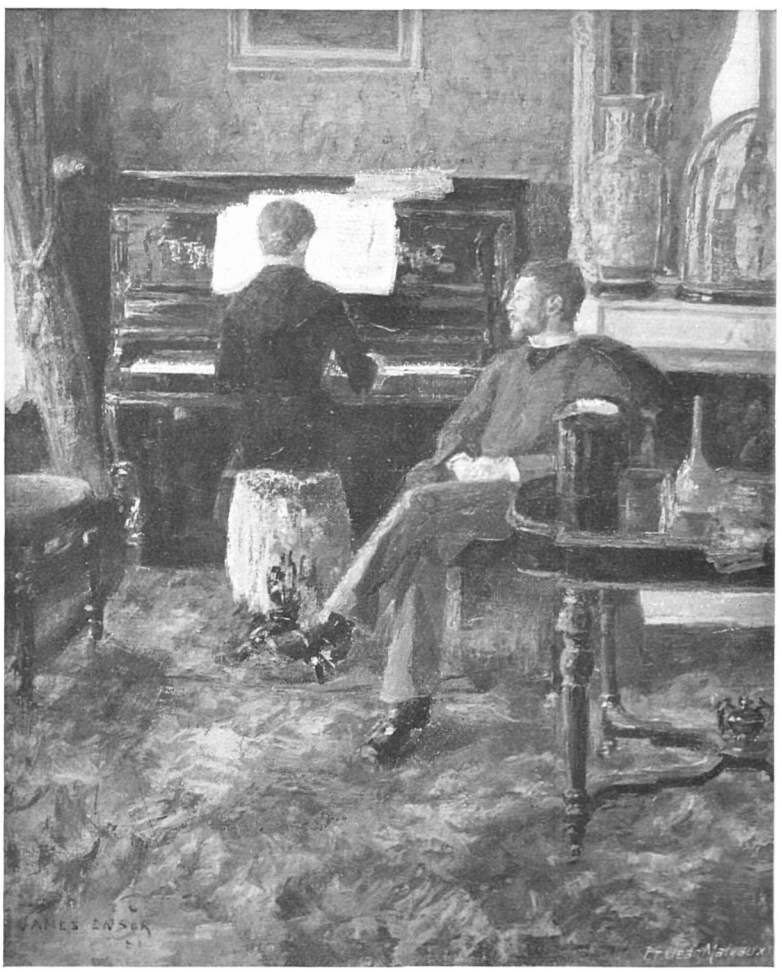
MUSIQUE : *Wagner*, par H. LICHTENBERGER (Collection : Les maîtres de la musique (Paris, Alcan).

POÉSIE : *L'âme inquiète*, par JACQUES NOIR (Paris, Le Beffroi). — *La légende de l'homme*, par NELSON COUYTIGNE (idem). — *L'ecclésiaste*, par HENRI DELISLES (idem). — *L'éternité dans l'homme*, par FLORIAN PARMENTIER (Paris, Gastein-Serge). — *A l'ombre des marbres*, par JACQUES NAYRAL (idem). — *Les Printemps*, par JOACHIM GASQUET (Paris, Perrin). — *Le miroir du passé*, par PIERRE HIRSCH (Paris, Sansot). — *Les fleurs du Christ*, par BENOIT ISAMBART (Vevey, Keausfelder).

RELIGION : *L'internelle consolation*, par BARBEY D'AUREVILLY (Paris, Bloud). — *Le modernisme*, par le cardinal MERCIER (idem). — *La mission de saint Benoît*, par le cardinal NEWMAN (idem). — *La vie et légende de saint Gwendolé*, par PIERRE ALLIER (idem). — *La B^se^ Mère Barat*, par G. DE GRANDMAISON (Paris, Lecoffre). — *Les Belges et le Congrès eucharistique de Londres*, par P. LEROUGE (Courtrai, Vermaut).

ROMANS : *Le jardin délaissé*, par JEAN GALLOTI (Paris, Plon). — *Le droit à la force*, par DANIEL LESUEUR (idem). — *Le miroir aux alouettes*, par J. DE MESTRAL COMBREMONT (idem). — *Le vaisseau de plomb*, par G. LECHARTIER (idem). — *Henri de Sauvelade*, par PIERRE LASSERRE (Paris, Mercure de France). — *Les Mascran*, par LOUIS DELZONS (Paris, Calmann-Lévy). — *Déserteur*, par FLORIAN-PARMENTIER (Paris, Gastein-Serge). — *L'égoïste*, par GEORGES MÉRIDITH. Traduit par M. Strauss (Paris, Carrington).

VARIA *Un philosophe belge : Colins*, par JULES NOËL (Mons, Société Nouvelle).



LA MUSIQUE RUSSE

(JAMES ENSOR)

James Ensor[1]

ONSIEUR ENSOR est une des personnalités les plus singulières de notre monde artistique. Il est à moitié hétéroclite dans notre art. On dirait qu'il est à la fois d'ici et d'ailleurs. Il possède au plus haut point le don instinctif de la couleur qui fait, en quelque sorte, partie de l'apanage héréditaire de la race flamande et, en même temps, la part la plus importante de son œuvre témoigne chez lui de facultés d'essence évidemment étrangère. Car, à côté de tableaux où la préoccupation de l'artiste a été uniquement la traduction dans la pâte colorée de sa vision effervescente et fine des choses, on rencontre parmi ses ouvrages quantité de toiles, de dessins et d'eaux-fortes où sont mis en action des personnages tout ensemble cocasses et effrayants que l'on croirait avoir surgi de l'imagination de quelque spleenétique misanthrope. Deux hommes paraissent coexister chez lui : l'un qui regarde d'un œil aigu et clair la nature et le monde, le ciel, la terre et la mer, les sites de la ville ou de la campagne pour en transporter avec jubilation sur sa toile la beauté modelée dans l'espace et la lumière, une lumière qui caresse la couleur, la lustre, en fait vibrer toutes les nuances et toutes les dégradations; l'autre qui, à certaines heures, regarde passivement naître et prendre corps en lui-même les fantoches dégingandés et macabres, les êtres dérisoires, les individus à l'allure baroque et au geste maniaque qui viennent jouer sur la scène de son imagination la parodie de la société, de l'histoire ou de la légende.

Mais ces deux hommes n'en font qu'un qui, tantôt, s'épanouit; tantôt, se contracte et se referme. Le bon peintre, joyeux

---

(1) A propos du livre : **James Ensor** par **Emile Verhaeren**. Un volume illustré de nombreuses reproductions. (Bruxelles, Van Oest.)

et gourmand de la couleur, qui en jouit, en savoure l'éclat, la palpe presque en l'étalant sur sa palette, n'est pas différent de l'artiste solitaire et taciturne par tempérament, et aussi par la longue accoutumance d'un milieu hostile, qui s'exprime en ces pages où le rire grince et intimide. Aux heures bonnes, où il sent vibrer en lui la santé et la force de son art, il peint avec ferveur telle éblouissante nature-morte en quelque toile pleine de soleil comme la *Rue de Flandre, à Ostende*; aux heures moroses, lorsqu'il lui semble être aussi inconnu de ceux qui l'admirent que de ceux qui le raillent, dans la détresse de l'isolement spirituel dont il se sent incapable de sortir, il se venge tout ensemble de lui-même et des autres en donnant forme aux créations bilieuses et sardoniques dont sa pensée, aigrie dans le silence, est hantée. Et ce sont, alors, des visions funambulesques, remplies d'une humanité triste et caricaturale, des évocations funèbres où la mort dissimulée sous quelque masque grotesque vient se mêler à la vie, avec une familiarité horrible et glaçante...

« Ensor, écrivions-nous jadis, est un esprit complexe chez lequel se combinent le flegmatique humour anglais, la frénésie joyeuse et désordonnée du peuple flamand et une propansion fantastique. Certaines de ses eaux-fortes peuplées de personnages hilares et bizarres, gambadant, pirouettant, se livrant à des gesticulations extravagantes, évoquent les plus éperdues kermesses de Breughel. » Mais à y bien songer, les analogies entre les inspirations du vieux et puissant maître anversois et celles d'Ensor sont plutôt rares et fortuites. La source du fantastique, comme aussi le ferment de l'observation satirique des mœurs sont tout autres chez Breughel. L'intention de ses ouvrages de cette sorte est populaire : il se moque moins qu'il n'enseigne. Son art puise fréquemment les sujets qu'il illustre dans le trésor des proverbes ou des dits usuels, ou les emprunte au théâtre. On peut dire que sa pensée est solidaire de celle du temps où il vit, tandis qu'il en va tout au contraire de la pensée d'Ensor, qui est contradiction, dénégation, et reçoit de son caractère strictement individuel l'accentuation d'âpreté et de violence dont elle apparaît souvent revêtue.

Toutes ces images d'une jovialité sinistre, qui grimacent, mystifient et bafouent, elles sont issues, sans aucun doute, des heures où l'artiste éprouvait jusqu'à la nausée le dégoût de cet

Ostende qui met en marge de la beauté de la mer, tantôt, l'été, le luxe de mauvais aloi de tous les gandins, de tous les gens de courses et de jeux de l'Europe; tantôt, l'hiver, l'effarente platitude d'un esprit provincial dans lequel son contact annuel et mercenaire avec toutes les frivolités cosmopolites a détruit jusqu'au dernier soupçon de fraîcheur et d'originalité. « La vie d'Ensor, écrit admirablement Verhaeren, s'est écoulée, presque tout entière, à Ostende. Il y a subi l'interminable et envahissant ennui de la province, qui tombe sur l'âme comme une poussière sur le corps; il y a connu la moquerie et la haine: le potin et la risée; il y a rencontré les contrariétés domestiques, l'incompréhension inévitable, la déréliction. Les heures noires lui ont fait cortège au long des jours gris, maussades, monotones. Sa sensibilité fine comme le grain d'un bois rare et précieux a subi les coups de rabot de la bêtise. Il s'est senti foulé, meurtri, brisé. »

L'incompréhension, il ne l'a d'ailleurs pas rencontrée seulement dans sa ville natale, où elle était trop naturelle. La tradition et l'autorité ont fait charivari et tumulte autour de ses œuvres de début, et le conflit inconciliable de la conviction artistique dont il était possédé avec les affirmations dogmatiques qu'on lui opposait a, nécessairement, fini par susciter en lui la défiance de toute autorité et une sorte de huée instinctive pour ce qui en revêtait l'apparence. Ayant éprouvé la fragilité et les prétentions absurdes de l'autorité dans l'art, il ne se pouvait faire qu'elle ne lui apparût également comique en d'autres domaines et qu'en ses heures atrabilaires, il ne cédât à la tentation de la ridiculiser partout où elle prend figure pompeuse et solennelle. Au reste, comment les supériorités sociales, celles, du moins, qui tiennent à la fonction conférée ou à la fortune héritée ou acquise, ne paraîtraient-elles point empruntées ou postiches à l'artiste, surtout s'il est méconnu, qui ne tient ses titres que de lui-même, de son talent ou de son génie?...

Sans doute, aucun dessein philosophique conscient n'a inspiré à M. Ensor les nombreuses pages où il met face à face, physionomies également immobiles, la mort et les masques. Cependant on peut déceler dans ces œuvres le sentiment de l'artificiel de la vie, telle que notre civilisation l'a faite, comparé à la solide et incontestable réalité de la mort...

On peut rêver ou épiloguer sur ces ouvrages; leur chercher les significations que, peut-être, l'artiste leur a données sans le savoir; il est certain, en tout cas, que, par leur évident caractère d'improvisation comme inachevée, parfois, et notée à gros traits rapides et emportés, ils dénoncent ce qu'il y a de plus foncier, de plus original dans l'intellectualité de M. Ensor. Sa sensibilité visuelle, matérielle, s'épanche avec une extraordinaire maîtrise dans ses peintures de réalités; sa sensibilité morale, souvent heurtée et, pour le surplus, timorée et contrainte dans l'expression verbale, s'épanche, elle, sur un mode bouffon, dans les fantaisies où l'artiste fait surgir devant nos yeux « ses terribles marionnettes », les héros fous ou hideux de cauchemars qui sont comme des images dérisoires de la vie.

En somme, si M. Ensor, comme tout artiste, a subi l'influence du milieu, on peut affirmer que c'est moins par action que par réaction, moins par adhésion que par opposition. « L'art d'Ensor devint féroce », écrit Verhaeren dans la page éloquente et colorée qu'il consacra au « royaume des masques ».

Et, en effet, on se l'imagine dans les œuvres de cette catégorie, piétinant avec volupté ou scalpant minutieusement, ingénieusement avec le rire silencieux de Bas de cuir, les gens, les préjugés esthétiques, les idées qu'il a rencontrés, dressés contre lui, sur les chemins de sa vie et de son art.

Verhaeren qui, lui aussi, a mené son art parmi la bataille pour triompher enfin avec lui dans la sérénité généreuse et grande de la victoire, Verhaeren consacre à M. Ensor un livre fraternel, une étude dans sa belle et large manière où l'on sent partout les pénétrations vives de la sympathie; les divinations profondes de l'artiste, les émotions poignantes qu'il subit devant l'œuvre belle et insultée d'un autre artiste. On connaît et on aime la vigueur et l'enthousiasme du verbe du poète, et on se réjouit d'entendre célébrer en mots si chauds et si perspicaces l'auteur de tant d'œuvres captivantes, soit par la splendeur émerveillante de la couleur, soit par l'éclat sardonique de la pensée.

ARNOLD GOFFIN.

Le Verger

I

J'étais comme un enfant chassé de sa maison :
Je partis, ô mon Dieu, et cette nuit étrange
Où ne bruissaient plus les ailes de vos anges
Se referma sur moi comme une déraison...
A peine un peu de sang empourprait l'horizon.

Je fus le front baissé, je fus le long des routes,
Les arbres se tordaient, frissonnant de terreur,
Et le grand vent de l'ombre et le grand vent d'erreur
Me fit ployer aussi dans l'ouragan des doutes :
Oh ! ces moments où, sans entendre, l'on écoute !

Puis ce fut noir, tout noir ! je ne vis même plus
Le fleuve qui tantôt étalait ses eaux ternes,
Ni les tremblotements furtifs d'une lanterne,
Ni les chemins qui se croisaient, irrésolus,
Et la nuit où j'allais fut comme une caverne.

Oh ! mourir ! oh ! dormir ! oublier qui l'on est,
Ne plus faire sans but des gestes de folie
Et ne plus même avoir dans l'ombre où l'on oublie
Le souci d'exister, et tomber à jamais
Etouffant sous son corps sa pauvre âme affaiblie !...

J'ai chu contre un tronc d'arbre invisible en la nuit,
Je me suis étendu sur la terre inconnue,
J'ai vu fuir sur mon front le tumulte des nues,
— O tourbillons de vents de spasmes et de cris ! —
Et dans un lourd sanglot je me suis endormi.

II

Et voici que dans l'air transparent je m'éveille :
Mes pauvres yeux !... Il fait tout blanc ! A-t-il neigé ?
Je me suis endormi, solitaire étranger,
Et me voici dans la merveille des merveilles :
Autour de moi sourit la clarté d'un verger ;

Oh ! ce calme tissé de lumière subtile !
Est-ce bien moi qui suis dans ce jardin d'espoir?
Oui, voici mon bâton, voici mon manteau noir...
Quel ange m'a conduit dans ce divin asile
Où le songe éternel est comme un jour sans soir?

O pommiers ! cerisiers, pêchers roses, fleurs blanches
Qui frémissez comme un océan de candeur,
Je vous aime, dans la puérile splendeur
Qui baigne d'azur clair le faîte de vos branches,
Et qui, délicieuse, enveloppe mon cœur !

Je me sens tout joyeux et l'âme reposée,
Comme un enfant qui vient de naître au Paradis :
Oh ! ces chastes matins ignorants des midis,
Oh ! cette herbe odorante où tremble la rosée,
Oh ! ce songe naïf du printemps reverdi !

Rien que des oiseaux blancs, rien que des fleurs candides,
Les sources près de moi ont des frissons si clairs...
Je ris, et ma gaîté est éparse dans l'air...
Rien que les parfums purs des corolles humides,
Rien que l'espoir naissant de mon cœur entr'ouvert !

Oh ! dire tout cela en phrases enfantines,
Avec des mots légers comme des fleurs du ciel
Rendre le son lointain, presque immatériel,
Des cloches qui jamais n'ont chanté que matines
Et qui tintent là-bas au fond de l'Irréel !

Je regarde — et voici des jeunes filles blondes
Qui viennent, reflétant mes songes dans leurs yeux,
Se peut-il, ô Seigneur, que des vierges des cieux,
Pour consoler mon cœur descendent en ce monde?
Elles vont lentement, d'un pas silencieux...

Nul ne dira l'émoi de cette heure inconnue,
Ni le rythme divin de ce jour sans pareil ;
C'est tout l'enchantement du rêve et du réveil
Qui monte comme un flot dans mon âme ingénue,
Parmi le poudroiement virginal du soleil !

Je me tais, et je vais dans la jeune lumière,
Oh ! le premier matin de mon premier printemps !
Je n'ose même pas l'exprimer en chantant,
Tant j'ai peur de troubler, fût-ce d'une prière,
Toute l'éternité de ce fragile instant.

PIERRE NOTHOMB.

Vieux Bruxelles

Suite (1)

VII

Ce ne fut qu'après deux jours de fièvre et de délire que Thierry reprit enfin pleine conscience.

Promenant autour de lui des regards incertains, il s'aperçut qu'il était étendu sur un lit d'alcôve, dans une cellule assez exiguë, qu'éclairait seule — au fond d'une baie qui allait en se rétrécissant — une fenêtre basse aux volets intérieurs repliés. Le lit était haut et étroit. Avec quelques autres meubles en bois de chêne, d'un dessin fruste : un prie-Dieu, deux sièges, une table où s'alignaient des fioles, — avec un crucifix et deux images pieuses, — avec une cheminée de pierres bleues, où un feu de bûches achevait de mourir dans la poussière des cendres, ce lit constituait tout l'ornement de cette chambrette, d'ailleurs proprement blanchie à la chaux et pavée de dalles de terre cuite.

Thierry se rappela confusément son duel dans un chemin creux de la Cambre. Il revit la mine insolente de M. de Braux-Levrezy. Il entendit le froissement des épées. Et aussitôt, ayant porté, d'un mouvement instinctif, la main à sa plaie de l'épaule droite, il éprouva une douleur si aiguë qu'il referma les yeux, comme s'il allait défaillir de nouveau. Un poids intolérable l'oppressait, le rendait inapte à agir et même à penser. Une sorte de brouillard noyait son cerveau auquel son sang épuisé et ses nerfs brisés refusaient tout effort.

Cette torpeur se prolongea longtemps. Enfin, la persistance d'un bruit étrange dans sa monotonie lui fit de nouveau lever les paupières. C'était la pluie qui crépitait aux carreaux de la

(1) Voir les livraisons d'octobre et décembre 1908, de février, d'avril, de juin et juillet 1909.

fenêtre, — une pluie fine, qui faisait, dans ce matin silencieux, la plus mélancolique des chansons.

A travers ce rideau aux stries diagonales, le blessé découvrait un paysage inconnu, sur lequel son âme désolée projetait sa propre désespérance.

Le premier plan lui offrait l'image d'un cimetière abandonné, où l'alignement symétrique des tombes était indiqué par des ifs et des cyprès qui avaient dû être taillés jadis en dômes et en pyramides. Un vieux mur crêté de mousses et d'herbes fanées en dessinait la clôture. A peu près masqués par le linceul d'un lierre séculaire, des brèches et des écroulements de pierre y ménageaient maintes facilités d'escalade et d'embuscade.

Au delà du mur s'étalait un grand étang, frangé de roseaux, et dont l'eau, d'un noir d'acier, semblait recéler ou appeler le crime.

Puis encore au delà, et à peine séparé de la rive par la bande d'un verger, la masse obscure d'une forêt de haute futaie fermait tout l'horizon. Les arbres, décharnés par l'hiver, enchevêtraient et confondaient leurs sombres squelettes.

Sur toutes ces choses pesait un ciel bas et tragique, d'où la pluie ne cessait pas de tomber, désespérément fine et drue.

La tonalité sauvage d'un tel décor s'alliait en une cruelle harmonie avec l'accablement de corps et d'âme qui terrassait à cette heure le pauvre Thierry.

*
* *

Une cloche tinta.

Le malade s'efforça d'en compter les coups. Sept fois, avec de longs intervalles qui donnaient à cette sonnerie le caractère d'une plainte hésitante, le grave appel du bronze retentit... Mais à peine l'écho prolongé du septième coup se fut-il évanoui dans le silence ambiant que Thierry perçut une rumeur mystérieuse. On eût dit le bruissement d'une ruche qui s'éveille, ou le tumulte confus d'une lointaine armée en marche, ou les lamentations du vent au plus profond des forêts. Thierry avait cru d'abord à quelque hallucination ou à quelque rêve. Il tendit l'oreille. Certes, la rumeur venait des flancs mêmes de l'édifice. Elle déferlait en une succession de vagues sonores, tantôt très faibles, tantôt plus larges, et qui, s'enflant et se retirant tour à tour, emplissaient d'un bruit innombrable la paix de cette

maison étrange. Les chants car on y découvrait des voix humaines, à n'en pouvoir douter, — montaient en notes pleines et puissantes, puis retombaient pour renaître l'instant d'après avec plus d'ardeur et mourir de nouveau en une douceur alanguie.

Thierry reconnut l'office liturgique. Il se représenta des moines rangés dans la pénombre du chœur, des deux côtés de l'autel nimbé de lumières. Tous fixés à leurs stalles et échangeant, aux accords discrets des orgues, les versets et les répons de leurs psaumes.

Il goûta, par le seul effet de son charme d'art, cette longue mélopée que l'éloignement rendait imprécise et dont il subissait la merveilleuse harmonie tantôt dolente, tantôt exaltée, tantôt d'une infinie tendresse. Comment eût-il pu se défendre d'une telle influence? Toute l'abbaye n'en vibrait-elle pas? Les murs mêmes de sa cellule, prolongeant ceux des cloîtres et se rattachant ainsi aux murs de la chapelle conventuelle, ne semblaient-ils pas éprouver, comme l'eussent fait des êtres animés, le tressaillement intime de ce cantique renouvelé chaque jour, à la même heure, depuis tant de siècles? Les générations s'étaient effacées l'une l'autre, comme les pas effacent les pas sur la route. Des guerres et des crises avaient éclaté. Et parfois même, leur violence avait pu suspendre pour un temps le cours de la vie monastique. Tel avait été le sort de Groenendael, et Thierry n'ignorait pas que six années auparavant cette antique abbaye, — dont il se devinait l'hôte, — avait été fermée comme tant de monastères par ordre de l'empereur Joseph et qu'elle venait à peine, grâce à la révolution, de rouvrir ses portes aux religieux expulsés. Mais l'âme des abbayes ne meurt point. Et leurs cloîtres fussent-ils déserts, fussent-ils en ruines, restent fidèles à la foi qui les édifia. Ils ont l'inlassable patience...

*
* *

Aux petits carreaux blancs, découpés en losanges et sertis de plomb, la pluie avait cessé de tambouriner sa morne chanson. Une clarté imprévue s'était épandue sur le décor tantôt si lugubre, et Thierry eut le sentiment que le paysage, lui aussi, officiait aux matines.

Sous la fenêtre, le jardin voisin, qu'il avait pris peu d'instants

avant pour un cimetière, souriait maintenant aux rayons du soleil qui faisaient étinceler ses arbustes, ses mousses et ses herbes folles encore humides.

Le grand mur de l'enclos avait dépouillé son air sinistre. Ses brèches et ses lourdes végétations, retombant en touffes, lui donnaient l'apparence d'un patriarche ridé et débonnaire.

Le grand étang n'avait plus ni traîtrises ni rancunes, et sa nappe irradiée s'animait des manœuvres pacifiques des cygnes et des canards nageant en flottilles.

Le verger voisin se prolongeait en pente douce, luisant comme un tapis d'émeraude, jusqu'à l'orée de la forêt. La forêt bien lavée semblait elle-même fumer dans un brouillard rose. Parmi les grands hêtres, ceux dont on pouvait discerner les formes, s'étiraient avec nonchalance, comme au sortir d'un méchant rêve.

Et pour célébrer la nature et son éternelle volonté de renaître, des coucous chantaient avec entrain, annonçant le printemps déjà proche : « Le soleil était mort. Coucou...Le voici revenu. »

* * *

Soudain, la porte glissa sur ses gonds et Thierry vit apparaître dans l'entrebâillement une figure qui lui avait été longtemps familière. Dom Placide — c'était lui — ne put réprimer une exclamation joyeuse en voyant que le blessé s'était à demi dressé sur son séant et semblait calme et reposé. Doucement, il referma l'huis et s'approcha de l'alcôve.

— Par la somme de Saint Thomas, voilà qui s'appelle dormir tout son saoûl! fit le jeune moine après qu'il eut touché du revers de sa main le front encore moite du malade. Et s'asseyant à son chevet :

— Savez-vous bien, mon cher Thierry, lui dit-il, qu'il y a près de quarante-huit heures que vous êtes en puissance du dieu Morphée, *pater somnium*? Les songes vous sont-ils venus par la porte de corne ou par la porte d'ivoire? Comment vous sentez-vous maintenant?

— Je me sens bien faible, fit Thierry, avec un pâle sourire, et j'éprouve par instants une douleur très vive au creux de l'épaule et dans la poitrine.

— Cela ne durera pas... Notre infirmier, qui est passé maître

ès plaies et bosses, répond de vous comme de moi, mais il faudra que vous soyez patient et soumis à ses ordres.

— Je ne tiens pas à vivre, soupira Thierry. L'existence ne m'est plus qu'un fardeau... Si la mort doit venir, je l'accueillerai avec calme et même avec joie...

— Oh! oh! je ne l'entends pas ainsi! Vous avez eu confiance en moi puisque vous m'avez prévenu de votre équipée. C'est à votre demande, confirmée ensuite par M. de Rénonville, que je vous ai fait transporter ici dans le quartier de nos hôtes. Maintenant vous m'appartenez. Notre règle nous fait de l'hospitalité un devoir sacré. Je ne puis donc vous laisser manquer de quoi que ce soit, et avant deux semaines vous serez sur pied.

— Je vous en remercie, mon ami. Mais en y réfléchissant, je crois qu'il eût mieux valu pour moi que je fusse resté sur le terrain... Pour moi et aussi pour les autres!...

— Y pensez-vous, Thierry. A votre âge? Non, non! Je sais que la mort ne fait pas toujours le départ entre les vieux et les jeunes et que toutes les feuilles n'attendent pas l'hiver pour tomber. *Mista senum ac juvenum densantur funera*, comme dit le bon Horace. Mais encore, vous faudrait-il pour appeler la grande faucheuse, une autre excuse que celle d'un duel malheureux. On peut trouver doux et même glorieux d'être roué, écartelé, écorché vif ou jeté aux bêtes, comme nous le voyons dans le martyrologe. Mais c'est à la condition d'être à la fois sans peur et sans reproche. Et votre âme, mon pauvre Thierry, est encore bien plus malade que votre corps! Mais *sufficit*. Nous reparlerons de tout cela *intempore opportuno*. Dites-moi plutôt si vous ne vous sentez pas l'envie de vous restaurer un peu, autrement qu'avec ces vinaigres, ces émétiques et ces rhubarbes qui font si laide figure sur cette table?

Thierry n'accepta qu'un peu d'eau pour étancher sa soif. Puis il laissa retomber la tête sur l'oreiller. Alors, dom Placide lui rafraîchit les tempes au moyen d'une compresse. Il rajusta ses couvertures déjetées avec toute la sollicitude d'une mère; puis à mi-voix, presque câlinement, il l'engagea à se reposer encore un peu, annonçant qu'il allait revenir dans quelques instants accompagné du père infirmier.

*
* *

La blessure, pour être sérieuse, n'avait atteint aucun organe essentiel. Mais Thierry avait perdu beaucoup de sang, et ses muscles lésés seraient lents à reprendre leur souplesse.

Dom Placide se constitua son garde-malade. A peine délaissait-il son ami lorsque la cloche des offices l'appelait au chœur. Installé auprès du lit, il veillait attentivement à l'observation du traitement imposé. Son langage toujours pittoresque distrayait le malade en l'arrachant à ses amères méditations.

Le jeune moine tenait pour certain qu'il n'était point de vulnéraire plus efficace que la bonne humeur avec la paix d'une bonne conscience. Mieux vaut en user à pleine dose, affirmait-il, que d'épuiser toutes les herbes et les drogues qu'on vend à gros prix en de malodorantes officines. Corps malades et esprits quinteux vont de pair, ajoutait-il. Quant à exclure la gaîté sous prétexte de piété ou de sagesse, rien de plus mensonger. Libre aux philosophes du siècle d'être chagrins. Mais un saint triste, professait-il avec Saint François de Sales, est un triste saint!

Thierry condamné à l'immobilité se plaisait à entendre conter par ce bon compagnon les souvenirs communs de leur vie d'étudiant : Le bon temps que ce temps de Louvain où tous deux, lancés à corps perdu dans la lutte contre les nouvelles autorités académiques et le Séminaire Général imposé par Vienne arrachaient des murs les placards autrichiens ou y substituaient d'étonnantes pasquinades! Puis, que de tours pendables joués aux sergents : tel soir, des cordes étaient tendues dans l'obscurité, tout au travers de la rue, afin de faire trébucher la patrouille accourue pour réprimer des chants séditieux. Le lendemain, les plus hardis tenaient la gageure d'aller réveiller le fameux Stæger pour lui proposer très gravement de nouvelles variantes au cathéchisme philosophique. Farces et polémiques étaient mêlées, car il n'était pas rare non plus que Placide, infatigable dans la controverse, fût rencontré par le guet à l'heure de minuit discourant encore à tue-tête avec quelque séide de l'enseignement fébronien.

Quoique Thierry, à l'opposé de Placide, n'eût plus du tout les opinions et les sentiments qu'il professait en ces années tapageuses, bien qu'il éprouvât aussi combien des expédients d'existence tout à fait dissemblables l'avaient mûri et vieilli lui-même, en gardant à son compagnon toute sa facilité d'enthousiasme, tant de bonne humeur et de ferme franchise

exerçaient sur lui leur contagion ; et plus d'une fois il se reprocha, comme une faiblesse, le plaisir qu'il prenait aux propos de ce moine jovial.

Placide évitait soigneusement de parler au malade soit de sa famille, soit des aventures qui avaient amené le duel de la Cambre. En revanche, il contait avec complaisance les incidents auxquels lui-même avait été mêlé depuis les derniers mois. Il disait la joie débordante qu'il avait ressentie lorsque, avec ses frères en religion, il était enfin rentré, après un exil de six ans, dans ce cher Groenendael auquel il avait voué sa vie. Par la drève du Prieur, tapissée de neige à ce moment, toute la communauté était rentrée processionnellement à l'abbaye, en chantant le cantique des Hébreux délivrés de la mer Rouge. Comme le Pharaon, Joseph II avait eu beau faire. L'Empereur s'était cru plus fort que de simples moines. Les excès de son despotisme étaient venus se briser contre eux, *sicut in clypea sagittae*, telles les flèches sur le bouclier. Et voici qu'une mort prématurée venait d'achever sa défaite et de confirmer le dicton fameux : « Celui qui mange du prêtre en crève. »

Parfois, craignant de fatiguer le malade par sa faconde, Dom Placide se plongeait dans ses heures ou dans quelqu'un de ses écrivains favoris. Et cependant, il ne pouvait s'empêcher d'interrompre sa lecture pour laisser échapper de temps en temps une exclamation ou une saillie où se révélait son exubérante vivacité.

Au dehors, l'hiver accusait son déclin. Souvent, pendant les heures médianes du jour, un rayon de lumière pénétrait par la fenêtre croisillée et se promenait sur les murs comme une aiguille d'or, servant à marquer la fuite du temps, sinon à mesurer sa marche.

Dom Placide promettait à son patient de prochaines sorties parmi les jardins et les bois. Mais il fallait qu'il prît des forces, et il l'engageait à se réconforter :

— C'est un piètre cavalier, disait-il, que celui qui épargne le foin à sa monture...

Peu à peu, la plaie se cicatrisait, et l'infirmier prévoyait que le premier appareil pourrait être bientôt enlevé.

— Entendez-vous, insistait Placide. Dans quelques jours vous pourrez sortir. Nous vous donnerons, s'il le faut, la chaise à porteurs qui sert à nos vieux religieux pour se rendre à l'of-

fice quand ils deviennent invalides. Mais ce mode de locomotion ne vaudra pas une bonne déambulée dans la forêt. Vous verrez comme elle ouvre l'appétit et met en mouvement les esprits animaux qui, ainsi que vous le savez, alimentent nos idées : *Mentis nostrae cogitationes.*

*
* *

Ce fut soutenu par le jeune moine que Thierry, le bras droit en écharpe, fit sa première promenade de convalescent.

Ensemble, ils descendirent au jardin, avançant lentement parmi les allées envahies de mousse et de feuilles mortes.

Dans un long vallon où les étangs succédaient aux étangs, l'abbaye formait un majestueux ensemble de cloîtres, de bâtiments et de dépendances de toutes sortes. Elle reposait dans une sérénité faite de calme et de force.

Placide en narra l'histoire : Il y avait près de cinq siècles qu'un ermite, Jean de Busco, avait choisi ce site, tout au cœur de la forêt de Soigne, pour y vivre en paix, loin des hommes et près de Dieu.

Un jour, en 1343, un vicaire de Sainte-Gudule était venu à son tour chercher abri dans cette sauvage retraite, en compagnie de deux de ses amis, appartenant au chapitre de la collégiale bruxelloise... Ce vicaire était Jean de Ruysbroeck, déjà fameux par ses traités de haute dévotion, par ses éloquents sermons qui vitupéraient les dérèglements du siècle, mais surtout par la lutte ardente qu'il avait menée contre une étrange prophétesse populaire, nommée la Bloemardinne et affiliée à la secte détestable des Frères du libre esprit. Dès l'année suivante, les trois compagnons faisaient consacrer Groenendael. Et, peu à peu, grâce à la réputation toujours grandissante du « docteur admirable » — c'est ainsi qu'on désignait Ruysbroeck – l'ancien ermitage de Jean de Busco devenait la plus grande et la plus célèbre de toutes les maisons cénobitiques qui émaillaient cette forêt de dix-huit mille arpents, jetée sur le sol brabançon comme un manteau frissonnant, depuis Tervueren où chassaient les ducs, jusqu'à la petite ville de Hal où la bonne Vierge noire trônait dans le rayonnement des dévotions rustiques.

*
* *

Ruysbroeck, élu prieur de Groenendael, y avait vécu près de quarante ans, priant, méditant, écrivant, se livrant aux travaux manuels, dirigeant ses moines, répondant patiemment aux visiteurs qui affluaient de partout pour le voir et le consulter, ayant auprès de lui et à son service le frère Jean De Leeuw, le *bonus cocus*, le plus naïf et le plus étonnant des mystiques. Tous deux y étaient morts en odeur de sainteté, et leurs tombeaux étaient aussitôt devenus des lieux de pèlerinage. Sanctifié par la piété, le cloître de *Viridis vallis* n'avait pas cessé d'être le foyer de la science et des arts. Aux noms de théologiens et de philosophes tels que Ruysbroeck et Guillaume Jordan, ses fastes avaient ajouté les noms fameux en leur temps de Jan Spiegel, l'exquis miniaturiste; de Jean-Théodore de Schoonhoven, le prédicateur de la Contemplation; de Pomérius, habile graveur sur bois; de Jean Joncker, annaliste érudit. Au bout d'un siècle d'existence, le monastère s'était développé au point de devoir essaimer. Les prieurés de Rouge-Cloître et de Sept-Fontaines étaient ses colonies. En 1409, avec l'approbation de l'évêque de Cambray, le chapitre général de Groenendael commandait aussi à Sainte-Barbe de Tirlemont, à Grobbendonck près de Hérenthals, à Bethléem-lez-Louvain et à Corsendonck en Campine. Heurs et malheurs se succédaient dans son histoire. En 1435, l'abbaye était dévorée par un terrible incendie. Mais bientôt, comme le phénix, elle surgissait de ses cendres, plus belle et plus vivante que jamais. Tour à tour les ducs et les empereurs : Maximilien, Philippe le Beau, Charles-Quint voulurent être ses hôtes. Vinrent plus tard les Iconoclastes qui la dévastèrent en 1572. Mais l'orage fut court, et la munificente piété d'Albert et d'Isabelle en effaça jusqu'au souvenir. Après eux, la vie monastique avait continué son cours régulier, jusqu'au jour où l'ukase de Joseph II, publié en 1783, avait brutalement expulsé les moines de leur antique demeure.

Mille témoignages de ce mémorable passé subsistaient à l'intérieur des murs qui formaient un cadre immense au couvent, à ses cloîtres, à ses chapelles, à ses cours, à ses jardins, à ses pâturages et à ses fermes. Sur un monticule qui dominait le parvis de la chapelle de Notre-Dame de Lorette, s'élevait encore, mais bien caduc et décrépit, un antique tilleul qui avait été associé à toute la vie de l'abbaye et aussi à sa gloire. C'était sous cet arbre, alors caché dans un épais massif, que

Ruysbroeck l'Admirable aimait à venir méditer. Un jour qu'il y était demeuré plus longtemps que d'habitude, absorbé dans les célestes suavités qui l'isolaient du monde, les religieux s'inquiétèrent d'une aussi longue absence. Ils se mirent à sa recherche par les sentiers écartés. Tout à coup, le bon frère cuisinier qui lui était si attaché aperçut de loin un tilleul enveloppé de hautes flammes, qui paraissait brûler du pied jusqu'à la cime. Il s'approcha doucement de l'arbre et aperçut sous la feuillée ardente le saint homme de Dieu, tout transfiguré par le suprême ravissement de l'extase.

Depuis ce merveilleux épisode, l'arbre était devenu un objet de vénération. On y venait de très loin : paysans et citadins, prêtres et laïques, princes et mendiants. Les poètes le chantaient à l'envi en beaux hexamètres latins.

Sous sa ramure, des paralytiques avaient recouvré l'usage de leurs membres et les yeux des mécréants s'étaient ouverts à la foi. Mais, hélas! quelque soin qu'on en prît, le tilleul de Ruysbroeck inclinait vers la mort. Assailli depuis des siècles par tant d'hivers et d'orages, tout bossué et meurtri, rongé et crevassé, il paraissait ne plus tenir au sol que par sa seule écorce.

Aussi vieux, mais moins caduc, un autre arbre comptait parmi les plus glorieux souvenirs de Groenendael. C'était le chêne des Sept têtes couronnées, planté tout auprès de l'entrée du monastère. Dom Placide y conduisit Thierry dès que celui-ci put supporter la marche.

La voûte de ce chêne, au tronc énorme, aux branches puissantes elles-mêmes comme des arbres, avait abrité, au retour d'une chasse, l'empereur Charles-Quint et ses invités : Philippe II, son fils; Maximilien, roi de Bohème avec son épouse Marie, fille de l'Empereur; Marie de Hongrie, régente des Pays-Bas; Eléonore, reine de France, veuve de François Ier, et Muley Hassen, bey de Tunis.

Souventes fois, Charles-Quint avait été l'hôte de la sainte vallée. Il y arrivait à l'improviste, se mêlait à la vie des moines, devisait avec eux et partageait leur repas. Pour commémorer un incident de chasse qui avait marqué un de ses séjours à l'abbaye, les moines avaient fait dresser au milieu d'un de leurs étangs une colonne de marbre supportant un héron de bronze, et sur la rive opposée, au haut des marches qui descendaient du jardin, ils élevèrent une statue de l'Empereur tenant

à la main une petite bombarde, et du canon de cette arme jaillissait un jet d'eau que des vasques recueillaient de degré en degré.

Il fallut que Thierry admirât le chêne et la cascade moussue, comme il avait admiré le vieux tilleul. Il fallut qu'il visitât les fermes, les étables et le chenil, où les varlets élevaient une espèce de mâtins, chiens de berger et chiens de garde au rude poil noir et aux yeux roux. Il fallut qu'il contemplât, pardessus les haies du pacage, les poulains nerveux tout frémissants de leur première liberté, se ruant parfois en de folles galopades, puis s'arrêtant net, les jarrets tendus, la tête redressée d'orgueil, les naseaux palpitant d'une volupté sauvage.

Toute cette vie rurale, active et régulière, avait échappé, au cours de la dernière persécution, au sort de la vie cénobitique. Quand les moines étaient partis, les fermiers étaient demeurés. Et maintenant c'était une joie vraie pour les uns et les autres de renouer les liens et les habitudes dont était tissée l'existence même de leur antique communauté.

Par delà les viviers et les prés, commençait la forêt profonde. On y accédait par des chemins creux bordés de grands hêtres dont les racines, se dégageant des talus d'argile et s'enchevêtrant capricieusement, semblaient de monstrueux nids de reptiles. Ces entrées prolongées en avenues droites et solennelles s'enfonçaient tout au loin dans l'obscurité mystérieuse des futaies.

Dépouillés par l'hiver du poids de leurs feuillages, les hêtres se dressaient fermes et drus comme des piliers de basilique. Et Dom Placide, pour qui ces arbres étaient de vieux amis, prétendait que cet allègement servait leur beauté en découvrant le coloris de leurs écorces et l'aisance flexible de leurs branches souples et musclées comme des bras nus.

Aux hêtres succédaient parfois les pins et les sapins frissonnant sous le vent de mars avec le bruit des marées sur les grèves. Parfois, le sol se ravinait et des ruisselets glissaient dans la couche épaisse et rougeâtre des feuilles mortes, courant par maints détours jusqu'à l'Issche et aux étangs de la vallée.

Retenant leurs voix et leurs pas, les deux amis jouissaient de la paix profonde des choses. L'approche du printemps se laissait pressentir en une fermentation universelle : pourritures

végétales qui germent, sèves qui montent, capsules des bourgeons qui éclatent, nids qui piaillent, toute la nature, et aussi toute la lutte qui s'éveille : des araignées tissent leurs toiles, les mouches s'y engluent, les mésanges les happent, guettées elles-mêmes par l'épervier...

Des bruits confus, des odeurs âcres révélaient ce sourd grouillement de la vie organique. De-ci, de-là, les premières anémones dépassaient timidement les vieilles tiges fanées et rigides.

D'un geste amusé, Dom Placide montra à Thierry un écureuil qui coupait l'avenue. Quelques instants plus tard, comme ils débouchaient en une clairière où quelques huttes de glaise, étançonnées de baliveaux et surmontées de petites croix, attestaient un ancien campement de bûcherons, ils découvrirent tout un troupeau de chevreuils broutant à l'aventure. La bande, surprise, s'arrêta un instant, face à l'ennemi, comme médusée. Puis, tout à coup, elle détala en bondissant dans les taillis. Et la grâce de ce tableau était infinie.

Quelquefois, mais très rarement, ils rencontraient l'une ou l'autre vieille ramassant du bois, de l'humus ou des simples. Le type de ces femmes était sauvage : yeux noirs, figures tannées au gel et au soleil. Elles saluaient les promeneurs d'une sorte de grognement rauque et poursuivaient leur tâche. Et les grands foulards rouges dont elles étaient coiffées jetaient une note éclatante dans le décor fauve et gris.

Le moine disait la vie humble et libre de ces pacants, habitants et gagne-petit de l'immense sylve qui leur ménageait à toute saison des cueillettes et des glanages. Il connaissait leurs mœurs, leur langage et leurs légendes. Thierry dut entendre l'épopée du grand Saint Hubert qui vint mourir à Tervueren, aux confins mêmes de cette forêt qu'il aimait. Il vit le petit étang perdu, endormi entre les saules, et auprès duquel la tradition plaçait la retraite de Geneviève de Brabant. C'était là que l'innocente duchesse, victime des perfides calomnies de Golo, avait été abandonnée avec ses deux tout petits enfants sur l'ordre de son époux aveuglé. C'était là qu'elle avait longtemps vécu dans la caverne d'une biche charitable qui l'aidait à allaiter son nourrisson. Les mois, les années avaient passé. Le fils de Geneviève avait grandi comme un sauvageon, nu et fort, ses petits membres durcis aux intempéries. On vivait comme on

pouvait : de gibier, de fruits et de racines. Puis, un beau matin, ce coin de forêt avait été tout à coup réveillé par des fanfares de chasse, provoquant la fuite tumultueuse de la faune aux abois. Veneurs, piqueurs et varlets, braques, limiers et lévriers couraient et bondissaient par les cépées. Le duc Godefroid lui-même, à la poursuite de la biche haletante, était entré dans la caverne où Geneviève blottissait sa fillette contre son sein tandis que son garçonnet farouche s'apprêtait à la défendre. Et le duc reconnaissait les siens. L'infamie de Golo était proclamée et le traître, qui participait à la chasse, pendu sans autre forme de procès à la maîtresse branche d'un chêne. Puis Geneviève rentrait triomphalement au palais de Bruxelles, escortée par une foule en délire.

*
* *

Au cours d'une promenade matinale, après la grand'messe, — c'était le 3 avril, jour de Pâques, — Dom Placide et son convalescent furent rappelés à l'abbaye par la cloche familière. Ils y trouvèrent M. de Rénonville qui venait embrasser son ami Thierry, s'enquérir de son état et lui annoncer en même temps son prochain départ de Bruxelles.

L'aimable marquis arrivait tout farci de nouvelles. Nouvelles politiques : en France, les choses semblaient se gâter pour le parti d'Orléans. On disait que M. de Mirabeau n'écoutait déjà plus le Palais-Royal que d'une oreille pour prêter l'autre aux avances que lui faisait la Cour. Quant au Congrès Belgique, il avait poliment éconduit M. Dumouriez et, pour se concilier les faveurs du cabinet de Berlin, il lui avait préféré un officier prussien, le baron de Schoenfeld, qui prendrait le commandement des troupes patriotiques, en place de Vander Meersch, suspect de sympathie pour les idées de M. Vonck. C'était le grand souci actuel du gouvernement que de tenir tête aux tentatives d'innovation dont l'avocat Vonck était le principal apôtre. M. de Rénonville avait apporté la copie de la lettre adressée le 5 mars par le Congrès aux Seigneurs Etats des Provinces. Il y était dit non sans éloquence : « La nation Belgique s'est toujours distinguée par sa sagesse. Elle n'a jamais eu d'occasion plus importante d'en donner des preuves. Tous les yeux sont ouverts sur elle. Si elle sait conserver ce bon esprit qui lui a fait préférer, dans tout temps, ses maximes anciennes aux

systèmes de nouveauté, elle restera libre et indépendante; si elle l'abandonne, elle retombera sous l'oppression.

» Son ennemi a désespéré de l'assujettir par la force; il n'espère plus que dans les insinuations qu'il emploie de toutes parts pour introduire l'esprit de nouveauté. Plusieurs citoyens sont déjà égarés; ils croient ne suivre que l'impulsion de leur zèle, et ils servent en effet les vues de l'ennemi qu'ils ont aidé à chasser.

» C'est à vous, Messieurs, à les faire revenir de leur égarement : ils ne peuvent méconnnaître la voix qui a parlé avec tant de vérité et de sagesse pour défendre leur liberté.

» Parlez-leur au nom de la patrie qu'ils croient servir. Faites-leur sentir qu'on ne peut la sauver qu'en réunissant tous les sentiments et tous les efforts; que toute division, tout esprit de parti, causera nécessairement sa perte. Ils rentreront sans doute dans le sein de l'Union : les Belges ont toujours été dociles à la raison.

» Engagez-les surtout à cesser de répandre des écrits : il n'est pas temps de discuter. Il faut nous défendre. Et c'est en vain qu'on examine ce qui peut convenir à un bon gouvernement, si on se conduit de manière à se laisser ravir la liberté. »

En dépit de ces appels, un vent de fronde avait continué à souffler contre les statistes. L'intempérance des pamphlétaires n'avait pas de cesse. Au sein même de la garde bourgeoise commandée par le duc d'Ursel, agissaient des ferments de discorde. A la mi-mars des désordres sérieux avaient éclaté à Bruxelles. Peu s'en était fallu que M. Vonck ne fût un jour pendu à la lanterne par les capons du Rivage qui l'avaient attendu à la sortie de la messe du Finistère. La foule avait assailli les maisons de M. Van Schelle et du banquier Chapel, vonckistes notables. Ordre avait été donné par les Etats d'arrêter, au besoin de nuit, le vicomte de Walckiers dont la compagnie avait tiré sur cette populace. Et Walckiers n'avait dû son salut qu'au dévouement d'une voisine, Madame de Cruquembourg, qui l'avait fait évader dans la Flandre française. Depuis lors, un peu de calme s'était rétabli, M. Vonck et ses amis les plus compromis ayant gagné les frontières. Toutefois, les causes d'inquiétude demeuraient nombreuses pour le gouvernement.

En effet, à peine avait-on appris le décès de Joseph II,

qu'une Déclaration de son frère et successeur Léopold, le grand-duc de Toscane, avait été publiée partout, — par laquelle le nouveau souverain se prononçait contre toutes les réformes introduites par le défunt Empereur et promettait à ses ci-devant sujets, en cas de soumission, une autonomie plus large encore que ne le comportaient leurs anciennes constitutions provinciales. Cette Déclaration avait été solennellement brûlée sur la Grand'Place de Bruxelles, au pied du chapeau de liberté. Mais les flammes n'avaient pu détruire son effet sur de nombreux esprits. Et les partisans secrets d'une restauration autrichienne, qui trouvaient dans le langage du nouveau monarque un argument si puissant, ne manqueraient pas de se rapprocher des vonckistes dans une commune opposition contre le Congrès et les Etats. Mais les nouvelles les plus critiques venaient de l'armée patriotique, massée dans le Namurois, et où Vander Meersch nommé, il y avait deux mois à peine, feld-zeugmeister des troupes, ne paraissait pas disposé à se soumettre à sa disgrâce officielle.

A ces nouvelles d'ordre public, — auxquelles Dom Placide marqua le plus vif intérêt, — M. de Rénonville en ajouta d'autres, qui étaient d'ordre privé, et qui réveillèrent au cœur de Thierry des souvenirs mal assoupis :

Miss Katy, comme on avait pu le prévoir, s'était empressée, au lendemain même du duel de la Cambre, de quitter le sol brabançon en compagnie de M. de Braux-Levrezy. Ensemble, ils s'étaient envolés vers de nouveaux cieux et de nouvelles aventures. Les réunions de la rue Ducale n'avaient pas survécu à cette fugue et Madame Eliott était partie à son tour, secouant la poussière de ses souliers de satin et proférant des appréciations, dénuées de toute sympathie, sur le compte de la ville de Bruxelles et des Bruxellois qui avaient si mal compris et aidé sa mission. Elle avait regagné Paris au moment même où tant d'autres s'en exilaient.

Restait le cas personnel du marquis dont la fortune allait prendre une face nouvelle. En effet, Madame de Rénonville, qui depuis quinze ans ne lui avait plus donné signe de vie, ne venait-elle pas de s'aviser de lui écrire sur le ton le plus courtois ! Généreusement, elle offrait à son lointain époux de lui pardonner tous ses torts... à charge de réciprocité. Elle lui proposait — puisqu'il en était encore temps — de reprendre la

vie commune, ajoutant que l'âge devait avoir calmé son humeur comme il avait fait de la sienne. Un honnête héritage qu'elle avait recueilli du côté de ses parents leur permettrait sans doute de jouer dans leurs vieux jours le rôle de Philémon et Baucis, auquel ils s'étaient tout d'abord montrés peu dispos. Le désordre des événements politiques n'obligeait-il pas les honnêtes gens à se rapprocher? Bref, elle l'attendait en Savoie, au castel de feu son père, et M. de Rénonville faisait ses bagages pour l'y aller rejoindre.

Dom Placide approuva une décision aussi sage encore que bien tardive.

— Vous voilà près d'aborder au bonheur conjugal, tout comme les rameurs ont coutume d'accoster au rivage : c'est-à-dire après lui avoir longtemps tourné le dos... Il vous restera à racheter le temps perdu, monsieur, et je ne doute pas que le bon Dieu et Madame la marquise ne vous y aident.

Thierry demeurait rêveur. D'avoir entendu prononcer le nom de Katy, il avait vu s'agiter dans sa pensée, telles ces myriades d'atômes qu'éclaire un rayon soudain, toute une poussière d'images et de sentiments en ruines. Et voici que le souvenir de la jeune fille indigne lui rappelait tout à coup celui de l'amie d'enfance qu'il avait honteusement délaissée : cette Isabelle à la sensibilité fière et profonde, à la tendresse confiante; et il pensa qu'il avait méconnu sans retour toute la loi de sa destinée...

Cependant l'heure du dîner sonna. Dom Placide insista pour que M. de Rénonville prît place au réfectoire. Mais le marquis fit quelques façons. Il s'était muni d'un en-cas, disait-il, et n'avait qu'à le retirer du coffre de la chaise de poste qui l'avait amené. Dom Placide ne l'entendit pas ainsi.

— Vous croyez-vous donc dans une abbaye espagnole, où l'on ne trouve en entrant que les quatre murs, et où l'on est obligé d'apporter son lit, son vin et sa pitance si l'on ne veut coucher sur la dure, boire de l'eau et mourir de faim?... Non, non. Vous goûterez tout à l'heure de l'ordinaire d'une abbaye brabançonne, et comme vous nous tombez précisément du ciel un jour de grande fête carillonnée, et que nous sortons d'un long carême qui nous a allongé les dents et creusé l'estomac, je présume que cet ordinaire ne sera pas indigne d'un grand seigneur. Notre frère cuisinier, s'il n'a pas toutes les vertus du

bonus cocus son prédécesseur, n'est du moins pas homme à vous régaler de viande mystique.

Le Marquis se laissa faire et n'eut pas à se plaindre du repas, sauf qu'il s'accommodât assez mal de devoir garder le silence et de n'ouïr, en guise de propos de table, qu'une lecture de Saint Augustin.

Les grâces dites, il en marqua sa surprise à Dom Placide et vanta, pour le tarabuster un peu, la méthode des sages athéniens qui ne dissertaient jamais mieux de l'immortalité de l'âme qu'en prolongeant, face avec leur couvert, l'existence de leur enveloppe mortelle, — à tel point, précisait-il, que le plus beau des livres qu'ils nous aient laissé s'appelle le *Banquet*.

Piqué au jeu, Dom Placide riposta qu'on ne faisait jamais bien deux choses à la fois. Que si le Marquis se sentait en veine de battre la controverse, il était tout prêt maintenant à lui tenir tête en latin ou en langue vulgaire : français ou flamand. Il proposa même de choisir pour champ clos la maison du prieur, qui formait sur l'un des côtés de la cour une construction toute récente, d'une architecture fleurie et d'un ameublement commode. Sa porte, devant laquelle ils étaient arrêtés, était gracieusement encastrée dans une arcade chantournée dont une grosse figure de chérubin formait la clef et dont l'entablement était sculpté aux armes de la vieille abbaye.

— Nous y serons à l'air et notre révérendissime prieur sera charmé de présider au tournoi. Vous pourrez me chercher querelle sur les institutions cléricales en général et monastiques en particulier. Mais je vous rendrai raison en traitant comme je le pense vos auteurs et philosophes à la mode, véritables sépulcres blanchis, tout brillants à la surface, tandis qu'à l'intérieur ils ne sont que vices et souillures.

Mais le marquis ne releva pas le cartel, peu soucieux d'aborder de front le bœuf de l'Ecole. Il battit en retraite avant même d'avoir engagé la lutte et Dom Placide eut tout loisir de se livrer à un monologue véhément où il écartela la philosophie moderne, que la scolastique avait, disait-il, devinée et jugée d'une phrase : *Chimera bombinans in vacuum*.

Le marquis profita d'un moment où l'intarissable polémiste reprenait haleine pour lui faire ses adieux. Il embrassa Thierry, lui souhaita mille félicités; puis, sa chaise de poste ayant été amenée, il y grimpa lestement, se penchant ensuite à la portière

pour envoyer au chevalier et au moine d'aimables petits gestes de la main qui se perdirent avec la voiture dans la perspective de l'avenue.

*
* *

Les nouvelles politiques que M. de Rénonville avait apportées à Groenendael se trouvèrent bientôt confirmées et complétées par des visiteurs dont l'affluence mit à une rude épreuve les devoirs d'hospitalité inscrits dans la règle de Saint Augustin.

En effet, dès le début d'avril, on ne compta guère de jours sans que la grande cour ne s'animât de l'arrivée de carrosses escortés, et bientôt du passage de troupes en armes qui emplissaient l'abbaye et ses dépendances de toutes les agitations de la vie civile et militaire des jeunes Etats-Belgiques.

L'abbaye était devenue une étape régulière — la première — sur la route qui conduisait de Bruxelles à Namur par Wavre et Gembloux. Au sortir de Bruxelles, la chaussée wallonne — ainsi qu'on l'appelait — longeait tout d'abord la forêt sur sa lisière de gauche. Puis, à moins d'une heure de la Ville, entre le Langevelt et le Vivier d'Oie, le pavé se divisait en deux branches : l'une qui continuait tout droit vers Waterloo et Charleroy, l'autre qui s'en allait vers le Namurois par Boitsfort et La Hulpe. Sur cette route-ci se greffait, à hauteur de Hoeylaert, la vieille drève du Prieur, d'où l'on arrivait, en ligne presque droite, à la porte principale de l'abbaye.

Les régiments de toute sorte que le Département de la Guerre envoyait à Namur pour renforcer la résistance opposée aux Kaiserliks, avaient bientôt appris à connaître cette drève du Prieur. Leurs chefs savaient que les moines et les paysans de Groenendael réservaient bon accueil aux troupes patriotiques. En effet, les habitants des villages environnants étaient tout acquis au mouvement d'indépendance. Le souvenir leur était resté cuisant au cœur de la sévérité des gruyers et forestiers du régime autrichien. Bien plus, lorsque d'Alton et ses hommes avaient précipitamment fui Bruxelles, au mois de décembre précédent, ils avaient marqué leur route par des exactions, des pillages et des tueries qui appelaient une revanche.

Quant aux moines, leur sort ne se confondait-il pas avec celui de cette Révolution brabançonne qui était un peu leur œuvre ?

Comment auraient-ils refusé de s'associer à la défense commune ?

Et lorsque, dans le matin printanier, de lointaines musiques : fifres, timbales et tambours annonçaient l'arrivée des soldats, la grande poterne de l'abbaye s'ouvrait aussitôt pour accueillir les défenseurs de la patrie. On voyait poindre alors, dans la profonde perspective de la drève, une masse d'abord confuse et tout enveloppée de poussière : fantassins ou cavaliers. Puis les images se précisaient. Elles grandissaient à mesure que les lignes approchaient en bon ordre, réglant leur pas au rythme des musiques.

Et c'était — aussitôt les rangs rompus pour le bivouac ou la sieste — une étrange et bruyante cohue qui se répandait à l'ombre des antiques bâtiments ou sur les bords des calmes étangs qu'encadrait la forêt farouche. Foule bigarrée de mines et de costumes : uniformes aux couleurs toutes fraîches, aux draps décatis à peine, et vieilles casaques de buffle, racornies par la sueur de maintes campagnes. Troupiers à multiples chevrons, aux figures rudes et balafrées, sentant le vin et la hart et parlant des jargons étrangers. Volontaires imberbes et niais, racolés de la veille, encore tout ahuris d'avoir quitté la chaumière paternelle.

Il avait fallu recruter et équiper à la hâte les hommes qui s'étaient présentés, — sans qu'on s'inquiétât beaucoup de leur provenance. A six patars de solde pour les fantassins, augmentés de deux liards pour les cavaliers, l'embauchage se faisait au jour le jour, — et sitôt incorporés, les hommes étaient dirigés sur Namur.

Quelques compagnies accusaient plus d'homogénéité. Le régiment de Tongerloo, levé aux frais de ce monastère fameux, avait ses chasseurs vêtus de vert, ses hussards à pelisse verte et à culotte rouge, ses dragons en habit vert et culotte jaune, tous coiffés du bicorne en bataille, avec cocarde et plumet tricolores. Sous cet appareil, on reconnaissait les solides gars de Campine aux volontés simples et droites. La plupart portaient à l'épaule une croix rouge qui les marquait comme pour une guerre sainte.

A peu près sur leurs pas était arrivée, en bon ordre aussi, une légion du Hainaut, commandée par M. Jacquier de Virelles. Elle se composait des volontaires des bonnes villes de Mons,

d'Ath, de Soignies, de Braine-le-Comte, de Hal, d'ailleurs encore. Seuls les bas-officiers étaient habillés et soldés par les Etats. Les autres n'avaient obéi qu'à un patriotisme désintéressé et aux instincts guerriers qui faisaient des populations du Hainaut une réserve bien connue pour tous les recruteurs d'Europe. Tous étaient fiers à bon droit de leur gracieux uniforme à la française : l'habit bleu de roi aux parements et passepoils d'écarlate, la veste et la culotte de drap blanc, le col noir et les guêtres noires boutonnées de cuivre. Pour coiffure, le petit chapeau troussé avec l'inévitable cocarde et l'inévitable plumet. Leur drapeau était de soie peinte et dorée. D'un côté, on y admirait, au milieu d'un cadre tricolore, le blason de la province entouré des écus des quatorze bonnes villes du Hainaut, le tout soutenu par une sorte de trophée fait de drapeaux et de canons, et accompagné de la devise : « L'union fait la force ». Au revers, le drapeau portait une croix rouge dans une gloire rayonnante avec ces mots en exergue : « Nous vaincrons par ce signe ».

Cette légion avait à ses gages une musique turque, de livrée chamarrée. La sambuque était tenue par un nègre d'un noir d'ébène qui riait de toutes ses dents blanches sous son grand turban à aigrette.

Un si galant accoutrement éclipsait de son voisinage l'uniforme des volontaires brabançons : habit noir avec revers et chevrons rouges, veste et culotte jaunes.

Beaucoup plus modeste encore était la tenue des Canaris, à qui les autres corps ne ménagaient pas les lazzis. C'étaient tous soldats de petite taille, qui pour ce motif s'étaient vus rebuter à l'engagement. Un hardi partisan bruxellois Jean-Baptiste Dumonceau, les avait enrôlés pour en faire une bande d'infanterie légère, mais n'avait eu pour les habiller qu'un drap de rebut, d'un jaune clair. Mais le sobriquet de Canaris qui leur en resta devait bientôt devenir glorieux.

D'autres compagnies, aux appellations fantaisistes : légion nervienne, chasseurs de Lorangeois et de Marneffe, passaient à leur tour par l'abbaye. Plusieurs s'accompagnaient de voltigeurs, de grenadiers aux bonnets de peau d'ours, ou de sapeurs portant de petites haches. Dans quelques-unes, les hommes accoutrés à leur guise, arboraient des armes, des chabraques et des casques où l'aigle autrichien avait été arraché, ce qui faisait

reconnaître, chez leurs détenteurs, d'anciens soldats des régiments de Murray, de Vierset ou d'Arberg, qui s'étaient ralliés à la révolution.

Les canons et les chariots d'équipage étant laissés au croisement du pavé sous la surveillance de quelques piquets, les hommes se massaient dans les cours et les communs de l'abbaye, et c'était, dans le jeu de la lumière et des ombres, un amusant spectacle que celui de cette soldatesque bariolée où chacun, à la faveur d'un court repos, suivait sa fantaisie : les uns soignant leurs chevaux ou leurs armes, — d'autres buvant à même dans les pots de bière emplis aux celliers, — d'autres se lavant à quelque source ou quelque étang, — d'autres rapetassant une buffleterie, une chenille ou une ganse compromises, — d'autres, la pipe aux dents jouant aux cartes ou aux dés sur un tambour, — d'autres entonnant une chanson de troupe, non sans quelque méfiance de l'aumônier, car chaque compagnie avait le sien, et les Seigneurs Etats avaient arrêté des règlements sévères contre la licence trop commune aux gens de guerre. Un plus grand nombre encore, harassé de la marche, se reposait tout simplement dans l'herbe, les bras sous la tête, en oreiller.

Dom Placide se mêlait volontiers à ces groupes disparates, interrogeant l'un, encourageant l'autre, les ranimant tous de sa joviale faconde. Il apprenait par les soldats et les officiers les plus récents incidents de l'armée et de la république. Le féroce d'Alton venait de mourir à Trèves, d'une goutte remontée, disaient les uns; de rage concentrée, affirmaient les autres. C'était le vieux Bender qui commandait les forces autrichiennes massées dans le Luxembourg, avec Beaulieu, Baillet-Latour et Corti. La disgrâce de Vander Meersch faisait l'objet de maints commentaires. Au moment même où les Kaiserliks venaient d'évacuer la citadelle d'Anvers, la dernière garnison qu'ils eussent conservée aux Pays-Bas, sauf le Luxembourg, il semblait cruel à beaucoup que le brave général, le libérateur national, dût abandonner son commandement à un officier prussien. Il ne s'y était résigné d'ailleurs que pour éviter un conflit sanglant entre son entourage qui l'encourageait à la résistance et les troupes nouvelles que les Etats avaient dépêchées au quartier général de Namur avec Schoenfeld. On annonçait qu'il allait être expédié à Anvers, pour y subir des arrêts de rigueur. Quant à l'avocat Vonck, qui continuait à incarner l'hostilité aux

Etats, on le disait réfugié à Givet, à la frontière française. Mais son départ n'avait pas suffi à calmer les esprits que tenaient en alerte ces libelles et ces pamphlets de tout genre, qu'une révolution engendre comme la chaleur engendre les mouches.

A toutes ces nouvelles, Placide répondait par ses commentaires, blâmant les perturbateurs et les semeurs de discorde, prêchant l'obéissance aux États, répétant que l'heure n'était pas aux querelles intestines lorsque l'ennemi était aux portes, et qu'une fois l'épée tirée, la plume n'était plus de saison.

Lorsqu'il arrivait à Thierry d'assister à l'un de ces entretiens de bivouac, il ne pouvait s'empêcher d'admirer chez son ami cet enthousiasme patriotique ardent, dont il découvrait d'ailleurs la flamme dans les propos des officiers et jusque dans les regards des plus frustes volontaires. Mais ses anciennes préventions contre une insurrection dont il avait d'abord condamné les motifs et méconnu la grandeur n'avaient pas perdu sur lui tout empire.

Aussi préférait-il ne point se mêler à cette cohue. Il n'était pas lié, comme son ami, par les devoirs de l'hospitalité. Et d'autre part, sa blessure — si elle était tout près d'être guérie, grâce aux pansements du frère infirmier, — lui demeurait un suffisant prétexte pour justifier la sauvagerie et la paresse où il se complaisait.

*
* *

Un jeudi matin, il s'était acheminé tout seul jusqu'au dernier des vergers qui reculaient dans la forêt, en amont de l'abbaye, l'extrême pointe du domaine. Les pommiers étaient en fleurs, et de loin Thierry avait été séduit par cet énorme bouquet de blancheurs roses, à peine séparé du bois par un vieux mur tout croulant et tout enguirlandé de liserons et de glycines.

Le soleil était déjà haut sur l'horizon. A travers les branches doucement balancées et d'où pleuvaient les étamines, il projetait sur la prairie lustrée de grandes taches de clarté vibrante. Ses rayons animaient les petits visages des pervenches et des pâquerettes, dressés parmi l'herbe jeune. Des papillons butinaient. Des insectes bourdonnaient partout. Jetée comme un pont fragile d'un tronc d'arbre jusqu'aux vieux remparts, une toile d'araignée brillait, elle aussi, de ses dernières gouttes de rosée. On l'eût crue tissée de fils d'or et de diamants.

Thierry éprouvait profondément la contagion des paysages. A respirer le vague parfum de miel qui l'enveloppait, une gaîté s'éveilla en lui, comme si malgré tout il aimait la vie.

Soudain, il eut un sursaut. Entre les arbres fleuris, il venait d'entrevoir une svelte silhouette de femme : c'était sa sœur Hélène.

Elle s'avançait vers lui et de loin elle l'appela par son nom. Sa voix était oppressée et ses traits amaigris. Et déjà elle était toute proche de lui, les bras tendus, quand Thierry s'aperçut qu'elle était en grand deuil. Un affreux soupçon le fit aussitôt trembler :

— Hélène, fit-il, qu'est-il arrivé ?... Et achevant lui-même sa pensée, un mot d'angoisse lui échappa : maman !...

Hélène l'embrassa en pleurant : « Oui, dit-elle à son tour, maman... C'est samedi que nous l'avons perdue... Oh ! la dure, oh ! l'affreuse chose... »

A travers leurs larmes confondues, il l'interrogeait et elle disait ses derniers moments. Depuis plusieurs semaines, le peu qui lui restait de forces était allé s'épuisant peu à peu. Elle ne se plaignait pas. Mais ses prières étaient devenues plus longues et plus ferventes. Elle marquait un désir plus impatient de voir auprès d'elle son époux et ses enfants. . Ses enfants ! Hélas ! le plus cher, son aîné, avait disparu... Et plus jamais on ne parlait de lui au foyer de famille. Mais l'ordre inflexible de M. Charliers, en supprimant son nom de leurs entretiens, ne pouvait l'exiler de leurs pensées. Dans la soirée du samedi, ses mains devinrent plus froides, son regard moins limpide. La vie s'envolait d'elle. Elle voulut essayer de sourire pour rassurer les siens qui l'entouraient. Le nom défendu, le nom de son aîné, passa comme un souffle entre ses lèvres pâlies. Puis sa tête se renversa...

— Nous ne pouvions croire qu'elle fût morte. Ce ne pouvait être qu'une de ces défaillances auxquelles son mal la condamnait souvent. Mais quand nous eûmes compris, quel horrible déchirement! Si bonne, si tendre, si héroïque dans ses souffrances... Notre pauvre père en a été atteint comme d'un coup de glaive au cœur. Il a tant vieilli ! Ah ! si tu l'avais vu, Thierry, hier, pendant les funérailles, amaigri, courbé, la démarche chancelante, comme il t'aurait fait pitié ! Tu aurais dû être auprès de lui. Je savais par dom Placide que tu étais

ici, mais il n'a pas voulu que je te prévienne. Je prie Dieu pour que son ressentiment contre toi finisse par s'apaiser. Mais, jusqu'à ce jour, il ne veut pas te connaître et t'aurait barré l'entrée de la chambre mortuaire. Les rares fois où j'ai fait allusion à toi pour pallier tes fautes et dire tes peines que je devine, il m'a répondu avec une autorité si ferme et si froide que je n'ai pu insister de peur de l'entendre proférer contre toi quelque nouvelle malédiction. Et c'est en lui désobéisant que je suis venue te voir, aujourd'hui, tandis qu'il me croit en pèlerinage à Notre-Dame-de-Bonne-Odeur.

A la douleur qu'éprouva Thierry, se mêlait une sorte de révolte. Il pleurait une mère bien-aimée, mais en même temps une sourde rage grondait en lui contre cette tyrannie paternelle plus impitoyable qu'un mur d'airain.

— Il me hait donc bien, fit-il enfin avec amertume, pour m'avoir refusé ce qu'on ne refuse à personne!... Quelle âme est donc la sienne pour qu'il m'ait infligé cette torture et cette honte suprêmes?... Ah! mon père!... s'écria-t-il avec un éclat sauvage que sa sœur arrêta d'un geste effrayé.

— N'accuse pas ton père, dit-elle. Efforce-toi plutôt de le comprendre. Tu t'es laissé entraîner si loin de notre foyer, de nos convictions, de nos traditions que tu oublies toi-même l'élémentaire justice. C'est toi qui as méconnu les nobles sentiments qu'il t'avait inculqués. Tu as tout gaspillé : la vie, la vertu, l'intelligence, le respect de ta famille. Détruire est si aisé! Mais songe aux efforts obstinés qu'il n'a cessé de faire pour construire notre foyer, pour assurer aux siens un patrimoine d'honneur et d'aisance, pour rattacher l'œuvre de sa famille à l'œuvre de sa race et de sa nation. Avec une égoïste désinvolture, tu es venu te mettre en travers de son plan et démolir tout ce qu'il avait édifié... Tu l'accuses secrètement d'étroitesse de pensée parce qu'il n'a pas toléré tes désordres, de sécheresse de cœur parce que ses solides vertus bourgeoises condamnent l'indifférence ou l'hostilité dont tu t'es armé contre des croyances qui sont les nôtres, contre la liberté et la grandeur d'un pays auquel nous tenons par toutes nos fibres. C'est toi, c'est toi seul qui es injuste, Thierry... Il te hait, dis-tu... Je te dis, moi qui le connais bien, que des deux coups qui l'ont atteint, la mort de notre mère n'a sans doute pas été pour lui le plus dur. Le deuil de sa compagne, il le gardera dans la

chapelle de son âme, rayonnant du souvenir des mérites de la morte et de la clarté de ses propres espérances. Mais la perte de son fils, c'est pour lui la défaite sombre et honteuse, c'est le deuil qui ne s'explique pas et qui ne trouve aucune consolation.

Thierry, bourrelé de mille pensers contraires, ressentait pour la première fois ce qu'un tel langage recélait de vérité. Il ne voulut point l'avouer, — moins encore discuter avec sa sœur. Mais celle-ci, le conduisant doucement par cette prairie solitaire, laissait parler son âme vaillante et tendre :

— Tu nous reviendras, Thierry. Je le sens. J'appelle cette heure de toutes mes prières... J'attends que s'éveille en toi quelque noble passion, le sentiment d'un devoir sacré, quel qu'il soit; alors, d'une seule étincelle, toute ton âme se réchauffera et s'épurera. Ce qui t'a perdu, c'est ton égoïsme et ton inconscient orgueil. Ce sont là de pauvres abris dès que survient l'orage. Ne te sens-tu donc pas l'énergie d'un labeur patient. non pour toi mais pour d'autres? Quand tu auras su te vouer à quelque cause, à quelque œuvre ou à quelque amour dignes de toi, alors tu n'auras plus à craindre qu'une trahison ou un échec t'abattent sans merci. Que t'importera un mécompte passager quand ta conscience obéira à la loi de la vie, qui n'est pas seulement de vivre, mais de répandre autour de soi un peu de bonté, un peu de justice, un peu de vie...

— Ecoute, dit-elle enfin. Tu ne pourrais pas, dans l'état où tu te trouves, être en aucun lieu mieux qu'ici, dans cette retraite ignorée, en compagnie d'un ami très sûr. Achèves-y ton séjour. Tu seras bientôt rétabli. Guéris aussi ton âme et songe alors à réparer le passé. Ta loyauté et ton courage t'inspireront ce qu'il faudra faire. Pour moi, je retournerai tantôt près de mon père. Je reprendrai à ses côtés et auprès de nos frères et sœurs la tâche familiale que le décès maternel me rend plus impérieuse. Quand je devinerai l'heure favorable, je lui dirai que si son fils a pu faillir, il ne faut pas cependant qu'il l'accable. Si tu as eu trop de faiblesses pour être exempt de reproches, mon pauvre Thierry, tu es trop malheureux pour ne pas trouver pardon et pitié. Peut-être pourrai-je un jour lui faire comprendre tout cela. Mais c'est à toi de m'aider, et de te découvrir la force intérieure qui rachètera tes torts.

Leur entretien se poursuivit ainsi jusqu'aux approches du bâtiment abbatial où Hélène prit congé de Thierry; car elle n'eût pu,

sans inventer quelque mensonge, justifier auprès de son père une plus longue absence. Elle dit encore à Thierry combien, en ces jours de deuil, l'amitié des Peñalegas leur avait été secourable. Aussitôt avertis du décès de Madame Charliers, ils étaient accourus de Dottignies. Et Isabelle, ne prétendant pas abandonner à sa peine celle qu'elle aimait comme une sœur, était demeurée et demeurerait quelque temps encore à l'hôtel de la place des Wallons. Elle connaissait les plus intimes soucis d'Hélène et, les partageant, elles les allégeait de moitié. Certes, elle partagerait aussi sa joie d'apprendre que Thierry revenait à la santé et son espoir de le voir revenir à un passé qu'elle-même n'avait jamais déserté...

*
* *

Le départ de sa sœur laissa Thierry tout bouleversé. Longtemps, il erra dans les alentours, au hasard, par les allées ou à travers les fourrés, déchirant son habit aux ronces, faisant rageusement s'envoler les jonchées de feuilles mortes et le tapis des aiguilles de sapins; s'arrêtant, puis marchant encore. Il souffrait de la douloureuse nouvelle apprise. Il souffrait de se savoir condamné par son père. Et il s'interrogeait impartialement, comme s'il eût été son propre juge. Et voici qu'à s'interroger, il lui semblait qu'un voile se levait qui jusqu'à ce jour lui avait caché la vérité. Oui, il devait convenir de son erreur morale : pour quel piètre résultat n'avait-il pas violé les desseins de son père et ses propres desseins d'antan ? Quelle satisfaction d'esprit lui revenait-il d'avoir transgressé les lois divines et humaines ? Où étaient les fruits de sa philosophie ?... Quel noble mérite, après avoir engagé sa foi à une jeune fille aimable et innocente, de lui infliger l'humiliation d'une préférence indigne ! Et quelle rare sagesse de prendre prétexte de la sévérité d'un père pour se jeter dans le désordre et couvrir son nom d'opprobre ?

En vain il essaya de calmer les orages de sa pensée. Un âpre mécontentement, une croissante irritation contre lui-même le suivaient partout : au fond de sa cellule qui lui était pourtant devenue si familière, dans ses entretiens et ses lectures, et surtout lorsque, appelé par le chant des orgues, il pénétrait dans la chapelle et que là, debout en un coin obscur, il écoutait monter, flotter et mourir les hymnes liturgiques...

De lointains rappels de son enfance s'agitaient alors en lui.

Cette philosophie, dont il avait été si fier de se dire l'adepte, le laissait désemparé contre un secret désir de retrouver des croyances fermes auxquelles il pourrait enfin prendre appui.

Seul, il erra dans la forêt dont il apprenait à connaître les recoins. Les longues marches, où il croyait distraire, sinon dissiper son intime malaise, le conduisirent tour à tour jusqu'à Val-Duchesse, où se blottissait une maison de Dominicaines, — jusqu'à Rouge-Cloître où vint se réfugier et mourir Hugo Vander Goes, — et même, par la vieille route de Saint-Cornil, jusqu'au prieuré de Sept-Fontaines qui dormait, tout à l'est de la forêt, parmi les nappes de ses eaux claires.

Ce fut en revenant un soir d'une de ces promenades à l'aventure qu'il éprouva une crise plus profonde et plus décisive que toutes les autres. Déjà il s'était engagé dans la vallée de Groenendael. Le soleil disparaissait derrière les cimes des arbres, les enveloppant d'une immense auréole d'or et de sang. Dans le ciel, où la lumière et l'ombre engageaient leur combat, une traînée de flocons blancs avait le frissottement des sables à l'heure où s'est retirée la marée. Et l'abbaye majestueuse et sereine apparaissait là-bas au delà de l'étang, éclairée par un dernier reflet qui semblait palpiter.

A ce moment, Thierry crut entendre l'appel de sa foi oubliée et il sentit que tout son être répondait à cet appel. Un trouble immense l'envahit, mais ce trouble était aussi une joie. C'était le sentiment d'une force inconnue, s'épanouissant tout à coup en lui en sa plénitude comme si une fleur divine venait d'éclore au plus profond de son âme et de lui restituer ses meilleures énergies. Haletant, il s'arrêta, la tête dressée plus fière, les yeux dilatés, les artères battantes, et des mots confus montèrent à ses lèvres.

Etait-ce l'ivresse odorante et pénétrante de ce beau soir d'Avril dans la forêt, ou plutôt quelque inconsciente réminiscence du langage que lui avait tenu sa sœur? Etait-ce l'harmonie des cloches, sonnant l'angélus au monastère, — ou peut-être l'influence, éparse dans cette vallée sacrée, du souvenir des grands mystiques qui y avaient vu Dieu face à face?

Sans réfléchir, transporté d'enthousiasme, il ouvrit les bras, comme s'il voulait s'offrir, et son âme s'élança dans ce cri :

— Qu'est-ce donc que j'ai... Ah! mon Dieu! oui, me voici... Je vous adore et je vous aime...

(*A suivre.*) H. CARTON DE WIART.

Chanson

Pourquoi pleurer? Ce ne sont plus
Les solitaires crépuscules,
Ni les fleurs douces des talus,
Ni la source où tes yeux crédules
S'étaient complus.

Ce ne sont plus les soirs d'été,
Les troublants parterres de roses,
Ni la ruisselante clarté,
Ni la vague senteur éclose
De ta beauté.

Ce ne sont plus les chœurs de voix,
Ni ta tendresse parfumée,
Ni l'âme lointaine des bois
Qui nous font trembler, bien-aimée,
Comme autrefois.

Car les mauvais jours sont venus
Frapper à nos blanches demeures :
— L'amour n'est qu'un passé confus —
C'est la chanson triste des heures
Qui ne sont plus.

Remember

Il passe un vol de blancs désirs...

Ils viennent de tes yeux, aimée,
Mais passent au-dessus de moi;
Mon âme ne peut se rouvrir
Telle que tu l'as refermée !

La neige a recouvert mon toit
Et dans ma solitude émue,
Au coin du feu mort, je remue
Des cendres en pensant à toi.

Je songe aux jours où ta candeur
Etait un perce-neige en fleur,
Dans ta voix : ou tes regards d'ambre
Mettaient leur clarté dans ma chambre :
Où tu étais un beau lys blanc
Parmi les roses de mon sang.

JOS. BOSERET.

L'INTRIGUE

(JAMES ENSOR)

L'Herbe et la Feuille

Contes pour ma petite fille

Mardjot et Djandjot

Il y avait, au village, une femme qui avait un âne. La femme s'appelait Mardjot et l'âne Djandjot.

Mardjot était vieille. Elle avait un visage épais et carré, la peau jaune, un gros nez piqueté de noir et couvert de poils, des lèvres épaisses s'ouvrant jusqu'à ses oreilles, un front tailladé de rides grosses à y loger ton doigt, Trimousette.

Ses cheveux gris, en mèches folles, se redressaient autour de sa tête, comme des flammes. C'était une luronne, Mardjot, et toujours de bonne humeur.

Pour gagner sa vie, elle conduisait du charbon de la fosse voisine aux fournils du village. En sorte qu'elle était souvent noire comme un ramoneur. Mais ses yeux, dans la poussière, brillaient comme deux escarboucles toujours en feu et pétillantes. Elle quand elle avait bu la grande potée de genièvre qu'elle réclamait à chaque charretée mise en place, ses lèvres paraissaient rouges et fraîches, autant que les tiennes, Trimousette. Tout à fait rouges comme les tiennes, quoique beaucoup plus grandes! Il n'y a rien de si jeune qu'un vieillard gai!

Et l'âne?...

Je t'entends. Djandjot, pour dire vrai, était bien vieux aussi. Mais si déjeté, si gris, si crotté qu'il ressemblait, vu de derrière, à quelque tapis usé, foulé jusqu'à la corde par plusieurs générations de sabots et de souliers boueux, et qu'on s'apprête de jeter à la carrière avec les cendres et les paillasses de seigle haché.

Son dos avait porté tant de charges, que la croix que Jésus a marquée à leur naissance, au dos de tous les ânes, en était effacée.

Cependant ses quatre petits pieds de corne grise allaient encore parfaitement leur train, le long des routes. Naturellement, tout comme un homme, il avait ses caprices. Ainsi, parfois, en passant devant la ferme du Ry où logent les ânes et les ânesses des marchands de sable ambulants, il s'arrêtait court, se mettait à braire à lui seul aussi fort et sauvage que tout un troupeau d'ânes, secouait sa tête comme si elle n'était pas à lui, roulait ses oreilles au-dessus de sa tignasse aussi vite que des bâtons qui font le moulinet. Et quand il s'était mis dans un état indescriptible, Mardjot disait : « Ah! mon vieux Djandjot, que t'es sot! »

Elle lui pardonnait ses tics d'un petit coup de bâton. Et elle était bien aise, tout compte fait, d'avoir un si bon serviteur...

Un soir, Mardjot s'en revenait de la houillère, en poussant Djandjot qui tirait la charrette. C'était l'hiver. Hier il s'était mis à geler sans crier gare. Le village avait trouvé ses choux emprisonnés dans la terre durcie. La bise avait soufflé du mauvais trou du ciel. Toutes les maisonnées à la fois avaient couru réclamer du charbon à la voiturière.

« C'est chaque année la même histoire, répétait Mardjot fâchée d'avoir, en un seul jour, tant de commandes à livrer. C'est toujours au dernier moment que vous pensez à votre feu! Est-ce que je n'ai pas Djandjot douze mois durant dans mon écurie! Mais non! Vous me laissez des semaines à rien faire qu'à tirer des pissenlits le long des haies... Et puis, rouf! vous venez tous à la fois me quérir parce qu'il a gelé!

— C'est ça, Mardjot! répondit lentement le tailleur en gouaillant. C'est cela, mon petit pigeon! L'année prochaine, je te ferai ma commande pour l'hiver, à la Saint-Jean, en pleine semaine de ducasse!

Ce jour-là, Mardjot et Djandjot avaient donc mené, de la grande bascule de la fosse, au village, plus de dix voies de houille, sans compter celles de vieux bois. Et à présent, il faisait nuit noire.

Mardjot était rompue de fatigue. Cependant elle avait pour s'encourager à l'ouvrage, le bruit sonnant des gros sous de la recette qui ballottaient dans sa grande poche, sous sa jupe!

A chaque voyage, une tasse de café par-ci, un croûton de pain par-là, pour la soutenir un peu sans qu'elle dût rentrer manger.

Mais Djandjot ?... Quoi ?... Qu'avail-il de cet argent, de ce café, de ces verres de bière ? Rien du tout. On lui avait promis tout le long du jour, que, le soir venu, il aurait sa pitance. La nuit était là ; mais l'avoine, non pas. Il haletait ; il chancelait sur ses sabots ; glissait dans la boue et la neige ; manquait de culbuter à chaque tournant du chemin. Les brancards, eût-on dit, et le poids de la charge le tenaient seuls debout. Il fermait les yeux pour ne plus voir la longueur de la route, et faisait aller l'un devant l'autre ses quatre pieds au plus vite. Mais jamais on ne s'arrêtait. Il fallait toujours repartir...

Tout à coup il fait halte, allonge ses quatre membres et laisse tomber la tête entre ses pattes.

« Hue, Dandjot ! », crie Mardjot étonnée. « Hue ! mon colaud (mon poulet) !... Eh bien ? Est-ce que tu dors, Djandjot ? »

Et elle lui donne un joli petit coup de son bâton, pour faire du bruit bien plutôt que du mal.

Rien. Silence de Djandjot. Djandjot n'a rien entendu. Positivement on dirait qu'il est tombé endormi entre les bras de la charrette.

« Allons, allons, mon fieu ! Hue ! Il s'agit d'arriver. La Manderlière attend son charbon. Bien sûr, lui faut-il des gaillettes pour cuire ses boules de sucre pour les petits gamins qui passeront demain devant sa boutique. Est-ce que nous allons faire faute à la vieille Manderlière, à notre camarade ? Allons, ainsi ! Pan !... »

Rien encore. L'âne ne bouge pas.

« Mais qu'y a-t-il? » continue Mardjot en passant devant le baudet.

Est-ce quelque pierre qui achoppe Djandjot?... Non pas. Est-ce la roue qui est butée? Non plus. A preuve que lorsque Mardjot saisit deux rayons à pleines mains, l'essieu tourne et la charrette brusquement se met en travers de la route. L'obstacle n'est pas là.

« Alors, mon gaillard, c'est un petit tour que tu me joues? Ah! farceur! Mais, il faut partir, à présent. Hue!. . Pan!... Voyons, est-ce que cela vaut la peine de demeurer en route pour si peu qu'il nous reste à router? Grosse bête que tu es!

Regarde là, à deux pas devant toi. C'est une lampe; c'est la première fenêtre de la rue de Binche. Nous y sommes! Dans un quart d'heure, si tu veux, tu es à l'écurie avec un double picotin d'avoine sous le nez, et un plein seau de belle eau claire... Allons, ainsi, marchons... Moi aussi, Djandjot, je suis lasse, depuis six heures du matin que je trotte avec toi... Mais c'est le lot des pauvres gens de n'avoir jamais fini avant d'être recrus de fatigue!... »

Eh bien, Djandjot a compris. La petite lumière, il la voit. L'avoine et l'eau claire, il les sent. Il secoue la tête de haut en bas, réunit ses quatre pieds, lance son corps en avant, et voilà la charrette démarrée.

« Hue, Djandjot, hue, Djandjot! » crie Mardjot qui frappe peut-être un peu trop fort, à présent que Djandjot a repris courage.

La montée est rude. Mais enfin, âne et commère arrivent à cette petite lumière qui brillait premièrement sur le chemin.

« Si c'est la rue de Binche, comme l'a assuré Mardjot, il faut donc tourner à droite, pense Djandjot. Bon, on tournera! » Il tourne, puisque Mardjot lui a promis de tourner. Mais quoi?

« Non! crie Mardjot. Pas encore! Attends une mie. La rue de Binche est un rien plus loin, mon garçon. Tu te trompais... Vois toi-même, la petite lumière à cent mètres d'ici. Nous y sommes quasiment. Bientôt, quelle bonne litière pour toi, Djandjot! Jusqu'au ventre, je t'en veux mettre! Quand je devrais monter à l'échelle tirer une nouvelle botte de paille! Et quel marabout de café chaud pour moi!... Car j'ai bien froid!... Sais-tu que je deviens vieille aussi?... Courage!... Hop là! En avant! Pan! Pan! »

Djandjot réunit encore une fois ses quatre pauvres vieux sabots; se laisse encore une fois tomber en avant, et entraîne la charrette en titubant. Cahin-caha, l'attelage sort d'une ornière, mais c'est pour tomber dans une autre. Mardjot derrière, pousse, hurle, sacre. Mais Djandjot n'a plus l'air d'entendre. Il tire quand Mardjot justement reprend haleine et se passe la manche sur le front; et il laisse retomber les traits au moment où elle s'arc-boute de toutes ses forces en pesant sur la charrette, au moment où il faudrait aller de l'avant.

« Est-il possible? crie Mardjot. Est-ce Dieu possible de renâcler ainsi pour cinq minutes de chemin?... A ton âge, j'étais

plus forte que deux hommes et j'aurais porté la charrette dans mes bras, avec toi dedans! Hue, donc! »

Enfin, voilà que brille devant eux, sur la route, la petite fenêtre promise. Djandjot est entré dans la nappe lumineuse jaune et douce comme une haute litière de paille neuve... La paille d'or lui monte jusqu'aux yeux.

« On y est donc? pense Djandjot. A présent il faut tourner, sans aucun doute, pour redescendre la rue de Binche. » Il s'arrête.

« Hue! crie Mardjot.

— Ah non! fait Djandjot de la tête. Non! fait-il de sa paire d'oreilles, et de tout son corps, non, il faut tourner. On est arrivé...

— Encore cent pas, frérot! » crie la vieille.

Elle prend la tête de l'âne dans ses mains et la dirigeant en avant, un peu en haut, à cause de la montée du chemin, elle lui montra là-haut le village qui les appelle de toutes ses fenêtres :

« Regarde! dit-elle. Pas même cent pas! Et alors, franchement, sans mentir, nous y sommes, cette fois! »

Elle se remet à pousser. Elle est coriace, la vieille Mardjot! Charrette et baudet s'ébranlent dans la boue. Djandjot voudrait bien, mais Djandjot n'en peut plus. Il n'a plus ni force, ni courage. « Peut-être lui ment-on encore? » pense-t-il obscurément... Il n'a plus confiance. Et ce petit pied-ci, voilà, voilà, voilà qu'il ne peut plus le placer devant l'autre, à cause, à cause .. Voyez!

La voiture recule, recule. Mardjot crie. Djandjot la tête dressée est entraîné par la charge qui descend la route en travers, arrive au bord du fossé et culbutte, charbon, charrette, âne et tout. Au fond du ravin, dans le champ, cela fait un tas noir où plus rien ne bouge. Mardjot, en se tenant à la borne de pierre, contemple le désastre avec une horreur muette, joint les mains et se met à pleurer.

Le lendemain, à l'aide d'un cheval de la ferme, on remonta le cadavre de Djandjot; les débris de la charrette dont il ne demeurait d'intactes que les roues; et ce qu'on put recueillir du charbon répandu. Mais Mardjot était ruinée. Elle avait tout perdu, âne et voiture, son gagne-pain et son vieil ami. Et c'est parce qu'elle avait menti à Djandjot.

Pauvre Mardjot! Pauvre Djandjot!

Le Roitelet

Moi aussi, j'ai été à la chasse.

J'avais treize ans. J'étais revenu en vacances du collège. Dans la petite cour de ma maison, je lisais longuement, entre les vieilles murailles de pierres bleues tapissées d'un lierre épais et touffu qui abritait des nichées de moineaux toujours nouvelles, toujours gaies et pareilles, et d'innombrables araignées à dos gris et ventres dorés, toujours pensives, toujours à l'œuvre. Je lisais, et le vent feuilletait mon livre.

Ou bien, je rôdais par les chambres de ma bonne maison. Je rampais dans la cave en croquant, oubliées sur les claies, des pommes séchées et ratatinées. Et au grenier, couché à plat ventre sur le pavé de petites briques grises, je regardais au loin les jardinets du village étalés en terrasses, derrière les remises, jusqu'aux arbres du vieux rempart.

Un jour, je trouve, debout dans le coin d'une chambre de l'étage, entre la fenêtre et la cheminée, un fusil dans sa gaine de cuir.

C'était une carabine dont mon père avait dû se servir jadis, aux concours de tir auxquels il prenait part, et dont il rapportait, pour prix de son adresse, des cuillers d'argent si minces qu'on pouvait les peser par douzaines entières sur un pèse-lettres; et des blagues à tabac en peau de veau marin encore garnie de son poil brillant.

L'arme était soigneusement empaquetée dans de vieux linges. Le métal se voyait enduit d'une épaisse couche de suif de chandelle. Et tout cela était très lourd.

Je la dégage de ses bandelettes. Je l'examine. Voilà ! On prend le fusil comme ça... On ferme un œil... Je ne sais quel œil au juste il convient de cligner ? De l'autre, par la fente étroite qui est ici, en tâchant de rencontrer du regard la petite aiguille qui est au bout du canon, on vise... Et alors... Pan !

Je n'ai rien entendu. Je n'ai rien touché. Le fusil, dans mes mains, n'est point parti, car le chien n'était pas relevé. Pourtant mon cœur bat avec force, à coups précipités... Et il me vient une pensée...

Si je tirais pour de bon, un vrai coup ? J'ai un fusil... C'est

un vrai fusil, lourd, solide, bien graissé que je tiens en mains ! Et il est bien dangereux aussi, puisqu'il était caché !

De mes deux pouces réunis, je lève le chien rabattu. Je vois le fond de cuivre intact de la cartouche enfoncée dans le canon. Si j'essayais ?

A pas de loup, je descends à la cour. Personne ne m'a vu. Ma mère est occupée ailleurs. Voilà les quatre murs qui bordent le jardinet. Où tirer ?... Sur quoi tirer ?... Sur quoi diriger ce fusil qui me donne la fièvre ? Mon Dieu, quel silence !... Quelle tranquillité !... N'y a-t-il donc rien qui puisse me servir de but ?... Que cette cour est étroite !... Vite, vite, quelque chose, n'importe quoi qui se dresse devant moi, comme à la chasse, à la vraie chasse des chasseurs !...

Là-haut, tout au sommet du pignon du voisin qui domine le nôtre, une sorte de chevron, reste d'un échafaudage de maçons, est demeuré cloué. Je le connais, tout blanchi par les pluies et le soleil, éclatant sur le rouge des briques.

Justement un oiseau, à coups d'ailes précipités par la peur, sort du lierre où il se cachait derrière moi. Il monte sur le toit, et gagne la pièce de bois. Là, montant au plus haut, il se met à chanter. C'est un roitelet.

« Si, di, sidiriti, sidi! » dit-il.

C'est un tout petit roitelet de cette année; pas plus gros qu'une noix. Et voilà qu'un voile s'est abattu sur moi. Je ne vois plus rien. Je n'entends plus rien que le petit oiseau. Je suis comme ligotté. Je ne puis faire un autre mouvement que celui de tomber accroupi devant le banc qui est là.

Le canon de ma carabine repose sur le dossier du siège. J'approche mon œil de la fente du canon... Est-ce possible?... J'aperçois le roitelet qui chante encore. Il semble fixé sur la planche. Son bec s'ouvre et se ferme. Son cou se gonfle. Sa tête se renverse un peu. Tout là-haut, il est comme quelque chose détaché de moi-même; un morceau de moi, en l'air, ivre de bonheur. Et le ciel tout bleu est seul au-dessus de lui.

Qui a tiré mon doigt, pressé la détente? « Tic! » fait le chien sur le canon. Mais pas de détonation... Quoi ? Le coup n'est-il point parti? Ce n'est pas cela un coup de fusil. Un vrai coup de fusil, il fait « baoum ! »

Et ceci?... Une petite chose grisâtre, en tournoyant, passe devant mes yeux. Avec un bruit mou de loques de soie chiffon-

nées, elle tombe à mes pieds. Je me penche. Je regarde. Voyez! voyez!

C'est le roitelet du ciel bleu qui gît sur la pierre! J'ai tué le petit oiseau! Les plumes rebroussées en font une petite boule sauvage. Sa tête est rejetée en arrière. Ses griffes touchent sa queue. Un peu de sang écume à son bec.

Je serre convulsivement mes deux poings sur ma bouche. Je tombe à genoux. Une douleur terrible m'étreint le cœur.

Pourquoi ne crie-t-il pas? Pourquoi ne se plaint-il pas? Pourquoi ne me regarde-t-il pas, ce petit oiseau? Mon Dieu! pourquoi est-ce déjà fini de lui?

Je voudrais me cacher. Autour de moi je sens que plus rien ne vit pour moi. Est-ce tuer ce que j'ai fait?... J'ai tué? Alors, vais-je mourir aussi? Petit oiseau de mon âme, qui chantais à l'instant dans l'azur, et qui es maintenant mort à terre, mort, immobile et muet, vas-tu tirer derrière toi tout le reste de ma vie, dans le silence éternel?... Me suis-je donc tué aussi?

Enfin, ô soulagement! mon front frappe la pierre froide... Je sens mes larmes couler. Je m'écrie en sanglotant :

« Mon pauvre petit roitelet! Tu ne m'avais rien fait. Tu vivais dans la cour de ma mère, et je t'ai tué... Qui me pardonnera? »

Je ne me suis jamais pardonné. Je n'ai plus jamais touché un fusil. Et aujourd'hui je n'échangerais contre n'importe quelle joie, l'atroce douleur que le meurtre d'un petit oiseau a fait souffrir à mon cœur d'enfant. Parce que cette douleur m'a rendu toute vie sacrée.

LOUIS DELATTRE.

L'Apostolat de l'écrivain (1)

Il est dangereux, en Belgique, de vouer à l'art un amour véhément et exclusif; de lui réserver tous les battements de son cœur, toutes les énergies de son intelligence et toutes les heures de son temps! La vie n'est ni clémente, ni souriante, sous notre ciel, aux écrivains professionnels!

Pour l'un ou l'autre qui a réussi à se faire une carrière dans les lettres — un Maeterlinck, un Verhaeren — combien ont végété misérablement ou ont dû demander aux hâtives improvisations du journalisme de quoi acheter un modeste pain quotidien. D'autres, et ils sont les plus à plaindre, furent contraints par le besoin à rabaisser leur idéal au niveau des complaisances vulgaires ou libertines des foules! Il n'existe pas en notre pays — jusqu'ici — des sinécures ou l'artiste puisse œuvrer ses chefs-d'œuvre, avec une lente et scrupuleuse patience, dans une ambiance propice de confortable quiétude.

L'ouvrier de lettres belges est encore exposé à tous les énervements du travail rapide et à tous les inconvénients d'une production dangereusement subordonnée aux lois de la concurrence. Cela ne veut point dire que de sitôt la littérature en Belgique « manquera de bras »!

A cette amante impérieuse, il restera toujours des fidèles qui lui feront don de leur être *tout entier*, et dont l'*horizon sera limité par les yeux de la sirène* aux fallacieux et périlleux mirages! Pour une caresse de la gloire qu'elle dispense si parcimonieusement, ils braveront la raillerie et la pauvreté. Saluons-les, ceux-là, bien bas : ce sont les servants de la plus belle des générosités!

Mais à côté de cet amour-passion, dont seuls sont capables de glorieux privilégiés, les lettres peuvent bénéficier d'un amour-raison qui est à la portée de tous ceux en qui Dieu déposa l'étincelle sacrée de l'art. Toute profession, si élevée ou si modeste soit-elle, laisse des loisirs. Vouer ces loisirs à la littérature était considéré jadis, sinon comme une chose honteuse, du moins comme un fait anormal et bizarre. On admettait qu'un magistrat ait des soucis d'archéologie, qu'un haut fonctionnaire s'intéressât à la botanique ou à l'agriculture ou qu'un avocat excellât au noble geste du jeu de billard. Mais on ne concédait pas qu'un homme, investi d'une fonction civique, se préoccupât

(1) On trouvera, développées ici, quelques-unes des idées qui firent l'objet de conférences données au Cercle littéraire des Anciens élèves de Saint-Michel à Bruxelles; à l'Association des anciens élèves du Petit-Séminaire de Saint-Trond et à diverses « Extensions universitaires ».

d'art ou de littérature. Et on avait, pour juger cette anomalie, un mot sommaire et exquis : « C'est pas sérieux ». Heureusement, depuis lors, « les temps ont changé», comme disait Abner, et bien des préventions sont tombées. Le public belge ayant commencé par s'intéresser à la littérature (et ce ne fut point trop tôt) se rendit compte qu'un homme pouvait faire de ses loisirs un plus médiocre emploi que de les consacrer à l'art.

Et puis quelques exemples impérieux et décisifs achevèrent la conversion de l'opinion : Edmond Picard, pour être un créateur de beauté d'une puissance si diversifiée, en est-il un moins éminent juriste? Et les destinées politiques du parti catholique seraient-elles confiées, avec une moindre sécurité, aux mains de Henry Carton de Wiart, parce que le député de Bruxelles est en même temps l'auteur de ce beau roman patrial : la *Cité Ardente*?

Chez des catholiques surtout, le dédain de la littérature et de l'art constitue un regrettable non-sens; le chrétien ne doit pas seulement vivre de pain mais de beauté; notre idéal ne peut dédaigner aucune des formes de l'activité intellectuelle — et la littérature n'est ni la moins noble ni la moins bienfaisante — mais elle doit les enrôler toutes à son service.

Comme l'homme politique a pour devoir d'imprégner des préceptes du Décalogue les rouages de la vie publique, comme le savant a pour mission de réaliser la démonstration de l'accord nécessaire de la foi et de la science, l'artiste et l'écrivain s'assigneront comme but de vêtir de la splendeur du verbe les idées éternelles du Christ. Et peut-on croire que ces idées rayonneraient sur le monde, avec une si invincible magnificence, si les architectes anonymes de nos cathédrales — maçons qui réservaient à l'art leurs veilles — n'avaient pas apporté à la pérennité de la pensée chrétienne le témoignage puissant et gracieux du granit, si les « primitifs » — dont plusieurs étaient des peintres d'occasion, ce que dédaigneusement on appellerait aujourd'hui des amateurs — n'avaient fixé définitivement dans l'immortalité du chef-d'œuvre la figure même de la mystique et si enfin, à la gloire de nos croyances, le génie n'avait allumé d'inextinguibles feux au front de ces trois sommets de la littérature universelle : Dante, Bossuet et Chateaubriand ! Avec de tels ancêtres et de tels répondants, ceux qui aiment l'art et veulent en faire l'adjuvant de l'idée religieuse, peuvent mépriser le mépris des gens pratiques pour qui la littérature ne compte pas, un peu sans doute parce qu'elle ne rapporte pas de dividendes et n'est pas inscrite à la cote de la Bourse. En dépit de ces utilitaires, la littérature demeure une modalité de la propagation de la foi — la propagation par la Beauté ! — et cette œuvre-là ne saurait recruter trop de missionnaires. J'ajoute que par le désintéressement qui caractérise ses gestes vers l'idéal, la littérature est peut-être la dernière expression de la chevalerie moderne !...

Aimer l'art, s'inscrire parmi ses fidèles avec un enthousiasme qui ne calcule et ne compte est la première condition de l'apostolat littéraire. Ce n'est pourtant point la seule. On ne s'improvise point écrivain ; et à cet égard l'exception, peut-être problématique, que le proverbe latin semble avoir érigé en règle pour les poètes — *nascuntur poetae* — ne peut, en tout cas, être étendue aux autres formes littéraires qui sont davantage des combats

d'idées — et notamment au roman, au théâtre et à la critique. A ces modalités des luttes pour la beauté il faut une longue et patiente préparation — et vous ne doutez point que de cette préparation nos vieilles humanités ne restent l'élément premier.

Les humanités eurent toujours cette destinée étrange de compter autant d'adversaires que d'adorateurs; seulement leurs adversaires sont généralement précoces, tandis que leurs adorateurs sont plutôt tardifs. Elles sont la vieille maison familiale paisible et austère que le jeune homme quitte sans regret pour courir les aventures avec une fougueuse présomption; mais après avoir beaucoup cabriolé à travers la vie, l'heure de la nostalgie sonne pour l'enfant prodigue; et c'est, joyeux, qu'il revient vers le *home* de la tradition où les humanités guettent son retour avec ce sourire indulgent des aïeules qui connurent, nombreuses, les trahisons passagères...

Cette histoire, n'est-ce pas, est celle de tant d'entre nous : n'en gardons point trop de remords puisque à l'égal d'un conte du bon chanoine Schmid elle se termine d'ordinaire bien ! Convenons-en d'ailleurs : il faudrait tenir en médiocre estime l'adolescent qui, au sortir de la réthorique, ferait preuve d'une absolue conformité intellectuelle et continuerait à esquisser les gestes méthodiques du fort en thème — opposant, en d'impeccables parallèles, Homère à Virgile, Tacite à Tertullien, Bossuet à Fénelon, Corneille à Racine... Que plutôt il soit injuste et rebelle envers des beautés qui lui apparaissent trop formalistes, probablement parce qu'elles sont si parfaites ; et que, délié de contraintes, grisé à l'air libre, il érige dans son admiration des beautés moins absolues mais plus immédiatement accessibles à sa frémissante mentalité... Que l'attitude de ce libertaire littéraire ne contraste donc et n'effraie : c'est un gage de personnalité, un témoignage d'indépendance et le visage même de la jeunesse — et puisse Dieu nous délivrer, en Littérature, des « vieillards nés d'hier, que rien ne rajeunira » !... Et je suis d'autant plus rassuré sur l'avenir de tels jeunes hommes que, malgré eux et à leur insu, dans leurs courses folles à travers les idées, ils emportent, au tréfonds d'eux-mêmes, latente mais indélébile, l'essence même de l'enseignement humanitaire. Vienne la maturité qui réglera leurs ardeurs, et ils sentiront monter à la surface de leur intellectualité le double don que les Humanités leur auront fait : le sens de la discipline et le sens de la Beauté.

Le contact constant avec les chefs-d'œuvre, les lents travaux d'approche que leur compréhension exige, la pénétration graduelle de la pensée et le démontage précis de la structure constituent une gymnastique à laquelle on ne se livre point pendant des années sans revêtir son esprit d'une armature décisive; et puis, — qui ne s'en souvient? — au cours de ce travail sévère et ardu, jaillissait soudain, comme une récompense, une petite flamme chaude et claire qui rayonnait jusqu'à l'intime même de l'âme. Que les pédagogues essaient de capturer cette flamme dans de doctes définitions. Appelons-la de ce nom simple et immortel : la Beauté! Beauté d'un raccourci génial de Tacite, qui nous initia en même temps à la nervosité du style ! Beauté d'un doux vers virgilien, soulevant d'un geste de grâce le rideau du monde des

sentiments! Beauté d'une période de Bossuet nous révélant la maîtrise somptueuse de l'image!...

« Les humanités, disait le marquis de Ségur dans son discours de réception à l'Académie française, les humanités contribuent à faire des hommes, et dut-on les dédaigner ou les renier un jour, elles laissent chez les plus ingrats une forte et salutaire empreinte, le sens et la compréhension du beau, le goût de l'élégance dans les discours et dans les actes, et, comme écrivait d'Aguesseau, « une espèce de ton noble sur lequel l'âme se monte et qui lui devient » comme nature. »

Il y a quelques mois une revue d'art, *Le Samedi*, convia les écrivains belges à un *referendum* sur l'utilité du maintien des Humanités; parmi ceux qui se prêtèrent à ce *referendum*, combien qui jadis blasphémèrent les Humanités avec une âpre ironie. Or, tous aujourd'hui, sans exception, esquissent, avec autant de sincérité que d'élégance, leur *meâ culpâ;* ceux d'entre eux qui ont fait leurs humanités paient à l'enseignement de leur jeunesse le tribut du meilleur de leur formation; et les autres — qui ne bénéficièrent pas des études humanitaires — constatent dans leur mentalité une irrémédiable lacune...

Concluons donc que les réformateurs qui, sous prétexte de je ne sais quelles exigences mondiales exagérées, prétendent non point seulement tenir les Humanités au courant des évolutions littéraires modernes (ce qui est parfait et indispensable), mais frapper les Humanités dans leurs principes, commettent un attentat contre la littérature elle-même!...

Après la préparation de l'intellectualité littéraire — et les Humanités seront toujours la forme la meilleure de cette préparation — vient la formation. L'homme de lettres moderne — sous peine de ne point exercer une influence efficace — ne doit point s'alimenter d'un fond d'idées immuables et acquises une fois pour toutes. Il conviendra qu'il s'intéresse à toutes les évolutions de la pensée et suive de près, et vive par lui-même, cette succession d'actions et de réactions qui constituent la vie organique de l'art. Rien n'est indifférent dans ce mécanisme en perpétuelle transformation; et telle cellule de cette ruche en permanente activité et qui, aujourd'hui, paraît négligeable, apparaîtra aux critiques futurs comme le berceau d'un génie. Veut-on un exemple : le Symbolisme — dont tant on se gaussa jadis — ne s'impose-t-il pas aujourd'hui aux études de tout écrivain qui veut parler avec compétence des lettres contemporaines. Sans être renseigné sur les origines et les développements du Symbolisme, peut-on expliquer l'œuvre d'un Maeterlinck et d'un Verhaeren? Et, à défaut de cette information contemporaine, ne risque-t-on pas de mesurer les productions modernes à l'étalon de poétiques désuètes et démodées? Lorsque les citoyens d'un pays sont menacés dans leur indépendance, ils s'arment de canons perfectionnés et de fusils dernier modèle, mais ils ne pillent point les musées d'archéologie pour revêtir les précieuses cottes de mailles de leurs ancêtres et encombrer leurs mains de lourdes lances d'autrefois! Faut-il maintenant que cette information littéraire contemporaine soit — au moins dans ses premiers éléments — fournie au futur homme de lettres dès l'enseignement humanitaire, ou bien doit-il plus tard les conquérir par lui-même; c'est là une question autour de laquelle on disputa jadis avec

ardeur, mais qui semble résolue depuis que les excellents manuels, très informés et très éclectiques, du R. P. Procès et de M. l'abbé Halflants ont prouvé que la capitulation vint, avec une élégante bonne grâce, du siège même des plus vieilles et des plus tenaces résistances.

Spécialement en Belgique, la culture de l'homme de lettres sera incomplète quand elle ne comprendra point, à côté de la littérature d'expression française, la littérature d'expression flamande. Une grande faute pédagogique qui est en même temps une grande erreur nationale, fut commise jadis par ceux qui mesurèrent trop parcimonieusement à la langue flamande la part due dans l'enseignement de la jeunesse. Par là, ils rendirent difficile, sinon impossible à beaucoup, la communion avec un mouvement d'art, produit de notre sol, fleur de notre race et qui a pris aujourd'hui une place marquante dans l'histoire de la littérature universelle. Ce serait, n'est-ce pas, une déplorable lacune que d'omettre, dans le développement de la poésie lyrique contemporaine, le nom de Guido Gezelle, ce Lamartine sans orgueil et ce Verlaine sans péché, de qui l'âme simple et ingénue fut si magnifiquement réceptive à toutes les inspirations de la mystique et à toutes les beautés de la nature. Génie original et spontané, Gezelle fut aussi un incomparable éveilleur d'activités intellectuelles : à sa voix et à son geste, se levèrent des sillons de Flandre et Albrecht Rodenbach, le héraut du renouveau flamand, et Hugo Verriest, ce virtuose de toutes les délicatesses de la pensée et de toutes les nuances de la langue et enfin et surtout ce terrien fruste et robuste, digne émule des Dostoiewski et des Maupassant, Styn Streuvels, qui de ses fortes mains pétrit avec de la terre grasse de Groeninghe, une si vivante et si immortelle humanité.

Un jeune écrivain flamand M. André De Ridder, qui vient de terminer une remarquable étude sur Styn Streuvels, le disait récemment : « Depuis quelques années, les lettres flamandes sont animées du même souffle que nos lettres françaises. Le temps n'est plus, où sous prétexte de glorifier « l'âme belge », on commençait par en négliger et en supprimer la bonne moitié. Cette période a pris fin dans notre pays : heureusement, car plus nous aurons de voix différentes pour exalter le coin de terre où nous vivons, pour louer le peuple fort et tenace qui l'habite, pour dire notre pays et notre race, plus nous réaliserons l'humanité que nous sommes et plus nous formerons une nation puissante et unie, malgré sa double substance et fière de son commun patrimoine. »

L'information, indispensable à l'homme de lettres, ne doit d'ailleurs pas être uniquement littéraire, mais s'étendre, au moins en substance, à toutes les manifestations de la pensée contemporaine. L'écrivain lui aussi, à une époque où l'art fusionne si souvent avec la science, doit avoir des « clartés de tout ». Peut-on apprécier le Romantisme d'une façon éclairée et sérieuse, sans être informé et documenté sur l'histoire de la révolution française dont le Romantisme fut la floraison esthétique? Et sans avoir des notions précises sur le matérialisme et le pessimisme parlera-t-on avec compétence de l'aboutissement littéraire de ces deux mouvements scientifiques : le naturalisme?

Il y a enfin pour l'écrivain catholique un devoir particulier de ne point négliger la science religieuse! Nous sommes tous astreints, fils d'un temps d'orgueil et de persécution, à des pèlerinages à travers tant d'erreurs et tant de faiblesses qu'une boussole sûre nous est nécessaire pour garder la voie droite et ne nous point égarer en des chemins défendus où nous compromettrions les grands principes religieux et moraux dont chacun de nous a la sauvegarde. Au seuil de l'œuvre littéraire, tous, écrivains catholiques, nous devrions nous approprier la belle « prière du matin » de Paul Verlaine, implorant de Dieu la « foi très forte », la « foi douce » et la « foi très humble » :

... Que votre Esprit Saint qui sait toute nuance
Rende prudent mon zéle et sage mon ardeur,
Donnez, juste Seigneur, avec votre confiance,
Donnez la méfiance à votre serviteur!

Que je ne sois jamais un objet de censure
Dans l'action pieuse et le juste discours.
Enseignez-moi l'accent, montrez-moi la mesure;
D'un scandale, d'un seul préservez mes entours.

Armé de croyances solides et raisonnées, l'écrivain y puisera la sûreté de sa marche, la confiance en soi et enfin le sens précieux des libertés permises; car, ne l'oublions point, si la littérature catholique fut compromise parfois par de blâmables hardiesses, elle eut tout autant à souffrir de pudibonderies mesquines et puériles; et c'est à bon droit qu'en telles éventualites, on lui reprocha — comme nous disions au temps de notre jeunesse — d'élargir le mouchoir de Tartufe en linceul!

La préparation à laquelle l'homme de lettres aura été soumis et l'information qu'il aura acquise resteraient matière inerte, morte et inféconde, si elles n'étaient vivifiées par la personnalité... Je cherche une définition de la personnalité, j'ouvre mon dictionnaire, et je trouve cette définition : « Personnalité, dit Littré : ce qui appartient essentiellement à une personne, ce qui fait qu'elle est elle et non pas un autre... » Etre personnel, c'est donc être soi-même et pas autrui, c'est raisonner ses actes, ses pensées, ses écrits; les marquer du sceau de son individualité; c'est ne pas bêler avec le troupeau — uniquement parce que le troupeau bêle; c'est contredire la foule, quand la foule a tort; c'est aussi désavouer l'élite, quand l'élite se trompe. La littérature vit sur une somme d'idées générales qui ne changent d'aspect qu'en prenant contact avec la personnalité de l'écrivain. Souvenez-vous de la théorie des « lieux communs » esquissée par Brunetière. Ce sont ces idées que l'écrivain doit verser dans un moule qui lui soit propre; il les revêtira ainsi d'une beauté nouvelle et imprévue. Cela s'appellera l'originalité — et l'originalité de l'œuvre est la récompense de la personnalité de l'artiste. Est-ce à dire que l'écrivain se défiera de toute influence? Non!

L'influence des maîtres qui sont les plus proches de son tempérament excitera son intelligence, amorcera son imagination, vivifiera sa sensibilité. Que l'écrivain subisse donc, sans arrière-pensée, l'empire des chefs-d'œuvre,

mais qu'il ne s'assimile que leur essence, et se garde de les servir en public, permettez-moi l'expression en reliefs indigérés. Depuis cinquante ans que de petits Taine et que de sous Barrès !

L'écrivain ne devra point se soustraire davantage à l'influence de la race à laquelle il appartient, du milieu où il vit, des aspects de nature qui encadrent son existence, de l'atmosphère intellectuelle et morale qui baigne sa destinée. « La Terre et les Morts » — comme dit Maurice Barrès — sont des facteurs de la personnalité de l'écrivain et par conséquent des éléments esthétiques de son œuvre. Je veux bien que pour les idées générales, l'artiste soit citoyen du monde, mais j'exige que dans l'expression de ces idées, il se laisse guider, avec une filiale gravité, par les conseils qui lui viennent du sol sur lequel il naquit, et que penseur mondial, il soit en même temps le fils de son pays, l'enfant de sa province, fût-ce le gars de son village. Le cosmopolitisme littéraire est plus qu'une faute — une bêtise ! L'exode vers Paris que l'indifférence béotienne du public imposa, il y a quelques années, à tant de nos écrivains, fut mortel pour l'originalité de la plupart d'entre eux. Ceux-là seuls ont été sauvés, dans leur talent et dans leur œuvre, qui emportèrent avec eux et continuèrent à cultiver obstinément sous ciel étranger les images emportées de leur contrée. C'est la Flandre et la fidélité à son âme, à son art, à son histoire et à sa lumière qui maintinrent grands et personnels et Verhaeren et Rodenbach et Demolder. Les meilleurs romans de Lemonnier — le *Vent dans les moulins* et le *Petit Homme de Dieu* — sont des livres d'inspiration strictement et passionnément patriale. C'est l'amour filial de sa Campine qui fait la mâle beauté des livres de Georges Virrès. Voyez, d'autre part, les artistes qui, reniant leurs origines, s'abandonnèrent sans remords aux influences étrangères : que fut la brève célébrité de tel vaudevilliste à scandale, sinon une éphémère et tapageuse orgie dans un cabaret de nuit des Boulevards parisiens; le public s'attroupa un instant, parce que des hétaïres lançaient la vaiselle par les fenêtres; puis il passa son chemin et l'aube claire balaya cette littérature de « chérubin » en goguette !

Il n'en est pas moins vrai que la dualité des langues restera la grande ressource de ceux qui nient l'existence d'une âme belge et la possibilité d'une littérature nationale. Volontiers s'approprieraient-ils ce brocard — usé par les politiciens : « De taal is gansch het volk ». L'argument est plus précieux que probant. La langue n'est point tout le peuple — et encore moins toute la littérature. Rappelons-nous le *distinguo* des pédagogies de notre jeunesse : la *forme* et le *fond*. La forme, c'est la langue, c'est le revêtement de l'idée, c'est le signe extérieur de l'œuvre d'art. Certes, la forme a son importance, mais elle n'indique en rien la signification d'une œuvre, ni sa portée, ni ses tendances. Celles-là viennent à l'œuvre d'art du fond, c'est-à-dire de l'âme qui y palpite, du sentiment qui y vibre, de l'idéal qui s'y reflète. C'est le fond, et non la forme, qui imprime à l'œuvre d'art sa direction psychologique, sa direction morale et sa direction nationale.

Appliquez maintenant cette théorie à nos écrivains, songez à Guido Gezelle et à ses cantilènes incomparables de beauté; à Georges Rodenbach et à ses douces voix mélancoliques dans la brume; songez à Verhaeren et à ses che-

vauchées éperdues à travers la Flandre, à Styn Streuvels et à ses fresques puissantes d'humanité; songez à Henry Carton de Wiart et à ses évocations coloriées du glorieux passé de Wallonnie et à Georges Virrès et à ses commémorations filiales de l'héroïque glèbe de Campine; songez à Picard, à Kurth, à Lemonnier, à des Ombiaux, à Delattre, à d'autres et à d'autres; et dites-moi si tous ces artistes, en dépit de la différence de langage, ne sont point de « chez nous », Belges authentiques, fils d'une race cimentée par l'histoire, interprètes de nos mœurs, échos de nos enthousiasmes, peintres de nos paysages, et qui tous, sur des rythmes divers, participent à un harmonique concert de vie et de beauté? Et voilà l'ensemble merveilleux, patiemment élaboré en trente ans, que certains voudraient rompre et disperser : les écrivains d'expression flamande seraient « alluvionnés » à la littérature néerlandaise, et les écrivains d'expression française seraient annexés à la littérature de France... Détestable entreprise, non-sens historique, crime de lèse-littérature qui ressemblerait singulièrement à un crime de lèse-patrie!

FIRMIN VAN DEN BOSCH.

Saint François d'Assise

par Arnold Goffin

Nous nous empressons de signaler à l'attention de nos lecteurs l'ouvrage remarquable et d'une importance capitale que notre ami et collaborateur Arnold Goffin vient de publier sur **Saint François d'Assise**. Jamais personne n'a donné du séraphique Petit Pauvre du Christ un portrait aussi fouillé, aussi typique, aussi essentiel que celui qui est dépeint ici d'une façon magistrale, en quelques pages définitives, écrites dans un style sobre et puissant, d'une intense poésie. Après avoir décrit la radieuse physionomie du Poverello d'Assise en des paroles de lumière et de beauté, Arnold Goffin étudie la légende du saint dans l'art primitif italien sous deux aspects qu'il définit: l'âge de la force et l'âge de la grâce. C'est une histoire complète et approfondie de tout l'art primitif italien qui est condensée en ces pages merveilleuses. Nous y avons admiré une fois de plus le rare talent de critique d'art de notre collaborateur. Il va de soi que nous consacrerons plus tard une étude spéciale à ce bel ouvrage.

L'abbé Henry Mœller.

Le livre d'Arnold Goffin a été publié par **l'éditeur Van Oest, de Bruxelles**. L'édition, abondamment illustrée, est digne de l'ouvrage lui-même.

LES LIVRES

Théodore Hauben, médecin. *Une vie belge au XIX^e^ siècle. Récit d'un ami*, par EDMOND PICARD. Avec un frontispice d'ODILON REDON et trois portraits gravés par LOUISE DANSE. — (Bruxelles, veuve Ferdinand Larcier, éditeur.)

Aimerais-je mieux mériter les belles louanges, simples et profondes, écrites par un ami dans la sincérité de son cœur, ou ne goûterais-je pas une joie plus fervente à rappeler la vie d'un homme que j'ai placé très haut dans mon estime et dans mon affection? C'est une question qui intéresse à la lecture du nouveau livre de M. Edmond Picard. Ce grand artiste transcrit avec une assurance tranquille, avec une admirable attention, l'existence de Théodore Hauben qui, né dans un village limbourgeois, de parents honnêtes et modestes, est parvenu à force de volonté, de droiture et de talent, aux honneurs d'une situation privilégiée dans le monde scientifique.

Pourquoi tant de jours pareils à beaucoup d'autres, pourquoi quelques heures importantes dans une vie déterminée, mais si indifférentes à ceux qui passent, pourquoi de simples choses, menus événements, petits chagrins, petites joies journalières, particules infimes dans la grande coulée quotidienne, pourquoi tout cela retient-il à l'égal d'un drame habilement composé, d'un roman passionnant, d'une fable charmante ?

M. Edmond Picard suppose que son ami se raconte lui-même. Est-ce la constante préoccupation de mesure, le souci de la discrétion, la volonté de rendre la réalité avec l'embellissement d'une langue fluide, pure et vive, pareille à une eau claire entre le paysage des berges qui se réverbèrent au fil de l'onde, est-ce là le motif de ce beau livre? On savoure sa fraîcheur, son apaisement confiant, alors que les dernières œuvres du plus vivant de nos écrivains, remuaient tant de pensées contradictoires, inquiétudes de l'âme ou trépidations de l'esprit.

J'aime l'histoire de Théodore Hauben d'un amour qui découvre aisément ses propres sources. Ici le Limbourg et sa Campine éprouvent fièrement la constance d'une affection de prix. L'enfant qui vint au monde dans une ferme de Mechelen, entre la plaine luxuriante, voisine de la Meuse, et les landes aux bruyères violettes, aux bouquets dentelés de hautes fougères vertes, aux pins sylvestres qui côtoyent de grands étangs déserts, cet enfant a gardé dans les yeux l'image de son adolescence confondue avec le village natal, la maison des parents bien-aimés et le souvenir du premier et fidèle ami. M. Edmond Picard sait l'inestimable valeur de l'amitié, puisqu'elle seule guida sa plume, mais je me suis attaché, très ému, à la figure de cet

abbé Creten, inséparable compagnon du jeune Théodore Hauben, et qui façonna sa pensée d'après les lumières et l'instinct de sa propre intelligence et de ses sens.

Il y a deux ans, passant par Weyer, petit village perdu aux confins de la Hesbaye, je découvrais dans un humble cimetière la tombe de celui qui guida l'adolescence de Hauben. J'ignorais jusqu'au nom de ce saint prêtre, de cet artiste fervent et obscur, que la reconnaissance nous révèle aujourd'hui. Hubert Creten s'était donc rempli le regard de la vue des prairies limbourgeoises, immenses depuis Haelen jusqu'à Lummen, et fleuries, au mois de septembre, de toutes les vaches noires, blanches et rousses, qui arrivent des communes environnantes. Parmi les haies, les petits champs, à l'ombre des larges pierres brunes de Diest, avec lesquelles est bâtie l'église de Haelen, il promenait et mûrissait son rêve, et son âme de poète avait chanté!

C'est un motif de plus, pour nous autres, d'aimer notre sol limbourgeois. Et, après cela, est-il à peine nécessaire de dire que le livre entier vante nos fastes à travers le temps? On ne serait pas l'ami d'Edmond Picard si l'on ne chérissait la terre de Belgique. Les idées de l'écrivain épousent celles de l'homme, qu'il entend proposer, comme un modèle d'existence vécue en conformité avec l'atmosphère du pays et les tendances de la race. J'ai souvent entendu parler des paradoxes d'Edmond Picard, et, en province, je sais beaucoup de braves gens qui, à côté de ses hautes vertus, lui trouvent un grain de folie. Ce livre-ci va les rassurer.

Au commencement de juillet, je me rendais à la manifestation Meyers, à Tongres, et, tout juste, dans le groupe d'amis qui arrivaient des bords de la Meuse, cette « Vie de Théodore Hauben » excitait la curiosité et provoquait des commentaires. Ceux qui avaient lu le livre rappelaient tels épisodes, d'une exactitude surprenante dans le rendu : la comparution du jeune Hauben, au grand séminaire de Liége, devant le vicaire général qui va décider de sa destinée; plus tard les tableaux tragiques de Sedan, où le médecin généreux s'offre à soigner les blessés; on vantait l'humour des historiettes, le sentiment élevé qui porte toute l'œuvre, mais ces authentiques limbourgeois mosans s'étonnaient de voir un homme de grande valeur morale ignorer la foi profonde, le sentiment religieux intense qui demeure dans le tréfonds de l'âme populaire au pays belge, et surtout dans les plaines campinoises. A ce sujet, les observations du docteur Hauben sur l'affaiblissement du catholicisme auraient leur raison d'être en France. Mais chez nous! Assistez donc aux messes du dimanche, sans être frappé par l'expression lointaine, hors du temps, que projette la face des rustres agenouillés devant l'autel... Et nos processions ne furent jamais aussi fidèlement suivies, un peuple accompagne le bon Dieu aux champs parmi les promesses du labour! Croyez bien que même, au milieu des licences de la kermesse, le rappel du péché pèse dans les consciences...

Je ne raconte pas le livre, j'en parle comme l'autre jour en parlaient les compatriotes de Théodore Hauben. Au surplus, comment répéter, comment résumer une œuvre où tout se tient, sans qu'il y paraisse, grâce à l'art le plus délicat? C'est un médecin éminent et un bon citoyen dont la vie nous est

narrée; mais aussi quel interprète il a trouvé pour découvrir, sans heurts, ce que cette vie offre d'exemplaire! L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux.

GEORGES VIRRÈS.

Les Mascran, par M. LOUIS DELZONS. — (Paris, Calmann-Lévy.)

L'an dernier, l'honneur et le plaisir m'échéaient de signaler en cette revue (livraison d'août 1908) un roman très remarquable de M. Louis Estang : *L'Affaire Nell*. C'était la simple histoire d'une jeune veuve, M^me^ Nell, d'une belle provinciale, amenée à recourir aux tribunaux parisiens pour défendre le magnifique héritage qu'on lui contestait. Débarquée à Paris, une meute de gens se précipitaient sur elle, férus de sa personne et, surtout, de sa fortune; sortie victorieuse de la lutte, avec un patrimoine écorné, M^me^ Nell, en épousant un ami d'enfance, l'avocat Martilliers, goûtait la joie pleine et ronde.

Cette anecdote, je tâchais de montrer comment M. Louis Estang l'avait amplifiée aux proportions, à la dignité d'un drame humain, en quelque sorte universel; mon opinion, si débile soit-elle, ne s'était pas fourvoyée : l'Académie française a déposé sur *L'Affaire Nell* le laurieur vert; que celui qui le veut décrie semblable distinction; il est plus commode de la dépriser que de la conquérir.

Quittant son pseudonyme, M. Louis Delzons bâtit un livre nouveau, d'une texture non moins serrée, *Les Mascran*. Les Mascran sont notaires, le père et le fils; le père, retiré officiellement, conduit le fils aux traditions de son expérience et de ses scrupules; l'un se laisse aveuglément guider à l'autre et tous deux s'en trouvent bien, l'un en son optimisme de quadragénaire aimé des femmes, l'autre en son indulgent orgueil de tabellion vénéré. Seulement, des abîmes d'astuce se creusent sous le vernis des apparences : le père a échafaudé sa fortune, celle de sa lignée, sur une série de faux impudents et volé près d'un million au marquis de Buret, à celui dont son fils Abel a diverti la femme; Abel, lorsqu'il a découvert, en fracturant un cartonnier, la vérité infamante, s'explique avec le vieillard et lui persuade qu'il doit disparaître : un accident est si vite arrivé... Ayant partie liée avec les politiciens conservateurs de la région, le marquis ne pipera mot et Abel continuera de prépondérer parmi la villette provinciale.

Comme dans *L'Affaire Nell*, M. Louis Delzons, vous le voyez, se jette *in medias res* et il ne laisse pas l'action languir : *Les Mascran*, où la psychologie des personnages est à souhait fouillée, c'est aussi un « roman romanesque » dont les péripéties galopent vers la culbute finale; et l'action poignante est rehaussée, sans trace d'encombrement, par de caractéristiques épisodes, par de prenantes descriptions, par des annotations de types littéralement balzaciennes.

Une eau-forte : « Saffre, grand et lourd, avait des yeux verts, intelligents et mauvais, dans un teint très sombre, la courte barbe et les cheveux extrêmement noirs. »

Une vieille fille, gazette ambulante des ragots et des « potins » : « Chaque

après-midi, ou chaque matin, Mlle Devaluy apparaissait. Et de Mme Mascran, comme de tant et tant d'autres amies, elle était habituée à un sourire quand elle arrivait, à des efforts pour la garder encore, quand elle voulait partir : car, à la femme du notaire, à toutes les femmes de la ville, elle distribuait, chaque jour, le merveilleux antidote de l'ennui, les nouvelles qu'elle était toujours la première et la seule à savoir, — douceurs pour les vanités souffrantes, friandises pour les curiosités, quelques méchancetés acides pour certaines envieuses. »

Une description : « Profondes, étranglées ou larges, les vallées de ce pays montagneux ont toutes des roches cristallines que la gelée et le soleil, le vent et la pluie ont veinées de gris et de roux; les verdures de leurs prairies, pareilles à des tapis opulents, s'espacent entre les bois touffus; les verdures aériennes des ormeaux, des chênes et des peupliers frémissent dans les haies qui serpentent sur leurs flancs.

» Le passé lointain s'évoque tout à coup, parmi l'activité paisible des faneurs ou des moissonneurs, parmi la tranquille solitude des vieux rocs : sur un promontoire, à un détour de la rivière, en haut, toujours très haut, rousses et noires comme les rochers, les pierres d'une muraille se dressent; c'est la forteresse féodale, — château, tour, simple mur en brèche, — avec un pan de ciel qui bouche ses ouvertures; c'est le témoin ruiné du temps où, maître dans sa vallée, le seigneur guerroyait contre le maître de la vallée voisine. La forteresse tint bon, presque partout, contre les Anglais, et même contre les grandes compagnies. Mais elle ne résista pas aux guerres de religion : canons protestants et canons catholiques eurent raison du basalte de ses murs. Démantelée, ouverte de part en part, elle devait être bientôt abandonnée; avec elle furent abandonnées les habitudes singulières — excès d'austérité ou d'orgies — qu'elle faisait à ses habitants, pour l'existence unie des villages et des villes, pour la vie ornée et corruptrice de la cour. La ruine, tandis que les hommes, les familles s'anéantissaient, est demeurée solitaire, ironique. Les archéologues l'étudient, les artistes l'aiment, rousse et noire sur la verdure et comme rapiécée de ciel bleu; les curieux la visitent; les paysans sournoisement la démolissent pour faire des auges à leurs cochons. »

Quant à la progression du conflit familial, quant aux explications, brèves et fiévreuses, entre Abel Mascran et son père, quant à leur séparation avant le dénouement que la fatalité exige prompt et irrémédiable, cela est d'une vigueur et d'une rigueur cornéliennes; M. Louis Delzons a buriné là des pages par où il se dresse et s'installe parmi les maîtres.

Il sait aussi — et c'est rare dans la littérature présente — varier le ton, passer « du plaisant au sévère »; il sait surtout analyser les yeux de ses personnages, associer leurs regards au flux et au reflux de leurs sentiments. Le regretté Georges Rodenbach a laissé ce mélancolique poème : *Le Voyage dans les yeux*; pareil voyage, M. Louis Delzons l'accomplit à la continue; il connaît le magnétisme des prunelles et comment elles indiquent, ou dissimulent, ou crient le doute, la tristesse, l'humilité, la joie, l'imploration, l'acceptation, la complicité amoureuses.

FRANZ MAHUTTE.

Le Roman de la vingtième année, par JACQUES DES GACHONS. — (Paris, Edition du *Monde illustré.*)

La vingtième année, c'est celle des beaux espoirs, du courage qui ne calcule pas et de la générosité, des nobles orgueils dressés devant le monde, qui les raille. Les jeunes héros de M. des Gachons sont par-dessus tout loyaux, pleins de bonne volonté et de bravoure dans la lutte, d'émouvante humilité dans l'adversité. L'aventure de Louise de Monincourt et de Jean de Castréau, contée avec beaucoup d'agrément, est presque un conte bleu. Elle a pour décor Versailles, au moment où la conspiration des marmousets tente d'arracher Louis XV à la tutelle du vieux Fleury. M. des Gachons se flatte d'aimer la littérature de bonne compagnie et de n'écrire que des ouvrages sains, avec le parti pris bien net de ne pas scandaliser; il sied de l'en féliciter.

Couleur du Temps, par HENRI DE RÉGNIER.—(Paris, *Mercure de France*.

Seuls, dans ce volume, les *Contes pour les Treize*, dédiés à autant d'amis du conteur, sont inédits. Ils sont presque tous d'une invention singulière; les anecdotes qu'ils situent dans des cadres choisis sont mystérieuses et inquiétantes. M. de Régnier n'écrit pas une ligne qui n'atteste sa personnalité : une imagination ingénieuse et rare, une élégance un peu précieuse, un esprit délicat, subtil, trop sceptique, une grâce souriante qui sauve ou du moins atténue bien des hardiesses blâmables. A ces récits sont réunies quelques nouvelles qui parurent naguère en plaquettes : un conte galant, *L'Amour et le Plaisir*, dont la licence polie eût ravi sans doute le XVIII^e^ siècle, mais qui nous choque par son amoralisme badin; *Tiburce et ses amis*, qui, datant de 1897, nous rapproche de la *Canne de Jaspe* par plus de lyrisme, une mélancolie plus romantique, un style plus riche et plus cherché; enfin les trois délicieuses histoires qui forment *Le Trèfle blanc* et dont la première surtout, *Jours heureux*, est peut-être un chef-d'œuvre.

La tragique histoire des reines Brunehaut et Frédégonde, par MAURICE STRAUSS. — (Paris, Ollendorff.)

Un style bref, brusque, haletant, trépidant, saccadé, aux couleurs crues, aux rauques sonorités, c'est ce qu'il faut peut-être pour évoquer un monde chaotique et barbare où triomphent sous toutes leurs formes la violence et la fourbe : ce ne sont que meurtres, ripailles, luxures, guet-apens, sacs, tortures, combats sauvages, ruses atroces. Et cela finit, à force de truculence, par être bien monotone et fatigant. M. Strauss ne fait d'ailleurs que romancer, en élève de Jean Lombard et de Paul Adam, les fameux *Récits mérovingiens* d'Augustin Thierry, qu'il pousse jusqu'à l'effroyable supplice de Brunehaut. Les horreurs que nous conte Grégoire de Tours sont bien pâles à son gré : il y ajoute. On l'en excuserait volontiers, s'il n'avait cru devoir, pour pimenter son livre d'un peu de scandale, diffamer ignominieusement deux pures et rayonnantes figures de ce temps horrible : saint Germain, évêque de Paris, et sainte Radegonde, reine de France. M. Strauss est de la race des salisseurs.

M. D.

Saint François d'Assise : *Sa vie et son œuvre*, par M. JOHANNES JOERGENSEN. Traduit du danois par M. TÉODOR DE WYZEWA. Un vol. ill. — (Paris, Perrin.)

Saint François d'Assise et les origines de l'art de la Renaissance en Italie, par M. HENRY THODE. Traduit de l'allemand par M. J. LEFÈVRE. Deux vol. illustrés. — (Paris, Henri Laurens.)

« Saint François, écrivions-nous, jadis, est tout amour. Et cet amour est tellement brûlant qu'il magnifie et auréole toutes ses paroles et tous ses gestes, qu'il illumine de sa pure et lucide simplicité tous ceux qui ont approché de lui, tous ceux qui l'ont raconté, depuis Thomas de Celano et frère Léon jusqu'au narrateur inconnu des *Fioretti;* depuis Ozanam et Chavin, de Malan, jusqu'à Sabatier... » Nous pourrions ajouter aujourd'hui : ... « jusqu'à Thode et Joergensen. » Eux aussi, dans les beaux livres qu'ils ont consacré à la gloire du *poverello*, apparaissent comme des disciples tardifs et ravis de sa pensée. Si différent que soit le but que ces deux écrivains ont poursuivi dans leurs ouvrages, l'un, M. Joergensen, s'attachant surtout à l'homme intérieur; l'autre, étudiant principalement l'homme extérieur, c'est-à-dire les fruits dans la vie populaire et dans l'art des enseignements de saint François, on sent chez celui-ci comme chez celui-là les ferveurs d'une admiration qui, de même que celle des premiers compagnons, est faite non seulement d'étonnement, mais de tendresse.

M. Joergensen parle en poète; M. Thode, en savant et en critique, mais dans les pages plus positives de ce dernier, nous rencontrons comme sous la plume du premier de ces élans lyriques, de ces accès de joie spirituelle dans la lumière desquels il semble que la personnalité grande et simple de François se dévoile vraiment tout entière à l'esprit.

L'écrivain danois nous retrace la vie de saint François en un récit plein d'émotion et de couleur, tout pénétré de la pensée franciscaine que l'auteur a cherchée aussi bien dans la légende et dans l'histoire que dans le doux et beau pays où son héros a vécu. Les sources dont il s'est servi, M. Joergensen nous les indique dans une *Introduction* critique très nourrie et très complète. On sait que la question de la valeur originale de certains textes a fait l'objet de controverses passionnées; ce n'est pas le lieu d'entrer dans le détail, à ce sujet : il suffira de dire que le nouveau biographe de saint François procède avec beaucoup de prudence et de sagacité et que, notamment, pour ce qui regarde le *Speculum perfectionis*, dont l'autorité est niée absolument par nombre d'historiens, M. Thode, par exemple, il adopte une opinion qui semble de nature à concilier les contradicteurs : il considère, en effet, que s'il faut reculer jusqu'à 1318, l'époque de la composition de cet écrit auquel Paul Sabatier avait cru pouvoir assigner la date de 1227, lui accordant ainsi antériorité sur la *Première vie* de Thomas de Celano, il ne s'ensuit point qu'il faille repousser le témoignage si vivant et si précis du *Speculum*, attendu qu'il est permis de croire que les beaux récits dont celui-ci est formé ont été puisés, en majeure partie, dans les souvenirs consignés par frère Léon lui-même dans les « rouleaux », les *rotuli* qu'il envoyait à certains frères ou à sainte Claire.

M. Thode, dont le livre a été publié pour la première fois en 1885, plusieurs années avant la célèbre *Vie* de Paul Sabatier, déclare dans la préface de cette nouvelle édition, qui est la seconde (1904), que « tous les travaux du savant français ou de son école n'ont rien apporté de nouveau pour la connaissance de François lui-même ». C'est dire que sa biographie de saint François — assez brève, d'ailleurs, — est fondée presque uniquement sur les deux premières *Vies* de Celano. Elle marque très nettement les traits essentiels de la physionomie du saint, la nature et l'idéal auxquels il obéissait, la pensée maîtresse de son action, mais sans entrer dans le détail, sans chercher, comme fit Sabatier, à approfondir la connaissance psychologique de cette créature puissante dans le dénûment, merveilleuse dans la détresse, irrésistible dans la douceur; sans la faire revivre devant nous dans toutes les phases d'héroïsme ardent et d'amour de son existence où tout, la prière, la méditation et le silence même a été action.

Le principal intérêt de la belle œuvre de M. Thode est, du reste, ailleurs. Sa vie de saint François n'est que le préliminaire de la longue et savante étude que l'auteur consacre à démontrer l'influence incalculable que l'esprit et le mouvement franciscains ont exercée dans tous les domaines de la pensée et de l'art aux XIII^e^ et XIV^e^ siècles. Le point de départ de son travail est, naturellement, la Basilique d'Assise et les illustrations de la légende du saint dont elle est décorée et qui ont servi de phototype à tous les grands cycles de fresques exécutés par la suite, ailleurs. Il définit ensuite l'architecture franciscaine, dérivée du type cistercien, telle qu'elle apparaît dans les églises de l'ordre en Italie, l'éloquence et la poésie franciscaine et montre, par l'étude des monuments, la transformation dans l'art, sous l'impulsion de la parole de vie et de réalité de saint François, des représentations traditionnelles des fastes religieux chrétiens. A ce propos, M. Thode signale, en passant, les *Méditations sur la vie de Jésus-Christ*, attribuées à saint Bonaventure, ouvrage d'inspiration minorite, donc, ainsi que l'a prouvé M. Emile Mâle, les récits transportés sur le théâtre par les auteurs de *Mystères* agirent si puissamment sur la conception réaliste des maîtres du XV^e^ siècle.

Dans les conclusions du chapitre où il traite de l'architecture franciscaine, M. Thode insiste avec éloquence sur des idées que nous avons trop souvent défendues nous-même ici et ailleurs pour que nous nous ne donnions pas le plaisir de citer la page où l'éminent écrivain les expose: « Nous voyons, écrit-il, que les principes nouveaux s'expriment d'abord dans l'architecture, et que ce n'est qu'ensuite que, sous la dépendance de l'architecture, les autres arts s'animent d'une vie nouvelle. Ce qui a précédé les Pisani et les Giotto, ce qui a donné à leur art sa direction et son caractère, c'est l'activité architecturale exercée par les Franciscains et les Dominicains en Ombrie et en Toscane. Pour la peinture, en particulier, cette architecture a préparé un terrain infiniment favorable à son développement, en lui fournissant de grands espaces plans, qui avaient besoin d'être animés de couleurs et de vive lumière, tout en facilitant la pleine vue des sujets représentés. Nous ne reviendrons point sur ce que nous avons dit déjà de la dette de Cimabue, de Giotto et de tous les élèves de celui-ci aux ordres mendiants, et notamment au fondateur de

l'ordre franciscain; mais il convient d'insister encore sur cette vérité manifeste, que l'époque du renouvellement des arts du dessin a vu naître aussi un nouveau style architectural qui a débuté, lui aussi, dans les provinces toscanes. *On est libre de faire commencer la Renaissance vers* 1400, *avec les constructions de Brunelleschi, mais c'est à la condiditon de se rendre compte que cette Renaissance proprement dite n'a été que le second stade d'une grande évolution artistique, et que, en fait d'éléments nouveaux, elle a simplement consisté en une imitation directe de l'art antique.* »

Histoire religieuse de la Révolution française, par M. PIERRE DE LA GORCE, de l'Institut, t. I. — (Paris, Plon.)

« Je voudrais reconstituer en un tableau d'ensemble l'histoire des catholiques et des prêtres de France, depuis le jour où la Révolution naissante les dépouilla de leurs privilèges, jusqu'à cet autre jour où, purifiés par la pauvreté, épurés par la persécution, grandis par le martyre, ils rentrèrent en leurs temples abandonnés et, à l'aurore d'un siècle nouveau, y chantèrent l'*alleluia* de Pâques. » Ainsi parle l'auteur aux premières lignes de la préface de l'ouvrage dont il nous donne aujourd'hui le premier volume. Celui ci ne nous raconte encore que les préliminaires du drame; il nous dit l'état de l'Eglise aux approches du grand bouleversement qui va s'annonçant, les abus, les privilèges oppressifs, le relâchement monastique, la licence des hauts prélats, les réformes nécessaires, puis l'œuvre de la Constituante qui, après avoir aboli les privilèges, sécularisé les biens ecclésiastiques, ouvert les portes des monastères, affranchi les moines qui voulaient partir pour chasser plus tard ceux qui voulaient rester, en vint enfin à l'élaboration de cette Constitution civile du clergé dont les promoteurs, utopistes ou ennemis de l'Eglise, croyaient ou prétendaient faire sortir une religion régénérée... Il n'en sortit, en effet, que le schisme, la persécution et la guerre civile...

Le tableau que M. de la Gorce nous fait de cette période initiale de la Révolution, où les destructions rêvées par les idéologues et les auteurs de systèmes pour le plus grand bien de l'humanité, à moitié accomplies par les mains des théoriciens, vont être achevées par les violents, est d'une grande beauté. L'historien a admirablement rendu la physionomie étrange et contradictoire de l'époque, la grandeur des événements et la faiblesse des hommes qui semblaient les conduire, tout ce qui s'agitait de volontés et d'aspirations, de craintes et d'héroïsmes, de passions généreuses ou meurtrières dans cette société déracinée soudain de son passé, dans ce peuple tiré tout à coup de la servitude et qu'affolait les premiers enivrements de la liberté.

Les maîtres de l'art : *Charles Lebrun*, par M. PIERRE MARCEL. Un vol. ill. — (Paris, Plon et Cie.)

L'art de Charles Lebrun est pompeux et raisonnable. Il est pompeux parce qu'il doit servir à l'ornement de la cour et des résidences du plus glorieux monarque de l'univers; il est raisonnable parce que la majesté est inséparable de la dignité et la dignité de la raison. Lebrun est le « premier peintre du Roy », sous Colbert, et, à ce titre, il domine tout le peuple plus

ou moins obéissant des artistes; l'Académie, récemment fondée, est dans sa main, il y règne en maître, il y enseigne, il y réduit en préceptes les théories esthétiques dont ses œuvres font l'abondante démonstration. Celles-ci sont grandioses et froides, fastueuses et mornes, surchargées d'intentions allégoriques et, à dire vrai, pour notre goût d'aujourd'hui, insupportables. Sans doute, l'académisme ne fut jamais, sauf peut-être avec David, plus autoritaire et plus étroit que chez Lebrun, plus entiché du style noble, animé d'une plus grande aversion pour la réalité : c'est Lebrun qui blâmait le Carrache d'avoir représenté le bœuf et l'âne dans une *Nativité*, « les règles sur la composition ne permettant pas que les plus vils objets d'un tableau étouffent ou du moins dominent sur les plus nobles, quand même les uns et les autres seraient également nécessaires à l'explication du sujet »!

Cependant, si le rang de Lebrun dans l'histoire de l'art ne peut être que fort modeste, il n'en reste pas moins, tant par la fertilité de son imagination décorative que par ses facultés d'organisateur, le principal maître de la seconde partie du XVII^e^ siècle, des années les plus actives et les plus belles du règne de Louis XIV, et celui qui a agi davantage sur l'art français de son temps.

Il avait précisément l'espèce de génie qui devait plaire à Louis XIV, une grande habilité à comprendre et à interpréter la pensée royale, le goût du magnifique et des ordonnances théâtrales... Et, en somme, l'excellent et substantiel ouvrage de M. Pierre Marcel constitue, si l'on peut dire, une page, et non la moins intéressante, de l'histoire du règne du grand Roi.

Manuels d'histoire de l'art : *La gravure*, par M. Léon Rosenthal. Un vol. ill. — (Paris, Laurens.)

Où est née la gravure? Dans quel pays, France, Italie, Allemagne ou Flandre, est-il venu à la pensée d'un artisan, vers la fin du XIV^e^ siècle, d'user pour la reproduction d'une image des moyens de clichage dont on se servait déjà communément, notamment pour l'impression de dessins sur les tissus ? C'est une de ces questions sur lesquelles les recherches des savants ne sont pas encore parvenues à faire la lumière. Les éléments susceptibles d'en rendre la solution aisée manquent, il est vrai, et à moins de révélations peu probables, l'histoire de la gravure devra continuer à s'ouvrir sur un point d'interrogation. On a longtemps ajouté foi au récit de Vasari selon lequel la gravure en creux avait été découverte par un artiste florentin, Finiguerra, grâce à un concours de circonstances heureuses, ou, plutôt, à un hasard presque miraculeux... Cette histoire, qui ne pouvait résister à un examen sérieux, est, à présent, reléguée dans le domaine de la fable : « A cette conception enfantine, écrit judicieusement M. Rosenthal, il convient d'opposer le sens de l'évolution. Ainsi que toutes les grandes découvertes, la gravure est née d'une élaboration progressive; elle s'est dégagée lentement. Il est possible d'en retrouver la genèse, mais non pas d'en préciser les étapes. »

Parmi les plus anciennes gravures connues jusqu'ici, se trouve la *Vierge de* 1418, conservée au cabinet des Estampes de Bruxelles, œuvre rudimen-

taire, mais que ses caractéristiques permettent de considérer comme flamande.

La gravure débutait à une époque où l'art, partout, était en plein épanouissement; c'est dire que ses progrès furent rapides et qu'entre les mains des grands artistes du XVe siècle, Botticelli et Mantegna, en Italie; Schongauer et Wohlgemuth, en Allemagne; le *maître de* 1480, dans les Pays-Bas, le bois et le cuivre n'ont pas tardé à servir à la traduction magnifique de chefs-d'œuvre. Ensuite, l'histoire de la gravure est celle de l'art lui-même; elle subit les évolutions esthétiques de ce dernier, ou, pour mieux dire, elle les sert, devient l'instrument facile des influences qui s'exercent de pays à pays, d'école à école, de l'Italie sur toute l'Europe septentrionale; des Flamands, les réalistes du XVIe siècle comme les *rubéniens* du XVIIe, sur la gravure française, etc.

Les grandes œuvres de la gravure dans les contrées du Nord sont, surtout, du XVIe et du XVIIe siècle. Elles sont signées de Dürer ou de Cranach, d'Holbein, plus tard de Van Dyck... La France avait eu Callot au XVIIe siècle, mais c'est au XVIIIe, dans l'interrègne de l'académisme, qui va de Lebrun à David, qu'elle produit, en un domaine si approprié à la vivacité de son génie et à son imagination légère et spirituelle, ses ouvrages les plus charmants et les plus accomplis.

La primauté qu'elle avait acquise, à cette époque, la France l'a conservée au XIXe siècle, tant par la valeur d'artistes tels que Raffet, Daumier, Gavarni, Bracquemond, etc., que par la part qu'elle a prise à la recherche de perfectionnements techniques des procédés de reproduction graphique.

M. Rosenthal a conduit sa savante et brillante étude jusqu'à nos jours. Et cet excellent ouvrage, soigneusement documenté et illustré, est destiné, certainement, à plaire autant au critique et à l'historien d'art, pour lesquels il constituera un indispensable instrument de travail, qu'au grand public cultivé qui cherche la science mais n'est disposé à l'accueillir que si elle lui est présentée dans une forme aimable et attrayante.

Petites monographies des grands édifices de la France :

Le Château de Coucy, par M. LEFÈVRE-PONTALIS.

— *La Cathédrale de Chartres*, par M. RENÉ MERLET, 2 vol. illust. — (Paris, Laurens.)

Ce sont les deux volumes initiaux d'une nouvelle collection entreprise par l'infatigable éditeur d'art Laurens. On ne saurait imaginer publications plus exactement adaptées à leur but, plus précieuses à la fois par leur concision, la sûreté de leur information, la précision et l'abondance des renseignements qu'elles contiennent et le choix de leur illustration. C'est toute l'histoire de la merveilleuse cathédrale de Chartres ou du château de Coucy, abrégée en quelques pages et cependant complète que nous trouvons en ces petits livres où la science se fait simple pour instruire le grand public et pour lui apprendre à regarder et à voir.

Les villes d'art célèbres : *Oxford et Cambridge*, par M. Joseph Aynard. — Un vol. ill. — (Paris, Laurens.)

Oxford et Cambridge sont, par excellence, des lieux de tradition et de souvenir. Leurs illustres collèges tiennent, par leurs origines, au moyen âge, et l'Angleterre n'a pas eu depuis de splendeurs dans la politique, dans l'art ou dans la pensée auxquelles leur nom ne soit mêlé. Sept ou huit siècles ont contribué à former l'ensemble impressionnant d'institutions qui constituent ces vénérables universités; et chacun d'eux a tâché d'ajouter à la beauté des édifices où elles sont installées, à les doter de collections plus riches et de bibliothèques plus nombreuses. Et à Oxford comme à Cambridge, on sent partout, dans l'esprit comme dans les choses, les solidarités émouvantes du présent avec le passé. Le livre aimable de M. Joseph Aynard nous dit en même temps ce passé et ce présent, les origines, les coutumes, les élèves célèbres, la beauté d'ancienneté et de pittoresque des deux grandes écoles sœurs et rivales.

Reflets de Rome : *Rome vue par les écrivains, de Montaigne à Gœthe, de Chateaubriand à Anatole France*, par M. G. Valette. — (Paris, Plon.)

C'est Rome telle qu'elle s'est réfléchie dans l'imagination ou dans le cœur de Gœthe et de quelques maîtres de la pensés française, depuis Montaigne jusqu'à M. Anatole France. Entre l'auteur des *Essais* et celui du *Jardin d'Epicure*, qui, par l'esprit, se ressemblent comme deux frères, M. Valette nous dit, avec autant d'agrément que de goût et en entremêlent son texte de citations parfaitement choisies, les impressions rapportées de Rome, au XVII^e^ siècle, par le pompeux Balzac; au XVIII^e^, par Montesquieu, le spirituel et souvent agaçant Président de Brosses et la superficielle M^me^ de Staël.

Après de beaux chapitres consacrés à Gœthe et à Chateaubriand, il rapproche celui-ci de Veuillot pour comparer leurs visions si différentes de la Rome catholique. Viennent ensuite Stendhal et Ampère, Taine et Renan, le Bourget de *Cosmopolis* et, enfin, Zola qu'une page piquante nous montre puisant ses sensations romaines et les éléments descriptifs qu'il amplifia dans l'honnête Beadaeker!...

Tout cela forme un livre charmant, abondant en rapprochements imprévus, en remarques et en commentaires perspicaces qui nous donnent à mieux connaître Rome et, en même temps, les écrivains dont M. Vallette a fait choix.

Arnold Goffin.

Le chant populaire à l'église; collection publiée par les soins et sous le contrôle de la *Schola Cantorum*. — (Paris, au bureau de la *Schola Cantorum*.)

Voici une tentative assurément intéressante autant que hardie : composer des cantiques amorphes, de rythme libre, combinant le style de la chanson populaire avec (le titre néglige de le dire) les modes ecclésiastiques. Jusqu'à quel point est-elle justifiée? Ceci nous mènerait un peu loin. On pourrait dire notamment que la liberté rythmique de nos chansons populaires, même

les plus vieilles (j'entends de celles survivant toutefois encore dans la mémoire du peuple), ne leur est pas essentielle, et qu'elle est due généralement au travail de dissolution, de dislocation subi par toute composition artistique livrée à la tradition populaire. Bon gré mal gré, en musique, aujourd'hui, nous *pensons métriquement;* or, ici, l'asymétrie rythmique est un produit volontaire, artificiel, procédant donc à l'inverse de l'asymétrie accidentelle des chansons populaires. Quant aux modes ecclésiastiques, c'est lorsqu'on tente de les appliquer en dehors de la cantilène liturgique que l'on sent combien ils sont loin de nous. La preuve en est que les mélodies les plus sympathiques à l'oreille dans notre recueil sont celles apparentées à l'éolien antique, si étroitement lié à notre mineur moderne, et pour cette raison le plus rapproché de notre sentiment. Une dernière réserve s'applique à l'harmonisation, dont l'incompatibilité essentielle avec la cantilène ecclésiastique s'étend à tout genre de musique qui lui est apparenté.

Cela dit, je m'empresse de reconnaître la science, le savoir-faire, l'ingéniosité et le goût qui ont présidé à la confection des présentes mélodies, le choix heureux des textes, la ligne délicate et le sentiment à la fois populaire et religieux des mélodies de MM. Gastoué et abbé Bruneau. Je souhaiterais les entendre à l'église pour en apprécier l'effet dans le milieu auquel elles sont destinées. E. C.

La campagne de 1815 aux Pays-Bas, d'après les rapports officiels néerlandais, par le colonel DE BAS, directeur de la Section historique de l'Etat-major général des Pays-Bas, et le colonel d'Etat-major Comte DE T'SERCLAES DE WOMMERSON, de l'armée belge. 3 volumes. — (Bruxelles, Dewit.)

Ce livre est un plaidoyer tendant à mieux montrer la part prise à la campagne de Waterloo par les troupes hollando-belges.

Les auteurs, qui ont pu consulter beaucoup de documents peu connus, font remarquer qu'il est de tradition de déprécier la valeur du rôle joué par leurs compatriotes dans cette campagne, et que des historiens contemporains ont répété les calomnies lancées par d'autres écrivains. En effet, la légende injurieuse répandue au sujet des soldats belges et néerlandais par l'historien Siborne s'était petit à petit substituée à la réalité.

L'approche du centième anniversaire de la bataille de Waterloo a donné aux études relatives à cet événement un regain d'actualité. Des attaques nouvelles se sont produites mettant en péril le bon renom de nos compatriotes.

Aussi est-ce une véritable œuvre d'équité et de patriotisme que celle réalisée par les colonels de Bas et le comte de T'Serclaes.

L'ouvrage comprend trois volumes : I Quatre-Bras ; II Waterloo ; III Annexes, notes et plans.

Dans leur introduction, les auteurs montrent les souffrances endurées par la Hollande et la Belgique sous le régime républicain français, et plus tard sous Napoléon Ier. Ils donnent ensuite l'historique des différents corps de l'armée hollando-belge, et décrivent les difficultés d'organisation de la nou-

velle armée en 1813-1814, étant données les ressources financières limitées dont disposait le gouvernement.

Passant alors aux événements des Cent jours, les auteurs examinent plus particulièrement les combats livrés par nos compatriotes lors des journées des Quatre-Bras et de Waterloo.

Ce nouvel ouvrage constitue une utile contribution à l'histoire définitive de la campagne de 1815 : il a, de plus, le grand mérite de prouver que si les soldats néerlandais et belges ont été à la peine aux côtés des Allemands et des Anglais, il leur revient également une large et légitime part dans l'honneur. H. DE V.

Vers Rome, par M. GEORGES SOHIER. — (Charleroi, Gobbe Van de Mergel.)

Intéressantes notes d'un pèlerin enthousiaste qui a voulu nous associer à la joie et à l'admiration qu'il a éprouvées à Florence, à Assise et à Rome.

Nuit d'Egypte, poème par M. JEAN DE BÈRE. — (Paris, Perrin et Cie.)

Vers d'un poète de 17 ans; d'un poète qui promet et qui, sans doute, iendra.

Accusé de réception :

ART : *Saint François d'Assise dans la légende et dans l'art primitif italien*, par ARNOLD GOFFIN. Saint François dans la légende primitive. Saint François et sa légende dans l'art primitif italien : l'âge de la force et l'âge de la grâce (Bruxelles, Van Oest). — *L'abbaye de Vezelay*, par CHARLES PORÉE (Collection illustrée : Petites monographies des grands édifices de la France. Paris, Laurens). — *Avignon et le comtat Venaisien*, par ANDRÉ HALLAYS. (Collection illustrée : Les villes d'art célèbres. Paris, Laurens). — *Caen et Bayeux*, par HENRI PRENTOUT (idem). — *Un sourire dans des pierres*, par CHARLES BERNARD (Bruxelles, Van Oest). — *Discours sur la peinture*. Lettres au flaneur. Voyages pittoresques, par REYNOLDS, publiées par LOUIS DIMIER (Paris, Laurens). — *Ypres*. Guide illustré du touriste à Ypres et aux environs (Ypres, Caluwaert de Meulenaere).

HISTOIRE : *La Jeanne d'Arc d'Anatole France*, par ANDREW LANY (Paris, Perrin).

LITTÉRATURE : *La littérature française à la cours des Ducs de Bourgogne*, par GEORGES DOUTREPONT (Paris, Champion). — *Philosophes et écrivains religieux et politiques*, par BARBEY D'AUREVILLY (Paris, Lemerre). — *Pensées et maximes de Balzac*, recueillies par BARBEY D'AUREVILLY (idem). — *Dante*. Essai sur son caractère et son génie, par MAURICE PALÉOLOGUE (Paris, Plon). — *Georges Rens*, par RENÉ LYR (Mons, Société Nouvelle). — *L'inquiétude religieuse*, par HENRY BRÉMOND (Paris, Perrin).

POÉSIE : *Rayons de miel*. Eglogues, par FRANCIS JAMMES (Paris, L'Occident). — *La joie vagabonde*, par PAUL CASTIAUX (Paris, Mercure de France). — *La cité intérieure*, par A. SCHNEEBERGER (Paris, L'Édition). — *Brises*, par RENÉ LYR (Bruxelles, Larcier).

ROMANS : *Mon prince charmant*, par ALEXIS NOËL (Paris, Plon). — *Pereat Rochus*, par ANTONIO FOGGAZARRO (Paris, Perrin). — *La porte étroite*, par ANDRÉ GIDE (Paris, Mercure de France). — *Contes de l'amour et de l'aventure*, par J.-H. ROSNY aîné (Paris, Librairie universelle).

STATUE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

(RAMO DI PAGANELLO)

Sienne — Église Saint-François

Saint François d'Assise

dans la légende et dans l'art primitifs italiens

par Arnold Goffin(1)

E n'est pas avec la science que vient saint François, ni avec la force, ni avec l'autorité — c'est avec l'amour... Il sait peu de choses, ou rien : il n'a ni le prestige de la noblesse, ni la beauté, ni l'éloquence qui séduisent les hommes... Il s'est réduit à la mendicité, s'est dépouillé de tout ce qui pouvait lui attirer la considération mondaine, donner du poids à ses actes et à ses paroles. Il ne veut être rien qu'amour, c'est-à-dire pitié, abnégation, pauvreté, humilité. Il aime et parce qu'il aime il est humble : il ne se peut, en effet, que le véritable amour ne soit humble, car il est si parfait et si grand qu'il doit se juger lui-même indigne et trembler devant la récompense à laquelle il aspire. »

*
* *

« Ainsi, cet homme qui était venu vers les hommes uniquement avec son amour ; qui, pour agir sur eux, s'était en quelque sorte dépouillé de tous les moyens ordinaires d'influence et d'autorité — cet homme a laissé dans l'histoire et dans l'art un sillon de persistante lumière... Un soleil s'est levé sur Assise, proclamait le Dante... Et à qui considère les destinées révolues de l'humanité chrétienne et tente de plonger les regards dans le passé houleux, si confus, si grandiose, si douloureux, il semble qu'il voit cheminer très loin, là-bas, à la lisière de l'horizon, rayonnant parmi la foule obscure, le maître de la

---

(1) Volume in-8° illustré de trente-deux reproductions. (Editeur Van Oest, Bruxelles, 16, place du Musée.)

douceur et du pardon – le Christ — et, de plus près, de distance en distance des hommes auréolés qui le suivent, et sont comme des apôtres tardifs chargés d'âge en âge de ressusciter sa parole oubliée et ses enseignements méconnus. Saint François a été l'un de ces apôtres et celui qui a ressemblé davantage à son maître. C'est pourquoi il a été loué tour à tour par toutes les puissances morales de la terre : par la Religion, qui l'a canonisé; par l'Art, qui a chanté ou magnifié ses actions; par la Science, enfin, qui a vérifié les motifs de sa gloire séculaire, l'a confirmée et étendue... »

*
* *

Nous avons cité les premières et les dernières lignes du nouveau livre de M. Goffin, pour montrer avec quelle vénération compréhensive et communicative il parle de saint François. Il a traduit et commenté tour à tour les *Fioretti*, les *Considérations sur les stigmates*, la *Légende des trois compagnons*, la *Vie et Légende de M^me^ Sainte-Claire*, sans que le charme qui se dégage de la vie du Poverello ait cessé d'agir sur lui, ou sur ses lecteurs. Cette fois, avant d'entreprendre le recensement et la discussion des œuvres que l'art italien a consacrées à saint François, il a eu l'heureuse idée de pèleriner au bienheureux pays où vécut le saint. Et avant d'analyser, avec l'autorité qu'il s'est acquis comme critique d'art, les tableaux, les bas-reliefs et les sculptures du cycle franciscain, il a tenu à retracer, en le faisant revivre dans le cadre fascinateur de l'Ombrie, un portrait du saint dépeint avec amour, d'après des éléments bien groupés et puisés dans la légende primitive.

Le volume qui semble, avec sa couverture brune et son titre bistre, comme revêtu de bure franciscaine, est illustré d'une trentaine de photographies, parmi lesquelles nous avons revu avec joie — la route d'Assise à Sainte-Marie-des-Anges parmi les paysages — et parmi les œuvres d'art, outre les Giotto, et les primitifs très bien qualifiés *de l'âge de la force et de l'âge de la grâce*, la délicieuse apparition qu'est le mariage mystique de saint François avec la pauvreté attribuée au Sassetta, au Musée de Chantilly.

Dom Bruno Destrée, O. S. B.

Jour d'Equinoxe

Oh ! tristesse, les soirs d'automne,
Oh ! tristesse des villes d'eaux !
Le vent d'ouest, le vent qui tonne
Et qui lance ses coups de faux,
Les trains qui beuglent dans les gares
Devant l'œil rouge des signaux,
Et, dans l'ombre, les cris bizarres
Des corneilles et des vanneaux !

Et le nuage noir qui roule
Rapide et froid sous les cieux lourds,
Le bruit partout de l'eau qui coule
Le long des toits et dans les cours,
Et, dans le jour qui diminue,
Au fond de quelque casino,
Pleurant une peine inconnue
Le hoquet d'un vieux piano.

* * *

Dans le jardin public, à l'ombre du platane
Et du tilleul jauni, hier encor les vieillards,
Appuyés longuement au pommeau de leur canne,
Souriaient aux ébats des enfants babillards ;
Des moucherons tourbillonnaient dans la poussière,
Et le ciel était pur et le ciel était doux
Qui luisait au travers des hauts feuillages roux,
Et le parfum rôdait d'une rose trémière.

O m'amie, ô ma sœur, c'était hier tout cela.
Et ton profil pensif dans la nuit étoilée,
Et ton geste alangui qui souvent me troubla !
Septembre, descendu de la haute vallée,
Par les bois parfumés marchait avec lenteur,
Et pour nous accueillir, grave, nous faisait signe.
— Mais aujourd'hui, hélas ! il faut qu'on s'y résigne,
C'est le temps des départs, c'est l'hiver, pauvre sœur !

* * *

Oh ! tristesse, les soirs d'automne,
Oh ! tristesse des villes d'eaux !
Le vent d'ouest, le vent qui tonne
Et qui lance ses coups de faux,
Les trains qui beuglent dans les gares
Devant l'œil rouge des signaux,
Et, dans l'ombre, les cris bizarres
Des corneilles et des vanneaux !

Et, là-bas, dans le jour qui baisse,
Si triste sous le ciel fermé
Parmi les villas qu'on délaisse,
La maison où l'on s'est aimé,
Et la glycine sur la porte,
Le banc où l'on venait s'asseoir,
Et la pierre où le vent du soir
Fait voltiger la feuille morte !

ERNEST DE LAMINNE.

Vieux Bruxelles

Suite (1)

VIII

« De toute grande clarté dans l'entendement, suit une grande inclination dans la volonté. »

Thierry, qui se souvenait de cette maxime cartésienne, regretta de n'en éprouver qu'à demi la vérité.

Certes, depuis ce beau soir de mai où sa conscience fut brusquement illuminée d'une sorte d'embrasement religieux, une transformation profonde s'était produite en son être. La même flamme, qui avait dissipé les fumées dont s'obscurcissait naguère son esprit, avait ranimé les cendres mortes de ses vieilles énergies.

Pendant les deux mois qui suivirent cette heure d'extase, une si remarquable métamorphose ne fit que s'accentuer. Ces deux mois, vécus à Groenendael dans une paix fervente, retrempèrent à la fois son corps et son âme.

Son corps... Thierry ne souffrait plus du poison de la mélancolie. Il sentait qu'il était désormais maître, et seul maître, de tous ses ressorts passionnels rendus lâches et fébriles par les expédients d'existence dont il avait été si longtemps l'esclave.

Au régime sobre et régulier de l'abbaye, son cœur s'était dilaté, ses nerfs s'étaient reposés. Désormais, un sang plus riche et plus pur coulait à travers ses organes.

Quant à son âme, elle éprouvait la joie d'être arrachée à un décor de dissipation et de vanité. Après avoir épuisé les émotions misérables du jeu et les cuisants plaisirs de la vie aux chandelles, quelles délices elle goûtait à connaître enfin la

(1) Voir les livraisons d'octobre et décembre 1908, de février, d'avril, de juin, de juillet et d'août 1909.

vie au plein air, dans l'harmonie et la fraîcheur des spectacles de la nature!

Au lieu des propos futiles, sceptiques ou pervers, d'où naissent la lassitude et le marasme, c'était le contact avec des âmes chaudes et droites, c'étaient les nobles exaltations des cérémonies religieuses, de la méditation et de la prière.

Et cependant, sa satisfaction n'était pas complète. Une grande irrésolution subsistait dans ses desseins.

Sans doute, il voyait plus clair en lui-même. Mais vers quel avenir orienter ses destinées? Sans doute, son âme débordait d'activités généreuses. Mais vers quel but diriger ces puissances dont il tenait désormais le faisceau en sa main ?

Quel parti prendre? Quelle fonction assumer dans la vie? A y réfléchir, Thierry se demanda avec perplexité s'il n'était vraiment pas plus difficile encore de connaître son devoir que de l'accomplir...

Un moment, il fut tenté de solliciter son admission dans cette grande famille cénobitique dont il était l'hôte et d'abdiquer définitivement ses volontés propres au profit de cette discipline du cloître qui dirige et martelle aux claires volées des cloches tous les soucis du présent et de l'avenir. Mais Dom Placide l'en dissuada. Il ne voyait pas en lui « l'étoffe » d'un moine.

Thierry songea alors à l'Amérique. Dans ce monde nouveau, qui venait d'éclore à la liberté, maints jeunes hommes avaient découvert l'emploi de leurs forces aventureuses. Pourquoi ne chercherait-il pas à s'y réhabiliter? A tout le moins, il trouverait là-bas un milieu social moins dégradé que celui de la vieille Europe? Mais cette fois encore, son ami, devenu son confident, mit des objections en travers de ses velléités. Non, il n'était pas raisonnable de s'exiler à l'aveuglette! Non, il ne fallait pas déserter le pays auquel le rattachaient ses tendances héréditaires et sa première éducation, en un moment où ce pays naissait précisément, lui aussi, à une vie toute nouvelle.

Thierry ne pouvait méconnaître la vérité de ces objections. Mais quoi? A supposer que la corporation judiciaire, où ses désordres avaient dû faire scandale, consentît à lui ouvrir encore ses rangs, n'était-il pas exposé à y rencontrer un père inflexible qui l'avait banni de sa présence? De quel front supporterait-il son regard?... D'ailleurs, cette profession, la seule à laquelle ses traditions de famille et ses études l'avaient

préparé, n'avait jamais exercé sur lui la moindre attraction. Aujourd'hui comme au lendemain de son retour de Paris, il ne voyait dans la pratique du Droit que la mise en œuvre de fictions conventionnelles, — où des formules et des logogriphes usurpaient le rôle et la majesté de principes absolus. S'enfermer en un prétoire ou en un cabinet malsain pour appliquer ces formules à juger la conscience des autres, — mettre cette sagesse précaire au service de deux paysans brabançons épris de chicane et se querellant pour les limites d'un pré, quelle perspective banale, en dépit du bonnet de docteur et de la robe plus ou moins fourrée d'hermine? Fallait-il donc se résigner à cette tâche sans idéal et sans grandeur?

Il était livré à cette incertitude, — telle une boussole dont l'aiguille est mal aimantée, — lorsque Dom Placide l'engagea, le dimanche 18 juillet, à l'accompagner à Bruxelles. On devait y célébrer ce jour-là la procession du Saint Sacrement de Miracle, afin d'appeler les bénédictions du Ciel sur la jeune République. A cette antique cérémonie qui coïncidait traditionnellement avec l'ouverture de la foire bruxelloise et qui empruntait plus d'importance encore au rétablissement des kermesses et des dédicaces que le régime joséphiste avait abolies, les principales abbayes du Brabant étaient invitées à se faire représenter. Dom Placide y prendrait part pour le prieuré de Groenendael. Il devait ensuite prêcher à Saint-Géry où commençait une neuvaine solennelle.

Ils partirent dans la fraîcheur du matin, aux cahots d'une carriole que conduisait un des fermiers du couvent.

Deux heures plus tard, au débouché de la forêt, Bruxelles leur apparaissait en une cohue de toits, de cloches et de tours se massant sur les coteaux et dans le fond de la vallée... Et Thierry ne put se défendre d'une émotion aiguë en revoyant cette ville — la sienne, — dont il était sorti, à la fin de l'hiver, en un état d'esprit si différent de celui qui l'animait aujourd'hui.

*
* *

Bien que l'heure fût encore matinale, une atmosphère de fête planait déjà sur toute la cité.

Trois jours auparavant, à l'occasion de la Saint-Henri, des cavalcades et des réjouissances avaient été organisées en l'hon-

neur de Messire van der Noot et du Cardinal de Frankenberg dont c'était la fête patronale. L'allégresse avait été délirante, d'autant plus que certaines rumeurs, de source peut-être officieuse, avaient annoncé pour cette date une nouvelle tentative des démocrates contre l'autorité des Etats et même contre les personnes du tribun et du prélat. Mais rien n'avait dérangé l'ordonnance de ces festivités, dont Placide et Thierry retrouvèrent encore maintes traces. Partout des transparents et des vestiges d'illumination. De-ci de-là, des inscriptions pompeuses, des chronogrammes ingénieux peints sur des banderoles en travers des rues ou au long des façades disaient la reconnaissance publique pour ces deux héros de la Révolution brabançonne. A l'entrée du couvent de Sainte-Gertrude, leurs portraits apparaissaient en médaillons accolés, et sous ces portraits se lisait ce dithyrambe :

La postérité d'âge en âge
Célébrera ces noms fameux.
Toujours ils obtiendront l'hommage
Du Belge qu'ils ont fait heureux.
Répétez sans cesse,
Répétez ces deux noms chéris,
Qu'à célébrer chacun de vous s'empresse :
Vive Henri! Vive Henri!

L'élément civil ne s'était point laissé dépasser en enthousiasme par l'élément clérical. En effet, dans la rue des Chartreux, la façade du Serment des Arquebusiers, sous le vocable de Saint Christophe, s'ornait d'un buste de van der Noot couronné de lauriers, et souligné de cette dédicace : « Honneur au Père de la Patrie! »

Mille autres témoignages, plus décisifs encore, étaient venus s'ajouter à ces hommages. En effet, la Saint-Henri avait été l'occasion d'un redoublement de générosité dans les souscriptions patriotiques. Un tel afflux venait singulièrement à point au moment où les nouvelles reçues du quartier général de Schoenfeld, à Andoy, éveillaient de sérieuses inquiétudes chez les membres du gouvernement. Le 23 mai, Schoenfeld avait vainement tenté du côté d'Assesse un mouvement offensif qui s'était traduit par un lamentable échec, et le 24 juin, son aile gauche avait dû évacuer le Limbourg. Dans cette province,

comme dans le Luxembourg, l'armée autrichienne se grossissait de nouveaux renforts. Enfin, le Congrès commençait à comprendre combien il se leurrait en faisant fond sur une intervention active des Puissances. Après avoir fait espérer leur concours, les cabinets de Saint-James, de La Haye et de Berlin paraissaient aujourd'hui bien près de s'entendre avec la chancellerie de Vienne aux dépens de la nouvelle république dont le sort devenait ainsi un simple objet de trafic diplomatique. Les plénipotentiaires des Puissances étaient réunis à Reichenbach, en Silésie, et ce qu'on savait de leurs premiers pourparlers ne laissait rien augurer de bon pour le jeune Etat. Puisqu'il fallait dorénavant compter avant tout sur l'effort de la Nation, le Congrès Souverain cherchait à exciter la fibre guerrière dans les populations des villes et des campagnes qu'un long engourdissement pacifique avait déshabituées du devoir militaire. Il demandait aux citoyens des fonds, des hommes et des armes, des canons surtout. Une proclamation du 12 mai, adressée aux Provinces, pouvait encore se lire sur les murs de Bruxelles, où les États de Brabant l'avaient fait placarder « Une souscription pour des canons, disait le Congrès, a un attrait particulier en ce que le don est plus éclatant et que la chose donnée, étant de plus longue durée, conserve et perpétue le souvenir du bienfait jusqu'aux générations les plus éloignées. Après l'histoire qui transmettra à la postérité le courage avec lequel les Belges ont conquis et vont affermir leur liberté, il n'y aura pas de monument plus glorieux qu'une belle et formidable artillerie pour attester ce que peuvent leur patriotisme et la vertu héréditaire de leurs ancêtres! »

Répondant à ces appels, promulgués au son du tocsin, de nombreuses communes venaient d'envoyer à Bruxelles, qui des volontaires, qui des canons, qui des vivres, qui des chevaux, qui de l'argent. Contich, qui avait eu naguère le chanoine Van Eupen pour curé, mobilisa à lui seul deux mille paysans. Ils entrèrent dans la capitale précédés d'un enfant à cheval, qui représentait le désir zélé, et qui portait une bannière où était peinte cette devise : *Pro fide et patria armata communitas Contich.* Puis trois gonfaloniers à cheval, suivis d'un corps de musique, annonçaient le clergé paroissial, le drossard et les notables. Des groupes de fusiliers exercés, de pontonniers, de fusiliers non exercés, de hallebardiers et de pionniers escortaient

un chariot monté par douze enfants de l'âge de 3 à 6 ans. L'un d'eux, placé au milieu du char, tenait un cœur entre une branche d'olivier et une épée, avec cette inscription *Ad utrumque parati*. Venait ensuite le Serment dit *Les Jeunes* accompagnant un second chariot portant de l'argent destiné à l'achat d'un canon, et des jeunes filles représentant le Brabant, l'Union, la Constance, la Force, la Paix, la Liberté et l'Abondance. Un troisième char, précédé par le Serment des Couleuvriniers et suivi de celui dit l'*Ancien*, amenait quelques vieillards octogénaires venant offrir à la patrie leur dernière goutte de sang. Après ce char, il y en avait un autre portant un knout ou banc d'intendance sur lequel on lisait d'un côté : « Traître à la patrie », et de l'autre : « Chacun son tour ». Sur ce banc, se trouvait un homme affublé d'un fessier factice que de solides gars flagellaient à coups redoublés. Enfin la marche était fermée par une troupe de paysans armés de fourches peintes aux trois couleurs et par une soixantaine d'autres costumés en housards. Il vint aussi des compagnies d'amazones de Bodeghem, de Schaerbeek, d'Auderghem, de Boitsfort et de La Hulpe. A Bruxelles, on ne voulut pas rester en arrière. Toutes les corporations rivalisèrent de zèle, et celle des brasseurs, qui était la plus riche, leva à ses frais un régiment. Chaque quartier prétendit fournir son contingent. Les dames et les demoiselles du quartier de la Montagne-de-la-Cour, s'étant cotisées pour acheter une pièce de six, l'offrirent à Henri van der Noot en un cortège qui fit sensation. Les volontaires marchaient en tête, avec leur musique à cheval, trompettes sonnantes. Suivait une jeune fille avec une enseigne représentant un lion appuyé sur un canon et la devise : « Qui pourra nous résister? » Quinze jeunes enfants venaient ensuite, habillés de blanc, la tête ornée de fleurs et de rubans aux couleurs patriotiques. Le canon était traîné par un attelage de six beaux chevaux et escorté d'enfants et de jeunes filles portant les unes les armes des Provinces de l'union, les autres différents emblèmes qui comparaient Messire van der Noot à Aristide et vouaient aux gémonies les Impériaux et les Vonckistes. La « livrée de la Ville », cuisinières et servantes, apporta elle aussi son offrande à la Patrie. Et les écoliers de Bruxelles, de Nivelles et d'autres endroits firent employer à l'artillerie la somme consacrée habituellement à leurs distributions des prix.

S'associant à ces démonstrations, les magistrats de Bruxelles avaient voté une récompense de 100,000 florins pour Henri van der Noot et une autre de 50,000 pour son ami Van Eupen, le tout à constituer en rentes. Ils avaient aussi décidé de participer en corps à la procession du Saint Sacrement de Miracle et donné ordre aux cinq Serments et aux corporations de se trouver dès 9 heures du matin à la place de Louvain pour accompagner la procession sans aucune interruption.

*
* *

Avant même d'apprendre tous ces détails au couvent des Augustins de Bruxelles, où Placide était attendu, les deux amis avaient pu en deviner une partie en constatant l'extraordinaire animation des rues et des places publiques. Dès les glacis de la porte de Namur, ils rencontrèrent des bandes de paysans, accompagnés de leurs curés et de leurs bannières et dont la plupart étaient armés de fusils, de faux ou même de coultres de charrue. Des bourgeois, en tenue de volontaires, ralliaient le lieu de rendez-vous qui leur avait été assigné.

Engoncés dans leurs cols raides, les officiers traînaient d'énormes sabres et arboraient à leurs chapeaux des plumets où se jouait la brise. Le poids et la dimension de ces accessoires enlevaient à leur démarche ce qu'ils auraient voulu lui donner de solennel. Néanmoins ils se hâtaient en achevant d'enfiler, non sans éprouver quelque résistance, de gros gants blancs d'uniforme. Leur passage provoquait des rumeurs admiratives parmi les fidèles qui sortaient à ce moment des églises et des chapelles et qui s'attardaient aux parvis, en petits groupes où dominaient les grands manteaux de faille des bonnes femmes. D'autres groupes se coagulaient au seuil des cabarets, et des gens bien informés y péroraient avec importance.

Cette rumeur de foule, que scandaient les appels des cloches dominicales, n'était pas encore le tumulte habituel des jours de kermesse. Elle avait quelque chose de contenu et de grave, mais qui ne durerait — selon les traditions locales — que jusqu'à la rentrée de la procession à Sainte-Gudule. Nul doute qu'aussitôt les deux grands battants de la collégiale refermés sur le dernier figurant du cortège religieux, cette pieuse réserve ne cédât la place à la bombance et au tapage, et que les sages bourgeois du matin ne devinssent les lurons débridés du soir.

Mais en attendant cette inévitable métamorphose, la ville demeurait digne dans son animation. Le soleil montait peu à peu au-dessus des pignons à redans et de là-haut plongeait complaisamment jusqu'au sol des rayons qui n'avaient encore rien de brûlant. Il semblait sourire aux feuillages et aux bannières dont s'ornaient les façades sur tout le parcours que la procession devait suivre. Il caressait les banderoles et les tentures de soie suspendues à des cordes d'un côté à l'autre des principales rues. Sans abuser de sa force, et comme par scrupule de son devoir, il luttait contre les petits lumignons qui s'allumaient aux fenêtres des rez-de-chaussée et aux vitrines convexes formant ventre sur le trottoir.

*
* *

Les Augustins de Bruxelles occupaient, à l'extrémité du Fossé-aux-Loups, un grand couvent flanqué d'une église et d'un collège très en faveur parmi la noblesse et la bourgeoisie brabançonnes. Dom Placide et Thierry y trouvèrent l'accueil le plus cordial. Tout en écoutant les nouvelles de la ville que leur narra un des religieux, ils firent honneur au déjeuner dont les délicatesses : café au lait, cramique et pains d'épices, étaient justifiées par la solennité du jour. Puis Dom Placide, ayant promis à son compagnon de le retrouver dans l'après-midi à l'église Saint-Géry, se mit en route avec un groupe de moines pour rejoindre la procession qui se formait à cette heure aux environs de la collégiale.

Demeuré seul, Thierry sortit à son tour du couvent par une ruelle qui longeait la Senne. Tout à l'aise, il se dirigea vers la Grand'Place, se rappelant avoir suivi en hiver ce même chemin, mais dans le sens inverse, lorsque son père l'avait mené chez Baes Dirks pour prendre part au conciliabule secret que devaient suivre de près le soulèvement des Bruxellois et l'expulsion des Autrichiens. Combien son esprit d'aujourd'hui était à rebours de ses idées d'alors, et combien le paysage, lui aussi, était transformé! En cette matinée de décembre, il s'en souvenait, la Senne avait un aspect sinistre dans la grisaille et la froidure. Aujourd'hui le soleil de juillet, d'heure en heure plus ardent, animait d'un charme imprévu les maisons blettes et moisies qui s'épaulaient maladroitement les unes aux autres, comme si elles avaient peur de choir dans l'eau fétide et

grasse qui leur montait aux pieds. A ces façades lacustres, toutes de guingois, et à leurs appentis projetés en encorbellement au-dessus de la rivière, les vitres crasseuses s'allumaient de chauds reflets. Les guenilles de toutes couleurs qui séchaient aux lucarnes et aux fenêtres ouvertes prenaient des airs d'oriflammes et de pavois. Par-dessus la muraille jaunie d'un jardin, un écroulement de verdure versait une gaieté de jeunesse. Toute l'activité mercantile était suspendue. Libéré du remous des barrages et du giroiement des aubes, le courant jouissait à sa façon de ce chômage dominical, pendant que ses laborieux riverains, — occupés toute la semaine à écurer le ventre des tonneaux ou à triturer les glorieuses bières bruxelloises, — paradaient aujourd'hui derrière les drapeaux des Serments et des Nations.

*
* *

Au détour du Marché-aux-Poulets, Thierry se trouva tout à coup nez à nez avec un passant qui le salua obséquieusement. Le quidam, aux petits yeux vairons, était de mine chafouine et de teint huileux :

— Comment, vous ne me reconnaissez pas, monsieur le chevalier?... Je suis Jacob... Vous savez bien, Jacob, avec qui vous avez traité une petite affaire l'hiver dernier...

Ah! certes, Thierry reconnaissait l'aigrefin, et la botte lui démangeait encore de l'apostrophe qu'il lui avait destinée en guise de conclusion d'un marché vraiment trop usuraire. Mais M. Jacob prévint d'un geste tout élan de reconnaissance :

— Vous avez eu bien tort de ne pas accepter mon papier quand je vous l'ai offert, monsieur le chevalier, continua-t-il. J'avais, il est vrai, quelque embarras d'argent à ce moment, mais depuis lors, grâce à Dieu, mes affaires ont pris une autre tournure. Je suis maintenant un des fournisseurs ordinaires du Département de la Guerre et j'ai quitté la courte rue des Longs-Chariots où vous me fîtes la grâce d'une visite pour m'installer rue Henri van der Noot, l'ancienne rue Neuve, tout auprès de notre grand homme d'Etat, qui m'honore de sa confiance... Ah! monsieur le chevalier, si vous saviez tous les soucis que nous donne l'équipement de notre armée! Elle manque de tout, positivement, et le brave général von Schoen-

feld nous harcèle de demandes auxquelles les souscriptions patriotiques sont, hélas! bien loin de suffire...

L'impudence du personnage décontenança Thierry qui ne put s'empêcher de lui demander d'un ton narquois :

— Ainsi vous avez fait fortune?...

— Mais non, mais non, se défendit modestement M. Jacob. Je travaille, voilà tout... Et je gagne honnêtement ma vie. La chance est ainsi faite... C'est comme les seaux d'un puits! ajouta-t-il en ricanant d'un affreux rire de brèche-dent. Quand l'un descend, l'autre monte... Et je monte... A propos, que dites-vous de l'aventure arrivée à notre ami, M. de Braux-Levrezy?...

— Quelle aventure? questionna Thierry, partagé entre le désir de couper court à toute conversation avec ce faquin et l'envie d'apprendre ce qu'était devenu le sémillant vicomte.

— Comment! vous ne savez pas?... Il n'est bruit que de cela à toutes les tables d'hôte... Son arrestation à Londres, à la suite de je ne sais quelle peccadille d'escroquerie qu'il aurait commise au préjudice d'un grand seigneur de là-bas, et sa condamnation à trois années de *hard labour*... Ah! le traître! Quand je songe qu'il me doit encore cinq mille livres pour lesquelles il était parvenu à m'engluer de ses belles paroles et de son mauvais papier! Vous voyez ce qu'on gagne à obliger nos jeunes cavaliers à la mode?... Mais ce que j'en dis n'est pas pour vous, bien entendu, monsieur le chevalier, et chacun sait que monsieur votre père n'aurait garde de laisser protester son nom... Je n'ai eu qu'à me louer de ses procédés de gentilhomme.

— Assez! assez! fit Thierry avec une grimace de dégoût. Brisons là, monsieur Jacob.

Et il continua son chemin, laissant l'industrieux fournisseur tout penaud.

Pour déplaisante qu'elle fût, cette rencontre rappela à Thierry le fâcheux épisode des signatures qu'il avait remises à l'usurier et que celui-ci ne s'était pas fait faute de présenter à M. Charliers. Il se décida aussitôt à faire une démarche qu'il avait projetée, ensuite de la visite de sa sœur à Groenendael, et dont l'occasion lui parut favorable.

Dans le quartier des Riches-Claires, habitait maître De Cock, notaire de sa famille, — homme de toute confiance. Il était âgé et un peu cacochyme. Thierry se dit qu'il le trouve-

rait sans doute à demeure, en dépit des festivités du jour. En effet, le digne tabellion le reçut, non sans témoigner quelque surprise, — mêlée, semblait-il, d'une vague méfiance. Mais la méfiance se dissipa bien vite quand Thierry lui eut exposé quel était l'objet de sa visite.

Le décès de Madame Charliers ouvrait au profit de ses enfants certains droits de succession. Thierry laissait au notaire le soin d'en poursuivre la réalisation, d'accord avec M. Charliers et quand il plairait à celui-ci. Mais il demandait que les premières rentrées fussent employées avant tout à rembourser à son père la valeur des effets payés par celui-ci pour compte de Jacob, — et ensuite à restituer à sa sœur Hélène une somme de cent trente louis que celle-ci lui avait avancée. Séance tenante, il voulut rédiger un écrit qui donnait à Maître De Cock les pouvoirs nécessaires à cette fin. Et quand il se retrouva sur le seuil, jusqu'où le digne notaire prétendit le reconduire, Thierry se félicita en songeant qu'il n'était plus exposé désormais à éprouver, s'il devait rencontrer encore M. Jacob, la gêne intime que venait de lui causer le contact de ce maltôtier.

*
* *

Puis, il reprit le chemin de la Grand'Place, vers laquelle la foule commençait à affluer, comme le sang afflue au cœur. Et ses préoccupations ne firent point tort au plaisir admiratif qu'il ressentit en retrouvant ce cadre prestigieux de la vie civique bruxelloise. L'Hôtel de Ville et les maisons des corporations étalaient leurs décorations des grands jours : tapisseries, drapeaux, inscriptions votives. Toutes ces façades somptueuses se trouvaient reliées les unes aux autres par des guirlandes de verdure qui, à l'entrée des rues adjacentes, se prolongeaient en arcs de triomphe. Le jeune arbre de la liberté planté depuis cinq mois se dressait timidement au milieu du marché. Au fond de celui-ci, vers la maison des ducs de Brabant, un reposoir avait été édifié pour le Saint Sacrement.

Le brimbalement de toutes les cloches paroissiales, scandé par le puissant bourdon de Sainte-Gudule, annonça que la procession s'était ébranlée. Afin de lui faire le champ libre, les gardes bourgeoises, chargées de la police, se mirent en devoir de refouler graduellement le populaire et les marchands. Opération laborieuse, accompagnée de force bousculades,

coupée de maintes protestations, gros mots et gros rires. Thierry fut assez heureux pour pouvoir s'arcbouter à un mât écussonné, au coin de la rue de la Colline. De là, il pouvait voir défiler la procession, en participant aux impressions de la foule dans laquelle il était confondu.

Subitement, le silence se fit parmi cette cohue agitée. De la rue de l'Etuve, un peloton de volontaires montés débouchait lentement sur la Grand'Place, ouvrant la voie au cortège. Leurs lourds chevaux caracolaient avec une expérience consommée. Les poitrails et les croupes luisantes, s'enfonçant dans les premiers rangs des badauds, y provoquaient de courtes alarmes qui se répercutaient en une sorte de ressac humain jusqu'au ras des façades. Aux trottoirs, aux fenêtres, aux balcons et jusque sur les toits, toutes les têtes étaient tendues, tous les regards dirigés du côté de la rue de l'Etuve. Bientôt, lorsque les larges sonorités des fanfares firent irruption sur le marché, l'attention populaire redoubla.

Le Grand Serment marchait le premier. Vieux de près de six siècles, il prétendait à ce poste d'honneur que nul n'eût songé à lui contester.

Aussi flamboyantes que les cuivres de leurs instruments, les faces cramoisies des musiciens, fronts en sueur et joues enflées, rappelaient les tritons bouffis auxquels se plaisait le pinceau de Jordaens. Leur chef les dirigeait à reculons, battant la mesure avec la gravité d'un pontife. Aussitôt derrière la musique, escortant l'antique bannière toute tintinabulante du cliquetis de ses médailles, venaient le chef doyen et les prévôts parés de colliers mirifiques, puis les anciens et tous les membres du Serment, et enfin la compagnie des volontaires agrégés. Les quatre autres Serments se présentèrent de même, par ordre d'ancienneté; celui des Arbalétriers, celui des Archers, dont Monsieur Charliers de Longprez était un des dignitaires, — celui des Arquebusiers et celui de Saint-Michel. Les volontaires des cinq Serments avaient tous la tunique noire, le gilet rouge, la culotte jaune et les bas blancs, mais ils se distinguaient par la couleur différente des chevrons et des garnitures.

Après les Serments, et toujours dans le fracas des musiques et le déploiement des drapeaux, apparurent en files ininterrompues les gardes bourgeoises des divers quartiers, puis les

SAINT FRANÇOIS ET SAINT LOUIS DE TOULOUSE

(RETABLE D'UN MAITRE SIENNOIS DU XIV^e^ SIÈCLE)

Sienne — Académie des Beaux-Arts

quarante-neuf métiers, dont les chefs constituaient les Nations de Bruxelles.

Leurs lignes, lentes et solennelles, longeaient l'Hôtel de Ville et se prolongaient en serpentant à travers la Grand'Place, jusqu'au point d'arrêt désigné à chacun des groupes.

Formant contraste avec cette gravité compassée, des rangs de fillettes, tout de clair vêtues, s'avancèrent à la suite de cette bourgeoisie laborieuse et chamarrée. Elles représentaient, en une figuration naïve, des scènes de l'ancien et du nouveau Testament. Au milieu d'elles, marchait un petit saint Jean-Baptiste sous la figure d'un bambin blond, soigneusement frisé, tenant une croix légère et traînant un agneau d'une blancheur immaculée. Puis d'autres enfants portaient des emblèmes : croix, ancres, cœurs percés de flèches rappelant les vertus cardinales. Il y en avait aussi dont les robes candides s'endeuillaient d'écharpes violettes et qui exhibaient dévotement sur des coussins de soie tous les instruments de la Passion, depuis la couronne d'épines jusqu'à l'éponge de fiel. Aux endroits où ces enfants avaient passé, des pétales de fleurs et des petits papiers multicolores jonchaient le pavé raboteux.

Des voix féminines, douces et plaintives, annoncèrent ensuite l'arrivée de la congrégation de la Sainte Vierge. Les bannières succédaient aux madones et les madones aux bannières. Somptueuse entre toutes, la statue de Notre-Dame de la Paix, appartenant à l'église Saint-Nicolas, étrennait ce jour-là un merveilleux voile de dentelles, chef-d'œuvre et don récent de quelques jeunes filles bruxelloises. Les donataires marchaient autour d'elle, divisées en plusieurs groupes qui portaient, à tour de rôle, le pavois où trônait l'image vénérée. A un moment, dans le brouillard de voiles blancs qui enveloppait ce gracieux essaim, Thierry crut reconnaître, côte à côte, sa sœur Hélène et Isabelle de Peñalegas. Et son cœur battit plus vite... Ce ne fut qu'une apparition, car déjà la confusion des groupes l'empêchait, à la distance où il se trouvait, de suivre du regard les chères silhouettes entrevues.

Et les flots de la procession ne s'arrêtaient pas d'envahir la Place. Il en survenait encore lorsque déjà la Place semblait n'en plus pouvoir accueillir. Les ordres mendiants faisaient suite aux pauvres écoles. Aux délégations des couvents, déployant la variété de tous les costumes monastiques, s'ajoutait le clergé

des paroisses en blancs surplis. Enfin, dans le braséement des cierges et les nuages d'encens, à la sonnaille des tintenelles et au ronflement des bombardons et des serpents accompagnant les psalmodies liturgiques, parmi l'étincellement des broderies et des joailleries, s'avançait le baldaquin sacré sous lequel le Cardinal-archevêque portait les hosties miraculeuses profanées en l'an 1370. Et la foule s'inclinait à leur passage comme un champ de blé où souffle un vent d'orage. Derrière le dais se pressaient encore, porteurs de flambleaux, les dignitaires des Etats, l'amman et tous les membres de la commune : le magistrat, le large conseil, les doyens et jurés des Nations. Et pour fermer la marche, une grouillante cohue de confréries pieuses.

Quand le Cardinal de Malines eut gravi les degrés du reposoir et placé sur l'autel le lourd reliquaire tout fulgurant d'or, un lent cantique d'adoration monta de la Place, entonné par des voix innombrables. Puis, dans un émouvant silence, l'ostensoir du Miracle, élevé par le prélat sur la foule prosternée, traça en croix le signe sacré de la bénédiction.

*
* *

Perdu parmi la foule, Thierry entendait distinctement au plus intime de son être des voix auxquelles trop longtemps il avait essayé d'imposer silence. Les dernières semaines de son séjour à Groenendael lui avaient rendu ces voix familières et douces. Mais aujourd'hui elles empruntaient quelque chose de plus mâle et de plus puissant au spectacle de ce décor et de cette masse populaire. Elles s'enflaient dans une atmosphère qui devait leur être propice entre toutes. Ici mieux que partout ailleurs, il comprenait et goûtait leur langage traditionnel, auquel toute cette solennité semblait faire écho. Fidélité à la foi religieuse, goût du faste, sens de l'association, amour de la liberté et des institutions communales, telle était bien la vérité propre de ce petit peuple dont il était.

Pour l'avoir méconnue pendant plusieurs années, Thierry n'en éprouvait que mieux la jouissance d'être enfin reconquis par elle.

Aussi ne s'offusqua-t-il pas du tout lorsque, à peine la bénédiction terminée, il vit toute cette ordonnance, si grave et si pompeuse, se relâcher soudainement, comme par une explosion

de matérialisme national trop longtemps comprimé. En se relevant, prêtres et fidèles s'épongèrent et avouèrent leur lassitude. Très altérés, les musiciens se précipitèrent vers les nombreux cabarets de la Place, et des pots de bière couronnés de mousse circulèrent de main en main. Des volontaires se délestèrent pour un instant de leur harnais de guerre, et les statues les plus vénérées furent promptement déposées sur le pavé par les porteurs de brancards. On s'empressa autour des marchandes, munies de tonnelets et de paniers, et qui se mêlèrent aux groupes confondus...

— Sans doute, se dit Thierry, ce peuple aime la beauté et la grandeur, mais à la condition que ses appétits de bien-être ne soient pas bridés par une trop dure contrainte. Au sentiment des choses artistiques, à l'enthousiasme patriotique et même aux élans de la foi, il joint un souci de la « guenille humaine » qu'il n'entend pas sacrifier sans esprit de revanche aux exigences du travail et moins encore à celles des convenances. C'est le pays de Manneken-Pis. C'est le peuple qui partait en guerre contre le Marquis de Juliers, en emportant dans ses fourgons des pâtés en terrine et des chapons en cage.

Mais après ce moment de répit, l'ordre se rétablit peu à peu à l'appel des chefs — et chacun retrouva son poste. Et le cortège se déroula comme il s'était enroulé, prenant issue cette fois vers la rue de la Colline, au coin de laquelle Thierry put le voir défiler de près.

Au premier rang du Serment des Archers, Thierry chercha et découvrit son père. M. Charliers de Longprez avait beaucoup vieilli. Le dos voûté, les traits amaigris, le regard à terre, il marchait avec quelque peine, — lui dont l'allure faisait honte naguère aux jeunes gens. Des rides s'étaient creusées à son front et aux plis de sa bouche. Et cette vision fut un reproche cruel pour Thierry, car celui-ci comprenait mieux, — à voir combien son père demeurait fidèle aux traditions de sa ville, en dépit de son âge et de son deuil, — quel coup son inconduite avait dû porter à cet homme de volonté rigide, pour qui le droit, l'ordre et le devoir primaient toutes les considérations personnelles. Dans ce cortège comme dans la vie, M. Charliers semblait suivre, pour le creuser à son tour plus profondément, un sillon patiemment ouvert par de nombreuses générations dans le sens d'un même idéal chrétien et civique, familial et pro-

fessionnel... A ce moment, Thierry eût voulu se jeter aux pieds de son père, implorer sa grâce, lui promettre de continuer sa tâche... Mais il craignit d'être repoussé et il se contint... Le pardon souhaité, il fallait d'abord qu'il le méritât, — et que son repentir pût invoquer le témoignage de ses actes. Il réfléchissait encore à la manière dont il pourrait ainsi l'affirmer, lorsque le chant des litanies, annonçant le passage des groupes de jeunes filles, le rendit de nouveau attentif; sans être aperçu d'elles, il reconnut Hélène et Isabelle. Elles portaient l'une et l'autre un coin de l'admirable manteau de dentelles offert à Notre-Dame de la Paix. Marchant sur un même rang et d'un même pas, toutes deux grandes et sveltes, Hélène en sa beauté blonde, Isabelle en sa beauté noire, il semblait qu'elles empruntassent quelque chose de céleste à leurs robes et à leurs couronnes blanches. A contempler celle qu'il avait longtemps considérée comme une fiancée, à se rappeler l'enthousiasme qu'elle lui exprimait si naïvement, à la fête de Schoonenberg, pour les idées patriotiques qui exaltaient M. Charliers, — Thierry palpita de tant de grâce et de noblesse comme de l'apparition de la cité vivante et ardente rappelant un de ses fils à la foi jurée.

D'autres groupes passèrent sans effacer cette vision. Thierry reconnut encore et salua d'un signe son ami Placide qui, en robe de bure, psalmodiait à pleins poumons, — tête nue sous le soleil devenu brûlant. Puis la procession acheva de s'écouler, et Thierry, se penchant en avant de ses voisins, put apercevoir le baldaquin qui, au croisement de la rue de la Colline et du Marché-aux-Herbes, faisait un écart pour éviter la Fontaine-aux-Satyres qui se trouvait sur sa route... Et le cortège s'évanouit, avec le bruit des dernières musiques.

*
* *

Tandis qu'il continuait à fixer ses regards dans la perspective de la rue de la Colline, Thierry eut l'attention attirée par une enseigne se balançant à une maison de droite et sur laquelle se lisait une annonce en grands caractères peints tout fraîchement : « Ici on prend les enrôlements pour l'armée de la Meuse ».

Ce lui fut un trait de lumière... S'enrôler, accomplir modestement, mais courageusement son devoir pour défendre la nation

menacée, comment trouverait-il une meilleure traduction de ce désir de bien faire qui s'agitait en lui, douloureusement indécis? Comment pourrait-il mieux se racheter auprès de ce père qu'il voulait fléchir, auprès de cette jeune fille vaillante dont il brûlait de reconquérir non seulement l'amour, mais aussi l'estime? Cette fois, toute hésitation succombait. Ancrée enfin à une solution précise, sa volonté ne le trahirait plus...

Il s'approcha de l'enseigne. La façade à laquelle elle était fixée était celle d'un estaminet fameux : le *Coffy*. C'était plus qu'un estaminet, c'était presque une institution, à raison de l'importance que les derniers événements lui avaient donnée, en faisant de ses cours, de ses jardins et de ses salles le rendez-vous habituel des nouvellistes et des politiques dévoués à la cause des Etats.

Complétant les indications de l'enseigne, une affiche blanche était placardée au montant de la porte. Elle engageait « l'élite de la jeunesse belgique » à se présenter pour grossir la force armée, afin d'affermir l'indépendance menacée. Elle faisait appel à l'esprit d'union, de bravoure et d'attachement à la défense commune, sans lequel on ne peut espérer de fonder une république. Elle annonçait que des registres spéciaux conserveraient à la postérité les noms de ceux qui auraient bien mérité de la patrie, et qu'avant d'accorder aucune grâce, faveur ou emploi, les autorités consulteraient ces registres pour reconnaître les services rendus par les aspirants ou leurs ancêtres dans la présente révolution. La proclamation était signée par les membres du nouveau Département général de la Guerre. M. le comte de Baillet de Gesves, président pour juillet, M. le commandeur de Nieuport, M. le comte d'Yves, M. Dirix, de Mons, M. le vicomte de Patin et M. le comte de Merode, ci-devant ambassadeur de l'Empereur à La Haye et qui venait de donner sa démission pour reprendre sa place aux Etats de Hainaut et adhérer au nouveau régime.

Thierry pénétra sous le porche où des vieilles femmes assises à croppetons auprès de leurs paniers d'œufs, de crabes et de crevettes semblaient faire office de sentinelles. Une allée sablée, longue et étroite, sur laquelle s'ouvraient les locaux d'estaminet, conduisait à un jardin assez spacieux entouré de guinguettes. Des roses et des capucines grimpaient au long des treillis. Un des angles était coupé par une grande volière où tout un peuple de perruches sautillait et jacassait sur de petits

perchoirs. L'autre angle, exposé au midi, était aménagé en une serre à raisins, au moyen d'un grand auvent vitré, et sur les murs de cette serre un artiste décorateur avait représenté en peintures à fresques des paysages et des personnages approximativement chinois. Une grande animation régnait dans ce jardin, où maints spectateurs de la procession venaient s'attabler, qui pour se rafraîchir, qui pour se restaurer, en recherchant les rares coins d'ombre. De leurs places, ils pouvaient suivre sans mystère, par les portes et les fenêtres des communs, les allées et venues des servantes accortes aux manches retroussées sur des bras rougeauds et qui ne cessaient pas d'aller remplir les pots de bière qui chargeaient leurs grands plateaux. Ils ne se faisaient même pas faute de stimuler l'empressement des filles de cuisine, à la laideur reluisante et mafflue, et qu'on voyait aux prises avec des quartiers de viande, des chapelets de saucisses, des amoncellements de volailles, de légumes et de fruits.

Sous une des tonnelles que désignaient aux arrivants de petits drapeaux entrecroisés, un fonctionnaire du Département de la Guerre recevait les enrôlements, assisté d'un vieux sergent qui fumait la pipe avec un grand air de dignité. Le registre ouvert devant eux, ils attendaient « l'élite de la jeunesse belgique ». Thierry n'hésita pas. Il déclina son nom, son prénom, son âge et sa qualité et insista pour que son engagement prît cours le plus tôt possible. Le fonctionnaire, tout en taillant sa plume, le félicita chaudement du bel exemple de civisme qu'il donnait à la noblesse en s'offrant ainsi à participer, comme simple soldat, à la défense de la Nation. Puis le sergent, qui lui servait d'acolyte, ayant tiré d'un sac dont il était muni dix escalins, en belles pièces toute neuves gravées par Van Berckel au nouveau coin des Etats Belgiques, les tendit à Thierry, à titre d'avance sur la solde. Mais le jeune homme se déclara prêt à les lui abandonner, à la condition d'être envoyé dans les cadres de l'aile droite, c'est-à-dire au plus chaud de l'action, et d'être versé dans le bataillon des *Canaris*, c'est-à-dire parmi les soldats qui passaient pour s'exposer le plus et se battre le mieux. Déférant à ces désirs, le fonctionnaire remit à Thierry un cartouche, en bonne et due forme, avec lequel il devait se rendre au quartier de Koehler, à Bouvignes, près de Dinant, pour être proposé d'emblée au major Dumonceau. Dès le lende-

main matin, un groupe de recrues devait partir de Bruxelles et rejoindre l'armée sous la conduite du sergent aux dix escalins. Thierry, ayant signé son engagement pour la durée de la campagne, promit au vieux briscard d'être au rendez-vous que celui-ci lui assigna pour le départ à la Porte de Namur.

D'avoir pris cette résolution irrévocable, Thierry se sentait tout heureux. Il éprouvait tout d'un coup le sentiment de son utilité sociale, et la fierté que verse en un cœur bien né la participation active à une grande tâche. Il avait la tête plus haute et la démarche plus libre en sortant de cette tonnelle pour chercher à son tour, dans quelque dépendance du *Coffy*, une table où il pût apaiser la fringale qui commençait à lui tenailler l'estomac.

Mais il n'en trouva plus dans le « jardin joyeux » et dut se résigner à entrer dans une des salles d'estaminet, où il fut aussitôt saisi à la gorge par l'âcre parfum de bière qui s'y mêlait aux vapeurs des pipes.

Cette atmosphère de tabagie, Thierry la connaissait de longue date pour y avoir vécu une notable partie de son séjour à Louvain. Il savait combien cette atmosphère, familière aux Brabançons, contribuait à l'épanouissement de leurs habitudes et à la fermentation de leurs idées.

Leurs habitudes... Elles se révélaient au spectacle de ces murs blanchis, où les pipes pendaient aux rateliers, et de ces bancs jaunes où les buveurs de bière lourdement affalés, — têtes dans les épaules et ventres ballonnés, — semblaient être guettés tour à tour par la somnolence et par la congestion.

Leurs idées... Elles s'exhalaient chez les plus pondérés par des remarques sentencieuses émises en forme d'arrêts définitifs entre deux lampées de faro et deux bouffées de tabac. Chez d'autres, les railleurs, elles se manifestaient par une gouaillerie spéciale et dont la trivialité n'excluait pas toujours l'esprit.

Dans la forme même du langage comme dans les sentiments que traduisaient leurs propos, on retrouvait, à doses à peu près égales, le mélange de ces deux races : flamande et wallonne, dont la capitale du nouvel Etat réalisait l'amalgame. Le Bruxellois n'a pas la ténacité taciturne des Flamands, ni la mobilité primesautière des Wallons. Mais il participe des qualités des uns et des autres, et aussi de leurs défauts,

dont une certaine tendance à la crapule n'est pas le moins sensible.

* * *

En ce temps de révolution, où le métier de citoyen se superposait au métier usuel au point de faire grand tort à celui-ci, les péroreurs de cabaret bénéficiaient du marasme des affaires commerciales. En effet, ils trouvaient à toute heure des badauds, transfuges de leurs comptoirs ou de leurs officines, prêts à écouter complaisamment leurs théories en matière de souveraineté et de contrat social, ou leurs appréciations critiques sur la brochure et la gazette de la veille. Au *Coffy*, comme à l'*Ours*, au *Pot d'Etain,* aux *Trois Perdrix,* et dans tous les estaminets à la mode, trônaient de grands ou petits prophètes qui se croyaient appelés à renouveler la face du globe, ou tout au moins des États-Belgiques-Unis. Mais leurs exposés et commentaires prenaient un intérêt particulier lorsque les circonstances les mettaient en présence de quelque contradicteur.

Thierry, qui avait fini par découvrir un bout de table où se faire servir un repas sommaire, eut la chance d'assister à un tournoi de ce genre.

L'organisation de la défense nationale en fut le thème, et le passementier Claes en fut le principal tenant. Massif et haut en couleurs, M. Claes passait pour être un profond stratège en chambre. On ajoutait qu'il avait son franc parler devant tout le monde, sauf devant son épouse, à laquelle il était plus soumis qu'il ne voulait le paraître. En ce moment, il présidait une table chargée de verres de grand calibre et autour de laquelle s'était formé un cercle épais d'auditeurs auxquels il lisait un article du *Journal* de Feller. L'article critiquait la méthode de recrutement à laquelle le Congrès avait eu recours jusqu'alors et qui consistait à solliciter des engagements volontaires. « Mieux vaudrait, disait l'abbé Feller, exercer sur place toute la jeunesse saine et robuste des villes et des campagnes tant au maniement des armes qu'à la promptitude et à la précision des évolutions militaires. » Et allant au-devant de ceux qui auraient pu lui opposer les risques de corruption et de mortalité que comporte la vie sous les drapeaux, l'écrivain ripostait : « Les langueurs et les maladies qui marchent à la suite du vice dévorent, autrement que le glaive, une multitude de merce-

naires ramassés au hasard dans le sein de la mendicité et du vagabondage. »

Le digne M. Claes approuvait fort les idées de l'abbé Feller :

— Voilà ce que j'appelle parler! fit-il en déposant le journal sur la table et en se carrant au dossier de son banc. Cette milice stipendiaire nous coûte les yeux de la tête et ne fait rien qui vaille. Pour quelques campagnards mal dégrossis qu'anime un sincère esprit patriotique, elle nous donne une soldatesque de rencontre toute prête à se mutiner comme l'ont fait les chasseurs de Lorangeois lorsque leur paye fut réduite de dix sols à huit sols et demi, ou à se vendre au plus offrant comme ce régiment de Dillon, réformé en France, et que nos Etats ont eu la fâcheuse inspiration de prendre à leur service.

Et s'animant au bruit de ces propres paroles, comme un cheval généreux au son de ses propres grelots :

— Comment! s'exclama-t-il en prenant ses voisins à témoin, c'est à l'heure où cette vermine autrichienne, qui nous a trop longtemps dévorés, prétend reconquérir sa proie, que nous nous bornons à opposer aux vieilles bandes impériales de pauvres diables sans instruction ni préparation ou des mercenaires sans foi ni loi! Et cependant notre jeunesse bourgeoise, celle qui serait atteinte la première par notre défaite, se borne à déplorer le désordre des camps ou des casernes et consent tout au plus à arborer des uniformes de parade pour défiler dans nos rues? Qu'attendons-nous donc pour instruire militairement cette jeunesse et pour l'envoyer aux frontières? Ah! çà! ne savons-nous pas, malgré les promesses cauteleuses des léopoldistes, ce qui nous attendrait si les kaiserliks redevenaient les maîtres? N'avez-vous pas ouï l'histoire de ce capitaine Ketelbutter, du régiment de Wurtemberg, qui a promis à ses soldats, s'il avait le bonheur de les conduire à Nivelles, de leur faire manger des hosties en guise de pain de munition?... Et qu'augurez-vous de ce baron de Bleckhem qui, il y a un mois, lors du passage de la Meuse par les Canaris à Moniat, a froidement fait massacrer quatre de nos prisonniers qui avaient été amenés à son quartier?... Que dites-vous de ce marquis de Corti qui fait empoisonner les fontaines et incendier les villages du Condroz? Encore s'il ne brûlait que des moustiers et des châteaux, comme le font nos voisins les Français, et laissait les pauvres gens tranquilles... Mais non, clercs, paysans ou bourgeois peuvent s'at-

tendre à d'égales horreurs de la part de ces monstres qui foulent aux pieds toutes les lois de la guerre et de l'humanité...

Et le valeureux passementier développait son plan. Il appelait d'autorité toute la jeunesse aux armes et la formait en quelques semaines à la manœuvre du fusil et de la baïonnette. Avec ces masses profondes, il décuplait les deux colonnes de la Meuse, l'une en amont, l'autre en aval de Namur. Et traçant sur la table, du bout de son index trempé dans la bière, des lignes imaginaires marquant la position des troupes :

— Voyez! continua-t-il d'un ton plus bas et comme confidentiel. J'enveloppe l'ennemi dans un éventail dont les deux branches, d'abord fortement écartées, se rejoignent peu à peu... Je couvre mes mouvements par des épaulements que la nature du terrain des Ardennes me rend aisés. Fatalement, l'ennemi est pris sous les feux croisés de mes batteries mobiles. A moins de se laisser culbuter, il n'a d'autre issue que la retraite vers Luxembourg, que mon artillerie tient d'ailleurs bloqué dans le lointain...

La pipe aux dents, plusieurs auditeurs se penchaient sur la table pour mieux suivre cette savante démonstration. Leurs yeux marquaient un vif intérêt et une respectueuse approbation. Toutefois, M. Claes s'interrompit et d'un ton profondément découragé :

— Mais allez donc faire comprendre cela à un général de pacotille comme ce baron von Schoenfeld, un luthérien doublé d'un paillard, qui n'a fait que reculer piteusement devant l'ennemi jusqu'au 24 mai, et depuis lors n'a rien trouvé de mieux que de transformer son camp d'Andoy en une nouvelle Capoue où il dissipe en bals et parties de plaisir son temps et notre bel argent!

A la même table que Thierry, était assis un autre orateur du *Coffy*, le droguiste Coûteaux, dont l'enseigne : « Au tapir des Indes », était une des gloires de la rue de la Violette. M. Coûteaux marquait depuis quelque temps déjà, par les roulements significatifs d'une pomme d'Adam qui gonflait sa gorge, toute l'impatience qu'il ressentait à voir le verbeux passementier accaparer l'attention du public. Bilieux et sarcastique, il prit M. Claes à partie d'une voix vinaigrée :

— Il sied bien vraiment à celui qui n'a jamais manié d'autre

arme que son aune ou sa navette de dénigrer un homme de guerre, formé à l'école du grand Frédéric... Qui vous dit, monsieur, que le généralissime ne suit pas un plan, lui aussi, en cherchant à inspirer aux Autrichiens une sécurité trompeuse? Il n'a fait que reculer, dites-vous... Savez-vous que ce fut tout le secret d'un certain Fabius Cunctator qui vint ainsi à bout de l'armée d'Annibal?

Et ne laissant pas à M. Claes, piqué au vif, le temps de se remettre et de riposter, le droguiste poussa plus profondément sa pointe :

— La critique est si séduisante en ce temps de démagogie! Il est si doux d'assommer chaque matin les gloires de la veille. Après le général Vander Meersch emprisonné à Anvers et M. Vonck exilé à Givet, après les ducs d'Arenberg et d'Ursel réduits à se refugier en leurs châteaux, voici le général de Schoenfeld traîné à son tour aux gémonies! Quand tous nos hommes de mérite seront ainsi ostracisés, à qui donc ferez-vous appel pour conduire la barque chancelante de la Nation? Peut-être à des législateurs en cottes et en vertugadins, ricana-t-il... Ces dames ne se bornent plus en effet à faire la loi dans leurs logis lorsque la faiblesse de messieurs leurs époux les y encourage. Elles prétendent maintenant imposer leurs volontés à la république!

Et M. Coûteaux, qui n'avait imaginé cette diversion que pour harceler davantage M. Claes, en évoquant le despotisme domestique dont les méchants railleurs le disaient victime, tira des pans de son habit une brochure dont l'apparition venait de produire quelque sensation. La brochure était intitulée : « Réclamations des citoyennes de Bruxelles, tant aristocrates que démocrates ». Il en lut le titre en regardant sournoisement son rival en stratégie.

— Ecoutez, à titre d'échantillon, l'article VI de cet aimable manifeste : « Nous demandons que l'assemblée nationale se divise par bureaux où il y aura toujours la moitié de votants femelles pour développer l'esprit de douceur et d'aménité si nécessaire à entretenir en temps de révolutions. » Qu'en pensez-vous, monsieur Claes?

— Fariboles! répondit celui-ci en rougissant jusqu'aux oreilles et en livrant maladroitement le secret de son embarras. Chacun sait bien que je suis seul maître chez moi...

Il venait à peine de proférer cette déclaration imprudente lorsqu'il vit s'ouvrir brusquement la porte de la salle d'estaminet, et devant lui apparut — telle la tête de la Méduse — la figure courroucée de Madame Claes elle-même.

Se campant devant son époux en une attitude autoritaire :

— Eh bien! Claes, s'écria la solide bourgeoise. Est-ce que c'est pour aujourd'hui ou pour demain? Voici près d'une heure que je vous attends. Votre dîner est tout froid sur la table et demain vous vous plaindrez encore d'avoir mal à l'estomac parce que vous aurez trop bu et bavardé ici...

Le digne passementier regarda éperdument l'horloge qui marquait, en effet, une heure et demie. Mais l'occasion parut trop belle à M. Coûteaux pour qu'il ne s'empressât pas d'en triompher.

— Excusez ce petit retard, chère madame Claes, fit-il d'un ton qu'il s'efforça de rendre galant. Claes était précisément occupé à nous expliquer comment il était seul maître chez lui...

Ce fut cette fois de la part du droguiste une faute de tactique qu'il devait payer chèrement. En effet, Madame Claes se retourna brusquement vers lui, et en même temps que son regard, sa colère changea d'objectif.

— Que dit ce tapir des Indes mal embouché?... Vous figurez-vous par hasard que je laisserai impunément insulter M. Claes?... Et joignant le geste à la parole, elle saisit à la nuque l'imprudent droguiste. Celui-ci, suivant la mode, avait les cheveux empaquetés dans une bourse de taffetas noir appelé crapaud. Le crapaud resta dans la main de la vaillante épouse, qui s'en servit pour en souffleter la face blême de M. Coûteaux. Le droguiste, sacrant comme un païen, se leva d'un tel bond qu'il renversa la table. Le fracas des verres brisés se confondit avec le tumulte des invectives, chacun prenant parti soit pour cette furie, soit pour son adversaire qui voulait une revanche, les uns cherchant à séparer les antagonistes et les autres à les exciter. En peu d'instants, interpellations, défis, applaudissements, sifflets et huées se croisèrent dans l'air. Les curieux grimpaient sur leurs chaises pour mieux jouir du spectacle, tandis que le public du jardin se pressait aux fenêtres. Des servantes, bousculées et pincées, à la faveur de la bagarre, poussaient des cris aigus. Des projectiles volèrent au-dessus des

têtes et un œuf mollet, lancé d'une main sûre, vint s'écraser sur le front du digne M. Claes...

Il fallut l'arrivée de la garde, prévenue par le patron, pour mettre fin à cette burlesque algarade. Quand le sergent apparut, menaçant tous les perturbateurs de les conduire à l'amigo, les explications qu'on lui donna s'achevèrent en de tels éclats de rire que la force publique n'hésita pas à en prendre sa part. Tout finit par de nouvelles rasades. Et tandis que Madame Claes, triomphante et apaisée, s'emparait du bras de son époux et le ramenait au logis, un spectateur charitable faisait respirer à M. Coûteaux, dont le visage était encore défait, un flacon de vinaigre des quatre voleurs.

*
* *

Aussitôt son écot payé, Thierry se déroba à une scène où le caractère de ses concitoyens venait de se rappeler à lui sous un nouvel aspect. Fidèle à la promesse qu'il avait faite à Dom Placide, il prit le chemin de Saint-Géry et pénétra dans l'église, remplie de monde, tout juste pour entendre une vibrante péroraison de son ami qui achevait d'interpréter, du haut de la chaire, quelques textes véhéments du Livre des Macchabées. Les derniers mots du sermon, proférés d'une voix tonitruante, vibrèrent dans la nef gothique, soulevant parmi les fidèles un long murmure admiratif qui se perdit dans le bruit des chaises retournées.

Après une bénédiction et le chant de l'hymne : *Domine, salvum fac populum tuum*, la foule ne tarda pas à s'écouler. Thierry prit le temps d'admirer quelques belles toiles de Coxie et de De Crayer, pendues aux murs, puis il s'en fut à la sacristie. Dom Placide, déjà reposé de ses fatigues oratoires, l'attendait sur le seuil. A la nouvelle que Thierry lui donna de son inscription comme volontaire et de son départ pour la colonne de Bouvignes, fixé au lendemain, il marqua un tel transport de joie qu'il embrassa son ami sur les deux joues : « Voilà qui passe toutes mes espérances, mon cher Thierry ! Et voyez comme la Providence arrange les choses ! Vous allez, sans plus de retard, être récompensé d'une aussi courageuse décision. » Et ce disant, il le poussa dans une sorte d'annexe où Thierry éprouva un vif saisissement : Hélène et Isabelle s'y trouvaient l'une et l'autre, et à voir le sourire qui éclairait la face joviale du moine,

il n'était pas douteux que celui-ci n'eût prémédité cette rencontre.

Isabelle, très émue elle aussi, accueillit, comme s'il l'avait quitté de la veille, celui dont l'abandon lui avait pourtant labouré le cœur. A la retrouver si généreuse, au point d'arrêter l'expression des remords qu'il balbutiait en des phrases confuses, Thierry comprit mieux encore quelle avait été sa faute. Il lui dit alors la résolution qu'il venait de prendre, avec l'espoir de se rendre ainsi moins indigne d'elle.

Isabelle l'écoutait, avec un tressaillement dans ses grands yeux sombres et la poitrine palpitante.

— Vous avez bien fait, Thierry, répondit-elle, après un moment de réflexion. Oui, cela vaudra mieux ainsi, — et ce sera une grande consolation pour Hélène et moi d'annoncer cette nouvelle à votre pauvre père. Quand je cherchais à le consoler en lui disant : « Patience. Il nous reviendra! » il nous disait d'un ton presque farouche : « Patience! Patience! c'est ce que la lézarde dit au mur qui se crevasse... C'est ce que la goutte d'eau dit au rocher qu'elle creuse... Cette patience-là ne vaut pas mieux que le malheur... » Qui sait? Votre détermination d'aujourd'hui fera peut-être ce que nos paroles n'ont jamais pu faire pour amollir son courroux...

— Que vous êtes bonne, Isabelle!... Et toi aussi, chère sœur, disait Thierry qui éprouvait à peu près le même trouble qu'il avait ressenti au soir inoubliable de Groenendael... Avec votre appui à toutes deux, la vie m'apparaît aujourd'hui si différente, si nouvelle maintenant! J'aurai beau m'éloigner de vous, Isabelle. Vous serez ma force et mon ange gardien.

Et sa voix trahissait une énergie heureuse. Elle exprimait toute la joie réconfortante qu'il ressentait d'être ainsi accueilli par cette fière jeune fille après tant d'émotions si âcres et si corrosives; joie ineffable, joie enivrante à croire que ce contraste n'était pas vrai, que ce ravissement était un mensonge près de s'évanouir...

Isabelle eut un tendre sourire :

— Est-ce bien vrai cette fois, Thierry?

— Oui, c'est vrai, je le sens. Cela est vrai de mes sentiments pour vous. Cela est vrai de ma foi religieuse. Je crois que la conviction, venue après d'aussi longues hésitations et d'aussi dures péripéties que celles d'où je suis sorti, ne se perd plus jamais...

Isabelle voulut qu'il acceptât comme souvenir d'elle une petite croix bénite. Et elle accompagna ce don, non sans rougir un peu, d'un médaillon qui contenait face à face deux miniatures exquises : son portrait et celui d'Hélène.

— Je voudrais avoir votre portrait et celui de mon frère pour faire pendant à ceux-ci... Hélas! quels rêves d'enfants nous avions formés! dit-elle en pressant la main de son amie, tout émue à son tour au souvenir d'Evrard de Peñalegas.

Thierry s'informa d'Evrard. Sa famille ne recevait ses nouvelles que de loin en loin. Lorsqu'il avait été libéré sans condition grâce au crédit de M. Charliers, il était parti pour l'armée du Danube. Ses lettres marquaient la satisfaction qu'il éprouvait de ne pas être appelé à servir au Luxembourg contre ses compatriotes. Certes, il entendait rester avant tout l'esclave de son devoir de soldat. Mais cette insurrection bruxelloise de décembre qui l'avait mis l'épée levée, en face de M. Charliers qu'il respectait et de sa fille qu'il aimait profondément, avait été pour lui, disait-il, la pire angoisse de sa vie.

Dom Placide interrompit ces confidences. Il était attendu par les Augustins de Bruxelles ainsi que Thierry qui serait encore leur hôte jusqu'au lendemain matin... Au surplus, il ne pouvait permettre plus longtemps, n'est-ce pas, que Saint-Géry offrît le mystère de ses sacristies à des entretiens aussi profanes. Encore si l'église eût été sous le patronage de saint Joseph, qui favorise les bons mariages... Toutefois, il dut bien consentir à des adieux, qui furent encore longs et tendres. Et les deux jeunes filles ne quittèrent point Thierry sans que de solennelles promesses de lettres n'eussent été échangées.

Avant que le jour s'achevât, Thierry, se dérobant au tapage dont la kermesse emplissait la ville, se rendit au cimetière de Laeken pour prier sur la tombe de sa mère et y puiser un nouveau courage.

H. Carton de Wiart.

(A suivre.)

La maison sans lumière (1)

« Les âmes pleurent dans la nuit et je suis sûr que quelqu'un les entend et va les ramener à lui. »

René Bazin.

C'est une soirée de fin d'automne à peine égayée par l'humble sourire de la lampe, dans la chambre des Mouche, au coin des rues de l'Eau bénite et du Petit-Denier. Un reste de coke acheté à crédit achève de mourir dans le poêle de fonte. Le froid venu, la neige qui menace ont réveillé les douleurs du coxalgique, et Dominique, étendu sur un méchant châlit de fer, souffre et gémit depuis deux jours. La mère va et vient, le corps ployé en deux, les jambes et les reins cassés de courbatures à force d'avoir veillé sans feu, les nuits d'hiver, pour garder le petit, combien lasse, combien endolorie elle aussi, et ne se plaignant pas. Le soir qui est presque tout tombé active sa besogne.

« Pleure pas, pauvret, dit-elle de temps en temps pour encourager le gars que les larmes étouffent. Tiens, mignon, glisse cet oreiller dans ton dos pour te caler. Pleure pas. Quand on souffre tant, vois-tu, c'est le mal qui passe. D'ici quelques mois tu seras guéri, tu trotteras comme les autres.... Je te plains tant!... Pleure donc plus, Minique. »

Mais tandis qu'elle console, que son amour désespéré invente de sublimes mensonges, du coin de son tablier, vite, en se détournant, elle essuie une larme qui brûle ses yeux rouges.

Sur la cheminée, la lampe, coiffée en arrière par l'abat-jour de papier vert à demi brûlé, éclaire en face d'elle presque toute la pièce.

Ce ne sont que de pauvres choses dans le pauvre logis : la table ronde avec sa toile cirée trouée, cassée, rongée de lèpre; des chaises dont on dirait que les souris ont grignoté la paille; une armoire que tout le jour explorent et forent les vrillettes; une vieille horloge, dont le chant monotone a bercé toute l'enfance de Catherine; une glace portant en son milieu une énorme cassure en soleil; deux lits maigres de plume, et de laine et de crin, affaissés sous des rideaux en percale, dont les fleurettes ont pâli; enfin, sur un bout

(1) Chapitre inédit du prochain roman de notre collaborateur Jean Nesmy, **La lumière de la maison**, à paraître chez Bernard Grasset, 7, rue Corneille, Paris, dont nous rendrons compte dans cette revue.

de tablette une soupière ébréchée, quelques assiettes, une écumoire que la vapeur a détamée, une bouteille aux trois quarts vide qui représente le cellier.

La lampe fumeuse et mal mouchée éclaire d'un œil borgne et comme avec dépit cet humble mobilier. Dehors le vent court dans le deuil de la nuit qui met son crêpe aux vitres; les veilleuses de réverbères, quand il passe, tremblent dans leurs lanternes à potence; par intervalles on entend aussi s'agiter au bord du toit les gouttières, battre çà et là quelques tuiles au-dessus du grenier, ou même une voix de chat qui miaule entre par les lucarnes, tandis qu'une gifle d'air froid secoue les châssis des fenêtres. La vieille maison grelotte et la lumière de la lampe, chaque fois plus inquiète, a l'air de s'effrayer.

Triste soirée! La nuit de novembre tout agitée fait dehors son bruit lugubre. Et tout s'ajoute encore à la peine de vivre : l'humeur chagrine et grondeuse du temps, et la mélancolie des choses, l'heure, le jour et la saison.

Il est 5 heures : le père sort à 6 de l'usine; c'est le jour de la paye, et dans le cœur de la femme l'éternelle inquiétude de chaque semaine se renouvelle.

En attendant la Mouchette est seule avec Minique : Amandine travaille à l'autre bout de la ville dans une « lingerie-repasserie-glaçage », comme dit la pancarte; elle n'arrive guère qu'après 7 heures. Les autres, Joseph, Lucienne et Laurent, sont rentrés de l'école à 4 heures, plus criards et dissipés encore que de coutume. La mère leur a donné à chacun un quignon de pain blanc, pas bien gros, car avec le boulanger aussi on est en retard dans le paiement. Puis elle les a envoyés à la rue, à regret d'ailleurs, sachant bien que la rue, mauvaise conseillère, est l'école du vice. Mais le moyen de l'éviter? La rue est le jardin du peuple. Dans la chambre qui à elle seule est tout le logement, ils énervent leur frère qui souffre, bousculent tout, traînent les chaises, mènent un train d'enfer, achèvent d'abîmer les meubles si meurtris... On entend parfois leurs cris de moineaux en bataille qui montent de la cour, ou les éclats du père Chose qui les gronde pour quelque tour joué...

Et toujours la voix monte, régulière et grondeuse, du vent de la nuit qui se fâche...

Catherine a posé la lampe sur la table et la toile cirée s'est parée d'une couronne de lumière. Elle a tiré ses lunettes de leur étui, les a placées à cheval au bout de son nez fin et s'est mise à rapiécer des hardes. Sa vue baisse; les pleurs fréquents de ses yeux les ont comme ternis, et c'est encore parmi bien d'autres un sujet de tristesse. Aussi elle n'accompagne pas son travail d'un chant comme Zélie la voisine, qui tout le jour, d'une âme et d'un gosier joyeux, nargue la misère, pendant que son mari, ô ironie des choses, va de son pas de croque-mort sur la route du cimetière... Mère Mouche, elle, n'a pas le cœur à la chanson; son refrain, c'est la parole de douceur qu'elle répète sans cesse au petit qui se plaint :

« Pleure pas, pauvret... ne pleure pas... Je souffre avec toi, tu sens bien; nous sommes deux... tu n'es pas seul... deux qui souffrent, deux qui s'aiment... J'ai mal dans toi, oh! j'ai si mal, et pourtant moi je ne pleure pas, vois!... »

Et le regardant, toute fière, elle se force à sourire.

Mais voici que les plaintes redoublent au lieu de s'apaiser. Minique aura 16 ans bientôt, quand les pommiers refleuriront, tout roses, aux vergers des faubourgs; 16 ans, l'âge où les fils du peuple gagnent déjà leur vie, l'âge heureux qui mêle la joie de l'indépendance à la joie du travail, au murmure de la jeunesse l'amour qui commence à chanter. Et Dominique se révolte, lui qui ne respirera jamais ce parfum qu'épand la vie qui s'ouvre. Sa destinée chaque jour à ses songes s'offre plus lamentable. De tous côtés obstinément se tient clos l'avenir; le seul rêve qui le possède est de s'anéantir. Car nul ne lui a par charité donné l'unique espoir.

Ainsi tout jour nouveau est pour lui jour de deuil. La joie des autres n'est qu'une insulte à sa misère; son cœur aigri est plein d'humeur jalouse; il a pris en horreur tout le monde, parce que, sans le vouloir et seulement d'avoir plus de bonheur que lui, chacun le fait souffrir. Catherine elle-même, malgré son dévouement, n'échappe pas à cette haine universelle, qui s'étend comme une herbe mauvaise, étouffant tout en lui.

Elle a beau ce soir-là interrompre son ouvrage et s'approcher du lit pour essayer de le calmer. Elle a beau redire de sa voix la plus tendre :

« Qu'as-tu, mon Minique?... Ton mal redouble donc?... Ce doit être la neige qui menace... Pleure plus, mon amour; je suis là, je te plains... »

Minique brutalement se jette vers le mur, et ses yeux, ses yeux tout à l'heure encore si tristes et si souffrants, s'injectent soudainement d'une étrange fureur. Tout de même elle insiste; elle se penche; elle a confiance dans la douceur berçante de ses paroles; elle espère dans la tendresse ardente de son regard. Mais lui sentira-t-il sa pitié désolée? Le geste qu'il a eu lui fera-t-il horreur, quand il verra de près ce visage détruit, cette chair en ruine, ces cheveux qui ont blanchi au long des nuits de garde, toute cette détresse physique qu'il a causée? Comprendra-t-il surtout l'angoisse qui fait battre ce cœur admirable de mère, qu'il repousse et qui implore?...

L'heure est si douloureuse! Le silence est fiévreux; la grosse nuit s'étend tout alentour comme une eau noire trouée de lueurs qui vacillent...

Et tout à coup Minique, effrayant d'air haineux, se dresse sur son lit; puis debout, proférant enfin dans le vertige insensé de sa rage les pensées sacrilèges et les paroles de blasphème, qui depuis si longtemps fermentent dans sa tête :

« Va-t'en!... crie-t-il. Oh! comme je te déteste!... Ah! oui, tu peux me consoler! Elle est jolie la vie que je te dois!... Tu ne vois donc pas ce que je souffre? Mais tu ne vois donc pas?... Un chien on le tuerait!... Et tu n'as pas pitié!... Et tu es cause de tout!... »

Brisé enfin par l'effort physique qu'il a dû faire, il chancelle et d'un bloc s'effondre sur le lit. Et là, hébété, gémissant, misérable, il ressent aussitôt, avec la première douleur du remords, la souffrance avivée de son mal. Des sanglots à coups sourds soulèvent sa poitrine; l'orage fond en pleurs; peu à peu son cœur se rassérène, jusqu'à ce qu'un lourd sommeil l'affranchisse de tout...

Doucement, avec un peu moins de courage et les yeux plus humides et

plus troubles derrière les lunettes, Catherine se remet à l'ouvrage sous la lampe qui rêve...

Dans la rue du Petit-Denier, le bas de sa soutane trempé de pluie, son chapeau prêt à s'envoler à chaque coup de vent, ses souliers à boucles faisant gicler l'eau boueuse des flaques autour de leurs larges semelles, l'abbé Herluison, à la lueur clignotante des réverbères, cherchait le n° 13 à la faveur d'une accalmie. Il errait de porte en porte, s'efforçant en vain à déchiffrer sur leur émail tombant et craquelé l'indication des plaques, lorsque Joseph, Lucienne et Laurent sortirent en trombe du couloir.

« Quel est le numéro de votre maison, mes enfants? » demanda le prêtre.

« C'est écrit dessus », fit l'aîné des trois en se sauvant. De loin ils continuèrent à se moquer, grimaçant et faisant les cornes, et criant tous à la fois, du plus grand qui avait 12 ans au petit qui en avait 8 :

« Hou! la calotte!... Bisque, bisque, bisque! »

Mais il se trouva que Picard rentrait, portant enfoncé jusqu'aux oreilles son chapeau de toile cirée ruisselant d'eau et les pans de son habit tout raidis par la mouillure lui tapant les jambes à chaque pas. Il reconnut le curé de sa paroisse et salua :

« C'est-il des fois après moi que vous demandez, monsieur le curé? »

« Ah! c'est vous, Picard!... Non, c'est Mme Mouche que je voudrais voir. »

« Mme Mouche! C'est ici, monsieur le curé, la même maison que nous. Je vais dire à la femme qu'elle éclaire. »

Et de la rue même il appela :

« Ohé! Zélie! »

Une grande femme rousse parut au bout du couloir dans le cadre de lumière d'une porte.

« Quoi qu'il y a? »

« Sors voir la chandelle et éclaire M. le curé. »

Zélie empressée s'exécuta, et curieuse et bavarde ne put pas tenir muette sa surprise.

« Y a donc du nouveau, que vous veniez d'un temps pareil, monsieur le curé? A c't'heure on mettrait quasiment pas un chien dehors. »

L'abbé Herluison expliqua sans plus de façon qu'il venait voir Catherine Mouche, son ancienne paroissienne de Lirey. Et la curiosité de Zélie fut satisfaite. Elle éclaira dans la cour, « qui était tout en bosses », dans l'escalier, « qui était rongé aux vers et tout branlant que c'en était une pitié », recommanda à plusieurs reprises :

« Prenez garde! méfiez-vous, monsieur le curé! » Et M. le curé était déjà depuis une bonne minute dans la chambre de la voisine que, du bas de l'escalier, appuyée contre le mur, la bougie au bout du bras tendu et la tête levée, Zélie en cillant des yeux éclairait encore.

Quelqu'un qui fut plus surpris encore que la Zélie, ce fut mère Mouche. L'esprit plein d'inquiètes pensées, elle n'avait pas entendu les pas ni les

appels dans l'escalier, et elle sauta comme une jeunesse prise en faute quand la porte s'ouvrit. Elle pleurait; et malgré l'ombre de l'abat-jour où sa tête plongeait, l'abbé Herluison s'en aperçut. Mais la joie de reconnaître l'ancien vicaire de Lirey du premier élan emporta tout le reste.

« Comment, monsieur le curé, s'écria-t-elle à sa vue, vous venez voir des pauvres comme nous! »

« Plus les brebis sont maigres, dit le prêtre, plus elles craignent le vent, plus aussi le pasteur doit les couvrir de son manteau. »

Et Catherine sentit dans la pitié du regard qui se posait sur elle toute une pitié d'âme qui s'offrait à son cœur.

Ils revécurent un instant, par le songe plus encore que par la parole, les souvenirs communs qu'ils gardaient de Lirey : un nom propre, un rappel, un mot jeté dans la conversation éveillait en eux la multitude endormie des échos prolongés qu'il portait avec lui. L'abbé Herluison, attentif à l'âme qu'il voulait conquérir, considérait avec une joie grave toute la puissance que la voix du passé gardait sur Catherine. Il se disait aussi qu'ayant souffert elle serait plus facile à toucher; la douleur est comme un calvaire : quand on monte assez haut on arrive à la croix.

L'abbé s'était assis sur une mauvaise chaise de paille en face de la femme et pouvait maintenant saisir par intervalles à la lumière de la lampe la lueur humide et triste de ses yeux. Mère Mouche racontait depuis son mariage l'histoire de sa vie, avec cette pudeur de se montrer qu'a l'aisance déchue. Traitant la misère comme une honte, parce qu'elle est venue tard, elle faisait, tête basse, d'une voix étouffée et en cherchant ses mots, un récit sobre, embarrassé, à chaque instant coupé de réticences. Mais l'abbé Herluison, peu à peu, avec une douce insistance, lui arrachait d'un cœur affectueux les aveux essentiels, s'attachant, pour ne pas remuer inutilement le chagrin, à deviner les autres. Et voilà qu'il savait tout du désordre de cette famille, et la passion alcoolique du père, et l'humeur aigrie de l'infirme, et sa misère physique et surtout sa misère morale.

« Votre mari boit! disait-il. Ne désespérez pas. Je vous aiderai. Nous verrons ensemble ce qu'on peut faire.

» Votre fils estropié n'a qu'une vie chétive! Sa souffrance lui fait une âme ingrate! Comment s'en étonner? Là, je sais le remède. Tout espoir lui manque et partant toute joie. Pour quelqu'un qui est sans joie, et qui n'est qu'une chose qui souffre, sans l'espoir d'au delà que peut être la vie? Et quand la vie n'est rien, comment serait-on reconnaissant à ceux qui l'ont donnée?... Ah! si Dominique croyait être payé un jour des peines qu'il endure, ne voyez-vous pas de quel consolant rayon s'éclairerait aussitôt sa misère? S'il est acariâtre à force de souffrir, c'est que son âme a des béquilles. Et de cela moi je puis le guérir. »

Mère Mouche à la voix chaude du prêtre sent se faire en elle comme un éveil ému de souvenirs et de choses anciennes : le levain de sa foi, repétri d'un coup de main habile, fermente comme une pâte nouvelle. Oui, Minique n'aime rien, n'attend rien, ne croit à rien; et c'est de là par-dessus tout que lui vient tout le mal de la vie. S'il est sans cœur, c'est d'être sans amour. Il

manque de force parce qu'il manque d'espoir, et c'est d'être incroyant qu'il est désespéré.

Catherine, pleine de ces pensées et se sentant soutenue, voit l'avenir qui s'ouvre. Un peu de confiance lui revient; et c'est d'une âme presque déjà convertie, en tout cas remuée jusqu'au fond, qu'elle écoute le curé déclarer avec assurance :

« Lorsque je suis entré, j'ai vu tout de suite qu'il faisait triste dans cette chambre, et qu'une ombre pesait sur le vide du cœur. Et maintenant je puis dire : Je sais! je sais!... Il manque une lumière dans cette maison. »...

Mère Mouche, heureuse de pouvoir enfin reposer sur quelqu'un son existence lasse, redisait en rêve à présent, les yeux mouillés d'émotion et de reconnaissance :

« En effet, il manque une lumière. Et la maison est toute triste », sans comprendre d'ailleurs tout le sens que renfermaient les paroles du prêtre.

Elle pensait au mari, qui allait rentrer tard et faire son mauvais tapage des soirs où la fumée de l'absinthe lui montait à la tête. Elle pensait à Minique, qui l'avait longtemps sans doute accusée dans son cœur avant de l'accuser dans ses paroles. Elle pensait à Amandine, qui depuis un certain temps devenait coquette, frisottait sur le front ses boucles brunes, mettait avec négligence un ruban par-ci, un chou par-là, affichait des atours que sa mère ne lui connaissait pas; point mauvaise fille certes, mais rieuse, jamais en peine, toujours vive et toujours légère; et Catherine s'en inquiétait, sachant bien qu'il faut se méfier des yeux jeunes qui rient trop à l'heure qui passe, quand la misère est rude à la maison... Elle pensait enfin aux derniers, Joseph, Lucienne et Laurent, qui ne l'écoutaient guère et tous les trois mal élevés ne lui faisaient que peu d'honneur... Mais elle se sentait forte à présent, et sa douleur était inerte comme une chose morte. Elle craignait seulement de voir défaillir tout à coup cette clarté qui se levait.

« Vous ne m'abandonnerez plus, monsieur le Curé, suppliait-elle. J'ai si besoin de vous!... Moi je suis tout acquise... Mais Mouche en veut aux prêtres. On lui a tenu contre eux, voyez-vous, tant de mauvais discours. Faudra pas lui en vouloir les premières fois s'il bougonne après vous. Au fond, quand il n'a point bu, c'est pas un méchant homme. Et moi j'ai idée que vous saurez le convertir. »

Elle s'attachait avec désespoir au soutien qui s'offrait, car c'était le premier. L'abbé Fleurot, qui était venu avant, s'était peut-être présenté quelque temps avant l'heure, mais surtout n'avait pas su parler...

Sous les fenêtres, dans la rue, on entendait tomber dans le silence quelques pleurs espacés, qu'accompagnait, plaintif encore ou déjà apaisé, le sanglot des gouttières, comme une note de crapaud qui s'endort dans le soir. Ou bien c'était le toit qui sous un coup de vent secouait brusquement son dos de tuiles brunes tout mouillé par l'averse.

« Soyez tranquille, disait le prêtre, et sa voix était pour Catherine une bénédiction. Je ne parlerai que par actes d'amour à celui qui, d'avance, sans me connaître, me déteste. Je sais, car je les tiens du Maître, les paroles à faire entendre aux sourds. A force de l'aimer, quand il verra que je ne l'aime

que pour son âme, il m'aimera peut-être. Oui, je donnerai à Dominique l'espérance d'une autre vie. Mais vous, aidez-moi... Dites-vous : le Christ a monté le Calvaire pour nous sauver; et le Christ a ressuscité. Et cela je l'ai cru et je le crois encore. Cette pensée vous consolera dans toutes vos épreuves. Et convaincue vous-même vous m'aiderez à convaincre les autres.»

Sur les toits, les dernières plaintes de l'orage avaient cessé; les gouttières endormies ne laissaient plus échapper que de loin en loin un soupir en rêvant. Et des rayons déjà traversaient la nuit bleue.

Soudain on entendit dans l'escalier comme un bruit d'ouragan par lequel s'annonçait le retour de Joseph, de Lucienne et Laurent. Leur entrée en coup de vent fit pencher la lumière, s'agiter l'ombre éparse dans la pièce. Tout échauffés d'avoir couru, plus animés encore de s'être querellés avec le père Chose, ils n'avaient de rougeur qu'au saillant des pommettes; le reste du visage était d'une pâleur livide et maladive, sur laquelle flambaient des yeux ardents cernés de meurtrissures. La présence inattendue de la soutane qu'ils avaient injuriée les laissaient interdits; ils paraissaient d'ailleurs trouver dans ce hasard plus d'amusement que de honte, et plus d'étonnement que de regret. Ils se regardaient en dessous de l'un à l'autre et, se poussant du coude, ils étouffaient de rire derrière leurs tabliers sales. L'abbé Herluison cependant faisait semblant de ne les pas connaître; il demanda leurs prénoms et leurs âges, et donnant à chacun avec une parole une caresse d'amitié, à Joseph, qui annonçait 12 ans, il dit :

« C'est l'âge où ceux qui ont le bonheur de connaître Dieu font leur première communion. Quels beaux rêves blancs tu pourrais faire! »

A Lucienne, qui annonçait 10 ans de sa voix blésante :

« Dix ans! Et tu as déjà un cœur usé. Je voudrais te faire un cœur tout neuf! »

A Laurent enfin qui en avait huit :

« Sais-tu seulement que tu as une âme? De tout ce que tu possèdes c'est pourtant le plus précieux! »

Les trois enfants, tour à tour, puis ensemble, regardèrent étonnés cet homme qui parlait une langue qu'ils ne connaissaient point. La distance qui les séparait de lui tout à coup leur apparut si longue qu'ils furent devant sa soutane tout saisis de respect.

Lorsque, consultant Catherine, le curé demanda :

« Où jouent-ils?... Moi, j'ai une jolie cour où les enfants s'amusent bien tous les jeudis, tous les dimanches. S'ils voulaient être sages, oh! mais bien sages, je les y conduirais. Promettent-ils? », les yeux, timides devant la joie qui venait à eux, se baissèrent, les mains embarrassées tordirent leurs tabliers.

« J'entends, dit le curé, les cœurs qui disent : oui! Puisque c'est promis, je viendrai les chercher la semaine prochaine. »

Six étoiles piquées dans un peu de nuit brune d'une même montée se levèrent vers lui : la conquête de Joseph, de Lucienne, de Laurent était faite...

Dans le fond de la chambre, au coin de droite où l'ombre ainsi qu'une araignée tendait sa toile grise, on entendit une voix qui geignait.

« C'est Dominique qui s'éveille », dit la mère.

Le curé s'étant alors approché fut bouleversé de voir dans un pauvre visage triste de pauvres yeux battus. Il eut cette impression de pitié douloureuse, qu'il avait éprouvée si souvent en administrant à leur lit de mort des mourants. C'était le même air affligé, la même supplication et la même détresse. Les regards apitoyés du prêtre, son front tendu, ses lèvres contractées trahirent-ils son cœur compatissant?... L'estropié en fut-il blessé dans son orgueil?... Ou fut-ce simplement la vue de la soutane, dont on avait dans son sang comme injecté la haine?... Minique prit une expression de dédain; et le prêtre comprit que l'âme se fermait. Mais il parla quand même; dans le sillon que nul n'avait ouvert il jeta sa semence, dans l'espoir que ce grain, avec la patience et le temps, finirait par germer sur cette terre en friche, comme celui que dans les landes apportent les oiseaux. Il dit :

« *Tu souffres, pauvre petit. Et moi je voudrais te guérir. Va! ton corps* est moins touché que ton âme. Et si ton âme était guérie, tu le serais plus qu'à moitié... Je ne suis à tes yeux qu'un étranger; il y a un instant seulement je ne te connaissais pas. Et pourtant, voilà que je me sens prêt à donner ma vie pour toi, parce que nous sommes des fils issus du même Père, des serviteurs du même Maître, et que tu es la brebis malade dont je suis le pasteur, le sais-tu?... Tu ne veux pas m'entendre encore. Mais moi je te bénis! »

Les trois petits qui étaient debout recevaient d'un cœur attentif ce mystérieux langage, dont la grande douceur inconnue les pénétrait peu à peu et les enveloppait malgré son sens obscur. Et le prêtre à leurs yeux à mesure qu'il parlait avait l'air de grandir.

Minique, seul insensible aux parole d'amour, s'était rejeté vers le mur. Derrière le groupe des enfants, un coin de son tablier relevé sur ses yeux, Catherine pleurait.

Pour la première fois dans cette maison, où l'abbé Herluison venait d'entrer, l'élan de sa charité se brisait. Du premier appel les cœurs simples étaient venus à lui, et ce succès lui suffisait. Il jugea que pour un soir et sur des âmes non préparées, abandonnées depuis longtemps, c'était parmi la mauvaise herbe assez de bonne semence jetée. Avant de partir il releva la tête pour consulter le ciel : par la fenêtre sans rideaux le rayon d'une étoile perdue arrivait jusqu'au lit...

Dans le même moment la voix coupante ou mugissante des sirènes annonçant la sortie des usines traversait la nuit devenue calme. Le prêtre qui s'était attardé se hâta de descendre. Et l'un le précédant avec la lampe, l'autre marchant à sa hauteur et l'autre le suivant, Joseph, Lucienne et Laurent l'escortèrent jusqu'à la porte de la rue, où le curé leur donna un bonsoir, qu'ils rendirent flûté dans un rire des yeux, et des lèvres et du cœur.

Sept heures sonnent; le pot de soupe « trotte » sur le fourneau et la vapeur pipant par le couvercle n'emporte que le fade fumet d'une soupe aux légumes; avec un coin de fromage maigre, une tranche de pain, ce sera tout le repas du soir. Seul Minique malade aura un œuf, qu'une dame a donné.

7 h. 5!... Plus d'une heure que l'homme est sorti de l'usine, et il n'est pas rentré!... Le sanglot des gouttières n'est plus qu'un gazouillis.

7 h. 10!... Amandine, elle aussi, est en retard : depuis quelques semaines c'est bien souvent que ça lui arrive, et la mère est inquiète et ne sait que penser... La nuit toute consolée rit de ses pleurs sous les étoiles...

7 h. 15!... Toujours pas de Victor, toujours pas d'Amandine!... Le balancier de l'horloge semble se promener avec plus de lenteur entre les murs de sa prison : le son lourd de sa marche, tac, tac, tac... résonne sourdement au cœur de Catherine; l'heure qui passe a pris le pas d'un cortège funèbre.

Enfin le bruit d'une escalade fait craquer l'escalier, qui est vieux et engourdi. Une porte s'ouvre brusquement et jette le frisson de l'air frais qu'elle apporte. Amandine paraît, hors de souffle, rouge d'avoir couru et si ébouriffée qu'on dirait que le vent tout le long du chemin a taquiné sa chevelure : prompte à la défense et par là trahissant son cœur coupable, avant que personne l'accuse, elle s'excuse.

« Deux paniers de fin pour le bout du faubourg de Paris donnés à livrer à 6 h. 1/2 : vous pensez, petite mère, quelle trotte! Ouf! j'en ai jambes rompues et bras cassés! »

Tout cela dit avec tellement de conviction et sur un ton d'indignation si véritable que, perdant sa première défiance, petite mère s'attendrit.

« Veux-tu changer, ma grande?... As-tu bien chaud?... N'as-tu pas froid? »

Douceur de la parole, inquiétude du cœur, tendresse du regard, rien n'y manque des cajoleries d'une mère pour une fille, dont la vue seule la pique à la secrète d'admiration et de fierté. Et l'admiration est facile et la fierté est naturelle : Amandine, en effet, est-elle assez jolie! Vit-on jamais ceinture mieux faite, gorge plus ronde, peau plus dorée, nez plus espiègle et bouche plus tentante?.. Voyez : elle porte dans ses yeux son âme insouciante et légère; elle les a longs sous de longs cils, d'un brun pointillé d'or et caressants et doux; chacun de ses regards, imprudente qu'elle est, semble offrir sa jeunesse.

Et mère Mouche est attendrie de la voir si jolie. Elle ne soupçonne pas qu'Amandine, ce soir-là, est comme une fleur sous la rosée, qu'elle est plus belle sous l'amour. Elle n'a pas de souci de ces lèvres qui s'ouvrent en riant, ni de ces yeux qui la perdront. Elle ne remarque point tout ce qu'a de dangereux cette beauté qui appelle le danger, ni d'inquiétant cette jeunesse qui s'isole de tout sans s'inquiéter de rien.

La fille a pénétré dans le logis sans en voir la misère. Elle n'a pas eu de regards pour les yeux de la mère rouges d'avoir pleuré, pas eu de pensée de pitié pour ses tempes qui blanchissent, ses paupières qui se boursouflent, ses rides qui se creusent ni son dos qui se voûte. S'est-elle aperçue seulement que le père n'est pas rentré?... Rien ne l'attriste; elle vit comme dans un rêve et tout la laisse indifférente, hors la belle chanson qui lui monte du cœur. Sa pensée tout entière est pour un rémouleur, qui n'a dans la vie, avec un chien pour compagnon, qu'une pierre de grès qui tourne sous le pied et

que des roues conduisent au hasard des chemins. Chaque jour, depuis plus d'un mois, elle le rencontre sur sa route en sortant de la repasserie; et tous les deux ayant des yeux qui parlent, il n'a pas fallu plus de quelques regards tant donnés que reçus pour faire s'ouvrir les lèvres et déclore les cœurs.

L'habitude de se voir tous les soirs, de se parler de près est si prise que le chien de l'errant, d'aussi loin qu'il aperçoit l'amie de son maître, lui fait accueil de ses yeux doux... Ah! si mère Mouche savait lire au fond de ces prunelles papillonnantes, dans ce cœur égoïste et léger, où n'habite qu'un songe!... Elle qui rêve pour sa « grande » de l'aîné des Picard, un garçon tranquille, sérieux, timide et gauche à force d'être sage, et dont l'humeur toujours égale et pleine d'un contentement sans saison rendrait sa fille si heureuse!...

Mais petite mère n'a d'inquiétude que du mari qui ne vient pas ..

7 h. 1/2!... Catherine se lève et replie son ouvrage et range ses lunettes dans l'étui. Elle va à la fenêtre, l'ouvre en hâte, se penche et, le cœur lui battant, consulte jusqu'au bout la rue des deux côtés... Le pavé luit... Personne; pas une ombre, sauf d'un chien qui rôde, flairant les tas d'ordures... Elle repousse les deux battants et lentement referme la croisée. Son cœur se referme aussi et se serre plus fort. Une larme amère et chaude tombe au coin de sa lèvre... Il la fera donc toujours souffrir!... Ah! lâcheté des hommes!...

Elle ôte le pot du fourneau et le pose, fumant, au milieu de la table : l'épaisse vapeur qui monte réjouit les appétits. C'est bon tout de même quand on a faim, cette odeur de soupe aux légumes. Les yeux rient autour de la nappe cirée. La place du père est vide; la mère, nourrie de chagrin, ne mange pas; mais le dîner pour les enfants n'a rien perdu de sa gaîté.

Catherine est nerveuse : le moindre bruit de pas dans l'escalier, un murmure de voix qui monte de la rue lui fait lever la tête; et le vent lui-même la trompe quelquefois... Elle écoute la nuit; elle sonde l'ombre; elle interroge le silence. La lampe à pétrole ronronne comme elle le ferait chez des riches malgré son verre fendu et son carton brûlé. Minique mange son œuf en rechignant. Les petits piaillent; la grande rêve; la vieille pleure... Et l'heure passe lente, triste... Et Victor ne vient pas...

Mais voici qu'au bout de la rue le dogue du boucher lance son aboiement, moitié furieux, moitié plaintif, que répète à l'autre bout quelque écho endormi. Cette fois, c'est le signal que l'homme rentre. Ce chien-là (les bêtes ont leur intelligence des choses et leur façon de rire!) ce chien a horreur que Mouche soit ivrogne. Dès qu'il entend près de la maison son gros pas démonté, il se précipite sur ses talons, le grogne et le menace. L'autre de sa voix pâteuse et coupée de hoquets l'interpelle à son tour et lui jette des pierres. Dix minutes durant entre le chien et l'homme à coups de voix se livre la bataille.

Il est à remarquer d'ailleurs (l'observation, hélas! n'en est que trop fréquente!) que lorsque Mouche a bu il n'est jamais content. Intérieurement fâché contre lui-même, il se donne le change et tourne son humeur contre les

autres : il s'emporte, il crie, il vitupère. On jurerait que l'absinthe-anisette, la « sainte ani », comme il dit, s'est convertie en bile dans son corps. Il engage des discussions avec tout et sur tout ; il va dans son courroux jusqu'à interpeller les murs dont l'obscurité le trompe ou les lumières de la route qui l'aveuglent. Il a aussi un autre vieil et irréconciliable ennemi : le temps, lequel est toujours à son gré trop peu clair et fumeux.

Ce soir encore, sa dispute finie avec le chien, c'est la nuit, c'est le brouillard qu'il invective :

« Cré milliard de bombes, crie-t-il. Quelle f... brume à c't'heure. Pas drôle comme ça danse. Toujours donc ce même chien de temps!... Rosse de femme aussi, qui sait bien la peine que j'ai et n'éclairerait seulement pas... Misères de misères... »

Le silence triste du soir est empli de sa voix comme la rue de sa démarche...

Pendant ce temps :

« Vite, mes enfants, couchez-vous vite », a dit la mère; et le logis est devenu comme une fourmilière sous l'orage. Les enfants savent que lorsque le père rentre ivre il faut que la nichée soit cachée dans le nid. Amandine, une nuit, pour s'être relevée, a failli être assommée d'un coup de chaise : les autres se souviennent; et les yeux ne rient plus. Au rouet d'amour le fil du songe d'Amandine s'est cassé; et Minique lui-même, les élancements de son mal couverts par des frissons de peur, a cessé de gémir. La tête sous l'aile blanche du drap, les « moineaux » sont couchés.

Il était temps : car déjà un pas lourd fait craquer l'escalier; et l'on entend tout près la grosse voix qui monte, injuriant tour à tour la femme et le brouillard. Personne ne bouge dans l'étroite chambre : le cœur des petits tremble de frayeur, tandis que celui de la mère est serré à étouffer. Sur la cheminée la lampe égoïste fait son rêve...

La porte s'ouvre.

« Ah! garce de femme!... »

« Dormez, mes enfants, murmure la mère; dormez, mes petits; n'écoutez pas! »

C'est le commencement des infâmes propos que l'homme va tenir. Assise sur un coffre dans un coin de la chambre, la femme rougit de honte et met la tête dans ses mains.

Les récriminations entamées en effet se poursuivent. Tout ce qui arrive, c'est la faute de Catherine; Catherine a tout fait; Catherine n'est qu'une garce, une clampin, une chipie. Pourquoi aussi qu'elle a eu tant de gosses?... Pour les pauvres, les enfants, c'est de la misère... Si on n'en avait qu'un ou deux, pensez comme on serait tranquille!... C'est comme les femmes, tenez! C'est bon qu'à déjeuner et à faire des dettes... Les camarades aussi le disaient bien : dans le ménage il n'y a que l'homme qui travaille. Et encore madame l'engueule et lui fait la tête, s'il rentre un samedi avec une heure de retard. Ah! non, mais, des fois, pour qui qu'on le prend, le père Mouche?... Ça pourra pas durer comme ça, tonnerre de Dieu!...

Ainsi bougonnant, rugissant et vomissant sa bile, l'ivrogne sent peu à peu

sous la fumée de l'alcool sa fureur s'étourdir. La torpeur envahit sa tête qui ballotte; sa langue s'embarrasse et sa voix s'épaissit. L'engourdissement de l'ivresse monte jusqu'à son cœur : pris de vertige, il se laisse choir sur une chaise et de la chaise comme une masse roule sur le plancher, d'où s'élève bientôt, agrandi encore par le sonore écho de la maison branlante, un ronflement d'étable...

L'homme est mort jusqu'au lendemain. La mère se lève, essuie ses yeux, souffle la lampe et se couche au rayon de l'étoile perdue. Le sommeil est long à venir, et elle songe... elle songe au curé Herluison, force de consolation et d'encouragement... Son âme se remplit de clartés... Et elle s'endort dans un espoir...

JEAN NESMY.

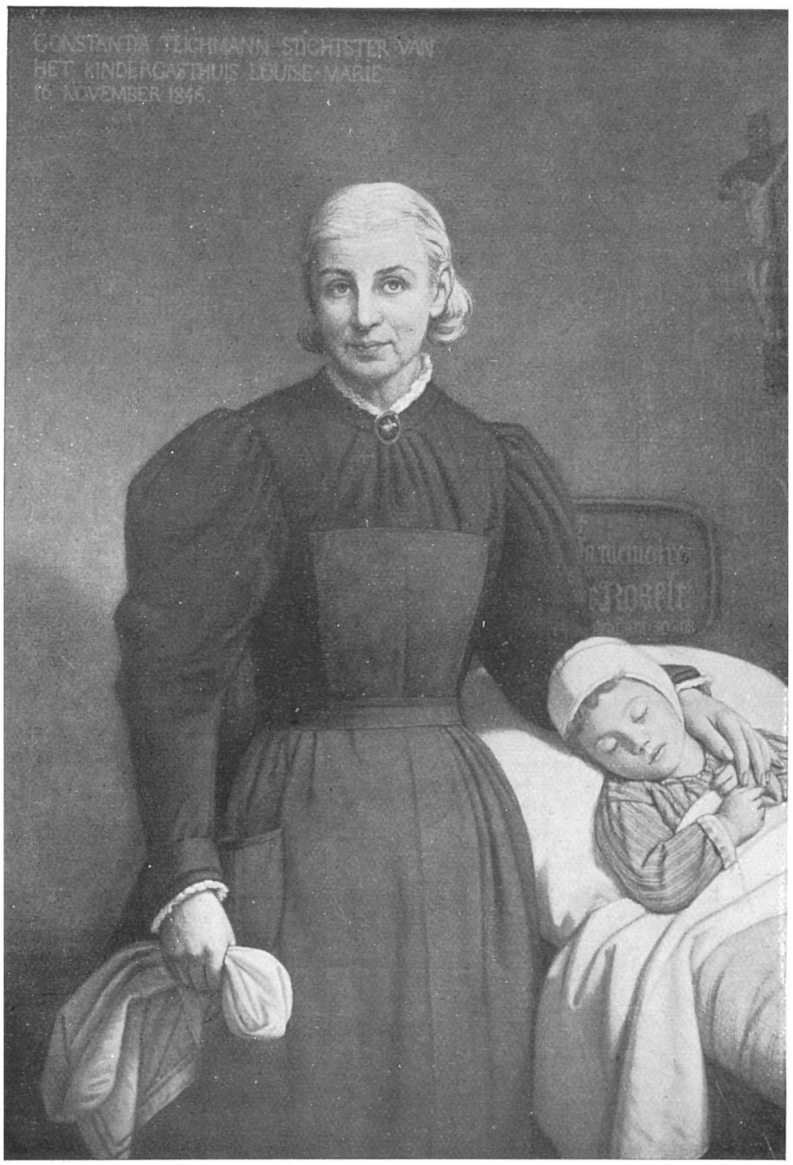
Constance Teichmann

par Mlle Belpaire

oici un beau et bon livre dans lequel Mlle Belpaire, mue par un louable sentiment de vénération pour la mémoire de sa tante Constance Teichmann, qui mourut en 1896 mais dont le souvenir demeure impérissable chez tous les Anversois, fait revivre une des plus nobles figures de femme qui aient honoré notre pays. Fille de Théodore Teichmann, homme d'esprit et de cœur qui joua un rôle important durant la période initiale de l'indépendance belge et comme ministre de l'intérieur et surtout comme gouverneur de la province d'Anvers de 1845 à 1862, élevée dans un milieu familial d'exceptionnelle richesse intellectuelle et morale où il importe surtout de signaler l'influence précieuse d'une mère d'élite, Constance Teichmann donna un exemple admirable de la somme de bienfaits que peut réaliser au cours de sa carrière terrestre une belle âme aimante qui rayonne sans cesse autour d'elle. Toute sa vie fut dominée par une triple passion : Dieu, les pauvres, l'art. Nulle âme ne fut plus humble, plus délicate, nulle existence plus remplie, plus fière et plus féconde, car son inlassable activité s'exerça sans relâche dans le domaine de l'art comme dans celui de la charité pendant une période de cinquante années (1846-1896).

Le livre de Mlle Belpaire débute par une intéressante préface où elle raconte l'histoire de sa famille depuis son établissement en Belgique au début du XIXe siècle et rattache à l'action secrète d'influences ataviques la tournure d'esprit, l'élévation morale et les dons artistiques de Constance. La source principale où elle puise les éléments de son récit se trouve dans le journal de Mlle Teichmann, journal écrit sans aucune prétention littéraire, mais empreint d'infinie tendresse pour Dieu et les hommes, animé par la fermeté d'une foi profonde et invincible et ayant pour principal mérite de refléter limpidement une âme exquise. C'est comme une série de lettres où la vierge douce et contemplative, l'artiste aux enthousiasmes brûlants, la femme forte et héroïque adresse tour à tour ses confidences à son Dieu qu'elle appelle avec une familiarité touchante : « Mon ami. » Voulez-vous juger le mysticisme passionné de cette âme d'exception? Ecoutez comment elle s'exprime dans son journal à l'âge de vingt et un ans :

« Etait-ce l'évangile complet que je venais de lire pour la première fois et qui me rappelait comme aux premiers temps où Notre-Seigneur vivait et conversait parmi nous? Je ne sais. Enfin c'était bien doux. Je ne lisais plus, je ne me servais presque plus de livre de prières. Quand j'étais seule, je me figurais qu'*il* était là et que je pouvais m'appuyer sur son bras. Et je restais là dans une espèce de contemplation muette, pleine de joie et d'amour. Ou bien le soir au jardin, je marchais dans les allées obscures, croyant le sentir près de moi, l'entendre dans le bruit des feuilles et le voir dans l'ombre des



CONSTANCE TEICHMANN

D'après le tableau de GUFFENS

arbres. Je laissais toujours un espace à ma gauche comme s'il marchait à mon côté. Je dis à gauche parce qu'il me semblait qu'il devait être le plus près de mon cœur. Cela a été le temps le plus heureux de ma vie. Il restera dans ma mémoire comme un rêve passé bien vite, mais un rêve du ciel... »

Le livre est ordonné de façon ingénieuse. Afin d'éviter la monotonie que pourrait faire naître à la longue l'uniformité sereine de cette vie peu chargée d'événements et constamment orientée vers les cimes, Mlle Belpaire a infusé à son récit un intérêt constamment renouvelé en faisant alterner les divers ordres d'activité qui remplirent l'existence de Constance et lui donnèrent des significations si différentes.

C'est d'abord l'enfance et la jeunesse, l'éveil d'une âme ravie qui s'entr'ouvre à toutes les impressions de beauté, sensible surtout aux divines émotions de la musique. Constance Teichmann possédait une voix ample, souple et d'un timbre angélique, mais elle ne consentait à chanter en public que lorsque le concours de son talent pouvait être utile à quelque œuvre charitable. (En 1865, Constance chanta à Bruxelles la cantate du Prix de Rome de Gustave Huberti et en 1866 les *soli* du *Lucifer* de Benoit.) Puis une grande date, la fondation de l'hôpital Marie-Louise (1846) qui restera pendant cinquante ans son champ préféré d'action dans l'ordre de la charité. Un chapitre entier est consacré à Peter Benoit que Mlle Teichmann protégea, encouragea, inspira, remplissant vis-à-vis de lui le rôle d'un ange bienfaisant, s'efforçant de rétablir l'harmonie de son ménage troublé et de retenir dans la foi chrétienne ce génie hésitant qu'elle aimait et qu'elle admirait. Puis ce sont les pages d'héroïsme, le sublime dévouement de Constance pendant les épidémies de choléra qui décimèrent Anvers en 1853, en 1859 et en 1866, et ensuite comme ambulancière durant la guerre de 1870, les angoisses de sa conscience si délicate partagée entre les appels impérieux de sa charité et la crainte de chagriner ses parents que terrifiait la pensée des dangers auxquels elle s'exposait. Enfin toute la partie, l'une des plus intéressantes du livre, qui se rapporte à Edgar Tinel, à l'affection toute maternelle dont Mlle Teichmann soutint et favorisa l'essor de son génie naissant, l'appelant son fils comme elle avait nommé Peter Benoit son frère, aux préoccupations constantes que lui causait la réforme de la musique d'église. A cet endroit de son livre, Mlle Belpaire cite quelques lettres de Tinel écrites pendant son séjour à Lourdes au cours d'une pénible maladie et qui respirent une foi admirable. Le 10 mai 1896 on fêta le cinquantième anniversaire de l'hôpital Louise-Marie et ce fut l'occasion d'une manifestation grandiose en l'honneur de Mlle Teichmann, mais celle-ci déjà proche du tombeau ne put y assister et c'est de la couche où elle allait bientôt rendre le dernier soupir qu'elle entendit monter vers elle les acclamations reconnaissantes de toute une ville.

Pénétré de vie forte et profonde, le recueil de souvenirs que les mains pieuses de Mlle Belpaire ont réuni comme une gerbe de fleurs célestes a sa place marquée à côté du Récit d'une Sœur ou des Lettres de la comtesse de Saint-Martial. On n'y découvre qu'horizons couronnés de pure lumière, on y respire sans cesse cette atmosphère saine et vivifiante qui embaume les sommets si bien que ce beau livre est en même temps une bonne action.

GEORGES DE GOLESCO.

L'Ame des Saisons

C'est une joie profonde de saluer ici l'apparition de ce beau livre, qui assigne à Victor Kinon une des plus glorieuses places qui soient dans la pléiade des poètes belges. Depuis le temps déjà lointain où Séverin et Van Lerberghe modulèrent leurs premiers chants, nous n'avions plus assisté à un aussi noble début. *L'Ame des Saisons* est le livre qu'attendaient ceux d'entre nous qui respectent trop l'art des vers pour n'y voir qu'un jeu de lettrés. Si l'on excepte Albert Giraud, dont quelques sanglots nous remuent au plus profond des entrailles, la *Jeune Belgique* a produit plus d'artistes que de poètes. Suivant la loi commune à toute imitation, nos Parnassiens outraient encore l'impassibilité des Parnassiens français : s'interdisant l'émotion comme un crime de lèse-beauté, ils auraient cru déchoir en touchant notre cœur ; et s'ils nous avaient fait pleurer, ils en eussent eux-mêmes versé des larmes de honte.

Victor Kinon — c'est son bonheur et c'est sa gloire — rompt délibérément avec cette tradition : la sèche formule de l'art pour l'art, lisière des sonnettistes bien sages, serait à son libre talent une intolérable contrainte. C'est par l'émotion que vivent ses poèmes, et c'est d'être touchants qu'ils ont ce charme neuf et singulier : en toute franchise et en tout abandon, ils nous livrent l'âme inquiète et vibrante d'un *homme*. Pour ce poète catholique, il semble qu'écrire des vers ne soit rien autre chose que se confesser en beauté.

Nous connûmes trop longtemps la « poésie de pompe », voici enfin de la « poésie de source », de la poésie qui aime et qui souffre, une fontaine de sang et de larmes ruisselant d'une âme ouverte par la sainte Douleur, un magnifique et puissant jaillissement de sentiments et de pensées. Que Victor Kinon soit loué de nous apporter une telle joie !

* * *

L'*Ame des Saisons* (1) : ce titre synthétise à merveille l'inspiration du livre. Il ne s'agit point ici d'un poème où le décor serait la chose essentielle. Spiritualiste avant tout, malgré qu'il répande dans ses vers les tons robustes de la palette flamande, Victor Kinon s'attache à découvrir, dans les quatre visages de l'année, une *âme*, plus encore que des lignes ou des couleurs. Le printemps,

(1) L'**Ame des Saisons**, par **Victor Kinon**. Bruxelles, Larcier.

l'été, l'automne et l'hiver lui sont des motifs de rêverie, bien plutôt que des sujets de description minutieuse. Il n'arrive guère à notre poète de peindre pour le plaisir de peindre : cet art, trop matériel, ne saurait lui suffire; mais, au cortège des apparences qui se succèdent devant ses yeux de chair, il prête les teintes changeantes de ses méditations, de ce « regard intérieur » qui n'appartient qu'à de très rares élus.

Les émotions que les saisons suscitent au fond de sa pensée sont, en résumé, de trois ordres : religieuses, naturistes, sentimentales. En ce livre de foi vivante et d'exaltation mystique, qui n'est qu'une louange de Dieu dans ses œuvres, un cantique éperdu d'amour, de reconnaissance et de joie, la note religieuse domine : ces vers d'une piété tendre, d'une ferveur ingénue, d'une foi simple et solide retrouvée des vieux âges, ces vers sont pleins d'anges, de musiques célestes, d'entrevisions du paradis. Suivant le précepte qu'il s'est imposé au seuil du poème, Victor Kinon, secondé par la musique intérieure, « qui dissuade et qui conseille sans réplique », ordonne tous ses gestes selon Dieu : c'est à Lui et à sa gloire qu'il rapporte toutes ses pensées; c'est vers l'Absolu que monte sa chanson. Pas une pièce de l'*Ame des Saisons* qui, virtuellement au moins, ne soit un acte de foi. Un élan religieux se mêle aux effusions d'amour profane, aux cris d'admiration que la Nature en fleur fait pousser à l'artiste : c'est par une prière que s'achèvent ses confidences sentimentales, et par une prière strictement chrétienne, qui ne serait pas déplacée dans un *paroissien romain*.

Victor Kinon est si intimement pénétré d'émotion religieuse, qu'il donne une forme liturgique à beaucoup de ses poèmes : tels sont les *Petites heures pour le mois de mai*, les *Litanies du mélèze*, la *Prière d'avril*, le *Cantique des parfums*, le *Psaume de la terre*, les *Litanies des fleurs*, et enfin cette *Messe des bergers*, si harmonieusement ordonnée selon le rituel romain.

Ces pièces égalent, si elles ne les surpassent, les plus beaux chants religieux de la poésie française : elles modulent un hymne qui, pour la justesse, l'ampleur et le charme, efface peut-être tous les morceaux du genre. Chez nous, assurément, nous n'avons jamais eu un poète catholique qui unît cette force à cette grâce, cette sincérité d'accent à cette richesse de coloris, une si haute dignité humaine à tant d'humble simplicité. Quand Victor Kinon offre à la Sainte Vierge « ses étrennes du mois de mai », quand il prie Notre-Dame de lui donner enfin, avec la sagesse véritable, une bien-aimée selon son cœur, il y met à la fois une naïveté si fraîche et un art si délicat, que les incrédules eux-mêmes se garderaient de sourire : l'homme, en lui, s'agenouille sans que l'artiste s'abaisse, et le verbe demeure toujours à la hauteur de la foi. Que nous voilà loin des pieuses fadaises, qui eussent détourné toute âme un peu noble de la route d'un paradis si pauvrement célébré! Que nous voilà loin aussi des odes pompeuses et guindées d'un Jean-Baptiste Rousseau et des peintures théâtrales d'un Chateaubriand! La chapelle où Kinon décore de fleurs nouvelles la statue de sa Dame céleste, ouvre ses croisées sur les champs et les bois : le soleil y entre à flots, librement, et les voix de la nature se joignent aux lentes litanies, comme le murmure de l'orgue soutient les paroles sacrées du plain-chant.

Ce n'est pas un dévot niais, c'est un homme et un poète qui prononce de telles prières :

O Jésus, qui voyez si longuement languir
Ceux-ci qui d'un seul cœur brûlent de vous servir !
O Prince de l'amour et Roi de la souffrance !
Par le bois de la Croix et le fer de la Lance,
Par le fiel de l'Eponge et la pointe des Clous,
Jésus, soutenez-nous et fortifiez-nous !
Afin qu'ayant souffert patiemment l'épreuve
Et revêtu le lin d'une innocence neuve,
Nourris de votre Chair, lavés de votre Sang,
Nous ayons notre part de bonheur innocent...

Et celle-ci :

O mon Dieu, vous avez disposé ce printemps
Selon votre sagesse insondable ! J'accorde
Qu'il convient de louer votre miséricorde,
Si j'ai le cœur si gros et si je souffre tant.
. . . . . .
Vous avez disposé ces choses, je le sais,
O mon Dieu ! et j'avoue et conviens sans cautèle
Qu'il est bon que mon cœur se traine, privé d'Elle,
Et rôde dans l'avril comme un oiseau blessé...

* * *

Quand le cœur fervent du poète s'éveille aux émotions humaines, quelque chose de mystique encore accompagne ces premières tendresses : des troubles, des scrupules, des craintes religieuses, tourmentent, dans la crise de la puberté, cette âme qui ne veut pas souiller sa robe virginale, et que guettent tous les sortilèges du printemps. La bien-aimée de son rêve est un peu la sœur des Anges, une sorte de médiatrice par qui les grâces du Ciel descendront dans son cœur, une Envoyée dont la main guidera ses pas hésitants, et dont le regard de lumière fera se lever dans son âme « une fière moisson de candeur et de foi ».

Quand il la rencontre enfin, cette sœur entrevue en rêve, et quand elle lui sourit au chant du rossignol, sous l'acacia en fleurs, c'est d'un bonheur tout religieux que l'amoureux se sent rempli :

La fleur fut un cantique et l'arbre une prière ;
Le paysage entier trembla dans la lumière ;
La Terre tressaillit et, dans le grand ciel bleu,
Plus visible apparut le sourire de Dieu...

Aux heures nuptiales, dans la maison que l'amour et la sagesse ont bâtie pour les époux, « à l'ombre du mélèze et des acacias », Notre-Dame la Vierge

continue de sourire à ce tendre bonheur: c'est en Dieu que s'est faite leur infrangible union, et c'est en Dieu qu'elle se perpétuera dans l'éternelle béatitude....

Ainsi, les effusions amoureuses du poète rejoignent ses élans de piété mystique. Et qui ne voit qu'en mêlant de la sorte les deux émotions les plus hautes dont puisse palpiter un cœur d'homme, Victor Kinon renouvelle l'élégie, lui donne une beauté plus profonde et une figure plus solennelle? Ou plutôt, renouant la chaîne, il reprend, sur un ton plus simple, les cantiques des *Méditations*.

* * *

Mais le naturiste, chez Kinon, m'enchante plus parfaitement encore que l'élégiaque. Il parle du ciel, des arbres, des fleurs et des oiseaux, avec une grâce touchante, un charme communicatif, un amour fraternel; parce qu'il les comprend, il leur prête une âme, des émotions pareilles aux siennes :

Que l'herbe ait une voix et la source des yeux,
Que tout arbre me soit un ami sérieux,
Que toute fleur me soit une fleur bien-aimée...

Associant la forêt à ses prières du matin, il interprète son grand murmure ainsi qu'une fervente oraison. Il sait que les arbres souffrent, et qu'ils clament, par leurs voix, « l'immortelle Douleur qui saigne au cœur du monde ». Et de telles pensées, toutes modernes, rajeunissent aussi, dans l'*Ame des Saisons*, les impressions de nature que le poète y prodigue.

Pour dire la beauté de la bien-aimée, il la compare à celle des oiseaux et des fleurs :

Ma bien-aimée est comme un oiseau dans les bois...
Ma bien-aimée est comme une rose dans l'ombre...

Et de la sorte, le mystique, l'élégiaque, le naturiste se pénètrent réciproquement dans une fusion mélodieuse: tel de ces poèmes combine tous les sentiments lyriques, comme l'orgue renferme en lui tous les autres instruments.

Comme peintre, Victor Kinon procède tout à la fois par petites touches de pointilliste et par larges images synthétiques. Ses notations menues ont une force expressive, une magie d'évocation rares; écoutez, par exemple, comment il nous suggère les premières chaleurs énervantes d'avril :

Il fait une tiédeur comme au temps des lilas,
Lorsque les magnoliers fleurissent dans l'air gras,
Lorsqu'on entend craquer en terre les semences
Et lorsque, de minute en minute, il commence
A pleuvoir lourdement, pour cesser aussitôt...
Je transpire et je vais ôter mon paletot...

Le dernier vers a suscité d'ardentes querelles, les uns le trouvant génial, et beaucoup d'autres détestable. Oserai-je dire que ce vers, en somme assez banal,

ne méritait vraiment ni cet excès d'honneur, ni cette indignité? La notation est exacte, l'alexandrin est quelconque. Coppée formula souvent une impression aussi juste en un vers meilleur ou pire; et cette trouvaille anodine ne valait pas tant de bruit.... Mais poursuivons la série des notations printanières:

Je gravis lentement la pente, en m'épongeant.
Un ruisseau dégringole en long ruban d'argent.
Il flotte un frais parfum d'herbe humide et de mousse.
Un coq bruyant poursuit une poule qui glousse.
Un moineau file, ayant au bec un brin de foin.
Puis le silence est tel que l'on entend au loin,
Du côté du village aux toitures vermeilles,
Le sourd bourdonnement continu des abeilles...
(Serait-ce que déjà les saules sont en fleurs?)

N'est-ce pas étonnant de fidélité, de précision et de netteté? Et croyez-vous qu'il soit possible de choisir plus d'heureux détails, ou d'en exprimer autant en moins de mots?

D'autres fois, au contraire, c'est par grandes touches brusques que le poète nous peint les choses; on rencontre en foule, dans son livre, de ces vers comme cristallisés, qui sont au lyrisme ce que le diamant est à la nature:

Le vent fait frissonner les premières étoiles...
Un faisceau de rayons tombe comme une averse...
La Terre resplendit, le silence est si pur
Qu'on entend le soleil glisser de feuille en feuille...
L'espace bleu rempli d'étoiles et de froid...
La campagne est là-bas sous l'étoile polaire...

* * *

Mystique, élégiaque, naturiste, Victor Kinon a célébré aussi, comme tous les poètes qui nourrissent leur Muse de leur propre sang, l'angoisse du mystère et de la douleur. Les pièces où il traduit ces sentiments tragiques sont, à mon avis, les meilleures du livre: je citerai surtout *A celui qui dort, Nocturne* et *Matin de septembre*. Je voudrais transcrire toutes les strophes, si pures, si nobles, si éloquentes, de ce *Matin de septembre*, qui ressemble à du Guérin moins sévère, moins concentré:

Maintenant qu'un matin d'automne calme et clair
Se soulève au-dessus des brumes violettes
Et qu'une fade odeur d'herbe et de poires blettes
Traîne languissamment dans la tiédeur de l'air...
. . . . . .
O mon âme, sois triste, et, t'apaisant, adore
La Main qui t'a menée en cette bonne aurore,
A travers la souffrance et les sombres émois,
A travers les frissons et les fièvres parfois,

Pour qu'ayant bu ce fiel et mangé cette cendre,
Tu puisses mieux goûter la tristesse des bois
Et, tel un pur jet d'eau, sur les âmes répandre
Un chant mélodieux, mélancolique et tendre...

Tu n'aurais point ta part du poème azuré
Sans l'ancienne souffrance et sa mélancolie.
Va, n'envions point ceux que la souffrance oublie
Et plaignons les yeux durs qui n'ont jamais pleuré!...

Telle est la vieille loi, que les âmes s'affinent
Sous les coups du Destin qui s'érige en bourreau
Et que les cœurs saignants sont le rouge terreau
Où poussent les beaux vers et les strophes divines!

Car souvent c'est d'angoisse et de sanglots coupés,
Et c'est de pleurs brûlants, et c'est de poings crispés,
Et c'est de rage au fond des sourdes nuits qu'est faite
La chanson qui jaillit des lèvres du poète!

. . . .

Va donc, mon âme, et sois attentive au soupir
Lointain des peupliers, et tendrement accueille,
Puisque te voilà bonne à force de souffrir,
Accueille le parfum des fleurs qui vont mourir...

Il ne manque à ce poème de la douleur sanctifiante, ennoblissante et féconde, il ne manque à ce *Matin de septembre,* pour être un authentique chef-d'œuvre digne de chanter dans la mémoire des hommes, qu'un peu plus d'inflexible mesure. On y relève de-ci de-là quelques redites superflues, quelques chevilles qui affaiblissent le vers. Mais, dans l'ensemble, quelle gravité, quelle noblesse, quelle émouvante éloquence!

* * *

Les derniers poèmes de l'*Ame des Saisons* — *Géographie des clairs de lampe* et *Imagerie des soirs d'hiver* — ne sont guère, comparés à de tels cris du cœur, que de pittoresques fantaisies où l'artiste se donne libre carrière et montre sa virtuosité. Victor Kinon dépense, dans ces brillants caprices, une verve lyrique étourdissante; mais on y retrouve aussi ses plus sérieuses qualités : le don de l'image neuve et juste, la sincérité du rendu, la persuasion de l'accent; et si le poète, peut-être, y cède le pas à l'artiste, il n'y disparaît pourtant point.

Dans cette curieuse *Géographie des clairs de lampe*, des souvenirs d'anciennes lectures, déposés dans un cœur vierge et lentement cristallisés par un travail mystérieux, émergent des profondeurs d'une âme sans cesse tentée par le lointain et l'étrangeté. Les somptueuses forêts vierges, où son goût des riches couleurs et des images luxuriantes trouve de quoi se rassasier, inspirent à

Victor Kinon des descriptions qui nous semblent d'une vérité merveilleuse. Ces édens exotiques sont, pour son œil de chair, l'*au delà* que le paradis est pour son regard intérieur; et l'impérieuse nostalgie qui, au travers des espaces, lui dévoile leurs secrètes splendeurs, rejoint, elle aussi, l'avant-goût du ciel que célèbrent ses poèmes mystiques.

*
* *

Mais portons un jugement d'ensemble sur l'œuvre touffue, considérable, que réalise l'*Ame des Saisons*. Et tout d'abord, cette œuvre est-elle originale? L'analyse qui précède suffit, me paraît-il, à démontrer que oui. Sans doute, plus d'une influence s'accuse chez Victor Kinon; successivement ou simultanément, et avec plus ou moins de force et de bonheur, il a subi l'emprise de devanciers illustres : les *Chansons du petit pèlerin à Notre-Dame de Montaigu*, agréables images d'Epinal nuancées de couleurs flamandes, sont inspirées de Max Elskamp; le verbe un peu grandiloquent de Hugo et de Verhaeren se retrouve en mainte page du livre; tel poème, d'une musique suave, est modulé sur le mode verlainien; la *Rivière tropicale* nous rappelle Francis Jammes, et d'un peu trop près par moments; l'*Epitaphe* de Charles de Sprimont, qui est d'une si hautaine noblesse, a la ligne et le mouvement de l'*Epigraphe romantique* gravée par Albert Giraud sur le tombeau de Virgile.

Mais beaucoup, parmi ces pièces, furent écrites en pleine jeunesse; et puis, Victor Kinon a imprimé sa marque sur celles-là mêmes qui trahissent une obsédante influence : sa voix a beau, quelquefois, répéter le chant d'un autre, — elle lui donne un accent toujours très personnel. D'ailleurs, quel poète oserait se vanter de n'avoir pas d'aïeux directs? Les plus nouveaux eux-mêmes ne sont que les anneaux d'une longue chaîne ininterrompue, où génies et talents se tiennent comme les *Pater* et les *Ave* dans un rosaire : Lamartine met en vers les rêveries de Rousseau, Jules Laforgue est issu des philosophes allemands, Francis Jammes sort de Bernardin. Et s'il se trouve quelques poètes qu'aucun ancêtre ne voudrait reconnaître, — croyez que ceux-là sont des monstres.

S'il me fallait définir en deux mots le talent de Victor Kinon, je choisirais ces deux-ci : la luxuriance des images. Et les images — ou les symboles, si vous voulez, — ne sont-elles pas l'essentiel en poésie? Si le vers ne ruisselle pas de métaphores éloquentes, il ne se distingue de la prose que par le nombre régulier des syllabes : il n'est plus que le stérile amusement d'un mandarin, — d'un joueur de quilles, aurait dit Malherbe.

Or, comme le Maître sorcier dont la ballade de Gœthe nous raconte les prodiges, Kinon anime à son gré le peuple divers des images : il les crée, les déchaîne, les rappelle, les mélange, avec une si sûre aisance qu'on en demeure stupéfié. Elles jaillissent, éclatent, fulgurent, s'épanouissent en gerbes comme les fleurs magnifiques des forêts tropicales. Elles se suivent innombrables, imprévues, merveilleuses, continuellement renouvelées. Emporté par sa fougue lyrique, le poète ne les choisit pas : il accueille indifféremment toutes celles qui se présentent à lui, abandonne celle-ci pour celle-là, sans jamais épuiser le suc de ces fleurs rares, certain d'en découvrir d'autres, dans son rêve, à

perte de vue. Il jongle avec les symboles; il cueille des étoiles comme en se jouant; et c'est une pluie d'étincelles, une fontaine intarissable, une ronde éblouissante et vertigineuse de météores emportés dans un rythme fantastique. Et le miracle, c'est que la belle sincérité ne se perde pas dans l'aventure : cette grandiose illumination ne sent pas le feu d'artifice; cette fontaine n'est pas une pompe mécanique, mais une source qui sourd perpétuellement des secrètes profondeurs de l'âme; toutes ces métaphores, que l'on croirait nées au hasard de la fantaisie, gardent une justesse harmonieuse, une précision expressive, une réelle valeur de symboles.

Parfois, pourtant, submergés dans ce ruissellement sonore, on souhaiterait qu'un choix plus mesuré eût écarté telles images qui, pour éclatantes qu'elles soient, ne semblent pas indispensables à la perfection du poème. Perdus dans ce fouillis de forêt tropicale, étourdis de lumières, de bruits et de parfums, on ne sait plus très bien où l'on va. Comme devant un portail de cathédrale gothique, l'œil s'égare parmi des figures sans nombre, dont l'exubérance affaiblit peut-être l'impression d'ensemble. Et l'on regrette que le poète n'établisse pas un juste milieu entre la luxuriance romantique et la sobriété classique.

Mais, à tout prendre, je préfère l'abondance à la sécheresse, et l'éclat à la grisaille. Les poèmes de l'*Ame des Saisons* ont du moins, en toute plénitude, les qualités de leurs défauts : qui sait si, dans un prochain livre, une discipline plus rigoureuse n'accusera pas celles-là aux dépens de ceux-ci?

En attendant, ce recueil de vers, où s'affirme par instants une âme de grand poète (le mot n'est pas trop fort), s'impose par une foule de beautés à l'admiration des artistes. Les faces diverses de notre race, suavité mystique et joie haute en couleur, énergie et délicatesse, — le rêve et la réalité, — s'y juxtaposent, et, l'une par l'autre, se donnent un saisissant relief. Et la musique qui acccompagne cette chanson double est tour à tour, comme elle, délicate et puissante, grondement de tempête déchaînée ou soupir de brise sur les fleurs : le vers de Victor Kinon, naturellement un peu rude, mais qu'assouplissent une sûre maîtrise et ce *limae labor* conseillé par Horace, traduit à souhait toutes les émotions, même les plus subtiles; et il y a telles pièces de l'*Ame des Saisons* (le *Merle siffle* et le *Réveil du bois*, pour ne citer que ces deux-là) auxquelles ce docile instrument prête une grâce frivolement française, spirituelle, et même un peu précieuse.

Mais je louerai par-dessus tout, dans le livre de Victor Kinon, la fraîche sincérité, la ferveur pénétrante, l'accent émouvant et profond, qui font que ces poèmes, où l'on entend vraiment « la Terre en dialogue avec le Paradis », doivent charmer, remuer, persuader doucement « quiconque joint les mains parmi les feuilles vertes ».

Le poète a le droit de dire avec orgueil « que son âme a passé dans sa voix »; cette voix mélodieuse, riche et nuancée, vient du cœur — et y va tout droit. Nous avons, nous, le devoir d'être fiers d'une pareille œuvre et de proclamer très haut sa beauté.

FRANZ ANSEL.

Ecole de Musique d'Ixelles

Résultats des Concours

Chant (jeunes filles). — Second prix, médaille d'argent, prix du gouvernement : M^lles B. De Cort (avec distinction) et M.-L. Chesselet.

Piano. — Second prix avec distinction : M^lle M. De Cort; second prix : M^lle Moeller.

***

Institut des hautes études musicales et dramatiques d'Ixelles

Art théâtral. — Premier prix avec distinction : M^lle J. Du Tilloeul; premier accessit avec distinction : M^lle M. Flameng; deuxième accessit : M^lle M. Hoogstoel.

Pianos d'ensemble. — L'accessit est décerné avec la plus grande distinction à M^lles E. Ley, M. Boulanger et A. Boulanger.

Piano. — Le diplôme d'enseignement élémentaire est décerné à M^lles E. Ley et M. Boulanger; mention spéciale d'encouragement à M^lle A. Boulanger.

Ont passé l'examen :

I. *Enseignement général.* — Degré primaire. Avec distinction : M^lles Pire et Boly. Degré moyen. Avec la plus grande distinction : M^lle M. Boulanger. Avec grande distinction : M^lle E. Ley. Avec distinction : M^lles A. Boulanger et M. De Zangré.

II. *Enseignement théorique et technique. Solfège.* — Ont subi l'ensemble des épreuves. Degré élémentaire. Avec grande distinction : M^lles Pire et Boly. Degré moyen (jeunes gens). Avec distinction : M. Vital Demeffe.

Harmonie. — D'une façon très satisfaisante : M^lle E. Ley. D'une façon satisfaisante : M^lles M. Boulanger et A. Boulanger.

Contrepoint et fugue. — D'une façon assez satisfaisante : M^lles A. Boulanger, M. Boulanger et E. Ley.

III. *Enseignement vocal. Chant* (jeunes gens). — D'une façon très satisfaisante : M. A. Hapel.

IV. *Enseignement instrumental. Piano.* — D'une façon très satisfaisante : M^lles H. Licop, P. Deschamps et M. De Zangré.

V. *Enseignement oratoire et dramatique. Ortophonie et articulation.* — Ont subi

l'examen : Avec grande distinction : Mlle M. Flameng. Avec distinction : Mlle M. Hoogstoel.

VI. *Enseignement littéraire et esthétique. Histoire de la Littérature française.* — Avec la plus grande distinction : Mlle M. Flameng. Avec distinction Mlles M. Hoogstoel et J. Du Tilloeul.

Histoire de la Littérature belge d'expression française. — Avec grande distinction : Mlle M. Flameng. Avec distinction : Mlles J. Du Tilloeul et M. Hoogstoel.

Histoire de la Littérature italienne. — Avec distinction : Mlle J. Du Tilloeul.

Prosodie. — Avec distinction : Mlles M. Flameng et J. Du Tilloeul.

Histoire de la Musique. — D'une façon très satisfaisante : Mlle M. Boulanger.

VII. *Enseignement plastique. Gymnastique rythmique et esthétique.* — Ont subi l'examen : cours de première année. D'une façon très satisfaisante : Mlles A. Massart, E. Vauthier, L. Vauthier, E. Ley et H. Licop. Cours de deuxième année : d'une façon très satisfaisante : Mlles Bolly, Crabbe, A. Boulanger, M. Boulanger et L. Depret.

* * *

La réouverture des cours de l'Institut des Hautes Etudes Musicales et Dramatiques d'Ixelles (Elèves professionnels et Elèves libres) aura lieu le 1er octobre.

Le programme d'études comprend, en plus des cours complets d'enseignement *vocal*, *instrumental*, *dramatique*, *littéraire : chant*, *piano*, *violon*, *violoncelle*, *diction* et *art théâtral*, *solfège*, *harmonie*, *contrepoint*, *fugue*, *histoire des littératures*, *etc.*, des *cours généraux* (degrés primaires et moyens) donnés par des régentes et institutrices diplômées de l'Etat, organisés spécialement en vue des élèves qui se destinent à la carrière artistique ou professorale.

Ces cours généraux ne sont accessibles qu'aux élèves du sexe féminin, alors que tous les autres cours sont organisés pour les deux sexes.

Rappelons aussi que l'Institut est le seul établissement d'instruction publique qui, en Belgique, enseigne la *gymnastique rythmique et esthétique* (Méthode Jaques-Dalcroze) à laquelle non seulement la Suisse, mais encore l'Allemagne, la Hollande, etc., font l'accueil le plus enthousiaste.

S'adresser au Secrétariat, 35, rue Souveraine.

* * *

La réouverture des cours de l'Ecole de Musique d'Ixelles aura lieu le 1er octobre.

L'enseignement comprend le solfège, le piano, la lecture à vue, la diction et la déclamation, l'harmonie et la composition, le chant, l'orthophonie et l'articulation.

Pour les enfants au-dessous de 7 ans, méthode spéciale de solfège (Chassevant) permettant de leur apprendre la musique en jouant, au moyen de notes et de signes mobiles.

S'adresser au Secrétariat, 53, rue d'Orléans.

LES LIVRES

La littérature française à la Cour des ducs de Bourgogne, par GEORGES DOUTREPONT, professeur à l'Université de Louvain. Un volume in-8°, de 545 pages. — (Paris, Honoré Champion, éditeur, 1909.)

Au mouvement d'études historiques qui a contribué depuis quelque temps à mettre en une vive lumière la période de notre passé national qui correspond à la domination bourguignonne, est venu s'ajouter un mouvement d'études littéraires dont ce livre nous offre l'expression la plus parfaite et, semble-t-il, définitive. S'il est vrai — et qui le conteste? — que les lettres sont le miroir d'une époque et que la littérature, avec ses remous, reflète plus exactement qu'aucun autre mode d'expression ce qu'on est convenu d'appeler aujourd'hui l'opinion publique, rien ne contribue mieux à faire connaître une période historique que l'étude approfondie de sa littérature.

M. Georges Doutrepont, qui professe avec tant de distinction à l'Université de Louvain et qui s'est révélé déjà par de nombreuses publications comme « un romaniste » de premier ordre, n'a pas hésité à étudier, cette fois dans son ensemble, toute la production littéraire qui se rattache à la Cour de Philippe le Hardi, de Jean sans Peur, de Philippe le Bon, de Charles le Téméraire.

Sous ces quatre princes, c'est-à-dire de 1363 à 1477, l'Etat bourguignon révèle une vie propre qui va s'accentuant de plus en plus au point de devenir une vie véritablement nationale. Les écrivains qui s'y rattachent forment un groupe imposant et, dans une certaine mesure, indépendant de tout autre. « La littérature bourguignonne considérée dans ses grandes lignes, dit M. Doutrepont, dessine une courbe analogue à celle de la politique. Plus elle domine, plus elle se donne une physionomie spéciale : de française et de parisienne qu'elle est à ses débuts, elle tend à devenir régionale et particulariste. Commencée par les Christine de Pisan et les Eustache Deschamps qui sont de France, elle s'achève dans l'œuvre des Olivier de La Marche et des Georges Chastellain qui sont de Belgique. »

Cette littérature est de transition. Elle reflète bien l'image d'un siècle intermédiaire entre le moyen âge et la Renaissance, à moitié pieux et à moitié émancipé, qui mêle l'érudition au mysticisme et qui interrompt de graves considérations morales ou dévotes par un propos salé.

La maison de Valois, d'où sont sortis nos ducs de Bourgogne, a toujours aimé les lettres. Philippe le Hardy était le frère de Jean de Berry et, comme lui, féru de manuscrits précieux. La « librairie » de nos ducs était devenue

la plus brillante de l'époque. Les richesses que nous en avons conservées et que l'admirable catalogue du R. P. Vanden Gheyn achève de mettre en valeur en témoignent.

Les ducs contribuèrent aussi à vulgariser la littérature par la protection qu'ils accordèrent aux chambres de rhétorique. Celles-ci substituèrent à la poésie des trouvères, poésie intensive et de serre chaude, une littérature populaire marquée au coin de la preudhommie et de la bonhomie. Grâce à ces sociétés, la littérature prit droit de cité dans nos communes organisées ; elle inspira non plus des professionnels raffinés au contact des grands, mais de simples bourgeois épris de l'ardeur de rimer et rimant sur toutes choses librement et naïvement, — poètes du pot-au-feu — moins préoccupés de se conformer à la manière de Rome, de Bretagne ou de France que de traduire en langage poétique leurs pensées les moins vulgaires.

La protection dont les ducs de Bourgogne entourèrent nos chambres de rhétorique dénotait de leur part une habileté peu commune et dont leur mémoire a recueilli le bénéfice : la littérature de Bourgogne s'incline et s'agenouille habituellement devant les ducs qui sont ses protecteurs. Qu'en est-il résulté? C'est que les âges suivants ont vu les ducs de Bourgogne à travers le prisme souvent trompeur des éloges que leur prodiguèrent les poètes et les historiens de leur époque dont ils étaient les généreux protecteurs. C'est ainsi qu'un bienfait n'est jamais perdu.

Il ne nous est pas possible de suivre ici dans son merveilleux développement l'œuvre de critique historique et littéraire que M. Doutrepont a su mener à bonne fin avec une érudition déconcertante et au prix d'un travail de bénédictin. Mais l'occasion nous paraît bonne pour rendre hommage, en cette revue littéraire, à ce jeune maître qui a consacré sa vie à l'étude de l'histoire littéraire et qui, en éclairant les périodes anciennes de cette histoire, montre à nos écrivains belges d'aujourd'hui de quel beau et lointain passé ils peuvent se réclamer.

Si les études de MM. Kurth et Pirenne ont singulièrement contribué à réveiller chez nous le sens de la conscience nationale, les travaux de M. Doutrepont sont de nature, eux aussi, à éclaircir notre connaissance de nous-mêmes.

Un collègue de M. Doutrepont, qui ne cesse de défricher avec lui notre histoire littéraire, M. le baron François Béthune, disait avec raison en soulignant la grandeur des études philologiques : « Nous sommes beaucoup moins les artisans de notre propre individualité que les bénéficiaires d'une humanité disparue qui nous précède et qui nous pénètre. » Rien n'est plus vrai. Et rien ne marque mieux l'utilité et la grandeur d'une tâche telle que celle poursuivie par M. Georges Doutrepont. H.-C. W.

Le Prix de la Vie, par HENRI DAVIGNON. — (Paris, Plon.)

M. Henri Davignon vient de publier un nouveau volume, dont le plus grand éloge qu'on en puisse faire est d'engager à le lire ceux qui ne le connaissent pas encore.

Il faut toutefois avertir cet écrivain d'un danger auquel est exposé son

talent et qui provient de sa facilité à en avoir. Son livre est rempli de chapitres charmants, qui se lient, s'enchaînent parfaitement après quelques autres qui trahissent quelque faiblesse, non seulement dans leur agencement, mais parfois même dans leur forme. Si on se rappelle cet axiome fort juste d'un critique : que personne n'écrit bien naturellement, on doit supposer que notre compatriote, se laissant emporter par la joie d'écrire et la richesse exubérante de sa pensée, ne donne pas à sa prose les soins attendris qu'elle réclame des plus grands maîtres. M. Davignon est un écrivain trop sérieux, on sent qu'il aime trop sincèrement son art pour qu'on ne lui fasse pas, avec franchise, cette observation, qui implique bien moins le reproche d'un défaut que la constatation chez lui d'une activité qui se doit de s'observer.

Les idées maîtresses de l'œuvre de M. Davignon sont fort intéressantes. Le *Prix de la Vie!* On ne connaît la valeur de la vie, tout ce qu'on peut lui demander et tout ce qu'on peut tirer de soi-même et tirer des autres que lorsque le malheur a mis devant la saine réalité. Quand on n'y est pas préparé, il faut « payer » par une catastrophe quelconque l'avantage d'estimer à sa valeur son existence et l'insondable profondeur des êtres. Une autre idée directrice, et c'est peut-être la plus attachante, c'est qu'il faut, quitte à évoluer selon les temps, mais sans brûler aucune étape, prolonger le passé de sa race, ses efforts et ses traditions, et se consacrer de préférence à la petite patrie que chacun garde, dans sa grande patrie, autour de son premier clocher.

Le développement de ces idées, dont la seconde paraît être celle qui tient le plus au cœur de l'écrivain, nous a valu de charmantes évocations de Franchimont et du pays d'alentour où il renouvelle nos souvenirs violents d'autrefois par des souvenirs plus tendres. C'est dans le cadre que font les forêts au vieux château ruiné que se déroule une aventure d'amour, intéressant d'assez nombreux personnages, qui nous font voir, à la fois, et avec une justesse très heureuse, le monde honnête et simple des petites villes et le milieu élégant et trop souvent futile de ceux qui passent une partie de l'année à la campagne.

C'est spécialement par l'étude attentive de ce double aspect de la vie provinciale que vaut le *Prix de la Vie,* où certains types tels que M. Ferreins, financier positif et imprudent; M. Romagne, magistrat retraité; M^lle^ de Famenne, et surtout le comte de Rocheteux, vieux gentilhomme fermier, nous sont présentés avec une netteté qui nous les fait vraiment connaître.

M. Davignon, sans aucune discussion possible, se place parmi les écrivains d'expression française de la terre wallonne; cette terre souriante, nuancée, d'une poésie discrète et douce, il nous en fait comprendre et apprécier tout le charme de la plus attachante manière. G. D'A.

Le Mariage de Mademoiselle Gimel Dactylographe,

par René Bazin. — (Paris, Calmann-Lévy.)

En quelques pages d'intérêt captivant René Bazin nous conte l'histoire de M^lle^ Evelyne Gimel, employée en qualité de dactylographe dans une maison

de banque et qui personnifie de la façon la plus heureuse ce type de l'ouvrière parisienne en général si absolument sympathique, accomplissant souvent les plus rudes tâches sans l'ombre de révolte ou de défaillance, mais au contraire avec une simplicité, une gaîté, une vaillance sereine que ne rebutent ni la peine ni l'effort. Evelyne est sans naissance, sans fortune. Elle ne possède pas même d'état civil. Mais le ciel lui a départi en compensation d'autres forces.

Epris de sa droiture, de sa distinction d'âme, du rayonnement de sa beauté virginale, Louis Morand, un brave officier de l'armée française, lui a voué une affection profonde et il l'épousera malgré les obstacles d'apparence infranchissables qui semblent lui interdire d'unir sa vie à celle de cette pauvre fille.

Assurément ne recherchons point ici les hautes significations de ces belles études qui traduisent avec tant d'ampleur les plus graves préoccupations morales, religieuses et sociales du moment et qui s'appellent l'*Isolée*, la *Terre qui meurt*, le *Blé qui lève*. Le *Mariage de Mademoiselle Gimel* ne saurait leur être comparé. Mais le mérite du livre, c'est que le lecteur y est vite conquis par ce charme très spécial qui rend tous les récits de René Bazin attachants, par la fraîcheur de l'inspiration, la vérité des peintures, le relief des personnages, et toute cette mise en œuvre d'artiste fin et pénétrant qui caractérise les écrits du grand romancier catholique.

Le *Mariage de Mademoiselle Gimel* est suivi d'autres nouvelles : le *Petit Cinç*, dans la manière de Feuillet, où se trouve crayonnée la silhouette d'un vieux diplomate qui se pique d'être passé maître en fait de psychologie féminine, mais dont la perspicacité est mise un jour en défaut et qui, s'abusant sur le sens d'une lettre que lui adresse une charmante nièce, se laisse égarer dans le plus étrange et le plus plaisant des malentendus. Dans un genre bien différent, le *Testament du vieux Chogne*, tableau de couleur évocative impressionnant en sa touche de réalisme sombre et vigoureux. Et nous ferons une mention spéciale pour la nouvelle intitulée *Aux Petites Sœurs*, une idylle souriante, exquise de grâce émue, dont l'inspiration s'apparente à celle d'Alphonse Daudet dans les *Vieux* et qui est incontestablement la perle du recueil. G. DE G.

Les demoiselles de la poste, par PAUL BONHOMME. — (Paris, Plon.)

Joli petit roman. Histoire naïve et gentille de l'amour, des fiançailles et finalement du mariage de la demoiselle de la poste qui, avec sa vieille tante, gère le bureau postal du petit village où elle est aimée par un brave et loyal garçon, jeune peintre chargé de restaurer les tableaux de l'église de l'endroit. Ce roman est tout à fait exquis. Il est très intéressant, admirablement écrit, plein d'esprit, d'un style primesautier et pittoresque.

L'Otage, par HENRY BUTEAU. — (Paris, Plon.)

L'otage c'est l'enfant. La mère a abandonné le domicile conjugal, elle exècre son mari qu'elle trouve trop vulgaire, elle prend un amant et part avec lui, emportant l'enfant, pour aller cacher à trois leur bonheur coupable dans

un coin délicieux des Pyrénées. Brusquement le mari surgit. Il enlève l'enfant, sa propriété de par la loi. La mère ne verra plus son enfant si elle ne rentre au domicile conjugal. Alors une lutte terrible torture le cœur de cette femme, ballottée entre son amour maternel et sa passion. Finalement l'instinct maternel l'emporte, fait rentrer de force la femme coupable dans le devoir. L'amant disparaît pour ne plus jamais se montrer.

Le droit à la force, par DANIEL LESUEUR. — (Paris, Plon.)

Le droit à la force, c'est le droit que tout être semblerait avoir à prendre de force ce qui lui est dû quand la loi est impuissante à le lui procurer. Telle est la thèse qui est incarnée dans ce roman, un peu long parfois, peut-être, mais bien fait quand même et qui se déroule autour d'un crime abominable — assassinat d'une jeune fille — d'autant plus odieux que l'argent seul en est le mobile. Le coupable échappe à la justice, grâce à sa roublardise et aux circonstances. Il est reconnu par un des principaux héros du roman, âme chevaleresque qui, dans son indignation, supprime le coupable, mais succombe malheureusement d'une façon tragique avec lui.

Mon prince charmant, par ALEXIS NOËL. — (Paris, Plon.)

Le prince charmant est un prince authentique, un prince allemand, fils de l'héritier du trône et qui s'amourache d'une jeune et jolie blondinette française. Celle-ci donne à titre gracieux des leçons de français à la sœur du prince. Un instant la jeune fille se laisse emberlificoter, mais Française de toute son âme elle ne veut se résoudre à épouser un sujet de la nation ennemie, fût-il de sang impérial, et elle donne son cœur à son cousin Claude qui l'aime depuis l'enfance.

Le miroir aux alouettes, par J. DE MESTRAL-COMBREMONT. — (Paris, Plon.)

Le miroir aux alouettes c'est l'illusion dont le genre humain est l'éternelle victime, surtout en matière d'amour. Daniel Delonbre est un intellectuel. Poussé par son père, il épouse une femme pratique qui lui procure une belle-mère terre à terre et acariâtre. Un intellectuel a besoin avant tout d'une femme de ménage, s'était-il dit. Et puis quel plaisir pour lui de l'élever à sa hauteur. Mais elle ne monte pas. Et alors commencent les déceptions aggravées par la rencontre d'Eva de Bamel, femme d'esprit et d'œuvres. Naturellement Daniel s'éprend d'elle. Celle ci, pour le fuir, saisit au vol une occasion de partir pour l'Amérique. Et voici Daniel complètement seul, car sa femme, entretemps, a été enlevée au domicile conjugal par la belle-mère. Le roman finit là et nous ne savons si Daniel est parvenu à ramener la fugitive au bercail.

La voix de l'oiseau, par HENRY MORANE. — (Paris, Plon.)

J'ai rarement lu un roman aussi compliqué et aussi invraisemblable que celui-ci. Les gens y sont complexes ou hésitants. Ils ne savent jamais quelle

attitude prendre au juste. Ils doutent tous l'un de l'autre et d'eux-mêmes par-dessus le marché. Pour la première fois on y exploite la fameuse catastrophe de San Francisco, et pour qu'on ne s'y trompe pas on a soin de préciser qu'il s'agit du cataclysme du 17 avril 1906 et pas d'un autre. La voix de l'oiseau (c'est d'un oiseau de théâtre, d'une cantatrice qu'il s'agit) s'y fait entendre une dernière fois, avec, pour accompagnement, l'orchestre de l'ouragan, de la tempête, du tremblement de terre et de l'effondrement de toute une ville. H. M.

Figures de moines, par ERNEST DIMNET. — (Paris, Perrin.)

Ce n'est pas un pays nouveau que « ce pays d'herbages et de forêts situé à vingt ou trente lieues au sud de Lille, entre la Sambre et les Ardennes » et ces vieilles villes du Nord, le Quesnoy, Valenciennes, Condé, Cambrai, Douai, dont on a rencontré si souvent les noms dans l'histoire des guerres de Louis XIV. Mais M. Dimnet l'a si bien compris, et si bien décrit, qu'il lui a donné comme une vie nouvelle, en révélant au grand public tout le charme qu'il avait pour lui. Sa description de Douai est un petit chef-d'œuvre d'observation délicate, attentive, amoureuse. On y voit, comme dans les fines estampes du XVIII^e^ siècle, tout le décor et la vie de la vieille ville, avec son esplanade, ses quais, le vieux beffroi espagnol, et ce mystérieux couvent des Bénédictins anglais, que l'auteur a désiré voir depuis sa jeunesse, et qu'il décrit avec la vénération ravie des choses et des gens qu'on a longtemps souhaité connaître.

M. Dimnet écrit avec le naturel, l'aisance, la classique et simple élégance des auteurs de mémoires du XVIII^e^ siècle. Il a beaucoup d'esprit, et excelle dans la peinture des types et des caractères. Au point de vue purement littéraire, ces figures de moines offrent l'intérêt et le parfum ancien des personnages des romans de Stendahl, auxquels ils font penser souvent. Au point de vue religieux, nous regrettons un peu, que sous un titre aussi général M. Dimnet ne décrive — à l'exception des Bénédictins anglais — que des moines, ou non observants, ou choisis, comme de parti pris, à des époques de relâchement ou de décadence. Sans doute, ils sont pittoresques, et l'on ne saurait qu'admirer l'art avec lequel ils sont campés, analysés, observés. Mais on voudrait qu'un art si fin s'exerçât sur des personnages plus dignes d'intérêt. Et l'on souhaite en achevant le livre, que M. Dimnet découvre — dans ces vieilles villes du Nord qui semblent désormais lui appartenir en propre, depuis la magique évocation qu'il a su faire de Douai — d'autres couvents, aussi pittoresques que tout ce qu'il aime à décrire, mais qui comme celui des Bénédictins anglais, renferment en même temps des moines que l'on puisse estimer et aimer.

DOM BRUNO DESTRÉE.

Le livre de désir, par M. CHARLES DEMENGE. — (Paris, *Mercure de France*.)

La dédicace de ce petit livre à Maurice Barrès, oncle de l'auteur, nous apprend que ces pages « sont de la dix-neuvième année ». L'illustre

parenté du jeune écrivain ne se marque pas seulement dans cette dédicace, mais il est bien naturel que sa pensée et son style aient subi la séduction d'une si magnifique et si proche influence... L'influence passera, la dix-neuvième année aussi et, bientôt, sans doute, M. Demenge nous reviendra, ayant dépouillé les apparences naïves de subtilité ou de rouerie sentimentale dans lesquelles il se complaît.

Dante : *Essai sur son caractère et son génie*, par M. MAURICE PALÉOLOGUE. — (Paris, Plon et Cie.)

L'histoire florentine, si riche de drame et de beauté, et, dans cette histoire, Dante avec son poème ardent et sa vie tragique, exercent une sorte de fascination sur la pensée. On est toujours tenté d'y revenir; on ne se lasse jamais d'en entendre parler. Florence est le lieu où l'âme et la volonté italiennes sont venues à la plus parfaite conscience d'elles-mêmes, aux XIIIe et XIVe siècles; l'Alighieri est le Florentin chez lequel la pensée du temps, qu'elle fût amie ou ennemie du poète, apparaît avec le plus de clarté... Ou pour être plus bref, la *Divine Comédie*, c'est le temps lui-même, dans ses passions et ses violences comme dans les conceptions hiérarchiques de sa politique, dogmatiques de sa science et de sa foi (1)....

Dans sa belle et pénétrante étude, M. Maurice Paléologue nous fait pénétrer dans cette grande pensée, dans cette âme pleine de superbe et de tendresse. Il nous dit l'homme tout en grandeur et en puissance qu'était l'Alighieri, sa courte carrière politique, les longs jours d'exil et de rêve amer d'où sortirent ces chants dans lesquels il fixa sous un aspect immortel toutes les réalités du siècle, les apparentes comme les profondes...

Collection des plus belles pages : *Maurice de Guérin*, avec un portrait et une notice de M. REMY DE GOURMONT. — (Paris, *Mercure de France*.)

Dans ses lettres, Maurice de Guérin se montre à la fois avide de gloire et défiant de lui-même. Et sa timidité était faite tout ensemble de cet orgueil et cette défiance. Il convoitait le suffrage du monde et craignait son contact. La solitude triste et chère où s'était écoulée son enfance l'avait incliné à la mélancolie, mais à une mélancolie livrée toute au rêve, incapable de se chercher une diversion dans l'action, comme celle du grand René. Il aimait la nature, les champs, l'ombre bienfaisante et propice à la pensée des bois. Ou, peut-être, s'aimait-il en eux, ses songes et ses méditations qu'ils ne contrariaient point ?

Ce faible à lui-même, qui était tout esprit, imagination inquiète, était hanté par un idéal panthéiste de puissance et de beauté, par les visions de force en même temps animale et divine auxquelles il a donné forme et éclat dans le *Centaure*.

On peut préférer à ce poème, d'ailleurs magnifique, où l'on sent trop, parfois, l'effort vers la noblesse du style, certaines lettres ou belles pages du

(1) Voir DURENDAL : octobre 1906, *Dante Alighieri ;* novembre 1905, *Boccace*.

Journal du poète, dans lesquelles celui-ci se révèle avec autant de beauté, mais avec une simplicité émouvante, indécis, passionné, toujours pensant, toujours en proie au tourment aimé de la pensée.

On trouvera le meilleur de ces pages dans le recueil réuni par les soins délicats de M. Remy de Gourmont.

Promenades littéraires, par Remy de Gourmont. — (Paris, *Mercure de France.*)

Encore un recueil d'études et de fantaisies du spirituel et incisif écrivain. Qu'il parle à propos des hommes, des livres ou des idées, qu'il nous dise ses souvenirs sur Huysmans, qu'il nous entretienne des romantiques ou dessine devant nous d'un trait rapide le *Vrai Cyrano de Bergerac*, il exerce toujours la même séduction, faite de clarté, de pénétration fine et de bon sens étincelant.

Les grandes Institutions de France : *Le Louvre*, par M. Jean Guiffrey; *Les peintures, les dessins, la chalcographie.* Un vol. illustré. — (Paris, Laurens.)

C'est l'histoire de la grande collection française de peinture que nous fait d'abord M. Guiffrey en des pages pleines d'érudition et d'attrait. Il nous dit comment le magnifique musée d'aujourd'hui s'est constitué avec les tableaux du cabinet du Roi, a acquis peu à peu, à travers les vicissitudes des temps et des divers régimes, les richesses sans cesse accrues que nous y admirons. Dans la seconde partie de son excellent ouvrage, l'auteur étudie l'état actuel des collections et, tout en en expliquant la disposition dans les salles du musée, en signale les œuvres les plus belles que les reproductions qui illustrent l'ouvrage mettent d'ailleurs sous les yeux du lecteur.

Les arts anciens de Flandre (tome III, fascicule IV). — M. J. Gastoso y Perez commence la publication d'une *Notice historique et biographique des principaux artistes flamands qui travaillèrent à Séville du* XVI^e^ *au* XVIII^e^ *siècle*, du plus vif intérêt. M. Maere parle des *Retables* bruxellois de *Villers-la-Ville;* M. Conforti, des magnifiques tapisseries bruxelloises du Musée de Naples, illustrant la *Bataille de Pavie* et exécutées sur les cartons de B. Van Orley. M. Camille Tulpinck continue l'examen de la riche *Collection Camberlyn d'Amongies, à Pepinghen.* Ce fascicule est accompagné de dix planches des plus remarquables.

L'Art flamand et hollandais (25 avril). — Compte rendu du Salon de l'*Art contemporain*, à Anvers, par M. Schmalgigung. Notice de M. Kronig, sur un *portrait d'homme*, de Carel Fabritius, qui se trouve dans la collection Alen, à Londres. Chroniqus d'art.

Arnold Goffin.

NOTULES

Nous prions instamment nos correspondants d'avoir l'obligeance de prendre note de la nouvelle adresse de la Rédaction de « Durendal » :

55, rue de la Source, 55, Bruxelles

***

Nous recommandons à l'attention de nos lecteurs les livres suivants :

L'Arc-en-Ciel, par PIERRE NOTHOMB (éd. de Durendal), 3 fr. 50.

L'Ame des Saisons, par VICTOR KINON (Bruxelles, Larcier), 3 fr. 50.

Saint François d'Assise dans la légende et dans l'art primitifs italiens, par ARNOLD GOFFIN, vol. illustré (Bruxelles, Van Oest), 5 francs.

Constance Weichmann, par M. BELPAIRE (Bibliothèque choisie, Louvain, Grand'Place, 17).

Figures du Pays, par HUBERT KRAINS (Bruxelles, Larcier), 3 fr. 50.

Contes à la nichée, par HUBERT STIERNET (Bruxelles, Lebègue).

LE MINISTRE RENKIN

Médaille frappée à l'occasion de son voyage au Congo
et offerte au Ministre par Sir A. Jones
(Œuvre du sculpteur JULES JOURDAIN)

L'Art en Belgique

Jules Jourdain = Paul Wissaert = Arsène Matton

Les progrès que l'art, dans tous ses domaines, a fait en Belgique sont vraiment surprenants. Prenons, par exemple, l'art de la médaille. Nous en reproduisons ici un beau spécimen : la médaille frappée à l'effigie du ministre Renkin, à l'occasion de son voyage au Congo.

Cette médaille est fort belle. Elle reproduit merveilleusement les traits caractéristiques et énergiques de la physionomie si intelligente de notre premier ministre des Colonies. Elle est pourtant l'œuvre d'un tout jeune artiste, le sculpteur **Jules Jourdain**, qui n'en est qu'à ses débuts dans l'art si délicat et si difficile de la médaille. Un autre artiste, tout jeune aussi celui-là, **Paul Wissaert**, s'est affirmé maître du premier coup dans l'art de la médaille. Nos lecteurs ont pu apprécier son talent en admirant la plaquette : l'*Instruction*, qu'il a exécutée récemment. Il vient d'en créer une non moins belle à l'occasion du retour du Congo de notre vaillant Prince Albert et qui lui a été offerte en témoignage d'admiration par la jeunesse bruxelloise. Elle n'était pas facile à faire, car il s'agissait d'incarner l'idée dans un symbole. Eh bien, je dois avouer que le succès est complet. L'artiste a symbolisé l'enthousiasme de la jeunesse dans un jeune homme s'avançant sur le rivage en brandissant le drapeau national au-devant du bateau qui ramène le Prince au pays. Cette plaquette est merveilleuse. L'allure du jeune homme est superbe, le geste est admirable, le dessin du corps juvénile merveilleux.

Cet essor rapide et admirable de l'art de la médaille est dû uniquement à la Société des *Amis de la médaille d'art*, de création toute récente, mais qui, en quelques années, a secondé nos artistes d'une façon merveilleuse. L'art de la médaille n'existait

réellement plus dans notre pays. Or, depuis la création de la société en question, quantité de médailles de première valeur et de toute beauté ont été créées par nos artistes.

Il est de notre devoir de rendre hommage à ceux qui ont été les promoteurs de cette renaissance féconde de l'art de la médaille en Belgique. Nous félicitons de tout cœur la jeune Société des *Amis de la médaille*. Un hommage spécial est dû ici à Charles Buls, le président du comité de la Société hollando-belge et à Alphonse de Witte, le président du comité belge de cette même société.

On voit par cet exemple d'une façon manifeste qu'il suffit que l'art soit secondé d'une façon sérieuse et efficace pour qu'immédiatement il prenne le plus bel essor dans un pays. Que de services, et des plus signalés, n'ont pas rendu à l'art, sous ce rapport, Edmond Picard et Octave Maus par la création de la *Libre Esthétique*.

L'art religieux aussi, s'il était plus secondé, pourrait faire des merveilles. Nous en avons une preuve manifeste en peinture dans l'exécution des belles œuvres de nos deux grands artistes anversois, Joseph Janssens et Ernst Wante, et en sculpture, dans la réalisation de la statue de Saint Pierre que vient de faire un jeune sculpteur de grand talent, **Arsène Matton**, que nous reproduisons dans le présent fascicule.

Enfin voici une statue de saint qui est superbe, au lieu d'être médiocre et quelconque, pour ne pas dire horrible, comme le sont, hélas! presque toutes les statues de saints qui déshonorent nos plus belles églises.

Arsène Matton est l'auteur de l'admirable buste d'Edgar Tinel — un pur chef-d'œuvre — qui a été acheté par l'Etat et dont nous avons donné deux reproductions.

Henry Mœller.

Départ

Les bois pleurent encor leurs derniers pleurs de brume...
Au milieu des bourgeons qu'avril vient d'entr'ouvrir
Et des nids s'éveillant avec un bruit de plumes
J'écoute, au fond de moi, tout mon bonheur finir.

Bientôt je vais entendre, en un fracas de forge,
Passer le train brutal emportant mon amour...
Je sentirai monter les sanglots dans ma gorge,
Ces sanglots étouffés qui font le cœur si lourd.

A mes côtés, partout, c'est l'amour qui tressaute,
C'est le bonheur naissant à l'horizon vermeil.
Il n'est pas de buisson et de branche si haute
Où ne palpite une aile en un geste d'éveil...

Je sens que dans mon âme il se fane des roses,
Qu'il y meurt des chansons, des sourires, des voix...
Qu'un grand vide s'y creuse et qu'un voile se pose,
Tremblant devant mes yeux, sur tout ce que je vois...

* *

O mon amour! Hélas! hier j'ai vu disparaître
Ta fine silhouette au sommet du chemin.
J'ai regardé longtemps... et puis, dans tout mon être,
La douleur a monté, d'un coup, comme un levain.

Elle a grandi soudain, comme une vague sombre,
Submergeant le vaisseau des rêves nouveau-nés,
Et le passé fuyait, comme s'enfuit une ombre,
Quand tombe le soleil aux horizons ignés...

Ne viendra-t-il jamais, ce jour où doit reluire
Un soleil d'Orient tout embrasé d'amour?
Aimer, pour l'homme fier, n'est-ce qu'un long martyre?
Ne meurt-on pas un peu quand on attend toujours?

Et depuis si longtemps, je t'aime avec ivresse,
Tant de printemps déjà nous ont tendu des fleurs
Et tant de rêves d'or nous ont fait des caresses,
Et tant de grands secrets rendent nos âmes sœurs...

Vers toi, toujours vers toi retournent mes pensées
Vibrantes d'un espoir aussi longtemps déçu,
Et j'évoque, en mon cœur, la douce fiancée
De qui vient le seul mot d'amour que j'ai reçu.

Et je te vois venir sur un champ de pervenches,
Joyeusement vers, moi, tu tends un anneau d'or,
Et les oiseaux nous font une musique étrange
Et ton voile est tout blanc, et ma douleur s'endort...

Dans ce matin d'avril, les minutes exquises
Où nous avons aimé vraiment et sans souffrir,
S'envolent, déjà loin, dans un parfum de brise
Vers l'horizon du rêve et du clair souvenir,

S'envolent comme autant de mouettes rieuses
Que le flux, en montant, chasse des sables fins
Et qui battent les flots, l'aile capricieuse,
Avant de disparaître à la ligne sans fin...

* * *

Le train passe, rapide, avec un bruit sauvage...
Une sourde rumeur qui décroît... et plus rien...
Les oiseaux, dans le calme, ont repris leur ramage
Et je me sens si seul... ô mon amour! reviens!...

ADRIEN DE PRÉMOREL.

Vieux Bruxelles

Suite (1)

IX

En s'inscrivant à la colonne de Bouvignes, Thierry se faisait envoyer au plus chaud de l'action militaire.

En effet, l'armée patriotique comprenait à ce moment trois corps distincts, très inégalement en butte à l'effort de l'ennemi. Celui du Centre, sous les ordres de Schoenfeld, auquel était dévolu le commandement supérieur, campait à Andoy, près de Namur. Mais là le soldat comme l'officier semblait se borner à tuer le temps. Au château, le généralissime donnait à jouer et à danser à la noblesse namuroise; tandis que sous les tentes transformées en guinguettes, les hommes se rouillaient à fêter les bouteilles et les filles.

Quant à la colonne de gauche, éparpillée tout au long de la Meuse en aval de Namur, elle se trouvait acculée aux frontières de la Principauté de Liége qui revendiquait les droits de sa neutralité. Et les soldats qu'elle pouvait lancer d'Andenne vers le Limbourg agissaient en tirailleurs, presque en aventuriers, sans garder contact avec le gros de l'armée.

Seule, la colonne de droite, dont le quartier général avait été fixé à Bouvignes, en face de Dinant, était quotidiennement exposée au feu des Impériaux.

A elle de garder le fleuve en amont de Namur jusqu'au Bac-du-Prince, c'est-à-dire à la frontière de France, avec ordre d'empêcher le passage des Autrichiens dans l'Entre-Sambre-et-Meuse et de les repousser, si possible, vers le Luxembourg.

---

(1) Voir les livraisons d'octobre et décembre 1908, de février, d'avril, de juin, de juillet, d'août et de septembre 1909.

George Frédéric Koehler, que le Congrès avait appelé dès la fin de mai au commandement de la colonne de Bouvignes, en remplacement du comte Henri du Chastel, avait sous ses ordres directs une force de 7,000 hommes environ qui comprenait les régiments de Namur et de Bruges, un bataillon du régiment de West-Flandre et un autre d'Anvers, les chasseurs de Lorangeois et de Marneffe, les Canaris, plus quelques compapagnies de volontaires et les dragons de Flandre et de Cumptich. Son champ d'opérations était plus étendu et plus difficile que ne le comportait cet effectif, puisqu'il avait à défendre la ligne de la Meuse depuis Dave à Givet, contre les Impériaux, distribués sur la rive droite en une série de postes et de redoutes stratégiquement rattachés au quartier général de Falmagne. Le général autrichien Marquis de Corti campé à Falmagne disposait de troupes solides et aguerries, telles que le régiment de Wurtemberg, commandé par le baron de Bleckhem, et les fameux dragons wallons qui depuis janvier étaient passés des ordres du comte d'Arberg sous ceux de Latour. L'importance de ces forces impériales s'augmentait d'une sérieuse artillerie, M. de Corti étant bien monté en canons et obusiers à grenades. Toutefois, pour l'un et l'autre des belligérants, la nature du terrain rendait les opérations difficiles. Car cette région, qui touche aux Ardennes, est profondément ravinée par la Meuse dont le courant y est rapide et dont les affluents prolongent jusqu'aux plateaux des deux rives des dépressions et des escarpements boisés qui semblent faits à souhait pour les embuscades et les surprises.

A peine investi du commandement de cette colonne, Koehler n'avait rien eu de plus pressé que d'y déployer les talents d'artilleur dont il avait déjà pu donner la mesure au service de l'Angleterre. N'était-ce pas le renom qu'il s'était fait en cette qualité au récent siège de Gibraltar, qui avait précisément déterminé les États des Flandres, sur la motion de M. van Hoobrouck, à le proposer au choix du Congrès Souverain? On le vit réunir aussitôt toute l'artillerie qu'il put se procurer. Deux grosses pièces de 36 livres de balle avaient été offertes à la Nation par le baron de Rosée dès le commencement de la révolution. Mais elles étaient demeurées enterrées à Bouvignes et personne ne semblait en avoir cure. Koehler se hâta de les monter sur des affûts à l'anglaise. Il en fit de même pour qua-

torze autres canons de 36 et pour deux canons de 12 livres de calibre qu'il emprunta bon gré mal gré aux Dinantais, devançant les Autrichiens qui se proposaient de les utiliser pour leur propre compte. Il n'hésita pas non plus à rompre une arche du pont de Dinant, au risque d'irriter définitivement les habitants que leur neutralité laissait entre deux feux. Mais pour atténuer ce que ces expédients de guerre pouvaient avoir de trop vif, il eut à cœur d'acheter aux « copères » et au plus gros prix les poudres et les gargousses, ainsi que les boulets que les forges, établies le long du fleuve, ne cessaient pas de fondre et de couler. D'autres munitions lui arrivaient par convois de Namur et de Malines où étaient les arsenaux. Ainsi armé, Koehler fit mettre en batteries toute la crête de la rive gauche et y établit ses canons afin de tenir en respect les Impériaux qui multipliaient eux-mêmes leurs redoutes, avant-postes et autres ouvrages militaires sur la rive droite.

En même temps qu'il procédait à ces fortifications improvisées, le général des Patriotes harcelait constamment l'ennemi par des attaques soudaines, tantôt sur un point, tantôt sur un autre.

Il y voyait le moyen d'éprouver ses troupes et d'en assurer la discipline. L'exemple donné par le camp d'Andoy démontrait quelle dissipation et quelle mollesse produit sur le soldat l'inaction devant l'ennemi. Jugeant qu'il valait mieux faire danser ses hommes aux salves des mousquets qu'au son des violons, Koehler ne se lassait pas de les faire exercer au tir par les sergents d'armes et multipliait les marches et les contremarches. Soit de jour, soit de nuit, il faisait sonner l'alerte, ordonnant à ceux-ci d'aller tâter la position des Impériaux, lançant ceux-là à l'attaque des redoutes autrichiennes pour leur apprendre à voir s'allumer de sang-froid la mèche des canons et crépiter la fusillade.

Cette tactique qui, à la vérité, lui coûtait beaucoup de vies, avait aussi pour effet de fatiguer l'ennemi et de semer dans ses rangs une inquiétude propice aux désertions. On l'obligeait à tenir à toute heure ses troupes sous les armes. Très attentif à se défendre, l'Autrichien le devenait moins à prendre l'offensive. Ainsi Koehler vérifiait la maxime, en apparence paradoxale, du feu roi de Prusse : c'est que, pour pouvoir dormir tranquille, il ne faut point laisser dormir son ennemi.

Quelques-unes de ces actions, hardiment conçues et valeureusement exécutées, avaient fait grand honneur à la colonne de Bouvignes.

Le Congrès lui avait déjà exprimé la reconnaissance de la Nation à l'occasion de l'attaque tentée le 10 juin contre la montagne d'Anseremme et au cours de laquelle le comte de Romrée, qui commandait un détachement de Namur, trouva une mort glorieuse. Sept jours plus tard — sur un pont de bateaux construit à Moniat — le régiment de Namur et les braves Canaris avaient passé la Meuse pour aller détruire sous le feu même de l'ennemi une batterie proche d'Anseremme qui nuisait gravement aux positions des Patriotes. Ce hardi coup de main valut à Koehler le grade de général-major, tandis que le Congrès mettait à prix pour 10,000 florins la tête de M. de Bleckhem qui avait eu la cruauté de faire massacrer, en présence de ses troupes, quatre soldats belges pris dans cette journée et amenés à son quartier.

Valeureux entre tous, les Canaris faisaient merveille chaque fois qu'ils étaient commandés au feu, et au moment même de l'arrivée de Thierry sur les bords de la Meuse, il n'y était bruit que de l'extraordinaire audace avec laquelle ils venaient, quelques jours auparavant, d'attaquer les Impériaux dans le vieux château fort de Poilvache, qui domine un tournant de la Meuse, et de les repousser de hauteur en hauteur jusqu'au village d'Evrehailles.

*
* *

De Namur à Bouvignes, le petit groupe de recrues dont Thierry faisait partie suivit la route de la vallée serpentant sur la rive gauche entre la montagne et le fleuve. Au passage, des soldats les interpellaient pour leur demander des nouvelles et leur désigner, sur la rive opposée, les hauteurs où l'ennemi dissimulait ses batteries. En divers endroits du chemin, les charrois de l'armée avaient creusé de profondes ornières que des paysans, réquisitionnés pour cette corvée, s'occupaient à combler au moyen de fascines et de pierrailles. Plus loin, des sapeurs, la hache à la main, élevaient ou réparaient, avec des abatis de gros arbres, des sortes de palissades destinées à masquer ou à protéger les transports d'hommes et de munitions. Les quelques villages égrenés dans la vallée se ressen-

taient déjà des maux de la guerre. Les métairies étaient mornes et silencieuses. Les champs, les prés et les jardins étaient ras et les auberges étaient maigres. On n'y trouvait plus une poule, ni au pot, ni au poulailler. Quant aux coqs, on n'en voyait plus qu'à la pointe d'ardoises des clochers. Çà et là, dans les petits cimetières qui entouraient les églises, de gros tertres de terre fraîchement remuée et surmontés de simples croix de bois évoquaient le souvenir de quelque combat tout récent.

Ils avaient marché d'un bon pas et arrivèrent à Bouvignes dans l'après-midi du deuxième jour. Cette petite ville est un bailliage du comté de Namur. Adossée au roc, elle est peu profonde et toute menue, mais elle a pourtant quelque élégance et même certaines prétentions, qu'elle conserve du temps où elle rivalisait avec Dinant qui lui fait à peu près vis-à-vis sur l'autre rive.

Ils débouchèrent dans une rue déclive, un peu plus large que les autres et qui, toute encadrée de maisons vieillottes, dont quelques-unes sont en bois à colombages, se donne des allures de grand'place avec l'Hôtel de ville qui la domine de son joli pignon de pierres grises et de briques roses. A quelques pas de là, en haut d'un escalier, l'église se présente toute de guingois, assise sur un contrefort de la montagne. Et en levant les yeux, Thierry fut surpris de voir à droite de ces aimables édifices, et les surplombant de leur masse sauvage, des rochers à pic portant l'écroulement d'une grosse tour et de grosses murailles ruinées. Le vieux sergent recruteur lui expliqua comment, de la plate-forme de cette tour, les trois dames de Crèvecœur n'avaient pas hésité à se précipiter dans la Meuse pour échapper à la brutalité des soldats qui s'étaient emparés de leur château fort. Mais cette aventure remontait à des temps fabuleux et le sergent ne manqua pas d'en accompagner le récit de commentaires sceptiques et goguenards.

De la place, ils gagnèrent une ruelle qui descendait vers le fleuve et au bout de laquelle on apercevait un petit rempart. C'était dans un petit hôtel, à mi-côte de cette ruelle, que le général et son état-major avaient pris logement. L'hôtel était de briques roses, avec des balcons de fer délicatement ouvragé comme des grilles de chœur. Il paraissait tout jeune et riant, par le contraste qu'il faisait dans cette bourgade surannée. Un petit jardin le précédait, tout envahi de glaïeuls, de tournesols

et de buis qui y répandaient un parfum à la fois amer et doux. A la porte, qu'encadrait une vigne vierge très touffue, un trompette attendait, en plein soleil, tenant son cheval blanc par la bride. L'homme portait l'uniforme des dragons de Flandre : habit bleu et culotte jaune. Le cheval, agacé par les mouches, frappait du sabot le pavé de la cour et un petit souffle de brise éparpillait sa grosse crinière.

Ce tableautin n'avait rien de tragique et le bon augure que Thierry en tira ne fut pas démenti par l'accueil qui lui fut fait quelques instants après par le vicomte Vilain XIIII, quartier-maître général du corps d'armée de Bouvignes. Ce gentilhomme avait réputation de bon soldat. A l'affaire de Moniat, il avait bénéficié d'une chance peu commune tandis qu'il entraînait ses hommes à l'assaut d'une redoute, il s'était imprudemment avisé de ramasser une grosse grenade qui venait d'être lancée par l'ennemi. Comme il cherchait à en enlever la fusée, la grenade lui avait éclaté dans la main. Mais, respectant son courage, elle ne lui fit pas le moindre mal.

— Soyez le bienvenu, monsieur, dit-il courtoisement à Thierry. Vous voulez servir parmi les Canaris. Un tel choix suffirait à me prouver que vous n'entendez pas employer votre temps ici à vous croiser les bras. Mais il ne m'appartient pas de vous inscrire dans cette belle compagnie. Voici un billet que vous remettrez dès aujourd'hui à M. Dumonceau, qui en est le commandant. Vous trouverez sans peine le chemin de son camp, que chacun vous indiquera.

*
* *

D'ailleurs, le sergent recruteur, tout fier d'amener un aussi beau fils, ne prétendit pas abandonner à d'autres le soin d'initier Thierry à la vie militaire, — ce soin devant comporter dans sa pensée quelques libations rémunératoires.

Ensemble, ils traversèrent le camp des chasseurs de Lorangeois qui était tout contre Bouvignes, puis celui des dragons de Flandre et de Cumptich qui lui faisait suite dans la vallée. Un décret récent du Congrès Souverain avait supprimé les dénominations spéciales des différents corps de l'armée, leur substituant de simples numéros. Mais en dépit de cette décision, inspirée par le souci d'unir plus étroitement les provinces

fédérées, l'esprit de clocher, ou, si l'on veut, d'autonomie était bien trop vivace pour que le soldat renonçât à ces appellations variées et souvent bizarres qui lui rappelaient l'origine des compagnies ou quelqu'une de leurs particularités.

Chez les chasseurs, ils admirèrent la symétrie des faisceaux et chez les dragons le bon état des chevaux attachés aux piquets, tout sellés et bridés en prévision d'une alerte. Plus loin, le parc d'artillerie alignait de petits tas de boulets, disposés en pyramides et plusieurs pièces de campagne prêtes à être attelées. Un peu à l'écart, des hommes préparaient des mèches de mine, des sacs de terre et des fougasses. Les poudres, gardées par des sentinelles, étaient conservées dans une sorte de cave qui formait le premier degré d'un jardin en terrasses, comme les gens de ce pays ont coutume d'en aménager aux flancs des montagnes.

Encore en amont, une rumeur de marché populaire dénonçait le quartier aux vivres. Autour des marchands et des vivandières se pressaient des uniformes de toute sorte et aux environs des tonnelets de genièvre, la verve wallonne excitait le lourd langage des Flamands. Des fourriers de Cumptich qui étaient allés à la provende, traversaient la cohue, portant de gros pains ronds embrochés au fer de leurs lances, et de grosses bottes de foin attachées à la croupe de leurs chevaux. Ils se frayaient un passage au milieu des quolibets auxquels ils répondaient vertement. Soucieux de se concilier les bonnes grâces des habitants de Bouvignes et aussi de Dinant, les officiers autorisaient ceux-ci, à certains jours et à certaines heures, à visiter le campement. Et comme le temps était beau, on voyait à ce moment des bourgeois et des bourgeoises qui circulaient curieusement parmi les groupes de soldats, interrogeant et plaignant les uns, payant la goutte aux autres ou leur distribuant des couques de miel. Les femmes touchaient de la main le bronze froid des canons, et pour faire quelque galanterie aux jeunes filles de Dinant, qui sont accortes et point bégueules, des troupiers prétendaient leur faire essayer des bonnets de sapeurs et des schabraques de cavalerie.

La bonne mine de Thierry et ce qu'on devina de sa personnalité et de son escarcelle à travers les éloges que son parrain le recruteur crut devoir en faire, produisirent quelque sensation. Chemin faisant, il dut régaler les Bruxellois qu'il rencontra.

De vieux refrains de corps de garde lui souhaitèrent la bienvenue :

Vous serez capitaine,
Dondaine!
Aux dames vous plairez,
Dondé!

Une grosse commère, apprenant qu'il s'engageait parmi les Canaris, toujours le plus exposés au feu, lui offrit de faire à son intention le pèlerinage de Walcourt pour demander à Notre-Dame de le préserver des balles des Kaiserliks. Elle n'ignorait rien des noirs projets que formaient les Impériaux et en particulier ce maudit baron de Bleckhem :

— Jésus, mon Dieu! C'est à vous faire dresser les cheveux sur la tête, mes fils! Ils parlent d'occire tous les prêtres, tous les moines, de renverser toutes les croix, de forcer la porte des nonnières, de bouter le feu aux granges et de nous donner tous à manger aux corbeaux. Voici déjà qu'ils nous coupent les routes à nous, pauvres pèlerins, pour nous empêcher d'aller à Notre-Dame de Foy ou à Saint-Hubert et de gagner honnêtement notre vie... Et s'adressant à la fois aux bourgeois et aux soldats : Ainsi, quand les enfants auront le mal de saint Quoilin ou de saint Walhère, quand il y aura des sécheresses, que les charançons se mettront à l'épeautre, quand il pleuvra pendant quarante jours et quarante nuits, comme au temps du déluge; au lieu de vous tirer de peine, mes vaillants, au moyen d'un petit remeage au plus juste prix, bien le bonsoir! plus de messagère! plus de mère Rosalie! grâce à M. de Bleckhem, vous vous en tirerez comme vous pourrez : le soleil ardera vos champs, la pluie noiera vos denrées et la fièvre quarte vous étranglera!

— Pour sûr! c'est la fin du monde, interrompit le sergent recruteur... Mais, en attendant, si la guerre tue votre métier, ma bonne commère, il fait vivre le mien! Et comme il faut être poli envers tout le monde, je bois à votre santé et à celle du baron de Bleckhem, qui passe pour être un intrépide buveur. Et le soudard vida d'une lampée le gobelet d'étain qu'il venait de remplir.

*
* *

Thierry, auquel il tardait de connaître la vie militaire sous d'autres aspects que ceux-là, eut quelque peine à entraîner son guide vers le camp des Canaris. On y avait accès par un pli creusé dans la montagne,—cette compagnie d'élite, où les déserteurs n'étaient pas à craindre, ayant été autorisée, de même que le régiment de Namur, à s'établir sur un promontoire du plateau. Le chemin était roide, et plus d'une fois, soit par l'effet d'une pointe d'alcool, soit à cause de la fatigue naturelle, le vieux sergent s'arrêta pour reprendre du souffle. Il en profitait aussi pour grogner, à travers sa moustache grise, contre l'idée saugrenue qu'avaient eue les Canaris — sans doute afin d'achever de se comparer à des oiseaux — d'aller se nicher à une telle altitude.

Parvenus au sommet, ils rencontrèrent aussitôt les circonvallations du campement qui alignait ses tentes en un parfait échiquier. D'une telle régularité, le sergent rendit hommage à l'esprit de méthode et de stratégie de M. Dumonceau. Il le déclarait très entendu aux choses de la géométrie et de la topographie, du chef d'avoir exercé d'abord dans la vie civile la profession d'architecte. Certes, ajoutait-il en ricanant, — car il n'aimait pas l'état-major d'Andoy, — ce n'était pas de lui qu'on eût pu attendre la naïveté de M. de Schoenfeld qui avouait ne rien connaître aux zigzags des cartes géographiques et voulait qu'on lui en dressât une où la route percée par Marie-Thérèse, de Namur à Luxembourg, fut figurée par une ligne droite, avec les villages marqués à droite et à gauche!

En s'arrêtant à la tente de M. Dumonceau et en remettant à l'ordonnance le billet dont il était muni, Thierry de Longprez éprouvait vivement la curiosité de connaître un tel chef qu'on disait être à la fois l'homme des actions brusques et décisives et l'homme de la vigilance et de la tactique, aussi propre à entreprendre un siège en règle qu'à enlever une redoute à la baïonnette.

Il fut introduit seul, au grand dépit du sergent. Le major était assis à une petite table, ayant devant lui des plans étalés et qui tombaient jusqu'au sol. La première chose qui frappa Thierry fut son air d'extrême jeunesse que ne démentait pas sa voix fraîchement timbrée.

— Ainsi vous voulez être des nôtres, monsieur? demanda le jeune officier à Thierry après l'avoir considéré avec attention.

— C'est mon très vif désir, répondit Thierry d'une voix grave et résolue.

— Prenez cet escabeau, lui dit Dumonceau.

Et quand Thierry eut pris place devant lui :

— Je vois bien, monsieur, que vous n'êtes pas de la graine ordinaire dont on fait ici les simples soldats. Mais enfin, puisque c'est en cette qualité que vous entendez servir, mon devoir est de ne point vous laisser dans l'ignorance de ce qui vous attend...

Et lui plantant son regard entre les deux yeux, ce qui est la manière de mieux enfoncer sa pensée dans celle d'un interlocuteur :

— Ne vous figurez point, monsieur, que le genre de guerre que nous faisons ici ressemble aux campagnes classiques dont vous avez sans doute ouï parler. Il ne s'agit pas pour nous d'une guerre en dentelles, ni même de ces actions rangées où le rôle de l'infanterie se borne à serrer et à déployer la colonne, en sorte d'échanger méthodiquement des feux de salve avec l'ennemi sur trois hommes de profondeur. Ici rien de pareil. Notre jeu est plutôt celui du chat-tigre. Epier la proie à travers les roseaux des berges ou les broussailles de la forêt. A l'heure décisive, franchir le fleuve, comme on peut, grimper à l'escalade, surprendre un avant-poste ou une redoute et, dans le cas où l'on est découvert, pousser jusqu'au corps-à-corps, quoiqu'il en advienne, à travers les balles, les grenades et les boulets, voilà le thème habituel des Canaris, et c'est pourquoi il y faut plutôt de la bravoure individuelle et une grande agilité qu'une longue pratique militaire.

Si ce thème vous agrée, si vous êtes prêt à garder un poste, tête au soleil et pieds dans l'eau, à coucher sur la dure, quitte à ne jamais dormir que d'un œil, à marcher à l'assaut et au feu, suivant la consigne qu'on vous donnera, et toujours entre la vie et la mort, à supporter des contacts rudes et grossiers qui vous changeront du bel air des salons, topez là, monsieur, vous ferez honneur à notre compagnie! Sinon, reprenez le chemin de Bruxelles où l'on se livre à des querelles moins meurtrières...

Thierry avait écouté sans sourciller ce farouche exposé qui promettait à sa vie une direction si nouvelle. Il déclara très résolument qu'il persistait à demander une place parmi ces braves gens dont la Nation était fière.

— Il en sera donc ainsi, monsieur, et je vous souhaite d'y conquérir bientôt vos premiers galons à la pointe de la baïonnette. En attendant, je vous confierai au maître instructeur, et dès qu'il vous jugera dégourdi à point, vous irez à la danse.

*
* *

Une demi-heure plus tard, le chevalier de Longprez endossait l'uniforme jaune à parements noirs. Mêlé à ses nouveaux camarades, dont la majorité était pour lui des concitoyens, il put se convaincre dès le premier moment que l'esprit de discipline et de bravoure était parmi eux en grand honneur avec un mélange d'insouciance et même de gouaillerie par quoi le caractère bruxellois revendiquait ses droits. Il savait que le colonel Dumouriez, au cours d'une visite faite huit jours auparavant à l'armée de la Meuse, n'avait pas caché la bonne impression qu'il ressentait à voir cette troupe ardente et à connaître ce qu'en un temps encore court elle avait pu déjà accomplir. De quinze cents hommes qu'elle comptait en février, elle était déjà réduite à un millier, et ceux qui manquaient avaient tous été tués ou blessés à l'ennemi. D'ailleurs, il était connu qu'un Canari ne reculait jamais d'une semelle, sauf sur l'ordre du commandant. Une seule fois, disait-on, Dumonceau avait dégradé un homme qui, placé seul en sentinelle perdue, sur la rive droite de la Meuse et assailli par tout un parti d'Impériaux, avait cru pouvoir passer le fleuve à la nage dans l'intention, disait-il, d'avertir ses camarades. Le même jour, cet homme s'était brûlé la cervelle.

Une telle atmosphère d'héroïsme devait plaire à Thierry, en assurant au besoin d'action qui le travaillait la certitude d'être satisfait. Aussi ne se rebuta-t-il pas aux brimades et aux corvées dont les débutants avaient pleine mesure non plus qu'aux fatigues des premiers exercices. Dans l'enceinte même du camp, que l'envoi presque quotidien de l'un ou l'autre détachement aux avant-postes ou à l'attaque, vidait souvent aux trois quarts, — puis dans les gorges des alentours, un bas officier d'armes entraînait les recrues tantôt à la manœuvre du fusil, tantôt à l'escalade des rochers. Il se réclamait de l'école de Souvaroff et répétait volontiers son axiome : « Au soldat, il faut les jambes du cerf, la force du cheval, la patience du chameau, le courage du lion et le ventre d'une puce. » Le soir

venu il renvoyait ses élèves exténués et avides de repos au matelas que le munitionnaire avait réduit patriotiquement à sa plus simple expression, sans doute pour endurcir les défenseurs de l'Etat en leur évitant toutes les séductions de la mollesse.

Encore de telles délices n'étaient-elles dispensées aux recrues qu'avec mesure, et dans la semaine même de son incorporation, Thierry fut requis, après le couvre-feu, pour faire son quart de nuit.

Posté en sentinelle à l'extrême pointe du campement, il découvrait la vallée tranquille, à demi éclairée par un ciel d'un bleu profond, tout criblé d'étoiles. Au pied de la montagne, les quartiers de la cavalerie, les tentes des chasseurs, le parc d'artillerie reposaient sous la protection des feux de veille dont les taches rouges, régulièrement espacées, semblaient éclabousser la nuit. Des milliers d'hommes composaient un seul sommeil. Il y avait là, tout le long de ce fleuve rapide dont on percevait le clapotis sur la rive rocailleuse, des gens de toute sorte, venus de tous les points de cette patrie nouvelle, qui, depuis quelque six mois seulement, s'essayait à vivre. Citadins ou paysans, ils avaient quitté les polders flamands, les bruyères de Campine, les villes brabançonnes, les plaines de la Hesbaye ou du Condroz pour s'asservir en masse bigarrée à un drapeau que leur enfance avait ignoré et qui, tout à coup, leur était devenu commun et cher. Une puissance mystérieuse, le sentiment national, les avait groupés là en défenseurs d'un sol devenu le leur. Et ce sentiment disposait de leurs vies. Qu'une alerte sonnât, et ils seraient debout, chacun à son rang, prêts à marcher, à combattre, à mourir. Et Thierry imaginait la rumeur tumultueuse d'un tel réveil dans ce paysage aux évocations féodales : les batteries des Patriotes, établies aux Carrières de marbre et à Ronchenne croisant leurs feux avec ceux des batteries autrichiennes assises à la crête de l'autre versant près d'Herbuchenne et d'Ordenne. Il voyait le ciel tout à coup flamboyant, et embrasant de ses lueurs sinistres la bonne ville de Dinant qui, là-bas, tout à droite, s'étirait en une longue traînée de toits d'ardoises, dominée par son énorme rocher et son clocher bulbeux. Il entendait l'appel des tambours et des clairons, les ordres des officiers, la galopade des dragons partant en éclaireurs. Il sentait vibrer partout et en

lui-même l'âme patriale, celle qui animait si passionnément son vieux père, celle où se confondaient aujourd'hui ses propres vertus et ses amours reconquises.

Une patrouille passa. Et Thierry, dont la nature méditative s'enivrait à de telles réflexions, fut tout surpris d'être sitôt relevé de garde.

*
* *

La cense d'Herbuchenne est derrière Dinant, à quelques portées de fusil de la crête rocailleuse qui surplombe la ville. L'ennemi y avait un poste important, et de là il alimentait une redoute juchée au sommet de la montagne dont la Roche à Bayard forme la base. Cette redoute qui tirait parfois à boulets rouges causait grand dommage à celle que les Patriotes avaient établie à Ronchenne sur l'autre rive, mais personne ne s'était avisé qu'une telle position pût faire l'objet d'une attaque sérieuse. En effet, le seul accès qu'on eût pu y avoir de la vallée était par une gorge si rapide qu'aucune troupe ne pouvait songer à y grimper et qu'en tout cas, y eût-elle songé, la moindre défense devait l'empêcher d'y réussir.

Cependant, Dumonceau ayant fait reconnaître la position, demanda au général Koehler d'être autorisé à en tenter l'assaut nocturne. Et cette affaire, exceptionnellement hardie, fut la première où Thierry eut l'occasion de donner ses preuves. Il portait depuis huit jours seulement l'uniforme des Canaris et, certes, il n'aurait pu souhaiter un meilleur début dans la carrière des armes.

La nuit était déjà noire lorsque les Canaris reçurent l'ordre de marche, en même temps que le régiment de West-Flandre, commandé par le baron d'Ernatius, et qui devait s'employer avec eux à l'entreprise. L'équipement des hommes fut réduit au strict nécessaire, de façon à ne pas gêner leurs mouvements. A onze heures, ils commencèrent à passer l'eau vis-à-vis de la Roche à Bayard sur de grands bateaux plats que les pontonniers poussaient silencieusement au moyen de leurs longues perches. Une compagnie de chasseurs fut transbordée à son tour, avec mission de garder le pied de la montagne et d'empêcher l'ennemi de couper le chemin aux assaillants. Enfin, trois compagnies du régiment de Namur couvraient les bateaux, pour assurer les communications et la retraite.

A ce moment, en dépit de l'obscurité et quelque mystère que les soldats belges eussent observé, l'ennemi, prévenu par ses sentinelles avancées, ouvrit le feu de sa batterie. Mais il croyait à un coup de main sur le pont Saint-Jean, qui coupe l'embouchure de la Lesse dans la Meuse et ne faisait pas attention à la gorge profonde et sauvage par où les Canaris avaient déjà commencé l'escalade.

Cet assaut fut un véritable tour de force. Et peut-être, si la nuit ne leur eût caché à eux-mêmes la roideur des escarpements où ils grimpaient des mains et des genoux, s'accrochant au-dessus de l'abîme à la faveur d'une saillie de roche ou d'une racine de buis, se déchirant aux épines et aux pierres, plusieurs eussent été retenus par l'angoisse du vertige. Mais une ardeur aveugle les hissait au flanc inégal de cette montagne abrupte. Et déjà les plus lestes touchaient au sommet.

Alors, n'ayant pris que le temps de ficher leurs baïonnettes au canon de leurs fusils, les Canaris se précipitèrent en une masse sur la batterie qui crachait ses boulets dans la nuit. Renversant ou tuant les Impériaux qu'ils rencontraient sur leur passage, ils arrivèrent à la redoute du haut de laquelle les artilleurs se défendaient en leur lançant des blocs de pierre. On entendait les hommes s'interpeller et s'injurier dans la nuit. Aux défis succédèrent des cris de rage et de douleur. Quelques Canaris, parvenus à la plate-forme, se battaient corps à corps avec les servants des pièces. Ils frappaient, bousculaient, mordaient sans voir. Bientôt les uniformes jaunes étaient maîtres de la terrasse : on ligottait les Kaiserliks, on mettait le feu dans leurs ouvrages.

Thierry avait grimpé et couru aux premiers rangs, sans réfléchir, grisé d'une fièvre nouvelle qui l'exaltait comme les autres. Il se trouva plus ardent encore lorsque, cette première opération terminée, Dumonceau rallia les Canaris pour marcher sur Herbuchenne d'où un fort canon tirait sur eux à cartouches. Ce fut une nouvelle ruée accompagnée de fusillade,— cette fois à travers les champs, au mépris des fils de fer et des chevaux de frise qui entouraient la grande cense. Et ce fut un nouveau triomphe. Surpris par l'impétuosité de l'attaque, les canonniers autrichiens n'eurent que le temps de mettre l'avant-train à leur pièce et de s'enfuir, bride abattue, bien loin dans l'intérieur des terres. Derrière eux, sauvés par la nuit, les troupes qui

occupaient le poste décampaient à toutes jambes. Des Canaris se lancèrent à leur poursuite, les serrant de près. Les autres, en entrant dans les bâtiments, trouvèrent tout le bagage que l'ennemi avait abandonné. Çà et là, un retardataire fut arrêté ou assommé. A la lueur d'un feu allumé dans la cour, Thierry vit un jeune officier de Wurtemberg qui gisait à terre, le crâne défoncé et du sang coagulé dans son épaisse chevelure noire. Plus loin, un beau cheval, étendu sur le flanc, essayait vainement de se relever, la cuisse traversée d'une balle. Des gémissements sourds, des plaintes aiguës se mêlaient aux rires et aux jurons. Quelques joyeux compagnons s'empressaient déjà de faire fête aux provisions découvertes dans les caves et un loustic faisait frire du lard dans un casque de dragon autrichien.

Quand le jour commença à blanchir, Dumonceau, suivant le plan qu'il avait arrêté, fit changer le front et ramena tous ses hommes jusqu'à la Meuse. Tandis qu'on repassait le fleuve, un coup de feu tiré au hasard atteignit le capitaine Beau tout auprès de Thierry. Le capitaine fit une plainte et tomba. Il était mort. La perte de ce vaillant officier fut la plus sensible que subirent les Canaris en cette nuit glorieuse. Elle gâta un peu l'entrain du retour à Bouvignes, d'où les autres soldats, éveillés par la fusillade, avaient pu voir s'allumer l'incendie au-dessus de la roche légendaire.

Thierry, en aidant à rapporter sur une civière le cadavre du capitaine, se demandait si toutes ces aventures si rapides et tragiques auxquelles il venait de participer n'étaient pas un rêve. Et tandis que Dumonceau, l'ayant reconnu, le félicitait au passage, il constata qu'après tout le fait d'avoir été là et d'avoir agi par automatisme plutôt que suivant son propre tempérament, l'avait à lui seul contraint à s'y bien conduire.

Au-dessus du damier que formait le camp des Canaris, les corneilles tournaient dans un ciel déjà clair et frais.

*
* *

Le dimanche qui suivit cette brillante action, le vaguemestre du camp remit à Thierry un envoi de Bruxelles.

Une lettre d'Hélène disait :

« Quelle joie ce nous est de recevoir de tes nouvelles, mon bon Thierry! Les plus fraîches nous ont été apportées par

M. del Rio, qui est rentré hier de la visite dont le Congrès souverain l'avait chargé au quartier de Bouvignes. C'est par lui que notre cher père a su comment les Canaris s'étaient comportés à l'attaque nocturne d'Herbuchenne et quelle bonne figure tu as faite parmi ces braves soldats. C'est la première fois qu'il a consenti qu'on lui parlât de son fils. Il n'a rien dit, mais nous avons compris qu'il était heureusement remué du rapport qu'on lui donnait de toi. Il n'a plus cette sorte de honte sourde qui lui faisait baisser la tête devant ses meilleurs amis. Ceux-ci le pressent d'accepter maintenant d'être un des nouveaux députés que les Etats du Brabant enverront au Congrès renforcé qui doit se réunir le dix-huit août pour aviser à la situation générale. Qu'en sortira-t-il? Quelques-uns ne se cachent pas de prôner un rapprochement avec les Autrichiens, qui promettent d'abolir tous les griefs d'où est née la Révolution. Tel est notamment l'avis de M. Wildt, député pour le Limbourg. Mais le plus grand nombre — et ton père les approuve — dit qu'il faut tenir bon et que des négociations avec les Impériaux, s'il faut en ouvrir, nous seront d'autant plus favorables que notre république paraîtra plus unie et notre armée plus forte. Aussi prépare-t-on une nouvelle levée de volontaires. On dit qu'ils rejoindront en masse les troupes de la Meuse dès que le temps des moissons sera passé, car ce sont presque tous des paysans et les travaux des champs les retiennent. Dom Placide a demandé de les accompagner en qualité d'aumônier. Pour nous, comme tu penses bien, nous n'irons pas à Longprez cet été. Notre amie Isabelle continue d'ailleurs à nous tenir compagnie. Elle a reçu, voici quelques jours, une lettre de son frère par le courrier d'Augsbourg. Evrard lui mandait qu'il était en route pour rejoindre le gros de son régiment. Il se dirigeait vers Luxembourg et de là vers le quartier général de M. de Latour. A l'heure qu'il est, il doit y être rendu. Faut-il, hélas! que j'en sois réduite à déplorer de le savoir si proche de nous en une telle occurrence, après avoir tant souffert de le voir quitter nos provinces! Que le bon Dieu nous vienne en aide à tous, cher frère... Il n'est pas de jour où je ne le prie pour toi... »

A cette lettre, Isabelle de Peñalegas avait joint un billet :

« Pendant que vous cueillez des lauriers, mon cher Thierry, nous sommes ici bien en peine de vous... N'oubliez pas que

si vous ne tenez pas à la vie, d'autres y tiennent beaucoup pour vous, et même plus qu'à la leur propre... Afin qu'il vous soit plus aisé de correspondre avec nous, nous vous faisons remettre par ce courrier quelques pigeons pris au colombier de la place des Wallons. Ils connaissent bien leur logis et lorsque vous aurez quelque chose à nous mander, mon cher Canari, n'hésitez pas à vous servir de ces messagers ailés qu'en des temps plus tranquilles les poètes prennent volontiers comme emblèmes des sentiments les plus tendres avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble servante. »

*
* *

« Du camp de Bouvignes, ce mardi 1er de septembre 1790.

» MA CHÈRE HÉLÈNE ET MA PLUS CHÈRE ISABELLE,

» Les lignes que je confie aujourd'hui à un de vos gentils messagers vous apprendront plus de nouvelles que vous n'en espériez, et non seulement de moi-même, mais de quelqu'un qui vous tient aussi bien à cœur!

» Mais laissez-moi tout d'abord recueillir mes esprits et vous narrer avec quelque ordre les extraordinaires événements qui viennent de se passer. Je le ferai aussi nettement que me le permettra la stabilité de la caisse de tambour qui sert de pupitre à mon papier de soie.

» Hier, au point du jour, je dormais encore à poings fermés, tout à mes rêves où vient flotter souvent une ombre gracieuse, lorsque les clairons sonnèrent l'appel, à l'improviste comme toujours. Je m'empressai de rallier « mes » hommes. Vous ai-je dit que les galons de laine m'avaient été octroyés en suite d'une attaque assez heureuse que nous fîmes récemment contre la cense de Haut, vis-à-vis du château de Freyr? Notre régiment, doublé d'un bataillon de West-Flandre, passa la Meuse à Anseremme, de telle façon que nous avions la Lesse à notre gauche. Tout notre monde était dispos et de bonne humeur. Et nous n'eûmes pas grand'peine à gravir la côte qui, Dieu merci! n'est point escarpée à cet endroit comme à la Roche à Bayard, puis à nous emparer des positions ennemies établies sur la hauteur. Mais ceci n'était qu'une entrée de jeu. Quand nous y fûmes, le général nous fit tous travailler à la construction d'une petite flèche dans un angle qui domine un chemin sur la crête

de la montagne, au bord de la Lesse. Nous y édifiâmes un bon retranchement avec de la terre disposée sur des tas de fascines, le tout lardé d'un grand nombre de piquets. Puis, en avant de cette flèche, nous plaçâmes trois rangées de chevaux de frise, garnis de pointes de fer, et entre chaque rangée, les sapeurs avaient semé des chausse-trapes, de manière que l'approche était rendue très malaisée. Cependant, nous fûmes rangés en bataille, ayant sur notre droite, en colonne masquée, deux escadrons : l'un des dragons de Flandre, l'autre des dragons de Brabant, qui se tenaient prêts à agir au premier moment favorable.

» Pendant ce temps, les Impériaux s'ébranlaient de leur grand camp de Falmagne avec beaucoup d'artillerie. Ils se déployèrent d'abord en ordre de bataille, parallèle au nôtre, mais hors de portée. Ils firent seulement avancer quelques pièces pour tirer sur le flanc gauche de notre front et amenèrent aussi des canons d'Ordenne pour les placer obliquement sur le revers du même flanc. Mais ces canons étaient placés trop bas pour faire beaucoup d'effet. Je ne vous cacherai pas qu'à ce moment j'éprouvai quelque émotion, car il s'agissait bien d'une bataille rangée et non plus d'un de ces coups de main où le général nous emploie le plus souvent. Nous attendions, le fusil armé, en nous embusquant autant que possible derrière les levées de terrain que dessinait notre petite flèche. Tout à coup, une partie de dragons de Latour se détacha de la masse que formaient les ennemis. A fond de train, ils décrivirent une grande courbe jusqu'à proximité de nos ouvrages, sans doute pour reconnaître ceux-ci. Nous leur envoyâmes une décharge de mousqueterie et nous vîmes dans la fumée leurs grands chevaux d'Allemagne qui se cabraient aux balles dont nous les saluions. Ils ne firent que passer, en éclaireurs, lorsque arriva derrière eux, en bon ordre, tout le régiment de Wurtemberg qui faisait une grande tache blanche sur la campagne et les arbres. Le plan des Impériaux était sans doute de pénétrer par le flanc de notre gauche, d'où ils comptaient que leur artillerie nous avait déjà délogés. Mais ils parurent très déconfits de rencontrer tant d'obstacles et d'essuyer de notre part un feu si nourri qu'ils pénétrèrent à peine jusqu'à la seconde rangée de nos chevaux de frise. Ils hésitèrent. Alors, leur colonel, M. de Bleckhem, qui s'était tenu en arrière, se rua tout à coup au

devant d'eux pour les entraîner. Je me trouvais précisément à la pointe de la flèche, mon fusil affûté sur le remblai. Voyant le colonel dans l'axe de mon canon, je lâchai mon coup; on vit soudain le colonel battre des bras, vider les arçons et s'affaler comme une masse. Ce fut derrière moi, parmi les hommes qui avaient suivi le coup, une furieuse clameur de « hurrah ». En un instant, escaladant nos ouvrages, les Canaris se lancèrent en aveugles dans la direction où M. de Bleckhem était tombé. Vous savez qu'il était aussi haï des nôtres pour la férocité dont il fit preuve à l'égard de nos prisonniers, qu'il était craint des soldats de son régiment pour une sévérité qui touchait, dit-on, à la brutalité. Tout désemparés par la perte de leur chef, et voyant bien qu'ils n'avanceraient pas plus loin, les habits blancs détalèrent dans un complet désordre.

» On me fit fête pour un coup de feu dont je n'avais aucun mérite et dont j'éprouvai quelque remords quand je vis de près ce vaillant homme de guerre, étendu tout du long, le visage hideusement troué d'une balle qui lui avait fait sauter la mâchoire, les cheveux tout blancs sous la perruque déjetée et sanglante. En peu d'instants, une dizaine de nos hommes, quelque effort que je fis pour les en empêcher, le dépouillèrent de ses armes, de ses décorations, de ses galons et, poussant des cris sauvages, ils le remportèrent comme un trophée à l'abri de notre retranchement.

» Nous apprîmes sur ces entrefaites que les chasseurs de Landon Vert et deux escadrons de Latour, s'étant avisés de s'emparer des têtes du pont de Saint-Jean sur la Lesse pour nous couper tout moyen de retraite de ce côté, étaient aux prises avec une partie du régiment de Namur et de notre cavalerie. Nous entendions de ce côté une vive pétarade ponctuée par le feu de nos batteries de Ronchennes, et nos officiers songeaient sérieusement à nous y envoyer à la rescousse, lorsque nous vîmes déboucher sur le plateau, venant du pont de Saint-Jean et cherchant à rejoindre les compagnies de Wurtemberg occupées à se reformer à distance, un petit détachement des dragons de Latour qui entrait imprudemment dans notre champ de tir. On voyait leurs silhouettes grandir à la crête de la montagne; les têtes, puis les corps, puis les chevaux. Ils nous avaient à peine aperçus qu'une pluie de balles les dispersa. Ceux qui n'avaient pas été atteints firent

brusquement volte-face. Aussitôt, nous arrivâmes au pas de course et je dus à une heureuse chance d'être un des premiers à me trouver à l'endroit où gisaient ceux des dragons demeurés sur le carreau. Un lieutenant, reconnaissable à ses ganses d'or, était empêtré dans sa selle et ses étriers, ayant eu son cheval mortellement blessé sous lui. Mes hommes se précipitaient pour percer l'officier de leurs baïonnettes et ils y fussent sans doute parvenus bien qu'il eût déjà armé ses pistolets et allait s'en servir, lorsque... jugez de ma stupeur!... je reconnais Evrard... Evrard que je croyais partout, excepté à ma portée! D'un geste, d'un cri, j'arrête les Canaris.

» Vous êtes mon prisonnier, monsieur! dis-je à Evrard qui, me reconnaissant à son tour, abaisse le pistolet qu'il tenait braqué. Je me place devant lui, le couvrant de mon corps et, avec plus d'autorité que je ne m'en croyais, je décide mes hommes à me laisser cette prise, en compensation du colonel de Bleckhem que je leur abandonne. Je m'empare moi-même des pistolets d'Evrard et de son épée. Il avait une jambe encore engagée sous son cheval abattu et quelque envie qu'il pût en avoir, je ne lui laissai pas le temps de résister ni même de réfléchir.

» Voilà le principal de cette journée, chères amies, et tout le reste vous importera peu. Il y eut ensuite jusqu'à trois nouvelles attaques de l'ennemi pour reprendre notre poste sur lequel nous nous étions rabattus et où Evrard se trouvait ligotté avec d'autres prisonniers. Nous tuâmes encore quelques hommes au régiment de Wurtemberg, dont un major qui avait pris la place de M. de Bleckhem. Mais vers les quatre heures de l'après-midi, notre général ordonna de battre la chamade, jugeant qu'il n'avait pas dans sa colonne un nombre de troupes suffisant pour conserver ce nouveau poste, sans trop affaiblir son corps de réserve qui était destiné pour la défense de la Meuse. Notre retraite se fit dans le plus grand ordre, jusqu'à Bouvignes, prisonniers en croupe, tambour battant et drapeaux déployés, nos soldats remportant avec eux, nu de tout vêtement, le cadavre de ce pauvre M. de Bleckhem.

» Je ne puis vous en écrire davantage aujourd'hui sinon pour vous assurer qu'Evrard, bien que d'assez méchante humeur, est en sûreté et en parfaite santé. Comme le général Koehler m'avait marqué son contentement pour la mort de M. de Bleckhem, je

lui ai dit tout l'intérêt que je prenais au sort de M. de Peñalegas et j'ai obtenu que celui-ci jouirait jusqu'à la fin de la campagne de toutes les attentions possibles, à la liberté près, ainsi que de tous les agréments que les règles de la guerre permettent entre gens policés. Déjà, j'ai pu donner de vos nouvelles à notre ami qui, sans doute, ne tardera pas à vous écrire, d'autant qu'il disposera pour ce faire de plus de temps que n'en aura votre très affectionné Canari. »

* * *

La méchante humeur d'Evrard n'allait pas sans quelque reconnaissance pour ce compagnon de ses jeunes années, retrouvé si inopinément et auquel il ne devait pas moins que la vie. Aux heures où son service lui en laissait le loisir, Thierry venait le visiter en une dépendance du vieux castel de Bouvignes dont on avait fait un gîte provisoire pour les prisonniers de guerre. Il avait obtenu qu'on assignât à M. de Peñalegas, dans cette sorte de casemate, un réduit un peu plus présentable que les autres. A vrai dire, l'espace y était mesuré et la voûte, qui était basse, exhalait cette odeur de salpêtre qu'on respire dans les lieux froids et humides. Mais ces menus inconvénients étaient rachetés par l'agrément d'une fenêtre donnant sur la vallée, et d'où Evrard pouvait voir, par-dessus un ravelin extérieur et quelques maisons aux toits d'ardoises accrochées comme des nids aux flancs du rocher, le noble paysage de la Meuse avec, au delà du fleuve, le versant de Montorgueil où des cornes et des remparts mi-éboulés dessinaient les vieux glacis de Dinant. Un mobilier sommaire lui avait été concédé et une ordonnance spéciale prenait soin de sa personne.

Assez froid aux premiers jours, l'entretien des deux jeunes gens avait pris ensuite le tour familier que devait entraîner leur vieille amitié, l'un et l'autre évitant néanmoins de faire des allusions trop précises aux conjonctures de la vie politique ou militaire. Le besoin d'épanchement, qui devait déborder tout d'abord en une nature vive et primesautière comme l'était celle d'Evrard de Peñalegas, convainquit bientôt Thierry que de lointaines équipées n'avaient en rien modifié les sentiments de son ami à l'égard de sa sœur. Sur de tels sentiments, quand ils sont passionnés, l'absence produit l'effet de ces grands vents qui éteignent les chandelles, mais qui entretiennent les incendies...

Confidence pour confidence, Thierry ne dissimula point — car il répugnait d'instinct, sinon à la défaillance, du moins au mensonge, — les torts dont il s'était rendu coupable vis-à-vis d'Isabelle et comment la générosité de celle-ci l'avait à jamais reconquis.

Mais tandis que ces aveux réciproques réchauffaient leur vieille intimité, tandis qu'ils se partageaient la joie d'admirer la double et charmante miniature que Thierry avait emportée de Bruxelles, ils se demandaient quel destin les circonstances réserveraient à leurs amours. La rigueur de M. Charliers envers son fils ne semblait pas prête à fléchir. Et plus que jamais, Evrard entendait demeurer fidèle à ce qu'il tenait pour son devoir militaire.

Il avait vraiment l'âme d'un soldat, droite et simple. Sans se plaindre de rien, il conta à Thierry son genre de vie, depuis qu'en décembre, l'intervention de M. Charliers lui avait permis de quitter Bruxelles après que l'émeute eût transformé pour lui en prison son poste du Treurenberg.

De Luxembourg, M. d'Arberg l'avait détaché sur l'armée de Bohême, où sa qualité de Brabançon l'avait fait tenir au début en quelque défiance. D'interminables marches et contre-marches, à travers monts et plaines, des étapes dans de mauvaises bourgades lui avaient révélé des pays et des mœurs bizarres.

L'hiver avait été rude, le pain rare et la viande avariée. Mais il s'accommodait de tout.

Son juvénile entrain avait triomphé des ennuis comme des fatigues. Avec les Hongrois et les Trabans, il avait rivalisé d'élégance et d'endurance. Il avait pris part à quelques hostilités contre les Turcs et couru le risque d'être empalé lorsque, brusquement, ordre avait été donné à tous les dragons wallons de joindre l'armée des Pays-Bas où le vieux Bender demandait du renfort. Il avait donc tourné bride, et des frontières de l'Esclavonie à Luxembourg, puis à Falmagne, son voyage n'avait été qu'une course, grâce au bon cheval qu'il montait.

Ah! le vaillant, le fidèle compagnon qu'il avait perdu lorsqu'il avait senti se dérober sous lui, blessé à mort, ce noble Soliman. D'y penser, les larmes lui venaient aux yeux. Jamais, cette noble bête ne refusait son effort. Sensible comme un

enfant, vive comme la poudre, il l'avait dressée à de folles audaces, et le moindre son de sa voix la faisait bondir. Et maintenant, elle n'était plus qu'une charogne abandonnée aux corneilles...

Baste! à la guerre comme à la guerre!

Thierry se plaisait à considérer son ami, tandis que celui-ci — oublieux de sa geôle — causait avec autant d'insouciance que s'il eût été à une table de bivouac ou au petit cercle d'un salon.

Oui, c'était bien là le soldat toute franchise et tout entrain. Thierry retrouvait en lui cet Evrard de jadis qui déployait une égale aisance à forcer un cerf ou à danser un menuet, avec une joliesse de façons et quelque chose d'empressé qu'avait sa fougue juvénile et à quoi on ne résistait pas. Combien différente de cette âme-là il sentait la sienne propre! Soldat, il l'était sans doute et assez pour ne pas baisser la tête à l'attaque quand il entendait ronfler un boulet... Mais soldat d'occasion, au point d'être ahuri et indigné chaque fois qu'il pouvait encore réfléchir à la pensée que des hommes se couraient ainsi sus les uns aux autres pour donner ou recevoir mille maux auxquels répugnait leur nature. Mais quoi! La philosophie sur laquelle il avait si longtemps médité lui avait fait sans doute une âme plus complexe que ne le comporte le métier de la guerre!...

Cependant Evrard ne tarissait pas en ses propos exubérants de jeunesse et de vie — et son ami ne cessait de l'admirer que pour suivre par la fenêtre, à la hauteur du ravelin qui flanquait extérieurement ce vieux donjon, les allées et venues d'un canon de fusil passant et repassant régulièrement au bras d'une sentinelle invisible.

*
* *

A quelques jours de là, une grande rumeur se fit dans l'armée de la Meuse On annonçait l'arrivée des volontaires qui avaient répondu à l'appel du Congrès renforcé. Messire Henri van der Noot les accompagnerait en personne et arrêterait, de concert avec l'état-major, les derniers détails d'une opération qui devait surpasser en gravité toutes les précédentes.

Il importait, en effet, de frapper un coup décisif. Les dernières dépêches qui avaient été reçues de MM. de Bousies, de Rodes et de Thiennes, respectivement accrédités comme ministres des Etats Belgiques Unis à Berlin, à Londres et à

Paris, ne laissaient plus guère d'espoir du côté des Puissances : celles-ci, après avoir spéculé au début sur les événements des Pays-Bas, se prononçaient de plus en plus nettement pour le rétablissement de la domination autrichienne. D'autre part, M. Van Leempoel, le professeur de Louvain, qui représentait la jeune république à La Haye, venait d'y apprendre que Léopold mobilisait deux nouvelles colonnes de quinze mille hommes chacune, l'une devant entrer par la Franconie au pays de Liége, l'autre par la Bavière dans le Luxembourg. Ces nouvelles, si elles causaient de légitimes inquiétudes au Congrès, ranimaient les ardeurs du parti vonckiste, tout prêt à faire le sacrifice de l'indépendance nationale pour le plaisir de voir succomber le gouvernement statiste qui lui était odieux.

Autant de dangers à conjurer, autant de motifs pour hâter un suprême effort! En même temps qu'on préviendrait de la sorte l'entrée en jeu des renforts autrichiens, on ranimerait par un succès militaire la confiance de la Nation en ses chefs. A supposer même que les intentions de l'Europe n'en fussent pas modifiées, les conditions d'un *modus vivendi* avec l'Autriche en seraient rendues plus favorables, — l'opinion qu'il donne aux autres de sa force étant, dans toute négociation diplomatique, le meilleur argument qu'un Etat puisse se ménager.

Les volontaires, après s'être formés en compagnies, en divisions et en bataillons aux lieux de ralliement qui leur avaient été désignés, c'est-à-dire à Louvain, à Tirlemont, à Gembloux, à Fleurus et à Boneffe, étaient dirigés ensuite, les uns sur Andoy, les autres sur Bouvignes, avec la promesse de n'être pas retenus plus de trois semaines et avec une paye de huit sols par jour et le pain, sans distinction de grades. On les disait pleins de bonne volonté, mais les corps organisés, déjà endurcis par quelques mois de campagne, n'auguraient pas grand secours de ces braves gens peu accoutumés aux marches et aux veilles, et moins encore aux décharges des canons et des mousquets.

On en vit arriver six mille cinq cents à Bouvignes dans les journées des 18 et 19 septembre. Ils avaient conservé leurs habits bourgeois et marchaient pour la plupart sous le commandement de leurs seigneurs de village et de leurs curés. On leur assigna pour campement la plaine sur la hauteur de Bouvignes, au delà de l'emplacement où étaient les Canaris et le régiment de Namur.

Thierry assista à leur installation. Sa joie fut grande de rencontrer, parmi de frustes « croisés » du Brabant wallon, l'excellent Dom Placide qui circulait en une tenue digne de l'archevêque Turpin : son froc retroussé laissait voir d'énormes bottes à éperons et la croix d'une épée qui lui pendait à la ceinture rappelait, tout en le démentant, le crucifix qu'il portait étalé sur la poitrine.

Sa santé et son humeur n'avaient pas souffert des fatigues du voyage et sa verve intarissable l'avait de suite rendu populaire parmi ces troupiers improvisés.

A ceux qui s'étonnaient de son accoutrement de moine-guerrier, il clouait le bec par des raisons sans réplique :

— *Militia est vita hominis super terram*, disait-il. Toute vie humaine est un combat. Et lorsque la foi et le bien public sont en péril, les docteurs en théologie eux-mêmes doivent se résigner à quitter le pupitre et le lutrin et à ficher leur plume, en guise de panache, à leur bonnet carré...

D'ailleurs, il entendait bien concilier ces nouveaux devoirs avec ceux qu'impose la charité chrétienne. Aussi s'était-il fait suivre depuis Groenendael par un chariot rustique qui renfermait des provisions de toute sorte. On y trouvait, entre autres remèdes pour les blessés, plusieurs pots de baume du Samaritain, qui est de l'huile de millepertuis, avec du gros vin et des roses de Provins. On y trouvait aussi, pour les gens bien portants, des vivres de bonne qualité destinés à relever l'ordinaire, car des volontaires du Brabant ne peuvent pas, disait-il, se nourrir de racines ou se sustenter en se léchant la patte comme les ours.

Le soin spirituel de ses hommes le préoccupait encore davantage. Il réprouvait avec véhémence les façons de ces soudards et maraudeurs sans vergogne, à l'approche desquels il n'est fille à la veillée ni lard au saloir qui ne se prennent à trembler. Il s'indignait au récit des violences inutiles, qui gâtent les plus beaux faits de guerre. Quels qu'eussent été les plus justes griefs des Belges contre M. de Bleckhem, auquel il avait prodigué de son vivant plus d'injures que n'en adressa le prophète juif au satrape du roi Néglatphalazar, il déplorait que son cadavre eût été, à Namur où on l'avait transporté, l'objet d'outrages très malséants. Les excès, disait-il, n'excusent jamais les excès, même en temps de discorde civile.

La belle conduite de Thierry, dont la renommée s'était répandue jusqu'au fond de son cloître, lui avait causé une joie profonde. Il le vantait à tous comme un exemple, le comparant aux héros les plus fameux. Il ne fit trêve à ces éloges que lorsque son ami se fâcha tout de bon. Au moins voulut-il être instruit par lui de tous les détails des attaques auxquelles les Canaris avaient pris part.

Ces détails excitaient encore son enthousiasme. On s'en aperçut dans l'éloquent discours qu'il prononça à l'occasion de la bénédiction des drapeaux. Il avait pris pour thème ce texte sacré : « *Ipsi veniunt ad nos in multitudine et superbia ut disperdant nos et uxores nostras et filios nostros et ut spolient nos. Nos autem pugnabimus pro animabus nostris et legibus nostris.* » Exaltés par l'ardeur de sa conviction, les volontaires sentaient fermenter en leurs cœurs le courage et la confiance.

Le dix-huit au soir, les cloches de Bouvignes, mises en branle, annoncèrent l'approche de Messire van der Noot. On accourut de toutes parts pour faire la haie et acclamer au passage du grand homme. Son carrosse arriva, précédé et escorté d'un piquet de cavaliers, dont quelques-uns tenaient au poing des torches allumées. La rapidité de la course écrasait les flammes des flambeaux et dispersait leurs étincelles. A leur éclat fugitif, on put découvrir à travers les vitres de la voiture, se détachant sur les coussins de soie jaune, un masque sanguin et qui souriait à l'ovation. Sur la grand'place, le carrosse s'arrêta et la portière s'ouvrit, tandis que le bailli et les autorités militaires, rangés en demi-cercle, s'inclinaient respectueusement.

Le vingt, Messire van der Noot passa les troupes en revue et ne manqua point de les haranguer. Il rappela que l'attaque du surlendemain coïnciderait avec la fête de saint Maurice, patron des guerriers chrétiens, et promit aux volontaires qu'ils pourraient, dès que le succès de cette attaque serait assuré, rentrer chez eux et vaquer aux travaux de la grange, dont s'annonçait la saison. Puis il repartit pour Andoy, — et quelques mauvais plaisants en conclurent qu'il préférait voir une bataille comme un tableau, de loin plutôt que de près.

*
* *

Aussitôt la revue terminée, tous les volontaires nouveaux venus furent distribués le long de la Meuse. Les uns devaient

relever les troupes réglées et occuper provisoirement leurs positions. D'autres devaient se placer en rideau pour masquer les mouvements stratégiques décidés par l'état-major. D'autres enfin, qui paraissaient offrir quelques garanties de résistance et de discipline, participeraient directement à l'action du mercredi. Dom Placide avait obtenu que ses volontaires du Brabant wallon fussent parmi ces privilégiés. Le général Koehler y avait consenti, à la condition que ce petit détachement plein de bonne volonté, mais dénué de toute expérience militaire, se plaçât sous les ordres d'un homme ayant fait ses preuves à l'ennemi. Et Thierry avait été désigné pour prendre ce modeste commandement, bien qu'il eût préféré conserver ce jour-là son rang parmi les Canaris.

L'après-midi du vingt et un fut consacrée au repos, mais la tombée du jour marqua un branle-bas général. Tous les régiments et tous les escadrons reçurent leur ordre de marche Le gros des troupes avec Koehler devait surprendre l'ennemi par Moniat, gravir la montagne d'Anseremme que les furieux assauts des Canaris avaient fait appeler par les Autrichiens « une montagne de boucherie », puis attaquer le camp de Falmagne. Une colonne secondaire composée du régiment de Bruges, d'un escadron de Brabant et de quelques compagnies d'infanterie, parmi lesquelles celle de Thierry, avait pour programme de passer la Meuse à Hastière et d'occuper la rive droite afin d'empêcher la jonction entre les retranchements des Autrichiens à Blaimont et leur quartier général de Falmagne. Au besoin, en cas de succès de l'attaque par Moniat, les instructions ordonnaient de couper aux troupes de Falmagne toute retraite vers le sud.

Le baron de Cumptich, qui dirigeait cette colonne secondaire, la conduisit par les hauteurs jusqu'au village d'Hastière. Les Patriotes y conservaient un poste avancé, que les dragons de Flandre avaient défendu avec succès, lorsque les troupes belges s'étaient retirées à la fin de mai du château de Beauraing. Ils y avaient aussi établi un hôpital, dans un ancien moulin de l'abbaye, tout proche de la Meuse.

Il faisait encore nuit lorsque les troupes passèrent le fleuve sur de larges bateaux plats. L'eau était basse et la traversée se fit sans encombres. Puis, toujours dans le silence, l'obscurité, le froid et le mystère, les Patriotes montèrent vers Blaimont

et s'arrêtèrent à mi-côte, n'étant éloignés que de trois ou quatre portées de fusil des retranchements que les Autrichiens avaient établis dans ce petit village. A cinq heures du matin, ils étaient massés en divers groupes aux endroits que le colonel de Cumptich leur avait désignés, et mieux encore que les dépressions du terrain, un opaque brouillard les abritait contre le canon de l'ennemi. Ordre leur avait été donné d'attendre en cette position les instructions que le général Koehler, occupé à Moniat, devait leur faire tenir le plus tôt possible.

Le jour se leva. Des demi-clartés naissantes commencèrent à filtrer timidement au travers des couches supérieures du brouillard. Peu à peu, et comme à regret, les sommets environnants se dégagèrent de l'ombre, renaissant à la lumière et à la vie. En même temps, les vapeurs, couleur de perle et de nacre, s'allongèrent en écharpes flottantes, descendirent au fond de la vallée et semblèrent bientôt entraînées par le cours du fleuve. A huit heures seulement, dans l'air vif et léger, le soleil acheva enfin de triompher des ténèbres. Et bientôt, l'astre montant vers son zénith, la chaleur devint d'une intensité anormale.

Quelque précaution que les Patriotes prissent pour se dissimuler, ils ne tardèrent pas longtemps à être devinés par les Autrichiens, et ceux-ci, bien à l'aise derrière leurs retranchements de Blaimont, se mirent à canonner méthodiquement dans leur direction.

Thierry et ses hommes postés au milieu de broussailles assez basses, en un endroit rocailleux, appelé les « Espineuses », virent bientôt jaillir autour d'eux, à des distances de plus en plus proches, la terre labourée par les boulets. Cependant les ordres n'arrivaient pas. Ni instructions, ni signaux. Thierry se demandait avec inquiétude si les soldats très novices dont il avait le commandement s'accommoderaient longtemps de la situation périlleuse à laquelle ils étaient condamnés. Certes, ils faisaient encore bonne contenance. Couchés à terre, à plat ventre, la plupart plaisantaient. Dom Placide, adossé à un buisson fleuri de chèvrefeuilles, avait ouvert son havresac et partageait avec ses voisins quelques provisions auxquelles il faisait grand honneur. La guerre ne lui coupait pas l'appétit. Au contraire. Il se vantait d'avoir tout au moins trois grandes vertus militaires : *pes*, *oculus*, *densque mirabilis*, bon pied, bon œil et bon

estomac. Respectueux de la discipline, il ne se permettait pas de critiquer l'inaction à laquelle les condamnait le silence du général. Mais il profitait de ce répit forcé pour exposer savamment à ses compagnons comment le grand Cyrus, au dire de Xénophon, organisait ses attaques et il déplorait que l'armée belgique n'eût pas à sa disposition des chars armés à la façon des Scythes et des éléphants porteurs de tours qu'on eût pu lancer au travers des rangs ennemis. Parfois, le sifflement des boulets dont le tir se faisait de plus en plus serré et plus rapide interrompait une dissertation aussi intéressante. Tout à coup, un projectile vibra à travers les broussailles enchevêtrées. Il passa tout près de dom Placide, qui sentit à la joue le vent de sa course. Un jeune volontaire qui écoutait dom Placide, la tête appuyée sur les mains et les coudes au sol, eut la moitié du crâne enlevée net. Tous frissonnèrent d'horreur, même les plus goguenards. L'instant d'après, un second boulet coupa à mi-corps un autre soldat qui s'était imprudemment redressé. Le jeune chef épiait ses hommes : leurs visages étaient rouges ou blêmes, les yeux agrandis ou clignotants. Il vit une bouche béante dans une figure hagarde. Une grosse veine bleue bleuissait à un front. Des gouttes de sueur brillaient sur les joues. A entendre les détonations succéder aux détonations, à songer que d'autres cadavres, et combien ! allaient bientôt s'aligner sans gloire à côté de ces deux premiers cadavres affreusement mutilés, Thierry, ressaisi par son humeur philosophante, songeait au sort de ces braves gens qui s'étaient arrachés quelques jours auparavant à leur paisible existence champêtre ou forestière pour venir tomber pleins de force et de vie en ce pauvre coin de terre inconnu où rien ne leur rappelait leur métier, leur famille, leur village. Leur village ! Certes, on voyait bien à l'horizon, lorsque la fumée cessait pour quelques instants d'envelopper la position de l'ennemi, le clocher de Blaimont qui semblait sortir de terre. Mais le clocher de ces volontaires, leur paroisse, était loin. A peine trouveraient-ils ici une place dans une fosse commune, sans une croix qui portât leur nom, sans un linceul pour envelopper leur corps. Qui sait? Le combat fini, des ennemis rapaces ou des paysans faméliques, avides de reprendre à la guerre un peu de ce qu'elle leur avait pris, viendraient dépouiller ces cadavres, arracher, disputer, troquer ces modestes vêtements.

Et là-bas, bien loin, de vieux parents, de jeunes fiancées

demeureraient à jamais navrés. Son imagination évoquait ce contraste. Il voyait, comme si elles l'imploraient ou le menaçaient, ces familles décimées par la guerre. Et parmi tout un cortège de gens en deuil, il lui semblait voir un homme à la mine grave et soucieuse — son père — et auprès de lui une jeune fille dont le regard ardent se noyait de larmes — Isabelle. Puis toutes ces images s'affaiblissaient, s'effaçaient et il se retrouvait au milieu de ses volontaires qui, eux, ne le quittaient plus des yeux, épiant un ordre quel qu'il fût.

Aussi bavard que Thierry était taciturne, Dom Placide, pour réconforter ses voisins, leur citait l'exemple des sages de l'antiquité qui, suivant le précepte de Socrate, étaient morts en devisant tranquillement : *Moriamur cum bonis verbis.* Toutefois, à propos de Socrate, il ne put s'empêcher de blâmer ce philosophe d'avoir refusé les aliments que son ami Criton voulait lui faire prendre. En revanche, il le loua très fort d'avoir éloigné les femmes de sa prison et surtout d'avoir voué un coq à Esculape, circonstance qui prouvait son respect pour le clergé à qui revenaient de droit les offrandes faites aux dieux. Le cas de Boëce, composant à la veille du supplice son beau traité de *Consolatione*, lui fournit l'occasion de s'élever avec véhémence contre Théodoric, roi des Ostrogoths, qui fit mourir cet écrivain. Mais il fut vraiment beau quand il aborda l'histoire des grands martyrs, attendant avec sérénité l'heure qui devait leur ouvrir le Ciel.

Mais tous ces savants propos, s'ils témoignaient du courage du bon moine, ne relevaient guère celui de ses voisins. La batterie tirait maintenant à cartouches, et ces projectiles, qui multipliaient les risques, blessèrent plusieurs volontaires, qui se lamentèrent à fendre l'âme.

Thierry se décida à ramener ses hommes, presque en rampant, jusqu'à un four à chaux qui ouvrait à quelque cent toises de là sa double arche de pierre. Un tel abri, si précaire qu'il fût, offrait plus de sécurité que des buissons d'épines. Lui-même ne perdait pas de vue les autres compagnies de la colonne, qui attendaient, elles aussi, dans une situation de plus en plus critique, des ordres qui n'arrivaient pas.

Ce ne fut qu'à dix heures qu'une estafette toute en sueur apporta enfin au baron de Cumptich des nouvelles de la colonne de Moniat. Elles étaient mauvaises, et en quelques instants, avec

cette sorte d'électricité naturelle qui établit de mystérieux contacts entre les esprits et les cœurs qu'agite un même souci et que confond une même destinée, tous les hommes savaient l'échec du général Koehler. On apprenait que tout avait été bien au début, puis qu'une absurde fatalité avait provoqué coup sur coup, au milieu de l'infanterie belge, l'explosion de deux caissons de poudre et de cartouches. La panique avait transformé le premier succès en confusion, puis en déroute.

Le colonel de Cumptich donna l'ordre d'attaquer. Si émus qu'ils fussent par les nouvelles qu'ils venaient d'apprendre ou de deviner, les chefs et les soldats répondirent à cet ordre par des cris d'allégresse. Tout leur était préférable à cette immobilité au milieu d'une pluie de boulets ricochant ou s'enfonçant autour d'eux. Thierry fut un des premiers à entraîner sa petite troupe, droit vers la redoute. A sa suite les volontaires se ruèrent aveuglément. De tous côtés, surgirent les hommes des autres compagnies, se découvrant brusquement en une sorte de croissant dont l'apparition déconcerta le tir de la batterie autrichienne qui ne disposait que de trois pièces de canon. L'assaut se fit dans une tempête de clameurs et de détonations. Etourdi par ce tapage et l'odeur de la poudre, les nouveaux volontaires avaient oublié leurs récentes angoisses, et le régiment de Bruges, stimulé par leur exemple, leur disputa l'honneur du succès. L'un après l'autre, les retranchements furent forcés à la baïonnette. Un servant d'artillerie, qui allait allumer sa pièce, en fut empêché par Dom Placide qui lui arracha sa mèche, la brandissant comme un trophée. Pistolet dans la main gauche, sabre dans la droite, Thierry courut vers le drapeau autrichien planté au sommet du retranchement. Au geste qu'il fit pour l'arracher du sol, une furieuse acclamation répondit derrière lui. Quelques instants plus tard, les Patriotes étaient maîtres de la position. Les Kaiserliks qui n'avaient point succombé ou n'avaient pu fuir étaient désarmés et ligottés.

*
* *

Pendant l'action Thierry avait senti quelque chose de tiède lui couler dans la botte. Il s'examina et constata qu'une lame lui avait fait une éraflure au côté droit. La blessure n'était pas profonde, — ayant à peine entamé les chairs, — mais elle lui

faisait perdre beaucoup de sang. Dom Placide, dès qu'il eut confessé et béni quelques mourants, soit patriotes, soit kaiserliks gisant autour de lui, se mit en demeure de soigner son ami. Le colonel survint. Il salua Thierry comme le héros de cette hardie et heureuse attaque.

Un tel succès n'allait pas sans quelque inquiétude. En effet, il était à craindre que les troupes autrichiennes, prévenues par les fuyards de Blaimont, n'arrivassent en nombre pour réparer l'échec des Impériaux. Falmagne était tout proche... Cependant, une autre éventualité pouvait corriger celle-là. Peut-être, le général Koehler, que M. de Cumptich avait fait avertir de la posture où il se trouvait, allait-il venir à la rescousse, avec ses régiments repoussés à Moniat... Les chefs interrogeaient anxieusement l'horizon où pesait une atmosphère d'orage.

Tout à coup dans la direction du nord, sous le ciel couleur de plomb, des nuages de poussière annoncèrent l'arrivée d'un corps de troupes. Elles venaient droit au village de Blaimont. Ce pouvait être aussi bien le retour des Impériaux que l'arrivée du général Koehler.

Enfin la poussière se sépara. Des malédictions s'élevèrent parmi les Patriotes. C'étaient les casaques blanches des dragons de Latour et du régiment de Wurtemberg. Elles avançaient en taches mouvantes et rapides, à travers les champs dépouillés du plateau. Des pièces de canon suivaient, et leur roulement se percevait de plus en plus proche dans l'air lourd et gros de menaces. Toutes ces forces auraient sans doute raison des assiégeants de tantôt, transformés en assiégés, et qui avaient eux-mêmes affaibli les retranchements qu'ils étaient maintenant réduits à défendre. La seule ressource qui eût pu servir M. de Cumptich, c'est-à-dire l'arrivée de la colonne de Moniat, lui échappait définitivement. Le général Koehler, découragé de son échec, et ne s'avisant pas que le détachement d'Hastière eût risqué de sa propre autorité une attaque aussi aventureuse, s'était déjà replié sur Bouvignes.

M. de Cumptich hésitait à faire massacrer les braves gens dont il avait le soin. Il partit lui-même, avec un escadron, pour se rendre compte des forces ennemies. Mais à une salve de mousqueterie que les dragons de Latour lui envoyèrent, bien qu'il fussent loin de portée, son cheval prit soudain le mors aux dents et l'entraînant à travers tout, finit par le désarçonner,

le laissant très mal en point sur le sol. En cette conjoncture, le lieutenant-colonel baron de Bar prit le commandement. Il fit pointer les trois pièces vers le nord, du côté où approchait l'armée autrichienne, et ordonna un feu continu. Mais les munitions touchaient à leur fin. Alors, ne se faisant pas d'illusion sur les chances qu'offrait une défense contre des forces aussi supérieures en nombre, M. de Bar prit une décision plus sage qu'héroïque :

— Allons, messieurs, s'écria-t-il, il n'y a plus rien à faire ici ! Retirons-nous vers le fond de la vallée.

Cet ordre, suivi avec empressement par la plupart, fut mal accueilli par la petite troupe de Thierry, qui, ayant été la première à entrer dans la place, entendait bien l'abandonner la dernière. Elle ne lâcha pied qu'après avoir échangé son feu avec celui des Impériaux de l'avant-garde. A la fusillade se mêlèrent bientôt les premières détonations de l'orage. Il éclata violent, coupant une obscurité sinistre par l'intermittente fulgurance des éclairs.

La retraite des Patriotes s'en trouva favorisée, chacun s'occupant avant tout de soi-même. Mais lorsque, trempés par la pluie et éclaboussés de boue ils se rallièrent à la rive du fleuve, ils s'aperçurent que beaucoup d'entre eux étaient restés en arrière. Thierry manquait. Ce fût une angoisse et un remords pour les hommes qu'il avait commandés. Dom Placide eût dix fois donné sa vie plutôt que d'avoir à rapporter à Bruxelles la nouvelle de la mort de son ami. Il se refusait à traverser le fleuve. Pour l'y décider, il fallut lui expliquer que Thierry avait pu trouver un autre passage, en amont du gué d'Hastière.

Telle était bien la vérité. On la connut par Thierry lui-même lorsqu'il arriva dans la soirée au moulin d'Hastière, tout épuisé, les dents claquant de fièvre, les vêtements déchirés et souillés.

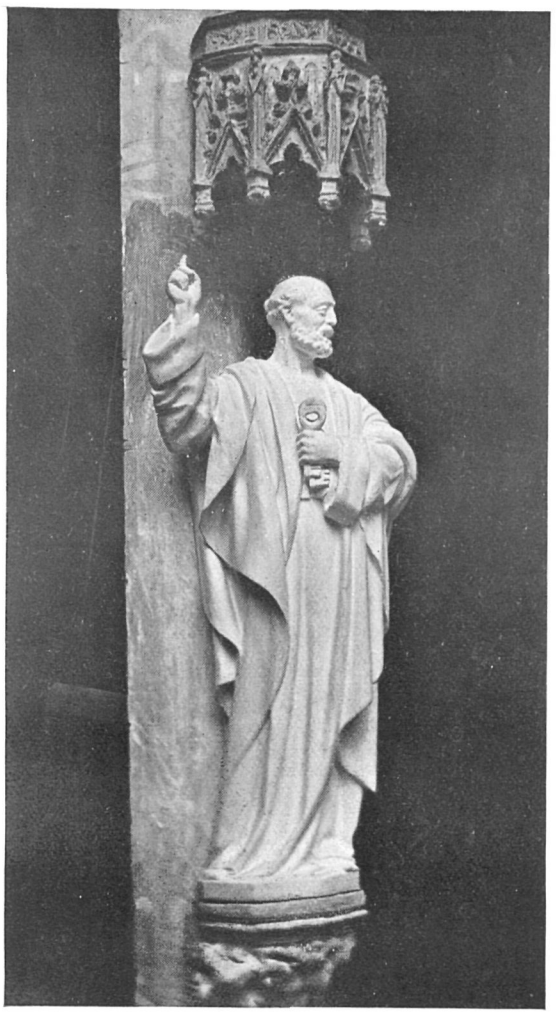
Au moment d'abandonner à son tour les retranchements de Blaimont, il s'était souvenu qu'il y avait laissé le drapeau autrichien conquis à l'heure de l'assaut. Revenir sur ses pas, arracher le drapeau de sa hampe, l'enrouler autour de sa ceinture, se laisser glisser à bas de la batterie du seul côté qui était demeuré libre, tout cela ne lui avait pris que quelques instants. Toutefois, les Kaiserliks l'ayant aperçu l'avaient poursuivi et c'était sous leur feu plongeant, gêné dans sa course par son

trophée et par sa blessure, qu'il avait pu dévaler jusqu'à la rive, de fourré en fourré, de rocher en rocher. Il était parvenu à traverser la Meuse à la nage, tandis qu'autour de lui, les balles des tirailleurs postés à mi-côte crépitaient à la surface de l'eau. Puis se glissant dans une sorte de marais que formait à cet endroit le lit élargi du fleuve, il avait enfin échappé à cette chasse à l'homme et rejoint ses amis.

Et pour témoigner de ce trait d'audace, qui devait consoler un peu les Patriotes de l'échec d'une aussi triste journée, il dénouait et déployait l'ample drapeau de soie jaune chargé de l'aigle noir à deux têtes et sur lequel son propre sang, d'un rouge éclatant, avait laissé de larges taches encore humides.

H. CARTON DE WIART.

(A suivre.)



STATUE DE SAINT PIERRE

Sculptée pour l'Eglise Saint-Boniface par ARSÈNE MATTON

L'idolâtrie au théâtre[1]

I

Un feuilletoniste célèbre disait, à propos de je ne sais quelle actrice qui avait bien exécuté un air, que l'enthousiasme avait soulevé la salle et que la chanteuse était allée aux étoiles : *alle stelle!*

La plume qui écrivait cela est à la vérité une plume italienne, quoique très compétente en français, et elle se servait de l'expression de son pays, où les chanteurs et les gens de théâtre sont regardés comme les premiers des hommes. Or, chez nous aussi ils tendent à le devenir, comme en Italie, et la critique dramatique tout entière, par le ton qu'elle prend en parlant du moindre comédien, pousse à ce lamentable résultat. Le mot « aux étoiles » n'est donc pas l'hyperbole d'un écrivain isolé; il est dans le style ordinaire de la critique et l'expression exacte d'une situation.

Ils vont en effet aux étoiles, les gens de théâtre, ou plutôt ils n'en descendent plus. Le public et la critique les y mettent également; mais c'est la critique qui crée dans le public enivré cette prodigieuse idolâtrie. Plus coupable que le public, parce qu'elle devrait le diriger et le conduire, la critique de théâtre a fait au comédien, et surtout à la comédienne, une position exceptionnelle, anarchique et folle, à ne voir même que le théâtre et les intérêts de l'art dramatique; car, si on place dans le ciel le simple interprète d'une œuvre de talent ou de génie, où placera-t-on celui qui l'a faite?... Si Talma et Rachel sont tout, Corneille n'est plus rien.

Et comme tout se tient dans les sociétés, dans les idées et dans le langage, et que le désordre introduit quelque part amène le désordre partout, si les comédiens des sociétés modernes et chrétiennes sont mis là où la bassesse romaine et païenne mettait avant leur mort les empereurs, sous qui elle tremblait, où ces sociétés mettront-elles leurs vrais grands hommes, — ceux qui honorent, éclairent et servent la patrie, et, quand il le faut, meurent pour elle?... Où mettront-elles, par exemple, leurs grands généraux, leurs prêtres saints, leurs juges intègres, tous ceux enfin qui sont bien plus qu'un grand génie, parce qu'ils pratiquent de grandes vertus?...

Elles ne les mettront plus nulle part. Elles deviendront indifférentes au

---

(1) Chapitre inédit du volume de **Barbey d'Aurevilly : Critiques diverses**, qui paraîtra prochainement chez l'éditeur Lemerre de Paris.

service rendu, à la fonction exercée, au mérite obscur, au dévouement d'autant plus sublime qu'il est plus caché. Toutes les notions seront confondues; mais ne vous y trompez pas! le renversement dans l'admiration touche de près à l'ingratitude, — et les peuples ne sont vraiment plus reconnaissants pour leurs grands hommes le jour qu'ils s'avisent de dresser de tels Panthéons à leurs amuseurs!

II

Tel est pourtant l'avenir très prochain qui nous menace, si la voix de la raison ne vient nous tirer de l'ivresse où nous ont plongés de si misérables enseignements. Il faut que la critique le sache, en exaltant le comédien comme elle le fait depuis trente ans, en quintuplant son importance, en s'occupant de lui avec un dilettantisme si passionné et si exclusif, la critique n'a pas seulement montré ce genre peu touchant de reconnaissance, — la reconnaissance du plaisir goûté, — que des voluptueux, plus ou moins blasés, peuvent avoir pour de toutes-puissantes courtisanes, mais, à part son abaissement à elle-même, elle a exercé sur la société de son temps une action visible et funeste. Certainement, à elle seule elle n'a pas créé cet amour fiévreux du théâtre, naturel à l'homme, et qui devient la plus malsaine manie des peuples vieux, civilisés et corrompus; mais elle l'a exaltée outre mesure, et elle en a fait à cette heure quelque chose d'inouï, — sans exemple et sans nom.

La Bruyère parle quelque part de la passion désordonnée des Romaines de la décadence pour les joueurs de flûte. Eh bien, la société du XIX^e^ siècle ressemble à ces Romaines! mais elle a une passion plus vaste : elle n'aime pas les joueurs de flûte; elle adore tous les histrions. Sitôt qu'un homme monte sur le théâtre, à l'instant même, et quoi qu'il puisse être, il monte sur les épaules et presque sur le cœur de la foule. Rappelez-vous ce dauphin trompé, qui portait un singe au Pirée. C'est l'image de la critique moderne s'inclinant sous le comédien. Développement peut-être inévitable avec la civilisation qu'on nous a faite, que cette idolâtrie du théâtre par laquelle les peuples finissent! Seulement, est-ce à nous à la vouloir et à la provoquer avec cette furie imprudente, nous qui n'ignorons pas l'histoire et qui avons appris, en la lisant, que l'histrionolâtrie a souillé de ses farces grotesques les derniers moments des plus grands peuples, et déshonoré leur agonie?

Et, en effet, pour être juste, il faut le reconnaître, l'amour du théâtre parmi nous n'est pas seulement le plaisir matériel des spectacles, le pain des yeux, le vin des sens, cher à tout peuple devenu intellectuellement une populace et qui demande ses *circenses*. Chez nous, c'est bien plus qu'un plaisir, c'est l'envahissement de toute la vie. Le vieux mot qu'on a tant répété : « la littérature est l'expression de la société », n'est plus juste. Pour qu'il redevienne vrai, il faut qu'on le renverse. La société n'est plus comme autrefois le fond même de la littérature, c'est bien plutôt la littérature, qui est devenue le fond même de la société. Elevée par des maîtres sceptiques, gouvernée longtemps par des hommes de juste-milieu, pour qui jamais la vérité ne fut qu'un jeu d'escarpo-

lette, tourbillon d'individualités sans le ciment qui les relierait et leur donnerait la solidité d'un monde, la société moderne, privée du profond et sympathique intérêt des doctrines communes, n'a plus que le théâtre pour toute ressource. Quoi d'étonnant? Que se dire dans ce monde en poudre? Il faut bien un terrain artificiel dans lequel on se cloisonne contre des contacts violents et réciproques, et ce terrain, c'est le théâtre, le théâtre où les hommes s'assemblent pour ne pas être ensemble, et dont l'influence devient si puissante sur nos mœurs qu'on peut dire, sans exagérer, que ce n'est plus la société qui va au théâtre, mais que c'est le théâtre qui pénètre dans la société. Singulier spectacle, que l'histoire n'a pas vu encore! Si cet incroyable mouvement continue, avant un siècle il n'y aura plus dans le monde que des comédiens!

III

Et comment cela ne serait-il pas?... A la nécessité d'un abri où les individualités évitent la bataille, et où les opinions morcelées et contraires se taisent ou s'asseoient, s'ajoutent, pour faire colossale cette idolâtrie du théâtre dont chaque jour marque le progrès, l'intérêt de l'imagination, des sens et de la vanité. La pièce est déjà une séduction, quand elle n'est pas une corruption toutefois, et le feuilleton achève l'effet de la pièce.

La critique est le plus souvent la grande niaise, molle et facile, à qui on fait dire ce qu'on veut avec deux ou trois politesses. Mais comment pourrait-on caractériser de manière à en donner l'idée la critique du feuilleton dramatique, non seulement en ce qui regarde les pièces, mais en ce qui regarde le comédien et la comédienne, ces demi-dieux auxquels on rend le plus bouffon des cultes, dans son sérieux et dans sa bonne foi?

Pour eux, en effet, — le comédien et la comédienne, — la critique retrouve de la conscience. La sensation lui en rapporte une; mais elle est émue et troublée. Si le comédien a été intelligent, la critique l'intitule sublime! Si la chanteuse a bien donné son *fa*, la critique la proclame divine, et la place, comme nous l'avons vu, *alle stelle*, dans les étoiles! Elle imite en cela M^me^ de Staël, dont le talent a bien gardé quelque peu de l'emphigouri de Thomas, qui l'avait bercée, quand elle s'écriait un beau soir, à une représentation de Talma : qu'elle « lui voyait positivement des étoiles autour de la tête ». On se moqua beaucoup, dans le temps, de cette vision ridicule. On n'en rirait plus aujourd'hui.

Aujourd'hui, le feuilleton dépasse de beaucoup sur l'imagination publique les impressions données par les pièces. Les pièces ont le prestige du costume, de l'effet théâtral, des applaudissements et de leur vertige. Mais le feuilleton creuse dans tout cela; il est le détail, mis en lumière et jamais assez fouillé au gré de personne, de la vie, de l'esprit et jusqu'à des modes du comédien ou de la comédienne, ces deux illustrations du monde renversé! Sous la plume de leurs historiens enthousiastes, le comédien et la comédienne deviennent des légendes et des poèmes, et les paillasses mêmes ont leur histoire! Chauffée donc à cette double flamme de la représentation, avec son

éclat, et du feuilleton avec son incroyable lyrisme, la société, qui est une femme (car, c'est vrai, les femmes font les mœurs, mais lorsqu'elles ne les défont pas), perd chaque jour ce qui lui restait de goûts simples et de vertus fortes, et c'est ainsi que le théâtre brise deux fois la famille, — par ses pièces et par ses acteurs.

Tentées par cette gloire enivrante des Rachel et des Alboni, des jeunes filles, la tête incendiée, se jettent au théâtre, et les mères, le croira-t-on? ne s'y opposent plus. Des hommes, que leur naissance appelait à des fonctions sévères, ont mieux aimé porter la toque aux *Italiens* et chausser la botte abricot. Lorsqu'on ne va pas jusque-là, on se contente de *jouer au comédien* en jouant chez soi la comédie; car, c'est un fait, jamais les gens du monde n'ont plus raffolé de cette espèce de divertissement qu'aujourd'hui. Tel est le trouble de nos mœurs et l'idolâtrie du théâtre. Nous n'avons voulu que les signaler à ceux-là qui, par l'exagération de leur langage, augmentent le danger d'un double fléau. Lorsque la société, en trop grande partie, se rue sur un cabotinage immense, lorsque le cerveau humain a besoin d'un Dieu et qu'on l'a ouvert à tout un Olympe de farceurs et de baladines, ceux qui tiennent pour les mœurs doivent s'inscrire en faux contre l'idolâtrie des comédiens et des comédiennes. Tout ce qui a en soi une force quelconque de pensée doit s'attacher à réprimer, dans la mesure de cette force, cet histrionisme envahisseur, qui va nous déborder demain, et qui a fait toujours suivre, dans l'histoire du monde, les saltimbanques par les Barbares.

IV

Pendant que nous parlions de l'idolâtrie au théâtre et que nous dénoncions l'histrionisme comme un des signes de la fin des temps pour les peuples, les mœurs publiques nous répondaient. Paris presque tout entier jouait la comédie. Les *théâtres de société*, comme on les appelle, se multipliaient. Jamais l'hiver n'en avait tant vu. Et non seulement ils se multipliaient, mais ils se vantaient d'exister, mais après les plaisirs de l'applaudissement dans la salle, ils prétendaient à l'applaudissement dans la rue. Les journaux, ces boutiques de bruit, leur en vendaient. C'est par les journaux, par les petits Bachaumont de la chronique, que la province a pu apprendre depuis quelques jours que la société parisienne avait transformé ses salons en salles de spectacle, et que cette société, faite pour donner le ton au monde, le recevait, à cette heure, de ses comédiens.

Et elle le reçoit, en effet. Nous n'exagérons pas. Elle le reçoit de toutes manières. Chaque fois qu'une maison, jusque-là chastement fermée, s'érige publiquement en petit théâtre, il n'y a pas que la préoccupation dramatique, l'imitation des comédiens à distance, l'étude futile du rôle ou du costume qui en passent le seuil. Le comédien l'enjambe lui-même en personne. L'acteur ou l'actrice plus ou moins en renom sont conviés à la fête : « Peste! — dit-on, — nous aurons monsieur ou mademoiselle une telle du Théâtre-Français ou du Gymnase! » On va les chercher en robe détroussée, on les paye des prix fous pour avoir, dans la pièce qu'on joue, ou leur présence ou leurs

conseils; et si on ne les paye pas, c'est encore plus cher : on les considère. Ils sont réellement, dans ces soirs tristement brillants, les vrais ornements de la chose et les maîtres de la situation. Soyez-en certains! là où il n'y aurait ni acteurs ni actrices parmi ces gens du monde en train de cabotiner quelque peu, le théâtre de société manquerait d'éclat comme art et comme luxe; il serait inférieur et peu compté dans l'opinion. Tel est le fait incontestable et fréquent dont nous ne voulons pas tirer de conclusion, tant elle serait cruelle! Mais Napoléon l'a tirée, lui, quand il disait, avec cette profondeur de bon sens qui caractérisait son génie, que, « toujours et partout, la main qui donne est *au-dessus* de celle qui reçoit ». Eh bien, c'est ce renversement volontaire, accepté et à la mode, de la main qui reçoit et de la main qui donne, c'est l'anarchie, le ridicule et le danger d'une telle situation, c'est l'abaissement moral vers lequel doucement elle nous pousse, que nous voulons seulement... indiquer! Un mot suffit parfois. Quatre vers de Racine ont suffi pour empêcher Louis XIV de faire le saltimbanque dans des mascarades du carrousel et le ramener à ses fonctions de roi. La société, qui oublie un peu trop qu'elle est une reine, va peut-être se le rappeler en nous lisant. Qu'elle se rappelle aussi qu'elle est une mère, et que la question posée ici est une question de mère de famille à enfants.

V

De tous les désordres, en effet, que l'histrionisme puisse produire, la comédie de société, malgré son air léger et de peu d'importance, est peut-être l'un des plus graves et des plus dangereux.

Les autres, on les connaît et personne ne les nie, depuis les moralistes qui furent des saints jusqu'à ceux qui sont des philosophes, depuis les Pères et Bossuet jusqu'à Jean-Jacques Rousseau. Tandis que la comédie de société ne paraît guère qu'une occupation innocente, un joli goût de gens bien élevés et d'instincts artistes, un passe-temps charmant pendant lequel on ne médit point du prochain, comme disent les badauds qu'on rencontre au fond de toutes les questions, les observateurs d'épiderme ne voient dans cet amour envahissant des spectacles que le besoin d'amusement nécessaire à l'homme, et à la misère de sa destinée et de son cœur. Mais ils oublient que les sociétés se jugent par leurs amusements encore plus que par leurs travaux. Elles ressemblent aux enfants, dont la supériorité réelle apparaît moins à la classe qu'aux récréations. L'occupation du loisir des peuples donne exactement leur mesure. Que penser donc d'une société si affolée de théâtre qu'elle se fait théâtre elle-même, et, lasse de son personnage vrai, entre dans des rôles qu'elle répète? Elle était spirituelle pour son propre compte, elle ne l'est plus qu'à la manière des singes ou des perroquets. De toutes les facultés qui la distinguaient, elle n'a gardé que les inférieures, la mémoire, et cette imitation facile que les bêtes partagent avec l'homme. Dans une pareille société, que devient l'esprit? que devient la conversation, cette chose divine, cette création spontanée, ce génie sur place, qui fut notre gloire autrefois? et que voulez-vous qu'ils deviennent? Une lorgnette vaut mieux (et ne donne pas

tant de peine) pour distraire des hommes éreintés d'affaires, préoccupés de soucis d'argent, qui ont couru une partie de la journée et fumé l'autre. Ils ne sont réellement plus capables intellectuellement que d'écouter et de regarder un spectacle.

Entre le tabac, qui narcotise l'esprit des modernes dans des proportions que la science et l'histoire constateront plus tard, et le théâtre, cette passion de gens fatigués et de nations en décadence, l'esprit meurt, la conversation s'éteint. Un peuple aimable, et réputé le plus aimable des peuples, perd les grâces toutes-puissantes par lesquelles il a régné, et avec la politesse, cette fleur de bienveillance sociale, restée la dernière de ses dons, se fane aussi sur sa couronne.

« Je m'appelle Six francs », disait un jour à l'Opéra un homme qui avait payé sa place et qui la réclamait d'une femme avec la grossièreté de l'écu et l'ardente curiosité qui ne transige pas. Et il avait raison, cet homme. Au théâtre, où l'on paye, tous les hommes s'appellent Six francs, plus ou moins, selon la place qu'ils ont achetée. Aux théâtres où l'on ne paye pas, les hommes n'ont point de personnalité davantage. Ils s'appellent des *Invitations*.

VI

Ainsi, pour commencer, dégradation de l'intelligence, altération des rapports sociaux, voilà ce que les habitudes de théâtre introduites dans le monde doivent nécessairement produire et attester. Certes! nous ne sommes pas les ennemis de la littérature dramatique. Nous pensons qu'en les dirigeant, qu'en exerçant sur eux la haute main qu'ils doivent toujours sentir, invisible et présente, sur leur tête, les théâtres peuvent servir à mieux que l'amusement, c'est-à-dire à l'éducation des peuples; seulement, ici, oserait-on vraiment nous opposer la littérature dramatique? Ceux-là qui croient, avec la bêtise mystique des fakirs, que l'art est le but de la vie, nous parleront-ils des intérêts de l'art à propos des affectations artistiques des petits jeunes gens du temps actuel et de la comédie de société? Mon Dieu! à ces esprits-là, tout est possible; mais quand l'importance des vaudevilles ou des tragédies de salon paraîtrait à ces forts penseurs un droit à maintenir au génie, quand tel hôtel, à la porte blasonnée, serait devenu pour le théâtre français une succursale d'émulation honorable et utile, il resterait toujours la question qui prime toutes les autres, — la question des mœurs.

VII

Les anciens ont aimé les spectacles; l'Histoire nous dit avec quelle fureur. Quand les Barbares arrivaient sur l'Empire, et que de tous côtés, dans les batailles, dans les compétitions pour le sceptre, dans les discordes intestines, le sang coulait et montait pour les étouffer jusqu'à la bouche des nations mourantes, il fallait encore à l'Antiquité persistante et incorrigible ses cochers, ses gladiateurs, ses histrions et ses cirques. Elle leur donnait son dernier regard, et, pour les applaudir, son dernier cri! Les monstres mêmes qui la foulaient sous leurs pieds terribles, — ces pieds d'argile qui pèsent tant

sur le cœur des peuples avant de crouler, — les monstres qui l'ont gouvernée ne la gouvernaient que par les spectacles, que parce qu'ils étaient, eux aussi, des histrions! Ce qui explique la durée du règne de Néron, quoiqu'il ait peu duré, c'est sa lyre et sa flûte. Exaspéré vers la fin, ce goût de spectacles remontait dans la République. Crassus, faisant la guerre aux Parthes, emmenait avec lui une troupe de comédiens, et beaucoup d'autres Romains eurent à leur solde, soit dans la paix, soit dans la guerre, leur troupe de comédiens comme Crassus. Seulement, ne nous y trompons pas! ces comédiens étaient des esclaves. C'étaient au moins des mercenaires, des affranchis, des gens de bas.

Ni Crassus ni personne, même quand Rome, comme une femme qui se jette du haut d'une tour, se précipitait dans sa dernière heure, ne songea une minute à introduire la comédie dans la famille et à la faire jouer par sa femme, ses filles et ses fils. Même dans Rome éperdue et perdue, dans Rome devenue la corybante de ses arènes et de ses jeux, une pareille idée ne put effleurer ces cerveaux corrompus, mais qui avaient appris dans la loi romaine la majesté du père et du magistrat domestique : *Pater familias*. Eh bien, voyez donc le progrès des peuples! Cette idée devait venir plus tard. Elle paraissait antiromaine. Le paganisme n'en voulait pas. Elle devait pousser, après beaucoup de siècles, il est vrai, dans le cerveau des nations chrétiennes, et nous devions la réaliser avec cette légèreté charmante « qui ne voit pas grand mal à ça », comme nous avons le droit de le dire, tant notre vieillesse, ainsi qu'on le sait, a le cœur pur!

Et nous avons donné ce dernier spectacle par amour des spectacles. Il faut y réfléchir pour y croire! ce qui scandaliserait l'Antiquité, si on la tirait du sépulcre, ne scandalise nullement le christianisme de nos mœurs. Demandez pourtant au Christianisme, demandez à l'Église et à la conscience, qu'elle pénètre de son esprit, si elle ne voit nul inconvénient à ces amusements artistiques et littéraires, si c'est simplement insignifiant et destiné à nous faire passer agréablement quelques heures que ces comédies de société, qui tuent la société, et que des mères jouent devant leurs filles, quand elles ne les jouent pas en *camaraderie* avec elles? Demandez à l'Église si cette mêlée des enfants et des pères, dans des amusements au moins frivoles, n'affaiblit pas l'autorité parmi les uns et le respect parmi les autres? Demandez-lui enfin, à cette Église, qui se connaît en passions, qui jauge éternellement le cœur et les reins de l'homme de ses mains puissantes, si la pureté des cœurs et toutes les vertus de la famille ne sont pas menacées de périr, dans ces comédies qui chauffent à blanc toutes les vanités, en concentrant le feu de tous les regards sur elles? Allez! nous sommes des chrétiens, mais nous sommes autant que vous des gens du monde et qui savent la vie. Nous ne passons pas notre temps à foudroyer des tourterelles; seulement il nous est impossible d'admettre, et nous vous défions de la supposer, l'innocence ou la moralité de ces comédies de société où le comédien est mandé pour apprendre le rôle à monsieur, et la comédienne pour l'apprendre à madame et à mademoiselle, et où, dans le laisser-aller de la coulisse, les professeurs peuvent faire échange de fonction et intervertir leur personnage avec la souplesse de leur art et les habitudes de leur état!

JULES BARBEY D'AUREVILLY.

La Forêt de Soignes

PRÈS les déclarations si nettes et si heureuses de M. Schollaert, ministre de l'Intérieur et de l'Agriculture, dans la séance de la Chambre, du 2 juillet dernier, en réponse à un excellent plaidoyer de M. Carton de Wiart en faveur de la préservation de la forêt, les *Amis de la Forêt de Soignes* pouvaient espérer que l'ère des dévastations était définitivement close.

Cependant au cours d'une promenade récente dans notre beau bois, nous avons été saisi d'inquiétude; à notre grand effroi nous avons aperçu une longue trouée faite récemment (1) dans la direction de la piste d'entraînement pour la création de laquelle on a abattu des milliers d'arbres, sans demander la permission à la Chambre, sous prétexte qu'il n'y avait pas eu aliénation du terrain de la forêt, mais un simple bail. Seulement ce bail était conclu pour un terme si long que cela équivalait à une aliénation, car la génération actuelle n'en verra pas la fin.

Il est vrai que les travaux d'appropriation de la nouvelle drève du Comte paraissent suspendus.

Les *Amis de la Forêt* seraient heureux de pouvoir faire honneur à M. Schollaert de cet arrêt dans la dévastation projetée. Le Ministre aurait du reste le moyen de confirmer la sincérité de sa déclaration à la Chambre, quand il disait : « S'il s'agit de planter, j'en suis... » Qu'il donne immédiatement l'ordre de planter cet éclaircie intempestive et pleine de menaces.

---

(1) Par une note officieuse adressée aux journaux nous apprenons, avec un grand soulagement, que M. le Ministre ne peut être tenu pour responsable d'un acte commis avant son entrée au département de l'Agriculture, nous pouvons donc espérer qu'il voudra en réparer les effets.

Nous sommes payés pour nous méfier des bureaux des ministères; pour réaliser leurs projets, ils procèdent sournoisement.

Rappelons-nous ce qui s'est passé pour l'hippodrome de Groenendael. Comme le chante Basile, ce ne fut d'abord qu'un petit vent qui rasait la terre, puis un ouragan qui dévasta la forêt.

Après que l'hippodrome eut été créé, il fallut bien y amener les sportsmen par une voie de chemin de fer et abattre de nouveaux arbres. On isola ainsi un lambeau triangulaire de la forêt, compris entre le chemin de fer et la route de Mont-Saint-Jean, puis on vint dire à la Chambre : « Ce lambeau n'ayant plus aucune communication avec la forêt, cédons-le à un entrepreneur qui y construira des villas et nous donnera en échange des terrains du côté du bois des Capucins! »

Si M. Schollaert n'y met bon ordre on procédera de la même façon, cette fois encore. Il est évident que la piste d'entraînement manque de voie d'accès.

La prolongation de la drève du Comte permettra aux automobiles de venir empester cette partie de la forêt, si belle encore dans sa majestueuse solitude. Mais ce ne sera pas tout, quand le monde si peu intéressant des bookmakers et des parieurs, qui se soucie comme d'une guigne du charme des hautes futaies, arrivera en foule, il faudra lui élever des abris, des tribunes, des restaurants et voilà une troisième partie de la forêt gâtée, dévastée à jamais.

Nous conjurons nos députés, qui savent apprécier l'importance du monument national qu'est notre forêt, d'obtenir du Ministre des assurances formelles et rassurantes sur ce point.

BULS.

La Littérature au Congrès de Malines

Le dernier Congrès de Malines a été remarquable non seulement par la foule immense qu'il rassemblait, mais par la variété et l'abondance des questions traitées. A une pareille mobilisation, sans armes mais non sans art, la littérature d'expression française ne pouvait manquer. Comme l'a dit excellemment le cardinal Mercier, à la sous-section présidée par M. Henry Carton de Wiart, la beauté de la forme doit couronner la vérité du savoir. Notre jeunesse place naturellement au service des Muses les complaisances de son enthousiasme imagé. Et c'eût été miracle que nulle œuvre d'art littéraire ne se fût rencontrée au bout d'une activité presque séculaire, dans un pays dont le catholicisme est la plus constante tradition intellectuelle. Aussi bien, c'est la tradition à laquelle se rattache l'initiateur de notre école historiographique, et un groupe considérable de romanciers, de poètes, de critiques.

Grâce au dévouement ingénieux de M. Henri Davignon, secrétaire de la Section, cette réunion de nos littérateurs fut l'une des plus réussies et des plus fécondes : la première constatation qui s'impose, c'est qu'il n'y a point, pour les Belges qui pensent, un autre idéal au nom duquel on pût assembler avec autant de fruit un pareil contingent de nos artistes du verbe.

M. Georges Doutrepont ouvrit la première séance par un discours magistral qui fut fort applaudi, et que nous pourrons bientôt lire : il y retraçait les origines universitaires du mouvement littéraire de 1880 et des années qui suivirent cette date de renouveau patriotique; il retrouvait l'esprit catholique dans les œuvres les plus conformes aux sentiments du pays; il montrait la pensée française réagissant contre le naturalisme; puis, chez nous, la critique bienveillante introduisant les auteurs bruyants dans le monde grave; et les différents aspects de notre société passée et présente s'animant dans le roman historique (M. Carton de Wiart), le roman mondain (M. Henri Davignon) et le roman rustique (M. Georges Virrès).

M. Firmin Van den Bosch, dont le nom acclamé reste synonyme de jeunesse pétulante, propose avec conviction et verve — et avec succès — la création d'une Association des écrivains catholiques belges. Il fait voter aussi le vœu que dans les cercles et sociétés catholiques des conférences soient consacrées à des œuvres littéraires françaises, flamandes ou wallonnes.

M. Eugène Gilbert, dans son rapport sur la critique catholique, indique les devoirs qu'elle comporte de parfaite loyauté, de compréhension éclectique

et de vulgarisation intelligente. L'excellent critique de la *Revue Générale*, l'historien si goûté du *Roman français au XIX^e siècle*, parle de critique littéraire avec l'autorité d'une expérience longue et talentueuse; et l'on sent et l'on fête en lui le *vir bonus scribendi peritus*.

La question des catholiques et du théâtre faisait l'objet d'un rapport écrit et envoyé par le Père Hénusse. Elle fut, en séance, traitée par M Henri Davignon. Le rapport du R. P. Hénusse constatait l'état déplorable des spectacles français, et les attitudes contradictoires des catholiques d'autrefois et d'aujourd'hui; mais quant aux conclusions il laissait la question ouverte. M. Henri Davignon fit justement remarquer que cette question se ramenait à celle du roman, fort discuté la veille, et à celle de l'art littéraire en général. Il esquissa la situation actuelle avec les difficultés qu'elle présente, et les mesures diverses qui pourraient y remédier. Connaissant excellemment notre art dramatique, ses ressources, le rôle de la presse et du public dans la diffusion des œuvres, avec une compétence de moliériste et d'auteur, il présenta différents vœux qui eurent l'approbation générale : que les catholiques s'abstiennent complètement d'encourager, par leur présence, la représentation des pièces de théâtre du genre dévergondé; — qu'ils encouragent, au contraire, la représentation d'œuvres vraiment littéraires et morales; — que la critique dramatique dans les journaux catholiques devienne indépendante de toute complaisance et soit vraiment un guide à la fois artistique et moral du public.

Pendant que parlait M. Henri Davignon, l'archevêque accompagné de l'évêque de Tournai vint prendre place à la Section, salué par des applaudissements chaleureux, et par des paroles heureuses de M. Carton de Wiart, président. Philosophe, écrivain, orateur, dignitaire de l'Eglise, Mgr Mercier prenait, à bien des titres, intérêt à une section qui étudie l'expression artistique de la pensée. Et en le voyant on pouvait songer que la littérature n'était pas le moindre ornement des fêtes spirituelles.

M. Georges Virrès parla éloquemment des traditions patriales et de leur expression littéraire en Belgique, M. Pierre Nothomb de la poésie catholique et M. Georges Ramaekers des poètes mystiques.

Un banquet réunit un bon nombre d'écrivains. Ils s'étaient rencontrés dans les mêmes convictions, dans le même effort vers la Beauté; et ils souriaient aux formules pittoresques de leurs souvenirs et de leurs amitiés. M. Georges Doutrepont, étant philologue, avait appelé l'abbé Mœller l'archevêque Turpin de nos luttes littéraires; et M. Carton de Wiart, roi de ces agapes confraternelles, saluait en M. Henri Davignon son Maire du Palais.

Les littérateurs auront emporté de Malines le réconfort de ne se point sentir isolés dans notre pays qu'on accuse encore de béotisme. A Malines on a pu voir un congrès d'intellectuels et d'amis de la littérature qui, ayant quelque chose à dire, ne s'adonnent pas au chamaillis de la gent de lettres pleine de hargneuses vanités. A Malines on a compris que l'idée chrétienne, qui donne un sens à la vie, en donnera un aussi à notre littérature nationale.

A. COUNSON.

Saint François d'Assise dans la légende et l'art primitifs

par ARNOLD GOFFIN

Par ses traductions et ses annotations des sources de la légende de Saint François d'Assise, des « Fioretti » en particulier, M. Arnold Goffin a pris place depuis une dizaine d'années parmi les historiens et critiques d'art qui se sont fait en Europe une spécialité des études franciscaines et en lesquels on peut avoir confiance. Le présent livre est de nature à le mettre parmi eux au premier rang.

Les arts ont abondamment exploité le motif franciscain. Prétexte à imaginations personnelles ou type indéfiniment copié et chargé de surenchères, ce sujet de peinture ou de littérature ne conserve un intérêt documentaire, qu'aussi longtemps qu'il accuse encore son origine et participe du milieu qui le créa et le porta à son apothéose expressive, c'est-à-dire pendant les XIIIe, XIVe et XVe siècles italiens.

Après avoir précisé la silhouette morale primitive de Saint François telle qu'elle apparut dans la genèse hagiographique et rétabli l'atmosphère dans laquelle fleurit le miracle de cet idéal nouveau, M. Goffin recherche ici dans la peinture et la sculpture italiennes primitives la fixation de l'image physique du Saint et la commémoration des épisodes de sa vie ; il dresse ainsi l'iconographie franciscaine d'après les œuvres des artistes florentins et siennois desquels le commentaire pictural de la légende a reçu sa forme originale et qui ont donné à celle-ci, pour l'édification des fidèles, une apparence sensible dans les églises d'Assise, de Montefalco de Borgo san Sepolcro et de Florence.

Il poursuit l'évolution de la figure graphique du Poverello et le progrès de l'illustration de sa carrière depuis les hésitations des artistes des débuts à créer un type physique en rapport avec la splendeur morale de l'apôtre jusqu'à la plénitude des interprétations de Giotto, l'idyllique tendresse de celles de Sassetta, la pittoresque précision de celles de Gozzoli.

Et cette évolution de l'iconographie franciscaine, elle vient dans le livre comme en fonction de l'évolution de l'art primitif italien lui-même ; on passe, en la suivant, de l'âge de la force, du XIVe siècle, à l'âge de la grâce, le XVe, et l'on voit dans ses formes se refléter la foi et la discipline du moyen âge emportées peu à peu par l'enivrement de la beauté et de la vie.

M. Goffin, qui connaît l'Italie et l'histoire et aime le Petit Pauvre, a pu écrire pareil livre avec l'érudition qu'on souhaitait et la ferveur qui convient.

Ce livre s'impose ainsi aux pèlerins d'Assise comme à tout amateur d'art.

Le volume de 140 pages in-8° est documenté par 30 illustrations hors texte, reproduisant quelques édifices d'Assise et de nombreuses figurations de Saint François et des scènes de sa légende d'après Margaritone d'Arezzo, Simone di Martino, Lorenzetti, Giotto, Taddeo Gaddi, Sassetta, Gozzoli, Ghirlandaio, Andrea della Robbia, etc.

LES LIVRES

Hippolyte Taine : *Essai d'une biographie intellectuelle*, par M. Laborde-Milaa. — (Paris, Perrin.)

Les jeunes gens de notre génération ressentirent pour Taine ce respect, cet enthousiasme généreux mélangés de tendresse, si naturels à des adolescents impatients de penser et de savoir, devant les maîtres de la pensée et de la science. Ce génie fort, droit, lumineux, non seulement nous l'admirions, mais nous l'aimions. Il imposait, mais il charmait; il était raison, méthode, vues profondes, mais, en même temps, âme, sentiment; l'art, la littérature, la vie lui étaient des objets d'étude, mais, aussi, des objets d'amour. Il était savant, puissant dans l'abstraction, mais homme avant tout et, comme tel, curieux, à l'exemple de Montaigne ou de Pascal, de l'homme, le cherchant, pour le connaître et se connaître en lui, dans tous les domaines, celui des idées comme celui des faits.

Si nous ne nous trompons, M. Laborde-Milaà, écrit à l'une des pages de son ouvrage excellent, le mot de poète. Rien de plus juste. Car si, comme nous croyons, la poésie réside moins dans la forme que dans la substance, moins dans les conventions de la rhétorique que dans les facultés lyriques de la pensée, quels poètes, souvent que Chateaubriand, Michelet, Barbey, Taine?... La vie, Taine la ressuscitait dans tout ce qu'il touchait; que ce fut celle d'une époque ou celle d'un artiste, il la recréait, la revivait dans sa propre sensibilité. Il semblait qu'il tirât le passé de l'obscurité des temps, de la poussière des textes et des ruines des monuments pour nous le faire réapparaître tel qu'il était, impressionnant comme la réalité présente et, comme elle, colorée... Aucun écrivain ne donne au même degré que Taine la sensation de la plénitude et de l'équilibre; aussi est-ce une joie intellectuelle intense que l'on reçoit en suivant les opérations de cette haute intelligence, armée également pour la synthèse et l'analyse, servie par une admirable imagination matérielle et morale.

En étudiant l'œuvre de Taine dans son développement organique, en essayant de retracer devant nous ce que l'on pourrait appeler sa tradition psychologique, M. Laborde-Milaà rencontre, en passant, les attaques dont, surtout en ces dernières années, l'auteur des *Origines de la France contemporaine* a été l'objet. Des gens — politiques, évidemment, — se sont trouvés pour suspecter sa probité intellectuelle; d'autres, mécontents de ses conclusions, ont nié la valeur de la méthode et des éléments à l'aide desquels elles ont été établies. Il est trop naturel qu'ils s'efforcent de nier toute force probante à des idées et à des jugements qui contredisent aux leurs. Mais, peut-être, pourrait-on leur faire le reproche qu'ils adressent eux-mêmes à Taine, c'est-à-dire d'être arrivés devant l'œuvre de celui-ci comme lui-même serait arrivé devant l'œuvre de la Révolution — avec des opinions préconçues...

L'idéal du XIX^e siècle, par M. MARIUS ARY-LEBLOND. — (Paris, Alcan, *Bibliothèque de philosophie contemporaine.*)

Depuis quelque temps, on voit circuler sur nos boulevards, parmi la foule, un homme étrange par l'allure et le costume. Il est vêtu de bure et va la tête nue et les pieds déchaux, comme un moine; il porte la barbe et les cheveux longs; il marche d'un pas tranquille, sans s'inquiéter de la curiosité et des moqueries dont il est l'objet, en répétant, de temps à autre, à voix haute : « La Nature!... ». Cet homme naturel est singulier et il vit de sa singularité, car il vend de petites brochures où se trouve contenu, sans doute, le secret du bonheur par le retour à la simplicité du vêtement et à la frugalité de la nourriture. L'idéal de cet homme n'est pas près d'être adopté par nos contemporains et, sans doute, cela est-il fort heureux pour lui, car de quoi vivrait-il s'il ressemblait à tout le monde? Puis, se moque-t-il pas en voulant nous donner à croire que la vie et le régime alimentaire des moines sont plus conformes à la nature que les nôtres?... On pourrait, cependant, objecter à cet obsolète que l'impression et la vente de tracts de propagande, aussi bien, d'ailleurs, que le séjour dans une grande ville, sont des actes assez éloignés du pur état de nature... Mais où irions-nous si chacun de nous devait conformer sa vie à ses idées?...

C'est peu ou prou l'histoire de tous ceux qui, depuis Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre jusqu'à M. M. Rosny, en passant par Chateaubriand, Lamartine, Hugo, Michelet, ont été hantés par le rêve d'une humanité idéale, qu'ils plaçassent l'âge d'or aux origines du monde ou dans un futur indéterminé. Dans les pages colorées de son livre, M. Marius Ary-Leblond nous fait, si l'on peut dire, le tableau de la répercussion de ces conceptions dans tous les domaines de la mentalité du XIX^e siècle. Comme l'auteur le montre brillamment, cette aspiration a pris forme dans l'art, dans la philosophie, dans la politique; elle a suscité des révolutions dans la pensée et dans l'action. On peut croire qu'elle est à proprement dire chimérique, mais, sans doute, en attendant le monde meilleur où elles seront toutes réalisées, rien n'agit davantage que les chimères dans le monde où nous vivons.

La Nature! C'est un beau mot, dont l'esprit comme l'instinct peuvent se réclamer. Mais il ne faut pas songer à la Nature telle que la science nous la dévoile, impitoyable, offrant partout et toujours, dans tous les règnes, le faible en proie au fort... La Nature, elle a commandé également la pensée de Hugo, celle de Leconte de Lisle et celle de Zola; Puvis de Chavannes, Millet et Courbet l'ont cherchée... Chacun la voit ou la rêve selon son génie et si, par exemple, Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre veulent que l'homme se laisse absorber par la Nature, Chateaubriand, tout au contraire, tend, en quelque sorte, à l'absorption de la Nature par l'homme. La Nature est communauté pour les premiers; pour les derniers, solitude... « Par l'inspiration de Milton et des vierges prairies américaines, écrit M. Ary-Leblond, il nourrit le concept de la Solitude-Eden. » Et c'est bien cela, le poète de *René* aime et cherche la solitude, parce que sa personnalité est assez grande pour la remplir tout entière de la magnificence de ses rêves...

Un sourire dans les pierres, par M. CHARLES BERNARD. — (Bruxelles, Van Oest et Cie.)

Rêveries d'un sensitif qui, devant les œuvres des grands artistes, sous les arceaux des monuments italiens où le soleil s'unit à la vétusté pour d'inoubliables splendeurs, avive et creuse sa propre pensée au contact de celle des hommes et du temps.

Il y a de la mélancolie dans certaines de ces pages; de la mélancolie qui se complait à elle-même, qui aime à s'exprimer, non sans une légère préciosité parfois, mais qui se résoud, la plupart du temps, en effusions d'une philosophie aimable et tendre. En somme, un livre de finesse et de sensibilité que les délicats aimeront et auquel les autres apporteront l'hommage de leur indifférence ou de leur incompréhension.

Au clair de la Dune, par M. THÉO HANNON. Un vol. ill. (Bruxelles, Oscar Lamberty.)

On sait l'originalité du bon poète des *Rimes de joie*, la vivacité de son vers et de son esprit. Il va par le monde, non point en moraliste, mais en poète amoureux de tons fins et rares, de soleil, de beauté légère, de gestes élégants, d'attitudes gracieuses. La nature l'enchante, mais, davantage encore, peut-être, la société. Il est poète, mais ne se retire dans aucune tour d'ivoire, estimant une telle retraite bonne, seulement, pour les stylistes de l'orgueil et convaincu aussi, d'ailleurs, que la vraie source de la poésie, c'est la vie...

C'est dire qu'il n'a rien d'un pontife. Il ne juge pas le monde, il pactise avec lui ou, du moins, tâche de le prendre en plaisir, en sensation rapide et souriante, sans trop approfondir le plaisir ou la sensation et sans trop songer qu'ils passent. Les heures sombres ne durent point pour cet aimable esprit; il en a, cependant, et qui ont laissé trace, çà et là, dans le joli recueil que publie l'éditeur Lamberty et pour lequel MM. Amédée Lynen, Henri Thomas, Chahine, etc., ont dessiné d'amusantes illustrations. Mais c'est la note pétillante qui domine en ces prestes poèmes, où il y a des mots drôles, des mots attendris et des mots grivois, aspects de plage, croquis marins, silhouettes de baigneuses saisis d'un œil agile et fixés dans des tons fins et fluides d'aquarelle.

Les villes d'art célèbres : *Avignon et le Comtat Venaissin*, par M. ANDRÉ HALLAYS. — (Paris, Laurens et Cie.)

On a beaucoup démoli à Avignon depuis la Révolution. Celle-ci y a passé comme un cyclone, renversant églises, couvents, palais, ou, du moins, ne leur laissant à peu près que les murs. Au siècle passé, on a démoli encore pour élargir et rectifier des rues. Entretemps, l'administration militaire a installé des troupes dans le Palais des Papes transformé en caserne. On peut imaginer l'état dans lequel il était réduit, et ce qui pouvait rester de ses décorations, des fresques de Simone di Mertino, notamment, lorsque, il y a quelques années, il fut évacué par les soldats! Aujourd'hui, nous faisons pis que de démolir les monuments du passé, nous les restaurons ou, même, comme à Avignon, comme à Gand, comme à Milan, nous les reconstruisons

d'une façon plus ou moins fantaisiste! Si les fauteurs de tels travaux pouvaient se guérir de leur manie en lisant les spirituelles et ironiques remarques que leurs pastiches inspirent à des hommes de goût tels que M. Hallays! Mais, peut-être, ces gens redoutables sont-ils moins responsables de ce phénomène que la pauvreté inventive de l'architecture d'aujourd'hui : Les époques puissantes dans cet art se souciaient peu de respecter et de conserver le passé...

Ce passé, heureusement, en des lieux comme Avignon, a été si fécond qu'en dépit de toutes les destructions et de toutes les injures du temps, il continue à faire figure émouvante de beauté. La vieille ville papale, dans sa situation pittoresque, avec sa physionomie délicieusement italienne, son massif Palais des Papes, les restes d'édifices de toutes les époques qu'elle a conservés et ses remparts, offre encore au voyageur méditatif un vaste champ de sensations profondes ou exquises. Ces sensations, M. Hallays nous les dit avec tout le charme inhérent à sa manière discrète et fine.

Les Pays de France. *La Normandie et ses peintres*, par M. J.-PH. HEUZEY. — (Paris, Nouvelle Librairie nationale.)

Bibliothèque régionaliste. *Le costume en Provence*, par M. CHARLES ROUX. Un vol. illustré. — (Paris, Bloud et Cie.)

Paris, avec son éclat et sa lumière, semble un peu masquer la France; rejeter la province dans l'ombre et dans l'oubli en lui prenant, pour le faire sien, ce qu'elle produit de meilleur, hommes et choses. Mais il semble seulement, et si, en réalité, Paris est comme la scène sur laquelle Normands ou Provençaux, gens du Nord, du Centre ou du Midi, doivent réussir pour atteindre à la renommée universelle, la vieille et forte vie régionale n'a rien perdu de ses caractères. Dans la grande patrie française, chaque province est comme une petite patrie, avec ses mœurs, ses coutumes, son langage, sa mentalité, les hommes éminents dans l'œuvre desquels s'est marqué l'individualité de la région.

Chacune de ces contrées belles et diverses est comme un des visages, un des aspects de la France. Et rien n'est plus attachant que des études du genre de celles de MM. Heuzey et Roux; rien n'est plus propre à nous les faire connaître et aimer davantage. On lira avec plaisir et avec fruit les pages délicates que le premier de ces écrivains consacre aux peintres normands Poussin, Jouvenet, Géricault, Millet et les autres; et, de même, l'étude charmante, abondamment et remarquablement illustrée, que le second nous donne sur le costume provençal et, comme il est naturel, à propos du costume, sur la Provence elle-même.

Cités et villes belges, par M. A.-TH. BOUVEZ. Un vol. ill. — (Bruxelles, Librairie nationale d'art et d'histoire, Van Oest et Cie.)

C'était peut-être une entreprise hardie que de parler avec enthousiasme et sentiment de la Belgique aux Belges! Cette entreprise, M. Bouvez a osé la tenter; il a réuni en ce volume, enrichi d'attachantes illustrations, plans et

vues de villes d'après d'anciennes estampes, nombre d'études qu'il avait publiées ci et là sur notre pays, Bruges, Gand, Anvers, les villes de la Wallonnie. Pages excellentes, écrites avec simplicité, d'une plume alerte et parfois émue, qui aideront chacun de nous à mieux aimer sa patrie et à la mieux comprendre.

Le vieux Bruxelles. *Travaux élaborés par le comité institué sous le patronage de la ville de Bruxelles et de la Société d'archéologie de Bruxelles.* Préface programme; l'Evolution du pignon à Bruxelles, par M. CHARLES BULS, président du comité. Deux fascicules avec nombreuses planches. — (Bruxelles, Van Oest et C^ie^.)

Nous avons annoncé déjà cette importante publication dont se réjouiront tous les amoureux de la beauté pittoresque de notre vieille capitale et tous les curieux d'histoire et d'art.

Les deux fascicules qui viennent de paraître sont accompagnés de notices excessivement intéressantes dues à la plume de M. Charles Buls. Dans le premier, l'auteur trace à grands traits le programme méthodique des travaux que la commission du vieux Bruxelles compte poursuivre; dans le second, il marque les caractéristiques du pignon bruxellois et étudie la transformation graduelle que cette partie si typique de la maison bruxelloise a subie depuis les origines jusqu'au siècle passé, qui l'a vouée à la désuétude. Une série de belles planches reproduisant les plus remarquables spécimens de pignons encore existants ou disparus depuis peu illustre à merveille l'attachante étude de M. Buls.

L'Art flamand et hollandais (15 mai-15 juillet). — Il faut signaler particulièrement le numéro spécial (mai) que cette excellente revue a consacré à *Jef Lambeaux*. L'étude de M. Herman Teirlinck, illustrée de vingt planches magnifiques, caractérise de la façon la plus fine et la plus perspicace l'artiste impulsif que fut Lambeaux, et l'œuvre fougueuse, désordonnée, toute en lacunes et aussi parfois en éclats magnifiques, qui fut la sienne.

Dans les numéros de juin et de juillet, un article intéressant de M. Lafond sur *Alphonse Stengelin*, un peintre lyonnais, interprète heureux des paysages de la Hollande mosane, où il vit; de M. Carl H.-A. Hageer, sur l'*Art du médailleur*, etc.; Chroniques d'art, etc.

L'inquiétude religieuse, par M. HENRI BRÉMOND. Deuxième série. — (Paris, Librairie académique Perrin.)

On connaît le talent de psychologue de l'auteur de ce livre et que la compréhension vive qu'il a des âmes est faite, non seulement de perspicacité, mais de sympathie profonde. Et, sans doute, dans toute véritable compréhension, y a-t-il de la sympathie, la faculté d'entrer dans les motifs des êtres que l'on étudie et, par conséquent, la possibilité d'une justice plus profonde et plus éclairée, peu encline à des condamnations intolérantes et dogmatiques.

M. Brémond qui s'est penché avec amour sur des âmes comme celles de

Newman ou d'Antoine Yvan, pour nous apprendre à les mieux connaître, n'est pas moins curieux des phénomènes de la pensée religieuse ou des esprits moins soumis, voués à leur propre pensée plutôt qu'à Dieu. Il sait à merveille toutes les étapes de ce chemin de l'incrédulité à la croyance, de ce chemin si fréquenté et à tous les endroits duquel on peut rencontrer des pèlerins inquiets qui vont dans un sens ou dans l'autre. Il connaît comment on vient de la négation à l'affirmation; comment de la Foi, en passant par tous les sentiers du doute, au lent et graduel dépouillement. Il a coudoyé de ces hommes, humbles devant eux-mêmes, orgueilleux devant la discipline, qui unissent à un esprit naturellement religieux une volonté incrédule; qui, soumis à l'idée, sont rebelles à la règle ou qui, héroïques dans l'effort personnel, repoussent tout effort imposé.

L'inquiétude religieuse est, sans doute, la plus noble et la plus obsédante qui puisse bouleverser jusque dans ses replis les plus intimes un cœur d'homme. On la rencontrera dans ce livre, analysée en ses nuances les plus diverses, chez l'admirable Pascal comme chez Lamennais, chez George Eliot comme chez les anglicans Lake et l'historien Green, chez Huysmans, enfin, auquel M. Brémond consacre de belles pages judicieuses et émues.

Philosophes et écrivains religieux, et politiques, par J. Barbey d'Aurevilly.

Pensées et maximes d'Honoré de Balzac, recueillies et classées par J. Barbey d'Aurevilly. Deux vol. — (Paris, Lemerre.)

L'excellent éditeur Lemerre poursuit la publication de l'œuvre critique de Barbey. En voici le vingt-cinquième volume. Et on ne se lasse point, cependant, d'entendre la parole impérieuse de ce grand artiste qui était, aussi, un grand polémiste et semble, parfois, exterminer les œuvres avec la même fougue que ses ancêtres, sans doute, avait mise à occire les infidèles! Mais si Barbey paraît toujours emporté par l'ardeur de la bataille, il sait choisir ses victimes et distribuer ses coups à bon escient. Ses éloges aussi... Ses admirations s'égaraient rarement sur des têtes indignes. Et il en est, les grandes, qu'il a exprimées avec un enthousiasme toujours renaissant, celle, par exemple, qu'il nourrissait pour Balzac, des œuvres duquel il avait entrepris de tirer la matière du petit et substantiel recueil que l'on publie aujourd'hui.

Arnold Goffin.

Berlioz, par Arthur Coquard. — (Paris, Laurens.)

En une étude ferme, condensée et complète, Arthur Coquard envisage successivement l'auteur des *Troyens* comme critique, écrivain didactique, poète et musicien. A ce dernier point de vue, il note tout d'abord le dualisme d'influences hostiles qui se disputent l'empire de son imagination, car ce romantique ardent est un pur classique d'éducation et ses trois chefs-d'œuvre s'inspireront l'un de Virgile, les deux autres de Shakspeare et de Gœthe. M. Coquard définit ensuite l'esthétique de Berlioz qui a repris, pour la féconder et l'élargir, la conception nouvelle, à peine entrevue d'ailleurs par son maître Lesueur, de la musique à programme.

Dans la plupart des divers domaines de l'expression musicale, Berlioz a atteint les sommets. Son art allie la grandeur tragique à la suavité attendrie, le sublime de l'épopée à l'impalpable poésie du rêve et l'ingéniosité pittoresque de sa palette orchestrale n'a pas été surpassée. Mais si Berlioz s'élève aux cimes les plus altières, il ne s'y soutient pas. Ce qui lui manque, ce n'est certes point la puissance du souffle mais « cette habileté technique suffisante pour que le talent vienne en aide au génie qui ne saurait indéfiniment se prodiguer. Cette mystérieuse faculté qu'on nomme l'inspiration a, comme les autres, d'impérieux besoins de repos. Dans les prodigieux développements d'une cantate de Bach, d'une symphonie ou d'un quatuor de Beethoven, dans les déductions d'une scène de Wagner, tout n'est pas l'œuvre du génie, de l'inspiration. Il y a la part du talent... ». Et l'auteur de cette monographie conclut excellemment :

« Oser contester le génie de Berlioz serait de l'aveuglement. Le mettre au niveau des plus grands, on ne saurait le faire puisqu'il n'a pas su se maintenir, comme eux, parmi les sommets. Génie, oui certes, mais inégal, incomplet. »

Un caractère frappant de l'œuvre de Berlioz, peu symphoniste dans ses drames, et par contre essentiellement dramatique dans ses poèmes symphoniques, c'est que la forme en est constamment théâtrale. Si quelques vulgarités la déparent, on n'y relèvera jamais de ces contre-sens dramatiques si fréquents dans les opéras de ses illustres contemporains Rossini et Meyerbeer. M. Arthur Coquard termine son remarquable travail par une analyse corroborée d'exemples de la mélodie et de l'harmonie dans l'œuvre de Berlioz. Les plus subtils affinements et les plus merveilleuses trouvailles (Wagner proclamait que la scène d'amour de *Roméo et Juliette* contenait la plus belle phrase musicale du siècle) y côtoient de singulières maladresses et de regrettables défaillances. Au point de vue de l'orchestration, les musiciens les plus distingués de l'école russe contemporaine, Borodine, Balakireff, Rimsky-Korsakoff, sont tributaires de Berlioz et le reconnaissent comme leur grand ancêtre.

Félicien David, par René Brancour. — (Paris, Laurens.)

M. René Brancour a eu l'heureuse idée de nous restituer et de faire revivre en sa charmante étude la figure assez oubliée de Félicien David, qui eut pourtant son heure de grande célébrité. Le succès éclatant du *Désert*, son œuvre la plus parfaite, s'explique non seulement par l'opportunité du moment où elle fut exécutée pour la première fois, en décembre 1844, alors que le mouvement général des esprits et l'essor de la poésie (Lamartine et Hugo en tête) se portaient avec passion vers l'Orient, mais encore par des qualités incontestables de simplicité, d'émotion vraie, de profonde sincérité, par la révélation de formes et de sensations nouvelles dans le monde des sonorités. Félicien David fut un poète mais un poète limité dans une seule et invariable direction. « Les yeux tournés vers l'Orient, il ressemblait au sapin exilé sous les froids climats du Nord, et que Henri Heine nous montre, rêvant au palmier solitaire qui dresse sa couronne de feuillage sous le soleil

resplendissant des tropiques. » Auber disait malicieusement de lui : « Je voudrais le voir descendre de son chameau. » De là l'évident contraste entre le *Désert*, entre les bonnes parties de *Lalla-Roukh*, de l'*Eden* ou d'*Herculanum*, et les autres œuvres de Félicien David. L'auteur du *Désert* était un rêveur, un extatique, mais il n'avait aucun sens du théâtre qui, comme le dit Pougin, « vit avant tout de mouvement et de précision, d'action et d'énergie. » Des réserves doivent aussi être faites sur la structure de ses phrases mélodiques qui, s'élevant en courbes élégantes et gracieuses, retombent trop vite sur la tonique et pèchent par leur brièveté. Il n'en demeure pas moins que Félicien David fut un maître et aussi un initiateur, l'initiateur de l'orientalisme en musique où tant d'illustres compositeurs français, Reyer, Delibes, Bizet, Saint-Saëns, etc., ont été après lui cueillir leur inspiration.

G. DE G.

Burlington Magazine, Londres, 17, Old Burlington street.

Numéro de juin 1909. — J'indique, spécialement pour ceux qui s'intéressent à la peinture flamande du XV^e^ siècle, une lettre de M. Hulin à propos du double panneau découvert dans la collection Cook par le docteur Suida et reproduit dans le numéro de mai précédent. M. Hulin approuve l'attribution à Conrad Witz, ce curieux maître germain, si directement disciple de Van Eyck et note une parenté manifeste avec la fameuse *Annonciation* d'Aix. Il semble bien qu'il ne puisse y avoir de doute quant à l'attribution à Witz, le panneau de Cook ayant des analogies évidentes avec les tableaux de Bâle; quant à lui attribuer aussi l'*Annonciation*, cela paraît beaucoup plus discutable. En tous cas, ces suggestions semblent éclairer un peu le mystère qui entoure ce chef-d'œuvre.

D'autre part, M. James Weale signale dans la collection Nicholson un petit médaillon de la Vierge allaitant qu'il attribue au peintre de l'autel de Flémalle qu'on appelle provisoirement Jacques Daret. Il y a, au Musée de Bruxelles, une réplique de ce médaillon. Il nous est assez difficile d'y retrouver le style grave et un peu lourd du maître de Flémalle.

Un article de M. Hotson sur la Poterie chinoise, un autre de Mary Hervey sur quelques portraits de l'Epoque des Tudors, un autre de M. Peraté sur l'Exposition de Portraits à Paris, des notes diverses sur des livres, tel est ce numéro dont l'illustration toujours soignée est couronnée d'une reproduction magnifique d'un portrait de femme (Lady Lee?) attribué à Holbein (collection Palmer). Quelle merveille!

Numéro de juillet 1909. — Dans ce numéro, M. Georges Hulin de Loo apporte une révélation tout à fait sensationnelle : une œuvre authentique de Jacques Daret, datée de 1434. La reproduction qu'en donne le Magazine est particulièrement intéressante, c'est une *Présentation au Temple* où l'on retrouve des types, des architectures, des vêtements extrêmement voisins de ce groupe de maîtres non encore bien éclairés, les Van Eyck, Christus, le Maître de Flémalle, Vander Weyden.

M. Hulin nous donne le récit des circonstances qui l'ont amené à identifier le tableau de la collection Duveen et il paraît bien que son argumentation ne

laisse pas prise à la critique; puis, faisant un bond hardi dans l'hypothèse, il croit pouvoir affirmer que Jacques Daret est l'élève du Maître de Flémalle et que celui-ci ne serait dès lors autre que Robert Campin de Tournay!

L'étude de M. Hulin de Loo est en tous cas une des plus intéressantes contributions que nous ayons vu apportée récemment à cette histoire si peu connue encore des peintres flamands du XVe siècle. Le prochain livre de M. A.-J. Wauters sur M. Van Eyck nous réserve bien d'autres surprises!

M. Herbert Cook étudie quelques peintures portugaises primitives où apparaît l'influence flamande du XVe siècle. M. Peraté continue son article sur l'Exposition des Portraits à Paris.

Parmi les illustrations, une fort belle reproduction d'un Jan Steen, deux tableaux (portraits) attribués à Vermeer de Delft, et M. Hobbéma qui se trouvait dans la Collection du Roi des Belges.

Numéro d'août 1909. — Un Rembrandt admirable, *Diane au repos*, chairs blanches dans un paysage noir, clarté dans la nuit, est ici reproduit superbement. C'est M. Salting qui possède ce joyau! M. Cook nous montre quatre petites peintures catalanes datées de 1420, bien curieuses. M. Hotson continue ses travaux sur la poterie chinoise; M. Paul Lafond étudie un sculpteur : Philippe de Bourgogne, connu en Espagne (Burgos et Tolède, sous le nom de Felipe Vigarny; M. Hind poursuit des notes sur les gravures et leurs divers états; enfin, le compte rendu des livres d'art du mois, des nouvelles d'Allemagne, de Suisse et d'Amérique.

Masters in Art. Boston, 42, Chauncy street. — Les derniers numéros de cette excellente publication de vulgarisation, qui nous soient parvenus, sont consacrés au MORETTO (octobre 1908, n° 106), MILLAIS (novembre 1908, n° 107), à BASTIEN LEPAGE (décembre 1908, n° 108). Ils sont composés selon la méthode que nous avons déjà louée : reproductions, critiques, notes biographiques et bibliographiques. On annonce pour 1909 ZURBARAN, RIBERA, ALF. STEVENS, JORDAENS, CLOUET.

J. D.

VIENT DE PARAITRE :

CHEZ L'ÉDITEUR **VAN OEST**

16, Place du Musée, Bruxelles

Saint François d'Assise dans la Légende et dans l'Art Primitifs Italiens

PAR

ARNOLD GOFFIN

Saint François dans la légende primitive — Saint François et sa légende dans l'art primitif italien : L'âge de la force et l'âge de la grâce.

Beau volume in-8° illustré (hors-textes)

PRIX : **5** FRANCS

NOTULES

Nous prions instamment nos correspondants d'avoir l'obligeance de prendre note de la nouvelle adresse de la Rédaction de « Durendal » :

55, rue de la Source, 55, Bruxelles

***

Congrès international de numismatique. — Nous avons annoncé déjà que l'an prochain se réunira à Bruxelles un Congrès international de numismatique et de l'art de la médaille sous le haut patronage de S. A. R. le Prince Albert de Belgique et du gouvernement belge. Il aura lieu les 26, 27, 28 et 29 juin, au Palais des Académies, et promet de réunir de nombreux adhérents parmi les artistes, les savants et les amateurs de tous les pays. La section de la médaille contemporaine sera particulièrement intéressante, car ce sera la première fois que les médailleurs de toutes les nations pourront échanger leurs idées sur la technique de leur art et sur les moyens à mettre en œuvre pour y intéresser le public.

Le Ministre des Affaires étrangères, conscient de l'importance de ce Congrès, a chargé ses agents du service extérieur d'insister auprès des gouvernements étrangers pour qu'ils s'y fassent représenter officiellement.

Les personnes qui désireraient participer à ces assises scientifiques et artistiques peuvent s'adresser à MM. le vicomte B. de Jonghe et Alph. de Witte, présidents du Comité organisateur, 60 et 55, rue du Trône, à Bruxelles, qui leur en feront tenir immédiatement les statuts. L'inscription est de 3 fr., les souscriptions aux mémoires et à la médaille commémorative sont facultatives.

***

Madame Maurice Maquet, de Lille, qui a repris avec tant de résolution et de courage, tant de talent et tant de succès aussi, l'œuvre de vulgarisation artistique entreprise par son regretté mari, nous communique son programme pour la présente saison. Les concerts auront lieu, comme précédemment, à l'Hippodrome lillois, rue Nicolas-Leblanc, à Lille.

Dimanche 31 octobre : Festival Beethoven-Wagner. Ouverture d'*Egmont* de Beethoven; *Symphonie* n° 7 de Beethoven; premier acte de la *Walkyrie* de Wagner. Siegmound : M. Ernest Van Dyck; Sieglinde : Mme Laute-Brun; Hounding : M. Journet.

Samedi 25 décembre : Festival Mozart-Haëndel-Franck-Bach. *Requiem* de Mozart pour soli, chœurs, orchestre et orgue. *Concerto* d'Haëndel pour orgue et instruments à cordes; entr'acte symphonique de *Rédemption* de Franck; *Magnificat* de Bach pour soli, chœurs, orchestre et orgue. Solistes : Mme Auguez de Montalant, Mlle Saisset, Mlle Stappelfeldt, M. Pamondon, M. Frœlich.

Samedi 26 février : Festival Berlioz-Chausson-Mozart-Smetana. Ouverture de *Benvenuto Cellini* de Berlioz; *Symphonie* en *mi* bémol majeur de Chausson; *Concerto pour flûte et orchestre* de Mozart; *Siegfried-Idylle* de Wagner; a) *Sarka*, b) *Vltava*, de Smetana, poèmes tirés du cycle symphonique : *Ma Patrie*.

Dimanche 24 avril : Festival Liszt-Wagner. *La Délivrance de Prométhée* de Liszt, orchestre, chœurs et récitant. Le récitant : M. Albert Lambert fils, de la Comédie-Française. Prélude et final du troisième acte des *Maîtres Chanteurs* de Wagner. Walther : M. Gaston Dubois; Hans Sachs : M. Frœlich.

* * *

Concerts populaires. — M. Sylvain Dupuis nous annonce qu'il organise pour cette saison les quatre concerts suivants :

23-24 octobre 1909 : Premier concert, avec le concours de M. Emile Sauer, le célèbre pianiste hambourgeois, dont chaque apparition à Bruxelles a été pour l'artiste l'occasion d'un nouveau triomphe.

11-12 décembre 1909 : Deuxième concert, avec le concours de Mme Jeanne Delune, violoncelliste, bien connue de notre public comme l'une des artistes les plus éminentes qui soient sorties de l'école belge du violoncelle.

22-23 janvier 1910 : Troisième concert, consacré à l'exécution de *Orfeo*, de Monteverde (1607). Il est inutile d'insister sur l'intérêt capital que présentera cette audition, qui permettra au grand public d'entrer en contact avec un des monuments les plus illustres de l'histoire de l'art, dans lequel la science musicale reconnaît, à trois siècles de distance, un génial prototype du drame lyrique moderne. L'orchestration originale, si différente de celle d'aujourd'hui, sera observée dans les limites des possibilités pratiques.

12-13 mars 1910 : Quatrième concert pour lequel des pourparlers sont engagés avec l'une des plus éminentes cantatrices du théâtre allemand contemporain.

* * *

Concerts Durant. — Six grands concerts d'abonnement seront donnés dans la salle des fêtes de l'École française, boulevard d'Anderlecht, 67 (près du boulevard du Hainaut), aux dates ci-après : 13-14 novembre, 4-5 décembre, 8-9 janvier, 5-6 février, 26-27 février et 9-10 avril.

Les concerts auront lieu le dimanche à 2 h. 1/2 et les répétitions générales le samedi à 8 h. 1/2 du soir.

Outre les six grands concerts d'abonnement annoncés, les Concerts Durant donneront cette saison, dans la salle des fêtes de l'Ecole française,

67, boulevard d'Anderlecht, vingt-huit auditions populaires à grand orchestre tous les dimanches soir, à 8 h. 1/2, et vingt-huit séances de musique de chambre tous les mercredis soir, à 8 h. 1/2.

***

A Capella, Bruxelles, enseignement musical gratuit pour les personnes des deux sexes.

Cours de chant d'ensemble et cours individuels les lundi, jeudi et samedi, de 7 heures à 8 h. 1/2 et de 8 h. 1/2 à 10 heures du soir. Solfège ; causeries sur l'histoire élémentaire de la musique; pose de la voix (vocalises); chant solo (répertoire divers); diction, déclamation (section dramatique).

Les personnes suivant régulièrement les cours de chant d'ensemble peuvent participer *gratuitement* aux cours individuels.

Conférences musicales publiques et gratuites. Excursions aux environs de Bruxelles. Les inscriptions (1 franc pour les personnes habitant Bruxelles, 2 francs pour celles habitant les faubourgs) sont reçues, toute l'année, les lundi, jeudi et samedi, à 8 h. 1/2 du soir, à l'Ecole communale N° 2, rue du Poinçon, 57.

Caisse d'épargne obligatoire pour les voyages et les auditions : 25 centimes par semaine. — Règlement à signer. — Autorisation écrite des parents pour les mineurs.

***

Madame G. Wybauw-Detilleux, cantatrice, reprendra ses leçons particulières de chant (français, allemand, anglais, italien, néerlandais) à partir du 15 octobre, chez elle, 49, rue Moris (chaussée de Charleroi).

***

Les Saisons Mystiques. — Sous ce titre paraîtra prochainement un nouveau volume de notre ami et collaborateur **Georges Ramaekers,** l'auteur du remarquable poème *Le Chant des Trois Règnes,* dont tous les critiques ont fait un si bel éloge, bien mérité du reste. La nouvelle œuvre de M. Ramaekers sera édité par la Librairie Moderne, 162, rue de Mérode, à Bruxelles.

***

Ailleurs et chez nous. — Notre ami et collaborateur **Georges Virrès** vient de publier sous ce titre un volume d'impressions littéraires et artistiques écrites dans ce style tout de charme délicat et poétique et de rare élégance qu'on lui connaît depuis toujours. Le volume est précédé d'une lettre de Dumont-Wilden. Il est admirablement édité par la maison Vromant et enrobé d'une couverture en couleurs tout à fait exquise.

Nous rendrons prochainement compte de cette œuvre, à la fois si artistique et si intéressante.

***

Nous recommandons tout spécialement à l'attention de nos lecteurs les livres suivants :

Saint François d'Assise dans la légende et dans l'art primitifs italiens, par ARNOLD GOFFIN, vol. illustré (Bruxelles, Van Oest), 5 francs.

L'Arc-en-Ciel, par PIERRE NOTHOMB (éd. de Durendal), 3 fr. 50.

L'Ame des Saisons, par VICTOR KINON (Bruxelles, Larcier), 3 fr. 50.

Constance Teichmann, par M. BELPAIRE (Bibliothèque choisie, Louvain, Grand'Place, 17).

Figures du Pays, par HUBERT KRAINS (Bruxelles, Larcier), 3 fr. 50.

Contes à la nichée, par HUBERT STIERNET (Bruxelles, Lebègue), 3 fr. 50.

Ailleurs et chez nous, par GEORGES VIRRÈS (Bruxelles, Vromant), 2 fr. 50.

Coups d'ailes. Poésies, par MARCEL WYSEUR (Gand, Siffer), 3 fr. 50.

Johannès Brahms, par L. WALLNER (Bruxelles, Schott), 1 franc.

* * *

Accusé de réception :

ART : *Henri Boncquet*, par SANDER PIERRON. Volume illustré (Bruxelles, Van Oest). — *Benozzo Gozzoli*, vol. illustré, par URBAIN MENGIN. Collection : Les Maîtres de l'art (Paris, Plon). — *G. B. Tiepolo.* La sua vita e la suo opere, par POMPEO MOLMENTI. Volume illustré (Milano, Hoepli).

HISTOIRE : *Marie Stuart*, par LADY BLEMMERHASSELT (Paris, Perrin). — *Page d'histoire syndicale.* Le compagnonnage des chapeliers bruxellois, par GUSTAVE DES MAREZ (Bruxelles, Lamertin).

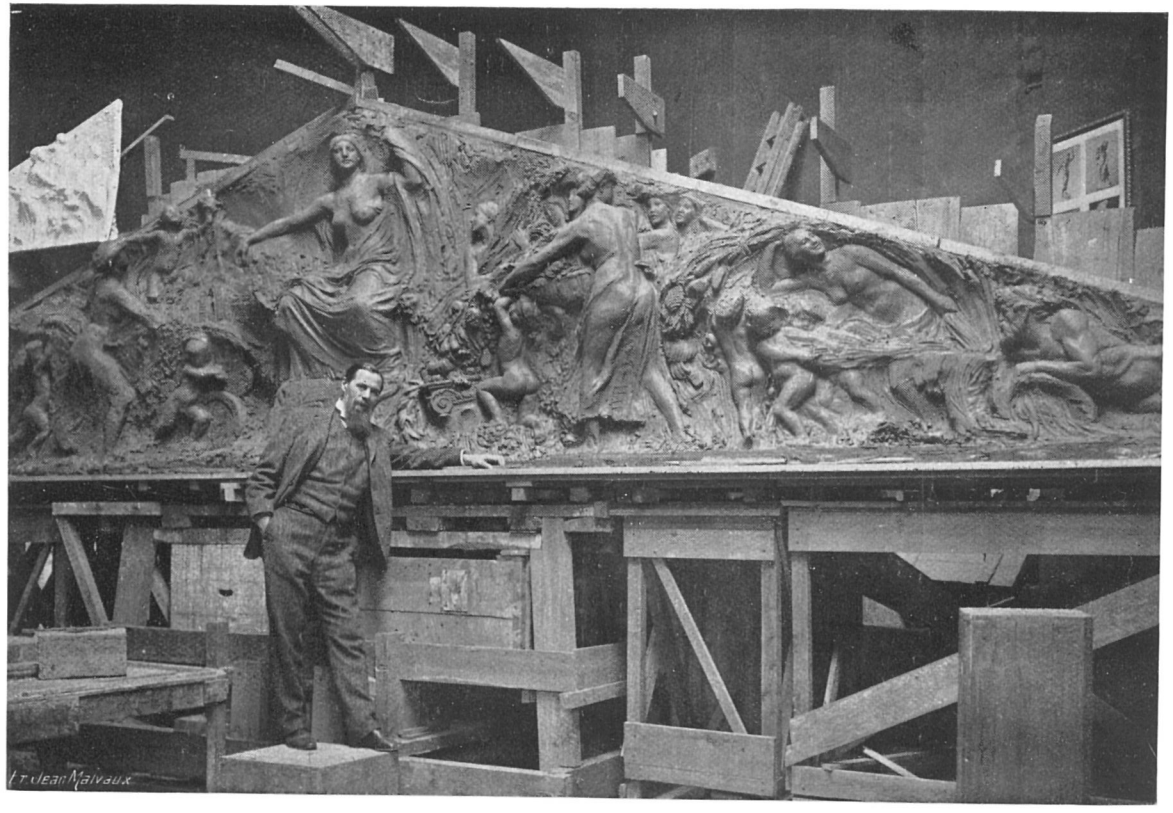
LITTÉRATURE : *Histoire de la littérature belge d'expression française*, par HENRI LIBRECHT. Préface d'EDMOND PICARD. Volume illustré (Bruxelles Vanderlinden).

PHILOSOPHIE : *De Leibnitz à Hegel.* Un chapitre de l'histoire de la philosophie en Allemagne, par NICOLAÏ MŒLLER (Édition de Durendal, Bruxelles).

POÉSIE : *Les muses françaises.* Anthologie des femmes poètes, par ALPH. ZÉCHÉ. 2 vol. (Paris, Michaud). — *Coups d'ailes*, par MARCEL WYSEUR (Gand, Siffer).

RELIGION : *La splendeur catholique.* Du judaïsme à l'Église, par PAUL LŒWENGARD (Paris, Perrin).

ROMANS : *Ailleurs et chez nous*, par GEORGES VIRRÈS (Bruxelles, Vromant), *Un pardon*, par PAUL RENAUDIN (Paris, Plon). — *Le crime et le châtiment*, par TH. DOSTOEIVSKI. Traduit du russe par V. DERELY (idem).



(Reproduction interdite)

Photo d'amateur : F. Ocreman

THOMAS VINÇOTTE DANS SON ATELIER

Thomas Vinçotte et son fronton pour le Palais du Roi, à Bruxelles

Il nous semble, parfois, que l'art de Thomas Vinçotte soit devant nous comme un être vivant, sous l'apparence d'un homme à la fois vigoureux et souple, dont tous les mouvements marqueraient tout ensemble l'élégance et l'énergie. Cet art attire, en effet, et se fait aimer, non point par les séductions de la grâce ou du sentiment, par ce quelque chose d'efféminé, d'effleurant, nous dirions bien d'évasif que l'on rencontre dans les ouvrages de certains maîtres, mais, au contraire, par une sorte de force tranquille et affirmée, une beauté faite de puissance et de mesure.

L'impression que l'on reçoit des œuvres de Vinçotte est celle de la volonté, d'une volonté très réfléchie et très consciente, opiniâtre dans les chemins qu'elle s'est choisis, inapte à se plier à des règles dont elle n'aurait pas vérifié par elle-même la vertu... La conception du maître est fière, on pourrait même dire hautaine; elle dédaigne l'artifice, les petits moyens propres à capter le suffrage de la foule, les habiletés qui tournent la difficulté au lieu de l'aborder de front.

Vinçotte est de ces artistes que la difficulté tente, pour lesquels elle est comme un défi, comme un ferment d'exaltation et d'inspiration. Ils vont tout droit à elle, sans détour, sans feinte, avec une espèce de souriante bravoure... Cependant, lorsque l'œuvre réalisée sera devant vous, n'y cherchez pas trace de l'effort que l'auteur a dû accomplir: il y est, cet effort, mais invisible, enveloppé dans la beauté, comme l'anatomie d'une statue dans la splendeur de la forme humaine.

Les grandes œuvres d'art émeuvent en même temps qu'elles

intimident. On admire et, pourtant, trop souvent, on veut tout aussitôt s'expliquer son admiration ou l'expliquer aux autres. La sagesse serait d'attendre, silencieusement; de laisser agir l'œuvre, de lui permettre de se définir elle-même dans la pensée par les puissances de son propre rayonnement. Il est mauvais, si l'on peut dire, que nous nous mettions entre elle et la sensation qu'elle nous donne, car celle-ci se fera d'autant plus précise et plus claire que nous aurons moins eu hâte de lui imposer une expression raisonnée.

Nous n'avons jamais eu si nettement le sentiment de cette nécessité que devant la maquette du relief exécuté pour le fronton du palais du Roi par Thomas Vinçotte. Certes, les aptitudes, connues et éprouvées depuis longtemps, de l'artiste à la grande sculpture décorative, ne permettaient point de douter de la valeur de l'ouvrage qu'il avait entrepris, mais, cependant, le caractère officiel de ce dernier, la nature poncive des allégories qui, obligatoirement, devaient en constituer le sujet, ne nous laissaient pas sans quelque appréhension. Le travail d'un maître d'une personnalité si entière aurait-il pu ne pas souffrir de la double contrainte imposée par la banalité du motif : la *Belgique entre l'Industrie et l'Agriculture,* et par la forme de l'espace architectural où l'œuvre devait s'inscrire ? C'était oublier que, comme nous l'écrivions plus haut, la difficulté qui est un obstacle pour les uns est un stimulant pour les autres.

Ces figures, que, en tant d'endroits, nous avons vu profiler leurs formes convenues dans la froide et blafarde lumière académique, Vinçotte les a arrachées à l'abstraction pour les jeter dans la vie. La vie frissonne et vibre dans toutes les parties du relief, depuis les figures de fleuves, la jeune *Meuse* et le vieil *Escaut*, couchées dans les angles du tympan, jusqu'à celle de la *Belgique* qui siège au centre, ardente et juvénile. Deux groupes d'un mouvement admirable de simplicité et de grandeur placés à droite et à gauche de la figure centrale, l'*Industrie* et l'*Agriculture*, complètent la signification de la monumentale image. Et autour de toutes ces figures, la *Belgique* avec sa belle physionomie de déesse, de souveraine et de mère; les jeunes filles charmantes, chargées des fruits de la terre, du groupe de l'*Agriculture;* les nerveux jeunes hommes de celui de l'*Industrie;* les génies enfants qui apparaissent ici et là, comme une joie

épanouie ; autour de toutes ces figures l'air circule et il semble que, dans la souplesse de leur modelé et dans la répartition heureuse des creux et des saillies, elles apparaissent vêtues d'ombre chaude et de lumière colorée...

Ainsi, une fois de plus et avec plus d'éclat que jamais, Vinçotte aura éprouvé l'excellence de son art, de cet art qui arrête la vie au passage pour jeter dans le bronze ou faire jaillir du marbre son sourire ou son geste, ses aspirations ou ses gloires, maîtrisant, de la même main volontaire, la réalité, qui est matière, et le rythme, qui est esprit, pour les associer dans une expression unique où la vie palpite et où chante la pensée.

ARNOLD GOFFIN.

Poèmes

Adieux à la mer

Adieu, belle naïade à la robe mouvante,
Toi dont la voix berceuse ensorcela mon cœur ;
Adieu, vague plaintive, insoupçonnée amante
Du goëland farouche et du rude pêcheur.

Forçat de nos cités, je retourne songeur
Vers les panaches noirs de l'usine grouillante,
Pour reprendre le joug du quotidien labeur,
Et river mon destin à sa chaîne écrasante.

Adieu ! Tu chanteras désormais des chansons
Que je ne vivrai plus en délicieux frissons,
Pour le ciel implacable et la dune lassée...

Adieu ! Mais j'ai voulu m'illusionner encor,
Et c'est pourquoi je garde, âme de tes flots d'or,
Un coquillage blanc où ta voix s'est cachée...

Coq-sur-Mer, septembre 1909.

Messieurs les Moineaux

Messieurs les moineaux avec de grands cris
Et de toutes parts, bâtissent leurs nids.
Bâtissons comme eux un nid pour nos rêves,
Nous y blottirons notre âme et sa foi
Et sur nos deux cœurs nous n'aurons qu'un toit,
Asile éternel des heures trop brèves.

Messieurs les moineaux se sont envolés
Par l'herbe, les bois, les champs et les blés,
En quête d'amour, en quête d'amie.
Comme eux j'ai cherché longtemps, très longtemps,
Mais voici qu'un jour, un jour de printemps,
Chère, ce fut toi qui trouvas ma vie...

Messieurs les moineaux s'en sont revenus :
Ils ont envahi les arbres chenus
Qui semblent sourire et non sans malice.
Dis, le veux-tu bien, nous irons aussi
Comme les oiseaux retrouver ce nid
Dont j'ai vu le songe fêter l'espérance...

Octobre 1909.

Sonnet blanc

La terre a revêtu sa robe d'épousée,
Voici venir l'hiver en pourpoint de satin,
Poudré tel un marquis, et tenant à la main
Le nuptial bouquet de sa blancheur nacrée.

Il a neigé de nuit jusqu'au petit matin,
Et le ciel est grisaille, et la bise glacée
Souffle au travers des champs comme une âme éplorée
Qui dans l'albe candeur a perdu son chemin.

Pourtant au loin, là-bas, le bleuissant panache
D'un toit hospitalier à l'horizon fait tache...
Et je songe enivré d'espérance et d'amour,

Que plus heureux aussi que le vent qui frissonne
J'ai pour les jours mauvais de mon rêve attristé
Le caressant accueil de votre âme très bonne...

MARCEL WYSEUR.

1909.

Vieux Bruxelles

Fin (1)

X

De jour en jour, les séances des Etats Généraux surexcitaient davantage la curiosité publique. Cette curiosité se fit fiévreuse au matin du 21 novembre. Chacun savait qu'avec ce jour-là devait expirer le délai de grâce concédé par Léopold à ses « sujets en révolte ». En effet, dans sa déclaration signée à Francfort le 14 octobre, c'est-à-dire au lendemain de son couronnement, l'Empereur promettait aux Belges, si ceux-ci voulaient se soumettre avant le 21 novembre, une amnistie générale « qui ensevelirait dans un profond oubli tous les excès et les désordres commis pendant les derniers temps ». Il s'engageait aussi à rétablir les constitutions, chartes et privilèges en vigueur sous Marie-Thérèse et promettait de traiter en confiance, de concert avec les Etats des Provinces, toutes les demandes générales ou particulières qui auraient quelque rapport direct à la prospérité publique. Mais le 21 novembre était le dernier terme que sa clémence, aidée des bons offices des puissances garantes, laisserait aux insurgents pour rentrer dans l'obéissance. Passé ce terme, les trente mille hommes que l'Empereur avait envoyés aux Pays-Bas au jour même où il signait cette déclaration, feraient leur jonction aux troupes de Bender. Ils se porteraient en avant dans le pays, comme amis de tous ceux qui se conduiraient paisiblement à leur égard, comme ennemis de tous ceux qui voudraient s'opposer à main armée à leurs intentions.

---

(1) Voir les livraisons d'octobre et décembre 1908, de février, d'avril, de juin, de juillet, d'août, de septembre et d'octobre 1909.

Certes, le manifeste impérial avait été accueilli d'abord à Bruxelles avec indignation. Le peuple l'avait brûlé en grande cérémonie sur la Grand'Place et au Fossé-aux-Loups. De virulentes ripostes avaient dénoncé l'impudence de cet autocrate de Vienne, « affamé comme un loup, cruel comme un tigre ». Quiconque semblait disposé à examiner les propositions du monarque était dénoncé et condamné par la passion populaire. Cependant il avait fallu aviser. A mesure que la date du 21 novembre approchait, le Congrès, justement inquiet à la pensée de voir le pays envahi et dévasté, s'était résolu à tenter l'expédient cher à tous les faibles : gagner du temps. Si l'on pouvait obtenir que le délai fût reculé de quelques semaines ou même de quelques jours, on profiterait de ce répit pour appeler toute la population valide sous les drapeaux et renforcer ainsi la défense du territoire. Mieux encore : puisque la mauvaise saison allait contrarier les mouvements militaires, on ruserait pour atteindre le printemps en négociant et en parlementant. D'ici là surgirait peut-être quelqu'une de ces chances favorables, qu'escompte toujours l'optimisme des politiciens.

Le Congrès avait donc envoyé des députés à La Haye, auprès du comte de Mercy-Argenteau, chargé par l'Empereur de préparer avec les ministres des Puissances garantes la rentrée des provinces belgiques sous la domination autrichienne. Ces députés, MM. de Baillet, de Grave, Petitjean et de Bousies étaient partis le 17 novembre et leur retour était attendu d'un moment à l'autre. On se flattait à Bruxelles qu'ils n'auraient pas eu trop de peine à convaincre le plénipotentiaire de La Haye de la nécessité d'un nouveau sursis ou d'un armistice.

*
* *

Devant l'hôtel des Etats Généraux, naguère occupé par M. de Trautsmansdorff, la foule était compacte et bourdonnante. Aux badauds, qui formaient la masse, se mêlaient les agitateurs que toute révolution fait sortir de terre. Ils péroraient parmi les groupes, stigmatisant la faiblesse des Limbourgeois, des Namurois et des Tournaisiens qu'on disait prêts à composer avec l'Empereur, — exaltant en revanche le civisme des Brabançons, tout disposés, affirmaient-ils, à poursuivre une lutte à outrance.

Les députés arrivèrent pour prendre séance. Les uns furent accueillis par des vivats, les autres par des huées.

Ainsi que d'autres prophètes d'estaminet, le passementier Claes avait transporté rue de Bellevue, au seuil même de l'hôtel des Etats, le cours de stratégie politique et militaire qu'il professait d'habitude dans la grande salle du *Coffy*. Un auditoire bigarré : des femmes, des moines, des bourgeois, des artisans, buvait avidement ses commentaires, y mêlant parfois soit un quolibet, soit quelque remarque sentencieuse ou saugrenue.

De lourds carrosses de voyage amenèrent plusieurs députés des Flandres. Leurs traits tirés disaient les fatigues des longues séances des jours précédents et surtout les soucis qu'entretenait en eux la situation critique de l'Etat. M. Claes connaissait le nom de chacun d'eux. Il n'ignorait rien de leurs secrètes pensées.

— Celui-là qui cache derrière les courtines son double étage de mentons, c'est le chanoine de Pauw, le président du Séminaire de Bruges. Depuis qu'il a l'assurance que les Autrichiens ont renoncé à l'idée d'un Séminaire général, il envisage avec moins d'effroi la perspective d'une restauration. Mais ce qui l'inquiète, c'est qu'il a prêté dix mille florins aux Etats pour entretenir l'insurrection... A côté de lui, vous voyez le greffier de la Châtellenie d'Audenarde, M. Raepsaet. C'est lui que les Etats ont envoyé à La Haye, à la fin de septembre, avec le comte de Mérode, pour intéresser les plénipotentiaires à notre cause. Il s'entendu mieux que personne aux choses des lois et des coutumes locales. En revanche, ne vous laissez pas prendre à la mine profonde et solennelle de ce brave M. Goffin. Il prend des airs d'oracle afin de compenser par l'importance extérieure la capacité qu'il n'a pas et de bien faire sentir à ses égaux d'hier qu'il est aujourd'hui un des conseillers de la Nation...

Droit et maigre, le profil estampé en bec de corbin, un vieux gentilhomme arriva d'un pas alerte, venant du Parc.

— Limminghe! vive Limminghe! criait-on sur son passage.

Le comte de Limminghe de Limelette, député pour le Brabant, avait défendu la cause patriotique avec éloquence et non sans courage dès les fameuses ordonnances de 1787.

Fidèle à la cause des Etats, il réservait maintenant aux

vonckistes et aux pacifistes l'ardeur combattive qu'il déployait auparavant contre Joseph II. De ce chef, il plaisait à cette foule. Il passa à travers l'ovation, sec et digne, répondant à peine aux saluts.

En revanche, MM. Macau et de Nieuport, députés du Tournaisis, furent accueillis par des quolibets. N'avaient-ils pas, quelques jours auparavant, associé leurs noms à une plainte adressée au Magistrat de Bruxelles, par laquelle on lui demandait de protéger les délibérations patriotiques contre la licence de la rue et les maux de l'anarchie?

— Simple prétexte qu'ils se préparent pour pouvoir fausser compagnie au Congrès et rentrer chez eux un de ces quatre matins, comme ceux de Namur, confia à ses voisins un soldat des Serments qui geignait d'être retenu de faction sur le trottoir avec quelques hommes de sa compagnie.

— Bah! répondit Dom Placide, qui venait de se mêler aux rangs des curieux. Ne vous plaignez pas! Grâce à votre uniforme, vous avez toujours la chance d'être aux premières places. Mais voici M. van der Noot de Wanninck. A-t-il l'air assez papelard ! N'avez-vous pas pour lui quelques vivats en réserve. Voyez, il les attend... Il plie le dos comme un gros chat qui veut être chatouillé.

M. de Wanninck, parent du tribun et grand distributeur d'emplois, traversait lentement la place accompagné de M. Beeckman, député du tiers. On le disait rongé au dedans par une polypière de passions. Mais au dehors, il apparaissait souriant et onctueux, l'œil partout à la fois, très empressé à répondre aux saluts qu'il savait prévenir ou provoquer d'un regard.

Sur ses talons arrivait un autre député du Brabant devant qui la foule s'écarta plus respectueusement.

C'était M. Charliers de Longprez. Il marchait d'un pas pesant s'appuyant au bras de sa fille. En même temps que lui avançait une rumeur de sympathie admirative. On rappelait de groupe en groupe l'énergie avec laquelle il avait, aux dernières séances, défendu les solutions les plus énergiques et conjuré tous ceux qui le pouvaient de mettre leurs richesses au service de la défense nationale. Donnant l'exemple, il avait, disait-on, envoyé son argenterie au Trésor pour qu'elle fût fondue au profit du Département de la Guerre.

— Il a fait bien mieux, fit une voix. Il a envoyé son fils aux

Canaris, comme simple soldat. Et la bravoure du jeune homme y a été telle qu'aujourd'hui, après quelques mois, il a décroché à la pointe de l'épée les galons de lieutenant.

— Plût à Dieu, interrompit M. Claes, que nous n'eussions que des officiers comme M. de Longprez, au lieu de ces fantaisistes de la colonne de Schoenfeld. Loin de l'ennemi, ces messieurs d'Andoy font les rodomonts, mais au jour du combat ils saignent du nez et prennent de la poudre d'escampette. Ils ne s'entendent pas plus à la tactique que je ne me connais à ramer des choux!

— Croiriez-vous que M. Charliers s'obstine malgré tout à garder rigueur à son héros de fils pour quelques légèretés de jeunesse qu'il a largement expiées?

— Ce n'est pas un homme de ce siècle, dit Dom Placide. C'est un vieux Romain de l'école de Brutus.

Et chacun de conter à sa façon l'histoire de cette querelle familiale.

Quand les derniers députés furent entrés et que la lourde porte se fut refermée sur eux, la cohue s'éclaircit, et se désagrégea en petits groupes où les bavards eurent beau jeu.

* * *

Les membres des Etats Généraux tenaient séance à l'étage autour d'une table oblongue, dont les dimensions, pour grandes qu'elles fussent, ne permettaient pas à tous d'être installés au pourtour. Plusieurs rangs de sièges formaient des cercles concentriques. Messire van der Noot et le chanoine Van Eupen prirent place l'un à la droite, l'autre à la gauche de M. Marannes, qui présidait pour Novembre. Les autres députés : abbés, nobles, bourgeois, s'assirent par province en suivant l'ordre des préséances. Leurs physionomies étaient soucieuses. Une sorte d'inquiétude générale planait dans l'air, semblable aux nuées lourdes qui annoncent les orages.

Ce n'était qu'à voix basse que ces dignes citoyens, d'ordinaire enclins à la confiance et à la bonhomie, échangeaient maintenant des impressions où pesait tout le poids de leurs responsabilités. Et pendant le temps même qu'ils parlaient, la moitié de leur attention demeurait aux aguets, tendue vers des objets mystérieux.

Henri van der Noot, tout en causant à bâtons rompus

avec ses voisins, dénombrait les députés présents partisans fidèles ou adversaires secrets. Il épiait leurs regards, escomptant le concours des uns, pressentant les critiques des autres. La journée serait décisive. Le gouvernement qu'il incarnait y jouerait son va-tout. Comme un habile stratège, il supputait les chances favorables ou fâcheuses, se préparant une fois de plus à faire front au danger et à payer d'audace. Mais l'incertitude où il était de la réponse que les plénipotentiaires de La Haye feraient à la demande d'un sursis énervait malgré tout sa volonté en condamnant tous ses plans à une fragilité inéluctable.

La séance ayant été déclarée ouverte, le tribun fut invité à rendre compte de la visite qu'il avait faite la veille au quartier général de Schoenfeld en compagnie de cinq autres membres du Congrès. Après avoir insisté sur la nécessité de garder le secret de ce qu'il allait dire, il ne put cacher à l'assemblée — quelque envie qu'il en eût — les mauvaises dispositions de la plupart des chefs de l'armée d'Andoy. Le colonel Thienne, du régiment d'Anvers, avait confessé aux délégués son complet découragement, ajoutant que lui, comme étranger, ne se regardait point du tout obligé de sacrifier son honneur et sa vie dans la certitude d'une défaite si les puissances alliées ne consentaient pas à un armistice. M. d'Herbestein, colonel de cavalerie, avait allégué qu'au cas d'une attaque prochaine, ses dragons ne pourraient se défendre, ayant la rivière à dos et plus de quatre mille hommes devant eux. Le commandant du régiment de West-Flandre, déplorant à la fois l'état et l'esprit de ses troupes, avait offert sa démission, déclarant qu'il avait autant le droit de juger par lui-même que qui que ce fût. Entré volontairement dans le service, il prétendait le quitter de même, étant résolu à profiter de l'offre de l'Empereur. Certes, d'autres officiers avaient tenu un langage qui leur faisait plus d'honneur. C'était ainsi que le comte de Braine, colonel du régiment du Hainaut, avait affirmé ne connaître dans ses rangs aucun fléchissement ni cabale. Au contraire, ses hommes lui donnaient les plus grandes assurances de leur bonne volonté pour faire leur devoir devant l'ennemi. Mais, hélas! il fallait compter surtout avec le sentiment de M. de Schoenfeld. Or, le généralissime était abattu. A l'en croire, son rôle personnel changeait dorénavant de nature et s'il avait pu servir la cause

patriotique avec dignité tant que cette cause semblait avoir été avouée par les Puissances les plus considérables de l'Europe, il demandait aujourd'hui aux Etats abandonnés par les puissances, de le dispenser de mener davantage une barque qui surpassait absolument ses forces.

Messire van der Noot, arrivé à ce point de son rapport, dut s'interrompre tant furent vives les exclamations et les protestations provoquées par de telles nouvelles.

M. l'abbé de Tongerloo n'hésita pas à stigmatiser la conduite d'un généralissime qui, après avoir accepté le fardeau du commandement, menaçait de s'en décharger au moment du plus grand péril. De quels termes pourrait-on flétrir l'abandon d'un territoire que cet officier étranger avait été payé pour défendre et cette manière de s'acquitter envers une nation qui avait mis entre ses mains toutes ses destinées militaires ?

Les députés de Tournay renchérirent encore sur la sévérité du prélat. Au surplus, — incapacité ou trahison, — ils avaient prédit dès la désignation du généralissime les conséquences d'un tel choix. Schoenfeld, ils l'avaient toujours dit, était l'homme des Puissances et non l'homme des Etats. Après avoir débuté par des marches en arrière qu'il qualifiait audacieusement de stratégiques, il avait voulu et obtenu la désorganisation de son armée en la condamnant à la plus lâche des inactions.

Le Pensionnaire de la ville de Mons, intervenant à son tour, suggéra une solution. « Puisque M. de Schoenfeld offre de se retirer, dit-il, qu'on le prenne au mot ! Et par qui pourrait-on mieux le remplacer qu'en faisant appel, non plus à un étranger toujours suspect, mais au vaillant soldat flamand qui a conduit les Belges à la victoire et qui, en dépit de ses torts politiques, conserve des droits à la reconnaissance de la Nation ? Que l'on rétablisse dès demain Vander Meersch à la tête des troupes, et la confiance renaîtra aussitôt ! »

La proposition tomba dans un silence glacial. Vander Meersch, que les Etats avaient emprisonné huit mois durant à la citadelle d'Anvers, et qu'ils venaient de faire transférer aux Alexiens, à Louvain, pour le soustraire à un coup de main de ses partisans, Vander Meersch, appelé à l'heure suprême à sauver ce gouvernement statiste dont il avait méconnu l'autorité ! Autant eût valu se mettre à la merci des Vonckistes ou des Autrichiens.

M. de Limminghe n'hésita pas à taxer d'aberration la proposition de M. Auquier. A l'en croire, la dignité, l'honneur même des Etats ne permettait pas qu'ils s'arrêtâssent à un expédient dont s'accommoderaient tout au plus quelques citoyens naïfs, entraînés par la malsaine popularité d'un officier rebelle.

Ayant proféré cette condamnation sans appel, M. de Limminghe puisa une pincée de poudre dans sa tabatière et l'aspira longuement jusqu'au dernier grain. C'était son habituelle péroraison.

Messire van der Noot, que l'intervention du comte de Limminghe avait ravi, crut le moment favorable pour proposer aux Etats un autre nom.

— Les Etats n'ont eu jusqu'à ce jour qu'à se louer de M. Koehler. Ses talents ne font pas de doute et sa fidélité nous est non moins certaine. Il a donné les preuves des uns et de l'autre dans le commandement de la colonne de Bouvignes. Pourquoi, en acceptant la démission de M. de Schoenfeld, ne confierions-nous pas au général Koehler le commandement en chef de nos forces ?...

Et comme l'assemblée paraissait goûter cet avis, van der Noot ajouta modestement qu'il avait cru pouvoir escompter son approbation et qu'à raison de l'extrême urgence imposée par les événements, il avait, après l'entrevue d'Andoy, dépêché un émissaire à M. Koehler pour lui demander s'il prendrait au besoin la direction de la défense nationale et ce qu'il en augurait.

— J'attends sa réponse d'un moment à l'autre, ajouta-t-il, et peut-être serez-vous d'avis de surseoir à toute décision définitive quant au remplacement de M. de Schoenfeld jusqu'à ce que cette réponse nous soit parvenue. Dans l'entre-temps, les Etats pourraient délibérer sur les moyens de créer immédiatement de nouvelles ressources qui nous seront indispensables pour continuer la campagne. Nous avons appris avec satisfaction que le Magistrat de Bruxelles vient de commander à ses frais quarante mille cartouches pour l'armée et qu'il a fait partir hier pour le Limbourg une division de volontaires. Un tel exemple doit engager toutes nos villes à entreprendre de nouveaux sacrifices, sans perdre un jour ni une heure.

Un débat financier s'engagea. Aux appréhensions de quelques députés du tiers, rendus perplexes à la pensée de

nouvelles charges dont souffrirait le commerce déjà lourdement grevé, s'opposèrent les récriminations de MM. Raepsaet et Bonaventure qui reprochaient au gouvernement de n'avoir pas adopté depuis longtemps le plan d'organisation des bureaux, des impôts, des pêches et des douanes, si hardiment et judicieusement compris, que M. Cornet de Grez avait depuis plusieurs mois proposé au Congrès. Sur la motion de M. Charliers de Longprez, l'examen en fut renvoyé au Comité des Finances, qui se retira, séance tenante, pour en délibérer.

Prenant alors la parole, le Chanoine Van Eupen communiqua un rapport qui lui avait été adressé de Paris, par M. Gendebien, ministre des Etats, qui était allé y suppléer M. le comte de Thiennes. Ce délégué signalait, une fois de plus, l'indifférence ou l'hostilité de l'Assemblée Nationale. Toutefois, Van Eupen, pensant fortifier les courages au prix d'un peu d'illusion, essaya d'exprimer de certains termes de ce rapport une vague espérance qu'il n'éprouvait pas lui-même. Il rappela qu'à Douai, où il avait vu quelques-uns des représentants de l'Assemblée de France, ceux-ci ne s'étaient pas montrés intransigeants. Il crut pouvoir assurer, non sans des réticences savantes, que la République trouverait un appui de ce côté.

Ce fut en vain. Les Seigneurs Etats ne se payaient plus de mots. Au début du régime, leur simple honnêteté, — ou leur inexpérience — avait pu les faire victimes des formules de chancellerie. Aujourd'hui la duplicité des Puissances leur apparaissait aussi évidente que leur mauvaise volonté.

*
* *

Les habiletés diplomatiques du Chanoine Van Eupen furent tout à coup interrompues par une grande rumeur qui s'éleva au dehors. Intrigués, plusieurs députés quittèrent leurs sièges et allèrent aux fenêtres. Ils virent que la foule massée sur la place faisait fête à un officier des Canaris qui traversait à cheval les rangs populaires et qui se dirigeait vers l'hôtel des Etats Généraux. La juste faveur qui entourait le corps d'élite commandé par M. Dumonceau eût suffi pour expliquer un tel accueil, si l'un des députés n'avait reconnu de loin, dans la

personne de l'officier à l'uniforme jaune et noir, ainsi acclamé, M. Thierry Charliers de Longprez, dont la valeureuse conduite devant l'ennemi avait été claironnée en ces derniers mois par toutes les trompettes de la renommée...

Thierry, surpris d'une telle bienvenue, demanda à être introduit aussitôt auprès de Messire van der Noot. Il arrivait du camp de Bouvignes, porteur d'une lettre du général Koehler, et avait chevauché toute la nuit pour ne pas perdre de temps.

Cédant à un de ces mouvements spontanés, qui sont le mystère des foules, des gens de toutes sortes s'époumonnaient à crier : « Vivent les Canaris ! Vive M. de Longprez ! » Ils s'engouffrèrent à la suite de Thierry sous le porche de l'hôtel, où le jeune officier mit pied à terre. L'enthousiasme était tel que Thierry, gravissant l'escalier, ne parvint pas à se défaire de cette escorte aussi indiscrète qu'improvisée. On se pressait autour de lui. Ceux-ci voulaient lui serrer la main et féliciter en sa personne tous les héros de Bouvignes. Ceux-là lui adressaient à la volée maintes questions sur la situation des divers corps de troupes, où ils comptaient des parents ou des amis. Beaucoup — et Dom Placide plus qu'aucun autre — pensaient à l'étrange coïncidence qui allait mettre ce fils ovationné en présence d'un père demeuré jusqu'à ce jour inexorable en ses rigueurs.

— Vive Longprez ! vive Longprez ! clamaient les voix confondues. En dépit des efforts du service, tout ce monde, entourant Thierry, le portant presque en triomphe, fit invasion dans la salle des Etats.

Ainsi que tous ses collègues, M. Charliers de Longprez s'était levé instinctivement. Apercevant le fils dont les égarements avaient ulcéré son cœur jusqu'à lui arracher des malédictions, il resta droit et immobile, voulant être calme, mais ne parvenant pas à maîtriser suffisamment son émotion pour que celle-ci ne se devinât à la dilatation subite de ses prunelles et au léger tremblement de ses mains. Van der Noot, obéissant au sentiment de la foule ou la subissant directement, alla au jeune officier et avant même d'accepter le pli cacheté que Thierry avait tiré de sa tunique, il poussa le fils vers le père.

— Ne boudez pas plus longtemps votre sang, Charliers,

s'écria-t-il. Il est digne de vous. Ecoutez la voix de ce peuple ! C'est la voix de Dieu.

Il y eut quelques secondes de silence et d'angoisse. Tous les regards scrutaient ces deux hommes : le jeune officier, humble et balbutiant, et le grand vieillard, que l'amour paternel et l'orgueil civique achevaient de disputer au plus âpre des parti-pris.

Comment M. Charliers eût-il pu résister davantage? Ses bras s'ouvrirent, comme d'eux-mêmes, pour accueillir l'enfant prodigue qui s'y précipita avec transport, — et sans qu'ils eussent souci ni l'un ni l'autre de la foule qui applaudissait, ils mêlèrent leurs larmes — ces larmes d'hommes qui sont si émouvantes, parce qu'elles sont toujours un aveu de faiblesse ou de bonté.

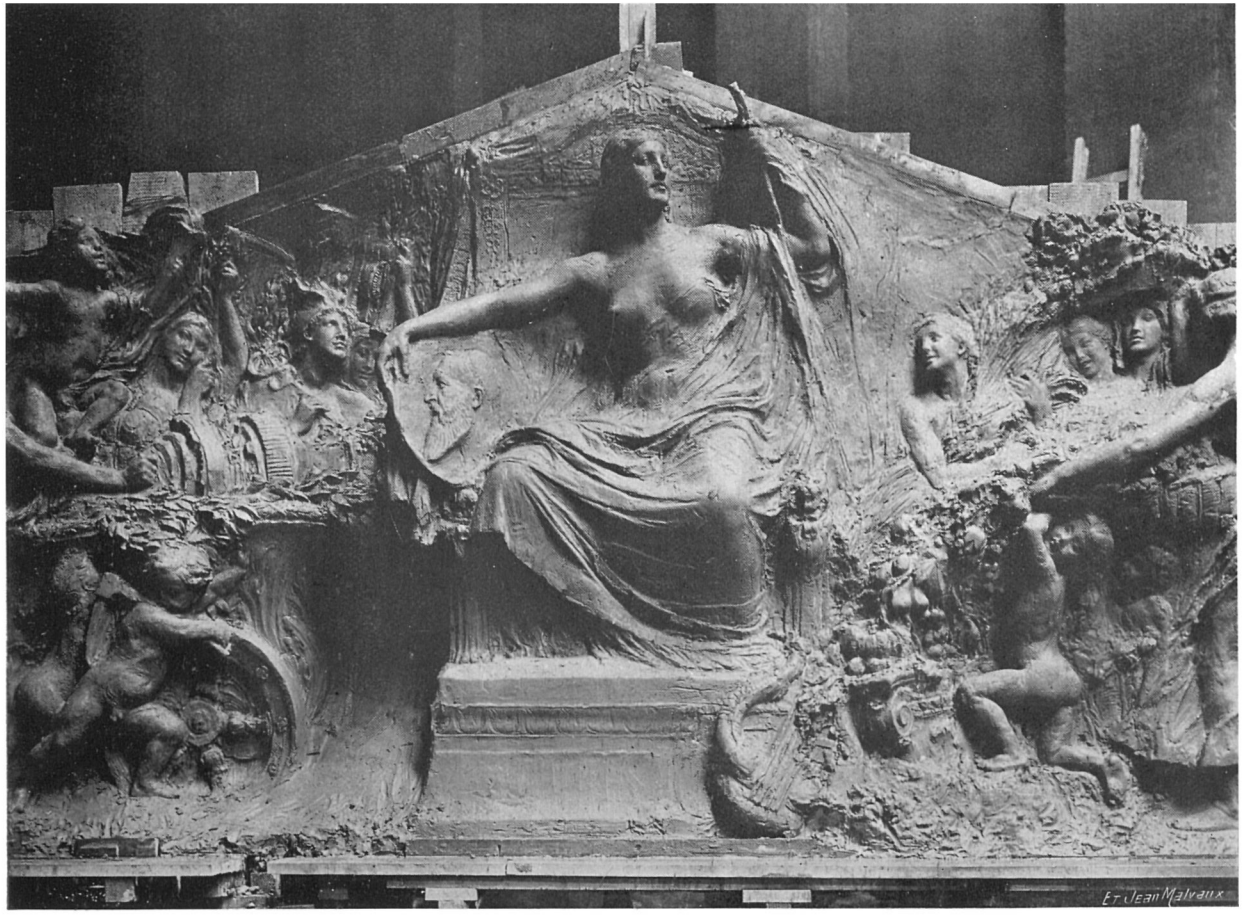
Il semblait à M. Charliers qu'un fils venait de lui naître, en qui se perpétueraient ses traditions et son idéal. Et Thierry oubliait ses rancœurs en cette chaude étreinte qui le réhabilitait enfin! En cet instant solennel, il achevait de concevoir toute l'erreur qu'il avait d'abord commise en courant imprudemment en zigzags à travers la vie, touchant à tout, brouillant tout, au lieu de suivre tout droit l'ornière de sa destinée. Il se promettait d'y marcher désormais et sans dévier sur les traces de celui que sa jeunesse avait méconnu et qu'il découvrait maintenant le meilleur des guides.

Déjà la foule se retirait aux ordres du président des Etats. Thierry, qui s'était ressaisi, remettait à M. van der Noot la lettre qui lui avait été confiée. Puis, remercié et complimenté par tous, il quitta à son tour la salle, annonçant qu'il attendrait en quelque antichambre voisine les instructions de l'assemblée.

*
* *

Portes closes, M. van der Noot donna connaissance de la lettre du général Koehler. Celui-ci écrivait :

« En réponse à ce que Votre Excellence m'a fait l'honneur de me demander sur la situation présente, l'état de mes troupes et la possibilité de faire une défense générale, je puis dire que si l'ennemi a beaucoup augmenté et augmente tous les jours, le courage et la discipline de la colonne de Bouvignes n'ont pas diminué. Je n'ai aucune plainte à faire de mes hommes et ne connais rien d'eux qui soit indigne de braves et fidèles mili-



FRONTON DU PALAIS DU ROI — LA NATION

(Œuvre de THOMAS VINÇOTTE)

taires. Il faudrait que l'ennemi eût une supériorité plus grande encore que celle dont j'ai la connaissance pour pouvoir forcer le passage de la Meuse, sur toute la ligne défendue par cette portion de l'armée.

» Mais il n'en est pas de même du reste des troupes.

» Accoutumé à ne jamais cacher la vérité, je ne peux m'empêcher de dire, malgré la peine que j'en éprouve, que je n'ai reçu à son sujet que des rapports affligeants et alarmants. La citadelle de Namur n'est pas défendue. Si quelqu'un avait étudié la possibilité de mettre cette place dans l'impossibilité de nuire aux ennemis, il n'y aurait pas mieux réussi. On ne trouve pas non plus dans les régiments cantonnés autour de Namur la moindre ambition de faire leur devoir devant l'ennemi. Tout bien considéré, et vu le terrible malheur de villes qui seraient emportées de main forte, je crois qu'à moins d'obtenir quelque sursis et d'en profiter pour compléter nos ouvrages et surtout renforcer le nombre des hommes et leur discipline, une résistance présente ne servirait qu'à acharner l'ennemi et le porter aux excès de l'assaut et du pillage.

» Aussi je n'accepterai le commandement en chef que si Messeigneurs les Etats m'en intiment l'ordre de façon absolue. Vouloir tromper, en créant des espérances que je n'estime pas vraies, me rendrait coupable de tout le malheur qui pourrait s'en suivre et serait indigne d'un homme d'honneur.

» M. de Longprez, le brave officier aux Canaris, que j'ai chargé de vous porter ce message, pourra vous donner de vive voix tous les éclaircissements qui justifieront à Votre Excellence un aveu autant affligeant pour moi.

» J'ai l'honneur d'être, avec la plus haute considération,

» De Votre Excellence,

» Le très humble et très obéissant serviteur,

» GEO-FRED. KOEHLER,

» Général-major.

» Du camp de Bouvignes, le 20 novembre 1790. »

La lecture de cette lettre, qui aggravait toutes les angoisses, fut écoutée dans un morne silence. A moins d'un sursis, tout apparaissait donc irrémédiablement perdu. Le sort de la république dépendait de la réponse que les membres des Etats, délégués à La Haye, devaient apporter d'un instant à l'autre.

Qu'un armistice fût concédé par les plénipotentiaires de La Haye, on pouvait entrevoir encore le salut avec un général en chef comme Koehler et au prix d'un effort suprême de la Nation... L'obtiendrait-on cet indispensable répit? Van der Noot et Van Eupen affirmaient en être persuadés, et leur assurance entretenait parmi leurs collègues une palpitante lueur d'espérance. Le retour des délégués, tel était l'objet où se concentrait maintenant l'unanimité des esprits tendus à l'excès. Toute préoccupation s'éclipsait devant celle-là. Le président chercha vainement à mettre en discussion d'autres questions. On n'écoutait plus. Les yeux interrogeaient les aiguilles du cartel. L'horloge allait bientôt marquer midi. Dans douze heures expirerait le terme fixé par la déclaration impériale. Il fallait qu'avant la fin de ce jour, déjà révolu à moitié, la réponse de La Haye fût communiquée aux Etats — et qu'elle fût favorable. Cette attente était poignante et tous en ressentaient la tension fébrile. D'un commun accord on décida enfin de suspendre la séance jusqu'à l'arrivée des délégués. Mais les membres des Etats ne quitteraient pas l'hôtel et seraient prêts à reprendre leurs délibérations au premier signal.

* * *

La foule ne devinait qu'une partie de la vérité. Certes, elle aussi attendait impatiemment la réponse de La Haye. Mais sa confiance en l'armée patriotique ne lui permettait pas de croire au succès des Impériaux, dans le cas où ceux-ci eussent exécuté leurs menaces. Habitué déjà au régime de l'indépendance dont ses seules forces avaient assuré la naissance, ce peuple ne pouvait imaginer que son sort fût subordonné à la décision des Puissances.

L'heure de midi, en suspendant le travail dans les bureaux et les ateliers, avait provoqué un nouvel afflux de curieux sur la place. Informées de l'arrivée de Thierry, Hélène et Isabelle s'étaient empressées d'accourir, accompagnées de M. de Peñalegas, qui, fidèle à une habitude déjà ancienne, avait profité de l'arrière-saison pour venir passer quelques jours chez son vieil ami M. Charliers. Ce digne gentilhomme-campagnard, que la révolution avait trouvé tout d'abord assez mal disposé, n'avait pas tardé à s'y résigner en constatant son succès définitif. Et

depuis que la puissance révolutionnaire avait adopté à son tour les allures d'un gouvernement régulier, ses goûts conservateurs ayant tout à fait repris le dessus, il envisageait comme un fâcheux désordre l'éventualité d'une nouvelle transformation de régime. Toute sa sensibilité sociale était d'un caractère négatif et se ramassait dans une haine têtue du changement. Respectueux du fait accompli, il répugnait d'instinct au fait à accomplir.

A lui aussi, il tardait de revoir Thierry. Surtout, il avait à cœur de le remercier de sa conduite vis-à-vis d'Evrard. Il savait qu'après avoir sauvé la vie à celui-ci, Thierry s'employait à lui rendre la liberté. Et déjà il y fût parvenu, si le jeune officier des dragons ne s'était obstinément refusé à subir la seule condition moyennant quoi le général Koehler se déclarait prêt à lui ouvrir la porte de sa prison ; c'est-à-dire l'engagement d'honneur de ne pas chercher à rejoindre le régiment de Latour.

M. de Peñalegas et ses compagnes éprouvèrent quelque peine à traverser la cohue et à se faire conduire auprès de Thierry qui attendait, dans un des salons de l'hôtel des Etats, les ordres qu'il plairait au Gouvernement de lui donner.

Dans le petit salon où il s'était retiré, le jeune homme eut le ravissement de voir apparaître tout à coup sur le seuil celle en qui s'incarnaient maintenant les plus doux de ses pensers et de ses espoirs. Elle venait à lui, devançant dans sa hâte naïve et sans contrainte son père et son amie. Elle s'empressait d'un pas léger et alerte, où sa grâce harmonieuse mettait comme la cadence des battements précipités de son cœur.

Sa jeune poitrine rythmait son émoi et une charmante rougeur parlait pour elle tandis qu'elle sautait toute heureuse au cou de son fiancé. M. de Peñalegas survenant n'eut qu'à ratifier de ses compliments paternels un aussi éloquent spectacle. Ainsi, faisant contraste avec les salons de l'hôtel et la rue elle-même qui, à quelques pas de là, s'assombrissaient de l'agitation et des inquiétudes patriotiques, cette antichambre retirée s'égayait d'une joie lumineuse dont nul n'avait le soupçon. Un tel moment rachetait pour Isabelle de si longues peines et tant d'héroïque patience ! De voir son amour triompher enfin de tous les obstacles, elle se retrouvait plus faible et par conséquent plus femme. Et prenant les mains du jeune homme dans les siennes : « Oui, j'ai tant prié pour vous, Thierry, pour

que vous fissiez ce que vous avez fait, et dont je suis fière, si fière! En lisant dans les rapports de l'armée le récit de toute cette campagne de la Meuse, j'avais tant d'orgueil de vous!...

— Et moi, dit-il, j'ai tant de douceur à être enfin auprès de vous! Que me manque-t-il encore, puisque je vous retrouve et que mon père m'a pardonné? »

Et c'était vrai que la tendresse de cette âme si jeune et si fraîche, couronnant l'accueil paternel après les orages passionnels de jadis, après les sanglantes visions de la guerre, l'emplissait d'un bonheur sans mélange.

M. Charliers de Longprez, qu'Hélène s'était empressée de chercher, ne tarda pas à se joindre à l'intimité d'un tel entretien. Ses rancœurs et ses rigueurs étaient loin. Sur son ordre, un messager courut place des Wallons d'où il ramena le fidèle Wewep et plusieurs paniers de victuailles. En ce coin oublié du vaste hôtel, un repas familial, charmant d'intimité, fut aussitôt improvisé.

M. Charliers qui depuis si longtemps ne s'était plus déridé laissait maintenant parler sans contrainte cette bonté paternelle que sa volonté rigide avait condamnée à un trop long silence. Il narrait à son vieil ami et à ses enfants leurs espérances d'antan, aujourd'hui réalisées, et qui avaient mûri aux temps heureux de ces vacances vécues en commun à Longprez et à Bottignies. Même au rayonnement intense de ces émotions les plus pures, il oubliait le souci des affaires publiques si mal en point, et il fallut pour l'y rappeler le coup de cloche qui, déjà tard dans l'après-midi, annonça que la séance des Etats était reprise.

*
* *

Les délégués de La Haye ne tarderaient pas à arriver. Avant peu, leurs carrosses seraient sur la place. En effet, l'avis de leur approche était venu de la porte d'Anvers, faisant traînée de poudre à travers toute la ville.

Dans la salle des délibérations, l'obscurité tombait déjà. On alluma des candélabres et des lampes. Et quand leur lueur commença à trouer l'ombre, et que les membres des Etats en furent éclairés, les masques ne traduisaient plus par leurs expressions la diversité des esprits, des âges et des situations sociales. Une même curiosité énervée les animait tous d'un

même espoir, que la crainte d'une déception ne faisait qu'effleurer à peine. Et cet espoir fragile les dominait et les pétrissait à ce point que tous se taisaient, — les yeux fixés vers le seuil par où entreraient les délégués.

Vers 6 heures, le roulement des carrosses sur le pavé de la place tendit jusqu'à l'extrême l'impatience des Etats. Et lorsque MM. de Baillet, de Grave, Petitjean et de Bousies apparurent à la fois dans le cadre de la grande porte, il sembla qu'ils tenaient dans les plis de leurs vêtements poudreux, tel l'ambassadeur antique, la vie ou la mort d'un peuple.

Dès les premiers mots que prononça leur porte-paroles, l'espérance s'envola... Les députés belges avaient réduit leur demande d'armistice même à trois jours. Ils avaient promis, sous leur foi et celle du Congrès, que l'on enverrait aussitôt de nouveaux mandataires pour traiter et négocier de tous moyens qui pourraient faire cesser les troubles, en assurant à la nation sa liberté civile et religieuse. Ils avaient fait valoir que si Léopold eût été présent, il n'aurait certes pas la cruauté d'exposer tant de sang pour le refus d'une si courte suspension. Refuser cette suspension et ordonner l'invasion, c'était manquer à l'humanité et au droit des gens. C'était convaincre la Nation que l'on n'avait sur elle que le dessein de l'asservir... Toutes ces raisons, qui avaient paru frapper les ministres des cours médiatrices, s'étaient brisées contre l'inexorable parti-pris de M. de Mercy Argenteau, le plénipotentiaire de l'Empereur. Celui-ci avait rompu les chiens en confirmant que le 22 novembre à la première heure, Bender et toutes ses forces marcheraient sur Bruxelles.

Le sort en était jeté. Sans plus d'illusion dans les Puissances, sans plus de confiance dans leur armée, que pouvait devenir l'indépendance, que pouvait attendre la Nation? En cet instant solennel, il n'y eut d'abord ni une plainte, ni une récrimination proférée. Mais les figures terreuses disaient l'accablement de toutes les âmes.

Le chanoine Van Eupen rompit le premier le silence. Pour ardent qu'il eût été à entretenir ses collègues, dans l'espérance d'un sursis, il était trop avisé pour n'avoir pas prévu que cette espérance pourrait être vaine. Malgré tout, sa diplomatie n'entendait pas désarmer.

— Je crois, Messeigneurs, qu'un parti nous reste encore

pour éviter l'écroulement de toute notre œuvre. Et je veux prendre sur moi de vous l'indiquer, au risque de ma vie peut-être. Car le moyen, s'il peut sauver la Nation, ne sauvera pas le Gouvernement...

Tous tendaient l'oreille, — tant est puissant sur l'homme le besoin d'espérer même contre toute espérance.

— Que demande l'Empereur? continua Van Eupen. Il veut que son autorité soit reconnue. Que demande la Nation? Elle veut que ses libertés et sa foi soient respectées. De telles exigences ne peuvent-elles être conciliées au prix de quelques sacrifices, que l'amour du bien public doit nous faire consentir. Le régime monarchique est-il incompatible avec nos vieilles constitutions? Supposez qu'au lieu d'un souverain résidant à Vienne, ignorant ses sujets, ignoré d'eux, les Belges voient à leur tête des chefs vivant de leur vie et soucieux de leurs droits traditionnels, — tels que le furent jadis Albert et Isabelle? Leur indépendance serait-elle en fait beaucoup inférieure à celle que nous avons su créer... Pourquoi, avant l'expiration du terme fatal, ne passerions-nous pas le pouvoir souverain à un prince dont le choix serait agréé par les Puissances? Il nous resterait, en ce cas, à dépêcher aussitôt, et dès cette nuit même, quelques délégués qui notifieraient notre choix, d'une part, au maréchal Bender et, d'autre part, aux plénipotentiaires de La Haye. Un tel changement n'éviterait-il pas à la Nation des extrémités redoutables que nous avons le droit de lui épargner, fût-ce au prix du blâme populaire... A moins toutefois que les Etats n'acceptent d'adhérer purement et simplement à la déclaration de l'Empereur et de se rendre à sa merci, comme la proie qui se livre d'elle-même au chasseur...

Tout semblait préférable à cette adhésion sans honneur. Et c'est pourquoi l'avis du chanoine Van Eupen trouva aussitôt des partisans. Il correspondait à ce goût des transactions et des demi-mesures, qui est propre à l'esprit national. Les Etats sentaient qu'en s'y ralliant ils échapperaient à la fois au reproche de fol enthousiasme que leur eût valu une résistance sans espoir et au reproche de lâcheté que leur eût mérité une résignation honteuse. Il importait donc d'examiner cette proposition avec autant de réflexion et de calme viril que le permettaient encore les circonstances.

On délibéra... Sous les fenêtres, les vagues de la foule

grondaient. La réponse que les délégués avaient rapportée de La Haye n'était plus un mystère et quelques-uns la commentaient non sans sagesse. Mais en de telles cohues les furieux se font seuls entendre et leur aveuglement trouvait dans le refus de tout sursis une excitation nouvelle plutôt qu'un motif de prudence.

Les députés hésitaient dans le choix du souverain à désigner aux Puissances. D'aucuns proposèrent le duc d'York qui avait épousé une princesse de Prusse. Mais la majorité pensa qu'un autre choix s'imposait pour ménager l'amour-propre de l'Empereur et assurer ainsi à la combinaison imaginée par le chanoine Van Eupen quelques chances de réussite. Léopold avait pour troisième fils l'archiduc Charles, dont on louait fort les mérites. Ce nom rallia bientôt tous les suffrages.

Sans désemparer, Van Eupen prit la plume et rédigea une résolution dont le texte fut ainsi arrêté :

« A été résolu unanimement par toutes les Provinces et par acclamation de nommer Son Altesse Royale Charles, archiduc d'Autriche, troisième fils de Sa Majesté l'Empereur, duc, comte, marquis et seigneur des Provinces respectives sous le titre de grand-duc héréditaire de la Belgique, suivant les règles de succession à établir et parmi les clauses nécessaires pour que cette dignité ne soit jamais confondue dans le chef de la maison d'Autriche, non plus que dans un autre prince quelconque dont les autres Etats ou domaines ne lui permettraient pas de résider constamment dans le pays et de le gouverner en personne, la Nation étant convaincue que la première source de sa décadence et de ses malheurs est dérivée de l'éloignement de ses princes; de plus, sous la condition expresse de conserver à toutes les Provinces et à chacune d'elles ses lois fondamentales et anciennes et tous ses droits constitutionnels, ses usages et coutumes et tout ce qui peut enfin mettre à couvert sa liberté et sa religion, de la manière et sous les garanties qui seront particulièrement fixées dans les conférences à tenir à cet effet, et sous la réserve ultérieure que les Provinces ne seront tenues à rien en vertu de ce présent acte, au cas que le vœu unanime qu'elles ont énoncé ci-dessus éprouvât de l'opposition de la part de Sa Majesté l'Empereur.

» Fait en Etats généraux des Provinces Belgiques unies, extraordinairement assemblés dans la ville de Bruxelles le 21 novembre 1790. »

Cette décision prise, les députés désignèrent quelques-uns d'entre eux pour porter aussitôt des copies de cette résolution à La Haye, au maréchal Bender, aux généraux Schoenfeld et Koehler, enfin aux Etats des diverses Provinces avec des messages explicatifs.

Mais ceux qui faisaient cette désignation aussi bien que ceux dont le zèle se prêtait à remplir ce nouvel office ne se dissimulaient point la précarité d'un expédient aussi tardif. Sans doute, l'invasion annoncée n'en serait pas arrêtée... Demain, dans quelques heures peut-être, l'avant-garde autrichienne entrerait à Namur et dans le Brabant.

Bien que la nuit fût déjà avancée, les membres des Etats demeurèrent encore pour la plupart à leur poste, mais leurs regards et leurs propos étaient mornes. Dans cette grande salle en désordre, où expirait la lueur des lampes, où traînaient de toute part des paperasses désormais inutiles, pesait une lourde atmosphère de chambre mortuaire. Et dans toutes ces âmes rigides, coulées au même creuset de la foi héréditaire et des simples vertus bourgeoises, sonnait le glas des espérances en allées.

* * *

Epilogue

Notes extraites du Mémorial paroissial de Bottignies, tenu par Dom Placide Tailfer, curé de Saint-Julien de Bottignies, bachelier en théologie (1798-1830).

— Hier, 29 décembre de l'an de N.-S. 1798, — ou, pour parler le langage de Messieurs les sans-culottes, le 9 Nivôse an VII, — a eu lieu notre installation en qualité de curé-desservant de Bottignies. Elle s'est faite sans tambour ni trompette, les temps où nous vivons ne se prêtant guère, hélas! aux solennités et manifestations du culte. C'est au point que plusieurs personnes charitables, et qui veulent bien s'intéresser à notre sort, nous ont représenté que nous risquions à tout le moins la réclusion ou la déportation en assumant cette charge sans avoir prêté le serment requis par les lois françaises. Mais une telle considération, bien loin de nous faire reculer, était

de nature à nous décider à passer outre à notre indignité et à accepter les fonctions devenues vacantes par le décès du révérend M. Choppinet. Ce digne prédécesseur nous a laissé un presbytère assez délabré par suite de la visite qu'y fit l'an dernier un parti de jacobins montois. Le meuble le plus précieux de notre cure est sans conteste une vieille servante, dame Gertrude, qu'on dit être experte aux choses de son service, mais portée à se faire, en un certain sens, une trop haute idée de la position d'une gouvernante du curé de Bottignies. Qui eût dit, lors de notre entrée en religion, que notre destin nous amènerait au ministère paroissial ? De vrai, ce n'est pas sans amertume que nous renonçons ainsi à la vie cénobitique. . *Patriam linquimus!...* Mais la destruction de notre cher prieuré de Groenendael nous avait réduit à vivre, révérence parler, comme un poisson hors de l'eau. C'est pourquoi après en avoir délibéré avec notre conscience et nos supérieurs, et après avoir reçu les ordres majeurs, nous avons cédé aux instances des familles de Peñalegas et Charliers avec lesquelles nous sommes lié d'ancienne amitié, et dont la première réside dans cette paroisse tandis que la seconde est établie à Longprez, qui n'est qu'à quelques portées de fusil d'ici. Le digne M. Charliers vit désormais toute l'année dans sa gentilhommière où son fils Thierry vient le retrouver avec sa femme Madame Isabelle et ses enfants lorsque la profession d'avocat qu'il exerce à Bruxelles lui en laisse le loisir. Malgré son âge et quelques infirmités, M. Charliers a continué à s'intéresser vivement aux affaires publiques en même temps qu'il a pris un goût extrême pour les antiquités romaines dont il possède une curieuse collection. Tandis que nous aurons en lui le plus sage des conseillers, nous trouverons grand appui pour nos devoirs de charité en nos estimables châtelains, Messire et Madame de Peñalegas. Ils sont bien désemparés par le départ de leurs enfants, leur fille étant le plus souvent à Bruxelles et leur fils Evrard, qui a épousé M^lle^ Hélène de Longprez, étant actuellement en garnison à Coblence dans l'armée des alliés. Aussi nous ont-ils fait promettre d'être souvent leur hôte... Pour employer notre zèle sacerdotal, nous aurons d'ailleurs, en plus de notre paroisse qui ne compte que huit cents âmes, à desservir plusieurs villages voisins, en ce moment dépourvus de leurs pasteurs. Mais grâce à Dieu et à saint Thomas notre santé est

demeurée florissante et la moisson ne nous effraye pas. *Macte animo, Placide!...*

— Hier, 31 août 1799 (12 thermidor an VII) nous étant rendu à Bruxelles en compagnie de M. Thierry de Longprez pour certaines affaires urgentes, nous avons eu le pénible spectacle de voir exposée, sur la Grand'Place, la tête de Charles Jacquemin, dit le Cousin Charles de Loupoigne, qui avait été arrêté la veille à Overyssche par les gendarmes de la République à qui il avait taillé maintes croupières. Nous avions connu ce hardi compagnon lorsqu'il servait dans les rangs des Patriotes au temps de la révolution contre les Autrichiens. Depuis lors, après avoir couru des aventures de toutes sortes, il s'était mis à la tête d'un groupe de réfractaires, comme il s'en est formé beaucoup dans le Brabant et la Campine. *Requiescat in pace.* La ville était bien morne et déserte.

— Cejourd'hui 9 avril 1801, nous avons célébré un service de *Requiem* pour Messire Gilles-Marie-Ghislain Charliers, seigneur de Steenweghe, ancien officier aux gardes-wallonnes, décédé sans hoirs le 15 mars dernier, à Séville en Espagne. Il était le frère cadet de M. Charliers de Longprez et le parrain de M^me^ Evrard de Peñalegas.

— Ce 25 juillet 1803, Bonaparte est passé par ici, venant de Bruxelles où on lui a fait grand accueil. Il n'a fait que s'arrêter au *Cornet de Poste* pour changer de chevaux et n'est point descendu de sa chaise. On dit que de nouvelles guerres sont proches. Quand donc verrons-nous les nations cesser d'aiguiser le fer les unes contre les autres et fondre les épées et la pointe des lances pour en faire des charrues et des faulx ?

— Ce 23 septembre 1811 a été inhumée dans le cimetière paroissial dame Gertrude, âgée de 73 ans, et décédée en notre presbytère avec tous les témoignages d'une componction vraiment édifiante. Elle avait servi quarante ans notre vénéré prédécesseur. C'était une personne sage et fidèle, et dont nous n'avons jamais eu qu'à nous louer, quoiqu'elle aimât volontiers à porter sur elle les clefs de la cave, de l'office et du

coffre-fort, et bien qu'il lui arrivât de se montrer un peu plus sévère que de raison pour les fautes et les misères du pauvre monde, malgré aussi qu'elle nous reprochât souvent de ne pas ressembler en tout point à notre vénérable prédécesseur, pareille en cela à certaines matrones qui, ayant convolé à de nouvelles noces, rendent leur second mari martyr de toutes les vertus qu'elles prêtent à leur premier époux, quoique... Mais qu'elle repose en paix et que la terre lui soit légère !

— Ce 4 février 1814, les Cosaques ont fait leur apparition ici, marchant vers Paris. Ils y ont passé la soirée et la nuit, faisant main basse sur toutes les provisions, y compris les chandelles de suif qu'ils tiennent, dit-on, pour un véritable régal. Ils se couchent dans la neige comme d'autres sur l'herbe. La puissance de Napoléon a enfin vécu. C'en est fait du colosse aux pieds d'argile.

— Ce 19 juin 1815, de grand matin, nous avons vu arriver des blessés et des fuyards qui nous ont annoncé le résultat de la bataille qui s'est livrée hier dimanche à Waterloo et qui a été telle qu'elle surpasse de beaucoup toute autre, quelle qu'elle soit. Nous n'avions cessé d'ailleurs d'en entendre la canonnade, qui donnait une vive alarme dans tout le pays. S'il n'était pas arrivé un renfort de troupes prussiennes qui fit, dit-on, sa jonction avec l'armée, vers 5 heures de l'après-midi, Bruxelles aurait sans doute subi le triste sort qu'on éprouva sur divers points et particulièrement du côté de Waterloo, car il s'est trouvé une infinité de personnes qui furent pillées de fond en comble dans ces environs et d'autres qui virent leurs champs cruellement ravagés. Tous nos campagnards ayant chariots et charrettes sont partis pour chercher les blessés sur le champ de bataille. Nous les avons accompagnés avec des tonnes de bière pour distribuer des rafraîchissements. Le nombre des blessés était si grand, tant du côté des alliés que du côté des Français, qu'il fallait le voir pour y ajouter foi. Beaucoup ont été ramenés ici et dans les paroisses d'alentour. Nous célébrerons demain une messe solennelle de *Requiem* pour tous les braves morts au champ d'honneur.

— Ce jourd'hui 30 août 1815, a été inhumé Messire Henry-Joseph-Ghislain Charliers, seigneur de Longprez, ancien avocat au Conseil Souverain du Brabant, ancien membre du Congrès et des Etats généraux, des Etats Belgiques Unis, etc., etc. Il était décédé pieusement le 26 du présent mois, étant âgé de 92 ans.

Le médecin prétend que le dit Messire Charliers, qui n'était pas moins remarquable par sa science que par ses vertus, est mort de vieillesse et s'est éteint comme un cierge sur le chandelier, après avoir brûlé jusqu'au dernier bout; mais des gens qui se croient mieux informés ont attribué cette mort inattendue à un accès de colère que lui a causé la façon dont le roi des Pays-Bas prétend imposer aux Belges, qui sont devenus bon gré mal gré ses sujets, une loi fondamentale que nos députés avaient formellement rejetée par une majorité de 269 voix.

Enfin, quelques personnes supposent que le digne vieillard ayant été placé à côté de son vieil ami Messire de Peñalegas dans le gala donné au château de Bottignies en l'honneur de leur petit-fils commun Adrien Charliers, proclamé premier de la classe de rhétorique, — lequel gala fut célébré le vingt-cinquième jour du présent mois, — supposent, disons-nous, que le digne vieillard trahi par son voisin aurait bu plus qu'il n'était accoutumé, ce qui aurait entraîné le malheur funeste que nous déplorons; opinion que nous déclarons fausse et absurde, attendu que dans cette occasion plus d'un homme grave et éloquent s'est oublié jusqu'à lutter contre mon dit seigneur de Peñalegas et ne s'en est réveillé le lendemain que plus dispos. D'où nous concluons que le défunt, s'il n'eût pas été si scrupuleux sur l'article de la tempérance, aurait prolongé encore sa précieuse et chère vie. Un article de ses dernières volontés nous a fait le légataire de ses antiquités romaines et de nombreuses publications se rapportant aux événements de la révolution brabançonne où il avait joué un grand rôle et dont nous pourrions dire nous-même comme le pieux Eneas : *Et quorum pars magna fui.*

. . . . . .

— Cejourd'hui 18 septembre 1820, a été inhumé en grande pompe dans une chapelle attenante au chœur de cette église, Messire Ferdinand-Philippe Alvarez de Penalegas y Vegora,

seigneur de Bottignies, de Roquefond et de divers autres lieux, pieusement décédé en son château de Bottignies le 19 juin 1820, muni de tous les sacrements de Notre Mère la Sainte Eglise. Cette perte nous a été très sensible, d'autant plus que ledit seigneur était demeuré jusqu'en ces derniers temps vigoureux et actif. Sans doute, il aurait atteint la plus extrême vieillesse s'il n'avait été victime d'un accident singulier qui, en condamnant cet homme corpulent et de complexion sanguine à un repos forcé n'avait fait fermenter en lui les humeurs peccantes jusqu'à provoquer la congestion.

L'accident semblait en lui-même de peu de conséquence : ayant trébuché dans le vestibule de son château sur une arrosoir que l'obscurité l'avait empêché de remarquer, le noble châtelain s'était malencontreusement brisé une jambe et foulé un poignet dans sa chute. Il faut dire que Madame de Peñalegas, qui sur le tard est devenue rustique et qui n'a plus en tête que ses semailles, ses greffes et ses boutures encombre le château de toute sorte d'instruments de jardinage et de produits potagers. Etant allé lui porter hier nos condoléances, nous l'avons trouvée dans un salon qui faisait plutôt office de fruitier, les consoles en étant garnies de poires de diverses espèces et toute une collection de melons étant rangée en bon ordre sur le marbre de la cheminée. *Requiescat in pace.* On voudrait que son fils Evrard, qui n'a cessé de courir les garnisons, vienne s'installer au château avec sa femme et ses enfants. Mais il est féru de l'existence militaire à un point qui ne permet pas encore d'entrevoir sa retraite comme prochaine.

— Cejourd'hui 1er janvier 1824, nous avons rendu visite à Madame la douairière de Peñalegas qui devient vieille et impotente. L'hiver, elle ne sort pas de son lit, et le chantre de la paroisse vient par ordre lui faire tous les jours la lecture de quelque traité, de préférence sur l'art des jardins et la culture des fruits. Elle a une canne sous ses draps et l'en frappe lorsqu'il se reprend ou se ralentit.

— Cejourd'hui 14 janvier 1827, nous avons célébré une messe de *Requiem* pour Messire Henri van der Noot, ci-devant agent plénipotentiaire du peuple brabançon, qui est décédé avant-hier

dans sa maison de campagne à Strombeek, près de Bruxelles, âgé de 97 ans. Depuis sa fuite de Bruxelles, le 1er décembre de l'année 1790, veille de la rentrée des Autrichiens en cette ville, il avait eu encore quelques aventures singulières, ayant été arrêté en 1796 à Bergen-op-Zoom, puis en 1798 lors de la guerre des Paysans par ordre des commissaires du Directoire. Nous avons associé à ce service funèbre la mémoire de tous les personnages et de toutes les victimes de cette révolution dont le souvenir s'est perdu peu à peu dans le fracas des événements politiques plus récents. Ceux qui la dirigèrent sont aujourd'hui presque tous décédés : ainsi en est-il du cardinal de Frankenberg, de l'avocat Vonck, du chanoine Van Eupen, du général Vander Meersch et de M. Dumonceau, l'ancien commandant des Canaris, qui était devenu général et comte d'empire. S'il faut aimer également tous ces personnages, c'est une question secondaire et même ce n'est point du tout la question. Il importe que tous ont contribué en quelque mesure à dégager notre unité nationale des intérêts de localité et l'ont pour la première fois arrachée à une longue domination étrangère qui la dénaturait. Si les circonstances d'ordre européen non moins que leurs fautes les ont empêchés d'assurer à cette unité sa véritable direction, toutefois leur exemple et leur expérience ne seront pas sans quelque profit. *Exoriatur aliquis ex ossibus nostris ultor!* A voir le vif mécontentement qui commence à transpirer dans tout ce pays, nous nous sentons ramenés aux jours qui précédèrent l'explosion patriotique. Aujourd'hui comme alors, le despotisme administratif et fiscal envahit tout. Les Belges sont vexés dans leur religion, dans leurs institutions, dans leurs mœurs. Contre ce régime qui manque à la fois de la franchise de l'absolutisme et des garanties de la liberté, la guerre des pamphlets renaît, et comme il y a quarante ans les prêtres et les avocats sont à la tête du mouvement. Le collège philosophique créé à Louvain par le roi Guillaume nous ramène au temps du Séminaire Général de Joseph II et les poursuites contre Mgr de Broglie renouvellent les démêlés de l'Empereur avec le Cardinal de Frankenberg. Qu'en sortira-t-il? *Incertum quo fata ferant...*

— Cejourd'hui mercredi 29 septembre 1830, nous avons chanté en notre église paroissiale un *Te Deum* solennel en l'honneur de l'indépendance nationale enfin proclamée!...

Depuis longtemps déjà le feu couvait sous la cendre et la flamme en avait jailli à Bruxelles voici un mois... Toutefois nous pensions qu'un arrangement interviendrait. Mais quand on apprit jeudi dernier que le prince Frédéric voulait résoudre, en forçant Bruxelles avec 15,000 hommes, des questions qu'à La Haye on avait remises aux débats parlementaires, une telle nouvelle décida le Belge, qui s'était arrêté sur le seuil de la légalité, à pousser jusqu'au bout dans la voie révolutionnaire. Nos villageois ne furent pas les derniers à partir pour Bruxelles avec des armes et un convoi de vivres et de combustibles. M. Charliers de Longprez les conduisit avec ses deux fils et nous n'hésitâmes pas à les accompagner, après avoir retiré d'une vieille armoire, pour l'arborer à notre tricorne, la cocarde tricolore que nous avions pieusement conservée en souvenir des événements de 1789 et de 1790. Il arrivait des volontaires par toutes les routes, animés d'un admirable esprit d'union patriotique. Avec eux nous avons pu assister les Bruxellois dans les combats du vendredi, du samedi, du dimanche, jusqu'à ce que le lundi, au lever du jour, nous eûmes la joie de constater que les Hollandais avaient nuitamment battu en retraite... L'indépendance est aujourd'hui proclamée partout... Aussi avons-nous retrouvé, pour entonner le *Te Deum,* toute l'ardeur d'une voix dont on voulait bien, il y a quarante ans, louer la puissance peu ordinaire, et nous y avons ajouté de notre propre chef le cantique du vieillard Simeon : *Et nunc dimittis servum tuum. Domine!* Et maintenant, Seigneur, laissez aller en paix votre serviteur Placide!

H. Carton de Wiart.

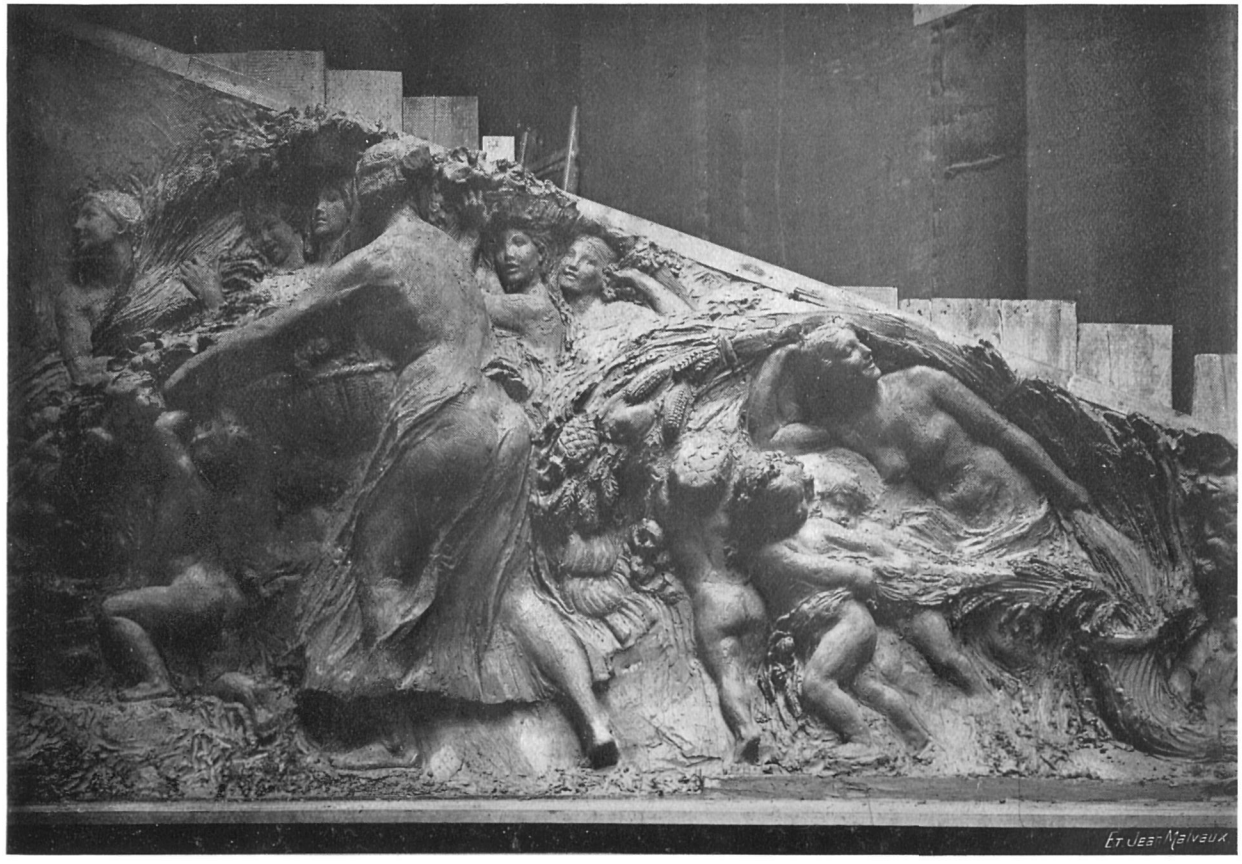
FIN.

L'eau complice

« Et les transatlantiques agitent
l'eau du canal !... »
MAURICE MAETERLINCK
(Serres chaudes.)

E jour où le canal de Gand à Terneuzen ouvrit ses bras élargis à la pleine eau de la marée, le cœur d'Harold Sassen se gonfla d'un désir inconnu et chargé d'espérances. Passionnément le jeune fils du meunier d'Everghem avait attendu la fin des longs travaux menés, à grand effort de dragues et de suceuses, autour de l'ancienne voie d'eau qui animait du silencieux passage de mâts grêles et de voiles épaisses le paisible horizon de la plaine flamande. Le vaste chenal neuf, où tant de terres arables et de maisons prospères avaient sombré, au cours de ces cinq années d'éventrement, évoquait, à mesure que son cours majestueux se dessinait vers le nord, l'apparition prochaine des vaisseaux de haute mer chargés des denrées, des visions de contrées lointaines. Déjà le pont hardi, dont la construction retentissante s'achevait à Langerbrugge, donnait comme un frisson de grandeur à l'idée qu'il tournerait sur son pivot électrique pour laisser passer la haute mâture des trois mâts de Norvège, la proue conquérante des vapeurs d'Amérique. Le bras de l'ancien canal, abandonné sur la longueur d'un kilomètre à cause de sa courbe ridicule, semblait dérisoire après la nappe d'eau scintillante qui, au sortir de Gand, ouvre la perspective vers Terneuzen, Flessingue et la mer.

Chaque matin, peu de temps après que le soleil avait surgi derrière le clocher d'Oostaker, Harold traversait le pont, longeait le nouveau canal jusqu'au cabaret *In het steereken* et passait l'eau dans sa plus grande largeur pour regagner le moulin. Il n'accordait aucune attention aux véhicules ni aux gens croisés sur les chaussées parallèles. Les filles laitières, qui conduisent à la ville leur carriole jaune attelée d'un gros cheval où luisent les cruches bossuées, n'avaient pas un regard en dépit de leur teint éclatant et de leurs lèvres humides. L'eau seule recevait l'hommage de ses yeux. Il frémissait au clapotis des vagues nées du caprice des vents. Bientôt il connut le mouvement de la marée sans avoir jamais aperçu la mer, et ce fut entre lui et le canal une tendresse silencieuse où les jeux de la lumière et de l'onde mirent une fantaisie sans cesse renouvelée.



FRONTON DU PALAIS DU ROI — L'AGRICULTURE

(Œuvre de THOMAS VINÇOTTE)

Le passage d'eau en amont du port est assuré par une barque à fond plat qu'une fille svelte détache de la rive à l'appel du passant.

Harold allait frapper à la porte de la ferme. Souvent il devait pénétrer dans la salle du primitif cabaret ouvert par le fermier depuis l'aubaine de ce nouveau tracé de la route d'eau. Les habitudes sont vite acceptées à la campagne; elles tiennent lieu d'horloge et règlent le cours normal des travaux. Au moment exact où le jeune homme parvenait à proximité de l'escalier de pierre taillé dans la berge herbue, la passeuse sortait de la maison blanche à volets bruns. Il était six heures et demie, la sirène des usines — leur masse fumeuse embrume les silhouettes plus élevées du Beffroi et de la Cathédrale qui dentellent avec les toits irréguliers de la ville l'horizon vers l'ouest — avait clamé depuis trente minutes l'entrée à l'atelier. Les ouvriers riverains ayant déjà passé l'eau, personne n'intervenait au tête-à-tête de la jeune fille et de son mystérieux passager. Quelques brèves paroles en flamand étaient seules échangées. Harold regardait l'eau, son œil suivait la double perspective de l'ancien et du nouveau bras du canal qui découpent en forme de cœur l'espace de terre qu'ils isolent. Il se retournait parfois aussi vers le nouveau port où se creusent des bassins neufs en la terre sablonneuse. Tout à l'élan de ses bras souples maniant les courtes rames, la passeuse jetait à peine un regard furtif sur le jeune homme. Elle ne l'interrogeait pas et ne s'étonnait pas de son silence. L'âme flamande n'est pas communicative; se taire lui est si naturel que souvent une question attend un long instant une réponse.

Un matin cependant, un matin de juin, un de ces matins clairs et venteux où la course des nuages met sur l'eau des alternatives de teintes grise et bleue, Harold releva vivement vers la jeune fille son front dechevelé par la brise. Il sembla l'apercevoir pour la première fois et dit, en français, à voix haute :

— Si nous avions une voile, nous irions jusqu'à la mer.

La phrase répond à un écho intérieur. Elle est si maladroitement appropriée au délabrement de l'esquif, à l'instabilité de son fond plat, aux brèches de ses bords disjoints que la rameuse se met à rire légèrement, comme clapotent les vaguelettes contre la coque de la barque.

— Vous savez, n'est-ce pas, que le pont tourne à Langerbrugge, poursuit Harold.

Le rire descend des lèvres à la jeune poitrine qu'une houle vient gonfler. Il faut que les rames s'arrêtent :

— Mais il ne serait pas nécessaire d'ouvrir le pont!...

Et l'hilarité d'épanouir tout à fait les lèvres rouges, les yeux gris, le buste harmonieux.

— C'est vrai, convient le jeune homme. Mais ce serait plus beau si le pont s'ouvrait pour nous, comme pour de vrais navires.

On devine quelle imagination enfle déjà les rêves du passager. L'important, n'est-ce pas, est d'être sur l'eau, de se sentir poussé vers l'infini des mers et des terres exotiques. Est-ce que le pont, tous les ponts et les écluses, ne doivent pas tourner et s'ouvrir pour livrer passage à la barque qui porte de tels rêves, si chétive, si frêle soit-elle?

Redevenue sérieuse, la passeuse d'eau a repris les rames et ramené d'un vigoureux coup de reins le bateau dans la ligne de la berge. On aborde. Harold se lève comme à regret. Avant de sauter sur le bord, il s'arrête, vacillant au vent.

— Quel est votre nom ? demande-t-il, en flamand cette fois.

Simplement, sans paraître surprise d'une question si tardive, la jeune fille répond :

— Marie.

— Eh bien ! Marie, merci et jusqu'à demain.

Il lui a serré la main, un peu gauchement comme font les gens de la campagne, et puis il est parti.

— Tiens, il n'a pas payé ! songe la jeune fille, rassise à son banc et nageant vers l'autre rive.

Cette distraction la fait sourire et l'enchante tout à coup. Elle est contente aussi qu'il lui ait demandé son nom, contente qu'il lui ait parlé français, contente qu'il lui ait serré la main. L'eau bleue et grise, le vent fort, les nuages rapides n'ont-ils pas l'air de sourire avec elle ? Une sorte de complicité heureuse entoure sa joie jeune. Elle regarde à son tour le grand canal neuf, et son cœur se gonfle d'espérances...

II

Harold et Marie se sont fiancés. Cela ne s'est pas fait tout de suite et cependant ce fut très simple et spontané. Juin fleurissait d'églantines les chemins qui mènent à travers champs jusqu'à l'eau, lors des premières rencontres. Le canal élargi venait d'être officiellement inauguré à la mi-juillet, quand les jeunes gens échangèrent leurs promesses.

L'eau à présent s'épanouissait entre les rives dont l'été cicatrisait les blessures. De vrais navires commençaient à descendre vers la cité industrieuse. Au tournant après Terdonck, la sirène des vapeurs anglais emplissait l'air d'une double plainte lorsqu'ils étaient en vue du pont qui s'ouvrait alors majestueusement. Plusieurs fois des voiliers norvégiens à la remorque apparurent de loin aux paysans courbés sur la glèbe comme une compagnie de géants décharnés marchant de concert à travers les blés.

Le cœur d'Harold se dilatait. Des géants se levaient en lui aussi dont il avait peine à suivre la marche mystérieuse. Et c'étaient un goût d'aventure, un rêve de richesse et de commandement, un courage, une force, une témérité insatiables. Sans doute l'amour, en pénétrant dans sa jeunesse avec son cortège d'ardeurs, de fièvres et de délices, l'avait soulevée d'un élan insoupçonné. Le matin où il avait pris la main de Marie, où il avait lu dans les yeux de la jeune fille qu'elle lui appartenait, — l'eau luisait lisse et stagnante sous un soleil éblouissant — un tel émoi l'avait saisi, qu'il crut que son cœur cessait de battre. Mais comme sa vie s'était vite accommodée du tumulte de l'amour, comme l'habitude des tendres étreintes, des mots caressants avait apaisé la curiosité de son esprit ! La vie de l'eau, au contraire, la vie sur l'eau lui apportait sans cesse de nouveaux aliments d'exaltation.

Le père Sassen commença à récriminer contre les fréquentes absences de son fils. Il s'était remarié sur le tard, n'ayant d'une première union que Harold. Une marmaille inquiétante pour ses cheveux gris encombrait aujourd'hui l'escalier du moulin. Et la vie se fait plus dure aux meuniers. Les ailes brunes ont beau appeler de la clameur pathétique de leurs bras les blés d'alentour à la meule; trop de broyeuses mécaniques leur font concurrence. Les quinze ou vingt kilogrammes de farine que le meunier retient sur les cent de blé battu qu'on lui apporte ne sont qu'un maigre intérêt pour le travail d'une saison.

Le ronron de la meule, le sifflement des ailes dans le vent ne sont pas non plus musique prometteuse aux oreilles de Harold depuis que, dans le bassin où il est amarré, le jeune homme a pu grimper au mât de misaine d'un voilier de Christiansand. Les bruits même des grues électriques déchargeant les vapeurs charbonniers de l'Ecosse lui sont plus suggestifs. Il connaît tous les raccourcis qui aboutissent au port.

Il sait aussi l'heure de la marée, le moment où part deux fois par semaine pour Londres le *Sea-Serpant,* vapeur marchand qui prend des passagers à son bord. Le samedi après-midi, jour des grands départs, Harold ne quitte pas la berge ensorceleuse.

Immobile, couché tout au bord de l'eau, un peu après Langerbrugge, il regarde venir à lui les bateaux lourds dont la coque salie semble lasse de tant de trafic. Il suit attentivement, quand ils défilent, la manœuvre de l'équipage et ne les quitte que lorsqu'ils ont disparu dans la courbe. C'est quand ils virent d'un mouvement souple et précis, qu'ils lui paraissent les plus séduisants. Un désir fou, un désir de possession lui dessèche alors la langue et lui incendie le palais. Il se penche parfois sur le canal et porte à la bouche, dans le creux frémissant de sa main, un peu de cette eau qu'a remuée leur passage. On dirait une libation aux divinités des mers tentatrices...

Le dernier samedi de juillet, en arrivant au rendez-vous coutumier, à la fin de l'après-midi, Marie avait à son bras un panier dont elle semblait fière comme d'un objet précieux. Ses dix-huit ans lui fleurissaient les joues et la joie d'aimer éclaircissait encore la lueur grise de ses yeux. La jeune fille était gracieuse sans effort, ses mouvements avaient une aisance peu commune aux campagnardes des Flandres. Des cheveux blonds, lissés contre les tempes, amenuisaient l'ovale rose de son visage. Sous la pointe arrondie du nez légèrement relevé, les narines ouvertes frémissaient, transparentes. L'arc des lèvres, imparfaitement dessiné, interrompait le sourire qui semblait trembler au seuil de la bouche, au bord des dents saines. Et le gris clair des prunelles, le frémissement des ailes du nez, l'indécision charmante des lèvres donnaient au visage une délicatesse pareille à celle des fleurs d'un printemps précoce, promptes à se faner.

— Marie, il en est passé cinq!

Le cri de bienvenue trahissait encore la préoccupation dominante. Les mains, aussitôt passées autour de la taille flexible, tremblaient. La jeune fille sourit à son ami plus grand qu'elle, et se haussant pour l'embrasser :

— Allons, Harold, dit-elle; je suis sûre que vous n'avez pas mangé depuis midi. Regardez ce que je vous ai apporté.

Se dégageant, elle découvrit, triomphante, au fond de son panier, deux épaisses tranches beurrées de ce pain truffé de « corinthes » tel qu'on en cuit dans les fermes aux kermesses.

— Il est encore chaud. J'ai pu justement en couper deux tranches dans la miche fraîche. Chez nous on ne le mangera que demain.

L'accent était joyeux; le flamand de l'Oost-Flandre, guttural et sonore, doublait la valeur des propos.

— Merci, Marie, fit le jeune homme. J'ai vraiment faim et je ne pensais pas à souper. Asseyons-nous au bord, voulez-vous, tout à fait au bord.

Ils franchirent d'une enjambée la balustrade de fonte qui commence ici la rampe vers le pont et vinrent s'abattre au pied de la berge.

Le soleil déclinant atteint les arbres au-dessus de Wondelgem. Devant le couple, sur l'autre rive, deux mouettes se poursuivent. Elles montent, descendent bec au vent. Quand elles virent d'un bref coup d'aile, leur ventre blanc met un éclair dans l'ombre de la berge. Elles disparaissent parfois, furtives, derrière l'éventail des roseaux qu'un mouvement invisible abaisse et relève avec un bruit soyeux. De courts frissons passent sur l'eau lisse chaque fois qu'elle se sent frôlée, chatouilleuse comme une épaule de femme.

Marie admire en riant le bel appétit de son fiancé. Les dents de Harold font de larges brèches dans la tartine. Il veut rire aussi; de la bouche pleine des miettes s'envolent.

— Hein, tout de même il est bon mon « cramick » ?

Elle est tellement heureuse d'avoir donné quelque chose. Son cœur déborde d'une tendresse généreuse; il se gonfle d'un sentiment d'abnégation obscure et maternelle. Ah! son amour n'est pas égoïste. Il ne demande rien que d'être utile, réconfortant, fécond. Il n'aspire pas aux destinées ambitieuses. Il ne dépasse pas l'horizon immédiat de cette terre sablonneuse arrosée par l'eau paisible où le couchant met à présent des teintes rougeâtres. Il est un peu esclave, soumis comme la terre flamande elle-même. Il accepte d'être violenté, car il sait que l'homme aimé est le maître, que la femme a la peine en partage.

Cependant Harold, rassasié, est venu s'asseoir tout contre la jeune fille. Lui aussi se sent ému maintenant d'un amour généreux et protecteur. Il hume la fraîcheur saine qui monte d'elle. Il caresse la douceur transparente de ses joues. Et brusquement, envahi d'une ivresse balbutiante, il l'étreint tout entière. Sa bouche cherche la sienne; tandis qu'elle se défend faiblement, l'eau souriante et complice apaise l'imperceptible rumeur des vaguelettes que le vent ne creuse plus dans la molle surface du canal. Le soir s'attiédit dans la lueur du couchant rose...

Un beuglement prolongé déchire l'air. Le bruit d'une hélice crépite. Dans la ligne sombre des platanes infléchis vers le nord surgit l'apparition fantastique d'un navire à deux ponts, à triple cheminée. Le rouge de la coque flambe et répand un éclat fauve sur l'eau. Le panache noir de la fumée monte presque droit dans le ciel. Le canal, les arbres, le pont de fer semblent rapetissés par le géant. Un minuscule remorqueur s'efforce à grand'peine de le maintenir dans la ligne droite. Une voix irritée, perçante, jette des commandements brefs. Les marins calmes regardent le pont tourner et venir à eux la ville.

Harold a bondi; retenu par le bras faible de Marie, il regarde. Mais le vaisseau passe. Alors, d'une brusque saccade rompant la tendre amarre, il monte sur le chemin de halage et se met à suivre la marche lente du vapeur vers Gand.

Marie n'ose pas rejoindre son ami. Elle suit timidement à vingt pas. De temps à autre elle appelle :

— Harold!

Mais elle n'est pas entendue. Un charme agit qui semble déjà enchaîner le jeune homme au navire. Les rives défilent; l'île entre l'ancien et le nouveau canal est dépassée. Voici la maison de Marie, *In het Sterreken*. Le père, la mère, les huit enfants sont sur le seuil. Ils saluent de la voix Harold qui ne eur répond pas.

Etrangement lasse, la jeune fille s'arrête. Un bras mince se glisse sous le sien. Elle s'abandonne et sanglote tout à coup dans l'étreinte de sa cadette Tilla. Enfin elle peut murmurer :

— Je suis tellement malheureuse. Voyez, il est parti derrière le bateau et c'est comme s'il était après une autre femme!

III

Le lendemain Harold et Marie se réconcilièrent et l'on célébra leurs fiançailles officielles. Le père Sassen vint à la ferme demander de fixer une date pour le mariage, promettant de se retirer sur un lopin de terre qu'il possédait du côté de Ertvelde et de laisser le moulin au jeune ménage. On prit ensemble le café et l'on mangea le pain de corinthes entamé de la veille. Mais quand on se fut assis ensuite au dehors, sur des chaises le long du mur de la maison, Harold se remit à parler du grand vapeur qu'il avait suivi jusqu'aux bassins du port.

Il s'appelait *Buenos-Ayres*, du nom de son port d'attache, et avait un plein chargement de coton à destination des filatures gantoises. Le capitaine était Anglais, mais les marins parlaient entre eux l'espagnol. On les comprenait rien qu'à la vivacité de leurs gestes; à les entendre de loin on aurait cru qu'ils parlaient flamand. Le bateau repartirait à peine déchargé et sur lest jusqu'à Liverpool. Il ne faudrait pas manquer de le voir passer. Jamais il n'en était entré d'aussi considérable. Il avait 8 mètres de tirant d'eau et 150 de longueur.

Marie — qu'elle était charmante en sa robe noire avec des manchettes blanches aux poignets! — écoutait sans guère entendre. Elle était vaguement inquiète encore dans sa joie neuve. Mais elle tenait doucement la main de Harold et souriait aux plaisanteries un peu lourdes de la famille.

On s'en alla faire le tour des champs attenant à la ferme. Le blé avait eu de la peine à mûrir, contrarié par une saison pluvieuse. Mais il était dru et presque jaune. On pourrait le faucher bientôt. L'avoine et l'orge étaient superbes. Les betteraves dressaient hors de terre leurs épais moignons feuillus.

Marie essaya de vanter les promesses de la récolte. Elle avait aidé son père

à sarcler les betteraves. A l'automne dernier elle avait même tenu le soc de la charrue et conduit le cheval pendant que le père semait.

— C'était gai, dit-elle. On se sentait naviguer à travers les mottes. La charrue, n'est-ce pas, c'est aussi comme un bateau.

— La mer, reprit Harold, est un champ qui n'a pas de fin et qui vous appartient pourtant quand vous êtes sur un de ces grands navires.

— On peut faire naufrage! s'effraya-t-elle.

— Ces bateaux sont solides. Ils vous portent jusqu'à des pays extraordinaires où il n'y a qu'à semer pour récolter. On vit comme dans un rêve. Je voudrais bien moi...

— Partir? Harold, et moi?...

— Tu viendrais aussi; c'est monotone ici et le canal donne de si grandes envies d'aller ailleurs.

— Jamais je ne pourrais m'habituer ailleurs. Quand je vais à Gand déjà je suis malheureuse. Ici et à Everghem, c'est le pays qu'on connaît, qui est comme un ami, où les parents depuis toujours ont vécu. On travaille bien et fort, comme on respire et comme on mange; la terre est une vieille connaissance.

La petite Flamande traduisait ingénument la patience, la ténacité de sa race, attachée à la glèbe, vouée avec une persévérante ferveur au labeur quotidien qu'encercle l'horizon patrial.

Mais l'homme, qu'un bouillonnement continu travaillait sourdement, secoua la tête.

— Ce n'est pas ça, fit-il; il y a trop de choses à voir, à connaître, à faire ailleurs. L'eau mène à travers le monde.

Longuement aiguisé en silence, l'appétit d'aventures se faisait impérieux. Un sang étranger troublait, à sa source même, le cours paisible de ce tempérament flamand. Les hommes du navire au parler sonore avaient une parenté lointaine avec ce fils de terrien né sur un sol qui subit tant de fois un joug étranger.

Dressé au milieu des blés qu'il dépassait de la taille, Harold Sassen détachait son profil anguleux sur le ciel mat. En dépit de l'éclat paysan de la joue, l'œil sombre faisait un rond bleuâtre de chaque côté du nez busqué et la chevelure noire bouclait sous la casquette. L'âme d'un conquistador s'éveillait en ce Flamand dont une aïeule avait connu l'amour espagnol.

Depuis cette conversation la fiancée vivait dans l'attente du malheur. Harold partirait; elle le sentait confusément. Que pouvait-elle pour le retenir?

Un mercredi d'août le jeune homme arriva, fébrile, à la ferme vers midi. Marie était dans l'étable à traire les vaches rentrées de la prairie. Elle vint sur le seuil à son appel, portant le seau fumant.

— Il faut que je te parle, Marie, et tout de suite. Voilà; le bateau, tu sais, le grand, part ce soir. J'avais lié amitié avec un des hommes qui parle français. Il y a eu un décès à bord et on a besoin d'un matelot. Le capitaine me prend si je veux, logé, nourri et un peu payé. On va d'abord en Angleterre pour faire un chargement, de là aux Indes, au Japon, en Amérique. L'an prochain, à la même époque, on revient ici. C'est une occasion magnifique de voir le

monde. J'ai accepté. Cela me fait beaucoup de chagrin tout de même de te quitter.

— Ah! fit Marie, toute saisie, tu l'aimes mieux, l'autre...

Elle repensait au soir où son fiancé avait suivi si passionnément le navire qui entrait.

— Le père ne sait rien, reprit Harold avec une hâte fiévreuse. Je ne veux pas lui dire; ce serait une bataille. Tu lui expliqueras. Je dois partir, je suis poussé, j'en ai comme un besoin.

— Harold! murmura seulement la jeune fille.

Et elle n'eut pas la force de pleurer.

— Je suis venu en courant. Il faut qu'à cinq heures je sois à bord. On ne partira qu'à la marée de neuf heures. Embrasse-moi et pour toute l'année, jusqu'au retour.

Comme elle déposait, hypnotisée, le seau de lait, il la prit fougueusement entre les bras et leurs lèvres se joignirent.

Le jeune homme avait chaud; son exaltation le grisait.

— J'ai soif, dit-il.

Alors Marie haussa le seau de lait mousseux pour qu'il pût boire après l'avoir embrassée. Il emportait ainsi aux lèvres le double goût de l'âme et de la terre patriales.

— Je te ferai signe, sur le bateau, cria-t-il encore.

Mais elle n'eut plus que la force de déposer sur le sol le seau allégé et il lui parut qu'avec ce geste toute sa vigueur, tout son courage s'en étaient allés...

La nuit en pays plat est extraordinaire de sonorité. C'est un concert où le plus humble insecte peut faire sa partie. Aux grand'routes dont le tracé serpente, vacillant comme la marche d'un homme ivre, les chariots de briques retentissent à deux lieues à la ronde. On entend de Langerbrugge sonner les cloches d'Oostacker et de Gand lorsqu'elles annoncent la fête du lendemain. Mais celles d'Everghem, si harmonieuses, si aériennes, ont l'air de circuler à travers l'espace. Et toute la vague rumeur des abois de chiens, des cris d'enfants, des bêlements de troupeaux, des meuglements de vaches bourdonne avec parfois des stridences brusques et de mystérieux silences.

Marie a refoulé ses larmes. Personne chez elle ne connaîtra le deuil de son cœur. Dès que Harold a disparu de sa vue elle a été achever de traire les vaches qu'elle a ramenées ensuite à la prairie. Puis elle est allée mettre sa robe des dimanches.

— Je vais au salut de Lourdes, annonça-t-elle.

A travers champs, par des raccourcis, et guidée par les deux tours effilées de l'église, elle a gagné le hameau d'Oostacker célèbre par sa grotte et les guérisons qui s'y sont produites.

Il a fallu écouter les prières, ne réciter qu'un chapelet, les bras en croix. Le souci pressant de ne pas manquer le passage du navire embrouille les oraisons. Sainte Vierge, la route est longue jusqu'au canal. Marie reviendra tant de fois encore user ses genoux sur la pierre, réciter pour l'absent le rosaire en marchant autour de la rustique rocaille. Aujourd'hui, sainte

Vierge, on peut encore *l'*apercevoir, *lui* dire du geste qu'on sera fidèle et qu'on attendra.....

. .

La lune est levée; le canal déroule son ruban de soie luisante. Il fait humide et frais et les grenouilles croassent. Le bateau est passé. Anéantie, glacée, immobile contre le pilier du pont de fer, Marie se demande si elle pourra jamais faire un mouvement encore. Comme à travers un voile, elle a vu glisser dans la clarté lunaire, monstre aux yeux clignotants, le sombre bâtiment que deux feux verts éclairent seuls à l'avant. Vaguement un homme à la proue agita ses deux bras et elle croit qu'elle aussi a fait un geste. Puis plus rien, ni vision, ni souvenir. Depuis quand est-elle là ? La lune est haute dans le ciel et les grenouilles croassent.

Une douleur lancinante lui serre le cœur tout à coup; elle se souvient. D'un rapide élan la berge est descendue jusqu'au bord, tout au bord du canal. Saisissant d'un bras furieux la gaffe qui sert d'amarre au canot des pontonniers, Marie bat à grands coups répétés l'eau froide, l'eau stagnante, l'eau noire, l'eau perfide, l'eau ricanante, l'eau victorieuse qui n'a favorisé leur rencontre, sourit à leurs baisers que pour être plus sûrement complice de cette décevante, de cette cruelle trahison.

HENRI DAVIGNON.

Le Père Vanden Gheyn

E connaissez-vous? C'est le plus aimable des hommes. Si vous voulez vous en rendre compte allez donc admirer notre superbe collection de manuscrits à la Bibliothèque Royale. Si vous ne les avez pas encore vus vous serez émerveillé. Cette collection est splendide en effet, d'une richesse inouïe. Et si vous avez la chance d'être piloté dans votre visite par le conservateur en chef qui n'est autre que le Père Vanden Gheyn, vous aurez en outre le plaisir de faire la connaissance d'un homme exquis, qui vous charmera par sa courtoisie d'abord et ensuite par sa conversation fine, érudite et spirituelle.

Le Père Vanden Gheyn a de nombreux amis. Le connaître c'est l'aimer. C'est un de ces hommes qui d'emblée captivent la sympathie. Ses amis se réunissaient il y a quelque temps autour de lui en un banquet fraternel et cordial pour le fêter. On était cent cinquante. On eût été trois cents, si on l'eût voulu. Mais peut-être un trop grand nombre eût-il nui à l'intimité de cette réunion qui fut une vraie fête de famille. Oui, je dis bien, une fête de famille. On eût vraiment dit, en effet, que c'était la famille du Père Vanden Gheyn qui fêtait en lui, non pas seulement l'ami, mais un frère aimé, un frère de cœur.

Pour fêter si solennellement le Père Vanden Gheyn — car ce fut en même temps une vraie solennité — quoique cordiale et intime, une vraie manifestation — il devait y avoir des motifs sérieux. Il n'en manquait pas, en effet.

Nous fêtions dans la personne du Père Vanden Gheyn non seulement l'ami si bon, si affectueux, si dévoué que tout le monde connaît, mais le savant distingué et de toute première envergure, qui par sa science profonde et quasi encyclopédique, par des travaux intellectuels innombrables d'une si

vaste et si sûre érudition, fut pendant plusieurs années l'honneur de l'admirable corporation des Bollandistes, comme il est maintenant l'honneur de la Bibliothèque Royale. Et nous, catholiques, nous pouvons, nous devons tout particulièrement être fiers du Père Vanden Gheyn, car la gloire qui nimbe de l'auréole de l'intelligence et de la science le nom de notre grand ami rejaillit non seulement sur l'illustre ordre des Jésuites auquel il appartient mais encore sur l'Eglise catholique tout entière.

Quand un homme réunit dans sa personne les dons les plus élevés de l'intelligence et les dons du cœur, d'un cœur d'or qui ne demande qu'à aimer, à se donner et à réconforter ceux qui l'approchent par son affection, toutes les âmes vont d'instinct à lui avec toute leur sympathie et avec tout leur enthousiasme.

Le Père Vanden Gheyn est cet homme-là. Ceux qui le connaissent l'affirmeront avec moi et ils ne trouveront pas exagéré ni trop flatteur le portrait que je fais ici de cette personnalité si haute, si distinguée et en même temps si attirante par la bonté foncière qui en double le charme.

J'avais l'intention de donner ici la liste de tous les travaux scientifiques du Père Vanden Gheyn, mais cette liste est si longue que je dois y renoncer et me contenter de renvoyer les lecteurs à la notice très bien faite parue dans la *Revue bibliographique belge* et écrite par René Bertaut. Elle date malheureusement de 1901. Bien des travaux ont été publiés depuis lors par le savant jésuite. Et cependant, déjà à ce moment, René Bertaut pouvait écrire, au sujet de l'étonnante activité scientifique du Père Van den Gheyn : « Lorsqu'on jette un coup d'œil sur la bibliographie qui suit cette notice, on demeure étonné de l'œuvre qu'a produite un homme à la fleur de l'âge. Et ce qui étonne bien plus encore, c'est la multiplicité des questions traitées. En effet, loin de s'en tenir à une particularité du savoir humain et à approfondir une question ainsi que le font beaucoup, le R. P. Vanden Gheyn est, dirai-je, omniscient, il est une encyclopédie vivante : il connaît toutes les questions et les connaît dans leurs moindres recoins. Rien ne lui échappe lorsqu'il s'empare d'un sujet, il ne l'abandonne que lorsqu'il n'est plus permis à l'esprit de le pénétrer plus avant. »

Jamais plus bel éloge n'a été fait d'un savant et cet éloge n'est que la vérité même.

La Rédaction de *Durendal* offre par mon intermédiaire au cher et docte Père Vanden Gheyn l'hommage de toute son admiration, de toute sa vénération et en même temps de toute son amitié, car nous aussi nous avons le bonheur d'être du nombre de ceux qui l'aiment et qui ont la joie si douce et que nous apprécions tant d'être aimés par ce jésuite si sympathique qui, nous le répétons, est le plus aimable et le plus charmant des hommes, en même temps qu'un des plus distigués savants de notre pays, dont la supériorité intellectuelle est reconnue et proclamée par le monde scientifique tout entier.

HENRY MŒLLER.

Les Poèmes

Strophes galloises, par Louis Humblet, S. J. (Liége, Spée-Zelis). *Clochettes et bourdons*, par Robert Huchard (Paris, Perrin). *Paris la prostituée*, *Les Wallons*, par Albert du Bois (Paris, Sansot). *L'âme des temps nouveaux*, par Edouard Schuré (Paris, Perrin). *Par la vie*, par Marie Van Elegem (Bruxelles, Larcier); *Le chemin qui monte*, par Nicolas Bauduin (Paris, Sansot). *La joie vagabonde*, par Paul Castiaux (Paris, Mercure de France.) *Rayons de miel*, par Francis Jammes (Paris, l'Occideut). *La Pâque des roses*, par Touny Lerys (Paris, Mercure de France). *Poèmes provinciaux*, par André Lafon (Paris, le Beffroi). *Le valet de cœur*, par Tristan Klingsor (Paris, Mercure de France. *Coups d'Aile*, par Marcel Wyseur (Gand, Siffer). *Post-scriptum*.

Le monde extérieur est-il nécessaire aux poètes? A certains leur âme suffirait : ils s'y enferment, ils se contemplent, ils s'analysent. Ils notent chaque pulsation, chaque émotion, chaque soupir, et même quand ils font mine de se détacher de leur *moi* tyranique et absorbant, c'est pour faire ce qu'Auguste Comte appelait « se mettre à la fenêtre pour se voir passer dans la rue ». La plupart se servent de ce qui est au dehors d'eux comme prétexte à symboles. L'univers tout entier ne semble fait que pour envelopper et faire valoir la gloire ou la détresse de leur âme. Ils ont raison, la poésie est là, dans ce mystère douloureux qui relie leur cœur, source de leur émotion, à la nature, source de leurs images, et rares sont aujourd'hui ceux qui, pourvus d'une objectivité suffisante, et, disons-le bien, d'une santé morale et d'un vouloir assez fort pour accomplir ce que nous avons tous rêvé dans nos heures de lassitude et d'ennui : le beau voyage hors de soi-même. Car, reconnaissons-le franchement, le subjectivisme outré, s'il est fécond en beautés troublantes, est une marque de faiblesse, et pas plus que les génies des siècles qui ne furent pas malades, les hommes d'aujourd'hui qui ont été élevés dans l'action n'en sont capables.

Imaginez dès lors qu'un homme ait reçu une formation scientifique très dure et très solide, qu'il se soit volontairement et très noblement courbé sous une direction spirituelle dont le but a été d'en faire un soldat, et pour cela de développer sa volonté, son intelligence, sa force d'âme aux dépens de l'imagination qui est une folle et de la sensibilité qui est peut-être une faiblesse; imaginez en même temps que cet homme soit poète, quelle poésie pourra-t-il produire? Une chanson qui détonnera profondément dans le chœur des chansons modernes et qui, par là même, sera originale — une

poésie précise, alors que nous aimons le flou, nette, claire, sans complications ni symboles — et qui par là même sera peu accessible aux poètes et très accessible au public : nous aurons la poésie intellectuelle.

Les deux mots ne sont pas contradictoires, ils ne le sont que pour ceux qui confondent notre art contemporain avec l'art de tous les temps. La poésie intellectuelle n'est pas exclusive de la poésie, elle en est une face que nous avons perdue de vue, je le veux bien quoique Sully-Prudhomme nous l'ait parfois dévoilée, mais elle n'en est pas moins une source possible de beauté

Le **Père Humblet,** jésuite, ne pouvait donc que nous donner le livre qu'il vient de publier et qui n'est sans doute que le début d'une œuvre : *Les Strophes galloises*. Le jeune professeur est redevenu étudiant, le voilà là-bas, au bord de la mer d'Irlande, approfondissant sa théologie. Il regardera par la fenêtre et les strophes se mettront à danser en marge de ses cahiers, et le pays de Galles, tel qu'il l'a vu avec ses yeux d'artiste et son âme de futur prêtre catholique, va s'y refléter tout entier. Mais l'étude est là : avec un esprit penchant et prêt à convictuer l'abstrait comme est naturellement celui d'un poète, le jeune théologien va être tenté de mettre en vers les Pères de l'Eglise, et, immédiatement, un à un, avec patience, il les dresse, les définit, les résume, les condense dans les limites exactes d'un sonnet. Et il pourra après cela ressentir le souvenir ému de la Belgique lointaine, laisser parler son cœur où l'amitié a chanté, ces quelques cinquante sonnets resteront la partie intéressante et capitale de son volume.

Ce qu'il a fallu de science, d'art minutieux, d'adresse, de force pour exprimer en quelques mots toute une doctrine, ou l'évolution de la doctrine chez un philosophe, je ne me charge pas de l'éclaircir; ce que je veux noter, c'est l'art parfait des mots, le sens très net des attitudes et ces images théologiques que seul peut évoquer et employer un adepte. Trois sonnets — *Saint Thomas*, *Saint Grégoire de Naziance*, *Tertullien* — sont hors pair et je voudrais les citer tous les trois — n'était la place — comme types de la manière de notre écrivain.

Mais, comme il arrive d'ordinaire, le défaut de tout cela répond directement à sa qualité : la sécheresse, la monotonie, parfois la prose dans la recherche du terme exact et entre des vers admirables comme celui-ci appliqué à Thomas d'Aquin :

Ton long mugissement emplit encor le monde,

des vers inorganiques et sans aucune valeur propre. Puis, alors qu'il eût fallu dans des sonnets finir par ce qu'un de mes amis appelait un jour « la porte ouverte » — car un sonnet, s'il doit contenir beaucoup, doit toujours par le vers terminal évoquer l'infini qu'il ne peut contenir — le Père Humblet, qui est parvenu à tout dire en quatorze vers, termine d'ordinaire ses petits poèmes par un vers quelconque — ou qui paraît tel parce qu'on en attend un autre.

Tout cela est néanmoins très intéressant et très représentatif. Car seul un jésuite pouvait l'écrire. Un bénédictin eût eu plus de charme, un dominicain

plus de passion, un jésuite poète ne peut être que précis, exact et fort. Il sera artiste, il sera très difficilement poète dans le sens où l'entend notre époque malade et notre — magnifique — décadence.

Mieux avisé que M. **Robert Huchard** qui, dans ses *Clochettes et bourdons*, nous livre pêle-mêle et sans lien des croquis, pastels, élégies, épitres, satires et toasts, des poèmes philosophiques dédiés à Hugo, et des poèmes politiques dédiés aux jeunes Turcs, sans compter les à-propos, les épithalames et les « remerciements à Aurélien Scholl ». M. **Albert du Bois** qui fait fi, lui aussi, de la poésie de l'âme, a une idée pour animer ses « Poèmes impériaux »; car *Paris la prostituée* et les *Wallons* ne sont que les premiers volumes d'une série. M. Albert du Bois est traité de grand homme par quelques petits jeunes gens, qui ressentent la honte d'être Belges; d'autres lui dénient tout talent. Il ne mérite, à vrai dire, ni cet excès d'honneur ni cette indignité. S'il écrit de déplorables vers il a au moins pour les sauver une verve passionnée. Après avoir eu le mauvais goût autrefois, étant attaché de légation, d'écrire un livre antipatriotique qui dut au scandale le bruit qu'il fit, M. du Bois se consacre à traduire les « aspirations » du peuple wallon et à appeler de tous ses cris la « République impériale », la réunion de nos provinces du sud à la France, et à dénoncer en grandes phrases déclamatoires cette ineptie, cette infamie, ce non-sens, cette absurdité, qu'est le « Royaume de Belgique ». Celui-ci ne s'en porte pas plus mal et les discours de M. du Bois sont comme des clameurs dans une cave : ils n'ont d'écho qu'en raison du vide d'alentour. Reste à voir la valeur littéraire de ces odes et de ces satires : M. du Bois est un bon élève de Victor Hugo. Seulement, si au théâtre il a réussi, ses vers lyriques sont pleins d'à-peu-près, de mots vides, de répétitions de boursouflures, de réminiscences des *Châtiments* :

Qu'importe ! sachez-le, ma foi reste suprême.
Un jour la vérité sortira du linceul.
J'ai raison ! je dis vrai ! ma cause est juste, même
Si je dois rester seul.

Dans *Paris la prostituée*, la principale beauté consiste à injurier copieusement M. Maeterlinck et notre grand Verhaeren. Dans les *Wallons* M. du Bois a réuni des poèmes divers, la *Neuvième statue*, deux préfaces grandiloquentes et comiques; la *Veille de Jemappes* : une maladresse dialoguée, et la *Destruction du Lion de Waterloo*, vaste symbole où l'auteur imagine l'ouvrier qui pareil à un demi-dieu,

Noble bras brandissant la suprême marmite,

ira faire sauter

Ce monstre, cauchemar de notre crépuscule,
Sur les marches du Nord veillant, gardien fatal.

Mais nous ne pouvons, ni ne voulons être partial. M. du Bois a pour lui la foi qui le sauve du ridicule, la fougue qui le guérit de la lourdeur et

une puissance verbale appréciable. Il a mis son talent au service d'une cause détestable, mais nous nous garderons de nier ce talent.

C'est une thèse morale au contraire qui servira de source lyrique à cet autre poète intellectuel qu'est l'auteur de l'*Ame des temps nouveaux*. M. **Edouard Schuré** qui, au cours d'existences antérieures, fut prêtre en Alexandrie, et qui, avant de vivre au pays des druides — et des druidesses — rencontra Mélinodis, sa muse, aux mystères d'Eleusis, de vie en vie marche vers l'au-delà. Poésie toute spiritualiste donc et fort étrange. On n'y rêve que d'immortalité, d'esprits et de métempsycoses, et en somme il y a dans tout cela un idéal qui pour être très inconsistant n'en est pas moins élevé et noble. Mais poésie philosophique toujours jusque dans son lyrisme, et qui ne convaincra jamais et surtout ne consolera jamais une âme, et qui, défaut plus grave au point de vue strictement littéraire, n'est point exprimée dans une forme impeccable. Elle ne vit que par l'élan de désir inquiet et fervent qui la traverse. Ecrivain somptueux et profond en prose M. Ed. Schuré l'est aussi en vers à ses bonnes heures, mais avec un rien de pesanteur et assez de maladresse. Heureusement deux ou trois poèmes magnifiques, tel un *Dyonisos*, viennent-ils se fixer pour longtemps dans le souvenir.

Parmi les quelques livres que j'ai réservés pour cet article, voici que je feuillette celui d'une femme. Avec lui nous allons quitter, je le sens, cette poésie objective et extérieure pour écouter la belle chanson des âmes — et je respire ce livre, d'ailleurs assez inférieur, avec la joie qu'on trouve, après les tourments de la pensée, dans les intimités et les confidences. M. Nicolas Bauduin dont je parlerai dans un instant portera à son paroxysme cette poésie subjective dont nous allons écouter ici la chanson imparfaite et timide.

Mme **Marie Van Elegem** réunit, sous le titre de : *Par la Vie*, un groupe harmonieux de poèmes médiocres. Des formes vagues y recouvrent des pensées vagues. Et cependant combien n'est-il pas souhaitable, lorsqu'on n'est pas doué d'une imagination poétique supérieure, que l'on vise à la perfection des vers ? Mme Marie Van Elegem semble en être encore à la période où l'on se cherche soi-même, et, se fiant à une facilité dangereuse, elle n'a pas atteint encore ce style irréprochable dont elle est peut-être capable. Se contentant d'une pensée imprécise à développer, elle se laisse trop facilement entraîner à la dérive, jusqu'en ces petits ouvrages — sonnets et autres — où tout l'art consiste justement à bien serrer une pensée voulue et définie. Il en résulte des poèmes amorphes, monotones, inégaux, où parfois de beaux vers, de très beaux vers détonnent, mais où d'autres traînent sans consistance ; des élans que des métaphores déhanchées alourdissent de leur incohérence irréfléchie ; des odes qui trébuchent, des strophes imparfaites, des vers détestables ; des tournures horribles et des fautes de goût, étonnantes chez une femme poète. Pourtant ce n'est pas pour rien que cet auteur médiocre est femme ; des poèmes d'amour discret, des vers écrits pour un bébé rose mettent dans la dernière partie du recueil un incontestable charme. Il reste d'ailleurs,

malgré tout, après la lecture de ce livre, l'impression d'une âme poétique, pensive et d'un idéal supérieur. C'est ce qui fait regretter plus grandement encore la lâcheté d'une forme imprécise qui nous a empêché d'admirer comme on doit admirer de pareilles choses, l'ascension de cette âme vers la clarté.

C'est par la vie aussi que M. **Nicolas Bauduin** va monter vers la Joie. Par la vie surnaturelle et l'amour divin. Dans ces temps de fanfreluches, de folies, de sensualités, d'exaltations du moi et de la chair, il est devenu rare de trouver des poètes sombres et profondément pessimistes — non pas du pessimisme larmoyant, déliquescent ou charnel de la plupart des jeunes poètes — et qui osent raconter comment, dans leur recherche du bonheur ils ont fini par trouver Dieu. Il fallait pour tenter un sujet pareil un grand talent et une foi grande. M. Nicolas Bauduin, s'il avait attendu quelques années, nous aurait peut-être donné un livre plus égal, où certaines répétitions auraient été supprimées, où de nombreuses négligences de forme auraient été réparées, et où la syntaxe — M. Bauduin ignore-t-il qu'il y a une différence entre l'indicatif et le subjonctif? — aurait été, espérons-le, moins outragée. Mais nous aurions peut-être perdu alors cette fougue et cette passion lyrique, qui font précisément l'indéniable beauté de son livre magnifique et imparfait. *Le chemin qui monte* est plutôt le chemin qui s'éclaire. Il commence dans les ténèbres de la tristesse la plus sombre : une tristesse voulue, déchirante, et clamée avec quelle vigueur! Cela semble inspiré de l'*Ecclésiaste*...

Tout m'a menti, tout m'a trompé dans ce bas monde,
Tout m'a déçu, l'amour le rêve, et le parfum.
Tout m'a trahi, la paix ne me fut point féconde
Et j'ai souffert du mal, sans relâche et sans fin;
J'ai traîné sans espoir mon âme vide et lasse
Par les chemins du feu, du rêve et du désir...

Ce sont ainsi des appels dans la nuit, tragiques, apeurés, exigeants tour à tour, d'abord vers une lumière imprécise, puis vers Dieu :

Oh! qui viendra nous prendre et nous régénérer?
Graves, nous attendons le signe d'espérer,
Et, dans la nuit profonde, immense, universelle,
La certitude ardente, ivre et surnaturelle.
Plus de philosophie et de science, non,
Mais l'idéal retour, dans nos cœurs, de ton nom!
Nous attendons la voix, nous attendons l'oracle!
O Dieu! Seigneur puissant! un miracle! un miracle!

Mais Dieu ne répond pas, et le désespoir paraît être sans terme. Car enfin, qu'est le monde?

La terre va, perdue en la nuit éternelle,
Ainsi qu'un grain de sable au sein des tourbillons,
Les ombres, sans arrêt, s'étendent autour d'elle,
Flots vastes de la mer des constellations.

Le mystère effrayant sur elle ouvre sa gueule,
Elle roule sans fin dans l'infini sans fond,
Tandis que le temps noir tourne comme une meule
Dans le gouffre éternel où les siècles s'en vont.

La création trouble emplit le vide énorme,
Où les mondes s'enfuient en rapides essaims,
Et la nuit incréée éternelle et sans forme
Cache partout le but de ses muets desseins...

Qu'est la vérité en ce monde où n'existe pas l'absolu ? Qu'est l'amour ?

Amour humain, quel es-tu donc, si dans notre âme
Tu ne mets point la plénitude et le repos,
Si tu n'es point le feu, la lumière et la flamme,
Qui calment les terreurs et réchauffent les os?

Tu n'es rien qu'un mensonge et qu'un rêve d'une heure,
Tu n'es point le remède immuable et divin
Et tu ne verses pas la paix intérieure
A l'âme qui se hait et se torture en vain.

Pourtant, pour trouver un peu d'oubli, le poète veut aimer, et cet amour d'abord égoïste se transforme en amour des hommes :

Oh! ne vivons plus seuls dans notre amour jaloux,
Comme deux êtres qui s'adorent à genoux
L'un l'autre, sans souci des choses de la terre!
Comprends-moi! chassons-le, cet amour solitaire,
Oh! comprends que ton cœur qui palpite d'émoi
Ne soit plus tout à fait tout à moi, tout à moi,
A moi seul, mais qu'il sente en sa tendresse vaine
Un élan de pitié vers la misère humaine!
Ne m'aime pas autant! comprends ce que je veux,
C'est trop, c'est mal, comprends mon cœur, comprends mes vœux,
Je souffre et je suis plein de tendresse infinie
Et je me hais de tant t'aimer, ma pauvre amie...

pour qu'enfin, cet amour des hommes, par un ineffable miracle le conduise à l'amour de Dieu...

Et peu après les ténèbres se dissipent, la clarté grandit, l'espoir chante, œuvre insoupçonnée de l'amour tant haï; et tandis que la première partie

semble transcrite des pages les plus sombres de la Bible, la fin du volume est comme une paraphrase de ce merveilleux chapitre de l'amour qui ferait vivre à jamais, à défaut de toute autre cause, ce chef-d'œuvre littéraire qu'est l'*Imitation*. La forme même parfois si heurtée, souvent incorrecte, le style chargé de redites et entraînant tant d'imperfections dans sa lyrique envolée, se purifie, s'illumine, s'irradie, dans des cris d'adoration, de soumission et de joie déchirante :

Roule-moi dans ta nuit, ton ombre et le sans-fin
Le sans-fond, l'inconnu, l'immense, le divin,
Je ne suis rien...
... Dans l'océan divin je suis la goutte d'ombre
Qui rêve à ton amour et qui veut ta clarté,
Celui qui se tient face à ton immensité
Comme une chose faible et triste qui délire,
Et qui veut tout l'amour, et que l'amour inspire;
Celui qui souffre, qui s'exalte, et dont le cœur
Vibre tout éperdu sous ton pouvoir vainqueur,
Celui qui, plein d'espoir, plein de feu, plein d'ivresse
Presse la nuit, presse le vide immense, presse
Presse tout sur son cœur avec flamme, avec foi,
Comme pour posséder quelque chose de Toi!

Et cela finira par un alleluia d'un extraordinaire lyrisme, dont je veux transcrire les derniers vers, malgré les deux ou trois taches qu'à la seconde ou troisième lecture on finit par y découvrir :

Alleluia vers toi maître du ciel splendide,
Qui suspendit les astres d'or au sein du vide,
Et les fis tournoyer, immense, confondus,
Sur le front chancelant des hommes éperdus,
Balbutiant sans fin, vers toi dans leur extase
Des adorations que ton amour embrase!
Alleluia, Seigneur, vers ton pouvoir de feu,
Vers tes mystères saints et purs, vers ton ciel bleu,
Vers tes gouffres remplis des hymnes planétaires
Que chantent à jamais les soleils et les terres,
Et les rayons épars, et tout ce feu béni
Qui frissonne d'amour au sein de l'infini!
Alleluia vers vous, aubes du ciel suprême,
Evanouissements divins de la nuit même,
Splendeurs qui bruissez au front chaste des soirs,
Merveilles des couchants, parfums des encensoirs,
Parfums des cieux, parfums des bois, parfums des plaines,
Souffles des univers qui mêlez vos haleines,
Dans l'espace infini plein d'éblouissements,
Comme au sein de la nuit terrestre les amants...

...Alleluia vers vous, nuits d'ombre et de flammes,
Divins éveils des cœurs, divins frissons des âmes,
Enchantements sacrés! Alleluia vers vous,
Fleurs des cieux et des bois, astres d'or, vallons roux,
Mugissements des flots et plaintes des colombes!
Alleluia vers vous, fleurs qui germez des tombes,
Chants qui montez des cœurs, voix qui sortez des eaux!
Murmures des galets et soupirs des ruisseaux!
Alleluia vers vous brouillard qui s'évapore,
Cloches des angélus qui tintez dans l'aurore,
Rythmes des cieux, soleils levants, brises des airs
Et murmures divins des cœurs et des déserts!
Alleluia vers vous! Scintillez, étincelles,
Brûlez, soleils de feux, oiseaux ouvrez vos ailes,
Consumez-vous, flambeaux, dans les cieux éclatants,
L'amour sacré, l'amour sera vainqueur des temps!
L'amour vaincra la nuit, l'amour vaincra l'abîme,
L'amour sera le souffle immense qui ranime,
Alleluia vers vous, brises, soupirs, accords!
L'amour réveillera la poussière des morts!

Oui, c'est vraiment le chemin qui monte, celui-là, et nous sommes trop déshabitués de ce christianisme âpre et ensoleillé qui fait succéder les exaltations aux agonies.

Chose étrange, les poètes catholiques ont beau chanter la tristesse, ils finissent toujours par dégager de la joie, et vous rappelez-vous comme Ernest Hello appelait de tous ses cris cette poésie de la joie qui sera justement la poésie catholique de demain. Cette clarté j'ai cru la trouver en ouvrant le volume que M. **Paul Castiaux** a intitulé la *Joie vagabonde* et je n'y ai trouvé que de la tristesse. La gaîté des mots cache presque toujours un pessimisme profond et ceux qui n'exaltent la vie que comme une source d'ardeurs matérielles font cette faute immense de se fermer toute inspiration idéale et sereine. Une poésie matérialiste pourra monter, sauter, bondir, s'enivrer de ses gestes, de ses couleurs, de ses chansons, elle n'en restera pas moins terre à terre, et à travers son apparente joie, désespérément triste. Tous ceux qui sont vraiment des poètes et qui ont célébré des ferveurs terrestres me comprendront. Cette irrémédiable tristesse je la retrouve dans les poèmes inarticulés de M. Paul Castiaux. Cette brûlante ardeur que M^me^ de Noailles ou Marie Dauguet ont exaltées en mètres graves, M. Castiaux les exprime en rythmes inégaux et informes.

Le vers libre est le plus merveilleux instrument pour rendre les sentiments tumultueux, mais encore doit-il être animé d'un rythme intérieur qui le plus souvent chez M. Castiaux est si cocasse qu'il ressemble à une gageure cossue s'il voulait imiter M. Franc-Nohain. Ces poèmes cependant, pour être souvent imparfaits, ne sont pas médiocres et certaines pages — comme

ce poème fluide écrit dans les jardins d'Ardenburg et certains croquis pittoresques sont fort appréciables. Mais que de procédés et de tics. Ces deux épithètes : *ésotérique* et *nu* sont une véritable obsession. Suffisent-ils à donner, celui-ci l'impression de profondeur, celui-là une illusion de volupté? A chaque page ils reviennent, agaçants et inévitables. La mer, le ciel, les fruits, la foudre, les tuiles, le soleil, tout est nu : je ne les ai jamais vus habillés. Cela produit, n'est-ce pas, une inévitable joie?

Si vous voulez trouver la joie, lisons ensemble **Francis Jammes.**

Et quelles délices après ces livres où malgré tout il fait sombre de reprendre ce volume clair des *Rayons de miel.* Quelle lumière sincère, pure et chrétienne! C'est la chanson quotidienne et simple de l'âme inspirée, un bonheur caché qui malgré lui s'extériorise, la vraie poésie, la bonne, toute simple et toute rustique, sans même cette affectation de la simplicité que les imitateurs du poète d'Orthez ont mis à la mode. C'est le cœur sans complications, la beauté sans fard, le rêve sans phrase. C'est la nature

crue si vivante
Qui comme enfant par trop parée joue, chante
A la façon d'un poète qui ne sait pas
Pourquoi son vers s'ordonne et fleurit sous ses pas...

Nous étions rassasiés des églogues à l'instar de l'antique, des Mélibée de contrebande et de ces paysages de Sicile où certain de nos poètes, à défaut de Théocrite fait évoluer languissamment les divinités rustiques. Francis Jammes nous a rendu le vrai sens de la poésie rustique, et l'*Alexandre de Ruchenfleur* qu'il nous donne aujourd'hui n'est pas la moins belle de ces églogues renouvelées. Alexandre de Ruchenfleur est un juste et un simple

Ce vieillard, instruit des choses que l'on cueille,
Eut un notariat jadis, et, sous les feuilles,
Les panonceaux luisaient ainsi que des moissons.
La porte de l'étude ouvrait sur l'horizon,
Si bien que quand un acte était passé par lui
Ruth et Booz rêvaient dans le juillet qui luit...

et tout le long du poème, il rêve, cause et prie avec la sérénité douce d'un patriarche. Et les siens se mêlent aux causeries, dans le salon rempli de choses anciennes où il sent le poivre. La grand'mère raconte ses premiers aveux, Jacqueline dit tout simplement son amour pour son fiancé, et son père, un médecin de village, exprime toute la douceur et l'austérité de sa vie de dévouement... lui le grand-oncle, il songe au Ciel.

Je crois bien que les gens entrent au Paradis,
Tout naturellement. Par quelque après-midi
D'après la mort, on est soudain auprès de Dieu.
On doit se dire : Tiens!... c'est moi... Moi bienheureux.

Aussi meurt-il dans la paix d'un beau jour et le poème finit dans le même souffle que sa vie...

Des bouffées de printemps balancé s'engouffrèrent
Dans la petite chambre. Une ardente lumière
Découpa chaque fleur crument dans le jardin
Coloré et verni comme un plat ancien.
Deux heures et demie sonnèrent...

Il y a
Que j'ai fini de chanter et que les lilas
Sont vivants, mais qu'Alexandre de Ruchenfleur
Est mort, et que mourir ainsi n'est que douceur...

Si je n'avais point parlé de Francis Jammes, je vous eusse entretenu longuement de M. **Touny Lerys** et de M. **André Lafon**. Mais l'un rappelle trop la manière lumineuse de son maître, et l'autre en évoque trop la manière grise et intimiste. Et pourtant dans la *Pâque des roses* que de grâce ensoleillée et vivante et dans les *Poèmes provinciaux* que d'intérieurs exquis, que de vie donnée aux petites choses, quelle harmonie dans un verbe parfois hésitant et inhabile mais toujours simple comme la tristesse et la beauté modeste de la vie quotidienne.

Et nous nous souviendrons que l'hiver arrive. Nous avons fermé nos fenêtres et fait flamber des feux clairs dans nos cheminées. C'est l'heure de reprendre les livres lus jadis en été, mais qui, parmi la poésie violente et absorbante de la nature, n'ont pu charmer : les livres de légendes, les contes de Grimm, les albums d'images, les recueils de **Tristan Klingsor.**

En 1898, dédiant son *Almanach aux images* au poète de la *Louange de la vie*, Klingsor lui écrivait :

Je viens vers vous, mon cher Elskamp,
Comme un pauvre varlet de cœur et de joie
Vient vers le beau seigneur qui campe
Sous sa tente d'azur et de soie...

Et, en effet, l'art de Klingsor ressemble à celui de Max Elskamp. C'est la même manière naïve, le même souci du folklore, le même balbutiement ingénu, la même observation puérile. Seulement l'inspiration mystique et flamande chez l'un, est chez l'autre profane et bien française. Tous deux ont l'amour des mêmes estampes violemment enluminées, grossièrement dessinées, l'amour des vieilles chansons désuètes, des formes oubliées, des refrains traditionnels, des gestes gauches et divins des statuettes populaires. Mais lire un livre d'Elskamp c'est feuilleter des images de la Vierge et des saints, tandis que lire le *Valet de cœur* c'est revoir successivement des images d'Epinal, des vieilles gravures de keepsakes, de naïves cartes à jouer; c'est faire envoler d'entre les pages les vieux refrains à la française et les vieux

contes du terroir. Cendrillon, Petit Poucet, l'Ogre, Polichinelle, Peau d'Ane, Riquet-à-la-Houppe, Pierrot, Scaramouche, Arlequin et Colombine sont les rêves évoqués ; ils refont les gestes traditionnels qui charmèrent notre enfance — et finissons-nous jamais par ne plus être un peu enfants? les fillettes de Walter Crane, les violoneux du village, les chevaliers du guet... c'est bien ce qu'annonce la *Chanson de l'Escarpolette* :

Accrochez l'escarpolette aux cordes de soie :
Voici la ronde des fous, des enfants et des fées
Qui viennent avec des refrains de joie,
De toques, de bonnets et de chaperons coiffés.

Voici les sabots de bois, les chausses de laine
Et les souliers de satin brodé;
Voici les robes courtes et les robes à traine,
Et les manteaux des pages et des joueurs de dés.

Voici les fillettes de Walter Crane
Et de Nale Greeneway dans le parc;
Voici les bouffons de la reine,
Les porteurs de faucons et les tireurs à l'arc.

Voici les cueilleurs de fruits et de fleurs,
De pommes vertes et d'œillets rouges d'été;
Voici les blondins et les enjôleurs :
Le bel oiseau des contes va chanter.

Voici les chevaliers déguisés
Et des châtelaines gardeuses d'oies...

Et tous ces personnages vivent d'une vie véritable, mais qui n'est point ce qu'on appelle communément la vie. Ce sont des marionnettes; hommes, fées, canards, brochets, sont naïvement taillés dans le bois ou coulés dans le plomb et peints de couleurs voyantes. Les paysages sont découpés comme des jouets. Et ces paysages vivent leur vie de jouets comme vivent ces personnages de leur vie de pupazzi.

Mon père était broc, ma mère cuiller,
Moi je suis petit bonhomme de troupe,
Mon père était broc, ma mère cuiller
A soupe.

J'ai un pied en racine de bruyère.
Un pied rond et sans talon,
J'ai un pied en racine de bruyère
Et le corps en plomb.

J'ai le ventre peint de bleu
Et si gonflé que j'ai peur qu'il éclate,
J'ai le ventre peint de bleu
Et le derrière peint d'écarlate...

Et l'on éprouve à lire ces poèmes un grand plaisir. Mieux que beaucoup de lamentations et que tant de banales redites, c'est de la poésie : poésie d'autant moins accessible à tous — qu'on me permette ce paradoxe — qu'elle est moins compliquée, plus simple, et qu'elle provient de la source populaire... Il y a un art très grand et un charme au moins égal dans ces dessins gauches, dans ces reconstitutions de vieilles chansons, et vous avouerai-je qu'en ces premières soirées d'hiver, si j'ai évoqué avec délices l'été clair de Francis Jammes et si j'ai admiré profondément la fougueuse religion de M. Nicolas Bauduin, j'ai relu quatre fois Tristan Klingsor.

Cet article était terminé quand j'ai reçu les *Coups d'aile* de **M. Marcel Wyseur**. Parmi les tout nouveaux venus de ma très jeune génération, Marcel Wyseur est le plus spirituel et le plus artiste et si son sentiment semble parfois artificiel, cela tient aux sujets que le poète a choisis et qu'il traite avec infiniment de légèreté et de souplesse. Ce sont des riens exquis, des aquarelles, des éventails et même des mignardises avec une pointe d'émotion tout à coup dans ce délicieux superficiel. Mais combien gagnerait le livre si son auteur avait le souci d'achever des poèmes qu'il écrit élégamment comme on grille une cigarette et d'approfondir un sentiment qui s'étend trop en surface. Ce petit livre néanmoins, grâce à plusieurs pièces senties et graves n'est pas seulement la promesse un peu hâtive d'un beau talent, c'est aussi le début d'une œuvre.

PIERRE NOTHOMB.

P.-S. — Qu'on me permette de citer ici encore rapidement les *Vieux Thèmes* de M. Albert Lecocq (Liége, édition de Vers l'horizon) : quelques poèmes intimes murmurés par un jeune homme sincère, sans guère d'originalité, mais avec un sentiment bien poétique de l'impalpable tristesse des choses. Les pièces inégales que M. Christian Frogé intitula *Au Jardin des Roses mourantes* (Paris, Sansot) d'où s'exhale une douleur tragique et qui laisse l'impression d'une inspiration heurtée, d'une âme tourmentée, d'un style trop souvent grandiloquent; les *Sèves originaires* (Paris, Perrin), où M. Roger Frêne a essayé de rendre le rythme des saisons, les symphonies de la nature, les voix mystérieuses des choses, mais où il n'atteint qu'à une lourdeur, une maladresse, une épaisseur de pensée, une monotonie toujours ennuyeuse dans la recherche de rythmes neufs; les *Echos et Chansons* de M. Xavier Reille, échos parlementaires ou autres, chansons légères, sentimentales ou catholiques, médiocre recueil d'amateur; les *Poèmes algériens* de M. A. Maraval-Berthuin (Paris, Stock) souvent originaux, mais souvent ennuyeux et parfois ridicules; les *Chimères et Réalités* de M. Sluse, poésies de pédagogue dont je vous reparlerai un jour ou l'autre pour vous divertir; les *Icônes féodales* de

M. Omer De Vuyst, qui, à part un titre qui mêle maladroitement l'Orient à l'Occident, font un volume très estimable, quoique encombré d'un moyen âge de dessus de cheminée; la *Mer fabuleuse*, de beaux vers parnassiens de M. Charpentier; les *Exils* de M. Camille Lemercier d'Erm, recueil très lyrique et très imparfait dû à un bon jeune homme qui « croit que c'est arrivé »; le *Vent dans les arbres* de M. de Bary, dont je retiens la très originale *Chanson des routes :*

Dans le pays blond
Parmi les sillons
Les arbres écoutent
La chanson des routes...

Les *Printemps* de M. Joachim Gasquet, recueil de beaux poèmes dont je reparlerai. Enfin, ne fût-ce que pour souligner l'immense variété des titres que les poètes ont à leur disposition, nous irons *En cheminant* avec M. Maurice Dembour (Liége, Ecole professionnelle Saint-Jean-Berchmans), à travers quelques poèmes à la Verhaeren et quelques ballades monotones; nous suivrons *Par les chemins* le groupe harmonieux des poèmes de M. B. Reynold (Paris, édition de la Phalange), parmi lesquels plusieurs beaux morceaux seraient à citer; nous prendrons avec M^me^ Blanche Sahuqué le *Chemin solitaire* (Paris, Sansot), au bord duquel nous pourrons cueillir quelques fleurs presque parfaites; et, nous souvenant du *Chemin qui monte*, dont nous avons parlé plus haut, nous nous déciderons à prendre le chemin qui descend : M. Robert de Fay l'a appelé le *Sentier sonore* (Paris, Plon), il s'y trouve de détestables vers et de très médiocres poèmes.

P. N.

Chronique d'Art

Théâtre du Parc

Mihien d'Avène, pièce en trois actes et quatre tableaux, en vers, tirée par M. Gabriel Nigond du roman de M. Maurice des Ombiaux.

L'heure est bonne pour nos romanciers : voici que des poètes français, et non des moindres, transportent leurs héros sur la scène. A quelques jours d'intervalle, le Théâtre du Parc nous donnait, le mois passé, un *Mihien d'Avène* de Nigond et une *Route d'émeraude* de Richepin.

Mihien d'Avène est une œuvre simple et forte, un roman de pure veine rustique, le meilleur peut-être qu'ait écrit le fécond Maurice des Ombiaux et celui, à coup sûr, où il a le mieux dépeint les mœurs de la Wallonie, les sites et les figures du beau pays « mosan », comme on s'obstine à dire chez nous. Livre sincère, franc et droit, sans artifice, presque sans art, cette humble histoire paysanne, qu'on dit être une histoire vraie, nous émeut justement par sa simplicité. Mais, à y regarder de près, la trame en est fine et complexe : l'idylle, le drame, la comédie s'y entrelacent, tandis que d'harmonieux décors encadrent les gestes des personnages. Et ces personnages vivent d'une vie réelle : Mihien, l'enfant trouvé, âme fruste et impulsive, toute en élans irréfléchis d'amour, de haine ou de tristesse; Florent, le « capitaine de jeunesse »; la douce Rosette et ses parents; la vieille Cadie, jeteuse de sorts, glaneuse de simples, — autant de types pittoresques qui ne cessent pas d'être vivants.

Rien d'étonnant qu'une telle matière ait séduit un dramaturge. Il y avait une pièce dans *Mihien d'Avène*. Cette pièce, Gabriel Nigond l'a écrite; et certes, personne n'était mieux qualifié que le jeune poète du Berry pour adapter au théâtre ce roman de mœurs champêtres. Comme Maurice des Ombiaux, il aime les paysans, il a vécu au milieu d'eux, il les a beaucoup écoutés, il a su pénétrer leurs âmes. L'histoire douloureuse de Mihien, ce frère des « champis » berrichons, devait tenter le poète des *Contes de la limousine*, que j'ai appelé, ici même, le poète de la pitié : il en a tiré un drame en trois actes, qui est touchant et pathétique. Le vers de Gabriel Nigond, que l'on souhaiterait parfois moins facile, a l'éloquence prenante qui convient à la scène : il est souple, coulant, léger, naturel, tour à tour énergique, gracieux et passionné. Il fait merveille surtout au deuxième acte, qui a paru le meilleur de la pièce, avec sa très jolie scène de l'allumage de la pipe au foyer de Fleur-en-champs, une page de folklore wallon. Le troisième acte, encore qu'il ait soulevé de longues tempêtes d'acclamations, a semblé, par endroits, un peu conventionnel : cela tient, d'abord, au fond du sujet, et puis à l'allure mélodramatique que Mme Carmen d'Assilva a cru devoir imprimer au rôle de la vieille sorcière.

A part cette légère anicroche, l'interprétation fut parfaite. M. Georges Carpentier, en tête, a remporté un double triomphe de metteur en scène et d'acteur : Mihien a trouvé en lui son interprète idéal ; il a fouillé les moindres détails du rôle avec un talent et une conscience rares, et il nous a donné de poignantes émotions. Mihien comptera, assurément, parmi les plus belles créations de ce très scrupuleux artiste, qui s'entend, chose rare, à bien dire le vers. Mlle Andrée Roger, une nouvelle pensionnaire, fut charmante de grâce ingénue et enjouée en Rosette. M. Richard, en Florent, fut excellent, lui aussi. Et les autres contribuèrent à faire, de *Mihien d'Avène*, un régal... et un triomphe.

Le spectacle était précédé d'une conférence de M. Georges Rency, qui avait pris pour texte « l'âme de la Wallonie ». Judicieusement pensée, écrite avec finesse, dite avec éloquence, cette causerie plut beaucoup. Mais pourquoi donc tant parler de l'âme de la Wallonie, en préface à un spectacle où, somme toute, cette âme, que j'aime, ne venait pas faire grand'chose? Et ne suffit-il pas qu'une pièce champêtre soit bonne, sans qu'on la rattache, tant bien que mal, à l'âme de telle ou telle province? F. A.

Premier Concert populaire

Ce fut un vrai régal artistique. Depuis de longues années se manifeste une tendance marquée à négliger de plus en plus l'œuvre de Haydn, ce père de la symphonie. Et l'on ne saurait qu'applaudir à l'initiative de chefs qui, soucieux de faire revivre cet art souverainement pur, lui restituent dans leurs programmes la place légitime qui lui revient. Sur les cent quatre symphonies de Haydn, une quinzaine au moins mériteraient d'être reprises. Sylvain Dupuis avait choisi la symphonie en *ré* où se suivent sans interruption, exprimés dans une forme adorablement naïve, des chants délicieux de fraîcheur ou de sérénité. L'interprétation en fut remarquable de netteté, de souplesse, de grâce spirituelle. A la douce et saine allégresse que respire cette musique venaient s'opposer les tragiques angoisses et le lyrisme enflammé de la *Faust Ouverture* de Wagner, tandis que la partie symphonique du concert se complétait par une œuvre hautement intéressante, le *Caprice espagnol* de Rimsky-Korsakoff, où les rythmes vivaces du folklore ibérique s'allient, sans qu'il en résulte l'impression d'une association d'éléments disparates, au charme prestigieux de l'instrumentation si riche et affinée de l'école russe.

Sauer, l'habitué des Ysaye, a fait triomphalement son entrée aux Populaires. Nous avons souvent fait l'éloge de ce grand pianiste qui interpréta le Concerto en *mi bémol* de Beethoven dans le style le plus pur, avec autant de clarté et de précision que d'élégance, faisant admirer les mêmes qualités dans le *Prélude* (op. 104) de Mendelssohn, déployant enfin dans une *Toccata* de Camille Saint-Saëns une virtuosité, une vigueur et une sûreté d'attaque surprenantes. G. DE G.

Explications nécessaires

La fondation, au Congrès de Malines, d'une *Association des Lettres chrétiennes*, a fait l'objet, dans la presse et dans le monde des Lettres, de certaines appréciations qu'il importe de relever.

On me permettra de négliger les pénibles et injurieuses plaisanteries d'anonymes : un écrivain qui combattit toujours visière levée se doit à lui-même de n'y point répondre.

L'article de M. Léon Souguenet, dans l'*Express* de Liége, et une lettre de M. Maurice des Ombiaux méritent réellement attention — tant à raison de la loyale personnalité de ces écrivains que de la tenue sérieuse des objections qu'ils formulent.

M. Souguenet, comme M. des Ombiaux, nous reprochent de diviser la Littérature belge contre elle-même et de vouloir accaparer notre mouvement littéraire au profit d'un parti politique.

Une pareille pensée est tout simplement injurieuse — et le passé des écrivains catholiques devrait la leur épargner : dans l'ensemble de leurs œuvres, il n'est pas une ligne dans laquelle on pourrait dénoncer une arrière-pensée politique; où et quand les vit-on nier ou diminuer le talent littéraire des artistes dont l'inspiration est aux antipodes de leur idéal ? La plus stricte justice intellectuelle ne présida-t-elle point toujours à leurs jugements — et demandèrent-ils un « billet de confession » à Lemonnier, à Verhaeren, à Picard, à Giraud, à Maeterlinck, à Séverin et à tant d'autres — avant d'admettre et de proclamer la haute valeur esthétique de leurs œuvres ? Bien au contraire, n'est-ce point à des écrivains catholiques, à leur inlassable et persévérant effort, que les noms et les livres de ces maîtres ont pénétré dans des milieux jadis tout hérissés de préventions et d'indifférence ? C'est à un prêtre, l'abbé de Smet, que le poète de *Toute la Flandre* est redevable du commentaire le plus compréhensif de son génie. Et si les jeunes gens chrétiens — ô des Ombiaux ! — connaissent un jour et apprécient vos jolis contes wallons, ils le devront à l'*Histoire de la Littérature au XIX^e^ siècle* que publie en ce moment un autre prêtre, M. l'abbé Paul Halflants. Et d'ailleurs, peut-on relever, à notre charge, une indulgence partiale vis-à-vis de certaines productions alimentées d'idées chrétiennes mais qui seraient de réalisation artistique inférieure ? Si des œuvres semblables bénéficièrent, grâce à nous, d'hommages intéressés de politiciens, il doit être facile de nous confondre. J'ajouterai enfin — et ceci n'est à l'adresse ni de Souguenet ni de des Ombiaux — que ce ne sont pas les écrivains catholiques qui encombrent de leurs flagorneries les antichambres ministérielles !

En réplique à cette tolérance et à cette indépendance dont les écrivains catholiques se firent et continuèrent à se faire un devoir — voyez donc comme on les traite : « l'infirmité de croire », « l'inaptitude artistique des catholiques » sont devenues les formules coutumières de l'excommunication laïque. S'efforçant obstinément de créer une confusion entre la Religion et

un système politique, des écrivains se transforment en gazetiers anticléricaux pour nous sommer, sous peine d'être exclus de l'art, d'avoir à faire abstraction de nos croyances religieuses — comme si ces croyances n'étaient pas un élément primordial de notre personnalité littéraire. Le dogme de la neutralité scolaire a été transposé en art : cela s'appelle « la Laïcité » — et hors de là point de salut ! Quand il nous arrive de ne pas nous prosterner devant le pachydermisme brutal de Zola, nous obéissons au mot d'ordre des Jésuites; et nous faisons de la politique cléricale quand nous continuons à vouer au talent de Barrès une admiration que la critique laïque lui refuse depuis que l'auteur de *Colette Baudoche* s'est orienté dans le sens idéaliste ! Brunetière rationaliste était acclamé comme un maître; Brunetière chrétien ne bénéficia plus que d'un méprisant silence ! Il y a quelques années, le culte de Rousseau fut érigé en dogme souverain de l'art — et anathème à qui ne courberait pas l'échine. Le capitaine Dreyfus d'ailleurs, qui n'avait jamais écrit une ligne, jouit du même privilège. Et je m'étonne qu'aucun « convent » littéraire n'ait encore été convoqué pour nous infliger comme dieu de l'art — avec une redondante inscription antireligieuse — ce doux quart de lettré qu'était Ferrer ! Pour de la politique, voilà de la politique... Seigneur, quelles clameurs si les écrivains catholiques s'avisaient — sous prétexte de littérature — de convier l'art à l'apothéose, par exemple, des Bénédictins de Solesmes, chassés de leur monastère! Rassurez-vous, ô Souguenet, nous n'en avons nulle envie.

Si ces vexations partiales n'étaient le fait que d'infimes cacographes, nous passerions dédaigneux. Mais sans y prendre part directement, des esprits d'une réelle valeur intellectuelle tolèrent parfaitement cet ostracisme — et que soit mis au banc de « la véritable armée littéraire » — c'est le mot employé par mon distingué confrère Georges Rency, dans un numéro récent de la *Vie intellectuelle* — les écrivains qui prétendent considérer leur foi religieuse comme un des facteurs de leur personnalité !

Et l'on en arrive ainsi à vouloir faire prévaloir une conception de la vie littéraire où le devoir de justice intellectuelle serait rigoureusement imposé aux écrivains catholiques sans qu'ils puissent réclamer aucune réciprocité. On trouve tout naturel qu'une *Anthologie d'écrivains belges* — initiative d'ailleurs excellente — se dispense de faire une part équitable aux écrivains catholiques, en exhumant laborieusement Mme Caroline Poppe! On juge amusant de nous convoquer à des « congrès d'expansion française » — œuvre neutre! — pour le plaisir de faire bafouer notre idéal chrétien par un atrabilaire juif français. Et quand le nom d'un des nôtres est mis en avant pour le prix quinquennal, il s'est trouvé des littérateurs belges qui mobilisèrent la presse aux fins d'engager le jury à ne point mettre en vedette le « nom d'un politicien clérical » ! (1)

J'ai dit tout cela au Congrès de Malines et je le répète ici. Maurice des Ombiaux, dans la lettre, du reste fort amicale, qu'il veut bien m'adresser,

(1) Ces pages étaient écrites quand j'ai eu communication d'un article de la *Flandre libérale* (31 octobre) où M. Maurice Wilmotte dénonce violemment comme une *compromission* le seul fait que des écrivains se réclamant de la pensée laïque, siègent dans le comité *mixte* de l'*Université des Annales* avec MM. Beernaert, Kurth et Carton de Wiart!

m'assure qu'à cet égard, beaucoup d'excellents catholiques ont désapprouvé mon attitude au Congrès... Tant pis pour eux!... Cela prouve peut-être que la vie de province a du bon, qui ne connaît pas et ne pratique les transactions de tavernes, les compromissions de cénacles et les marchés de l'existence journalistique. S'il est « d'excellents catholiques » qui ont une vocation de « dupes » je n'en suis pas. J'estime que les catholiques, pour être admis dans la « véritable armée littéraire », n'ont pas à passer sous les fourches caudines de la Laïcité, qu'ils ont droit d'entrer dans l'art avec l'intégralité de leurs convictions et j'ajoute qu'ils ne valent pas la peine que leurs critiques se donnèrent pour eux, s'ils abdiquent la grande lignée des maîtres qui voulurent que l'art soit le visage idéal de la Foi!

Une autre idée en vérité guida encore les promoteurs de l'Association catholique des écrivains, et ils désirèrent que l'œuvre nouvelle serve le développement de nos Lettres dans le sens national. Le vote du Congrès à ce point de vue fut unanime — et empreint d'une certaine émotion. C'est que les littérateurs réunis là sentaient qu'un double danger menace notre intellectualité — l'un venant du sud et l'autre du nord. Sans doute nous ne songeons à répudier ni la culture française ni la culture germanique — et le Congrès affirma au contraire qu'il importait, pour les artistes belges, de rester en contact avec l'une et avec l'autre; mais nous prétendons convier les écrivains de chez nous à faire bloc contre ces manœuvres détournées et tenaces qui prétendent confisquer notre intellectualité au profit d'influences étrangères —qu'elles viennent d'ailleurs de Paris ou d'Amsterdam. Léon Souguenet me demande si nous allons « emboucher l'aigre trompette de Picard ». Dame! nous la préférons en tous cas au fifre équivoque de Maurice Wilmotte!...

Je me demande en vain ce qu'il peut y avoir dans tout cela qui justifie la mélancolie de Maurice des Ombiaux et donne à Léon Souguenet le « sentiment d'une grande injustice »? Parce que, sur les bases que je viens d'indiquer, les écrivains catholiques décidèrent de créer entre eux plus de cohésion et de solidarité, et de rattacher la génération nouvelle aux générations anciennes par le lien d'une tradition nettement définie — des Ombiaux et Souguenet s'imaginent-ils, comme de vulgaires gazetiers anticléricaux qu'ils ne sont pas, que nous allons établir une sorte d'inquisition littéraire contre ceux qui pensent autrement que nous? Il nous coûta vraiment trop d'efforts, quand il fallait inculquer à nos correligionnaires le sens de la justice intellectuelle vis-à-vis de toutes les œuvres d'art, pour que nous commettions aujourd'hui la faute de renoncer à une tolérance qui fait d'autant plus notre mérite et notre fierté que nous sommes à peu près seuls à la pratiquer!

Le droit d'association dont les écrivains catholiques ont voulu faire bénéficier les Lettres nationales, existe en Belgique pour le littérateur comme pour le Philistin, pour l'intellectuel comme pour le marchand de cassonade... L'*Association des Lettres chrétiennes* sera donc fondée — et elle vivra jusqu'au jour où M. Wilmotte, devenu ministre, avisera sans doute à la faire dissoudre, au nom des droits souverains de la pensée laïque... Ce jour-là — croyez-m'en — Maurice des Ombiaux et Léon Souguenet prendront notre défense!

Toussaint 1909. FIRMIN VAN DEN BOSCH.

NOTULES

Avis important à nos abonnés. — Pour éviter l'encombrement postal de fin d'année, nous nous permettrons d'envoyer nos quittances dès les premiers jours de **décembre.** Nous prions nos abonnés d'avoir l'extrême obligeance de nous faciliter la besogne, en prévenant leur personnel, et en chargeant, au besoin, leur domesticité de payer, en leur place, notre quittance postale, au cas où ils seraient absents au moment de sa présentation. De cette façon, ils nous épargneront la corvée d'un second envoi de quittance postale.

***

Les amis du R. P. Vanden Gheyn ont décidé de publier un mémorial du banquet qui lui a été offert le 24 octobre dernier. Les personnes qui désireraient recevoir un exemplaire de cette brochure qui contiendra, avec la reproduction du portrait exécuté par M. A.-F. Cels, la liste des adhérents et le texte des discours, sont priées d'en faire la demande à M. Maurice Vandermeylen, secrétaire du Comité Vanden Gheyn, 30, avenue de l'Hippodrome. Prix de la brochure : 2 francs.

***

Cités et villes belges, livre dont nous avons fait l'éloge dans notre fascicule d'Octobre, a pour auteur, non pas M. Bouvez (comme une faute d'impression nous l'a fait dire), mais bien notre ami **A.-Th. Rouvez,** le sympathique fonctionnaire du département des Lettres, écrivain bien connu de nos lecteurs.

***

Le monument Charles Guérin. — Le dimanche 24 octobre fut inauguré à Lunéville le monument élevé en sa ville natale, à la mémoire du poète Charles Guérin, l'auteur de trois chefs-d'œuvre : le *Cœur solitaire,* le *Semeur de Cendres* et l'*Homme intérieur,* en présence du maire de Lunéville, des parents du poète et de leurs enfants.

M. Paul Driquel, l'auteur des *Joies humaines,* ami de Charles Guérin, prit tout d'abord la parole et confia le monument au nom du Comité à la ville de Lunéville. M. Castara, maire de Lunéville, répondit. On lut ensuite des poèmes de Charles Guérin.

M. Maurice Barrès devait prononcer le principal discours. Le récent chagrin causé par la mort de son neveu, Charles Demange, enlevé, lui aussi, aux Lettres françaises, l'en empêcha.

Ce fut M. Henry Bordeaux qui se chargea de ce soin. Son discours fut une œuvre littéraire. On sentait qu'il venait d'une âme sincèrement éprise

de la beauté prosodique, et, coïncidence également heureuse, d'une âme restée fidèle, comme celle de Guérin, au pays natal.

***

La Société des Concerts de Musique sacrée d'Anvers a décidé de faire réentendre dans la grande salle de l'Harmonie, le dimanche 5 décembre, à 3 heures de relevée, le *Messie* de Händel. Solistes : Mme Loman, d'Amsterdam, et MM. Walter, de Berlin, et Van Oort, d'Amsterdam.

Le dimanche 13 mars 1910, à 3 heures de relevée, aura lieu une exécution intégrale de la *Missa Solemnis* de Beethoven. Solistes : Mme Cahnbley-Hinken, de Dortmund, et MM. Plamondon et Froelich, de Paris.

Prière de s'adresser à M. J. Boelaerts, Marché Saint-Jacques, 13, Anvers.

***

Le statuaire Jules Lagae vient de rentrer en Belgique après six mois de séjour dans la République Argentine. Le monument de l'Indépendance, dont il est l'auteur en collaboration avec l'architecte E. d'Huicque, sera inauguré à Buenos-Ayres en janvier 1913.

***

Madame G. Wybauw-Detilleux, cantatrice, a repris ses leçons particulières de chant (français, allemand, italien, anglais, néerlandais) chez elle, 49, rue Moris (chaussée de Waterloo).

***

Les Saisons Mystiques. — Sous ce titre paraîtra prochainement un nouveau volume de notre ami et collaborateur **Georges Ramaekers**. La nouvelle œuvre de M. Ramaekers sera éditée par la Librairie Moderne, 162, rue de Mérode, à Bruxelles.

***

De nombreux comptes rendus de livres ont dû être renvoyés à notre prochain fascicule, à cause de l'abondance des matières du présent numéro. Nous prions auteurs et éditeurs de vouloir bien patienter.

***

Nous recommandons tout spécialement à l'attention de nos lecteurs les livres suivants :

Saint François d'Assise dans la légende et dans l'art primitifs italiens, par Arnold Goffin, vol. illustré (Bruxelles, Van Oest), 5 francs.

L'Arc-en-Ciel, par Pierre Nothomb (éd. de Durendal), 3 fr. 50.

L'Ame des Saisons, par Victor Kinon (Bruxelles, Larcier), 3 fr. 50.

Constance Teichmann, par M. Belpaire (Bibliothèque choisie, Louvain, Grand'Place, 17).

Figures du Pays, par Hubert Krains (Bruxelles, Larcier), 3 fr. 50.

Contes à la nichée, par Hubert Stiernet (Bruxelles, Lebègue), 3 fr. 50.

Ailleurs et chez nous, par Georges Virrès (Bruxelles, Vromant), 2 fr. 50.

Coups d'ailes. Poésies, par Marcel Wyseur (Gand, Siffer), 3 fr. 50.

Johannès Brahms, par L. Wallner (Bruxelles, Schott), 1 franc.

La littérature française au XIX^e siècle, 2^e partie, par PAUL HALFLANTS (Bruxelles, Dewit), 3 fr. 50.

* * *

Accusé de réception :

ART : *Les primitifs flamands*. Fascicule VII. Jérôme Bosch; Quentin Metsys, par FIERENS GEVAERT (Bruxelles, Van Oest). — *Le château de Rambouillet*, par HENRI LONGNON (Monographie des grands édifices de France, Paris, Laurens). — *Saint-Pol-de-Léon*, par LUCIEN LÉCUREUX (idem). — *Bologne*, par PIERRE DE BOUCHAUD (Les villes d'art célèbres, Paris, Laurens). — *Les arts du tissu*, par GASTON MIGEON (Manuels d'histoire de l'art (Paris, Laurens).— *Peter Vischer*, par LOUIS REAU (Les maîtres de l'art, Paris, Plon). — *La représentation de la Madone à travers les âges*, par J. CLÉMENT (Paris, Bloud).

HISTOIRE : *Dom Guéranger, abbé de Solesmes*, par un Moine bénédictin, t. I (Paris, Plon et Oudin). — *Petite histoire de l'église catholique au XIX^e siècle*, par PIERRE LORETTE (Paris, Bloud). — *Pages d'histoire et de guerre*, par COSTA DE BEAUREGARD. Préface d'H. BORDEAUX (Paris, Plon).

LITTÉRATURE : *Lord Byron. Gœthe*, par A. SÉCHÉ et J. BERTAUT, 2 vol. (Vie anecdotique et pittoresque des grands écrivains, Paris, Michaud). — *La littérature française au XIX^e siècle*, 2^e partie, par PAUL HALFLANTS (Bruxelles, De Wit). — *Saint Evremond*. Notice de REMY DE GOURMONT (Collection des plus belles pages, Paris, Mercure de France). — *Tristan l'Hermite*. Notice d'A. VAN BEVER (idem). — *Lettres inédites de Lamennais à la baronne Cottu*, publiées avec introduction et notes par le comte D'HAUSSONVILLE (Paris, Perrin). — *Dans la lumière de Rome*. Pèlerinages et flâneries, par EDMOND RENARD (idem). — *Henry Carton de Wiart*, par PAULIN RENAULT (Bruxelles, Société belge de Librairie). — *Au service des idées et des lettres*, par ETIENNE LAMY. Introduction de MICHEL SALOMON (Paris, Bloud). — *Les Madones comtadines*, par ANDRÉ GODART (Paris, Perrin). — *Paul Verlaine*, par ALBERT DE BERSAUCOURT (Paris, Falque). — *Chefs-d'œuvre de littérature religieuse*, par BARBEY D'AUREVILLY (Paris, Bloud). — *Pensées de Joubert*. Introduction et notes de V. GIRAUD (idem). — *Les confessions de Saint-Augustin*, traduction d'ARNAULD D'ANDILLY. Introduction et notes de A. GIRAUD (idem). — *En Congolie 1896*. Suivi de notre Congo en 1909, par EDMOND PICARD (Bruxelles, Larcier).

LITTÉRATURE FLAMANDE : *Mononkel Kwinten*. Voleedige werken van P. CRETEN, onder bescherming van hoogleeraar D^r HAUBEN (Sint-Truiden, J. Leenen).

MUSIQUE : *Reyer*, par ADOLPHE JULIEN (Les Musiciens célèbres, Paris, Laurens). — *Les maîtres classiques du XVIII^e siècle*, par VICTOR HALLUT (Bruxelles, Ed. du Thyrse).

PHILOSOPHIE : *Les sentiments esthétiques*, par CHARLES LALO (Paris, Alcan).

POÉSIE : *Les horizons du rêve*, par CHARLES BOUDHORS (Paris, Plon).

RELIGION : *La valeur sociale de l'Evangile*, par L. GARRIGUET (Paris, Bloud).

ROMANS : *La croisée des chemins*, par HENRI BORDEAUX (Paris, Plon). — *Aimer quand même*, par JEAN DE LA BRETTE (idem). — *La fille de la Sirène*, par MATHILDE ALANIC (idem). — *Le fils de ma femme*, par MAX DEAUVILLE (Bruxelles, Larcier). — *La lumière de la maison*, par JEAN NESMY (Paris, Grasset). — *Les Hors-le-Vent*, par FRANZ HELLENS (Bruxelles, Lamberty). — *La Maison qui dort*, par CAMILLE LEMONNIER (Paris, Fasquelle).

VARIA : *Manuel de politesse* (Courtrai, Vermaud). — *Almanach Hachette-Lebègue 1910* (Bruxelles, Lebègue).

NOËL

(HUGO VAN DER GOES)

Florence, Musée des Offices

Nos Rois

Léopold II — Albert I

Au moment où le présent fascicule allait paraître, deux événements, auxquels un patriote ne peut être indifférent — et patriotes nous sommes, nous le déclarons bien haut — ont eu lieu : notre second roi Léopold II a été subitement fauché par la mort et notre troisième roi Albert I est entré dans l'histoire.

En ce temps, où certains écrivains, poussés par je ne sais quelle aberration mentale, affectent de se poser en renégats de la patrie, nous tenons à faire acte de patriotisme et à déclarer que nous sommes Belges de cœur et d'âme et que nous sommes fiers et heureux de l'être.

Nous saluons avec respect l'auguste mémoire du Roi incomparable qui vient de disparaître et nous offrons nos hommages à son successeur et faisons les vœux les plus ardents pour que son règne rayonne de la gloire qui a immortalisé à jamais celui de son prédécesseur.

Léopold II fut un grand Roi, le plus grand Roi de ce siècle. Trop grand peut-être pour un si petit pays, comme l'ont dit si justement trois de nos plus distingués littérateurs : Edmond Picard, Emile Verhaeren et Albert Giraud, en des articles remarquables, les plus beaux de tous ceux qui ont été écrits à la louange de l'illustre mort. L'unique ambition de toute la vie de ce Roi de génie fut la gloire de son pays. JE VEUX — avait-il dit — LA BELGIQUE PLUS RICHE, PLUS BELLE, PLUS FORTE, PLUS GRANDE. Et ce noble dessin, il l'a poursuivi avec une énergie admirable, qui ne connaissait pas les obstacles et que les difficultés stimulaient plutôt que de l'amoindrir, durant un règne de quarante ans, mettant en jeu toutes les ressources de son puissant cerveau et de la ténacité indomptable d'une volonté d'airain, et il a pu voir, avant de mourir, le rêve de sa vie de roi réalisé de la façon la plus grandiose qu'il pouvait le souhaiter.

A Léopold II succède un jeune Roi d'une rare distinction, épris d'art, aimant les Lettres, plein d'admiration pour les écrivains de son

pays. Littérateurs belges nous saluons avec joie l'avènement au trône de ce Prince sympathique qui applaudissait avec nous, il y a un an à peine dans une circonstance mémorable, le plus fastueux de nos poètes Emile Verhaeren et qui affirma en même temps publiquement, en paroles éloquentes, son enthousiasme pour les Lettres nationales.

Nous avons confiance dans notre jeune Roi. Il sera, nous n'en doutons pas, le protecteur des Lettres et des Arts dans son royaume. Nous comptons sur lui. Ne vient-il pas de proclamer solennellement dans son discours du trône son intention formelle de promouvoir autant qu'il sera en son pouvoir l'essor littéraire de notre chère, glorieuse et vaillante petite Belgique. Nous prenons acte de cette parole royale et nous acclamons avec joie en Albert I l'ami, le bienfaiteur et le protecteur des littérateurs belges.

QUE DIEU PROTÈGE NOTRE ROI !

L'abbé Henry MŒLLER,
Directeur de « Durendal ».

La jambe de bois

De tous ses enfants, c'est Edouard, l'aîné, que Benoît aime le plus et dont il est le plus fier. Edouard est fort, bien découplé et n'a pas peur de la vie. Aucune besogne ne le rebute. C'est lui qui sème le blé chez M. Gerbehaye au printemps; à l'époque de la moisson, il est faucheur; quand l'hiver arrive, il travaille à la sucrerie; et, au mois de février, ceux qui ont une marnière à exploiter s'adressent à lui. Il gagne de fortes journées et remet à sa mère sa quinzaine telle qu'il la touche. Celle-ci lui restitue deux francs pour ses menus plaisirs. Jamais il n'en réclame davantage. Beaucoup de semaines s'écoulent sans qu'il dépense autre chose que les vingt-cinq centimes que lui coûte le paquet de tabac qu'il va acheter lui-même chez Mlle Agnès, l'épicière. Il n'est jamais fatigué et ignore les loisirs. En été, après le souper, il travaille au jardin jusqu'à ce que la nuit tombe; en hiver, il ferre les sabots de la famille au coin du feu; et quand il trouve sa mère devant le pétrin, les mains appuyées sur ses côtes et de grosses gouttes de sueur au front, — la vieille femme commence à se disloquer — il l'écarte, trousse ses bras, les lave avec du savon, puis de son poing dur pétrit la pâte, la divise, plante un doigt dans chaque morceau, et, après l'avoir roulé dans la farine pour lui donner la forme nécessaire, le place sur une planche où il l'asperge avec de l'eau, afin que la croûte prenne à la cuisson un bel émail.

Son frère, Camille, a toujours en poche l'une ou l'autre chanson imprimée sur du papier à chandelle, qu'il apprend par cœur le dimanche. Edouard ne chante pas, mais il fredonne parfois un refrain qu'il a entendu voilà bien longtemps et qui lui est resté dans la tête :

L'amour, c'est le soleil!...

L'amour... Edouard le comprend comme le reste, en homme sage. A la fête, il fait comme les autres sa partie de danse, mais ni la voix cajoleuse des jeunes filles, ni leur sourire enchanteur ne lui troublent la tête, et lorsque minuit sonne (l'heure des honnêtes gens), il s'en retourne sans rêvasser, du pas égal de quelqu'un qui ne fuit rien et qui ne court après personne. Plus d'une jeune fille pourtant ne demanderait pas mieux que d'être aimée par ce beau gars. Quand, par les soirs d'été, elles passent en groupe devant sa demeure et qu'elles le voient accoudé à la barrière, fumant sa pipe, nu-tête, en bras de chemise, le gilet déboutonné, calme, sérieux, la mine fleurie, avec son éternel air de bonne humeur, elles se risquent parfois à le provoquer :

— Vous ne voulez pas venir avec nous, Edouard?

— Non, répond-il, en montrant toutes ses dents dans un sourire; j'ai peur...

— Vous avez peur du loup, Edouard?

— Justement! j'ai peur du loup...

Vis-à-vis d'Odile, toutefois, il se montre un peu plus tendre. C'est lui qui la salue le premier :

— Bonjour, Odile!

Lorsqu'elle a disparu, il la regarde s'éloigner, puis il fait ses réflexions.

Odile marche sur ses dix-neuf ans. Elle a une jolie taille, un peu forte, ainsi qu'il convient à une paysanne, une figure régulière et colorée, de grands yeux bleus; puis elle est habile de ses mains et d'un caractère aimable et doux...

Edouard pèse tout cela, en homme sérieux, qui calcule tous ses actes, même ceux qui n'intéressent que son cœur. Il ne dit toutefois encore ni oui, ni non, parce qu'il songe que le mariage lie les gens pour l'existence et qu'il ne veut se donner qu'une fois, loyalement et pour toujours.

Comme d'habitude, cette année-là, à la fin de septembre, M. Gerbehaye commença le battage de son blé. Une batteuse à vapeur fut installée en plein champ contre une grande meule carrée. Le travail commença à l'aube. Des femmes, debout sur la meule, — en jupe courte, avec un mouchoir noué sur leur tête — se passaient les gerbes, qui allaient tomber sur la plateforme, où Edouard, perché sur un banc, les éparpillait avec les

mains pour les faire glisser entre les tambours. Derrière, des ouvriers enlevaient la paille qui sortait des secoueurs, faisaient de nouvelles gerbes et recommençaient une nouvelle meule. Lamothe recueillait dans des sacs le blé qui coulait du tarare.

Le temps était clair. Le matin, la rosée étincelait dans les chaumes, puis elle s'évaporait au soleil et la plaine, unie à l'ouest, un peu renflée à l'est, brillait jusqu'au soir d'un éclat dur et cuivré. Des troupeaux de porcs vaguaient çà et là; des feux de fane s'allumaient à droite et à gauche; un chasseur passait quelquefois au loin; et des volées de pigeons faisaient, de temps à autre, miroiter dans l'azur la soie délicate de leurs ailes multicolores.

La batteuse remplissait la plaine de son ronflement continu. Elle ronflait tantôt avec douceur, tantôt avec colère comme une bête irritée. La courroie qui l'actionnait marchait si vite qu'on ne la voyait pas bouger. Elle semblait mouvoir jusqu'aux ouvriers, dont les gestes uniformes et rapides se succédaient automatiquement. Vers le soir d'ailleurs on ne les distinguait plus les uns des autres, on ne reconnaissait plus les vieux des jeunes; toutes les figures étaient recouvertes du même masque de poussière grise. De temps à autre une silhouette s'immobilisait un instant; et une main se posait au bas de l'échine endolorie par ce travail violent.

Seul, Edouard est resté aussi frais et aussi dispos que le matin. La force coule dans ses membres comme l'eau d'une rivière. Au lieu de l'épuiser, l'action rapide de la machine le fouette et l'excite. Ses deux mains qui ont remué la paille toute la journée ne lui suffisent plus. Il saute sur la plateforme et pousse du pied le blé sur les tambours. Aussitôt que Lamothe l'aperçoit, il se met à crier en faisant des gestes, mais ses paroles se perdent dans le bruit; et Edouard, dont le corps solide se détache là-haut, tout noir dans le soleil, continue à pousser, d'un pied infatigable, les gerbes dans la batteuse. De temps en temps, une des femmes tourne les yeux vers lui.

Le soleil allait toucher l'horizon. Aucun nuage ne voilait ses derniers rayons, qui s'allongeaient librement sur la terre, mêlant leurs fils d'or aux aiguilles d'or des éteules. Le mécani-

cien avait jeté une dernière pelletée de charbon dans le foyer et le grand tonneau, monté sur deux roues, tiré par des bœufs, qui amenait de la ferme l'eau nécessaire pour la machine, s'en retournait pour la dernière fois. M. Gerbehaye, qui venait d'arriver pour assister à la fin du travail, regardait avec plaisir le soleil, qui planait maintenant au bout du ciel comme un ballon rouge. Il se tourna vers le mécanicien :

— Nous aurons encore une belle journée demain.

A ce moment, un cri déchira l'espace. Edouard avait glissé... Sa jambe droite était engagée entre les tambours... Renversé sur le dos, il sursautait en faisant voler la paille autour de lui, tandis que ses bras s'ouvraient et se fermaient comme deux ailes et que son crâne frappait à grands coups le zinc poli de la plate-forme...

Lamothe, le premier, sauta à son secours. De sès deux bras, il lui enlaça le corps et le maintint immobile jusqu'à ce que la batteuse fût arrêtée. D'autres hommes vinrent alors l'aider pour dégager la jambe. Puis on descendit Edouard. Le sang coulait à flots de sa blessure; des lambeaux de chair pendaient. On l'emporta sur une ridelle de chariot, capitonnée de paille.

Le docteur arriva dans la nuit. Lorqu'il eut découvert le membre broyé qu'on avait bandé comme on avait pu pour étancher le sang, il fit une grimace :

— Il faudra qu'on te scie la jambe, mon garçon.

Edouard, dont la figure pâle suait à grosses gouttes, répondit:

— Faut la scier, monsieur le Médecin.

Le docteur déballa sa trousse; on prépara de l'eau, des bandages, de la charpie, des serviettes et l'opération commença à la lueur d'une lampe à pétrole. Lamothe et le curé assistèrent le docteur. Toute la famille Benoît s'était réfugiée chez les voisins. Dans la nuit silencieuse, on entendait de temps à autre le claquement d'une porte : c'était un homme ou une femme qui venait écouter sur le seuil si le blessé ne criait pas. Le matin, Colpin emporta au cimetière, cloué dans une boîte, le morceau de jambe amputé.

Pendant tout l'hiver, Edouard resta étendu sur son lit. Une corde, fixée au plafond, pendait au-dessus de lui; il s'en servait pour se hisser sur son séant quand il se sentait les reins trop fatigués. Sur une table, placée près du lit, il y avait tou-

jours des oranges, du pain d'épices, du miel, des pommes, des châtaignes, que lui apportaient les voisins.

Lorsque la blessure commença à se cicatriser, on le sortit du lit. Il avait engraissé pendant ces longues heures d'immobilité : il était devenu très lourd, si bien qu'il fallut trois hommes pour l'enlever et l'asseoir dans un fauteuil, devant lequel on plaça une chaise où il put reposer son moignon.

Quand il eut devant les yeux son bout de jambe, il gémit :

— Me voilà arrangé !

Pour le consoler, on lui dit qu'on pouvait marcher sans difficultés avec une jambe de bois. Lamothe avait connu un mendiant, amputé comme lui, qui ne se servait jamais de bâton; il dansait même dans les cours, quand il était de bonne humeur, pour amuser le monde.

Edouard ne répondait pas, mais il réfléchissait. Ce qui le chagrinait surtout, c'était de ne pouvoir travailler et de penser qu'il ne pourrait jamais plus le faire comme auparavant.

Dès que la plaie fut cicatrisée, comme le moignon était encore trop endolori pour supporter le frottement d'une jambe artificielle, le menuisier lui apporta des béquilles, qu'il avait fabriquées lui-même à ses moments perdus. Il y avait mis tous ses soins. Les bouts étaient garnis de rondelles de caoutchouc et sur les crosses il avait fixé, avec des clous de cuivre, deux bandes de velours rouge offertes par Mme Gerbehaye.

Lorsque Edouard vit les béquilles qui l'attendaient, dressées à côté de son lit, des larmes lui jaillirent des yeux.

Il les essaya le lendemain et les gens sortirent de leurs demeures pour le voir marcher au milieu de la route. La figure de Benoît et celle de Prudence apparurent aussi à la fenêtre ; mais elles se retirèrent rapidement. Edouard s'avançait à petits pas, sous la surveillance de son frère Mac, en balançant son moignon. Son inexpérience et la crainte de tomber l'obligeaient à de grands efforts; il transpira vite; bientôt, il fut tout en nage et dut rentrer.

Quand il put supporter une jambe de bois, ce fut un nouvel exercice. Il abandonna ses béquilles et n'employa plus qu'un bâton. Pour marcher, il renversait le corps en arrière, du côté de sa bonne jambe, et faisait décrire un demi-cercle à son pilon.

— Ça va ! ça va ! disaient les gens pour l'encourager.

Il répondait :

— Oui, ça va !

Au fond de lui, il pensait que cela n'irait jamais fort bien, parce qu'il était trop gros et trop lourd; il maudissait sa belle santé qui lui gonflait la figure et ballonnait ses cuisses.

Vers le milieu de l'été, M. Gerbehaye vint le voir. Prudence, surprise par son arrivée, se précipita pour lui offrir une chaise. Elle saisit la première venue, l'abandonna pour une seconde, puis courut vers une troisième.

M. Gerbehaye, ayant remarqué son agitation, lui dit :

— Ne vous gênez pas. On ne doit jamais se déranger pour moi.

Il déposa sa canne sur la table, puis il y mit son chapeau et s'essuya le front. Il sortit ensuite sa blague à tabac et la tendit à Edouard :

— Tiens, bourre une pipe.

Ayant ainsi mis son monde à l'aise, il causa pendant dix minutes, sans morgue, en camarade, passant de temps en temps ses doigts brunis sur la tête de son chien.

Avant de partir, il dit :

— Maintenant que tu es retapé, mon homme, si tu veux revenir travailler...

— Voilà, répondit Edouard, en regardant sa jambe, je n'osais pas vous le demander...

Le lendemain, on le vit arriver à la ferme.

Il y répare les outils, rapièce les paniers, surveille la lessive qu'on étend dans la prairie, tire l'eau du puits, passe les étables au lait de chaux quand une bête est morte d'épidémie. Il ne touche plus que de petites journées, comme les vieux qu'on occupe par charité.

Comme il ne peut plus s'accroupir, ni s'asseoir par terre, il a roulé une souche d'arbre devant sa demeure contre le fossé de la route, afin de pouvoir encore passer les soirées d'été avec ses amis.

Dans les premiers temps, ceux-ci ne le quittaient pas; mais maintenant ils s'éloignent, après une courte halte. Edouard pourrait les suivre; mais là où ils vont, lui n'a rien à faire; il

reste sur son siège, tout seul, à fumer sa pipe dans la nuit qui tombe.

Les jeunes filles du village passent comme jadis. Le plus souvent, elles ne le remarquent pas. Edouard est un jeune homme qui ne compte plus. Seule, Odile n'oublie jamais de le saluer.

Il s'empresse de retirer sa pipe de sa bouche pour répondre :

— Bonsoir, la belle enfant !

Odile sourit; et ce sourire est si frais, si brillant, si lumineux, qu'Edouard porte instinctivement la main à sa poitrine. Sous ce sourire, son cœur se contracte. Lorsqu'elle a disparu, il fixe les yeux sur la route, dont la poussière blanche a conservé l'empreinte de ses pas. Si le bonheur l'avait voulu, cependant !

— Bah !

Edouard agite sa main pour éloigner le fantôme charmant ; puis, l'âme déchirée, mais stoïque malgré tout, il fredonne son refrain d'autrefois :

L'amour, c'est le soleil !...

HUBERT KRAINS.

Poèmes

Agar et Ismaël

Dans le ciel d'un bleu cru le soleil qui descend
Brûle encor le désert dont l'or fauve étincelle,
Dont l'air s'affaisse lourd comme un oiseau sans aile,
Dont l'horizon n'est plus qu'une tache de sang.

Couché las au milieu du sable incandescent,
Ismaël, fils d'Agar, tendant les bras vers elle,
Lève en vain ses grands yeux éplorés de gazelle,
Et se tord en un long spasme d'agonisant.

Pauvre petit martyr pour qui la mort s'avance!
La mère : elle rugit d'horreur et d'impuissance!
Et l'astre ensanglanté sombrant au fond du soir

Derrière elle qui hurle, et s'accuse, et s'affole,
La nimbe d'une moins saisissante auréole
Que son amour sauvage et que son désespoir!

Le Lévrier

Lorsque du maître mort on a scellé la pierre,
Le lévrier plaintif sur la tombe s'étend,
Et réchauffe de son haleine, en sanglotant,
Le pauvre corps transi couché nu dans la bière.

O vous qui m'êtes bien plus chers que la lumière,
Si jamais le Destin foudroie en un instant
Mon beau rêve d'amour candide et palpitant :
Si pour vous, non pour moi, la mort vient la première,

Embrassant votre dalle, et la poitrine en feu,
Seul avec vous, mes bien-aimés, seul avec Dieu,
Vivant, j'irai m'étendre au fond des catacombes.

Et du parjure oubli tragiquement vainqueur,
J'y sentirai le marbre impuissant de vos tombes
Fondre sous la brûlure ardente de mon cœur!

A Waterloo

Oh ! va, nous te ferons de belles funérailles !
V. HUGO.

Des monts et de la plaine où son toscin résonne,
Afin de remplacer les manquants et les morts,
Il a pris ceux de la Moselle et de l'Argonne,
Ceux du Midi, ceux de Touraine et ceux d'Armor.

Il a, fermant son cœur de bronze aux vains remords,
Engraissé de leur sang l'argile brabançonne
Où le soleil souillé, qui dans l'ombre frissonne,
Trébuche sur l'amas formidable des corps.

LUI n'a pas su mourir. Du champ qui s'enténèbre,
Ployé sur son cheval, il fuit, pâle et funèbre,
Frustré des lendemains splendides qu'il rêva.

Mais comme il lui fallait de belles funérailles,
Cent mille malheureux font, perdant leurs entrailles,
Un long tapis de pourpre à César qui s'en va.

EMILE CHARDOME.

Matin

C'est le matin dans les fumées :
La brume d'or que nous aimons,
O petite âme bien-aimée,
Glisse sur les sentiers des monts.

A la brume la fumée grêle
Se mélange indistinctement :
Ainsi notre pensée se mêle
A ce qui vient du firmament.

Et le fleuve, las des nuées
Et des émois toujours pareils
Et des lueurs diminuées,
Roule du songe et du soleil !

Le coq chante, et mon âme pâle,
A ce chant vibrant et lointain,
Se sent timide et triomphale
Comme la clarté du matin !

PIERRE NOTHOMB.

Attente

C'est la paix : le soir tombe et les lointains faiblissent.
Je te pressens et te désire obscurement.
Mon cœur plaintif d'enfant se soumet aux caprices
D'un bonheur entrevu : et j'attends vaguement.

Voici que la douceur du silence se donne.
Le bois pensif s'emplit d'odeur de mérisier
Et tout est si léger qu'encore je m'étonne
D'être tout seul assis à l'endroit familier.

Mes yeux ont deviné ta présence ignorée :
Quelque chose de toi flotte dans le lointain,
Et quand vient me frôler le vent de la soirée
Je crois sentir ta main se poser sur ma main.

Je vais le long du bois : j'ai cru que c'était l'heure
De t'appeler en moi, mais rien n'a répondu.
Je devine un baiser dans le vent qui m'effleure...

Est-ce toi, mon amour, que j'ai tant attendu?

J. Boseret.

Heures de Jeunesse [1]

Henry Carton de Wiart

En septembre dernier, lorsque nous vîmes Henry Carton de Wiart prendre la présidence, au Congrès de Malines, de la Section des Lettres, que de souvenirs élevèrent en nous leur délicieuse chanson de jeunesse!

Dans cette même cour du Petit-Séminaire que nous venions de traverser, nous avions été réunis, dix-huit ans auparavant, en conseil de guerre : il s'agissait de lever l'interdit que les catholiques d'alors et parmi eux, surtout, les maîtres de l'enseignement faisaient peser sur la littérature contemporaine et de conquérir, pour nos enthousiasmes littéraires, le droit à la modernité! Il y avait là Eugène Gilbert, déjà secrétaire de la *Revue Générale*, et dont l'élégance souriante revêtait ce jour-là un peu de nervosité — n'avait-on pas osé proclamer dans un rapport qu'il n'existait pas en Belgique de périodique catholique? — Jean Casier, la cheville ouvrière du *Magasin Littéraire*, à qui la lecture du même rapport avait infligé l'allure d'un séraphin scandalisé; Maurice Dullaert, à l'œil malicieusement amusé par la « solennité des cuistres » se dépêchant, encombrés de paperasses, vers la Section des Lettres, et d'autres encore, parmi lesquels un tout jeune homme, âme exaltée de beauté et qui joua dans le mouvement de renouveau des Lettres catholiques un rôle, auquel on ne rendit point suffisamment justice : Joseph Soudan.., Iwan Gilkin, directeur de la *Jeune Belgique*, nous montra en passant le rapport de Léon de Monge, réquisitoire hautain et intransigeant d'un grand seigneur du XVII^e^ siècle contre l'art du XIX^e^ siècle. — « Quel pavé! » commenta Gilkin. « Non, mon vieux, une cible! » Gilkin s'éloigna incrédule, Carton de Wiart nous rejoignit; il avait le feutre sur l'oreille, une fleur à la boutonnière, la cigarette aux dents et les yeux étincelants de l'impatience du combat. Hâtivement, on organisa la division du travail : « Toi, me dit Carton, tu amorceras et nous suivrons. Tu te charges d'abattre les Philistins et moi je tirerai la moralité de la bataille. » Et notre petit groupe alla s'asseoir, avec une apparente tranquillité, dans un coin de la salle où siégeait la Section des Lettres, tandis que M. Godefroid Kurth montait au fauteuil de la présidence.

---

(1) Ces pages paraîtront dans l'*Almanach des étudiants catholiques de Gand* de 1910, auquel collaborent annuellement la plupart de nos écrivains.

Heures inoubliablement enivrantes, où notre jeunesse enthousiaste clama ses haines et cria ses rêves. Dût notre effort n'avoir été qu'un geste inutile ou, comme on disait alors, une « impertinence sans lendemain », — et grâce à Dieu, il existe aujourd'hui une vivante Littérature catholique, à laquelle le récent Congrès de Malines donna sa définitive consécration — nous ne parviendrions à rien regretter de ce passé turbulent qui créa, entre soldats d'un même idéal, une indéfectible amitié! Sans doute, nous fûmes cruels et injustes, nous n'eûmes ni respect ni pitié, mais qu'importe et tant mieux, puisque devant notre agression bousculante la Routine, l'Incompréhension et la Méconnaissance furent obligées de plier bagage... Et, sur cette déroute, je revois le Carton de Wiart de 1891 « tirant la morale de la bataille »; très maître de lui, la voix trépidante d'admiration, il vengea les grands écrivains qu'on prétendait jeter dans les ténèbres extérieures et les revendiqua fièrement comme les parrains des jeunes Lettres catholiques : Barbey d'Aurevilly, Villiers de l'Isle-Adam, Ernest Hello, Paul Verlaine. Ce jour-là, Carton de Wiart, de sa juvénile main vaillante, éleva, sur les ruines de Béotie, des autels d'art vers lesquels appareillèrent des fidèles de plus en plus nombreux.

Au lendemain du Congrès, nous étions décidés à ne pas permettre à nos adversaires de prendre des revanches même sournoises. Et afin d'achever « le massacre » et de rallier la sympathie de la jeunesse, le *Drapeau,* premier organe littéraire des Jeunes Catholiques, fut fondé... Pauvre petit *Drapeau,* enfant de notre adolescence conquérante qui dort à présent dans le linceuil de ses douze numéros!... Carton de Wiart y collabora activement : vers, chroniques, et aussi — sous le pseudonyme de Gavroche — un éreintement soigné du conférencier sacré, alors le plus fêté et adulé! L'article causa scandale, particulièrement parmi les pieuses « Cervelines ». J'ai longtemps, comme rédacteur en chef, porté le dam et la gloire de cette verveuse rosserie. Aujourd'hui, biographe exact, je fais restitution à son auteur.

Le *Drapeau*, par ses allures guerroyantes, eut l'heureux effet de remuer la mentalité des jeunes hommes catholiques, naissant à la vie littéraire aux environs de 1892; à des formules conventionnelles et stéréotypées, il substitua une vive curiosité intellectuelle et le désir de participer au mouvement d'art de leur époque. Maints de ceux qui depuis lors honorèrent nos Lettres par des œuvres originales et marquantes, un Victor Kinon, un Georges Virrès, un Thomas Braun, un Franz Ansel, un Georges Ramaeckers se plaisent à proclamer qu'ils furent redevables au « coup de fouet » du *Drapeau* de la conscience de leur vocation artistique.

La tâche du *Drapeau* fut continuée, avec la sérénité que donne la victoire, par *Durendal,* dont Carton de Wiart fut un des fondateurs et reste encore un des directeurs. Entretemps il fut de ceux aussi qui renouvelèrent de modernité le vieux *Magasin Littéraire* de Gand. L'entrée des « barbares » dans cette sage demeure conformiste donna lieu à des palabres animées et bruyantes qui se tinrent dans le bureau de l'éditeur de la Revue, M. Alphonse Siffer, devenu aujourd'hui — voyez comme la littérature mène à tout! — le premier magistrat de la ville de Gand.

Ce fut au *Magasin Littéraire* que parurent quelques-uns des *Contes Hété-*

roclites dont l'ensemble forme le premier livre que publia Carton de Wiart. Ce n'est pas seulement par le titre que cette œuvre rappelle les *Contes cruels* de Villiers de l'Isle-Adam; l'influence du maître idéaliste dont l'écrivain belge s'était réclamé au Congrès de Malines — en son nom et au nom de ses frères d'armes — y est tangible dans le choix des sujets et le souci prismatique du style, comme d'ailleurs, vers la même période, on put percevoir l'emprise de Barbey d'Aurevilly sur l'inquiétant et dramatique psychologue de l'*Ame-Princesse*, Pol Demade, à qui aussi je me plais, en passant, à restituer, dans notre marche à la Beauté, sa qualité de vaillant combattant de l'heure première.

En dépit de certains tâtonnements de composition et de tels artifices trop faciles d'écriture, les *Contes Hétéroclites* marquent une date : ils exhaussèrent la littérature catholique de l'écœurante et coutumière banalité, en imprimant à des idées générales ou à des épisodes quotidiens une physionomie littéraire inédite et imprévue.

Ce n'était là pourtant qu'un « coup d'essai »; le « coup de maître » devait suivre, mais plus tard. La politique, maîtresse despotique et jalouse, avait entraîné Carton de Wiart dans ses tourbillonnements absorbants; il se donna à elle avec une fiévreuse générosité; quelques-uns, qui le connaissaient mal, craignaient une affligeante désertion « Carton est perdu pour l'art », gémirent-ils. Et j'avais l'habitude de leur répondre : « Il nous reviendra, car il ne nous a jamais quittés! »

Je savais qu'entre un meeting et une séance de la Chambre, entre une campagne de presse et la rédaction d'un rapport parlementaire, Carton de Wiart s'évadait vers les bords de la Meuse et se réfugiait dans la vieille maison familiale d'Hastière-par-delà, dont la paix et le silence prédisposent si admirablement à entendre les voix saintes et douces de la Tradition. Là le cerveau, tout rempli des récits patriaux, sous les effluves impérieux qui se dégagent des sites wallons que son pas intrépide parcourait en tous sens, s'élaborèrent en lui les fresques héroïques et émouvantes, — belles à l'égal d'une toile de Leys — dont le déroulement forme cette idylle dans une fournaise qu'est la *Cité Ardente*.

Ah! pour cette œuvre-là, où chevauche, à travers du sang de la volupté et des larmes, la silhouette tragique du Téméraire, ayons une admiration qui ne soit pas uniquement littéraire. C'est deux fois du grand art, puisque c'est de l'art raciné dans notre sol et qui puise son inspiration dans notre propre histoire. C'est deux fois de la Beauté, Beauté humaine et Beauté nationale! Et quand je vois des jurés « quinquennaux » passer avec un dédain distingué à côté d'un livre pareil, j'estime, ô mon vieux camarade Carton, que notre irrévérencieuse jeunesse fut trop clémente encore pour ces boutiques à volets clos qui sont les jurys littéraires!

Carton de Wiart est loin d'avoir épuisé le filon que sa foi patriotique lui fit mettre à jour; le *Vieux Bruxelles*, que *Durendal* fait paraître en ce moment, ressuscite la vie pittoresque et tumultueuse de la capitale au temps de la Révolution brabançonne.

Souhaitons que Carton de Wiart continue ainsi son « tour de Belgique », moissonnant des gerbes de beauté sur la vieille terre patriale. Ce ne sera pas

pour les « Jeunes Catholiques » une médiocre fierté que d'avoir donné à notre Belgique un écrivain qui décuple, par les frissons de l'art, nos plus glorieux motifs d'exaltation nationale!

* * *

La génération catholique de 1890, dont Carton de Wiart est un des représentants les mieux doués et les plus complets, ne limita pas son activité au domaine littéraire. Parvenue à l'âge de la combativité en un moment où se posait, angoissant et redoutable, le problème des droits du travail, elle se rangea d'instinct généreux et désintéressé, et par un sentiment élevé d'égalité chrétienne, du côté où elle distingua des opprimés qui tentaient de se libérer; elle prit partie par l'initiative contre l'immobilisme; elle déserta la stagnation pour se rallier à l'évolution. Qu'à certaines heures elle ait prononcé des paroles excessives ou esquissé des gestes dangereux, ceux-là seuls pourraient le lui reprocher — et il en est peu, même parmi les plus éminents chefs conservateurs — qui ne cueillirent jamais, aux parterres de jeunesse, la fleur des illusions sociales! Si les « Jeunes Catholiques » — puisque aussi bien ce nom semble être entré dans la langue courante — ne réussirent point, selon leur noble chimère, à « baptiser » la démocratie, il n'est pas contestable que leur intervention, pour ardente qu'elle fût, donna à l'action catholique un regain de vitalité et lui permit ainsi une offensive plus efficace contre les « Huns modernes ». Cette action, en tous cas, fournit à la jeunesse catholique un objectif de qualité supérieure à celui qui fut ménagé à ses prédécesseurs : il valait mieux s'enthousiasmer, fût-ce avec témérité, à propos des questions sociales que de charrier des électeurs et de distribuer des coups de canne!

D'avoir orienté les juvéniles énergies chrétiennes vers un but élevé et ardent fut le grand mérite du journal *L'Avenir Social,* devenu plus tard la *Justice Sociale,* comme aussi le Cercle Léon XIII, qui a été le laboratoire d'idées où se formèrent, en même temps que Carton de Wiart, quelques-uns de nos premiers hommes politiques d'aujourd'hui et où tous nous fîmes acquisition du sens précieux de savoir regarder un peu plus loin dans la vie que les contingences immédiates, opportunistes et utilitaires. On ne fréquente point de tels milieux d'idéalisme supérieur sans en emporter, pour toujours, le souci d'une sorte de propreté intellectuelle que les besognes les plus positives ne parviennent point plus tard à annihiler! Et s'il arriva que nous fûmes ironiques ou irrespectueux à l'excès, cela nous apprit pour toujours à ne point confondre les vérités essentielles avec de provisoires dogmes politiques! Ce serait une bien curieuse étude que de rechercher, dans les articles de l'*Avenir Social* et les débats du Cercle Léon XIII, les premiers éléments vigoureusement formulés, des réformes économiques et politiques qui depuis lors furent transformés en situations légales acquises. Là furent posés par un Carton de Wiart, par un Jules Renkin, par un Léon de Lantsheere, — et comment notre amitié n'ajouterait-elle point à ces noms, celui de ce pauvre Auguste Lelong, que le plus fantasque des malentendus amena mourir sur la terre africaine —

là, furent posés les premiers jalons de la route nouvelle que le parti catholique allait tracer pour rejoindre la démocratie.

Les apprentis d'alors sont devenus les maîtres d'à présent. En les voyant à l'œuvre, qui n'aurait une pensée de gratitude pour la petite école où ils se formèrent aux réalisations futures, dans cette féconde liberté que donne la jeunesse — quand l'idée la passionne !

Ce groupe bouillant et parfois tumultueux de législateurs de l'avenir avait senti le besoin de recruter en avant de lui, dans la génération précédente, des chefs qui lui fussent un peu des répondants : il découvrit Alphonse Nothomb qui, au contact de cette juvénile ardeur, vit refleurir en lui toutes les magnifiques illusions démocratiques pour lesquelles il avait lutté et souffert; Prosper de Haulleville qui, humant délicieusement la colère et la contradiction des *beati possidentes*, faisait feu des quatre fers; Alexandre Braun qui enseigna, aux énergies un peu déjetées, le sens de la discipline nécessaire.

C'est bien grâce aux conseils avisés d'Alexandre Braun que le jeune mouvement démocratique dépouilla son caractère exclusivement spéculatif et « livresque » pour revêtir une forme pratique et positive : Carton de Wiart fut, avec Renkin, l'organisateur de cette Fédération démocratique qui devait soustraire au socialisme et réunir en un compact rouage économique une élite des ouvriers bruxellois. Entretemps ces « intellectuels » ne répugnèrent pas aux plus concrètes et plus modestes besognes politiques : ils devinrent des propagandistes infatigables et portèrent, dans tous les milieux populaires, citadins et ruraux, la parole de vérité.

Une ou deux fois par an, l'*Avenir Social* réunissait ses collaborateurs de la capitale et de la province en des soupers plus cordiaux que fastueux... C'était l'été et l'on s'évadait, en troupe animée, vers quelque cabaret de banlieue, où, fenêtres ouvertes sur la verdure, on échangeait sur l'art, sur la sociologie, sur la politique, sur le droit, propos sonores et audacieux. Au dessert les « anciens » prenaient la parole : Alexandre Braun, succédant à Alphonse Nothomb, mettait délicatement une sourdine à la fougue inquiétante de celui que Haulleville appelait plaisamment le « vieux Ravachol de Campine ». Haulleville lui-même, sous prétexte de toast, tisonnait ses souvenirs, avec des mots d'un Saint-Simon bon enfant... Un journal, ayant écrit à propos des rédacteurs de l'*Avenir Social* que « c'étaient des jeunes qui se compromettent », « le cher baron » appela notre réunion le « Compromis des Jeunes ». Et il continuait ses saillies, tandis que nous regagnions la ville... Une nuit que nous revenions ainsi de Boitsfort, avec Carton de Wiart et le Ministre actuel des Colonies, sous les hauts arbres du Bois de la Cambre, Haulleville, particulièrement en verve, s'excitait en paradoxes éblouissants, au milieu desquels il faisait partir de temps en temps une petite fusée légèrement voltairienne. Soudain éclata un formidable orage; de grands éclairs illuminaient les sous-bois et les coups de tonnerre se succédaient, fracassants; à l'instant Haulleville devint silencieux; nous eûmes beau l'amorcer, il ne « donna » plus; recueilli, il marchait à l'écart, le collet relevé et le feutre enfoncé jusqu'aux oreilles. Lorsque nous montâmes dans le tramway, au Rond-Point de

l'avenue Louise, nous vîmes le « cher baron » — verbe prompt et âme sainte! — qui remettait en poche son chapelet!...

A l'intention de la génération d'aujourd'hui, pour qui la belle activité cohérente de Henry Carton de Wiart est un si pur et si fécond exemple, j'ai voulu restituer l'auteur de la *Cité Ardente* et le représentant de Bruxelles dans le cadre familier et exaltant de nos « heures de jeunesse ».

Ecrivain et homme politique, parlementaire et propagandiste, Carton de Wiart — il vient d'avoir à peine 40 ans — apparaît comme une des plus précieuses réserves de l'idée catholique... A quelque sommet que doive monter sa destinée, elle ne sera jamais supérieure aux espoirs que fondèrent sur lui ses compagnons d'adolescence!

FIRMIN VAN DEN BOSCH.

Toussaint, 1909.

Italie et Flandre [1]

L'Italie, est-on porté à songer certains jours de fatigue ou d'humeur, l'Italie est ainsi qu'une vieille et grande image, usée à force d'avoir été regardée, pâlie dans ses couleurs comme aussi dans l'attrait qu'elle exerce et auquel quelque chose se mélange de démodé et d'affadi.

Les plus célèbres de ces lieux où la pensée devrait se sentir défaillir dans l'éblouissement de la beauté et des siècles, on les a trop vus d'avance dans les illustrations des livres, joie de l'enfant, et, plus tard, dans la poésie, dans l'art, dans les souvenirs des voyageurs... Tellement que leur figure déjà s'est fixée en vous et qu'ils vous sont à la fois inconnus et familiers.

Cette beauté que l'on a reçue ainsi, trop souvent, et dont le relief a commencé à s'émousser en vous, que vous donnera-t-elle encore lorsqu'elle vous apparaîtra dans sa réalité?... On va, cependant, à la fois attiré et repoussé, la mémoire hantée de noms illustres, plein de désir et de crainte, désir de voir, crainte d'être déçu... La place Saint-Marc, byzantine et classique, éclatante et régulière; Pise, avec son Dôme, sa Tour penchée, son Baptistère, lieu de la naissance, et son Camposanto, lieu de la mort; Ravenne, qui garde sous la poussière des ruines le trésor enchanté de ses mosaïques... La splendeur et le mystère de ces choses, tout ce qu'elles disent, tout ce qu'elles suggèrent n'a-t-il pas déjà été exprimé? Des paroles mémorables ne vont-elles pas se mettre entre les monuments et l'émotion que, sinon, leur vue susciterait en vous? Une teinte romantique, une couleur pathétique et artificielle ne va-t-elle pas dénaturer, à vos yeux, la majesté de ces sites de pierre qui,

(1) A propos du livre de M. Georges Virrès : *Ailleurs et chez nous*, précédé d'une lettre de M. Dumont-Wilden, paru récemment chez l'éditeur Vromant, à Bruxelles.

pour Byron ou Musset, furent surtout le prestigieux décor de gestes passionnés?

Tous les âges qui, de leur œuvre et de leur pensée, ont concouru à l'antiquité magnifique de ces aspects, s'effaceront-ils derrière la pensée ou l'œuvre d'un homme? Un peuple n'aura-t-il cherché forme à son génie, apparence sensible à sa force et à son orgueil que pour préparer un théâtre aux attitudes sentimentales d'un passant, et que celui-ci remplira, pour nous, tout entier?...

Et si l'obsession des poètes grandiloquents nous quitte, comment nous affranchirons-nous du souvenir de tant d'écrivains qui semblent avoir enfermé la beauté de l'Italie dans des mots auxquels on ne saurait ajouter?... Suivrons-nous donc Stendhal qui jouit; Ruskin qui imagine; Taine qui pense et construit ou Barrès qui médite et s'abandonne?... Serons-nous tout classiques avec Goethe, tout byzantins ou primitifs avec Ruskin? Où que nous marchions, ne marcherons-nous point dans les pas des autres, et quels autres? Et l'idée que nous avons prise chez eux de l'Italie ne nous en masquera-t-elle point la réalité?

Appréhension vaine! Cette réalité, il suffit de la demander, non à ceux qui l'ont sentie ou qui l'ont appropriée à leur rêve ou à leur système, mais à ceux qui l'ont faite. Il faut demander la vie, non aux livres, mais à elle-même. Et ici elle est assez forte, assez puissante, assez expressive pour parler et s'imposer d'elle-même. Pour la comprendre et l'aimer, nous n'avons qu'à nous approcher d'elle, de ses monuments et de ses ouvrages. Ce ne sont pas les hommes d'aujourd'hui qui nous diront Florence, celle de la commune et celle des platoniciens, celle des Médicis et celle de Savonarole, mais bien Giotto, Dante et Boccace; Donatello, Brunelleschi et le magnifique Laurent; Botticelli et Michel-Ange et les autres sans nombre. Dans les écrits, dans les reliefs et les peintures, dans les édifices créés par ces maîtres l'image de Florence est imprimée comme celle d'une divinité aimable et fière, toujours changeante, toujours semblable; divinité dont la compréhension vive et l'amour intelligent viennent naturellement à qui aborde la cité, ses poètes et ses artistes, avec des yeux clairs et un esprit ingénu.

A qui, enfin, ne vient pas avec une thèse à vérifier, sous l'empire de théories préconçues; à qui est résolu à n'écouter

que les témoignages de la vie, le témoignage direct des vestiges que la vie a laissés : fresques d'adoration ou de triomphe, sculptures où la force succède à la tendresse, palais où la menace se marie à la grâce, la muraille rustique à l'ornement délicat; édifices où l'ogive, ardente comme une flamme, aiguë comme une lance et comme une fleur, épanouie; l'ogive, qui est aspiration, s'associe à la colonne cannelée, qui est équilibre et qui est rythme...

*
* *

M. Dumont-Wilden a écrit, en guise de préface au livre de M. Virrès, une lettre fort jolie, qui abonde, comme tout ce que publie ce charmant écrivain, en idées ingénieuses et en traits délicats : « L'Italie, dit-il notamment, l'Italie remplit toujours son rôle historique; elle est pour ceux du Nord la grande attraction civilisatrice, mais quels merveilleux intercesseurs un Flamand trouvera dans l'Ile-de-France! Là, parmi ces cathédrales, les plus nobles des poèmes chrétiens, il se sentira des parentés; il reconnaîtra des gens d'une même race occidentale, mais ses aînés. Qu'il écoute leurs conseils : la civilisation méditerranéenne lui paraîtra plus claire, plus intelligible, moins dangereuse aussi!... » On est tenté d'adhérer complètement d'abord à des opinions si nettement déduites et, au surplus, si justifiées à certains égards, mais pour peu que l'on fasse réflexion sur elles, on se sent pris de doutes et de scrupules.

Est-il bien certain que, pour le Flamand, l'art français soit comme une étape nécessaire sur les chemins de la compréhension de l'art italien? Il faut marquer que la question est d'ordre plutôt historique, l'influence artistique *actuelle* de l'Italie étant, à vrai dire, nulle; d'autre part, elle ne saurait viser la littérature, ceux de nos écrivains, de quelque extraction qu'ils soient, qui usent de la langue française, étant ou devant être forcément de culture française. A ne considérer, par conséquent, que l'art flamand dans les périodes de son plus grand éclat, au XV^e^ siècle, alors qu'il influençait l'art italien, ou au XVII^e^, alors qu'il était influencé par lui, on voit plutôt ce qu'il aurait perdu que ce qu'il aurait gagné à chercher à atténuer, par la fréquentation de l'art français, « les mouvements d'une sensibilité puissante, mais fruste ». Au fond, il y a plus d'affinités, si différents qu'ils soient, entre le tempérament flamand et l'ita-

lien, qu'entre l'un ou l'autre et le tempérament français. Celui-ci, à l'étudier dans la région moyenne — l'Ile-de-France — où il a trouvé, si l'on peut dire, ses plus exquises expressions dans l'art et dans les lettres, est dominé moins par la sensibilité que par la raison ; une raison qui n'exclut ni les nuances du sentiment, ni les abandons de l'émotion, mais qui leur impose sa propre mesure.

Selon une caractéristique sommaire, le Français est plus fin ; l'Italien, et spécialement le Florentin, plus subtil. L'esprit de finesse n'est pas moins pénétrant que la subtilité. Mais, au contraire d'elle, qui creuse et s'obstine, avec une sorte de propension à l'excès, il arrange, élude, résout la difficulté par quelque expédient. Un esprit passionné peut être subtil ; il est extrêmement rare qu'il soit fin.

Or, les grandes créations dans l'art, celles qui émeuvent et révolutionnent, celles qui font tradition impérieuse, sont toujours les œuvres non de la raison, mais de la passion et de la sensibilité. Elles doivent faire commotion dans les âmes et les intelligences. Les ouvrages des Flamands et des Italiens ont pu agir de la sorte, à un certain moment, parce que chez ceux-ci comme chez ceux-là il y avait, dirions-nous bien, des facultés d'effervescence spirituelle, des aptitudes à l'outrance, susceptibles de les entraîner jusqu'au bout de leur originalité. Comparez des peintures de maîtres à peu près contemporains, Fouquet, d'un côté ; van der Weyden, Pisanello ou l'Angelico, de l'autre : vous sentirez dans l'art de ces derniers, dans la fierté ou l'onction des Italiens, dans l'intensité réaliste et pathétique de Roger quelque chose d'exalté, d'excessif, si l'on veut, qui remue et impressionne et dont vous chercheriez vainement trace dans l'art ferme et lucide mais froid du Tourangeau. Et c'est pourquoi, sans doute, la sympathie des Italiens pour les œuvres flamandes a toujours été si vive, avant comme après la Renaissance classique : cette assertion, prouvée par de nombreux faits connus, rencontre encore de nos jours des preuves abondantes en Italie, car dans les musées et les collections de la Péninsule, où les œuvres françaises sont, en général, si rares, les œuvres flamandes de toutes les époques sont légion.

*
* *

Nous nous sommes laissé un peu entraîner. Nous ne nous en excuserons pas : il s'agit de l'Italie et il s'agit de la Flandre. Et c'est aussi elles que nous rencontrons dans le livre de M. Virrès : *Ailleurs et chez nous*, intitule-t-il ce recueil de sensations cueillies dans la fraîcheur de leur sincérité, à Gênes ou à Florence, à Rome, à Naples ou à Paris, ou dans les sables et les bruyères de la Campine. L'auteur de la *Bruyère ardente* n'est pas allé demander à la Toscane ou à la Ligurie de nouvelles raisons d'aimer, par contraste, sa patrie. Ce n'est point pour faire des « stations de psychothérapie » qu'il est parti. Il n'avait l'âme ni malade, ni languissante. Il est parti, poussé par l'impatience naturelle à l'artiste de connaître, pour s'en enivrer, d'autres aspects de la beauté et de la vie, en même temps que d'autres accents de sa propre sensibilité. Car le voyage en nous amenant devant des choses nouvelles et inconnues, nous aide aussi à nous découvrir nous-mêmes et presque à nous révéler une personnalité nouvelle et inconnue.

Les impressions qu'a rapportées M. Virrès de son pèlerinage à Florence, à Rome, à Naples et qu'il a notées d'une plume alerte et colorée sont pleines de naturel et de franchise. Il était là avec son admiration, avec sa foi, avec son talent ferme et sain, épris d'observation et de réalité; il n'a eu qu'à s'abandonner à eux, à recueillir ce qu'ils lui dictaient, la joie des paysages, la gravité ou l'extase des œuvres, le mouvement et le pittoresque des villes, pour nous donner un livre dans les pages duquel se reflètent à la fois avec charme et vérité, et l'Italie et l'originalité de l'auteur. Il y a de l'enjouement dans la manière de M. Virrès, mais aussi, souvent, de l'émotion, une émotion sans emphase qui se définit en mots justes, d'autant plus pénétrants qu'ils sont brefs. Et le volume, qui s'ouvre sur la peinture animée d'un spectacle gênois, se clôt excellemment sur des pages nostalgiques, où l'on respire l'odeur humide de l'âpre terroir de la Campine.

ARNOLD GOFFIN.

Constantinople [1]

RIENT, Bosphore, Stamboul, quel ferment pour les imaginations éloignées! Au seul bruit de ces « syllabes chantantes », nous entrevoyons un monde merveilleux édifié sur nos notions confuses d'histoire et d'archéologie, qui mêlent tous les siècles et toutes les civilisations, tous les arts et tous les luxes.

Il n'y a guère que Venise sommeillante maintenant sur le miroir attristé de ses canaux qui puisse autant mettre en travail la pensée des hommes. Et encore, car son règne, à tout compter, ne dura pas bien longtemps, et elle ne fut jamais plus qu'un point d'or au bord d'une mer.

Mais Constantinople! C'est presque la synthèse de l'univers ancien. La Grèce antique y a apporté le dernier sourire de ses plus beaux marbres et y a refleuri dans Byzance, Rome agonisante est venue y mourir, les Croisés l'on remplie du fracas de leurs armes rudes. Tous les peuples de l'Asie ont dû, dans des temps plus reculés encore, passer devant ses rivages; ils ont tous été, semble-t-il, si près d'elle, ceux d'Assyrie et de Chaldée, les Phéniciens et les Perses.

Ces puissances sont lentement mortes d'épuisement; il en est aujourd'hui d'à peu près oubliées, d'à peu près inconnues même, et Constantinople survit seule. Elle reste comme la cristallisation de leurs efforts multiples, dont le témoignage se retrouve dans quelques ruines ou dans les constructions superposées endormies dans le mystère du sol.

Le long des remparts lézardés, près de Sainte Sophie, brûlée par le soleil, ou dans la fraîcheur recueillie du vieux sérail, de quoi est faite la poussière que nous foulons, et où, au cours des siècles, s'est-elle posée?

Ces grains, que le moindre souffle déplace, sont-ils tombés de ces fragiles vases de verre apportés autrefois de la Phénicie, se sont-ils détachés de la gorge parfaite d'une Vénus attique, ont-ils terni les broderies d'un Basileus, se sont-ils levés sous le pas d'un comte flamand ou ceux de Mahomed II tandis que la Porte Dorée cédait devant lui?

Quelle autre ville pourrait faire surgir d'aussi nombreuses suggestions? Les forces les plus vives s'y sont épanouies, et puis heurtées, la force des princes, la force des armes et celle du peuple; les raffinements les plus grands y ont compliqué la vie des hommes que toutes les violences ont aussi comprimés. Chaque domination a travaillé à l'embellir. Justinien y a élevé des

(1) Cet article a été écrit avant le mouvement politique qui permet d'espérer une renaissance en Turquie.

églises d'une somptuosité inconcevable en dépouillant la Grèce et l'Asie, les Byzantins y ont construit des murailles et des palais imposants, Suleiman le Magnifique des mosquées qui nous enchantent.

Aujourd'hui Constantinople semble mal supporter le poids d'un tel passé et elle n'est vraiment plus, ainsi qu'on l'a si souvent dit, qu'une admirable toile de fond.

Elle garde des souvenirs, mais souvent ils sont confus, les merveilles qu'elle a enlevées aux autres contrées, sont mutilées, anéanties pour la plupart, l'art byzantin, étrange et déroutant, sauf en architecture, fut incomplet, l'art turc est à peu près inexistant, sauf aussi dans une architecture imprécise qui n'a fait que continuer celle de Byzance, et n'a guère vécu qu'une heure.

Les dominations se sont succédé, l'une chassant l'autre, mais toutes inquiètes et ombrageuses.

On revoit Athènes centre d'art, Rome dominant le monde, Venise maîtresse absolue des mers, l'Espagne même un instant ceinturant toute la terre. Ce furent des puissances nettes, ordonnées, caractéristiques. Ici rien de pareil. Les races ont vécu mêlées, se fondant, fortes et pourtant sans avoir jamais une prépondérance incontestée; l'une a détruit ce que l'autre avait édifié; aucune ne s'est maintenue.

De la cohue des maisons de bois, grises ou brunes, émergent des minarets, des mosquées, des palais, des ruines énormes. Le soleil seul fait leur beauté, il les transforme en merveilles qui attendrissent le voyageur. Mais pour celui qui a le temps de le contempler longuement, le décor ne s'attriste pas du souvenir d'une grande gloire ou d'une grande fantaisie disparue. Les doges n'ont pas cessé de glisser sur les canaux de Venise, le spleen de Philippe II continue de peser sur l'Escurial, l'ombre de Louis XIV circule encore quelquefois dans les jardins de Versailles. Ici on ne revoit personne parce que trop de foules différentes ont passé, et que les croyances et les costumes ont été trop divers. La pensée ne sait où se fixer. Les yeux sont éblouis, mais le cœur ne s'émeut point. Il n'y a pas une gloire assez accaparante pour le frapper, un art assez unique pour l'exalter, des malheurs assez poignants pour le toucher.

Et il se dit qu'en vérité Constantinople est un décor superbe, mais que c'est surtout une ville qui constitue une énorme réserve d'archives, un centre inexploité d'archéologie et que ce qui sommeille dans la nuit de son sol a presque plus d'attrait que ce qui le recouvre et se fait si beau dans la gloire du soleil.

* * *

Et, cependant, si on ne trouve pas ici, ainsi qu'on se l'imagine encore si souvent, des coupoles de métal éclatant, des jardins remplis de fleurs précieuses et de la chanson des eaux vives, des pachas montés sur des chevaux irréprochables passant dans des cortèges de pourpre et d'or, si, de près, on ne croit plus guère aux voluptés dont on avait rêvé de loin, l'Orient et Constantinople ont un charme que justifie la légende.

Les paysages débordent d'une douceur introuvable ailleurs, les montagnes ont des lignes d'une grâce presque humaine, leurs teintes sont

d'une délicatesse vraiment rare que n'altère pour ainsi dire jamais une atmosphère d'une pureté unique. La lumière change en palais les masures les plus misérables et met de la richesse là où il n'y a que pierres effritées, murs branlants, pauvreté et abandon. Ici, comme partout, ce qui fait la poésie du décor, c'est la clarté et les ombres, les feuillages, les fleurs, des reflets sur l'eau, le bleu des lointains, et c'est en plus l'impression d'abandon que donnent à peu près toutes les choses.

Rien ne touche comme de vieilles pierres qui commencent à se détacher. Une beauté qui se détruit, parle infiniment plus à l'âme qu'une œuvre neuve et solide et c'est à Constantinople particulièrement qu'on comprend le silence qui parle et le langage des splendeurs qui achèvent de s'anéantir.

La brièveté de la vie de l'homme se trahit dans la force de résistance qu'il cherche à donner aux murailles qu'il édifie. La solidité relative de celles-ci montre plus encore la fragilité de celle-là. Et tandis qu'on circule dans les vieux quartiers de Stamboul, où abondent les restes d'anciens remparts, les petits cimetières clos de grilles capricieuses, les ruines des palais byzantins, on savoure cette impression précieuse d'être si peu de chose, soi-même, passant que chaque instant détruit un peu davantage au milieu de tant de choses qui furent admirables et qui marchent avec lenteur mais sûreté vers l'inévitable et complet écroulement.

Les maisons de bois, parfois fleuries de glycines et de roses, ont des nuances vieilles et lasses; les murs ne sont souvent plus d'aplomb, des madriers les soutiennent; des trous interrompent dans les mosquées les dessins des faïences; le vieux sérail, endormi dans son beau jardin vert, est entouré de gros arbres débranchés, l'herbe pousse dans ses cours vides; Sainte Sophie, cette merveille, montre des colonnes d'une inclinaison inquiétante, elle ne se soutient plus, elle est soutenue...

Et, entre toutes ces choses, où rien n'est moderne, comme un immense miroir à mille facettes, dont quelques-unes au moins brillent toujours, n'importe où l'on est, la mer apparaît, bleue et sereine, caressant de ses vagues ou de ses reflets ces vieilles pierres, elle qui a été toujours, qui est partout la même et reste partout belle.

***

Ce sentiment de fragilité est encore accru pour le voyageur par les cimetières.

Les races, les dominations, les architectures se sont succédé pendant des siècles, un même respect a rendu silencieuses les églises, pourtant consacrées à des dieux différents. On peut l'oublier ou ne pas s'y arrêter. Mais comment ne pas être rempli sans cesse par la pensée de la mort? Elle semble attachée à tout, flotter sur tout, planer sur la ville tout entière.

De tous côtés autour d'elle, dans ses faubourgs tranquilles, dans ses quartiers même les plus mouvementés, des murs bas enclosent des nécropoles. Elles se sont multipliées à l'infini, car on ne peut les désaffecter et le temps seul est autorisé à les niveler. Derrière les mosquées — et combien y en a-t-il? — s'ouvre toujours un petit jardin peuplé de tombes serrées les unes contre les autres. Ces petits jardins funéraires constituent même les coins les

plus poétiques de Stamboul. L'herbe pousse, les inscriptions s'effacent, les stèles se rongent; la mort détruit elle-même ce qui est son symbole. Et il en est ainsi dans les grands parcs funèbres de Scutari, d'Eyoub; rien n'est entretenu; les cyprès n'ombragent que de l'oubli.

Est-ce peut-être pour témoigner tant de résignation ou d'obéissance devant l'inévitable que les cimetières turcs n'inspirent aucun effroi, aucune tristesse? On s'y promène comme n'importe où ailleurs, sans même la moindre mélancolie, plutôt ainsi qu'entre des monuments évocateurs de joies très lointaines, qu'entre des marbres dressés après de suprêmes séparations.

Il faut bien le dire, la vérité est ici.

Pourquoi s'évertuer à faire durer ce qui doit fatalement périr : une sépulture, un souvenir? Il n'est pas une place au monde que l'herbe grasse ne finisse par envahir sous le sourire indifférent du temps.

En Occident, le souci de la conservation des morts est peut-être en train d'arrêter l'activité des vivants. On généralise de plus en plus les procédés d'embaumement, les statues se multiplient à l'infini, les monuments funéraires prennent des airs de palais, les honneurs funèbres s'exagèrent et les Panthéons s'encombrent.

Où allons-nous? Nous marchons dans les pas de l'Egypte pharaonique dont toute la sève se dépensa dans le culte de la mort et la conservation des cadavres.

Il est vrai, comme l'a dit Saint Augustin, que la « magnificence des mausolées encourage les hommes ». Ils peuvent rappeler de grandes actions et de beaux exemples. Mais aujourd'hui on est réellement célèbre à trop bon compte. C'est un orgueil futile qu'on stimule seul et bien plus que de celle de Saint Augustin, c'est de la parole de l'Eclésiaste « Vanité des Vanités » que l'Occident fait se souvenir.

Ici on est heureux de passer quelques jours sans se la rappeler, de voir que la mort n'empiète pas sur la vie et de rencontrer de petites tombes qui sont grandes à force d'être simples.

***

Chose bizarre! on sent la mort partout et on ne sent l'amour nulle part, ces deux choses que les sages ont si souvent associées.

Les femmes s'en vont voilées et mystérieuses; on n'en parle pas; leurs demeures sont closes, secrètes, tout est calme autour d'elles; on n'entend jamais retentir le cri d'une passion ou passer l'écho d'un chant de tendresse. Il semble que le printemps ne fait pas se gonfler le cœur des hommes, que les fleurs ne s'épanouissent pas pour être offertes, que les belles choses ne sont point là pour être contemplées à deux. Les hommes s'en vont seuls et les femmes s'en vont seules.

Et cela n'est pas une des moindres choses qui déconcertent dans cette ville étrange, qui fut latine, qui fut grecque, qui est turque, qui fut belle, puissante, religieuse et parfois sinistre, qui offre tant d'anomalies, qui n'est déjà plus en Europe et n'est pourtant pas encore en Asie, qui a un ciel et un soleil admirables et qui n'est pas amoureuse.

Comte D'ARSCHOT.

Emmanuel des Essarts

IGURE éminemment sympathique que celle qui vient de disparaître! Emmanuel des Essarts, ancien doyen de la faculté des lettres de Clermont-Ferrand, était mieux qu'un fonctionnaire de l'Université, mieux même qu'un professeur de littérature, c'était un poète. Il avait combattu au premier rang des Parnassiens comme son père, le vénérable Alfred des Essarts, avait brillé dans l'éblouissante phalange des romantiques. C'était un ami de Léon Dierx, de Théodore de Banville, de Catulle Mendès, de François Coppée, il faudrait les citer tous, car Emmanuel des Essarts n'avait que des amis parmi ceux qui l'approchaient.

Au physique c'était un homme de petite taille, à la barbiche blanche d'ancien officier du second Empire, à l'œil vif et au sourire accueillant; je le vois à travers des souvenirs un peu lointains, car depuis plusieurs années on ne le rencontrait plus à Paris; il habitait même plus souvent à Lempdes, dans les Cévennes de la Haute-Loire, qu'à Clermont-Ferrand, la ville où s'est écoulée la plus longue partie de sa carrière universitaire; de temps en temps le *Journal des Débats* publiait de lui quelque fine étude littéraire; nulle part sa place n'était mieux marquée que dans ce journal à la fois sérieux et spirituel, de sage pensée et de subtile préoccupation d'art. Mais ce n'était guère que là qu'on pouvait suivre la trace des préoccupations de sa studieuse vieillesse. Ses amis avaient disparu, sa forme littéraire n'était plus au goût du jour, il était un peu oublié par les jeunes générations.

Or cela est injuste, car nul homme ne fut plus sympathique à la jeunesse, plus ouvert aux formes d'art nouvelles, plus accueillant et plus prompt à l'enthousiasme qu'Emmanuel des Essarts. Lorsque je me rappelle le sentiment d'étonnement défavorable des poètes consacrés d'alors quand parurent les premiers vers d'Henri de Régnier ou de Verhaeren, je ne puis m'empêcher d'admirer la franche et sincère admiration qu'Emmanuel des Essarts leur manifesta; certes, il n'attendait de ces nouveaux venus ni louanges réciproques ni abandon de leurs hardiesses; c'est en toute loyauté qu'il allait vers eux, et on ne pouvait pas le soupçonner de chercher à rétablir comme Catulle Mendès une ancienne primauté gisante.

Plus spécialement je me souviens avec une gratitude émue des éloges qu'il voulait bien donner au petit groupe des poètes de la revue *Ermitage*; telles poésies de Le Cardonnel, de Merrill, de Marc Legrand le jetaient en pleins transports; il nous prédisait à tous les gloires les plus hautes, et à

notre tour nous l'entourions d'une sympathie respectueuse en même temps que d'une véritable estime littéraire, car tous les Parnassiens, même de second plan, furent de probes ouvriers d'art, et si les plus grands, Leconte de Lisle et Banville, ne furent pas à la hauteur de Victor Hugo et de Musset, les moindres furent très supérieurs à leurs correspondants du romantisme; on ne peut plus guère lire les *poetae minores* de 1830 et 1840 alors qu'on lit parfaitement ceux de 1850 et 1860.

C'est ainsi que bon nombre de pièces des *Poèmes de la Révolution* d'Emmanuel des Essarts mériteraient de survivre dans les anthologies. Que dites-vous, ami lecteur, de ce sonnet sur Madame Tallien?

Hérodiade au chœur dansant de Thermidor,
Dans sa voluptueuse et folle apothéose,
Elle vole, elle va, blanche en son wiski rose,
Partout où la promène un inconstant essor.

Demi-nue et cerclant ses pieds de carlins d'or,
Elle est la Fantaisie et le Caprice. Elle ose :
Robes à la Diane et chapeaux Primerose
Illustrent sa toilette à l'égal d'un décor.

Tout ce qu'elle revêt et tout ce qu'elle touche
Fascine : sur sa gorge en guise de cartouche
Serpentent d'onduleux diamants de houri.

On dirait à la voir dans un nuage d'ambre
Cléopâtre. Non loin, Antoine, son mari,
Porte un jabot taché par le sang de Septembre.

A ne rien céler, j'avoue que j'eusse préféré voir Emmanuel des Essarts s'enflammer pour d'autres héros que ceux de la Terreur. Cette triste époque est aujourd'hui trop connue, et nous savons tous combien les faits atroces ou ignobles y sont plus nombreux que les actes d'héroïsme ou de sacrifice chez ces soi-disant géants de 1793. Mais il faut être indulgent pour ceux qui comme Emmanuel des Essarts se rejetèrent, au lendemain de nos désastres, vers les souvenirs d'antiques victoires, et chantèrent ces temps de lutte avant que la froide science de Taine soit venue lui rendre sa véritable et épouvantable physionomie. Or, justement les pièces les mieux venues du poète sont celles dans lesquelles il célèbre les enthousiasmes patriotiques, la *Fonte des Cloches*, par exemple, que l'on arrache de leurs clochers pour les transformer en canons :

Car plus lyrique est votre honneur,
Plus sublime est votre partage
Avec le monde entier pour cage,
Et Kléber pour carillonneur,

ou encore la belle pièce *Aux soldats de la République*, les chants de triomphe sur *Wattignies*, sur l'*Armée de Mayence*, sur *Hoche et Marceau*. Je ne cite rien ici, parce que le lecteur en a tant lus dans ce genre qu'il m'en voudrait peut-être de lui infliger des nouvelles prosopopées. Une piécette moins ambitieuse donnera une idée plus plaisante du poète qui aimait à jouer des pipeaux de Banville aussi bien qu'à emboucher la grande trompette épique de Victor Hugo. C'est la vilanelle des *Regrets d'un ci-devant* :

Le monde est à son déclin,
Quitter pour cette gueusaille
Mon pauvre habit zinzolin !

Lorsque vint Monsieur Franklin,
Je le portais à Versailles,
Le monde est à son déclin.

Cher au petit dieu malin,
Il allait en maraudaille,
Mon pauvre habit zinzolin !

Adieu, car Paris est plein
De rumeurs dont je tressaille,
Le monde est à son déclin.

Au club où règne Merlin,
Contre nos modes on braille,
Mon pauvre habit zinzolin !

Or je ne suis pas enclin
A livrer seul la bataille,
Le monde est à son déclin.

J'adore le gris de lin
Et la couleur de muraille,
Mon pauvre habit zinzolin.

Emu :
C'en est fait, drelin, drelin,
La toilette s'encanaille,
Le monde est à son déclin,
Mon pauvre habit zinzolin !

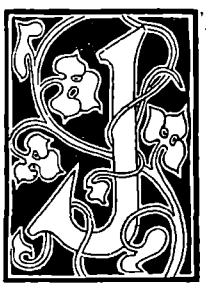
Emanuel des Essarts n'était pas seulement poète, et on le voit, bon poète, il se devait et à ses fonctions de consacrer de savantes et intelligentes études à nos grands écrivains. Son œuvre à ce point de vue est considérable et n'a pas été toute recueillie. Heureusement a-t-il eu la précaution de donner de son vivant un choix de ses articles sous le titre *Portraits de Maîtres* qui restera comme un des ouvrages de critique les plus remarquables de la période de

1880-1890. Les onze poètes ou penseurs qu'il étudie sont en effet, quelques-uns, Chateaubriand, Lamartine, Vigny, Hugo, Michelet, parmi les plus grands, les autres soit parmi les plus estimables, Gautier, Laprade, soit parmi les plus réputés et représentatifs, Béranger, George Sand, Sainte-Beuve, Quinet. Sans doute ce ne sont pas les seuls maîtres du XIXe siècle et ce ne sont pas là, tous, les plus grands, mais on ne peut pas leur méconnaître la qualité commune qui les a indiqués à l'attention du critique : « Tous, dit celui-ci, nous ont paru fournir des exemples de ce qui manque le plus aux récentes générations d'écrivains, le dévoûment à une cause, l'enthousiasme de l'Idée ou de l'Art, la foi à la Poésie, la croyance à la gloire de la vie et à l'efficacité de l'Action. » Et si l'on se rappelle qu'il s'agit d'un livre écrit avant la révélation du symbolisme, on peut trouver qu'Emmanuel des Essarts n'était pas injuste dans son appréciation des « récentes générations littéraires ». Au moment où le dégradant naturalisme et le pessimisme désolant, comme il disait encore, régnaient en maîtres, c'était faire bonne œuvre d'art et de morale que de réveiller les grandes ombres de Chateaubriand et de tant d'autres.

Il serait d'ailleurs inutile de s'engager, à propos de ce livre, dans une nouvelle critique des onze maîtres. Ces quelques pages ne sont pas faites pour ajouter une petite pierre à leur vaste monument, mais pour élever une humble et pieuse stèle à l'honnête homme, au fin lettré et au maître charmant que fut Emmanuel des Essarts. Puisqu'il fut si élogieux pour nos débuts, puisqu'il nous accueillit en frères dans sa répulsion contre la vulgarité de Zola et de ses disciples, à notre tour rendons-lui le tribut d'éloges qu'il mérite comme poète et comme esthète, et effeuillons sur sa tombe récente quelques-unes de ces palmes toujours vertes, comme disait le vieux Malherbe, qui gardent les fronts de vieillir.

HENRI MAZEL.

Deux livres catholiques



'AIME le talent courageux de M. Jean Nesmy. A une époque où trop d'écrivains cherchent le succès dans les voies faciles de la sempiternelle volupté, à l'usage des bourgeois et gens du monde, et où, d'autre part, les artistes chrétiens reculent généralement devant la peinture nécessaire de la passion, ce levier utile et néfaste de tant d'existences humaines, *voici un écrivain qui va bravement son chemin.* La vie gronde autour de lui, elle est redoutable, pleine d'embûches pour les âmes innocentes, elle est dure aux pauvres, haineuse envers les riches... Qu'importe!... Toutes les âmes ont été rachetées par le Christ, et c'est la Croix seule qui sauvera le monde! M. Jean Nesmy n'est pas un amuseur, il ne conte pas pour conter, pour le seul plaisir de suivre le cours mélodieux d'une période et savourer les nuances délicates ou vives de son rêve. A peine y a-t-il çà et là — dans son œuvre déjà considérable — quelques pages sans portée immédiate. Non, c'est un auteur viril et consciencieux, au respect de son art il unit l'amour des apostolats, et, quand il transporte, dans le domaine du roman, ses fortes qualités d'observation et sa sensibilité toujours en éveil devant le spectacle changeant de la terre et du ciel, il pousse jusqu'à ses conclusions extrêmes les leçons que dégagent ses tableaux âpres et fouillés, ses histoires populaires où les pleurs retentissent plus souvent que le rire.

Aujourd'hui, dans la *Lumière de la Maison* (1), la figure d'un prêtre de nos temps nouveaux, cet abbé Herluison, cœur ardent et miséricordieux, réchauffe et éclaire toute l'œuvre par sa parole et son exemple. La lumière de la maison, c'est la Foi, éteinte chez tant de malchanceux, et ce prêtre de l'Evangile rallumera aux gîtes désolés et obscurs la divine Espérance. A côté d'Herluison, démocrate selon l'Eglise et les aspirations du monde moderne, M. Jean Nesmy a peint, d'une touche sympathique, quelques figures s'agitant dans une atmosphère différente, tel le grand usinier Le Merchadour, homme politique et philanthrope généreux, qui s'imagine pouvoir soustraire sans danger la société au Catholicisme et constatera bientôt l'inanité de ses doctrines, tel encore un type de partisan royaliste, chevaleresque et d'esprit cultivé, mais qui ne comprend rien aux aspirations du monde moderne et dont l'effort inaperçu sombre dans la montée démocratique.

---

(1) *La Lumière de la Maison,* roman, par Jean Nesmy. Un vol. in-12 à 3 fr. 50. (Bernard Grasset, éditeur Paris.)

On peut ne point partager toutes les opinions de M. Jean Nesmy, sans pour cela méconnaître sa parfaite droiture et son libéralisme. Et que les silhouettes de pauvres hères, qui traversent ce livre, sont curieuses et touchantes, et comme cette famille Mouche, sauvée par l'abbé Herluison de la déchéance morale et physique, retient d'abord l'attention éveillée pour nous émouvoir ensuite jusqu'au plus profond de nous-mêmes!

Aux dernières pages du livre, la veille de la Nativité, tandis que tombe la nuit, parmi le chant des cloches, le curé Herluison, fatigué mais heureux, rentre au presbytère. Il a distribué, ce matin, les jouets de Noël, il a confessé, cet après-midi, ses ouailles reconquises à la paix de l'Eglise et à l'amour de Dieu.

« Les petites lumières du soir qui s'allumaient partout, à toutes les fenêtres, dans le pauvre quartier, semblaient le saluer de leurs yeux à peine ouverts et tout papillotants. Celle-ci éclairait autour d'une table une troupe d'enfants que l'abbé Herluison avait fait baptiser. Celle-là gardait un pauvre vieux mourant, qui n'eût pas eu sans lui l'espoir de l'autre vie. L'une commençait la veillée dans un foyer qu'il avait reconstruit; combien d'autres mettaient leurs flammes vivifiantes au cœur d'une misère qu'il avait soulagée!... Ces lumières en s'éveillant piquaient de leurs points d'or la nuit déjà tout argentée aux clartés de la lune, pendant que la clameur des cloches en plein vol montait jusqu'aux étoiles, frémissantes de joie... »

Et Le Merchadour, rencontrant le saint prêtre par cette soirée bénie, abjure enfin ses idées d'autrefois :

« Oui, le catholicisme est la première force sociale, qui peut faire et doit faire que la terre de France soit douce aux pauvres qui l'habitent, que toute la lumière du ciel entre dans les maisons! »

* * *

Précisément, M. Jean Nesmy trouve, dans le nouveau livre de M. Joseph Ageorges, un critique très épris de sa manière, de l'inspiration de ses écrits, et qui le loue tout le long d'un chapitre, un peu en dehors de l'ouvrage et auquel son titre général : *L'Enclos de George Sand* (1) ne s'applique guère. Cela n'empêchera pas de trouver ces pages bienfaisantes et belles, deux qualités rarement réunies chez la plupart des écrivains d'aujourd'hui. Pourtant, depuis quelques années — M. Joseph Ageorges le constate — on voit émerger de ce pessimisme sans issue qui, un instant, menaça de tout submerger, certains noms et certaines œuvres touchées par un reflet d'au-delà. Edouard Rod fut l'un des premiers romanciers qui cherchèrent des raisons de vivre, dit excellemment M. Joseph Ageorges. « Il se posa nettement la question : La vie mérite-t-elle d'être vécue? Il répondit : oui, dans le *Sens de la Vie*. Restait à chercher les raisons de se conduire. Aussitôt il posa dans *Au milieu du Chemin* le problème de la responsabilité morale. Et son livre

(1) *L'Enclos de George Sand,* par Joseph Ageorges. Un vol. in-12 à 3 fr. 50. (Paris, Bernard Grasset, éditeur.)

reste significatif même après le *Disciple* de Bourget. » Nous avions peut-être trop oublié ce précurseur, de qui M. Eugène Gilbert nous vantait récemment les hautes qualités morales, et nous aimons à lui voir rendre justice entière. Les noms de Barrès, Voguë, Huysmans, Coppée, Lemaître, Léon Daudet, Bordeaux, Bazin et aussi ce Dimier, auteur de la *Souricière*, un roman qui nous intéressa tant, il y a cinq ou six ans, viennent à la mémoire d'un chacun (1). Oui, vraiment, une renaissance idéaliste, catholique même, s'affirme de plus en plus, et les motifs d'espérer sont encore nombreux, puisque nous pouvons compter sur des écrivains de cette valeur.

On apprend, on apprend beaucoup chez M. Joseph Ageorges, même lorsque par métier, ou par goût, on a parcouru avec de longs arrêts aux bons endroits presque toute la production livresque actuelle... Ce critique rassemble des idées générales, puis il dissocie ces idées... Il réussit, sans effort et sans paradoxe, à nous donner des aperçus nouveaux sur nos contemporains immédiats ou sur un grand écrivain dont l'éclat atteint encore toute une contrée des lettres. C'est de George Sand que je veux parler. Ici M. Joseph Ageorges a trouvé le meilleur modèle, celui qui répondait le plus complètement à ses affinités, à ses goûts, à un instinct atavique. Il aime George Sand à travers le Berry (qui est aussi son pays d'origine à lui-même) et il aime le Berry à travers George Sand. Nous retiendrons parmi les meilleurs souvenirs de nos lectures, ce chapitre parfait de ton et de composition où, tout juste, M. Joseph Ageorges nous explique George Sand paysan. L'admirable écrivain, et quelle joie fière de voir la littérature régionaliste s'élever jusqu'au domaine des lettres qui sont de tous les temps et de tous les pays ! Pour avoir puisé aux sources natales, George Sand a trouvé tous les cris et les aspects de la vie réelle. A cet égard, la *Mare au Diable* et les *Maîtres Sonneurs* demeurent les preuves impérissables des forces secrètes et bienfaisantes de la petite patrie dans la grande. Sachons gré au critique d'avoir réveillé en nous les images parfaites de ces deux livres, de les avoir situées dans leur milieu originel, et d'évoquer ainsi avec charme ou avec splendeur le paysage berrichon, plus inséparable que jamais, dans notre mémoire, du portrait de cette femme, si haute dans son art et si faible dans sa vie.

Jusqu'à présent, certains critiques catholiques s'étaient surtout préoccupés de relever les tares morales de l'écrivain, oubliant ce qu'il y avait de santé, de certitude et de beauté pure dans bien des pages de son œuvre immense. Personne ne reprochera à M. Joseph Ageorges de nous avoir montré la bonne Dame de Nohant, auréolée de vertus naturelles. Hélas! pourquoi la préfacière exquise de ce livre, M^me^ Marguerite Ageorges d'Escola, est-elle obligée d'écrire, après une visite au cimetière de Nohant, dans un avant-propos tout parfumé par l'œuvre et le pays de la romancière : « Nous restions debout devant la grande pierre de Volvic, sous laquelle George Sand a voulu reposer, et nous n'osions pas nous agenouiller, nous

(1) J'ajouterai à cette liste : MM. J. Esquirol, H. d'Hennezel et T. de Visan, que Huysmans aima, et qui méritèrent l'affection et l'estime de cet inoubliable maître.

n'osions pas prier : partout, autour d'elle, il y a des croix; mais au-desus de sa tombe il n'y a que les branches d'un cèdre étendues... Nous nous retirâmes le cœur serré. »

Le livre se complète par la correspondance inédite et la vie curieuse de deux journalistes, Latouche et Lourdeix, qui furent contemporains de l'illustre écrivain et encouragèrent ses débuts. Ils appartenaient à l'enclos de George Sand, ils étaient nés non loin de La Châtre. Ces deux hommes vécurent au commencement du XIXe siècle, dans un mouvement d'idées contradictoire, parmi des événements un peu oubliés. Tout cela intéresse cependant, tout cela demeure vivant. M. Joseph Ageorges ressuscite, en nous contant leur carrière, un peu d'histoire... Il trouve enfin motif, dans une reprise de *Claudie* au Théâtre-Français, à nous faire respirer une nouvelle fois les effluves réconfortants de la glèbe berrichonne, tandis qu'il affirme la grandeur et la simplicité de « ce morceau d'Evangile ».

Si le bon Dieu a pardonné à la bonne Dame, en faveur de son labeur opiniâtre, souvent noble et toujours probe, et eu égard aux qualités exquises de son cœur et à la valeur très rare de son esprit, s'il en est ainsi (et tous les artistes l'espèrent et le souhaitent !) le Paradis a dû lui sembler plus délicieux encore, après qu'elle se fût mirée dans le nouveau livre de M. Joseph Ageorges.

GEORGES VIRRÈS.

Chronique Littéraire

J'AIME beaucoup le titre très net et très franc de ce livre : *Histoire de la Littérature belge d'expression française.* A elle seule, cette vedette est une affirmation de nationalisme littéraire qu'Edmond Picard était tout naturellement désigné pour souligner d'une préface. La préface, comme le volume de M. Henry Liebrecht, réjouira et exaltera tous ceux qui croient à l'originale autonomie de notre culture — et que nos Lettres, alimentées par les ressources propres de la race, ne sont point une contrefaçon simiesque de l'art français.

Cette vérité évidente et consolante, M. Henry Liebrecht, dans une étude très documentée et très vivante de nos origines littéraires, l'a située sur une base historique très solide. Pour cette partie de son œuvre, je veux bien que M. Liebrecht ait mis largement à contribution les travaux décisifs de Godefroid Kurth et de Henri Pirenne — comme aussi les obstinées et nerveuses revendications patriales d'Edmond Picard; tout au moins a-t-il eu le mérite de pousser, davantage qu'eux, ses investigations dans le sens des ancestralités plus spécialement littéraires — et il démontre ainsi, de manière péremptoire, que notre Littérature d'expression française n'est point, comme le prétend « la traître bouche » de certains, la création factice et arbitraire d'une critique « cocardière », mais l'aboutissement lent et progressif d'une poussée autochtone.

Nous n'avons nul besoin de nous inventer des aïeux littéraires; ouvrons d'une main pieuse, ainsi que le fit M. Liebrecht, les galeries de l'Histoire; nous y pouvons contempler une suite émouvante et authentique d'ancêtres.

Ainsi que dans la partie rétrospective de cette *Histoire de la Littérature belge d'expression française*, M. Henri Liebrecht, dans la partie contemporaine, a profité amplement des écrits de ses devanciers — et parmi eux surtout, de ce pauvre et inoublié Francis Nautet, qui fut le premier chroniqueur de notre Renouveau littéraire.

Après lui, il n'y avait vraiment plus de neuf à dire sur les trois précurseurs de nos Lettres : le mélancolique Pirmez, le truculent de Coster, le sonore Van Hasselt. Ce sont là des figures définitivement fixées — et comme des médaillons enchâssés pour toujours au front du monument que la génération suivante a élevé à notre art national.

Ce monument, M. Liebrecht l'a parcouru en tous sens et décrit sous tous

---

(1) HENRY LIEBRECHT : *Histoire de la Littérature belge d'expression française.* Préface d'Edmond Picard. (Bruxelles, Vanderlinden, 1910.)

ses aspects; il s'est arrêté longuement devant les statues souveraines, mais il n'a pas négligé les petits bustes; si les larges fresques ont sollicité sa méditation recueillie, aucun moindre tableautin n'échappa à son attention; et il faut lui rendre cette justice d'avoir, tout en étant très complet, eu le souci de la proportion. Ses appréciations, dénuées de tout esprit préconçu, de dénigrement ou d'apothéose, ne bouleversent aucune hiérarchie. Ceux qu'il exécute, avec d'ailleurs beaucoup de doigté, — par exemple M. Potvin et M. Gustave Frederix — étaient littérairement morts depuis longtemps; ceux à qui il décerne la maîtrise, l'ont, aux yeux de tous, conquise de date ancienne.

Somme toute, nos Lettres belges d'expression française, en se penchant sur le livre de M. Liebrecht, comme sur un clair miroir, s'y reconnaîtront tout entières.

J'ajouterai que M. Henry Liebrecht, qui n'a personnellement pour l'idée chrétienne aucune sympathie particulière, a su s'astreindre, vis-à-vis des écrivains qui se réclament spécialement de la pensée catholique, à cette discipline de l'impartialité — qu'il faut croire bien difficile, puisqu'elle est si peu pratiquée. Nous savons vraiment gré à l'auteur de l'*Histoire des Lettres belges d'expression française* de ne point faire chorus avec ceux qui estiment que la croyance en Dieu et la soumission à l'Eglise sont des causes d'exclusion de la Littérature.

* * *

Dans le livre de M. Henry Liebrecht, M. Charles Bernard ne bénéficie — et à titre de poète — que d'une simple mention. Aussi bien cet écrivain, qui se disperse trop dans le journalisme, n'avait-il produit jusqu'ici aucune œuvre marquante. Voici qu'il nous donne *Un sourire dans des pierres*, qui le classera, idées et style, parmi nos meilleurs critiques d'art, car il sait faire vivre, rendre présentes et vêtir d'émotion les chefs-d'œuvre du passé et les physionomies d'artistes qu'il a choisis comme objets de ses méditations. Sans doute, sa façon de sentir, très aiguë et parfois maladive, dénote une forte influence de Barrès. Mais on pourrait plus mal choisir ses modèles — et il n'est pas donné à tout le monde d'user avec succès et avec sincérité du procédé de Barrès vis-à-vis de Rubens, par exemple, ou de Rembrandt. Il est certain que dans ces deux pages d'évocation — l'une consacrée au maître flamand, l'autre au maître hollandais — M. Charles Bernard a réussi de véritables reconstitutions d'âmes, que ne gâte aucun pédantisme didactique. J'aurais aimé tout autant sa promenade au Campo Santo de Pise, si d'avoir contemplé, avec une ardeur si avertie, les fresques de la mort, n'avait suggéré à M. Charles Bernard des souvenirs équivoques : ce romantisme trop facile déplaît comme doit choquer une niaiserie sentimentale de Murger, dans un cimetière! A part cette faute de goût, *Un sourire dans des pierres*, forme et pensée, relève d'un idéalisme du meilleur aloi.

* * *

(1) CHARLES BERNARD : *Un sourire dans des pierres*. (Bruxelles, Van Oest.)

C'est plutôt du pessimisme que se réclame M. Franz Hellens dans ses *Hors-le-Vent* (1). Que ce livre, plein d'ailleurs de talent, est donc triste, mécontent, amer. Dans sa première œuvre déjà, ce jeune Gantois — car M. Franz Hellens porte le nom d'une des sommités savantes de notre Université — avait promené sur sa cité natale une observation souffrante et âpre, ramassée dans un style qui donnait presque l'impression physique de la souffrance. A émigrer à Bruxelles, M. Franz Hellens n'a conquis ni l'optimisme de la pensée ni la sérénité de l'écriture. Bien au contraire : il se complaît davantage encore dans un art de tourmente. Je n'en veux pour preuve que les deux chapitres de son livre où il nous conte ses souvenirs de Gantois : l'un remémore les *Soirs de Gand*, revécus à travers le tempérament d'un vieux colporteur ivrogne; l'autre, plus personnel, catalogue les désillusions et les froissements du stagiaire. Il y a là, pour scruter des situations de la vie en somme coutumières, de grands frais d'une imagination fiévreuse et une surabondance réellement surprenante de vocables. Ah! M. Franz Hellens n'est pas un auteur harmonieux, mais c'est quelqu'un tout de même : il a le tempérament du pamphlétaire; sa plume trempe dans les plus violents des acides, et en des mots qui réalisent vraiment la maîtrise du mépris, il sait camper devant le lecteur des difformités morales ou des tares physiques. On se révolte souvent contre les déformations caricaturales que M. Franz Hellens inflige aux êtres et aux choses — non sans admirer d'ailleurs les trouvailles du styliste. Et on songe involontairement à une sorte de Léon Bloy qui aurait pris en grippe — pour l'amour de l'art — toute notre petite vie flamande et provinciale... Pure attitude littéraire d'ailleurs, car cette vie flamande et provinciale, comment M. Franz Hellens pourrait-il ne point l'aimer, puisqu'elle lui donna — par réaction — le meilleur de son talent?

FIRMIN VAN DEN BOSCH.

(1) FRANZ HELLENS : *Les Hors-le-Vent*. (Bruxelles, Lamberty.)

L'ADORATION DES ROIS MAGES

(LE MAITRE DE LA MORT DE LA VIERGE)

Gênes, Église Saint-Donat

Chronique Artistique

LE THÉATRE

Théâtre du Parc. — « La Route d'Émeraude »

Les romans qu'on met à la scène sortent déformés de l'expérience : ils perdent d'un côté ce qu'ils gagnent de l'autre. Tandis qu'aucune entrave ne gêne la liberté du romancier, il faut que celle du dramaturge se plie aux contraintes matérielles de la convention théâtrale. Et ces transitions lentes qui, dans l'œuvre romancée, dégradent en de subtiles nuances la psychologie des héros, sont impossibles à ménager dans la rapidité d'une action dramatique, où le fait brutal tient la première place. Le romancier explique les causes : l'homme de théâtre montre les effets. Encore, dans un drame ou une comédie qu'on écrit d'emblée pour la scène, l'auteur qui sait son métier, s'il a en outre du talent, ménagera-t-il ces transitions indispensables qui adoucissent, pour ainsi dire, le passage d'un geste à un autre : c'est affaire de science, de travail, et souvent de flair instinctif. Mais, dans les pièces extraites d'un roman, l'antinomie entre les deux arts éclate. Et l'on se demande pourquoi les dramaturges s'obstinent à travailler ainsi sur le canevas des romanciers. Serait-ce parce qu'ils manquent du don créateur? Non, car l'adaptation exige, avec une souple adresse de main, une dépense d'imagination au moins aussi considérable que celle qu'impose la création. Il est plus facile, là aussi, de produire un enfant soi-même que d'élever l'enfant d'un confrère...

Quand le roman inspirateur est surtout une œuvre descriptive, et c'est bien le cas de la *Route d'Emeraude*, la pièce dont il est l'occasion — l'occasion plutôt que le modèle — ne lui ressemble plus que de loin. Dans le drame de Jean Richepin, si intéressant qu'il soit, c'est à peine si nous reconnaissons quelques-uns des tableaux peints d'une si chaude palette par Eugène Demolder. Et pourtant, nul poète de France n'aurait su, mieux que celui-là, rendre le coloris vif et fort, la saine et joyeuse truculence, la robustesse un peu brutale des maîtres flamands.

C'est d'abord et surtout lui-même que Richepin a mis dans la *Route d'Emeraude* : son tempérament fougueux déborde les cadres du roman, et l'on sent bien que ce qui l'a séduit dans les belles pages de Demolder, c'est le décor et l'époque. Son peintre est le frère de son chemineau, de son flibustier et de ses truands : il répète la même aventure et dit à peu près les mêmes mots; il a, comme eux, le panache romantique. Au demeurant, cette pièce,

décousue par endroits, assez invraisemblable, cette pièce est pittoresque, mouvementée, truculente; et ces vers, de pure veine gauloise, ont une éloquence sonore qui passe aisément la rampe. Richepin, romantique attardé, reste un maître de la langue dramatique.

L'interprétation de la *Route d'Emeraude* ne laissa rien à désirer. Mlle Lucie Brille, dans le rôle de Siska, fut une affriolante luronne. M. Paul Daubry composa un Dirk tour à tour émouvant et drôle. M. Carpentier dessina une majestueuse silhouette de Rembrandt. Et tous les autres contribuèrent au grand succès de ce spectacle franco-belge. F. A.

Cercle Euterpe. — « La Cour du Roi Pétaud »

Tant qu'il y aura des poètes, c'est-à-dire des magiciens du verbe et de la pensée, d'audacieux contempteurs de la réalité, des rêveurs pour qui le songe seul existe, d'incorrigibles broyeurs de bleu, — tant qu'il y aura des poètes, le théâtre de fantaisie ne mourra pas. Même en nos âges de scepticisme et de fièvre mercantile, on ne se lasse pas d'entendre conter *Peau d'Ane*, parce qu'un irrépressible besoin de merveilleux tourmente nos âmes de grands enfants.

C'est ainsi qu'en nous racontant une histoire exquisement absurde, invraisemblable, extravagante, M. Félix Bodson nous a tous enchantés. La *Cour du Roi Pétaud* n'est qu'une féerie en vers : on y prit un plaisir extrême, parce que Félix Bodson est un poète charmant, qui a la grâce, l'esprit, le sourire et le rire. Que n'en avons-nous davantage pour nous récréer de la sorte! Mais nos poètes, même au théâtre, ne sont pas gais, et c'est dommage.

La *Cour du Roi Pétaud*, du roi Pétaud Ier, n'a rien du monde où l'on s'ennuie. Une liberté complète y règne : « on n'y respecte rien, chacun y parle haut », nul n'y fait son métier, et tous moquent sans retenue un monarque débonnaire. La drôle de cour, en vérité! Les poètes y prononcent des oraisons funèbres, mais les évêques y riment de galants madrigaux; les soldats font la cuisine, les cuisiniers montent la garde; les autres charges sont tenues à l'avenant, et dans cette cour bouffonne, il n'y a que le fou pour parler raisonnablement. Vous pensez bien que, d'ailleurs, personne n'obéit au Roi : toute sa cour, s'il l'a congédie, demeure plantée autour de lui; mais elle s'enfuit quand il l'appelle. Et il faut l'héroïsme du brave guerrier Sesterce, le seul qui aime son maître, pour ouvrir une croisée lorsque Pétaud étouffe.

Tout serait parfait dans cette cour — au gré du moins des courtisans — si le bon Roi, dégoûté du mariage par une précédente expérience, n'avait interdit aux femmes l'entrée du palais royal : connaissant sa faiblesse, incapable de dire non, il craint que la première venue ne lui fasse une chaîne de ses bras. Trois duègnes fanées suffisent, à son avis, à représenter le beau sexe : toute la cour, le bouffon en tête, estime que vraiment c'est trop peu. Mais le monarque misogyne, pour une fois, n'en démord pas.

Sa filleule Alysette, jeune et jolie gantière, force un jour la consigne; en écoutant Pétaud se plaindre que, sauf Sesterce, personne ne l'aime, il lui vient une inspiration : il faut que le roi s'en aille, sans rien dire, et demeure absent un bon mois. Le pauvre souverain se laisse convaincre; il part en secret. Et voilà la cour éplorée; on ne perd pas sans larmes un roi si débonnaire. Loin des yeux de ses courtisans, Pétaud est plus près de leur cœur... Or, tandis que la cour se lamente, Alysette survient, déguisée en princesse: elle a éloigné d'un sourire une bande de manants qui, furieux de la disparition du roi, allaient assiéger le château. Elle s'y installe avec Rose, sa suivante : elle attendra, dit-elle, le retour de « son cousin ».

Une femme a perdu Troie; une femme sauvera la cour. Le petit doigt d'une gantière, telle une baguette magique, métamorphose en un clin d'œil cette pétaudière : chacun reprend son métier et tout le monde redevient aimable, tendre, obéissant et doux. Ah! si Pétaud revenait, qu'il serait étonné de ce soudain changement!... Il revient en effet, le bon enfant prodigue; et, ravi du miracle opéré par son charme, il épouse Alysette, ce qui fait le bonheur de tous et le sien en particulier... Ainsi l'Amour qui, d'ordinaire, introduit pleurs et discorde dans les maisons où il entre, l'Amour remit tout en ordre à la cour du roi Pétaud, pour la raison que dans cette cour bizarre « il faut toujours que quelque chose aille à l'envers ».

Cette joyeuse fantaisie, écrite en vers légers, a un rare agrément, une gaieté de bon ton, une grâce délicieusement frivole, un mouvement que rien ne ralentit. Et l'on s'apercevra, si l'on y regarde bien, qu'elle ne manque pas de profondeur.

Excellemment jouée par les amateurs du Cercle Euterpe — qui ont déjà mis à la scène mainte pièce d'auteurs belges, tels que Verhaeren, Picard et bien d'autres, — la *Cour du roi Pétaud* a remporté le plus franc des succès. M. R. Louvois fut un Pétaud patient et bonhomme à souhait, M. Cohnen un capitaine Sesterce au jeu sobre et à la belle voix, M. Robyt un bouffon pittoresque et malicieux dont l'allure et la mimique avaient une drôlerie intense. M^lle^ Bogaerts composa une Alysette pleine de charme, de joliesse et d'émotion. Et M^me^ Delpy Massart fit un page aussi attrayant qu'effronté.

Bref, une soirée qui marquera dans les annales du théâtre belge, et dont il sied de féliciter chaudement le Cercle Euterpe, si généreusement dévoué à nos écrivains nationaux. F. A.

LA MUSIQUE

Premier concert Durant

Il est regrettable que M. Félicien Durant, abandonnant la voie qu'il s'était tracée jusqu'ici, ait songé à modifier la composition générale de ses programmes. Nul doute que la série de concerts historiques donnés à Bruxelles sous son intelligente direction pendant trois années consécutives

et où chaque audition était exclusivement consacrée à l'œuvre d'un seul maître ne s'harmonisât plus intimement avec le but éducatif qui semble être la constante et louable préoccupation de son entreprise et ne comblât plus efficacement sous cette forme une lacune de nos grandes institutions de concerts, les Ysaye, les Populaires et les auditions du Conservatoire ne s'étant jamais attachés à des programmes ordonnés et méthodiques.

Le programme du premier concert Durant comprenait des œuvres anciennes et modernes. La symphonie d'Eugène d'Harcourt parée du qualificatif assez prétentieux de *néo-classique* ne le justifie guère à la vérité, car si elle n'éveille d'aucune façon le souvenir des modèles classiques, ni par le choix et la noblesse des idées, ni par la pure clarté de la ligne architecturale, on ne peut dire davantage qu'elle s'inspire de l'école moderne par le style ou les procédés d'instrumentation. Son grave défaut est de manquer de caractère, de ne point dégager de personnalité forte et précise, défaut que ne sauraient compenser les belles efflorescences mélodieuses dont elle est traversée ni même le *scherzo* d'allure rythmique fort piquante qui constitue le troisième mouvement de l'œuvre.

Signalons aussi une exécution large et généreuse de l'ouverture de *Coriolan*, les variations orchestrales de Brahms sur un thème de Haydn, où la pensée discrète et naïve du maître se dilue dans les riches développements familiers à Brahms dont la verve inventive se déploie avec une ingéniosité et une abondance qui pourrait être parfois taxée d'encombrante et d'excessive.

La perle du concert était le concerto en *ré mineur* de Bach. L'orchestre et Arthur De Greef l'ont exécuté dans une fusion de sonorités tout à fait remarquable, A. De Greef détaillant la partie de piano avec cette perfection plastique du dessin, cette limpidité charmeuse, cette fermeté rythmique, ce tact exquis dans la distribution des colorations qui font de lui un des interprètes les plus complets et les plus compréhensifs de la musique de Bach. La virtuosité magnifique qu'il déploya ensuite dans le concerto en *mi bémol* de Liszt ne fut point suffisante à masquer le côté superficiel de cette œuvre notablement inférieure au concerto en *la* et aussi à la douzième Rhapsodie qu'il donna comme morceau de rappel.

G. DE G.

Deuxième concert Ysaye

Cette séance où se trouvaient associés les deux noms les plus glorieux de la musique au XIXe siècle, Beethoven et Wagner, fut hautement intéressante par la magnificence des œuvres inscrites au programme et par la qualité de leur interprétation. La quatrième symphonie de Beethoven, dont l'*Adagio cantabile* apparut situé en sa véritable atmosphère de paix lumineuse et céleste, fut jouée avec tout l'affinement de nuances souhaitable mais aussi avec une réserve confinant parfois à la mollesse et sans exprimer en toute sa plénitude le caractère de vive allégresse où résident les significations de

l'œuvre. L'ouverture de *Léonore* fut au contraire merveilleuse de vitalité expressive. Ysaye en donna une des interprétations les plus suggestives que nous ayons entendue jusqu'ici, préparant par une série de gradations admirablement ménagées l'explosion d'enthousiasme héroïque qui la couronne. M. Heinrich-Hensel et Mme Hensel-Schweitzer qui rehaussaient le concert de leur concours complétèrent le programme Beethoven par des fragments de *Fidelio*, l'air de Florestan et le duo du troisième acte. M. et Mme Hensel sont des artistes de race. On se souvient avec quelle sérénité idéale cette dernière chanta jadis la mort d'Yseult aux concerts Ysaye. Elle possède une voix superbe d'étendue et d'ampleur qu'elle met au service d'interprétations fières, vibrantes et généreuses. Avec des moyens vocaux plus restreints, l'art de Henrich Hensel se caractérise par le style, la noblesse pathétique de l'accent, le charme d'une diction pénétrante et nuancée. Après les *Murmures de la Forêt* dont l'orchestre rendit avec une fluidité délicieuse les sonorités enivrantes évocatrices de rêve, le concert se termina par la scène finale du troisième acte de Siegfried. Ce fut un ensemble rayonnant. Chef d'orchestre, instrumentistes, interprètes du chant mirent toute leur âme en ces pages sublimes, réalisant une impression d'art très haute et émouvante. M. et Mme Hensel-Schweitzer, le maître Ysaye et sa phalange d'élite furent l'objet d'une ovation chaleureuse et interminable.

G. DE G.

Récital de Mlle Hélène Gobat

Très intéressant le récital de piano organisé par Mlle Hélène Gobat, le 2 décembre dernier, à la Salle Erard. Cette jeune artiste, élève de Pauer, fait le plus grand honneur à celui qui l'a initiée aux secrets de la haute technique. Elle possède toutes les qualités indispensables pour aborder les œuvres les plus difficiles de la littérature du piano. Aussi est-ce avec la plus grande aisance qu'elle a interprété la Rhapsodie (op. 79, nº 1) de Brahms, la vétilleuse Sonate (op. 109) de Beethoven, les ardues variations sérieuses de Mendelssohn et l'Allegro appassionato de Saint-Saëns.

On ne peut faire à la jeune artiste qu'un reproche, qui pour beaucoup sera considéré comme un mérite: c'est que son jeu est parfois trop viril et qu'une interprétation plus rêveuse, notamment dans les œuvres de Brahms, leur aurait donné plus de charme.

A signaler un Ländler et surtout un Moment musical à la Russe de notre collaborateur M. Léopold Wallner, qui ont été accueillis avec une faveur marquée par le public.

Il serait à souhaiter que Mlle Hélène Gobat puisse se faire entendre dans un concert d'orchestre : l'ampleur des sons qu'elle sait évoquer du piano la prédestine à l'exécution des grandes œuvres pianistiques.

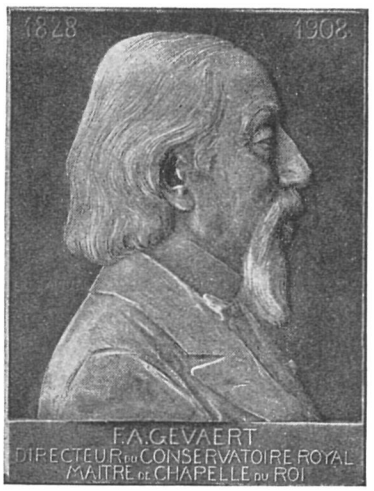
G. I. M.

Une Messe de l'abbé Verhelst

Nous recommandons vivement aux maîtres de chapelle la *Missa in honore* S^mi *Cordis Jesu*, dernière production de l'abbé F. Verhelst. Cette messe, publiée comme supplément à la *Musica Sacra*, est écrite pour deux voix égales et orgue, dans un style très châtié, habile dans sa simplicité et strictement liturgique. Nous avons déjà caractérisé le talent de M. Verhelst à propos de ses charmants petits motets. Sans doute il est beaucoup plus difficile de composer une messe et de se heurter à des textes aussi objectifs que celui du *Credo*. Pourtant l'auteur s'en est tiré à son honneur; si son inspiration n'est pas de haut vol, elle gagne beaucoup dans les passages de recueillement tels que l'*Incarnatus*, le *Sanctus*, l'*Agnus Dei*, ce qui n'est pas donné à tous.

J. R.

A la mémoire de F.-A. Gevaert



Nous extrayons cet article de l'*Art Moderne* avec qui nous applaudissons à l'idée de perpétuer par la médaille le souvenir des Belges célèbres. Nous approuvons l'idée, d'autant plus, qu'ainsi qu'on le verra, les littérateurs ne sont pas oubliés, puisqu'une des prochaines médailles sera celle de Max Waller, le fondateur de la *Jeune Belgique*, qui est déjà en voie d'exécution :

« L'éditeur Fonson a eu l'heureuse idée de perpétuer par la médaille le souvenir des Belges qui illustrent le pays, de créer pour les générations qui nous succéderont le Panthéon de nos gloires d'hier et d'aujourd'hui. L'initiative est d'autant plus méritoire qu'elle n'est secondée par aucun appui officiel. Très courageusement, et sans autre espoir que celui de couvrir à peu près ses frais (toute autre ambition n'eût-elle d'ailleurs pas été vaine ?), M. Fonson a entrepris il y a quelques mois cette publication. La mort récente de l'éminent directeur du Conservatoire de Bruxelles désignait tout naturellement celui-ci pour ouvrir la série. Et c'est la médaille de F.-A. Gevaert, frappée ces jours-ci, qui inaugure, en effet, le pieux mémorial.

» Confiée à M. Charles Samuel, l'exécution de l'œuvre ne laisse rien à désirer. Le profil caractéristique du maître est reproduit avec une vérité saisissante, et l'artiste a réussi à fixer dans les traits du visage le sourire ironique qui donnait à cette physionomie mobile tant de finesse et d'expres-

sion. C'est incontestablement le meilleur portrait qui demeurera de l'homme spirituel, savant, désintéressé, dont la haute personnalité semble s'être imposée davantage depuis que la mort en a fixé définitivement l'image intellectuelle.

» Pour composer le revers, le statuaire a utilisé le charmant et mélancolique bas-relief modelé par Paul De Vigne pour la tombe de Mme Gevaert. Commentaire graphique du verset des Psaumes *In salicibus suspendimus organa nostra*, il allie à la délicatesse du sentiment une grâce et une pureté classiques. C'est F.-A. Gevaert qui en suggéra l'idée à son ami De Vigne, et celui-ci la réalisa dans l'une de ses plus belles inspirations. Aujourd'hui le marbre symbolique abrite, aux côtés de l'épouse, objet de ce touchant hommage, celui qui pieusement le lui rendit...

» S'il faut louer M. Charles Samuel pour l'harmonieuse composition de la médaille, il est juste de féliciter l'auteur de la frappe. Celle-ci est irréprochable. Elle atteste de nouveaux progrès dans une industrie artistique dont nous avons salué avec joie la renaissance et qui, désormais, peut rivaliser avec la parfaite gravure en médailles qui réalisa les conceptions de Chaplain, de Roty et de Charpentier.

» Suivront prochainement les effigies du docteur Kufferath et de Max Waller, par Godefroid Devreese; puis celles de MM. Auguste Beernaert et Jules Le Jeune, ministres d'État. Ces diverses plaquettes seront vraisemblablement terminées avant l'Exposition universelle de Bruxelles, où sera réservé, ainsi que nous l'avons annoncé, un Salon spécial à la Médaille. »

O. M

L'Association des Lettres Chrétiennes

En réponse à l'article : *Explications nécessaires*, paru dans notre fascicule de novembre, *Durendal* a reçu de M. Maurice des Ombiaux la lettre suivante :

« Qu'il me soit permis de remettre au point, pour ce qui me concerne, les *Explications nécessaires* de M. Firmin Van den Bosch, que contient le numéro de novembre de *Durendal*.

« J'écrivis en effet à M. Van den Bosch, à la suite d'un discours prononcé à Malines et commenté par lui dans le *Journal de Bruxelles* où il reprochait à l'*Association des Ecrivains belges* d'exclure de son anthologie les écrivains catholiques; comme je m'occupe de cette anthologie, l'accusation me touchait spécialement. Elle m'étonnait fort, car je ne m'enquis jamais, devant une œuvre, des croyances religieuses de son auteur. Pourtant il se pouvait que mon choix ne se fût porté, à mon insu, que sur des écrivains que M. Van den Bosch considère comme des mécréants. Mais non, on me fit remarquer qu'André Van Hasselt était croyant, qu'Octave Pirmez est revendiqué par les catholiques, et que Georges Rodenbach fut toujours fidèle à la Sainte Eglise. Fort de mon innocence, j'écrivis à M. Van den Bosch pour solliciter de lui la clé de l'énigme. Il me fit savoir que le crime de l'*Association des Ecrivains belges* était d'avoir négligé Kurth et de Haulleville. Tout en estimant autant que lui G. Kurth, je lui demandai la permission de m'occuper tout d'abord des hommes de lettres. Quant à de Haulleville, lui disais-je, j'éprouve les mêmes difficultés que pour Charles Tardieu à faire un choix d'articles dispersés dans quarante ou cinquante ans de journaux. Mais voulez-vous vous en charger, ajoutais-je, apportez-moi le recueil et je le fais publier aussitôt.

» Les lecteurs de *Durendal* apprécieront la bonne volonté de l'*Association des Ecrivains belges* et la mienne.

» A cette proposition qui lui enlevait tout grief, M. Van den Bosch s'abstint de répondre. Comme elle le gêne, il préfère n'en pas tenir compte et n'hésite pas à reproduire son accusation dans *Durendal*.

» Si j'avais le dessein de polémiquer avec lui, je tirerais de cette attitude une victoire facile, mais je ne suivrai M. Van den Bosch ni sur l'estrade, ni sur le tapis.

» Ou M. Van den Bosch veut batailler pour le plaisir de batailler et ne tient aucun compte des explications qu'on lui donne ou il ne m'a pas dit tout ce qui lui pèse sur le cœur, ce que je crois plus volontiers.

» Quel est donc celui que l'*Association des Ecrivains belges* a omis de sacrer grand homme par un volume de son anthologie, ô Van den Bosch? De quelle vanité impatiente êtes-vous le champion si ardent?

» *...Iste deus qui sit da Tityre nobis?*

» Pour vous faire décerner la palme du martyr, vous ne parviendrez pas à m'imposer le rôle de « bourreau malgré lui », ni à me faire prendre vos plaintes au sérieux. Vous n'oseriez pas me dire sans rire que vous attachez quelque importance aux propos du personnage dont je n'aime pas plus que vous l'accent équivoque, et qui, pour se trouver une raison d'être, ne laissa pas de brouiller avec tous ceux qui lui firent crédit; je vous répondrais que vous êtes seul chez nous à lui accorder encore cet honneur.

» Je n'ai jamais ouï parler, par des hommes dont je prise l'intelligence et le sens critique de « l'inaptitude artistique des catholiques ». Vos sources sont tellement peu sûres que vous vous gardez bien de les citer. C'est d'une simplicité un peu sommaire Aussi je crois que ce reproche vaut celui que vous adressez à l'*Association des Ecrivains belges*. Je constate, du reste, que la plupart d'entre vous doivent leur notoriété plus encore à la presse de gauche qu'à celle de droite.

» Mais là n'est pas la question. Il ne paraît pas que ce soit à une cause que votre zèle s'applique. Vous n'avez même pas jugé à propos de saluer la mémoire de l'abbé Eugène Van der Elst, dont la modestie ne parvint pas à voiler un talent délicat.

» Je crois que vous avez lâché le mot : Vous ne voulez pas être des dupes! Ne s'agit-il donc que d'intérêts matériels? Etait-ce vraiment la peine d'attaquer les conférences des *Amis de la littérature* pour leur faire risette bientôt après?

» Et vous parlez du prix quinquennal comme si vous aviez une revanche à prendre. Allez-y donc, bon Dieu! si vous croyez que cinq personnages, quels qu'ils soient, peuvent donner à un homme de talent ou à un faiseur, plus que la plus belle fille du monde, mais veillez davantage à la composition du jury pour n'être point « dupes » de l'impartialité de certains de ses membres. En attendant, il reste permis, n'est-ce pas? à d'autres écrivains, de penser comme un aussi bon catholique que vous, Villiers de l'Isle-Adam, qui devint un héros de lettres en raison même de ce qu'il fut une dupe de la vie : que « celui qui ne porte pas en lui-même le sentiment de sa propre gloire ne connaîtra jamais la signification réelle de ce mot ».

» Cela dit, ô Van den Bossche, créez les mutualités qu'il vous plaira pour vous garantir de toute duperie, croyez bien que je n'y vois aucun inconvénient. Et tranquillisez-vous à mon sujet, car l'aile noire de la mélancolie ne frôle jamais que fort légèrement, lorsqu'il s'agit d'une cause aussi futile, celui qui aime la littérature pour elle-même, et non pour les profits que l'on en peut tirer. »

MAURICE DES OMBIAUX.

***

Voici ma réponse :

A Malines, comme dans *Durendal*, j'ai défendu l'idée d'une *Association des Lettres chrétiennes*, par des arguments d'ordre général, en lettré soucieux de ne blesser ni de diminuer aucun de mes confrères.

M. des Ombiaux me répond par des injures, en journaliste qui veut atteindre son homme.

Je n'attendais pas si vite une confirmation de ma thèse que, leurs éloges réservés et mis à profit, les écrivains catholiques n'ont droit qu'au transcendant mépris des éditeurs impartiaux de l'*Association des Ecrivains belges*.

Je ne rétracte rien de ce que j'ai dit à Malines et de ce que j'ai répété ici ; si M. des Ombiaux veut préciser le débat devant l'opinion, qu'il publie mes lettres. On verra alors qui de nous deux esquive la contradiction.

Au demeurant si M. des Ombiaux pouvait apporter dans la discussion des considérations générales de quelque poids, je le connais assez pour affirmer qu'il ne s'abaisserait pas aux misérables insinuations où le voilà réduit.

Ainsi, aux yeux de M. des Ombiaux, l'écrivain catholique qui proteste contre l'ostracisme prémédité dont la « Laïcité obligatoire » gratifie certains de ses frères d'armes, *doit* être un « boutiquier » ; il *doit* agir selon des visées mercantiles et dans des intentions lucratives...

Ici j'arrête M. des Ombiaux, et je lui dis nettement et carrément : vous savez bien, vous savez mieux que personne, que cela n'est pas ; vous savez que l'écrivain dont vous suspectez aujourd'hui l'indépendance et le désintéressement, donnant ainsi le poids de votre loyauté, sans le vouloir, à la polémique venimeuse de telle gazette à reflets de merlan qui reproduira demain vos attaques, vous savez que cet écrivain combattit vingt ans pour nos Lettres SANS PROFIT D'AUCUNE SORTE, qu'il n'eut d'ambition que pour ses amis — dont vous fûtes, et qu'à défendre ses amis, à parer les coups ménagés à leurs œuvres — à vos œuvres! — par l'incompréhension ou le fanatisme, il employa, sans demander à qui que ce soit de « billet de confession», ce qu'il peut avoir de talent et ce que certainement il a de dévouement à l'art.

Et parce que cet écrivain, qui ne doit de compte à personne d'une pensée sur laquelle personne n'a conquis de droit, se permet de critiquer objectivement une maison d'éditions plus ou moins littéraires, dont M. des Ombiaux est, paraît-il, un des chefs, celui-ci s'autorise à porter, contre cet écrivain, des accusations — dont il ne croit pas le premier mot !

Je n'ai jamais demandé aux Lettres que la joie de les servir.

Et je souhaite à M. des Ombiaux de pouvoir toujours en dire autant.

FIRMIN VAN DEN BOSCH.

LES LIVRES

LE ROMAN

La Maison qui dort, par CAMILLE LEMONNIER. — (Paris, Eug. Fasquelle, éditeur.)

La *Maison qui dort*, la première des trois nouvelles qui composent ce livre, nous transporte en Hollande, dans une Hollande vue au travers des tableaux de Terburg et de Metzu, et c'est menu, menu, c'est exquis avec une pointe de préciosité, c'est « artiste », à chaque tournant de page, et dans le moindre bout de phrase. Une vie quiète, calfeutrée, et qui affronte soudain les rigueurs de la rue sous la neige, et les promiscuités pénibles, afin d'apporter aussi son effort à la grande œuvre du relèvement populaire, en voilà assez pour peindre — comme Lemonnier seul sait peindre — les intérieurs caractéristiques de Néerlande, les coutumes bourgeoises d'une petite ville, l'anomalie d'un cortège d'ouvriers soulevés, dans cette ambiance ouatée, et — naturellement — la féerie des lumières sur les hommes et les choses. On trouvera ici mainte page d'anthologie. Je garde devant les yeux (et je m'en délecte) la jolie robe de soie citron que porte mevrouw Joost. N'y a-t-il pas quelque cruauté à faire mourir de façon brutale son honnête époux, qui devint un si généreux citoyen? Un jour d'émeute, il fut tué par une brique qui dévia et l'atteignit à la tempe... Dois-je avouer que ce tragique événement me remue bien moins que les images fraîches, riantes, de ce joli pays de Hollande, de cette maison où la petite bonne « Liesje, en jaquette à basque longue d'une claire nuance fleur de pêcher, a monté le plateau de métal estampé aux dessins de givre », moins aussi que cette villette, le soir, avec ses fenêtres derrière lesquelles « trois stores hermétiquement abaissés s'infusent d'une clarté blonde, heureuse, évoquant des âmes tranquilles dans un nuage pâle de fumée de pipes... ». Un poète, un pur poète, s'exprime dans ce livre, mais l'observation y demeure tout à la fois vivace et subtile.

Le second morceau du recueil, *Au beau pays de Flandre*, est peint, au contraire, dans une manière large. Ce sont de fiers morceaux que le retour des étalons à la ferme, rentrant, enrubannés et glorieux, du concours agricole, et que cette moisson des blés lourds, dans la grande chaleur d'août, sous la pesée d'un ciel implacable. Le paysagiste a, cette fois, devant les yeux, les grandes lignes, les traits essentiels du tableau, et son œuvre nous paraît bonne, comme le pain de la terre, et belle, à l'égal de la plaine de Flandre enveloppée de vibrant azur. Lemonnier est resté très près de toutes ces choses, comme lorsqu'elles firent, pour la première fois, battre son cœur; il

ne doit pas chercher le secret des renouvellements, chaque heure lui apporte des impressions aussi neuves, aussi ferventes, que celles qui enthousiasmèrent sa jeunesse. Je l'ai vu, récemment encore, se pencher sur un peu de sable, ramasser une poignée de cailloux polis, s'extasier sur leur forme, leur nuance, leur dessin, et évoquer la genèse... On goûtera l'aveu d'amour très pur qui, à la fin de ces pages flamandes, fleurit aux lèvres d'une vraie fille du pays, et la timidité, mêlée d'angoisse, qui gonfle la poitrine d'un gars, pour aboutir enfin au cri de sa tendresse profonde.

Tout cela est senti noblement et rendu avec flamme. L'auteur de tant de livres où tressaute la passion, où le sang s'allume furieusement, et qui ne furent pas écrits pour les lecteurs de cette revue, a usé, dans son dernier récit, *Mon Mari*, de délicatesses extrêmes en exposant une situation qui deviendrait aisément scabreuse. L'écrivain s'en tire avec une souplesse et un doigté singuliers. Nous ne raconterons pas cette histoire, elle vaut par la manière. Et d'ailleurs chacun pourra, cette fois, jouir d'un plaisir pareil au nôtre. V.

La mort de Philæ, par Pierre Loti. — (Paris, Calmann-Lévy.)

M. Pierre Loti a traversé l'Egypte en pestant contre les touristes en général et les Anglais en particulier. Cet infatigable errant se plaît à contempler l'immobilité de la vie sur les bords du fleuve où rien n'a changé depuis Ramsès; ce parfait cosmopolite dénonce avec amertume les atteintes que l'invasion occidentale porte à l'antique civilisation de la vallée du Nil. Qu'il médite, une nuit d'hiver, devant le grand Sphinx, revivant sous les enchantements de la lune; qu'il rêve dans les catacombes où se rangent, depuis mille et mille ans, les cercueils de granit noir des Apis; qu'il remonte en dahabieh le fleuve jusqu'à Thèbes et, au delà d'Assouan, jusqu'au kiosque noyé de Philæ, M. Loti garde partout sa morne tristesse; tout, et jusqu'à l'éternelle splendeur de la lumière, lui rappelle sa qualité d'éphémère de la pensée et lui présente l'image mystérieuse et noire de la mort. Pas n'est besoin d'ailleurs de répéter quel prestigieux évocateur est cet écrivain; le prince un peu monotone des descriptifs contemporains. M. D.

Marthe Baraquin, par J.-H. Rosny aîné. — (Paris, Plon.)

Elle se nommait Marthe, elle aussi, l'héroïne — si j'ose dire — du premier roman de Joris-Karl Huysmans, qui porte ce sous-titre : histoire d'une fille. S'il fallait un sous-titre au dernier roman de M. Rosny, je proposerais : le trottoir forcé. L'auteur nous y montre comment une belle fille de faubourg, à Paris, est une proie qui fuit en vain le chasseur. Marthe Baraquin, dite Lilas, enfant perdue, traquée par d'ignobles convoitises, est sans défense contre l'abject voyou, l'apache sinistre qui s'est juré de l'avoir et de l'exploiter. Elle finirait dans le ruisseau, si la pitié de M. Rosny ne lui avait réservé, au dernier chapitre, et contre toute attente, la rencontre d'un sauveur assez niais qui la soustrait au joug immonde de Victor Huraud, dit Rouge, et de la prostitution l'élève au concubinage. Il me serait difficile de préciser, ici, davantage le sujet d'un tel livre volontairement brutal, et dont je ne méconnais

pas la force tragique. On devine assez dans quel monde nous transporte l'auteur et quelles ignominies il nous oblige à regarder. M. Rosny expose, dans un avertissement, qu'après avoir souvent dépeint la condition misérable et douloureuse des femmes isolées, il en devait fatalement venir à traiter ce sujet extrême, et que, « le sujet admis, il eût fallu être un artiste sans courage et sans conscience pour ne pas aller jusqu'au bout » et ne pas nous prodiguer les scènes abominables de luxure et de férocité qu'il nous prodigue, en effet. Ce sont des raisons qui peuvent mener loin. Pour qu'un écrivain les invoque, il faut qu'il ait la conscience bien mal à l'aise. Elles ne convainquent — et encore ! — que leur auteur. M. D.

Historiettes de Wallonie, par MAURICE DES OMBIAUX. — (Charleroi, Désiré Hallet.)

Voici un quatrième dizain de ces contes et farces de Wallonie, que M. Maurice des Ombiaux excelle à conter. Il en est de joyeux, comme le *Martin-Galet*, et de graves, presque tragiques comme le *Chemineau*, presque héroïques comme le *Mécanicien*. Un autre est simplement prodigieux : la tradition populaire y assied, à la table du *Mouton noir*, l'empereur Joseph II à côté du.... prince Eugène. M. des Ombiaux possède l'âme tendre et malicieuse de son pays. Il en a la savoureuse jovialité et aussi — lisez les *Hirondelles* ou *Vieux souvenirs* — la rêveuse mélancolie. Je souhaiterais que, dût-il être un peu moins fécond, sa forme fût plus constamment châtiée. M. D.

La porte étroite, par ANDRÉ GIDE. — (Paris, *Mercure de France.*)
La vie intérieure, par Mme RENÉ WALTZ. — (Paris, Perrin.)

Deux livres bien divers mais que je réunis ici parce qu'une mystérieuse affinité les rapproche : ce que j'appellerais l'esprit puritain. Dès les premières pages le style le révèle, dans sa simplicité empesée et sans images. Chose étrange, chacun à sa manière, est l'histoire d'un sacrifice : une jeune fille qui s'immole pour que sa sœur soit aimée, et l'un et l'autre est à la fois douloureux et grave, le premier, plus passionné dans ses complications sentimentales, le second calme et triste comme la vie de ses héros. La *Porte étroite* est l'œuvre d'un des plus remarquables écrivains de ce temps et, n'était une psychologie exaspérée, elle serait non seulement admirable, mais bienfaisante. Quant à la *Vie intérieure*, livre d'une inconnue, il dénote un très fin tempérament de romancière et de moraliste ; c'est un *bon* livre dans toute l'acception du terme.

Pereat Rochus, par ANTONIO FOGAZZARO, suivi d'autres nouvelles. — (Paris, Perrin.)

M. Fogazzaro est un des premiers romanciers de notre époque, s'il n'est pas le premier, et — ceci n'est pas pour nous déplaire — il n'a jamais dans ses romans oublié qu'il était poète. On ne dira jamais assez haut la louange du *Petit monde d'Autrefois*, de *Daniel Cortis* et de ce livre presque dantesque qu'est le *Mysterio del poeta*. Aujourd'hui, selon la coutume, on exhume ses œuvres de début. On l'a fait récemment pour tant d'écrivains étrangers

devenus célèbres. Mais tandis que les premiers contes de Kipling nous excèdent, et que l'*Ile de l'Acpyornis* nous détourne du beau Wells de la *Guerre des mondes*, ces premières pages du grand romancier vénitien ne font qu'aviver notre admiration. Les nouvelles diversement traduites qu'on vient de nous livrer sont très disparates. J'y trouve un conte exquis pétri de cet esprit particulier à M. Fogazzaro — cette ironie cruelle qui côtoie le burlesque sans y choir et qui n'exclut pas l'émotion — puis un poème, *Miranda*, qui évoque par endroit l'*Intermezzo* — et, au milieu d'histoires brèves, une plus profondément touchante que les autres et intitulée *Fèdele*. Ici encore nous retrouvons cet art spiritualiste et passionné qui intéresse par le seul conflit des âmes, cette atmosphère pure où se meuvent des personnages d'élite, cette élévation de pensée, cette noblesse et cette poésie qui nous transportent à cent lieues du roman français.

Le couple invincible, par Louis Lefebvre.

Il y a trois cents ans, à la suite d'un naufrage, une quinzaine d'enfants en bas âge débarquèrent dans une île inconnue jusqu'ici des navigateurs. Ils y grandirent, fondèrent une ville et un Etat — la Ville Blanche — et aujourd'hui se croyant de bonne foi les seuls habitants du monde, parlant français et vivant à la française, ils forment là-bas une nouvelle France inconnue de l'autre. Par un miracle de tradition inconsciente, leur civilisation s'est développée parallèlement à celle de la mère patrie — mais point leur morale. Celle-ci admet bien le mariage mais comme un lien qu'on noue et dénoue à volonté. Cette institution dont le symbole et l'instrument est un registre des mariages et des démariages est celle dont les habitants de la Ville Blanche sont le plus fiers. Or voilà la catastrophe qui va provoquer tout le roman : on apprend qu'une femme dont un bellâtre recherche la main, refuse énergiquement parce que son mari l'a liée à lui par des liens indissolubles. La promesse sacrée la retient. Et ici débute un récit comique à force de vouloir être grave. On jette en prison le coupable et son épouse, une émeute éclate, ils sont condamnés à être enfermés — à deux — pour toujours, dans le cachot de la montagne. Que demandent-ils de plus? Ils y vivent ensemble fort heureux, et le spectacle de leurs vertus conduit la ville à proclamer la validité du mariage définitif. Cela pour prouver que celui-ci est l'expression la plus parfaite de la morale et que des âmes d'élite y arrivent sans le secours d'aucune loi positive. M. Louis Lefebvre, un des plus intéressants des jeunes romanciers d'aujourd'hui, a dans l'occurrence fort mal réussi et si l'idée qu'il développe est extrêmement originale elle est mise en œuvre dans un style et sur un mode si indigents et si naïfs que cela tient plus du vaudeville que du drame social.

P. N.

LITTÉRATURE

Le roman sentimental avant l'Astrée, par M. Gustave Reynier. — (Paris, Armand Colin.)

Les hommes ont toujours été friands d'histoires d'amour. Et sans doute, n'est-il point de sujet dont on ait parlé davantage, depuis que le monde est

monde. C'est une matière monotone et, en même temps, toujours renouvelée, car l'amour, s'il ne saurait changer dans son essence naturelle, est de tous nos sentiments le plus apte à se modifier dans ses formes et dans ses modes selon les temps et les lieux, selon la diversité des idées et des coutumes.

On pourrait croire que la conception sentimentale d'une époque doit se refléter exactement dans sa littérature, et l'idéal manifesté par celle-ci répliquer à celui qui régnait dans la vie. Peut-être bien régnait-il sur elle, mais, à la façon des rois constitutionnels, sans la gouverner! Et n'était-il idéal précisément que parce que différent de la réalité ou supérieur à elle. Puis, d'ailleurs, il est bien difficile de déterminer d'un trait arrêté le caractère dominant d'un siècle; trop d'éléments contradictoires, en action et en réaction, le passé qui pèse, le présent qui aspire, se mélangent incessamment dans la vie pour que la tendance générale de celle-ci, à un moment donné, puisse être définie aisément. Le réalisme qui, au xv^e^ siècle, semble envahir tous les domaines de la pensée et de l'activité, se traduit, en certains d'entre eux, la politique, par exemple, par des tendances nettement positives; en certains autres, l'art religieux, notamment, par les débordements d'une sensibilité que les âges antérieurs n'avaient pas connue ou, du moins, pas exprimée. Le xvi^e^ siècle qui, en Italie, sous l'impulsion de l'humanisme, semble tout tourné vers le culte de la *virtù*, de la force, de la grandeur et de la matière, fait apparaître en France quantité de romans d'amour dont les héros, livrés en proie à mille traverses naturelles et magiques, à des tribulations sans cesse renouvelées, vont dans « un continuel mourire », sans que défaille jamais la constance du sentimeut exalté dont ils sont remplis.

Si les traductions de Boccace, *Fiammetta*, le *Filocolo*, etc., apportent en France, à cette époque, l'exemple de romans où l'allégorie se mélange d'analyse psychologique, la vogue continue longtemps à appartenir aux romans d'aventure où survit l'esprit chevaleresque qui, de plus en plus, disparaît dans la réalité. L'amour tel qu'il apparaît là est plus action que réflexion; les personnages ne scrutent pas leurs sentiments, ils les subissent, ils leur obéissent, ils ont besoin, pour en entretenir l'ardeur, de leur donner forme extérieure, de les traduire en gestes belliqueux ou extravagants, et qu'ils ne puissent arriver à leur satisfaction — quand ils y arrivent — qu'après mille exploits fantastiques.

Tous les amants sont braves, purs, fidèles jusqu'à la mort. Ils ne pensent jamais à eux-mêmes, mais au sort ou à la douleur de celui qu'ils aiment : « O mirouer de mes reluisans yeux, je crains plus vostre peine et travail que je ne fay ma prompte fin. » Ainsi parle Médusine, qui meurt, à Luzindaro. Et celui-ci, après que le corps de son amie a été consumé par les fleurs, transformées ensuite en flammes, que les oiseaux ont fait pleuvoir sur sa triste dépouille, se nourrit de ses cendres, pour mourir bientôt, à son tour. Tout le merveilleux du moyen âge, l'esprit d'hyperbole des cours d'amour est encore dans les histoires de cette sorte, dans les interminables *Amadis des Gaules* qui venaient, du reste, de l'Espagne, plus inféodée au passé que les pays voisins et dont l'imagination orgueilleuse se complaisait aux prouesses et aux férocités engendrées par le point d'honneur.

On traduit beaucoup ; on écrit aussi beaucoup de romans originaux. On fait passer en français le *Décaméron*, dont plusieurs contes, celui de Guiscard, par exemple, avaient déjà été traduits au XV^e^ siècle, et Bandello, dont les histoires aux péripéties dramatiques retiennent la vogue. Plus tard, lorsque les guerres de religion auront pris fin, sous Henri IV, le public, dégoûté des émotions violentes, désireux de repos, de quiétude, de vie adoucie par la politesse des mœurs, s'éprend d'œuvres moins mouvementées, où les événements sont, si l'on peut dire, transportés dans le cœur des personnages. On aime les dissertations sur l'amour, la discussion de thèses plus ou moins singulières. On préfère aux violences, souvent brutales, de la passion, le raffinement du sentiment, poussé quelquefois jusqu'à la préciosité. L'esprit d'analyse tend à prévaloir : on traduit et on lit le *Cortegiano*, de Castiglione, l'*Aminta*, le *Pastor fido*... Les théories platoniciennes se propagent aussi. L'amour — dans les livres — prend des expressions plus délicates, il est volontiers discoureur, alambiqué et subtil. Bientôt, les romanciers, à l'exemple des poètes du Parnasse, prétendront n'écrire point pour les gens du commun. Puis, en 1607, d'Urfé publia les premiers livres de l'*Astrée*...

L'étude que M. Reynier a consacrée à cette période, jusqu'ici peu fréquentée, du roman français, est excellente. C'est, en somme, un tableau de l'esprit, de la pensée et des mœurs du XVI^e^ siècle, dont tous les traits ont été empruntés, avec autant de goût que de critique, aux écrits charmants ou pittoresques du temps.

La vie anecdotique et pittoresque des grands écrivains,

par MM. ALPHONSE SÈCHÉ et JULES BERTAUX. *Gœthe*, — *Lord Byron*. Deux vol. ill. — (Paris, Michaud.)

L'artiste, le poète sont tout entiers dans leur œuvre ; celle-ci est l'expression la plus vive et, par ce que son élaboration comporte d'inconscience, la plus naïve de leur personnalité... Cela est vrai, mais pas absolument peut-être : car, si l'artiste s'abandonne à l'inspiration et introduit ainsi dans ses ouvrages des éléments dont le contrôle lui échappe en partie, il n'est pas sans y revenir après coup pour arranger, pour modifier, en un mot pour mettre en scène sa pensée. Et souvent le talent fait la toilette du génie, de manière à faire apparaître celui-ci dans un jour plus avantageux, dans une attitude moins sincère, sans doute, mais plus noble.

De sorte que, si pour juger de l'homme qu'était Byron ou Gœthe, nous n'avions que *Manfred* ou *Don Juan*, que *Werther* ou *Faust*, l'opinion que nous pourrions nous faire comporterait un quotient assez considérable d'incertitude. C'est leur aspect sublime qui nous apparaîtra dans ces écrits. Ils sont là sur les sommets de leur pensée, Dieux tantôt visibles, tantôt environnés de nuées... Mais, parce qu'ils nous ont ému, parce que nous les aimons, nous voulons les connaître de plus près, les savoir dans leur vie, dans le détail de leur existence, dans les joies et les vicissitudes de celle-ci. Nous voulons connaître tout de leur vie, aussi, pour mieux connaître tout de leur œuvre et mesurer, en même temps, ce que l'une a donné à l'autre.

Rien ne saurait répondre plus exactement à cette curiosité que les volumes de la collection que viennent d'entreprendre MM. Séché et Bertaux. Les publications réputées d'histoire et de biographie littéraires de nos deux excellents écrivains nous dispensent presque de faire l'éloge de leurs nouveaux travaux. On trouvera dans ces petits volumes, à côté de nombreuses reproductions du plus vif intérêt, un récit composé d'après les sources les plus sûres et où rien d'essentiel ou de caractéristique n'est négligé.

On pourrait croire que ce n'est pas sans préméditation que leurs auteurs ont fait paraître à peu près simultanément *Lord Byron* et *Gœthe*, les deux poètes étrangers du début du dernier siècle dont la pensée ait rencontré le plus d'écho et de sympathie en France. Et il y aurait, à ce propos, une attrayante étude à écrire sur le romantisme en action de Byron comparé au romantisme sentimental — et, d'ailleurs, passager — de Gœthe...

ARNOLD GOFFIN.

Le Cénacle de la Muse française, par LÉON SÉCHÉ. — (Paris, *Mercure de France.*)

L'histoire littéraire racontée à l'aide des petits papiers est souvent agaçante et souvent fausse à force de vouloir être vraie. Une vue d'ensemble peut rendre, mieux qu'un amas de détails, la physionomie d'une époque. Le nouveau livre de M. Séché n'a pas le grand défaut des livres pareils : on n'y assiste pas comme dans la petite critique de M. Edmond Biré et comme dans certains livres récents sur Napoléon — ces livres malfaisants qui à la belle légende veulent substituer l'histoire mesquine — au déshabillage des grands hommes; le spectacle ici en étant aussi piquant n'est pas aussi désolant, car M. Séché au lieu d'étudier à sa manière les héros du romantisme, en explore les *poetae minores* auxquels on ne doit pas comme aux autres le respect sacré. Ces premiers tâtonnements d'une école sont un chapitre inconnu de l'histoire littéraire et en raison de cela le livre est prodigieusement intéressant. Il est, en outre, écrit avec autant d'art que peut en comporter une œuvre pareille.

P. N.

Ecrivains belges : *Albert Bonjean*, par JULES PEUTEMAN. — (Verviers, 1909.)

C'est une nouvelle étude bio-bibliographique du chantre des Fagnes, écrite avec chaleur. Elle reproduit certaines pages de M. Albert Bonjean qui ont vraiment grande allure et sont empreintes d'une intense poésie. Ainsi cette description d'une nuit de septembre ruisselante d'astres, où l'artiste et le savant, qui se rencontrent chez M. Albert Bonjean, aboutissent à un lyrisme ardent et contenu, tout gonflé d'une émotion que l'on sent trépider sous les mots.

M. Jules Peuteman avait rappelé, dans un précédent opuscule de sa collection des Écrivains belges, les mérites certains du baron Arnold de Woelmont, un écrivain, auquel, d'après M. Peuteman, justice complète ne fut pas rendue. En tout cas, sa mémoire est défendue, cette fois, avec talent et sincérité.

Paul Verlaine, *poète catholique*, par ALBERT DE BERSAUCOURT. — Paris, Henri Falque, éditeur.)

Ceux qui aiment Paul Verlaine seront heureux de retrouver, dans ces belles pages, les motifs réfléchis de leur admiration et de leur sympathie, ceux qui refusent encore — mais ils sont si rares parmi les lettrés ! — leur hommage à un livre, à cause de la vie coupable de son auteur, pardonneront au poète d'avoir eu parfois le cœur d'un satyre.

M. de Bersaucourt nous donne les détails bien curieux d'une existence invraisemblablement bohème et géniale, peut-être même nous apporte-t-il de l'inédit. Quoi qu'il en soit, c'est un critique très averti. On apprécie sa méthode, la pondération de ses jugements, malgré la flamme enthousiaste qui brûle chez lui devant l'auteur de *Sagesse*. Il rappelle quelques pensées d'Adrien Mithouard, dans ce *Paul Verlaine ou le Scrupule de la Beauté*, qu'édita le *Spectateur catholique*, la revue aux cendres glorieuses; il se souvient de notre cher Rodenbach et de son *Elite*, de Maurice Dullaert qui signa une étude sur *Paul Verlaine*, digne d'un grand critique. M. Albert de Bersaucourt amalgame tous ses jugements, mais sa part d'intervention est assez considérable et originale pour justifier de sincères louanges. V.

PUBLICATIONS D'ART

La Peinture en Belgique : *Les Primitifs flamands*, par M. FIERENS-GEVAERT. Fascicules V et VI : *Hans Memling. Ses origines, sa carrière, ses œuvres. — Le Maître de la Légende de sainte Ursule ; Gérard David et son école*, 32 planches hors texte. — (Bruxelles, Van Oest et Cie.)

Après Jean Van Eyck, chez lequel le réalisme le plus résolu s'associa, en certaines œuvres, avec un sentiment, presque byzantin dans la forme, de la majesté des personnes divines; après Van der Weyden et Thierry Bouts, tous deux grands dans leur art, tous deux « mystiques », peut-être, l'un à la manière d'un franciscain; l'autre, à celle d'un théologien; après le mystérieux maître de Flémalle qui, selon que l'on considère telle ou telle des œuvres qui lui sont attribuées, semble, comète errante parmi les étoiles fixes, se rapprocher, tantôt de Hubert ou de Jean Van Eyck, tantôt de Van der Weyden, tantôt de Bouts... après Juste de Gand et Hughes Van der Goes, illustres à Urbin et à Florence; après tous ces maîtres, dont il nous a dit l'œuvre et la vie, M. Fierens-Gevaert nous donne dans le cinquième et le sixième fascicules de son grand ouvrage *Hans Memling* et *Gérard David*.

Ce sont des artistes entre tous séduisants, celui-ci par la fraîcheur de sa vision, par on ne sait quoi de cordial et de familier dans la conception; celui-là par sa sensibilité profonde, par ce que l'imagination du poète ajoute inconsciemment de beauté aux spectacles de réalité dont le peintre s'inspire.

L'étude que M. Fierens-Gevaert consacre aux deux maîtres de Bruges, en même temps qu'à Ysenbrant et à quelques autres artistes de l'école, constitue un tableau complet — aussi complet, du moins, que le permettent les renseignements recueillis jusqu'à présent — de l'activité artistique de la

vieille cité flamande, dans le domaine de la peinture, à la fin du XVe siècle. Etude telle qu'on pouvait l'attendre d'un fervent et perspicace admirateur de nos primitifs comme M. Fierens-Gevaert et dont le prix est encore accru par les soigneuses bibliographies et les belles et nombreuses reproductions dont elle est accompagnée.

L'Art flamand et hollandais (Numéros d'*août* et de *septembre*). — M. Georges Eekhoud étudie avec les puissances de sympathie et la compétence qu'on lui connaît l'œuvre si attrayante de *Maurice Bliech*. M. Jacques Mesnil, dans un article sur les *Mystères et les arts plastiques*, marque quelques-unes des critiques et des objections fondées que soulève la thèse soutenue par M. Emile Mâle dans son récent et, d'ailleurs, si intéressant ouvrage, sur l'*Art religieux à la fin du Moyen âge*; notre ami M. Arnold Goffin parle du *Concours pour le monument de l'indépendance à Buenos-Ayres* et spécialement du beau monument créé par nos compatriotes Lagae et Dhuicque dont l'érection dans la capitale argentine a été décidée. Nombreuses illustrations.

(Numéro d'*octobre*.) — M. Jacques Mesnil, poursuivant son examen de l'ouvrage de M. Mâle, sur l'*Art religieux à la fin du Moyen âge*, montre par quelques exemples, qu'il aurait pu aisément multiplier, que les éléments pittoresques que l'écrivain français croit avoir été empruntés par les maîtres septentrionaux du XVe siècle, aux représentations de *Mystères*, apparaissaient déjà dans l'art italien à la fin du XIIIe siècle.

On sait que M. Mâle attribue aux *Mystères* une grande influence sur l'accentuation réaliste de l'art de nos contrées au XVe siècle, mais, ajouterons-nous aux arguments de M. Mesnil, à supposer que les éléments en question proviennent vraiment du théâtre, peut-on croire qu'ils soient les indices d'une action déterminants de celui-ci dans le sens réaliste, alors que la plupart de ces mêmes éléments se rencontrent chez Giotto et ses disciples dont l'art ne saurait nullement être considéré comme ayant obéi à des tendances réalistes. Au fond, ces détails familiers que M. Mâle signale comme des agents de réalisme, au XVe siècle, ils étaient déjà employés, en Italie, tout au moins, au XIVe, comme des agents d'émotion dramatique.

(Numéro de *novembre*.) — Numéro spécial consacré à *Jan Steen*, à l'occasion de l'exposition des œuvres de ce maître à Londres. Texte de M. Martin, directeur du musée de peinture de Lahaye. Illustration composée en majeure partie de reproductions d'œuvres de l'artiste appartenant à des collections particulières.

Les Arts anciens de Flandre (tome IV, fascicule I). — Début d'un intéressant travail de M. S. Pierron sur les *Mostaert*. Etude de notre collaborateur Arnold Goffin sur la *Renaissance réaliste à Florence* et l'influence qu'exerça sur la sculpture florentine, au début du XIVe siècle, le maître flamand *Pier di Giovanni Tedesco*. Suite de la *Notice* consacrée par M. J. Gestoso y Perez aux artistes flamands qui travaillèrent à Séville aux XVIe et XVIIe siècles. M. C. Tulpinck achève sa recension documentée et érudite de la *Collection Cemberlyn d'Amougies*. Tous ces articles sont illustrés de belles reproductions hors texte.

ARNOLD GOFFIN.

NOTULES

Renée Vuren est morte il y a quelques jours. Elle était née aux Etats-Unis en 1877 et avait publié, depuis 1901 : les *Études et Préludes*, les *Cendres et Poussières*, les *Evocations*, la *Vénus des Aveugles*, *A l'heure des mains jointes*, les *Flambeaux éteints*, les *Sillages* et divers volumes de prose. Mme Renée Vuren, qui s'était faite l'âme d'une Sapho, a dans toute son œuvre exprimé des sentiments d'un paganisme raffiné et étrangement pervers. Sa poésie qui d'abord, par le caractère tout spécial de son inspiration avait étonné, parut bientôt monocorde. Les derniers mois de sa vie furent marqués, dit-on, par une conversion complète et profonde au christianisme.

* * *

Le samedi 27 novembre le *Thyrse* fêtait, en un banquet, le Xe anniversaire de sa fondation.

Un grand nombre d'écrivains et d'artistes s'étaient joints au Comité de la revue pour célébrer ce joyeux événement dans nos lettres.

On entendit un discours, d'une finesse et d'une perspicacité charmantes, de M. Henri Maubel, qui présidait ces agapes confraternelles. M. Léopold Rosy, le sympathique et talentueux directeur de la revue, le bon poète Gaston Heux, et puis encore M. Maurice Gauchez, d'une belle ardeur juvénile et artiste, et M. Charles Morisseaux, extrêmement spirituel, parlèrent, toastèrent, avec un entrain qui allait grandissant.

Cette mémorable soirée se terminait par l'audition de plusieurs poèmes de Verhaeren, d'Albert Giraud et de quelques fortes pages de Camille Lemonnier, que firent valoir la voix d'or et l'admirable diction de Mme Derboven, et le talent très intelligent et très sûr de M. Carpentier.

Mlle Laure Dewin, de la Monnaie, fut ensuite unanimement applaudie, et enfin Mlle Kalff, du Théâtre Antoine, joua à elle seule, et de façon inoubliable, la scène des Cheveux de *Pelléas et Mélisande*.

MM. Camille Lemonnier, Firmin Van den Bosch, Maurice Wilmotte, Charles Vander Stappen et beaucoup d'autres, empêchés d'assister à la fête, avaient tenu néanmoins à s'y associer par des lettres chaleureuses, qu'on salua de bravos.

* * *

La renaissance de la médaille. — Elle est vraiment charmante, la plaquette gravée par M. **Godefroid Devreese** à l'effigie de l'ingénieur belge Auguste Moyaux, qui depuis vingt-cinq ans créa et administre diverses compagnies de chemins de fer en Italie. L'artiste a reproduit avec une saisissante expression de vie le profil énergique et fin du jubilaire, qui déjà servit de modèle à Alexandre Charpentier. Le revers est formé d'une composition harmonieuse, la plus élégante peut-être de toutes celles que signa

M. Devreese. Deux figures allégoriques, la Belgique et l'Italie, joignant leurs mains dans un geste de solidarité, en constituent le sujet principal. A leur droite se profile au loin la tour du château Sforza, à Milan; à leur gauche, celle du palais des Consuls dominant le panorama de Gubbio, en Ombrie. Sur une sorte de prédelle, le Vésuve érige sa silhouette dans le classique paysage du golfe de Naples. A l'extrémité supérieure de la médaille, les volutes d'un ruban qui porte les dates de 1884 et de 1909 encadrent discrètement une roue ailée et les écussons des deux nations associées.

L'œuvre, d'une conception heureuse et d'une exécution remarquable, atteste les progrès constants que fait en Belgique l'art de la médaille.

L'éditeur Fonson vient de frapper pour la Société des Chemins de fer vicinaux belges une autre médaille de G. Devreese, et, pour le Cercle africain, une médaille-plaquette du même auteur destinée à fixer le souvenir du voyage au Congo du prince Albert de Belgique.

Il a édité, en outre, une jolie breloque de M. Charles Samuel qui sera distribuée aux sociétés bruxelloises qui ont fêté, en août, le retour du prince.

* * *

Madame Anna De Weert, de Gand, une des meilleures élèves du grand artiste Emile Claus a exposé récemment tout une série de ses œuvres au Cercle Artistique de Bruxelles, en même temps que **M. François Beauck**. Nous reparlerons de ces deux expositions qui furent très intéresantes toutes les deux.

* * *

Madame G. Wybauw-Detilleux, cantatrice, a repris ses leçons particulières de chant (français, allemand, italien, anglais, néerlandais), chez elle, 40, rue Moris (chaussée de Waterloo).

* * *

Accusé de réception :

ART : *Conférences sur l'architecture et la peinture* : L'éloge du gothique. Turner. Le Préraphaélisme, par JOHN RUSKIN. Traduction de E. CAMMAERTS. Vol. illustré (Paris, Laurens). — *Diphilos et les modeleurs de terres-cuites grecques*, par EDMOND POTTIER. Vol. illustré (Collection : Les grands artistes. Paris, Laurens). — *Ribera et Zurbaran*, par PAUL LAFOND. Vol. illustré (idem). — *Les architectes des cathédrales gothiques*, par HENRI STEIN. Vol. illustré (idem). — *Carthage, Timgad, Tebessa et les villes antiques de l'Afrique du Nord*, par RENÉ CAGNOT. Vol. illustré (Collection : Les villes d'art célèbres. Paris, Laurens). — *La voie publique et son décor*, par FERNAND BOURNON. Vol. illustré (Collection : Les richesses d'art de la ville de Paris. Paris, Laurens). — *Les édifices religieux. Moyen-Age. Renaissance*, par AMÉDÉE BOINET. Vol. illustré (Paris, Laurens). — *La vie et l'œuvre de Titien*, par GEORGES LAFENESTRE. Vol. illustré (Paris, Hachette). — *L'art, la religion et la Renaissance*, par I.-C. BROUSSOLLE. Vol. illustré (Paris, Téqui). — *Les fresques de l'Arèna à Padoue*, par I.-C. BROUS-

SOLLE. Vol. illustré (Paris, Dumoulin). — *L'Université de Paris*, par LOUIS LIARD. Vol. illustré (Collection : Les grandes institutions de France. Paris, Laurens).

HISTOIRE : *Sainte Bathilde reine des Francs.* Histoire politique et religieuse par DOM COUTURIER (Paris, Téqui).

LITTÉRATURE : *Le plaisant abbé de Boisrobert, fondateur de l'Académie française*, par EMILE MAGNE (Paris, Mercure de France). — *Critiques diverses*, par BARBEY D'AUREVILLY (Paris, Lemerre). — *L'évolution de l'idée dramatique chez les maitres du théâtre de Corneille à Dumas fils*, par JULES GUILLEMOT (Paris, Perrin). — *Dans la lumière de Rome.* Pèlerinages et flâneries, par EDMOND RENARD (idem). — *Heures d'Italie*, par GABRIEL FAURE (Paris, Fasquelle). — *Ombres et lumières*, par FERNAND LAUDET (Paris, Perrin). — *Camille Lemonnier*, par MAURICE DES OMBIAUX. Vol. illustré (Paris et Bruxelles, Carrington). — *Le mirage oriental*, par LOUIS BERTRAND (Paris, Perrin). — *Prières et pensées chrétiennes de J.-K. Huysmans* avec introduction et notes par HENRI D'HENNEZEL (Lyon, Ladonchet).

PHILOSOPHIE : *La critique du Darwinisme social*, par J. NOVICOW (Paris, Alcan). — *L'art et le geste*, par JEAN D'UDINE (idem.)

POÉSIE : *Toute la Flandre.* Les villes à pignon, par EMILE VERHAEREN (Bruxelles, Deman). — *Le soleil dans la forêt*, suivi de *Bienheureuse*, pièce en deux tableaux en vers, par JEAN BOUCHOR (Paris, Plon). — *Les triomphes*, par NICOLAS BEAUDUIN (Paris, Ed. de Rubriques nouvelles). — *Les bâtisseurs de villes*, par ROGER DEVIGNE (Paris, Gastein Serge). — *La poésie féministe à l'étranger*, par MARGUERITE BERTHET, t. I : Roumanie (idem). — *Quelques vers*, par le comte D'ARSCHOT (Bruxelles, Lacomblez). — *Le jeu de dix-huit ans*, par PROSPER ROIDOT (Bruxelles). — *L'essor éternel*, par HENRI ALLORGE (Paris, PLON). — *Anacréon.* Transposition de LÉON-MARIE THYLIENNE (Liége, Société belge d'éditions).

ROMANS : *Monsieur le Professeur*, par JOSEPH CHOT (Liége, Société belge d'éditions). — *Les arpents de neige*, par JOSEPH POIRIER (Paris, Nouvelle librairie nationale). — *Madame Kakebroeck à Paris*, par LÉOPOLD COUROUBLE (Bruxelles, Lacomblez). — *Derniers contes :* Histoires inédites. L'amour suprême. Akédysséril, par VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (Paris, Mercure de France). — *La brèche*, par BRADA (Paris, Plon). — *Les infernales*, par NIKTO (Paris, Lemaire). — *Le livre d'heures*, par M. J. JORYS (Paris, Editions d'art et de littérature). — *Les arrivants*, par JEAN YOLE (Paris, Grasset). — *Pèlerins et égarés*, par FABRI DE FABRIS. Traduit de l'allemand par U. Caillet (idem). — *Vliesbroeck*, par EMMANUEL DES HAYES (Bruxelles, Lebègue). — *Le voyage immobile*, suivi d'autres histoires singulières, par MAURICE RENARD (Paris, Mercure de France).

THÉATRE : *L'Oiseau bleu*, par MAURICE MAETERLINCK (Paris, Fasquelle). *Deux drames :* Le cloître. Philippe II. Par EMILE VERHAEREN (Paris, Mercure de France).

Table générale
des Matières classées par Noms d'Auteurs

PAGES

ANSEL (FRANZ). — L'âme des saisons (VICTOR KINON) . . 574
Théâtre du Parc (*Mihien d'Avène*) . . 713
Théâtre du Parc : *La Route d'Emeraude* 759
Cercle Euterpe : *La Cour du roi Pétaud* 760
BARBEY D'AUREVILLY. — Lettres inédites 35
L'idolâtrie au théâtre . 631
BOSERET (JOSEPH). — Chanson — Remember . 498
Attente 732
BRAUN (THOMAS). — La mort du cantonnier . . 283
BULS (CH.). — La Forêt de Soignes 638
CANIVET (HÉLÈNE). — L'aile mouillée (JEAN DOMINIQUE) 436
CARTON DE WIART (HENRY). — Vieux Bruxelles (roman historique), suite . . . 78
209, 337, 407, 471, 533, 597, 662
CHARDOME (EMILE). — Les moines orfèvres. 19
Agar et Ismaël — Le lévrier — A Waterloo 730
CLOSSON (ERNEST). — Les deux dernières adaptations musicales du théâtre de MAETERLINCK sur la scène de la Monnaie 176
Katharina. Légende dramatique en trois actes de L. Van Heemstede; adaptation française de F. Van Duyse; musique d'EDGAR TINEL. Première représentation à Bruxelles, au théâtre de la Monnaie, le 27 janvier 1909. 235
COUNSON (A.). — La littérature au Congrès de Malines 640
D'ARSCHOT (G.). — Constantinople. 744
DAVIGNON (HENRI). — L'eau complice. 688
DE GOLESCO (GEORGES). — Les Concerts Ysaye 48, 184, 762
Le Cercle : *Piano et Archets* 49, 181
Les Concerts Durant 114, 252, 316, 761
Madame Kleeberg-Samuel 81
Les Concerts du Conservatoire 181, 253
Les Concerts Populaires. . . 181, 183, 251, 714
Concerts divers. 49, 317
Constance Teichmann (MARIE BELPAIRE). . 572
DE LAMINNE (ERNEST). — Jour d'Equinoxe 531
DELATTRE (LOUIS). — L'herbe et la feuille (contes pour ma petite fille). Mardjot et Djandjot. Le roitelet 499
DELLA FAILLE DE LEVERGHEM (GASTON). — Mon chêne. La rose et le scarabée. L'orage . . . 285
DE PRÉMOREL (ADRIEN). — Départ. 595
DE SPRIMONT (CHARLES). — La barque. Les chalands. Tamise. Les légendes . 229
DESTRÉE (DOM BRUNO). — L'âme du Nord 146
Saint François d'Assise dans la légende et dans l'art primitifs italiens, par ARNOLD GOFFIN . . 529
DE V... (H.). — La manifestation littéraire du 4 mai à Louvain 377
Le V^e^ Salon du Cercle *Vie et Lumière* 389
GÉRARD (HUBERT). — Durendal 115
GOFFIN (ARNOLD). — Gravure à la manière noire : Logis romantiques 24
Victor Rousseau. 129
Etudes sur l'art italien au XV^e^ siècle :
I. Jacobo Bellini et la Renaissance à Venise 291
II. La sculpture du XV^e^ siècle en Italie . . 358
Le Salon de la *Libre Esthétique*. 300
Franz Courtens 401
James Ensor 465
Thomas Vinçotte et son fronton pour le palais du Roi . 657
Italie et Flandre. 739
KRAINS (HUBERT). — Hubert Stiernet 442
La jambe de bois 723
LAGASSE DE LOCHT (CH.). — Discours prononcé au Conservatoire à l'occasion de la distribution des prix. 254
L... (N.). — Société de musique de Tournai : *Sainte-Ludmile* de ANTOINE DVORAK 305
L... (D.). — Le festival de Louvain 389

MAZEL (HENRI). — Le souvenir de Marc Legrand. 32
Chronique théâtrale parisienne . . . 51, 187, 258, 391
Emmanuel des Essarts 743
MŒLLER (HENRY). — Ernst Wante : Le chemin de croix de l'Eglise Saint-Joseph, à Bruxelles 5
Edgar Tinel, directeur du Conservatoire de Bruxelles. Notice biographique 65
Joris-Karl Huysmans, d'après sa correspondance inédite. 273
Le XVIIe Salon du Cercle *Pour l'art* 308
L'exposition de Mme Ch. Hynderick 314
Deux œuvres de l'artiste peintre Ernst Wante. . 384
Saint François d'Assise, par A. Goffin 515
L'art en Belgique : Jules Jourdain, Paul Wissaert, Arsène Matton. 593
Le Père Vanden Gheyn . . . 697
Nos Rois : Léopold II; Albert I 721
M... (O.). — A la mémoire de F. A. Gevaert 765
NESMY (JEAN). — La maison sans lumière 560
NOTHOMB (PIERRE). — Sainte Walburge, à Furnes 44
Poèmes : Le voyage. A un triste. Le secret. Matin d'hiver. Neige de Pâques. Quand même. L'ombre morte. Vois ce chemin qui monte 73
Marie Dauguet. 446
Le Verger 469
Les Poèmes. 700
Matin 731
OLIVAINT (MAURICE). — Soirée en mer. L'abbaye d'Hambye. 43
RAMAEKERS (GEORGES). — Les saisons mystiques : Hiver : fleurs d'hiver. Printemps : la saison des feuillées. Eté : fenaisons. Automne : les vergers tentateurs 134
Les saisons mystiques : I. Grisaille de décembre. II. Aquarelle Zélandaise. III. Vers les lisières. IV. Les semailles d'automne. . . . 404
RENCY (GEORGES). — Les deux Pères 7
RETTÉ (ADOLPHE). — Deux mois à Lourdes : Préambule. De Paris à Poitiers 139
SCHMITZ (PAUL). — Au rythme des vagues 354
VAN DEN BOSCH (FIRMIN). — Nos poètes : PIERRE NOTHOMB . . 246
L'apostolat de l'écrivain . . 507
Explications nécessaires 715
Heures de jeunesse : Henry Carton de Wiart . 733
Chronique littéraire. 756
L'Association des lettres chrétiennes. . 767
VERHELST (FR.). — A la Société royale des aquarellistes . . 48
Edgar Tinel 67
Le IIIe Salon de l'Estampe 113
Exposition des œuvres de Thomas Vinçotte (Le fronton du palais du Roi) 308
Exposition des œuvres de : Jef Leempoels, Joseph François, M. et Mme Wytsman, Firmin Baes, Henri Ottevaere . . 309
Le Salon de Printemps 386
VIRRÈS (GEORGES). — Souvenirs 109
Petites filles dans le soleil et dans la neige . 231
Eugène Gilbert. 382
Deux livres catholiques. 752
V... (CH.). — Les auditions musicales de la *Libre Esthétique* 302
Les auditions musicales de Mme Beauck 318
WALLNER (LÉOPOLD). — Johannès Brahms. — Notice biographique et critique : I. Biographie 369
II. Considérations critiques et esthétiques . . . 427
WYSEUR (Marcel). — L'absente 31
Orphée mort. L'abbaye 426
Poèmes : Adieux à la mer. Messieurs les moineaux. Sonnet blanc. 660
X... — Concerts Ysaye 315
Samson au Conservatoire. 315
Correspondance 118
L'Ecole de musique d'Ixelles 582
Saint François d'Assise dans la légende et dans l'art primitif, par A. GOFFIN . . 642
Les livres 56, 120, 192, 263, 319, 397, 451, 516, 584, 643, 770
Notules 126, 207, 270, 332, 399, 463, 653, 718, 779

Table des Illustrations

MÉDAILLE :

PAGES

DEVREESE (GODEFROID). — Médaille de l'Exposition Universelle de Bruxelles . 113
JOURDAIN (JULES). — Le ministre Renkin 593
SAMUEL (CHARLES). — Le baron F..A. Gevaert 765

PEINTURE :

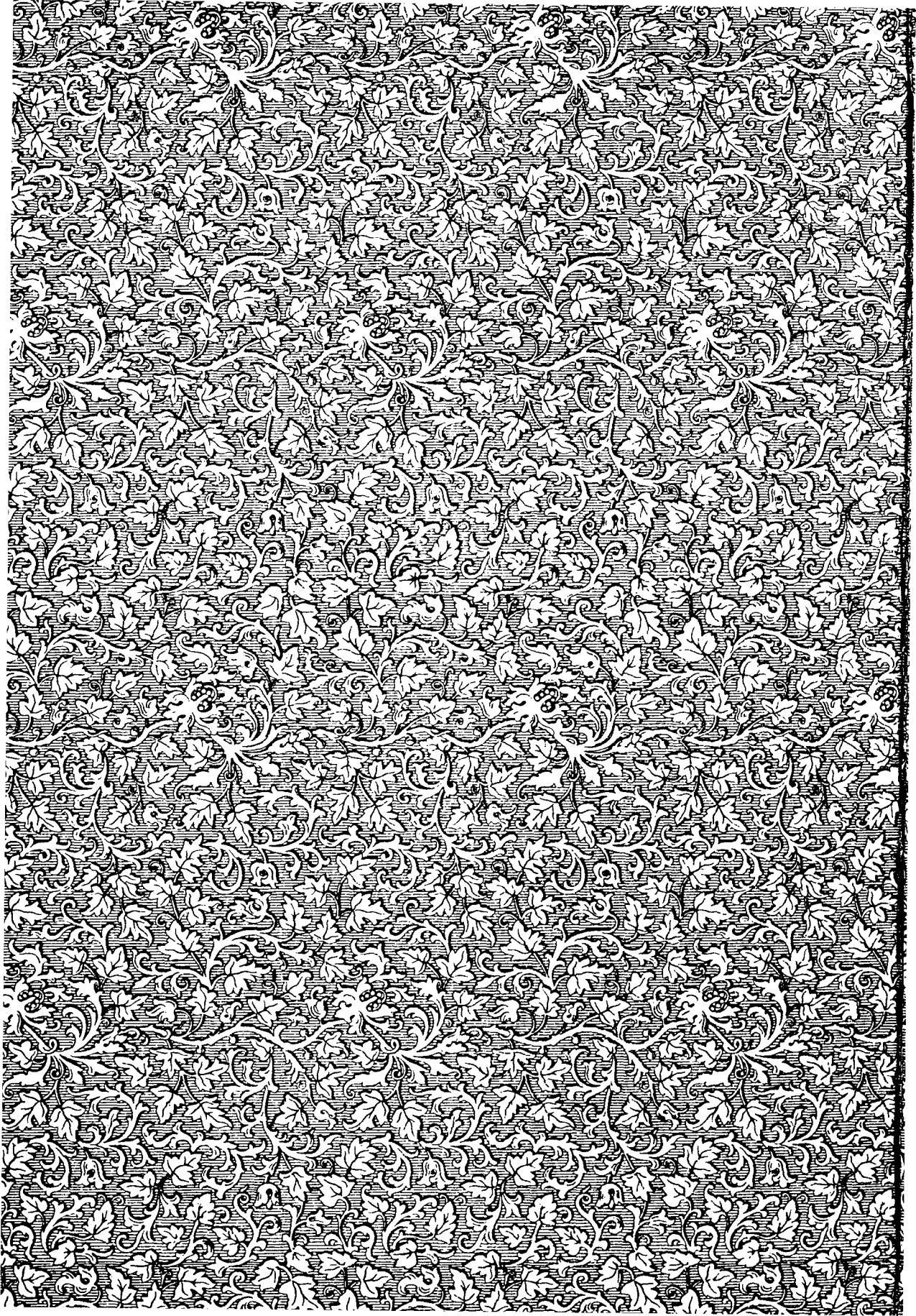
COURTENS (FRANZ). — La bergère. 401
Le soir après la pluie 427
ENSOR (JAMES). — La musique russe 465
L'intrigue 499
GUFFENS. — Portrait de Constance Teichmann 573
LAERMANS (EUGÈNE). — Le soir dans la plaine 309
MEMLINC (HANS). — Le mariage mystique de Sainte Catherine 24
VAN DER GOES (HUGO). — La mort de la Vierge. 109
Noël 721
WANTE (ERNST). — Le crucifiement 5
La chute du Christ 19
Messe de Saint Boniface servie par les anges 337
Carton d'une station de chemin de croix 384
AUTEUR INCONNU. — Sainte Catherine 235
AUTEUR DE LA MORT DE LA VIERGE. — Adoration des mages. 739
UN MAITRE VIENNOIS du XIVe siècle. — Saint François et Saint Louis de Toulouse (Retable) 345

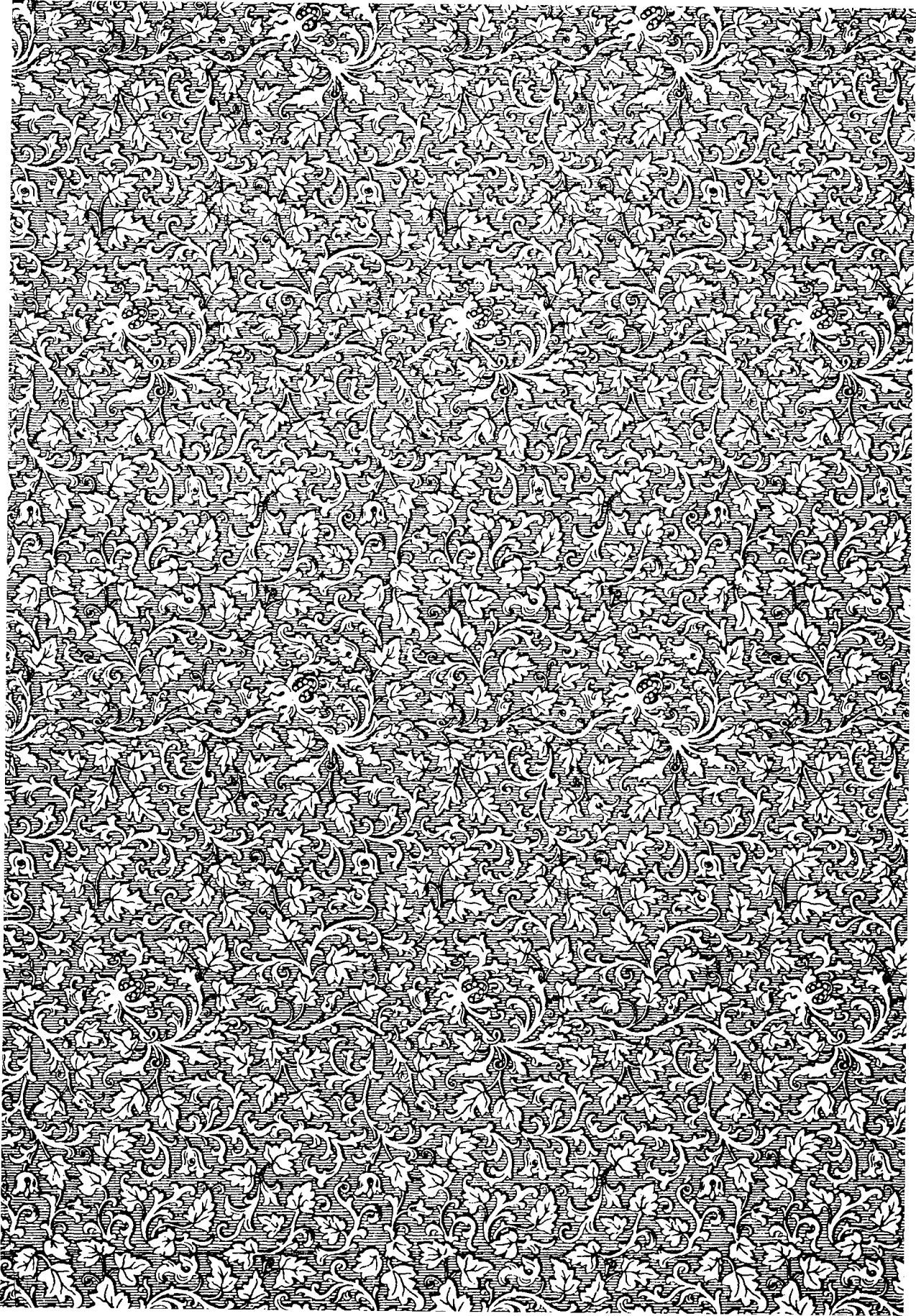
SCULPTURE :

CLADEL. — Buste d'Edmond Picard 273
MATTON (ARSÈNE). — Buste d'Edgar Tinel. 65
Statue de Saint Pierre 631
RAMO DI PAGANELLO. — Statue de Saint François d'Assise 529
ROUSSEAU (VICTOR). — Le liseur 129
Femme de trente ans. 133
VINÇOTTE (THOMAS). — Le fronton du palais du Roi :
La nation 673
L'Agriculture. 689

PHOTOGRAPHIE :

Thomas Vinçotte dans son atelier 657





Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines défectuosités peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé.
Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'usager s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :
a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.